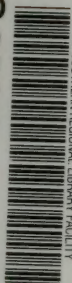
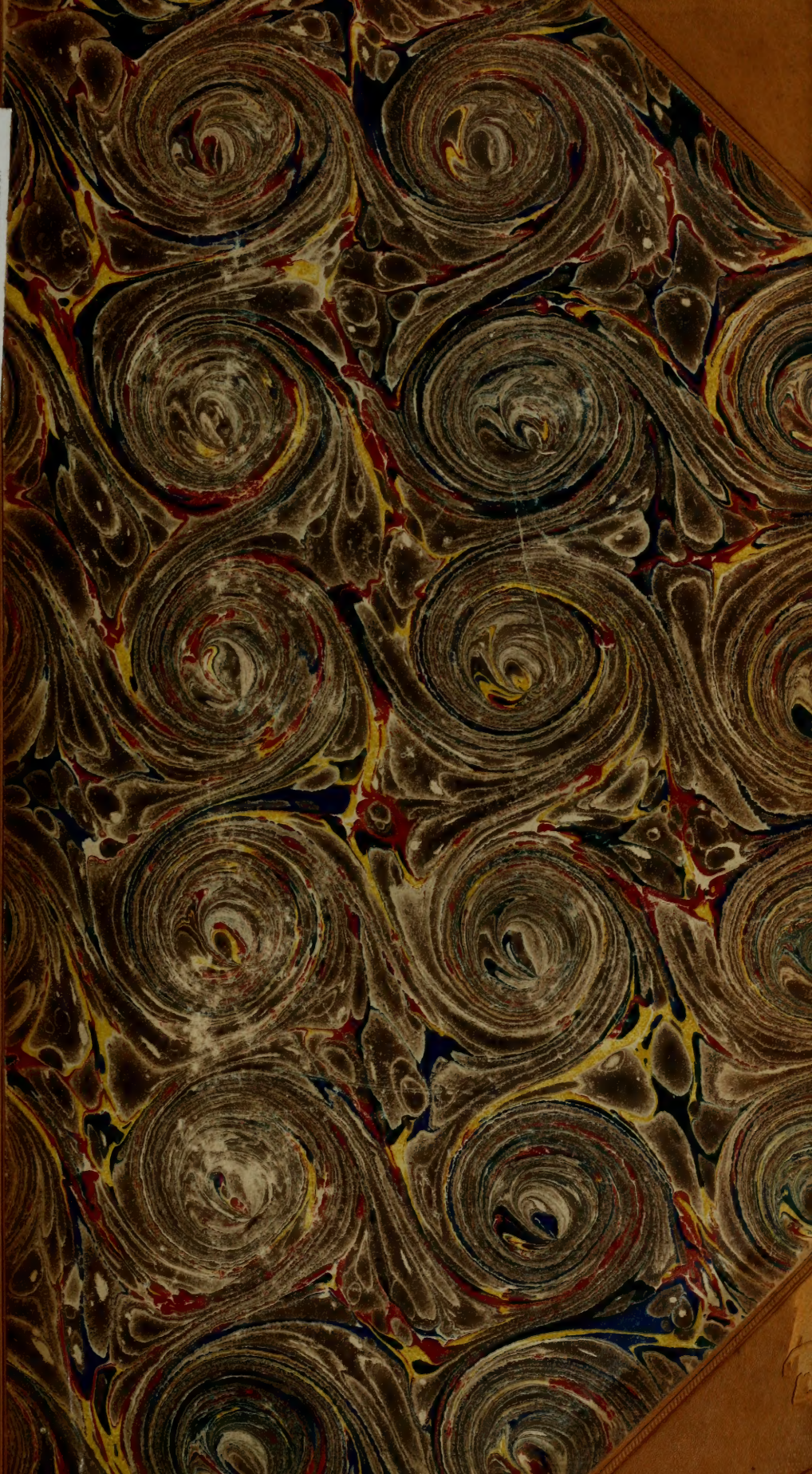


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



D  
0  
0  
0  
6  
2  
0  
5  
1  
6  
5







THE LIBRARY  
OF  
THE UNIVERSITY  
OF CALIFORNIA  
LOS ANGELES







Vol 5



1843. VAUDEVILLES

- Table of Contents -

1. MM. CH. DESNOYER ET CH. DANVIN. LA CHAMBRE VERTE, comédie en deux actes, mêlée de chant.
2. MM. MAURICE ALHOY ET CLAIRVILLE. LE SOLEIL DE MA BRETAGNE, drame-vaudeville en trois actes.
3. M. ALEXIS DE COMBEROUSSE. TOUBOULIC, LE CRUEL, vaudeville en un acte.
4. Mme ANCELOT. HERMANCE OU UN AN TROP TARD, comédie en trois actes, mêlée de chant.
5. M. J. DE PREMARAY. LES DEUX FAVORITES OU L'ANNEAU DU ROI, comédie-vaudeville en deux actes.
6. M. N. FOURNIER. JACQUART OU LE METIER A LA JACQUART, comédie en deux actes, mêlée de chant.
7. MM. VARIN ET L. COUAILHAC. BRUTUS OU LE DERNIER SOLDAT DU GUET, comédie en un acte, mêlée de chant.
8. MM. FERDINAND LALOU ET \*\*\*BRISQUET OU L'HERITAGE DE MON ONCLE, comédie-vaudeville en deux actes.
9. MM. DUPEUTY ET CORMON. LES CUISINES PARISIENNES, vaudeville populaire en trois actes et six tableaux.
10. M. MELESVILLE. LA FILLE DE FIGARO, comédie-vaudeville en cinq actes.
11. M. PAUL SIRAUDIN. LA BELLE FRANCOISE, vaudeville en un acte.



12. MM. SAINT-YVES, HOSTEIN ET LEON DEVILLIERS. LA PERLE DE MORLAIX, drame-vaudeville en trois actes.
13. M. LEONARD, de Chatellerault (Vienne). LUCRECE A POITTIERS OU LES ECURIES D'AUGIAS, tragédie, mêlée de vaudevilles.
14. M. LECOSSE. L'ASSASSIN DE BOYVIN OU L'AVOCAT STAGIAIRE, comédie-vaudeville en un acte.
15. MM. BAYARD ET DUMANOIR. LE METIER ET LA QUENOUILLE, comédie-vaudeville en deux actes.
16. MM. SAINT-YVES ET LEON DE VILLIERS. LES FEMMES ET LE SECRET, vaudeville en un acte.
17. MM. ARMAND DARTOIS ET DE BIEVILLE. LE HEROS DU MARQUIS DE QUINZE SOUS, comédie-vaudeville en trois actes.
18. Mme ANCELOT. LOISA, comédie en deux actes, mêlée de chant.
19. MM. CLAIRVILLE ET SALVAT. LA JEUNE ET LA VIEILLE GARDE épisode de 1814 en un acte.
20. MM. DUVERT ET LAUZANNE. JOCRISSE EN FAMILLE, folie-vaudeville en un acte.
21. MM. SAINT-YVES ET MONTJOYE. LE SAUT PERILLEUX, vaudeville en un acte.
22. MM. PAUL DE KOCK ET VARIN. LES FUMEURS, comédie-vaudeville en deux actes.
23. M. N. FOURNIER. LES DEUX SOEURS OU LE MENTOR, comédie en un acte, mêlée de couplets.
24. M. JOANNY AUGIER, ADRIENNE OU LE DIABLE AU CORPS, comédie en un acte, mêlée de couplets.
25. M. CLAIRVILLE. LES PETITES MISERES DE LA VIE HUMAINE, vaudeville en un acte.



1843. VAUDEVILLES (cont.)

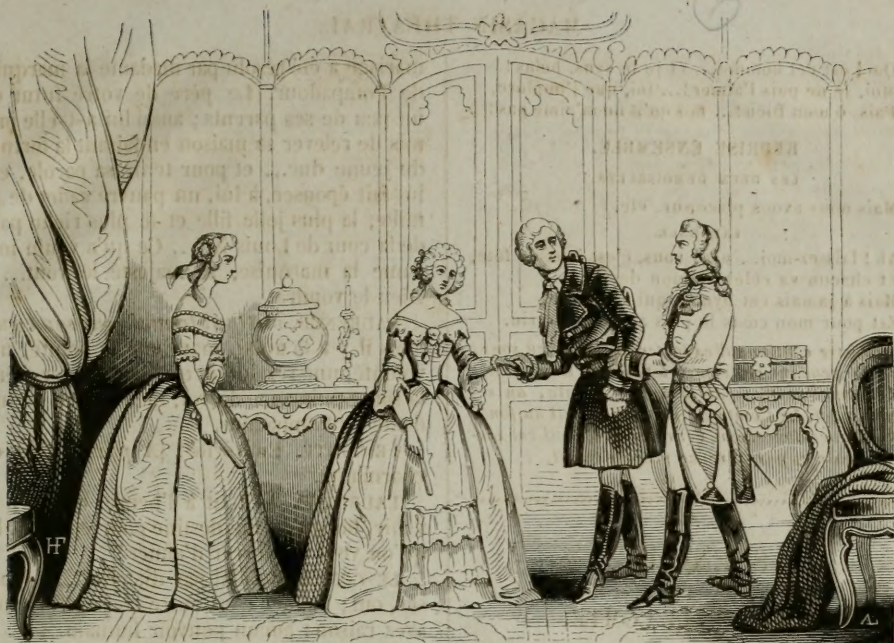
- Table of Contents -

26. M. VARNER. L'AUTRE PART DU DIABLE OU LE TALISMAN DU MARI, comédie en un acte, mêlée de chant.
27. MM. LAURENCIN ET B. LOPEZ. LA CHASSE AUX BEILES-FILLES OU GARÇON A MARIER, vaudeville en quatres actes.
28. MM. LAURENT ET LABIE. GLOIRE ET PERRUQUE, vaudeville en un acte.
29. M. HUARD. FRANCESCA OU LE CONSEIL DE GUERRE, comédie mêlée de vaudevilles en trois actes.
30. MM. LOCKROY ET CHOQUART. MADAME BARBE-BLEUE, comédie-vaudeville en deux actes.
31. MM. ANICET-BOURGEOIS ET D'ENNERY. LA PERRUQUIERE DE MEUDON, vaudeville en un acte.
32. M. MOLERI. LA JEUNESSE DE CHARLES XII, comédie-vaudeville en deux actes.
33. MM. BAYARD ET J. GABRIEL, LA SALLE D'ARMES, comédie en un acte, mêlée de chant.
34. MM. LAURENCIN ET MARC-MICHEL. QUAND L'AMOUR S'EN VA... comédie-vaudeville en un acte.
35. MM. D'ENNERY ET CLAIRVILLE. LES NOUVELLES A LA MAIN, vaudeville en un acte.
36. MM. MICHEL-MASSON, ALBOISE ET L. BOURDEREAU, UN SECRET DE FAMILLE, drame-vaudeville en trois actes.
37. M. E. D. BIEVILLE. LES DEVORANTS, comédie-vaudeville en deux actes.









ACTE II, SCÈNE X.

# LA CHAMBRE VERTE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT.

PAR MM. CH. DESNOYER ET CH. DANVIN,

Musique de M. A. DOCHE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 1<sup>er</sup> AVRIL 1843.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le duc DE CHAVIGNY (jeune premier, 22 ans).....

M. MUNIÉ.

Le comte DE LUXEUIL (premier rôle, 30 ans).....

M. FÉLIX.

LA COMTESSE, sa femme (premier

rôle, 20 ans)..... M<sup>me</sup> THÉNARD.

LAURENCE D'ESTANGES, future de Chavigny (jeune première, 17 ans)..  
M<sup>lle</sup> PAGE.

DES GARDES FRANÇAISES, DES LAQUAIS, DES DEMOISELLES D'HONNEUR, etc.

*La scène se passe sous Louis XV: 1<sup>er</sup> acte, au château de Saint-Germain; 2<sup>me</sup> acte, dans une maison de plaisance, appartenant à Laurence.*

N. B. S'adresser, pour la musique, à M. TARANNE, bibliothécaire du Théâtre du Vaudeville.

## ACTE PREMIER.

Un salon au château de Saint-Germain. Au fond, une porte à deux battants donnant sur d'autres salons; au second plan, à droite et à gauche, et en pan coupé, deux autres portes plus petites; table avec ce qu'il faut pour écrire; sièges; sur le premier plan, à droite, une fenêtre.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LAURENCE D'ESTANGES, DEUX DEMOISELLES D'HONNEUR.

Au lever du rideau, les deux Demoiselles d'honneur paraissent achever la toilette de Laurence, qui est assise sur le devant de la scène, à la gauche du public.

### CHOEUR.

Air: *Valse de Giselle.*

Et maintenant, il faut sur votre tête  
Placer ces fleurs et ce brillant écrin.  
Pourquoi pleurer?... cet hymen qui s'apprête  
Doit à jamais changer votre destin.

LAURENCE, à part.

Oui, mon futur va venir; mais j'ignore



Quel est cet homme... et je le sens, hélas !  
Moi, je ne puis l'aimer !... toi, que j'implore,  
Fais, ô mon Dieu !... fais qu'il ne m'aime pas !

### REPRISE ENSEMBLE.

LES DEUX DEMOISELLES.

Mais nous avons placé sur, etc.

LAURENCE.

Ah ! laissez-moi... pour vous, c'est jour de fête,  
Et chacun va célébrer mon destin ;  
Mais à jamais cet hymen qui s'apprete,  
Est pour mon cœur le plus affreux chagrin.

*L'orchestre continue d'exécuter le chœur en sourdine ; pendant ce temps, les deux Demoiselles d'honneur sortent par la porte à droite, au second plan. Le Comte de Luxeuil paraît au fond, et s'avance doucement vers Laurence, qui est restée assise et paraît rêver profondément.*

## SCENE II.

### LAURENCE, LE COMTE.

LE COMTE, *saluant*. Mes hommages à la belle Laurence d'Estances !

LAURENCE, *se levant d'un air de surprise et de mauvaise humeur*. Ah !... monsieur le comte de Luxeuil !

LE COMTE. Mille pardons d'être entré sans me faire annoncer... Mais d'où vient ce nuage que je vois répandu sur votre jolie figure, quand toutes les jeunes filles envient votre bonheur ?

LAURENCE, *avec chagrin*. Mon bonheur !

LE COMTE. Quand tous nos jeunes seigneurs se montrent jaloux du futur qui arrive aujourd'hui... et que vous attendez avec impatience sans doute. (*Tressaillement de Laurence ; le Comte reprend à part.*) Non... Grâce au ciel, je ne la crois pas très-impatiente de le voir... (*Haut.*) Avant une heure le protégé de madame la marquise de Pompadour, le jeune duc de Chavigny fera son entrée au château de Saint-Germain.

LAURENCE, *effrayée*. Avant une heure ?...

LE COMTE. Et sur-le-champ on célébrera dans la chapelle la cérémonie du mariage... vous serez fêtée, admirée... vous, la plus jolie, la plus séduisante de toutes les duchesses. Eh bien ! qu'avez-vous donc ?... vous pleurez, mademoiselle ?...

LAURENCE, *de même*. Duchesse !... oh ! ce titre n'est pas encore le mien !...

LE COMTE. Que dites-vous ?

LAURENCE. Non... non... j'irai me jeter aux genoux du roi, je lui dirai que ce mariage ferait le malheur de toute ma vie !... et j'en suis sûre, sa majesté...

LE COMTE. Sa majesté sera inflexible ! oh, je vous en réponds, mademoiselle... car ce

mariage a été résolu par madame la marquise de Pompadour. Le père de votre futur est un peu de ses parents ; aussi lui a-t-elle promis de relever sa maison en faisant la fortune du jeune duc... et pour tenir sa parole, elle lui fait épouser, à lui, un pauvre cadet de famille, la plus jolie fille et le plus riche parti de la cour de Louis XV... Ce qu'a voulu madame la marquise, sa majesté le veut... et Dieu le voudra.

LAURENCE, *mettant la main sur son cœur*. Mais il y a là aussi, monsieur le comte, une volonté, une résolution qui peut braver même la toute-puissance du roi, même celle de madame de Pompadour.

LE COMTE. En vérité ! (*A part.*) Elle est charmante.

LAURENCE. Et tout à l'heure, quand il va venir, lui qu'on me destine pour époux... lui qu'on veut me forcer d'aimer !...

LE COMTE. Je n'ai pas dit cela !... l'épouser, oui ; l'aimer c'est autre chose !... et vous avez raison ; aucun pouvoir humain...

LAURENCE. N'est-ce pas ?

LE COMTE. Non certainement... un mari qu'on impose n'a pas le droit d'être exigeant, celui-là surtout !... un mari de province, bien gauche, bien campagnard, bien...

LAURENCE. Ah !... vous le connaissez ?

LE COMTE. Un peu... je l'ai vu il y a deux mois, chez son père, au fond de la Touraine. Je connaissais déjà les projets de madame de Pompadour, et je n'ai pu m'empêcher de vous plaindre.

LAURENCE. O mon Dieu !

LE COMTE. Et chacun en fait autant à la cour... tout bas, il est vrai ; mais enfin on s'accorde à dire qu'une femme telle que vous méritait une meilleure destinée, que ce jeune provincial est indigne de vous posséder, vous qui pourriez voir à vos pieds toute la noblesse du royaume ; on se dit qu'il ne pourra jamais apprécier un pareil trésor ; on se dit enfin...

LAURENCE. Assez, monsieur le comte, assez !... que je suis malheureuse ! un mari qui sera la fable de toute la cour !

LE COMTE. J'en ai peur !...

LAURENCE. Qui ne pourra s'y présenter sans attacher tous les regards... qui se fera des ennemis partout !

LE COMTE. Non pas !... des amis, au contraire... grâce à vous, belle Laurence ! Le mari d'une jolie femme a toujours beaucoup d'amis, et je veux être le premier...

LAURENCE, *allant se rasseoir avec colère*. Oh !... j'en mourrai de dépit et de chagrin.

LE COMTE, *à part*. A merveille ! elle ne l'aimera jamais !... j'en profiterai !

Les deux Demoiselles d'honneur rentrent au fond.



## SCENE III.

LES MÊMES, LES DEMOISELLES D'HONNEUR.

PREMIÈRE DEMOISELLE, *accourant*. Mademoiselle ! mademoiselle ! monsieur le duc de Chavigny !...

LAURENCE, *effrayée*. Déjà ?... ô ciel !

PREMIÈRE DEMOISELLE. Il descend de carrosse... il est là, sous cette fenêtre... près d'entrer chez sa majesté, et entouré de tous nos jeunes seigneurs qui, sans le connaître, le félicitent déjà de son brillant mariage. (*Allant à la fenêtre.*) Tenez... venez donc, mademoiselle, et regardez-le.

LAURENCE. A quoi bon ? je sais trop à l'avance que jamais...

PREMIÈRE DEMOISELLE. Mais voyez, voyez donc comme il est bien !

LE COMTE, *à lui-même*. Ce n'est pas mon avis ; ces petites filles ont des idées !...

LAURENCE, *à la fenêtre*. Lequel ?

PREMIÈRE DEMOISELLE. Celui qui a son chapeau sur la tête, et qui met la main à la garde de son épée.

LAURENCE, *jetant un cri*. Ah !

LE COMTE, *vivement*. Quoi donc ? qu'est-ce que c'est ?

LAURENCE, *joyeuse, à elle-même, et sans l'écouter*. Lui !... c'est lui !... est-il possible ! (*Aux Demoiselles d'honneur.*) Venez, venez, mesdemoiselles... je compte sur tous vos soins, sur tout votre talent pour achever ma toilette. (*A part.*) Oh ! j'en deviendrai folle !

LE COMTE, *à part*. C'est singulier ! est-ce qu'elle n'a plus peur... de son mari ?

LAURENCE.

Air de la Valse de Giselle.

(Même air qu'au lever du rideau.)

Tout vient sourire à mon âme oppressée,  
Tout mes souhaits sont enfin exaucés,  
Car aujourd'hui je suis récompensée  
De mes douleurs, de mes chagrins passés !  
Il est donc vrai, mon Dieu ! je suis sa femme !  
Et contre lui je t'implorais, hélas !  
Ah ! je n'ai plus qu'une frayeur dans l'âme,  
C'est, ô mon Dieu !... c'est qu'il ne m'aime pas !  
Tout vient sourire, etc.

ENSEMBLE.

LES DEMOISELLES.

Tout vient sourire à son âme oppressée,  
Et tous ses vœux semblent enfin exaucés.  
Ah ! puisse-t-elle être récompensée  
De ses douleurs, de ses chagrins passés.

LE COMTE.

Qu'a-t-elle donc ?... quelle joie insensée !  
Oui, tous ses vœux semblent être exaucés.  
La pauvre enfant a perdu la pensée  
De ses chagrins, de ses tourments passés.

Sortie de Laurence et des Demoiselles d'honneur  
par la porte de droite.

## SCENE IV.

LE COMTE, seul.

Qui diable pourrait rien comprendre à la bizarrerie de ces dames ? ne dirait-on pas que le petit duc, qu'elle détestait à l'avance et sans le connaître, qu'elle jurait de ne jamais aimer, vient de renverser toute sa résolution, et de lui plaire... à première vue ?... Diable !... mais ça ne ferait pas mon compte... à moi, qui serai forcé, bientôt peut-être, d'aller rejoindre en Italie la compagnie que je commande, et qui espérais avant mon départ... Et pourquoi pas ?... il le faut ! je le veux ! je le veux ! Cette petite Laurence a tant de charmes !... j'en suis fou ! dix-sept ans... un cœur tout neuf à diriger... allons, allons, il est écrit que, grâce à moi, monsieur de Chavigny doit être un mari... comme tant d'autres. (*Riant.*) Oh ! les maris !... (*S'arrêtant vivement, et baissant la voix.*) Eh bien, qu'est-ce que vous dites donc, monsieur le comte ? oubliez-vous que vous-même depuis un an... (*Gaïement.*) C'est vrai ! je me crois toujours célibataire.... je le dis à tout le monde, et je finis par me le persuader à moi-même... C'est que rien n'est changé dans ma position, rien que ma fortune... cinq cent mille livres de dot ! cinq cent mille livres !... il fallait ça pour me décider au mariage... Mais j'ai fait célébrer le mien avec tout le mystère possible, à trente lieues de Paris, dans mon vieux manoir de Luxeuil ; et j'ai passé là, en tête-à-tête avec ma femme, tout près de six mois délicieux... les trois premiers surtout ; puis avant le commencement du septième, sous prétexte d'un voyage indispensable pour le bien de la France, les intérêts de l'état, je suis parti... J'ai reparu à la cour, toujours le même, toujours garçon... (*Souriant.*) On a tant de peine à se refaire... et comme autrefois, je mène ici une vie heureuse et indépendante, tandis que ma femme est bien tranquille là-bas, à Luxeuil, croyant toujours à ma tendresse... à ma constance... et priant pour moi ! Continue, mon Éléonore ! continue, et que tes prières arrivent jusqu'au ciel ! j'en ai besoin.

Air : *Restez, restez, trompe jolie.*

Loin de toi, je suis si coupable !  
Oui, chaque jour, nouvelle erreur,  
Comment du ciel inexorable  
Pourrai-je apaiser la rigueur ?  
Ah ! je tremble, pauvre pécheur !  
Pour moi, femme indulgente et bonne,  
Implore toujours ses bontés,  
Et qu'à ta voix il me pardonne  
Toutes mes infidélités.

Oui, qu'à ta voix Dieu me pardonne  
Toutes mes infidélités. (Bis.)

*On entend rire aux éclats dans la coulisse; puis la voix du duc de Chavigny domine toutes les autres.*

LE DUC, *en dehors*. Oh ! c'en est trop messieurs, c'en est trop, et ma colère...

LE COMTE, *remontant la scène*. Qu'est-ce que cela?... Nos jeunes seigneurs qui s'égayent aux dépens du prétendu'...

## SCENE V.

LE COMTE, LE DUC DE CHAVIGNY.

LE DUC, *entrant, au fond*. A la bonne heure!... Ils se taisent enfin!... Morbleu!... tout provincial que je suis, je n'étais pas disposé à souffrir...

LE COMTE, *s'avancant*. Eh bien ! qu'avez-vous donc, mon cher duc ?

LE DUC. Ah ! monsieur le comte de Luxeuil!... Pardon, mille pardons ! je ne vous voyais pas... vous, la seule connaissance que j'aie dans ce maudit château.

LE COMTE. Vous paraissez indigné ?

LE DUC. Furieux!... exaspéré!... Je viens de voir sa majesté.

LE COMTE. Et... madame la marquise.

LE DUC. Oui, madame la marquise.

LE COMTE. Eh bien !

LE DUC. Eh bien ! j'ignorais pourquoi j'étais appelé à Saint-Germain.

LE COMTE. Ah ! vous l'ignoriez!... (A part.) Alors, c'est bien plus amusant.

LE DUC. Mais avant mon départ, mon père, que je suis habitué à chérir, à respecter depuis mon enfance, a exigé de moi le serment que j'obéirais en tout point aux volontés de notre parente, que je me laisserais conduire, diriger par elle sans murmurer, sans me plaindre... Ce serment, je l'ai fait, moi... pouvais-je soupçonner le piège qu'on tendait à ma bonne foi?... J'accourais ici joyeux, plein d'espérance... rêvant déjà le plus noble, le plus brillant avenir ; déjà je me voyais à la tête d'un régiment, rendant par moi-même au nom de mon père le vieil éclat qu'il a perdu, et justifiant ainsi l'épée à la main la faveur du roi et la protection de la marquise.

LE COMTE, *à part*. Diable !... Mais je m'étais trompé, c'est un héros que le petit duc!...

LE DUC. Et toute cette faveur se borne à vouloir enchaîner ma liberté, à me rendre malheureux... esclave pour la vie... enfin, à me marier.

LE COMTE. Vous marier... à une femme jeune et jolie!...

LE DUC. Que m'importe ? Jolie !... elles le sont toutes!... Ah ! mon père!... mon père !... vous avez pu vous prêter à de pareils projets, et quand je vous donnais ma parole, moi, vous étiez d'accord avec la favorite!

LE COMTE. Plus bas, malheureux!... plus bas... A Saint-Germain, il y a des oreilles partout.

LE DUC. Ça m'est bien égal!... Que tout le monde m'entende, c'est ce que je veux!... Tout le monde, ma future surtout... Qu'elle sache que je la déteste, que je la hais à la mort !

LE COMTE, *à part*. A merveille!... le voilà comme elle était tout à l'heure.

LE DUC. J'obéirai!... Il le faut bien, je l'ai promis... je l'ai juré!... Et d'ailleurs, je suis prisonnier ici, jusqu'à la célébration du mariage ; mais après...

LE COMTE. Enfin, d'où peut vous venir, mon jeune ami, cette prévention incroyable contre une femme que vous ne connaissez pas, que vous n'avez jamais vue ?

LE DUC. C'est vrai... jamais!... Et si cela dépendait de moi...

LE COMTE. Peut-être de l'amour pour une autre ?...

LE DUC. Eh bien !... eh bien ! oui, monsieur le comte... de l'amour pour une... C'est-à-dire, non, pour deux autres.

LE COMTE. Pour deux?... Vraiment?... (A part.) Il est beaucoup plus avancé que je ne le croyais... (Haut.) ConteZ-moi donc cela, mon cher duc... Sans doute, de simples et naïves villageoises élevées avec vous dans la maison de votre père?...

LE DUC. Non pas... Mais d'abord... d'abord, une jeune fille ravissante ! que j'ai vue plusieurs fois à Paris.

LE COMTE. Au Louvre ?

LE DUC. Au couvent.

LE COMTE, *vivement*. Ah ! mon Dieu!... Celui des Carmélites?...

LE DUC. Non... celui des Ursulines.

LE COMTE, *à part*. Ah!... j'aime mieux ça!... Mon Éléonore a été élevée aux Carmélites (Haut.) Vous entrez donc dans les couvents, monsieur de Chavigny ?

LE DUC. J'accompagnais mon précepteur, qui était le frère de madame l'abbesse, et j'avais remarqué souvent auprès d'elle une de ses pensionnaires qui baissait toujours son voile à mon arrivée... Mais je l'avais vue, pourtant... je l'avais vue, et son image était gravée là. (Il porte la main à son cœur.) Un jour... il y avait prise de voile, toutes les nonnes et les aspirantes étaient réunies dans la chapelle éblouissante de lumières... L'orgue avait cessé... lorsque soudain, une voix de femme se fit entendre au milieu du chœur... Oh ! si vous saviez, monsieur le comte, si vous saviez comme je



fus ému !... Il y avait dans cette voix si pure, si touchante, quelque chose de céleste qui me ravit !... me transporta !... au point que je m'élançai de ma place en criant : Bravo ! bravo !... et que je fis retentir la chapelle de mes applaudissements... Tous les yeux se tournèrent vers moi... et la jeune fille au cantique leva la tête avec timidité, arrêta sur moi ses regards... Oh ! des regards qui pénétrèrent jusqu'au fond de mon âme !... C'était elle !... elle, qui avait rougi plusieurs fois à ma vue !... Elle, à qui je pensais sans cesse... Je ne faisais plus attention à ce qui se passait autour de moi... Que m'importaient les murmures de la foule, les remontrances de mon précepteur ?... Je n'entendais rien... je ne voyais rien... rien qu'elle !...

LE COMTE. Je comprends cela... Moi aussi, il me semble que je la vois !... Elle est... elle doit être ravissante !...

LE DUC, *avec feu*. Divine !... adorable !

*Air de Garrick.*

Naïve enfant, venait-elle du ciel ?  
Mais à la voir si belle et si modeste,  
Je me sentis ému ; pauvre mortel,  
D'une admiration céleste !...  
Oui, lorsque Dieu pour punir les humains.  
Les exila dans sa colère,  
Voulant encore adoucir leurs destins,  
Il laissa tomber de ses mains  
Ses plus beaux anges de la terre. (*Bis*)

LE COMTE. Il est fou !

LE DUC. Depuis ce jour, l'entrée du couvent me fut interdite.

LE COMTE. Je le crois bien !

LE DUC. Mais c'en était fait de ma destinée !... et partout, et sans cesse, je ne voyais qu'elle !... et ce cantique que j'avais entendu revenait toujours à ma pensée... se trouvait mêlé à toutes mes paroles...

*Déclamant avec une sorte d'enthousiasme religieux.*

Sur la pauvre Ursuline,  
Au front tout humilié...  
LE COMTE, *de même*.  
Jette, vierge divine,  
Un regard de pitié.

LE DUC, *s'arrêtant surpris*. Comment !... vous connaissez donc...

LE COMTE, *s'oubliant*. Parbleu !... depuis que l'abbé de Bernis est en crédit à la cour, toutes les femmes chantent des cantiques... et par conséquent tous les maris...

LE DUC. Que dites-vous ?... Tous les maris... Mais vous n'en êtes pas ?...

LE COMTE, *se reprenant*. Non... non... je n'en suis pas, Dieu merci !... Mais... mais je connais beaucoup de femmes mariées, et vous comprenez... (*Changeant la conversation.*) Revenons à vous, mon cher duc...

à votre ange !... ou plutôt, non... à l'autre... la seconde.

LE DUC. Ah !... la seconde... C'est vrai !... Je l'avais oubliée en songeant à la première.

LE COMTE. Enfin, la seconde ?

LE DUC. Pour celle-là, c'est beaucoup moins sérieux !... mais... elle est bien jolie !...

LE COMTE. Où est-elle ?

LE DUC. Ici.

LE COMTE. Ici ?... à Saint-Germain ?...

LE DUC. Oh !... depuis ce matin seulement... elle y est arrivée en même temps que moi.

LE COMTE. En même temps ?...

LE DUC. Une rencontre que j'ai faite en voyage... Elle paraissait d'abord vouloir m'éviter... Mais dès que j'eus appris par une indiscrétion de ses gens qu'elle se rendait ainsi que moi... dans cette ville... dans ce château.

LE COMTE. Ah ! bah !... qui diable cela peut-il être ?...

LE DUC. Je m'attachai à ses pas, je ne voulus plus la quitter... et je finis par obtenir d'elle la permission de l'accompagner jusqu'ici à cheval... auprès de son carrosse...

LE COMTE, *riant*. En piqueur !... c'est bien valetaille !... Mais enfin, ça m'est arrivé quelquefois... Et cette dame, savez-vous qui elle est ?... ce qu'elle veut ?... le motif de son voyage ?...

LE DUC. Pas encore... Mais j'espère bien...

LE COMTE. Vous connaissez au moins sa qualité, sa position dans le monde ?... une femme mariée, peut-être ?...

LE DUC. Elle m'a dit qu'elle était veuve.

LE COMTE. Très-bien !... elles le disent toutes... c'est bien plus intéressant !... j'en suis sûr... c'est une femme mariée... Et quelle est votre intention, monsieur le duc ?

LE DUC. De commencer par elle à me venger de celle que je suis forcé d'épouser.

LE COMTE. Bravo !... en faisant une cour assidue à votre belle voyageuse ?

CHAVIGNY. C'est fait !

LE COMTE. En l'aimant ?

CHAVIGNY. C'est fait !

LE COMTE. En cherchant à triompher de ses rigneurs ?

CHAVIGNY. C'est... (*S'arrêtant.*) C'est-à-dire, non, ce n'est pas encore fait... mais ça viendra, je vous en réponds, ça viendra !...

LE COMTE. Parbleu !...

CHAVIGNY. Je veux qu'elle m'aime !... qu'elle m'adore !... et que ma femme le sache...

LE COMTE. Sans doute !

CHAVIGNY. Qu'elle voie qu'on a pu disposer de ma main, mais non pas de mon cœur... enfin, qu'elle se désespère, et...

LE COMTE. Certainement, qu'elle se désespère.... (A part.) Et je la consolerai, moi.

*Haut, au Duc en lui tendant la main.*

Air de Turenne.

Je me fais fort d'être ici votre guide,  
Si vous acceptez mon appui;  
A vous servir je me décide...  
Pour vous consoler aujourd'hui  
De cet hymen qui cause votre ennui,  
Sur vous, mon cher, c'est l'amitié qui veille.

CHAVIGNY.

Très-bien, merci de votre intention!  
Mariez-vous, et dans l'occasion  
Je veux vous rendre la pareille.  
Oui, je vous rendrai la pareille.

LE COMTE. La pareille!... bien obligé!

## SCENE VI.

LES MÊMES, UN OFFICIER DES GARDES.

L'OFFICIER. Monsieur le comte de Luxeuil, vous êtes attendu chez Sa Majesté.

LE COMTE. Ah! je vous suis, capitaine... (Au Duc.) Je sais ce que c'est... j'ai fait demander au roi l'autorisation de me défaire de ma compagnie de mousquetaires, de rester à Saint-Germain, et j'espère... A bientôt, cher duc!... Je vous laisse chez vous.

CHAVIGNY. Chez moi!...

LE COMTE, *montrant la droite.* Ici... la chambre nuptiale.

CHAVIGNY. Ici?...

LE COMTE. Mais n'ayez pas peur!... il y a d'autres appartements dont vous pouvez disposer... jusqu'à ce soir, du moins... ils sont à vous, puisqu'on les a donnés à votre femme.

CHAVIGNY, *avec impatience.* Ma femme!...

LE COMTE. Eh! tenez.... si vous m'en croyez... (*montrant la gauche:*) par là... dans la chambre verte.

CHAVIGNY. Eh! bien?... dans la chambre verte?

LE COMTE. Je vais donner des ordres pour que vos gens aillent vous y rejoindre.

CHAVIGNY. Mes gens?...

LE COMTE. Sans doute!... l'heure approche... l'heure de la bénédiction nuptiale...

CHAVIGNY. Enfin?...

LE COMTE.

Air: *Allons, partez, on vous en prie.* (Une jeunesse orangeuse.)

Un habit de cérémonie  
Vous est nécessaire, entre nous.  
Il le faut, le roi vous marie,  
De bonne grâce apprêtez-vous.

CHAVIGNY.

Non, pour cet hymen qu'on m'impose.

Ce costume est trop bon, je croi:  
Je dirai: Oui; mais c'est la seule chose  
Que l'on puisse exiger de moi. (Bis.)

ENSEMBLE.

LE COMTE.

A bientôt la cérémonie  
Qui de vous doit faire un époux.  
Il le faut, le roi vous marie,  
Allons, mon cher, résignez-vous.

CHAVIGNY.

Au diable la cérémonie  
Qui bientôt doit me rendre époux!  
Malgré moi le roi me marie,  
Non, rien n'égale mon courroux.

*Sortie du Comte par le fond.*

## SCENE VII.

CHAVIGNY, *seul.*

La bénédiction nuptiale!... C'en est fait!... et pas moyen de me soustraire!... Oh! du moins la vengeance! la vengeance! c'est désormais le seul plaisir... le seul bonheur qui me reste.... Après mon mariage, je fuis de Saint-Germain avec ma belle inconnue... ma voyageuse... Mon nouvel ami... le comte de Luxeuil me servira comme il me l'a promis... à charge de revanche... et plus tard, je reviens à Paris... au couvent des Ursulines... je force les grilles.... et j'enlève l'unique objet de mes pensées.... en dépit de mon père... de Louis XV, de la marquise... et je pars avec elle.... et si l'on s'oppose à mes desseins... j'ai une épée... je me défendrai... je tuerai mes gardiens... je tuerai la garnison de Saint-Germain... je tuerai tout le monde!... (Remontant.) Ah! quelqu'un... ma compagne de voyage!... qu'elle est belle!... et que je suis heureux de l'avoir là tout exprès pour commencer ma vengeance!

## SCENE VIII.

CHAVIGNY, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant avec un peu d'effroi, comme si elle cherchait à éviter quelqu'un.* Ah! enfin... j'ai pu m'échapper!... (Apercevant Chavigny.) Monsieur le duc, c'est vous.

CHAVIGNY. Moi, qui me désespérais déjà de ne pas vous avoir revue... moi, qui volais au-devant de vos pas... nous étions certains de nous rencontrer.

LA COMTESSE. Je ne vous cherchais pas, monsieur... mais je tremblais!... je tremble encore... dans le parc... à chaque instant...



de jeunes seigneurs qui s'arrêtaient en me regardant...

CHAVIGNY, *galamment*. C'est bien naturel!... des traits comme les vôtres!...

LA COMTESSE. J'avais baissé mon voile... et je pressais le pas pour les éviter... lorsqu'au détour de cette galerie... là bas... je me suis trouvée presque face à face avec... quelqu'un que j'ai reconnu.

CHAVIGNY, *étonné*. Ah!

LA COMTESSE. Quelqu'un dont la présence a dû encore augmenter ma frayeur. (*A part.*) Et que cependant j'avais espéré voir...

CHAVIGNY. En vérité? Un de nos gentils-hommes, sans doute!

LA COMTESSE. Oui... un gentilhomme!... Je m'enfuis pour me remettre de mon trouble... et le hasard...

CHAVIGNY. Le hasard m'offre à vous pour vous rassurer... vous protéger... Vous le redoutez donc... cet homme?...

LA COMTESSE. Oh! je n'ai pas dit cela... mais il y a si longtemps que je ne l'avais vu...

CHAVIGNY, *à part*. C'est une femme délaissée! elle a besoin de consolation... comme moi... (*Houl.*) Un ingrat qui vous aura oubliée...

LA COMTESSE, *émue*. Oubliée!

CHAVIGNY. Trahie!

LA COMTESSE, *plus émue*. Trahie!... oh! je ne le crois pas!... (*A part.*) Mon Edmond m'aime trop pour cela!

CHAVIGNY. Un homme qui aura méconnu tant d'attraits... un homme au cœur froid... insensible!... comme ils sont tous à la cour... mais, moi... moi, madame, j'y viens aujourd'hui pour la première fois... à mon âge, on est sincère... on aime avec ardeur!... avec passion!... et si vous étiez assez indulgente pour écouter... l'aveu des sentiments que vous m'avez inspirés...

LA COMTESSE. Monsieur... que signifie...

CHAVIGNY. Oh! vous m'entendrez!... vous m'entendrez!... j'ai été si heureux hier, quand vous m'avez permis de vous accompagner... ne me ravissez pas mes illusions!... mes plus chères espérances!... je tombe à vos genoux...

LA COMTESSE. Monsieur, que faites-vous donc?... relevez-vous, au nom du ciel!...

CHAVIGNY. Non... tant que vous ne m'aurez pas dit qu'un jour, touchée par ma tendresse, ma constance... vous pourrez m'aimer à votre tour... oh! oui, vous m'aimerez, n'est-il pas vrai?

LA COMTESSE. On vient!... mais relevez-vous donc!...

Elle baisse son voile, Chavigny se relève.

## SCENE IX.

### LES MÊMES, LE COMTE, LAURENCE.

Le Comte entre en donnant la main à Laurence d'Estanges, et suivi des deux Demoiselles d'honneur. Dans la galerie extérieure, un Capitaine des gardes, et deux Soldats en sentinelle.

LA COMTESSE, *à part*. Mon mari!... il n'est pas seul!... ô ciel! une dame!

CHAVIGNY, *regardant Laurence, dont le voile est complètement baissé*. Ma femme, sans doute!... c'est ma femme!...

LA COMTESSE, *à part*. Qu'est-ce donc?... que se passe-t-il?...

LE COMTE, *à Chavigny*. Monsieur le duc de Chavigny, j'accomplis les ordres de sa majesté; elle m'a chargé de vous présenter et de conduire à l'autel mademoiselle Laurence d'Estanges, votre future.

LA COMTESSE, *à part*. Sa future!... est-il possible!... et dans l'instant, à mes genoux... Oh! mais que m'importe! (*Regardant son mari.*) Je craignais... je respire à présent!...

LAURENCE, *à part, regardant le Duc*. Il va me reconnaître... oh! que je suis heureuse!

CHAVIGNY, *à part*. J'y suis résolu... Je ne veux pas même la regarder.

Il a toujours les yeux fixés sur la Comtesse; le Comte, au contraire, regarde toujours Laurence.

### ENSEMBLE.

AIR d'un ancien quadrille.

LAURENCE, LA COMTESSE ET LE COMTE.

Je sens mon cœur  
Qui palpite en silence.  
Ce jour flatteur  
Me promet le bonheur.

CHAVIGNY.

Dans ma fureur,  
L'espoir de la vengeance,  
Peut à mon cœur  
Rendre encore le bonheur.

*Fin de l'ensemble.*

LA COMTESSE, *à part, regardant le Comte*.

Ici sa présence  
Calme ma souffrance,  
Et j'ai l'espérance  
D'être heureuse un jour.

LAURENCE, *à part*.

Aurai-je en retour  
Son cœur, son amour,  
Et les soins si doux  
D'un amant, d'un époux?

LA COMTESSE, *à part*.

Je tremble!... et pourtant  
Dois-je en ce moment  
Redouter ici  
Les regards de mon mari?

(*Reprise de l'ensemble très-piano.*)

Je sens mon cœur, etc.

LAURENCE, *soulevant un coin de son voile.*  
Eh bien !... pas un regard...

LA COMTESSE, *même jeu.* Il ne fait pas attention à moi...

CHAVIGNY, *furieux, à lui-même.* J'étoûffe !... je suffoque !... si je pouvais m'échapper... (*Voyant les deux soldats au fond.*) Impossible !...

LE COMTE, *bas, à Chavigny.* Mais à quoi pensez-vous donc, monsieur le duc?... on vous attend à la chapelle, et si vous hésitez encore à donner la main à votre belle fiancée... je serais forcé par ordre du roi...

CHAVIGNY, *regardant les soldats...* De m'y faire conduire par ces messieurs... comme à la Bastille... (*Avec effort.*) Résignons nous !

Il prend son chapeau avec colère, s'approche de Laurence sans la regarder, et lui saisit la main avec rage.

LAURENCE, *avec émotion.* Sa main tremble autant que la mienne... de bonheur, sans doute !...

CHAVIGNY, *après un moment de silence.* Je suis furieux !... aller à l'autel entre deux piquets de gardes françaises !... et l'on appelle cela le plus beau jour de la vie !

Il jette encore un regard à la Comtesse, soupire, et sort avec Laurence, suivi des Demoiselles d'honneur. Le Comte suit Laurence des yeux. Sa femme s'approche de lui, et va lever son voile ; mais il la salue et sort sans lui donner le temps de se découvrir, toujours préoccupé de la jeune Duchesse. Reprise du chœur que l'orchestre continue en sourdine pendant les premières lignes du monologue suivant.

## SCÈNE X.

LA COMTESSE, *seule, avec dépit.*

Allons, je n'ai pu parvenir à fixer son attention... il est si loin de se douter que je suis ici... près de lui... sans cela, mon cœur me le dit... il aurait tout oublié pour ne songer qu'à sa femme... quelle sera sa joie... quelle douce surprise pour lui, qui se plaint dans toutes ses lettres que de graves intérêts, que les affaires de l'état nous tiennent toujours éloignés l'un de l'autre !... j'ai eu le courage, moi, et sans l'en prévenir, d'entreprendre ce voyage pour le rejoindre... l'embrasser, lui remettre cette bague sur laquelle j'ai fait graver son chiffre et le mien, et lui dire :

AIR : *On a peur de tout la nuit.*  
(L'Ange gardien, 2<sup>me</sup> acte Doche)

Que ce gage précieux  
Te rende fidèle ;  
Que par lui, prestige heureux !  
Je sois en tous lieux

Présente à tes yeux,  
Et qu'il te rappelle  
Ces jours heureux  
Passés à deux.

Et si quelque noble dame  
Veut par un regard flatteur  
Te faire oublier ta femme,  
Que cet anneau protecteur  
Me garde toujours ton cœur.  
Que ce gage, etc.

(*Remontant la scène.*) Ah ! c'est lui ! il est seul enfin !... mais comme il paraît préoccupé, rêveur !... Pauvre Edmond ! encore les affaires de l'état sans doute... la politique ! toujours la politique !

## SCÈNE XI.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *à lui-même, sans voir sa femme.* C'est fini !... il a prononcé le oui fatal ! mais toujours sans regarder sa femme... il est vrai que je la regardais pour lui... et maintenant encore... maintenant que je ne suis plus auprès d'elle...

LA COMTESSE, *à part.* Que dit-il donc ?... je suis curieuse !...

Elle avance.

LE COMTE, *se jetant dans un fauteuil.* Même en son absence je la vois partout, et sans cesse...

LA COMTESSE, *qui écoute.* Ah !... il pense à moi !... que je suis heureuse !...

LE COMTE. Elle est si bien !... je ne connais pas au monde une femme qui puisse lui être comparée !...

LA COMTESSE, *joyeuse, appuyée sur le dossier de son fauteuil ; à part.* Flatteur !

LE COMTE, *se levant.* Oui, chère Laurence !

LA COMTESSE, *se rejetant en arrière.* Laurence !...

LE COMTE. La voici !

LA COMTESSE, *à part.* La femme de monsieur de Chavigny... Oh !... je suis d'une colère !...

Elle se cache derrière le rideau de la fenêtre, à la droite du public. Le Comte s'est levé, et a marché vers le fond au-devant de Laurence.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LAURENCE.

LE COMTE, *s'approchant de Laurence, qui est rêveuse.* Eh bien, madame... où donc est M. le duc... votre époux ?...

LAURENCE, *triste.* Lui !... Je le vois trop à présent, c'est une résolution qu'il a prise



de ne pas lever les yeux sur moi... il s'est éloigné avec mépris... devant le roi... devant toute la cour!...

LE COMTE. Le malheureux!... l'insensé!... (*On entend dans le lointain la musique du bal.*) Au moment où il devait ouvrir le bal avec vous... dédaigner tant de charmes... tant de grâces!... Ah! si un tel trésor m'était échu en partage... à moi... libre, et heureux de pouvoir faire un choix...

LA COMTESSE, *à part*. Que dit-il?

LE COMTE, *appuyant*. Moi... toujours garçon!...

LA COMTESSE, *soulevant le rideau*. Garçon?...

LE COMTE. Moi, qui serais si heureux, si fier, d'obtenir un seul de vos regards... une seule de vos pensées!...

LAURENCE, *avec dignité*. Monsieur le comte!... laissez-moi!...

LE COMTE, *vivement*. Que dites vous?... n'entendez-vous pas?... le bal est commencé... et dans cet instant, sans doute, le roi... tous nos seigneurs qui vous attendent... Venez, venez, je vous en supplie...

LAURENCE. Monsieur le comte, au nom du ciel, laissez-moi, je veux, je désire être seule...

LE COMTE. J'obéis, madame... je me retire... (*A part.*) Je reviendrai... charmante!

Il sort au fond, en se retournant pour envoyer des baisers à Laurence, qui ne le voit pas. La colère de la Comtesse est à son comble.

### SCÈNE XIII.

LAURENCE, LA COMTESSE.

Laurence est assise et pleure.

LA COMTESSE. Le perfide! Ah! il se fait passer pour garçon!.... (*Elle avance.*) Et voilà donc celle qui m'a enlevé le cœur de mon époux... mais ce n'est pas sa faute... elle pleure!... pauvre femme! sa destinée est la même que la mienne... et dès le premier jour, son mari veut lui être infidèle... comme le mien... Tous les hommes se ressemblent...

On entend de nouveau la musique du bal.

LAURENCE. Cette fête!... toujours cette fête!... et moi... ah! cette parure me pèse!... m'importune, et je vais... (*Elle se lève, et aperçoit la Comtesse.*) Quelqu'un!...

LA COMTESSE. Rassurez-vous, madame!

LAURENCE. Que me voulez-vous? qui êtes vous?

LA COMTESSE. Qui je suis? la comtesse de Luxeuil.

LAURENCE. La comtesse!

LA COMTESSE. C'est que je veux!... faire avec vous un traité d'alliance... devenir

votre amie... oui, pour notre repos, pour notre bonheur à toutes les deux...

LAURENCE, *répétant avec surprise*. La comtesse de Luxeuil!

LA COMTESSE. Sa femme... à lui, qui tout à l'heure osait vous parler d'amour... sa femme, délaissée par lui après six mois de mariage.

LAURENCE. Oh! je n'en suis pas encore là, moi... et déjà, mon mari...

LA COMTESSE. Je le sais... votre mari aujourd'hui même vient de me dire qu'il m'aimait...

LAURENCE. Est-il possible!

LA COMTESSE. Vous voyez bien, madame, que nous n'avons rien de mieux à faire que de nous entendre ensemble, car notre situation est la même, nos malheurs sont égaux... et l'union seule peut nous donner de la force contre la perfidie de nos ennemis... c'est-à-dire... de nos maris... je vous le demande encore, madame, voulez-vous être mon amie?

LAURENCE. Je vous le promets.

LA COMTESSE. Eh bien, dès cet instant, nous ne devons avoir qu'une seule pensée... un seul but...

LAURENCE, *avec douceur*. Oui... un seul but!...

LA COMTESSE. La vengeance!

LAURENCE. Oh! non... cherchons plutôt à ramener deux infidèles, deux ingrats...

LA COMTESSE, *avec fermeté*. Soit! ramenons-les... si nous pouvons... mais d'abord, vengeons-nous!

LAURENCE, *toujours avec un peu de timidité*. Eh bien!.... Eh bien, oui, vengeons-nous!

### ENSEMBLE.

AIR des *Liaisons dangereuses*. (Doche.)

Jurons

Que nous les punirons,

Jurons

Un traité d'alliance.

C'est un plaisir que la vengeance,

Et bientôt nous le connaîtrons.

Malheur à vous, nous le jurons,

Oui, messieurs, nous vous punirons!

*L'Orchestre continue piano la suite de l'air jusqu'à l'entrée des deux hommes.*

LA COMTESSE. Avant tout, n'oublions pas que mon mari ignore ma présence à Saint-Germain... qu'il doit toujours l'ignorer... C'est nécessaire pour l'exécution de mes projets.

LAURENCE. Eh bien, cet appartement sera le vôtre. (*Elle montre à gauche la porte que le Comte a désignée à Charigny sous le nom de la chambre verte.*) Il fait partie de ceux que le roi m'a fait donner à

Saint-Germain, et je suis trop heureuse de vous l'offrir...

La Comtesse lui serre la main en signe de remerciement, et remonte vivement vers le fond du théâtre comme si elle entendait du bruit.

LA COMTESSE. Du bruit!... mon mari! vite, rentrons!

LAURENCE, *montrant la droite*. Chez moi!

LA COMTESSE. Non... il vient peut-être réclamer la mariée, au nom du roi, et...

LAURENCE, *montrant la gauche*. Eh bien, dans cette chambre... chez vous!...

LA COMTESSE, *souriant*. Oui... chez moi!... madame la duchesse...

Du geste, elle l'invite en souriant à passer devant elle, et toutes deux disparaissent à gauche. L'orchestre achève d'exécuter en sourdine le refrain précédent.

## SCÈNE XIV.

### LE COMTE, CHAVIGNY.

LE COMTE, *entrant vivement, un papier à la main*. Partir!... partir!... à l'instant même... l'ordre est précis... formel!...

Il s'assied à gauche.

CHAVIGNY, *entrant vivement comme a fait le comte, et sans le voir*. Toutes les issues sont gardées!... des sentinelles dans les avenues... dans les corridors... à toutes les portes.

Il s'assied à droite.

LE COMTE. Et voilà le résultat de mes démarches auprès de sa majesté!...

CHAVIGNY. Il faut pourtant que je sorte de ce maudit château!...

LE COMTE, *frappant du poing sur la table*. Je donnerais ma fortune pour rester.

CHAVIGNY, *se tournant*. Ah! vous étiez là, monsieur le comte?.... qu'avez-vous donc?

LE COMTE. J'ai... que je suis furieux!...

CHAVIGNY. Et moi aussi!

Ils se lèvent.

LE COMTE. Un ordre de départ...

CHAVIGNY. Vrai?... Êtes-vous heureux! quand on me retient malgré moi!... Les uns se plaignent de ce qui ferait le bonheur des autres.

LE COMTE. C'est une persécution... c'est du despotisme... car enfin on ne se bat pas en Italie... la guerre n'est pas déclarée et ne le sera pas de longtemps, sans doute... et cependant sa majesté m'accorde une heure, pas davantage pour me défaire de ma compagnie, ou pour aller le rejoindre.

CHAVIGNY. Le rejoindre!... quitter Saint-Germain!... et vous pouvez vous plaindre?...

LE COMTE. Eh! oui, morbleu!... si mon bonheur, à moi, est à Saint-Germain.

CHAVIGNY. Ah!... je vous comprends... une passion!

LE COMTE, *le regardant en souriant*. Précisément... une grande passion!

CHAVIGNY. Une femme jeune et jolie!

LE COMTE, *de même*. Jeune... et adorable!...

CHAVIGNY. Mais on ne vous force pas de l'épouser, vous!

LE COMTE. Au contraire... puisqu'on m'en éloigne.

LE DUC. Ah! que je voudrais être à votre place!

LE COMTE, *vivement*. A ma place... au fait! pourquoi pas! (*A part.*) Moi qui ne demande... (*Haut.*) Mon cher duc, il ne s'agit que de s'entendre.

CHAVIGNY. Comment?

LE COMTE. Vous voulez partir, je demande à rester.

CHAVIGNY. Eh bien?

LE COMTE. Partez à ma place.

CHAVIGNY. Moi?...

LE COMTE, *prenant un ton solennel*. Capitaine de Chavigny...

CHAVIGNY. Capitaine!

LE COMTE. Allez à Milan vous mettre à la tête de votre compagnie.

CHAVIGNY. Ma compagnie!

LE COMTE. La mienne que je vous cède... vous voyez bien qu'elle est à vous.

CHAVIGNY. A moi!

LE COMTE. Pour cent mille livres.

CHAVIGNY. Cent mille livres!...

LE COMTE. C'est pour rien.

CHAVIGNY. Pour rien!... ah! voilà!... c'est justement ce que je possède... Rien!

LE COMTE. Je vous ferai crédit.

CHAVIGNY. Sur ma bonne mine?

LE COMTE. Sur votre parole... oh! je puis attendre, j'attendrai tout le temps qu'il vous plaira.

CHAVIGNY. Ah! mon cher comte!... croyez que ma reconnaissance...

LE COMTE. Du tout... vous ne me devez rien... c'est vous qui me rendez service.

CHAVIGNY. Et il faut partir?

LE COMTE. Sur-le-champ.

CHAVIGNY. Sur-le-champ... c'est tout ce que je veux.

LE COMTE, *lui remettant un papier*. Signez cet acte de vente... (*L'arrêtant, en lui montrant un autre papier.*) Ah! vous présenterez cet ordre de départ à la petite porte du parc... Tenez, celle que vous voyez d'ici. (*Il la lui montre à la fenêtre.*) Et vous serez libre.



CHAVIGNY. Et je serai loin de ma femme !  
je signe aveuglément.

L'orchestre reprend en sourdine l'air précédent chanté par les deux Femmes. Le Duc est allé s'asseoir pour signor à gauche; le Comte remonte la scène en disant les paroles suivantes.

LE COMTE, *à part*. Sa femme!... pauvre petit duc!... mais où donc est-elle?... est-ce qu'elle se serait décidée à rentrer dans le bal?

Il ouvre la porte du fond, et regarde à l'extérieur; pendant ce temps la Comtesse de Luxeuil a reparu sur le seuil de la porte à gauche; elle jette une lettre qui vient tomber aux pieds du Duc, au moment où il se lève après avoir signé; puis elle disparaît.

CHAVIGNY. Une lettre! (*Suivant des yeux la femme qui vient de s'enfuir.*) C'est elle!... ma compagne de voyage! (*Lisant la suscription de la lettre.*) A monsieur le duc de Chavigny.

LE COMTE, *quittant la porte du fond et redescendant la scène*. Plait-il?... que dites-vous?

CHAVIGNY, *cachant vivement sa lettre*. Rien!.. c'est signé. (*Il lui remet les papiers.*) Adieu, mon cher comte.

LE COMTE. Bon voyage, mon cher duc.

CHAVIGNY. Je cours prendre possession de mon régiment.

LE COMTE. Et moi je rentre au bal. (*À part.*) Pour tâcher d'y retrouver sa femme.

LE COMTE.

Air de Doché (l'Extase).

Cher duc, vous pouvez m'en croire,  
Oui, sans regret en ce jour  
Je puis vous céder la gloire,  
Quand vous me laissez l'amour.

ENSEMBLE.

LE DUC.

C'est un devoir, je m'empresse  
De l'accomplir à l'instant.  
Adieu, comte, je vous laisse  
Pour la gloire qui m'attend.

LE COMTE.

Au revoir donc, je vous laisse;  
Partez, partez à l'instant,  
Le cœur rempli d'allégresse,  
Car la gloire vous attend.

La nuit commence à venir pendant ce chœur. Sortie des deux Hommes par le fond; on les voit dans la galerie extérieure s'éloigner, Chavigny à droite, le Comte à gauche. Au même moment la Comtesse reparait à la porte de la chambre verte.

## SCÈNE XV.

LAURENCE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant la première*. Ils s'éloignent! venez! venez, madame.

LAURENCE. Il part!..... je ne le verrai plus!

LA COMTESSE. Au contraire!... vous allez le revoir, et bientôt, j'en suis sûre... ce billet qui est tombé à ses pieds, et qu'il a ramassé en me regardant... je vous dis qu'il va revenir. (*Elle va à la fenêtre à droite.*) Et tenez... déjà... dans l'ombre... sous cette fenêtre... c'est lui..

LAURENCE. O ciel!

LA COMTESSE. Regardez!

LAURENCE. Une échelle!

LA COMTESSE, *riant*. Une escalade!... à défaut d'autres moyens pour se rapprocher de ce qu'on aime...

LAURENCE. Ah! je meurs de frayeur!

LA COMTESSE. Du courage!... et séparons-nous. (*Montrant la chambre verte.*) Vous dans cette chambre.

LAURENCE. La vôtre!

LA COMTESSE. Oui! et moi... dans celle-ci.

LAURENCE. La mienne!

LA COMTESSE. Silence!

ENSEMBLE.

Air nouveau, de Doché.

LA COMTESSE.

Bonsoir... et pas de bruit!  
A l'ombre de la nuit,  
Près de vous un mari  
Reviendra malgré lui.

LAURENCE.

Bonsoir! et pas de bruit!  
A l'ombre de la nuit,  
Si je le vois ici,  
Hélas! c'est malgré lui.

Fin de l'ensemble.

LAURENCE.

Etre réduite à tromper...

LA COMTESSE.

Pauvre femme!...

Il le faut bien... c'est le lot des amours.  
Nous détestons la ruse au fond de l'âme...  
A l'employer on nous force toujours.

ENSEMBLE.

Bonsoir, et pas de bruit, etc.

Toutes deux sortent, la Comtesse à droite, et Laurence à gauche. Minuit sonne dans le lointain.

## SCÈNE XVI.

CHAVIGNY, puis LE COMTE.

CHAVIGNY, *sur l'appui de la fenêtre, à droite*. Enfin, m'y voilà.... ce n'est pas sans peine. (*Il saute légèrement.*) Le comte me croit à cette heure sur la route de Milan... il ne se doute pas que ma belle inconnue... ce billet délicieux que j'ai reçu d'elle... « Amour et mystère; à minuit... dans la » chambre verte... »

Il regarde la porte à gauche.

LE COMTE, *qu'on a vu rentrer pendant les mots précédents.* Elle n'est pas dans le bal... et tout le monde se plaint hautement de ne voir ni le duc de Chavigny ni sa femme... sa femme!... il faut pourtant que je lui dise que la reine désire absolument lui parler.

CHAVIGNY, *devant la porte de la chambre verte.* La plus profonde obscurité... j'aime mieux ça!... pauvre petite femme!

LE COMTE, *devant la porte de la chambre nuptiale.* Pas de lumière!... pauvre petit duc!

Tous deux redescendent la scène, et dans l'obscurité chantent à demi-voix le morceau suivant.

## ENSEMBLE.

## AIR PRÉCÉDENT.

Entrons, et pas de bruit.  
Par bonheur il fait nuit.  
Avançons, elle est là!  
L'amour me conduira.

CHAVIGNY.

Toi qu'on m'impose, et que mon cœur abhorre,  
Ah! quel bonheur pour moi de t'oublier!

LE COMTE.

Pour mes péchés, ô mon Éléonore,  
C'est maintenant surtout qu'il faut prier!

## ENSEMBLE.

Entrons, et pas de bruit! etc.

## ACTE DEUXIEME.

Un salon de plain-pied avec le jardin.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHAVIGNY, TROIS DOMESTIQUES.

Un premier Domestique entre en saluant, fait signe au duc de Chavigny de le suivre. Deux autres valets demeurent au fond du théâtre.

LE VALET. Par ici, monsieur le colonel, par ici.

CHAVIGNY, *entrant.* Eh bien, que me veut-on? où me conduisez-vous? à qui appartenez ce château?

LE LAQUAIS, *lui faisant signe de s'asseoir.* Vous le saurez dans un instant.

CHAVIGNY. Mais...

LE LAQUAIS. Pardon, nous avons l'ordre de ne pas vous répondre.

Il salue profondément, et sort avec ses deux camarades.

## SCÈNE II.

CHAVIGNY, *seul.*

L'ordre de ne pas me répondre! (*Bruit de verroux.*) Et l'on m'enferme! (*Plus gaiement.*) Enlevé!... moi... un colonel de mousquetaires!... (*Riant.*) Je suis enlevé!... Ah! il est vrai que j'y ai mis un peu de complaisance... (*Gravement.*) Et du moment que j'ai su qu'il s'agissait d'une jeune et jolie

dame... (*étourdissement*) ma foi, je n'ai plus songé à résister, j'ai remis mon épée dans le fourreau, et je me suis laissé conduire... J'ai l'habitude de ne pas être trop cruel... depuis un an... depuis le jour de mon mariage... Suite de la vengeance que j'exerce toujours et partout contre ma femme... ma femme que je ne connais pas, que je ne veux jamais connaître... mais que je hais pour la vie!... que je hais... de tout l'amour que je conserve là pour ma pensionnaire des Ursulines... Oh! oui... je te verrai, je veux te revoir... toi, Marie!... ou Clémence!... ou Gabrielle!... ou Mathilde!... je ne sais pas ton nom... mais il doit être charmant... comme tes yeux!... comme ton sourire... comme ta voix, dont le souvenir est encore là... (*Avec feu.*) Non, rien au monde... rien n'a pu t'effacer de mon âme!... c'est toi!... c'est toi seule que j'aime!... et pour toujours!... (*S'arrêtant comme saisi d'une réflexion, et gaiement.*) Eh bien, qu'est-ce que je dis donc là?... et que penserait celle qui m'a fait enlever si elle m'entendait?... Oh! ma foi... elle penserait que c'est à elle que je m'adresse... Ces dames ont tant de vanité! (*Écoutant.*) Ah!... j'ai cru entendre!... oui... par là!... (*Il montre la gauche.*) C'est elle!... elle!... qui donc?... je l'ignore... Mais c'est égal, une femme qui aime les gens d'épée... une femme qui m'aime, et qui me vengera de la mienne... La voici!



## SCENE III.

## CHAVIGNY, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant par la gauche, et s'inclinant.* Monsieur le duc !

CHAVIGNY, *surpris.* O ciel ! ces traits !  
LA COMTESSE. Vous les avez oubliés, sans doute ?

CHAVIGNY, *troublé.* Non, madame !... non... pouvez-vous croire?... *(A part.)* Allons, je suis en pays de connaissance... N'importe !... elle est adorable !... divine !... et je bénis mon étoile. ..

Il s'approche d'elle, et veut lui baiser la main.

LA COMTESSE, *retirant sa main d'un air sévère.* Eh bien !... que faites-vous donc, monsieur le duc ?

CHAVIGNY. Madame !... *(A part, avec surprise, et regardant autour de lui.)* Non, personne !

LA COMTESSE. Veuillez vous asseoir.

CHAVIGNY, *avec empressement.* Trop heureux !... mille fois trop heureux !

Il rapproche son fauteuil de celui de la Comtesse.

LA COMTESSE. Par grâce !... un peu plus loin.

CHAVIGNY, *surpris.* Ah ! bah !

LA COMTESSE. Je vous en prie !

CHAVIGNY. J'obéis, madame.

LA COMTESSE. Que de bontés !...

CHAVIGNY. Je bénis à présent les audacieux qui viennent d'attenter à ma liberté, et qui m'ont entraîné dans ce château où votre vue devait réveiller en moi tant de souvenirs de bonheur.

LA COMTESSE, *avec beaucoup de surprise.* Plaît-il?... vous dites, monsieur ?

CHAVIGNY. Comment?... vous avez oublié, madame ?

LA COMTESSE. Quoi donc ?

CHAVIGNY. Il y a un an, à Saint-Germain.

LA COMTESSE. Ah !... oui... à Saint-Germain !

CHAVIGNY. Vous vous souvenez ?

LA COMTESSE, *d'un air très-grave et très-sévère.* Parfaitement !... Vous avez été mon compagnon de voyage, et je n'ai eu qu'à me louer, j'en conviens, de vos égards, de vos attentions pour moi. Quant aux hommages que vous m'avez adressés, si je les ai reçus sans colère, j'ai su du moins les apprécier... *(Mouvement joyeux du Duc.)* Pardon, monsieur le duc !... les apprécier ce qu'ils valaient, et leur donner l'importance que vous y atta-

chiez vous-même... Ce langage passionné qu'il vous a plu de tenir auprès de moi, nos jeunes seigneurs en font usage avec toutes les femmes... Ce sont des phrases banales que nous sommes habituées à entendre sans en être offensées, mais sans y croire.

CHAVIGNY, *avec feu.* Oh ! rien de plus réel... de plus sincère que mon amour, madame... et quand je vous revois aujourd'hui...

LA COMTESSE, *sévèrement.* Assez... assez, monsieur le duc !... dispensez-vous de vos protestations de tendresse ; car vous me trahiriez pour y répondre absolument la même que j'étais il y a un an.

CHAVIGNY, *joyeux.* Vraiment ?

Il se rapproche vivement, la Comtesse se lève.

LA COMTESSE. Monsieur le duc !

CHAVIGNY, *se levant aussi et la suivant.* Aussi je me disais bien... cet air froid et sévère, ce n'est qu'un jeu pour éprouver mon amour, et vous ne vouliez que me tourmenter un peu en feignant d'avoir tout oublié... tout... Ce billet délicieux écrit de votre main !

LA COMTESSE, *surprise.* De ma main ?

CHAVIGNY, *lui montrant un billet.* « Ce soir... à minuit... dans la chambre verte. » *(Soupirant.)* Ah ! la chambre verte !

LA COMTESSE. Après ! je ne comprends pas !

CHAVIGNY, *à part.* Ah ça, elle se moque de moi !

LA COMTESSE.

Air d'Yelva.

Expliquez-vous, monsieur, la chambre verte ?

CHAVIGNY.

Vous le voulez?... Eh bien ! minuit sonnait...

Et devant moi la porte était ouverte...

J'entrai... l'amour me conduisait !

Autour de moi tout disait à l'avance :

Espère, ami... le bonheur va venir !...

Et la couleur de l'espérance

Est aujourd'hui celle du souvenir.

LA COMTESSE. Du souvenir ? monsieur, je commence à croire que vous avez perdu la raison.

CHAVIGNY, *galamment.* Auprès de vous, qui pourrait se flatter de la garder ? *(Lui montrant de nouveau le billet.)* Mais ce billet, je l'ai conservé comme mon bien le plus précieux ! Il est là, toujours là, pour me prouver que je ne suis pas en délire, que je n'ai pas rêvé mon bonheur ! *(Relisant.)* « Ce soir, à minuit ! » Et toutes ces autres lettres, écrites par vous, toujours par vous, madame...

LA COMTESSE. Par moi ?

CHAVIGNY, *tirant successivement plu-*

*sieurs autres lettres qu'il ouvre. Et qui venaient à la veille d'une bataille me redonner du courage, me consoler des tourments de l'absence. (Lisant plusieurs phrases.)* « Ingrat ! on vous aime toujours ! On pense » toujours à vous ! Vous ne méritez pas tant » de tendresse ! » etc., etc. Vous voyez ! vous voyez bien, madame, que je ne suis pas tout à fait un insensé, qu'il est inutile de vous jouer de moi davantage, et que de toutes vos paroles, je ne dois en croire qu'une seule... c'est que vous serez pour moi aujourd'hui la même que vous étiez il y a un an.

LA COMTESSE. De toutes mes paroles, vous ne devez en croire qu'une seule... c'est que rien n'égale votre folie, et que je ne comprends pas un mot de tout ce que vous venez de me dire.

CHAVIGNY. Comment, madame ! vous niez encore ?

LA COMTESSE. Tout, et si vous persistez à tenir un langage que je ne puis... que je ne dois pas entendre, je me retire.

CHAVIGNY. Madame !

LA COMTESSE. Et, du reste, vous êtes libre, monsieur. Je vais ordonner qu'on vous ouvre toutes les portes.

CHAVIGNY, *vivement*. Un instant ! un instant, par grâce ! Je ne demande pas à être libre, je ne le veux pas ; mais vous-même, que me vouliez-vous donc, madame, et pour quoi vous êtes-vous donné la peine de me faire transporter jusqu'ici ?

LA COMTESSE. Ah ! pourquoi ?... Allons, monsieur, puisque vous voilà devenu plus raisonnable, je puis vous avouer que j'avais à obtenir de vous un service.

CHAVIGNY, *vivement*. Un service ?... Lequel ?

LA COMTESSE. Oh ! je n'oserai jamais.

CHAVIGNY. Enfin, madame...

LA COMTESSE. Non, non, il n'est pas temps encore, et je me rappelle d'ailleurs que quelqu'un a bien voulu se charger de vous le demander pour moi.

CHAVIGNY. Quelqu'un ? Qui donc ?

AIR : *De la haine d'une femme.*

Vous le saurez... C'est un mystère  
Qui pourra combler votre espoir...

CHAVIGNY.

Que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Sachez vous taire,

CHAVIGNY.

Me taire ?

LA COMTESSE.

Au moins jusqu'à ce soir.  
De votre honneur je le réclame,  
Avant tout souvenez-vous bien  
Que c'est le secret d'une femme.

CHAVIGNY, *plus étonné*.

Quoi ! c'est le secret d'une femme ?

LA COMTESSE, *mystérieusement*.

N'en dites rien, n'en dites rien,  
Soyez discret ! ne dites rien.  
Oui, c'est le secret d'une femme ;  
Oh ! taisez-vous ! ne dites rien.

*Elle salue, et sort par la gauche.*

## SCÈNE IV.

LE DUC DE CHAVIGNY, *seul*.

Soyez tranquille, madame ; si je ne dis que ce que vous venez de m'apprendre, vous pouvez compter sur ma discrétion.

Ici on entend une voix de femme chanter dans la coulisse de droite.

*Air nouveau de Doche.*

Reine du ciel, j'implore ta puissance ;  
Je ne veux rien que vivre sous ta loi.  
Daigneras-tu combler mon espérance,  
Et de là-haut veiller toujours sur moi ?

En toi seule j'espère ;  
J'abjure, et pour toujours,  
Les plaisirs de la terre  
Et ses folles amours.  
Sur la pauvre Ursuline,  
Au front humilié,  
Jette, Vierge divine,  
Un regard de pitié.

CHAVIGNY, *qui a écouté avec anxiété*. Oh ! ciel ! ce chant ! je le reconnais ! ce cantique, je l'ai entendu aux Ursulines... Et cette voix, mon Dieu ! la même qui me poursuit partout ! la sienne ! Ah ! la porte s'ouvre. (*La porte s'ouvre, et Laurence d'Estanges paraît sur le seuil.*) C'est elle ! elle-même ! que fait-elle ici ?

## SCÈNE V.

LE DUC DE CHAVIGNY, LAURENCE.

LAURENCE, *affectant la plus grande surprise en voyant Chavigny*. Ah ! quelqu'un ! la personne que nous attendions, sans doute ! Monsieur le duc de Chavigny.



CHAVIGNY, *ému*. Précisément!... c'est moi... moi, qui étais bien loin d'espérer que je rencontrerais dans ce château... (*A part.*) Oh! c'est un rêve... plus jolie! plus séduisante que jamais.

LAURENCE, *gaiement*. Vous êtes arrivé depuis longtemps, monsieur le duc, et mon amie n'est pas encore prévenue peut-être.

CHAVIGNY, *l'arrêtant*. Votre amie!... ah! vous êtes chez madame la... (*A part.*) C'est que je ne sais toujours ni son nom ni son titre.

LAURENCE. Non, non; c'est elle qui est chez moi.

CHAVIGNY. Ah! chez vous?

LAURENCE. Oui, elle a bien voulu me tenir compagnie dans cette solitude.

CHAVIGNY, *à part*. Elle est chez elle!

LAURENCE. Mais je vais lui dire que vous êtes arrivé, monsieur. (*De nouveau elle fait un pas.*) Et je vous l'amène.

CHAVIGNY, *même jeu*. Oh! demenez, je vous en supplie, demeurez! Etes-vous donc si pressée de me fuir? vous dont l'image était toujours là, présente à ma pensée... vous que j'ai tant de joie, tant de bonheur à revoir!...

LAURENCE. Monsieur! (*A part.*) Tout à l'heure il lui en disait autant à elle.

CHAVIGNY. Vous détournez les yeux, et cependant je ne me suis pas abusé... ces yeux! oh! oui, il y a eu dans ma vie une circonstance que je n'oublierai jamais, où ces yeux ont rencontré les miens. Alors, n'est-il pas vrai, mademoiselle, mon émotion était partagée. Ce regard, ce n'était pas de la colère, et quand tout le monde autour de moi criait au scandale, à la profanation, vous me pardonniez au fond de l'âme de n'avoir pu me contenir, d'avoir troublé malgré moi cette pieuse cérémonie; car au milieu de la foule, je ne voyais que vous, vous seule. Je sentais qu'un instant avait décidé de toute ma vie, que nous étions créés l'un pour l'autre, que le ciel lui-même venait d'unir à jamais nos destinées... Oh! j'étais heureux, j'étais fou; dites-moi que vous me pardonniez, que vous me pardonnez encore.

LAURENCE, *à part*. Allons, du courage! rappelons-nous bien ce qui est convenu. (*Haut.*) Je vous répondrai avec franchise, monsieur; cette circonstance dont vous venez de me parler, elle n'était pas sortie de ma mémoire.

CHAVIGNY. Ah! il est donc vrai! je ne me trompais pas...

LAURENCE. Mais ce n'est plus là qu'un souvenir, une impression d'enfance dont

j'ai triomphé, et dont il ne doit plus être question entre nous deux, monsieur le duc.

CHAVIGNY. Que dites-vous? Toute ma vie au contraire.

LAURENCE. Jamais! c'est impossible!

CHAVIGNY. Pourquoi?

LAURENCE. Vous me le demandez, monsieur le duc, et vous êtes marié!

CHAVIGNY, *vivement*. Marié!... Ah! ne me rappelez pas un mariage qui m'a été imposé... que je maudis comme le plus affreux malheur de ma vie...

LAURENCE. Que dites-vous?... Et pourquoi?...

CHAVIGNY. Pourquoi?... parce que sa majesté a bien pu me contraindre à donner mon nom à mademoiselle d'Estances, mais que rien au monde ne peut me forcer à lui donner ma tendresse... Pourquoi?... parce que je vous ai revue... Pourquoi?... parce que je vous aime, mademoiselle!

LAURENCE, *à part*. Il m'aime!

Haut.

AIR : *Du Démon de la nuit*. (Doche.)

Eh quoi!... malgré votre alliance,  
Vous oseriez...

CHAVIGNY.

Ah! calmez-vous.

Ne prenez pas pour une offense  
L'aveu d'un sentiment si doux.

LAURENCE.

Mais votre femme vous appelle!

CHAVIGNY.

Non... non... vous seule avez ma foi.

LAURENCE, *joyeuse, à part*.

Si mon mari m'est infidèle,  
Du moins c'est par amour pour moi.  
Si mon mari m'est infidèle,  
C'est encor par amour pour moi!

CHAVIGNY. Oh! mais cet odieux mariage... maintenant que je vous ai retrouvée... vous, mes premières, mes seules amours... ce mariage... je veux le rompre... et j'y parviendrai, je vous le jure!... oui, le divorce!...

LAURENCE, *à part*. Le divorce!

Haut.

MÊME AIR.

Vous séparer de votre femme?

CHAVIGNY.

Je la déteste!... Je la hais!...

LAURENCE.

Ce sera vous couvrir de blâme...

CHAVIGNY.

Eh! qu'importe! si je vous plais?  
Je veux briser cet esclavage,  
Qu'on m'imposa de par le roi...

LAURENCE, *à part.*

S'il veut rompre mon mariage,  
C'est encor par amour pour moi.  
S'il veut rompre ce mariage,  
C'est toujours par amour pour moi.

CHAVIGNY. Eh bien, mademoiselle?...

LAURENCE. Eh bien, monsieur le duc... si vous êtes sincère!... apprenez donc. (*Ici, elle aperçoit la Comtesse qui vient de paraître sur le seuil de la porte à gauche, et lui fait un signe d'intelligence.*) Ciel!

CHAVIGNY. Quoi donc?... qu'avez-vous?...

LAURENCE. Rien!... (*La Comtesse a disparu, Laurence dit à part :*) Il n'est pas temps encore... ah! c'est pourtant dommage!...

CHAVIGNY. Enfin, vous me disiez... apprenez donc...

LAURENCE. Apprenez que moi aussi je suis mariée.

CHAVIGNY, *atterré.* Mariée!... ô ciel!... cela n'est pas... cela ne peut pas être!...

LAURENCE, *souriant.* Rien de plus réel, monsieur le duc...

CHAVIGNY, Mais votre mari.... où donc est-il?

LAURENCE, *souriant.* Pas loin de vous.

CHAVIGNY. Dans ce château?

LAURENCE, *de même.* Oui... dans ce château.

On entend au dehors la voix du comte de Luxeuil.

LE COMTE, *en dehors.* J'entrerai! j'entrerai, vous dis-je!... il faut que je la voie!... que je lui parle!...

LAURENCE. Qu'entends-je?

CHAVIGNY, *surpris.* Je crois reconnaître...

LAURENCE, *à part.* Il est ici.... M. de Luxeuil! ô mon Dieu! allons tout dire à la comtesse.

Elle sort vivement par la gauche, pendant que Chavigny a remonté la scène à la voix du Comte.

## SCÈNE VI.

LE DUC DE CHAVIGNY, LE COMTE.

LE COMTE, *entrant.* Eh! pardieu!... je vous dis que je veux lui parler!...

CHAVIGNY, *à part.* Lui!... lui!... et elle s'enfuit à son approche... Ah! son mari sans doute.

LE COMTE. Le duc de Chavigny!.... (*A part.*) Je le retrouve chez sa femme... qui diable s'y serait attendu?... (*Haut, allant à Chavigny.*) Bonjour, mon cher duc!

CHAVIGNY, *de mauvaise humeur.* Serviteur, monsieur le comte.

Il lui tourne le dos.

LE COMTE, *à lui-même.* Sa femme que je n'ai pu revoir depuis un an... sa femme dont je parviens enfin à découvrir la retraite... et il la partage avec elle... c'est jouer de malheur!

CHAVIGNY, *à part.* Comme il me regarde! peut-être soupçonne-t-il qu'à l'instant même auprès d'elle, j'osais lui dire... que m'importe?... ah! s'il pouvait me chercher quelle... je suis si malheureux... sa femme!...

LE COMTE, *à part.* Décidément, il est furieux contre moi.... il se doute de quelque chose; faisons bonne contenance!... (*Haut.*) Eh bien! est-ce donc ainsi qu'on se revoit après un an d'absence, cher ami?...

CHAVIGNY, *colère.* Laissez-moi, monsieur... je ne suis pas votre ami... je ne veux pas l'être... et jamais je ne vous pardonnerai!...

LE COMTE, *gaiement.* Quoi donc?

CHAVIGNY. Vous avez manqué de franchise avec moi.

LE COMTE. De franchise?...

CHAVIGNY. Moi, qui vous avais ouvert toute mon âme, qui vous avais confié mon amour pour la jeune pensionnaire des Ursulines... et vous, monsieur, il fallait me traiter de menteur, entendez-vous!... il fallait me dire la vérité... toute la vérité!...

LE COMTE. Hein? (*A part.*) Il est fou!... est-ce qu'on dit jamais ces vérités-là?...

CHAVIGNY. Enfin, vous deviez me prévenir de votre mariage.

LE COMTE, *surpris.* Mon mariage!.... comment! qu'est-ce que vous dites?... je ne suis pas marié... monsieur, c'est une calomnie?...

CHAVIGNY. Pardon!... ce n'est tout au plus qu'une médisance... je sais tout.

LE COMTE. Vous savez!... (*A part.*) Ah ça, mais ce n'est donc pas de son ménage qu'il s'agit?... c'est du mien...

CHAVIGNY. Allons, convenez donc enfin...

LE COMTE, *avec mystère.* Eh bien! oui... je suis marié... je le confesse... et vous n'abuserez pas de ma confiance, mon jeune ami... je suis marié!... un ange!... un modèle de vertus... qui prie le ciel pour moi dans ce moment-ci! Mais qui diable a pu vous apprendre?...

CHAVIGNY. Qui?... votre femme elle-même.

LE COMTE, *vivement.* Ma femme?... vous la connaissez?... vous l'avez vue?...

CHAVIGNY. Sans doute!... à l'instant, ici, je lui présentais mon hommage.

LE COMTE. Votre hommage... à ma femme?



CHAVIGNY. Oui... votre femme!... puis-  
qu'il faut que je lui donne ce nom, à elle...  
vous le savez bien... je vous l'ai dit il y a un  
an... elle, à qui j'avais juré de consacrer ma  
vie.

LE COMTE. Vous dites, monsieur?

CHAVIGNY. Elle, enfin... ma pensionnaire.

LE COMTE. Votre pensionnaire?

CHAVIGNY. Du couvent des Ursulines.

LE COMTE. Du tout... ma femme a été éle-  
vée aux Carmélites.

CHAVIGNY, *insistant*. Aux Ursulines!

LE COMTE, *de même*. Aux Carmélites!...  
et je vois de plus en plus que vous perdez  
l'esprit, monsieur le duc... vous n'avez ja-  
mais vu ma femme, vous ne la connaissez  
pas.

CHAVIGNY. Je ne la connais pas!... (*Laurence a reparu sur le seuil de la porte, à gauche.*) Tenez, regardez, la voilà!

## SCENE VII.

LES MÊMES, LAURENCE.

LE COMTE, *s'écriant*. Ma femme! (*A part, après avoir vu Laurence.*) Mais c'est la sienne, le malheureux!... c'est la sienne!... décidément, la tête n'y est plus!

CHAVIGNY. Eh bien! nierez-vous encore  
en présence de madame la comtesse?

LE COMTE, *à part*. La comtesse! il le veut!  
(*Haut.*) Mais, mon jeune ami...

LAURENCE, *bas, en s'approchant du comte*. Silence, monsieur.

LE COMTE, *à part, étonné*. Bah! (*Bas.*)  
Je ne dis pas un mot... (*A part.*) C'est une énigme.

CHAVIGNY, *ému, à Laurence*. Pardonnez-  
moi, madame, si tout à l'heure je n'ai pas été  
maître d'une émotion!... un trouble!... j'i-  
gnorais!... j'étais si loin de m'attendre... oh!  
mais je triompherai de mes souvenirs.... je  
serai maître de moi!... j'aurai du courage!...  
Adieu!

LAURENCE, *à part, en regardant du côté de la porte à gauche*. Comme il souffre!...  
et elle ne veut pas encore que je le désabuse.

CHAVIGNY. Soyez heureuse!... je pars!...  
vous, monsieur le comte, je ne puis plus être  
votre ami... je sens à votre aspect que la co-  
lère... je me retire.... je vous laisse avec  
madame.... (*avec effort*) madame la com-  
tesse...

LE COMTE, *souriant, à part*. La com-  
tesse... toujours!...

LAURENCE, *à part*. Il s'éloigne! (*Après un temps.*) On ne le laissera pas partir!

## SCÈNE VIII.

LE COMTE, LAURENCE.

LE COMTE, *à part, souriant*. Il est char-  
mant! Il me laisse en tête-à-tête avec sa  
femme. Pauvre petit duc!

LAURENCE. Je vous remercie, monsieur,  
d'avoir bien voulu vous prêter à l'exécution  
de nos projets sans les connaître.

LE COMTE. Comment donc, madame! ne  
savez-vous pas que vous pouvez toujours  
compter sur moi?... Et puisque nous avons  
tous les deux le même secret à garder...

LAURENCE. Oh! pour une heure seule-  
ment.

LE COMTE. Une heure?

LAURENCE. Oui, dans une heure mon-  
sieur de Chavigny saura que je suis sa femme,  
et je lui dirai tout.

LE COMTE, *étonné*. Tout?

LAURENCE, *gravement*. Sans rien excep-  
ter, monsieur.

LE COMTE. Rien?... oh! c'est aller bien  
loin!

AIR du Domino noir.

Oui, j'en conviens,

Je sais combien

Une femme fait bien

De tout dire à l'époux

Triste et jaloux;

Mais cependant

Il est prudent

De lui cacher souvent,

Et dans son intérêt,

Certain secret.

Lui direz-vous, moment fatal!

Qu'à Saint-Germain, la nuit du bal,

Quand chacun accourait à son joyeux signal,

La mariée en cet instant,

Seule, hélas! et le cœur tremblant,

Se désolait?

L'époux fuyait

L'amour qui l'attendait;

A sa place, en secret,

Quelqu'un veillait!

Taisons-nous!... pour son bien,

Il faut, et vous le voyez bien,

Qu'un mari ne sache rien.

## DEUXIÈME COUPLET.

Il est minuit !  
 Soudain, sans bruit,  
 L'amant vient, s'introduit...  
 Chez celle qui pleurait  
 Et soupirait :  
 Il s'approcha,  
 Il lui parla ;  
 Puis il la consola.  
 — Pourquoi désespérer?...  
 — Pourquoi pleurer ?  
 Pauvre femme ! Alors il semblait  
 Que de fureur sa main tromblait.  
 Et lui, de ce courroux sagement profitait.  
 Puis de vengeance elle parla ;  
 Pour la venger il était là,  
 Audacieux,  
 Mais bien heureux,  
 Tout bas il se nomma ;  
 Elle, malgré cela,  
 Lui pardonna...  
 Taisons-nous !... pour son bien,  
 Il faut, et vous le voyez bien,  
 Qu'un mari ne sache rien.

## TROISIÈME COUPLET.

Toujours pleurant,  
 Se désolant,  
 Elle écoutait pourtant  
 La voix de ce vengeur.  
 Ce protecteur  
 Qui doucement la rassurait,  
 Et surtout demandait  
 L'anneau qu'elle portait  
 Comme un bienfait ;  
 Puis de son doigt l'anneau glissa,  
 Et dans le sien, comme cela,  
 Il le passa,  
 Et sur ses lèvres le pressa !  
 Hélas ! au matin, sans retour,  
 La femme avait fui de la cour.  
 Longtemps en vain il la chercha,  
 Puis un an s'écoula...  
 Mais ce jour trouve enfin  
 Un lendemain !  
 Taisons-nous ! pour son bien,  
 Il faut, et vous le voyez bien,  
 Qu'un mari ne sache rien.

LAURENCE. Je suis à me demander, monsieur le comte, à quel propos vous m'avez raconté cette aventure qui a fort peu d'intérêt pour moi, et ne se rapporte en rien avec la situation où nous nous trouvons l'un envers l'autre.

LE COMTE. Madame ! (*A part.*) Est-ce que je ne me suis pas expliqué assez clairement ?

*Fredonnant les premiers vers du couplet précédent.*

Oui, j'en conviens,  
 Je sais combien...

LAURENCE, *l'interrompant vivement.*  
 Mais puisque le hasard vous amène aujourd'hui dans mon château...

LE COMTE. Le hasard ? non pas ; ma volonté. Après un an de recherches, je suis enfin parvenu à découvrir...

LAURENCE, *l'interrompant.* Je m'en applaudis comme vous, monsieur, car j'ai à vous adresser une prière.

LE COMTE. Une prière?... à moi?... Je suis à vos ordres, madame, parlez.

LAURENCE. C'est que... c'est fort embarrassant ; et... (*regardant vers la gauche*) tenez, voilà justement mon amie qui voudra bien pour moi...

LE COMTE. Votre amie ? (*Il se retourne.*) Ah ! il y a une amie ! Je ne suis pas fâché de la voir. J'aime beaucoup les figures nouvelles... Ah ! mon Dieu !... Eléonore !... ma femme !

## SCENE IX.

## LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *souriant.* Eh bien ! Edmond... vous êtes heureux de me revoir, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE, *se contraignant.* Très-heureux !... Mais comment se fait-il?... moi qui croyais...

LA COMTESSE. Que je passerais ma vie à vous attendre dans votre vieux manoir ? Que voulez-vous, monsieur ? votre absence a duré trop longtemps. Je me suis ennuyée de la solitude, et je suis venue rejoindre une amie. J'en suis d'autant plus satisfaite aujourd'hui, que c'était, à ce qu'il paraît, le seul moyen de me rapprocher de vous.

LE COMTE, *haussant la voix.* Madame, vous me permettrez de vous dire...

LA COMTESSE, *souriant.* Quoi donc ? de la colère ? Est-ce que c'est possible, mon ami ?

LAURENCE. Comment, monsieur le comte ! vous ne témoignez pas plus de joie quand vous retrouvez votre femme ?

LE COMTE. Si fait !... la joie !... le bonheur ! Je suis enchanté ; cependant...

LAURENCE. Allons, elle vous tend la main, monsieur.

LA COMTESSE. Quoique vous ne le méritiez pas... mais nous sommes si faibles !

*Elle lui tend la main.*

LE COMTE, *furieux.* Eléonore !... certainement !... vous m'expliquerez, madame...



LA COMTESSE. Eh bien ! j'attends toujours !

LE COMTE. Eh bien !

Il lui prend la main, et va pour la baiser, quand le Duc, qui est rentré par le fond, s'approche de lui.

## SCENE X.

LES MÊMES, LE DUC DE CHAVIGNY.

CHAVIGNY, *bas, au Comte*. Non, monsieur, non... pour cela, je ne le souffrirai pas!..

LE COMTE. Comment ?

LA COMTESSE. Le duc !

LAURENCE, *à part*. Mon mari !

LE COMTE, *à part*. A qui en a-t-il donc ?

CHAVIGNY, *haut*. Oui, mesdames ; c'est encore moi... car j'ai trouvé fermées toutes les issues du château. Et je venais m'en plaindre à vous. .. (*A la Comtesse, en regardant Laurence.*) Mais en vous revoyant, madame, je change de résolution... et je reste !

LAURENCE, *à part, avec joie*. Ah !

CHAVIGNY. Si vous le voulez bien.

LA COMTESSE. Monsieur !

LE COMTE, *à part*. Il reste, parce qu'il revoit ma femme !

CHAVIGNY, *bas, au Comte*. Vous m'avez enlevé ma pensionnaire, monsieur ; il est trop juste, malgré tout mon amour, que je respecte vos droits.

LE COMTE, *souriant*. Mes droits !

CHAVIGNY. Mais en revanche, j'exige que vous respectiez les miens.

LE COMTE, *changeant de ton*. Les vôtres !

CHAVIGNY, *désignant la Comtesse*. Cette dame...

LE COMTE. Hein ?

CHAVIGNY. Mon inconnue dont je vous ai parlé il y a un an.., ma belle voyageuse de Saint-Germain.

LE COMTE, *à part*. Qu'est-ce qu'il dit?... Ma femme... (*A la Comtesse.*) Vous avez été à Saint-Germain, madame ?

LA COMTESSE, *souriant*. Pourquoi pas... vous y étiez, vous...

CHAVIGNY, *bas, en serrant la main du Comte*. Sous aucun prétexte je ne souffrirai qu'on me l'enlève...

LE COMTE, *à part*. Ah ! c'est trop fort !... il ne souffrira pas que je lui enlève ma femme.

Ici on entend un bruit de cloches à l'extérieur, qui continue jusqu'à la fin de la scène, et l'orchestre exécute en sourdine l'air de *Sonnez, cors et musettes*, de la Dame blanche.

CHAVIGNY. Qu'est-ce que cela ?

LE COMTE. Pourrai-je savoir, mesdames ?

LAURENCE, *à Chavigny*. Ces cloches nous annoncent que tous nos amis viennent d'arriver au château, et que l'instant est venu de vous apprendre, monsieur le duc, le service que j'attends de votre courtoisie.

CHAVIGNY. Ah ! enfin !

LA COMTESSE. C'est madame qui va vous en instruire.

CHAVIGNY, *regardant Laurence*. Madame?...

LA COMTESSE, *au Comte*. Et de mon côté, monsieur le comte, je vais vous parler pour mon amie.

LE COMTE, *étonné*. Pour elle !

LES DEUX HOMMES. Comment?... que signifie...

LES DEUX FEMMES. Ecoutez !

Laurence emmène Chavigny à droite, et Éléonore emmène le Comte à gauche.

LES DEUX FEMMES, *ensemble* : Il s'agit d'un baptême.

LES DEUX HOMMES, *de même*. Un baptême!..

LA COMTESSE, *au Comte*. Oui, le duc de Chavigny a un héritier.

LE COMTE. Plaît-il ?

LAURENCE, *à Chavigny*. Mon amie a une fille... charmante !

LA COMTESSE, *au Comte*. Un fils... beau comme le jour !

CHAVIGNY, *à part*. Une fille!..

LE COMTE, *à part*. Un fils?... Pauvre petit duc !

LA DUCHESSE, *au Comte*.

Air de la Dame blanche.

Et la faveur que de vous on réclame...

LE DUC.

C'est... parlez donc...

LA COMTESSE, *à Chavigny*.

Mon cœur en est certain,

Vous consentez...

CHAVIGNY.

A quoi ?

LES DEUX HOMMES.

Parlez, madame!.. (*Bis.*)

LA COMTESSE.

De cet enfant vous serez le parrain !

LA DUCHESSE.

Daignerez-vous en être le parrain ?

Les deux femmes sortent par le fond. Les deux hommes les suivent d'abord, puis s'arrêtent en se regardant ; ils se saluent alors à plusieurs reprises, en redescendant la scène, et en s'isolant l'un de l'autre.

## SCÈNE XI.

## CHAVIGNY, LE COMTE.

CHAVIGNY, *à lui-même*. Une mère!... (*Avec réflexion et abattement.*) Un enfant!... trois mois?

LE COMTE, *à lui-même*... Un fils! un fils!... (*Avec fatuité.*) Beau comme le jour... (*Se posant.*) Beau comme... (*Étouffant un éclat de rire, et regardant Chavigny.*) Pauvre petit duc!

CHAVIGNY, *à lui-même*. Et cette femme que je n'avais pas revue, cette femme dont je ne sais pas même le nom, et qui repousse avec audace tous les souvenirs que je lui rappelle... elle ose encore me faire demander...

LE COMTE, *à lui-même*. Je ne sais si ma conscience me permet...

CHAVIGNY, *résolument*. Oh! non... non... c'est impossible!... je ne le veux pas!

LE COMTE, *gaiement*. Ah! bah!... je vais jurer d'être son protecteur... son appui... Oui... je peux faire ce serment-là!

CHAVIGNY. Allons!... n'hésitons pas... je refuserai... poliment... je prierai cette dame de choisir une autre personne... et... (*Sans le vouloir il a marché vers le Duc, et se trouve auprès de lui. Tous deux recommandent à se saluer avec le même embarras, puis Chavigny rompt enfin le silence.*) Deux mots, s'il vous plaît, monsieur le comte.

LE COMTE. A vos ordres, monsieur le duc!

CHAVIGNY. Par vous j'ai été bien malheureux!... par vous, j'ai perdu la femme que j'aimais... la seule que je pouvais aimer... Mais je n'ai rien à dire... aucun reproche à vous faire... vous êtes son mari.

LE COMTE, *à part*. Son mari! il y tient!

CHAVIGNY. Je vais quitter pour toujours cette demeure... où je voudrais n'être jamais entré... Je vous laisse avec ces dames... (*Mouvement du Comte; le Duc reprend vivement.*) J'y suis résolu!... je ne veux plus voir ni l'une ni l'autre... oh! ni l'une ni l'autre!... Seulement, vous m'obligerez, monsieur, puisque vous restez, vous... de paraître à ma place dans une cérémonie.

LE COMTE, *étonné*. Une cérémonie?

CHAVIGNY. Il s'agit d'un baptême.

LE COMTE, *plus étonné*. Un baptême?

CHAVIGNY. Où l'on veut que je sois le parrain.

LE COMTE. Le parrain?... ah! bah!... (*A*

*part.*) Et lui aussi!... Je n'y suis plus du tout!

CHAVIGNY. Mais cela est impossible... vous comprenez?... je confie cela à votre honneur... C'est impossible!... car la petite fille que l'on va baptiser...

LE COMTE, *plus surpris, à part*. Une petite fille!... il paraît qu'il va y avoir deux baptêmes. (*Haut.*) Eh bien, cette petite fille...

CHAVIGNY. C'est celle de cette dame.

LE COMTE, *inquiet*. Cette dame?... quelle dame?

CHAVIGNY. Celle que je prétendais vous disputer tout à l'heure... à qui je vous défendais de baiser la main... d'adresser même une parole.

LE COMTE, *se rapprochant vivement*. Hein?... vous dites?... cette dame!...

CHAVIGNY. J'étais fou!... que m'importe, à présent?... aimez-la!... faites-vous aimer d'elle!... Pourvu que je ne sois pas le parrain de sa fille.

LE COMTE, *éclatant*. La fille de ma femme?

CHAVIGNY. Eh! non... vous ne comprenez pas... je vous parle de l'autre...

LE COMTE. Justement!... l'autre!...

CHAVIGNY. Ma voyageuse!...

LE COMTE, *appuyant*. De Saint-Germain?...

CHAVIGNY. De Saint-Germain... oui...

LE COMTE, *avec anxiété*. Il me semble...

CHAVIGNY. Votre femme, ce n'est pas elle, par malheur; votre femme... c'est ma pensionnaire des Ursulines...

LE COMTE, *fortement*. Du tout... la pensionnaire... c'est la vôtre...

CHAVIGNY, *étonné*. La mienne?...

LE COMTE. Oui... votre femme!...

CHAVIGNY. Ma femme?

LE COMTE. Mademoiselle Laurence d'Estanges... et vous êtes ici chez elle... dans son château... par conséquent dans le vôtre...

CHAVIGNY. O ciel!... qu'avez-vous dit?...

LE COMTE, *plus fort*. Et l'autre... c'est la mienne!... la mienne... entendez-vous?... la comtesse de Luxeuil (*allant à lui*), et vous m'expliquerez sur-le-champ, monsieur le duc!...

CHAVIGNY, *avec une joie un peu folle*. Oh! laissez-moi!... laissez-moi!... Laurence!... ma femme!... c'était elle!... c'était elle!... oh! tout à l'heure, j'étais fou de jalousie!... et maintenant!... oh! maintenant je suis tout prêt de le devenir à force de bonheur et de joie.

LE COMTE, *agité*. Un instant!... un instant!... il ne s'agit pas de votre bonheur... vous me direz d'abord...



CHAVIGNY, *joyeux*. Ma chère Laurence !  
 LE COMTE, *hautement*. Répondez-moi !...  
 Éléonore !... cette dame... une petite fille...  
 CHAVIGNY, *à part*. O mon Dieu !...  
 qu'ai-je dit ?...

LE COMTE, *avec colère*. Parlez-vous enfin ?...

CHAVIGNY, *troublé et balbutiant*. Moi !... je ne sais rien... je ne comprends rien à tout ce qui se passe ici... j'arrive de l'armée...

LE COMTE, *plus agité*. Oh ! je vous forcerai bien à parler, moi... et vous me répéterez sans doute que vous devez être le parrain de ma fille.

CHAVIGNY, *se défendant*. Du tout !... du tout !...

LE COMTE. Quand je vous aurai dit que moi-même on m'a prié tout à l'heure d'être le parrain...

CHAVIGNY. Le parrain ?...

LE COMTE. De votre fils ?...

CHAVIGNY, *saisi*. Mon fils ?...

LE COMTE, *trionphant*. Eh ! sans doute !... à Saint-Germain... le jour même de votre mariage... vous avez abandonné votre femme.

CHAVIGNY. Eh bien ?...

LE COMTE. Eh bien... à votre tour, maintenant serez-vous toujours discret ?...

CHAVIGNY. Non... à Saint-Germain... sans vous en prévenir, monsieur le comte, j'ai retardé mon départ de quelques heures... et...

LE COMTE. Allons donc !... nous y voilà !... deux baptêmes !...

CHAVIGNY. Et tous les deux nous sommes ennemis, monsieur le comte ?...

LE COMTE. A la mort, monsieur de Chavigny !

CHAVIGNY. Ah ! vous me comprenez !...

LE COMTE. Parfaitement !... battons-nous !... ça me va !... ça fait mon affaire dans ce moment-ci... battons-nous !... coupons-nous la gorge !... il ne manque que cela à notre destinée !...

CHAVIGNY. L'heure ?...

LE COMTE. A l'instant !...

CHAVIGNY. Le lieu ?...

LE COMTE. Dans le parc... (*Regardant à la fenêtre*.) Tenez, là... une allée de tilleuls ravissante... nous serons à merveille... un endroit fait exprès pour se battre !...

CHAVIGNY. Mais nous sommes surveillés, peut-être ?

LE COMTE. C'est juste.... Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble... Je prends par ici.

Il désigne la droite.

CHAVIGNY. Et moi par là (*Il désigne le fond*). Je vais vous rejoindre...

LE COMTE. Je vous attends !...

CHAVIGNY, *indigné*. Laurence !... c'est affreux !... c'est indigne !...

LE COMTE, *avec colère*. Éléonore !... perfide Éléonore !... (*S'arrêtant tout à coup, changeant de ton, et contenant un éclat de rire.*) Mais c'est égal !... deux maris... l'un par l'autre... il y a une justice !...

Le Comte sort par la droite, et le Duc marche vers le fond ; mais de l'extérieur la porte s'ouvre, et Laurence paraît.

## SCÈNE XII.

LE DUC DE CHAVIGNY, LAURENCE.

LAURENCE. Arrêtez, monsieur !...

CHAVIGNY, *indigné*. Laurence !... vous, madame !...

LAURENCE. Vous ne sortirez pas !...

CHAVIGNY. Eh ! quoi !... vous oseriez !...

LAURENCE. Vous ne sortirez pas, vous dis-je !...

CHAVIGNY. Quelle audace !...

LAURENCE. Je sais où vous voulez aller... exposer vos jours... et...

CHAVIGNY. Et vous tremblez pour lui, n'est-ce pas ?... pour lui ?...

LAURENCE. Pour vous seul, monsieur !...

CHAVIGNY. Pour moi ? oh ! c'en est trop ! c'est ajouter la raillerie à l'outrage !... pour moi !... mais je sais tout, madame, je sais tout !...

LAURENCE, *d'un ton ironique*. Ah ! vraiment !... et je venais, moi, pour tout vous avouer.

CHAVIGNY. Comment ?... vous raillez encore ?

LAURENCE, *changeant de ton*. Oh ! non ! voyez au contraire comme je suis émue et tremblante... c'est que je sais, monsieur, combien je suis coupable, et je n'espère pas obtenir... je n'oserai jamais vous demander ma grâce !

CHAVIGNY. Votre grâce !... oh ! vous avez raison, madame !... votre grâce !... mais à quoi bon m'emporter ?... de la colère, moi ! contre vous... oh ! non, non !... le ciel m'en garde !... nous sommes pour toujours étrangers l'un à l'autre... et cet odieux mariage...

LAURENCE. J'ai prévenu vos désirs, monsieur le duc !...

CHAVIGNY. Comment ?...

LAURENCE, *lui présentant un papier*. Lisez ce papier!...

CHAVIGNY. Ce papier?...

LAURENCE. J'ai l'approbation du roi... il ne manque plus que votre signature.

CHAVIGNY, *étonné*. Ma signature?...

LAURENCE. Lisez!... et vous serez libre!...

CHAVIGNY, *prenant le papier, et lisant*. Libre!... « Ce qu'il y a de plus cruel au » monde, c'est d'être condamné à vivre avec » quelqu'un qu'on n'aime pas!... » (*Répétant avec amertume.*) Quelqu'un qu'on n'aime pas!...

LAURENCE, *émue*. N'est-ce pas votre avis?... vous me le disiez tantôt, monsieur le duc...

CHAVIGNY, *continuant*. « Aussi, j'accepte » enfin... ou plutôt, je demande avec mon » mari... » (*S'arrêtant peu à peu en regardant attentivement le papier.*) C'est singulier!... cette écriture!... (*Il reprend la lecture.*) « Je demande avec mon mari le di- » vorce... qui doit lui rendre le bonheur... » la liberté!... » (*S'arrêtant encore.*) Oui! c'est bien cela!... cette écriture... je la reconnais... et je n'ai pas besoin d'en lire davantage...

Il marche vers la droite.

LAURENCE. Eh bien!... où allez-vous donc, monsieur?

CHAVIGNY. Je vais remettre ce billet à son adresse.

LAURENCE, *étonnée*. A son adresse?

CHAVIGNY. Au comte de Luxeuil!... puisque c'est sa femme qui l'a écrit...

LAURENCE. Du tout!... c'est moi!...

CHAVIGNY. C'est sa femme qui réclame le divorce...

LAURENCE. Mais non... je vous jure que c'est moi!...

CHAVIGNY. Vous?... est-il possible!... c'est de votre main?...

LAURENCE. Oui, monsieur.

CHAVIGNY. Et toutes ces lettres que j'ai reçues depuis un an?...

LAURENCE. De moi.

CHAVIGNY. Et celle-ci?... celle-ci?... la première de toutes... à Saint-Germain?...

LAURENCE. De moi.

CHAVIGNY, *ému*. Grand Dieu!

Air de Prévile.

LAURENCE.

De moi... qu'alors vous refusiez de voir...

Une autre, hélas! recevait votre hommage,

Vous l'attendiez, et dans mon désespoir,

Moi, de vous surveiller pourtant j'eus le courage.

J'entendis tout, et dans l'obscurité,

A vos aveux je répondis pour elle.

J'encourageais votre infidélité...

Pour m'assurer que vous restiez fidèle.

Je m'assurais que vous restiez fidèle.

CHAVIGNY, *avec feu*. Ah! oui... fidèle!... toujours fidèle!... ma chère Laurence...

Il est tombé à ses genoux, et lui baise les mains.  
Le Comte rentre par la porte de gauche.

## SCENE XIII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE. Eh bien! qu'est-ce que vous faites là?... quand je vous attends depuis une heure... sous les tilleuls.

CHAVIGNY, *se relevant et allant à lui avec un transport de joie qui tient du délire*. Ah! monsieur le comte!... mon ami!... mon cher ami!... (*Lui montrant Laurence.*) C'est ma femme!

LE COMTE. Parbleu!... je le sais bien!...

CHAVIGNY. Ma femme!... que j'aime!... et qui n'a jamais cessé de m'aimer!

LE COMTE. Pas possible!...

CHAVIGNY, *bas, en se rapprochant de lui*. Ma femme... qui m'avait écrit il y a un an ce billet. (*Lisant.*) « A minuit... dans la » chambre verte!... »

LE COMTE. Ah bah!... dans la chambre verte... mais alors, dans l'autre?...

La Comtesse, qui vient de rentrer, se trouve auprès de lui.

## SCENE XIV.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. L'autre?...

LE COMTE. Eh bien?...

LA COMTESSE.

MÊME AIR.

La mariée, hélas! devait la fuir.

Sur mes avis...

LE COMTE.

Que dites-vous, madame?

LA COMTESSE.

Suivre un mari partout... c'est accomplir  
Le premier des devoirs qu'on impose à la femme.  
Quand ce conseil fut par elle écouté,  
Je dus aussi, me dévouant pour elle,  
Encourager votre infidélité,  
Pour vous forcer à me rester fidèle.

LE COMTE.

Quoi! malgré moi je suis resté fidèle!

LA COMTESSE. Oui, malgré vous, monsieur.



LE COMTE. Et cette bague, que j'ai conservée si précieusement depuis un an?...

LA COMTESSE. Tenez, monsieur, pressez ce ressort... et regardez.

LE COMTE, *pressant le ressort, et lisant.*  
Éléonore!... Edmond!...

LA COMTESSE. Une surprise que je voulais vous faire... et ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle est complète, ainsi que notre vengeance.

LE COMTE. Tu me pardones?...

LA COMTESSE. Nous verrons!... mais d'abord!... (*Bruit de cloches. L'air de Sonnez, cors et musettes recommence à l'orchestre.*) N'entendez-vous pas?... on vient nous chercher pour le baptême de votre fils, monsieur le duc...

LAURENCE. Et pour celui de votre fille, monsieur le comte... votre fille, dont je suis la marraine.

LA COMTESSE. Comme moi, je suis...

LE COMTE. Je comprends. (*Regardant Laurence.*) Chacun de nous aura une jolie comère...

Il veut lui baiser la main.

LA COMTESSE. Et lui fera ses adieux après le baptême.

LE COMTE. C'est juste!... vous ici, mon cher duc... et nous... dans notre vieux manoir de Luxeuil!... nous serons les meilleurs amis du monde... à cinquante lieues de distance.

LAURENCE.

Air de la *Dame blanche* (Parrain).

En cet instant l'auteur se désespère,

LA COMTESSE.

Et son ouvrage, hélas! n'est plus enfin  
Qu'un pauvre enfant délaissé par son père...

LAURENCE.

Daignez, messieurs, lui servir de parrain.

TOUTES DEUX.

Daignerez-vous lui servir de parrain?

FIN.







ACTE I, SCÈNE X.

# LE SOLEIL DE MA BRETAGNE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. MAURICE ALHOY ET CLAIRVILLE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE BEAUMARCHAIS, LE 2 AVRIL 1843.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le comte DE FLORAC.....	M. HAMEL.	LOUISETTE.....	Mlle SCRIVANEK.
ÉTIENNE.....	M. GODIN.	TONTON.....	Mlle ANAIS.
ÉLOI.....	M. PELVILAIN.	ZAIDA.....	Mlle CHAPUIS.
LE BAILLI.....	M. AMÉDÉE.	NELLORA.....	Mlle M.-DENANS.
FRANÇOIS.....	M. JULES.	FATME.....	Mme MELVILLE.
		ZULEMA.....	Mlle ROSINE.

*La scène se passé en Bretagne, sous Louis XV.*

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site pittoresque de village breton. A droite, une maison, quelques huttes de pêcheurs. Un bateau pavoisé est amarré à la gauche du spectateur. Au quatrième plan, au fond, la rivière, et à l'horizon, une montagne avec un soleil levant.

### SCÈNE PREMIÈRE.

**PÊCHEURS, ensuite ÉLOI et TONTON.**

Au lever du rideau, tous les pêcheurs sont occupés au fond du théâtre, au bateau qu'ils préparent pour la cérémonie

**CHŒUR.**

Air : *L'heure s'avance* (de l'Abbé galant).

C'est jour de fête,  
Et le baptême qui s'apprête

Doit, mes amis,  
Faire danser tout le pays.

ÉLOI, entrant en poursuivant Tonton.

Mam'zelle Tonton!...

TONTON.

Laissez-moi donc !

ÉLOI.

J' veux un baiser !

TONTON.

Bernique!

ÉLOI, *voulant l'embrasser.*

Je le prendrai.

TONTON, *lui donnant un soufflet.*

J'vous soufflet'rai :

Qui s'y frotte s'y pique.

REPRISE DU CHOEUR.

C'est jour de fête, etc.

TONTON. Là, je vous demande un peu si vous ne devriez pas aider vos camarades, tout préparer pour le baptême du bateau de Louise... cela vaudrait mieux que de vouloir embrasser les jeunes filles, que de les faire enrager.

ÉLOI. D'abord, Tonton, vous n'êtes pas une jeune fille, vous êtes ma future, ensuite ; je sais très-bien que ça ne vous fait pas enrager, au contraire.

TONTON. Voyez-vous ça ?

ÉLOI. Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça me fait à moi, le baptême d'un bateau ? Passe encore pour la cloche de la paroisse, qu'ils ont appelée Louise, comme la fille du père Maurice, qui lui servait de marraine... Servir de marraine à une cloche... c'était déjà passablement godiche... mais à un bateau, ça ne se comprend plus.

Air : *Vaudeville de Favart.*

Les dimanches et les jours de fête,

Du moins la cloche appelle les élus ;

On dit : J'entends sonner Louise,

Louise sonne l'Angélus.

Mais un bateau ne peut agir de même,

Et d'ailleurs vous m'approuverez...

Je ne crois digne du baptême

Que les enfants que vous me donnerez.

TONTON. Alors, nous n'y sommes pas.

ÉLOI. Méchante !

TONTON. Voulez-vous me laisser ? ou je recommence, d'abord !

PREMIER PÊCHEUR. Voilà qui est terminé.

DEUXIÈME PÊCHEUR. J'espère que ça vous a une fameuse tournure.

ÉLOI. Le fait est que c'est joliment pa-voisé.

PREMIER PÊCHEUR. Nous pouvons à présent nous rendre chez monsieur le bailli.

TONTON. Quel bonheur ! on dansera toute la soirée.

ÉLOI. Et je vous retiens pour toutes les contredanses.

TONTON. Plus souvent... chacun son tour... je veux danser avec tout le village.

LES PÊCHEURS. Elle a raison.

ÉLOI. Ah ! elle a raison... eh bien ! moi, j'embrouillerai toutes les figures... je marcherai sur les pieds des danseurs... je ferai tomber les danseuses.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Vilain jaloux !

ÉLOI.

Air : *Espérance, confiance, c'est le refrain de pèlerin.*

C'est un défaut peut-être,

Mais il vaut mieux pourtant

Être jaloux que d'être...

TONTON.

Quoi donc ?...

ÉLOI.

Ça se comprend.

TONTON.

L'un n'empêche pas l'autre.

ÉLOI.

Vous dites ?...

TONTON.

Moi, rien.

ÉLOI.

Si.

Quel projet est le vôtre ?

TONTON.

Mon projet, le voici :

(*Parlé.*) Messieurs...

*Reprise.*

Partez vite,

Partez de suite,

Et revenez dans un instant.

Pour la fête.

Je serai prête ;

Votre danseuse vous attend :

LES PÊCHEURS. Bien dit.

REPRISE EN CHOEUR.

Partons vite, etc.

*Ils sortent.*

## SCÈNE II.

TONTON, ÉLOI.

ÉLOI. Ah ! une demoiselle, inviter les garçons... ça ne s'est jamais vu.

TONTON. Raison de plus... c'est original.

ÉLOI. Tonton !

TONTON. Monsieur Éloi ?

ÉLOI. Si...

TONTON. Taisez-vous !

ÉLOI. Mais...

TONTON. Silence.

ÉLOI. Je...

TONTON. Encore ?

ÉLOI. Il faut...

TONTON. Vous taire.

ÉLOI. Oh ! j'enrage, j'enrage !

TONTON. On vient, c'est Louise ; que je ne vous entende plus.



## SCÈNE III.

## LES MÊMES, LOUISETTE \*.

LOUISETTE, *entrant en chantant.*

AIR :

Voici la batelière,  
Venez passer la rivière.  
Si le temps est contraire,  
Sans crainte, voyageur,  
Dans ma barque légère  
On peut braver la peur,  
Et les flots en fureur.  
Venez dans ma nacelle,  
Jamais ell' ne chancelle.  
Toujours veillant sur elle,  
Dieu la protégera.

ÉLOI. O Dieu ! parlez-moi de mam'selle  
Louissette, à la bonne heure, voilà une jeune  
fille qui est bonne... et qui ne fait pas enrager  
son amoureux.

LOUISETTE. Moi, faire enrager ce pauvre  
Étienne... oh ! ce serait bien mal. Mon père  
m'a confiée à lui... lui, un pêcheur, comme  
il était lui-même ; Étienne n'est pas un fre-  
luquet, pimpant comme ces beaux messieurs  
de la ville, que tu admires, Tonton ; aussi  
j'avais cru pendant bien longtemps que je  
l'aimerais seulement comme un frère... Oh !  
mais je m'aperçois enfin que c'est bien autre  
chose... De l'amour !... oui ! de l'amour, il est  
si bon !

ÉLOI. Mais moi aussi, mademoiselle, je  
suis la crème des charpentiers du port... Je  
suis si bon que j'en suis...

TONTON. Bête !

ÉLOI. C'est vrai... Et quant à l'amour...  
j'en ai tant... que ça me rend tout...

TONTON. Bête.

ÉLOI. C'est encore vrai... et ça devrait me  
compter double... un homme deux fois bête...  
bête par bonté... et bête par amour... ça doit  
faire un bon mari.

LOUISETTE. Et Tonton te fait du chagrin ?

ÉLOI. Est-ce qu'elle sait faire autre chose ?

TONTON. D'abord, pour se marier, il faut  
avoir une position. Je vous demande un  
peu... une pêcheuse de coquillages à marée  
basse... épouser un charpentier du port...  
v'la-t-y pas un beau mariage !

ÉLOI. Vous l'entendez ?

LOUISETTE. Tu es ambitieuse ?

TONTON. Je ne m'en défends pas... Toutes  
les nuits je rêve que je suis riche, que j'ai  
des belles robes, des palais, des équipages.

LOUISETTE. Oh ! ma pauvre Tonton, que  
tu es loin de me ressembler !

\* Éloi, Louissette, Tonton.

AIR : *Une chanson bretonne (de Mancini).*

Gentille batelière,  
Me disait un seigneur,  
Si je pouvais te plaire,  
Si je touchais ton cœur,  
Je te ferais connaître  
Le luxe et la splendeur.  
Mais il eut beau promettre ;  
Je préfère au bonheur  
De la grandeur  
Le toit qui me vit naître,  
Et l'amour d'un pêcheur. (Bis.)

Sur la roche stérile  
Que souvent je gravis,  
En regardant la ville,  
Quelquefois je me dis :  
La-bas, là-bas peut-être,  
Est un monde meilleur ;  
Mais dans ce lieu champêtre  
Un prestige enchanteur  
Parle à mon cœur  
Du toit qui m'a vu naître,  
De l'amour d'un pêcheur. (Bis.)

TONTON. Comment ! c'est pour un pêcheur  
que tu as refusé...

LOUISETTE. Le comte de Florac, le seigneur  
du village voisin. Songes-y donc ! Étienne,  
ce brave Étienne est mon fiancé ; il a ma pa-  
role et je veux la tenir.

ÉLOI. Bravo ! voilà une femme comme on  
n'en voit guère.

TONTON. Une femme, comme on n'en voit  
pas... Je ne connais pas le comte de Florac,  
moi, mais il doit être très-bien... un grand  
seigneur... et à ta place...

ÉLOI. Eh bien ! à sa place ?

TONTON. J'aurais accepté, donc !

ÉLOI. Accepté... c'est-à-dire que c'est à  
faire frémir la nature.

LOUISETTE. Plus riche est-on plus heu-  
reux ? Et tiens ! ne te rappelles-tu pas, dis-  
moi, qu'il y a un an, tu as voulu absolument  
me mener consulter avec toi la vieille mère  
Tobie ?

ÉLOI. La diseuse de bonne aventure ?

LOUISETTE. Certainement, celle à qui tout  
le monde croit dans le pays.

TONTON. Et tout le monde a raison : la  
sorcière ne s'est jamais trompée dans ses ora-  
cles... à telles enseignes qu'elle a prédit à  
Jean Claude, le vigneron, qu'il lui viendrait  
un héritage... Ça n'a pas manqué... une  
rente de 7 livres 10 sous.

ÉLOI. Et à moi, elle m'a prédit que dans  
mon ménage il m'arriverait des choses que  
je ne puis pas dire.

TONTON. Soyez tranquille, ça ne vous man-  
quera pas... La sorcière a toujours raison.

ÉLOI. Enfin, qu'est-ce qu'elle vous a pré-  
dit à toutes les deux ?

LOUISETTE. Des sottises.

TONTON. Des vérités... d'abord, que nous  
serions enlevées.

ÉLOI. Enlevées!

TONTON. Et que nous étions appelées, par suite de cet enlèvement, à la plus haute, la plus brillante fortune.

LOUISETTE. Que je deviendrais la reine d'un grand pays.

ÉLOI. Ah! bah!

TONTON. Et que je serais la favorite de sa majesté.

ÉLOI. Une reine! une favorite! Ah ben! ah ben! ah ben! en v'là une sévère.

LOUISETTE. Depuis cette époque tu ne rêves qu'à cela, ma pauvre Tonton; mais moi, moi, j'en ris, et je serais bien fâchée, je crois, de voir s'accomplir un pareil oracle... Mon pays, mon père, l'amour de mon fiancé, v'là tout mon bonheur, toute ma joie, toute mon ambition.

UN PAYSAN, *entrant*. Mam'selle Louisetle, mam'selle Louisetle, à votre bateau.

TONTON, *regardant au fond*. Tiens, c'est le recruteur de marine... Ah! Dieu! qu'il est bel homme!

ÉLOI. Elle l'admire, elle l'admire devant moi.

TONTON. Mais va donc, Louisetle.

LOUISETTE. Ma foi, non; j'attends Étienne!

TONTON. Mais le militaire attend ton bateau!

LOUISETTE. Qu'il attende.

TONTON. Ah! ce serait dommage; je m'en vais le passer.

ÉLOI. Sans ma permission?

TONTON. Je m'en passe... Je vais le passer.

*Elle sort en courant.*

ÉLOI. Mam'selle Tonton! mam'selle Tonton! Que le diable emporte l'oracle de la mère Tobie!

*Il sort en courant après elle.*

#### SCÈNE IV.

LOUISETTE, *seule, regardant partir Tonton*.

Ah bien! oui, me déranger pour aller passer ce militaire, quand Étienne, l'ami de mon père, mon prétendu va venir... On a un cœur avant d'avoir un bateau... Ah!... c'est lui... c'est Étienne.

#### SCÈNE V.

LOUISETTE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE. Bonjour, Louisetle... bonjour; ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

LOUISETTE. Bien vrai... le bailli aurait consenti...

ÉTIENNE. A peu près, et cela n'a pas été sans peine; j'avais des concurrents... Parrain de votre bateau... c'était à qui de nos jeunes Bretons me disputerait cet honneur, et cela se comprend; d'abord on donne son bras à la marraine, ensuite on donne son nom au bateau, et plus tard... quelquefois à la batelière... Le bailli hésitait; il disait que déjà j'avais été parrain de notre cloche, avec vous... que nous choisir une seconde fois serait une injustice... Mais j'ai tant prié, tant supplié... que le bailli a fini par me dire : Nous verrons.

LOUISETTE. Et quand il dit : Nous verrons, c'est bon signe.

ÉTIENNE. D'autant plus, qu'il ne voit que par les yeux de Mathurine, sa gouvernante, et que je lui ai fait cadeau du plus joli bonnet de dentelle.

LOUISETTE. Oh! la bonne idée!

ÉTIENNE. N'est-ce pas... la dentelle ça peut servir à tout... même à faire des parrains; ainsi je vais être votre compère pour la seconde fois; je vais entendre dire autour de moi, à tout le monde : Est-il heureux!... est-elle gentille!... est-elle gentille!

LOUISETTE. Ah! vous croyez que l'on dira?...

ÉTIENNE. Si je le crois... Tout le monde... jusqu'à l'écho de la rivière... ce vilain écho qui me donne des frayeurs.

LOUISETTE. Des frayeurs?

ÉTIENNE.

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

Je maudis cet écho fatal;  
Quand je vous parle mariage,  
Il vous tient le même langage.  
C'est un témoin, c'est un rival;  
Si je vous dis en tête-à-tête :  
J'aime Louisetle, au bord de l'eau  
L'écho redit : J'aime Louisetle.  
Et je suis jaloux de l'écho.

LOUISETTE.

Pauvre Étienne, de vos tourments,  
Le terme n'est pas loin, j'espère,  
Oui, bientôt je revois mon père,  
Il vient pour bénir ses enfants.  
Plus de rival, l'écho répète  
Matin et soir, au bord de l'eau :  
Étienne est aimé de Louisetle.  
Serez-vous jaloux de l'écho?...

ÉTIENNE. Mais quand viendra-t-il pour faire faire ce miracle-là, votre père?

LOUISETTE. Oh!... c'est vrai! quand viendra-t-il? savez-vous, Étienne, que je commence à être inquiète?

ÉTIENNE. Pourquoi?

LOUISETTE. Il ne devait rester à Brest que quatre jours... et toute une semaine sans recevoir de ses nouvelles.



ÉTIENNE. A Brest, il aura retrouvé de vieux amis.

LOUISETTE. Mais pourquoi nous a-t-il fait un mystère du but de son voyage?... en partant il était triste.

ÉTIENNE. C'était bien naturel... puisqu'il vous quittait.

LOUISETTE. Sans doute... mon pauvre père.

On entend à la cantonnade, les cris : *Le baptême ! le baptême.* Bruit à la cantonnade.

LOUISETTE. Mais d'où viennent ces cris ?

ÉTIENNE. C'est tout le village qui se rend ici !

LOUISETTE. Déjà ?

ÉTIENNE. Mon cœur bat !

LOUISETTE. J'aperçois monsieur le bailli.

ÉTIENNE. Puisse-t-il m'être favorable !

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BAILLI, PÊCHEURS, FEMMES DE PÊCHEURS, ensuite LE COMTE DE FLORAC, ÉLOI, TONTON.

CHŒUR.

AIR : *A chanter, à danser, qu'on s'apprête.*  
(Simplette.)

C'est un jour de plaisir et de fête,  
Baptisons le bateau de Louissette,  
Et mettons la marraine en goguette,  
Grâce au vin (Bis.)  
Du parrain.

Mais le nom du parrain, vite, il faut qu'on le donne.

LE BAILLI.

Je n'en sais rien encor. De grâce, finissez.

LES PÊCHEURS.

Vive monsieur le bailli !

LE BAILLI.

Taisez-vous, je l'ordonne,  
J'ai besoin d'éloquence, et vous m'étourdissez.

REPRISE.

C'est un jour, etc.

LE BAILLI. Ah ! c'est ainsi... vous ne voulez pas m'écouter... eh bien ! je ne vous dirai pas le superbe discours que j'avais improvisé pour la circonstance.

LES PÊCHEURS. Ah ! monsieur le bailli !

LE BAILLI. Prière inutile... (A part.) Ça se trouve bien ; je n'en savais pas un mot.

TONTON, entrant. Par ici, monsieur le recruteur, par ici !

TOUS. Le recruteur !

FLORAC, sous le costume d'un sergent recruteur et embrassant Tonton \*. Merci, la belle enfant !

ÉLOI. Encore !... c'est la septième fois

\* Étienne, le Bailli, Florac, Tonton, Éloi, Louissette.

qu'il l'embrasse ; ce n'est pas un recruteur, c'est un embrasseur.

LE BAILLI, regardant le Comte. Que vois-je ? est-il possible !

FLORAC, à part. Silence, bailli. (Aux jeunes gens.) Eh bien ! les enfants, je viens chercher des braves... Trouverai-je ici des marins pour sa majesté ?

LOUISETTE, à part. Mais, je ne me trompe pas... cette figure... C'est celle du comte de Florac.

FLORAC. De la gloire, jeunes gens, de la gloire, et cinquante écus, voilà ce que je viens offrir aux défenseurs de la patrie.

LOUISETTE. Pourquoi ce déguisement ?

TONTON. Ah ! monsieur le recruteur, j'en ai un de brave à vous proposer.

ÉLOI. Est-ce qu'elle voudrait se faire mousse ?

FLORAC. Où est-il, ce brave ?

TONTON, montrant Éloi, et le poussant près de Florac. Le voici !

ÉLOI. Moi !... je m'en défends.

AIR : *Je fais la table et la chanson* (les Chevilles).

J'ai peur de n'être jamais brave,  
Attendu que j'eus toujours peur.  
J'ai peur quand j' descends à la cave,  
Quand je monte au grenier j'ai peur.  
De toutes ces peurs je m'honore ;  
Tout petit j'avais déjà peur ;  
Et maintenant j'ai peur encore,  
J'ai grand peur d'avoir toujours peur.

FLORAC. Bah ! bah ! on se forme à l'armée !

ÉLOI. Dites plutôt qu'on s'y déforme.

FLORAC. Poltron !

LOUISETTE. Mais, monsieur le bailli, le baptême.

FLORAC, à part. C'est elle !

TOUS. Oui, oui, le baptême !

LE BAILLI. Après avoir mûrement réfléchi... après avoir examiné les titres des concurrents, nous avons décidé que le parrain du bateau de Louissette serait...

FLORAC. Moi.

TOUS. Le recruteur !

LE BAILLI, s'inclinant. Eh quoi ! vous nous ferez cet...

FLORAC. Taisez-vous !

ÉTIENNE. Mais, monsieur le bailli...

LE BAILLI. Silence !

LOUISETTE. Pauvre Étienne !

LE BAILLI. Quant à la marraine du bateau, les autorités du pays... ont fait choix...

FLORAC, allant prendre la main de Louissette. Ont fait choix de la charmante Louissette.

ÉTIENNE. Louissette !

LE BAILLI. Ah !...

TONTON. A-t-elle du bonheur !

ÉLOI. Ce n'est pas vous... c'est bien fait !

LOUISETTE. Mais... je ne sais si je dois...

FLORAC. Vous ne pouvez vous en défendre,

c'est le choix des autorités... n'est-ce pas bailli?

LE BAILLI. Certainement... certainement...  
(*A part.*) Ah ça, quel rôle me fait-on jouer... quel rôle joue-je?

ÉTIENNE, *à part.* Oh! c'est trop fort, et je ne souffrirai pas. (*Passant au milieu.*) Monsieur le bailli, Louise est ma fiancée... en l'absence de son père, je dois veiller sur elle... et je ne puis consentir...

LE BAILLI. Hein! plaît-il? qu'est-ce à dire? FLORAC. Bailli, faites-nous justice des prétentions de cet homme.

ÉTIENNE, *voulant s'emparer de Louise.* Louise, au nom de votre père...

FLORAC, *repoussant Etienne.* Arrière, camarade, arrière!

ÉTIENNE, *voulant s'élancer sur Florac.* Misérable!

LE BAILLI, *l'arrêtant.* Au nom de la loi, pas un mot de plus; une rébellion devant moi, en ma présence!... que cela ne recommence plus, ou sinon... Que tout le monde se rende au bailliage; nous allons y dresser le programme de la cérémonie, qui aura lieu dans une heure, et comme les autorités l'ont voulu.

AIR : *Adieu, de vous revoir* (Bas-bleu).

Qu'on ne raisonne plus,  
Les discours seraient superflus.  
Tout doit céder ici  
A l'autorité du bailli.

TOUS.

Qu'on ne raisonne plus, etc.

FLORAC.

Prenez mon bras, ma charmante commère.

ÉTIENNE.

Ah! c'en est trop!

LOUISETTE, *à part.*

Mon Dieu! que dois-je faire?...

LE BAILLI.

Obéissez.

LOUISETTE.

Tous deux nous étions fiancés.

ÉTIENNE.

Mais c'est affreux.

LOUISETTE.

Monsieur le Bailli...

LE BAILLI.

Je le veux.

REPRISE DU CHOEUR.

Qu'on ne raisonne plus, etc.

*Tous remontent la scène.*

TONTON, *revenant à Etienne.* A propos, monsieur Etienne, une lettre qu'on m'a donnée pour vous et que j'oubliais.

ÉTIENNE. Une lettre...

TONTON. Oui, un paysan, tout à l'heure sur l'autre rive; il m'a dit de ne la remettre qu'à vous seul.

LE BAILLI. Partons.

## REPRISE.

Qu'on ne raisonne plus, etc.

*Ils sortent en chantant.*

## SCENE VII.

ÉTIENNE, *seul.* Ensuite FRANÇOIS.

ÉTIENNE, *sans ouvrir la lettre qu'on vient de lui donner et la froissant avec rage.* Louise, ma fiancée... arrachée de mes bras... aux yeux de tout le village! et je subirais patiemment un tel affront!... Non, non!... cela ne sera pas. (*Apercevant un paysan qui traverse le théâtre.*) François!

FRANÇOIS. Vous m'appellez, M. Etienne?

ÉTIENNE. Est-ce que tu te rends au bailliage?

FRANÇOIS. Oui.

ÉTIENNE. Veux-tu me rendre un service?

FRANÇOIS. Volontiers.

ÉTIENNE. Tu trouveras chez le bailli un recruteur de marine, qui vient d'être nommé parrain du bateau; tâche de voir cet homme, de lui parler bas, et dis-lui que je l'attends ici... qu'il vienne... il le faut... Oui, s'il a du cœur, qu'il vienne me trouver à l'instant.

FRANÇOIS. C'est tout?

ÉTIENNE. Oui!

FRANÇOIS. Ça n'est pas difficile, je vais vous l'envoyer.

ÉTIENNE. Qu'il vienne!... et nous verrons si l'autorité du bailli pourra le mettre à l'abri de ma colère, de ma vengeance. (*Jetant les yeux sur la lettre qu'il froissait.*) Mais j'oubliais... cette lettre, qui peut me l'écrire?... (*L'ouvrant, et regardant la signature.*) Ah! Maurice, le père de Louise. (*Lisant.*) « Mon fils, » il m'appelle son fils, « à mon arrivée à Brest, où je m'étais rendu » pour quelques affaires, j'ai été arrêté pour » une dette de trois cents livres. » Arrêté! juste ciel! (*Continuant.*) « Mon créancier » est inexorable.... il faudra donc que je » meure en prison; cache avec soin cette af- » freuse nouvelle à ma fille... qui, ne pouvant » rien pour moi, ne saurait survivre au coup » qui me frappe, et veille toujours, je t'en » supplie au nom de l'honneur et de notre » ancienne amitié, sur l'enfant qui doit être » ta compagne... Maurice. » Oh! il a raison... Louise en mourrait... et pourtant comment lui laisser ignorer... Mon Dieu! quel affreux malheur! impossible de venir à son secours... mes amis sont de pauvres pêcheurs comme moi... vivant au jour le jour... Chez moi, rien... Où trouver une somme pareille? trois cents livres, mon Dieu! trois cents li-



vres!... oh! c'est pour en devenir fou... Le recruteur!

## SCÈNE VIII.

ETIENNE, LE COMTE DE FLORAC \*.

FLORAC, *au fond*. Ah! ah! le fiancé me fait demander à l'instant même.

ÉTIENNE, *à part*. Le recruteur... mais je l'ai fait appeler pour me battre avec lui; et maintenant, maintenant j'ai bien d'autres idées en tête... Trois cents livres.

FLORAC. Que veut-il donc? un duel... et pourquoi pas?... si le cœur lui en dit.

ÉTIENNE. Mais j'y songe; peut-être... oui, l'offre qu'il a fait ce matin?... Mais ce n'était que cent cinquante livres qu'il proposait?

FLORAC, *le regardant parler seul, et marchant avec agitation*. Qu'a-t-il donc? est-ce qu'il est fou? (*Haut.*) Eh! l'ami, c'est vous qui m'avez fait appeler... à quel propos?

ÉTIENNE. Oui... je voulais... je pensais vous demander raison de... Mais ce n'est plus ça maintenant... je ne sais quelle révolution s'est opérée en moi.

FLORAC. Je vais vous le dire, camarade! En mon absence, vous vous êtes monté la tête... Il vous fallait ma vie; et maintenant que le danger approche, que je suis devant vous... le cœur vous manque.

ÉTIENNE, *avec mépris*. Monsieur...

FLORAC. Me suis-je trompé? c'est possible; mais alors que me voulez-vous?

ÉTIENNE. Ce que je veux? Vous êtes recruteur, n'est-ce pas?

FLORAC. Sans doute.

ÉTIENNE. Et vous êtes chargé de donner cent cinquante livres à ceux que vous enrôlez dans la marine royale?

FLORAC. Mais les hommes sont hors de prix... j'ai eu beau faire, je n'ai décidé personne.

ÉTIENNE. Je connais un habitant de ce hameau qui s'enrôlerait volontiers.

FLORAC. Son nom?

ÉTIENNE. La marine n'aurait pas un sujet plus dévoué, plus disposé à donner sa vie pour l'honneur de son pavillon.

FLORAC. De tels hommes sont rares!

ÉTIENNE. Aussi l'homme dont je vous parle ne se contenterait-il pas d'une somme de cent cinquante livres.

FLORAC, *à part*. S'agirait-il de lui? bravo! j'aime encore mieux ça pour m'en débarrasser... (*Haut.*) Mais encore qu'elles seraient ses prétentions?

\* Le Comte, Etienne.

ÉTIENNE. Le double!... trois cents livres.  
FLORAC. Peste! la somme est considérable, et je ne pourrais sans voir cet homme, qui s'estime le double de tous les autres.

ÉTIENNE. Cet homme est devant vous!

FLORAC, *à part*. J'en étais sûr. (*Haut.*) En vérité?

ÉTIENNE. Et prêt à signer son engagement.

FLORAC. Vous partiriez à l'instant même?

ÉTIENNE. A l'instant même!

FLORAC. Et votre fiancée?

ÉTIENNE. Oh! ne me parlez pas d'elle... ne réveillez aucun souvenir dans mon cœur; répondez par un seul mot... voulez-vous de moi pour trois cents livres?

FLORAC, *tirant un papier et une bourse*. Signez, et je paye comptant...

Étienne s'empare de l'Engagement et de la plume que lui présente le Comte, et il signe sur un tonneau.

FLORAC, *à part*. Bravo! je suis un peu plus que sergent; j'ai le rang de capitaine dans la marine... et le roi me remerciera du brave soldat que je lui donne.

ENSEMBLE.

Air de la Savonnette impériale.

ÉTIENNE.

Il fallait bien me vendre  
Pour avoir cet argent.  
Mais il ne peut comprendre  
Quel est mon dévouement.

FLORAC:

Consentir à se vendre,  
Et partir à l'instant!  
Je ne puis rien comprendre  
À cet enrôlement.

FLORAC, *à part*.

Pour mon amour quelle excellente affaire!

ÉTIENNE, *à part*.

Il faut la quitter à l'instant;  
Mon départ va lui rendre son père.

*Remettant l'engagement au Comte.*

Voilà l'écrit...

FLORAC, *lui donnant la bourse*.

Et voilà votre argent.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Le Comte sort.*

## SCÈNE IX.

ÉTIENNE *seul*.

Et maintenant, Étienne, il faut partir... quitter ton pays... Toi, toi, qui avais juré de ne pas te séparer de lui et de Louissette... il faut les fuir l'un et l'autre... sans espérance d'aveur, sans qu'aucune guerre glorieuse te fasse désirer de changer ton repos contre la vie agitée du marin... il faut les fuir; n'ayant au cœur qu'une pensée, une seule,

c'est que ce départ va renverser à tout jamais peut-être tes rêves de joie et de bonheur... Louissette... c'est elle! oh! Louissette, je ne veux pas qu'elle m'interroge... je ne veux pas laisser soupçonner tout ce que me coûte la liberté de son père...

## SCÈNE X.

LOUISETTE, ÉTIENNE.

LOUISETTE. Etienne?

ÉTIENNE, *à part*. Grand Dieu! que lui dire?

LOUISETTE. Je me suis échappée de chez monsieur le bailli; j'ai voulu vous revoir, vous dire que c'est bien malgré moi que je suis marraine de ce vilain bateau qui vous cause tant de chagrin.

ÉTIENNE. A moi?... vous vous trompez, Louissette... vous n'avez pas d'excuse à me faire... et je ne vous en veux pas... Adieu!

LOUISETTE. Comment! adieu!... Que signifie, Étienne... mon ami... qu'avez-vous donc? ce trouble... cette pâleur... Oh! parlez, répondez-moi. Je veux tout savoir.

ÉTIENNE. Eh bien, Louissette... je ne voulais pas vous le dire; vous n'allez plus me comprendre peut-être... et pourtant... (*A part*.) Oui, oui, c'est cela. (*Haut*.) J'étais trop pauvre, trop obscur pour être digne de vous...

LOUISETTE. Que voulez-vous dire?

ÉTIENNE. Je veux vous dire qu'en me parlant d'honneur et de gloire, le recruteur vient de me donner des idées que je ne croyais jamais avoir... Le récit de nos combats merveilleux sur mer a exalté ma tête... J'ai rougi de n'être encore qu'un pauvre pêcheur en pensant qu'un peu de courage fait quelquefois d'un matelot un capitaine... d'un capitaine un amiral... Enfin, Louissette, je n'ai pas voulu que votre époux fût misérable, ignoré... Je suis ambitieux... et pour n'avoir pas à revenir sur ma résolution, je me suis engagé...

LOUISETTE. Engagé... vous! engagé?

ÉTIENNE. Oui, votre père va revenir pour vous protéger et vous défendre... et moi... moi, je pars...

LOUISETTE. Vous partez, Étienne... ô mon Dieu! mon Dieu! vous partez...

ÉTIENNE.

Air de la Bretagne.

La mer m'attend, je vais partir demain,  
Je suis Breton, j'ai vingt ans, je suis brave,  
Marin français, de mon devoir esclave,  
Sur l'océan je ferai mon chemin.

\* Louissette, Étienne.

LOUISETTE.

Mais si tu pars, mon frère,  
Ici, que vais-je faire?  
Toute ma vie à moi,  
Tu sais bien que c'est toi.  
Ah! ne va pas loin de notre berceau,  
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne;  
On est heureux à la montagne,  
Et de notre Bretagne  
Le soleil est si beau!...

ÉTIENNE. Louissette, ne cherche pas à m'ôter tout le courage dont j'ai besoin.

LOUISETTE. Ah! je comprends... je devine tout à présent. Vous avez appris le déguisement du comte, son amour pour moi... vous avez cru que je le partageais... c'est la jalousie qui vous a fait prendre cette fatale résolution...

ÉTIENNE, *étonné*. Le déguisement du comte... comment! que dites-vous?

LOUISETTE. Oui, le comte de Florac, que vous avez reconnu sans doute sous les habits du recruteur... mais je ne l'aime pas... je ne l'aimerai jamais.

ÉTIENNE. Le comte de Florac?

LOUISETTE. Et c'est bien mal à vous, monsieur, d'avoir douté de mon cœur.

ÉTIENNE, *à part*. Ah! malheureux! que viens-je d'apprendre!

LOUISETTE. Etienne, il faut aller trouver le comte... rompre ce fatal engagement...

ÉTIENNE, *à lui-même*. Le rompre! mais son père qui gémit dans un cachot... qui sans moi y mourra peut-être!

LOUISETTE. Que dites-vous?

ÉTIENNE. Je dis qu'il est trop tard, que c'est impossible, Louissette.

LOUISETTE. Impossible! ainsi vous m'abandonnez... et votre ambition est plus forte que votre amour.... Oh! c'est affreux, Étienne, et jamais je ne vous pardonnerai.

ÉTIENNE. Jamais! (*A part*.) Eh! qu'importe! avant tout, je dois sauver son père.

## SCÈNE XI.

LE BAILLI, ÉTIENNE, LOUISETTE, ÉLOI, TONTON\*, PÊCHEURS, ETC.

CHOEUR FINAL.

Air du Curé de Champaubert.

La fête (*bis*.)

Pour nous va bientôt commencer.  
C'est l' bateau de Louissette  
Que l'on va baptiser.  
Dieu commande aux orages,  
Puisse un temps toujours beau  
Préserver des naufrages  
Louissette et son bateau!

LE BAILLI.

Enfin voilà donc la marraine.

\* Étienne, le Bailli, Louissette, Éloi, Tonton.



*A Louissette.*

Qu'à vous trouver on a de peine !

*A un Paysan.*

Allez chercher le recruteur.

ÉTIENNE, *à part.*

Il faut, pour comble de malheur,  
La laisser près du séducteur.

LOUISETTE.

Il en est temps encore,  
Pour la dernière fois je t'implore.  
Oui, je t'implore.

LE DAILLI.

Voici le parrain qu'on attend,  
Allons, procédons au baptême.  
Venez, qu'on me suive à l'instant,  
Partons à l'instant même.

## SCENE XII.

LES MÊMES, FLORAC.

FLORAC.

Me voici !... (*Bis.*)

ÉTIENNE.

Cette voix... c'est lui.

*Il remonte la scène et se trouve devant le Comte.*

FLORAC.

Le signal du départ va retentir,  
Il faut, monsieur, rejoindre l'équipage.

TOUS.

Lui ! quitter le village...

LOUISETTE.

Lui, partir !

*Se jetant aux genoux du Comte.*

Écoutez ma prière,  
N'abusez pas ainsi de son moment d'erreur.  
La liberté pour le pêcheur ;  
Songez qu'il n'a que ce bonheur.

FLORAC.

Belle, relevez-vous, car je n'y puis rien faire.  
Le capitaine a son engagement.

LOUISETTE.

Étienne, écoutez ma prière.

ÉTIENNE, *à part.*

O mon Dieu ! je songe à son père.

*Haut.*

Non, je veux partir maintenant.

*Il met son sac sur le dos.*

Désormais plus rien ne m'arrête,  
Je me dois tout à mon pays.  
Console-toi, pauvre Louissette ;  
Adieu, mes frères, mes amis ;  
Adieu, ma riante campagne ;  
Adieu, rivage où je vécus ;  
Adieu, beau ciel de ma Bretagne ;  
Adieu, je ne vous verrai plus.

TOUS.

Étienne quitte la Bretagne,  
Et nous ne le verrons plus.

ÉTIENNE. Adieu, Louissette, adieu !

Il s'arrache de ses bras et sort.

LOUISETTE. Étienne.

Elle s'évanouit.

## ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un riche palais oriental.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ZAIDA, NELLORA, FATMÉE, ZULÉMA,  
ET AUTRES FEMMES *du Sérail.*

Au lever du rideau les Sultanes sont couchées sur des divans.

ZAIDA. Ainsi, mesdames, c'est entendu, vous promettez de ne pas abandonner ma cause ; cet état de choses ne peut durer longtemps.

TOUTES. C'est impossible !

ZAIDA. Une aventurière a usurpé, à Bagdad, le pouvoir des califes... elle s'est faite souveraine.

FATMÉE. Elle a aboli l'emploi des favorites.

NELLORA. Mais elle s'est réservé le droit de créer celui des favoris.

ZAIDA. Quand le dernier calife, le grand Abdoul-Assan, m'accorda sa haute faveur, je

n'abusai jamais, vous le savez, de mes droits et de ma puissance, je n'ai eu qu'un tort, celui de protéger cette étrangère, qui, d'abord, me déposséda de mon titre de favorite, et qui, plus tard, eut assez de puissance sur l'esprit du calife mourant pour se faire nommer souveraine de Bagdad.

FATMÉE. Tu as fait un beau chef-d'œuvre.

ZAIDA. Le marché fut bientôt conclu, je payai même sur mes épargnes... et je fis don de l'esclave française au calife.

FATMÉE. Six mois après tu étais en disgrâce, et aujourd'hui...

NELLORA. Aujourd'hui elle est reine !

ZULÉMA. Comment en est-elle venue là ? je vous le demande.

ZAIDA. Comment ? ça ne lui a rien coûté.

FATMÉE. Rien ?

ZAIDA. Cela vous étonne ? eh bien ! mesdames, c'est comme je vous le dis.

FATMÉE.

Air de Céline.

Oublieux de notre tendresse,  
 Abdoul-Assan, notre maître et seigneur,  
 Nous dédaignait, mais sa hauteesse  
 De la Française adorait la rigueur,  
 Quand nous perdions nos soins et notre zèle,  
 La vertu même, oui, notre premier bien,  
 L'ingrat a donné tout à celle  
 Qui ne lui donna jamais rien.  
 Hélas ! il donna tout, etc.

NELLORA. Mais patience ! que son premier ministre consente seulement à nous seconder...

ZAIDA. Je l'attends... il va venir, et s'il veut prendre part à la conspiration que nous avons formée contre la reine... la partie n'est pas encore perdue...

FATMÉE. Le voici !... silence !

TOUTES. Silence ! silence !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, FLORAC.

ZAIDA. Eh bien ! seigneur Florac, avez-vous réfléchi aux offres que je vous ai faites hier... au nom de ceux qui regrettent le passé ?...

FLORAC. La position est difficile, belle Zaïda ; et moi, étranger, que les hasards de la vie ont jeté sur ces bords, moi, que les caprices de la fortune ont fait ministre dans un pays dont la reine est une compatriote... je dois agir avec prudence.

FATMÉE. C'est Abdoul - Assan qui vous comble de bienfaits.

ZULÉMA. Et vous éleva au poste de son premier ministre.

NELLORA. Ne serait-ce pas lui prouver votre reconnaissance que de délivrer Bagdad du joug que la reine lui impose ?

ZAIDA. Nos lois, nos coutumes, nos mœurs... elle a tout sacrifié à ses caprices.

FLORAC. Son despotisme est bien doux, et sa tyrannie consiste à vous faire vivre à la française.

FATMÉE. Si le grand Abdoul-Assan revenait à la vie, il aurait bien de la peine à reconnaître son peuple...

NELLORA. Les femmes, qui ne sortaient jadis qu'en palanquin, aujourd'hui, par ordre de la reine, montent à cheval dans les rues de Bagdad.

ZULÉMA. Par ordonnance royale, on exécute à la cour des danses jadis inconnues.

FLORAC. Le menuet, par exemple.

ZULÉMA. La bonté des califes avait permis à notre faible sexe d'avoir plusieurs époux.

ZAIDA, *soupirant*. Maintenant on ne peut plus en avoir qu'un.

NELLORA. Voilà ce qu'on gagne aux révolutions.

FLORAC. Ces mœurs me rappellent ma patrie, et puis-je faire guerre ouverte à celle qui les fait adopter ?

ZAIDA. Si ces lois nous étaient imposées par un homme... par vous, je suppose, monsieur le grand vizir, peut-être les accepterions-nous plus facilement.

Elle le regarde en coulisse, et toutes les femmes en font autant.

FLORAC, *à part*. Moi, calife !.. (*Il sourit.*) Et pourquoi pas, puisque la reine de ce pays n'est autre que la petite...

ZAIDA, *à mi-voix*. La proposition mérite réflexion, n'est-ce pas... Dans une heure la réponse...

FLORAC. Dans une heure vous la connaîtrez.

UNE FEMME *en guerrier annonce*. La reine !

Les Femmes se séparent de Florac : Entrée de Louissette en costume de reine, suivie de sa cour.

CHOEUR.

Amour et gloire à notre reine,  
 Riche de vertus et d'attraits !  
 Vive à jamais la souveraine  
 Qui nous comble de sés bienfaits !

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUISETTE, SA COUR, PLUSIEURS DAMES ET GARDES *du palais*.

LOUISETTE. Comment ! aucun des ministres ne s'est rendu au conseil... ils me boude... mon ministre des finances ne me pardonne pas de puiser dans sa caisse pour donner des spectacles à mon peuple... Le ministre de la justice se plaint de ce que je l'ai condamné à écouter avant de juger... Quant à vous, monsieur le ministre de la guerre, vous ne me pardonneriez pas d'avoir fondé une école musicale de trompette et de tambour... vous vous accoutumerez à tout cela... le seigneur Florac m'aidera à vous concilier... Florac, comment trouvez-vous mes gardes du corps ?... les hommes ayant mis de l'hésitation dans les enrôlements, j'ai armé les femmes... à peu près à la française. Messieurs, nous reprendrons demain le conseil... Celui des ministres qui ne sera pas exact sera condamné à deux heures de jeu de trictrac ou de jeu d'oie... Mon ministre de l'instruction publique vous dira ce que c'est... Qu'on me laisse.



## REPRISE DU CHŒUR.

Amour et gloire, etc.

*Sortie générale. On place des factionnaires.*

## SCÈNE IV.

FLORAC, LOUISETTE, *assise.*

FLORAC, *la saluant à l'orientale.* Dois-je aussi m'éloigner?..... votre majesté exige-t-elle?...

LOUISETTE, *riant.* Ah! ah! ah! je ne puis m'habituer, monsieur mon grand vizir, à vous voir saluer à l'antique mode de Bagdad..... saluez à la française. Monsieur de Florac... il est vrai que depuis cinq ans que vous êtes dans ces contrées, vous avez un peu oublié les usages de la cour de France...

FLORAC. Le souvenir peut s'en perpétuer, grâce à vous, madame, qui avez fait de Bagdad presque une copie de Versailles.

LOUISETTE. Comme je n'ai jamais vu Versailles, (*elle se lève*) je ne puis voir la différence qui existe... mais n'est-ce pas que ce n'est pas trop mal tout ce que j'ai réalisé ici?...

FLORAC. Cela tient du prodige.... mais le changement le plus surprenant n'est pas celui qui s'est opéré autour de vous.

LOUISETTE. Oh! je comprends, monsieur mon ministre... vous me flattez.... comme vous feriez à Versailles.... vous voulez dire que la pauvre fille de Bretagne a acquis beaucoup aussi.... depuis que par un hasard incroyable elle a vu se réaliser pour elle la prédiction de la vieille mère Toby... Eh! mon Dieu! oui, désormais il faut croire aux oracles et aux miracles. Je suis reine.... et pas trop surprise de l'être.... et je ne m'en acquitte pas trop mal; je porte la couronne tout aussi bien qu'une autre... on dirait que je n'ai fait que ça toute ma vie.... n'est-ce pas, monsieur le sergent recruteur, aujourd'hui le premier ministre de Louissette première, reine de Bagdad?

FLORAC. Si j'avais pu connaître notre double destinée, je n'aurais pas été si attristé quand un jour, revenant au village, j'appris que vous veniez d'être enlevée, avec quelques habitants du pays, par les pirates qui alors infestaient les côtes de Bretagne.

LOUISETTE. Le ciel m'a protégée en permettant que je fusse vendue, comme esclave, au vertueux Abdoul-Assan, qui m'aima comme sa fille.... Il le fallait bien.... je venais d'apprendre, peu de jours auparavant, que j'avais

perdu mon père. (*A part.*) Et lui! lui, le seul appui de mon enfance, Étienne m'avait abandonnée...

FLORAC. Du jour de votre disparition, la France me devint à charge, je pris le parti de la fuir.

LOUISETTE. A cause de moi.... et d'un grand nombre de créanciers qui, dit-on, attristaient pour monsieur le comte le ciel de la patrie... Nous autres reines, nous savons bien des choses qu'on ne nous dit pas.

FLORAC. Et vous ne semblez pas savoir celles qu'on a timidement su vous dire?

LOUISETTE. Seigneur Florac, il avait été convenu qu'on ne traiterait jamais de cette question.... (*regardant et souriant*) devant mes gardes.

FLORAC, *à part.* Quel espoir! (*Haut.*) Un simple commandement à la française éloignerait les sentinelles.

LOUISETTE, *souriant.* Le sergent recruteur doit savoir qu'à Versailles les factions sont de deux heures.

FLORAC, *empressé.* Et après ce temps... ne puis-je espérer?

LOUISETTE. Peut-être!

Il sort.

## SCÈNE V.

LOUISETTE, *seule.*

Le seigneur Florac est pressant, mais la reine de Bagdad ne peut être tout à fait aussi sévère que la batelière de Basse-Bretagne... Le ministre a un parti puissant, et lorsque toutes ces dames commencent à exciter mes sujets à la révolte, il faut les ménager, j'ai un sceptre à conserver... un royaume vaut bien un sourire... Ah! monsieur Étienne! monsieur Étienne! c'est votre faute si je suis coquette, c'est votre faute... vous m'avez fuie par ambition, tandis que moi, qui ne cherchais pas, qui détestais la grandeur que malgré moi le ciel a placée sur ma tête... Allons! loin de moi toutes ces idées, loin de moi tous mes souvenirs... Étienne, je ne pense plus à lui... non, je ne veux plus y penser.

ÉLOI, *en dehors.* C'est une horreur! c'est une indignité!

TONTON, *de même.* Silence! ça ne vous regarde pas!

LOUISETTE. Ah! c'est Tonton, ma dame d'atours, et avec elle ce pauvre Éloi, son mari et le surintendant de mes cuisines!

## SCÈNE VI.

LOUISETTE, TONTON, ÉLOI.

Tonton, avec un costume du genre de celui de la Reine, mais tournant un peu au comique. Éloi, habillé très-grotesquement.

ÉLOI. Coquette ! perfide ! volage !

TONTON. A c'te cuisine, qu'on vous dit !

ÉLOI. N'abusez pas de ma douceur !

TONTON. A c'te cuisine !

ÉLOI. Ne me forcez pas à descendre...

TONTON. A c'te cuisine !

ÉLOI. Tonton, vous dites toujours la même chose, vous n'aurez qu'un liard !

LOUISETTE. Eh quoi ! toujours en querelles, Éloi ! il faut être plus gentil pour sa femme ; et toi, Tonton, il faut te montrer plus aimable, plus tendre pour ton mari.

ÉLOI. Ah ! bien oui, tendre... figurez-vous, reine, que pendant que je me des-sèche à votre cuisine, mon épouse fait de l'œil à tous les turbans de votre royaume, depuis les purs cachemires jusqu'aux simples bour-res de soie. Voilà ce qui m'exaspère.

LOUISETTE. Comment peux-tu te plain-dre ? rappelle-toi notre arrivée dans ce pays, les dangers que tu as courus... vendus comme des esclaves, nous appartenions tous au maître, et si mes prières n'avaient touché son cœur, ta femme elle-même....

ÉLOI. Ne m'en parlez pas, rien que d'y penser... et c'est qu'il avait voulu me faire gardien du sérail... à des conditions inaccep-tables... Me voyez-vous, ainsi, obligé de gar-der ma femme, à laquelle on aurait jeté le mouchoir ?...

TONTON. De quoi vous mêlez-vous, je vous le demande ?

ÉLOI. Eh bien ! reine, vous l'entendez... pouvez-vous être surprise à présent de mes projets séditeux ? Oui, je m'insurrectionne... il me faut une vengeance, et je vais seconder mes marmitons, qui tous regrettent la cui-sine orientale... j'en ai goûté, je la trouve atroce, mais j'éprouve le désir de m'y livrer avec ardeur ; j'éprouve le besoin d'en faire manger à ma femme... je mettrai tout au safran, du safran partout... du safran ! c'est encore trop bon pour elle !

LOUISETTE. Pauvre Éloi ! retourne à tes fourneaux, mon ami, et songe qu'il ne serait pas juste de punir toute ma cour des torts de ton épouse... laisse-nous ; je vais lui par-ler, et je te promets de plaider ta cause.

ÉLOI. Plaidez, reine, plaidez, je m'en rapporte à votre éloquence, et je vais vous confectionner quelque chose de délicieux, un fricot mirobolant.

AIR : *C'est sur l'herbage* (Margot).

Votre cuisine

Sera divine,

Mais en retour, prenez mes intérêts.

Rendez-la bonne,

Et je vous donne

Tous les trésors du cuisinier français.

Il faut tâcher de parler à son âme,

De l'attendrir, de l'effrayer surtout.

J'vous laisse ici, tâchez d' fair' un' bonn' femme,

J'aurai moins d' peine à faire un bon ragoût.

ENSEMBLE.

LOUISETTE.

Votre cuisine

Sera divine,

Plus de querelle entre nous désormais,

Puisqu'il ordonne

Que l'on nous donne

Tous les trésors du cuisinier français.

TONTON.

A c'te cuisine !

Qu'elle ait bonn' mine,

Obéissez à mes moindres souhaits.

Je vous l'ordonne,

Que l'on me donne

Tous les trésors du cuisinier français.

ÉLOI.

Votre cuisine, etc.

*Il sort.*

## SCÈNE VII.

LOUISETTE, TONTON.

LOUISETTE, assise. Sais-tu bien, Tonton, que je ne suis pas contente de toi ? car enfin, Éloi est ton mari, et ta conduite...

TONTON. Mon mari, mon mari, c'était bon quand nous étions de petites gens... mais quand on a des richesses... un certain rang, de la gentillesse, des adorateurs, on n'a plus besoin de s'occuper de son mari.

LOUISETTE. En vérité ?

TONTON. C'est-à-dire qu'il me semble que c'est un rêve... J'avais beau croire à la mère Toby... je me disais que pour nous deux elle avait battu la campagne... Eh bien !... non... ça y est... nous y v'là, dans notre royaume ; v'là Tonton la pêcheuse de coquillages qu'est devenue la suivante d'une reine, et cette reine, c'est la petite Loui-sette, la batelière du hameau ! Hein ! mam'-selle, sommes-nous heureuses toutes les deux, et vous surtout, majesté ?

LOUISETTE. Heureuse ! dis-tu, heureuse, lorsqu'en échange de ces honneurs, de cette puissance, de cette cour qui m'environne, je donnerais la moitié de mon existence pour vivre seule, ignorée, dans un coin de cette Bretagne où j'ai passé les jours de mon en-fance !



TONTON. La Bretagne! c'est la Bretagne que vous regrettez! la Bretagne! avec ses paysans, ses pêcheurs, ses vilaines masures, tandis que vous avez ici, des palais, des vizirs, des pachas, de l'or, des diamants, des esclaves, et que vous êtes reine de tout cela!

LOUISETTE. Eh bien! si je pouvais revoir mon pays, si mon père vivait encore, si Étienne ne s'était pas à jamais séparé de moi, quels que soient les liens qui m'y attachent, je quitterais ce royaume, ce rang, ce titre de reine, et je serais la plus heureuse des femmes, rien qu'à voir ma chaumière, mon costume villageois, mon père et mon fiancé!

TONTON. En voilà des idées! Votre fiancé! un matelot! qu'a l'air renfrogné, pas gai du tout, et qui vous a quitté parce que vous étiez trop peu de chose pour lui... mais dites un mot, majesté, un seul mot, et c'est un ambassadeur, un ministre, un roi, qui sera votre fiancé.

LOUISETTE. Et tu crois qu'il me ferait oublier le pêcheur? Tiens! vois, si je l'oublie. Elle fait mouvoir un panneau à la gauche de l'acteur.

TONTON. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois? qu'est-ce que c'est que ça?

LOUISETTE. Reconnais-tu cette plage?

TONTON. Est-il possible? oui, voilà bien les bords de la mer... les rochers de la côte... ici la chaumière du père Maurice... là-bas le bailliage, à côté l'église; c'est le pays, c'est notre village; mais par quel miracle?

LOUISETTE.

AIR : *Dans l'ouragan.*

Lorsque de la puissance  
Tout me fit un devoir,  
Quand de revoir la France  
Nous perdîmes l'espoir,  
Pour consoler la reine,  
Ici l'on retraça  
L'endroit où près d'Étienne  
Son heureux temps passa.  
Souvent je m'y promène,  
Tout mon bonheur est là.  
De mon beau paysage  
D'ici je vois l'image,  
Et quand je la vois,  
Souvent je me crois  
A mes heureux jours d'autrefois,  
D'autrefois.

L'ancienne batelière  
Reprenant ses habits,  
Dans sa barque légère  
Passe comme jadis.  
Mais, hélas! quand je gagne,  
L'autre bord de l'étang,  
Ce n'est plus ma campagne  
Que je trouve à présent.  
Je cherche ma Bretagne,  
Et cherche vainement.  
Pour revoir son image

Je reviens au rivage,  
Et quand je la vois,  
Souvent je me crois  
A mes heureux jours d'autrefois,  
D'autrefois.

TONTON. Tiens, c'est drôle! et à moi aussi, ça me fait de l'effet... moi, qui faisais tout à l'heure l'esprit fort en parlant de notre pays... j'éprouve là, à le revoir... oh! c'est drôle, il me semble que je ne suis plus si fière, si heureuse de mes beaux habits! On entend du bruit. Canon et orage par intervalles.

LOUISETTE. Quel est ce bruit?

TONTON, regardant au fond. Ah! mon Dieu! que de monde sur le rivage!... et comme le temps est sombre!... Bien sûr, c'est une tempête; peut-être vient-on d'apercevoir quelque navire en mer.

LOUISETTE. En effet, ces signes de détresse... Holà! quelqu'un!...

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÉLOI, TOUTE LA COUR, *excepté*  
LES QUATRE SULTANES.

CHOEUR.

AIR :

Un vaisseau que l'orage  
Entoure de dangers...  
Ah! sauvons du naufrage  
Les pauvres passagers.

LOUISETTE. Qu'y a-t-il?

TONTON. C'est un navire qu'on vient d'apercevoir en mer, et par le temps qu'il fait, si dans cinq minutes il n'est pas entré dans le port, je défie bien qu'un seul homme en réchappe... (Tonnerre.) Entendez-vous? l'orage augmente...

LOUISETTE. Que tout le monde se rende sur le rivage, et que les secours les plus prompts soient prodigués à ces malheureux.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, FLORAC.

FLORAC, entrant, et ne voyant que la Reine. L'heure est enfin sonnée, et j'accours... Pourquoi tout ce monde?... Madame, je me rendais à vos ordres.

LOUISETTE, passant au milieu. Eh! monsieur, ne voyez-vous pas qu'une tempête affreuse.... (Tonnerre.) Là-bas des malheu-

reux naufragés nous appellent à leur secours. Pardon de ne pouvoir vous entendre; mais dans un moment si terrible... Partez, mes amis! lancez des barques à la mer; à tout prix il faut sauver ce navire...

AIR : *La matinée est belle.*

Courons sur le rivage,  
Au loin gronde l'orage.  
Mes amis, du courage!  
Songez  
Aux naufragés.

ENSEMBLE.

Courons, etc.

LOUISETTE.

Comte, avant de nous rendre  
Aux vœux de notre cœur,  
Courons sans plus attendre  
Au secours du malheur...

CHOEUR.

Courons, etc.

## SCÈNE X.

FLORAC, *seul.*

Des naufragés!..... Secourir le malheur, c'est trop juste... mais c'est une chose particulière, que toutes les fois que je viens à lui demander l'aveu de son amour, un obstacle inattendu, je ne sais quelle fatalité vient toujours servir de prétexte au silence qu'elle s'obstine à garder. Oh! je saurai bien la contraindre à s'expliquer; les instants sont trop précieux pour ne pas les mettre à profit.

## SCENE XI.

FLORAC, ZAIDA.

ZAIDA. Je vous cherchais, monsieur de Florac.

FLORAC. Moi!

ZAIDA. Êtes-vous enfin des nôtres? et peut-on vous compter au nombre des ennemis de la reine?

FLORAC. Eh! madame, c'est bien le moment de songer à nos projets (*tonnerre*), quand c'est le ciel qui conspire. Et n'entendez-vous pas l'orage, la tempête?

ZAIDA. Et que vous importe?

FLORAC. Oui, sans doute, mais en ce moment vous devez comprendre...

ÉLOI, *dans la coulisse.* Ah! mon Dieu! mon Dieu!

ZAIDA. Silence! on vient!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, ÉLOI.

ÉLOI, *courant, et tombant épuisé sur un siège.* C'est affreux! c'est affreux! c'est à faire trembler.

FLORAC. Qu'y a-t-il?

ÉLOI. Il y a qu'il n'y a plus rien.... Le vaisseau s'est abîmé dans la mer. Si vous aviez vu, en v'là un spectacle!... Personne, personne de sauvé. (*Il se lève.*) Et dire que ma femme ne faisait pas partie de l'équipage!

FLORAC. Eh quoi! la reine a laissé périr ces malheureux sans leur porter secours!

ÉLOI. Ne m'en parlez pas! c'est effrayant tout ce qu'on a fait pour essayer d'en repêcher quelques-uns... On voulait même que je m'embarquasse, afin que je les sauvasse, au risque que je me noyasse; mais pas si bonasse... ce qu'il y avait de plus naturel, c'est que je m'évadasse, et me voilà. (*Bruit au dehors. Cris : Sauvé, sauvé!*) Tenez, c'est tout le monde qui revient de ce côté.

FLORAC. Sans doute, quelques naufragés qu'on ramène.

ZAIDA. Monsieur le comte, j'attends votre réponse.

FLORAC. Dans un instant vous la connaîtrez.

ÉLOI. Voici la reine et toute sa cour.

CRIS. Sauvé, sauvé!

## SCENE XIII.

LES MÊMES, puis ÉTIENNE, porté par deux hommes. TOUTE LA COUR.

CHOEUR.

AIR : *Célébrons ce doux mariage* (la Veuve de la grande armée).

Dieu de bonté, Dieu de clémence,  
Puisque vous l'avez protégé,  
Veuillez nous donner la puissance  
De secourir le naufragé.

*Pendant le chœur, on a porté Étienne évanoui sur un canapé, à l'avant-scène.*

LOUISETTE.

Mon Dieu! mais il respire à peine;  
Pourtant je reconnais ses traits.  
C'est lui, mon frère, c'est Étienne,  
C'est l'ami que j'aimais!

*Aux personnes qui l'entourent.*

De vous si je dois tout attendre,  
Sauvez, sauvez ce malheureux.

FLORAC.

D'où peut venir un intérêt si tendre?...

*Reconnaissant Étienne.*

Que vois-je! ô ciel!... en croirai-je mes yeux?



LOUISETTE.

A genoux, et que chacun prie,  
Que chacun s'incline en ce lieu.  
Pour que Dieu le rende à la vie,  
Élevons nos accents vers Dieu !

CHOEUR, tous à genoux.

Dieu de bonté, etc.

*A la fin du cœur, Étienne fait un mouvement.*

LOUISETTE. Sauvé ! il est sauvé !

ÉTIENNE, *ouvrant les yeux*. Une femme !  
où suis-je donc ? et qui m'a secouru dans ce  
nauffrage ?

LOUISETTE, *qui a baissé son voile*. A sa  
cour. Eloignez-vous !

Toutes les personnes remontent et se tiennent au  
fond.

FLORAC, à Zaida. Maintenant, comptez  
sur moi : votre cause est la mienne.

ZAIDA. A ce soir donc !

FLORAC. A ce soir.

Il sort avec Zaida.

LOUISETTE. Lui ! lui ! que je ne croyais  
plus revoir. (*Étienne veut se lever, et tombe  
de fatigue.*) Restez ; la fatigue et les dangers  
ont dû briser vos forces.

ÉTIENNE. Ah ! oui, cette tempête ; tant de  
victimes autour de moi ! et c'est vous, ma-  
dame, qui m'avez sauvé !...

LOUISETTE. Vous ne me devez aucune re-  
connaissance.... Appelée par mon rang au  
secours des malheureux naufragés dans cette  
île... j'accomplissais un devoir.

ÉTIENNE. Hélas ! la mort eût mis un terme  
à mes peines ; mais, si cruelle que soit pour  
moi l'existence, laissez-moi remercier mon

ange libérateur ; pourquoi cherchez-vous à  
me dérober vos traits ?

LOUISETTE. Et qu'importent les traits de  
mon visage ?... vous parliez de peines, de  
souffrances... eh bien ! je suis la reine de ce  
pays, et s'il est en mon pouvoir de les cal-  
mer, de les adoucir...

ÉTIENNE. Non, madame, cela n'est au pou-  
voir de personne, et pourtant depuis que je  
vous écoute... vos accents, le son de votre  
voix... Ah ! que je l'entende encore !

Air de la Bretagne.

Oui, parlez-moi, venez à mon secours ;  
Parlez, parlez, votre voix me soulage ;  
Mais la fatigue a brisé mon courage,  
Et malgré moi...

*Il retombe sur le banc.*

LOUISETTE.

Grands dieux !

ÉTIENNE.

Parlez toujours.

LOUISETTE.

Ses forces le trahissent,  
Ses yeux s'appesantissent.

*L'orchestre exécute en sourdine les deux vers  
suivants, qui ne sont pas chantés.*

ÉTIENNE, *se soulevant avec délire*.

Là-bas, là-bas, je revois mon hameau ;  
Oui, là voilà, Louissette ma compagne ;  
On est heureux sur la montagne,  
Et de notre Bretagne  
Le soleil est si beau !

*Il retombe accablé sur le banc. Tout le monde  
tombe à genoux sur un signe de Louissette.*

REPRISE DU CHOEUR.

Dieu de bonté, etc.

## ACTE TROISIÈME.

Une petite tente orientale très-élégamment décorée, et tenant seulement le premier plan du théâtre.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISETTE, ÉLOI, TONTON.

Au lever du rideau, Louissette et près d'elle  
Éloi et Tonton sont groupés vers la gauche, et  
paraissent regarder vers l'extérieur.

LOUISETTE. Silence ! il dort... Pauvre  
Étienne ! Ah ! malgré la colère que j'ai tou-

jours contre lui depuis son cruel abandon...  
je ne puis m'empêcher de le plaindre, et l'é-  
tat affreux où je l'ai revu...

TONTON. Quequ'ça fait, madame, puis-  
qu'enfin le v'là heureux, le v'là près de vous,  
de vous, devenue une grande dame, une  
reine ? Ainsi donc, son ambition sera satis-  
faite... il sera roi, c'est ça un beau grade !

ÉLOI. Je crois bien, et je serai surinten-  
dant de sa bouche, son premier fricoteur ;

en v'là de la chance ! Je serai attaché à son palais... royal !...

LOUISETTE. Roi ! oh ! non, nous n'en sommes pas encore là... Je veux, oui, je veux l'éprouver d'abord, lui donner une petite leçon.

TONTON. Une leçon ?

LOUISETTE. Oh ! pas trop sévère... mais, enfin, jusqu'à ce jour, ce n'est pas moi, c'est le ciel qui l'a puni de son ambition ; ce n'est pas moi qui lui ai fait comprendre combien on souffrait, même au milieu du luxe et de la grandeur, quand on était délaissé par ce qu'on aime... Je veux qu'il le comprenne enfin, et qu'il soit un peu malheureux encore avant de connaître tout son bonheur... Par là, je m'assurerai en même temps si je suis toujours aimée, aimée pour moi-même, et non pas à cause de cette couronne. Enfin, je veux être à la fois deux femmes pour lui, la reine de Bagdad et la petite Bretonne ; je veux voir quelle est celle des deux qu'il aimera le mieux ; et malheur à lui... oh ! oui, malheur à vous, monsieur Étienne, si vous ne préférez pas Louissette à la reine !

TONTON. Prenez donc garde, majesté... Si vous parlez si fort, il va se réveiller !

LOUISETTE. Tu as raison, et je m'éloigne : car ce n'est pas sous ces habits qu'il doit me retrouver. Je t'ai mise au fait de tout, ma bonne Tonton ; en pressant ce ressort, tu feras disparaître en un clin d'œil la tente où nous nous trouvons. Et lui ! lui ! qui tout à l'heure, pendant son sommeil, murmurait encore le nom de notre village, et qui s'y croyait transporté, sans doute... eh bien !

*Air des Mémoires.*

Il faut que par nos soins son erreur se prolonge. Il dort ; pour son bonheur, je veille près de lui. Lui rendre à son réveil ce qu'il voyait en songe, Allons, je compte sur vous, mes amis.

*Elle sort.*

## SCÈNE II.

TONTON, ÉLOI.

ÉLOI. Je ne comprends pas un mot à ce qu'elle va faire ; mais c'est égal, ça me va, ça me va parfaitement.

TONTON. Et à moi aussi ; il faut qu'il nous retrouve tout juste ce que nous étions autrefois.

ÉLOI. Oui, avant notre mariage... Oh ! ça me va ! ça me va ! Dieu de Dieu ! c'était le bon temps !

TONTON. A qui le dites-vous ? Je vais redevenir la petite Tonton, la gentille pêcheuse

de coquillages, et je verrai tous les plus beaux jeunes hommes du pays m'offrir de pêcher avec moi !

ÉLOI \*. Je vais redevenir libre, indépendant, garçon enfin... garçon... comprenez-vous, Tonton, tout ce qu'il y a de bonheur dans ce mot-là?... Oh ! ça me va admirablement !

TONTON. Silence ! voulez-vous bien vous taire !

ÉLOI.

*Air : C'est à la cour.*

Oh ! comm' ça me va ! *(Bis.)*

A tout's les fill's j' vas peindr' ma flamme ;

All' s' disput'ront à qui m'aura,

Vous, Tonton, vous n'êtes plus ma femme.

Oh ! comme ça m' va ! *(Bis.)*

Mahomet, tu sais comm' ça m' va !

TONTON. Un instant !... Je ne suis plus votre femme, c'est juste, mais je suis votre amante.

ÉLOI. Ah ! bah !

TONTON. Votre adorée... puisqu'il faut que nous soyons à ses yeux tout juste ce que nous étions autrefois.

ÉLOI. Plait-il ?

TONTON. Il faut que vous me fassiez la cour, que vous soyez amoureux de moi, très-amoureux... c'est l'ordre de la reine.

ÉLOI. Mais, c'est une tyrannie, c'est un despotisme insupportable.

*Air précédent.*

Ça n' me va plus. *(Bis.)*

Au lieu d'être en progrès, madame,

Nous en r'venons aux vieux abus ;

Faut que j' fass' la cour à ma femme :

Ça n' me va plus. *(Bis.)*

Madame Eloi, ça n' me va plus.

Décidément, je me révolte, je me révolutionne, et je vais mettre une demi-livre de safran dans le potage de sa majesté !

*Fausse sortie.*

TONTON, *le retenant.* Du tout, restez, monsieur, restez, je vous l'ordonne... ou plutôt je vous en prie, Éloi... mon bon petit Éloi. *(Elle le cajole.)* Je t'en conjure, faisons la paix.

ÉLOI. Tonton, vous faites patte de velours, tu veux m'égrotigner.

TONTON. Non... tu sais que malgré toutes nos querelles, je t'aime... au fond.

ÉLOI. Oui, bien au fond.

TONTON. Et aujourd'hui, pour accomplir les projets de la reine, nous avons besoin d'être d'accord !... *(Prenant un ton sentimental.)* Veux-tu, chéri ?

ÉLOI, *de même.* Je le veux bien, ma biche. *(A part, après l'avoir embrassée.)* Est-

\* Eloi, Tonton.



on bête! on n'y croit pas, et on se laisse toujours prendre.

TONTON. Tu auras soin, au moment où Étienne sera le plus enchanté de revoir sa Louissette, tu auras soin de verser dans son verre...

ÉLOI. Quoi donc?

TONTON. Cette poudre... à l'instant tout son bonheur s'évanouira; il retombera dans un sommeil profond, comme celui où il est plongé depuis hier soir.

ÉLOI. Et puis?

TONTON. Et puis, en se réveillant pour la seconde fois, il se retrouvera absolument comme il était au moment de son naufrage.

ÉLOI. Mais pourquoi ça? pourquoi ça?

TONTON, *avec mystère*. Pourquoi ça?... parce que...

ÉLOI. Ah! à la bonne heure; au moins on sait à quoi s'en tenir.

TONTON. Tais-toi! il s'éveille! Sauvons-nous!

ÉLOI. Filons!

TONTON. A nos costumes.

ÉLOI. A ma cuisine.

TONTON. Ah! j'oubliais!...

Elle presse le ressort indiqué par Louissette et sort très-vite par le côté; à l'instant même la tente, qui tient tout le premier plan, s'enlève et disparaît; on revoit dans son entier le décor du premier acte. L'orchestre joue en sourdine l'air de la Bretagne. Etienne entre vivement en scène, se frottant encore les yeux, comme un homme qui vient de s'éveiller en sursaut, et regardant autour de lui dans la plus grande agitation.

### SCÈNE III.

ÉTIENNE, *seul*.

O mon Dieu! mon Dieu! qui m'a transporté ici, et par quel miracle?... Ai-je perdu la raison? Ah! tâchons, si je puis, d'être encore maître de moi et de rassembler là tous mes souvenirs!... Oui, j'y suis, je me rappelle, un naufrage! tous mes malheureux compagnons engloutis... et moi seul... sauvé, rejeté mourant sur le rivage... et puis... on m'a transporté dans un riche palais, où je suis tombé épuisé de fatigue... et puis je me souviens encore dans mon sommeil.... le pays, la plage où s'est écoulé ma jeunesse... (*Regardant autour de lui.*) Encore, encore, et la montagne... et le clocher de mon village... et la cabane de mon vieux père! Ah! toujours, toujours ce rêve. (*La cloche sonne l'Angelus. Musique religieuse en sourdine.*) La cloche de l'Angelus... et par là tous nos villageois à genoux dans la chapelle de l'er-

mite... Et moi aussi, je tombe à tes genoux, mon Dieu! et je t'implore.

AIR de Colalto.

Ah! prends pitié du trouble de mes sens;  
A ta clémence, ô mon Dieu, je me livre;  
J'ai confiance, et toi seul, je le sens,  
Peux chasser loin de moi cette erreur qui m'enivre;  
Mais cette erreur, elle est si douce, hélas!  
Puisqu'il te plaît, par ce riant mensonge,  
De m'envoyer tant de bonheur en songe,  
O mon Dieu! ne m'éveille pas!  
Par pitié, ne m'éveille pas!

Mais les voilà tous qui sortent de l'église, qui viennent de ce côté... des habits de fête, des bouquets!...

### SCÈNE IV.

ÉTIENNE, TONTON et ÉLOI, *habillés comme au premier acte, et à la tête de quelques paysans et paysannes. Ils entrent par la droite.*

CHOEUR.

AIR de Jeannot et Colin.

Accourez tertous,  
Enfants des montagnes,  
Avec vos compagnes  
V'nez sauter cheux nous.

TONTON.

Que ce jour sera biau,  
Éloi, mon compère!

ÉLOI, *parlant*. Éloi! Tonton!...

TONTON, *continuant l'air*.

Tu m'payeras, j'espère,  
L'ruban d'mon chapiau?

ÉLOI. Ça va, ma petite Tonton, ça va : un ruban jaune.

TONTON, *bas*. Taisez-vous donc, vous avez toujours c'te couleur-là à la tête!

REPRISE DU CHOEUR.

Accourez tertous, etc.

ÉTIENNE\*. Éloi! Tonton! c'est vous, n'est-ce pas? c'est bien vous?

ÉLOI. Tiens! c'te bêtise, si c'est pas nous, qui qu'c'est donc?

TONTON. Bonjour, monsieur Étienne! votre servante, monsieur Étienne... Comment ça va-t-il à ce matin, monsieur Étienne?...

ÉLOI. Très-bien... tant mieux... et nous aussi... Merci, il n'y a pas de quoi. (*A part, en lorgnant une des choristes.*) Dieu! la belle femme! la belle odalisque!

ÉTIENNE. Ainsi, vous êtes toujours les mêmes, toujours amoureux l'un de l'autre?

\* Tonton, Etienne, Eloi.

ÉLOI. Toujours... et plus que jamais, ô Dieu! Tonton, ma Tonton! Oui, j'en suis amoureux zissime. Je ne l'ai jamais aimée comme ça, ma Tonton. (*A part, lorgnant toujours la jeune femme qui est près de lui.*) Cristi! quelle belle femme!

Il lui prend la laille; il recule avec modestie.

TONTON. Au revoir, monsieur Étienne; nous sommes pressées... nous parcourons le village... pour rassembler... tous ceux qui nous manquent, et nous serons ici tantôt pour la fête.

ÉTIENNE. La fête! quelle fête?

TONTON. Pardine! vous savez bien...

ÉLOI. Puisque c'est vous qui en êtes l'héros de la fête.

ÉTIENNE. Moi! je suis...

TONTON. Ah ça! mais, est-ce que vous avez perdu la mémoire?

ÉLOI. C'est ça qui serait drôle!

TONTON. Alors, dans ce cas-là, tenez, il y a quelqu'un qui vient là-bas, tout là-bas, et qui va vous la rendre la mémoire.

ÉTIENNE. Quelqu'un! là-bas!

TONTON. Oui, est-ce que vous n'apercevez pas un bateau.

ÉTIENNE. O ciel!

ÉLOI. Non, pas au ciel... sur la rivière...

TONTON. Partons, partons... au revoir, à tout à l'heure, monsieur Étienne.

TOUS. A tout à l'heure.

ÉLOI, regardant toujours la même femme. Saprelotte! la superbe odalisque!

Il l'embrasse.

TONTON, se retournant. Hein? Plait-il? Qu'est-ce que c'est?

ÉLOI, d'un air important après avoir embrassé l'odalisque. Enlevée!

REPRISE DU CHOEUR.

Accourez tertous, etc.

Ils sortent par la gauche.

## SCÈNE V.

ÉTIENNE, puis LOUISETTE.

ÉTIENNE est toujours en contemplation vers le côté que lui a montré Tonton, et s'écrie. Ce bateau... par là... oui, je le vois enfin, ou je crois le voir, du moins... car, après une heure d'illusions et de prestiges, je me demande encore si je dors ou si je veille, enfin, si le ciel a exaucé ma prière, en me laissant à tout jamais mon rêve, ma folie, ma folie, qui fait toute ma joie!...

On entend à l'extérieur la voix de Louise.

Voici la batelière.

Passez la rivière:

C'est ma barque légère

Qui vous mène à terre.

ÉTIENNE. Oh! cette voix! c'est elle! c'est Louise! oui, je la vois, je l'entends, c'est bien elle!

LOUISETTE.

Voici la batelière, etc.

Elle va à lui en lui tendant la main.

ÉTIENNE. Louise! ma chère Louise!

LOUISETTE. Ah! que je suis contente!

ÉTIENNE. Et moi donc!

Il la regarde avec transport et lui prend la main comme pour bien s'assurer que c'est Louise.

LOUISETTE. Mais comme vous me regardez! On dirait que vous avez l'air surpris de me voir!

ÉTIENNE. Surpris! oh! oui, oui, sans doute, mais en même temps, ravi, transporté, ma chère Louise!

LOUISETTE. Est-ce que vous ne m'attendiez pas? Est-ce que nous ne nous voyons pas comme ça tous les jours?

ÉTIENNE. Tous les jours!

LOUISETTE. Certainement, hier encore!

ÉTIENNE. Hier!

LOUISETTE. Est-ce que nous pouvons jamais nous quitter? Toujours, toujours ensemble... Eh bien! v'là que vous recommencez à me regarder comme tout à l'heure!

ÉTIENNE. Louise, ou qui que tu sois, magicienne, enchanteresse, qui me retrace son image, qui prends ses yeux auprès de moi, pour être sûre de me séduire...

LOUISETTE. Comment! qu'est-ce que cela signifie, monsieur?... une magicienne! vous me dites de ces mots-là, à moi!

ÉTIENNE. Eh bien!... eh bien! non, Louise, je vous crois, je veux vous croire; mais répondez-moi: est-ce que nous ne sommes pas ici près de Bagdad?

LOUISETTE. Bagdad!... Bagdad! qu'est-ce que c'est que cela? où avez-vous trouvé ce drôle de nom-là, monsieur? Ah! c'est peut-être un village voisin du nôtre... dam! c'est bien possible... mais je ne le connais pas, moi, qui ne suis jamais sortie d'ici!

ÉTIENNE. Jamais!... Et moi! moi! ces cinq ans que je viens de passer en mer...

LOUISETTE. Vous! vous avez été en mer depuis cinq ans! par exemple! Allons, Étienne, mon ami, ne dites donc pas de folies... Il y a cinq ans, au contraire, cinq ans, pour le moins, que vous n'avez quitté le pays!

ÉTIENNE! Comment! je ne vous ai pas fait mes adieux, ici même?

LOUISETTE. Pas le moins du monde.



ÉTIENNE. Un brick tout prêt à mettre à la voile... un recruteur...

LOUISETTE. Je ne sais pas ce que vous voulez dire!

ÉTIENNE. Je ne me suis pas séparé de vous, malgré vos reproches, vos larmes, et dans un accès d'ambition que vous aviez juré de ne me pardonner jamais?...

LOUISETTE. Un accès d'ambition! vous!

ÉTIENNE. Et ce naufrage, et cette femme voilée qui m'a recueilli, qui m'a donné des secours?

LOUISETTE. Une femme! ah! par exemple, en voilà trop, monsieur; je vous permets toutes vos autres visions, je ne m'en offense pas, je vous plains, et voilà tout... cela devient sérieux, je vous le défends, entendez-vous, même en rêve, je vous le défends... Allons, allons, revenez à vous, monsieur Étienne, et soyez raisonnable... vous n'avez pas été ambitieux, vous n'êtes pas parti, je vous aime, et vous m'aimez toujours.

ÉTIENNE. Oh! toujours!

LOUISETTE. Rien enfin de ce que vous me racontez n'a eu lieu, rien. Ah! si fait... vous m'avez dit adieu... ici même, c'est vrai... mais hier, pas plus tard, hier, avec la promesse de me revoir ce matin, pour danser avec moi à la fête.

ÉTIENNE. Quelle fête?

LOUISETTE. Vous me le demandez?... mais la fête de nos fiançailles!

ÉTIENNE. Nos fiançailles!

Musique villageoise à l'extérieur.

LOUISETTE. Venez! écoutez plutôt le son de la musette.

ÉTIENNE. C'est vrai! c'est vrai!

LOUISETTE. Les voilà tous qui accourent! Votre main, monsieur Étienne, mon mari, votre main, que j'ouvre le bal avec vous!

ÉTIENNE. Le bal! son mari! (*A part.*) Oh! ma foi, rêve ou réalité, raison ou délire, merci, mon Dieu! merci; je suis heureux.

Tous les Paysans et Paysannes, conduits par Eloi et Tonton, reviennent de tous les côtés en dansant au son du tambourin et de la trompette. Etienne a pris la main de Louissette et danse avec elle pendant le refrain suivant.

~~~~~

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉLOI, TONTON, TOUS LES  
PAYSANS.

CHOEUR.

La musette  
Interprète

L'hymen et l'amour;

Jeune fille

Gentille

A toujours son tour.

*A la fin du chœur la danse est vive et animée.*

ÉLOI, *redescendant.* Je demande la ronde du pays, mademoiselle Louissette, je la demande à l'unanimité.

TOUS. Oui, oui, la ronde du pays.

LOUISETTE. Volontiers... du moment que ça vous fait plaisir, Etienne, je ne me fais jamais prier.

AIR: *Dis-moi pourquoi?*

Veux-tu partir loin du village,  
Et tous deux nous mettre en voyage  
Pour chercher l'bonheur et l'plaisir,  
La fortun' qui semble nous fuir?  
Viens, et que rien ne nous arrête:  
En son pays nul n'est prophète.  
Veux-tu partir? veux-tu partir?  
Dansons, dansons sous le feuillage,  
Dansons la ronde du village.

Ici, je crois

Au bonheur. Et pourquoi  
Chercher bien loin ce que j'ai près de moi?

CHOEUR.

Dansons, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Veux-tu partir? la mer est belle.  
Ecoute une voix qui t'appelle  
Là-bas, là-bas,  
N'entends-tu pas?  
C'est la fortune, elle est là-bas!  
Ecoute bien tout' ses promesses:  
Que de grandeurs! que de richesses!  
N'entends-tu pas? (*Bis.*)

*Là un Turc entre et parle bas à Tonton.*

TONTON, *avec effroi.* O mon Dieu!

ÉLOI. Quoi donc? Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il dit donc bas à ma femme, ce marabout-là?

TONTON, *bas, à Louissette.* Madame, on conspire contre vous... Le comte de Florac et la sultane Zaïda... Dans une heure la révolte doit éclater. Madame, le temps presse.

ÉTIENNE, *regardant, à part.* Qu'est-ce donc? Quel est cet homme?

LOUISETTE. Une heure!... Osmin, fais prendre les armes à tes soldats.

Elle lui parle bas en montrant Etienne, qui affecte de ne rien voir.

ÉTIENNE. Que se passe-t-il?

LOUISETTE. Rien! rien!

Dansons, etc.

ÉTIENNE, *à part.* Quel est cet homme?... Oh! très-certainement, tout ce qui m'en-toure est réel, bien réel, je ne suis pas fou, mais je suis dupe... Patience! Chacun son

tour! (*Retournant près de Louissette, qui paraît vivement occupée.*) Eh bien! Louissette, ma chère Louissette, est-ce que tu n'achèves pas ta chanson?

LOUISETTE. Si fait, si fait, mais d'abord... (*Montrant une collation qui vient d'être apportée par Eloi et Tonton.*) Venez, nos amis vont boire à nos fiançailles, au bonheur de notre ménage.

TONTON. Oui, au bonheur d'Étienne et de Louissette.

Tous vont prendre leurs verres; pendant ce temps signes d'intelligence entre Louissette et Tonton. Eloi verse le somnifère dans le verre destiné à Étienne.

LOUISETTE. Allons, allons, Étienne.

ÉTIENNE *a regardé de ce côté et vu tout ce mouvement.* Qu'ai-je vu?... Oh! j'aurai ma revanche... (*Aux paysans qui approchent leurs verres pour trinquer avec lui.*) Merci, merci, mes amis; à votre santé.

TONTON. Au bonheur d'Étienne et de Louissette.

ÉTIENNE *fait semblant de boire, et il jette derrière lui le contenu de son verre, puis il reprend avec vivacité.* Allons, ma Louissette, le dernier couplet.

TOUS. Oui, oui, le dernier couplet.

LOUISETTE. Voilà! voilà!

Veux-tu partir? j'entends l'oracle  
A tous deux prédire un miracle;  
Mais l'occasion qu'on n'saisit pas  
S'enfuit bien vite devant vos pas.

ÉTIENNE, *parlant.* En vérité... c'est étrange... je ne sais ce que j'éprouve, mais il me semble... Continue... continue, Louissette...

Il se laisse tomber sur un siège, comme cédant malgré lui au sommeil.

LOUISETTE, *continuant l'air à demi-voix.*

La fortune est femme et volage,  
N'la fais pas attendre davantage.  
N'entends-tu pas? (*Bis.*)

Elle se penche avec les autres personnages vers Étienne qui commence à s'endormir.

LOUISETTE, *parlant.* A merveille!

TONTON. Il dort!

ÉLOI. C'est fini, on peut lui chanter: N'entends-tu pas? il ne peut plus rien entendre.

ÉTIENNE *se levant comme à moitié endormi.* Louissette!

LOUISETTE, *cri étouffé, répété par Eloi et Tonton.* Ah!

Reprise des danses en refrain, qui se ralentissent

peu à peu, à mesure qu'Étienne paraît s'endormir profondément.

CHOEUR.

Dansons, etc.

LOUISETTE. Maintenant, que tout ce paysage disparaisse pour lui, et ramenons-le pendant son sommeil au palais de Bagdad!

ÉTIENNE. Louissette.

REPRISE DU CHOEUR.

Dansons, etc.

*Ils sortent tous par le fond. La tente retombe.*

## SCÈNE VII.

ÉTIENNE, *seul.*

Enfin, je suis seul... Cette tente improvisée... (*Regardant à l'extrême droite.*) Là-bas, un palais... (*Se retournant vers le fond.*) Et de ce côté, ce tableau de mon pays, qu'on vient de cacher à mes yeux!... Et Louissette! Louissette, reine de Bagdad... Allons, quoi qu'ils en disent, je suis bien éveillé, mais il y a du merveilleux, du fantastique, de la féerie, dans mes aventures. Je me fais l'effet d'Aladin dans les Mille et une nuits.

AIR: *Restez, restez, troupe jolie.*

Mais, une fée à ma Louissette  
A-t-elle donc, du haut des cieux,  
Un beau jour jeté sa baguette?  
Non, vraiment, ce don merveilleux,  
Louissette, il était dans tes yeux.  
Le ciel a voulu, chose étrange!  
A quiconque porte un jupon  
Donner tout l'empire d'un ange  
Et tout le pouvoir d'un démon.

Ah! vous avez voulu vous jouer de moi, Louissette! Ma pauvre enfant, comme je vais vous le rendre! comme je vais vous tourmenter à mon tour! Je suis... je suis furieux... c'est-à-dire, non, je suis le plus heureux des hommes, puisque je l'ai retrouvée, puisque, j'en suis sûr, elle m'aime encore... Mais, moi, j'ai à cœur de me venger, de lui rendre la pareille... Enfin... je veux... mille idées se croisent, se confondent dans ma tête... Ah! j'entends du bruit... on vient! n'oublions pas que j'ai pris un somnifère, et que je dors très-profondément.

Il fait semblant de dormir.



## SCÈNE VIII.

ÉTIENNE, ZAÏDA, FLORAC.

FLORAC. Les moments sont précieux, venez, venez, belle Zaïda !

ÉTIENNE, *à part*. Encore une voix de connaissance, à merveille.

FLORAC. Tout semble favoriser nos projets ; je me suis rendu maître des sentinelles qui gardent cette tente, et ce matelot (*montrant Étienne qu'il croit endormi*), mon compatriote, et celui de Louissette, qu'elle aimait depuis son enfance, et à qui elle n'a pas cessé de penser un instant, même depuis qu'elle est reine...

ÉTIENNE, *à part*. Vraiment ? merci, monsieur le comte, merci.

FLORAC. Il est désormais en notre pouvoir ; au besoin, si le sort trompait nos espérances, il nous servirait d'otage.

ÉTIENNE, *à part*. Je ne suis pas fâché de le savoir.

FLORAC. Mais nous triompherons, j'en suis sûr, et d'abord... je retourne auprès de Louissette, je vais m'emparer de sa confiance, la tromper enfin, pour qu'elle ne soupçonne pas notre complot... Vous, cependant, Zaïda...

ÉTIENNE, *à part*. Zaïda ! tiens, c'est un joli nom !

FLORAC. Du haut de la grande mosquée, faites sonner la cloche qui appelle les croyants à la prière... C'est le signal qu'attendent les soldats, qui nous sont dévoués, pour prendre les armes, et venir demander l'abdication de la reine.

ZAÏDA. C'est bien ! je ne l'oublierai pas.

ÉTIENNE, *à part*. Ni moi non plus.

Florac sort.

## SCÈNE IX.

ÉTIENNE, ZAÏDA.

ZAÏDA. Oh ! oui, oui, nous triompherons... A moi la couronne, et surtout à moi le plaisir d'humilier ma rivale !

ÉTIENNE, *à part*. Nous verrons.

ZAÏDA. Dans ce moment, monsieur de Florac doit être auprès d'elle... et moi, ma place est à la grande mosquée. Ne perdons pas un instant... allons donner le signal convenu.

ÉTIENNE. Le signal ! comment la retenir ? comment sauver Louissette ? Ah !... (*Faisant semblant de rêver.*) Zaïda ! Zaïda !

ZAÏDA, *se retournant au moment de disparaître*. Mon nom ! comment se fait-il ? c'est lui ! c'est ce jeune Français qui a prononcé mon nom pendant son sommeil... C'est qu'il est fort bien cet étranger.

ÉTIENNE, *à part*. Elle donne parfaitement dans le piège... (*Haut.*) Ah ! ne me repoussez pas, Zaïda ! ou ce poignard...

Il porte la main à son poignard de matelot.

ZAÏDA, *poussant un cri et arrêtant sa main*. Ah ! que faites-vous ? arrêtez !

ÉTIENNE, *faisant semblant de se réveiller*. Je savais bien qu'elle y viendrait. (*Haut.*) Vous, vous, madame, vous étiez là, près de moi !

ZAÏDA. Oui, et j'ai tout entendu.

ÉTIENNE. O mon Dieu ! aurais-je dit... que moi, pauvre soldat, j'ai l'audace de vous aimer... vous, une si grande dame ? vous sauriez qu'à ce moment terrible où j'ai été jeté sur ce rivage, mes yeux en se rouvrant n'ont vu que vous, vous seule, vous, si belle, et dont l'image devait rester à jamais gravée dans mon âme ?

ZAÏDA. Serait-il vrai ?

ÉTIENNE, *à part*. Elle donne parfaitement dans le piège. (*Haut.*) Vous savez aussi qu'un amour sans espoir me donnerait la mort.

ZAÏDA. La mort ! (*A part.*) Les femmes d'Orient ne laissent pas les hommes se porter à de pareilles extrémités.

ÉTIENNE.

Air d'*Yelva*.

C'est trop souffrir ; j'aime sans espérance.

Pour mon malheur, le ciel entre nous deux

A placé trop grande distance...

Je dois mourir ! je suis si malheureux !

Ah ! payez-moi d'une égale tendresse

Pour arrêter un projet si fatal !

ZAÏDA, *à part*.

Comment lui faire oublier sa tristesse ?

ÉTIENNE, *à part*.

Comment lui faire oublier le signal ?

*Haut.*

Par vous, je puis oublier ma tristesse.

*A part.*

En lui faisant oublier le signal.

ZAÏDA. Ainsi, vous me le promettez, monsieur, vous vivrez... et moi, moi... je vous promets de vous revoir... et de veiller sur vous... A bientôt.

Fausse sortie.

ÉTIENNE, *à part*. Elle s'en va ! diable ! ça ne fait pas mon compte !... (*Haut.*) Non,

madame, non, s'il est vrai que vous ayez pitié de mon malheur, vous resterez près de moi, vous ne sortirez pas sans m'avoir donné un gage de votre compassion, de votre tendresse.

ZAIDA. Un gage ! comment ! que signifie ?

ETIENNE.

*Air précédent.*

Oui, si j'en crois l'espoir dont je m'enivre,  
Vous m'aimerez. Par grâce, un seul baiser,  
Et ce sera me décider à vivre.  
Ah ! par pitié, n'allez pas refuser !  
Regardez-moi... de vous, belle princesse,  
J'attends la vie en ce moment fatal.

*Il tombe à genoux.*

ZAIDA.

J'oublie, hélas ! mon rang et ma sagesse.

ETIENNE, *à part.*

Elle a surtout oublié le signal.

*Haut.*

En vous faisant oublier la sagesse,

Je vous ai fait oublier le signal.

*Rentrée de tout le monde. Louise se paraît avec toute sa cour.*

LOUISETTE. Que vois-je ! le perfide !

ZAIDA, *regardant, surprise.* Le signal ! comment ? ô ciel ! la reine !

## SCENE X.

### TOUT LE MONDE.

ETIENNE. Oui, la reine victorieuse, et grâce à moi, madame.

TOUS. Grâce à lui !

ETIENNE. En vous disant que vous étiez belle et qu'un soldat avait l'audace de vous aimer, je vous ai retenue, je vous ai empêchée de vous rendre à la grande mosquée, et j'ai fait échouer votre conspiration. Je n'aime et ne puis aimer qu'une seule femme au monde... la reine !

TOUS. La reine !

LOUISETTE. Moi !

ETIENNE. Eh ! sans doute, madame ; je suis si ambitieux ! vous le savez bien... Et tenez, voyez plutôt... lisez...

*Il lui donne une lettre.*

LOUISETTE. Une lettre ! ô ciel ! une lettre de mon père. (*Lisant.*) « Adieu, mon ami, » mon Etienne, mon fils ; je meurs loin » de toi, loin de ma Louise... Mais je » meurs en pensant toujours avec reconnais- » sance à ton dévouement pour moi ; oui, pour » me sauver, pour me rendre l'honneur et » la liberté, tu as renoncé peut-être au bon- » heur de toute ta vie... tu t'es vendu au re- » cruteur... Dis à Louise, si jamais tu la » retrouves, qu'elle seule peut acquitter ma » dette en te rendant heureux. » (*Avec trans- port.*) Ah ! Etienne, j'ai pu te méconnaître, t'accuser pendant si longtemps ! mon cher Etienne !

*Elle se jette dans ses bras.*

ETIENNE, *souriant.* Eh bien ! y pensez-vous, madame, votre majesté !

LOUISETTE. Oh ! plus de majesté ! Louise, rien que Louise ! (*Elle jette son manteau et se trouve en paysanne. Elle va vivement presser le ressort, le paysage reparaît.*) Monsieur de Florac, et vous aussi, madame, j'abdique, et je pars demain pour la France ; seulement je vous engage à faire comme moi, et de gouverner à la française.

FLORAC. Je m'y engage.

TONTON. La France ! la France ! et nous aussi, ça nous fera plaisir de la revoir, est-ce pas, mon petit Eloi ?

ELOI. Certainement, ça nous fera plaisir. (*À part.*) J' me suis marié en Turquie, ce mariage-là ne peut pas être valable en Bretagne.

ETIENNE.

*Air de la Bretagne.*

Je pars demain, lieux chers à nos amours,  
Dont un prestige ici m'offre l'image ;  
Pour vous revoir je me r'mets en voyage,  
Je veux r'tourner au pays pour toujours.

LOUISETTE.

Désormais plus d'absence,  
Toujours, toujours en France ;  
Notre bonheur est là,  
Jamais il n'finira.

ETIENNE.

Ah ! quel bonheur ! nous rentrons au hameau.  
Oui, j'y ramènerai ma sœur et ma compagne.

Qu'on est heureux à la montagne !  
Et l'soleil de Bretagne  
Nous semble encor plus beau.

CHOEUR.

FIN.



# TOUBOULIC

## LE CRUEL,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. ALEXIS DE COMBEROUSSE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le  
8 avril 1843.

### DISTRIBUTION :

|                                 |                       |
|---------------------------------|-----------------------|
| TOUBOULIC, vacher.....          | MM. ARNAL.            |
| MARZIN, marin.....              | HIPPOLYTE.            |
| M. CROPP, juge-de-paix.....     | LECLÈRE.              |
| IVONE, maîtresse d'auberge..... | M <sup>me</sup> PAGE. |
| IRÉNÉE, mère de Touboullic..... | LECOMTE.              |

La scène est à Commana en Bretagne.

NOTA. — Les personnages sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre : le premier indiqué occupe la droite de l'acteur.

### SCÈNE I.

IRÉNÉE, puis IVONE.

IRÉNÉE, entrant par le fond.

Personne... Bon!... *(Elle marche sur la pointe des pieds, s'approche du buffet, tire un bonnet à nœuds roses, d'une enveloppe de papier, et le pose sur un pot à eau.)*

Quand Ivone verra ça, je lui ferai croire que c'est mon fils qui l'a apporté! Dire que c'est moi qui suis obligée de faire pour Touboullic toutes les surprises et toutes les galanteries d'un amant à sa maîtresse! Tandis que lui... Et il faut encore que mon neveu Marzin, son rival, et le

plus joli garçon du pays, nous tombe sur les bras au moment où nous nous y attendions le moins... J'entends Ivone, et vite... Il ne faut pas qu'elle sache que je suis entrée ici avant elle. *(Elle regagne la porte du fond, et disparaît.)*

### SCÈNE II.

IVONE, puis IRÉNÉE.

IVONE, des lettres à la main, entrant par la droite.

Air de la Perruque.

C'est un vrai délire,  
Tous vont donc m'écrire ?

Mon dieu ! que d'amants !  
 Mais de soixante ans.  
 Car notre disette  
 Est vraiment complète,  
 En fait d'jeunes gens  
 Aimables, galants :  
 Et chaque vieux Breton, ne guette  
 Que mon auberge, et non mon cœur :  
 Comme c'est flatteur !  
 Messieurs, serviteur !  
 Serviteur ! serviteur,  
 our moi c'est trop d'honneur.

Mais quand ils seraient jeunes, je n'en serais pas plus avancée, car je ne puis pas choisir.

En voilà une position ridicule, pour une jeune fille !.. Dire que c'est au plus laid et au plus maussade qu'il faut donner la préférence, puisque c'est lui qui m'a sauvé la vie. Ah ! si Marzin... (*Ici, Irénée entre et tousse.*) \* Eh ! c'est la mère Irénée !.. Par quel hasard !... Je croyais que vous deviez travailler toute la quinzaine à Pennemarcq ?

IRÉNÉE.

J'ai eu besoin de revenir pour mon fils ; comment va-t-il, mon pauvre Touboulic ?

IVONE.

Oh ! très-bien... Toujours aussi pas bon qu'à l'ordinaire.

IRÉNÉE.

Comme vous le traitez ! après ce qu'il a fait pour vous ! Avez-vous donc déjà oublié la nuit où le feu prit à cette auberge. Il avait déjà gagné l'escalier. Vous aviez beau crier, personne n'osait le franchir ; lorsqu'un homme, au risque de sa vie, sans hésiter une minute, se précipite au milieu des flammes, vous emportez, votre tante et vous à demi évanouies.

IVONE.

Oui ! et disparaît avant que nous ayons pu reconnaître notre libérateur.

IRÉNÉE, *appuyant.*

Mon fils ! mon Touboulic ! qui rentra à la maison, ses habits tout brûlés, les mains et la figure comme s'il sortait de l'enfer. Et, savez-vous quelle fut sa première parole ? Mère ! pas un mot à Ivone ; qu'elle ne sache jamais... !

IVONE.

J'étais bien loin de m'en douter, allez ! car, tandis qu'il m'emportait, il prononça mon nom... avec une voix... qui me fit l'effet de celle de Marzin.

IRÉNÉE.

Marzin ! parti la veille de l'incendie ?

IVONE.

Oh ! je sais bien que c'est impossible ; et, pourtant...

IRÉNÉE.

Allons ! je vois bien que mon pauvre Touboulic ne parviendra jamais à vous plaire.

IVONE.

Mais, dame ! vous conviendrez qu'il ne se donne pas grand-peine pour ça. Dès le matin, dans la montagne, avec ses vaches, il a contracté des habitudes de société bien peu engageantes, allez !

\* Irénée, Ivone.

IRÉNÉE.

Pouvez-vous lui reprochez d'aimer la solitude, quand c'est pour penser à vous ?

IVONE.

Mon Dieu ! je ne lui reproche rien ; seulement, s'il était de bonne grâce... aimable... au moins de caractère... !

IRÉNÉE.

Mais vous ne voulez donc pas comprendre que ce n'est que depuis qu'il vous a sauvée, qu'il est comme ça. Il craint de n'être aimé que par reconnaissance, et qu'en l'épousant, vous n'agissiez contre les sentiments de votre cœur.

IVONE.

C'est très-bien de sa part ; mais il me semble qu'il pourrait bien ne pas pousser la délicatesse jusqu'à me dire des injures.

IRÉNÉE.

A votre place, moi, je le forcerais bien à se trahir. Je serais si gentille avec lui !.. !

IVONE.

Par exemple ! je le suis bien assez comme ça. N'est-ce pas moi qui lui fais toutes les avances... et c'est dur, voyez-vous, quand on n'en a pas l'habitude.

Air : On a peur de tout la nuit. (*Il se garde.*)

Mon miroir souvent me dit  
 Que je suis gentille !  
 Vos fils jamais n's'attendent  
 Jugez d'mon dépit !  
 Le temps passe et fuit !  
 Pauvre jeune fille !  
 Des charmes qu'il détruit  
 Perdrai-j' tout le fruit ?

Bien des garçons d'une voix douce  
 M' courtis 'nt et demand' nt ma main ;  
 Il faut que je les repousse  
 Pour câjoler un vilain,  
 Hargneux, maussade et taquin.  
 Mon miroir souvent me dit.  
 Etc., etc.

IRÉNÉE.

Eh ! non, vous serez heureuse... très-heureuse. Tiens ! oh ! le joli bonnet que vous avez acheté !

IVONE.

Moi ! mais je n'ai pas acheté de bonnet.

IRÉNÉE, *allant le chercher.*

Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

IVONE.

Ah ! mon Dieu ! juste comme celui dont, l'autre jour, je disais que j'avais envie.

IRÉNÉE.

Et devant qui disiez-vous cela ?

IVONE.

Mais... devant Touboulic... qui s'est moqué de moi.

IRÉNÉE.

Il s'est moqué de vous ?... Eh bien ! je suis sûre qu'il s'est levé avant le jour pour courir à la ville... et vous faire cette surprise.

IVONE.

Pauvre Touboulic ! il serait possible ?... Oh ! comme il est sorniois.

IRÉNÉE.

Et c'est ce garçon-là dont vous doutez ! lui qui vous aime tant !



IVONE \*, *essayant le bonnet.*

Eh bien ! moi aussi je l'aimerai... C'est qu'il est charmant ! comme il me va bien !... Et la preuve... voilà des lettres qui me demandent en mariage... Voilà la réponse que j'y fais (*elle déchire les lettres*), et celle que je ferai à tous ceux qui se présenteront.

IRÉNÉE.

Oui ; mais celui qui ne s'est pas présenté depuis six mois ?

IVONE.

Marzin ? votre neveu ?

IRÉNÉE.

S'il revenait, le refuseriez-vous ?

IVONE.

Un garçon qui s'avise de se faire matelot, de partir sans m'expliquer son motif, au lieu de m'épouser, et puis, d'ailleurs, qui était toujours chez la meunière d'en face !... Je crois bien, que je le refuserais !

IRÉNÉE.

Et vous feriez bien... il en contait à toutes les femmes.

IVONE.

Vous croyez ?

IRÉNÉE.

Et la meunière d'en face, donc !

IVONE.

La meunière !

IRÉNÉE.

C'est connu de tout le village.

IVONE.

Ah ! ben... c'est surtout à cause de lui que je tiens à épouser Touboullic. Sera-t-il surpris et confus quand il reviendra ? Dieu que ce sera amusant !

*Air valse de Giselle.*

N'ayez donc plus ni crainte, ni tristesse,  
De Touboullic je ferai le bonheur ;  
Car je le sens, oui, je dois ma tendresse  
À votre fils, puisqu'il est mon sauveur.  
Mais vous venez de faire un grand voyage,  
Et j'oubliais... allons, mettez-vous là.  
Quelques gâteaux vous souriraient, je gage,  
C'est... votre bru qui vous les servira.

ENSEMBLE.

IVONE.

N'ayez donc plus ni crainte, etc.

IRÉNÉE.

Ah ! vous calmez ma crainte et ma tristesse,  
Oui, Touboullic vous devra le bonheur,  
S'il vous sauva, votre seule tendresse,  
Voilà le prix qu'ambitionnait son cœur.

(*Ivone sort par la droite.*)

### SCÈNE III.

IRÉNÉE, *seule.*

Elle paraît décidée... à la bonne heure ; mais c'est Touboullic qui ne l'est pas. Dire qu'un garçon, sculpté comme il est, et qui n'a pas le sou, se fait tirer l'oreille pour accepter la plus jolie fille et la meilleure auberge du pays ! oh ! il faut que ça finisse. La présence de Marzin.

\* Ivone, Irénée.

Grival, peut tout gâter. C'est le moment décisif, il faut que Touboullic soit l'époux d'Ivone, aujourd'hui... ou jamais. (*Regardant par la fenêtre.*) Déjà Marzin !... J'ai joliment bien fait de me hâter.

### SCÈNE IV.

MARZIN, IRÉNÉE.

MARZIN, *entrant avec un énorme ballot qu'il pose dans un coin du théâtre.*

Holà ! hé ! la vieille ! où est la maîtresse du logis, s'il vous plaît ?... Eh ! c'est ma bonne tante Irénée...

IRÉNÉE.

Ce cher Marzin !

MARZIN, *l'embrassant.*

Depuis six mois que je ne vous ai vue, vous n'avez pas pris... une année, parole d'honneur !

IRÉNÉE.

Te v'la donc débarqué, garçon ?

MARZIN.

Comme vous dites. Mais, Ivone, comment va-t-elle ?

IRÉNÉE.

Très-bien, très-bien.

MARZIN.

Toujours belle ?

IRÉNÉE.

Comme un vrai soleil de mai.

MARZIN.

Je grille de la revoir. Je n'ai pas filé un nœud sans penser à elle, d'abord. A preuve que je lui apporte toutes sortes de choses surprenantes, fruits de mes courses vagabondes : primo, mon cœur qui ne s'est pas refroidi en passant sous la ligne... Ensuite... une peau de requin, une tortue vivante... et une foule d'objets aussi aimables... à l'usage des jeunes filles.

IRÉNÉE.

Et quel prix espères-tu obtenir de ça ?

MARZIN.

Le plus charmant de tous, ma tante ; car j'espère bien que rien ne s'opposera plus à notre mariage. L'amitié qu'elle avait pour moi ne peut pas s'être évaporée en six mois, et quant à mes sentiments pour elle... quoiqu'elle ait hérité pendant mon absence... ça n'y a rien changé du tout... vu que, depuis mon départ, la fortune m'a filé aussi des jours d'or et de soie.

IRÉNÉE.

Tu arrives trop tard.

MARZIN.

Ah ! bah !...

IRÉNÉE.

Elle aime quelqu'un.

MARZIN.

Pas possible !

IRÉNÉE.

Soit qu'elle t'ait cru mangé... par le requin dont tu lui rapportes la peau... soit qu'elle n'ait plus compté sur un cœur qui passait sous la ligne... elle a disposé du sien.

MARZIN.

En faveur de qui?

IRÉNÉE.

De ton cousin.

MARZIN.

De Touboulic, votre fils?... Ah! ah! ah!

IRÉNÉE.

C'est fort mal de la part d'Ivone, j'en conviens; mais tu t'éloignes...

MARZIN.

Dame! elle était riche et je n'avais rien.

IRÉNÉE.

Oh! tu as fait là un beau trait; mais que veux-tu? les jeunesunes, c'est ingrat, et dès qu'on a le dos tourné... crac!...

MARZIN.

Laissez donc; est-ce qu'elle ne me doit pas la vie?

IRÉNÉE.

A toi?

MARZIN.

Oui, oui, à moi... juste au moment de mon départ, lors de l'incendie de son auberge, et elle le sait bien; je l'ai écrit à sa tante.

IRÉNÉE, à part.

Oui, et moi qui ai vu le coup, j'ai fait disparaître le papier.

MARZIN.

Et si Touboulic est le seul obstacle à mon bonheur...

IRÉNÉE.

Oui, au premier coup d'œil ça paraît peu de chose; mais qui sait, ça suffira peut-être.

MARZIN.

Touboulic est donc bien changé?

IRÉNÉE.

Eh! mon Dieu... ça dépend des yeux qui le regardent.

MARZIN.

Ah! vous me rassurez... et pourvu qu'Ivone ne soit pas devenue aveugle...

IRÉNÉE.

Elle ne fera pas plus d'attention à toi qu'à un borgne.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, IVONE.

IVONE, entre, en portant le déjeuner qu'elle va poser sur une table à droite, sans voir Marzin.

Vlà ce que c'est, mère Irénée... Venez vous mettre là, et vous me direz comment vous trouvez cette tarte?...

(Irénée passe s'asseoir à la table.)

MARZIN, s'avançant.

Ma chère Ivone me permettra-t-elle...

IVONE, se retournant avec surprise et un peu émue, et prenant le milieu de la scène\*.

Marzin!... ici... de retour!...

MARZIN.

Je débarque, et ma première tentation... que j'ose dire légitime... a été de venir vous embrasser... (Il fait un pas).

\* Marzin, Ivone, Irénée.

IVONE, qui a repris son calme, lui faisant une petite révérence en reculant.

Vous êtes bien honnête... Marzin.

MARZIN.

Oh! c'est que je n'ai pas cessé de penser à vous.

IVONE.

Bah!... Est-ce qu'on a le temps sur un vaisseau?

MARZIN.

Mais je n'y serais pas resté deux jours sans cela. Sur le pont, aux cabestans, dans les baslingages... partout où mon service m'appelait, vous étiez devant moi...

IRÉNÉE, se levant de table, à part.

Ne le laissons pas continuer!... (Haut.) Oh! mais, regardez donc, Ivone, comme le soleil a gâté le teint de Marzin... Touboulic paraîtrait rose et blanc à côté de lui.

IVONE.

Vous croyez?

IRÉNÉE.

C'est singulier comme il est changé... en mal!

IVONE, à part.

Je ne trouve pas: mais c'est égal, disons comme elle, ça commencera ma vengeance. (Haut à Marzin.) En effet, Marzin, votre figure n'est plus la même.

MARZIN.

Qu'importe, si mon cœur n'est pas changé?

IRÉNÉE.

C'est que, vraiment, tu es devenu très-laid, mon pauvre garçon!

MARZIN\*, passant à la table.

Dites donc, ma tante, je ne vous ai pas priée de faire mon portrait! si vous vous occupiez de votre tarte, vous m'obligeriez. (Il la fait asséoir.)

IRÉNÉE, se levant.

Dame! ça me fait de la peine de te voir si vilain que ça.

MARZIN, la faisant retomber sur la chaise.

Mangez donc votre tarte, ma tante. (A Ivone.) J'ai appris avec satisfaction, mademoiselle Ivone, que vous étiez devenue la maîtresse de cette auberge. Il est aisé de voir que vous êtes faite pour commander.

IVONE.

Et vous, Marzin, êtes-vous monté en grade?

MARZIN.

Je m'en flatte! de matelot que j'étais, je suis devenu maître... pour vous servir.

IVONE.

Comment! que ça? vous n'êtes pas encore capitaine?

MARZIN.

Oh! je le deviendrai!...

IRÉNÉE, qui s'est levée pendant ce dialogue et qui s'est approchée tout doucement.

Dépêche-toi, ça fera honneur à la famille; mais pour ça il faut naviguer... Quand te remet-tu en route?...

MARZIN.

En voilà une parente qui est tendre!

\* Ivone, Marzin, Irénée.



IVONE, à part.

C'est bien fait ! ça lui apprendra à faire la cour aux meunières.

MARZIN, à Ivone.

Vous avez été surprise, je gage, du parti que j'ai pris, il y a six mois ; mais quand vous saurez, Ivone...

IRÉNÉE, criant.

Ah ! mon Dieu !... j'étouffe.

IVONE, courant à elle.

Et moi qui ne vous offre pas à boire ! ( Elle a été chercher une bouteille et verse à Irénée. )

IRÉNÉE.

Il est de fait que je commençais à en avoir besoin.

MARZIN, à part.

Est-elle assez embêtante, ma tante..... ( Haut à Ivone. ) Vous apprendrez tout, et je me flatte que vous vous souviendrez...

IRÉNÉE, criant plus fort.

Ah ! qu'est-ce que j'éprouve?... Je ne me sens pas bien !... Ivone !...

IVONE.

Vous avez peut-être besoin d'air. ( Elle va ouvrir la fenêtre. )

MARZIN, à lui-même.

Ah ça ! Mais toutes les fois que je veux parler de mon amour, ma tante la fait virer de bord.

IVONE, à Irénée.

Là ! commencez-vous à vous trouver un peu mieux.

IRÉNÉE.

Oui, oui, mon enfant.

MARZIN, se rapprochant.

Je vous demande, mademoiselle Ivone, si vous vous souviendrez...

IVONE.

Pardon, Marzin, mais vous voyez qu'il m'est impossible.

MARZIN.

Oui, oui, je m'en aperçois.

IRÉNÉE, appuyant.

Tu reviendras quand tu auras été chez la meunière.

IVONE.

La meunière, ah ! oui, c'est juste.

IRÉNÉE.

Elle est d'une impatience de te revoir...

MARZIN, impatienté.

Eh !... je l'ai déjà vue.

IVONE, piquée.

Ah !... vous l'avez déjà vue?... Eh ! bien vous pouvez y retourner.

MAZARIN.

C'est ce que je vais faire, mamzelle.

IVONE.

Je vous conseille même d'y rester.

MARZIN.

Je me le conseillerai bien moi-même.

IVONE.

Une coquette !... ça doit vous convenir.

MARZIN.

Mais autant qu'une capricieuse et qu'une inconstante.

\* Marzin, Ivone, Irénée.

IVONE.

Adieu M. Marzin.

MARZIN.

Adieu, mademoiselle Ivone.

ENSEMBLE.

( Pendant lequel Irénée passe au milieu en se frottant les mains. )

Air de Foliquet.

MARZIN.

Il est donc vrai ? j'ai fait naufrage au port !

Pendant une cruelle absence,

J'avais compté sur six mois de constance

Mais j' m'aperçois que les absents ont tort.

IRÉNÉE, IVONE.

Oui, quelquefois on fait naufrage au port.

Quand on compte sur la constance,

Il ne faut pas faire une longue absence,

Car vous savez que les absents ont tort.

MARZIN, à part.

Dans le village je vais interroger,

Et si ma tante a fait des siennes

Sur Touboullic je saurai m'en venger,

IRÉNÉE, en riant.

Amus' toi jusqu'à ce que tu r' viennes.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Oui quelquefois, etc.

Il est donc vrai, etc.

Marzin sort.

## SCÈNE VI.

IRÉNÉE, IVONE.

IRÉNÉE, à part.

Très-bien !... J'ai réussi à le faire décamper.

IVONE.

Eh bien ! il s'en va tout de bon ?.. Ah ! c'est indigne !... c'est infâme ; mais il s'en repentira... c'est fini, je m'en vais adorer Touboullic ni plus ni moins qu'un saint du ciel.

IRÉNÉE.

C'est cela ! A votre place même je signerais mon contrat avec lui dès ce soir.

IVONE.

Certainement ! plus tôt, si c'est possible... Tiens ! le voilà qui descend la côte avant l'heure. Comme ça se trouve, je cours au-devant de lui... Ah ! M. Marzin ! vous allez voir la meunière, et vous me trouvez inconstante, coquette... Nous verrons... nous verrons. ( Elle sort. )

## SCÈNE VII.

IRÉNÉE seule un moment, TOUBOULIC.

IRÉNÉE.

Hum !... Ce Marzin tient encore au cœur de la petite... Et si Touboullic n'y met pas un peu de bonne volonté...

TOUBOULIC, en dehors.

Ah ! ça, voulez-vous bien me laisser tranquille.

IRÉNÉE.

Mais qu'est-ce que j'entends ? C'est mon fils !

TOUBOULIC, *en dehors.*  
C'est ennuyeux à la fin.

IRÉNÉE.

Comme il crie!.. A qui en a-t-il donc? (*Allant à la fenêtre.*) Comment! c'est Ivone qu'il traite comme ça! Ah! bien il avance joliment ses affaires.

TOUBOULIC, *entrant en costume de berger bas-breton, à la cantonnade.\**

A quoi que ça ressemble, cette conduite-là? Non, mais ne vous gênez pas, sautez à mon cou, pressez-moi contre votre cœur... Ça ne se fait pas, que je vous dis; je n'aime pas ça, entendez-vous?

IRÉNÉE, *cherchant à l'apaiser.*

Mon cher enfant...

TOUBOULIC.

Ah! c'est vous, mère? Concevez-vous mamzelle Ivone?..... elle est maîtresse de l'auberge; bon. Je lui garde ses vaches: ça va tout seul encore; mais il ne faut pas que ça aille plus loin. Ça ne me convient pas du tout, mais du tout!

IRÉNÉE.

Qu'est-ce qu'elle te fait donc de si terrible?

TOUBOULIC.

Ce qu'elle me fait?... Elle veut me séduire! Et je ne connais rien de si désagréable, d'aussi taquinant, d'aussi embêtant, là.... que d'être séduit.

IRÉNÉE.

Par une jeune et jolie fille? te v'là bien malheureux.

TOUBOULIC.

Malheureux? mais comme les pierres! Comme les cailloux préparés pour les grandes routes.

IRÉNÉE.

Es-tu fou? Quand tout le monde envie ton sort.... quand tu n'aurais qu'à dire un mot pour épouser la plus riche héritière du pays.

TOUBOULIC.

L'épouser! l'épouser!.. Ah! ben en v'là une drôle d'idée! Que ne me proposez-vous tout de suite, pendant que vous y êtes, de m'asphyxier...

IRÉNÉE.

Mais tu ne vois donc pas, nigaud, tous les avantages qu'elle t'apporterait en devenant ta femme?

TOUBOULIC.

Merci, que je vous dis, je n'en veux point de femme, je m'en soucie comme de ça, des femmes... bien plus, c'est que je les abomine, les femmes!

IRÉNÉE.

Mais qu'est-ce qu'elles t'ont fait les femmes?

TOUBOULIC.

Ce qu'elles m'ont fait? ce qu'elles m'ont fait?... Ah! vous voulez le savoir?... Eh bien! écoutez!..

Air: *Voici sa carrière (Dorck).*

Berthe m'charmaît, par ses attrait,  
Dans sa chambre, un jour, je pénétre,  
Mais v'là qu'un grand chien des plus laids,

\* Irénée, Touboulie.

§

Se jett' soudain sur mes mollets  
Et m'force à sortir par la f' nêtre!  
J'viens d'me lancer,

J'espèr' glisser,  
Et tomber sur des bott's de paille,  
Lorsqu'un gros clou,  
S'plant', Dieu sait où!

Et me suspend à la muraille!  
Accroché comme un vieux treillage,  
Toute la nuit je fais tapage!  
En vain j'appelle à mon secours,  
L'on n'entend aucun d'mes discours,  
Oh! les femmes ça m'est funeste,  
Ell's caus' nt nos maux, tout me l'atteste.

Ma mère, moi,  
Voilà pourquoi,  
Je les déteste.

IRÉNÉE.

Pauvre garçon! tu ne m'avais pas dit ça.

TOUBOULIC.

Il y a peut-être de quoi se vanter? Mais ce n'est rien encore.

Vous savez bien, la gross' Giroux,  
Elle était vermeill' comme un pêché!  
Qu'euq'fois j'lui faisais les yeux doux,  
Un jour ell' m'donne un rendez-vous,  
Moi d'y courir je me dépêche!

C'était le soir,

Il faisait noir,  
Les routes m'étaient inconnues;

J'vas comme un fou,

J'tomb' dans un trou,

C'était un étang plein d'sangsues.

Ell's avaient faim, dieu! quelle rage!

Bientôt commença le carnage;

Des milliers de petits serpents,

Se régalaient à mes dépens.

Oh! les femmes ça m'est funeste

Ell's caus' nt nos maux tout me l'atteste.

Ma mère, moi,  
Voilà pourquoi  
Je les déteste.

IRÉNÉE.

Rien de tout cela ne t'arriverait avec Ivone.

TOUBOULIC.

Il m'arriverait peut-être pis, comme dans mon songe! Et quand j'y songe... à mon songe...

IRÉNÉE.

Quel drôle de garçon!..

TOUBOULIC.

J'adorais une Auvergnate... qui m'avait séduit, je suppose, par le charme particulier de son langage.

IRÉNÉE.

Voyons, mon ami, laisse-là ton songe.

TOUBOULIC.

Non; mais c'est que vous venez me parler de femmes. C'est vrai aussi!.. J'étais bien tranquille, je ne pensais à rien du tout, je n'en disais pas davantage, et crac! en v'là une qui me choie: enfin qui se met après moi comme un essaim d'abeilles après un étourneau! D'abord, je n'ai pas dit grand' chose... Je me suis seulement fâché tout rouge, pour la première fois, espérant que c'était une lubie... qui n'aurait pas de suite fâcheuse; mais à présent qu'elle s'y obstine.... que ça devient une espèce de rage... Son compte est bon, allez.



IRÉNÉE.

Qu'est-ce que tu prétends?

TOUBOULIC, *avec intention.*

Moi!.. oh!.. rien du tout...

IRÉNÉE.

Est-ce la faute d'Ivone, si elle t'aime.

TOUBOULIC.

Est-ce ma faute si je ne peux pas la souffrir?..

Je n'aime que vous et mes vaches... moi, et c'est bien assez. La montagne et mon troupeau, je ne connais que ça. Il y a pourtant là aussi une petite blanche... qui est coquette en diable, et qui, de temps en temps, vient me faire des agaceries, en me grattant le dos avec le bout de sa corne qui est pointue... pointue!.. si bien que l'autre jour, elle a même déchiré ma veste... et ma chemise... et ma peau avec, la petite coquine! mais c'est égal.

IRÉNÉE.

Voyons, voyons, réfléchis un peu, au lieu d'en vouloir à Ivone, tu devrais, au contraire....

TOUBOULIC.

Moi! mais je ne lui en veux pas du tout... seulement... si elle continue... elle verra...

IRÉNÉE.

Est-ce que tu es fou?

TOUBOULIC.

Elle verra!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, IVONE \*.

IVONE, *apportant une bouteille et un verre.*

(*A elle-même.*) Je viens d'apercevoir Marzin à la fenêtre avec la meunière... Oh! l'indigne! (*regardant.*) S'il pouvait regarder ici. (*Haut.*) Mon petit Touboullic, comme tu as chaud, tu dois avoir besoin de te rafraîchir. Un verre de vin ne peut pas te faire de mal. C'est du meilleur de la maison, d'abord.

TOUBOULIC, *à Irénée, bas, furieux.*

Vous êtes témoin, vous êtes témoin! la v'là qui continue...

IRÉNÉE, *de même.*

Allons, ne te fâche pas... Sois gentil...

TOUBOULIC.

Non; je vas éclater...

IVONE, *lui offrant.*

Mais prends donc.

IRÉNÉE.

Je t'en prie.

TOUBOULIC.

Au fait... j'ai soif. (*Il prend le verre et boit.*) Il est bon, vot' poiré.

IVONE.

Comment du poiré! mais c'est du vin.

TOUBOULIC.

C'est du vin?... Il est excellent. (*A part.*) Elle croit m'amadouer... avec son vin... de la vraie piquette! (*Ivone remonte regarder vers la fenêtre.\**) Mais comme ses persécutions...

\* Irénée, Touboullic, Ivone.

\*\* Irénée, Ivone, Touboullic.

Ses infamies d'attentions, finiront aujourd'hui, s'il y a une justice en Basse-Bretagne... faut rien dire.... Je n'ai plus longtemps à en supporter. (*Il boit.*)

IVONE.

En veux-tu encore?

TOUBOULIC, *à part.*

C'est ça... pour me griser, moi qui ai le vin tendre. Puis elle me donnera un rendez-vous.... Et puis, et puis... (*Prenant un ton de douceur à travers lequel perce l'ironie.*) Merci, mamselle Ivone. C'est trop de complaisance.... de votre part... Merci... merci. (*Elle emporte la bouteille.*)

IRÉNÉE.

Très-bien... Ah! si tu répondais toujours comme ça!..

TOUBOULIC.

Vous trouvez que c'est bien.... Oh! je puis continuer... (*à part*) pas longtemps.

IVONE, *revenant et lui prenant la main.*

Ce bon Touboullic.

TOUBOULIC, *voulant la retirer.*

Pardon, excuse, mamselle...

IVONE, *la retenant.*

Qu'as-tu donc?

TOUBOULIC.

Rien... rien.... C'est seulement ma main que je vous prie de me rendre... pour... pour me moucher. Mais j'ai encore une chose à vous importuner.

IVONE.

Parle... que te faut-il? que désires-tu?

TOUBOULIC.

C'est jour de marché aujourd'hui... n'est-ce pas?

IVONE.

Sans doute.

TOUBOULIC.

Le juge-de-peace du canton, M. Cropp, en se rendant à son petit tribunal, descend-il toujours à votre auberge pour faire reposer sa jugement?

IVONE.

Sans doute.

TOUBOULIC, *vivement.*

Et il n'est pas encore passé?

IVONE.

Je l'attends. Mais qu'as-tu donc à lui dire?

TOUBOULIC.

Oh! rien... rien... histoire de causer un peu avec lui; seulement... vous serez présente à la conversation... si ça vous fait plaisir. Il faudra même que ça vous fasse plaisir; car si ça ne vous faisait pas plaisir... ça serait encore la même chose.

IRÉNÉE.

Qu'est-ce que tu viens nous conter avec ta conversation?

IVONE.

Explique-toi?

UNE VOIX, *en dehors.*

Holà! quelqu'un!.. La maison

IVONE, *répondant.*

On y va!

TOUBOULIC, *allant regarder au fond.*  
 Est-ce M. Cropp, le juge de paix? Non...  
 Ce n'est qu'un tout simple voyageur.

IVONE.

Je reviens dans la minute.

IRÉNÉE, *l'arrêtant.*

Ne vous dérangez pas, c'est moi qui irai.  
*(Elle remonte vers le fond et descend au n. 2.)*

Air : Amour ! bonheur, etc. *(Ma maîtresse et ma femme)*

ENSEMBLE.

IRÉNÉE.

Il faut les laisser tous deux ensemble,  
 Touboulic est doux comme un mouton,  
 C'est un excellent signe. Il me semble  
 Qu'il a profité de ma leçon.

IVONE.

Allons, puisque nous restons ensemble,  
 Il faut bien me faire une raison ;  
 Car si je le veux bien, il me semble  
 Que j' dois l' rendre doux comme un mouton.

TOUBOULIC.

Rien qu'à la regarder il me semble  
 Sentir doubler mon indignation,  
 Si bien qu'ell' fera de moi, j'en tremble.  
 Un loup fort méchant d'un vrai mouton.  
*(Seul.)* Je la vois d'ici venir,

Ell' pense déjà me tenir :  
 Mais bientôt ça va finir,  
 Et je saurai la punir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*(Pendant l'ensemble ils remontent tous vers le fond  
 et redescendent en scène placés comme il suit.)*  
*(Irénée sort.)*

## SCÈNE IX.

TOUBOULIC, IVONE.

TOUBOULIC, *à part.*

Allons ! v'là que me v'là seul avec celle qui  
 m'adore maintenant !... C'est ça, qui est insup-  
 portable ! Mais ça ne l'avancera guère... Je ne  
 lui dirai rien... et ne la regarderai seulement  
 pas *(Il se met à tailler la pomme de son bâton.)*

IVONE, *l'examinant.*

Qu'est-ce qui croirait que ce paysan, si laid...  
 si bourru, est un modèle de dévouement et de  
 délicatesse ? et que, s'il pouvait soupçonner  
 que je sais ce qu'il a fait pour moi, je ne par-  
 viendrais jamais à lui en faire accepter la ré-  
 compense ?

TOUBOULIC, *à part.*

Comme elle me regarde...

IVONE, *de même.*

S'il avait encore un autre nez.... d'autres  
 yeux... une autre bouche...

TOUBOULIC.

Elle s'enivre de sa passion... la malheu-  
 reuse !..

IVONE, *se rapprochant.*

Allons, il le faut... Sans cela je serais une  
 ingrate, et je ne me vengerai pas de Marzin...

*(Elle le tire par le bras et le fait tourner vers  
 elle.)* Mon petit Touboulic.

TOUBOULIC, *à lui-même.*

*(Lui tournant le dos tout-à-fait).* Rien.

IVONE.

Pourquoi donc que tu es si méchant que ça ?  
 Si tu savais comment ça te fait du tort ? *(même  
 jeu.)*

TOUBOULIC, *de même.*

Toujours... rien...

IVONE, *continuant.*

*(En le faisant retourner).* Mon bon Toubou-  
 lic...

TOUBOULIC.

*(Il se retourne).* Rien...

IVONE, *le faisant virer encore.*

Mais, réponds-moi donc ?

TOUBOULIC, *à part.*

Oh ! quelle patience !...

IVONE.

Tu as beau faire ; je sais bien, qu'au fond,  
 tu es fâché d'être si malhonnête avec moi.

TOUBOULIC, *à part.*

Voyez-vous ; voyez-vous, cette voix douce  
 qu'elle vous prend ! Si l'on n'était pas sur ses  
 gardes ! *(même jeu).* Rien !

IVONE.

D'abord, il me semble que tu es descendu de  
 la montagne plus tôt qu'à l'ordinaire. Il te  
 tardait d'être là à cause du bonnet, hein ?

TOUBOULIC, *levant la tête.*

Du bonnet ?

IVONE.

Oui, n'est-ce pas que tu me trouves gentille  
 avec ?

TOUBOULIC, *lui tournant le dos.*

C't amour-propre ! A-t-on vu ! a-t-on vu !

IVONE.

J'aurais peut-être choisi des nœuds bleus ;  
 mais, puisque tu aimes les nœuds roses...

TOUBOULIC.

Eh ! que vous les ayez bleus... verts... ou  
 coquelicots... ça m'est bien égal, par exem-  
 ple !..

IVONE.

Ne ments pas. Je sais pourquoi tu es parti  
 avant le jour ; pourquoi tu reviens si vite.

TOUBOULIC.

Eh bien ! oui, là ; c'est pour vous... bien  
 pour vous... Etes-vous contente ?.. Et il faut  
 que ça me soit bien pénible, pour me déranger  
 ainsi de mes bestiaux.

IVONE.

Comment ! tu m'aimes à ce point-là ?

TOUBOULIC.

A quel point ?

IVONE.

Mais au point d'en éprouver des peines...  
 des tourments...

TOUBOULIC.

Certainement que j'en éprouve... Mais ce  
 n'est point mon amour qui me les donne.

IVONE.

Qu'est-ce donc ?

TOUBOULIC.

Pardine... c'est le vôtre... Voyons... Il



en est temps encore. Et avant que j'en vienne là... Parlons un peu raison. C'est ennuyeux à la fin ; et, puisque je ne puis pas y être sensible... que diable ! fermez les yeux... et étouffez l'amour abusif que vous avez pour moi. Dame ! j'ai de la réputation, comme vacher, et c'est vrai... il n'y en a pas un pour trouver les bons endroits comme moi ; et, quand nous passons dans le village, moi et mes vaches, tout le monde se dit : Oh ! les belles bêtes !.. les grosses bêtes !.. C'est flatteur ; mais c'est-y là un motif suffisant pour adorer un jeune homme ; malgré lui... A quoi que ça ressemble ?.. Ça ne se fait pas.

IVONE.

Ça m'est égal. Tu me battrais, même, que ça ne me découragerait pas.

TOUBOULIC.

Mais c'est un diable que cette femme là !

IVONE.

Air : Vaudeville final de Madame Favart.

Sois plus bourru, plus laid, plus bête,  
Plus méchant qu'tu n'es, si ça s' peut,  
J' te chang' rai, j' l'ai mis dans ma tête,  
Et c' que femm' veut, dit-on, Dieu l' veut !  
Oui, malgré tes grossiers caprices,  
Tu s' ras charmant, j' s'aurai t'y forcer !...  
Puisqu'il faut qu' par là tu finisses,  
J' te conseille de commencer.

Et d'abord, tu vas t'asseoir là, à mes côtés.

TOUBOULIC, *révolté*.

Moi !

IVONE.

Oui, toi, et tout de suite.

TOUBOULIC, *reculant, à part*.

Le plus souvent !

IVONE.

Que je te fasse voir une veste que je t'ai brodée pour les dimanches. (*Elle va la chercher.*)

TOUBOULIC, *à part*.

Elle m'a brodé une veste, à présent !... Ah ! décidément il n'y a que la justice pour me délivrer. J'ai bien été quelquefois poursuivi dans la montagne par un taureau bas-breton... mais ce n'était rien, auprès de ça.

IVONE, *revenant avec la blouse*.

Tiens, regarde.

TOUBOULIC, *furieux*.

Retirez-vous !... retirez-vous !... ou sinon !...

Air des Commerces (Mademoiselle Puget)

J'vas mettre dans ma colère,  
Ce vêtement fastueux  
En deux ! (*bis*)  
Otez-le de mes yeux.

IVONE.

Quand je fais tout pour te plaire,

Quoi ! tu me lances des yeux

Affreux ! (*bis*)

Vraiment c'est curieux !

ENSEMBLE.

TOUBOULIC.

Craignez tout de ma colère  
Une conduite comm' ça

M'exaspère ! (*bis*)

Mais bientôt ça finira.

IVONE.

Quand je fais tout pour lui plaire,  
Vraiment cette conduit' là

M'exaspère ! (*bis*)

Qu'est-ce donc qui l'changera.

IVONE.

Quoi ! je te prie,  
Et ta furie,  
N'écoute rien,  
Ce n'est pas bien.

TOUBOULIC.

D' vos cotonnades,  
Et d' vos œillades,  
Sachez-le bien  
Je ne veux rien \*.

IVONE.

Allons, voyons, viens prendre  
La vest' que je t'offre ici.

TOUBOULIC.

Partez sans plus attendre  
Ne me tentez pas ainsi.

ENSEMBLE.

TOUBOULIC.

J' vas mettre dans ma colère, etc.

IVONE.

Quand je fais tout pour te plaire, etc.

## SCÈNE X.

IVONNE, M. CROPP, TOUBOULIC.

M. CROPP, *entrant*.

(*Ivonne va au devant de lui, prend son manteau et son chapeau, et pose le tout sur une chaise au fond.*)

Eh bien ! on se querelle, on se dispute ici, je crois ?

TOUBOULIC, *se retournant*.

M. Cropp ! le juge-de-peace ! ah !... (*Avec joie.*)  
C'est donc vous, M. Cropp ! vous êtes donc arrivé,  
M. Cropp ?...

M. CROPP.

Mais il me semble que oui.

TOUBOULIC.

Tiens, c'est vrai que c'est vous ; car je vois là-bas dans la cour votre petite jument pistache que ma mère conduit à l'écurie.

IVONE.

Asseyez-vous donc, M. Cropp... (*Elle lui donne une chaise.*) Avez-vous froid aux pieds ? faut-il vous allumer un peu de feu ?

M. CROPP, *s'asseyant*.

Merci, ce n'est pas la peine.

IVONE.

Faut-il vous servir quelque chose ?

M. CROPP.

Inutile ! avance-moi seulement cette table, que j'examine des papiers qu'on vient de me remettre.

IVONE, *avançant la table de gauche*.

Tout de suite, M. Cropp.

\* Il remonte vers le fond, Ivonne le prend par le bras, et redescendent en scène, Ivonne, Touboulis.

TOUBOULIC, à lui-même.

Oui, oui, empresse-toi bien auprès du magistrat, fais-lui des coquetteries, il t'arrangera bien, tout-à-l'heure... V'là le moment de ma délivrance, ne le laissons pas échapper. (*Ivone est remontée vers le buffet à droite, chercher un encrier. Touboullic la prend par la main et la fait descendre au n. 2.*) Mamselle Ivone, un mot, s'il vous plaît.

IVONE, gaiement.

Tu n'es plus en colère parce que je t'ai brodé une veste !

TOUBOULIC.

Il ne s'agit pas de ça. Attention ! une fois, deux fois, voulez-vous me promettre de me laisser bien tranquille ?

IVONE.

Non ; j'ai commencé, je dois finir.

TOUBOULIC.

C'est bien décidé ? une fois ! deux fois ! Si je dis trois, d'abord, il n'y aura pas à en revenir...

IVONE.

Tu compterais jusqu'à cent, que ce serait absolument la même chose.

TOUBOULIC.

C'est comme ça ? Eh bien... je dis trois ! (*Elle passe derrière la table, pose l'encrier dessus, et reprend le n. 1.*) Ah ! bon ! bien ! alors suivra la chose. (*Allant à M. Cropp, et frappant sur sa table.*) M. Cropp !...

M. CROPP, levant la tête.

Ah ! mon Dieu ! quel regard farouche !...

TOUBOULIC.

Oh ! farouche !... il s'en flatte ; mais ce n'est pas là la question... M. Cropp !... ne me troublez pas... M. Cropp ! dis-je ; vous êtes là, assis bien à votre aise... Vous avez devant vous une petite table qui ressemble quasiment à votre tribunal...

M. CROPP.

Où veux-tu en venir ?

TOUBOULIC.

Ne me troublez pas... M. Cropp !... moi, je suis à votre gauche, Ivone à votre droite, bon ! Pendant que votre petite jument est occupée à se rafraîchir, je vais vous donner une petite affaire à juger... pour vous distraire.

M. CROPP.

Hein ?

IVONE.

Une affaire ?

TOUBOULIC.

Je forme, formellement, une plainte devant vous, M. Cropp, si c'est un effet de votre bonté.

M. CROPP.

Une plainte ! et contre qui ?

TOUBOULIC.

Contre qui?... mon intention n'est pas de vous le cacher... contre Ivone, ici présente.

IVONE.

Contre moi !... Est-ce que tu perds la tête ?

Air : Gastibelza (*Monpor*).

TOUBOULIC.

Mon magistrat, tirez-moi de l'abîme,

Oh ! s'il vous plaît !

Et punissez son audace et son crime,  
Par votre arrêt !

On croirait voir, lorsque son œil bleu brille,

Un loup-garou !

Et je sens là que cette jeune fille

Me rendra fou !

Oui, me rendra fou !

DEUXIÈME COUPLET.

Mon fier regard, s'amollit et s'incline

Sous son regard !

Et sa voix douce entre dans ma poitrine,

Comme un poignard !

C'est un démon qui va, vient, court, sautille,

Je ne sais où !

Et je sens là que cette jeune fille

Me rendra fou !

Oui, me rendra fou !

M. CROPP.

Et de quel tort accuses-tu Ivone ?

TOUBOULIC.

Du tort qu'elle fait à ma tranquillité... et à ma réputation.

IVONE.

Par exemple !... ta réputation ! qu'est-ce que je lui ai fait à ta réputation ?...

M. CROPP.

Enfin, que veux-tu de cette jeune fille ?

TOUBOULIC, appuyant.

Je veux qu'elle ne m'ennuie plus de son amour !

M. CROPP.

Comment ! c'est parce qu'elle t'aime ?..

IVONE.

Tu me fais un procès pour ça ! !

TOUBOULIC.

Je crois bien !...

IVONE.

Un affront pareil ! moi qui me dévoue, qui me sacrifie !...

TOUBOULIC.

Je vous ai dit, une fois, deux fois !... trois fois !... vous n'avez pas voulu... la justice est lancée ; maintenant... gare qu'elle passe ! Magistrat ! faites votre devoir.

M. CROPP, souriant.

Voilà qui est curieux, par exemple ! J'ai reçu bien des plaintes... mais jamais d'une nature semblable... Comment, Ivone, là, tout de bon, vous aimez un être pareil ?

TOUBOULIC.

Pareil à quoi ?

M. CROPP, à Ivone.

Je vous ai connu un meilleur goût.

TOUBOULIC.

Meilleur !... Eh bien vous êtes encore honnête, pour un magistrat !...

M. CROPP, bas à Ivone.

Et Marzin ?

IVONE, de même.

Ne m'en parlez jamais.

M. CROPP.

C'est différent.

TOUBOULIC, à M. Cropp.

Eh bien ! y êtes-vous ? vous ne devez pas causer tout bas avec les parties adverses. (*Il va prendre Ivone et la fait asseoir, puis revient s'asseoir de l'autre côté.*)



M. CROPP.

Voyons, expose un peu les faits; de quoi te plains-tu?

TOUBOULIC.

Mais de tout, M. Cropp, de tout absolument.

M. CROPP.

Mais encore?

IVONE.

Oui, oui, il ne suffit pas de dire des injures, il faut encore expliquer ce que tu me reproches.

M. CROPP.

C'est indispensable pour que je me prononce.

TOUBOULIC.

Vous voulez donc que je plaïdoie? Oh bien alors, v'la qui devient extrêmement fatigant... si j'avais su, j'aurais été chercher un avocat au chef-lieu; mais... c'est égal, bon, bien... Je vas plaïdoier, je vas plaïdoier... Je commence : l'homme...

M. CROPP.

N'oublie pas que tu plaides contre une femme.

TOUBOULIC.

C'est justement pour ça que je commence par l'homme... l'homme est-il né pour être le souffre-douleur de la femme?... Non, que je réponds : c'est bien plutôt la femme qui...

IVONE.

Par exemple !

TOUBOULIC.

Et un gaillard comme moi, bien planté, bien musclé, ne doit être le souffre-quoi que ce soit, de qui que ce soit... Eh! bien, magistrat, prêtez-moi votre plus grande oreille, et je vous prouverai qu'il y a eu douleur.

M. CROPP.

C'est cela, établistes douleurs, et moi... Ivone! une bouteille. (*Ivone la lui apporte et se ras-seoit.*)

TOUBOULIC.

Je suis un simple enfant de la Bretagne. Tout uni, sans malice, et peut-être même un peu brutal... Des cajoleries, ça m'ennuie, des mines, ça me crispe, des attentions et des tendresses, ça m'exaspère.

M. CROPP.

Tu es bien difficile.

TOUBOULIC.

Chacun a son tempérament... Que voulez-vous que je fasse, moi, de toutes ces simagrées? ça peut il m'aider à garder mes vaches? D'ailleurs, si ça me plaisait, ce serait à moi de les faire; car je me suis bien fait expliquer la chose avant de porter ma plainte.

M. CROPP.

Ah! tu t'es fait expliquer... Et par qui?

TOUBOULIC.

Par gros Georgeot, le sacristain. Les enjole-ries, les phrases combustibles, tout cela c'est le partage de l'homme, la femme ne doit pas y toucher; ce qui la concerne, elle, c'est d'attendre et d'entendre, les yeux baissés, la bouche en cœur, toutes les bêtises qu'imagine... l'homme.

M. CROPP.

Il paraît qu'on t'a rendu fort sur le code de la galanterie.

TOUBOULIC.

Eh bien! mon juge, la jeune fille ici présente, a renversé tout ça!... c'est elle qui prend, pour sa part, tous les droits de l'homme, qui me câline, qui me festoie, qui m'attentionne, au point que je passe mes jours... et mes nuits dans des inquiétudes continuelles.

IVONE.

Mon Dieu! est-il bête, est-il bête!

M. CROPP.

Tu est vraiment bien malheureux, mon pauvre garçon.

IVONE.

Tu as beau te fâcher et me faire les gros yeux, ça n'empêche pas que je sais que tu es capable des actions les plus généreuses.

TOUBOULIC.

Bon, bien! v'la que je suis capable des actions les plus généreuses, à présent! et je passe ma vie les bras croisés! dites, magistrat, dites s'il y a moyen d'y résister.

M. CROPP.

Comment! Ivone, vous vous permettez de pareils discours?

IVONE.

Mon Dieu, oui, M. Cropp; ce n'est pas ma faute.

TOUBOULIC.

C'est peut-être la faute à M. le curé?

IVONE.

Il serait encore plus laid, dix fois plus maussade, que je ne pourrais pas me conduire autrement... quand on aime les gens...

TOUBOULIC, *furieux.*

Vous ne devez pas m'aimer!... sapristi!

M. CROPP.

Cependant, si c'est son cœur qui parle...

TOUBOULIC.

Son cœur qui parle... le cœur ne doit pas parler... ces choses-là ne se disent pas... c'est contraire aux mœurs... Une jeune fille ne doit jamais faire la cour à un homme.

IVONE.

Puisque tu ne te décidais pas, il m'a bien fallu commencer.

TOUBOULIC.

Vous l'entendez, M. Cropp, elle avoue son crime!... maintenant... écrivez, Monsieur.

IVONE.

Par exemple! je n'ai pas le droit d'aimer qui je veux?

TOUBOULIC.

Non, vous n'avez pas le droit! Vous verrez que pour échapper à vos poursuites, il faudra que je me sauve de la Basse-Bretagne, que j'aille à Gibraltar ou aux Grandes-Indes.

IVONE.

Je te suivrai partout.

TOUBOULIC.

Elle me suivra partout!... écrivez, Monsieur. Je pense que cela doit suffire pour la faire enfermer. Oh! mettez-la dedans, mettez-la dedans! je vous en prie.

IVONE.

En prison! moi!

TOUBOULIC.

Oui, vous! au pain et à l'eau encore!... et vous ne l'aurez pas volé.

M. CROPP.

L'affaire est entendue... Je vais me consulter.  
(*Il remplit son verre.*)

TOUBOULIC.

C'est ça... allez aux opinions.

M. CROPP, gaiement, après avoir bu.

Mon pauvre garçon, tout en gémissant de ton malheur, je me vois forcé de te dire que ce que tu me demandes n'est pas en mon pouvoir.

TOUBOULIC.

Comment ce n'est pas en votre pouvoir? Ah! bien, voilà un joli magistrat, qui ne peut pas même faire renfermer rien qu'une femme... à volonté.

M. CROPP.

Non.

IVONE.

Là, c'est bien fait. (*Elle remet la table à sa place ainsi que la chaise.*)

TOUBOULIC.

Mais les hommes sont livrés sans défense à tous les caprices des femmes! Elles peuvent faire de nous tout ce qu'elles voudront... les femmes! enfin tout. Ah! bien, alors, je ne vous souhaite qu'une chose. C'est que vous en ayez, un de ces quatre matins, une demi-douzaine à vos trousses... comme celle-là, vous m'en diriez de bonnes nouvelles!...

M. CROPP, riant.

C'est affligeant, j'en conviens; mais il n'y a pas de loi qui puisse empêcher une femme de combler d'attentions et de suivre un homme qu'elle aime.

TOUBOULIC.

Ah! il n'y a pas de loi! De quoi donc s'occupe le gouvernement? Alors c'est moi que vous condamnez? C'est moi qui suis la victime! la pauvre victime!...

IRÉNÉE, en dehors.

M. Cropp, quand vous voudrez partir votre cheval est prêt...

M. CROPP.

Merci, la mère. (*A Ivone.*) Adieu, petite, je vous souhaite d'autres amours.

AIR : Mais silence, on peut nous entendre (*Lectrice*).

Il faut partir, car le temps passe,  
Les plaideurs réclament mes soins;  
Je voudrais bien être à ta place,  
Si j'avais vingt-cinq ans de moins.  
Quand la justice est sans puissance,  
Et ne peut combler ton désir,  
Prends ton malheur en patience,  
Ou tâche d'en faire un plaisir.

(*Pendant l'ensemble, Ivone va prendre le chapeau et le manteau de Cropp, qu'elle a posés sur une chaise au fond.*)

ENSEMBLE.

M. CROPP.

Il faut partir, etc.

Il voudrait bien être, etc.

IVONE ET TOUBOULIC.

Il va partir, etc.

A { ma place.

S'il avait vingt-cinq ans de moins.

M. CROPP, sortant.

(*Parlé.*) Prends patience, mon garçon, prends patience.

## SCÈNE XI.

TOUBOULIC, IVONE.

TOUBOULIC.

Patience!... mais il faudrait être fait avec la racine, pour ça!

IVONE, allant à lui.

Touboulic, je n'ai rien voulu dire devant M. Cropp... mais, maintenant... fi! que cest vilain, une conduite pareille, Monsieur. Me faire un procès parce je vous aime... quand tant d'autres, s'ils osaient, m'en feraient un... parce que je ne les aime pas.

TOUBOULIC.

Pardine c'est bien là, qu'on voit la malice de votre sexe.

IVONE.

Il n'y a pas de reconnaissance qui tienne!... J'ai bien pu vous pardonner toutes vos brisqueries; mais ce procès...

TOUBOULIC.

Ah!.. Vous êtes fière parce que vous l'avez gagné; mais, nous verrons.... J'en rappellerai!..

IVONE.

Oh! c'est inutile. C'est fini!

TOUBOULIC, avec doute.

Oh! fini?..

IVONE.

Bien fini! Je me suis conduite en honnête fille; j'y ai mis autant de délicatesse que vous; mais, puisque vous l'avez si mal reconnue, j'y renonce. Tant pis pour vous.... (*A elle-même.*) Et Marzin, et tout le monde... Ils vont se moquer de moi à présent... Je ne m'en consolerais jamais... Oh! mon Dieu! mon Dieu!..

TOUBOULIC.

C'est donc fini?

IVONE.

Oh! bien fini...

(*Elle sort en pleurant, à droite.*)

## SCÈNE XII.

MARZIN (*du fond*); puis TOUBOULIC.

TOUBOULIC, seul.

Allons! la voilà qui pleure!.. Je ne puis pas souffrir que les femmes pleurent... Ça me fait un effet!.. désagréable. Et puis, c'est drôle, quand elle m'a dit que c'était fini... Ça ne m'a pas soulagé le moins du monde!.. Je la regardais, et il m'a semblé qu'elle avait des yeux, un nez, une bouche... très-gentils!.. Mais, oui, très-gentils!.. Et elle dit qu'elle ne m'aimera plus?... Ah! bah!.. Dès demain elle recommencera, peut-être.. Je le gagerais presque, et... maintenant que le magistrat a déclaré qu'on ne pouvait pas l'empêcher... au lieu d'être son souffre douleur... je ferais peut-être mieux...



MARZIN. (*Entrant par le fond, à lui-même.*)<sup>35</sup>  
La mère Irénée m'avait dit vrai. Ivone est folle de son fils, de cet animal sauvage. C'est le bruit général. Au point qu'on croit qu'on lui a jeté un sort. Mais, nous verrons !... Justement voilà l'heureux séducteur !

TOUBOULIC, *qui est resté à réfléchir.*

Au fait, si je ne m'efforce pas de l'aimer un peu, je serai obligé d'aller garder les vaches... en exil...

MARZIN.

Eh bien ! Touboulic... C'est donc comme ça que tu dis bon jour à un cousin... que tu n'as pas vu depuis six mois ?

TOUBOULIC.

Bonsoir !

MARZIN.

Toujours gentil, à ce qu'il paraît.

TOUBOULIC.

Que trop... pour mon malheur.

MARZIN.

Et cruel, par dessus le marché... à ce qu'on dit ?

TOUBOULIC.

Si ça me convient.

MARZIN.

Oui ! oui ! On ajoute même que tu fais pleurer les femmes.... Que tu les rends malheureuses ?

TOUBOULIC.

Si ça me rejouit.

MARZIN.

Un magot... comme ça !

TOUBOULIC.

Dites donc... je ne reviens pas de la Chine... comme toi !

MARZIN.

Eh bien ! tu as bien fait de te conduire ainsi, car j'aimais Ivone avant mon départ ; je l'aime encore ; et... je ne veux pas que personne l'aime.

TOUBOULIC.

Vraiment ?

MARZIN.

Oui ! de crainte même que tu ne changes d'idée, tu vas décamper.... chercher une autre condition ; et si tu remets les pieds dans cette maison... tu auras affaire à moi.

TOUBOULIC.

Voyez-vous ! (*Il va prendre son bâton, qu'il a posé à droite, près de la table, et le cache derrière lui.*)

MARZIN.

Allons ! allons ! en route !... Et plus vite que ça !..

TOUBOULIC.

Tiens ! tiens ! tiens !... C'est dommage que je ne veuille plus m'en aller.

MARZIN.

Oui-dà ?

TOUBOULIC.

Que je trouve que, jusqu'à présent, j'ai été une bête fort grosse.

MARZIN.

Je ne te contrarierai pas là-dessus.

TOUBOULIC.

Et que l'idée me vienne de ne plus l'être.

MARZIN.

Comment ça ?

TOUBOULIC.

Dam ! Je ne sais pas !.. Mais, depuis que tu me défends d'aimer Ivone, il me prend une rage de l'adorer.

MARZIN.

En vérité ?

TOUBOULIC.

C'est drôle !... Tout-à-l'heure son amour m'embêtait cruellement ; il me semble à présent qu'il m'amusera. Je voulais me sauver bien loin, et je n'en ai plus envie du tout.

MARZIN.

On peut te la faire revenir.

TOUBOULIC.

Je ne crois pas.

MARZIN, *retroussant ses manches.*

Bah !.. en s'y prenant bien ?

TOUBOULIC.

Faut voir !

MARZIN.

Fais bien attention, Touboulic !

TOUBOULIC.

A quoi ? A la figure d'Ivone?... C'est vrai qu'elle me paraît très-gentille à présent !

MARZIN.

Ah ! je crois que tu fais le farceur, cousin !..

TOUBOULIC.

Possible, cousin !

MARZIN.

Il faudra donc te pousser par les épaules ?

TOUBOULIC.

Ah ! n'approche pas de trop près, vois-tu, parce que je sais jouer des castagnettes... J'ai la recette pour mettre les matelots en matelotte... (*Il se met en garde avec son bâton.*)

MARZIN, *saïssissant le bâton de Touboulic.*

Toi !

TOUBOULIC.

Oui, moi. (*Moment de lutte.*)

## SCÈNE XIII.

MARZIN, IVONE, TOUBOULIC.

IVONE, *accourant et les séparant.*

Eh bien ! eh bien ! Deux cousins ! Voulez-vous bien finir ?

MARZIN.

Pardon ! Ivone... C'est ce rustre qui a osé lever son bâton sur moi.

IVONE.

Est-ce vrai, Touboulic ? Et quel peut être le motif de votre querelle ?

TOUBOULIC.

Le motif ? Oh ! le motif... Ce n'est pas vous qui vous en plaindrez, à coup sûr.

IVONE.

Qu'est-ce donc enfin ?

TOUBOULIC.

Pardine ! C'est que vous avez gagné votre procès... et mes affections.

IVONE.

Il se pourrait !

TOUBOULIC.

Je me suis dit : maintenant que la justice a donné à cette jeune fille la permission de me

charmer tout à son aise, je n'ai qu'un moyen de me tirer de là, c'est de lui rendre la monnaie de sa pièce, et de l'estimer... tant! mais, tant!..

IVONE.

Oh! la bonne idée!

TOUBOULIC.

Et juste au moment où je m'évertuais pour arriver le plus tôt possible à la chose, le Marzin est venu me défendre de vous favoriser! Oh! il n'en a pas fallu davantage, ça été fait tout de suite, et à c'tte heure je vous favorise!... Je vous favorise!... que ce n'est rien que mes bêtes auprès de vous.

IVONE.

Oh! quel bonheur!..

MARZIN.

Il est joli, le bonheur!.. Fi! Mamzelle! aimer un pareil oiseau!

IVONE.

Vous aimez bien la meunière!

MARZIN.

Peut-on avoir un goût comme celui-là?

TOUBOULIC.

Tous les goûts sont dans la nature, cousin.

IVONE.

Ah! ça, est-ce bien vrai, Touboulie?

TOUBOULIC.

Si c'est vrai?... Oh! Ivone! (*Il lui prend les mains*).

IVONE, appuyant, en regardant Marzin.

Mais tu resteras toujours comme ça? car tu sais que je t'aime.

TOUBOULIC.

Mais, dame! vous vous êtes donné assez de mal pour ça.

IVONE.

Né va pas me tromper, au moins.

TOUBOULIC.

Moi? Oh! incapable de tromper une génisse de trois mois, ma chère Ivone. Quand je vous dis que vous m'avez amolli... que je me sens tout apprivoisé... que je vous mangerais dans la main, comme un pierrot élevé à la brochette. (*Il va prendre la veste qu'Ivone a placée sur une chaise.*)

IVONE.

Ce bon Touboulie!

TOUBOULIC.

Air:

Mais il faut que j' m'embellisse,  
Que je mett' mes atours,  
Qu'à la beauté j'unisse  
La grâce des amours  
Car mon ame est jalouse  
De montrer, sur ma foi,  
Que c' lui qui vous épouse,  
Des vachers est le roi,  
Comme un cerf j' vas courir.

IVONE.

Dépêch'-toi de r' venir

TOUBOULIC.

Tempérez, tempérez, Ivone, vot' désir.

(*Il sort.*)

## SCÈNE XIV.

MARZIN, IRÉNÉE, IVONE.

IVONE.

Touboulie m'aime, mère Irénée, il m'aime! il en convient.

IRÉNÉE, à elle-même.

Ah! j'y suis donc parvenue!

MARZIN.

Ça vous a donc donné beaucoup de mal, ma tante?

IRÉNÉE, à part.

Tiens! celui-là que je ne voyais pas.

IVONE, regardant Marzin et appuyant.

Je l'aime aussi, moi... et beaucoup!

IRÉNÉE, bas.

Ainsi, vous consentez à ce que la noce soit pour ce soir?

IVONE, de même.

Si tôt?...

IRÉNÉE, de même.

Prenez garde! si vous faites tant de façon, Marzin croira que vous le regrettez

IVONE.

Par exemple! j'épouse Touboulie tout de suite.

MARZIN.

Quand on prend un mari comme celui-là, on ne saurait trop se dépêcher.

IVONE.

C'est ce que je vais faire.

MARZIN.

Ainsi donc, Ivone, vous êtes bien décidée?

Air: Connaissez-vous le grand Eugène.

Cependant d'une autre espérance

Vous aviez flatté mon amour.

Je partis avec confiance,

En rêvant un heureux retour.

Me voici; mais d'une autre absente

Déjà l'instant m'est apparu,

Avec moi, puisqu'hélas! en France

Le bonheur n'est pas revenu.

Permettez seulement que je vous remette un souvenir.... bien cher! mais qui ne peut plus rester entre mes mains. Tenez, Ivone. (*Il lui présente un petit paquet.*)

IRÉNÉE, voulant le prendre.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MARZIN.

Ce n'est pas pour vous, ma tante.

IVONE, arrachant l'enveloppe.

Que vois-je!... ce fichu à demi-brûlé!... celui que j'avais le soir de l'incendie!... Marzin!.. vous y étiez donc? (*Elle le passe à Marzin.*)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. CROPP.

M. CROPP, entrant.

Certainement qu'il y était! puisque c'est lui qui vous a sauvé la vie.

IVONE, vivement.

Qui vous l'a dit?

M. CROPP.

Lui-même, le jour de son départ.

\* Marzin, Ivone, Cropp, Irénée.



MARZIN.

Vous ne le saviez donc pas, Ivone?

IVONE.

Je croyais que c'était Touboulie. Comme vous m'aviez trompée, mère Irénée?

IRÉNÉE.

Dam! il fallait bien aider un peu mon fils.

MARZIN.

Je l'ai pourtant écrit à votre tante...

CROPP.

Après avoir fait fortune! C'est cela de la délicatesse!

IVONE.

Ah! Marzin!..

*(Elle se jette dans ses bras.)*

M. CROPP, *il remonte vers le fond et descend au n° 1.*

Mais quel est donc ce bruit?

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE VILLAGE, puis TOUBOULIC \*.

LE CHOEUR :

Air : *Buvons joyeux touristes.*

Chantons le mariage  
Qu'on célèbre en ces lieux  
Touboulie en ménage  
Vraiment c'est curieux.

TOUBOULIC, *entrant paré, et bousculant les pay-sans.*

Allons, faites-moi place,  
Elle attend son vainqueur,  
Gare donc que je passe,  
Vous allez retarder son bonheur.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR ET M. CROPP.

Chantons le mariage, etc.

IRÉNÉE.

Hélas! le mariage  
Qu'on célèbre en ces lieux  
Pour nous eût été l'gage  
Du sort le plus heureux.

IVONE ET MARZIN.

Bientôt not' mariage  
Célèbre dans ces lieux,  
Du bonheur s'ra le gage  
Et comblera nos vœux.

TOUBOULIC.

Chantons le mariage  
Qu'on célèbre en ces lieux,  
Enfin j'entre en ménage,  
Vraiment c'est curieux!

TOUBOULIC.

Qu'on sonne les cloches, et qu'on défonce une feuillette! Touboulie se marie, et ça ne lui coûte pas plus que s'il n'avait fait que ça tous les jours. *(Repoussant Marzin et tirant Ivone à lui.)* Allons, venez, Ivone, venez vite me rendre heureux.

\* Cropp, Marzin, Ivone, Touboulie, Irénée;

IVONE.

Mon pauvre Touboulie, il faudra t'adresser à une autre pour ça; car je ne puis être qu'à mon sauveur. *(Marzin la presse dans ses bras.)*

TOUBOULIC.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

IVONE.

Dam! puisque ce n'est pas toi.

TOUBOULIC.

Comment ce n'est pas moi?

IVONE.

Qui m'a sauvée de l'incendie!

TOUBOULIC.

De l'incendie?... Pardine, non!.. Comment de l'incendie? Ah bien! par exemple! j'aurais été me jeter au feu pour.... Vous ne m'aimiez donc que pour ça?

IVONE.

Mais dam!

IRÉNÉE.

Sans doute, par reconnaissance.

TOUBOULIC, *indigné.*

Par reconnaissance!.. Oh! Ivone! Ivone!... Je ne vous aurais jamais crue capable...

MARZIN.

Ce pauvre Touboulie! qui croyait que c'était à causes de ses grâces et de sa figure qu'Ivone... Ah! ah! ah!

TOUT LE MONDE.

Ah! ah! ah! ah!

CROPP.

Et il lui faisait un procès pour ça.

TOUT LE MONDE.

Ah! ah! ah! ah!

TOUBOULIC

Fi! mam'zelle! on ne dérange pas ainsi les gens de leurs occupations, pour leur dire après: merci, chose.... Je vous prenais pour un autre.

MARZIN.

Dis donc, Touboulie, si tu n'avais pas été aussi longtemps cruel pourtant, c'en était fait de notre bonheur. *(Il presse Ivone sur son cœur.)*

TOUBOULIC, *les regardant.*

Ils sont heureux!.. pas moi... et il faut que ça m'arrive juste au moment où je commençais à m'habituer aux femmes... Oui, j'aurais peut-être fini... on s'accoutume à tout.

IRÉNÉE.

Il n'y a pas qu'Ivone.

TOUBOULIC.

Au fait... l'Auvergnate. *(Allant à elle.)* Dis donc, veux-tu m'épouser, toi?

LA FILLE, *patoisant.*

Ah! laissez-moi tranquille.

TOUBOULIC.

Non. *(Allant à une autre.)* Et toi, Brunette?

LA FILLE.

Allons donc!

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

TOUBOULIC.

Ah! c'est comme ça! Oh! les femmes!... et on appelle ça un sexe enchanteur! merci! Bon! bien!... Elles peuvent exister, les femmes, je

ne chercherai pas à les détruire ; mais si l'es-  
pèce augmente... ce n'est pas à moi qu'il faudra  
s'en prendre.

### CHOEUR GÉNÉRAL.

Les femmes ! toujours l'ont rendu malheureux,  
Mais tout annonce

Qu'il y renonce :

Les femmes ! toujours l'ont rendu malheureux,  
Touboulic fera bien d' n'êtr' plus amoureux.

TOUBOULIC, *au public*.

Messieurs, qu' mon exemple ici vous éclaire !  
D'un sexe fatal prev'nez les complots :

Voulez-vous aimer ? espérez-vous plaire ?  
Tremblez ! car les femm' causent tous nos maux  
Plus elles ont d'beauté, d'charme, d'élégance,  
Plus ell' font de nous leurs souffre-douleurs...  
C'est sans doute pour ça qu'en France,  
Les homm' enragent plus qu'ailleurs.  
Vous qu' ell' s' ont fait, ou qu' ell' f'ront enrager,  
Mes pauvres confrères,  
Serez-vous sévères ?  
Si d' Touboulic les femm' veulent s' venger,  
A moi les homm's... ils doivent me protéger.

### REPRISE DU CHOEUR GÉNÉRAL.

Les femm' toujours l'ont rendu malheureux.  
Etc., etc.



FIN.



# HERMANCE,

OU

UN AN TROP TARD,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

PAR MADAME ANCELOT,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le  
15 avril 1843.



## DISTRIBUTION :

|                                                    |                             |
|----------------------------------------------------|-----------------------------|
| LE COMTE ALFRED DE SELCOURT.....                   | MM. LAFERRIÈRE.             |
| M. BADOUILLET.....                                 | BARDOU.                     |
| ALVARÈS D'ORCANO.....                              | HIPPOLYTE.                  |
| JULES DE SOLIN.....                                | RICHARD.                    |
| ANDRÉ, domestique.....                             | ADOLPHE.                    |
| LA COMTESSE douairière de Selcourt, mère d'Alfred. | M <sup>mes</sup> GUILLEMIN. |
| VALÉRIA, femme d'Alfred.....                       | PAGE.                       |
| HERMANCE. } sœurs de Valéria } .....               | THÉNARD.                    |
| ODÉLIE..... } .....                                | SAINT-MARC.                 |
| MADAME BADOUILLET.....                             | CASTELLAN.                  |

L'action se passe en 1843, au château du comte de Selcourt, à quelques lieues de Paris.

Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier indiqué occupe la droite de l'acteur.

*S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. Taranne, bibliothécaire de musique au théâtre du Vaudeville.*

## ACTE I.

Le théâtre représente un beau salon, à la campagne. Au fond, au milieu, un balcon donnant sur un parc dont on voit les arbres; de chaque côté du balcon, une porte au fond; portes à droite et à gauche. Sur le premier plan, à droite du public, une petite porte dérobée; du même côté, une table avec des des-sins, et tout ce qu'il faut pour écrire. Vis-à-vis, une cheminée, et devant la cheminée une causeuse. Au lever du rideau, la fenêtre au fond est ouverte; Odélie est penchée sur le balcon.

### SCÈNE I.

ODÉLIE, *sur le balcon.* JULES, *en bas; il n'est pas vu du public.*

### ENSEMBLE.

Ain, Prenons garde, silence (*Graine de Lin*).

ODÉLIE, *sur le balcon.*

Chut! mystère et silence!

On peut nous voir là-bas :

Il faut de la prudence,  
Ne vous approchez pas!

JULES, *en bas.*

Oui, mystère et silence!  
Je parlerai tout bas :  
Comptez sur ma prudence,  
On ne me verra pas.

JULES.

Vous m'aimez toujours ?

ODÉLIE.

Croyez à ma promesse :  
Peut-on changer d'amours ?  
Mais vous ?

JULES.

Soyez sans cesse  
Mes uniques amours !  
Odélie !

ODÉLIE.  
Ecoutez !

JULES.

Ce n'est rien !

ODÉLIE.

Oh ! je tremble !  
J'entends du bruit.

JULES.

Restez !

ODÉLIE.

Si l'on nous voit ensemble,  
Tout est perdu !.. Partez !

ENSEMBLE.

ODÉLIE.

Chut ! mystère et silence, etc.

JULES.

Oui, mystère et silence, etc.

ODÉLIE.

Eloignez-vous, Jules !... (*Indiquant le lointain du doigt.*) Une voiture, là, dans l'avenue... c'est la comtesse de Selcourt, la belle-mère de ma sœur Valéria : elle vient me chercher... Mais partez donc, mon cousin !... adieu... adieu !... (*Elle lui fait des signes de la main, et revient sur le devant de la scène.*) Oh ! si elle l'avait vu !... Elle qui nous a élevées si durement, ma sœur et moi... Enfin, depuis un an qu'elle a marié Valéria à son fils Alfred, elle ne m'a permis d'être avec ma sœur que pendant quinze jours... et encore, parce qu'on est à la campagne, qu'on ne voit personne... Elle va m'emmener, c'est sûr !... Puis, je n'aurai plus aucun plaisir, je n'entendrai plus auprès d'elle une seule parole... d'amitié... (*Elle soupire.*) Et elle appelle cela remplacer ma mère... (*Avec crainte.*) Oh ! la voici !

## SCÈNE II.

JULES, LA COMTESSE DE SELCOURT,  
ODÉLIE.

ODÉLIE, à part, et reculant effrayée.  
Ciel !... avec lui !

LA COMTESSE.

Restez, mademoiselle. Monsieur Jules de Solin voudra-t-il bien me dire comment lui, dont la famille habite à trois lieues d'ici, se trouve dans le parc de ce château à sept heures du matin ?

JULES.

C'est...

LA COMTESSE, regardant à sa montre.

Ah !... sept heures et demie !... J'ai mis deux heures pour venir de Paris.

JULES, vivement.

C'est que M. le comte de Selcourt, votre fils, m'a invité à venir un jour déjeuner avec lui.

LA COMTESSE.

Et l'on déjeune à midi !... quelle exactitude !... Sept heures et demie !... (*A Odélie.*) Et vous, mademoiselle Odélie, comment se fait-il qu'au lieu d'être dans votre chambre, vous soyez dans ce salon à pareille heure ?

ODÉLIE, avec embarras.

C'est... (*Vivement.*) Pour y dessiner le point de vue de ce balcon !... (*Elle va prendre un dessin qui est sur la table.*) Voyez plutôt.

LA COMTESSE, regardant le dessin.

C'est assez bien... Mais il manque à la vérité une chose très-importante.

ODÉLIE.

Quoi donc ?

LA COMTESSE.

Il ne fallait pas oublier dans cet endroit... là... voyez-vous ?... un écolier qui commet une étourdie. (*Tous deux s'écartent.*)

JULES.

Un écolier ?... mes études sont finies, Dieu merci ! depuis longtemps.

LA COMTESSE.

Depuis quinze jours, vous avez passé votre dernier examen de droit, je sais cela... Je sais même que votre mère demandait pour vous le titre d'attaché aux ambassades, que je l'ai aidée dans ses sollicitations, et que nous avons réussi.

JULES, sautant de joie.

Me voilà diplomate ?

LA COMTESSE.

En herbe.

ODÉLIE, s'approchant avec gentillesse.

Mais... quand on est dans la diplomatie ?...

LA COMTESSE.

On fait son chemin !... Et, pour commencer, vous partirez bientôt... pour la Chine.

JULES.

Oh !...

ODÉLIE.

La Chine !

LA COMTESSE.

Mais je n'ai pas encore vu ma belle-fille, votre sœur ; où est-elle ?

ODÉLIE.

Sans doute dans son appartement.

LA COMTESSE.

Rentrez dans le vôtre, Mademoiselle ; et vous, M. le comte de Selcourt, la promenade vous donnera de l'appétit pour le déjeuner... Vous avez cinq... non, quatre heures et demie pour vous promener...

AUX : du Nieu et la Bayadère.

C'est trop attendre,  
Et s'en défendre,  
Il faut vous rendre



A mon désir :

Je vous invite

A partir vite

Si vous souhaitez revenir.

**JULES, rejoignant Odélie au fond, et à demi-voix.**

De vos serments souvenez-vous !

**ODÉLIE.**

Vous les oublierez loin de nous !

**JULES.**

Malgré tout je vous aimerai !

Et vous aussi ?

**ODÉLIE.**

Je tâcherai !

**ENSEMBLE.**

**LA COMTESSE.**

C'est trop attendre ,

Et s'en défendre ,

Il faut se rendre

A mon désir :

Je vous invite

A partir vite

Si vous souhaitez revenir.

**ODÉLIE.**

C'est trop attendre ,

Et s'en défendre

Il faut se rendre

A son désir :

Mon cœur palpite

Quand il me quitte ,

Mais on l'ordonne , il faut partir.

**JULES.**

C'est trop attendre ,

Et s'en défendre

Il faut me rendre

A son désir :

Mon cœur palpite

Quand je la quitte ,

Mais on l'ordonne , il faut partir.

**VALÉRIA, sortant de son appartement à droite du public.**

C'est trop attendre ,

Et s'en défendre

Il faut vous rendre

A son désir :

Le cœur palpite

Quand on se quitte ;

Pauvres enfants , il faut partir.

( *Jules sort par la porte du fond, à gauche du balcon, Odélie par l'autre porte du fond.* )

### SCÈNE III.

**LA COMTESSE, VALÉRIA.**

**LA COMTESSE.**

Bonjour, ma fille.

**VALÉRIA, avec une certaine crainte.**

J'ai l'honneur... Je suis heureuse de vous recevoir.

**LA COMTESSE, un peu contrainte.**

J'arrive de Paris, de bien bonne heure, n'est-ce pas ?

**VALÉRIA, de même.**

Si je ne connaissais vos habitudes matinales , je craindrais qu'un événement....

**LA COMTESSE.**

Ne craignez rien !... J'arrive seulement pour vous voir.

**VALÉRIA, rassurée, et plus empressée.**

Vous devez avoir besoin de vous reposer , de prendre quelque chose ?

**LA COMTESSE, à part.**

Que craignait-elle donc ? (*Haut.*) Dans quelques instants.

**JULIA, elle a sonné ; André, domestique, parait.**

André, on servira le déjeuner plus tôt... tout-à-l'heure... tout de suite même, et ici ?.. Ce sera plus gai... La vue est superbe ! (*André, sort.*) Quand Alfred est ici, on déjeune à midi, mais, en son absence, je puis avancer l'heure pour vous.

**LA COMTESSE.**

Ah !... Alfred est à Paris ?

**VALÉRIA.**

Depuis quatre ou cinq jours, mais il revient ce soir.

**LA COMTESSE, sérieusement.**

Il faut que je vous parle, Valéria.

**VALÉRIA.**

Je suis à vos ordres, Madame.

**LA COMTESSE, d'un ton de reproche.**

Madame !... toujours craintive ? Allons , asseyez-vous là , et écoutez-moi. D'abord , vous le savez, je n'eus qu'une amie, et ce fut votre mère : à sa mort, il y a cinq ans, je lui promis de la remplacer pour vous ; je lui promis aussi de vous marier à mon fils unique, dernier descendant d'une ancienne et très-noble famille. J'ai tenu toutes mes promesses : ne suis-je pas ainsi deux fois votre mère ? (*Elle lui tend la main.*)

**VALÉRIA, prenant la main avec affection et respect.**

Sans doute.

**LA COMTESSE.**

Votre cœur souscrivit sans peine à cette union, lorsqu'elle se conclut, il y a un an.

**VALÉRIA.**

Ce mariage était l'objet de tous mes vœux, depuis mon enfance : j'espérais qu'il en était ainsi pour Alfred.

**LA COMTESSE.**

Pourquoi donc n'est-il pas heureux ?

**VALÉRIA.**

Ah ! c'est une question que je me fais parfois avec crainte. Je me souviens encore de la vive gaieté d'Alfred, de sa joie si franche et si naturelle, jusqu'à son départ pour l'Espagne, il y a trois ans.

**LA COMTESSE, faisant un mouvement très-vif**  
L'Espagne ?....

**VALÉRIA, la regardant, étonnée.**

Mais pourquoi donc vous troublez-vous comme lui, au souvenir de ce pays ? (*Moment de silence.*)

LA COMTESSE.

Votre mère était Espagnole; elle éprouva de grands chagrins par suite des malheurs de son pays; elle y laissa une famille exposée à de nombreux dangers.

VALÉRIA, *tristement*.

Alfred y fut gravement blessé, et j'y perdis ma sœur aînée, la bonne Hermance qui m'aimait tant, et que j'ai tant pleurée; Hermance morte si jeune, sans que j'aie pu savoir au juste....

LA COMTESSE, *l'interrompant*.

Vous voyez donc bien que les souvenirs de ce pays doivent nous être pénibles à tous!... N'en parlez pas! N'en parlez jamais! (*Moment de silence.*)

VALÉRIA, *la regardant avec attention*.

Ce fut à son retour d'Espagne, et depuis notre mariage, qui eut lieu aussitôt après son arrivée, que le caractère d'Alfred changea.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Valéria!... Alfred serait heureux et gai, si vous le vouliez: vous êtes jeune, jolie... vous pourriez rendre votre maison agréable pour lui... Mais vous ne vous en occupez pas!... (*Mouvement très-marké de Valéria.*) Oui, vous n'y prenez pas garde, votre mari s'ennuie... et je viens pour vous le dire.

VALÉRIA.

Comment?... Vous croyez?... Ah! si c'était cela!

LA COMTESSE.

J'en suis sûre!... Alfred court le monde et les fêtes; il joue, il fait des paris, des folies... enfin toutes les sottises que font les hommes ennuyés, maintenant!... Il a usé de tout, et, ne sachant plus comment passer son temps, ne veut-il pas se faire nommer député? Est-ce qu'il aurait de ces idées-là, s'il s'amusaient comme autrefois?

VALÉRIA, *souriant*.

Mais cette idée-là n'est pas mauvaise.

LA COMTESSE, *la regardant avec soupçon*.

Ah! oui.... On passe quatre ou cinq heures par jour à la Chambre.

VALÉRIA, *blessée*.

Ah! Madame!...

LA COMTESSE.

Je plaisante!... Mais enfin je ne sais pas ce qui vous occupe; je sais seulement que vous ne vous occupez pas assez de votre mari.

VALÉRIA.

Ah! vous êtes dans l'erreur!... Pourtant, je vous remercie de vos avis: Alfred va revenir aujourd'hui; je vous montrerai toute ma docilité!... (*Souriant*). S'il le faut, je le contrarierai, je le rendrai jaloux; enfin, je le tourmenterai tant, qu'il faudra bien qu'il ne s'occupe que de moi.

LA COMTESSE, *souriant*.

Vous allez d'une extrémité à l'autre.

VALÉRIA, *riant, et d'un ton plus amical*.

Je ne ferai que ce que vous voudrez!... C'é-

tail seulement pour vous montrer mon désir d'obéir à vos ordres.

LA COMTESSE, *à part*.

Je crois que c'est une douce et honnête personne.

VALÉRIA, *affectueuse et timide*.

Mais si, moi, je demandais quelque chose à votre bonté?

LA COMTESSE.

Je serais heureuse de pouvoir le faire.

(*Ici, André apporte la table pour déjeuner.*)

VALÉRIA.

On vient... Plus tard, je vous rappellerai cette bonne parole... C'est convenu, n'est-il pas vrai?

LA COMTESSE.

J'ai des ordres à donner et je reviens. (*À part*). Il faut que j'examine les choses à loisir; tout m'inquiète, même sa douceur.

(*Elle sort par la porte latérale à gauche du public; André dispose le couvert.*)

## SCÈNE IV.

JULES, VALÉRIA, ODÉLIE, ANDRÉ.

ODÉLIE, *qui guettait à une porte et qui arrive dès que la Comtesse est sortie*.

Valéria... tu ne sais pas?...

VALÉRIA, *riant*.

Si!... Je sais tout.

ODÉLIE.

Quoi donc?

VALÉRIA.

André! M. de Solin est dans le parc; il faut le chercher, l'avertir.

ANDRÉ, *riant naïvement*.

Oh! ce ne sera pas long!... Il est là... le voici!

JULES, *entrant par la porte du fond à gauche du public*.

Pardon!...

VALÉRIA, *riant*.

Venez donc, enfants!... j'ai deviné.

ODÉLIE.

Deviné?

JULES.

Deviné?

VALÉRIA.

Il l'a bien fallu, vous ne disiez rien!... Alors, j'ai fait la plus naturelle des suppositions; j'ai dit: Une jolie fille de quinze ans soupire, rougit et se cache... même de sa sœur qui l'aime tant; il y a dans les environs un jeune cousin de vingt-deux ans que je vois toujours tout près du château, quand l'heure ne lui permet pas encore d'y entrer; il lève souvent au ciel de grands yeux suppliants, comme s'il n'attendait que de lui un secours nécessaire pour obtenir ce qu'il désire. Eh! bien, moi, je veux être la providence pour deux êtres que j'aime, et remplacer cette intervention céleste qui pourrait oublier de s'occuper de leurs amours.



JULES ET ODÉLIE.

Quel bonheur !

VALÉRIA, *prenant la main d'Odélie.*

Oui, ton bonheur m'est cher, autant au moins que le mien ; toi, ma sœur, mon amie... ma seule amie ! Jadis nous étions trois ! *(Elle soupire)*. Orphelines, nous devions nous soutenir et nous aimer pendant toute la vie. Hermance, mon aînée de quatre ans, nous avait soignées, toi et moi, dans notre enfance ; et nous l'avons perdue quand nous aurions pu faire aussi quelque chose pour elle... Je veux la remplacer !... Oui, je veux que tu sois heureuse, et que tu épouses Jules, qui est bon et qui t'aime.

ODÉLIE.

Mais Madame de Selcourt ?

VALÉRIA.

Oh ! elle dira que vous êtes trop jeunes.

JULES.

Vous répondrez que nous nous aimerons plus longtemps.

ODÉLIE.

Nous serons sûrs au moins que jamais l'un de nous n'aura aimé ailleurs. *( Ici Jules fait un mouvement en riant, Valéria un mouvement empreint de tristesse )*. Nous serons l'un pour l'autre notre première et notre dernière... amitié.

VALÉRIA.

Mais il faut bien nous entendre pour décider ma belle-mère.

ODÉLIE, *très-près d'elle.*

Avec ton secours !...

JULES, *s'approchant aussi.*

Trois... contre un !

VALÉRIA.

Je l'entends qui revient.

JULES ET ODÉLIE, *se sauvant au fond.*

L'ennemi !...

VALÉRIA, *riant.*

Déjà l'armée en déroute ?... *( Les ramenant )*. Restez donc !... l'union fait la force.

## SCÈNE V.

LA COMTESSE, VALÉRIA, JULES, ODÉLIE.

Ain : Soldat français, né d'obscurs laboureurs.

LA COMTESSE.

Que vois-je ? Ici, monsieur Jule est resté ?

VALÉRIA.

Veuillez pour lui vous montrer moins sévère ! Par mon époux il était invité : A ce désir je devais satisfaire. Je veux qu'il reste avec nous.

LA COMTESSE.

Mais enfin...

ODÉLIE, *à Jules.*

Comme elle est bonne !

LA COMTESSE.

Y pensez-vous, ma fille ?

VALÉRIA.

Songez-y donc, Jules est notre cousin, Et Dieu, qui veut qu'on aime son prochain, Veut qu'on aime aussi sa famille.

ANDRÉ.

Madame est servie.

*(On se met à table autour du guéridon à thé, dans l'ordre suivant : Valéria, Jules, la Comtesse, Odélie. André sert.)*

LA COMTESSE.

Comment se fait-il que vous n'avez qu'André pour servir ?

ANDRÉ.

C'est que....

LA COMTESSE, *s'adressant à sa belle-fille.*

Valéria ?

VALÉRIA.

Joseph est avec mon mari, et j'ai envoyé Georges chez sa mère malade.

LA COMTESSE.

Ainsi, les jardiniers logeant au bout du parc, vous n'avez dans cette maison que des femmes pendant la nuit ?

ANDRÉ.

Et moi, donc ?

LA COMTESSE.

On ne vous parle pas, André ; et vous avez tort, madame la comtesse de Selcourt, de permettre à ce garçon de se mêler...

VALÉRIA.

Pardon, madame !... Tout petit, André était élevé au milieu de nous ; sa mère fut la nourrice de ma pauvre sœur Hermance.

ANDRÉ.

Et je me serais jeté au feu pour elle... et pour vous aussi !... Je sais bien qu'ils disent que je suis bête, que je sers mal, et que je suis poltron comme une chouette... Ah bien oui, poltron !... Après ce que j'ai vu cette nuit !... que j'en tremble encore !...

JULES.

Quoi donc ?

ODÉLIE.

Ah !...

VALÉRIA.

Vous avez vu quelque chose ?

LA COMTESSE.

Vite !... Ce que vous avez vu.

ANDRÉ.

Ce que j'ai vu ?... Est-ce que je peux le dire ? Et c'est là le terrible !... Si je pouvais le dire, ce ne serait rien.

LA COMTESSE.

Imbécille !

ANDRÉ.

Imbécille.... c'est possible !... Mais cela n'empêche pas qu'il y avait cette nuit, dans le parc, quelque chose de surnaturel !... un fantôme !

VALÉRIA, JULES et ODÉLIE, *riant.*

Un fantôme ?

ANDRÉ.

Eh un fantôme tout noir ! Voici. Moi, voyant hier, que j'étais tout seul, je me dis : André, mon ami, si tu couches au grenier comme à l'ordinaire, et que tu t'endormes comme à l'ordinaire, le tonnerre ne te réveillerait pas : et ces jeunes dames ?... si elles avaient besoin de quelque chose ? Et s'il venait des voleurs par le parc, dont le mur est trop bas ?... On peut être poltron, mais il ne faut pas être ingrat !... Qui est-ce qui te nourrit depuis ton enfance ? Ces dames ! Qui est-ce qu'on peut venir voler ? Ces dames ! Qui est-ce que tu dois défendre ? Ces dames !... Et, au lieu de me coucher, me voilà à me promener sous la fenêtre de madame la comtesse (*Il désigne Valéria.*) Toute la nuit !... J'aurais pu prendre un fusil, mais j'ai mieux aimé prendre une lanterne... Ça effraie les mal-fauteurs, et c'est moins dangereux qu'un fusil.

LA COMTESSE.

Arriverez-vous à dire ce que vous avez vu ?

ANDRÉ.

Jamais !... Ça n'avait pas de forme ; ça marchait, ça se glissait contre le mur, enfin ni plus ni moins qu'un vrai fantôme !... Ça cherchait, je crois, à entrer dans le château... Ou bien peut-être que ça en sortait.

LA COMTESSE, *sérieuse et inquiète.*

Ah !... quelqu'un sortait du château la nuit ?... (*Elle regarde attentivement Valéria, puis Odélie.*) Une femme enveloppée d'un manteau, peut-être ?... et qui se cachait ?...

ANDRÉ, *baissant la voix et se rapprochant.*

J'ai eu une idée... oh ! une terrible idée !...

TOUS.

Quoi donc ?

ANDRÉ.

Eh bien, c'est... oh ! je le parie, c'est l'ame de mademoiselle Hermance... qui revient !... (*Mouvement des quatre personnes.*) Je vous dis que ça s'est vu !... surtout quand on est mort... subitement, et dans des pays lointains, comme la chère demoiselle... que je pleurerai toute ma vie ! (*Il tire son mouchoir et essuie ses yeux.*) Oh oui, que je la pleurerai !... Morte à l'étranger !... si jeune !... (*On entend sonner.*) On y va !... (*Il va à la porte du fond, à gauche du balcon.*)

LA COMTESSE, *se levant de table, les autres se lèvent aussi.*

Ah !... (*A part.*) Est-ce que Odélie... ou bien Valéria, sortirait la nuit ?...

VALÉRIA, *à part.*

Comme elle semble inquiète !

ANDRÉ, *annonçant.*

Madame Isménie Badouillet de Saint-Cernin.

(*A ce nom, tout le monde se retourne.*)

## SCÈNE VI.

LA COMTESSE, VALÉRIA, MADAME ISMÉNIE BADOUILLET DE SAINT-CERNIN, ODÉLIE, JULES.

MADAME BADOUILLET, *après un moment d'hésitation.*

(*D'un ton ferme et résolu.*) Pardon, Messieurs, mesdames !... Je n'ai pas l'avantage de vous connaître, et je demande madame la comtesse de Selcourt.

LA COMTESSE, *passant entre Valéria et madame Badouillet.*

Est-ce moi ?... ou ma fille ?

MADAME BADOUILLET.

Une personne très-respectable !... Ça doit être vous. (*Mouvement de la comtesse.*) Moi, je suis une voisine de campagne... à un demi-quart de lieue... propriétaire d'un joli bien... Oui, riche !.. Sans cela, est-ce que je me serais permis de venir chez ces dames ?... (*A part.*) Des comtesses... diantre !...

JULES, *l'examinant, depuis son entrée, avec une attention et une curiosité marquées.*

Bah !...

LA COMTESSE.

Le nom de Saint-Cernin m'est connu.

MADAME BADOUILLET, *à part.*

Aïe !... (*Haut.*) Ça peut être !... Après tout, c'est un nom... (*A part.*) comme un autre.

LA COMTESSE.

Un nom honorable !... Mais asseyez-vous donc, madame de Saint-Cernin.

MADAME BADOUILLET, *à part.*

Il fait son effet. (*Elle refuse de s'asseoir.*)

JULES, *à part, l'examinant toujours.*

Est-ce possible ?

MADAME BADOUILLET.

Je savais que ce château appartenait à de belles dames, et j'avais le désir de les connaître. Et, au lieu de charger un de mes (*Appuyant sur le mot.*) domestiques d'une commission qu'il pouvait faire, je m'en suis chargée moi-même, voulant profiter de cette occasion pour faire connaissance avec des voisins de campagne. (*A part.*) Des comtesses !... (*En se détournant pour l'a-part, ses yeux se sont portés pour la première fois sur Jules, et, dans la surprise, elle fait un grand mouvement.*) Ah !...

JULES, *à part.*

C'est Bernerette !

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il ?

MADAME BADOUILLET.

Rien, Madame, que le plaisir et la surprise de me trouver dans un beau château... Je veux dire dans une si belle compagnie. (*Elle pose son doigt sur sa bouche en regardant Jules.*)

JULES, *à part.*

C'est surprenant !



LA COMTESSE.

Et ce que vous vouliez me dire?

MADAME BADOUILLET.

Ne doit pas vous effrayer : c'est un monsieur, un jeune homme, qui est chez nous ; il veut que vous soyez avertie de son arrivée ; il voudrait vous voir, mais il n'ose venir ici sans votre permission. Rassurez-vous, pourtant, il n'y a pas le moindre danger, la blessure est très-légère.

LA COMTESSE, *faisant un mouvement.*

La blessure?

VALÉRIA, *s'approchant vivement.*

Une blessure?... Alfred, peut-être?... mon mari!...

MADAME BADOUILLET.

Oh! non pas Alfred, ni un mari... c'est un étranger... un Anglais, si j'en juge par le nom. Tenez, voyez. (*Elle tire une carte de sa poche.*) Alvarez y Rios d'Orcano. Ça doit être un Anglais. (*Mouvement de tous quand le nom est prononcé.*)

JULES.

Un nom espagnol.

MADAME BADOUILLET.

Ah!... Eh bien! espagnol, si vous voulez.

VALÉRIA, *très-émue.*

Un parent de ma mère que je croyais encore en Espagne.

ODÉLIE, *qui est allée près de Valéria.*

Et qui devait épouser ma sœur Hermance!... à qui elle avait été fiancée!

MADAME BADOUILLET.

Blessé hier soir dans un duel, tout près de notre maison, je le vis par hasard, et le fis transporter chez nous : des soins, un chirurgien, et une bonne nuit, il est à merveille ce matin ; c'est un beau garçon!... (*Valéria, Odélie et la comtesse parlent bas entre elles; Madame Badouillet dit à part.*) Quoiqu'un peu endommagé, il en vaut bien d'autres tout neufs.

JULES, *qui l'entend.*

(*A part.*) C'est bien cela!

MADAME BADOUILLET, *bas.*

Silence!

LA COMTESSE, *se rapprochant.*

Merci, Madame, de vos bons soins!... Odélie, allez dire qu'on attèle. (*Odélie dit un mot à André, qui, pendant toute cette scène, a desservi le déjeuner.*) Valéria, apprêtez-vous... Nous allons chercher votre parent et l'amener ici : merci encore, Madame, et pardon de vous laisser un instant. (*Elle fait un pas, puis revient.*) Savez-vous le nom de l'adversaire? la cause du duel? (*Odélie et Valéria se rapprochent.*)

MADAME BADOUILLET.

Non, Madame ; je sais seulement que l'autre était légèrement blessé à la main gauche ; qu'il a envoyé un chirurgien chez nous, mais je ne l'ai pas vu, je ne sais pas son nom. Quant à l'Anglais..

LA COMTESSE.

Vous voulez dire l'Espagnol?...

MADAME BADOUILLET.

Oui, l'Espagnol!... Il était furieusement

pressé de se battre, à ce qu'il paraît! Arrivé depuis une heure à peine, ses effets étaient encore à la diligence. En voilà un qui ne perd pas de temps!... (*A part, se tournant vers Jules.*) Quel gaillard!

LA COMTESSE.

N'en perdons pas non plus pour aller le retrouver, puisqu'il a recours à nous,

Ara : Ne raillez pas la garde citoyenne.

(*A Odélie et à Valéria.*)

Suivez-moi donc! que rien ne nous arrête!

(*A Madame Badouillet.*)

Nous vous viendrons chercher dans un instant : Oui, sans tarder, que chacune s'apprête, N'oublions pas qu'un blessé nous attend.

ENSEMBLE.

VALÉRIA, ODÉLIE.

Dépêchons-nous, que rien ne nous arrête, etc.

LA COMTESSE.

Suivez-moi donc, que rien ne vous arrête, etc.

## SCÈNE VII.

MADAME BADOUILLET, JULES.

(*Ils se regardent de loin.*)

MADAME BADOUILLET, *à part, en riant.*

Je crois qu'il va y avoir une explication, comme dans les comédies... ou dans les romans de M. Paul de Kock.

JULES, *les bras croisés et riant.*

Ah ça! comment Bernerette, la fleuriste, est-elle madame... madame... je ne sais quoi de Saint-Cernin?

MADAME BADOUILLET, *se posant devant lui et riant.*

Voilà!... (*Ils rient tous deux.*) Et pourquoi donc êtes-vous ici, vous, M. Jules?

JULES.

Moi, c'est tout naturel; je suis cousin de ces dames.

MADAME BADOUILLET.

Un vrai cousin?... cousin du château?... des comtesses?...

JULES, *d'un ton grave et moqueur.*

Un vrai cousin!... Oui, Madame... Madame...

MADAME BADOUILLET, *gravement et moqueuse.*

Et moi une vraie madame!... Oui, Monsieur!... Une madame!... le mariage y a passé.

JULES, *riant.*

Vraiment?

MADAME BADOUILLET.

Foi de Bernerette, femme Badouillet!... Quant au Saint-Cernin et à l'Isménie, c'est pardessus le marché!... c'est la frime pour être reçue dans les châteaux : il faut du brillant, du fantastique pour ça!... mais femme Badouillet, c'est le vrai, c'est le solide!... Oui, j'ai épousé

mon propriétaire!... Rien que cela!... (*Riant.*)  
On n'a plus besoin de payer son terme.

JULES.

Tu as... (*Il se reprend et salue.*) Vous avez toujours été une drôle de fille, Bernerette!

MADAME BADOUILLET, *malignement.*

Mieux que cela, M. Jules!... une honnête fille!... Vous pourriez vous le rappeler.

JULES.

Le fait est que tu... (*Il se reprend.*) Que vous vous m'avez toujours repoussé, moi qui vous parle.

MADAME BADOUILLET.

Vous et bien d'autres!... moi une pauvre orpheline, qui n'avais personne que moi-même pour me garder.

JULES.

Être sage!

MADAME BADOUILLET.

C'est fameux!... quand il y a tant de femmes que d'autres gardent et qui ne le sont pas!... Aussi, le ciel m'a récompensée!... Un mari bon, simple, qui m'aime de tout son cœur, et qui a fait une grosse fortune dans l'épicerie.

JULES.

Ah! il est épicier?

MADAME BADOUILLET.

Il l'était, rue de la Verrerie!... Dieu! quel magasin!... Y en avait-il du sucre et du café, là-dedans!... Mais il est retiré du commerce; le brave homme fait tout ce que je veux... Il a des écus plus qu'il ne m'en faut... Et... (*Elle soupire.*) des années aussi!

JULES, *se rapprochant d'elle.*

Ah! il n'est plus jeune, M. Bad... Comment donc, ma jolie Bernerette?

MADAME BADOUILLET, *reculant.*

M. BadoUILLET!... Oui, il n'est plus jeune... mais c'est égal, je lui suis fidèle!... voilà!...

JULES, *riant.*

C'est beau!

MADAME BADOUILLET.

C'est comme cela!... D'ailleurs, j'avais fait mes preuves rue de la Harpe!... Et pourtant, quelle rue difficile!...

JULES.

Pour les chevaux.

MADAME BADOUILLET.

Et pour la vertu, donc! Et quelle maison que celle que nous habitons! Des étudiants depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes!... Neuf étages de séducteurs! excepté trois fleuristes.

JULES, *riant.*

Dont Bernerette, la rosière.

MADAME BADOUILLET.

Riez! riez!... moi aussi je ris quand je me vois propriétaire!... maison à la ville et à la campagne!... Plus de soucis! plus de travail!... mais, tout de même, je veux être utile à BadoUILLET; c'est un bon homme, mais c'est encore commun!... Moi, je veux voir le beau monde, et je veux que mon mari soit quelque chose.

JULES, *riant.*

De l'ambition?

MADAME BADOUILLET.

Et une fameuse!... D'abord, je me fais mon éducation: pour me former aux belles manières, j'ai lu tous les romans de M. Paul de Kock!... La dame du cabinet de lecture dit que ça suffit si je ne vois que des marchands, mais que si j'allais chez des comtesses il faudrait lire ceux de M. de Balzac, et j'ai commencé ce matin!... Au reste, M. Jules, *motus!* Point de Bernerette ici! Ce n'est plus ça!... Je suis une belle dame!... (*Elle lui montre la fenêtre au fond.*) Voyez ma maison, là, tout près, sur la colline.

JULES, *regardant.*

Je vois un moulin à vent.

MADAME BADOUILLET.

Sûrement! le moulin de Saint-Cernin.<sup>S..</sup> c'est encore à nous!... De là-haut, je voi le château tous les matins, et je me disais: Pourquoi donc est-ce que je ne ferais pas société avec les grandes dames qui l'habitent? Du moulin au château, il n'y a que la main, et l'on doit voir ses voisins.

JULES, *moqueur.*

Vraiment?

MADAME BADOUILLET.

Je cherchais l'occasion; elle se présente. Je recueille un blessé; il connaît la comtesse de Selcourt; je dis: c'est cela! Quand on vient pour rendre service on est toujours bien reçu!... Je mets le nom de BadoUILLET sous le moulin; autant en emportera le vent; et je resterai madame de Saint-Cernin!... Ça se fait comme ça, on me l'a dit!... D'ailleurs, ça ne déshonorerait pas vos cousines de me recevoir!... Quand on est sage, on vaut tout le monde, on peut entrer partout.

JULES, *riant.*

Tu crois... (*Se reprenant.*) Vous croyez cela?

MADAME BADOUILLET.

C'est ce que je dis à BadoUILLET: Tu es bête, mon ami, mais tu es honnête; ça suffit!... Il faut que tu entres dans le Gouvernement; c'est ton droit, puisque tu es riche.

JULES, *riant et moqueur.*

Ainsi, madame Isménie BadoUILLET de Saint-Cernin...

MADAME BADOUILLET.

Racontera à mademoiselle de Méran, votre cousine, près de qui vous étiez tout-à-l'heure, et même très-près, à ce qu'il m'a semblé... oui, elle lui racontera tout ce que ma voisine Amanda m'a dit à votre sujet.

JULES, *vivement.*

Oh! oh!... silence!... silence!

MADAME BADOUILLET.

Silence?... Soit!... Mais, donnant, donnant!... Parlant, parlant!...

JULES.

C'est convenu!... On vient.



SCÈNE VIII.

ALFRED, MADAME BADOUILLET, LA COMTESSE, ODÉLIE, VALÉRIA, JULES.

(*Les dames sortent d'une porte latérale, avec des châles et des chapeaux.*)

LA COMTESSE.

Venez aussi, Odélie; je ne veux pas vous laisser seule ici.

VALÉRIA.

Nous partons donc tous ?

LA COMTESSE.

Oui, nous ramenons madame de Saint-Cernin chez elle.

MADAME BADOUILLET.

Sans doute, partons !

ANDRÉ, *accourant*.

Voici M. le Comte.

ALFRED, *arrivant*.

Quoi!... tout le monde s'apprête à partir juste au moment où j'arrive ?

LA COMTESSE.

Mon fils !

VALÉRIA, *ôtant son châle et son chapeau*.

Oh ! je reste, Alfred, puisque vous voilà.

LA COMTESSE.

Et moi, je reviendrai dans peu d'instants... Mais, partons; il n'y a pas de mal que vous soyez seul avec votre femme.

ALFRED.

Je suis bien aise aussi de causer avec Valéria.

ENSEMBLE.

Air : de 86 moins un.

LA COMTESSE, MADAME BADOUILLET, JULES, ODÉLIE.

Il faut partir sans tarder davantage,

Car loin de ces lieux,

Souffre un malheureux :

A vous quitter le devoir nous engage,

Restez ici tous les deux.

(*Madame Badouillet, Jules, la comtesse, Odélie, sortent.*)

SCÈNE IX.

VALÉRIA, ALFRED.

(*Alfred tient de temps en temps sa main gauche dans son gilet; il a pu la tirer de façon à ce que le public voie qu'il est blessé.*)

ALFRED, *il la regarde venir à lui*.

Pauvre enfant ! je ne l'ai pas rendue heureuse.

VALÉRIA, *qui a entendu*.

Que dites-vous, Alfred ?

ALFRED, *pensif*.

Valéria... m'aimez-vous encore ?

VALÉRIA, *étonnée*.

Si je vous aime, mon ami ?

ALFRED.

Enfin, pouvez-vous me pardonner ?

VALÉRIA.

Quoi donc ?

ALFRED.

Le chagrin que je vous ai fait.

VALÉRIA.

Je ne me suis jamais plainte.

ALFRED.

Je le sais!... ni à personne, ni à moi!... Vous avez souffert sans rien dire : le hasard, en me l'apprenant, m'a montré mes torts... Je ne les soupçonnais pas!... Voyez!... (*Il lui montre un petit souvenir.*)

VALÉRIA, *troubée*.

Quoi!... vous avez trouvé ce petit souvenir, où parfois j'écrivais ma pensée... mes chagrins ?

ALFRED.

Lisons ensemble.

VALÉRIA.

Oh ! non, non !

ALFRED.

Si ! si!... (*Il lit*). « Alfred, préoccupé, triste » et inquiet, s'éloigne de moi de plus en plus... « et je reste seule à pleurer. » (*Il l'attire près de lui*). Ces larmes, j'en veux effacer la trace!... (*Il l'embrasse*). Qu'elles soient les dernières!... Ma tendresse et mes soins les empêcheront de couler à l'avenir.

VALÉRIA, *avec amour*.

Mon Alfred!... votre bonté a toujours été parfaite!... Je n'ai regretté que votre confiance.

ALFRED.

Et je ne veux plus que tu regrettes rien, ma Valéria!... Après une année de mariage passée au milieu du monde, tu peux entendre et comprendre bien des choses que je n'aurais pas osé te dire autrefois!... Une jeune fille est sévère dans son ignorance de tout, et j'ai besoin de ton indulgence.

VALÉRIA, *souriant*.

Ainsi, c'est une confession que je vais entendre?... Et d'abord, je n'ai pas le droit d'être sévère, ni jalouse, pour tout ce qui a précédé notre mariage.

ALFRED, *souriant*.

Alors, tu n'auras aucun sujet de jalousie; car je te jure que, depuis le jour où j'ai uni mon sort au tien, je n'ai aimé que toi seule.

VALÉRIA, *avec joie*.

Quel bonheur!... moi qui croyais... Oh ! mon Alfred, je suis bien heureuse !

ALFRED.

Et je puis t'avouer que celle que j'aimai, et dont le souvenir m'attristait, n'est plus!... Elle était morte... (*il soupire*) avant notre mariage.

VALÉRIA.

Ah!...

ALFRED.

Peut-être même sa mort malheureuse est-elle

ce qui a si vivement frappé mon imagination, et rappelé son souvenir à ma pensée?... Ainsi, ma Valéria, j'aurais oublié près de toi la beauté, la grâce et l'amour de toute autre femme; mais son malheur que je causai, et sa mort imprévue, me tourmentaient sans cesse!... De là sont venues cette tristesse et cette inquiétude dont tu as souffert; de là aussi, cette agitation qui m'a fait courir loin de toi chercher les distractions violentes, les plaisirs extravagants, et jusqu'au jeu que je déteste, et où j'ai perdu beaucoup d'argent... pour m'amuser.

VALÉRIA, gaiement.

Et comme moi je n'ai rien dépensé, j'ai tout mon argent à te donner, Alfred.

ALFRED, lui baisant la main.

Merci, chère!... J'en avais assez; tout est payé; et maintenant me voici tout-à-fait raisonnable.

VALÉRIA.

Mais on dit que vous pensez à vous faire nommer Député?

ALFRED.

Ce qui te prouve bien que je ne veux plus m'amuser. *(Riant)*. Oui, je suis sur les rangs; j'ai écrit une circulaire... j'ai déclaré, exposé mes principes.

VALÉRIA, souriant.

Au public et à moi?... C'est donc le jour des confidences?

ALFRED, riant.

Il faut bien que je me dépêche de m'en faire un mérite! car, adieu les secrets si je deviens un homme politique! Mes actions, mes paroles, et jusqu'à mes pensées... je les apprendrai moi-même, chaque matin, dans les journaux!... Le moyen, après cela, de faire des confidences à ses amis?

VALÉRIA, souriant.

Est-ce possible?

ALFRED, riant.

Déjà, il y a trois semaines, ils ont parlé de moi, de mon projet d'être Député: c'est même cela qui m'en a donné l'idée.

VALÉRIA, tendrement.

Il ne faut plus rien avoir à cacher.

ALFRED.

Je te le promets.

VALÉRIA.

Mon cœur est soulagé d'un grand poids! Oui, mon Alfred, j'étais jalouse, je souffrais horriblement à l'idée que tu me préférerais quelqu'un, qu'il était une autre femme dont les paroles, la figure, l'esprit et la tendresse te plaisaient davantage!... Je n'osais te le dire, et cependant ma douleur était si vive, elle augmentait tellement chaque jour, que je ne sais où le désespoir m'aurait conduite!... Juge donc de ma joie, de mon bonheur en ce moment!... Oh! que je t'aime, Alfred!... L'idée de te perdre me rendait folle!

## SCÈNE X.

BADOUILLET, MADAME BADOUILLET,  
VALÉRIA, ALFRED.

ANDRÉ, annonçant.

Monsieur et madame de Saint-Cernin!

BADOUILLET, dans le fond, à sa femme avec étonnement.

Mais... ce n'est pas nous qu'on annonce comme ça?

MADAME BADOUILLET, à demi-voix.

Laisse donc faire!... Ça me regarde.

ALFRED, sur le devant, à Valéria.

Qu'est-ce que cela?

VALÉRIA, à demi-voix.

Une drôle de petite femme qui est venue pendant ton absence.

MADAME BADOUILLET.

Vous êtes étonnée de me revoir si vite, madame la Comtesse? Mais comme je descendais de la voiture de madame votre belle-mère, je vois mon mari prêt à venir ici.

ALFRED, très-poli.

Vous connaissez ma mère?... Mais asseyez-vous donc!... Et vous, Monsieur...

BADOUILLET, un papier à la main.

Inutile!... nous ne sommes pas fatigués; je suis resté assis chez moi toute la matinée, et c'est seulement un mot!... Entre voisins, comme dit ma femme, on se doit... on peut... quoique ce ne soit pas là ma partie... car je faisais...

MADAME BADOUILLET, l'interrompant.

Il faisait des affaires en grand, comme tout le monde en fait à présent.

BADOUILLET.

Alors... tout-à-l'heure... cette circulaire... M. le Comte... Car c'est à M. le comte de Selcourt que...

ALFRED, passant entre Valéria et Madame Badouillet.

Ma circulaire?... Ah! oui, je suis sur les rangs pour la députation; vous êtes électeur, sans doute... et cette lettre... votre embarras... Écoutez donc, Monsieur, si vous ne pouvez...

MADAME BADOUILLET.

Oh que si, il peut... et même il veut rendre service à monsieur le Comte!... Dis-donc, mon ami... *(A mi-voix)*. Pourquoi cet embarras? Quand on peut rendre service, on est toujours bien reçu: va donc! *(Elle le fait passer entre elle et Alfred.)*

BADOUILLET, rassuré.

Voyez-vous, Monsieur, vous voulez être député.... moi, comme je vous le disais, ce n'est pas ma partie, je suis retiré des affaires, et même je comptais me reposer, et ne jamais me mêler de rien, mais ma femme dit que quand on est riche, il faut être encore autre chose; c'est ci, c'est cà!... Elle en invente à la journée!... Mais elle est si gentille, si bonne et si sage!... Regardez-la ma petite femme! *(Il veut l'embrasser.)* Avec votre permission....



MADAME BADOUILLET, *reculant.*

(*A demi-voix.*) Ça ne se fait pas dans le grand monde.

BADOUILLET.

C'est vrai !... Pardon, Monsieur et Madame, mais c'est plus fort que moi !... Elle est d'une bonté !... Tenez, hier encore elle vous ramasse un blessé tout près de chez nous, et elle le soigne toute la nuit !... Elle a bien soigné, depuis quinze jours, une pauvre dame qu'elle ne connaît ni d'Eve, ni d'Adam, et qui a manqué mourir chez nous !... Enfin, Monsieur et Madame, c'est pour vous dire qu'on ne peut pas s'empêcher de l'aimer, et qu'il faut me pardonner !... (*Il fait encore un mouvement pour embrasser sa femme qui le contient d'un geste, il reprend sur un ton différent.*) Mais pour en revenir à la chose qui m'amène, et c'est encore elle qui le veut par bonté, vous désirez être député : nous avons cent sept électeurs, il vous en faut au moins cinquante-quatre ; je peux, moi qui vous parle, vous en donner trente-neuf d'un coup !... C'est dit, c'est fait, si ça vous convient.

ALFRED.

Est-ce possible ?

BADOUILLET.

Tous marchands retirés qui me consultent, et voteront comme je le voudrai !... Moi je n'y pensais pas aux élections, ce n'est pas ma partie.... mais ça fait plaisir à ma femme : elle sera bien aise de venir au château, si vous le permettez.

ALFRED.

Tant qu'elle voudra.

VALÉRIA, *qui a passé près de madame Badouillet.*

Trop heureuse de vous recevoir, vous, Madame, si obligeante pour mon mari, si bonne pour tous !

MADAME BADOUILLET, *d'un ton de confiance.*

Il est très-gentil votre mari !... Moi, le mien.... (*Elle fait en riant une petite moue en regardant Badouillet.*) Enfin, il m'aime tant !....

ALFRED.

Et vous devriez tous deux nous faire l'honneur de dîner aujourd'hui avec nous... on causerait des élections... A la campagne, c'est sans façon !

BADOUILLET, *qui a interrogé sa femme du regard ; elle lui fait signe d'accepter.*

Ça n'est pas de refus.

ALFRED.

C'est convenu ! à six heures.

BADOUILLET, *souriant.*

Et je vais, en attendant, chauffer quelques-uns de nos électeurs !... Les affaires avant tout !... oh ! les affaires... c'est ma partie.

ALFRED.

Je vois que vous les entendez à merveille !... Je vais vous accompagner une partie du chemin, pour en causer.

MADAME BADOUILLET.

Et moi, vous permettez, Madame, que j'aie jeté un coup d'œil sur ma toilette. (*A part.*)

Dîner au château ! Il faut que je mette tout ce que j'ai de plus flambant.

ALFRED, *à demi-voix à Valéria.*

Je ne sais pas trop quel homme ça peut être ; mais on ne saurait mal accueillir celui qui rend ainsi service.

## SCÈNE XI.

VALÉRIA, *seule.*

Enfin je vais vivre !... car mon cœur inquiet et jaloux n'a pu jouir d'aucun plaisir tant que j'ai douté de l'amour d'Alfred.

Air : Un beau Pêcheur (Doché.).

Il me l'a dit, je suis aimée !  
Tout a changé dans ce séjour :  
Mon ame, heureuse et ranimée,  
Sent que la vie est son amour !  
Pour moi la vie est son amour.

Cet asyle, où coulaient mes larmes,  
Semble prendre un aspect nouveau :  
Un seul mot lui rend tous ses charmes,  
L'air est plus pur, le ciel plus beau !  
Comme, à Paris, je serai fière,  
Alfred, de m'appuyer sur toi !  
Tout me ravit, tout va me plaire...  
Il sera toujours près de moi !

Il me l'a dit, je suis aimée, etc.

## SCÈNE XII.

VALÉRIA, ANDRÉ.

ANDRÉ, *entrant d'un air effaré par la petite porte du premier plan, à droite du public, et regardant autour de lui.*

Madame la Comtesse !... (*Il jette une lettre sur la table.*)

VALÉRIA, *riant.*

Quel air effaré ?

ANDRÉ.

Êtes-vous seule ?... bien seule !

VALÉRIA.

Sans doute !... Qu'est-ce donc ?

ANDRÉ.

Avez-vous du courage ?

VALÉRIA, *riant.*

Au moins autant que vous, j'espère.

ANDRÉ.

Alors, Madame veut-elle prendre cette lettre ? (*Il l'indique sur la table.*)

VALÉRIA.

Vous avez l'air d'avoir peur d'y toucher.

ANDRÉ.

Une lettre d'un fantôme !

VALÉRIA, *riant.*

Ah ! c'est trop fort ! Vous devenez fou, André. (*Elle prend la lettre, regarde l'adresse.*) « A Valéria de Méran ! » (*Elle rit.*) Mon nom de demoiselle ? Pour un esprit, il n'est guère avisé,

vosre fantôme!... Il faut que dans l'autre monde on soit bien peu au fait de ce qui se passe dans celui-ci pour qu'on ignore mon mariage. *(Elle décache la lettre, l'ouvre, regarde, et est très-effrayée.)* Cette lettre... ô ciel!... Qui l'a écrite?... Qui vous l'a donnée?

ANDRÉ, triomphant.

Là!... vous aussi!

VALÉRIA, tremblante et vivement.

André, qui vous a donné cette lettre?

ANDRÉ.

Le fantôme!... et il est là, au bas du petit escalier dérobé... Ça connaît tous les êtres d'une maison, les fantômes!

VALÉRIA, regardant encore la lettre.

Est-il possible?... mes yeux, ces mots, tout ne me trompe-t-il pas? Hermance, ma sœur, elle vit!... Qu'elle vienne!... oh! qu'elle vienne!... Je suis seule, bien seule!... Et vous, André, silence!... pas un mot!... à personne!...

ANDRÉ, à la petite porte, criant.

Venez!... venez!... *(Il redescend la scène.)* O mon Dieu, c'était donc vrai!... je ne m'étais pas trompé?... mademoiselle Hermance, ma sœur de lait, elle n'est pas morte!... Elle va venir!... ou bien c'est son âme qui revient!...

VALÉRIA.

Veillez, André!... S'il vient quelqu'un, prévenez-nous!... *(A elle-même.)* Quel mystère!... Je tremble de joie!... Oh! quel beau jour!... Hermance m'est rendue!... Alfred m'aime!...

### SCÈNE XIII.

VALÉRIA, HERMANCE.

*(André disparaît par le fond, sur un signe de Valéria. Hermance est pâle, vêtue tout en noir, à l'Espagnole; elle a un voile noir; elle paraît émue et même un peu effrayée.)*

VALÉRIA.

C'est toi!... c'est elle!... Quel miracle!... Oh! mon Dieu! moi qui t'ai tant pleurée!... ma sœur!... Hermance!...

HERMANCE.

Ma sœur!... *(Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.)* Après tant de chagrins!

VALÉRIA.

Tu vivais, tu souffrais, nous ignorions tout, nous pleurions ta mort.

HERMANCE.

Oh! que je t'embrasse encore!... Il me tardait bien de te revoir : mais il fallait chercher, épier un moment où je pourrais te trouver seule!... Oui, tu sauras tout ce que je puis avoir à craindre!... Mais toi, Valéria, douce et paisible fille, tu ne me comprendras pas!... Ton cœur ignore les passions!... *(Mouvement de Valéria.)* Tu ne sais pas qu'on peut chercher la mort pour se soustraire aux maux qu'elles causent!...

VALÉRIA.

Ciel!... Oh! dis-moi, dis-moi vite tout!... *(Elle l'entraîne doucement vers la chaise près de la table, à droite du public, et la fait asseoir.)*

HERMANCE.

Pardonne à l'égarement de mon cœur, de mes actions, de mes paroles!... Écoute!... Celui que j'aime d'un amour insensé était tombé percé de coups devant moi; je le crus mort!... Pour me soustraire à mon désespoir, pour me soustraire à son rival, je voulus... oh! que le ciel me pardonne!... J'avais perdu la raison!... Je l'ai retrouvée dans mes larmes!... oh! non, dans mon bonheur!...

VALÉRIA.

Comment? que s'est-il donc passé?

HERMANCE.

Pour terminer des jours qui ne pouvaient plus être à lui, je m'étais précipitée dans un torrent où je devais périr : on dut croire à ma mort; de pauvres pécheurs me sauvèrent, et je trouvai des secours dans un couvent. Je résolus alors d'y cacher la vie que je n'avais pu détruire, et qui m'était odieuse. Après plus d'une année de larmes, j'allais prononcer des vœux éternels, quand le hasard... non, le ciel, désarmé par mon repentir, fit tomber en mes mains un papier, un journal, où j'appris qu'après de longues souffrances celui que j'avais cru blessé mortellement était rendu à la vie; qu'il était rentré en France; qu'il vivait à Paris!... Alors j'ai tout quitté, je suis venue, me voici!

*(Elle se lève et revient sur le devant; son voile noir reste sur la chaise.)*

VALÉRIA.

Comment tout cela s'est-il fait?... Fiancée à Alvarès...

HERMANCE.

Ah! c'est vrai; mes paroles sont confuses, sans suite!.. Laisse-moi te regarder, Valéria!.. Laisse-moi m'assurer que je suis bien ici!... dans ce château où madame de Selcourt nous amena toutes les trois après la mort de ma mère. Dis-moi où est notre jeune sœur, encore enfant?

VALÉRIA.

Non plus enfant, mais jeune fille de quinze ans, et qui pense au mariage, Odélie est ici.

HERMANCE, s'appuyant sur Valéria.

Ainsi, nous allons être réunies!... Quel bonheur!... Mais à présent que je suis rassurée sur vous, il faut que je confie à toi, mon amie, le secret de ma destinée.

VALÉRIA.

Parle.

HERMANCE.

Tu t'en souviens, le jour où notre parent Alvarès arriva d'Espagne, il y a cinq ans, et où l'on me fiança à lui, ma mère fut attaquée de ce mal subit qui la conduisit si promptement au tombeau!... Il me sembla alors que ce mariage était maudit du ciel; qu'il n'amènerait que des malheurs!... Et, en effet, chaque fois qu'Alvarès m'apparut, sa présence fut toujours le signal d'un événement funeste.



VALÉRIA.

Oh! sans doute, Alvarès est triste, silencieux; mais il est si bon et si dévoué à ceux qu'il aime!...

HERMANCE.

Je suis injuste, peut-être, et ma raison me condamne; mais quand madame de Selcourt me pressait, après la mort de ma mère, de conclure ce mariage commencé sous de si tristes auspices, je ne pouvais vaincre ma répugnance!... Enfin, il vint un jour, il y a trois ans, où elle l'exigea au nom de cette mère tant aimée et tant regrettée. Mon respect pour sa mémoire m'y fit consentir!... Alvarès combattait en Espagne pour la reine.

VALÉRIA.

Et Alfred, le fils de madame de Selcourt, avait été offrir ses services volontaires à Don Carlos.

HERMANCE, *qui a fait un mouvement très-marqué au nom d'Alfred.*

Pour ramener son fils, madame de Selcourt s'était décidée à faire un voyage en Espagne; elle voulut m'y conduire avec elle, et me forcer à tenir mes engagements envers Alvarès. Elle ne m'avait jamais aimée; mon caractère lui déplaisait; elle craignait mon empire sur votre esprit, mes sœurs; elle voulait m'éloigner de vous, de son... (*Elle s'arrête et reprend.*) De la France, où je suis enfin depuis quinze jours.

VALÉRIA.

Et ce n'est qu'aujourd'hui que tu m'as cherchée!

HERMANCE, *avec exaltation.*

Ah! si tu savais, ma sœur, comme on revoit avec joie le sol de la patrie où l'on vécut enfant, où respirent ceux qu'on aime!... Puisses-tu, Valéria, ne jamais connaître cet amour.... assez violent pour faire oublier son pays et sa sœur!...

VALÉRIA, *lui prenant la main.*

Hermance!...

HERMANCE.

Pourtant, avec mon bonheur, j'ai retrouvé dans mon ame tout ce qui est bon, noble et tendre!... Je brûlais de te revoir.... mais la fièvre m'accablait quand j'arrivai au village... fièvre d'impatience, de joie, d'incertitude!

VALÉRIA.

Et tu ne m'appelais pas pour te soigner?

HERMANCE.

Je n'avais plus de forces!... La bonté d'une jeune femme inconnue vint à mon secours dans l'auberge où je me cachais.

VALÉRIA.

Te cacher?... et de qui donc?

HERMANCE.

De madame de Selcourt.

VALÉRIA.

O ciel!... mais elle est ici.

HERMANCE.

Je l'ai vue s'éloigner.

VALÉRIA.

Pour revenir dans peu d'instant, et je crois même l'entendre.

HERMANCE, *allant vers la porte latérale.*

Ah! que dis-tu?... Dérobe-moi à ses regards!... Je la reverrai... mais plus tard.... quand tu l'auras préparée.

## SCÈNE XIV.

VALÉRIA, HERMANCE, ANDRÉ; puis ODÉLIE, JULES, MADAME DE SELCOURT, ALVARÈS.

ANDRÉ, *du fond.*

Voici mademoiselle Odélie, et M. Jules qui la suit.

HERMANCE, *faisant un mouvement.*

Ma sœur!...

ANDRÉ.

Puis, madame la comtesse de Selcourt.

HERMANCE.

Fuyons-la.

VALÉRIA, *qui regarde au fond.*

Avec elle Alvarès, qu'elle était allée chercher.

HERMANCE.

Alvarès!... lui, ici?... Oh! c'est encore un malheur!

*Atte de Doche dans l'Extase.*

VALÉRIA.

Entre sans inquiétude

Dans ta chambre d'autrefois:

Pour charmer ta solitude,

Bientôt nous y serons trois.

Avant peu

Dans ce lieu,

J'irai te voir!... Sans adieu!

HERMANCE.

Avant peu,

Dans ce lieu,

Reviens me voir!... Sans adieu!

VALÉRIA.

Sans adieu!

HERMANCE.

Sans adieu!

(*Valéria fait entrer Hermance dans la chambre latérale, à droite du public, puis elle referme la porte.*)

LA COMTESSE, *amenant Alvarès.*

Venez, monsieur, vous ne pouvez avoir d'autre asyle que ma maison... Mais qu'avez-vous donc, Valéria? vous êtes pâle, tremblante.... et quelqu'un s'est caché à notre arrivée.

ALFRED, *qui a fait un mouvement en voyant Alvarez, et à qui celui-ci a fait signe de ne rien dire.*

(*S'avançant.*) Que dites-vous, ma mère? (*Il va près de sa femme et a l'air très-tendre.*)

VALÉRIA.

Vous vous trompez, madame.

ALFRED.

Ma Valéria!...

LA COMTESSE.

Oui, je me serai trompée, (*À part.*) Il y a quelque chose... J'y veillerai.

ENSEMBLE.

Acte final du premier acte de l'Hotel de Rambouillet,

Observons la jeune comtesse :  
Car, pour mon fils, en ce séjour,  
Tout vient alarmer ma tendresse :  
Est-on heureux de son retour ?

ALFRED.

Plus d'ennuis, et plus de tristesse !

Que désormais, en ce séjour,  
À ma voix le plaisir renaissè,  
Et qu'il signale mon retour.

VALÉRIA, ODÉLIE.

Plus d'ennuis, et plus de tristesse !  
Que désormais, en ce séjour,  
À sa voix le plaisir renaissè,  
Et qu'il signale son retour.

ALVARÈS.

Je voudrais bannir la tristesse :  
Puis-je espérer, en ce séjour,  
Que pour moi le bonheur renaissè  
Et qu'il signale mon retour.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

Même décoration qu'au premier acte.

### SCÈNE I.

ALVARÈS, LA COMTESSE DE SELCOURT.

(*Ils sont assis au lever du rideau.*)

LA COMTESSE, se levant

Ainsi, M. Alvarès d'Orcano, votre intention est de vous fixer en France ?

ALVARÈS, avec tristesse et dignité.

Oui, madame la Comtesse : j'ai quitté l'Espagne ; rien ne me retenait plus dans ma patrie ; la femme à qui je devais unir mon sort, y avait trouvé une mort affreuse ; mon frère avait été tué dans l'armée opposée à celle où je combattais ; là, tout était pénible pour moi ! Un peu de repos, et des vœux pour mon pauvre pays, voilà mon avenir ! Si je n'avais pas la consolation de me dire que j'ai rempli loyalement tous mes devoirs, je serais bien malheureux ; car toute espérance est perdue pour moi.

LA COMTESSE.

Ce n'est point à votre âge, Monsieur, que l'on renonce à l'espoir ; et quand les événements extérieurs ont amené ainsi de grands chagrins, il faut chercher des consolations dans la vie intérieure, et dans l'intimité de la famille. Mon amie, madame de Méran vous avait destiné Hermançe sa fille aînée, la seconde, Valéria, a épousé mon fils.

ALVARÈS, vivement et étonné.

Votre fils est marié?... Il a épousé Valéria ?

LA COMTESSE.

Pourquoi cette surprise ? Ce mariage avait été arrangé depuis longtemps ; il s'est conclu, il y a une année, pour le bonheur d'Alfred.

ALVARÈS, comme se faisant à lui-même un reproche.

Il est marié!... et heureux!... Ah!..

LA COMTESSE.

Pourquoi ne feriez-vous pas comme lui, Monsieur ?

ALVARÈS.

Moi, me marier ? En France, où je ne connais personne ?

LA COMTESSE.

Mesdemoiselles de Méran sont vos parentes ; Odélie, la troisième, est une charmante personne ; ne pourrait-elle pas... remplacer sa sœur aînée ? Si cela vous convenait, nous ne ferions qu'une famille.

ALVARÈS.

Quelle douce espérance me faites-vous entrevoir, Madame !

LA COMTESSE.

Et dans cette vie paisible, remplie d'affections calmes, vous retrouveriez un bonheur plus vrai qu'au milieu des agitations de la politique, et des orages de la passion.

ALVARÈS.

Votre sagesse, Madame, présente à ma pensée la plus séduisante des consolations : un lien qui m'attacherait à votre famille... Une femme qui pourrait m'aimer!... Ah! c'est plus qu'il n'en faut pour que je n'aie d'autre volonté que la vôtre ! Disposez de moi, de mon sort à venir ; confiez-moi celui de mademoiselle de Méran ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour me montrer digne de tant de bontés ! Mais Dieu veuille, Madame, que l'influence de ma mauvaise destinée ne s'oppose pas à tout ce que vous voulez faire pour moi.



## SCÈNE II.

ALVARÈS, LA COMTESSE, ALFRED.

ALFRED, s'arrêtant dès qu'il aperçoit Alvarès.  
Ah !...

LA COMTESSE.

Venez, Alfred ; M. d'Orcano a quitté l'Espagne pour n'y plus retourner : c'est à nous de lui rendre le séjour de la France agréable ; je vous le recommande, et je vous laisse ensemble. Je suis forcée d'aller au château de Solin, je reviendrai seulement pour l'heure du dîner.

Alc : Du siège de Corinthe.

(A part.) Il faut que j'aille, à l'instant même, De Jules presser le départ ; Odélie est bien jeune, elle aime, J'ai tout à craindre d'un retard.

ALVARÈS, à part.

A mon noble et brave adversaire,  
Je veux exprimer mes regrets.

ALFRED, à part.

Malgré moi, tout mon cœur se serre,  
En revoyant cet Alvarès.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Puisque le hasard vous rassemble,  
Demeurez ici, vous pourrez,  
En m'attendant, causer ensemble,  
Et bientôt vous vous aimerez.

ALFRED, ALVARÈS.

Puisque le hasard nous rassemble,  
Demeurons ici, nous pourrons,  
En attendant, causer ensemble,  
Et bientôt nous nous aimerons.

## SCÈNE III.

ALVARÈS, ALFRED.

ALVARÈS.

Ah !... Il y a aussi du courage à demander pardon d'un tort. (Il lui tend la main.)

ALFRED la prend en riant.

Surtout quand on a commencé par en demander raison.

ALVARÈS.

Oui, j'arrivais d'Espagne le cœur encore tout plein de mon ressentiment, décidé à sacrifier votre vie à ma vengeance.... Je vous vois épargner la mienne... Oh ! je l'ai vu !.. Puis, j'apprends que vous avez lié votre sort à celui de ma jeune parente... Aussi, maintenant, inquiet seulement de votre blessure...

ALFRED.

Ce n'est rien, je pense, et cependant je souffre ; deux nuits de fatigue ont échauffé mon sang ; la crainte d'éveiller des inquiétudes ici m'a fait cacher ce mal et l'a augmenté.

ALVARÈS.

Des soins sont nécessaires.

ALFRED.

Oui, dans peu d'instants j'y veillerai !... Mais, d'abord, rassurez-moi pour vous.

ALVARÈS.

Des secours donnés à propos... et je ne sens plus rien que mes regrets !... Je voulais tuer celui qui fut mon rival préféré... un étourdi... un...

ALFRED, riant.

Un extravagant !... Dites-le mot.

ALVARÈS.

Et, sans le savoir, je m'exposais...

ALFRED, riant.

A immoler un respectable père de famille !... Voilà ce que c'est que deux années de distance !

ALVARÈS.

Vous êtes heureux ?... Valéria ?...

ALFRED.

Est charmante... et je l'aime.

ALVARÈS.

Tant mieux !

ALFRED, riant.

Ah ! ça, je ne sais plus si nous sommes amis ou ennemis ?

ALVARÈS, lui prenant la main.

Amis, et de bon cœur !... Pour la première fois depuis bien longtemps, je sens une émotion de gaieté arriver jusqu'à mon âme, et soulever le poids douloureux qui m'accablait !.... La haine...

ALFRED.

Que j'avais méritée en détruisant votre bonheur.

ALVARÈS.

Cette haine, née d'une passion profonde et d'un malheur affreux, n'avait rien qui pût la justifier dans votre noble caractère ; elle a dû céder.

ALFRED.

Comme mon ressentiment, Alvarès, devant votre générosité et votre malheur !... (D'un ton sérieux). Et maintenant, pour la dernière fois, un mot sur le passé, qui doit être enseveli dans le silence, et, s'il se peut, dans l'oubli. J'ignorais vos engagements avec Hermance, lorsqu'il y a deux ans j'arrivai en Espagne ; j'y venais avec toutes ces premières et vives émotions de la jeunesse ; rien ne les avait altérées en moi. Ma mère m'avait fait élever durement dans les idées les plus sévères : j'accourais, conduit par un sentiment chevaleresque, offrir mes services au descendant de Philippe V. Ce beau ciel, l'ardeur de la gloire, l'exaltation de mon esprit, et les circonstances qui accompagnèrent ma première entrevue avec Hermance, tout se réunit pour rendre profonde et ineffaçable l'impression qu'elle produisit sur moi.

ALVARÈS.

Et cette impression fut partagée.

ALFRED.

Hermance m'apprit qu'elle était à la veille de contracter un mariage arrangé par sa famille. Pour l'y soustraire, je l'enlevai !... Votre bras m'arrêta quand nous allions franchir l'Èbre ; plus heureux, ou plus habile que le

mien, il me jeta mourant à vos pieds... Vous étiez dans votre droit... je n'ai jamais dit le contraire.

ALVARÈS.

Hermance vous crut mort, et ne voulut pas vous survivre.

ALFRED.

Il fallut les soins d'une mère, Alvarès, pour me sauver de ma blessure et de mon désespoir : maintenant tout est effacé par le temps... et par la mort !... Car, je l'avoue avec cette franchise qui, plus d'une fois, a excusé ou aggravé mes torts, si Hermance vivait encore, je tremblerais peut-être en prononçant son nom, et je ne sais si sa vue...

ALVARÈS.

Que dites-vous ?

ALFRED, se reprenant, et tristement.

Non, je me trompe !... C'est sa mort, et non sa vie qui me trouble !... Une femme jeune, belle, riche, qui pouvait avoir tout le bonheur qu'on désire au monde... mourir ainsi !... Ah ! n'en parlons plus, Alvarès !... Je ne sais ce que j'éprouve à ces souvenirs... Que de fois déjà ils ont jeté dans mon âme une impression cruelle !... Valéria elle-même, dans son ignorance du passé, dans sa naïve tendresse et ses regrets pour sa sœur, faisait renaître ces impressions... Le nom d'Hermance prononcé près de moi... un objet qui lui avait appartenu... *( Ses yeux tombent et demeurent fixés sur le voile noir qu'Hermance a laissé sur la chaise à la fin du 1<sup>er</sup> acte. )*

ALVARÈS.

Mais que regardez-vous donc là ?

ALFRED.

Tenez, c'est une de ces impressions involontaires, et peu raisonnables !... Pardon, Alvarès !... votre caractère grave et calme ne comprend pas peut-être ces petits mystères du cœur, et je devrais rougir devant vous de ma faiblesse !... Mais quand je viens de vous dire avec sincérité que Valéria possède toute ma tendresse ; quand j'ai porté toutes mes pensées sur de graves intérêts ; quand je veux livrer ma vie aux importants débats de la tribune, je ne comprends pas moi-même qu'un objet insignifiant puisse ainsi me troubler !... Voyez comme je suis insensé !... Ce voile... Hermance en portait toujours un semblable... c'est une parure habituelle aux femmes dans le pays où je la vis... Eh bien ! rien que cette vue m'a ému !

ALVARÈS, soupirant.

Est-ce donc à moi de vous donner du courage et de la raison ?... Quelqu'un !...

*( On aperçoit André qui a l'air de vouloir se glisser furtivement. )*

ALFRED.

C'est André.

## SCÈNE IV.

ALVARÈS, ALFRED, ANDRÉ.

ANDRÉ, à part, reculant au fond.  
Ils m'ont vu.

ALVARÈS.

On veut vous parler, sans doute ?... Je me retire.

*( Il sort par la porte du fond à gauche du balcon ; Alfred l'accompagne, puis revient en scène. )*

## SCÈNE V.

ALFRED, ANDRÉ.

ALFRED, après avoir reconduit Alvarès.

Je souffre !... Il faut que j'aie soigner ma blessure.

*( Au moment où il revient, il voit André qui s'est avancé doucement, a pris le voile, et recule effaré en voyant qu'Alfred le regarde. )*

ANDRÉ, laissant tomber le voile.

Ce n'est rien !

ALFRED.

Pourquoi cet air effaré ? Que voulez-vous ? Qu'est-ce que vous cherchiez ?

ANDRÉ.

Je ne cherchais rien.

ALFRED.

Ce voile, par terre ?... Comment ? Qui vous envoie ?

ANDRÉ.

Je n'ai pas dit ça.

ALFRED, le regardant plus attentivement.

Ah ! ça, André, je commence à me lasser de cet air stupide et effrayé pour rien, qui ne fait qu'augmenter chaque jour.

ANDRÉ.

Ce n'est pas ma faute !... Si Monsieur...

ALFRED.

Est-ce que je vous maltraite, pour trembler ainsi quand je vous parle ?

ANDRÉ.

Monsieur est si bon, au contraire !

ALFRED.

Et quand je vous demande doucement une chose, moi, votre maître...

ANDRÉ.

Je sais bien que je devrais répondre ; mais, voyez-vous, ma tête n'est plus à moi !... Ce qui arrive... Puis on m'a défendu de dire à qui est ce voile.

ALFRED, étonné.

Comment ?... C'est à Valéria... ou à sa sœur Odélie, sans doute ?... Prenez-le, et portez-le leur !... Mais, non, je crois entendre leurs voix... elles le trouveront ici ; et vous, vous viendrez me rejoindre dans ma chambre.

ANDRÉ.

Moi ?



ALFRED.

Oui, si vous me promettez d'être discret, de ne rien dire.

ANDRÉ.

Oh ! je suis muet... de naissance, pour servir M. le Comte.

ALFRED, à part.

Il m'aidera à me panser... C'est aussi dévoué que c'est bête.

ANDRÉ, à part, fièrement.

On me rend justice, enfin !... J'ai la confiance de toute la famille.

ALFRED.

Vous allez me suivre. *(Il sort par la porte latérale à gauche du public.)*

VALÉRIA, avançant la tête par la porte latérale, vis-à-vis.

Personne?...

ANDRÉ.

Madame la Comtesse et M. Alvarès sont sortis ; M. le Comte vient de se retirer dans son appartement.

VALÉRIA.

Bien !... *(Elle disparaît, puis entre avec Hermance et Odélie.)*

ANDRÉ.

Je vais rejoindre M. le Comte.

## SCÈNE VI.

VALÉRIA, HERMANCÉ, ODÉLIE, elle tient un bouquet.

ENSEMBLE.

AIN : Inésille, qu'elle est gentille. *(Domino noir.)*

Oui, c'est bien elle  
Qui se rappelle

A notre zèle.

A notre amour.

Tout la rappelle

A notre amour.

ODÉLIE, seule.

Chère Hermance,

Quelle espérance,

Quel bonheur nous rend ton retour!

Plus de souffrance!

Ta présence

Embellit tout dans ce séjour.

ENSEMBLE.

Oui, c'est bien elle, etc.

VALÉRIA, à Hermance.

Comment t'exprimer la joie de notre sœur Odélie, à l'heureuse nouvelle, moi qui ne peux pas même te dire toute la mienne?

HERMANCÉ.

Mes bonnes sœurs !... Je me sens renaître !... Mais cachons encore mon arrivée à madame de Selcourt : il faudra que vous changiez ses dispositions à mon égard, avant que je la revoie.

VALÉRIA.

Nous ne pouvons manquer de réussir ; et, en

attendant, tu peux rester dans ta chambre d'autrefois, qui communique avec la mienne.

HERMANCÉ.

J'y ai retrouvé tout ce qu'elle renfermait jadis : quels souvenirs !

VALÉRIA.

C'est moi qui l'ai voulu ainsi ! Souvent j'y restais des heures entières, trompant ma douleur, en croyant te revoir à la place où tu te plaisais !... Odélie et moi, nous entrions seules dans cette chambre ; nous en avions soin ; nous l'ornions de fleurs, et nous en avions interdit l'entrée à tout le monde. Comme le ciel nous récompense !... Nous t'y voyons, et c'est un asyle sûr et charmant où nous pourrions veiller sur toi.

HERMANCÉ.

Il me semble que c'est un doux rêve !... J'ai peur de m'éveiller.

VALÉRIA.

Que de choses nous aurons à nous dire ! Mais, moi, je réserve mes confidences pour les dernières !... C'est une surprise que je ménage à Hermance.

HERMANCÉ.

Dis-moi seulement si tu es contente ?

VALÉRIA.

A dater d'aujourd'hui !... Ton retour avait été précédé, pour moi, d'un autre bonheur dont j'avais besoin.

HERMANCÉ.

Ah !...

VALÉRIA.

Oui, j'avais eu à supporter de tristes et douloureuses impressions, et mon ame en avait été brisée !... Je n'ai pas de force contre le chagrin... Il me tuerait !

HERMANCÉ.

Ah !... tu es toujours la douce et bonne Valéria.

VALÉRIA.

Maintenant, la vie ne m'offre plus qu'une suite de jours paisibles !... Notre amitié la rendra délicieuse.

ODÉLIE.

Nous ne nous quitterons jamais.

VALÉRIA.

Cela va sans dire.

HERMANCÉ.

J'en ai bien aussi le désir et l'espérance.

ODÉLIE.

Quand nous aurons chacune un mari, nous serons nos maîtresses ! L'hiver, nous irons dans le monde ensemble, vêtues de même... Oui, de jolies toilettes, toutes pareilles !... On dira : Voilà les trois sœurs qui s'aiment tant !... Puis, l'été, ici, à la campagne, nous pourrions courir toute la journée dans le parc ; nous monterons à cheval ; nous suivrons même nos maris à la chasse... Oh ! d'abord, moi, je ne quitterai jamais le mien !... Je l'aime tant, ce bon Jules !

HERMANCÉ, souriant.

Ah ! il se nomme Jules, celui que tu veux épouser ?

VALÉRIA, *riant.*

Tu crois, Odélie, qu'on se marie pour être sa maîtresse, et qu'on suit son mari partout, de manière à ce qu'il ne soit pas son maître?... Si c'est comme cela que tu as compris le mariage, je renonce à m'occuper du tien!... Tu serais trop attrapée.

HERMANCE.

Regarde-la!... Avec sa gaieté et sa jolie figure, Odélie pourrait bien faire, comme elle le dit, tout ce qui lui plaira!... Puis, si elle aime réellement, aura-t-elle une volonté? Est-ce qu'on ne sacrifie pas tout à celui qu'on aime?

ODÉLIE.

Tous n'aiment pas ainsi.

VALÉRIA.

Heureusement!... Mais que de bonheur devra récompenser un pareil dévouement! Et que celui qu'on aime comme cela doit en être heureux! Quelle joie! quels transports quand il va te revoir!

HERMANCE, *avec exaltation.*

Ah! je l'espère!... Et mon cœur... comme il bat à cette pensée! Ma main tremble, ma tête est brûlante!..

VALÉRIA, *l'entraînant vers la causeuse.*

Viens donc, ma sœur!... viens!.. (Elle s'assied sur la causeuse, Hermance s'y place à côté d'elle, Odélie s'assied sur un tabouret, aux pieds d'Hermance.)

HERMANCE.

Oui, que notre pure amitié calme la violence de mes émotions! Ma douce et tendre Valéria... ma joyeuse Odélie... là, près de moi!.. Après tant d'agitations et de chagrins, je respire!... Ce bonheur est le présage d'un autre bonheur encore!.. (Elle s'appuie nonchalamment sur ses sœurs.) Que je suis bien ainsi!

ODÉLIE

La douceur de Valéria et ma gaieté effaceront toutes les traces d'un passé malheureux : moi, je me chargerai de veiller sur ta toilette... Déjà je veux rajuster tes cheveux, et partager entre vous deux mon bouquet, pour que nous ayons toutes les trois un air de fête.

VALÉRIA.

Moi, je veillerai sur tous les détails de chaque jour : je disposerai madame de Selcourt à t'aimer comme une fille. (Mouvement d'Hermance.) Puis, un autre encore t'aimera comme une sœur.

HERMANCE, *souriant.*

Qui cela?... Tu souris?... Ah! je vois que ma bonne Valéria, comme ma vive Odélie, a donné son cœur.

AIR : On ne s'aurait vraiment. (Nouvelle Psyché.)

Heureuses dans nos choix,

Il faut toutes les trois,

Différentes d'humeur,

Nous ressembler par le bonheur.

VALÉRIA.

Moi, de l'époux que mon ame ravie  
Veut entourer et de soins, et d'amour,  
Je préviendrai tous les vœux, et ma vie  
S'écoulera calme comme un beau jour.

ODÉLIE.

Les jeux et les plaisirs  
Rempliront nos loisirs;  
Je veux que ma gaieté  
Toujours l'enchaîne à mon côté!

HERMANCE.

Près de celui que mon amour appelle  
Je sentirai mon cœur se ranimer :  
Pour le chérir, son Hermance fidèle  
Veut vivre encor... Car, vivre, c'est aimer!

ENSEMBLE.

VALÉRIA, HERMANCE, ODÉLIE.

Heureuses dans nos choix,  
Il faut, toutes les trois, etc.

## SCÈNE VII.

ODÉLIE, VALÉRIA, HERMANCE, MADAME BADOUILLET.

MADAME BADOUILLET.

C'est moi, ne vous dérangez pas!.. (Vif mouvement des trois femmes; Hermance fait quelques pas pour fuir; mais elle reconnaît madame Badouillet et s'approche d'elle; celle-ci lui prend la main.) Je vous dis de n'avoir pas peur; je sais me taire, si je sais écouter... Car je vous écoutais!... Vous parliez d'amour?... toutes grandes dames que vous êtes... Et j'ai compris que vous vouliez des maris jeunes, beaux et charmants comme vous?... Eh bien! ma foi, vous avez raison!... Ah! ce n'est pas moi qui vous blâmerai... avec mon pauvre Badouillet!.... (Elle pousse un gros soupir)

ODÉLIE, *riant.*

Qu'est-ce que vous dites là?

MADAME BADOUILLET, *s'apercevant de ce qu'elle a dit, et à part.*

Je crois que j'ai dit Badouillet! (Haut et gravement.) Je voulais dire, mesdames, que Monsieur de Saint-Cernin, mon mari, est un homme bien respectable... et même un peu trop respectable.

ODÉLIE.

Ah!..

MADAME BADOUILLET.

Écoutez donc, cinquante ans!.. C'est beaucoup pour un homme seul!... (A Odélie et à Hermance.) Au lieu de cela, j'en souhaite à chacune de vous deux un de vingt-cinq.

ODÉLIE, *riant.*

Ça reviendra au même.

MADAME BADOUILLET.

Pas tout-à-fait.

ODÉLIE, *à demi-voix, à Valéria.*  
Elle est drôle, cette dame.

VALÉRIA.

Elle est bonne.

HERMANCE.

Oui, excellente!.. (Se reprenant.) Elle en a l'air du moins. (Les trois sœurs parlent, entre elles à mi-voix.)



MADAME BADOUILLET, *qui les a entendues.*

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BADOUILLET, JULES.

(*Au nom de Saint-Cernin, Badoillet a regardé autour de lui.*)

BADOUILLET, *à part.*

Ah!... oui... Saint-Cernin, c'est moi!..

JULES, *entrant.*

J'accours un moment en l'absence de madame de Selcourt... Odélie!.. (*Odélie va à lui, et ils restent dans le fond auprès du balcon, à causer ensemble, sans s'occuper de ce qui se dit sur le devant.*)

BADOUILLET, *saluant Valéria et Hermance.*

Mesdames... (*Étonné en voyant Hermance.*) Ah! madame est ici?..

VALÉRIA, *surprise.*

Vous la connaissez?

BADOUILLET.

Si je connais cette dame, que Bernerette a soignée?

VALÉRIA, *étonnée.*

Bernerette?..

MADAME BADOUILLET, *faisant des signes à son mari.*

Ah!.. ah!..

BADOUILLET, *à Valéria.*

C'est un petit nom d'amitié que je donne à ma femme!.. Cette chère... (*Il va pour l'embrasser, elle le repousse.*) Oui, cette bonne petite femme qui a soigné madame... qui la cachait à l'Espagnol...

HERMANCÉ, *à part.*

Que dit-il là?..

BADOUILLET.

A l'Espagnol, qui s'est battu pour madame, avec Monsieur...

VALÉRIA, *étonnée.*

Pour elle?..

MADAME BADOUILLET, *fatiguée de lui faire des signes inutiles, elle lui met la main sur la bouche.*

Chut donc!.. Il ne sait ce qu'il dit!..

BADOUILLET, *bas.*

Mais c'est toi qui me l'as conté.

MADAME BADOUILLET, *bas.*

Silence!.. (*Haut.*) Pardon, mesdames!.. (*A mi-voix à Hermance.*) Un homme, c'est bête!... Ça ne sait pas qu'il faut faire des mystères : ça dit tout!

VALÉRIA, *allant à lui.*

Vous savez avec qui Alvarès s'est battu?

BADOUILLET, *qui voit les signes que lui fait sa femme.*

Moi? Pas du tout!.. Je ne sais rien!.. Personne ne s'est battu; tout le monde se porte bien... ainsi que ma femme et moi... et toute la compagnie. (*Il salue.*)

HERMANCÉ, *à mi-voix, à Valéria.*

Laisse-moi me retirer : je crains que madame de Selcourt...

ODÉLIE, *au fond.*

J'entends sa voiture.

MADAME BADOUILLET.

L'honneur est pour nous, ma jolie demoiselle, et je vous demande pour lui un peu d'indulgence... Mon mari ne sait pas l'usage du grand monde, il ne parle pas très-facilement... quoi que certainement il soit... nous soyons des gens comme il faut, très-riches, très-bien... (*A part.*) Ouf, je crois que je m'embarbouille. (*Haut.*) Même que mon mari pourrait entrer dans la politique : il a tout ce qu'il faut pour cela ; il paie des impôts... Il est in...él...inintelligible.

VALÉRIA, *riant.*

Éligible, vous voulez dire?

MADAME BADOUILLET, *riant.*

C'est ça!.. Si je ne sais pas trop ces mots-là, c'est égal!.. Les femmes ne sont pas obligées de savoir la politique. (*A part.*) C'est vrai que les fleuristes ne s'y connaissent pas du tout! (*Haut.*) Donc, mon mari étant... ce que je disais... j'avais pensé à en faire un Député : il n'aurait pas dit grand'chose, et ça lui aurait fait des amis de ceux qui aiment à parler. (*Elle s'aperçoit que les trois sœurs se sont remises à causer bas.*) Pardon!.. Je vous ai interrompues, et je vois que je vous empêche de causer ensemble ; aussi je vais vous laisser, et m'amuser dans le parc jusqu'au dîner.

VALÉRIA, *revenant à elle.*

Nous ne vous quitterons pas.

MADAME BADOUILLET.

Où il y a de la gêne, il n'y a plus de plaisir. J'ai voulu vous parler d'abord ; je voulais vous dire que mon mari a bien son mérite, et qu'il n'est pas aussi simple qu'il en a l'air.

ODÉLIE.

Ah!..

MADAME BADOUILLET.

Non, non ! S'il ne connaît pas le monde, il connaît joliment les affaires, et l'on pourrait lui confier celles du Gouvernement : il a tant de bonheur!.. (*A part.*) Ça ne fait pas mal de jeter ça en passant. (*Haut.*) Mais je vous quitte, mesdames... Point de cérémonies!.. Restez ensemble ; des sœurs, ça peut avoir des secrets... Moi, je vais au-devant de mon mari. (*Elle va au fond, et l'aperçoit.*) Tiens, le voilà!.. (*Elle revient un peu.*) Rien que cette bonne figure vous met en gaieté!.. (*A part.*) Le fait est qu'il a une drôle de frimousse!.. (*Elle rit, puis reprend un ton grave en s'adressant à Badoillet, qui entre.*) M. de Saint-Cernin, j'ai prévenu ces dames de votre arrivée.

## LES TROIS SOEURS ENSEMBLE.

Air : Ah ! pour nous quel plaisir. ( *Graine de Lin.* )

ODÉLIE, VALÉRIA.

Rentre, ma sœur; il faut

Éviter la comtesse.

Reçois notre promesse,

Où, nous irons te voir bientôt.

HERMANCE.

Je me retire, il faut

Éviter la comtesse;

Mais, j'ai votre promesse;

Où, vous viendrez me voir bientôt

(*Hermance sort par la porte latérale à droite du public*.)

BADOUILLET, sur le devant, à sa femme.

Dis donc, Bernerette, tu m'as mis un col de satin qui m'étrangle.

MADAME BADOUILLET.

Laisse—donc, c'est le bon genre !

BADOUILLET, remuant les jambes.

Et les sous-pieds?... C'est ça qui est gênant !

MADAME BADOUILLET.

Veux-tu bien te taire ?

BADOUILLET, à lui-même.

Oh ! si je tenais le scélérat qui a inventé les sous-pieds !

## SCÈNE IX.

JULES, ODÉLIE, VALÉRIA, LA COMTESSE,  
MADAME BADOUILLET, BADOUILLET,  
puis ALVARÈS.

MADAME DE SELCOURT, parlant au dehors.

Qu'on avertisse mon fils !.. qu'il vienne ainsi que M. Alvarès. (*Elle entre.*) Ah ! vous ici, M. Jules ?.. Cette lettre de votre mère vous enjoint d'aller la retrouver à l'instant. (*Elle lui remet la lettre.*)

JULES, timidement.

Je vais partir.

LA COMTESSE.

Et moi, qui, dans les préoccupations qu'on me donne ici, n'avais pas vu madame de Saint-Cernin.

MADAME BADOUILLET.

Qui a l'honneur, Madame, de vous présenter son mari. (*Badouillet salue.*)

BADOUILLET, à part.

Diable de col !... on ne peut pas se baisser.

MADAME BADOUILLET.

Charmée de faire connaissance avec un gentilhomme de vieille souche dont la famille m'est connue.

BADOUILLET, surpris.

Ma famille ?.. Vous connaissez ma famille ?.. (*Signe affirmatif de la comtesse. Badouillet dit à part*.) Mon père le chaudronnier a peut-être travaillé pour elle.

MADAME BADOUILLET, à part.

Il va me faire quelque bêtise, c'est sûr !... (*Elle s'approche de la comtesse et la prend à part.*)

ALVARÈS, entrant et examinant Jules et Odélie qui continuent à causer ensemble à l'écart. (*A part.*) Voilà sans doute Odélie.

MADAME BADOUILLET, à mi-voix sur le devant à la comtesse.

Je dois avertir madame la Comtesse que... (*Elle a l'air de chercher.*) que M. de Saint-Cernin a perdu... la mémoire et la facilité à s'exprimer, par une blessure....

LA COMTESSE.

Ah !...

MADAME BADOUILLET, à mi-voix.

Oui... une blessure à la tête... dans une guerre...

LA COMTESSE, de même.

Je sais qu'un Saint-Cernin fut blessé dans la Vendée, en 1831.

MADAME BADOUILLET, de même.

C'est cela !

BADOUILLET, à part.

Qu'est-ce que Bernerette peut conter à cette dame ?... Elles me regardent !... (*Il veut remuer la tête.*) Diable de col !...

LA COMTESSE, à madame Badouillet.

C'est dommage !.. (*Elle porte les yeux sur Jules et Odélie, et fait un mouvement.*) M. Jules n'est pas encore parti ?

JULES.

Je m'en allais !... Je faisais mes adieux à... mes cousines. (*Il sort.*)

ALVARÈS, à demi-voix à la comtesse.

Ah !... le petit cousin !...

LA COMTESSE, à Alvarès.

Il s'embarquera dans huit jours. (*Elle s'approche de Badouillet.*) Vous possédez, Monsieur, des propriétés dans les environs ?

BADOUILLET, se rengorgeant.

Mais oui, Madame !... J'ai, comme on dit, du bien au soleil !... Je suis, après monsieur votre fils, le plus riche propriétaire du canton : aussi ai-je été nommé maire.

MADAME BADOUILLET.

Ce qui lui donne bien du crédit !... On lui fait la cour.

LA COMTESSE.

Je vous approuve, M. de Saint-Cernin, d'avoir accepté cette charge, et de chercher à être utile !... Il faut, de notre temps, mettre de côté bien des préjugés de rang et de noblesse, n'est-il pas vrai ?

MADAME BADOUILLET, bas à son mari qui a l'air étonné.

Dis comme elle.

BADOUILLET.

Oh ! certainement !... Et j'ai mis de côté... De l'argent, d'abord... et puis... (*Interrogeant sa femme du regard.*) Quoi donc ?

MADAME BADOUILLET, vivement.

Des préjugés ? Il n'en a pas ! Il ne faut pas qu'un homme en ait !... Une femme, c'est différent !... Moi, je tiens à la noblesse... j'aime la noblesse, les titres !... Comtesses, marquises... il n'y a que cela !.. Le reste ne vaut pas... Allons donc !...



LA COMTESSE, *très-affectueuse.*

Oh ! nous nous entendons parfaitement, madame de Saint-Cernin !... mais asseyons-nous donc !... (*On s'assied : la Comtesse se place entre M. et madame Badouillet ; Odélie va dessiner à la table ; Valéria se met sur la causeuse, près de la cheminée où est appuyé Alvarès.*)

VALÉRIA, *à part, en s'asseyant.*

Il faut que je sache avec qui il s'est battu.

BADOUILLET, *à part en s'asseyant.*

Maudits sous-pieds !... le pantalon va craquer, c'est sûr !....

LA COMTESSE, *assise entre le mari et la femme.*

Mon fils ne tardera pas à venir ; mais, en attendant, parlons un peu de la Vendée.

BADOUILLET, *étonné.*

De la Vendée ?... (*A part.*) Pourquoi donc ?

MADAME BADOUILLET, *à part.*

Et moi qui ne suis pas à côté de lui !...

LA COMTESSE.

Certes, comme je le disais, nous devons faire des concessions aux idées nouvelles.

BADOUILLET, *toujours étonné.*

Aux idées nouvelles ?....

LA COMTESSE.

Mais en gardant nos sympathies et notre admiration pour les fidèles défenseurs des vertus anciennes ; pour ceux qui, comme vous, les ont scellées de leur sang dans les champs de la Bretagne.

BADOUILLET.

Mon sang ?... Scellé ?... Les champs de la Bretagne ?... (*Il regarde sa femme qui lui fait un signe, et il dit à part.*) Je dis comme elle.

MADAME BADOUILLET, *à part, retenant un éclat de rire.*

Pauvre Badouillet !

LA COMTESSE.

Vous avez marché sur les traces des Lescure et des Charette.

BADOUILLET.

Quelle charette ?... (*Sa femme lui fait signe de dire oui.*) Oui, oui !... Certainement !... J'ai marché là dessus.

LA COMTESSE.

Comme eux vous avez combattu : vous fûtes blessé comme eux.

BADOUILLET.

Blessé ?... (*A part.*) C'est quelque conte de Bernerette.

LA COMTESSE.

Racontez-moi en quelle occasion, comment, dans quelle affaire ?...

BADOUILLET.

Dans quelle affaire ?... Ah ! ah !... (*A part.*) Et Bernerette qui ne me prévient pas !

MADAME BADOUILLET, *à demi-voix.*

Sa blessure a un peu troublé ses souvenirs.

LA COMTESSE.

C'est donc cela ?

MADAME BADOUILLET.

Mais que de fois il m'a dit : (*d'un ton déclai-*

*matore, et comme récitant une chose apprise.*)

La Vendée !... cette terre fidèle, où la noblesse donna les dernières preuves de ce courage intrépide qui avait fait sa force et sa gloire !... Voilà !...

LA COMTESSE.

C'est bien, M. de Saint-Cernin.

BADOUILLET.

Certainement que c'est bien !... (*A part.*) Où diable Bernerette a-t-elle pris ça ?

MADAME BADOUILLET.

La Vendée, la Révolution, les Émigrés... Je connais ça, moi !... (*A part.*) M. Paul de Kock... dans *l'Homme aux trois culottes* !... Quel livre instructif !....

LA COMTESSE.

Je vois avec joie, que mon fils aura en vous des voisins tout-à-fait dans mes principes et dans mes idées !... Les jeunes gens sont si disposés à croire qu'il n'y a de bien que ce qui est nouveau !... Alfred ne veut-il pas être Député ! Eh bien ! je vous le recommande : vous pourrez gagner sa confiance, en servant ses projets, en l'aidant de votre crédit, et il aura au moins un digne protecteur... et de notre bord !

BADOUILLET.

De notre bord !... Oui !

LA COMTESSE.

Cela vaudra mieux que l'appui qu'il a trouvé ce matin.

BADOUILLET

Ah ! il a un autre appui ?

LA COMTESSE.

Il m'a confié qu'il a rencontré aujourd'hui une espèce d'imbécille... qui dispose de quelques voix, et qui les lui a offertes.

BADOUILLET, *cherchant.*

Qui peut être cet imbécille ?

LA COMTESSE.

De pareilles protections compromettent !... Un homme du peuple... un marchand retiré, que le petit commerce consulte pour voter.

BADOUILLET, *se grattant le front.*

Un marchand retiré... imbécille ?... Ça m'étonne !

MADAME BADOUILLET, *vivement.*

Est-ce que nous connaissons cela ?

LA COMTESSE.

Ni moi, non plus !... Je ne l'ai jamais vu... Mais c'est un enrichi... Un homme qui a passé sa vie à gagner de l'argent... Quelle horreur !

BADOUILLET.

Mais... ça vaut mieux que de le voler.

LA COMTESSE, *riant.*

Enfin... c'est tout ce qu'il y a de pire !... Un stupide épicier !

BADOUILLET, *se levant.*

Un épicier ?...

MADAME BADOUILLET, *à part.*

Dire cela à ce pauvre cher homme, qui a passé sa belle jeunesse entre le poivre et la cannelles.

LA COMTESSE, *se levant aussi.*

Remettez-vous. M. de Saint-Cernin !... Si je vous ai parlé de cela, c'est que mon fils n'a pas craint, m'a-t-il dit, d'inviter cet homme à dîner chez lui aujourd'hui, et cela fait que je ne vous retiens pas.

MADAME BADOUILLET, *passant près de son mari, à part.*

Ça s'embrouille !

BADOUILLET, *bas et en colère.*

Allons nous en, Bernerette !... Nous ne sommes pas invités.

## SCENE X.

LES MÊMES, ALFRED, *sortant de son appartement à gauche du public.*

ALFRED,  
Ah ! Déjà arrivés ? Tant mieux ! (*Alfred est très-pâle.*) Pardon, ma mère, si je vous ai fait attendre.

VALÉRIA, *avec inquiétude et à mi-voix.*  
Comme il est pâle !... Plus pâle que vous, Alvarès, qui avez été blessé !

ALVARÈS, *à mi-voix.*  
Lui, qui est si heureux !...

LA COMTESSE, *à Alfred.*  
Monsieur et Madame de Saint-Cernin qui sont venus.....

ALFRED.  
J'y comptais bien !...

LA COMTESSE.  
Ah ! vous vous connaissez ?

ALFRED, *à part.*  
J'avais pourtant prévenu ma mère !.....  
(*Haut.*) Nous dinons ensemble.... (*Aux Badoillet.*) n'est-il pas vrai ?

LA COMTESSE, *surprise.*  
Ah !....

MADAME BADOUILLET, *bas à son mari.*  
Tu vois bien que nous sommes invités.

BADOUILLET, *bas.*  
Je ne comprends plus.

VALÉRIA, *à son mari.*  
Vous avez l'air souffrant, Alfred ?

ALFRED.  
Non, Valéria, non !... (*A Badoillet en passant près de lui, et essayant de prendre un air gai.*) Ça va bien aussi depuis ce matin?... (*Il lui tend la main.*)

LA COMTESSE.  
Vous avez vu monsieur ce matin, et il ne me le disait pas.

ALFRED.  
Nous avons parlé d'affaires.

MADAME BADOUILLET.  
Laissons-les continuer. (*Elle cherche à écarter et à distraire la comtesse.*)

LA COMTESSE.  
Puisque nous sommes réunis, je propose une promenade dans le parc, avant le dîner.

ALFRED.  
Je demande à rester, moi, un peu de fati-

gue... J'ai visité avec Monsieur les principaux électeurs.

LA COMTESSE.

Ah !

ALFRED, *à Badoillet.*

Vous avez de l'influence, Monsieur.... beaucoup d'influence !...

BADOUILLET, *à part.*

Ah ça ! mais, est-ce que je serais l'imbécille ?...

ALFRED, *s'adressant à madame Badoillet.*  
Tout le commerce des environs ne vote que d'après votre mari.

BADOUILLET, *à part.*

Je crois que je suis...

ALFRED.

Aussi, je remets mes affaires entre ses mains, et je ne devrai ma nomination qu'à lui seul.

BADOUILLET, *à part.*

Décidément, c'est moi qui suis l'imbécille.

MADAME BADOUILLET, *bas.*

Tais-toi donc ; nous dinons au château.

BADOUILLET, *bas.*

Allons nous en !

MADAME BADOUILLET, *bas.*

Je veux que tu restes.

AIR : Ici nous accourons. (*Homéopathic.*)

LA COMTESSE.

Je veux, avant dîner,  
Vous faire admirer ma demeure :  
On peut se promener,  
Car il nous reste au moins une heure.

A Badoillet.

Allons, Monsieur, votre bras !

MADAME BADOUILLET, *à son mari qui hésite.*

Pourquoi donc cet embarras ?  
L' bras d'un' comtesse ! Quel honneur !  
Pour toi comme c'est flatteur !

BADOUILLET, *bas.*

Je pense comme toi,  
Et pourtant, ça me contrarie ;  
Elle a, devant moi,  
Dit du mal de l'épicerie.  
(*Madame Badoillet pousse son mari.*)

ENSEMBLE.

BADOUILLET, MADAME BADOUILLET.

Il faut, qu'avant dîner,  
Nous admirions votre demeure :  
On peut se promener.  
Car il nous reste au moins une heure.

LA COMTESSE.

Je veux qu'avant dîner, etc.

VALÉRIA, ODÉLIE.

Il faut qu'avant dîner  
Vous admiriez notre demeure, etc  
(*Alvarès prend le bras de Valéria, la comtesse celui de Badoillet, Odélie celui de madame Badoillet.*)



SCÈNE XI.

ALFRED, seul.

*(Pendant toute la scène précédente il a paru souffrant et contrainct; on l'a vu plusieurs fois porter la main à sa blessure; il a reconduit tout le monde jusqu'au fond, et quand la porte a été refermée, il revient précipitamment vers la porte de l'appartement où est Hermance; il la secoue en essayant d'ouvrir.)*

Fermée!... en dedans!... Ah! Valéria ou sa sœur aura tourné la clef en sortant!... *(Il revient sur le devant.)* Hermance?... Oh! c'est impossible!... Comment ai-je pu un moment penser?... Comment ai-je pu écouter ce stupide valet? Ah! c'est que je ne sais... aujourd'hui ma tête est brûlante... je souffre!... la fièvre... *(Il s'étend sur le petit canapé où les trois sœurs se sont assises.)* Cherchons un peu de repos!... *(Il appuie sa tête dans sa main.)* Si je pouvais dormir!... *(Pendant tout ce monologue, trémolo à l'orchestre.)*

SCÈNE XII.

ALFRED, assoupi, HERMANCE, ouvrant doucement la porte de la chambre.

Air : Le trouble et la frayeur. *(Romance du Domino Noir.)*

HERMANCE.

Est-ce toi, chère sœur, qui frappes, qui m'appelles? Non, je suis seule ici!... que vois-je? ah! plus d'effroi! Le ciel veut mettre un terme à mes douleurs cruelles!

ALFRED, endormi.

*(Parlé.)* Hermance!...

HERMANCE, continuant l'air.

Alfred!... Il dort!.. Et rêve de moi!

Oui, c'est Alfred qui rêve de moi!

DEUXIÈME COUPLET.

Alfred, plus de chagrins! Dieu te rend ton Hermance! Celui que j'adorais est encor tout pour moi!

ENSEMBLE.

ALFRED, rêvant.

Qu'ai-je vu? quel prodige! Est-ce elle en ma présence?

HERMANCE.

Ce n'est point un prodige! elle est en ta présence!

Alfred! Alfred! ah! c'est bien toi!

ALFRED, rêvant.

Hermance! Hermance! Est-ce bien toi?

ALFRED, s'éveillant et poussant un cri.

Hermance!...


HERMANCE.

Alfred!...

ALFRED, stupéfait et cherchant à rassembler ses idées.

Mon Dieu!... est-ce bien elle?

HERMANCE.

Oui, moi!... revenue pour être à vous, Alfred!... Ah! laissez-moi vous expliquer d'abord ce qui vous semble un prodige!... Le ciel sauva ma vie, parce qu'il avait sauvé la vôtre!... Mon Dieu! il y a donc des bonheurs aussi grands que le désespoir?... J'arrive, je vous vois...  


Et le nom qui s'échappe de vos lèvres est le mien!... Ainsi, j'étais donc restée dans votre cœur, comme vous dans le mien? Involontairement, et dans le sommeil, c'est moi qui vous occupais!... Ah! toutes les paroles, tous les serments ne m'auraient pas autant convaincue, autant touchée!... Alfred vit!... et il m'aime toujours!

*(Pendant toute cette tirade, Alfred qui, d'abord, avait été sous l'empire de la première impression, reprend peu à peu ses idées.)*

ALFRED, troublé.

Ah!... comment oublier celle qui voulut mourir pour moi?

HERMANCE.

Oh! que la vie sera belle après de telles épreuves!... Avec la confiance qu'elles font naître!... avec la joie qui enivre mon ame!

ALFRED, avec trouble.

Ah!.. Hermance!...

HERMANCE.

Mais vous semblez pâle et tremblant, Alfred?

ALFRED.

Une souffrance cruelle, en effet!...

HERMANCE.

Mais peu dangereuse, j'espère!... Mes soins... mon amour... Est-ce que le mal résiste au bonheur, mon Alfred?

ALFRED, avec désespoir.

Vous avez bien tardé à venir, Hermance!...

HERMANCE.

Jamais je ne serais sortie du couvent où je vous pleurais, si je n'avais su dernièrement que vous étiez rendu à la vie!.. Alors je suis venue vous consacrer la mienne!... Maintenant, nous irons ensemble à votre mère.

ALFRED, très-troublé.

Gardez-vous de la voir.

HERMANCE.

Elle se laissera toucher par tant de malheurs et de constance!... Déjà j'ai vu mes sœurs,

ALFRED.

Vos sœurs?

HERMANCE.

Elles parleront aussi pour moi à votre mère.. Valéria me l'a promis.

ALFRED, effaré.

Valéria?... vous avez parlé à Valéria?

HERMANCE, le regardant avec surprise.

Mais qu'y a-t-il donc?... Que se passe-t-il en vous?..

ALFRED.

Je ne puis le dire.

HERMANCE.

Mais cette douleur... ce n'est pas seulement un mal physique!.. L'inquiétude... l'effroi...

ALFRED.

Ne m'interrogez pas, Hermance.

HERMANCE, effrayée.

Que je n'interroge pas? Que puis-je donc apprendre?... Mais vos paroles, votre joie, vos larmes, à l'instant, n'ont-elles pas tout dit?... Vous m'aimez!... Y a-t-il autre chose pour

moi dans le monde?... Parlez donc! parlez sans crainte!... Vous seul, Alfred, donnez, pour moi, du prix à la vie!... Le reste n'est rien!... ne peut me toucher en rien.

ALFRED, *avec douleur.*

O mon Dieu!... c'est impossible!

HERMANCE.

Impossible?... Quoi donc?

ALFRED.

Hermance, vous savez si votre bonheur m'est cher?... S'il fallait ma vie, je la donnerais avec joie!... Vous avez surpris ma pensée?... c'est le ciel qui l'a voulu... pour consoler votre cœur!... Oui, vous avez surpris mon secret... Ce n'est pas moi... ce ne peut être moi, entendez-vous, qui vous ai dit: Je vous aime!... Et maintenant partez... éloignez-vous... éloignez-vous pour toujours!

HERMANCE, *avec un cri de désespoir.*

Vous me chassez?... vous!...

ALFRED.

Chasser Hermance?... mais ce n'est pas possible!... Je n'ai pas dit cela!... ah!... mes paroles sont troublées comme mon cœur... comme ma tête!... Est-ce que je puis chasser Hermance?... Mais est-ce qu'elle peut rester ici?

HERMANCE, *avec égarement.*

Au nom du ciel, parlez!... Quelque soit mon sort, que je le sache!... Vous détournez les yeux?... Mais regardez-moi donc au contraire!... Regardez-moi tremblante, effrayée... demandant la vérité!... la vérité tout entière!... oui, mon arrêt!... Chaque minute d'inquiétude est un siècle de tourment!... Alfred, ayez pitié de moi!

ALFRED, *avec désespoir.*

C'est affreux!... Et mon silence...

HERMANCE.

Il me tue!

ALFRED, *près de se trouver mal.*

Il le faut!... Il faut que je parle!...

HERMANCE.

Tout, plutôt que cet effrayant silence!

ALFRED, *d'une voix affaiblie.*

Oui... Valéria...

HERMANCE, *étonnée.*

Ma sœur?...

ALFRED, *d'une voix faible.*

Votre sœur... Valéria... elle est ma femme!

HERMANCE, *poussant un cri.*

Ah!... *(Elle court violemment de l'autre côté de la scène.)*

ALFRED, *tombant sur le canapé.*

Grâce!... grâce!... Je me meurs!... *(Il s'évanouit.)*

HERMANCE, *avec un désespoir concentré.*

Elle est sa femme!... Valéria!... Et je suis ici!... chez elle!... chez sa mère qui me hait! chez sa

femme qui me hait!... chez lui!... l'époux d'une autre... et qui me chasse!... Mais fuyons donc!... Pourquoi suis-je encore là?... immobile... ne pouvant fuir?... Mais comment me cacher à tous les regards?... Chassez-moi donc, Alfred!... chassez-moi!... *(Elle le regarde.)* Ah!... lui aussi est immobile et glacé!... *(Elle court à lui.)* Sans connaissance!... Alfred!... Et il faut le fuir!... Oh! mon Dieu!... mon Dieu!...

*(Elle va à la table, sonne violemment, puis ouvre la petite porte du premier plan, à droite du public, et disparaît.)*

## SCÈNE XIII.

ANDRÉ, *entrant vivement.*

Ciel! Monsieur se trouve mal!... Du secours!... du secours!... Mesdames, venez!...

## SCÈNE XIV.

ALFRED, *évanoui*, VALÉRIA, LA COMTESSE, ODÉLIE, ANDRÉ, BADOUILLET, MADAME BADOUILLET.

VALÉRIA, *accourant la première.*

Quel bruit?... Alfred?... Ah!... du secours!... Alfred!... *(On s'empresse autour de lui.)*

ALFRED, *revenant à lui.*

Où suis-je?... *(Étonné, il fait un mouvement en voyant Valéria; il regarde autour de lui, cherche s'il verra Hermance, et voit tous les autres qui l'entourent.)* Où est-elle?...

VALÉRIA.

Me voici, mon ami!... votre mère, votre sœur, votre femme!...

ALFRED.

Ah!... une vision... un rêve!...

LA COMTESSE.

La fièvre vous accable.

VALÉRIA, *prenant son bras gauche.*

La fièvre?... *(Elle pousse un cri, en voyant sa blessure.)* Ah!... une blessure!... à cette main?... Vous vous êtes battu!... Ah!... c'est avec Alvarès!... *(A mi-voix.)* Pour elle!... pour Hermance!... *(Elle s'éloigne un peu et dit à elle-même avec une douleur amère.)* Oui... celle qu'il a aimée... qu'il aime encore... c'est Hermance!... ma sœur!... et elle est là!...

*(On prodigue des secours à Alfred, Valéria reste les yeux fixés sur la porte de l'appartement où elle croit qu'Hermance est encore; la toile tombe. Toute cette dernière scène a été accompagnée par un tremolo à l'orchestre.)*





# ACTE III.

Même décoration qu'aux deux premiers actes. Il fait nuit ; la fenêtre du fond est ouverte ; on voit le parc éclairé par un beau clair de lune. Au lever du rideau , musique douce à l'orchestre ; sur les dernières mesures une pendule sonne minuit.

## SCÈNE I.

HERMANCE, seule, debout ; la petite porte du 1<sup>er</sup> plan est entr'ouverte.

Valéria!... Elle est sa femme!... Près de lui!... à présent!... toujours!... Mon Dieu!... mon Dieu!... Et moi, j'ai pu le fuir, étendu là, pâle, inanimé!..

AIR : de l'Orpheline (Loïsa Puget).

Sa douleur éteint ma colère :  
Il souffre ! Ah ! s'il allait mourir ?  
Et celle qui lui fut si chère ,  
Ne peut même le secourir !  
Pour elle, quel sort se prépare ?..  
Ses pieds ne peuvent s'arracher  
De ces lieux , où tout la sépare  
De celui qu'elle y vint chercher !..  
Dieu, qu'elle appelle,  
Sois son appui !  
Pitié pour elle ,  
Pitié pour lui !  
Pitié pour elle ! (bis.)  
Pitié, mon Dieu ! pitié pour lui !

Ah ! quand je voulus mourir parce qu'il était perdu pour moi, il n'était pas à une autre, du moins!... Et c'est ma sœur!... Oh ! fuyons!... (Elle s'approche de la petite porte). Qu'entends-je?... du bruit, là?... (Elle recule et va vers le balcon.) Quelqu'un... (Elle écoute et indique la chambre d'Alfred). Là aussi, du bruit?... (Elle entre doucement sur le balcon.)

## SCÈNE II.

HERMANCE, sur le balcon, ANDRÉ, entrant par la petite porte, une lanterne à la main, puis LA COMTESSE DE SELCOURT, sortant de chez son fils.

ANDRÉ.

Là!... voilà!... (Il pousse un cri en voyant la comtesse de Selcourt qui sort de l'appartement de son fils). Ah!...

LA COMTESSE.

Eh bien?...

ANDRÉ, se remettant.

Ah ! c'est vous, madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Et qui donc pourrait-ce être? Tout dort au château, je l'espère, à pareille heure ; et tout

est fermé de manière à ce que personne ne puisse y pénétrer.

ANDRÉ.

Oh ! certainement ! Je viens encore, ainsi que vous l'avez ordonné, de fermer la porte du petit escalier en bas ; voici la clef.

LA COMTESSE, prenant la clef.

Ainsi, toutes les portes du château qui donnent dans la cour et dans le parc?...

ANDRÉ.

Sont barricadées.

LA COMTESSE.

C'est bon !

ANDRÉ.

Et si le médecin venait pour M. le Comte.... il n'entrerait donc pas ? Madame de Saint-Cernin avait dit en partant qu'elle allait envoyer celui du village.

LA COMTESSE.

Nous l'avons attendu toute la soirée : sans doute il était absent, ou elle a oublié de l'avertir. Maintenant, on peut s'en passer ; Alfred dort paisiblement, et son valet de chambre veille à son côté. (Elle indique la petite porte). Fermez encore cette porte, et donnez-moi la clef : alors tout sera fini.

ANDRÉ, il va fermer la porte, et vient en remettre la clef à la Comtesse.

Il y a bien une autre sortie sur le parc, qui a été nouvellement ouverte.

LA COMTESSE.

Et où cela ?

ANDRÉ.

Oh ! il n'y a rien à craindre, c'est dans l'appartement de madame votre belle-fille, là!... (Il indique la porte latérale à droite du public.)

LA COMTESSE.

Ah!...

ANDRÉ.

Comme Madame est un peu peureuse aussi, elle nous l'a fait fermer de son côté, ce matin : il n'y a que de sa chambre qu'on puisse l'ouvrir ; ainsi, pas de danger ! (Il va allumer les bougies sur la cheminée.)

LA COMTESSE, sur le devant, réfléchissant.

Valéria... Elle était bien pâle et bien troublée pendant toute la soirée!... Elle regardait Alfred avec crainte, avec effroi!... Lui, il détournait les yeux!... Il ne lui a pas adressé la parole une seule fois... Elle s'est retirée avec empressement dans sa chambre, dès que je lui en ai témoigné le désir... Elle n'a point demandé à veiller Alfred... Lui, il ne l'a point

retenue... Je suis restée seule avec mon fils,<sup>25</sup> espérant qu'il parlerait... et pas un mot!... Et ces sorties mystérieuses dont André parlait ce matin?... (*A André, qui, pendant cette tirade, a été allumer sur la cheminée*). Je ne me coucherai pas cette nuit, et je reviendrai savoir comment se trouvera mon fils : s'il survenait quelque chose, venez à l'instant m'avertir. (*Elle sort par le fond.*)

## SCÈNE III.

HERMANCE, sur le balcon, ANDRÉ, puis VALÉRIA, ensuite ALVARÈS.

ANDRÉ, frappant doucement à la porte de la chambre de Valéria, à droite du public.

(*A lui-même*). Il n'y a pas un moment à perdre, puisque la mère doit revenir.

VALÉRIA, sortant de chez elle, avec agitation.

Eh bien ! André, avez-vous prévenu mon cousin Alvarès ?

ANDRÉ, montrant la porte du fond à droite du balcon.

Il est là ! madame de Selcourt est sortie, mais elle reviendra plus tard. (*Il va à la porte désignée, l'ouvre; Alvarès paraît.*)

VALÉRIA, agitée.

C'est bon !... j'aurai le temps de parler à Alvarès... Veillez là-bas !...

(*André disparaît par l'autre porte du fond.*)

ALVARÈS.

Me voici à vos ordres.

HERMANCE, paraissant sur le balcon, regardant et écoutant.

(*A part*). Alvarès !... Valéria !...

VALÉRIA, à Alvarès, avec agitation.

Vous pensez bien qu'un intérêt puissant a pu seul déterminer cette entrevue, Monsieur.

ALVARÈS, doucement.

Dites mon cousin...

VALÉRIA.

Oui, mon cousin, mon parent !... Ce titre me donne du courage, et, en ce moment, j'en ai besoin !... Voulez-vous me promettre, Alvarès, me jurer de me rendre le service que je vais exiger de vous ?

ALVARÈS.

J'en donne ma parole de gentilhomme !... fallût-il exposer mes jours.

VALÉRIA.

Je vous demande d'abord la vérité... Oui, de me dire la vérité tout entière, et sans détour.

ALVARÈS.

Aviez-vous besoin de mon serment pour cela ?

VALÉRIA.

J'ai craint votre bonté, vos ménagements pour ma faiblesse; mais il est des cas pourtant où il faut tout savoir, et ne pas hésiter à toucher à des choses délicates... Vous avez aimé ma sœur Hermance ?

ALVARÈS.

Plus que ma vie.

VALÉRIA.

Un autre aussi... l'aima... avec une passion... qui fut partagée ?

ALVARÈS.

Ah ! Valéria, pourquoi ce souvenir ?

VALÉRIA.

Vous vous êtes battu pour elle... avec lui !... avec Alfred !... et deux fois ! Réconciliés tous deux, vous avez obtenu la confiance de mon mari, il vous a parlé... et c'est là que je rappelle votre serment de dire la vérité !... Alfred était ici avec vous, ce matin même !... Il vous parlait d'Hermance, n'est-il pas vrai ?... Que vous a-t-il dit ? Je veux le savoir !... Il faut absolument que je sache tout !

ALVARÈS.

Je tiendrai mon imprudente promesse... Le comte de Selcourt m'a dit, en effet...

VALÉRIA, avec anxiété.

N'hésitez pas !... je suis préparée à tout.

ALVARÈS.

Pourquoi hésiterais-je, quand celle qu'il aime n'existe plus ?

VALÉRIA, à part, avec joie.

Ah !... il ne l'a pas vue !... Tout n'est pas perdu !

ALVARÈS.

Une mort malheureuse...

VALÉRIA.

Pour lui !... Je sais tout le passé !... Mais il n'a rien dit de plus aujourd'hui ?

ALVARÈS.

Il a parlé des regrets donnés à sa mort... de l'amour qu'il eut pour elle... de l'émotion que son nom lui cause encore.

VALÉRIA.

Que serait-ce à sa vue !

ALVARÈS, très-troublé.

Sa vue ?... Ah ! s'il revoyait Hermance ; si, par un miracle impossible...

VALÉRIA, avec effroi.

A juger de son émotion par la vôtre, Hermance reprendrait tous ses droits... Et moi, repoussée, haïe peut-être...

(*Hermance, qui écoute, s'avance doucement et peu à peu.*)

ALVARÈS.

Oh ! non, non !... Alfred vous aime, Valéria.

VALÉRIA, avec passion.

Ah ! Alfred ne m'aime pas !... Il ne m'aime pas, du moins, comme il a aimé Hermance !... Comme il l'aimerait, s'il la revoyait !... Elle, si passionnée !... si belle ! si dévouée !... Elle qui a voulu mourir de sa mort... et qui ne vit que de sa vie !

ALVARÈS, poussant un cri.

Elle vit !

VALÉRIA, avec passion.

Elle qui sort du tombeau pour le réclamer !... qui vient faire valoir ses droits, et l'arracher... au monde !... Elle qui l'adore, sans savoir encore qu'elle en est adorée !... (*A ce moment, Hermance est arrivée tout près d'elle; Valéria se retourne et jette un cri.*) Ah !...



ALVARÈS, *reculant à son aspect.*

Ciel !...

HERMANCE, *calme et solennelle.*

Elle qui sait tout, et qui va partir pour tous les jours !

VALÉRIA, *à ses pieds.*

Pardonne, Hermance !... pardonne !...

HERMANCE, *reculant.*

La femme d'Alfred !...

VALÉRIA, *saisissant sa main et la pressant dans les siennes.*

Sa vie... dépend de toi.

HERMANCE.

Je pars !

VALÉRIA, *avec exaltation.*

Ah ! je sais trop que c'est lui donner la tienne.

HERMANCE, *avec attendrissement.*

Mais c'est ma sœur !... (*Elle la relève, l'embrasse, et reprend avec une espèce de calme fébrile.*) Pourtant, pas un moment !... pas une minute !... J'ai du courage... mais qui sait si j'en aurais plus tard ?.. Si j'allais le revoir ?... S'il me revoyait, lui ?... Ma sœur... (*Elle lui prend les mains et tremble en se contraignant.*) On n'est pas toujours sûr de maîtriser son cœur... de commander à ses larmes, à son émotion, à son désespoir !... Il faut que je parte à l'instant !..

VALÉRIA, *hésitant.*

Tout est fermé.

HERMANCE.

Ta chambre offre une issue.

VALÉRIA.

Oui... mais des dangers... la nuit...

HERMANCE, *allant vivement à Alvarès.*

Alvarès, vous devez me haïr ?.. Je l'ai mérité !.. En ce moment, je n'ai nul appui, nul défenseur ! nul ami !.. On peut me perdre, et se venger de moi sans danger..... Eh bien ! je me confie à vous !.. à vous seul !.. Venez, accompagnez-moi... protégez-moi !.. Le voulez-vous ?

ALVARÈS.

Partons ! Et merci pour ce seul bonheur que j'aurai dans ma vie.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÉ, *accourant.*

ANDRÉ.

Madame la comtesse de Selcourt sort de son appartement pour venir ici.

VALÉRIA *à Alvarès.*

Partez donc... et à l'instant ! Un vêtement à moi recouvrira le sien ; à l'extrémité du parc, le jardinier ouvrira en croyant que c'est moi, et on gagne si vite le village après cela...

HERMANCE, *allant à André, vivement et à mi-voix.*

André, au nom de ta mère, qui fut presque la mienne, le secret, je t'en conjure ! .... Tu ne m'as pas vue... Je ne suis pas venue ici... (*Elle la regarde étonnée.*) Et, si tu as parlé, si l'on croit m'avoir vue, dis qu'on se trompe..... que

C'est une erreur... car je ne vis plus.... Je suis morte pour tous !...

ANDRÉ, *extrêmement effaré.*

Vous dites ?..

HERMANCE.

Qu'il faut m'obéir !... Le promets-tu ?

ANDRÉ, *tremblant.*

Je promets... Je ferai... tout ce que vous voudrez.

HERMANCE.

Maintenant... Allons !

ALVARÈS *à Valéria.*

Mes soins et mon obéissance à toutes les volontés de votre sœur.

ENSEMBLE.

Air : De 86 moins un.

ALVARÈS, HERMANCE.

Partons, partons, et faisons silence !

Quittons ces lieux,

Éloignons-nous tous deux !

Voici l'instant ! Courage et prudence !

On peut venir.

Hélas, il faut fuir !

VALÉRIA.

Partons, partons, et faisons silence !

Quittez ces lieux,

Éloignez-vous tous deux ?

Voici l'instant : Courage et prudence !

On peut venir,

Hélas, il faut fuir !

(*Ils entrent dans la chambre de Valéria.*)

#### SCENE V.

ANDRÉ *seul, s'asseyant.*

Mes jambes tremblent sous moi.... J'en ferai une maladie...

#### SCENE VI.

ALFRED, *sortant de sa chambre, ANDRÉ, puis LA COMTESSE.*

ALFRED.

Je souffre... je ne puis dormir !.. (*Il aperçoit André, et s'anime.*) Ah ! André..... où est-elle ? que fait-elle ?..

ANDRÉ.

Qui cela ?

ALFRED, *avec impatience.*

Hermance !

ANDRÉ, *reculant.*

Que dites-vous, M. le Comte ?

ALFRED.

Hermance... qui est ici.... que j'ai vue.... et toi aussi !

ANDRÉ, *effaré.*

Moi ?.. Je ne l'ai pas vue !.. Elle n'est pas venue !.. C'est une erreur !.. Elle ne vit plus.... Elle est morte !

ALFRED.

Malheureux !.. mais tu es fou !... (*A lui-même.*) Ou bien moi-même ?.... Ah ! ce n'est pas possible !.. Je l'ai vue... Je lui ai parlé.... Tu le sais bien !..

ANDRÉ, effaré.

Je ne sais rien.... rien du tout !... Je n'ai vu personne !.. Je me suis trompé si j'ai dit cela... ou M. le Comte se trompe !..

ALFRED, passant la main sur son front.

Ce nouveau trouble jeté dans mon esprit..... Ah ! était-ce donc un rêve de mon imagination en délire ?.. (*Il le rappelle.*) André... (*Il aperçoit la comtesse qui entre.*) Ah ! ma mère !.... (*André, qui s'était approché, recule et sort.*)

LA COMTESSE, allant à Alfred.

Bien étonnée de vous trouver ainsi debout, et hors de votre chambre, quand je vous avais laissé paisiblement endormi, quand vous avez besoin de repos.

ALFRED.

Je n'en pouvais trouver : je cherche l'air, le frais... ma tête est brûlante, ma poitrine aussi... j'ai peine à respirer.... Ici, je serai mieux. (*Il s'approche du balcon.*) La nuit est calme, fraîche, superbe !.. Voyez, ma mère !.. Les rayons de la lune tombent si clairs et si lumineux qu'on distingue tous les objets.... Les arbres, les allées du parc... tout est visible !.... (*Il respire.*) Une belle nuit dans la campagne, comme cela fait du bien !..

LA COMTESSE, qui est avec lui près du balcon.

Mais... ne vois-je pas quelqu'un ?..

ALFRED, avec insouciance.

Quelqu'un de la maison cherchant une promenade solitaire.

LA COMTESSE.

Une seule issue... Une seule femme...

ALFRED, vivement.

Que soupçonnez-vous donc ?.. Valéria ? Vous vous trompez, ma mère.

LA COMTESSE, regardant au balcon.

Je ne me trompe pas.

ALFRED, regardant.

Oui, c'est elle ! c'est bien elle !.. avec un jeune homme !.. Ils vont sortir du parc.

LA COMTESSE.

Ils ne sortiront pas.

ALFRED.

Valéria ?.. Est-ce possible, grand Dieu ?..

Fragment du final du deuxième acte de l'Ange Gardien. (Musique de Doche).

LA COMTESSE.

Toute retraite est interdite,  
Et, grâce à mes soins, de la fuite  
Ils ont déjà perdu l'espoir :

Dans un moment nous allons tout savoir.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, ODÉLIE, ANDRÉ, accourant.

ODÉLIE.

Pourquoi ces cris dans le jardin ?  
(*A part.*) Grand Dieu ! si c'était mon cousin !

ANDRÉ.

Quel bruit ! j'accours pour vous défendre.  
Écoutez !

LES AUTRES.

Écoutons !

LA COMTESSE.

On approche.

ALFRED.

A quoi dois-je m'attendre ?

(*Ici le chant s'arrête, la musique continue en sourdine à l'orchestre.*)

ALFRED.

C'est trop tarder, ma mère !... Entrons !...  
(*Valéria sort de la porte latérale à droite du public.*)

VALÉRIA.

Alfred ici !... Tout est perdu !

ALFRED.

Qu'a-t-elle dit ?... Serait-il vrai ?.... Son trouble... son effroi...  
(*Madame Badouillet a paru à la porte du fond, s'est arrêtée et a écouté.*)

MADAME BADOUILLET, à part.

Comment ?... on la soupçonne ?... Pauvre chère dame !...

LA COMTESSE.

Hélas, oui ! tout est perdu pour leur bonheur à tous deux.

MADAME BADOUILLET, à part.

Oh ! il faut que je la sauve !..

(Le chant reprend.)

## ENSEMBLE GÉNÉRAL.

ALFRED.

C'est donc elle ? Pâle, interdite !  
Juste Dieu ! que vais-je savoir ?  
Pourquoi, la nuit, prendre la fuite ?  
N'est-il donc plus aucun espoir ?

ODÉLIE.

C'est ma sœur ! Elle est interdite !  
Et, bientôt, on va tout savoir ;  
Mais, la nuit, pourquoi cette fuite ?  
Comment calmer son désespoir ?

MADAME BADOUILLET, à part.

Pauvre femme ! Elle est interdite ?  
Mais l'époux ne doit rien savoir :  
Il faut la sauver, et bien vite !  
Entre femmes, c'est un devoir.

VALÉRIA.

Devant eux, je reste interdite,  
Mais ils ne doivent rien savoir :  
Puisse Hermance prendre la fuite,  
Puisse Alfred ne pas la revoir !

ANDRÉ.

C'est Madame ! Elle est interdite !  
Et, bientôt, on va tout savoir ;



La pauvre Hermance, de la fuite,  
Hélas ! n'a pu garder l'espoir.

LA COMTESSE.

Vous voilà tremblante, interdite !  
Parlez, nous voulons tout savoir :  
Pourquoi, la nuit, prendre la fuite ?  
Expliquez-vous ; c'est un devoir !

MADAME BADOUILLET, *s'avançant.*

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?...  
(*Mouvement de tout le monde.*)

LA COMTESSE, *étonnée et contrariée.*

Madame de Saint-Cernin !...

MADAME BADOUILLET.

Elle-même !... qui a eu bien de la peine à  
se faire ouvrir par votre jardinier. Qu'est-ce  
donc qui se passe ? Toute la maison sur pied,  
même les malades ! Tout le monde soupçonné ?...  
même les innocents !... Et ça, parce qu'on m'a  
vue courir dans le parc !

(*Mouvement de tout le monde.*)

LA COMTESSE ET ALFRED.

Vous ?

MADAME BADOUILLET.

Oui ! moi !... Que serait-ce donc, si l'on m'a-  
vait vue courir les grandes routes, comme je  
viens de le faire pour vous ? Oui, pour amener  
un médecin !... Celui du pays était occupé pour  
toute la nuit chez la femme du sous-préfet, qui  
avait la migraine.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BADOUILLET. (*Il arrive essoufflé ;  
ses sous-pieds sont cassés ; son col est déran-  
gé ; il est poudreux ; il s'arrête un instant  
au fond.*)

ALFRED, à madame Badouillet.

Quoi !... c'était vous qui étiez tout-à-l'heure  
dans le parc ?

MADAME BADOUILLET.

Eh, sûrement !...

VALÉRIA, à part.

Excellente femme !...

BADOUILLET, à part, au fond.

Ah !...

MADAME BADOUILLET.

Est-ce que, par hasard, vous auriez cru que  
c'était votre femme ?... Est-ce que vous la  
soupçonneriez, elle qui a un mari si gentil ?

BADOUILLET, à part, au fond.

Oh !... (*Il s'avance.*)

MADAME BADOUILLET, à part, et contrariée.

Allons !... voilà Badouillet, à présent !

BADOUILLET, *colère et jaloux.*

Et le jeune homme ?

MADAME BADOUILLET, à part.

Tiens !... il y avait un jeune homme ?

BADOUILLET, *colère.*

Je vous dis... et le jeune homme ?

MADAME BADOUILLET.

Eh bien ! puisque c'est le médecin que j'ai  
été chercher.

BADOUILLET, *furieux.*

Un médecin ?... lui ?... Elle veut encore me  
faire croire que c'est un médecin !... quand je  
sais tout le contraire !... Un médecin ?...

MADAME BADOUILLET.

Allons, qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce qu'il  
y a ?...

BADOUILLET.

Il y a... Il y a... que je n'en peux plus !...  
que je suis exaspéré, à la fin !...

MADAME BADOUILLET.

Calme-toi ?

BADOUILLET, *furieux.*

Que je me calme !... que ?... (*Se calmant  
tout-à-coup.*) Eh bien ! oui, je me calme !...  
Perce qu'il faut qu'on sache tout !... Quelle  
journée !... J'ai vécu cinquante ans garçon sans  
en avoir une pareille !... Aussi, pourquoi ai-je  
pris une femme ?... Ça n'était pas ma partie !...  
Pourtant, je fais tout ce qu'elle veut... Elle  
m'amène ici pour dîner... Quand je dis dîner...  
n'en parlons pas !... L'indisposition de M. le  
Comte a rendu le dîner... on peut dire... fan-  
tastique !... Bernerette me répétait toujours :  
As-tu bien le cœur de manger, quand ce pauvre  
jeune homme ?... Parce que c'est vrai qu'elle  
a bon cœur, Bernerette !... Elle me fait ensuite  
courir pour lui chez le médecin !... Courir !...  
et, sauf respect, elle m'avait mis des sous-pieds  
et un col... que je ne pouvais pas marcher !...  
Le médecin n'y était pas. Je dis : demain on ira  
en chercher un à Paris. Mais brrrr !... Passe une  
accélérée... Crâc ! elle saute dedans avant que  
j'aie eu le temps d'y regarder !... J'appelle... je  
crie... on me répond : Complet !... Plus rien !...  
lapins, singes, perroquets, tout était placé...  
excepté moi !... et me voilà seul sur la route,  
immobile, regardant la voiture filer !... Ils al-  
laient... des chevaux anglais, bien sûr !...

MADAME BADOUILLET, à part.

Pauvre cher homme !..

BADOUILLET.

Alors je prends ma résolution et mes jambes  
à mon cou... Je vais, je vais... c'était effrayant !..  
j'espérais les rattraper au relais... je ne les ai  
manqués que de cinquante minutes... voilà tout !  
Alors, je me décide à monter dans une voiture  
qui revient par ici... Je me dis : je vais retrou-  
ver ma femme au château avec son médecin !..  
Ah bien oui !... point de médecin ! point de fem-  
me !... point de château ! tout est fermé... et je  
fais trois fois le tour du parc en dehors, pen-  
dant que madame était dedans avec...

MADAME BADOUILLET, à mi-voix.

Tais-toi donc !..

BADOUILLET.

Que je me taise ?... Je voulais bien ne pas  
dire que j'ai été épicier... et pourtant ça me  
coûtait !..

MADAME BADOUILLET, à part.

Allons, voilà les gros mots !

LA COMTESSE.

Que dit-il ?..

BADOUILLET, *éclatant.*

Ah ! ma foi, le mot est lâché !.. Épicier re-

tiré!.. oui!.. épicier!.. et je m'en flatte! et je m'en fais gloire!.. C'est ma femme qui m'a forcé à le cacher!.. mais pourquoi cela?.. Est-ce que, de notre temps, l'épicier n'est pas en honneur? Est-ce qu'il n'est pas tout?.. Oui... mais je ne veux pas qu'il soit... attrapé, l'épicier!.. et attrapé par de prétendus médecins!

ANDRÉ, *qu'était sorti à l'entrée de madame Badouillet et qui rentre.*

Le médecin qui madame vient d'amener étant pressé de retourner à Paris, demande à voir M. le comte le plus tôt possible.

(*Mouvement de tout le monde.*)

BADOUILLET, *confondu.*

Il y a un médecin?

MADAME BADOUILLET.

Et un fameux encore! qui a guéri plus de malades que tu n'as de cheveux sur la tête, vilain jaloux!..

BADOUILLET, *confus.*

Ah! Bernerette!

(*Il veut embrasser sa femme, elle le repousse.*)

ALFRED, *à demi-voix à la comtesse.*

Ma mère... vous vous étiez trompée... et cette pauvre Valéria...

LA COMTESSE, *bas.*

Soit!.. Mais un épicier, mon fils!.. l'inviter!..

ALFRED, *bas et souriant.*

Que voulez-vous? On fait la cour aux rois quand ils sont tout-puissants; au peuple, quand on a besoin de lui.

BADOUILLET, *à sa femme.*

Ainsi, ce n'était pas pour toi ce jeune homme que j'ai parfaitement vu quand il rentrait au château par là... (*Il désigne la chambre de Valéria.*) Car il doit être là!.. je l'ai vu entrer.

LA COMTESSE.

Hein?

VALÉRIA.

Ciel!..

ALFRED.

Qu'entends-je?..

LA COMTESSE.

Mais alors...

ALFRED, *courant se placer entre la porte de la chambre et tout le monde.*

Arrêtez!... Personne ne doit entrer ici que moi!.. Et je demande à rester seul!..

MADAME BADOUILLET, *à son mari.*

Bayard!

BADOUILLET.

Je suis si heureux!..

ALFRED.

Maintenant, laissez-moi tous, je vous prie, pendant quelques instants.

MADAME BADOUILLET.

Et le médecin?

ALFRED.

Je le verrai tout-à-l'heure. Mais personne ne sortira du château avant qu'on sache au juste qui fuyait dans le parc.

VALÉRIA, *à part.*

Et Hermance qui est là!.. Mon Dieu! inspire-moi!

ENSEMBLE.

Air. de M. Doche dans l'Extase.

Oui, l'on doit se taire,

Et le laisser ici.

Pour que ce mystère,

Enfin, soit éclairci.

*Tout le monde sort, excepté Alfred, et Valéria qui vient se placer entre la chambre et son mari.*

## SCÈNE IX.

ALFRED, VALÉRIA.

(*Alfred a reconduit tout le monde, puis revient en scène.*)

ALFRED, *à lui-même.*

Je vais donc tout savoir! (*Il voit Valéria, recule, et dit vivement.*) Vous ici, Valéria?...

VALÉRIA, *tremblante.*

Je suis restée... car c'est mon bonheur... mais vous peut-être... qui vont se décider ici!

ALFRED, *à part.*

Son trouble et sa douleur m'imposent, malgré moi.

VALÉRIA, *à part, très-émue.*

Que va-t-il faire?

ALFRED.

Dieu!... Comme vous êtes pâle et tremblante!.. Que craignez-vous donc?

VALÉRIA.

J'ai toujours été si malheureuse!

ALFRED.

Vous?..

VALÉRIA, *tremblante.*

Voyez-vous, Alfred, je n'ai jamais eu ce bonheur, cette tendresse, qui rendent confiant et joyeux!.. J'avais perdu ma mère... et la vôtre, sévère et froide, n'a jamais eu pour moi ni affection, ni caresses.

ALFRED.

Vous vous trompez.

VALÉRIA.

Vous-même, plus tard... ah! je ne vous fais pas de reproches... mais vous me l'avez avoué... et je le savais bien.... vous ne m'aimiez pas.... vous en aimiez une autre.

ALFRED, *très-troublé.*

Quelle douleur présente vous fait ainsi revenir sur le passé?

VALÉRIA.

Pardonnez-moi!... Ce ne sont pas des plaintes!.. Vous aussi, habitué à céder aux volontés de votre mère, vous m'avez épousée.... pour lui obéir!.. Je souffrais... et vous étiez malheureux!..... C'est bien cruel, Alfred, de penser qu'on fait le malheur de quelqu'un.



ALFRED.

Mais je ne sais pourquoi toutes vos paroles, en ce moment, me troublent et m'effraient.

VALÉRIA.

J'ai vécu sans entendre un mot d'affection.... et l'âme a besoin de tendresse.

ALFRED.

Auriez-vous donc à justifier quelques torts, que vous rappelez ainsi ceux qu'on eut envers vous?

VALÉRIA, *tremblante.*

Et... si cela était?..

ALFRED, *très-vivement.*

Mais cela n'est pas! Cela n'est pas possible!

VALÉRIA, *l'examinant.*

Pourquoi donc alors êtes-vous aussi pâle et aussi tremblant que moi?

ALFRED.

Comment?

VALÉRIA.

Pourquoi restez-vous ici pour savoir qui est là, dans cette chambre?

ALFRED.

Valéria!.. (*S'éloignant d'elle et venant sur le devant.*) Mais je ne sais ce qui se passe en mon âme!.. Ah! que le cœur éprouve parfois d'inconcevables souffrances!.. Cette femme est jeune, belle, et délaissée!.. sans époux.... sans famille!.. (*Revenant à elle avec passion.*) Vous me direz la vérité, n'est-ce pas?.. la vérité tout entière?

VALÉRIA, *toujours effrayée.*

Sans doute!

ALFRED, *très-agité.*

Comment... et avec qui vous sortiez ainsi la nuit?

VALÉRIA.

Moi?

ALFRED, *très-agité.*

Vous êtes sage, douce, incapable de trahir des devoirs sacrés... Vous n'êtes pas... non vous ne pouvez pas être coupable!

VALÉRIA.

N'est-il pas des situations où l'on peut être plus malheureux encore que coupable? Le cœur ne peut-il pas s'être donné sans crime, dans un temps où il était libre?

ALFRED, *qui l'écoute avec anxiété.*

Que voulez-vous dire?

VALÉRIA, *l'examinant.*

Puis... séparé de ce qu'on aimait... on a cru fini, éteint à jamais cet amour... qu'un moment peut réveiller...

ALFRED, *avec emportement.*

Un autre vous aimerait... et il serait aimé?... Et vous auriez voulu fuir?... Ah! sa vie paierait à l'instant... (*Il va vers la chambre.*)

VALÉRIA, *lui saisissant la main et l'arrêtant.*

Vous le savez bien aussi, Alfred, il est des passions si vives et si violentes, que rien ne peut leur résister!

ALFRED, *étonné, la regardant.*

Comme vous dites cela!... vous souffrez?...

Le désespoir est sur votre visage!... On dirait que vous allez mourir?...

VALÉRIA, *épuisée par son exaltation, s'appuyant sur le dossier du canapé.*

(*A elle-même.*) O mon Dieu!... il va tout apprendre!

ALFRED, *s'arrêtant et la regardant.*

Valéria, je ne sais rien encore!... Je vois seulement qu'un secret pèse sur votre cœur; qu'un malheur l'afflige; qu'un remords peut-être le tourmente?...

VALÉRIA.

Ah!...

ALFRED.

Mais vous êtes, en effet, une faible et douce jeune femme qu'une destinée malheureuse a liée à mon sort... Ajouter à vos douleurs... ce serait cruel et insensé!... Oui, vous avez raison, Valéria, il y a parfois des sentiments involontaires... des regrets... des douleurs telles, qu'elles excusent le cœur!...

VALÉRIA, *à part.*

C'est ainsi qu'il souffre pour elle. (*Elle pleure.*)

ALFRED, *l'examinant et soupirant.*

Le cœur... qui aime malgré lui... (*Après un moment de silence, et très-tendre en revenant vers elle.*) Valéria... s'il y avait dans votre âme une de ces terribles passions... Eh bien! moi, je devrais... je voudrais vous pardonner... pleurer avec vous... et je vous tendrais les bras comme un frère!

VALÉRIA, *avec exaltation et courant se jeter dans ses bras.*

Ah!... Et moi... moi, je te dirais: Mon ami, mon Alfred! c'est toi que j'ai seul aimé!... Mon cœur n'a battu qu'à ton nom!... Jamais je n'eus qu'une pensée, qu'un bonheur, qu'un amour!... Et c'est toi!

ALFRED.

Valéria!...

VALÉRIA, *avec exaltation.*

Ah! du moins, je t'aurai dit une fois ce que j'ai trop renfermé!... Vois-tu, Alfred, moi, je ne savais rien, je ne connaissais rien des choses de ce monde!... On m'a unie à toi, je t'ai aimé, et je donnerais ma vie pour ton bonheur!...

ALFRED.

Ce trouble et ces larmes...

VALÉRIA, *avec exaltation et tendresse.*

Ah! c'est que je sais tout, à présent!... C'est qu'Hermance, celle que tu as aimée, que tu aimes... elle vit!... Elle est là!... Je voulais te la cacher... l'éloigner!... mais la vérité... ton amour pour elle... sa vie qui dépend de toi... Et puis, c'est ma sœur!... ma sœur que j'aime!... Et je ne peux pas... je ne veux pas faire le malheur de tout ce que j'aime!...

AIR: De votre bonté généreuse.

Alfred, je suis faible et timide;  
Je ne peux pas savoir ce que tu veux;  
De notre sort, que ton arrêt décide:  
J'obéirai pour que tu sois heureux!  
A tes desirs, pour jamais asservie,

Faut-il briser un funeste lien?  
Ordonne, Alfred!... Dispose de ma vie!...  
Sans ton bonheur, que m'importe le mien?

ALFRED, *très-exalté*.

Je suis maître de ton sort et du mien?...  
Ah! merci!... Valéria, celui qui accompagnait  
Hermance dans sa fuite... c'est Alvarès?

VALÉRIA.

Oui!...

ALFRED, *allant vivement à la table et écrivant*.

Il est là?... Eh bien! ce papier à Alvarès!...  
Tout de suite!... Et reviens... Valéria!... re-  
viens!...

(*Elle prend le papier et entre dans la chambre  
à droite du public.*)

## SCÈNE X.

ALFRED, *sonnant*.

André!... (*Il paraît*). Ma voiture à l'instant...  
au bas du perron!... Que l'on prévienne ma  
mère... tout le monde!... (*André sort.*) Valéria,  
tu m'as dicté un devoir... et je le remplirai!...  
Oui, que ma mère, que tous soient présents!...  
Il le faut!

## SCÈNE XI.

LA COMTESSE, ALFRED, VALÉRIA, *sortant de la chambre à droite du public*,  
BADOUILLET, MADAME BADOUILLET,  
*entrant avec la Comtesse par la porte du fond  
à gauche du balcon*.

MADAME BADOUILLET.

On nous rappelle.

BADOUILLET.

Pourquoi cela?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous, Alfred?

ALFRED.

Veillez attendre, ma mère. (*Valéria est en-  
trée par la porte latérale à droite du public;  
elle dit un mot bas à Alfred.*)

LA COMTESSE.

Que signifie?...

ALFRED, *très-haut*.

Une femme sortait du château, cette nuit,  
avec Alvarès : cette femme, que ses respects et  
son affection ne sauraient trop entourer, for-  
cée maintenant au mystère, va s'éloigner avec  
lui, et reviendra quelques jours heureuse aussi,  
je l'espère; mais elle, ma mère? Valéria? sans  
ce jour d'épreuve et de malheur, je ne l'au-  
rais pas connue! Il n'y a point de mots pour  
dire tout ce qu'elle mérite de respect et d'a-  
mour!... Et j'ai pu te soupçonner!... J'ai

Pu croire?... Oh! pardonne! pardonne!..  
(*Il se met à genoux devant elle.*)

VALÉRIA.

Oh! mon Alfred.

MADAME BADOUILLET, *à son mari*.

A la bonne heure donc!

VALÉRIA, *à demi-voix*.

Relève-toi, Alfred!... qu'elle ne te voie pas  
à genoux devant moi! (*Alvarès sort de la cham-  
bre avec Hermance; Alfred va sur le devant  
de l'autre côté; sa mère est près de lui.*)

LA COMTESSE.

Vous tremblez, Alfred?....

ALFRED, *très-agité*.

Plus tard, ma mère, plus tard vous saurez  
tout!

(*Alvarès et Hermance s'acheminent vers la  
porte du fond, à gauche du balcon; Her-  
mance est couverte de son voile noir; Valé-  
ria la suit des yeux; Hermance s'arrête sur  
le seuil, et retourne la tête.*)

VALÉRIA.

Oh! pas sans un adieu!... (*Elle s'élance  
vers sa sœur, toutes deux s'embrassent, puis  
Hermance disparaît avec Alvarès.*)

LA COMTESSE.

Quel mystère!....

ALFRED, *faisant signe à sa mère que tout lui  
sera expliqué*.

Maintenant, tout à Valéria!... Oh! ma  
mère, comme nous devons la rendre heureuse!

VALÉRIA.

Et ma sœur Odélie aussi, n'est-ce pas, ma-  
dame?

MADAME BADOUILLET, *soupirant*.

Nous n'avons plus qu'à quitter le château,  
nous.

BADOUILLET.

Il est temps!

VALÉRIA, *très-gracieuse*.

Pour y revenir toutes les fois que vous le dé-  
sirez.

LA COMTESSE, *fâchée*.

Ah!

ALFRED, *souriant*.

Qui donc, ma mère, irait au milieu de la  
nuit chercher un médecin pour votre fils?

MADAME BADOUILLET.

Reçus au château?... malgré?...

ALFRED.

Et toujours avec plaisir!

BADOUILLET, *à part*.

Il faudra remettre des sous-pieds!

MADAME BADOUILLET.

Je vas lire tout M. de Balzac.

(*Elle saute de joie, Badouillet la prend et  
l'embrasse.*)

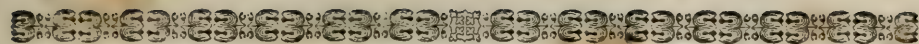
BADOUILLET.

Celui-là, je le tiens!



FIN.





LES

# DEUX FAVORITES

OU

## L'ANNEAU DU ROI,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

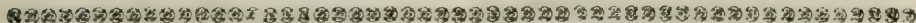
PAR M. J. DE PRÉMARAY.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 18 avril 1843.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

|                                                       |                              |
|-------------------------------------------------------|------------------------------|
| CHARLES II.....                                       | MM. TISSERAND.               |
| LORD BILBROOCK.....                                   | NUMA.                        |
| JANE CLARVON, nièce et pupille de lord Bilbroock..... | M <sup>lle</sup> ROSE CHÉRI. |
| LA DUCHESSE DE CLÉVELAND.....                         | M <sup>me</sup> L. VOLNYS.   |
| ALBERT DE STINVILLE.....                              | MM. DESCHAMPS.               |
| DICK, sommelier de lord Bilbroock.....                | KLEIN.                       |
| UN OFFICIER.....                                      | BORDIER.                     |

La scène au premier acte est au château de Bilbroock, à quelques lieues de Londres. — Au deuxième acte, au palais de White-Hall, sous le règne de Charles II.



### ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon ouvrant au fond, sur une galerie, qui laisse voir une serre. Portes latérales. A droite, contre le mur, au premier plan, un tabouret sur lequel est un carton à dessins. A gauche, un guéridon; fauteuils, etc.

#### SCÈNE I.

DICK, seul.

Personne n'est encore debout au château!.. Ils dorment tous!.. excepté moi... Ah! c'est que comme moi, ils ne jouent pas leur tête.. Car il n'y a pas à dire, tous les jours, je joue ma tête!.. et si je la perdais... Dieu!.. c'est que ça c'est vu, dans le siècle où nous vivons, sous la restauration de notre grand roi, Charles II... Thomas Scott... le général Harisson, avec bien d'autres, ont été fort maltraités!.. et moi, Dick Jobson,



un simple sommelier, entretenir des intrigues... avec une grande dame!.. Bien sûr... elle cache son nom, alors, moi qui m'y connais... Ciel! c'est elle!..



#### SCÈNE II.

DICK, LA DUCHESSE, entrant du fond.

(Elle est vêtue en amazone du temps, et porte une cravache à la main.)

LA DUCHESSE.

Silence!



DICK.

Quoi!.. votre honneur... venir comme ça, sans prévenir... quelle imprudence!

LA DUCHESSE.

Tu es seul?

DICK.

Seul, mais...

LA DUCHESSE.

C'est bien!

DICK.

Et si l'on vous surprenait?..

LA DUCHESSE.

Qu'importe! personne ne me connaît... pas même toi; je n'ai donc rien à craindre. Comment se fait-il donc que Mac-Grim, celui qui reçoit les lettres que tu m'adresses, n'ait pu me donner de nouvelles?..

DICK.

Votre honneur m'excusera... je n'avais rien à lui apprendre.

LA DUCHESSE.

Tu mens! j'ai connaissance d'un fait que tu ne peux ignorer.

DICK, à part.

C'est le diable, bien sûr! (Haut.) Votre grâce aura pitié du pauvre Dick... Si encore... je savais? Mais non... une dame inconnue... une grande dame... car on voit ça tout de suite; et il doit y avoir de la conspiration là dessous... ce qui ne laisse pas que d'être inquiétant.

LA DUCHESSE.

Est ce que Mac-Grim ne te paie pas exactement... de ma part.

DICK.

Oh! pour ça!

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas moi qui t'ai placé secrètement au service de lord Bilbroock, lorsque peu de temps après la rentrée du roi on te chassa de Windsor?

DICK.

Votre honneur veut dire des caves de Windsor, où j'étais sommelier... Oh! Dieu, j'en tremble encore... Il me semble toujours voir son auguste majesté, visitant le petit caveau, celui qui renferme les cadeaux de ses petits cousins d'Europe, et trouvant, par hasard, presque vide, sa pièce de Porto... celle dont l'un d'eux, le roi de Portugal, lui avait fait présent... Elle daigna me saisir au collet, de ses mains royales, qui ont une vigueur!.. en m'adressant ces paroles remarquables: « Maraud! si jamais je te trouve sur mon » passage, je te fais pendre! »

LA DUCHESSE.

Que serait-ce donc s'il savait que, plus tard, je t'ai arraché à la misère, au moment où tu allais t'associer à quelques mécontents du peuple, assez fous...

DICK.

Pour conspirer... C'était bien malgré moi; c'est toujours malgré moi, comme à présent.

LA DUCHESSE.

Tu penses que je n'aurais qu'à rappeler de pareils titres!..

DICK.

Oh! pardon, milady! je ne dirai plus rien... D'ailleurs, je n'ai pas à me plaindre, car, ici, pour un simple gentilhomme, la cave n'est pas mauvaise... ça peut encore passer... ça passe même très bien... et souvent... Mais ça n'empêche pas que j'aie, là, certain scrupule...

LA DUCHESSE.

Toi!

DICK.

Parce que... après tout, lord Bilbroock est mon maître et... dissimuler, me cacher de lui... ça ne peut être que pour des choses qu'il n'approuverait pas... et qui lui seraient nuisibles.

LA DUCHESSE.

Qu'en sais-tu?.. qui t'a dit que l'intérêt que m'inspire miss Jane Clarvon, sa nièce et sa pupille, ne soit pas le seul motif...

DICK.

De l'intérêt?

LA DUCHESSE, l'observant.

Peut être!.. n'est-ce pas justice? n'a-t-elle pas tout ce qu'il faut pour intéresser? Fille d'un pair d'Angleterre, mort au service de Charles I<sup>er</sup>, nièce de lord Bilbroock, partageant l'exil de son oncle, quand sa place était marquée à la cour... persécutée par la duchesse de Cléveland!.. tu as dû l'entendre dire... et en outre charmante... car elle est charmante, n'est-ce pas? Il me semble qu'on intéresserait à moins!

DICK.

Oh! c'est différent! je ne savais pas que milady portât comme ça de l'intérêt à miss Jane?...

LA DUCHESSE.

Je ne te paie pas pour penser... Voyons... on ne peut venir nous interrompre? Lord Bilbroock...

DICK.

Oh! il dort encore, rêvant sans doute, comme de coutume, qu'il est au parlement, où toute son ambition est de siéger, enfin!

LA DUCHESSE.

En ce cas, il n'est pas près de s'éveiller! ça me rassure... Et sa pupille?... car c'est elle, surtout...

DICK.

Oh! miss Jane.. elle se lève chaque matin presque au jour...

LA DUCHESSE.

Tant mieux! Si je pouvais apercevoir enfin ma protégée?

DICK.

Comment?



LA DUCHESSE.

Et maintenant, je veux tout savoir... Cette lettre que lord Bilbroock a écrite au roi ?

DICK.

Cette lettre ? Ah ! oui, j'en ai entendu parler... parce qu'ici tout fait événement... mais il n'y a pas eu de réponse...

LA DUCHESSE.

Tu es bien sûr ?.. Songe à ne pas me tromper.

DICK.

Milady, comme dans ce château solitaire je cumule les fonctions de sommelier et celles de concierge, j'aurais bien su...

LA DUCHESSE, à part.

Je respire ! (Haut.) Ainsi, personne n'est venu ?

DICK.

Personne... Ah ! c'est-à-dire... excepté pourtant quelques amateurs, qui, de loin en loin, demandent à visiter les riches collections...

LA DUCHESSE.

De ton maître ?.. Oui, ses jardins sont en grande renommée à Londres... Et miss Jane, aimerait-elle aussi la botanique ?

DICK.

Certainement !

LA DUCHESSE.

Quoi ! jamais un regret à cette vie brillante à laquelle elle était appelée ?..

DICK.

Ah ! bien oui... la jeune fille la plus champêtre... Ses oiseaux, ses fleurs, elle n'a pas d'autres plaisirs.

LA DUCHESSE, à part.

C'est bien cela !.. mais il ne faut qu'une occasion...

DICK.

Quant à milord... c'est autre chose... Il cherche à cacher son dépit sous sa passion pour les plantes, les simples... il leur donne toutes sortes de noms... en latin... ce qui ne l'empêche pas de médire, en anglais... de la cour et de ceux qui la composent...

LA DUCHESSE.

C'est dans l'ordre... (Remontant la scène.)

AIR du Piège.

Cela n'a rien qui me surprenne ici...

A bon droit il tient ce langage.

Contre la cour qui l'exile aujourd'hui,

Il s'emporte suivant l'usage.

D'y parvenir quand on n'a pas l'espoir,

De loin toujours on blâme la puissance ;

Mais dès qu'on arrive au pouvoir,

On retrouve un peu d'indulgence...

On a beaucoup plus d'indulgence.

Mais, que vois-je ? Cette jeune fille qui se dirige de ce côté...

DICK.

Miss Jane, sans doute, qui sera descendue au jardin par le perron de son appartement.

LA DUCHESSE.

Comment, sous ce costume si simple ?..

DICK.

Oh ! elle n'en a jamais d'autre ! Mon Dieu ! milady, que lui dire ?

LA DUCHESSE, passant à gauche.

Je prends tout sur moi... mais je veux absolument ?..

### SCÈNE III.

LES MÊMES, JANE, entrant par le fond.\*

JANE, sans voir personne.

Envolé !.. mon joli bouvreuil !.. J'avais à peine entr'ouvert la porte de sa cage, et il s'en allait en chantant !.. moi, qui croyais qu'il m'aimait déjà... depuis deux mois que je cherchais à l'apprivoiser... Oh ! c'est plus difficile qu'on ne pense... Quelqu'un ! Quelle est cette dame ?

DICK.

C'est... c'est... (A part.) Je voudrais être à vingt mille milles d'ici !

LA DUCHESSE.\*

Séparée un instant de mes gens... fatiguée d'une longue promenade à cheval... j'ai cru pouvoir entrer un instant pour me reposer... J'espère que votre grâce m'excusera.

JANE.

Vous avez bien fait d'agir ainsi, milady... l'hospitalité est un devoir si doux à remplir, c'est même un des plus grands plaisirs de mon oncle, dans sa solitude.

LA DUCHESSE.

La solitude ? Ah ! oui ! voilà ce qu'on gagne avec les rois, miss !

JANE.

Vous croyez ? Milady connaît donc les malheurs de mon oncle ?

LA DUCHESSE.

Personne ne les ignore ?

JANE.

Cependant, on dit que notre roi est si noble, si bon !.. Oh ! moi, d'abord, je ne l'ai jamais vu... et pourtant je l'aime.

LA DUCHESSE.

Ah ! vous l'aimez ?

JANE.

C'est si naturel... mon pauvre père l'aimait tant, lui ! Moi, je l'aime à cause de mon père.

LA DUCHESSE.

Ah ! vous, la nièce de lord Bilbroock !.. vous qu'on oublie, qu'on exile, ainsi que votre oncle ; vous ne gardez pas même le plus léger ressentiment contre sa majesté ?..

\* La duchesse, Dick, Jane.

\*\* La duchesse, Jane, Dick.

JANE.

Oh ! mon Dieu, non !

LA DUCHESSE.

Une telle résignation, si elle est sincère, est digne d'éloges, et prouve la bonté de votre cœur...

JANE.

On dit qu'un roi est si à plaindre !... On prétend qu'il ne fait pas toujours sa volonté.

LA DUCHESSE.

C'est quelquefois fort heureux !

JANE.

Et puis, on ajoute encore que les rois, notre roi, surtout ! sont très mal entourés !

LA DUCHESSE.

En vérité ?

JANE.

Qu'ils ont près d'eux des hommes perfides, des femmes méchantes... enfin, milady, il paraît que ce n'est pas un mystère... on va jusqu'à assurer que la duchesse de Cléveand est cause de la disgrâce de mon oncle... Mon Dieu, oui !

LA DUCHESSE.

Ah ! on dit ?

JANE.

Vous pensez bien que je ne le crois pas... Je suis sûre qu'on la calomnie... Mon pauvre oncle ! comme si on pouvait lui en vouloir !... l'homme le meilleur... un peu ambitieux... mais, il dit que c'est pour moi... c'est bien un peu pour son compte, aussi, mais c'est égal !... ça le tourmente... J'ai beau lui dire : Mais mon oncle, nous sommes très heureux ici... nous n'avons rien à désirer... car, c'est vrai, nous n'avons rien à désirer... presque rien du moins... parce que chacun a ses regrets... ses petits chagrins... Mais, pour les miens, c'est trop peu de chose, il est inutile d'en parler... tandis que lui !...

LA DUCHESSE, à part.

Quel abandon ! (Haut.) Oui, miss... je vois que, pour vous, le bonheur est dans la retraite, dans la solitude... Restez-y, mon enfant ; et s'il est en mon pouvoir que votre repos n'y soit pas troublé...

JANE.

Vous êtes bien bonne, madame... Mais, pardon, je ne réfléchis pas... je cause, je cause là, sans penser... Je vais prévenir mon oncle ; il serait désolé de n'avoir pas été là pour recevoir lui-même...

LA DUCHESSE.

Merci ! c'est inutile... (A part.) Décidément ce n'est qu'une enfant, et une enfant si simple !... D'ailleurs, elle est au dessous de la réputation de beauté qu'on voulait lui faire... et cela me rassure...

JANE.

Eh quoi ! madame, vous partez ?...

LA DUCHESSE.

Il le faut !

JANE.

Déjà ?

LA DUCHESSE.

Voilà un déjâ bien aimable, miss !... et dont je vous remercie... mais, veuillez recevoir mes adieux, et permettez à ce garçon de m'accompagner jusqu'à la grille du parc ?..

(Elle passe au milieu.)\*

JANE.

Vous entendez, Dick... Ainsi, madame, vous ne me dites pas même votre nom, que je puisse m'en souvenir ?

LA DUCHESSE.

Mon nom ?...

DICK, à part.

Est-ce qu'elle le dirait ?... je ne serais pas fâché de connaître enfin...

JANE.

Eh bien ?...

LA DUCHESSE, après une hésitation.

Eh bien !... Mary !

JANE.

Oh ! le joli nom !

DICK, à part.

Me voilà bien avancé !...

JANE.

Doux comme votre voix !... Devons-nous espérer vous voir revenir ?...

LA DUCHESSE.

Je ne crois pas pouvoir vous le promettre, miss !

JANE.

Pourtant, j'en serais heureuse ! Les visites sont si rares dans ce manoir désert... Et quand on y voit si peu de monde, on est toujours tenté de regarder, comme des amis, les personnes que le ciel nous envoie...

LA DUCHESSE.

Adieu, miss Jane Clarvon.

JANE.

Adieu, milady.

AIR : Valse de Giselle.

De vous revoir que n'ai-je l'espérance ?

Car, seule ici, je reste si souvent,

Qu'un tel espoir adoucira d'avance

Tout mon regret, hélas ! en vous quittant !

LA DUCHESSE.

Ah ! de ces lieux, que rien ne vous engage

A désertir le bonheur et la paix !

(A part.)

Aux yeux du roi, pourtant il est plus sage

De l'empêcher de paraître jamais !

ENSEMBLE.

(A Dick.)

Et toi toujours, malgré mon assurance,

Observe encore, en gardien vigilant,

Et songe bien que, pendant mon absence,

Ici, tu dois veiller à chaque instant !

\* Jane, la duchesse. — Dick.



DICK, à part.

Plus que jamais redoublons de prudence ;  
Pour moi, je crois, le danger est pressant.  
Voilà, pourtant, où mène la puissance !  
Ah ! j'en perdrai la tête assurément !

JANE.

De vous revoir, etc.

(Sortie par le fond.)

SCÈNE IV.

JANE, seule.

Là ! me voilà encore seule !... seule avec mon oncle ! Certainement j'en aime beaucoup... mais une femme... une amie à qui je pourrais confier tous mes petits secrets... voilà ce que je ne trouve pas ici... car ma vieille Nelly, ma gouvernante... il y a des choses dont je ne puis causer avec elle... C'est singulier ! quand on veut dire de ces choses là à une personne de l'âge de Nelly, il semble qu'on parle une langue *différente*... on ne s'entend pas... et les secrets qu'on ne peut pas dire, moi, je trouve que ça étouffe... Après ça, à bien regarder, je n'en ai qu'un, mais si important !... Aussi, quand personne ne m'écoute, comme à présent, je suis si heureuse d'en parler, que je me surprends à me faire des confidences à moi-même... Au fait, c'est moins dangereux, et ça soulage !... Je repasse dans mon esprit ce qui m'est arrivé, lorsque mon oncle, pendant les troubles qui ont eu lieu au retour du roi, me plaça, sous le nom obscur de Betty, chez ce bon M. Clark, le fermier... Là, je vivais bien tranquille, cachant soigneusement à tout le monde, même à M. Clark, le nom de mon pauvre père... Ça devait être le temps le plus malheureux de ma vie, et ce fut peut-être le meilleur... Courir dès le matin dans les champs, et puis, pauvre Albert !... Ah ! par exemple ! c'est... c'est pour ça, surtout, que je dois bien me garder le secret... Un brave officier du parti du roi, un Français qui vint tomber, blessé, dans la cour de la ferme, après une de ces malheureuses escarmouches inattendues ! Par bonheur, ce brave Clark cacha le jeune officier jusqu'à sa complète guérison... Et moi, avec quel plaisir je le soignais ! Oh ! d'abord, rien que sa qualité de Français qui me rappelait mon origine, ma mère... m'intéressait à lui ! Je le regardai bientôt comme un frère, et lui, il m'appelait sa bonne petite Betty, sa gentille fermière... car, il me trouvait jolie ! Quand on est souffrant, on voit toujours d'un si bon œil les personnes qui vous tiennent compagnie !... Mais, hélas ! il lui fallut partir... rejoindre ses compagnons d'armes... L'honneur l'exigeait, disait-il, et, au moment de me quitter, il pleurait et moi aussi ! Nous étions tristes, et pourtant heureux... Eh ! mais, ce que j'éprouve pour Albert... si c'était ?... Je n'y avais pas réfléchi...

AIR : A l'âge heureux de quatorze ans.

Mon Dieu ! si c'était de l'amour ?  
De l'amour ! non ! quelle folie !  
Puisque je me dis chaque jour :  
Albert ! il faut que je l'oublie !  
Et pourtant, efforts superflus !  
L'oublier ! est-ce en ma puissance ?  
Car pour dire : N'y pensons plus,  
Ne faut-il pas que l'on y pense ?  
Il faut toujours que l'on y pense !  
Oui, pour dire n'y pensons plus.

SCÈNE V.

JANE, BILBROOCK, entrant par la porte de droite

JANE, allant à lui.

Ah !.. Bonjour, mon oncle.

BILBROOCK, sans la regarder.

Allons ! ce n'était qu'un rêve !... Ah ! c'est toi, bonjour... Un beau rêve !... Je ne t'ai pas répondu tout de suite... c'est que j'étais encore sous l'impression... Ça ne te fait rien ?...

JANE.

Tenez !... je vous embrasse !

BILBROOCK.

Merci ! c'est que, vois-tu, je viens de faire le songe le plus magnifique !... Je rêvais que ma lettre avait produit sur l'esprit du roi un effet prodigieux... que je devenais conseiller intime... Je supplantais Nicolas... J'étais premier ministre... Quand on rêve, on va, on va ! Je montais au faite des grandeurs... Je me voyais déjà chancelier, trônant sur le sac de laine... et je me suis réveillé sur mon édredon... Je me retrouve dans le vieux château de mes pères... seul, comme de coutume... Qu'est-ce que je dis, seul ?... avec toi... toi, et mon jardin, toute ma consolation... Oh ! ingratitude des rois !

JANE.

Voyons, mon cher oncle, ça n'est pas raisonnable ! vous vous désoliez toujours !

BILBROOCK.

Parbleu ! il n'y a peut-être pas de quoi ?... Car, enfin, j'y allais bon jeu, bon argent, moi... sans même connaître mon souverain... les yeux fermés... Et pendant que, pour lui, je convoquais les assemblées secrètes dans notre vieille et fidèle province de Norfolk, pendant que je conspirais, que je combattais...

JANE.

Comment, mon oncle ?...

BILBROOCK.

Avec la parole... l'arme la plus redoutable... en politique... il profitait de tout, et à l'aide de ce petit général Monck, il rentrait dans son palais de White-Hall, sans daigner m'en faire donner avis !... c'est vrai ; il y avait déjà plus de huit jours qu'il était restauré... que je conspirais encore... L'ha-





**BILBROOCK.**

Hein ? tu l'as donc goûté ?

**DICK.**

Goûté!.. incapable milord... Je ne goûte jamais.

**BILBROOCK.**

Non, mais tu bois souvent... Il suffit, j'y veillerai, et si j'ai quelque chose à te reprocher...

**DICK.**

Allons, bon ! des soupçons !

**BILBROOCK.**

Je t'exile !.. Te voilà averti !

**DICK.**

Votre honneur aurait la cruauté ?.. Oh ! mais, je me rassure... exiler le mérite... votre honneur ne voudrait pas imiter le funeste exemple qu'on lui donne !

**BILBROOCK.**

Hum ! il n'est pas sans esprit !... Et dire qu'un pareil drôle a vu le roi, et que moi !.. car, enfin, maraud, tu l'as vu de près, quand tu étais à Windsor ?

**DICK.**

De très près, milord ; son auguste main a même daigné... (A part.) me serrer très fort !

**BILBROOCK.**

Allons, allons ! c'est bon... et puisque tu t'offres à remplacer Tom, pour aujourd'hui, j'accepte... J'ai justement à faire arroser quelques pieds d'œillet du Japon... surtout le *dianthus superbus* ! J'aurai besoin de toi... (A Jane.) Tu ne m'accompagnes pas ?

**JANE**, qui s'est assise, et brode, près du guéridon.

Merci, mon oncle, j'ai déjà l'ant couru...

**BILBROOCK.**

Ah ! oui ! tu descends de si bonne heure... Tu ne fais la cour qu'à l'aurore, toi... En fait de petits levers, tu ne connais que celui du soleil ?...

**DICK**, à part.

Si pourtant quelqu'un s'était introduit... car il m'a bien semblé ?...

**BILBROOCK.**

Eh bien ! Dick ?

**DICK.**

A vos ordres, milord !

**BILBROOCK.**

**AIR des trois Maîtresses.**

Puisqu'il le faut, dans cette solitude,  
Loin des honneurs que je dois oublier,  
Homme d'état, grâce à l'ingratitude,  
Oui, me voilà devenu jardinier !  
Cincinnati, aux soins du jardinage,  
Bien malgré lui, fut arraché, je croi ;  
De pareils soins sont aussi mon partage,  
Mais je m'y livre, hélas ! bien malgré moi !

**ENSEMBLE.**

Puisqu'il le faut, etc.

**JANE et DICK.**

Puisqu'il le faut, dans cette solitude,  
Loin des honneurs qu'il devrait oublier,  
Homme d'état, grâce à l'ingratitude,  
Oui, le voilà devenu jardinier.

(Sortie par le fond.)

**SCÈNE VII.**

**JANE**, seule.

Pauvre oncle ! mais aussi pourquoi regretter cette cour dont il se plaint sans cesse ? pourquoi désire-t-il se trouver avec des gens qu'il accuse d'ingratitude, qu'il n'aime pas... On est si tranquille ici ! Moi, d'abord, je ne voudrais pas changer... Voyons donc ce dessin, que j'ai commencé hier ? (Elle va au carton.)

**SCÈNE VIII.**

**JANE**, **ALBERT**, entrant à gauche.

Personne dans cette galerie ! c'est un désert que ce château ! Allons toujours en avant, je finirai peut-être par rencontrer... Une femme !

**JANE**, se retournant.

Cette voix !... ces traits !

**ALBERT.**

Pardon, miss ?

**JANE.**

Ah ! il ne me reconnaît pas !

**ALBERT.**

Ciel ! est-ce un rêve ?

**JANE.**

Albert !

**ALBERT.**

Betty ! ma jolie petite fermière.

**ENSEMBLE.**

**AIR de la valse des Pyrénées.**

Ah ! quand je vous revois, laissez-moi l'espérance !  
D'ivresse et de plaisir je sens battre mon cœur.  
O fortuné moment ! désormais plus d'absence,  
Car voilà le retour, le retour du bonheur !

**JANE.**

Ah ! quand il me revoit, laissons-lui le bonheur !  
De plaisir, malgré moi, je sens battre mon cœur.  
Oui, ce sera charmant, désormais plus d'absence,  
Car voici son retour, le retour du bonheur !

**ALBERT.**

Mais, par quel hasard ? Betty ! Oh ! c'est bien ma petite fermière que je retrouve...

**JANE.**

Et moi, mon pauvre blessé !... qui se porte mieux, par exemple ?

**ALBERT.**

Surtout en ce moment qu'il est là, près de vous... moi, qui désespérais... Car la ferme de ce pauvre Clark est vendue, et malgré mes recherches, on n'a pu me dire...

JANE.

Je crois bien, Clark habite maintenant près d'ici.

ALBERT.

Ah ! je comprends !

JANE.

C'est égal, monsieur, on ne doit jamais douter de la Providence.

ALBERT.

Au fait, c'est elle qui vous envoya sur mes pas pour me consoler et pour me guérir après ce funeste combat.

JANE.

Et qui nous réunit aujourd'hui... Ah ! tenez... Il me semble qu'en ce moment tout notre passé, se représente à mes yeux... Je vous vois encore... un bras en écharpe, et l'autre sous le mien, parce qu'alors j'étais la plus forte, je vous soutenais...

ALBERT.

Et moi, je vous vois toujours avec votre sourire si doux... dans le verger du presbytère !

JANE.

Quand je cueillais des marguerites !

ALBERT.

Pour les effeuiller !

JANE.

Oui, presque toujours, parce que c'est amusant... à chaque feuille on dit quelque chose et, ça se rencontre quelquefois d'une façon qui fait plaisir.

ALBERT.

Et puis, si je voulais vous dire tout ce qu'il y avait là pour vous... vous partiez aussitôt.

JANE.

Il le fallait bien ! Le docteur ne me l'avait-il pas dit ? Un malade qui parle trop, c'est dangereux ! et quand on n'a pas d'autre moyen de le faire taire... on se sauve ! et on est fâché après !

ALBERT.

Tu es charmante...

JANE.

Tu ?

ALBERT.

Puisque nous sommes frère et sœur.

JANE.

Tiens ! c'est vrai... (A part.) Je n'y pensais déjà plus, moi !

ALBERT.

Mais mon bonheur m'empêche de songer que toi, la fille d'un fermier du Norfolk, je te retrouve ici dans le domaine de la belle Jane Clarvon !

JANE, à part.

Que dit-il ? Au fait, il ne sait pas...

ALBERT.

Eh bien ?...

JANE.

Ah ! c'est que je dois vous apprendre...

ALBERT.

Hein ?

JANE, se reprenant.

T'apprendre.... Quelqu'un.

ALBERT.

Ah ! mon Dieu ! moi qui oubliais... Quel contre-temps !

## SCÈNE IX.

LE ROI, entrant par la gauche, ALBERT, JANE.

LE ROI.

Par saint Georges ! je n'ai jamais eu de vocation pour attendre.... (S'arrêtant en voyant Albert près de Jane.) Fort bien ! c'est cela, avec une jeune et gentille personne ma foi !

JANE.

Que signifie ?

LE ROI.

Allons, mon cher, décidément, je vous pardonne de m'avoir oublié... Pardon, miss, je suis ami de maître Albert... un personnage grave comme lui.

ALBERT, bas.

Prenez garde ! vous allez l'effrayer !

LE ROI, de même.

Laissez donc ! jamais, en pareille occasion, on ne m'a reproché de produire cet effet-là ! Elle est ravissante, et pour peu que miss Jane lui ressemble...

JANE.

En vérité, je ne sais que penser...

ALBERT, à part.

Je tremble ! Heureusement, il vient ici pour miss Clarvon, sans cela, pauvre Betty...

JANE.

Messieurs, voici lord Bilbroock !

## SCÈNE X.

LES MÊMES, BILBROOCK, du fond.\*

Que vois-je ? des étrangers, chez moi... Messieurs, puis-je savoir ?

LE ROI.

Mon Dieu ! milord !... c'est bien simple... Nous sommes des amateurs...

BILBROOCK.

Ah ! ces messieurs sont des...

LE ROI.

Oui, milord !

BILBROOCK.

Ah ça ! mais, des amateurs de quoi ?

ALBERT.

De botanique !

BILBROOCK.

Comment ! comment ! vous vous occupez aussi de botanique ?... Soyez les bien venus ! Eh ! mais, des gentilshommes... si je ne me trompe ?

\* Albert, le roi. Bilbroock, Jane.



LE ROI, souriant.

Un peu, milord !

BILBROOCK.

C'est ce que je vois... Et des gentilshommes qui se font jardiniers... Vous devez être bien à la cour de Charles II... le plus grand botaniste de son royaume !

LE ROI.

Mais pas trop mal !

BILBROOCK.

Et puisque vous avez les mêmes goûts que lui...

LE ROI.

Oh ! mon Dieu ! absolument.

BILBROOCK.

C'est comme moi ! Ce n'est pas que je veuille faire le courtisan... au contraire ; mais, il était tout simple de penser qu'éprouvant pour cette science, aussi utile qu'agréable, la même sympathie que sa majesté, ça pouvait me rapprocher... Eh bien ! non, il semble que je m'en éloigne chaque jour... Et quand je pense que c'est moi qui l'ai fait ce qu'il est...

LE ROI.

Ah ! c'est vous qui ?...

BILBROOCK.

Parbleu ! sans mes déclarations, mes proclamations, mes factions, mes conspirations, où serait-il ? Eh bien... il m'oublie... il me délaisse... il me... Comprenez-vous ça ?... N'est-ce pas de l'in gratitude ?

LE ROI.

Ah ! vous le jugez trop sévèrement.

BILBROOCK.

Au contraire, j'ai des raisons pour l'apprécier... et bien que je ne l'aie jamais vu... je le connais... Si je vous disais... Les choses en sont venues au point que, moi, John Archibald Bilbroock, j'ai, de ma main, de ma propre main... une lettre.

LE ROI.

Eh bien !

BILBROOCK.

Pas de réponse.

LE ROI.

Bah ! il a osé ?

BILBROOCK.

Il a osé ! et vous conviendrez que...

LE ROI.

De la prudence, milord... parler ainsi du roi devant nous.

BILBROOCK.

Eh ! que m'importe !... Je suis libre, indépendant... Le roi serait là, que je ne changerais rien à mon franc parler... D'ailleurs, vous êtes incapables... des savans, des confrères...

LE ROI.

Sans doute...

BILBROOCK.

Des amateurs...

LES DEUX FAVORITES.

LE ROI.

Oh ! oui, de la belle nature !...

BILBROOCK.

En plates bandes... Mais nous oublions le but de votre visite... car il paraît, messieurs, que vous avez entendu parler...

LE ROI.

Il n'est bruit à Londres que des curieuses collections de lord Bilbroock, et de la beauté de miss Jane Clarvon...

BILBROOCK.

Au fait, pardon de ne pas encore vous l'avoir présentée ; ma nièce, milords !

LE ROI.

Votre nièce !

ALBERT, à part.

Elle ! Betty !... grands Dieux !

BILBROOCK.

Je suis sûr que vous n'êtes venus surtout que pour le trésor dont je suis possesseur.

LE ROI.

Eh ! eh !

ALBERT.

Que veut-il dire ?

BILBROOCK.

Ma fleur bien aimée... fleur rare... la... *bellis* ou *margarita modesta*, marguerite ou perle modeste... comme vous voudrez.

LE ROI.

La perle, milord... (A part.) Ah ! c'est miss Clarvon !

BILBROOCK.

Je l'élève avec tant de soin dans mes serres chaudes ! quarante-trois degrés de chaleur ! Aussi, bien des amateurs me l'envient, et je suis sûr que le roi lui-même se damnerait pour se la procurer.

LE ROI, avec feu.

Oh ! que vous le connaissez bien....

BILBROOCK.

N'est-ce pas ?

LE ROI.

AIR final de madame Favart.

J'en conviens, c'est là la merveille

Que nous cherchons en ce séjour ;

Car, en effet, cette fleur sans pareille  
Est un trésor qui nous manque à la cour.

Fraiche et modeste autant que belle,  
Pour la trouver, que de pas j'ai perdus !

Mais près de vous, milord, je suis près d'elle.  
Désormais, je ne cherche plus !

BILBROOCK.

Mais vous devez être pressés de la voir, ainsi que ma collection tout entière. Viens, Jane, tu m'aideras à rassembler les feuillets épars de mon fameux catalogue... C'est indispensable pour que ces Messieurs comprennent bien ; un ouvrage superbe, où, par parenthèse, je fais de la satire en

botanique .. Tous les noms de plantes sont des allusions critiques aux personnages de la cour.... 1252 articles... Le roi lui-même *volubilis regius*. Ah ! ah !

LE ROI.

Ça doit être amusant.

BILBROOCK.

Très amusant, vous verrez, nous rirons.

LE ROI.

Je l'espère bien !

BILBROOCK.

Ma nièce !...

JANE.

Me voici, mon oncle.

BILBROOCK.

Messieurs ! vous pardonnerez, je ne vous ferai pas attendre. (Il sort par la droite avec Jane.)

# SCÈNE XI.

LE ROI, ALBERT.

LE ROI.

Charmante ! adorable ! qu'en dites-vous Albert ? La renommée avait-elle exagéré ? Est-il rien de plus suave, de plus gracieux ?

ALBERT.

En effet, sire, miss Clarvon est jolie.

LE ROI.

Oh ! vous dites ça avec une froideur qu'on pourrait prendre pour du dépit d'avoir été interrompu peut-être dans un entretien fort agréable.

ALBERT.

Pardon, sire, je ne croyais pas que Votre Majesté dût s'impatienter aussi vite...

LE ROI.

Par saint Georges ! je conçois que le temps ne vous semblait pas long... Qu'aurait dit à ma place mon frère, le roi de France, qui se plaignait un jour d'avoir *failli attendre* ?... Mais j'ai bien fait de venir pour vous enlever la victoire.

ALBERT.

Votre Majesté plaisante... La simplicité de cette jeune fille.... dont l'obscurité semble devoir être le partage, ne vous fait-elle pas penser qu'il serait plus raisonnable d'y renoncer ?

LE ROI.

Renoncer !... j'en serais bien fâché. Je suis venu pour herboriser... La *margarita modesta* s'offre à mes regards, et je prétends aujourd'hui diriger toutes mes études de ce côté... avec prudence cependant... car nous sommes ici un peu en pays ennemi.

ALBERT.

C'est pour cela qu'il faudrait plutôt...

LE ROI.

Y rester ! ne fût-ce que pour avoir une autre

✱

opinion que la vôtre !... Rencontrer de l'opposition ailleurs qu'au parlement... c'est un bonheur pour un roi, bonheur que vous me donnez, il est vrai, assez souvent ! Dans votre pays, l'esprit domine... surtout l'esprit de contradiction.... Mais je ne vous en veux pas... A Paris, lors de mon exil, nous nous sommes liés bien vite, en vrais militaires, vous aviez eu quelques différends avec messieurs les maréchaux, au sujet de je ne sais plus quel coup d'épée... On ne les compte pas chez vous... Bref, tout cela vous a fait perdre une patrie passablement ingrate, et m'a fait gagner un ami... un peu grave, un peu rêveur... c'est vrai... mais bah ! j'aime les contrastes. Un Français qui rêve, et un Anglais qui rit, c'est nouveau.

ALBERT, rire forcé.

En effet !

LE ROI.

Et puis, vous ne parlez jamais de me quitter, ce qui est très bien... Vous gardez rancune à Versailles ! et sans écouter les propositions de votre ambassadeur, vous persistez à refuser, par dévouement à notre personne, j'en suis persuadé... Et puis, moi qui vous vois tous les jours... j'ai deviné en vous certain penchant caché pour une de nos sujettes... que vous êtes trop discret pour me faire connaître... C'est juste ! chevalier, c'est votre secret... je me tairai là dessus... notre amitié de soldat n'en est pas moins solide... Comme dans nos mauvais jours, je partagerai tout avec vous... tout, excepté ma couronne pourtant ; malgré son éclat, ce n'est pas un cadeau à faire à un ami... Ah ! je mets aussi dans mes réserves la *margarita* ..

ALBERT.

Quoi, sire ?

LE ROI.

*Modesta*, une fleur unique dans son genre !.. Elle doit appartenir au roi... je veux dire aux serres... royales, à la science... Ecoutez donc, je prends mes précautions... en dépit de votre gravité, il y a toujours là votre diable d'origine qui m'effraie.

AIR : J'ai vu partout des bosquets de lauriers.

On tremblerait à moins, et, franchement,

Je redoute votre patrie,

Car vous êtes assurément

Nos maîtres en galanterie.

Lorsqu'il s'agit de vaincre au champ d'honneur,

L'égalité dans nos rangs recommence ;

Mais pour les victoires du cœur,

Les adversaires nous font peur

Quand ils nous arrivent de France !

ALBERT, à part.

Si je pouvais au moins parler à Jane.



SCÈNE XII.

LES MÊMES, DICK, par la droite.

DICK, à part

Ah ! les voilà !... ( Au roi et à Albert. ) Milords, sa grâce, lord Bilbrook, vous attend dans le jardin ! (Reconnaissant le roi.) Ciel ! qu'ai-je aperçu ?

LE ROI.

Eh bien !... imbécile, qu'est-ce qui te prend ?

DICK.

Moi, milord... rien ! un étourdissement soudain... voilà tout ! Holà ! là ! là ! Je crois que j'entends encore *je te fais pendre*.

LE ROI.

Eh mais, je ne sais dans quelle caverne j'ai vu ce drôle.

DICK, à part.

Il approche... je suis... je suis... mort !...

LE ROI.

Silence, coquin, où gare la corde !... (A Albert.) Allons Albert !...

(Il sort avec Albert par le fond.)

SCÈNE XIII.

DICK, seul, tombant sur un siège.

La corde !... c'est bien lui !... Ouf ! je respire ! Je l'ai vu là... sous mes yeux, mon auguste souverain en personne... et en pourpoint chocolat... Ah ! mon Dieu, s'il savait !... et cette dame... quand elle va me demander... si personne n'est venu de la part du roi?... De sa part... Ah bien ! c'est mieux que ça... Vrai, ça me fait un effet... c'est qu'au fait je conspire, et contre qui, contre le !... Ah ! rien que d'y penser !... Voilà donc à quoi m'a servi de me dérober à la lumière du jour, de mener la vie la plus humble dans les lieux les plus ténébreux, comme un véritable rat de... L'intrigue est venue me chercher jusque dans les entrailles de la terre !... Si je pouvais rester neutre?... on dit que c'est un bon parti en politique... Mon inconnue !... Ça se complique horriblement.

SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, DICK, au fond.

LA DUCHESSE.

Il est ici !

DICK.

Eh ! quoi, milady, votre grâce ne craint pas de se compromettre en paraissant sitôt ?

LA DUCHESSE.

Deux étrangers ont dû se présenter tout à l'heure ?

DICK, à part.

Soyons neutre ! (Haut.) Je ne pourrais pas dire à milady... j'étais occupé... à la cave. J'étais en train...

LA DUCHESSE.

Tu étais ici... et tu les as vus !

DICK, à part.

C'est que... elle vous a un regard !...

LA DUCHESSE.

L'un d'eux est le roi, je le sais, et toi aussi. En quittant ce château, c'est bien lui que j'ai aperçu ; il se dirigeait de ce côté avec un de ses officiers, par le chemin boisé qui sert d'avenue... Malgré le sévère incognito qu'il semblait vouloir garder, je l'ai reconnu...

DICK.

Mais alors, milady, si sa majesté...

LA DUCHESSE.

Il suffit ?

DICK.

Ah ! grand Dieu ! je voudrais être à trois cents pieds au dessous du niveau de la Tamise ?

LA DUCHESSE.

Le voilà donc où il voulait en venir ! Depuis long-temps des courtisans, toujours prêts à flatter les passions du maître, lui avaient vanté la beauté de miss Jane, il avait exprimé le désir de la connaître !... et moi qui l'écartais de ses yeux avec tant de soin... malgré toutes mes précautions ? Ah ! sire ! vous employez la ruse... Mais vous avez affaire à forte partie ! Nous sommes tous deux sur un terrain glissant, malheur à vous si le pied vous manque !... car pour me venger je serais capable de tout, même de vous haïr... si cela m'était possible. Mais que faire, que résoudre ? Oh ! n'importe ! je comprends quel sera son dépit, sa colère dès qu'il me verra ; mais quoi qu'il puisse arriver, je reste ! Cette jeune fille ! oser prétendre. Elle ne sait pas qu'on paie bien cher un titre de reine comme le mien, et qu'on veut le garder à quelque prix que ce soit... quand une fois on l'a payé... C'est elle ! tremblante, jouant l'embarras !... Je devine... l'attaque est commencée... (A Dick.) Toi, suis-moi par ici... j'aurai des ordres à te donner...

(Elle sort à gauche.)

DICK.

Allons ! c'est écrit... la politique m'a perdu ! Je suis une déplorable victime des événements politiques.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE XV.

JANE, seule du fond.

Ici, m'a-t-il, dit pendant que mon oncle s'est attaché aux pas de l'autre étranger... Qui peut-il être ?.. Albert lui montre tant de déférence... il a l'air si embarrassé avec lui ! C'est singulier ! N'importe ! il m'a promis de s'échapper pour me rejoindre... Ah ! le voici !

## SCÈNE XVI.

JANE, ALBERT, du fond.

ALBERT.

Miss... miss Clarvon ! Ah ! personne ne nous écoute ?

JANE.

Non, vite, Albert, dites-moi d'où vient ce chagrin ? ce trouble quand vous venez de revoir Betty ?..

ALBERT.

Ah ! plutôt au ciel que vous fussiez toujours restée Betty la fermière ? Plût au ciel, surtout, que je pusse vous dire... mais non !.. (A part.) Un devoir impérieux, une promesse sacrée m'ordonnent de me taire !..

JANE.

Voyons, monsieur, parlez donc... Savez-vous que vous m'effrayez ?.. On dirait que vous courez quelques dangers ?

ALBERT.

Des dangers !... Oh ! si cela était... mais c'est pour vous que je tremble, miss Jane ! (A part.) Ciel ! le roi !

JANE.

Votre ami ! il vient toujours mal à propos !

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE ROI.\*

LE ROI, à lui-même, riant.

Ma foi ! l'aventure est excellente ! en un tour de clé, j'ai mis le vieux lord sous verre... La serre s'est fermée à merveille pour nous venir en aide, et tandis qu'il restait absorbé devant la *margaritha modesta*... j'accours chercher par ici la véritable perle de sa collection.... (Apercevant Albert.) Hein ? encore !... c'est mal, maître Albert ! il était pourtant convenu... mais au fait, ce sera plus piquant !

ALBERT.

De grâce !

JANE.

Que signifie ?

LE ROI.

Prenez cette clé et allez délivrer lord Bilbroock, que, par distraction, j'ai emprisonné dans ses propres serres... C'est notre hôte, nous devons avoir pour lui des égards particuliers... Allez vite !

Mais...

ALBERT.

LE ROI.

Mais, je le v... je le désire.

ALBERT.

Oh ! malédiction !

\* Jane, le roi, Albert.

## SCÈNE XVIII.

LE ROI, JANE.

JANE.

Voyez donc, il s'en va tout triste... vous lui avez fait de la peine... Il faut le consoler, et je vais...

LE ROI.

Pardon, miss... il exécute un ordre que je viens de lui donner...

JANE.

Un ordre ? C'est vrai, il vous obéit, et cependant je croyais que vous étiez son ami ?

LE ROI.

Sans doute... mais un ami qui donne des ordres... et quoique je lui permette quelquefois de l'oublier... il est des moments où il faut bien l'en faire souvenir.

JANE.

Ah ! je comprends, vous êtes son colonel ?

DE ROI.

C'est cela !

JANE.

Et vous allez peut-être le faire mettre en prison ?

LE ROI.

Rassurez-vous, je ne suis pas si méchant !

JANE.

Au fait, c'est vrai, pour un colonel, vous n'avez pas l'air trop sévère... et moi, qui ne suis pas très rassurée, quand je vois des militaires... auprès de vous, je n'ai pas peur !

LE ROI.

Vraiment ?

JANE.

Du tout... du tout !

LE ROI.

Vous êtes charmante !

JANE.

Je puis donc espérer qu'à ma considération... vous pardonneriez...

LE ROI.

Du moment que vous vous intéressez à lui, je vous le promets.

JANE.

Ah ! que c'est bien ! Mais, puisque vous êtes son ami, quoique son colonel... vous savez peut-être le motif qui le rend si inquiet, si tourmenté ?... Il semble craindre pour moi quelques dangers.

LE ROI.

Ah ! (A part.) Voilà qui n'est pas de bonne guerre, chevalier ! (Haut.) Quel danger, miss ?.. Et pourtant, en effet, dans la position où votre oncle se trouve à l'égard de la cour, il se pourrait que, par un sentiment assez naturel du reste... quelques mots imprudents sur le roi, devant nous, qui sommes officiers à son service...





rez admis à White-Hall, avec votre charmante nièce.

ALBERT, à part.

O ciel!

LE ROI.

Nous allons retourner à Londres à l'instant, donner des ordres pour le départ des carrosses que le roi doit vous envoyer.

BILBROOCK.

Les carrosses du roi! (A part.) Oh! ce serait trop d'honneur, et je ne puis croire...

LE ROI.

Allons, Albert, vite un temps de galop!

ALBERT, à part.

Elle! à White-Hall! Ah! tout est perdu!... La duchesse! O Providence!

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.\*

LA DUCHESSE, au roi.

Ah! je vous trouve enfin! Vous écarter ainsi sans être accompagné!

JANE, à part

L'inconnue de ce matin!

LA DUCHESSE.

Vous désiriez me revoir, miss, et je n'espérais pas que ce dût être aussitôt... (Au roi.) Mais nous étions tous dans une telle inquiétude! Heureusement, j'ai pris soin de faire venir vos équipages...

BILBROOCK.

Ses équipages!

LE ROI.

Ah! duchesse! (A part.) Parbleu! elle a eu là une excellente idée!

BILBROOCK, à part.

Il faut donc que ce soit un seigneur du plus haut parage?

LA DUCHESSE.

De grâce, ne nous faites donc plus de pareilles frayeurs... nous vous en conjurons, sire!

BILBROOCK.

Hein?

JANE.

Le roi!

ENSEMBLE.

AIR des Aides de camp

LE ROI.

La duchesse!... Assurément

Elle-même, en ce moment,

Par colère,

Va, j'espère,

Servir mes projets; c'est charmant.

LA DUCHESSE.

Le roi!... C'est affreux vraiment,

Me tromper!... Mais, prudemment,

Je dois taire

\* Jane, Bilbroock, la duchesse, le roi, Albert.

Va colere,

On tout perdre dans ce moment.

BILBROOCK.

Le roi! Quel honneur vraiment,

Plus d'exil! ah! c'est charmant!

Et j'espère

Bientôt faire

Un chemin rapide et brillant.

JANE.

Le roi! Quel honneur vraiment,

Pour mon oncle c'est charmant,

Et j'espère

Lui voir faire

Un chemin rapide et brillant.

ALBERT.

Quel funeste événement!

Le roi mon rival!... Pourtant

Je dois taire

La colère

Qui me transporte en cet instant

LE ROI.

Pardon, duchesse, de m'être éloigné, vous connaissez mon goût pour les fleurs... J'oublierais tout pour la botanique!...

LA DUCHESSE.

Aussi, ai-je deviné, sire, que cette douce passion, avait dû vous conduire ici.

LE ROI.

Et je bénis le hasard qui vous y a guidée vous-même... Je suis tellement distrait, j'avais oublié que nous donnons ce soir une fête à l'ambassadeur de Portugal... et j'espère que vous voudrez bien vous rendre sans retard à Windsor, et donner, avec votre goût ordinaire, tous vos soins à ce que rien ne manque à l'éclat de cette fête... Vous me permettez de vous donner la main jusqu'à votre voiture?

LA DUCHESSE.

Est-ce que Votre Majesté ne part pas avec moi?

LE ROI.

Je vous devancerai peut-être... Vous le savez, les affaires de l'Etat me rappellent à White-Hall... Ce mariage avec Dona Catharina de Portugal... En sortant du conseil, je me hâterai de vous rejoindre.

LA DUCHESSE.

Je partirai donc seule?

LE ROI.

De grâce, ne perdez pas un instant... Je vais moi-même... Et en vérité, je ne sais comment vous remercier de l'attention que vous avez eue de faire venir mes équipages, car c'est à peine si j'ai le temps de prendre congé de notre savant botaniste.

LA DUCHESSE, à part, pendant que le roi passe à Bilbroock.\*

Cette fête! serait-ce pour m'éloigner?

\* Jane, Bilbroock, le roi, la duchesse, Albert.



LE ROI, à Bilbrook.

Mes voitures attendent à la sortie du parc.... En me retirant, je vais donner des ordres pour qu'elles soient à votre disposition, milord, et j'espère que nous nous retrouverons bientôt à White-Hall.

BILBROOCK.

Ah ! sire ! qui peut m'avoir mérité ?

LE ROI.

Ne fût-ce que pour la *margarita modesta* !  
(Il remonte au fond.)

BILBROOCK, à part.

Bienheureuse influence de la botanique !

LA DUCHESSE, à part, remontant un peu et observant le roi.

Oh ! j'éclaircirai mes soupçons !

JANE, passant à Albert.

Eh bien ! monsieur, quand mon oncle est si content, quand moi-même, jesus si heureuse, à quoi pensez-vous donc ?

ALBERT.

A Betty, miss Clarvon !

LE ROI.

Allons, duchesse, à Windsor. (Bas à Bilbrook.)  
Et nous à White-Hall !

FINALE.

AIR de don Pasquale.

LE ROI.

L'admirable aventure ! il semble, en vérité,  
Que chacun en ces lieux serve ma volonté.  
Ce trésor, ce bien enchanteur,  
Il est à moi, destin prospère !

\* Bilbrook, le roi, la duchesse, Jane, Albert.

✿

Oui, d'une aussi charmante fleur  
Je veux enrichir mon parterre.

LA DUCHESSE.

La fâcheuse aventure ! il semble, en vérité,  
Que chacun en ces lieux serve sa volonté.

Le dépit fait battre mon cœur ;  
Mais cachons-lui bien ma colère,  
Car il n'est pas encor vainqueur,  
Et je me vengerai, j'espère.

BILBROOCK.

L'admirable aventure ! non, plus d'obscurité !  
De la *margarita* prestige incontesté,  
Puisque, pour cette simple fleur,  
Sa majesté, destin prospère !  
De la fortune et de l'honneur,  
En ce jour, m'ouvre la carrière.

JANE.

La charmante aventure ! du roi quelle bonté !  
Pour mon bon oncle enfin, non, plus d'obscurité !  
Et moi, je sens là, dans mon cœur,  
Une espérance qui m'est chère,  
Car j'ai retrouvé le bonheur  
En me retrouvant près d'un frère.

ALBERT.

La fatale aventure ! il semble, en vérité,  
Que du roi chacun serve ici la volonté.  
Quel trouble je sens dans mon cœur !  
Perdre Betty, douleur amère !  
Un rival puissant... ô fureur !  
Et cependant il faut me taire !

(Le roi sort, donnant la main à la duchesse, Bilbrook suit, donnant la main à Jane, Albert sort le dernier.)

✿

## ACTE DEUXIEME.

Salon riche. Port au fond ; portes latérales. A droite, au premier plan, une petite table sur laquelle est un métier à broder. Fauteuils.

### SCÈNE I.

BILBROOCK, JANE.

BILBROOCK, entrant par la gauche avec Jane.  
Regarde donc, Jane, de plus en plus beau, et dire que ça fait partie de notre appartement.

JANE.

C'est superbe !

BILBROOCK.

Notre appartement !... à White-Hall ! Logés chez le roi... tu comprends ? chez le roi lui-même.

JANE.

Oui, mon oncle.

BILBROOCK.

Hein ! qu'en dis-tu ? à peine arrivés... oublier

✿

ce grand conseil, pour s'occuper de nous... quelle bonté... Nous faire conduire jusqu'ici dans la partie la plus tranquille, et peut-être la plus brillante du palais de nos rois... et pour y arriver il nous a fallu traverser...

JANE.

Des galeries magnifiques, avec des gardes et des officiers à chaque pas.

BILBROOCK.

Et ces énormes glaces de Venise... des glaces où pour la première fois je me voyais à ma place... à la cour... ça faisait très bien ! Dis donc, et la duchesse, dont la haine me poursuivait.

JANE.

Comment ? cette dame qui, ce matin, m'a déjà

✿

témoigné de l'amitié, c'est la duchesse de Clé-  
veland.

BILBROOCK.

Eh ! oui... A son apparition je l'avais soup-  
çonné.... mais bientôt tous mes doutes ont été  
dissipés, quand j'ai vu les égards que le roi lui a  
montrés... les ordres qu'il a donnés pour la fête,  
qu'en sa qualité de surintendante elle doit faire  
préparer à Windsor.

JANE.

C'est vrai... et cependant son arrivée soudaine  
a semblé contrarier...

BILBROOCK.

Peut-être sa majesté... craignait-elle que la du-  
chesse voyant mon retour subit aux honneurs,  
n'éprouvât un dépit trop vif.... car enfin, je  
triomphe, et voilà, tôt ou tard... justice est faite...  
chacun reprend le rang qu'il méritait... C'est ce  
qui m'arrive... Je ne sais pas quelles fonctions le  
roi me destine... mais le logement qu'il nous  
donne m'indique assez que je serai attaché à sa  
personne, et j'en suis fier... Me voilà près de lui...  
près du soleil... on est mieux que dans des serres  
chaudes... Ah ça, mais qu'as-tu donc, toi ?

JANE.

Moi, mon oncle ?

BILBROOCK.

Oui, tu regardes autour de toi comme si tu  
cherchais...

JANE.

Du tout... j'admire... (A part.) ne pas venir au  
devant de nous... Ah ! c'est bien mal ! ..

BILBROOCK.

Quant à moi, je ne me sens pas d'aise de te voir  
enfin dans le palais de White-Hall.. La cour, mot  
magique ! séjour resplendissant du vrai mérite,  
où tous les talents sont réunis... Tu dois être bien  
glorieuse aussi de t'y trouver.

JANE.

Oh ! sans doute !... et pourtant je pourrais re-  
gretter... ici, bien des choses...

BILBROOCK.

Quoi donc ?

JANE.

Mais, d'abord... nos belles fleurs... que j'aimais  
tant à dessiner... à broder...

BILBROOCK.

N'as-tu pas les superbes jardins du palais ? les  
serres royales ?... Nous irons étudier ensemble.

JANE.

Etudier ! mais mon oncle... vous n'avez pas  
apporté votre catalogue... il nous serait bien  
utile ici.

BILBROOCK.

Hein ? quel catalogue ?

JANE.

Vous savez bien... votre ouvrage... critique...  
où vous comparez chacun des courtisans... et le  
roi lui-même !...

BILBROOCK.

Veux-tu bien te taire !

JANE.

Est-ce que vous avez changé d'idée, à présent  
que vous êtes à la cour ?...

BILBROOCK.

Qu'osez-vous dire, mademoiselle.

AIR : Dans un castel, etc.

Qui, moi changer !... Oh ! quelle erreur extrême !  
Quand au pouvoir il entre avec éclat,  
L'homme d'hier, certes, n'est plus le même,  
Car aujourd'hui c'est un homme d'état.  
Mais changer !... non... Seulement il oublie  
Ce qu'il a dit, fait, et même pensé,  
Tout, en un mot... Bref ! c'est une autre vie.  
Son avenir n'eut jamais de passé.  
Il recommence une nouvelle vie,  
Son avenir n'eut jamais de passé !

Vous permettriez-vous de faire aussi de la cri-  
tique, ma nièce ?

JANE.

Moi, mon oncle !

BILBROOCK.

C'est qu'à mon tour, j'aurais peut-être à  
vous dire... Et d'abord, ce petit officier, ce jeune  
Français qui accompagnait le roi, tu étais bien à  
ton aise avec lui, ce matin... On aurait dit que tu  
le connaissais déjà.

JANE.

Mais, en effet, mon oncle... Je voulais vous le  
dire... c'est une ancienne connaissance du comté  
de Norfolk... vous savez, quand j'étais à la ferme  
de Clarck.

BILBROOCK.

Ah ! ah ! vraiment ? Mais prends-y garde, ce  
qu'à la rigueur tu pouvais te permettre alors...  
ne serait plus convenable à présent que nous som-  
mes rentrés en faveur... Te voilà devenue un des  
plus riches, un des plus nobles partis des trois  
royaumes... et c'est au roi, lui-même, qu'il ap-  
partiendra de te choisir un mari digne en tous  
points...

JANE.

Sans doute... mais, quand on est riche, puis-  
sant, on ne peut donc plus écouter son cœur ?

BILBROOCK.

Parfaitement... on l'écoute... très bien... on le  
laisse parler... mais on n'y répond pas !...

JANE.

Ah ! pourquoi ne suis-je pas restée toujours  
Betty la fermière ?

(Les portes du fond s'ouvrent.)

BILBROOCK.

Le roi ! ma nièce... le roi ! Déjà une visite de  
sa majesté... tant d'honneur !... c'est à confondre !



SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI.

Ah ! mon cher lord !.. miss !..

BILBROOCK.

Sire !.. Eh quoi ! daigner venir... Vous occuper encore de nous !

LE ROI.

Sans doute, milord. Dans la joie que j'éprouve en retrouvant de si fidèles serviteurs... j'oublie l'étiquette... Ce n'est plus le roi qui vous donne l'hospitalité... ne voyez en moi, qu'un voisin, qui vient vous visiter, sans cérémonie aucune... Et d'abord, je dois vous le dire, mi ord, vos fonctions de chambellan ordinaire vont vous retenir désormais au palais !..

BILBROOCK.

Chambellan !

LE ROI.

Ordinaire... nous herboriserons ensemble !

BILBROOCK.

Ah ! sire !

LE ROI.

Et vous, miss Clarvon, comme vous n'êtes point habituée au tumulte de la cour, cet appartement retiré vous donnera le charme de la solitude, sans vous éloigner de nos fêtes... Car lorsque vous daignerez les embellir de votre présence, nous n'aurons que peu de chemin à faire pour vous y conduire... et dès ce soir, ici même...

BILBROOCK.

Mais puisque votre Majesté a donné des ordres pour que la fête ait lieu à Windsor...

LE ROI.

Oui, oui, sans doute... mais, qu'importe ! C'est ici, que je veux... ici même... et j'espère que miss Jane daignera prendre part...

JANE.

Sire...

BILBROOCK.

Tu l'entends... et tu ne remercies pas ? Je comprends... la timidité... Sois tranquille, je m'en charge.. Croyez, sire, que ma pupille et moi, certainement, la reconnaissance... La bonté de Votre Majesté est un trésor inépuisable !

LE ROI.

Comment, milord, serais-je assez heureux pour que vous ayez quelque chose à me demander ?

BILBROOCK.

Pas précisément, pardon... pourtant, le zèle que je compte déployer dans les glorieuses fonctions que votre Majesté veut bien me confier... les affaires importantes, qui sans doute feront partie de mes attributions, occuperont tous mes instans, et alors, ma nièce...

LE ROI.

Miss Clarvon !

BILBROOCK.

Si votre Majesté me permettait de la renvoyer dans un de nos domaines ?..

LE ROI.

Priver la cour de tant de grâces ?.. mais ce serait lui ravir son plus bel ornement !

BILBROOCK.

C'est très flatteur ! mais c'est qu'il deviendrait difficile pour moi de cumuler les fonctions de tuteur et de chambellan ; et je ne verrais qu'un seul moyen...

LE ROI.

Comment donc ! mais j'y avais déjà songé !

BILBROOCK.

Je comprends !.. Votre Majesté daignerait elle-même... lui choisir, de son auguste main... un mari ?..

LE ROI.

Un... Ah ! sans doute, nous chercherons.

BILBROOCK.

Dis donc ! il y avait déjà songé, il songe à tout !

JANE.

Mon oncle !

BILBROOCK.

Chut !

LE ROI, à part.

Si je pouvais occuper l'oncle ! (Haut.) Pardon, milord, mais... vous savez que toutes les charges qui attachent à notre personne, sont le privilège exclusif de notre plus ancienne noblesse ; veuillez donc me donner, sur votre généalogie, quelques notes, là, à cette table, pour que je puisse justifier moi-même...

BILBROOCK.

A l'instant, sire, c'est facile... Mes ancêtres se sont assis à la table ronde... Le chef de notre famille était petit cousin du grand Arthur !

LE ROI.

Eh ! mais, alors, nous sommes un peu cousins, aussi !

BILBROOCK, émerveillé.

Cousin de Sa Majesté ! (Il va à la table.)

LE ROI.

Pendant ce temps-là, je demanderai à miss Jane la permission de causer avec elle, puisque nous sommes en famille... (S'approchant de Jane.) J'ose espérer, miss, que vous vous habituerez bientôt à la nouvelle existence qui se prépare ici pour vous... On s'accoutume facilement aux lieux où l'on doit être l'objet de tous les hommages...

JANE.

Oh ! sire !

LE ROI.

AIR : C'était Renaud.

Eh quoi ! toujours cet air tremblant ?

JANE.

Après de vous, si je reste interdite,





LE ROI.

La duchesse ici!.. Pardon, milord... miss, une affaire pressante... de grâce... quelques instans!

BILBROOCK.

Votre Majesté n'est-elle pas maîtresse?..

LE ROI.

Là!... je vous prie... quelques instans seulement...

BILBROOCK.

Sire!.. (A part.) Ma généalogie a fait son effet... ça va très bien!

JANE, à part en sortant.

Mon Dieu! quel crédit ont donc les surintendantes?...

LE ROI.

Faites entrer. (L'officier sort.) Quel que soit le motif qui la ramène, il faudra bien...

L'OFFICIER, rentrant.

Sa Grâce, la duchesse de Cléland!

LA DUCHESSE, à part.

Le roi près d'elle! J'en étais sûre.

LE ROI.

Qu'on nous laisse! (L'officier sort.)

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, LE ROI.

LE ROI.

Eh quoi! madame... malgré mes ordres!...

LA DUCHESSE.

Ah! sire! des ordres!

LE ROI.

Je veux dire ma prière de vous rendre à Windsor, où votre présence...

LA DUCHESSE.

J'en arrive, sire... mais Votre Majesté regrettera sans doute de m'avoir priée de m'y rendre pour les préparatifs d'une fête à laquelle l'ambassadeur de Portugal n'assistera pas!

LE ROI.

N'assistera pas?... et pourquoi, madame?

LA DUCHESSE.

Parce que, sire... hier au soir, il est parti pour Brighton.

LE ROI.

Parti!

LA DUCHESSE.

Alors Votre Majesté ne doit pas être étonnée de me voir de nouveau venir prendre ses ordres... Et, le dirai-je, n'étant plus occupée à Windsor, pour votre service, j'ai craint que Votre Majesté ne comptât les instans pendant mon absence... Peut-être me suis-je trompée?... mais les heures me semblent si longues, à moi, quand je suis éloignée de vous!

LE ROI.

Vous êtes mille fois trop bonne, c'est plus que je ne mérite!

LA DUCHESSE.

Ah! Votre Majesté se rend bien peu de justice!

LE ROI.

Trêve de raillerie, duchesse; ne puis-je savoir enfin où votre grâce prétend arriver?

LA DUCHESSE.

Mais, vous le voyez... jusqu'à vous, sire; et puisque m'y voici... permettez-moi d'y rester.

LE ROI.

Rester ici!

LA DUCHESSE.

Pourquoi donc cette frayeur, ou plutôt cet embarras que vous cherchez vainement à dissimuler? Vous hésitez... Mais quittons cette contrainte, sire; je vous ai livré ma vie! qu'en ferais-je à présent, sans vous, sans ce prisme qui l'entoure, sur ce piédestal honteux... auquel je tiens pourtant, parce que... parce que... à force de descendre... j'en suis venue au point... que je ne pourrais le quitter sans descendre encore!

LE ROI.

Votre raison s'égare!

LA DUCHESSE.

Oh! sans doute, il y a long-temps qu'elle s'est égarée! vous le savez, sire... Mais que seraient pour moi l'humiliation, la honte, si je ne vous aimais pas?... Ah! sans cela, m'entendriez-vous parler comme je fais en ce moment?

AIR : Un page, etc.

Sans invoquer le passé, je le jure,  
Vous me verriez partir, et pour jamais,  
Je vous fuirais, sans plainte, sans murmure,  
Sans vous montrer ces indignes regrets.  
Avec fierté subissant mon outrage,  
Oui, loin de vous, je fuirais sans retour;  
Et, croyez-moi, j'aurais plus de courage  
Si j'avais moins d'amour!

LE ROI.

Mary!

LA DUCHESSE.

Oh! merci, merci! pour ce nom!... Depuis bien des jours il n'avait ainsi charmé mon oreille!... Eh bien! alors, que le roi ne vienne plus se placer entre nous; et puisque ce mot d'amour a su trouver encore le chemin de votre cœur... on pardonne à l'amour quelque injustice, quelque faiblesse... Charles, ayez pitié de la mienne... c'est moi, moi Mary, qui vous le demande... que cette jeune fille s'éloigne!... Vous n'avez rien pu lui promettre encore. D'ailleurs, elle ne vous aime pas, je le sais... Celui qu'elle aime luttera avec désespoir!

LE ROI.

Celui qu'elle aime!

LA DUCHESSE.

Sans doute, le chevalier Albert!

LE ROI, à part.

Lui! il est donc vrai!

LA DUCHESSE.

Sans cette puissance, dont je vous estime assez pour croire que vous ne ferez point usage... il viendrait jusqu'ici vous reprendre miss Clarvon !...

LE ROI.

Il oserait !

LA DUCHESSE.

On ose tout, quand on aime... Ne le voyez-vous pas par moi ?

LE ROI, à part.

Albert ! il aimerait à ce point... Ah ! oui, cette amitié d'enfance... Mais il partira !... (Haut.) Mary, vous avez tort de vous alarmer ainsi, pouvais-je sans injustice ne pas récompenser le zèle, la fidélité de lord Bilbroock?... Et quant à miss Clarvon, son père n'est-il par mort ?...

LA DUCHESSE.

Comme le mien... c'est juste ! et vous tenez à récompenser sa fille, comme vous m'avez récompensée ?...

LE ROI.

Encore !

LA DUCHESSE.

Sire ! écoutez-moi... ou plutôt, écoutez votre gloire !... Vous ne voudriez pas le nier... vous m'avez dit dans un temps où vous me respectiez... où je pouvais être respectée encore du moins... vous avez juré que vous n'aimeriez que moi... que vous m'aimeriez toujours... Ce serment, cette promesse sacrée, vous ne pouvez y manquer que dans l'intérêt, que pour le bonheur de l'Angleterre... Je ne puis être sacrifiée qu'à une reine... car d'une reine seule, hélas ! la duchesse de Cléland n'a pas le droit d'être jalouse !... Que miss Jane parte donc ? qu'elle quitte votre cour... Jurez-le sire ! Eh quoi ! vous ne répondez pas !

LE ROI.

Je reviendrai quand vous serez plus calme !

LE DUCHESSE.

Oh ! du calme ! vous en montrez beaucoup en effet... avec moi ! et vous ne comprenez pas ma faiblesse... Vous me trouvez bien importune... Pardon, sire, et si vous l'ordonnez...

LE ROI.

Non, je n'ordonne plus... c'est moi qui vous prie de me pardonner... si vous avez pu croire à des torts...

LA DUCHESSE.

Voilà ma main !

LE ROI.

Bien Mary... Amnistie mutuelle !

LA DUCHESSE, à part.

Il me trompe !

LE ROI.

Et maintenant, le conseil m'attend.

LA DUCHESSE.

Naguère encore, près de moi, vous en oubliez l'heure !

LE ROI.

Vous le savez trop... Aujourd'hui, des affaires sérieuses, les obsessions du parlement pour ce funeste mariage, que vous-même me rappelez tout à l'heure... Un parlement prétendre marier un roi ! Ce n'est qu'en Angleterre que des sujets s'arrogent un pareil droit !... Veuillez donc retourner sur-le-champ à Windsor... Si l'ambassadeur du Portugal s'est absenté hier, il reviendra certainement dans la soirée... De toute façon, la fête aura lieu. Je veux qu'elle ait lieu... Au revoir, Mary !

LA DUCHESSE.

Au revoir, sire.

LE ROI.

Et de grâce, croyez bien que mon cœur est voué pour toujours à l'amitié qu'il vous a promise... (A part.) Allons ! le combat sera rude !

(il sort par le fond.)

## SCÈNE V.

LA DUCHESSE, seule.

L'amitié ! il n'ose plus prononcer un mot plus tendre !... Comme il a su contenir son dépit ! le cacher sous un masque de bienveillance !... tandis que moi, je n'ai pu déguiser mes sentiments... Oh ! nous ne nous trompons ni l'un ni l'autre, sire !... Et malgré, votre hypocrisie, j'ai lu mon arrêt dans vos yeux ! Que faire à présent qui ne doive servir au contraire à hâter le triomphe d'une rivale ?... Et il me faudrait le voir d'un oeil tranquille !... Oh ! non !... Pourquoi désespérer ? Peut-être les moyens que j'ai préparés... Ah ! le chevalier !

## SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, ALBERT, du fond.

ALBERT, sans voir la duchesse.

Il est trop vrai ! lord Bilbroock habite ce palais... et miss Clarvon horrible pensée !... Madame la duchesse, pardon !

LA DUCHESSE.

C'est vous, chevalier ? Cet air embarrassé, surpris, de voir ici de nouveaux hôtes, peut-être ?...

ALBERT, contraint.

Pourquoi donc, madame ? Un vieux serviteur oublié, dont le roi se souvient...

LA DUCHESSE.

Qui rentre avec la confiance intime de sa majesté ?

ALBERT.

C'est qu'il la mérite sans doute.

LA DUCHESSE.

Et puis, une nièce charmante !

ALBERT.

C'est, dit-on, l'opinion du roi.



LA DUCHESSE.

Je croyais que c'était la vôtre surtout.

ALBERT.

J'ai fait comme vous, madame, j'ai tout oublié.

LA DUCHESSE.

Comme moi ! Que voulez-vous dire ?

ALBERT.

Je croyais que, par suite d'une ancienne querelle, votre famille était l'ennemie prononcée de lord Bilbroock ?

LA DUCHESSE.

Ah ! vous ne le pensez pas !... Que m'importe un vain droit de préséance qui se perd dans la nuit des temps ? Non ; vous n'ignorez pas quel est à mes yeux le seul tort de lord Bilbroock ?.. Mais, vous, monsieur, vous qui aimiez cette jeune fille... ne m'aiderez-vous pas ? ne chercherez-vous pas à la sauver ?

ALBERT.

On ne peut sauver les gens que lorsqu'on les voit en danger, mais lorsqu'ils sont perdus ..

LA DUCHESSE.

Que dites-vous ? Ah ! vous connaissez votre auguste ami... Vous savez, et je sais trop moi-même, comme il aime à goûter tous les charmes d'une lutte dont le terme est certain ! comme il se plaît à regarder un triomphe assuré... Quel plaisir cruel il trouve à jouer avec la victime dont il doit s'emparer un jour ! Perdue ! Elle ne saurait l'être encore... Oh ! vous la sauvez ! Vous venez pour cela, je le vois... je le devine... Malgré votre froideur apparente, vous venez dire au roi...

ALBERT.

Je viens faire au palais, tant qu'on ne me l'aura pas interdit, le service que me prescrit le devoir. Voilà tout, Madame !

LA DUCHESSE.

Eh quoi ! vous renoncez ? vaincu sans combattre ? Ah ! chevalier je ne vous reconnais plus... Que dira-t-on de vous ?

ALBERT.

Qui pourrait connaître mon secret ?

LA DUCHESSE.

Moi, monsieur, je le sais... Promettez de me seconder, et je réponds de tout !

ALBERT.

Quoi ?

LA DUCHESSE.

Vous ne parlez plus de renoncer à la victoire... Eh bien ! chevalier, en vous attachant à la personne de Charles II, en quittant la cour de France, vous vous êtes aliéné l'esprit de votre souverain... vos biens ont été confisqués, mais on vous regrette aujourd'hui, on vous propose de rentrer en grâce, avec un poste éminent, capitaine des mousquetaires blancs de Louis XIV.

ALBERT.

Il est vrai ! Mais leur générosité vient trop tard... Je refuse comme j'ai refusé jusqu'à ce jour.

LA DUCHESSE.

Dès ce jour, au contraire, vous acceptez... la réponse de l'ambassadeur n'est pas encore envoyée... Vous acceptez, vous dis-je !

ALBERT.

Partir ! mais c'est m'éloigner d'elle !

LA DUCHESSE.

C'est vous en rapprocher...

ALBERT.

Je ne comprends pas...

LA DUCHESSE.

Qu'importe ? c'est inutile ! mon intérêt vous répond du vôtre... Faisons cause commune, et je puis vous promettre...

ALBERT.

Est-il possible ?

LA DUCHESSE.

Tenez, déjà tout est prêt !. Pardon, chevalier.. ce billet à l'ambassadeur de France... c'est celui là surtout auprès duquel il importe d'agir sans retard... puis, cette lettre au chancelier... Partez ! il y va de votre bonheur... (A part.) Et de ma vengeance !

ALBERT.

Je vous crois, madame ! Ah ! j'ai besoin de vous croire !

LA DUCHESSE.

Allez donc !

ENSEMBLE.

AIR : Je crains qu'il ne s'éveille. (Domino Noir.)

LA DUCHESSE.

Partez, et vigilance,  
Je réponds du succès !  
Surtout de la prudence,  
Gardez bien nos secrets.  
Pour gagner la victoire,  
Amoureux ou soldat,  
Il faut, veuillez m'en croire,  
Accepter le combat !

ALBERT.

Mon cœur à l'espérance  
Renaît, et désormais  
Je veux, avec prudence,  
Mériter le succès.  
Pour gagner la victoire,  
Amoureux ou soldat,  
Il faut, je dois vous croire,  
Accepter le combat.

SCÈNE VII.

LA DUCHESSE, puis JANE.

LA DUCHESSE.

Enfin ! j'étais sûre de le ramener... car il aime ! lui ! et l'espoir que j'ai fait briller à ses yeux a ranimé le mien !... Insensée ! l'héroïne de cette nouvelle intrigue ne rêve-t-elle pas déjà la puis-

sance?... n'est-elle pas éblouie déjà comme je le fus moi-même... Ici, l'ambition est tellement naturelle! Oh! oui, dans son cœur l'amour d'Albert doit céder à l'amour du roi... C'est elle! je sens revenir toute ma colère!

JANE, entrant à gauche, à la cantonade.

Ça sera très bien! ma bonne Nelly; pendant que mon oncle est chez l'ambassadeur de France, tu feras mettre le clavecin là, devant la fenêtre.

LA DUCHESSE, à elle-même.

Il paraît que l'installation commence!

JANE.

Et cette grande pièce... le parloir de mon oncle, c'est superbe! Mais qui me rendra le beau verger de Clark?

LA DUCHESSE, à elle-même.

Et c'est une enfant, avec cette naïveté hypocrite, qui m'enlèverait le cœur de Charles?

JANE, apercevant la duchesse.

Ah! madame la duchesse! pardon, je prenais là quelques dispositions... J'étais si loin de m'attendre à l'honneur... Quoi! madame, vous avez daigné venir nous visiter?

LA DUCHESSE, à part.

Visiter!

JANE.

Que je suis contente!... et puisque vous voilà, permettez-moi de profiter de cette heureuse circonstance pour solliciter de votre bonté des conseils...

LA DUCHESSE.

Des conseils... Et sur quoi, miss?

JANE.

Je suis étrangère à Londres; votre grâce me pardonnera d'oser réclamer ses bons offices!

LA DUCHESSE.

Parlez, miss, je vous écoute.

JANE.

Eh bien! s'il faut vous le dire, mon passe-temps favori est de peindre des fleurs... mon oncle me trouve même du talent.

LA DUCHESSE.

Je serais, j'en suis sûre, de l'avis de votre oncle.

JANE.

Oh! mon Dieu, j'en ai tout juste assez pour comprendre que j'ai besoin d'un maître, et votre grâce connaît tout ce qu'il y a d'illustre à Londres; si vous aviez assez d'obligeance pour m'indiquer les plus habiles maîtres de vos académies?

LA DUCHESSE.

Cette confiance, miss...

JANE.

Est-ce qu'elle vous étonne?... Oh! non, n'est-ce pas... car ce qu'on nous a rapporté sur vos efforts pour empêcher mon oncle de reprendre le rang qui lui appartient... en vous voyant, je n'y ai pas cru un instant.

LA DUCHESSE.

Qui vous dit pourtant que les rapports qu'on vous a faits ne méritent pas votre confiance?...

JANE.

Oh! voilà que vous voulez encore m'effrayer... mais vous avez beau faire... vous devez être bonne... vous êtes si belle!... Et, je ne sais pourquoi, il me semble que l'un ne peut aller sans l'autre.

LA DUCHESSE, à part.

C'est étrange! cette candeur paraît si naturelle!...

JANE.

Vous me pardonnerez mon indiscretion?

LA DUCHESSE.

Pour vous le prouver, je vais être un peu indiscret, miss... En quittant votre solitude, n'avez-vous rien regretté, dites-moi?

JANE.

En y pensant bien, ma liberté d'abord... c'est chose si précieuse, l'absence de toute contrainte... et ici peut-être?...

LA DUCHESSE.

Mais en revanche, à la cour, vous serez entourée d'égards, d'attentions... on vous prodiguera les éloges, les hommages les plus flatteurs!...

JANE.

C'est vrai! j'ai déjà pu voir... à la cour, tout le monde est très poli... Le roi surtout, il est d'une politesse...

LA DUCHESSE.

Vraiment! le roi!

JANE.

Mieux que ça même... d'une galanterie!... Mais dans ces temps de troubles, les rois doivent trouver toutes les dames jolies, ils ont tant besoin de se faire des amis...

LA DUCHESSE.

Et quand on est réellement charmante comme vous...

JANE.

Oh! vous vous moquez! Vous parlez ainsi à cause de cette grande toilette que mon oncle a exigée... Vous trouvez donc que cette robe me va bien?

LA DUCHESSE.

Sans doute, miss.

JANE, à part.

Si Albert me voyait, au moins!

LA DUCHESSE.

Et malgré ces brillants atours, vous comptez ne vous occuper à White-Hall que de dessins et de fleurs?... Aucune autre pensée?...

JANE.

Madame...

LA DUCHESSE

Elle se trouble...

JANE, à part.

Si j'osais! moi qui demandais ce matin une



femme, une amie, pour lui confier mon grand secret!...

LA DUCHESSE.

Eh bien?

JANE.

C'est que... mon secret... n'est peut-être pas à moi seule.

LA DUCHESSE.

Pas à vous seule?... Il y a donc quelqu'un?

JANE, baissant les yeux.

Oui.

LA DUCHESSE.

Dans ce palais... qui vous aime, qui vous l'a dit déjà?...

JANE, même jeu.

Oui..

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) Et dont le rang vous éblouit peut-être?

JANE.

Je ne comprends pas.

LA DUCHESSE.

Dont la puissance vous séduit et vous fait oublier?...

JANE.

Qui donc?

LA DUCHESSE.

Un autre...

JANE.

Un autre... Pauvre Albert! oh! jamais...

LA DUCHESSE.

Albert!... Ah!

JANE.

Ah! mon Dieu! ça m'est échappé... C'est vrai, vous l'ignorez... il s'appelle Albert!

LA DUCHESSE.

Celui... celui que vous aimez?

JANE.

Oui! je n'osais pas vous le nommer... mais c'est drôle qu'il y ait des noms qu'on est toujours près de répéter malgré soi.

LA DUCHESSE.

Enfin, vous l'aimez toujours?

JANE.

Et j'ai bien de l'inquiétude... car c'est lui qui était ce matin avec sa majesté chez mon oncle... Mais depuis, je ne l'ai pas vu... et je crains que le roi ne soit toujours en colère contre lui, quoiqu'il dise le contraire.

LA DUCHESSE.

Cela pourrait bien être.

JANE.

Là! vous voyez si j'avais raison d'être inquiète! Oh! madame, puisque le roi a tant de confiance en vous... je l'ai bien vu! puisque vous avez du pouvoir ici, daignez l'employer en ma faveur, en faveur d'Albert!...

AIR : Faut l'oublier.

De nous chérir toute la vie

Nous avions fait le doux serment!

J'avais juré que constamment

Je serais sa sœur, son amie...

Et maintenant, si je devais

Trahir un serment aussi tendre,

Ah! je le sens, oui, j'en mourrais!

Votre cœur doit bien le comprendre,

Si vous avez aimé jamais!

Oui, votre cœur doit me comprendre,

Si vous avez aimé jamais!

LA DUCHESSE.

Pauvre enfant!

JANE.

N'est-ce pas, milady, si vous aviez donné votre cœur à quelqu'un, qui vous eût aussi donné le sien, et qu'il vous fallût renoncer, ça vous ferait bien du mal? Oui, je le vois, car vous êtes émue, et cette larme...

LA DUCHESSE.

Rien... rien... un souvenir... (A part.) Oh! comme je l'avais mal jugée! Oui! oui! elle aime réellement!... Et moi-même n'aimais-je pas Williams? N'étais-je pas comme elle, quand les regards de Charles tombèrent malheureusement sur moi... quand la funeste influence de la royauté, vint éveiller dans mon âme cette fatale ambition, qui m'a conduite où je suis... au désespoir où elle arriverait comme moi? Pauvre enfant! Oh! la vue d'un sentiment si vrai, si naïf, me rend tout mon courage... Et maintenant, ne fût-ce que pour la sauver!

JANE.

Eh bien! vous ne m'écoutez plus? vous ne me parlez plus d'Albert?

LA DUCHESSE.

D'Albert! c'est juste, chère miss... pardon? mais rassurez-vous, aujourd'hui tout s'arrangera!

JANE.

Il sera mon mari... bientôt?...

LA DUCHESSE.

Vous perdez déjà patience?... C'est bien, aimez-le.. aimez-le toujours!

JANE.

Oh! ce n'est pas pour moi, mais pour lui... C'est vrai... depuis ce matin que nous nous étions enfin retrouvés, il semble que tout conspire à l'éloigner de moi!

LA DUCHESSE, à part.

C'est bien ainsi que j'aimais! Pauvre Williams! Et le souvenir de ton mépris, voilà tout ce qui me reste!... (Haut.) Adieu, miss Jane, dans votre intérêt même, je vous quitte! Mais j'ai pu vous connaître et je pars avec des sentiments bien différents de ceux qui m'avaient amenée!

JANE.

Vous voilà donc désormais mon amie! Car je puis vous donner ce titre, vous le permettez, n'est-ce pas? et j'en serais fière!

LA DUCHESSE.

Et moi aussi, Jane!

JANE.

Que vous êtes bonne! S'il m'était permis de vous embrasser?

LA DUCHESSE, à part.

Tant de candeur!... Oh! non!... Faut-il que je ne m'en croie pas digne!

JANE.

Vous me refusez?

LA DUCHESSE.

Adieu, miss Jane, adieu! Quoi qu'il arrive, vous avez une amie, une véritable amie, comblez sur elle.

(Elle sort par le fond.)

## SCÈNE VIII.

JANE, puis, LE ROI.

JANE.

Elle me refuse! et pourquoi? L'étiquette peut-être?... c'est dommage!.. N'importe, elle veille sur nous... Allons... espérons... En attendant, elle m'indiquera un maître de peinture pour mes fleurs, et jusque là, pour ne pas les oublier, ces fleurs favorites... continuons celles que je brode sur cette tapisserie.

(Elle s'assied.)

LE ROI, entrant, à part, au fond.

Seule enfin! j'ai eu soin d'écarter l'oncle... Une mission diplomatique dont il est tout fier!... (S'avançant, haut, à Jane.) Pardon, miss...

JANE.

Ciel! le roi!...

(Elle pose son métier pour se lever.)

LE ROI.

Non, miss... un ami. Mais vous étiez occupée, et je serais désolé d'interrompre...

JANE.

Rester assise devant Votre Majesté! Oh! sire, je ne me permettrais pas... Et puis, mon oncle qui n'est pas là...

LE ROI.

C'est moi, miss... qui vous en ai séparée pour affaire urgente... N'est-il pas juste que je vienne le remplacer près de vous?

JANE.

Il sera donc long-temps?

LE ROI.

Je ferai mon possible pour que vous ne trouviez pas son absence trop longue... surtout ne vous gênez pas pour moi; je suis bon prince. cette broderie que vous teniez quand je suis arrivé... pourquoi l'avoir quittée?...

JANE.

Le respect! Quoi! Votre Majesté voudrait?...

LE ROI.

Sans doute.

JANE.

C'est que je n'aurais jamais osé... mais puisque Votre Majesté le permet...

LE ROI.

Je vous en prie.

JANE.

De cette façon, je serai peut-être moins embarrassée... (A part.) Est-il bon pour un roi!

(Elle s'assied et brode.)

LE ROI.

Comme vos jolis doigts s'agitent sur ce canevas! Avec quelle grâce! quelle activité!..

JANE.

Oh! j'irais encore plus vite, si je voulais.

LE ROI, s'asseyant près d'elle.

Elle est adorable! Et dites-moi, miss, ne peut-on voir de près cette broderie.

JANE, lui présentant le métier.

Tenez!

LE ROI, regardant Jane.

On ne peut plus jolie!

JANE.

Vous ne la regardez pas!

LE ROI.

Si fait... Une fraîcheur... un teint de roses.

JANE.

Comment, des fleurs que je cherche à imiter.

LE ROI.

Sans doute la *margarita modesta*!

JANE.

Mais, non, des marguerites détachées... (Une bobine de soie qui est sur le bord du métier tombe.) Bon! voilà mes soies qui m'échappent.

LE ROI.

Oh! pardon, miss, pardon...

JANE, voulant poser le métier, pour ramasser la soie. Ce n'est rien... et je vais...

LE ROI.

Je ne le souffrirai pas...

JANE.

Eh quoi! sire?

LE ROI, ramassant la bobine et la lui présentant.

Les voici!

JANE.

Vous être baissé pour moi!... Votre Majesté me rend toute honteuse!

LE ROI.

Pourquoi donc? Si vous saviez combien ces petits soins ont de charmes! comme cette vie intime me serait douce et facile près d'un cœur candide et sincère! Nous autres rois, soumis à une étiquette sévère, à une représentation majestueuse, nous ne rencontrons presque toujours que des cœurs faux; nous ne voyons que des visages trompeurs... Et quand je puis enfin contempler une figure naïve et vraie, trouver une âme simple et pure... Ah! rester là, sans cesse auprès de vous, ce serait le bonheur!

JANE, se levant.

Auprès de moi, sire!



LE ROI.

Allons, miss, entre nous point de cérémonies !  
Je vous le répète :

AIR de la Seconde Année.

Daignez ne voir à cette place  
Qu'un ami qui vient vous parler...  
Et laissez-moi prendre, de grâce,  
Cette main... Pourquoi donc trembler ?  
Oh ! serez-vous toujours de même ?

JANE.

Non, sire, déjà ma frayeur  
Est moins forte...

LE ROI.

Bonheur extrême !

JANE.

Mais, c'est égal, j'ai toujours peur !

LE ROI.

Tantôt, vous m'avez promis une entière confiance, et vous ne me la refuserez pas, n'est-il pas vrai ?

Même air.

Bientôt cela viendra, j'espère,  
Car, croyez-moi, j'éprouve ici,  
Pour vous l'attachement d'un frère...  
Celui qui vous regarde ainsi...  
C'est un frère, je vous le jure.

JANE.

Ah ! sire, pour moi quel honneur !  
Oui, votre regard me rassure...  
Mais, c'est égal, j'ai toujours peur !

LE ROI.

Eh bien ! dites, que puis-je faire pour bannir entièrement cette fâcheuse contrainte ?

JANE.

C'est que, on n'est pas maîtresse de ça... Et pourtant je serais heureuse...

LE ROI.

Heureuse ! Ah ! s'il est en mon pouvoir d'entrer pour quelque chose dans votre bonheur ?..

JANE.

Oh ! certainement, si vous vouliez ! ..

LE ROI.

Si je veux !... Vous en doutez ? Ah ! parlez, miss, daignez me mettre à l'épreuve.

JANE.

Non... Je n'oserais jamais...

LE ROI.

Délicieux embarras ! De grâce, daignez vous expliquer. Je vous l'ai dit : il me serait si doux de vous voir agir avec moi sans gêne, sans contrainte, comme...

JANE.

Comme une sœur !... Eh bien...

(La duchesse entre, au fond.)

LE ROI.

Que vois-je ?...

LES DEUX FAVORITES.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, au fond.

JANE.

Ah ! vous voici, madame ; vous venez me prêter votre appui ?...

LE ROI.

En vérité, duchesse, une telle importunité...

LA DUCHESSE.

Sire !

LE ROI.

Quand cette fois, au moins, je devais vous croire à Windsor.

JANE, à part.

Que signifie ?...

LE ROI.

Tout à l'heure encore, ne vous en ai-je pas exprimé l'ordre formel ? Ne devais-je pas croire que vous daigneriez enfin vous y conformer ?... et ne craignez-vous pas qu'en vous voyant persister ainsi à vous soustraire aux devoirs de votre charge, je ne sois en droit de supposer...

LA DUCHESSE.

Que j'ai le projet d'y renoncer ! N'est-ce pas là ce que Votre Majesté semblait vouloir dire ?...

LE ROI.

Eh ! madame !...

LA DUCHESSE.

Eh bien ! oui, sire ! tel est en effet mon désir. (A part.) Essayons cette dernière épreuve. (Haut.) Privée désormais de votre confiance royale, je dois déposer entre vos mains les insignes de mon pouvoir.

LE ROI.

A la bonne heure !

LA DUCHESSE, à part.

Pas un regret !... (Haut.) Aujourd'hui même, sire, ils vous seront remis. (A part.) Allons jusqu'au bout ; ce n'est plus pour moi seule... Oh ! il ne triomphe pas encore ! (Elle sort à droite.)

SCÈNE X.

LE ROI, JANE.

JANE.

Mon Dieu ! sire, comment cette dame si bonne a-t-elle pu mériter le courroux de Votre Majesté ?

LE ROI.

Pardon, miss ; une résistance continuelle à mes ordres devait tôt ou tard amener la disgrâce de la duchesse.

JANE.

Sa disgrâce !

LE ROI, à part.

Sachons nous contenir.



JANE.

Oh! vous pardonnerez, n'est-ce pas?

LE ROI.

Si vous l'exigez, il le faudra bien; puisque comme les anges vous priez pour tous... Et moi alors, je dois aussi vous implorer comme on implore les anges.

JANE.

M'implorer! Allons, voilà que Votre Majesté plaisante.

LE ROI.

Ne le croyez pas, miss! Si vous saviez à combien de soucis, de tourmens, les souverains sont en butte... Pour avoir toujours le sourire sur les lèvres, un roi n'est pas assez heureux... mais ce qui lui manque pour l'être, vous, miss, vous pouvez me le donner.

JANE.

Moi!... vous donner quelque chose, sire? à vous qui avez tout!

LE ROI.

Tout, excepté ce bonheur intime dont nous parlions tout à l'heure et qu'à présent j'envie plus que jamais. Oui, miss, que Charles II trouve en vous une amie vraie, une amie de tous les instans... Soyez maîtresse dans ce palais... maîtresse de ma volonté même... reine enfin!

JANE.

Reine!

LE ROI.

Oui, reine!

JANE.

Mais il me semblait que la femme seule du roi pouvait être reine! et l'on dit qu'une princesse de Portugal...

LE ROI.

Eh! que m'importe un mariage où l'on consulte tout, excepté notre bonheur, à nous autres princes. Ce bonheur qu'un mot de vous peut faire... comme un mot de vous peut rendre Charles malheureux pour la vie!

JANE.

Vous, sire?... vous malheureux!

LE ROI.

Oh! oui, miss, permettez-moi d'entendre, d'accomplir tous vos vœux... comme vous entendrez, je l'espère, ceux que j'ose former!... Daignez enfin accepter sur le cœur de Charles un pouvoir que vous conserverez toujours... je le jure... Vous hésitez... vous doutez encore? Ah! pour preuve, pour gage irrévocable de ma parole... souffrez que je place à votre main cet anneau royal!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, paraissant à droite.

Sire!

JANE.

Ciel!

LE ROI.

Encore!

LA DUCHESSE.

Aujourd'hui même, je vous l'avais promis, sire... je viens vous remettre les insignes que je tenais de Votre Majesté... et d'abord, celui qui, avant tout, assurait mon pouvoir... cette bague... Vous vous en souvenez, sire, en me voyant hésiter, quand vous me parliez de cette vie intime, que vous rêviez alors, comme aujourd'hui peut-être? vous me disiez: « Pour preuve, pour gage irrévocable de ma parole, souffrez que je place à votre main cet anneau royal. »

JANE.

Qu'entends-je?

LE ROI.

Oh!

LA DUCHESSE.

Tenez, sire, le voici, cet anneau, pareil en tout à celui que vous offrez à miss Jane; le voici, l'anneau du roi, gage de votre parole!

(Elle le pose sur la table.)

JANE.

Ah! mon Dieu!

LA DUCHESSE.

Votre Majesté n'est-elle point satisfaite que miss Clarvon, à qui elle prend un intérêt si naturel, reçoive ici ce haut enseignement? N'est-il pas essentiel qu'en voyant comme on monte aux honneurs, elle apprenne aussi comment on doit en descendre?

LE ROI.

Madame!

LA DUCHESSE.

Oui, miss...

AIR d'Aristippe.

Comme au bal où, belle et parée,  
Chacun vous fait reine à son tour,  
A la cour, notre âme enivrée  
Perd repos, bonheur, sans retour,  
Tout enfin, pour régner un jour!  
Mais bientôt on n'a de la fête  
Qu'un souvenir triste et confus,  
Et trop tard, hélas! on regrette  
Repos, bonheur, qui sont perdus.  
Avec l'honneur ils sont perdus!

JANE.

Quoi! madame!

LE ROI.

Et ne pouvoir me venger sur personne!



SCÈNE XII.

LES MÊMES, BILBROOCK, arrivant au fond.

LA DUCHESSE.

Arrivez donc, milord, car on ne peut d'ailleurs disposer sans vous du sort de miss Clarvon, de votre pupille.

BILBROOCK.

Sans moi, je l'espère bien et je viens justement... Sire, j'ai rempli ma mission, j'ose dire avec succès... L'ambassadeur m'a chargé d'apprendre à Votre Majesté que Versailles rappelait le chevalier de Stinville, en lui accordant un grade brillant dans les gardes, et la restitution de tous ses biens... et mieux encore, car il paraît que Votre Majesté ne m'avait donné que la moitié de ses instructions... Par une attention d'une délicatesse exquise... elle me réservait la surprise la plus flatteuse!

LE ROI.

Comment?

BILBROOCK.

L'ambassadeur a ajouté que le roi de France consentait au mariage du chevalier Albert de Stinville avec miss Jane Clarvon de Risbec.

LE ROI.

Son mariage!

JANE.

Est-il possible?

BILBROOCK.

Et je ne saurais trop vous remercier, sire, du soin que vous avez daigné prendre... de ménager à ma nièce une alliance que rend encore plus glorieuse votre auguste consentement.

JANE.

Quel bonheur!

LA DUCHESSE, à Jane.

Que vous ai-je dit?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALBERT, OFFICIERS, du fond.

Albert!

JANE.

Jane!

ALBERT.

LE ROI.

Mon consentement? Et si je le refusais, à présent?

ALBERT, présentant un papier scellé.

Sire, de la part du lord chancelier.

LE ROI, lisant.

Damnation! le conseil assemblé déclare à l'unanimité que rien ne peut me dispenser d'appeler au trône dona Catharina... (A la duchesse.) Vous le

voyez, madame, il s'agit de cette union portugaise... Il en est temps encore... dites un mot...

LA DUCHESSE.

Plus d'illusions entre nous, sire. Le bonheur de vos sujets... la prospérité de l'Angleterre ayant tout! Et puisque Votre Majesté daigne encore me consulter, je l'engage à ne disposer de l'anneau du roi qu'en faveur de dona Catharina.

LE ROI.

Vous le voulez! nous ferons donc une reine!.. Chevalier, vous emmenez votre femme en France.

ALBERT.

Sire!...

BILBROOCK.

L'épouse doit toujours suivre l'époux, et quant à moi, sire...

LE ROI.

Vous, milord, nous vous permettons d'être du voyage!

BILBROOCK.

Hein?

LE ROI, à la duchesse.

C'est donc bien décidé, madame? jamais?..

LA DUCHESSE, après un combat, et avec résolution. Jamais!

LE ROI, prenant son parti.

Au conseil, messieurs!

(Il sort. — Les officiers le suivent.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté LE ROI.

BILBROOCK.

C'est que ça m'a tout l'air d'un exil; je n'en sortirai pas... Ah! ça, mais pourquoi? Le roi ne voudrait-il donc pas me garder sans ma nièce?... Hein! Ah!.. je comprends! *margarita modesta!*.. Oh! immoralité des cours!

JANE, à la duchesse.

Ah! madame, je le vois, c'est à vous que nous devons d'être heureux... A présent, refusez-vous de m'embrasser?

LA DUCHESSE.

Non, non, chère miss... A présent! oh! oui, à présent, je sens que j'en suis digne.

(Elles s'embrassent.)

ALBERT.

Chère Jane! ainsi vous m'aimez toujours?

JANE.

Il le demande! quand, pour devenir sa femme, j'ai refusé la main du roi!

BILBROOCK, avec solennité.

Ma nièce, dans la famille des Bilbroock, on ne se marie jamais que de la main droite.

FIN DES DEUX FAVORITES.







ACTE I, SCÈNE IV.

# JACQUART,

OU

## LE MÉTIER A LA JACQUART,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

Par M. N. Sournier,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,  
LE 24 AVRIL 1843.

### PERSONNAGES.

LE MINISTRE.....  
Le baron D'HAUTEVILLE, cham-  
bellan.....  
JACQUART.....  
M<sup>me</sup> JACQUART.....

### ACTEURS.

M. MONVAL.  
M. KLEIN.  
M. BOUFFÉ.  
M<sup>me</sup> JULIENNE.

### PERSONNAGES.

ROSALIE, leur fille..... M<sup>lle</sup> C. VALLÉE.  
LÉON, amant de Rosalie..... M. J. DESCHAMPS.  
PICHU, clerk de notaire..... M. RÉBARD.  
UN HUISSIER..... M. BORDIER.  
HUISSIERS, VALETS DE PIED, etc.

La scène se passe : au 1<sup>er</sup> acte, chez Jacquart, à Lyon ; au 2<sup>me</sup> acte, aux Tuileries.

## ACTE PREMIER.

Une chambre simplement meublée. Porte au fond, porte à droite. A gauche, au premier plan, une table ; à côté, deux médaillons accrochés au mur ; au deuxième plan, une croisée ; au fond, à gauche, une presse à relier et des rayons chargés de livres ; à droite, sur une commode, plusieurs ébauches de modèles de machines à tisser.

### SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>me</sup> JACQUART, puis PICHU.

M<sup>me</sup> JACQUART, *entrant par la droite, à la cantonade*. Ma fille, dis à la pratique d'atten-

dre que mon mari soit revenu... Où a-t-il fourré ce livre-là ? (*Lisant sur un petit papier.*) « La chimie appliquée aux arts » J'ai beau chercher... Quel homme ! s'il le voulait, il ne serait pas plus mauvais relieur qu'un autre... mais si peu d'ordre, si peu de

soin... laisser si longtemps sa boutique à l'abandon!... Il n'y a pourtant pas bien loin d'ici à Villefranche... mais lui qui a toujours trente-six mille rêvasseries en tête, un jour comme celui-ci, s'amuser en route! Ah! monsieur Jacquart!... (*Prêtant l'oreille.*) Mais je crois que je l'entends! Ah! tu vas être bien reçu!... (*Allant à la porte du fond.*) Allons donc, trainard que tu es, n'as-tu pas de honte? (*Pichu entre par le fond.*) Tiens, ce n'est pas toi! c'est-à-dire, c'est vous!

PICHU\*. Oui, madame Jacquart, votre ami Pichu, le maître clerc de notaire.

M<sup>me</sup> JACQUART. Excusez-moi, monsieur Pichu, je suis d'une humeur!... Qu'est-ce qui vous amène donc de si bon matin? Ah! j'y pense; c'est aujourd'hui le premier du mois, et vous venez de la part de mon frère pour le quartier de cette pension...

PICHU. C'est-à-dire, je viens chercher la quittance définitive, car petit à petit vous avez tout reçu d'avance.

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah! mon Dieu, oui, il n'est que trop vrai!... Que voulez-vous? avec mon mari! c'est ici la maison du bon Dieu! un homme qui n'a jamais un sou à lui! Figurez-vous qu'il donne et qu'il prête tout ce qu'il a au premier venu... les malheureux, les ouvriers pleurards ont beau jeu avec lui. On peut bien dire de celui-là qu'il a vraiment les poches percées, l'argent n'y reste pas.

PICHU. J'ai de plus la pénible mission de vous annoncer que définitivement monsieur Simon, votre frère, vous supprime à l'avenir la petite rente qu'il vous servait, attendu qu'il est furieux contre votre mari, qui s'obstine à mépriser ses conseils... Voici une lettre qui contient tous les griefs.

Il lui remet une lettre.

M<sup>me</sup> JACQUART. Là, je le savais bien! ce Jacquart est né pour nous ruiner de toutes les manières! Je lui en dis assez, Dieu merci, toute la journée, et je lui en dirais encore bien davantage si je ne craignais pas quelque coup de tête... avec un cerveau brûlé comme celui-là... Eh bien, monsieur, rien n'y fait! il n'a jamais pu réussir à rien! je l'ai épousé en dépit de mon frère, qui le connaissait bien; mais je l'aimais, et malgré tout ce que je lui reproche, je ne sais pas même si maintenant... Alors il était ouvrier relieur... vous croyez qu'il s'occupait de son état... eh bien, non; toujours fourré dans les ateliers de tissage avec les ouvriers, les canuts qui avaient travaillé chez son père... Au lieu de relier les livres, il voulait toujours les lire; si bien qu'il s'est fait renvoyer... alors il a entrepris une fabrique de chapeaux de paille. Ah! bien, oui! du plus loin qu'il voyait dans la

rue un gueux, un vagabond, exposé au soleil, vite il courait lui enfoncer un de ses chapeaux sur la tête, gratis... Jolie manière de faire aller le commerce!... Et à présent qu'il a repris l'état de relieur pour son compte, je ne sais pas à quoi il rêve... Quand on lui parle basane ou maroquin, il répond mécanique, bascule; il a une quantité de petits morceaux de bois avec quoi il fabrique des modèles de machine... il en a déjà fait plus de cinquante.

PICHU. En effet, votre frère lui reproche d'avoir des idées...

M<sup>me</sup> JACQUART. Extravagantes, absurdes.

PICHU. En fait d'idées, voyez-vous, il ne faut avoir que celles de son état. Moi, par exemple, quand j'étais sauteur-ruisseau, je me suis dit: Je serai maître clerc... et je suis maître clerc depuis vingt-six ans. Votre frère, monsieur Simon, s'est dit à la même époque: Ayons une patache pour le service des environs de Lyon; et il s'est mis carrossier sur les allées de Perrache. L'année d'après il en a eu deux, l'année d'ensuite il en a eu trois, et à présent il en a vingt-six, toujours sur le même modèle, et il en envoie jusqu'à Paris. Voilà ce que j'appelle un homme remarquable!...

AIR: *Amis, voici la riante semaine.*

Si vous tracez vingt routes opposées,  
Me disait-il, votre char cahoté,  
Deçà, delà, sur ces lignes croisées  
Vous aura bientôt culbuté.

Mais parlez-moi de quelque bonne ornière  
Où doucement on se laisse enfoncer;  
On peut broncher, mais ce n'est qu'en arrière,  
Et l'on n'a pas le risque de verser.  
On ne court pas le risque de verser.

M<sup>me</sup> JACQUART, qui a jeté les yeux sur la lettre. Mon frère, c'est bien mal! lui si bon jusqu'à présent, nous mettre ainsi dans l'embarras!

PICHU. Mais n'avez-vous pas cette succession que monsieur Jacquart est allé recueillir à Villefranche?

M<sup>me</sup> JACQUART. Huit mille francs... oui, une vraie fortune... Si seulement c'était placé en mon nom! mais je tremble!... Dieu sait comment ils vont employer la dot.

PICHU. La dot!

M<sup>me</sup> JACQUART. Je comptais sur mon frère pour faire entendre raison à mon mari; mais il ne veut pas même assister au mariage.

PICHU. Quel mariage?

M<sup>me</sup> JACQUART. Celui de sa filleule... de ma fille, qui lui doit son éducation.

PICHU. Ah! mon Dieu!

M<sup>me</sup> JACQUART. Qu'avez-vous donc?

PICHU. Vous mariez mademoiselle Rosalie?

M<sup>me</sup> JACQUART. Mon frère ne vous l'a pas dit?

PICHU. Il aura craint de me porter un coup.

\* Pichu, M<sup>me</sup> Jacquart.



M<sup>me</sup> JACQUART. Comment ?

PICHU. Jusqu'à présent ma timidité naturelle et la réserve de ma profession m'avaient empêché de vous faire cet aveu... Eh quoi ! cette charmante personne, la belle Rosalie, comme on l'appelle dans tout le faubourg de la Guillotière, elle va épouser... qui ?

M<sup>me</sup> JACQUART. Le petit Léon.

PICHU. Léon Gérard, ce jeune employé de l'hôtel de ville, un expéditionnaire à huit cents francs ! pas possible !

M<sup>me</sup> JACQUART. Comment ?

PICHU. Écoutez, madame Jacquart... Je suis maître clerc du notaire de la Guillotière ; c'est comme qui dirait d'un notaire de Lyon. Eh bien, cela n'est rien... Au moment où le premier consul va se faire nommer empereur, il est question de créer dans plusieurs parties de la France, et notamment dans ce faubourg, de nouveaux offices... et j'ai la promesse d'être nommé notaire quand le premier consul sera nommé empereur, et l'étude ne me coûte rien ! Aussi je ne vous demande rien que l'honneur d'épouser la belle Rosalie... bien entendu que votre frère l'avantagerait par la suite... Eh bien, madame Jacquart ?

M<sup>me</sup> JACQUART. Eh bien, mon pauvre monsieur Pichu, il est trop tard... Mon mari s'est engoué de ce jeune homme, parce que Léon ne se moque pas de lui comme les autres, et qu'il approuve toutes ses folies... Ma fille s'en est mêlée, et ils ont fini par me faire dire oui.

PICHU, avec dépit. C'est différent ; il suffit... je vois qu'il faut se résigner ; du moment que monsieur Jacquart...

M<sup>me</sup> JACQUART. Oh ! je vous réponds qu'il ne serait pas le maître si la dot ne venait pas d'un vieux cousin à lui ! Et moi qui voulais vous consulter sur la manière de bien assurer le placement de cet argent !

PICHU. Qu'à cela ne tienne ! quand on est praticien...

M<sup>me</sup> JACQUART. Non... nous passerons le pont... Je verrai un notaire de Lyon pour le contrat de mariage.

PICHU, avec une emphase comique. Que dites-vous ?... Disposez de ma plume, madame Jacquart ; je ne veux pas faire tort à l'étude... Le notariat s'élève au-dessus des passions, et ma main ne sait jamais ce que pense mon cœur. C'est aujourd'hui que la signature aura lieu ?

M<sup>me</sup> JACQUART. A midi.

PICHU. Il suffit, je serai exact ; promettez-moi le secret sur des espérances si cruellement déçues... et moi je vous promets d'agir en vrai maître clerc, c'est-à-dire de rester calme et serein. Au revoir, madame Jacquart, au revoir.

Il sort par le fond.

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> JACQUART, puis ROSALIE, en robe de soie.

M<sup>me</sup> JACQUART. Je suis toute bouleversée... après les tours que m'a déjà joués mon mari, encore une pension qui s'en va... et un bon parti qui manque par sa faute... et voyez s'il arrivera, depuis hier soir que je l'attends !

ROSALIE, entrant par la droite. Ah !... chère maman, me voilà prête. Tu es seule ? je te croyais avec mon père et monsieur Léon ? où est-il donc ? irons-nous bientôt chez le notaire ?

M<sup>me</sup> JACQUART. Allons, allons, mademoiselle, est-ce qu'on doit montrer tant d'empressement ?

ROSALIE. Ah ! ne me gronde pas... avant-hier, au moment de partir, mon père m'a embrassée en me disant : Ma fille, nous avons fixé le jour de ton bonheur... et quand ce jour arrive, tu veux que je cache ma joie... Eh bien ! oui, je te le promets, devant tout le monde, devant monsieur Léon surtout, je prendrai un air bien réservé, bien sérieux... mais pendant que nous sommes seules, ah ! laisse-moi t'embrasser... je suis si contente !...

M<sup>me</sup> JACQUART. Folle que tu es... c'est bon... c'est bon... quand je pense que tu aurais pu être notairesse, et que monsieur Pichu...

ROSALIE. Fi donc !

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah ça, ton monsieur Léon t'a donc ensorcelée ?

ROSALIE. Ah ! maman, il est si bon !... et ses manières, son langage, ressemblent si peu à ce que nous voyons ! Il est orphelin, et cependant il a beaucoup d'éducation. Ce bon abbé Renaud qui l'a recueilli quand la révolution lui eut enlevé son père et sa mère, des personnes très comme il faut, à ce qu'il paraît, lui a enseigné tout ce qu'il savait... et il a acquis par lui-même beaucoup de talents... Je n'en serai pas humiliée, car mon parrain n'a rien épargné pour moi. Enfin n'est-ce pas monsieur Léon qui a fait ton portrait et le mien ?... (Elle montre les deux portraits.) Et puis, c'est par son mérite, c'est par sa bonne conduite qu'il a obtenu un emploi : lui, inconnu, sans parents, sans amis, sans protecteurs... Maman, voilà pourquoi je l'aime.

M<sup>me</sup> JACQUART. A la bonne heure ! je l'aime aussi, moi, ce garçon... dam ! ça ne vaut pas un notaire... Mais enfin, sa petite place, c'est tant par mois, c'est du fixe... du fixe !... oh ! Dieu ! il n'y en a jamais eu à la maison. Si tu savais, ma pauvre enfant... voilà ton oncle à présent qui nous retire cette petite pension.

ROSALIE. Ah ! maman ! pourquoi te chagriner ? tu sais cet héritage... avec cela nous achetons la fabrique du voisin Pascal, et nous sommes riches.

M<sup>me</sup> JACQUART. Oui, si ton père ne s'en mêlait pas... mais sa diable de tête manigance déjà un projet... pour changer la manière de travailler... Vraiment, ça fait rire!... des choses qui vont comme ça depuis deux cents ans... monsieur trouve que ça ne peut plus aller. Et puis... encore une de ses manies, et qui lui jouera quelque mauvais tour... attaquer continuellement le premier consul... on dirait que c'est son ennemi personnel... Il y a huit jours, à l'hôtel de ville, dans la salle des métiers du Conservatoire, est-ce qu'il ne s'est pas mis à défilér son chapelet ordinaire, et ça, devant un individu bou-tonné jusqu'au menton, un étranger d'assez mauvaise mine, qui, tout de suite après, est allé à la préfecture, et depuis ce temps-là on ne l'a pas revu... c'est quelque mouchard envoyé de Paris, et ça m'effraye.

ROSALIE. Mon pauvre père!... Ah ! j'ose dire qu'il a tort... parler mal du premier consul...

M<sup>me</sup> JACQUART. Un si grand homme !

ROSALIE. Qui fait déjà le bonheur de la France, et qui doit l'achever quand il sera empereur.

M<sup>me</sup> JACQUART. Qu'est-ce qui t'a dit cela ? ROSALIE. C'est monsieur Léon.

M<sup>me</sup> JACQUART. Oh ! tu ne verras jamais que par les yeux de ton mari ; sous ce rapport-là, tu ne tiens pas de ta mère.

AIR : de l'Écu de six francs.

Mon cher époux ici récolte  
Ce qu'il a semé chez autrui.  
Contre l'état s'il se révolte,  
Je me révolte contre lui...  
Oui, notre rôle le réclame,  
Dans un ménage, mon enfant,  
L'opposition c'est la femme,  
Quand l'homme est le gouvernement,  
C'est un mauvais gouvernement.

### SCENE III.

LES MÊMES, LÉON, *au fond*.

ROSALIE. Ah ! maman, c'est lui!...

LÉON\*. Madame Jacquart... chère Rosalie.

ROSALIE. Mon Dieu ! monsieur Léon, quelle contrariété ! mon père qui n'est pas encore de retour !... eh ! mais, qu'est-ce que vous avez donc ?

LÉON. Moi ? rien.

M<sup>me</sup> JACQUART. Eh ! si fait... il a un air

\* M<sup>me</sup> Jacquart, Léon, Rosalie.

tout extraordinaire ; vous nous cachez quelque chose.

LÉON, *à part*. Au fait, ne doivent-elles pas apprendre tôt ou tard... (*Hout.*) Eh bien ! oui... j'ai sujet d'être affligé, et quand vous saurez...

M<sup>me</sup> JACQUART. Quoi donc ?

ROSALIE. Ah ! mon Dieu ! qu'est-il arrivé ?

M<sup>me</sup> JACQUART. Vous nous effrayez, parlez...

LÉON. Ce jour qui devait être si beau pour moi s'annonce, hélas ! bien tristement. Ce matin j'étais allé demander à mon chef de bureau la permission de m'absenter quelques heures pour mon mariage... Il m'a reçu d'un air glacial... « Il est donc vrai, m'a-t-il dit, que vous allez épouser la fille de monsieur Jacquart!... » Oui, monsieur, pour mon bonheur... » Je supprime ce qu'il a dit alors sur votre père... j'avais peine à me contenir en l'écoutant... « Jeune homme, a-t-il repris, n'avez-vous pas ici quelque parent?... » J'ai répondu que j'étais seul au monde et libre, qu'il ne me restait qu'un parent éloigné... qui habite Paris... celui dont je vous ai parlé, Rosalie, et qui m'avait écrit de l'aller trouver... « Mais ce parent, ai-je bien vite ajouté, n'a aucun droit, aucune influence sur mes résolutions... — Tant pis, a répondu mon chef ; il vous aurait peut-être épargné une folie. » A ce mot, je ne sais ce que la colère m'a suggéré ; mais il m'a répliqué avec sévérité : « J'en suis fâché, jeune homme ; mais à la veille d'un changement de régime, le préfet veut faire des épurations, et, puisque vous vous alliez à un homme notoirement hostile au gouvernement, dès ce moment vous cessez de faire partie de mon bureau. »

ROSALIE. Ah ! mon Dieu !

M<sup>me</sup> JACQUART. Quoi ! votre place...

LÉON. Perdue.

M<sup>me</sup> JACQUART. Perdue ! ah ! c'est impossible... au moment du mariage, un pareil coup ! mais êtes-vous bien sûr ?

LÉON. Hélas !

M<sup>me</sup> JACQUART. Il ne manquait plus que ça.... et toujours par la faute de Jacquart ! C'est le mouchard de l'autre jour, j'en suis sûre.

ROSALIE. Ah ! mon Dieu ! quel malheur !

LÉON. Oui, quel malheur ! A présent, Rosalie, je n'ai plus d'état, plus d'avenir... je ne suis plus assez riche pour vous... l'honneur exige que je vous rende votre parole.

ROSALIE. Que dit-il ?

LÉON. Mais j'en mourrai.

ROSALIE. O ciel !

M<sup>me</sup> JACQUART, *allant à elle*. Ne pleure donc pas, Rosalie. Mon Dieu ! que cette enfant-là est peu raisonnable ! elle me ferait pleurer



aussi... Si tu voulais pourtant, voilà une belle occasion d'être notairesse...

ROSALIE. Quoi ! maman ?...

M<sup>me</sup> JACQUART. Eh bien ! non... là... au diable l'ambition !... vous vous aimez, vous voulez être gueux ? soyez gueux, mariez-vous.

LÉON. Ah ! madame, vous consentiriez encore ?

M<sup>me</sup> JACQUART. Eh bien ! oui, que diable ! j'ai de l'autorité peut-être dans la maison... Cette fois-ci, c'est moi qui fais le mariage ; nous nous arrangerons comme nous pourrions, là...

ROSALIE. Ah ! chère maman !

LÉON. Que vous êtes bonne !

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah ça, voyons, mes enfants, raisonnons un peu ; Léon s'est-il mis en mesure d'acheter la fabrique du voisin Pascal ?

LÉON. Les paroles sont données, et monsieur Pascal va signer l'acte.

M<sup>me</sup> JACQUART. Dès demain nous entrons dans l'établissement, et à nous trois nous le ferons prospérer... Léon y mettra son activité, toi ton économie, moi ma surveillance ; et pourvu que Jacquart ne se jette pas à la traverse...

LÉON. Oh ! je ne crains pour lui que son excès de bonté... quant à ses idées, je vous assure que si on voulait en profiter...

M<sup>me</sup> JACQUART. Ta, ta, ta, j'en suis bien revenue ; j'y ai cru aussi pendant quelque temps... mais tout ça est creux comme son gousset... A présent, le plus pressé, c'est d'aller chez le voisin Pascal pour terminer avec lui, et pendant ce temps-là nous allons fermer la boutique.

LÉON. Tout de suite.

AIR : *Il faut partir sans tarder davantage.*

ENSEMBLE.

LÉON et ROSALIE.

Ah ! grâce à vous, la plus douce espérance  
A remplacé le chagrin dans leur cœur,  
Et je renais enfin à l'existence

Pour l'amour et pour le bonheur.

M<sup>me</sup> JACQUART.

Pauvres enfants ! la plus douce espérance  
A remplacé le chagrin dans leur cœur,  
Et les voilà rendus à l'existence

Pour l'amour et pour le bonheur.

LÉON.

Ah ! rien ne saurait égaler  
L'avenir qui pour moi s'apprête.

M<sup>me</sup> JACQUART.

C'est bon, c'est bon ; après la fête  
Vous aurez le temps d'en parler.

REPRISE DU CHOEUR.

*Elles sortent.*

## SCÈNE IV.

LÉON, puis JACQUART.

LÉON. L'excellente femme ! moi qui me défiais d'elle ! Allons bien vite, avant le retour de monsieur Jacquart. (*En remontant, il jette les yeux sur la croisée.*) Eh ! mais, n'est-ce pas lui que j'aperçois là... sur le pont?... oui... il s'arrête... il se frappe le front... il se remet en marche.... Oh ! comme il a l'air affairé ! toujours sous l'empire de son idée fixe !...

JACQUART, *entrant vivement par le fond.*  
Je le tiens... je le tiens... le procédé le plus simple.... ce sont toujours les meilleurs.... ces pauvres gens ! quel bonheur pour eux !... comment ne l'avais-je pas trouvé plus tôt ?

LÉON. Ah ! monsieur Jacquart, que je vous apprenne...

JACQUART. Bonjour, Léon ; embrasse-moi, et tiens... débarrasse-moi de ce volume-là... la chimie appliquée aux arts... je l'ai emporté pour lire en route... ce que j'en ai pu comprendre est magnifique.

LÉON. Ah ça, mais cet accoutrement ?

JACQUART, *allant à la commode.* Ce n'est rien... une veste que l'on m'a prêtée... je te contera ça.

LÉON. Ah ! monsieur Jacquart, pendant votre absence il m'est arrivé un malheur.

JACQUART. Un malheur, à toi !... quoi donc ?

LÉON. J'ai perdu ma place.

JACQUART, *redescendant la scène.* Tu as perdu... ce n'est que ça ? console-toi... tu as une fortune à présent.

LÉON. Une fortune !

JACQUART. Tout le monde aura une fortune, ou, du moins, il n'y aura plus de malheureux. Tu sais bien le petit ressort que je cherchais depuis si longtemps.... il ne me manquait que ça... je l'ai trouvé ; vous n'avez plus qu'à presser une pédale, et les fils s'élèvent ou s'abaissent successivement, crac, comme par enchantement...

LÉON. Pardon.... ces dames vous attendaient avec impatience... voulez-vous que je les appelle ?

JACQUART. Non, pas encore... mon idée m'échapperait... dam ! ça vient peu à peu... une chose en amène une autre, et ma femme qui dit que je perds mon temps !... Mais tu me comprends, toi, tu es le seul qui me comprends, tu n'as pas besoin de voir les fils, les ressorts, les pédales qui n'y sont pas ; il te suffit de voir mes allumettes, comme ils appellent ça !...

LÉON. J'avoue qu'à mes yeux votre idée est si juste, et qu'il y a là dedans un avan-

tage si clair, si général... je ne conçois pas comment on n'a pas saisi...

JACQUART. Tu ne conçois pas ? Est-ce qu'on s'occupe de quelque chose d'utile ? Secourir les hommes, les soulager ! allons donc ! s'ils étaient heureux, ils ne voudraient plus se battre ; il vaut bien mieux faire jouer la mécanique des bataillons, des carrés, des pelotons, comme tous les jours aux Brotteaux... il vaut bien mieux inventer des machines de destruction... pour celles-là il y a de l'encouragement.

LÉON. Si cependant on voyait la vôtre établie ?

JACQUART, *montrant des allumettes*. Elle te crève les yeux... voilà l'appareil... l'allumette n° 1 est ma pédale... je soulève l'allumette n° 2, qui est ma bascule... par ce moyen-là vous simplifiez le travail de quatre hommes, et vous concentrez une force immense dans un petit levier.

LÉON. C'est qu'en effet ce serait très-beau !

JACQUART. N'est-ce pas ?

LÉON. Mais la Société royale de Londres avait proposé un prix précisément pour cet objet-là.

JACQUART. Un prix !... ah ! oui... parce qu'ils aiment les phrases... ils disent : Voilà de l'argent, faites-nous des mémoires en beau style... que ça soit ronflant, que ça soit sonore... J'en ai relié un volume de mémoires, rapports, et cætera... gros comme ça... pas une idée dedans... En attendant, les ouvriers ne vivent pas de phrases... eux, ils souffrent... c'est qu'il faut les avoir vus de près !... des centaines de malheureux, resserrés dans des ateliers sans air, à la tâche, presque à la chaîne !... dépendant tous les uns des autres, puis tout à coup forcés de chômer ; le chômage entraîne la diète ; et alors, quand ils ont jeuné trop longtemps... eh bien, ils ont une ceinture de cuir... C'est de là que vient le proverbe : Serrez-vous le ventre... Et puis de malheureuses femmes, *les tireuses de lacs*, comme on les appelle, écrasées de travail comme les hommes... jusqu'à de pauvres petits enfants pâles, chétifs, contrefaits, qui s'épuisent en efforts... en attendant qu'une loi vienne faire justice de ces meurtres-là... Vrai, c'est un spectacle qui fait saigner le cœur.

LÉON. Ah ! monsieur Jacquart !

JACQUART. Et il y a plus d'un siècle que ça dure... Eh bien, je ne veux pas, moi, que ça dure une heure de plus... Tiens... avec ceci, chaque père de famille pourra travailler chez lui, sans efforts et en liberté, au milieu de ses enfants, comme moi, par exemple, quand nous serons installés dans ta fabrique.

LÉON. Ah ! monsieur Jacquart, vous n'êtes

pas seulement un excellent homme... et votre idée... ah ! je ne sais... mais votre idée me paraît, à moi, un trait de génie.

JACQUART. Du génie !... que tu es bête !... (*Se retournant.*) Heureusement il n'y a personne... sans ça on me rirait au nez, comme à l'ordinaire... mais entre nous, vois-tu, c'est bon... c'est utile... aussi personne n'y a songé... et à présent même, j'ai beau en parler à tout venant...

LÉON. Prenez garde, cependant ; si on allait s'approprier votre découverte...

JACQUART. Tant mieux, mon garçon... tant mieux... que ça se répande... qu'on en profite, c'est tout ce que je demande.

AIR : *J'en guette.*

Malheur à l'égoïste indigne  
Qui garde seul et prétend s'adjuger  
Les biens que Dieu, dans sa faveur insigne,  
Ne lui donna que pour les partager !  
Qu'entre frères tout se confonde !  
Et mon trésor serait-il sans pareil...  
Ça vient d'en haut, c'est comme le soleil,  
Ça doit luire pour tout le monde.

Ah ! par exemple ! pourvu que nos voisins, nos éternels rivaux ne s'en emparent pas... c'est tout ce que je crains... Quant aux Français... il n'y a pas de danger... à Paris, on a bien autre chose en tête... Lyon !... c'est trop loin... et les canuts !... c'est trop bas... Il faut que ce soit moi, un enfant du pays, un des leurs, un ignorant du reste, qui ne sais même pas dessiner... je vous demande un peu à quoi sert un premier consul, si...

## SCÈNE V.

LES MEMES, PICHU, *entrant par le fond, une liasse de papiers sous le bras, une plume derrière l'oreille*.\*

PICHU. Vive l'empereur !

JACQUART. Bon ! à qui en a-t-il, celui-là ?

PICHU. Vive l'empereur !... est-ce que vous ne savez pas la nouvelle ? Décidément le premier consul se fait couronner empereur... Des régiments sont ouverts dans toutes les mairies... J'ai signé le premier... voilà encore la plume qui a eu le bonheur...

JACQUART. Ah ça, qu'est-ce que ça vous fait ?

PICHU. Comment, ce que ça me fait ? mais s'il passe empereur, moi je passerai notaire... ça marche ensemble.

AIR de Turenne.

Voilà mon but, il faut que je l'atteigne ;  
Je crois me voir... notaire impérial !  
Avec une aigle pour enseigne.

\* Jacquart, Pichu, Léon.



JACQUART.

Oui, cet emblème triomphal  
Ne vous annoncera pas mal.

*A part, à Léon\*.*

Pourtant à son air, je présume  
Que ce griffonneur patenté  
Serait bien mieux représenté  
Par l'oiseau dont il tient la plume.

PICHU. Et puis, avec un empereur, la propriété va fleurer... Nous aurons des mutations, des donations, des transactions...

JACQUART. Et des successions, surtout... vous y avez la main... ce sont vos profits.

PICHU. Comment ! quels discours !

JACQUART. Je vous dis qu'avec votre héros...

LÉON. Ah ! monsieur Jacquart, vous qui vous plaignez de n'être pas compris, comment osez-vous juger les projets d'un homme qui veut certainement fonder le bonheur de la France, et qui commence par assurer sa gloire et sa grandeur ?

JACQUART. Eh bien, oui... la grandeur, la gloire... On ne lui refuse pas ça ; mais avant la tête, le cœur... je suis Lyonnais... je suis ouvrier... qu'il vienne visiter nos ateliers, nos fabriques, qu'il soulage nos misères, qu'il rende de l'espoir à ceux qui souffrent... Alors j'irai signer pour le faire empereur... puisque ça lui fait plaisir... mais jusque-là, j'écris non, et mille fois non...

PICHU. Quelle hardiesse !

JACQUART. Oh !... que je voudrais le tenir, face à face, là, seulement deux heures, pour lui dire tout ce que j'ai sur le cœur... Parbleu, ce que j'ai dit à ce grand escogriffe qui faisait semblant d'écouter mon plan de mécanique... tout ça pour me faire jaser... il en a entendu de belles...

LÉON. Monsieur Jacquart, monsieur vient ici pour un contrat de mariage.

PICHU, à la table. Hélas !...

LÉON. Et voici votre fille.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> JACQUART, ROSALIE\*\*.

JACQUART. Ah ! c'est vrai, ma Rosalie.

ROSALIE, se jetant dans ses bras. Mon père...

M<sup>me</sup> JACQUART. Te voilà donc enfin ! c'est bien heureux... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois là ?

JACQUART. Ah ! oui, mon habit.

M<sup>me</sup> JACQUART. Ton habit neuf... où est-il ?

JACQUART. Je l'ai laissé là-bas.

M<sup>me</sup> JACQUART. Comment ! tu l'as laissé !

JACQUART. Ne t'inquiète pas, ma bonne,

\* Pichu, Jacquart, Léon.

\*\* Pichu, Jacquart, M<sup>me</sup> Jacquart, Rosalie, Léon.

tu sauras bientôt... (*A sa fille.*) Chère enfant ! elle se marie !... es-tu heureuse, dis ?... Elle rougit, ça veut dire oui... (*A Léon.*) Je te donne un vrai trésor... est-elle jolie !...

PICHU, taillant sa plume et soupirant. Oh ! oui !...

M<sup>me</sup> JACQUART. Et bien mise, je m'en vante !

JACQUART. Peste ! une robe de soie !...

M<sup>me</sup> JACQUART. Un cadeau de son parrain... ce n'est pas toi qui lui aurais donné ça !

JACQUART, examinant la robe. C'est beau ça ; bonne fabrique, tissage un peu inégal pourtant, plus de cinquante ouvriers ont passé là-dessus, et quand j'y pense, grâce à leur routine barbare, que de fatigues, que de veilles pour quelques aunes d'étoffe !... Il y en a eu de malades, il y en a eu peut-être qui sont morts à la peine... *(à sa fille)*

ROSALIE, se détournant. Ah ! mon père... j'étais si contente de ma toilette... et à présent...

JACQUART. Je t'afflige ! Ah ! pardon, mon enfant... en tout cas, console-toi, ça va changer ; par le moyen d'une petite pédale... c'est ton clavecin qui m'en a donné l'idée... est-ce heureux qu'on t'ait fait apprendre le clavecin !...

M<sup>me</sup> JACQUART. Nous y voilà ! c'est encore ta belle invention qui te trottait dans la tête, pendant que nous mourions d'inquiétude ; je suis sûre que tu es revenu à pied, au lieu de prendre les pataches de mon frère ?

JACQUART. Ses pataches ? je serais revenu dans un bel état... encore de jolies machines, bien construites ! je lui avais indiqué un procédé si simple, deux plaques de fer, bombées, superposées... Ah ! bien oui !... la routine, toujours !... toi aussi tu tiens de famille, tu es routinière...

M<sup>me</sup> JACQUART. Moi !

JACQUART. Ils aiment mieux que les pauvres chevaux s'étendent à traîner des masses. Eh bien ! oui ! qu'ils crèvent à la peine, ça a bien roulé jusqu'à présent, ça roulera encore, ça roulera toujours ; c'est la devise de tous les entêtés, et avant tout celle des gouvernements.

PICHU, assis, levant la tête. Hein ! encore le gouvernement !

JACQUART. Est-ce que sans ça l'accident d'hier serait arrivé ?...

TOUS. Un accident ?

JACQUART. Un malheur épouvantable !

M<sup>me</sup> JACQUART et ROSALIE. O ciel !

LÉON. Qu'est-ce donc ?

JACQUART. Dans le faubourg de Villefranche, il y a, c'est-à-dire il y avait... un atelier superbe ; ils appellent ça superbe... c'est deux fois grand comme cette chambre, et il y a là-dedans cent cinquante personnes qui étouffent !... et de vieux métiers qui vous forcent à garder les positions les plus gênantes ;

j'étais entré là pour voir... une vraie désolation!... et j'en sortais tout triste... mais, voici bien une autre affaire, j'entends crier... je me retourne, quel spectacle! l'atelier brûlait!

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah! mon Dieu!

JACQUART. Avec leur vieux système de chauffage... de mauvais poêles en fonte, appuyés à des poutres vermoulues, et puis tout ce monde entassé... Je l'ai dit cent fois, mais on ne m'écoute pas; en un clin d'œil, les flammes avaient tout envahi; on se presse, on se heurte, on s'écrase pour sortir... Enfin on parvient à s'en retirer tant bien que mal... mais pendant ce temps-là, une pauvre vieille femme impotente, qu'on avait oubliée, était là-dedans qui brûlait sur sa chaise!... voilà qu'ils se mettent tous à crier: « Sauvez-la!... sauvez-la!... » mais personne n'osait pénétrer dans cette fournaise!... Je rentre, je l'emporte, je la mets en sûreté dans les bras de sa fille, qui se désolait et croyait bien ne plus la revoir!... Du reste, quelques blessés... mais personne de mort!...

TOUS. Ah!

JACQUART. J'ai aidé jusqu'à ce que tout fût fini.

M<sup>me</sup> JACQUART. Et alors...

JACQUART. Alors l'autorité est arrivée, et on a pris toutes sortes de précautions; c'est la règle...

M<sup>me</sup> JACQUART. Quel affreux événement!... Et toi?...

JACQUART. Moi! j'ai eu mon habit brûlé, on m'a prêté une veste; ne faut-il pas pleurer pour un habit brûlé?...

ROSALIE. Ah! mon père, vous exposiez vos jours...

M<sup>me</sup> JACQUART. L'imprudent!... le fou!... C'est égal, c'est bien; mais tu ne pensais donc pas à ta famille?...

JACQUART. Dame! dans ces moments-là, on pense d'abord à ceux qui ont besoin de vous.

LÉON. Et l'atelier est détruit?

JACQUART. Ah! mon Dieu! de fond en comble... voilà des ouvriers qui n'auraient plus qu'à se faire mendiants, si... Il me semble que si j'étais premier consul, avant de penser à me faire empereur...

M<sup>me</sup> JACQUART. Chut...

PICHU, à part. Ah ça, mais décidément c'est un factieux...

M<sup>me</sup> JACQUART, bas, à son mari. Prends donc garde; sais-tu seulement devant qui tu parles? (Haut.) Voyons, monsieur Pichu, passons au contrat.

PICHU\*, s'asseyant à la table. Je vais vous en donner lecture... « L'an 1804, » le, etc... Par-devant, nous, M<sup>e</sup> Coquenard,

\* Pichu, M<sup>me</sup> Jacquart, Rosalie, Léon, Jacquart.

» notaire impérial, soussigné. » Dire que dans un mois peut-être on écrira aussi M<sup>e</sup> Pichu, notaire impérial! « Sont comparus » monsieur Marie-Joseph Jacquart... »

JACQUART. Relieur.

PICHU. « Relieur, et monsieur Léon Gérard, employé... »

LÉON. Rayez cela, je ne le suis plus.

JACQUART. Ah! tu ne l'es plus?

LÉON. Je vous l'ai dit.

JACQUART. Ah! c'est vrai; j'ai tant de choses dans la tête\*...

ROSALIE, vivement. Ah! mais maman a dit que ça ne changerait rien...

JACQUART. Ils n'en font jamais d'autres... un si brave garçon!... Qu'est-ce qui a eu l'indignité de lui faire perdre son emploi?

M<sup>me</sup> JACQUART. Parbleu! c'est toi.

JACQUART. Moi?

ROSALIE, retenant sa mère. Maman...

M<sup>me</sup> JACQUART. Par tes propos séditieux.

JACQUART. Par exemple...

PICHU, à part. Comment?... il fait destituer ses gendres... et moi qui voulais...

JACQUART\*\*. Ah! mon pauvre garçon, que je suis fâché! Mais bah! qu'est-ce que tu peux craindre après ce que je t'ai dit tout à l'heure? au contraire, te voilà libre, indépendant comme moi, et nous ferons ensemble la première application de ma mécanique; c'est que je compte sur toi pour me faire encore un dessin.

LÉON. Oui... oui... mais le notaire attend...

PICHU\*\*\*. Voici d'abord le contrat d'acquisition de la fabrique, moyennant huit mille francs, portés en dot au contrat de mariage, lesquels ont été présentement comptés et nombrés, en présence des deux notaires soussignés (tenant la main), en espèces sonnantes et métalliques, et pas autrement.

M<sup>me</sup> JACQUART. Allons, donne-les, Jacquart...

JACQUART, au fond, occupé de ses allumettes. Quoi?

M<sup>me</sup> JACQUART. Eh bien, l'argent, les huit mille francs.

JACQUART. Les huit mille... (A part.) Ah! mon Dieu!

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah ça, tu as l'air de sortir d'un rêve... Où est cet argent? est-ce que tu ne l'as pas reçu?

JACQUART. Si fait, je l'ai reçu.

M<sup>me</sup> JACQUART. A la bonne heure... il m'a fait une peur!

JACQUART. C'est que j'ai d'abord à parler à monsieur le notaire... des arrangements à prendre.

LÉON. Sans doute des garanties, des clauses

\* Pichu, M<sup>me</sup> Jacquart, Léon, Rosalie, Jacquart.

\*\* Pichu, M<sup>me</sup> Jacquart, Rosalie, Jacquart, Léon.

\*\*\* Pichu, M<sup>me</sup> Jacquart, Léon, Rosalie, Jacquart.



particulières, n'est-ce pas, pour la sûreté de la vente ?

JACQUART. Pour la sûreté de la vente.

PICHU. Au fait, il y a des mineurs.

JACQUART. Puisqu'on te dit qu'il y a des mineurs, ma bonne amie ; laisse-moi un petit moment, ta fille aussi ; Léon peut rester... Et puis il faut préparer un petit déjeuner bien gentil : monsieur Pichu dînera bien avec nous... un jour de contrat, ça se fait.

M<sup>me</sup> JACQUART. A la bonne heure !

AIR des Brodequins de Lise.

ENSEMBLE.

A mon impatience

Commandons un instant,

A mon retour, je pense.

Le bonheur nous attend.

M<sup>me</sup> Jacquart et Rosalie sortent à droite.

## SCENE VII.

PICHU, JACQUART, LÉON.

JACQUART. Voyez-vous, mes chers amis, ma femme est un vrai salpêtre... excellente, du reste... mais j'aurais beau raisonner avec elle...

PICHU. Quel besoin de raisonner ?... Donnez l'argent, et tout sera dit ; c'est la meilleure raison.

JACQUART. Justement, les huit mille francs, n'est-ce pas ?

PICHU. Oui.

JACQUART. C'est que... les huit mille francs... je ne les ai plus...

LÉON. Vous ne les avez plus ?

JACQUART. Oh ! pour le moment.

LÉON. Ah ! mon Dieu !

PICHU. Comment cela ? qu'en avez-vous donc fait ?...

JACQUART. Je les ai prêtés.

LÉON. A qui ?

JACQUART. Oh ! à de très-braves gens... la probité même... leur parole, voyez-vous, ça vaut de l'or ! le cœur !... je réponds d'eux, je les connais...

PICHU. Vous les connaissez ?

JACQUART. Oui... presque tous.

PICHU. Comment, presque tous !

LÉON. Combien donc sont-ils ?

JACQUART. Dame... deux cents, trois cents, je n'ai pas compté.

LÉON. Ah ! mon Dieu !

PICHU. Et vous appelez cela un prêt ?... Ah ça, qu'est-ce que c'est donc que ces emprunteurs-là ?

JACQUART. Eh mais, vous ne devinez pas ? les pauvres incendiés... Ah ! monsieur, ils étaient si malheureux !... des pauvres diables qui n'ont d'ailleurs ni feu ni lieu, et qui vi-

vent au jour le jour... quand ils vivent....

PICHU. Eh bien, c'est rassurant... voilà de belles garanties.

JACQUART. Aujourd'hui la misère, demain le désespoir... et leurs familles qui attendent du pain... tout ça aurait bien le temps de mourir de faim avant que l'autorité vint à leur secours.

PICHU. Permettez... alors la somme...

JACQUART. J'en réponds... ils me la rendront... sur le premier argent qu'ils touchent... c'est sacré... je leur ai dit que c'était la dot de ma fille... ainsi...

PICHU. Voilà une dot bien hypothéquée !

JACQUART. Vous arrangerez ça avec le voisin Pascal... Je suis sûr que Léon est bien tranquille... n'est-ce pas, Léon ?...

LÉON. Oui... certainement.

JACQUART. Le difficile, c'est ma femme... elle n'entend rien aux affaires... et elle n'a pas confiance en moi... elle jetterait les hauts cris. Faites-moi donc aussi le plaisir d'arranger ça avec elle.

PICHU, qui est allé rassembler ses papiers et prendre son chapeau. Merci !... jolie commission !

JACQUART. Vous lui donnerez toutes les sûretés possibles, vous lui ferez comprendre que...

PICHU, saluant. Votre serviteur de tout mon cœur !

JACQUART. Eh bien ! ou allez-vous donc ?

PICHU. Il me semble que je n'ai plus rien à faire ici.

JACQUART. Comment rien ?... qu'est-ce qu'il dit... eh bien, le mariage ?

PICHU. Parbleu ! ça va sans dire, maintenant... il est manqué.

JACQUART. Manqué ! le mariage ! ah ça, est-ce que vous êtes fou ?

PICHU. Bon ! c'est moi qui suis fou à présent !... eh ! tenez... (montrant Léon abattu), regardez votre gendre, et demandez-lui ce qu'il en pense !

JACQUART. Léon !... est-ce que toi aussi tu douterais ?...

LÉON. Ah ! monsieur !

PICHU. Que diable voulez-vous qu'il fasse ?... vous commencez par le faire destituer, et maintenant cette acquisition, cette fabrication... comment la payer ?... ah !...

JACQUART. Par exemple, pour un maître clerc de notaire, voilà des questions !... ce n'est que ça ? attends, attends ; (à Léon) n'aie pas peur, c'est moi qui vais trouver Pascal ; il connaît comme moi tous ces ouvriers-là, il en a employé les trois quarts, il aura confiance... d'ailleurs, je te cautionnerai... je lui exposerai mes plans, ma nouvelle mécanique... (A Pichu.) Vous riez de ça, vous !... Eh bien, tant mieux ! si des gens comme vous me

comprendraient, ça me porterait malheur !... Enfin, j'arrangerai ça... Mariage manqué !... Ne sois donc pas triste, je te dis que je ne suis pas inquiet... je n'ai peur de rien, excepté de ma femme... fais-lui entendre raison... et moi... je vais revenir pour signer le contrat... Mariage manqué !... je voudrais bien voir ça !... pour un apprenti notaire, celui-là connaît bien son état... il faut que je fasse sa besogne... et ça veut prendre une aigle... un canard, mon cher. (*A Léon.*) Reste là, je suis à toi !

Il sort par le fond.

### SCÈNE VIII.

PICHU, LÉON, puis M<sup>me</sup> JACQUART et ROSALIE.

PICHU. En voilà un beau père !... Quand je pense qu'il a failli être le mien !...

LÉON. Comment ?...

PICHU. Oui, j'étais votre rival... mais je retire mes prétentions... diable ! un homme qui vous compromet de toutes les façons !

LÉON, à part. Oh ! je n'ai plus que ce parti-là à prendre !

M<sup>me</sup> JACQUART, entrant. Eh bien ! le déjeuner est prêt, en finissons-nous ?... Léon, mon mari n'est plus avec vous ?

LÉON. Non, madame.

M<sup>me</sup> JACQUART. Où est-il ?

LÉON. Chez Pascal.

ROSALIE. Comment ?

LÉON. Pour une démarche, hélas ! bien inutile... Ah ! madame Jacquart, tout est perdu !

M<sup>me</sup> JACQUART. Plait-il ? ces huit mille francs...

PICHU. Ces huit mille francs ont disparu !

ROSALIE. O ciel !

M<sup>me</sup> JACQUART. Que dites-vous ?

PICHU. Prêtés, donnés, distribués à tous les canuts des environs.

M<sup>me</sup> JACQUART, avec explosion. Ah ! le malheureux !... j'aurais dû m'en douter !

PICHU. Vous comprenez que mon ministère est à présent sans objet... Où il n'y a rien, comme on dit, le notaire impérial perd ses droits... Adieu, famille intéressante et ruinée... croyez que je prends la plus vive part... votre serviteur de tout mon cœur.

Il sort par le fond.

### SCÈNE IX.

M<sup>me</sup> JACQUART, LÉON, ROSALIE.

M<sup>me</sup> JACQUART, allant s'asseoir à la table. Ruinés !... sans ressource... ah ! pour cette fois !...

LÉON. Il n'est que trop vrai... je n'ai plus même à offrir à ma femme les chances d'avenir que donne le travail... toutes mes ressources me sont enlevées l'une après l'autre.

ROSALIE. Léon !

LÉON. Il ne faut plus nous abuser... le seul espoir qui me reste est dans mon courage... et dans le vôtre, Rosalie... un bien cruel effort est devenu nécessaire... il faut nous séparer.

ROSALIE. Nous séparer ?

LÉON. Aujourd'hui, à l'instant ; ce que je souffre en prononçant ce mot, Dieu le sait ! mais ce parti m'est commandé par mon amour même.

M<sup>me</sup> JACQUART. Comment ?

LÉON. J'irai trouver à Paris ce parent dont je vous parlais ce matin, et qui occupe dit-on, un poste assez important, M. Gérard d'Hauteville.

ROSALIE. D'Hauteville...

LÉON. C'est le nom qu'il a pris, quoique autrefois mon père le lui eût contesté.

ROSALIE. Votre père ?

M<sup>me</sup> JACQUART, se levant. D'Hauteville !

LÉON. Oui, une ancienne famille de ce pays, dont j'étais le malheureux et dernier rejeton... Pour vous, Rosalie, j'avais refusé les offres de ce parent, et maintenant c'est pour vous que je veux les accepter.

ROSALIE. Ah ! Léon !

LÉON. Ayez patience, et fiez-vous à moi... Vous m'aimerez toujours ?

ROSALIE. Toujours.

LÉON. Faites mes adieux à M. Jacquart ; je lui pardonne tout !... si sa bonté nous a perdus, ce n'est pas lui que j'accuse, c'est mon étoile maudite !...

### ENSEMBLE.

Air des Fées de Paris.

LÉON.

Adieu bonheur.

ROSALIE et M<sup>me</sup> JACQUART.

Adieu bonheur.

LÉON.

Espoir trompeur !

ROSALIE et M<sup>me</sup> JACQUART.

Espoir trompeur !

LÉON.

Quelle douleur

ROSALIE et M<sup>me</sup> JACQUART.

Quelle douleur

LÉON.

Navre mon cœur.

ROSALIE et M<sup>me</sup> JACQUART.

Navre mon cœur.

LÉON.

Puisse l'amour

ROSALIE et M<sup>me</sup> JACQUART.

Puisse l'amour



LÉON.

En ce séjour

ROSALIE et M<sup>me</sup> JACQUART.

En ce séjour

LÉON.

M'attendre un jour

ROSALIE et M<sup>me</sup> JACQUART.

L'attendre un jour

LÉON.

A mon retour.

ROSALIE et M<sup>me</sup> JACQUART.

A son retour.

LÉON.

Dans mes efforts j'ai confiance,

Pour vous bientôt je parviendrai.

Mais, hélas ! pendant mon absence  
Que ferez-vous ?

ROSALIE.

Moi, je vous attendrai !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Léon sort par le fond.*

## SCENE X.

M<sup>me</sup> JACQUART, ROSALIE, puis  
JACQUART.ROSALIE, *allant à sa mère, qui pleure assise près de la table.* Ah ! maman ! devant lui, j'ai voulu avoir du courage, mais je puis pleurer à présent qu'il n'est plus là !M<sup>me</sup> JACQUART. Ah ! c'est trop fort, j'avais tout supporté, j'avais lutté jusqu'à la fin ; mais ce dernier coup...JACQUART, *entrant abattu.* Il a refusé... ne pas se fier à moi !... Quand je lui ai parlé des ouvriers... il a haussé les épaules !... alors, j'ai voulu lui expliquer mon idée... et il m'a tourné le dos... est-ce que, par hasard, ils auraient tous raison ?... est-ce que moi seul... (*Apercevant madame Jacquart*) Ah ! te voilà... Eh bien ! qu'est-ce que tu as ?... tu pleures... vous pleurez toutes les deux... ah ! vous savez déjà... mais rassurez-vous... dans quelques jours, bien certainement... \* où est donc Léon ?... hein ?... je te demande où est Léon ?...M<sup>me</sup> JACQUART, *avec effort.* Léon ?... il est... il est parti !JACQUART, *regardant sa fille.* Ah !... il est... parti ?...

ROSALIE. Oui.

JACQUART. Pour longtemps ?...

M<sup>me</sup> JACQUART. Qui sait ?

ROSALIE. Pour toujours peut-être !

JACQUART. Où donc est-il allé ?

M<sup>me</sup> JACQUART. A Paris... chercher des\* M<sup>me</sup> Jacquart, Jacquart, Rosalie.

moyens de vivre... puisque ici on lui a ôté ceux qu'il avait.

JACQUART. Que dis-tu là ?.. mais ma fille...

M<sup>me</sup> JACQUART. Votre fille ne se plaint pas...

JACQUART. Et toi ?...

M<sup>me</sup> JACQUART, *toujours avec un calme affecté.* Ni moi non plus.... comment donc ?... j'aurais tort... vous m'avez toujours dit que je me plaignais injustement... vos idées sont si belles !.. si utiles !... vous devez faire le bonheur de tout le monde !... à commencer par le nôtre, n'est-ce pas ?... c'est pour cela qu'il ne nous reste plus rien, pas même l'espoir. Cette petite fortune... notre seule ressource, sur laquelle nous comptions depuis tant d'années... la voilà perdue... votre fille n'a plus de dot, vous avez ruiné votre gendre... vous nous avez tous ruinés.

JACQUART. Ah ! assez...

M<sup>me</sup> JACQUART, *se levant et passant entre Jacquart et Rosalie.* Viens, ma fille, viens !... (*A Jacquart*). Maudit soit le jour où je vous ai épousé !... Ce jour-là j'étais folle !...

JACQUART. Thérèse !...

M<sup>me</sup> JACQUART. Mon frère avait bien raison, vous avez fait notre malheur à tous !...

JACQUART. Thérèse !... eh quoi ! ton frère ?...

M<sup>me</sup> JACQUART. Tenez... voyez ce qu'il pense de vous ! (*Elle lui donne la lettre que Pichu lui a remise. A sa fille.*) Viens, ma fille.

Elles sortent par la droite.

## SCENE XI.

JACQUART, *seul.*Son malheur ! le malheur de ma fille !... C'est donc moi qui sans le vouloir, sans le savoir... Elle pleure, sa mère me maudit... Léon est parti... et moi ? seul... (*Regardant la lettre.*) Cette lettre ! quels reproches vais-je encore lire ? « Tu ne m'as pas écouté ; » je t'avais dit que ce rêveur, ce songe creux, » avec toutes ses belles inventions, finirait » par vous mettre sur la paille. » Ah ! c'est vrai !... « Mauvais père et mauvais mari !... » Ce n'est pas vrai, il ne me connaît pas. Je les chéris ! Pourtant elles sont là qui pleurent ! et c'est moi... « Il semble qu'il ne soit » au monde que pour vous faire du mal. » Quand la succession que tu attends aura » été rejoindre le reste, alors souviens-toi de » ton frère, et si jamais la folie de ton mari, » si ses propos imprudents vous attirent quel- » que méchante affaire, venez me trouver, » mais seules, et que je n'entende plus parler » de lui. » Est-ce que ce serait vrai ? est-ce

que je ne serais sur la terre, en effet, que pour le malheur de ceux que j'aime? En ce cas-là mon parti serait bientôt pris! Ma fille, pour qui autrefois j'avais formé tant de projets, je me rappelle, quand elle était enfant... et sa mère, sa mère a maudit le jour de notre mariage! Ah!... Il est bien dur, quand on a passé vingt ans ensemble, de s'entendre maudire! et son frère, qui ne m'a jamais aimé!... Ils croient tous que c'est par gloriole que je donne au premier venu tout ce que j'ai!... Ah! s'ils savaient!... c'est comme une sorte de vertige. Quand je vois quelqu'un se plaindre ou demander, il me semble que je donnerais jusqu'à ma vie; fou que je suis, je devrais d'abord penser à elles, à ma pauvre femme, qui a eu de la patience pendant vingt ans, et que j'ai réduite à... Ah! je suis un songe creux, il le dit bien, un rêveur, un insensé; je croyais avoir quelque chose là... il y avait des instants où mes idées me semblaient si belles, si utiles! J'aurais dû voir que ça ne valait rien, puisque tout le monde me riait au nez, et j'aurais beau avoir raison... car maintenant encore il me semble bien que j'ai raison... oui, mais quand on a raison contre le monde on a tort. Périront mes idées comme ceci! (*Il jette à terre son modèle.*) Oui, oui, je vois bien qu'on ne me souffrirait que par pitié et que je suis de trop. Sans moi cet homme aurait encore soin de sa sœur, de sa nièce; sans moi ma fille serait heureuse. Eh bien, à présent, vous ne m'accuserez plus, vous ne me maudirez plus. Oui, c'est le seul moyen! (*Il écrit; puis se lève et fait quelques pas.*) Au moment de sortir de cette chambre, tant de souvenirs... on n'est pas maître de ça... quand il y a vingt ans... ces portraits!... (*Il prend les deux portraits et les embrasse.*) Thérèse, Rosalie!... vous avez cru que je ne vous aimais pas... ah! c'était au contraire pour vous rendre heureuses que je voulais... tout mon espoir... tout mon rêve... c'était... Dieu! elle vient!... Partons, car je n'aurais plus le courage... (*Envoyant de loin des baisers à sa fille.*) Adieu! adieu!...

Il sort par le fond.

## SCENE XII.

ROSALIE, puis M<sup>me</sup> JACQUART.

ROSALIE, *sortant de la chambre à droite.*  
Mon pauvre père!... Ah! je crains qu'il n'ait pris ma douleur pour un reproche; il m'aime tant! il a toujours été si bon pour moi!... Ah! je veux l'embrasser et lui dire... il n'est plus plus là! (*S'approchant de la table.*) Mais que vois-je? ces portraits, cette écriture... la sienne. (*Lisant.*) Ah! ah! mon Dieu!

M<sup>me</sup> JACQUART, *accourant de la droite.*  
Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, ma fille?

ROSALIE, *lui tendant la lettre.* Ah! maman! mon père... lis...

M<sup>me</sup> JACQUART. A mon frère!... (*Lisant.*)  
« Oui, vous l'avez dit... cet héritage a été » rejoindre le reste... Je vous confie ma » femme et ma fille. Adieu! » O ciel!

ROSALIE. Ah! ma mère, courons!

Elles remontent au fond.

## SCENE XIII.

LES MÊMES, PICHU, *accourant par le fond et leur barrant le passage.*

PICHU. Ah! mon Dieu! je suis tout saisi!

M<sup>me</sup> JACQUART. Quoi! qu'y a-t-il donc?

PICHU. Quelle nouvelle, juste ciel! monsieur Jacquart!

M<sup>me</sup> JACQUART. Mon mari!

ROSALIE. Mon père!

M<sup>me</sup> JACQUART. Où est-il?

PICHU. Je l'ai vu tout à l'heure qui sortait d'ici, et qui courait vers le Rhône!

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah!... mon mari n'est plus!

PICHU. Écoutez donc le reste!... Il y avait là justement deux gendarmes qui venaient le prendre; ils s'élancent vers lui et le saisissent.

ROSALIE. Ciel!

M<sup>me</sup> JACQUART. Est-il possible!

PICHU, *redescendant la scène avec elles.*  
Il veut résister... on l'entraîne... je le suis en criant vive l'empereur! On le fait monter, entre les deux gendarmes, dans une voiture de poste bien fermée, et fouette postillon, sur la route de Paris.

M<sup>me</sup> JACQUART. Mon mari arrêté!

ROSALIE. Ah! maman! mon pauvre père!

PICHU. Et bientôt, hélas! jugé par quelque commission militaire.

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah! c'est vous qui l'avez dénoncé!

PICHU. Moi! par exemple!

M<sup>me</sup> JACQUART. Mon mari arrêté? et de quel droit? qu'est-ce qu'il a fait?

PICHU. Ce qu'il a fait? demandez plutôt ce qu'il n'a pas fait... Il en a tant dit!

M<sup>me</sup> JACQUART. Il n'en a pas dit assez. Oh! oui, c'est une horreur! un si brave homme, qui a plus de bonnes idées à lui seul que tout le gouvernement ensemble... le meilleur cœur, la meilleure tête... qui n'a jamais fait que du bien!

PICHU. Mais vous-même, ce matin, vous disiez...

M<sup>me</sup> JACQUART. Eh bien, ce matin, j'avais perdu la tête! Mais ça ne se passera pas



comme ça ; je veux le ravoïr, je veux qu'on me le rende, ou je soulève les ateliers ; j'amène tous ceux qu'il a sauvés... mon frère tout le premier, il ne souffrira pas qu'on touche à quelqu'un de sa famille. Viens, ma fille, viens chez ton oncle... Je veux, je

veux... Ah ! j'étouffe ! je me meurs!...

Elle tombe sur un siège.

ROSALIE, *la soutenant*. Ma mère !

PICHU, *qui la fait asseoir sur une chaise qu'il a avancée*. Ils sont tous fous dans cette famille-là !

## ACTE DEUXIEME.

Un grand salon aux Tuileries. Porte au fond ; porte à droite conduisant chez l'Empereur ; porte à gauche. A gauche, au premier plan, une petite table à tapis, sur laquelle est une sonnette, écritoire, etc.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, *seul, près de la table, prend la sonnette et sonne. Un Huissier paraît ; il lui donne deux paquets cachetés qu'il tient à la main.*

De la part de l'empereur, cette dépêche à l'archichancelier ; cette autre au général Hulin. Dites à mon neveu qu'il se hâte!... (*L'Huissier sort.*) C'est aujourd'hui que son service commence auprès de sa majesté l'impératrice. Dieu ! si pour son début il allait manquer l'heure ! Je me félicite de l'avoir appelé près de moi, lui le dernier rejeton de la famille d'Hauteville... Je me croyais seul de ce nom, qu'on ne pouvait plus dès lors me contester, quand j'ai appris à n'en pas douter, qu'à Lyon, dans une position obscure, vivait un descendant de la branche aînée, échappé au désastre de la famille. En bon parent je lui ai ouvert mes bras, et en bon politique je ne suis pas fâché de l'avoir sous la main ; la noblesse va redevenir une puissance. Depuis huit jours qu'il est ici, j'ai déjà eu le crédit de le faire admettre parmi les pages de la nouvelle impératrice ; c'est que mon importance augmente sensiblement ! quand on est comme moi, et tout à la fois, savant, philanthrope et chambellan... trois qualités difficiles à concilier, en ce moment surtout. Ce maudit rapport que je dois faire à la Société d'encouragement... je suis pris à l'improviste... avec ça mon secrétaire qui s'est absenté... A qui décerner la médaille ? Ah ! s'il n'y avait qu'un seul concurrent ! mais dans le nombre... si seulement je pouvais deviner la préférence du maître ! car il s'y connaît celui-là !

AIR : *Pour un soldat.*

Il sait, dit-on, apprécier les hommes  
Presque toujours à leur juste valeur,  
Et pour juger de tous tant que nous sommes,  
Il lui suffit d'un coup d'œil scrutateur  
Qui plongé droit au fond de notre cœur.  
Ma clairvoyance à son tour exercée  
Cherche à saisir ses volontés, ma loi ;  
Et je voudrais deviner sa pensée  
Pour qu'il la retrouvât chez moi.

Il y a bien aussi ce ministre de l'intérieur qui m'embarrasse, un pauvre homme... qui prétend mettre de la chimie partout, et qui osait même proposer hier à l'empereur de faire du sucre avec des betteraves ! comme si c'était possible ! Et puis, les goûts les plus roturiers ! Il protège une foule de gens inconnus, des teinturiers, des filateurs, des raffineurs, que sais-je ! je regarde ce ministre-là comme une erreur de Napoléon. Il faudrait à sa place des hommes beaucoup plus encyclopédiques, et si quelque jour on pouvait tout doucement le faire sauter...

L'HUISSIER, *annonçant du fond*. Son excellence le ministre de l'intérieur.

### SCÈNE II.

LE BARON. LE MINISTRE.

LE BARON, *se précipitant au devant de lui*. Ah ! monseigneur, que je suis charmé de vous voir !

LE MINISTRE. Monsieur le baron d'Hauteville, je vous salue. (*A l'Huissier.*) Faites attendre en bas, dans la salle des huissiers. (*Au Baron.*) Je suis bien aise de vous rencontrer.

LE BARON. C'est beaucoup d'honneur pour moi !

LE MINISTRE. Je ne sais au juste à qui je parle... vous réunissez tant d'attributions !... En vérité, vos mérites sont si divers, que l'on pourrait presque vous appeler un maître Jacques... de cour.

LE BARON. Ah ! ah ! charmant !... votre excellence manie la plaisanterie avec une finesse !... Je me suis fait savant sous la Convention pour être quelque chose, en dehors de la politique ; je me suis fait philanthrope sous le Directoire... c'est un moyen d'utiliser ses capitaux... on prête, on échange, on s'adonne à l'économie publique... et particulièrement... Enfin sa majesté, qui aime à s'entourer d'illustrations nobiliaires, a daigné songer à la mienne, quand elle a composé son auguste maison. J'hésitais d'abord un peu, quelques préjugés d'ancienne noblesse... mais ce grand homme a un sourire, un regard irrésistible qui vous fascine !

LE MINISTRE. Et vous voilà chambellan par droit de naissance. Vous vous êtes bien rendu compte de tous les devoirs de votre charge ?

LE BARON. Votre excellence elle-même pourra juger de mon zèle, de ma vigilance et au besoin de ma rigueur.

LE MINISTRE. Prenez garde d'aller trop loin.

LE BARON. Jamais trop loin, monseigneur ; si mon imprudent collègue eût tenu la main à sa consigne, la semaine dernière, est-ce que cet individu qu'on a surpris errant dans les appartements fut parvenu à s'y introduire?... Effroyable événement... j'en tremble encore de tous mes membres !

LE MINISTRE. Quelque provincial curieux, qui n'était pas instruit de la nouvelle étiquette.

LE BARON. Et dire qu'on n'a pas pu le retrouver !

LE MINISTRE. Laissons-le courir, croyez-moi... j'ai une nouvelle plus importante à vous annoncer ; l'impératrice a été fort contente de votre neveu, qui lui a été présenté hier au soir, au cercle ; elle m'en a fait compliment... Moi-même j'ai été enchanté de sa conversation ; oui, votre neveu paraît avoir du cœur, de l'esprit...

LE BARON. Eh ! eh ! on se ressemble de plus loin.

LE MINISTRE. Le jeune homme fera son chemin, et peut-être pourrait-on l'attacher à la nouvelle cour par quelque lien plus important...

LE BARON. Je n'ai plus d'ambition que pour lui.

LE MINISTRE. Je vous approuve, c'est d'un excellent oncle... Mais, s'il vous plaît, où est l'empereur en ce moment ?

LE BARON. Il est enfermé avec le grand maréchal... il a fait demander votre excellence.

LE MINISTRE. Et vous ne me le dites pas tout de suite !

LE BARON. Votre conversation si précieuse me l'avait fait oublier.

LE MINISTRE. J'y vais... (*A part.*) Et ce pauvre diable qui attend, dans la salle des huissiers... sans savoir ce qu'on veut de lui... Ah ! ma foi, quelques minutes de plus ou de moins ; depuis le temps qu'il patiente... je le mènerai plus tard chez l'empereur, avant le conseil... (*Haut.*) Bonjour, monsieur le baron.

Le Ministre entre à droite.

### SCÈNE III.

LE BARON, *seul.*

Quand je dis que je n'ai pas d'ambition, c'est uniquement pour ne pas l'inquiéter... je profiterai au contraire de la présence de mon neveu pour...

### SCÈNE IV.

LÉON *au fond*, LE BARON.

LE BARON, à Léon, qui entre. Ah ! jeune homme, c'est bien heureux... il faut donc vous envoyer chercher... je tremblais que vous ne manquassiez l'heure.

LÉON. Rassurez vous, monsieur ; j'ai encore une demi-heure devant moi.

LE BARON. Eh ! mon ami, est-ce qu'à la cour on a jamais une minute devant soi ? c'est comme auprès des femmes, qui n'est pas en avance est en retard... Ah ça, qu'est-ce qui t'a donc retenu si longtemps ?

LÉON. Une lettre que je terminais.

LE BARON. Eh ! mais tu écris toujours depuis ton arrivée.

LÉON. C'est que j'ai laissé à Lyon des amis...

LE BARON. C'est-à-dire, des amis, comme tu étais bien obligé d'en avoir dans ta position d'employé modeste, des petites gens.

LÉON. Ah ! mon oncle, si vous la voyiez !...

LE BARON. Qui donc !

LÉON. Ma chère Rosalie !... Si je suis venu vous demander aide et protection, mon oncle, si je désire un rang, une fortune, c'est pour elle !...

LE BARON. Pour Rosalie ?... Ha ! ha !...

LÉON. Quoi ! vous riez ?...



LE BARON. Pauvre garçon, à ton âge, c'est tout simple... on commence par là!... Chacun a dans le cœur sa petite Rosalie... Moi, c'était ma petite Éléonore, et puis ma petite...

LÉON. Oh ! je vous en prie, ne parlez pas si légèrement d'une personne...

LE BARON. Adorable, accomplie, c'est convenu ; mais il ne s'agit pas du passé, il s'agit de l'avenir!... D'abord tu es page, et la constance serait souverainement déplacée ; et puis nous avons une perspective magnifique, mon cher ! dès hier au soir, tu as été distingué par l'impératrice!... tu plais, nous plaisons... Ma sagacité a bien pénétré la politique de mon souverain!... Sa majesté marierait volontiers les jeunes gens de noble famille avec de riches héritières... Si le ministre actuel restait en place, sa fille unique pourrait bien... mais nous avons mieux, beaucoup mieux!...

LÉON. Y pensez-vous, mon oncle?... Moi oublier mon amour, et au mépris de mes serments...

LE BARON. Chut!... Où diable vas-tu parler de serments ? tu es à la cour ; songe donc qu'ici, pour soutenir son nom et son rang, on fait des sacrifices bien autrement méritoires.

LÉON. Ah ! jamais !...

LE BARON. C'est bon, c'est bon, nous en reparlerons ; maintenant que je sais que tu es à ton poste, je suis tranquille, et je puis aller rédiger mon rapport scientifique à la Société d'encouragement. (*A part.*) Si je pouvais mettre la main sur mon secrétaire ! il devinerait peut-être l'idée de l'empereur au sujet de la médaille... (*Haut.*) Allons, mon garçon, du zèle ; tous deux jeunes, tous deux célibataires, actifs, et pas plus mal que d'autres, que diable !... nous arriverons ; puisque nous plaisons, nous arriverons.

Il sort par le fond.

## SCÈNE V.

LÉON, puis L'HUISSIER.

LÉON. Il est ambitieux pour deux, mon cher oncle ; mais s'il se flatte que je lui sacrifierai mes sentiments, oh ! jamais !... chère Rosalie !...

AIR de *Téniers*.

J'avais juré que ma flamme sincère  
Dans l'absence vivrait toujours,  
Que la fortune ou propice ou contraire  
Ne pourrait rien sur de telles amours.  
D'un meilleur sort quand j'entends sonner l'heure,  
Je jure encor de t'aimer à jamais.  
Les serments faits dans ton humble demeure  
Je les tiendrai dans un palais.

L'HUISSIER, *entrant au fond*. Monsieur...

LÉON. Qu'est-ce ? Que me veut-on ?

L'HUISSIER. C'est vous qui vous nommez monsieur Léon d'Hauteville ?

LÉON. Oui, sans doute.

L'HUISSIER. Il y a là bas des personnes qui vous demandent... Elles ont remis pour vous ce petit mot au crayon.

LÉON. Donnez !... (*Il lit.*) O ciel ! que vois-je, ici, à Paris!... Est-il bien possible?... Ah ! je cours, mais mon devoir... si on allait me faire demander!... Veuillez faire monter ces personnes, pour un instant seulement, par le petit escalier de service. (*L'Huissier sort.*) Comment se fait-il ? elles ont reçu ma première lettre, où je leur apprenais mon arrivée ; mais qui les amène, qu'espèrent-elles?... Ah ! je l'entends, c'est elle ! Rosalie!...

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> JACQUART, LÉON, ROSALIE.

ROSALIE, *entrant par le fond, suivie de sa mère*. Léon !

LÉON. Ah ! ma bonne mère ! ma chère Rosalie, quel bonheur ! moi qui craignais d'être si longtemps sans vous voir !

M<sup>me</sup> JACQUART. Nous ne savions où vous chercher d'abord : votre lettre nous est parvenue, nous sommes parties.

ROSALIE. Et nous ne nous sommes pas arrêtées.

M<sup>me</sup> JACQUART. Enfin nous avons pu parvenir jusqu'à vous.

LÉON. Mais pourquoi ce départ, cette précipitation ?

M<sup>me</sup> JACQUART. Est-ce que vous ne le devinez pas ? Ce pauvre Jacquart... où l'a-t-on conduit ? où est-il ?

LÉON. Monsieur Jacquart !

ROSALIE. Ah ! monsieur Léon, dites-nous ce qu'ils ont fait de mon pauvre père !

LÉON. Votre père ! Que voulez-vous dire ? est-ce qu'il est ici ?

M<sup>me</sup> JACQUART. Vous ne le saviez pas !... Ah ! mon Dieu, ils l'ont arrêté...

LÉON. Arrêté !

M<sup>me</sup> JACQUART. Et conduit à Paris sous escorte, pour être jugé, condamné, que sais-je ?

LÉON. Ce n'est pas possible.

ROSALIE. Hélas ! il n'est que trop vrai !

M<sup>me</sup> JACQUART. A cause des propos qu'il a tenus, vous savez ? je lui disais toujours : Tu te perdras. Ça n'a pas manqué... A la préfecture ils n'ont pu rien me dire ; il paraît que c'est ici que ça se décide, c'est le mouchard de Paris qui aura préparé le coup...

mon frère en est sûr. Je perdais la tête. Tout à coup une bonne idée est venue à ma fille; nous avons fait argent de tout, et nous arrivons pour demander la grâce de mon mari. Puisque vous voilà aux Tuileries, vous nous aiderez, n'est-ce pas? Oh! d'abord je ne crains rien, je ne me rebuterai pas... je me jetterai à leurs genoux, et ils me le rendront, ou ils nous feront mourir ici; car bien sûr nous ne retournerons pas à Lyon sans cet excellent homme!

LÉON. Calmez-vous, ne vous tourmentez pas... il est impossible que pour quelques propos...

M<sup>me</sup> JACQUART. Puisque je vous dis qu'on l'a emmené comme un criminel d'état... Monsieur Pichu l'a vu, il a vu les gendarmes.

ROSALIE. Ainsi vous ne pouvez rien nous apprendre, nous qui comptions sur vous!

LÉON. J'éclaircirai cette affaire; je sais que de loin on exagère tout... les bons serveurs ne manquent pas. Dès que je serai libre, je saurai où on l'a conduit.

M<sup>me</sup> JACQUART. Bien.

LÉON. Veuillez attendre un instant dans le petit logement que j'occupe sous les combles du palais... on va vous y mener.

M<sup>me</sup> JACQUART. Comment! vous êtes logé ici?

LÉON. Et d'abord quelques mots en forme de placet pour l'impératrice.

M<sup>me</sup> JACQUART. Ma fille écrira ça.

LÉON. Et vous le signerez. J'irai le chercher tout à l'heure, et quoiqu'il nous soit défendu de présenter nous-mêmes des demandes, je me hasarderai peut-être... L'impératrice paraît si bonne, et elle m'a reçu hier avec tant d'indulgence...

ROSALIE. Vraiment!

LÉON. Espérez.

M<sup>me</sup> JACQUART. Oh! oui, vous serez notre providence!

LÉON, voyant l'Huissier. Mais on ouvre chez sa majesté! vous ne pouvez pas rester là... dans une heure je vous reverrai. Allez.

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah! monsieur Léon, vous m'avez remis du baume dans le sang!... (Léon va parler à l'Huissier.) Regarde-le donc, Rosalie! est-il gentil comme ça? et il donne des ordres ici, dans un salondoré, hein? Quel mari tu auras! Mais ne le compromettons pas. Viens.

LÉON, montrant l'Huissier. Suivez cet homme-là.

ROSALIE. Merci, Léon.

ENSEMBLE.

Air d'Adam. Valse de Giselle.

LÉON.

Vite, allez, le temps presse,  
Dans une heure, au revoir;  
Comptez sur ma promesse  
Et conservez l'espoir.

M<sup>me</sup> JACQUART et ROSALIE.

Vite, allons, le temps presse,  
Dans une heure, au revoir;  
Oui, dans votre promesse  
Nous plaçons notre espoir.

M<sup>me</sup> Jacquart fait la révérence à l'Huissier et sort avec Rosalie par le fond; Léon sort par la droite.

## SCÈNE VII.

La porte de gauche s'ouvre pendant la ritournelle.  
Jacquart paraît.

JACQUART, refermant la porte.

Je me suis échappé de leurs mains! j'étais gardé à vue. Ces hommes noirs, avec leur chaîne au cou... quel emblème sinistre! Pendant qu'ils regardaient d'un autre côté, je me suis glissé jusqu'à la première porte, et de salle en salle, d'escalier en escalier, je suis parvenu jusqu'ici... pour ne plus les voir, pour respirer un peu, pour réfléchir sur ma position. Pourquoi mes ennemis m'ont-ils arrêté au moment où j'allais les débarrasser de moi? quand par un brusque effort, quittant ma femme et ma fille, tout ce que j'avais de plus cher au monde... Que pensent-elles maintenant? elles me croient perdu. Perdu! ne le suis-je pas? A peine arrivé à Paris, ne m'ont-ils pas enfermé pendant plusieurs jours dans une salle basse? Là, ils sont venus quatre ou cinq, et à leur tête, mon inconnu, mon mouchard de Lyon qui avait encore l'air de me narguer. Le scélérat! il donnait des ordres, et il a fallu, sans désespérer, faire construire la machine que j'avais rêvée. Qu'est-ce qu'ils voulaient donc? me voler mon invention avant de me faire périr? Eh bien, soit! je ne mourrai pas tout entier, disais-je, il y aura des malheureux après moi qui profiteront de mon idée! Aussi je m'y suis prêté avec un cœur! ils ouvraient tous de grands yeux. « Tiens, ce n'est que ça? — Eh bien, oui, ce n'est que ça. — Mais ça n'a rien d'extraordinaire. — Justement. » Ne croyaient-ils pas que j'allais leur apporter la pyramide d'Égypte? Enfin, ce métier, je l'avais achevé ce matin... Oui, ce matin, je sentais la plus grande joie; il était là, debout, devant moi, je le touchais... Ivre de bonheur, je m'approche pour mettre la machine en mouvement... O désespoir! j'ai beau presser le ressort, elle ne bouge pas. Je recommence... rien... je m'obstine, je me dépite, je me dis: Ce n'est pas possible, il faut que ça aille; c'est fait pour aller, je suis sûr que ça doit aller... Non, non, pas moyen. Quelle humiliation! tous ces yeux fixés sur moi! ces sourires moqueurs! Je me trouble, je perds la tête... Pendant ce temps on enlève la mécanique, et je reste là immobile comme



elle. Dès lors tout était fini pour moi; découragé, ne tenant plus à rien, je me laisse conduire sans dire un mot dans ce château pour être interrogé, jugé, condamné sans doute ! J'en ai pris mon parti... Après le chagrin de ne pouvoir dire encore un adieu à ma pauvre femme et à ma fille, mon plus grand regret c'est de n'avoir pu achever mon ouvrage. Dix ans de perdus ! ma vie perdue ! sans savoir comment il se fait que... Ça doit tenir à bien peu de chose... peut-être le fil de retour, ou la bascule à mentonnet qui... Ah ! mon Dieu ! c'est cela ! oui, c'est la bascule à mentonnet qui n'était pas accrochée. J'en suis sûr, je me rappelle !... Oh ! comment n'ai-je pas vu tout de suite... Mais on se brouille, on se perd, on s'étourdit... Oui, parbleu ! la bascule à... Je crois bien que ça ne pouvait pas aller ; mais c'est un rien ! et vous le verrez, il n'y en a pas un qui aura l'esprit de deviner... il faut que j'aile le dire... mais à qui ? si on me reprend ! si on ne m'écoute pas ! c'est qu'à présent je ne veux plus mourir, je ne quitterais pas la partie comme ça ! quand d'un mot je puis faire tant de bien... Oh ! non, non, je m'échapperais... je veux m'échapper... et puisque je suis arrivé jusqu'ici, je finirai bien par trouver une issue... à force d'ouvrir des portes... j'arriverai à la dernière. Allons ! au petit bonheur !...

Il ouvre la porte à droite.

## SCENE VIII.

### LE BARON, JACQUART.

LE BARON, *entrant, au fond*. Non, pas possible de savoir quel est le plus habile... c'est-à-dire le plus protégé.

JACQUART, *regardant*. Encore un grand salon... et au bout encore un autre !

LE BARON, *se retournant et voyant Jacquart*. Hein, qui est là ? qu'est-ce que c'est ?

JACQUART. Quelqu'un... ah ! si ce pouvait être un brave homme ?

LE BARON. Où allez-vous ?

JACQUART. Je n'en sais rien.

LE BARON. Comment ! vous n'en savez rien ?

JACQUART. Mon Dieu non... je me suis égaré dans ces grands appartements... car, c'est un vrai labyrinthe, si vous voulez seulement me remettre dans mon chemin...

LE BARON. Un instant, on ne circule pas comme cela ici, et jusqu'à ce que je sache quels sont vos noms, prénoms, et intentions...

Il va poser sur la table un papier qu'il tient.

JACQUART, *à part*. Comme il a l'air méchant !... je suis perdu, avec sa clef dans le dos, ça doit être quelque géolier en chef.

LE BARON. Parlez-vous enfin ?

JACQUART. Eh bien ! monsieur... c'est moi, Jacquart, Marie-Joseph Jacquart... de Lyon.

LE BARON. Jacquart.

JACQUART. Vous ne me connaissez pas ?

LE BARON. Non, mon cher.

JACQUART, *à part*. Ça ne m'étonne pas... Eh bien, tant mieux, si je pouvais...

LE BARON. Qu'est-ce que vous êtes ?

JACQUART. Fabricant, il n'y a pas de ma à ça, n'est-ce pas ? j'ai travaillé dans les chapeaux de paille... puis dans des reliures... mais ça allait mal... Je ne pensais qu'à ma mécanique.

LE BARON. Qu'est-ce qu'il chante avec ses chapeaux de paille et sa mécanique ?

JACQUART. Un métier pour le tissage des étoffes de soie brochée.

LE BARON. Plait-il ?

JACQUART. Ouvrée et façonnée.

LE BARON. Comment ? un métier ?

JACQUART. Oui, monsieur, c'est une invention qui change tout, qui bouleverse tout, qui sauvera la vie à bien du monde ; mais pour la compléter il me faut encore un peu de temps, et si vous le permettez, je...

LE BARON. Une invention ! vous seriez un inventeur ?... vous ! avec cette mine, cette tournure !

JACQUART. Pourquoi pas ? est-ce que les idées sortent des habits ?

LE BARON, *à part*. Au fait, le ministre actuel nous en fait voir bien d'autres... il introduit ici de prétendus génies en habits troués. (*Haut.*) Ah ! vous êtes savant, c'est ce que nous connaissons bientôt ; vous ne savez pas en quelles mains vous êtes tombé... vous parlez, mon cher, à un membre influent de la Société d'encouragement, à un connaisseur.

JACQUART. Est-il possible ? quel bonheur !... c'est le ciel qui vous a placé sur ma route ; vous pouvez rendre à l'humanité le plus grand service !... je vais vous expliquer d'abord ce que j'ai imaginé.

LE BARON. Permettez, je vous dirai entre nous que je doute fort que vous ayez pu imaginer quelque chose de mieux que ce qui existe.

JACQUART. Oui... ah ! oui, c'est joli ce qui existe... encore un !... Ah ! vous n'êtes pas plus routinier que ça, vous ? (*À part.*) Je crois que les grands sont encore pires que les petits ! (*Haut.*) Eh bien ! voilà un bel échantillon de votre Société d'encoura... c'est encourageant.

LE BARON. Qu'est-ce que c'est? comment! vous prétendez avoir inventé un métier?... (*Doctoralement.*) Monsieur, dans les métiers à tisser il n'y a qu'un principe... je pars d'une question bien simple : l'angle ouvert par l'axe et les rayons est-il en raison inverse du carré formé par les lignes transversales et perpendiculaires?

JACQUART. Hein?

LE BARON. Ce sont là les premiers éléments : en d'autres termes, le parallélogramme C que vous établissez dans les rou-leaux A B, est-il oblique à G ou horizontal à L?

JACQUART. Pardon, monsieur, je n'en sais pas.

LE BARON. Vous ne savez pas?

JACQUART. Encore des grands mots et des grandes lettres comme les pédants de là-bas... Il ne s'agit pas de cela!

LE BARON. Vous n'avez donc pas lu les parallèles?

JACQUART. Non certainement, j'en ai pas lu les parallèles... Ah ça, mais, à votre tour, vous ne me comprenez donc pas!... ce n'est pas un livre que j'ai fait... c'est une mécanique... Avec vos axes et vos carrés, on s'embrouillerait cent fois avant de mettre la main à l'ouvrage; non, tenez, je pourrais vous montrer plus facilement la chose au moyen de mes allumettes.

LE BARON. Des allumettes, à présent!

JACQUART. Mais voilà tout bonnement ce que c'est, vous allez comprendre tout de suite; les crochets porte-lisses sont mis en jeu au moyen d'une tringle de fer fixée à un bâtis, qu'une seule pédale fait monter ou descendre... tenez, (*il fait aller son pied*) comme ça, à volonté... et à chaque fois, voyez-vous, je fais mouvoir les cartons qui sont percés dans quelques endroits, et pleins dans d'autres, suivant les dessins que vous avez; de cette façon-là, tantôt ils repoussent les crochets, tantôt ils les laissent à leur place... tenez... (*Il fait aller son pied.*) Quant aux couleurs, tout ça est préparé d'avance... Je demande rouge, vert, jaune, il n'y a pas besoin d'y regarder, un aveugle vous les donnera; bleu, vert, jaune... Allez toujours... vous tirez comme ça... Tenez, supposez que vos doigts soient les crochets... de grands crochets...

LE BARON. Ah ça, qu'est-ce qu'il a donc avec ses crochets, ses porte-lisses et sa mécanique de remouleur?... c'est une invention, ça?

JACQUART. Une invention bien simple... Eh! savez-vous ce qu'il m'a fallu pour imaginer ça?... dix ans, monsieur, dix ans!... et quatre allumettes, pas davantage.

LE BARON. Quatre allumettes! eh bien, alors, le beau mérite!.. Une chose si simple, tout le monde aurait trouvé ça!

JACQUART. Pourquoi donc ne l'avez-vous pas trouvé, vous?

LE BARON. Est-ce que je me mêle de ça, moi!... un savant!

JACQUART, à part. C'est un âne.

LE BARON. Qui diable m'a amené un inventeur de cette espèce-là?

JACQUART. Plait-il?... Cette espèce-là, monsieur, c'est celle qui vous fait vivre, oui, et qui vous habille; je ne sais pas ce que vous êtes, mais vous portez du velours et de la soie; madame votre épouse sans doute est bien aise d'avoir de belles robes et de les payer bon marché... Eh bien! voilà, voilà l'avantage... Je vous prends par là, vous, parce que l'intérêt des pauvres, ça vous est probablement bien égal.

LE BARON. Moi qui suis philanthrope...

JACQUART. Oui, oui, encore des mots comme tout à l'heure... Ah! c'est qu'il ne faut pas, voyez-vous, mépriser une chose qui soulagera des milliers de malheureux; voilà ce que j'ai fait moi, monsieur, et vous n'en ferez jamais autant, vous, ni toute la cour ensemble.

LE BARON. Plait-il?... Qu'est-ce qu'il ose dire?

JACQUART. Oui, ils nous parlent tous de gloire, de bienfaisance, c'est superbe!... ils font de beaux projets, ils gagnent des batailles, vingt-cinq mille hommes tués, autant de blessés, c'est très-beau pour l'humanité.

AIR : *Je ne vois pas ces bosquets.*

Le soldat meurt, hélas! c'est son état,  
Je le comprends; oui, quelquefois la France  
Fait un appel, et veut qu'avec éclat  
Ses fils tombent pour sa défense.  
Mais elle veut aussi que l'ouvrier  
Vive pour elle, et pour elle travaille.  
Or, la misère est un mal meurtrier  
Qui frappe autant d'hommes dans un grenier  
Que l'fer sur un champ de bataille.

LE BARON. O ciel! quels discours! quels blasphèmes!

JACQUART. Et je le dirais bien au premier consul; ses courtisans, puisqu'il a voulu en avoir, ferment ses oreilles à la vérité, mais moi je les ouvrirais, et malgré lui il m'entendrait.

LE BARON. Je crois rêver!... juste ciel!... dans le propre palais de l'empereur! dans le palais qui m'est confié!... Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?... qu'est-ce qui l'a amené ici?

JACQUART. Parbleu! ceux qui m'ont entendu parler; c'est pour ça qu'on m'a arrêté.

LE BARON. Vous étiez arrêté?... un prévenu! un criminel!



JACQUART. Eh bien ! oui, là, grand porte-clef que vous êtes !... je dis que c'est un attentat contre l'humanité ; si on m'avait laissé libre, ma mécanique fonctionnerait à présent ; j'aurais trouvé le vice, j'aurais pu y remédier ; ils ne le veulent pas !... Eh bien ! je les rends responsables de ça comme de tout le reste !... et puisque j'avais déjà pris mon parti, allons finissons-en une bonne fois.

LE BARON. Oh ! quel soupçon... et tout à l'heure il voulait pénétrer... Holà ! les huissiers ! les valets de pied !... Du monde à toutes les portes !

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, HUISSIERS, et VALETS DE PIED, *au fond.*

L'HUISSIER. Qu'est-ce donc ?

LE BARON. Qu'on s'empare de cet homme à l'instant ! (*A Jacquart.*) N'approchez pas ! n'approchez pas !... Il doit avoir des armes !

JACQUART. Je n'ai que mes allumettes.

LE BARON. Qu'on le fouille.

JACQUART, *retournant ses poches.* Voyez. (*L'Huissier saisit un papier et le remet au Baron.*) Ah ! laissez-moi ça.

LE BARON. Un papier, un dessin !

JACQUART. C'est le plan de ma mécanique.

LE BARON. Quelque machine infernale !... Juste ciel ! quel bonheur que j'aie su découvrir... Gardez bien les portes, qu'il ne s'échappe pas !

JACQUART. Eh ! je n'en ai pas envie.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LÉON, *entrant par la droite.*

LÉON, *entrant.* Qu'est-ce donc ?

LE BARON, *à Léon.* Ah ! mon cher, que n'es-tu venu plus tôt ? tu aurais eu l'honneur de m'aider à découvrir... N'importe, tu auras ta part de l'arrestation. (*A l'Huissier.*) Qu'on entraîne le criminel.

LÉON. Le criminel !... (*Apercevant Jacquart.*) Monsieur Jacquart !

JACQUART\*. Mon cher Léon !

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

LE BARON. Ils s'embrassent ! comment...

LÉON, *au Baron.* C'est le père de celle que j'aime.

\* Jacquart, Léon, le Baron, Huissiers et Valets de pied un peu au fond.

LE BARON, *reculant.* Le père !... mais, malheureux ! c'est un conspirateur.

LÉON. Lui !

LE BARON. Qui ose dire tout haut...

JACQUART. Ce qu'il pense.

LÉON. Eh ! je le sais bien !... il y a longtemps que c'est son habitude ; mais...

LE BARON. Sais-tu qu'il voulait se faire passer pour un inventeur, et qu'en deux mots je l'ai confondu ?

LÉON. Oh ! quant à cela...

LE BARON. Sais-tu enfin que sans moi il pénétrait chez l'empereur ?... il avait déjà la main sur la porte.

JACQUART. Il serait vrai ! cette porte-là conduit chez l'empereur ?... oh ! si je l'avais su !...

Il s'élance vers la porte ; on l'arrête.

LE BARON. Vous l'entendez. (*A l'Huissier.*) Qu'on avertisse le procureur impérial... que le poste reste sous les armes.

LÉON. Mais, mon oncle, je vous assure...

JACQUART. Ton oncle ? ce grand chamarré-là, c'est ton oncle... figure-toi qu'il se donne pour un savant, et qu'il ne sait pas un mot de mécanique... c'est l'ignorance la plus...

LE BARON. Qu'on l'entraîne.

LÉON. De grâce, attendez, prenez garde à ce que vous allez faire.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MINISTRE, *entrant par la droite.*

LE MINISTRE. Que se passe-t-il donc ?

LE BARON. Le ministre !

LE MINISTRE. Expliquez-moi ce trouble, cette rumeur...

LE BARON\*. Monseigneur... j'en suis encore tout ému... permettez d'abord que je me félicite... le monstre était sur le point d'accomplir quelque exécrable forfait... mais cette main l'a arrêté au moment où, pour la seconde fois peut-être...

LE MINISTRE. C'est étrange ! de qui donc parlez-vous ?

LE BARON. De cet homme !

LE MINISTRE. Jacquart ?

JACQUART, *l'envisageant.* Ah ! mon Dieu c'est mon homme de Lyon... Tiens, Léon, voilà mon espion.

LE BARON. Un espion !.. son excellence !.. quelle audace !

LÉON. Ah ! monseigneur, il est innocent !

LE MINISTRE. Silence !

LE BARON. Vous voyez par vous-même, monseigneur, quelle heureuse perspicacité j'ai déployée dans cette affaire...

\* Léon, Jacquart, un peu en arrière, le Ministre, le Baron.

LE MINISTRE. Oui, je vous rends pleine justice !

LE BARON. Me sera-t-il permis de porter mon dévouement aux pieds de sa majesté ?

LE MINISTRE. Tout à l'heure... il y a une autre personne que l'empereur veut entendre avant vous !

LE BARON. Qui donc ?

LE MINISTRE, *montrant Jacquart*. Monsieur !

JACQUART. Moi !

LÉON. Lui !

LE BARON. Le criminel !

LE MINISTRE, *à Jacquart*. Venez.

LE BARON. Sans gardes... je ne souffrirai pas...

LE MINISTRE. Avec moi.

LE BARON. Oh ! par exemple !

JACQUART. Chez le premier consul.

LÉON, *bas*. L'empereur...

JACQUART. Oh ! je n'ai pas signé... moi!..

LE BARON. Et vous persistez?... monseigneur ; prenez garde... vous en répondez à la France entière !

JACQUART, *à Léon*. Ah ! il veut m'entendre, eh bien, il m'entendra... voilà l'occasion que je demandais ! c'est le plus beau jour de ma vie... vois-tu, j'aurais payé de ma tête...

LÉON. Que dites-vous ? prenez garde...

JACQUART, *à part*. Ah ! tu as des flatteurs ! eh bien ! tu vas une fois savoir la vérité.... (*Haut.*) Marchons, monsieur, marchons !

LE MINISTRE, *ouvrant la porte de droite*. Entrez.

JACQUART, *passant devant lui*. Vous me faites honneur.

Il entre ; le Ministre le suit.

## SCÈNE XII.

LÉON, LE BARON.

LE BARON. Non, je n'ai jamais vu un pareil excès d'impudence!... et ce ministre ? sa disgrâce est certaine !

LÉON. Le malheureux ! il va se perdre !... et c'est vous, monsieur, qui en serez cause ! Que faire ?... un seul espoir me reste... le placet que tout à l'heure j'ai fait remettre à l'impératrice... on le représente comme un pauvre fou, et peut-être... mais la réponse viendra trop tard.... il faudrait que sur-le-

champ... elles allassent elles-mêmes... elles sont là qui attendent... (*À l'Huissier, en ouvrant la porte du fond.*) Faites entrer !

LE BARON. Qui donc ?

LÉON. Une famille qui vous devra son malheur.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> JACQUART, ROSALIE\*.

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah ! mon Dieu!... qu'est-il arrivé ? Jacquart était ici tout à l'heure, on l'a vu !...

ROSALIE. Et ce tumulte, ces gens qui vont, qui viennent...

M<sup>me</sup> JACQUART. On parle d'un criminel qui vient d'être arrêté...

LÉON. Criminel !... il ne l'est pas.

LE BARON. Hein ?...

LÉON. Non, monsieur, il ne l'est pas ! (*à M<sup>me</sup> Jacquart*) mais, ce qui est plus sérieux pour vous qui le connaissez, c'est qu'à présent, il est en présence de l'empereur.

M<sup>me</sup> JACQUART. Ciel !... mon mari est perdu !

ROSALIE. Mon père !

LÉON. Je vais tâcher de pénétrer avec vous chez l'impératrice. Il faut que l'empereur sache par elle qu'il ne s'agit que d'un homme dont la tête trop exaltée... Ah ! venez...

LE BARON. Je m'y oppose... je ne souffrirai pas que mon neveu, qu'un homme qui porte mon nom se compromette au point...

LÉON. Votre neveu, moi !... non, non, je ne le suis plus.... voilà ma vraie famille.... Votre nom !... ah ! craignez que je ne vous en demande compte.... c'est un débat que nous viderons à mon retour... allons !

LE BARON. Arrêtez !... on sort de chez sa majesté.

TOUS. O ciel !

LE BARON. C'est lui ! c'est Jacquart !

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JACQUART.

JACQUART. Vive l'empereur !

\* Rosalie, M<sup>me</sup> Jacquart, Léon, le Baron.



TOUS. Qu'entends-je ?

LE BARON. Comment ?

JACQUART. Vive l'empereur !

M<sup>me</sup> JACQUART. Jacquart !

JACQUART. Ma femme !... ma fille !... ici ! quel bonheur ! (*Il les embrasse.*) C'est vous... c'est toi.... vive l'empereur ! ah ! c'est un grand homme, va... si vous saviez... que je suis content de vous voir... ah ! la surprise, la joie !... vous êtes venues... croyant que j'étais... pas du tout... quel grand homme ! je suffoque... embrassez-moi encore ! (*Il les embrasse chacun à leur tour. Se trouvant près du Baron.*) Pas vous.

LE BARON. Il est fou !

M<sup>me</sup> JACQUART. Mais, contez-moi donc....

JACQUART. Je lui ai parlé..... oh ! mais, très-bien, sans me gêner... et je serais encore là, s'il n'était pas entré une belle dame qui...

L'HUISSIER, *entrant par la droite*. Sa majesté l'impératrice demande madame Jacquart.

LE BARON. L'impératrice à présent !... ma parole d'honneur, c'est à n'y rien comprendre !

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah ! mon Dieu ! ce n'est pas possible... moi, Thérèse Jacquart !

JACQUART. N'aie donc pas peur, ils sont ensemble, et lui n'est pas fier du tout... tu peux le regarder... il te fera un petit signe comme ça.... pour t'encourager, et alors tu sentiras là au cœur quelque chose comme... Va, ma bonne, va...

M<sup>me</sup> JACQUART. Je ne me tiens pas sur mes jambes.

JACQUART. Va toujours... attends... que j'arrange ta collerette... là... c'est ça... et fais-leur ta plus belle révérence ! (*A l'Huissier.*) Je vous la recommande !...

Elle entre à droite avec l'Huissier.

## SCÈNE XV.

LÉON, JACQUART, ROSALIE, LE BARON.

LE BARON. C'est fabuleux !

ROSALIE. Ah ! mon père, qu'est-ce que l'empereur vous a dit ?

LÉON. Oui, parlez !

JACQUART. Oh ! il m'a dit des choses... d'abord, devine ce que j'ai vu en entrant, à côté de lui ?... ma mécanique... ma propre mécanique... et qui allait... oui, il avait deviné, lui, ce que je savais bien ; c'est que la bascule... il l'avait accrochée lui-même ! Vive

l'empereur ! Il a accroché la bascule à mentonnet... vivé l'empereur ! Cette machine est le chef-d'œuvre du siècle, a-t-il dit... Ah ! monsieur Jacquart, vous avez su la créer, mais c'est moi qui ai eu le bonheur de lui donner la vie... et c'est vrai... il me comprend, celui-là... c'est le premier... (*A Léon.*) Après toi, cependant, il faut être juste, vois-tu ; il n'y a que lui et nous deux qui nous comprenions ! et puis, comme il a écouté mes griefs, quand je lui ai expliqué la misère des Lyonnais... il y avait pensé... il pense à tout... il m'a montré haut comme ça de papiers... il y portera remède, et lui-même en personne... il me l'a promis... et puis ses guerres, vois-tu, Léon, tu devinais juste, c'est pour réduire l'Angleterre, notre rivale en industrie, je l'ai bien compris à mon tour, et puis il m'a encore dit... ma foi je ne sais plus... (*Au Baron.*) Et puis il m'a parlé de vous.

LE BARON. De moi ?

JACQUART. Faut-il qu'on soit absurde ! a-t-il dit.

LE BARON. Plaît-il ?

JACQUART. Vous avoir pris pour un criminel de lèse-majesté !... Alors il s'est mis à rire, à rire !... On dit qu'il ne rit pas ordinairement : mais cette fois-ci, il s'en est donné... et ça m'a gagné, et nous nous sommes mis à rire tous les deux.

LE BARON, *riant*. Ha ! ha ! ha ! sa majesté a daigné rire... c'est très-plaisant !

JACQUART. Enfin, il a repris son sérieux, et me tendant la main : Monsieur Jacquart, vous êtes un grand homme !... Sire, ai-je dit, vous en êtes un autre... Et voilà comme nous nous sommes séparés !

ROSALIE. Quel bonheur !

LÉON. Enfin, on vous rend donc justice !

## SCÈNE XVI.

ROSALIE, LÉON, JACQUART, M<sup>me</sup> JACQUART, LE MINISTRE, LE BARON.

LE MINISTRE, *entrant par la droite, suivi de M<sup>me</sup> Jacquart*. Oui, justice !

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah ! mon ami, l'impératrice a été charmante ! l'empereur aussi !... Ils t'aiment, ils t'admirent, ils te récompensent !

LE MINISTRE. Oui, et d'abord une pension de six mille francs.

JACQUART. Une pension de six mille francs, à moi !

M<sup>me</sup> JACQUART. Non, pas à toi ; la pension est sous mon nom !.. C'est une idée de l'impératrice... ça doit être une bonne femme de ménage !

JACQUART. C'est égal !... Que de bien nous pourrons faire dans le pays ! (*Il ouvre sa veste pour serrer le brevet et laisse voir la croix de la Légion d'honneur.*)

M<sup>me</sup> JACQUART. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois ?

JACQUART. La croix ! oui, à propos, la croix ; il me l'a donné lui-même, oui, femme ! et je ne l'ai pas demandée... parole d'honneur, je ne l'ai pas demandée. Il n'y a que le préfet et moi qui l'aurons !

LE MINISTRE. Et vous recevrez une prime par chaque machine que vous construirez.

JACQUART. Il n'y a pas besoin de ça pour que toutes les fabriques en aient bientôt !... Ces pauvres ouvriers ! quel soulagement ! (*Au Ministre, et passant à lui.*) Ah ça, monsieur, vous êtes donc décidément le grand ministre... l'auteur d'un certain livre... *la Chimie appliquée aux arts*... Ah ! je l'ai lu, et si bien lu, que le livre n'est pas encore relié !... Et moi qui vous avais pris pour un...

LE MINISTRE. Pour un espion !... j'étais celui du mérite, et je l'ai dénoncé ; seulement, il fallait vous effrayer un peu, pour vous punir de certains propos... (*Au Baron.*) Quant à vous, monsieur le Baron, l'empereur vous remercie de votre zèle, mais il vous prie de le modérer à l'avenir. Il se charge de l'avancement de votre neveu, et il signera au contrat de mariage.

LÉON. Ah ! quel bonheur !

ROSALIE. Mon père !

LE BARON. Enchanté !... de savant à savant, il n'y a que la main... de votre fille... (*A part.*) Décidément, c'est un homme supérieur.

JACQUART, *à part.* C'est un imbécile !

LE BARON. Ça fixe mon incertitude ; c'est lui qui aura la médaille !

LE MINISTRE. Jouissez de votre triomphe, restez avec nous à Paris.

JACQUART. Non, je veux retourner à Lyon !...

M<sup>me</sup> JACQUART. Notre patache est encore là.

JACQUART. Oui, viens, viens retrouver nos bons ouvriers, nos canuts qui ne se moqueront pas de moi cette fois !...

M<sup>me</sup> JACQUART. Et quand je te donnerai le bras, et qu'on nous portera les armes !...

JACQUART. Tu feras la révérence ! C'est qu'il faut que je sois là pour recevoir l'empereur au milieu de ces braves gens !... On ne lui fera pas de discours, mais il verra notre joie, notre bonheur, ça vaut mieux, et en revenant ici, il pourra dire à sa femme : J'ai encore travaillé pour la gloire, pour la grandeur de la France, comme moi, je dirai à la mienne : J'ai tâché de faire un peu de bien, nous aurons fait chacun notre métier !

#### AU PUBLIC.

*Air de Turenne.*

Lorsqu'au sortir de la fabrique,  
Un ouvrage vous est offert,  
On dirait une mécanique  
Dont l'auteur, s'il n'est pas expert,  
D'abord s'embarrasse et se perd.  
Il cherche, il rêve, il imagine,  
Son œuvre est prête, il se croit inventeur ;  
Mais le public, notre auguste empereur,  
Peut seul faire aller la machine.

FIN.

NOTA. S'adresser pour la musique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste au théâtre.



# BRUTUS

OU

## LE DERNIER SOLDAT DU GUET,

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE CHANT,

PAR MM. VARIN ET L. COUAILHAC,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,  
le 6 mai 1843.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

|                                         |                          |
|-----------------------------------------|--------------------------|
| JACQUES-BRUTUS, ex-soldat du guet.....  | M. ARNAL.                |
| MARGUERITE, sa tante.....               | M <sup>me</sup> LECOMTE. |
| M. COURTOIS, ancien marchand.....       | M. AMAND.                |
| M <sup>me</sup> COURTOIS, sa femme..... | M <sup>me</sup> V. MIRA. |
| LE MARQUIS DE BLANÇAY..                 | M. HIPPOLYTE.            |
| LE COMMISSAIRE du district.             |                          |
| SOLDATS. — PEUPLE.                      |                          |

La scène se passe à Paris, chez Courtois, pendant la révolution.

Une salle à manger bourgeoise. Une porte au fond. Deux portes à droite de l'acteur. Entre les deux portes, un buffet. A gauche, une fenêtre sur le premier plan, une porte sur le second. Une petite table pour écrire. Entre la porte et la fenêtre, chaises, etc.

### SCÈNE I.

M<sup>me</sup> COURTOIS, MARGUERITE, puis  
JACQUES.

(Au lever du rideau, M<sup>me</sup> Courtois est à la fenêtre, occupée à travailler, Marguerite, près du buffet, arrange de la vaisselle.)

M<sup>me</sup> COURTOIS, à la fenêtre.

Ah ! mon Dieu !

MARGUERITE.

Qu'est-ce donc, madame ?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Encore lui !

MARGUERITE.

Ce jeune homme ?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

C'est lui, te dis-je.

JACQUES, sortant vivement de la deuxième porte à droite, un écumoir à la main.

Hein ? Qu'est-ce qu'il y a ?..

MARGUERITE.

Ça ne te regarde pas... Qu'est-ce que tu viens faire ? Je t'avais dit de surveiller le pot au feu.

JACQUES.

C'est vrai... vous m'avez mis au pot... mais en écumant la chose, j'ai entendu un : — Ah ! mon Dieu !

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Il fallait rester à ton ouvrage.

JACQUES.

C'est plus fort que moi... dès que j'entends le moindre : Ah ! mon Dieu !..

M<sup>me</sup> COURTOIS.

En marchant, je me suis attrapée à un meuble.

JACQUES, vivement.

Vous vous êtes fait mal ? (Froidement.) Ah ! si ce n'est que ça...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ce garçon est d'une bêtise...

JACQUES, à part.

Comme elle me traite !... Belle femme d'ailleurs.





M<sup>me</sup> COURTOIS.

Et de s'enfuir à votre approche ?  
COURTOIS.

Oui... le misérable... il s'est sauvé par le balcon... malgré les poursuites du guet, qui l'a laissé échapper... Cet imbécile de guet avait de si mauvaises jambes...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Est-ce ma faute, je vous le demande ?

COURTOIS.

Et cette bague, citoyenne, cette bague que vous aviez reçue de moi... cette bague qui, depuis deux cents ans, passait dans ma famille de femme en femme, comme un insigne de vertu et de fidélité!... qu'est-elle devenue depuis cette nuit calamiteuse?...  
M<sup>me</sup> COURTOIS.

Cette bague... mon Dieu ! je l'aurai perdue...  
Ne peut-on perdre une bague?...  
COURTOIS.

Non, Calpurnia... Il y a des choses qu'une citoyenne ne doit jamais perdre. Et vous ne voulez pas que j'exécute les nobles?... Je voudrais que le dernier disparût de la surface...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Vous vous faites plus méchant que vous n'êtes.

COURTOIS.

Je n'en excepte qu'un... un seul dont je fourrissais la maison... marquis, mais honnête homme, et qui fut mon bienfaiteur. J'allais suspendre mes paiements.... l'antique réputation des Courtois allait être ébréchée...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Vraiment... Et je ne l'ai pas su !

COURTOIS.

Tout le monde l'ignorait... Il vint à mon secours et me prêta sans intérêt l'argent nécessaire.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ça ne m'étonne pas... Ces gens-là ont une délicatesse !

COURTOIS.

Celui-là m'a sauvé l'honneur... c'est le seul... je suis forcé de l'estimer... c'est contraire à mes principes. Cependant je ne suis pas ingrat, et si jamais je trouvais l'occasion... Mais il est tard... (Tirant sa montre.) Déjà onze heures... je sors...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Et où allez-vous ?

COURTOIS.

Au club des Cordeliers... Le citoyen Gracchus, l'apothicaire du coin, doit faire une motion importante.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Du moins, ne me l'amenez pas à diner, selon votre habitude... Chaque fois que vous allez au club, vous invitez l'orateur qui s'est le plus distingué dans la séance... et je vous avoue que l'éloquence de ces messieurs m'ôte l'appétit.

COURTOIS.

Ce sont mes amis... ils doivent vous déplaire.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Des amis que vous ne connaissez pas, la plupart du temps...

COURTOIS.

Je connais leur patriotisme, et ça me suffit... Mais vous, c'est différent!... Et si je vous amenais un ennemi de la république, vous seriez la première à le fêter... à lui offrir un asile, et peut-être à le soustraire à la vengeance nationale.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Sans doute!... Heureusement nous n'en sommes pas là... et les ennemis de la république se tiennent à distance.

COURTOIS.

Peut-être, citoyenne... Les émigrés reparaissent... On a signalé à Paris la présence de plusieurs d'entre eux...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Comment! on aurait découvert?...  
COURTOIS.

Pas encore... mais la liberté veille, et nos barrières sont bien gardées.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Et sait-on à peu près?...  
COURTOIS.

On sait, on sait qu'ils n'échapperont pas... Et bientôt leur châtimement!...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ah! mon Dieu!

COURTOIS.

Qu'avez-vous?...  
M<sup>me</sup> COURTOIS.

Rien.

JACQUES, entrant vivement.

Hein? qu'est-ce qu'il y a?...  
SCÈNE III.

LES MÊMES, JACQUES, puis MARGUERITE.

COURTOIS.

Pourquoi viens-tu sans qu'on t'appelle?...

JACQUES.

Moi?... je ne sais pas... j'avais cru entendre...

COURTOIS, à part.

Je ne sais pourquoi cet animal-là se jette toujours à travers mes scènes domestiques...

JACQUES, à part.

Je vois l'affaire... il rudoyait son épouse.

COURTOIS, à part.

Et s'il n'avait pas l'air si bête. (Haut.) Brutus!... (Jacques ne bouge pas.) Brutus, est-ce que tu ne m'entends pas?...

JACQUES.

C'est à moi que vous parlez?

COURTOIS.

Et à qui donc?...

JACQUES.

Ah ! pardon... c'est que, voyez-vous... quand on a répondu la plupart de sa vie au nom de Jacques...

COURTOIS.

Allons, donne-moi ma canne et mon chapeau.

JACQUES.

C'est mon devoir.

COURTOIS.

Où est Metella ?

JACQUES.

Metella !

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Marguerite... Tenez la voici.

COURTOIS, à Marguerite qui entre.

Que le diner soit prêt dans une heure... Vous me faites toujours attendre.

MARGUERITE, à part.

Quelle humeur !

COURTOIS.

Eh bien ! Et ce chapeau ?...

JACQUES, l'apportant.

Voilà, voilà !...

COURTOIS.

Et toi, songe que je t'ai nommé Brutus... et je veux que tu répondes à Brutus !

JACQUES.

Oui, not'maitre...

COURTOIS.

Il n'y a plus de maître... tous les hommes sont égaux...

JACQUES.

Je voulais dire...

COURTOIS.

Et ne raisonne pas ou je t'assomme.

JACQUES, à part.

Ah ! que je me fais du mauvais sang !

ENSEMBLE.

AIR : Séparons-nous. (Jeux innocens.)

COURTOIS.

Je veux ici

Être obéi.

Le moindre oubli

Serait puni.

Mon courroux

Pourrait vous coûter cher à tous.

LES AUTRES.

Il veut ici

Être obéi !

Le moindre oubli

Serait puni.

Son courroux

Pourrait nous coûter cher à tous.

COURTOIS, à Marguerite et à Jacques.

Vous, fainéans, qui me grugez,

Gagnez le pain que vous mangez !

JACQUES, à part.

Je n'fais chez lui qu'rouger mon frein,

Et voilà ce qu'il appell' du pain.

REPRISE.

Je veux ici, etc.

Courtois sort par le fond.)

## SCÈNE IV.

JACQUES, M<sup>me</sup> COURTOIS, MARGUERITE.M<sup>me</sup> COURTOIS, bas à Marguerite.

Eh bien ! Marguerite ?

MARGUERITE, bas à M<sup>me</sup> Courtois.

Il m'a été impossible de le rejoindre.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Le malheureux !... il reviendra... et s'il est remarqué...

MARGUERITE.

Comment le prévenir ?...

JACQUES, à part.

Elles se parlent bas... Serais-je en danger ?...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Il n'y a qu'un moyen... Je vais écrire un billet, et la première fois qu'il passera...

MARGUERITE.

Je tâcherai de le lui remettre...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Attends-moi... je reviens...

(Elle entre dans la chambre à droite.)

## SCÈNE V.

JACQUES, MARGUERITE.

JACQUES, prenant le bras de Marguerite.

Tante Marguerite, dites-le-moi franchement, ma vie est-elle en danger ?

MARGUERITE.

Ta vie !... Il s'agit bien de toi !

JACQUES.

Ne craignez pas de m'effrayer... je le suis.

MARGUERITE.

Va donc... tu n'es qu'un imbécile.

JACQUES.

Un imbécile !... Prouvez-le-moi... ça me flattera.

MARGUERITE.

Tu t'imagines qu'on en veut à tes jours... parce que tu as été soldat du guet.

JACQUES.

Chut ! pas si haut ! vous perdez vot'neveu.

MARGUERITE.

De quoi as-tu peur ?

JACQUES.

De tout... Vous ne vous rappelez donc pas mon événement, un jour qu'il y avait du bruit sur la place de la Maison-de-Ville ?...

MARGUERITE.

Quand ça ?

JACQUES.

Il y a pas mal de temps... D'un côté, les soldats du guet... de l'autre, des turbulens qui nous ennuyaient avec des pierres...



MARGUERITE.

Eh bien ?

JACQUES.

Cette position critique m'éleva au dessus de moi-même... je me permis de raisonner sous les armes, et je me dis : Puisque le guet est une garde de sûreté, mon devoir est de songer à la mienne.

MARGUERITE.

Ah !... Et alors ?...

JACQUES.

Et alors j'ai fait mon devoir... Au commandement joue, j'ai jeté mon fusil dans les jambes des autres, et j'ai pris à mon cou celles qui m'appartenaient.

MARGUERITE.

Tu t'es sauvé ?...

JACQUES.

En partant du pied gauche !

MARGUERITE.

Et tes camarades ?...

JACQUES.

Saisis, ma tante, saisis... incarcérés ! etc... C'est le sort qui m'attend...

MARGUERITE.

Ne crains donc rien... puisque tu t'es sauvé... et que tu as jeté ton fusil.

JACQUES.

Mais on l'ignore... Ah ! si cette belle action était connue ! je jouirais de l'estime publique !...

MARGUERITE.

D'ailleurs, n'es-tu pas chez M. Courtois... un patriote enragé, un municipal ?... Aussi, tu vois qu'on ne t'a pas inquiété jusqu'à présent.

JACQUES.

C'est vrai... Grâce à vous, j'ai échappé à mes ennemis... C'est dans ces cas-là qu'un soldat est heureux d'avoir une tante.

MARGUERITE.

Oui, tu peux compter sur moi... je ne t'abandonnerai jamais... je l'ai promis à ta mère, à ma pauvre sœur... quand elle est morte.

JACQUES.

Ma mère !... je bénis ma mémoire... Quant à l'auteur de mes jours, je le vénère beaucoup moins.

MARGUERITE.

Tu ne le connais pas...

JACQUES.

Voilà ce qui arrête ma piété filiale... Un père inconnu... Et, à propos de ça... je pense à une chose... Ma mère a dû le connaître ?...

MARGUERITE.

Quelle sottise question tu me fais là !

JACQUES.

Cette excellente femme ne vous a-t-elle jamais révélé ?...

MARGUERITE.

Jamais... Je sais seulement que tu es né au

✱

château du marquis de Blançay, chez qui ma sœur était en condition.

JACQUES.

Chez le marquis... où ma mère était en condition... Est-ce qu'il y aurait du Blançay dans mes veines ?...

MARGUERITE.

Ne vas-tu pas t'imaginer...

JACQUES.

Ma tante... je connais les mœurs du temps... Il doit y avoir du Blançay... je le sens à la noblesse de mon caractère... Et puis, on m'a toujours dit que j'avais quelque chose de grand dans la figure...

MARGUERITE.

C'est vrai.

JACQUES.

Néanmoins, ma tante, gardez là dessus le plus morne silence... Si on découvre jamais que je descends de cette illustre souche, c'est pour le coup... ou plutôt c'est par le cou que je serai contrarié... Ils destitueront un réverbère pour me mettre à sa place...

AIR du Verre.

MARGUERITE.

Allons, rassur' toi, grand nigaud...

JACQUES.

Vous me bourrez au lieu de m' plaindre.

MARGUERITE.

On ne pend qu' les gens comme il faut,  
D'après ça, tu n'as rien à craindre.  
Pour les grands, le peuple, si dur,  
Ménag' le pauvre et l' subalterne.

JACQUES.

Il est vrai que je suis bien obscur,  
Pour remplacer une lanterne.

MARGUERITE.

J'approuve ce raisonnement.

JACQUES.

C'est égal, ma tante, je vis dans les transes... Il n'y a pas jusqu'à mon habit qui ne me cause des paniques... mon habit d'uniforme, dont j'ai fait une veste... J'en ai ôté les revers... mais elle peut m'en attirer d'autres...

MARGUERITE.

On n'a pas d'idée d'un poltron pareil...

JACQUES.

Et comme il faut tout prévoir, je vous prierai, ma tante, de me rendre le bijou que je vous ai confié.

MARGUERITE.

Quoi ! cette bague enrichie de diamants ?...

JACQUES.

Oui...

MARGUERITE.

Ah ça, dis-moi donc... Es-tu bien sûr qu'elle t'appartienne ?





## ENSEMBLE.

AIR : Partez (*bis*). quel est ce mystère ? (Fille de Jacqueline.)

JACQUES.

Mon Dieu ! mon Dieu ! j'implor' ta puissance !

Viens vite, hélas !

Me tirer d'embarras.

Je veux (*bis*) garder l'existence ;

Sois mon sauveur

Et mon protecteur.

LE MARQUIS, à part.

Je vois qu'ici ma seule présence

Leur cause, hélas !

Un mortel embarras.

Il faut pourtant garder le silence,

Et dans mon cœur

Cacher mon bonheur !

MARGUERITE et M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ici, chez moi nous, Dieu ! quelle imprudence !

Que faire ? hélas !

O mortel embarras !

Il faut pourtant garder le silence...

Et dans mon cœur

Cacher ma frayeur...

(Jacques rentre à la cuisine.)

## SCÈNE VIII.

M<sup>me</sup> COURTOIS, MARGUERITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Enfin, je puis vous parler sans crainte.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Si mon mari rentrait...

MARGUERITE.

Je vais guetter son retour.

(Elle se place à la porte du fond.)

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ah ! monsieur, qu'avez-vous fait ?... Quelle témérité !

LE MARQUIS.

Que ne braverait-on pas pour vous voir ?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Mais moi, je serais coupable en vous écoutant. De grâce... retirez-vous... ne demeurez pas un instant de plus.

LE MARQUIS.

Eh quoi ! ma belle marchande, vous me chassez... vous m'exilez !... La république n'est pas plus inhumaine.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Quand je pense aux périls qui vous menacent !...

LE MARQUIS.

Auprès de vous je n'en connais qu'un... celui de vous déplaire...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Toujours galant !

LE MARQUIS.

Il y a si long-temps que je n'ai eu occasion de l'être !...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Je le conçois... le temps des folies est passé.

LE MARQUIS.

Mais non, je ne trouve pas... Il me semble qu'en France on est plus fou que jamais.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Oui, dans un autre genre.

LE MARQUIS.

C'est beaucoup moins gai... Aussi, croyez-moi, ne pensons plus au présent, et reprenons la conversation au point où nous l'avons laissée autrefois...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Non, non... jamais...

LE MARQUIS.

Auriez-vous donc oublié cette nuit périlleuse... où votre mari...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Je le voudrais... Mais il a soin de me la rappeler tous les jours... Enfin, ce sont des scènes continuelles au sujet de cette bague dont vous vous êtes emparé malgré moi.

LE MARQUIS.

Cette bague ?...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Tenez, monsieur, je vous saurais gré de me la rendre.

LE MARQUIS.

Avec la meilleure volonté... c'est impossible... Je l'ai perdue !...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Perdue !...

LE MARQUIS.

Hélas ! oui... en vous quittant !... J'étais poursuivi... et dans ma fuite...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Allons... il faut s'en consoler...

LE MARQUIS.

Ce qui me console, c'est l'espoir d'en obtenir une autre...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Est-ce donc cela qui vous a ramené à Paris ?

LE MARQUIS.

Peut-être bien...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ah ! monsieur le vicomte, je voudrais vous savoir à mille lieues d'ici !...

LE MARQUIS.

C'est bien loin...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Je ne suis pas égoïste... A chaque instant on peut vous reconnaître... vous dénoncer... Qu'allez-vous faire ? quels sont vos projets ?...

LE MARQUIS.

Ma foi, de retourner en Allemagne... à l'aide d'un faux passeport que je me suis procuré... Le plus difficile est de sortir de Paris... Il faut pour cela un permis de la commune, et je ne crois pas qu'on l'accorde aisément au marquis de Blancay...

MARGUERITE, se rapprochant.

Hein ? comment dites-vous ?...

LE MARQUIS.

Je dis au marquis de Blancay.

MARGUERITE.

Marquis !... vous monsieur le vicomte ?...

LE MARQUIS.

J'ai eu le malheur de perdre mon père, il y a quelques mois, en émigration. Il m'a laissé son titre... et, si je tiens à le porter, c'est qu'il est aujourd'hui plus dangereux qu'utile.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Comment obtenir un permis de la commune ?... Il n'y a que mon mari qui soit à même...

LE MARQUIS.

Vous croyez ?...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Il est bien défiant... Mais comme il ne vous a jamais vu...

LE MARQUIS.

A cet égard-là, je dois vous détromper... Votre mari me connaît...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Et vous restez ici ?... Mais fuyez, monsieur... hâtez-vous... S'il vous surprenait...

LE MARQUIS.

Ah ! pour moi, ça m'est égal...

MARGUERITE, à la porte.

J'entends M. Courtois...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

O ciel ! sortez vite... là, par cette porte.

( Elle indique la première porte à droite. )

LE MARQUIS.

Non, madame... Je suis résigné, et je l'attends.

MARGUERITE.

Le voici !

M<sup>me</sup> COURTOIS, tombant sur un siège.

Ah ! je suis morte !

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, COURTOIS.

COURTOIS, entrant.

Ah ! te voilà, citoyen ? Homme sublime ! laisse-moi encore presser ta main dans la mienne.

M<sup>me</sup> COURTOIS, à part.

Qu'entends-je ?...

MARGUERITE, à part.

Voilà qui est singulier !

COURTOIS.

Tu as su trouver mon domicile ?...

LE MARQUIS.

Sans difficulté. ( A part. ) Je le connais depuis long-temps...

COURTOIS.

Je t'ai fait attendre !... mais nous autres municipaux, la république ne nous laisse pas un moment de liberté.

LE MARQUIS.

Le temps m'a paru court auprès de la citoyenne ; elle a été pour moi d'une amabilité...

COURTOIS.

Ma femme !... à la bonne heure !... elle se forme. Calpurnia, je vous présente le citoyen Scévola...

M<sup>me</sup> COURTOIS et MARGUERITE, à part.

Scévola !...

COURTOIS.

L'orateur le plus foudroyant que la nature ait fait éclore !

LE MARQUIS.

Ah ! citoyen, un pareil éloge...

COURTOIS.

Est mérité... Je n'ai jamais entendu Démosthènes... j'étais trop jeune... mais je gage que cet avocat ne t'allait pas à la cheville.

LE MARQUIS.

Vous me flattez...

COURTOIS.

Calpurnia, vous me remercieriez de vous l'avoir fait connaître.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Et pourquoi avoir attendu jusqu'à présent ?

COURTOIS.

Ah ! c'est que j'ignorais moi-même... c'est tout à l'heure, au club des Cordeliers... on discutait la motion Gracchus... Le modérantisme allait l'emporter et la patrie n'avait plus qu'à se voiler la face, lorsque Scévola s'élance à la tribune...

M<sup>me</sup> COURTOIS, bas au marquis.

Vous, monsieur ?...

LE MARQUIS, bas.

On m'observait... et pour dérouter les soupçons...

COURTOIS.

Et il nous a fait un discours ! Ah ! quelle morceau d'éloquence !

AIR : Un page, etc.

Sur les abus, sur la richesse,  
Comme il frappait avec vigueur !  
Quel ennemi pour la noblesse !  
Pour le peuple quel défenseur !  
Il entraînait les âmes indécises.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Un tel succès me passe et m'étourdit.

LE MARQUIS.

Je n'ai pourtant rien dit que des sottises.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Je pensais tout ce qu'il a dit.









JACQUES.

Aristocrate ! moi !... bourgeois... moi qui adore la liberté !.. Oh ! la liberté !.. je voudrais en jouir continuellement .. Et on me suspecte...

AIR : Voltaire chez Ninon.

Mais je suis fou d' l'égalité ,  
Elle règn' dans mon caractère,  
Je chéris la fraternité,  
Et pourtant j' n'ai jamais eu d' frère.  
J' suis ce qu'on appelle un vilain ;  
De naissance je suis patriote ;  
Comment n' s'rais-j' pas républicain ?  
La natur' m'a fait sans culotte.

COURTOIS.

Tu essaies en vain de me tromper !

JACQUES.

Je vous jure qu'elle m'a fait comme ça !

COURTOIS.

C'en est assez.

JACQUES.

Voulez-vous que je vous chante la *Marseillaise* ?

COURTOIS.

Ne chante pas et réponds... Qui t'a donné l'audace de te réfugier chez moi... près de cette femme ?... C'est elle peut-être ?

JACQUES.

Dam ! soyez juste... c'est ma tante !

COURTOIS.

Oh ! ta prétendue tante aura aussi un compte à me rendre... Mais l'autre...

JACQUES.

Quelle autre ?

COURTOIS.

C'est juste !... tu ne peux l'accuser toi-même... Mais avant de te livrer à la vindicte des lois... je tiens à savoir jusqu'à quel point elle a été ta complice ?

JACQUES.

L'autre?... pas ma tante ?...

COURTOIS.

Tu vas l'attendre... et ton sort dépendra de l'entretien que tu auras avec elle...

JACQUES.

Avec l'autre?... Pas ma tante ?...

COURTOIS.

Je serai là... (Il indique la première porte à droite de l'acteur.) Et s'il t'échappe un geste, un regard qui puisse la prévenir... vlan ! tu es mort.

JACQUES.

Dites-moi seulement...

COURTOIS.

Silence ! la voici... J'aurai l'œil sur toi...

(Il sort par la première porte à droite, qu'il tient entrouverte pendant la scène suivante.)

## SCÈNE XII.

JACQUES, M<sup>me</sup> COURTOIS, COURTOIS, caché.

JACQUES, à part.

Une autre femme que ma tante !... J'ai beau me creuser... (Voyant entrer M<sup>me</sup> Courtois.) La bourgeoise !... Ah ! bah !

M<sup>me</sup> COURTOIS, à part.

Il est là qui écoute ! Profitons de la méprise... (Haut à Jacques.) Sommes-nous seuls, monsieur le vicomte ?

(Elle remonte la scène et redescend près de Jacques, de manière à tourner le dos à son mari.)

JACQUES, à part.

M. le vicomte !...

COURTOIS, caché.

C'est un vicomte !

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Que vous a dit mon mari ?... Est-il instruit ? sait-il qui vous êtes ?...

JACQUES.

Mon Dieu, oui, je suis éventé comme une mèche, comme une malheureuse mèche...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Croyez que je ressens vivement le malheur qui vous frappe.

JACQUES.

Merci, bourgeoise... vous êtes bien bonne.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Mais je l'avais prévu quand vous êtes entré dans cette maison contre ma volonté...

JACQUES.

Il fallait donc m'avertir.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Maudit soit le jour où vous m'avez parlé pour la première fois...

JACQUES.

Vous aurais-je dit des malhonnêtetés ?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Plût au ciel !

JACQUES.

Dam ! si j'avais su !...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ah ! malheureux !... pourquoi m'avez-vous aimée !

JACQUES.

Vous aimer !... Où ça, bourgeoise ? où ça ?...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Voilà où vous a conduit ce fol amour...

JACQUES.

Ce fol amour !... Mais, bourgeoise, vous vous leurrez ; je vous trouve belle femme, c'est vrai... et peut-être que s'il m'était venu dans la tête...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Quoi ! monsieur... auriez-vous eu l'espoir ?...

JACQUES, galignent.

Mais dam !... (A part.) Oh ! l'autre qui m'écoute, je m'oublie !...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ne vous ai-je pas fait assez voir que je vous détestais... que vous m'étiez odieux...

JACQUES.

Ah ! si ! ah ! si ! vous m'avez bien rembarré des fois...

COURTOIS, caché.

Femme estimable !...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Peut-être aurais-je dû prévenir mon mari... vous livrer à sa colère... Mais non... la pitié est si naturelle à mon sexe...

JACQUES.

Ah ! oui !... il a du bon, vot' sexe... dans des momens...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Et, maintenant, que ne puis-je vous soustraire au danger que vous courez !... Mais, comment faire ? vous vous êtes trahi vous-même... car vous êtes d'une imprévoyance !...

JACQUES.

Je suis ahuri ! je suis ahuri...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

D'abord, cette bague que vous osez porter devant mon mari...

JACQUES.

Cette bague !... Il en a envie ?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Il est persuadé que je vous en ai fait présent.

JACQUES.

Vous, bourgeoise ?...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Et, pourtant, vous savez le contraire...

JACQUES.

Pardine... puisque je l'ai trouvée dans...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Je ne me souviens que trop où vous l'avez trouvée...

JACQUES.

Ah bah ?...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Il serait imprudent de la garder...

JACQUES.

Vous avez raison ; je vas la mettre dans ma poche...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Rendez-la moi... c'est plus sûr...

JACQUES.

C'est dommage !... j'y tenais... Je ne vous cache pas que j'y tenais... (Il la lui rend.)

M<sup>me</sup> COURTOIS.

En échange, je vais vous remettre ce que vous m'avez glissé tout à l'heure.

JACQUES.

Je ne me rappelle pas...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Mon mari n'a rien vu, heureusement... Connaît-il votre nom ?...

JACQUES.

Mon nom de Jacques ?...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Non, l'autre...

JACQUES.

Brutus ?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Non ! l'autre...

JACQUES.

J'aurais encore un autre nom ?...

COURTOIS, caché.

Comme il dissimule !...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

S'il l'ignore, tant mieux, tout n'est pas désespéré... Mais alors pourquoi m'écrire un billet ?...

COURTOIS, caché.

Un billet !...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Et surtout, pourquoi le signer ?...

JACQUES.

Un billet ! que j'ai écrit ?... par quel procédé ?

COURTOIS, sortant de sa cachette.

Ah ! il faut que je sache...

(Il s'avance doucement.)

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Je n'ai pu le brûler, ni le déchirer... on me surveillait... (Voyant son mari s'approcher.) Il approche... il approche... (Haut.) Reprenez-le bien vite... car si mon mari...

JACQUES.

Mais, bourgeoise, n'ayant jamais été à l'école...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Prenez donc !

JACQUES, tendant la main.

C'est pour vous obéir !...

COURTOIS, qui s'est approché et qui prend le billet.

Il n'est plus temps...

M<sup>me</sup> COURTOIS, feignant la surprise.

Ah !... vous étiez là ?...

COURTOIS.

Oui, Calpurnia... j'ai tout entendu !

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ah ! monsieur !... (A part.) C'est ce que je voulais.

COURTOIS, décachetant la lettre.

Et cette lettre va m'apprendre... (Il lit.) « Ma dame, vous m'éviez sans cesse, voulez-vous donc que je meure ? Par pitié, un instant d'entretien, ou je ne réponds plus de ma prudence. » (Parlant.) Eh bien ! vil suborneur... nieras-tu ton écriture ? (Il lui met la lettre sous les yeux.)

JACQUES.

C'est ça mon écriture ?... Je ne peux pas même la lire !...

COURTOIS.

Voyons la signature... (Il regarde la lettre.) Grand Dieu ! qu'ai-je lu ?...



JACQUES.

Quoi ! qu'est-ce que j'ai encore écrit?...

COURTOIS, lisant.

« Vicomte de Blançay... »

JACQUES.

Il y a ça?..

COURTOIS.

Fatale révélation !... Vous, le vicomte de Blançay !...

JACQUES.

Moi, le vicomte !...

COURTOIS.

Vous le fils du marquis de Blançay !

JACQUES.

Du marquis ?... (A part.) Quoi ! ce jeune homme qui était là tout à l'heure...

COURTOIS.

Hélas ! je ne puis en douter... il est votre père.

JACQUES, à part.

Voilà donc ma naissance dévoilée !... O ma mère !

COURTOIS.

Il m'a souvent parlé de son fils le vicomte.

JACQUES.

Bourgeois, je vais vous faire une question risible, mais pleine d'intérêt... Quel âge donnez-vous bien au marquis mon père ?

COURTOIS.

Il doit avoir six ou sept ans plus que moi ; j'en ai cinquante-trois.

JACQUES.

Ça lui fait soixante... A son âge, il ne les paraît pas... il est loin de les paraître...

COURTOIS.

Jeune homme, rendez grâce au nom que vous portez...

M<sup>me</sup> COURTOIS, à part.

Que veut-il dire ?

COURTOIS.

Jadis votre père m'a tendu la main dans une crise imminente.

M<sup>me</sup> COURTOIS, à part.

J'y suis.

JACQUES, à part.

C'est pour ça qu'il l'a invité à dîner.

COURTOIS.

J'avais un pied dans l'abîme... il m'en a retiré.

JACQUES.

C'est facile... Vous n'êtes pas lourd de corps...

COURTOIS.

La gratitude l'emporte sur mes ressentimens... J'ai dû l'honneur au père... le fils me devra la vie.. Ma dette est payée.

JACQUES.

Je suis prêt à vous donner quittance.

M<sup>me</sup> COURTOIS, à part.

Ça tourne à merveille.

JACQUES.

Je me croyais défunt et me v'là ressuscité... Bourgeois, je vous estime.

AIR : On dit que je suis sans malice.

En vérité, c'était dommage !  
 J'suis encore à la fleur de l'âge,  
 Et j'ai l'espoir, avec le temps,  
 De compter pas mal de printemps...  
 D'exister mon âme est ravie.  
 Songez-y donc... perdre la vie,  
 C'est un accident bien majeur,  
 Surtout pour un garçon mineur !

COURTOIS.

Vous allez quitter la France immédiatement.

JACQUES.

Ça me va... J'aime à me trimbaler...

COURTOIS.

Je vais vous donner un permis pour sortir de la ville.  
(Il se met à la table et écrit.)M<sup>me</sup> COURTOIS, à part.

Un permis !... Justement ce qui nous manque.

COURTOIS.

Ensuite j'irai au Comité de salut public vous chercher un passeport pour la frontière... (Il se lève.) Mais jurez-moi sur ce que vous avez de plus cher, de ne jamais rentrer sur le sol français...

JACQUES.

Je le jure sur le tombeau de mes aïeux !... Etes-vous rassuré, simple bourgeois?...

COURTOIS.

Voici le permis... (Il le lui donne.)

JACQUES.

Merci ! Il n'y a plus qu'une chose qui me taquine, c'est ma veste... J'ai du malheur avec les vestes, et celle-ci est rapée... elle montre la corde... ça me fait peur... Homme généreux, ajoutez quelques nippes à vos bienfaits.

COURTOIS.

Cette mise vous paraît trop simple !... (A part.)  
 Ces ci-devant ne pensent qu'à briller... (Haut.)  
 Puisez, jeune homme, puisez dans mes vêtements  
 ceux qui vous siéront... habit, veste...

JACQUES.

Oh ! ma culotte est bonne... Je préfère un chapeau.

COURTOIS.

Soit... (Passant près de sa femme.) Calpurnia, vous voyez ma modération.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ah ! monsieur, je vous admire.

JACQUES.

Oh ! oui, vous êtes modéré...

COURTOIS.

Modéré... modéré... Songez tous deux qu'un pareil secret doit rester entre nous... Modéré chez moi.  
 Pas un mot devant Scévola... S'il soupçonnait...

JACQUES.

Vous ne voulez pas qu'il sache ce que vous faites pour moi... Roturier, vous êtes délicat!

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARGUERITE, puis LE MARQUIS.

MARGUERITE, paraissant à la porte à gauche.  
Peut-on entrer?

COURTOIS.

Ah! c'est toi, Métella?... Dis au citoyen Scévola que nous l'attendons.

(Marguerite rentre un moment.)

JACQUES, à part.

Mon père va venir... Oh! cette idée me cause de forts battements.

LE MARQUIS, entrant suivi de Marguerite.

Je craignais de vous déranger, et si ma présence vous gêne le moins du monde.

COURTOIS.

Au contraire, mon cher Scévola.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Excusez-nous de vous avoir négligé si longtemps.

COURTOIS.

Sans doute... Mais entre amis... Car je te regarde comme mon ami.

LE MARQUIS.

Et tu n'as pas tort, citoyen.

JACQUES, examinant le marquis.

Quel beau vieillard!... comme il est conservé!... Ces gens-là se soignent tant!...

COURTOIS.

Je donnais quelques instructions à Brutus, qui est sur le point de partir.

LE MARQUIS.

Ce garçon vous quitte?

COURTOIS.

Oui... pour quelque temps.

MARGUERITE, s'approchant de Jacques.

Toi, Jacques?... Où vas-tu donc?

JACQUES.

Femme du commun, vos familiarités me choquent.

MARGUERITE.

Femme du commun!

COURTOIS.

Et je vais lui chercher un passeport. (Bas au marquis.) Ne t'éloigne pas avant mon retour... Me le promets-tu?

LE MARQUIS.

Je reste.

JACQUES, à part.

Avant de partir, je lui demanderai sa bénédiction.

ENSEMBLE.

AIR : Cet hypocrite, ce flatteur. (Létorières)

COURTOIS, bas au marquis.

Oui, mon ami, reste en ces lieux,

Regarde bien, veille sur eux,

Ta présence,

Ta prudence

Me sont d'un secours précieux!

LE MARQUIS.

Oui, vraiment, je reste en ces lieux...

Et je crois que, selon tes vœux,

Ma présence,

Ma prudence

Seront d'un secours précieux.

M<sup>me</sup> COURTOIS, à part.

Le hasard qui comble nos vœux

Nous prête un secours précieux,

Mais silence

Et prudence

Mon mari va quitter ces lieux.

JACQUES.

Non, je ne quitterai pas ces lieux

Sans lui faire de tendres adieux,

Mais silence

Et prudence,

Il faut me taire devant eux.

(Jacques sort par la droite, Courtois par le fond.)

## SCÈNE XIV.

M<sup>me</sup> COURTOIS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! ça, ma belle marchande, où en sommes-nous? car je m'y perds...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Tout va bien!

LE MARQUIS.

C'est possible... mais le fil m'échappe... Nous cherchons à compromettre ce pauvre diable... et le voilà libre... On lui fournit un passeport.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Le hasard a tout fait... Mon mari a reçu autrefois de votre père un service important... et dans sa reconnaissance...

LE MARQUIS.

Je conçois.... c'est un trait magnanime.... M. Courtois tourne au Spartiate... Et si l'aventure était moins réjouissante...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ne vous réjouissez pas trop. Ceci ne change rien à votre position.

LE MARQUIS.

Et pourquoi la changer? Je la trouve charmante.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Moi, je pense au moyen d'en sortir... Jacques peut vous le procurer...



LE MARQUIS.

Lui?... Et comment?

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Mon mari lui a signé un permis... Et avec un peu d'adresse...

LE MARQUIS.

Vous croyez?...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Ce garçon est simple... vous pourrez facilement...

LE MARQUIS.

Allons, j'essaierai... Mais il faut que je travaille à m'éloigner de vous... et j'ai besoin d'encouragement.

AIR : Le beau Lycas.

Cessez pour moi d'être sévère

Quand pour jamais je vais vous fuir.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Oui, je veux, sans plus de mystère,

Vous laisser un doux souvenir.

LE MARQUIS.

Eh bien! cédez à ma tendresse!

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Non, non, monsieur, point de faiblesse!

On peut souvent, cela s'est vu,

Oublier ce qu'on a reçu,

Mais on se rappelle sans cesse

Ce que l'on n'a pas obtenu.

ENSEMBLE.

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Oui, l'on se rappelle sans cesse,

Ce qu'on n'a jamais obtenu.

LE MARQUIS.

Moi, je me souviendrais sans cesse

De ce que j'aurais obtenu!

LE MARQUIS, lui baisant la main.

Allons, il ne faut pas être exigeant...

~~~~~

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, JACQUES, avec un autre habit, et un chapeau sous le bras.

JACQUES, le voyant baiser la main de M<sup>me</sup> Courtois.

Ah! bon!... je suis venu trop tôt!

LE MARQUIS.

Hein! qui est là?

JACQUES.

Allez toujours, je rentre.

LE MARQUIS.

Non, reste, j'ai à te parler...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Je vous laisse avec lui. (Elle sort par la gauche.)

JACQUES.

Il paraît que mon père est un ancien roué... Fermons les yeux sur ce travers.

LE MARQUIS, à part.

Si je sais comment m'y prendre?...

JACQUES, à part.

Nous sommes seuls... j'ai envie de me jeter dans son sein!

LE MARQUIS.

Écoute, mon garçon...

JACQUES, à part.

Son garçon!... Il en convient.

LE MARQUIS.

J'ai besoin de toi... Tu peux me rendre un grand service..

JACQUES.

Tant mieux! Oh! tant mieux!... Faut-il broser votre chapeau ou faire une commission?

LE MARQUIS.

Il ne s'agit pas de ça, mais d'un secret que les circonstances m'obligent de te confier...

JACQUES.

Un secret!... Ne vous donnez pas la peine... je crois être au courant!

LE MARQUIS.

Toi!... me connaîtrais-tu?...

JACQUES.

Si je vous connais!... Je vous ai connu trop tard, mais je rattraperai le temps perdu, et mon obéissance, mon respect, ma vénération...

LE MARQUIS.

Je t'en dispense.

JACQUES.

Oui, mais la nature... Elle m'étouffe, la nature, ne lui bouches pas le passage. Permettez-moi de vous donner un titre...

LE MARQUIS, vivement.

Non, non, point de titre... garde-t-en bien!... Appelle-moi Scévola...

JACQUES.

Scévola tout court... c'est bien sec!... Laissez-moi au moins vous appeler père Scévola...

LE MARQUIS, étonné.

Père Scévola!

JACQUES.

Cette addition soulagera mon cœur.

LE MARQUIS, à part.

Décidément sa tête n'y est plus... (Haut.) Ainsi, je puis compter sur toi... Tu ne me trahiras pas?

JACQUES.

Moi! vous trahir!... Est-ce que j'ai l'air d'un monstre?

LE MARQUIS.

Apprends donc que je suis poursuivi, condamné... et que dans cette maison même j'ai tout à craindre.

JACQUES.

Comment, le bourgeois...

LE MARQUIS.

Ce n'est pas que le péril m'épouvante... mais on n'est jamais pressé de mourir à vingt-huit ans...

JACQUES.

A vingt-huit ans!...

LE MARQUIS.

C'est mon âge!

JACQUES, à part.

Il croit n'avoir que vingt-huit ans... comme les vieillards s'abusent!

LE MARQUIS.

Tout à l'heure, M. Courtois t'a signé un permis, donne-le-moi... et tout l'or dont je puis disposer...

JACQUES.

De l'or... vous m'offrez de l'or... Ah! père Scévola... c'est le coup de pied de l'âne...

LE MARQUIS.

Tu refuses? Que veux-tu donc? quel prix exigés-tu?...

JACQUES.

Quel prix!... vous ne devinez pas?...

AIR : C'est une jeune et blanche fille. (La Chasse aux Maris.)

Ah! ce n'est pas du numéraire  
Que je demande pour cela,  
Tout votre or n'est qu'une chimère,  
Gardez-le, père Scévola!  
Oui, le seul prix auquel j'aspire  
N'habite pas votre gousset,  
Pour savoir ce que je désire,  
Cherchez là! sous votre gilet! (bis.)

LE MARQUIS.

Sous mon gilet!... Voyons, explique-toi...

JACQUES.

Il faut donc que je vous le dise?...

LE MARQUIS.

Mais sans doute...

JACQUES.

Embrassez-moi!...

LE MARQUIS.

T'embrasser!

JACQUES.

Pressez-moi un peu... Serrez-moi fort... voilà mon prix... je n'en rabattrai pas un liard...

LE MARQUIS, à part.

Il est surprenant! (Haut.) Allons, si ça peut te contenter!...

(Il l'embrasse.)

JACQUES.

Quel moment! Ah! voilà un beau moment!

LE MARQUIS.

Es-tu satisfait?...

JACQUES.

Encore une petite fois.... (Il l'embrasse encore.)

LE MARQUIS, à part.

Quelle patience!...

JACQUES, lui donnant un papier.

Voici le permis...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que ça?... (Lisant.) « Jacques, soldat du guet! »

JACQUES.

Pardon! ce sont mes états de service... Vous voyez à quoi j'ai été réduit... à servir dans le guet... sous le nom de Jacques, que je trouve mesquin... Quel tache pour la famille!

LE MARQUIS.

Reprend ce papier, dont je n'ai que faire.

JACQUES.

Gardez-le... qu'il soit déposé dans vos archives comme un monument de la chose! Voici l'autre.

LE MARQUIS, le prenant.

Enfin!... Mon ami, je n'oublierai jamais que je te dois la vie!...

JACQUES.

Vous ne me devez rien... ça fait quitte... Et maintenant qu'on prenne ma tête... j'y souscris, cette action embellira mon histoire...

LE MARQUIS.

Adieu... les moments sont précieux!...

JACQUES.

Vous partez... En ce moment solennel, refusez-vous de me donner?...

LE MARQUIS.

Quoi encore?...

JACQUES.

Votre bénédiction.

LE MARQUIS.

Quelle est cette folie?...

JACQUES, mettant un genou en terre.

Bénissez-moi, père Scévola.

LE MARQUIS.

Va-t-en au diable!

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> COURTOIS, MARGUERITE.M<sup>me</sup> COURTOIS, entrant vivement.

Monsieur le marquis, ne perdez pas un instant!... je ne sais ce qui se passe dans la rue, mais il y règne une agitation....

MARGUERITE.

Il se forme des rassemblements...

LE MARQUIS.

Rassurez-vous... A présent... je puis les braver.

JACQUES.

A présent il puit les braver...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Jacques a donc consenti?...

LE MARQUIS.

Sans difficulté... Il m'a montré une amitié, un dévouement.

JACQUES.

Bien naturels...

M<sup>me</sup> COURTOIS, s'approchant de Jacques.

Ah! Jacques... tu es un brave garçon?





LE COMMISSAIRE, désignant Jacques, après avoir regardé tout le monde.

Je pense que voici l'homme à qui j'ai affaire...  
Qui es-tu, citoyen?

JACQUES, à part.

Ça devient chaud!

LE COMMISSAIRE.

Qui es-tu?... Réponds...

JACQUES.

Je suis... (Bas au marquis.) Père Scévola, rendez-moi le permis... Ah! ma foi, tant pis... le permis...

LE MARQUIS, lui donnant un papier.

Ah!... tiens!

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Que faites-vous ?...

LE MARQUIS.

Vous allez voir!

JACQUES, donnant le papier au commissaire.

Lisez, citoyen.

LE COMMISSAIRE, qui a lu.

Je ne m'étais pas trompé... c'est bien lui!...  
Jacques, ex-soldat du guet!...

JACQUES, à part.

Mes états de service!...

COURTOIS, étonné.

Comment?... Jacques...

JACQUES, à part.

Papa m'a trahi!... Ah! vieux freluquet!

LE COMMISSAIRE.

Citoyen, il y a long-temps que nous te cherchons...

JACQUES.

J'aurais encore attendu...

LE COMMISSAIRE.

La nation avait les yeux sur toi... Ta conduite est connue... Tandis que tes camarades faisaient résistance, tu as jeté ton fusil.

JACQUES, à Courtois.

Vous l'entendez... je n'ai pas fait feu!...

COURTOIS.

Mes idées s'embrouillent!

LE COMMISSAIRE.

En vertu de quoi, la république te décerne par ma bouche une pension de douze cents livres.

JACQUES.

Douze cents livres... par votre bouche!

LE COMMISSAIRE.

Et te nomme à l'unanimité concierge de la Maison-de-Ville.

COURTOIS, à sa femme.

Ah! ça, citoyenne, ce n'était donc pas...

M<sup>me</sup> COURTOIS.

Silence!... N'allez-vous pas les désabuser?

COURTOIS.

Ah! je crois saisir...

JACQUES, à part.

Portier!... un vicomte!... quel honneur pour le peuple!

LE COMMISSAIRE.

Citoyen, acceptes-tu le poste qui t'est confié?

JACQUES.

Je demande à y réfléchir!... J'y ai réfléchi... J'accepte! (A part.) Plus tard, je reprendrai mon nom et ma grandeur. (Bas au marquis.) Papa, garde le permis et filez... Je vous tire le cordon.

LE COMMISSAIRE.

A la Maison-de-Ville!...

TOUS.

A la Maison-de-Ville!

CHOEUR.

AIR :

Viens, citoyen fidèle,  
Toi qui fais l'orgueil du pays,  
D'une action si belle  
Viens recevoir le prix!  
COURTOIS, bas à Jacques.

A quitter Paris je t'exhorte.

JACQUES.

Comm' portier j'peux pas m'absenter;  
Quand il faut qu'on garde une porte,  
On ne doit pas se déporter.

M<sup>me</sup> COURTOIS, au marquis.

Partez vite, il faut vous hâter.

REPRISE.

Viens, citoyen fidèle, etc.

(Sur cette reprise, des gens du peuple prennent Jacques et le portent en triomphe, tandis que le marquis s'échappe par la droite.)

AIR d'Yelva.

JACQUES, au public.

Comme un héros on me porte, on m'enlève;  
Mais ce triomphe est loin de m'aveugler,  
Je sais trop bien que tant plus on s'élève,  
Tant plus on est près de dégringoler.  
Vous, mes amis, qui m'servez de litière.  
Ah! n'allez pas sous moi vous dérober;  
Ne m' laissez pas tomber par terre,  
(Au parterre.)

Par terre, ne m' laissez pas tomber !

DEUXIÈME REPRISE DU CHOEUR.

## FIN DE BRUTUS.

NOTA. S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à M. R. TARANNE, Bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.





ACTE 1<sup>er</sup>, SCÈNE IX.

# BRISQUET

OU

## L'HÉRITAGE DE MON ONCLE.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

PAR MM. FERDINAND LALOUÉ ET \*\*\*,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES DRAMATIQUES, LE 13 MAI 1843.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
JACQUES LAPOMPE, porteur d'eau.	M. CHOL.	NICOLAS BRISQUET, teinturier . .	M. PALAISEAU.
THERÈSE, sa fille adoptive.....	Mlle ROSINE.	ZÉTULBÉE, couturière. ....	Mlle LEROUX.
Sir JOHN BLACK, riche Anglais....	M. POTIER.	JAMES, domestique d'Édouard... .	M. DUPUIS.
ÉDOUARD, son neveu.....	M. ALEXANDRE.		

### ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une mansarde.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

*THERÈSE, seule; elle met des lettres sous enveloppe.*

J'ai lu cette lettre, j'ignorais ce que ce pouvait être... mais quand j'ai reconnu l'é-

criture de la seconde je ne l'ai pas lue, je n'ai même pas voulu la décacheter. Voilà près de quinze jours que ce jeune homme me poursuit de ses protestations; je n'ai pas osé en parler à mon père; il est si emporté! et Brisquet est si jaloux!... En lui renvoyant ses lettres il verra qu'il ne doit conserver

aucun espoir, et il me laissera tranquille. je l'espère.

AIR du *Premier Prix.*

De mon amour il n'a que faire,  
Pour sa richesse on l'aimera.  
Un pauvre garçon sut me plaire,  
Ma tendresse lui restera.  
D'égalité ce mot sonore,  
Qu'on invoque et fuit tour à tour,  
S'il est vrai dans ce monde encore,  
Ce ne peut être qu'en amour.

*On frappe à la porte*

On frappe!... si c'était lui?... je n'ose aller ouvrir. (*On frappe de nouveau.*) Encore! comment faire?... Allons, du courage; je vais lui dire ce que je pense de sa conduite, et il faudra bien...

## SCÈNE II.

THERÈSE, ZÉTULBÉE.

ZÉTULBÉE. Ah! enfin!... Bonjour, ma voisine; je suis enchantée de vous trouver.

THERÈSE. En quoi puis-je vous être agréable, mademoiselle?

ZÉTULBÉE. Je viens justement pour vous le dire, ma chère. Je me nomme Zétulbée, je professe avec quelque distinction l'art de la couture, et je laisse languir dans ce moment-ci une paire de manches plates pour me donner le plaisir de vous faire une scène.

THERÈSE. A moi, mademoiselle?

ZÉTULBÉE. A vous-même en personne. C'est bien, baissez les yeux, donnez-vous un air d'innocence! il y a longtemps que je ne suis plus dupe de ces petits airs-là. J'ai surpris hier Édouard qui sortait de chez vous... Mais j'y tiens à mon Édouard... on ne me le soufflera pas aussi facilement que vous le pensez... non, non, non!...

THERÈSE. Mademoiselle, ce jeune homme que vous appelez Édouard m'était tout à fait inconnu, lorsqu'il y a quinze jours, en rentrant, le pied m'a glissé... monsieur Édouard m'a retenue, m'a offert son bras jusqu'ici, et bien malgré moi.

ZÉTULBÉE. Vas-tu finir!... Ma petite, ces couleurs-là ne sont plus bon teint, ça ne tient ni à la lessive ni au soleil.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Oui, lorsqu'une fille jolie  
Glisse et fait, hélas! un faux pas,  
Toujours, quelle chance inouïe!  
Il se trouve là quelque bras  
Qui vient la tirer d'embarras.  
Cette malice est très-connue;  
Comme vous j'ai glissé, ma foi,  
Mais quand je voyais dans la rue  
Un beau jeune homme auprès de moi.

THERÈSE. Parlez pour vous, mademoiselle... quant à moi, je vous promets...

ZÉTULBÉE. Des serments!... Oh! ma petite, c'est encore bien usé ça... mais ce qui est plus neuf, le voici... C'est que mon perfide était encore à votre porte il y a cinq minutes... mais je l'avais suivi à pas de loup... je l'ai empoigné par l'oreille, et comme je menaçais de faire du tapage, il m'a suivie sans souffler mot, je l'ai enfermé... et pour le distraire, je l'ai chargé de couper du mou à mon chat. Maintenant que je vous ai défilé mon chapelet, je vas le rejoindre; mais avant de partir, je vous le répète, ne songez pas à mon Édouard, ou sinon...

THERÈSE. Je vous le répète, mademoiselle... c'est par hasard que j'ai rencontré monsieur Édouard, et je puis vous assurer que je n'ai aucune envie de cultiver sa connaissance.

ZÉTULBÉE. A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler. Je vous rends mon estime, jeune fille... et si vous voulez prendre une tasse de café à la crème, je vous l'offre sans chicorée.

THERÈSE. Je vous remercie.

ZÉTULBÉE. Ou bien, voulez-vous venir à nos petites réunions? c'est très-bon genre : vous apporterez votre chandelle, chacune de ces dames apporte la sienne, ça fait un luminaire comme au bal Musard. Eh bien, qu'en dites-vous?

THERÈSE. Je vous remercie... je ne sors jamais le soir, et nous ne recevons personne.

## SCÈNE III.

LES MEMES, BRISQUET, *passant la tête : ses manches sont retroussées ; il a un bras rouge et l'autre vert.*

BRISQUET. Y a-t-il quelqu'un?

ZÉTULBÉE. Tiens, juste au moment où vous ne recevez personne, il arrive quelqu'un. Entrez, jeune homme aux belles couleures.

BRISQUET. Pardon si je me présente dans l'état où... c'est que je quitte ma cuve.

ZÉTULBÉE. Jeune arc-en-ciel, vous êtes tout excusé. Parlez-lui donc, voisine. (*A part.*) Le teinturier se trouble! Ah! bon!... (*Haut.*) Je ne sais si c'est le reflet de votre bras, mais vous êtes tout cramoiisi!

THERÈSE. Monsieur Brisquet est un ancien ami de mon père... et je ne sais pourquoi...

ZÉTULBÉE. Monsieur Brisquet! j'ai beaucoup connu un griffon de ce nom-là. Et vous êtes l'ami du père?

BRISQUET. Mais z'oui, je suis l'ami du père



Lapompe... vous me faites aussi l'effet d'être l'amie de quelqu'un.

ZÉTULBÉE. Je suis l'amie de tout le monde, et en qualité de voisine j'aime à faire la causerie, et voilà.

BRISQUET. Enchanté d'avoir fait votre connaissance. Voulez-vous me permettre de vous reconduire ?

ZÉTULBÉE. Avec d'autant plus de plaisir que mon Édouard doit s'ennuyer comme ça tout seul. Adieu, voisine... sans rancune... et rappelez-vous nos conventions : respect aux affections particulières.

Elle sort en chantant :

C'est ainsi qu'on descend gaïement  
Le fleuve de la vie.

#### SCÈNE IV.

THÉRÈSE, BRISQUET.

BRISQUET. Certainement je ne suis pas bégueule... oh ! non... mais je ne ferais pas ma société intime de mademoiselle Zétulbée.

THÉRÈSE. Oh ! soyez tranquille ! mon intention n'est pas du tout de me lier avec cette demoiselle... Nous nous rencontrons quelquefois sur l'escalier, elle a cherché déjà à lier conversation avec moi, mais...

BRISQUET. De quoi ! de quoi ! vous n'avez pas besoin de vous disculper, mademoiselle Thérèse... Dieu de Dieu ! que je me permette de vous tracer votre conduite... à vous... un ange... une sainte !

THÉRÈSE, *souriant*. Vous allez trop loin.

BRISQUET. Mon intention n'est pas de vous offenser ; mais voyez-vous, plus je vous regarde et plus je vous vois telle que vous êtes, et quand je pense que tout ça sera bientôt ma propriété, à moi un imbécile, un mauvais sujet, un drôle, un...

THÉRÈSE, *souriant de nouveau*. Ah ! vous allez trop loin encore.

BRISQUET. Du tout... comme ça me regarde, j'ai le droit de m'*agonir*. Qu'est-ce que je disais ? un drôle... oui, c'est bien ça. Quand je me rappelle qu'avant de vous connaître je *loupais* neuf jours de la semaine, je tirais la savate le dimanche et je couchais régulièrement à la Préfecture. Mais v'là que j'ai fait la connaissance du père Lapompe au *Sauvage*, à la Courtille... j'étais *bu*, et lui aussi... j'ai voulu l'asticoter, il m'a trempé une soupe... Oh ! la belle soupe !... Le lendemain il m'a fait d'la morale, je ne l'écoutais pas, car vous étiez là, vous me regardiez en dessous avec vos jolis yeux ; ce regard-là m'a changé tout d'un coup... Je me suis dit : Si je devenais assez honnête garçon pour

plaire à cette jeune fille-là, je serais bien heureux !... Pour lors j'ai fait la révérence à la *loupe*, j'ai tiré mes guêtres à la savate, je me suis mis à l'eau comme un canard, j'ai *empogné* la besogne, j'ai pioché ferme, et alors...

THÉRÈSE, *baissant les yeux*. Vous avez demandé ma main à mon père...

BRISQUET. Qui m'a dit : Continue, garçon, à te rendre digne d'elle ; fais-toi un petit magot ! Et puis un jour... n'est-ce pas, mademoiselle Thérèse ? faut pas rougir pour ça ; quand monsieur le maire l'aura permis ; je ne demande rien avant... que votre amitié.

THÉRÈSE. Je sais que vous êtes un brave et honnête garçon, monsieur Brisquet, et je vous prie de me rendre un service.

BRISQUET. Un service ! mais dix, mais cent, mais mille... Quoi qu'il faut faire ?

THÉRÈSE, *hésitant*. Il s'agirait... sans en parler à mon père...

BRISQUET. Bon ! il faut que ça lui passe devant le nez au père Lapompe... convenu.

THÉRÈSE. Il faudrait remettre ce paquet-là...

BRISQUET. Ah ! Où ça ?

THÉRÈSE. Faubourg Poissonnière.

BRISQUET. A qui ?

THÉRÈSE. Au maître de la maison.

BRISQUET, *prenant le paquet*. C'est de l'ouvrage que vous renvoyez sous enveloppe ?

THÉRÈSE. Non, ce sont deux lettres.

BRISQUET. Deux lettres !

THÉRÈSE. On s'était trompé en me les adressant, croyez-le bien ; n'ayez pas de moi une mauvaise opinion, je ne le mérite pas.

BRISQUET. Assez, assez, mademoiselle Thérèse, ça me suffit ; je vous crois les yeux fermés... Je vous aime tant !... (*Il sert le paquet.*) Le paquet sera remis à son adresse.

THÉRÈSE. Oh ! merci, merci !... C'est maintenant que je suis assurée qu'une femme sera heureuse avec vous.

BRISQUET. Sapristi, oh ! oui, qu'elle sera heureuse !... Tout ce qu'elle voudra, je le lui donnerai : des robes, des châtaignes, des bijoux, de la galette et des omnibus !... Une fois votre mari, sa majesté le roi de Prusse ne sera pas mon cousin... Et le jour de la noce donc, en ferons-nous de ces cascades ! je m'y vois déjà ; en avant deux...

AIR :

J'entends

Et j' prétends

L'jour de ma noce,

Qu' nous soyons tous deux

Pimpants et joyeux ;

En nous pavant dans un carrosse,

Chez l'maire on ira,

Il nous unira.

Après le *Conjugo*

A la barrière on doit se rendre,  
Et là, sans plus attendre,  
On se met à table aussitôt.

Chapons  
Et dindons  
Sont en présence,  
Auprès d'un moutard,  
On place un homard,  
Puis des cornichons... car moi je pense,  
Qu'on en voit partout...  
En France surtout!

Le r'pas est absorbé,  
On donn' le signal de la danse,  
Alors chacun s'élance...  
Mais le cancan est prohibé.

Vite, en avant deux,  
Ma p'tit Thérèse,  
Vite, en avant deux,  
Ne baiss' pas les yeux:  
Admire Brisquet tout à ton aise:  
C'est un vrai plaisir  
De l'voir en zéphir!

L'heur' sonne, il faut valser,  
Ton pèr' te fait signe en cachette.  
On part pour ta chambrette...  
Chacun rentre se reposer.....

*A part (parlé).* Oui, plus souvent!

ENSEMBLE, en dansant

Vite, en avant deux, etc.

THÉRÈSE.

Vite, en avant deux  
Que je suis aise!  
Vite en avant deux;  
Tu lis dans mes yeux  
Le bonheur qu'éprouve ta Thérèse.  
Pour ell' l'avenir  
Est un vrai plaisir.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, LAPOMPE.

LAPOMPE, portant ses deux seaux. Eh bien, eh bien! qu'est-ce qui te prend, rougeot?...

BRISQUET. Ne faites pas attention, c'est que je m'enlève...

LAPOMPE. T'es ben guilleret à ce matin, l'ami Brisquet!

BRISQUET. Ah! voilà c'est que je viens d'avoir un brin de dialogue avec votre fille, et ça m'a mis tout en feu..... je brûle, je brûle!...

LAPOMPE, levant son seau. Attends, attends, je vas éteindre l'incendie,

BRISQUET. Ah! pas d' bêtises, père Lapompe; je suis sujet aux rhumes de cerveau.

LAPOMPE. Eh bien, ma petite Thérèse, tu ne me dis rien; est-ce que tu as peur que je te gronde?... Brisquet est ton prétendu, il a droit de causer avec toi; ce que j'en dis, histoire de rire.

THÉRÈSE, s'approchant de Lapompe et le faisant asseoir. Avoir peur de vous?... moi!... vous m'aimez trop pour ça!... Ah! mon Dieu, comme vous avez chaud!... (*Elle lui essuie le front avec son mouchoir.*) Vous n'êtes pas raisonnable, vous travaillez trop.

LAPOMPE. Comme elle me câline!... Je me laisse faire, dis donc, Brisquet.

BRISQUET. Je le crois bien; je me laisse-rais bien faire aussi, si mademoiselle Thérèse voulait.

LAPOMPE. Patience, ton tour viendra.

AIR: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Cet enfant, ma fille chérie,  
Je dois te la donner un jour;  
C'était tout l'espoir de ma vie,  
Et je le cède à ton amour!...  
C'est ainsi qu'en chaque famille  
On parcourt le même sentier...  
Pour fair' le bonheur de sa fille,  
On perd souvent l' sien tout entier!

THÉRÈSE. O père! que dites-vous là! je vous aimerais toujours autant.

LAPOMPE. Nous verrons ça.

BRISQUET. Ah! à propos d'amour, père Lapompe, j'ai une bien bonne nouvelle à vous annoncer... mon oncle est mort.

LAPOMPE. Ah! bath! celui dont tu devais hériter?

BRISQUET. Oui, l'ancien donneur d'eau bénite.

LAPOMPE. Quoi qu'il t'a laissé, mon garçon?

BRISQUET. Dix vieilles culottes de toutes couleurs.

LAPOMPE. Et c'est avec ça que tu comptes te mettre en ménage?

BRISQUET. Elles sont usées et grasses, on n'en donnerait pas soixante-quinze centimes au Temple.

LAPOMPE. C'est rassurant.

BRISQUET. Attendez donc.. mais ce brave donneur d'eau bénite avait cousu cinquante napoléons dans chaque culotte, ce qui fait que je vais me trouver à la tête de dix mille culottes, je veux dire de dix mille francs, à ce que vient de m'apprendre le notaire qui m'avait fait prier de passer à son étude... J'étais si pressé de vous annoncer cela que je l'ai quitté aussitôt.

LAPOMPE. Dix mille francs! vive le donneur d'eau bénite!... Touche là; Thérèse est à toi.

BRISQUET. A moi, à moi tout seul!... Ah! mamselle Thérèse! ah! mamselle Thérèse!

THÉRÈSE. Prenez donc garde!... Mais il devient fou!

BRISQUET. C'est le bonheur, la joie! ah!...

LAPOMPE. En voilà assez... laisse-nous, mon enfant; j'ai à causer avec ton prétendu.

THÉRÈSE. Oui, mon père.



AIR: *Quadrille des Puritains* (3<sup>m</sup>e air de la scène 5<sup>m</sup>e de la Tirelire).

Je vais rendre mon ouvrage  
Contre de l'argent comptant!  
On travaille avec courage  
Lorsque le cœur est content!...

LAPOMPE.

Ah! tu n'embrass's pas ton vieux père:  
Mon enfant, n' somm's-nous plus amis?

*Thérèse l'embrasse.*

BRISQUET, *s'essuyant la figure avec son bras.*

Et moi?

THERÈSE.

Attendez que monsieur l' maire  
Ou son adjoint, mon cher, vous l'ai'nt permis.

ENSEMBLE.

Je vais rendre, etc.

Elle va rendre etc.

*Thérèse sort.*

## SCÈNE VI.

LAPOMPE, BRISQUET.

LAPOMPE. Maintenant que nous sommes  
seuls, à nous deux, mon garçon.

BRISQUET. J' vous vois venir; vous allez  
me proposer un verre de blanc.

LAPOMPE. Du tout.

BRISQUET. Alors c'est du rouge, ça me va  
encore.

LAPOMPE. Il n'est pas question de gobloter  
pour le quart d'heure; mettons les canons  
sous la remise jusqu'à nouvel ordre, et cau-  
sons.

BRISQUET. On s'arrose et l'on cause tout  
d' même, père Lapompe.

LAPOMPE. Je ne dis pas le contraire, mais  
je veux rester à sec, j'ai besoin de tous mes  
moyens... et de tes deux oreilles!... Voilà  
la chose: Nicolas, penses-tu que Thérèse  
soit véritablement ma fille?

BRISQUET. Dam! et vous?..

LAPOMPE. Je te demande ton avis.

BRISQUET. Si feu votre femme était là...

LAPOMPE. Je n'ai jamais eu de femme.

BRISQUET. Ah! bah!...

LAPOMPE. J'aimais trop mon indépendance  
et le *picton* pour faire une semblable boulette.

BRISQUET. Alors cette jeune fille, comment  
est-elle venue?

LAPOMPE. Dans un seau d'eau.

BRISQUET. Depuis quand comptez-vous  
me faire avaler celui-là?... J'ai bien entendu  
dire, lorsque j'étais petit, que ça venait sous  
des choux, mais dans un seau d'eau...

LAPOMPE. C'est pourtant comme ça... Je  
te disais que je n'avais jamais voulu me  
marier pour n'avoir pas à m'occuper des  
mioches et d'une famille. Je ne connaissais  
qu'un Dieu, c'était le marchand de vin; et

mon paradis, c'était le cabaret!... J' buvais à  
l'heure... c'est moi qui ai aidé à enfoncer la  
mère Radis. Or, un soir, en sortant de soif-  
fer, je reprends mes seaux que j'avais laissés  
à la porte, et je m'en retourne chez moi tout  
en festonnant; arrivé dans mon garni, j'allais  
taper de l'œil quand j'entends des petits  
cris; je croyais que c'était le chat d'une voi-  
sine, pas du tout... j'aperçois un paquet qui  
remue dans mon seau, je le retire, et je vois  
un enfant de six semaines au plus, mais  
jolie!... un amour, quoi!...

BRISQUET. C'était mademoiselle Thérèse?

LAPOMPE. Juste, tu as mis le doigt dessus.

BRISQUET. Et vous n'avez jamais su quel  
était son père?

LAPOMPE. Si fait; un mot d'écrit était  
attaché aux vêtements de l'enfant, et m'an-  
nonçait qu'il appartenait à un brave ouvrier  
qui comme moi était venu du pays!... Pau-  
vre Jérôme, sa femme était morte en lui  
donnant cette petite fille; et lui, deux heures  
avant de s'éteindre à l'hospice, il avait  
chargé quelqu'un de mettre l'enfant dans les  
seaux de son vieil ami Jacques.

BRISQUET. Après?

LAPOMPE. Après? quand j'ai vu cette in-  
nocente créature qui me tendait ses petites  
mains, il s'est fait aussi une révolution en  
moi; il me semblait que le vin que j'avais bu  
me brûlait... je compris qu'on pouvait em-  
ployer mieux que ça l'argent qu'on gagnait  
tous les jours, et je me dis:

AIR: *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Jérôme en moi s'est montré confiant;  
C' qu'il me laisse là sera tout' ma famille!...  
Là haut, mon vieux, n' pleur' passur ton enfant,  
Jacqu's n' boira plus pour élever ta fille.

BRISQUET.

Ah! ce trait-là, beau-père, vous fait honneur!

LAPOMPE.

Pourquoi donc ça? les ouvriers sont frères;

Faut bien du sort combattre la rigueur

Et l'un pour l'autre le malheur

Ne nous rend-il pas solidaires?...

Malgré toute ma belle résolution, mon coude  
se levait toujours malgré moi; qu'est-ce que  
j'ai fait alors? j'ai été chercher un livret à la  
caisse d'épargne au nom de ma petite Thé-  
rèse... Tous les dimanches j'y portais une  
partie de ma semaine... Aujourd'hui qu'elle  
a dix-huit ans, elle possède en toute propriété  
six mille deux cent cinquante-trois francs  
soixante-quinze centimes.

BRISQUET. Ce qui, avec les culottes de mon  
oncle, nous fait un avoir un peu chouette.

LAPOMPE. Elle serait plus riche encore  
si de temps en temps je n'avais pas fait de  
légers accrocs à son livret... mais, dam, mon  
garçon, que veux-tu?... on ne peut pas toujours  
vivre comme un saint!... Il y a des moments

où à tout prix il faut nocer; et quand les toiles se touchaient, eh bien, crac!... j'allais retirer quelques roues de derrière en me disant : Je remettrai ça la semaine prochaine, et puis.. Enfin elle a sa petite somme ronde, et je n'y toucherai plus... Et pour que l'en soit plus sûr, puisque tu vas bientôt devenir son mari, voilà son livret que je te confie d'avance.

BRISQUET. Du tout... je n'en veux pas... mais je vais le regarder... Oh ! quelles grandes pattes de mouches !

LAPOMPE. Ça c'est une autre paire de manches... une nouvelle histoire...

BRISQUET. Encore... vous êtes donc le petit-fils de ma mère l'Oie ?

LAPOMPE. Ce que tu vois là me coûte dix francs !

BRISQUET. Je ne vous en donnerais pas deux sols.

LAPOMPE. Peut-être, quand tu sauras de quoi il retourne... C'était un soir... un an après la trouvaille dans mon seau d'eau.

BRISQUET. Mademoiselle Thérèse, quoi?..

LAPOMPE. Oui... je passais sur le pont Notre-Dame... il faisait nuit.... un grand jeune homme maigre... un bel échalas était devant moi... il jouait des bras et des jambes, on aurait dit d'un fou, puis il jurait dans un patois que je ne connais pas... quand tout à coup il grimpe sur le parapet et v'lan...

BRISQUET. Il fait le plongeon.

LAPOMPE. Je pique une tête.... je l'empoigne par sa cravate... nous prenons pied enfin... on nous conduit chez le commissaire, qui l'interroge... mon échalas baragouine... baragouine... moi, je n'y comprenais rien... mais il paraît que le commissaire, lui, était plus fort sur le baragouin... Il me dit que c'est un étranger qui, ayant perdu tout son argent à la roulette et mourant de faim, a pris le parti de se détruire... C'est une bêtise que je répons... quand on a deux bras à cet âge-là... on ne doit jamais mourir de faim... puis, je fouille dans mes poches... je retire tout ce qu'il y avait dedans... et je trouve dix balles... je les place dans la main du grand maigre... il me remercie en me serrant les quatre doigts et le pouce... empoigne la plume du commissaire et écrit quelques lignes sur mon livret... un reçu, sans doute, de la somme... moi... je m'en retourne chez moi, accablé de bénédictions, et trempé comme un caniche.

BRISQUET.

Air du Verre.

D'vous exposer vous aviez tort,  
Car tout au fond vous pouviez l' suivre!...

LAPOMPE.

Je n' pouvais pas trouver la mort

Dans la rivièr' qui me fait vivre.

BRISQUET.

Eacore mieux qu'à votre tonneau  
On boit un coup dans c'le baignoire.

LAPOMPE.

Mon cher ami, comme c'était d' l'eau,  
J'étais bien sûr d' n'en pas trop boire.

Ah ça, j'ai un petit gras à faire avec des amis; veux-tu en être ?

BRISQUET. Je ne demande pas mieux; mais c'est que je voudrais me faire beau... et il me faut du temps.

LAPOMPE. Eh bien ! dépêche-toi... j' l'em-mène...

BRISQUET. C'est ça, je donnerai le bras à mademoiselle Thérèse.

LAPOMPE. Prends garde de le perdre... Thérèse reste à la maison...

BRISQUET. Parce que... quoi?...

LAPOMPE. Parce que sa place n'est pas au milieu d'un tas de canailles comme toi, moi et mes amis...

BRISQUET. C'est juste... respectons l'innocence, et puis on boit beaucoup mieux quand les femmes ne sont pas là.

AIR : *Je chante, je danse* (scène 11<sup>me</sup> de la Tirelire).

La noce, la noce, la noce,  
Au cabaret faut se faire une bosse;  
Je puis m'en donner sans façon,  
Puisqu'aujourd'hui je suis encor garçon !

ENSEMBLE.

La noce, la noce, etc., etc.

LAPOMPE.

La noce, la noce, la noce,  
Au cabaret faut se faire une bosse;  
Tu peux t'en donner sans façon,  
Mais halte-là quand tu n' seras plus garçon !

*Brisquet sort.*

## SCÈNE VII.

LAPOMPE, seul.

Je vas également profiter de ce que je suis tout seul pour m'arranger aussi... Ah ! j'en étais sûr, ma petite Thérèse m'a préparé tout ce qu'il me faut... Elle devine tout, cette chère enfant.... Voyons... un pantalon de nankin, je n'en veux pas... je possède des rhumatismes, j'aime mieux garder le pantalon que j'ai sur moi... Il est tout neuf... Ah ! si je donnais un coup de brosse à mes souliers. (*Il crache sur une brosse, frotte ses souliers.*) Maintenant un coup à mes cheveux. (*Il brosse ses cheveux avec la même brosse.*) Un faux col... Thérèse me gêne... elle me fait donner dans le luxe, un faux col à un porteur d'eau... faut que je le mette, bah !... Maintenant ma cravate... là... et puis... ma belle redingote...



Hein!... qui est-ce qui est là... (*Il reste en manches de chemise.*) Qui demandez-vous?

## SCENE VIII.

LAPOMPE, SIR JOHN BLACK.

SIR JOHN. C'était pas ici une petite grise?

LAPOMPE. Plait-il?

SIR JOHN. Je demande une petite grise?...

LAPOMPE. Je ne connais pas.... ah!.... non...

SIR JOHN. Yès.... grison.... une petite grison...

LAPOMPE. Bon... vous voulez dire Grisi... une dame des Italiens... c'est à deux pas d'ici, une belle maison...

SIR JOHN. No... no... pas grisi... grissette... grissette... yès, c'était ça... grissette...

LAPOMPE. Ah! vous cherchez une petite grissette?

SIR JOHN. Yès...

LAPOMPE. A votre âge... fi! fi! fi!

SIR JOHN. Il m'appelle... fifi!.. apprenez, monsieur, que mon nom il était sir John!...

LAPOMPE. Cire jaune?

SIR JOHN. Sir John Black... esquire.

LAPOMPE. Qu'est-ce que ça me fait?...

SIR JOHN. Et que si je... cherchais... une petite grise... grissette... c'était pas pour le love, no... mais pour lui laver... la tête... et beaucoup fort.

LAPOMPE. Il n'y a pas ici de jeune fille qui ait besoin qu'on lui lave la tête.

SIR JOHN. Pardonne-moi... monsieur... c'était bien dans cette maison que mon neveu Edward il venait tous les jours... et même toutes les soirs... il me faisait beaucoup de chagrin mon neveu Edward... en adorant cette petite grise... grissette... Je ne voulais pas moi qu'il l'adorait... je le tuais plutôt... goddem.

LAPOMPE. Goddem?... c'est un goddem!... dites donc, je vous engage à aller chercher ailleurs vos grises... vos grisons... vos grissettes.

SIR JOHN. Yès... grissette... elle demeuré ici... la grissette... et je vous répète que je ne voulu pas... que mon neveu Edward... parce qu'il... ces petites filles... c'étaient des petites drôlesses.

LAPOMPE. Dites donc... dites donc, est-ce que par hasard c'est de mon enfant que vous entendez parler et que vous vous permettez de traiter de la sorte?

SIR JOHN. Pourquoi qu'elle dérange mon neveu Edward... Je ne voulais pas, moi!

LAPOMPE. Je ne connais pas votre neveu Édouard, mais s'il vous ressemble ça doit faire un grand imbécile.

SIR JOHN. Imbécile!.... mon neveu Edward.

LAPOMPE. Une grande girafe... comme son oncle.

SIR JOHN. Oh! oh! God... God... sir John Black Girafe... Prenne garde... monsieur... prenne garde...

LAPOMPE. Parce que...

SIR JOHN. Je appliquais.... sur votre fèce une grande coup de poing...

LAPOMPE. Une déclaration de guerre... il y a longtemps que j'attendais ça... je suis tout prêt... en garde... goddem... nous allons nous amuser.

SIR JOHN.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*J'appliquai sur votre figure  
Une très-grande coup de poing.

LAPOMPE.

Allons donc, vieux, bon pour l'injure ;  
Vous blaguez, mais vous n' tapez point!..

SIR JOHN.

Je tapai, mais je blaguai point...  
Je déclarer à vous la guerre!

LAPOMPE.

Vous me faites beaucoup d'honneur ;  
Mais des menac's de l'Angleterre  
Un Français n'a jamais eu peur! (*Bis.*)

## SCENE IX.

LES MEMES, ZÉTULBÉE, *une poêle à la main.*ZÉTULBÉE, *passant entre eux.* Arrêtez!....

SIR JOHN. Oh! my Good!... la petite grise grissette.

LAPOMPE. Que venez vous faire ici... j'ai besoin de donner une peignée à monsieur.

ZÉTULBÉE. Et moi je ne souffrirai pas qu'on le démolisse.

SIR JOHN. Monsieur son papa... parle à votre fille.

LAPOMPE. Qu'est-ce qu'il dit l'English?

SIR JOHN. Et vous, petite effrontée... parle à vot' papa.

ZÉTULBÉE. Mon papa lui... ah ça, dites-donc, mylord Rosbiff... vous pataugez, mon brave homme...

SIR JOHN. Je pataugez... qu'est-ce... je pataugez?

ZÉTULBÉE. Voilà de quoi il retourne... j'étais en train de nettoyer ma poêle... parce que ce soir c'est jour de crêpes... je vous ai entendu parler haut.... j'ai descendu jusqu'ici pour en savoir davantage, j'ai écouté à la porte... et je suis entrée pour tirer le reste au clair.

SIR JOHN. Au clair?...

ZÉTULBÉE. Au clair?... on dirait qu'il va chanter.

SIR JOHN. Au clair?...

ZÉTULBÉE, *le contrefaisant*. Au clair de la lune... allons, va, mon bonhomme.

LAPOMPE. Dites donc, mademoiselle Zétulbée, est-ce pour cela que vous êtes venue nous déranger?

ZÉTULBÉE. Je poursuis; avancez ici, English?

SIR JOHN. What is it?

ZÉTULBÉE. Come here... come here... c'est Edouard qui m'a appris cela.

SIR JOHN. Edward.... mon *neviou* Edward...

ZÉTULBÉE. Yès, patate.... apprenez que monsieur n'est pas du tout mon père... je n'en ai jamais eu... ou plutôt si... mais c'est égal, j'en suis pas plus fière... votre neveu m'aime... moi j'en suis folle... c'est moi qu'il vient voir tous les jours... vous étiez parfaitement au courant de la chose, seulement vous vous êtes trompé d'un étage... je demeure au-dessus... vot' scène au père Lapompe était donc complètement ridicule.... c'était à moi qu'il fallait l'adresser... je suis prête à la recevoir... une... deux... partez... on vous écoute...

SIR JOHN. C'est *une mouline* que cette petite... Mademoiselle la grisette... je trouve très-drôle, que vous vous permettiez sans ma permission... d'aimer mon *neviou* Edward... entendez-vous... je vous défendé... d'aimer lui... davantage... entendez-vous... ou je me fâche beaucoup... C'était ma consolation.... mon *neviou* Edward... je avais pour lui une entraille de père... entendez-vous...

ZÉTULBÉE. Avez-vous fini?

SIR JOHN. Yès.

ZÉTULBÉE. Alors, c'est à mon tour, et je commence : Vieille perruque... j'aime ton neveu, parce que ça me fait plaisir et à lui aussi... nous n'avons pas besoin de ta permission pour ça... et nous continuerons comme par le passé aussi longtemps que ça ne nous ennuiera ni l'un ni l'autre, *entendez-vous*.

SIR JOHN. Vous êtes une petite drôlesse.

ZÉTULBÉE. English, si je ne respectais le chiendent qui recouvre tes cheveux blancs, il y a longtemps que je t'aurais fait baiser le revers de ma poêle.

SIR JOHN. Je dirai que vous voulez perdre mon *neviou* Edward.

ZÉTULBÉE. Il est assez grand pour se retrouver... Au surplus, si vous voulez le voir... je vas vous le montrer... on ne l'a pas mangé vot' Edward... Allons, prenez ma poêle et donnez-moi le bras.

SIR JOHN. Moi!...

ZÉTULBÉE. Vous gênez le voisin... n'est-ce pas, père Lapompe?...

LAPOMPE. J'avoue que je vous verrais partir avec le plus grand plaisir...

SIR JOHN. Monsieur... je étais contrarié... dé avoir provoqué vous.

ZÉTULBÉE. C'est bien, partons.

LAPOMPE. Moi, je n'ai pas de rancune, et si vous êtes content...

SIR JOHN. Enchanté de avoir... fait... vot' connaissance, entendez-vous.

LAPOMPE. Et moi aussi...

Air du *Serment* (4<sup>me</sup> air de la scène 9<sup>me</sup> du Fumiste. Palais-Royal).

LAPOMPE et SIR JOHN.

Entre nous la paix est faite;  
C'est comm' dans tous les pays,  
Plus durement on se traite  
Et plus on devient amis.

ZÉTULBÉE.

Entre vous, etc.

REPRISE.

Entre nous, etc.

*Sir John et Zétulbée sortent.*

## SCÈNE X.

LAPOMPE, *seul*.

Les voilà partis. Ce n'est pas malheureux; Brisquet ne peut tarder à revenir.... C'est le moment de mettre ma lévite.... Où est-elle donc? dans ma chambre sans doute.... ainsi que mon castor.... Je ne serais pas fâché d'être en route.... je me sens disposé à tortiller.

Il entre dans la chambre à droite.

## SCÈNE XI.

ÉDOUARD, *puis après* LAPOMPE.

ÉDOUARD, *seul*. Pendant que Zétulbée et mon oncle se disputent à qui mieux mieux, j'ai trouvé le moment de m'échapper... Thérèse n'est pas là?... Je voudrais pourtant bien la voir.... lui dire tout ce que j'éprouve pour elle.... à tout prix il faut qu'elle m'appartienne... j'en suis fou!...

LAPOMPE, *dans la chambre*. Me v'là, les amis.... me v'là.... j'suis à vous....

ÉDOUARD. Je n'étais pas seul... son père... sortons bien vite!... (*A la porte.*) Brisquet sur l'escalier!... où me cacher?... Ah! dans cette chambre...

Il entre dans la chambre à gauche.

LAPOMPE, *avec sa redingote, le chapeau sur le coin de la tête*. Brisquet, comment me



trouves-tu?... Personne!... je croyais pourtant avoir entendu... (*Il ouvre la porte qui donne sur l'escalier.*) Ah! le voilà...

## SCÈNE XII.

LAPOMPE, THÉRÈSE, BRISQUET *endimanché*, ÉDOUARD *dans la chambre.*

Brisquet a son chapeau enfoncé sur la tête; il marche à pas précipités.

BRISQUET, *à part, tout en marchant.* En prendrai-je, n'en prendrai-je pas?...

LAPOMPE, *le suivant.* Brisquet!...

BRISQUET. Si je n'en prends pas, je n'en aurai guère... (*Toujours marchant.*) Tandis que si j'en prends... j'en prendrai.

LAPOMPE. Il aura été mordu, c'est sûr.

BRISQUET. Et si ça monte... si ça monte... comme on me l'assure, je puis devenir millionnaire.

THÉRÈSE. Mon père... il m'inquiète!...

BRISQUET. Et alors... j'aurai des chevaux... des négresses, un pantalon collant... et un œil de verre... comme ça.

Il clignotte et fait une grimace horrible.

LAPOMPE. Il est fou!... il faut l'attacher... c'est l'héritage de son oncle qui l'aura mis dans cet état-là.

BRISQUET, *riant.* Ha! ha! une belle misère que l'héritage de mon oncle!... qu'est-ce que je ferai avec ça? un déjeuner et v'là tout.

LAPOMPE. Il faut le faire enfermer.

BRISQUET. M'enfermer!... moi?.... au contraire, j'ai besoin d'air... il m'en faut beaucoup d'air...

LAPOMPE. Tu as besoin d'air?... Eh bien, viens avec moi retrouver les amis.

BRISQUET. Je ne peux pas... on m'attend à la Bourse... une affaire superbe qu'on est venu me proposer... des millions à gagner... Je ne sais pas comment on a su que j'allais hériter... mais enfin il paraît qu'on avait flairé les culottes de mon oncle...

LAPOMPE. Qu'est-ce qu'il dit?...

BRISQUET. La pure vérité... un monsieur fort bien couvert sort de chez moi... je le prenais pour un prince russe... ça se trouve être un courtier marron... il m'offre pour dix mille francs d'actions dans une entreprise magnifique et sûre.

LAPOMPE. Ah! pas de bêtise... ne va pas compromettre ta fortune... ou tu n'auras plus Thérèse...

BRISQUET. Quand je vous dis que c'est sûr... je m'y connais comme teinturier....

Il s'agit d'un savon mirobolant pour enlever les taches... on a mis la chose en actions pour deux millions.

LAPOMPE. On va te flouer.... ça ne prendra pas, et tu en seras pour les culottes de ton oncle.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Pour donner dans ces grand's affaires  
On ne trouve plus que quelques niais!...  
Ils ont usé les actionnaires,  
Ça n'aura pas du tout d' succès.

BRISQUET.

On a fait mousser contr' le rhume  
La pât' de Regnault et l' charbon ;  
On a fait mousser le bitume,  
On s'en est bien mieux moussé l' savon.

Soyez tranquille, ô ma Thérèse.... C'est pour vous que je veux la richesse.... vous allez éclipser tous les femmes à l'avenir.... je veux que vous ayez des cachemires pour mouchoirs de poche.

THÉRÈSE, *à Lapompe.* Mon père, ne le quittez pas... je vous en prie!...

LAPOMPE. L'heure nous appelle.. voyons, pour la dernière fois, m'accompagnes-tu, Brisquet?

BRISQUET. Je descends avec vous... mais voilà tout... mon marron m'attend au Palais Royal... café de Périgord... nous allons nous faire des bosses comme les gens comme il faut... c'est lui qui paye...

LAPOMPE. Et c'est toi qui fournira les fonds.

BRISQUET. Les fonds?.... vous dites ça à cause des vieilles culottes de mon oncle... le mot est bien.... je le retiens.... Allons partons.... Thérèse, je veux que vous enfonciez pour le luxe toutes les duchesses passées, présentes et à venir...

THÉRÈSE. O mon Dieu! mon Dieu! il va faire quelque sottise, c'est sûr!

LAPOMPE. Ne te désole pas... je vais lui faire de la morale en route.

ENSEMBLE.

Air du *Réveil de Monpou* (scène 12<sup>me</sup> de l'Amour en commandite. Palais-Royal).

BRISQUET.

Moi, je cours à la Bourse!...  
Des millions c'est la source,  
Je mettrai tout en feu.  
Moi, je cours à la Bourse,  
Des millions c'est la source,  
J'en vais avoir un peu.

LAPOMPE et THÉRÈSE.

Si tu vas à la Bourse  
T'es perdu sans ressource!...  
Tu n'y verras qu' du feu,  
Et l'argent de ta bourse  
Est perdu sans ressource;  
Il t'en rest'ra bien peu!

*Lapompe et Brisquet sortent.*

## SCÈNE XIII.

THÉRÈSE, ÉDOUARD, *dans le cabinet.*

THÉRÈSE. Oui... il m'aime... sans doute... Pourvu que son ambition de fortune n'aille pas rompre notre mariage.... voilà tout ce que je demande.... Serrons l'argent que je viens de recevoir...

Elle va à la table et tourne le dos à Édouard.

ÉDOUARD, *entr'ouvrant la porte du cabinet. (A part.)* Me voilà seul avec elle.... mais d'un moment à l'autre Zétulbée pourrait nous surprendre.... Quelle idée!... son père vient de sortir.... oui, c'est cela.... elle ne pourra pas m'échapper ainsi.... Courons tout préparer...

Il sort par le fond.

THÉRÈSE. Ce pauvre Brisquet!... il a eu trop de bonheur aujourd'hui, et ça lui aura donné un peu de fièvre.... son héritage... puis la certitude que je serai sa femme.... Ah! maintenant je lui pardonne volontiers sa folie.... Bon garçon, il ne sait pas que ma robe de mariage est déjà prête.... que je l'ai faite en prenant sur mon sommeil, afin que mon travail de tous les jours n'en souffrit pas... Pendant que je suis seule... si je l'essayais?... *(Elle ouvre sa commode, en tire la robe.)* La voilà! bientôt je pourrai m'en parer! que je serai heureuse ce jour-là!

ÉDOUARD, *arrivant par le fond.* Mademoiselle!...

THÉRÈSE. Vous ici, monsieur!

ÉDOUARD. Ne m'accusez pas avant de m'avoir entendu, je vous prie!... un accident... un événement bien triste m'amène ici... mais rassurez-vous pourtant... le médecin assure que ce ne sera pas dangereux.

THÉRÈSE. Ah! mon Dieu!... mon père!..

ÉDOUARD. En passant... un embarras de voiture... il est tombé... je me trouvais là... je l'ai fait conduire chez moi, et comme il prononçait votre nom, je suis accouru...

THÉRÈSE. Oh! merci... vous avez bien fait... mon pauvre père!... le médecin espère? vous me l'avez dit...

ÉDOUARD. Oui, mademoiselle...

THÉRÈSE. Conduisez-moi... conduisez-moi donc vite vers lui... monsieur...

ÉDOUARD. J'ai une voiture en bas qui nous attend.

THÉRÈSE, *lui prenant le bras.* Ah! partons!... partons!... je vous en prie!

ÉDOUARD, *à part.* Bravo! elle est à moi!...

Ils sortent tous les deux.

## SCÈNE XIV.

ZÉTULBÉE, *seule; elle tient un petit saladier dans lequel se trouve de la pâte qu'elle bat.*

Édouard!... Édouard!... mais n'est-ce pas lui qui descend avec Thérèse? Personne ici, plus de doute!... *(Elle regarde par la fenêtre.)* Ah! les perfides!... elle monte en citadine avec lui... attendez, scélérats!... *(Elle jette son saladier par la fenêtre.)* Je les ai manqués... j'ai coiffé seulement la canne d'un tambour major de la garde nationale.... Ah! j'étouffe!... je vas me trouver mal... *(Elle se jette sur une chaise et se relève vivement.)* Non, je ne me trouverai pas mal... je me vengerai, je vas faire du scandale... Oh! eh! les voisins! les voisins! au secours!... au rapt!... on vient d'enlever mademoiselle Thérèse!

Tous les habitants de la maison paraissent.

## CHOEUR FINAL.

AIR : *Anathème de la Juive* (dernier air de la 7<sup>me</sup> scène des Armes de Richelieu).

## ZÉTULBÉE.

Ma fureur est extrême!...  
Comment! celui que j'aime  
Me fait, sous mes yeux même,  
Un trait aussi vilain!  
Pour me venger que faire?...  
Je veux, dans ma colère!  
Que cell' qu'il me préfère  
Périsse de ma main.

## LES HABITANTS.

Sa fureur est extrême!...  
Comment, celui qu'elle aime  
Lui fait, sous ses yeux même,  
Un trait aussi vilain.  
Il paraît qu'elle espère,  
Et veut dans sa colère,  
Que cell' qu'on lui préfère  
Périsse de sa main.



## ACTE DEUXIEME.

Un petit salon élégant ; portes au fond à droite et à gauche ; un guéridon à gauche.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, *seul, devant la porte à droite.*

Thérèse, au nom du ciel ! répondez-moi... je respecterai vos volontés... mes intentions sont pures... (*A part.*) Oui, compte là-dessus. (*Haut.*) Mais que je vous voie... que j'entende votre bouche me dire que vous ne me haïssez pas !... Rien... toujours rien !...

### SCÈNE II.

ÉDOUARD, JAMES.

ÉDOUARD. Que viens-tu faire ici ?... t'ai-je sonné ? Je veux être seul... entends-tu bien ?...

JAMES. Oui, monsieur... c'est que monsieur votre oncle vous a demandé plus de vingt fois depuis hier... et ce matin encore...

ÉDOUARD. Eh bien, dis-lui que je suis sorti...

JAMES. C'est ce que j'ai fait... mais monsieur votre oncle pense sans doute qu'après être sorti on finit par rentrer... et alors il m'envoie m'assurer...

ÉDOUARD. Va lui dire que tu n'as trouvé personne... c'est clair !...

JAMES. Oui, monsieur... Savez-vous qu'il n'a pas l'air de bonne humeur ce matin, monsieur votre oncle ; il a laissé déjà échapper une douzaine de goddem !...

ÉDOUARD. Fais ce que je te dis et laisse-moi tranquille.

JAMES. Ça suffit, monsieur. J'aurais encore quelque chose à demander à monsieur... vous n'avez pas entendu du bruit cette nuit ?...

ÉDOUARD. Non...

JAMES. Ma chambre est au-dessus de celle de monsieur... et j'ai remarqué qu'on marchait... c'est que l'on parle beaucoup de voleurs dans le quartier...

ÉDOUARD, *le poussant par les épaules.* Maudit poltron, t'en iras-tu !

JAMES. (*Il revient.*) Monsieur descendra-t-il déjeuner ce matin ?

ÉDOUARD. Non... je suis absent pour toute la journée... ne l'oublie pas... Tu auras soin d'apporter dans cette chambre... mais sans qu'on puisse le remarquer à l'office... tout ce qu'il y aura de mieux... de plus délicat... tu monteras par le petit escalier...

JAMES. Mais, monsieur...

AIR : *De par la loi* (scène 3<sup>me</sup> des deux Pigeons).

ÉDOUARD.

Point de discours, (*bis.*)

Suis bien l'ordre que je te donne !...

JAMES.

Je mettrai deux couverts toujours ?

ÉDOUARD.

Un couvert, je n'attends personne !  
Me comprends-tu ?

JAMES.

C'est entendu.

ÉDOUARD.

Je veux !...

JAMES.

Un seul couvert pour deux !

*Il sort.*

### SCÈNE III.

ÉDOUARD, *seul.*

Ce drôle paraît se douter de quelque chose... pourtant je ne veux personne dans ma confidence... Cette pauvre enfant, c'est pour elle surtout... elle était si tremblante... hier en entrant ici... j'ai craint un instant son désespoir quand au lieu de son père, elle m'a vu suppliant à ses genoux... puis tout coup elle s'est arrachée de mes bras... s'est précipitée dans ce cabinet, dans lequel elle s'est enfermée... mes prières pour l'en arracher ont été vaines jusqu'ici... je dois tenter encore un nouvel effort... Ciel !... mon oncle !

### SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SIR JOHN BLACK.

SIR JOHN. *God be praised.*... je vous trouve donc mon neveu Edward.

ÉDOUARD. J'allais me rendre auprès de vous, mon oncle... sachant que vous m'aviez fait demander... Je suis prêt, si vous le désirez, à vous suivre dans votre appartement.

SIR JOHN. C'était inutile... nous pouvons causer ici... très-bien... asseyez-vous...

ÉDOUARD. Pardon... mon oncle... c'est que je suis pressé... on m'attend... un ami...

SIR JOHN. Votre ami il attendra... je étais votre oncle moi... je crois?...

ÉDOUARD. Je ne vous demande que quelques instants... il faut que je prévienne...

SIR JOHN. Reste, monsieur.

ÉDOUARD. Cela m'est impossible.

SIR JOHN. *Goddem!*... êtes-vous le oncle... et moi le *neveu*... répondez... êtes-vous le oncle et moi?...

ÉDOUARD, *s'asseyant*. Je vous écoute.

SIR JOHN. Monsieur mon *neveu*... je étais fort mécontente de vous... beaucoup...

ÉDOUARD. En quoi ai-je eu le malheur de vous déplaire?...

SIR JOHN. Ecoutez... écoutez : vos folies... vos caravanes... elles ennuyent moi diablement... oui, monsieur... vous faites passer moi pour une père *dindonne*...

ÉDOUARD, *souriant*. Mon oncle!...

SIR JOHN. Une père *dindonne*... yès... vous riez parce que je parlé mal... le français... Voilà vingt ans que j'étais dans le France... et j'avais jamais voulu parler mieux la langue... par esprit national... entendez-vous... monsieur mon *neveu*.

ÉDOUARD. Très-bien.

SIR JOHN. *Very well*... Vos petites amourettes avec des grise... grisettes... elles m'embêtaient considérablement... vous faites courir moi comme un cheval de omnibus... je étais rendu... je voulais donc vous dire, mon *neveu* Edward, que il fallait casser... vos liaisons... avec les petites grise... grisettes.

ÉDOUARD. Oui... mon oncle... tout ce que vous voudrez... je puis me retirer maintenant que nous sommes d'accord?...

SIR JOHN. Un instant, j'ai à vous dire que je vais marier vous... tout de suite...

ÉDOUARD. Me marier, moi?...

SIR JOHN. Yès... à miss Arabelle Grattbich... c'était convenu... elle était riche et rousse; c'était votre affaire.

ÉDOUARD. Mais je ne l'aime pas.

SIR JOHN. Ça faisait rien... vous l'épouserez... miss Arabelle Grattbich; elle attende vous... vous allez venir tout de suite...

ÉDOUARD. Mais, mon oncle...

SIR JOHN. Vous allez venir tout de suite... hein... que nous veut cette grotesque personne?

## SCENE V.

LES MÊMES, BRISQUET.

BRISQUET. Pardon, excuse; pourriez-vous me dire lequel de vous deux s'appelle madame Thomas?

SIR JOHN. C'était ma femme de charge la Thomas, yès.

ÉDOUARD. C'est dans l'autre corps de bâtiment... Excusez, monsieur, nous sommes pressés.

BRISQUET. Tiens, et moi donc, je suis pressé encore bien davantage... je vas vous demander la permission de m'asseoir... (*Il s'assied.*) Figurez-vous, messieurs, que j'ai les mollets qui me rentrent dans les genoux et les genoux qui me rentrent dans les...

SIR JOHN. C'était sans doute pas pour parler de genoux et de mollets que vous venez demander mon femme de charge?

BRISQUET. Tiens, c'te farce! je viens demander madame Thomas d'après le conseil du concierge, afin qu'elle m'introduise auprès de son maître...

SIR JOHN. C'était moi, monsieur, son maître à la Thomas.

ÉDOUARD. Enfin, monsieur, que voulez-vous à mon oncle?

BRISQUET. Ah! monsieur est votre oncle?... alors vous êtes peut-être son neveu... Enchanté, messieurs, de faire votre connaissance... voilà le paquet.

Il remet le paquet à sir John.

SIR JOHN. Une *paquette*... je ne deviné pas...

BRISQUET. Nous sommes bien ici faubourg Poissonnière, n'est-ce pas?

SIR JOHN. Yès... faubourg Poissonnière.

BRISQUET. En ce cas, marchez... il y a là dedans deux petits poulets qui vous concernent.

SIR JOHN. Deux petits poulets?

BRISQUET. Ne faites donc pas l'innocent... Ah! vieux sapajou, vous vous amusez encore à votre âge à écrire des billets doux!... vous feriez beaucoup mieux de manger de la pâte de mou de veau.

SIR JOHN, *après avoir défait l'enveloppe*. *Come here*... monsieur mon *neveu*... *come here*... c'était votre écriture... voyez...

ÉDOUARD. Mes lettres à Thérèse!...

BRISQUET, *à part*. Voyez-vous comme il a l'air penaud... il se consulte avec son neveu.

SIR JOHN, *à Edouard*. *Goddem!*... monsieur... vous ferez donc toujours de nouvelles escapades?...

ÉDOUARD. Par pitié, mon oncle, taisez-vous.



BRISQUET. Vous vous êtes trompé de numéro, vieillard exotique... voilà ce qu'on m'a chargé de vous dire... Et moi j'ajoute que si vous recommencez, c'est à moi Nicolas Brisquet que vous aurez à faire.

ÉDOUARD. Monsieur...

BRISQUET. Jeune homme, vous, vous possédez mon estime, car je vous remets à cette heure... C'est la petite du dessus que vous courtisez... Je respecte le quatrième, mais le troisième est à moi, je ne veux pas qu'on y touche.

ÉDOUARD. C'est trop juste.

BRISQUET. Vous me comprenez, vous.... Eh bien ! faites entendre raison à ce vieux Polichinelle... Nous sommes dans l'âge de plaire, nous deux... Ça saute aux yeux ; mais ce n'est pas quand on possède des flûtes comme monsieur votre oncle qu'on roucoule... Il faut être taillé comme ça. (*Il retrousse son pantalon et montre sa jambe à Édouard.*) Ma Thérèse m'attend... je m'en vas... vous lui parlerez, n'est-ce pas?... vous lui direz combien il est ridicule...

ÉDOUARD, bas. Comptez sur moi.

BRISQUET. C'est convenu.

SIR JOHN. Monseur, j'ai été enchanté de avoir vu vous... Je suis peiné... beaucoup... très-fort...

BRISQUET. C'est bien... je ne vous en veux pas... pourvu que nous ne recommencions plus... Au surplus, je vous engage à suivre les conseils de votre neveu...

SIR JOHN. De mon neveu ?

BRISQUET. Il est plus raisonnable que vous... et puis d'ailleurs lui, il est jeune... tandis que vous... nous sentons le sapin, mon brave homme ; faut faire attention à ça...

SIR JOHN. Le sapin. Qu'est-ce que le sapin ?

BRISQUET, à Édouard. Adieu, jeune homme... Anglais, soyez sage. (*Revenant sur ses pas.*) Ah ! pour vous prouver que je suis sans rancune... je vous dirai que je suis garçon teinturier, de plus un des principaux actionnaires dans l'entreprise du savon mirabolan pour enlever les taches... J'en ai sur moi un échantillon dont je veux faire l'expérience sur vous.

SIR JOHN. Je remercie vous, monseur.

BRISQUET. Tenez, cette tache, je vais la faire disparaître à l'instant même...

SIR JOHN. Monseur...

BRISQUET, qui a pris de l'eau et a frotté l'habit de sir John. Admirez plutôt.

SIR JOHN. Yès... yès... mais la couleur il était mangé, monseur...

BRISQUET. Ça n'a que cet inconvénient-là... Je me recommande à vous... Nous avons des tablettes à huit, à six, à quatre, et pour n'en priver personne, il y en a pour la bagatelle de deux sous. Aussi je compte sur

un fameux débit. Sur ce... adieu, l'Anglais. Ne vous donnez pas la peine de me reconduire...

Il sort.

ÉDOUARD, riant. Ha ! ha ! ha !... il est précieux le garçon teinturier.

SIR JOHN. Riez... riez... monseur... Moi je étais furieux et je voulais marier vous avant huit jours.

ÉDOUARD. Ah ! mon oncle... vous m'en donnerez bien quinze.

SIR JOHN. Huit... huit... pas plus... Alons, venez...

ÉDOUARD. Permettez au moins que je ferme ma porte. (*A part.*) Pour que Thérèse ne puisse s'échapper pendant mon absence.

Ils sortent.

## SCÈNE VI.

THÉRÈSE, seule, ouvrant avec précaution la porte du cabinet.

Je n'entends plus rien.... Ils sont tous partis... Ah ! mon Dieu ! que vais-je devenir?... que pensera-t-on de moi?... monsieur Brisquet surtout...

Air nouveau de *Loïsa Puget* (le Seigneur et les Hirondelles.)

Le soupçon peut, chez un amant,  
Flétrir un instant  
La vertu qui brille,  
Mais un pèr' juge mieux sa fille,  
Et son cœur toujours  
Croît à ses discours !...  
Mais un pèr' croît à ses discours...  
Oui, son cœur toujours  
Croît à ses discours.  
S'il m'accuse,  
Je l'excuse !  
Il a tant d'amour pour moi !  
Qu'une larme  
Le désarme,  
Et me conserve sa foi !

REPRISE.

Le soupçon peut, chez un amant, etc.

N'importe, il faut sortir d'ici... (*Elle va à la porte du fond.*) Fermée!... Comment faire?... Ah ! celle-ci...

Elle va pour sortir par la porte dérobée, et rencontre Zétulbée.

## SCÈNE VII.

THÉRÈSE, ZÉTULBÉE ; elle arrive par la porte du dérobée.

ZÉTULBÉE. Bonjour... ça va bien, et vous ?

(*A part.*) J'ai bien envie de lui arracher les yeux.

THÉRÈSE. Ah ! mademoiselle, c'est le ciel qui vous envoie.

ZÉTULBÉE. Du tout... j'arrive par les favoris... Eh bien ! mais il paraît que vous le connaissez l'escalier dérobé...

THÉRÈSE. Ne me jugez pas sans m'entendre.

ZÉTULBÉE. N'êtes-vous pas ici depuis hier ? Et moi qui ajoutais foi à ses paroles quand elle jurait qu'elle ne connaissait pas monsieur Edouard !

THÉRÈSE. Écoutez-moi...

ZÉTULBÉE. Mademoiselle croit sans doute que j'arrive de Mazagan et qu'on peut me faire avaler deux fois de suite des lames de rasoirs en guise de bavaroise... Ce temps-là est passé... Dieu merci, j'ai de l'expérience !... on ne me fera jamais prendre des vessies pour des becs de gaz.

THÉRÈSE. Mon père qu'aura-t-il pensé de mon absence ?

ZÉTULBÉE. Je n'ai pas pu le rencontrer ce matin... Mais les voisins se sont chargés de l'instruire... On vous habille bien dans le quartier... Vous aurez des robes de rechange après ce temps-ci, ma petite.

THÉRÈSE. Je veux aller le trouver, lui dire tout... il me croira, lui !... On m'annonçait qu'il était blessé... Je n'ai consulté que mon cœur, je suis accourue... ce n'est qu'après que j'ai pu connaître combien on m'avait trompée !... Oh ! mais on m'a retenue malgré moi... en voyant mes larmes il n'en doutera pas... j'en suis sûre... mon père !... mon bon père !... Ah ! je suis toujours digne de lui... Mademoiselle, je vous l'atteste...

ZÉTULBÉE. Bon, je vais encore me laisser prendre... je suis d'une pâte trop facile !... Il n'y a rien de plus... là... parole d'honneur ?

THÉRÈSE, *pleurant*. Que je suis donc malheureuse !...

ZÉTULBÉE. Eh bien, voyons... je vous crois encore. (*Prenant son mouchoir et lui essuyant les yeux.*) Allons, séchons nos larmes... Ainsi vous ne l'aimez pas ?... bien vrai ?...

THÉRÈSE. Oh ! jamais... sa conduite envers moi est trop infâme !...

ZÉTULBÉE. Vous avez bien raison... C'est un polisson !... Moi je l'aime, je ne sais pas trop pourquoi... Thérèse, conservez votre cœur, ma fille ; c'est un bien précieux !... Moi je suis couturière et émancipée par état... N'importe... son procédé envers vous m'irrite au dernier point, et quand je le tiendrai... je lui froterai les oreilles en votre honneur...

THÉRÈSE. O mon Dieu !... mon Dieu !... guidez-moi, mademoiselle !

ZÉTULBÉE. Tiens ! et moi qui croyais que vous connaissiez les êtres... Écoutez-moi, ma chérie... Voici une porte qui conduit dans un petit escalier, lequel n'a pas été fait seulement à l'usage des quadrupèdes... c'est par là que je suis entrée.

THÉRÈSE. Oh ! merci, mademoiselle, merci !

Elle sort.

## SCÈNE VIII.

ZÉTULBÉE, *seule*.

Ah ! comme elle court !... on dirait qu'elle a le feu à son jupon... Mais mon infidèle ne peut tarder à venir... Il faut que je me venge... je m'en vais te corriger si c'est possible... monstre !

AIR : *Faisons la paix.*

Une leçon (*bis.*)  
Pour lui jadis avait des charmes,  
Mais il me trahit sans façon :  
Je vais employer d'autres armes...

*Faisant un geste menaçant.*

Pour la leçon, (*bis.*)  
Je lui f'rai sentir la leçon.

Et pour cela, prenons vite la place de la biche évadée.

Elle entre dans la chambre où était enfermée Thérèse.

## SCÈNE IX.

BRISQUET ; *il est sans chapeau, un côté de son habit est déchiré, ses cheveux sont en désordre, il a trois bosses au front.*

Thérèse !... Thérèse !... où est-elle ?... C'est pourtant elle que j'ai vue... J'étais chez le concierge, je lui offrais de mon savon avec la manière de s'en servir... La perfide allait franchir la porte cochère... Mais en m'apercevant elle rebrousse chemin, s'élance dans un petit escalier obscur... je la suis, je me cogne contre la muraille, je perds mon chapeau, j'attrappe trois bosses, j'arrache mon habit à la rampe, et je la perds de vue... Mais elle ne saurait être loin... je la trouverai...

## SCÈNE X.

JAMES, BRISQUET, puis après  
EDOUARD.

JAMES, *posant sur le guéridon un plateau sur lequel est servi un déjeuner, sans*



voir *Brisquet*. Monsieur sera content; voilà le petit déjeuner délicat qu'il a demandé...

BRISQUET, *à part*. Un déjeuner!

JAMES. J'ai pris sur moi de mettre deux couverts.

BRISQUET. Deux couverts!..... Plus de doute, c'est pour Thérèse.

JAMES. Cette attention me vaudra un pour-boire, c'est sûr...

BRISQUET, *lui donnant un soufflet*. Tiens, le voilà le pour boire.

JAMES, *criant*. Au voleur! au voleur!

BRISQUET, *à part*. Maintenant courons après Thérèse.

JAMES. Au voleur!

Il sort par l'escalier dérobé. Édouard ouvre la porte du fond.

ÉDOUARD, *entrant*. Eh bien! qu'as-tu?... pourquoi ce bruit?

JAMES, *tout tremblant*. Ah! monsieur, un voleur était là dans votre chambre...

ÉDOUARD. Pourquoi ne l'as-tu pas arrêté?

JAMES. Il ne m'en a pas donné le temps, monsieur, car au moment où j'allais sauter sur lui... il m'est arrivé un giffle superbe.

ÉDOUARD. Laisse-moi tranquille et va-t'en.

JAMES. Je l'ai bien vu le scélerat.

AIR : *Sous ce brillant feuillage...* (Fiancée.)

A juger sa figure,  
C'est un brigand, je crois!  
Je l'ai vu, je l'assure,  
Tout comme je vous vois.

ÉDOUARD.

Allons, tu me fais rire!...  
C'est une vision.

JAMES.

Moi, monsieur, je puis dire  
Qu'c'est une fluxion...

Voyez plutôt ma joue.

ÉDOUARD. Sors, ou je te les rends toutes les deux semblables.

ENSEMBLE.

Tu te tiens la figure  
Pour un soufflet, je crois;  
Au lieu d'un, je le jure,  
Je vais t'en donner trois.

JAMES.

A juger sa figure, etc.

Il sort.

ÉDOUARD, *après avoir fermé la porte du fond*. Serai-je plus heureux maintenant? (*Il va vers le cabinet*.) Thérèse! je vous en supplie ne redoutez pas ma présence... ouvrez... vous ne verrez en moi que l'amant le plus soumis... le plus respectueux...

ZÉTULBÉE, *en dedans, faisant la petite voix*. Bien vrai?

ÉDOUARD. Je le jure!...

ZÉTULBÉE, *en dedans, faisant la petite voix*. Je me laisse attendre... Mais si vous abusez de ma confiance...

ÉDOUARD. Oh! jamais. (*A part*.) Enfin! chère Thérèse!...

## SCÈNE XI.

ÉDOUARD, ZÉTULBÉE.

ZÉTULBÉE, *le pinçant*. En voilà de la Thérèse!

ÉDOUARD, *la reconnaissant*. Zétulbée!

ZÉTULBÉE. Au naturel. Ah! monstre! ah! serpent!...

ÉDOUARD. Thérèse... Thérèse... où est-elle?

ZÉTULBÉE. Oui, cherche... cherche... il n'y a ici en fait de beau sexe que Zétulbée en larmes.

ÉDOUARD. Thérèse... elle était là... répondez... Qu'est-elle devenue?

ZÉTULBÉE. Dites donc, monsieur Chaud-chaud, est-ce que je reçois le sou pour livre, la bûche et des étrennes pour vous servir de portière?

ÉDOUARD, *lui saisissant le bras*. Voulez-vous bien me répondre!

ZÉTULBÉE. Prenez donc garde; vous me faites des bleus. Eh bien, Thérèse, elle s'est donnée de l'air, et j'ai pris sa place... Plaignez-vous donc; il n'y a pas si longtemps encore que vous m'emmeniez au bois de Romainville faire des parties de cheval en me chantant tout le long de la route: *Ma Zétulbée, viens régner sur mon âne!*

ÉDOUARD. Thérèse partie!

ZÉTULBÉE. Et pas une larme pour ta Zétulbée! Édouard, mon ami, ce cœur que vous délaïssez, lui aussi il est plein de votre image!...

ÉDOUARD. Me laisserez-vous, enfin!

AIR du *Piège*.

ZÉTULBÉE, *prenant un couteau sur la table où le déjeuner est servi*.

Par ce poignard veux-tu me voir mourir?  
Dis-donc, ingrat, réponds à Zétulbée!...

ÉDOUARD.

Essayez-en si ça vous fait plaisir!

ZÉTULBÉE, *à part*.

J'étais, par ma foi, bien tombée!  
Hélas! ton cœur était donc mensonger?...  
Puisque ton amour me repousse...

*Elle coupe un morceau de pâte.*

Du moins alors permets-moi de manger  
Un petit morceau sous le pouce.

*Elle mange.*

## SCENE XII.

LES MÊMES, JAMES.

JAMES. Monsieur, monsieur, venez vite.

ÉDOUARD. Que me veux-tu? te voilà encore avec tes histoires de voleurs!

JAMES. Non, monsieur, c'est mieux que ça. Il y a là, en bas, un porteur d'eau qui est enragé... il étrangle le concierge qui refuse de le laisser monter.

ÉDOUARD. C'est le père de Thérèse, sans doute.

JAMES. Je ne sais pas de quoi il est le père; mais il tape dur. Voyez comme il m'a arrangé le mollet pour avoir pris le parti du concierge.

James montre son bas tout noir.

ÉDOUARD. Allons, suis-moi, et que mon oncle ignore, s'il est possible...

Ils sortent par le fond.

## SCÈNE XIII.

ZÉTULBÉE, mangeant.

Bon, v'là que ça se complique; moi je mastiquer, je me sens même en train de continuer. On vient de ce côté... comme je ne sais pas si le siège sera long, j'emporte des provisions... (*elle prend tout ce qu'il y a sur le guéridon*) j'ai besoin de me refaire.

Elle entre dans le cabinet.

## SCÈNE XIV.

SIR JOHN, LAPOMPE.

SIR JOHN. Mais lâche-moi donc, monsieur; mais lâche-moi donc... Vous voulez donc étrangler-moi, goddem!

LAPOMPE. Ma fille, ma Thérèse, qu'on me la rende, ou sinon!..

SIR JOHN. Oh! oh! oh! j'étais mort!

LAPOMPE *le lâche*. Eh bien, voyons... Parlez.

SIR JOHN. Tout à l'heure; il faut que je tousse. Oh!.. ah!.. je reviens un peu... Êtes-vous folle, monsieur? dites... êtes-vous folle?

LAPOMPE. Thérèse, ma fille, ou morbleu!

SIR JOHN. Votre fille ou morbleu!... Je connais pas plus l'un que l'autre, monsieur.

LA POMPE. Votre neveu est un misérable, il a profité de ce qu'hier j'étais sorti pour me ravir mon enfant, il a déshonoré ma fille; il faut qu'il l'épouse ou que je le casse.

SIR JOHN. Casser mon *neviou* Edward!

LAPOMPE. Et vous par-dessus le marché, si je ne vous trouve pas plus raisonnable que lui.

SIR JOHN. Ça faisait deux que vous voulez casser... Et pourquoi, s'il vous plaît?

LAPOMPE. Ne m'avez-vous pas entendu!.. votre neveu a enlevé ma fille.

SIR JOHN. Après?

LAPOMPE. Il l'a conduite ici, j'en suis sûr.

SIR JOHN. Après?

LAPOMPE. Elle y a passé la nuit.

SIR JOHN. Après?

LAPOMPE. Après... après... Est-ce que vous avez l'intention de vous moquer de moi? Prenez garde, car alors ce ne serait plus comme hier un duel pour rire. Pour la dernière fois... ma fille!... ou suivez-moi.

AIR : Aux braves hussards du 5<sup>e</sup>.Allons, il faut se mettre en route,  
La honte est un trop lourd fardeau!..

SIR JOHN.

Mon cher, vous plaisantez sans doute!  
Un duel avec un porteur d'eau!..

LAPOMPE.

Pour faire respecter sa fille,  
L'ouvrier vaut un grand seigneur!  
Le bras qui nourrit sa famille  
Peut aussi venger son honneur.SIR JOHN. C'est possible, monsieur; mais je comprendre encore fort peu vous. Hier j'ai été vous rendre visite à propos de mon *neviou* Edward et d'une grise grisette... vous m'avez dit ne pas connaître lui, et puis aujourd'hui... *I do'n't understand you, let me alone.*

LAPOMPE. Mylord baragouin, hier j'aurais mis ma main au feu que ma Thérèse n'avait jamais vu votre Édouard; aujourd'hui le contraire m'est prouvé; il devient urgent de les réunir devant la municipalité... Le voulez-vous? c'est un oui ou un nom que je vous demande.

SIR JOHN. Je vous voyé venir, monsieur le porteur d'eau... avec vos gros souliers.

LAPOMPE. Plait-il?

SIR JOHN. Vous voulez tondre moi, parce que je étais riche.

LAPOMPE. Hein?

SIR JOHN. Yès... vous voulez tondre moi... vous vous disez : Le Anglais il a des guinées, je voulais profiter de ça, je vas faire du bruit pour forcer lui à donner Edward à sa fille.

LAPOMPE. Ma fille n'a pas besoin de votre argent; tout ce qui est porté sur ce livret est



à elle, c'est sa dot... six mille deux cent cinquante-trois francs...

SIR JOHN. Laisse-moi tranquille, monsieur.

Il donne son livret à sir John.

LAPOMPE, *lui mettant le livret sous le nez.*  
Vous le verrez malgré vous.

SIR JOHN, *tout surpris.* Oh! my God!

LAPOMPE. En doutez vous encore?

SIR JOHN. Cette petite livre, elle était à vous? parlez, monsieur.

LAPOMPE. Sans doute... c'est-à-dire, non, c'est à ma fille.

SIR JOHN. Et c'était pour vous qu'on avait écrit dessus : *I acknowledge to owe my life to the master of this book?*

LAPOMPE. Oh! il y a dix-huit ans de ça, ça ne signifie plus rien; c'est ici qu'il faut regarder... six mille deux cent...

SIR JOHN. Oh! répondez... oh! répondez!.. C'était bien vous qui avez sauvé une jeune homme, le soir...

LAPOMPE. A dix heures, sur le pont Notre-Dame. Mais comment le savez-vous?

SIR JOHN, *le pressant sur son cœur.* Oh! my dear... my dear...

LAPOMPE, *se dégageant.* Eh! dites donc... vous m'étouffez.

SIR JOHN. Je étais celui qui se jetait par-dessus le pont... yès... je mourrais de faim... je avais tout joué... tout perdu...

LAPOMPE. Il paraît que depuis ce temps-là la chance a tourné!

SIR JOHN. Grâce à vous, monsieur... à l'argent que vous m'avez donné... j'ai pu vivre... et le lendemain je appris par le poste qu'un oncle à moi, membre du Parlement... yès... était mort en me faisant son héritier.

LAPOMPE. J'avais donc bien raison de vous dire qu'il ne fallait pas désespérer de la Providence; elle vous a secouru à temps, oui... oui... mais tout cela n'est pas une raison pour que votre neveu...

SIR JOHN. Arrêtez, ma bonne amie... mon neveu Edward il acquittera les dettes de son oncle... embrasse-moi, ma chère.

LAPOMPE. C'est moi que vous appelez... votre chère... votre bonne amie?...

SIR JOHN. Sans doute.

LAPOMPE. Vous consentez donc...

SIR JOHN. *Certainly... very well...* vous étiez mon sauveur. Embrasse-moi, monsieur... embrasse-moi.

LAPOMPE. Volontiers.

SIR JOHN. Encore.

LAPOMPE. Tant que vous voudrez. Maintenant où est ma fille, que nous lui annonçons...

SIR JOHN. C'était juste; mais je savoir pas où trouver cette petite.

LA POMPE. Comment! elle doit être ici... Votre neveu me l'apprendra, lui.

SIR JOHN. C'était juste... mais je savoir pas où il était mon neveu.

LAPOMPE. Il faut le trouver, nom de nom!... (*Il regarde par la fenêtre.*) Hein! c'est lui que j'aperçois dans la cour. Eh! monsieur Édouard!... un mot. Eh bien, il se sauve!... Qu'est-ce qu'il a? je cours après lui. On dirait qu'ils sont tous timbrés dans cette famille.

Il sort.

## SCÈNE XV.

SIR JOHN, *seul.*

C'est ça... cours, monsieur... cours, monsieur. Oh! je étais contente! oh! je étais contente! Cette brave homme il avait sauvé moi; je pouvais donc m'acquitter... Je danserais volontiers une gigue pour la circonstance. (*On entend un grand bruit dans la chambre où est Zétulbée, de la vaisselle que l'on casse.*) Il y a quelqu'un dans cette cabinet! la petite fille peut-être!.

Il va ouvrir.

## SCÈNE XVI.

ZÉTULBÉE, SIR JOHN.

ZÉTULBÉE. English, ne faites pas attention, c'est moi qui ai renversé la table avec tout ce qui était dessus... mais le mal n'est pas grand; j'ai tout dévoré.

SIR JOHN. Oh! comment! c'était là!... Petite, est-ce que c'était vous qui avez passé la nuit ici? répondez.

ZÉTULBÉE. Un peu, mon neveu.

SIR JOHN. C'était vous que Edward il aimait? qu'il avait enlevée, hein?

ZÉTULBÉE. Eh bien, oui, c'est moi. (*A part.*) Je veux le vexer.

SIR JOHN. Votre papa il sortir d'ici.

ZÉTULBÉE, *à part.* C'te vieille galette! il veut toujours que j'aie une famille.

SIR JOHN. Et vous aimez aussi mon neveu Edward?

ZÉTULBÉE. Je l'adore. (*A part.*) Il va me donner sa malédiction, c'est sûr.

SIR JOHN. Alors, venez sur mon cœur, miss.

ZÉTULBÉE. Sur votre cœur, et pourquoi faire?

SIR JOHN. Venez toujours.

ZÉTULBÉE, *à part.* Est-ce que le vieux goddem aurait des idées anacréontiques?

SIR JOHN. Eh bien?

ZÉTULBÉE. J'aime mieux autre chose... du thé, par exemple... Je sens que le pâté ne veut pas filer.

SIR JOHN. Je vais être votre seconde papa, miss.

ZÉTULBÉE. Le second !

SIR JOHN. Yès... je consent à ce que vous épousiez mon *neviou* Edward.

ZÉTULBÉE, à part. Je n'y suis plus du tout... C'est égal, j'ai bien envie de me laisser faire.... Qu'est-ce que je risque? (*Haut.*) En ce cas, embrassons-nous et que ça finisse.

SIR JOHN, l'embrassant. Mon enfant !...

ZÉTULBÉE. Vous serrez trop fort, beau-père.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ÉDOUARD, entrant par l'escalier dérobé.

ÉDOUARD. Que vois-je ?

SIR JOHN. Venez ici, monseur, le mauvais sujet... embrassez mademoiselle aussi... je vous l'ordonne.

ÉDOUARD. Comment ! vous voulez que devant vous ?...

ZÉTULBÉE. Nous sommes d'accord.... Venez.

ÉDOUARD, l'embrassant. Très-volontiers.

SIR JOHN. Et pour réparer les torts que vous avez faits à sa réputation...

ÉDOUARD, riant. Oh ! sa réputation !... pouff !...

ZÉTULBÉE, le pinçant. Voilà pour t'apprendre à la traiter de pouff !...

SIR JOHN. Vous allez épouser elle tout de suite, entendez-vous...

ÉDOUARD. Ah ! par exemple, cela serait trop fort...

ZÉTULBÉE, à part. Je me doutais bien que ça n'irait pas comme sur des roulettes.

(*Haut.*) Cher Édouard !...

ÉDOUARD. Passe pour embrasser... mais épouser...

SIR JOHN. Mon *neviou* Edward... je vas vous maudire.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LAPOMPE.

LAPOMPE. J'ai eu beau chercher depuis la cave jusqu'au grenier...

SIR JOHN, mettant Zétulbée dans ses bras. Embrassez-la, et bénissons-les...

ZÉTULBÉE, à part. On ne fait donc que s'embrasser ici... Ça me va... allons...

LAPOMPE. Qu'est-ce que c'est que ça ?

SIR JOHN. Votre fille qui avait passé la nuit ici.

LAPOMPE. Comment ! elle aussi !... ça n'est pas là ma fille.. Réponds, suborneur... qu'as-tu fait de ma fille, de ma Thérèse ?

ÉDOUARD. J'ignore ce qu'elle est devenue, elle a fui de ces lieux.

ZÉTULBÉE. Si elle court toujours depuis qu'elle est partie, elle doit être loin.

LAPOMPE. Comment le savez-vous ?

ZÉTULBÉE. Parbleu ! parce que c'est moi qui lui ai donné la clef des champs et qui ensuite ai pris sa place.

SIR JOHN. Ah ! bon !... je ne comprends pas encore...

ÉDOUARD. Courons à sa recherche, monseigneur...

LAPOMPE. Je ne demande pas mieux... En route !... Je ne fais que ça depuis ce matin.

Ain de Musard (scène 8<sup>e</sup> de l'Amour en Com-mandite).

Je retiens ma colère  
Encor quelques instants ;  
Qu'on est à plaindre d'être père !...  
Lorsqu'on a des enfants !...

ENSEMBLE.

Je retiens, etc.  
Il retient, etc.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BRISQUET, JAMES, DOMESTIQUES, puis après THÉRÈSE.

BRISQUET, conduit par James et les domestiques. A l'aide !... au meurtre !...

JAMES. Je le tiens le voleur... Le voilà !... Il s'était réfugié dans ma chambre.

LAPOMPE. Brisquet !...

BRISQUET. Vous le voyez, il me reconnaît... Veux-tu bien me lâcher, que je m'explique... Eh bien ! oui, il m'a retrouvé dans sa chambre... J'étais à la recherche de mademoiselle Thérèse, qui y avait cherché un asile... Elle m'a tout expliqué, son enlèvement... son innocence... Alors je suis tombé à ses genoux pour lui demander pardon de mes soupçons jaloux... lorsque cet imbécile est entré... a crié au voleur... Voilà mademoiselle Thérèse ; demandez lui si ça ne s'est pas passé comme ça.

THÉRÈSE, se jetant dans les bras de son père. Mon père !...

LAPOMPE. Oui, mon enfant... je savais d'avance combien on avait abusé de ta crédulité... Mais voilà monsieur qui est prêt à réparer le tort qu'il a fait à ta réputation...

Il montre Édouard.



SIR JOHN. Mon *neveu*... je avais donné mon parole à cette brave homme.

ZÉTULBÉE. J'aimerais autant jouer à mon corbillon, qu'y met-on ?

BRISQUET. J'y mets opposition... Père Lapompe, je suis le premier en date... j'ai votre consentement... je le réclame... je le réclame !...

LAPOMPE. Mon garçon... j'ai de tes nouvelles, c'est-à-dire des nouvelles de tes actions... Elles sont enfoncées... Tu as été *Robermacairisé*... et je t'ai prévenu que je ne donnerais pas ma fille à un homme sans le sou !...

SIR JOHN. Eh bien, moi je dotai le petite bonhomme pour m'acquitter envers le porteur d'eau. Petite bonhomme, je dotai vous.

BRISQUET. Merci l'Anglais... Vous l'entendez, père Lapompe...

LAPOMPE. Si c'est comme ça... touche là, mon garçon... Anglais, je vous rends votre parole et votre neveu.

SIR JOHN. Mauvais sujet.... remerciez monsieur... et apprêtez-vous à vous marier bientôt à miss Grattbich.

ZÉTULBÉE. Eh bien ! moi, qu'est-ce je deviendrai ?

SIR JOHN. Petite, je assurai votre sort.

ZÉTULBÉE. Vous me ferez une rente *voyagère*... Merci... L'argent ne m'a jamais guidée.. J'accepte.

CHŒUR.

Air de *Piquillo*.

D'un oncle l'héritage  
Arrive toujours bien,  
Car dans un bon ménage  
L'argent ne gâte rien.

FIN.





# LES CUISINES PARISIENNES,

VAUDEVILLE POPULAIRE EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX,

PAR MM. DUPEUTY ET CORMON,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 15 mai 1843.

## DISTRIBUTION :

BRIOCHARD .....	M. C. PEREY.	HERCULE .....	Le petit EMMANUEL.
BARIGOULE .....	M. LEPEINTRE jeune.	UN GAMIN .....	Le petit AUVIGNES.
CUPIDON .....	M. HYACINTHE.	CAMILLE .....	M <sup>lle</sup> SAINT-HILAIRE.
CHAMPION .....	M. DUSSERT.	NASTASIE .....	M <sup>lle</sup> FLORE.
BARBILLON .....	M. KOPP.	LA MÈRE MICHEL .....	M <sup>me</sup> BLIGNY.
LARIDON .....	M. RENAUD.	JULIE .....	M <sup>lle</sup> LUCILE.
UN GARÇON DE SALLE ....	M. GEORGES.	MANETTE .....	M <sup>lle</sup> LAMBERT.
UN CHEF .....	M. EMMANUEL.	LA FRITURIÈRE .....	M <sup>lle</sup> CHAVIGNY.
RISSOLÉ .....	M. GUSTAVE.	LA MARCHANDE d'arlequins	M <sup>lle</sup> EUGÉNIE.

## ACTE I.

### PREMIER TABLEAU.

Une mansarde. Au fond, une porte et une fenêtre. A gauche, une cheminée; à droite, une table, un réchaud, une petite armoire.

#### SCÈNE I.

CAMILLE, seule.

(Au lever du rideau, elle est accroupie devant son fourneau, qui est placé à côté de la cheminée; elle souffle le feu.)

Enfin ! voilà que ça prend... (Posant le soufflet à terre, et essuyant ses mains.) Je déteste allumer le feu... c'est malpropre... A part ça, rien ne m'amuse comme de faire moi-même ma petite cuisine... deux sous de lait pour déjeuner, c'est bien vite bâclé !.. (Allant à la table pour prendre son lait, qui est dans une boîte en fer-blanc.) Tiens, la mère Michel a oublié mon pain... (Elle va ouvrir la fenêtre.) Ah ! bon ! voilà mon voisin qui se met à sa fenêtre... On dirait qu'il le fait exprès toutes les fois que j'ouvre la mienne.

BRIOCHARD, en dehors.

Mamzelle... je vous présente mes hommages.

CAMILLE, sans lui répondre.

A-t-on vu cette audace, de me parler par la fenêtre... (Se penchant en dehors, et appelant.) Mère Michel !

BRIOCHARD.

Oh ! Mamzelle, ne vous donnez pas la peine d'appeler... ça fatiguerait votre petite poitrine... C'est notre portière dont vous avez besoin ?

CAMILLE.

Oui, Monsieur, mais je n'ai pas besoin de vous ; je suis bien assez grande pour lui dire de monter mon pain.

BRIOCHARD.

Faites excuse... mais on a dans la voix une petite note à la Rubini... (Criant.) Eh ! mère Michel !.. oh ! hé ! hup !..

LA MÈRE MICHEL, dans la cour.  
Qu'est-c' qui gnia ?

BRIOCHARD.

Voulez-vous monter la miché à ma voisine ?

CAMILLE, se retirant.

Je ne le remercierai seulement pas, c't' effronté-là.

(Elle ferme sa fenêtre.)

BRIOCHARD.

Mamzelle ! mamzelle Camille !..

CAMILLE.

Comment, il a le front de m'appeler... et par mon nom !.. (Rouvrant la fenêtre.) Monsieur... je vous prévien que ces manières-là...

BRIOCHARD.

Pardon, Mamzelle, j'ai des révélations à vous faire... j'ai à vous dire que vous êtes jolie à croquer !

(Camille referme vivement sa fenêtre.)

CAMILLE, riant.

Il me fait pourtant rire... (Retournant à son fourneau.) Mais, j'y pense, voilà un voisinage très dangereux... car, enfin, il n'y a qu'un petit toit de rien qui nous sépare... et justement les maçons qui travaillent y ont mis une planche... Là, mon feu s'est éteint... quelle scie !..

(Elle souffle.)

## SCÈNE II.

CAMILLE, LA MÈRE MICHEL.

LA MÈRE MICHEL, en entrant.  
V'là vot' pain, mamzelle Camille.

CAMILLE.

Excusez de la peine, mère Michel.

LA MÈRE MICHEL.

Quand on n'a pas d' tête, faut avoir des jambes... Tenez, j' vas d' mon pied léger redescendre vot' cintième pour en affranchir un autre.

CAMILLE.

Ah ! oui... vous allez faire le ménage de mon vis-à-vis... ce jeune peintre d'attributs qui demeure dans l'autre escalier.

LA MÈRE MICHEL.

J' vas lui offrir son congé, à ce damné rapin !

CAMILLE.

On le renvoie donc ?

LA MÈRE MICHEL.

L' ciel en soye béni !.. ça s'tra une fameuse peste de moins dans la maison... C'est gentil garçon... c'est très spirituel... je ne dis pas non... mais, c'est plein de vices !

CAMILLE.

Vraiment ?

LA MÈRE MICHEL.

Ça ne respecte rien sur la terre !.. Hier encore, quand il a rentré, il était un peu... pompette... j'y donne ben vite sa clé... parce qu'une femme seule dans une loge... à ménuit... avec un jeune homme... pompette... c'est risqué !.. V'là-t-il pas que le scélérat se met à tirer mon chat par la queue !.. Et comme je m' récriais

sur l'inconvenance de c' procédé... ecrac !.. Monsieur fait z'une pirouette, me pince la taille, et me dérobe un baiser... assassin !..

CAMILLE.

C' que c'est que la boisson !

LA MÈRE MICHEL.

Gardez donc dans une maison n'honnête un homme qui a l'immoralité de n' pas payer son mois de ménage ?.. un sans-cœur qui fume dans les escaliers, et qui fait la charge des locataires sur les murs !.. Ça devrait êt' puni des galères ! mais le coq civil est si molla... A revoir, mamzelle Camille.

CAMILLE, versant son lait dans un poëlon en cuivre.

Au revoir, mère Michel.

LA MÈRE MICHEL, revenant.

Ah bien ! ous que j'ai donc la cervelle, aujourd'hui ?.. j'oubliais c'te lettre pour vous.

CAMILLE, la prenant.

Une lettre !.. Ah ! c'est encore de M. Bari-goule.

LA MÈRE MICHEL.

Barigoule ?.. c'est l' nom d'une sauce, ça.

CAMILLE.

Non, c'est l' nom d'un homme qui en fait... un ami de papa qui m'a fait avoir la pratique de la lingerie dans la maison où il est maître d'hôtel... et j'ai dans l'idée qu'il s'est mis dans sa grosse tête de m'épouser... (Lisant.) « Ma toute belle, attendez-moi ce matin, j'ai à vous entretenir d'affaires sérieuses... » (S'interrompant.) Pauvre petit ! (Achevant de lire.) « Le feu de mes fourneaux n'est rien auprès de celui dont je brûle pour vos attraits. »

LA MÈRE MICHEL.

Oh ! que c'est bien diqueté !.. Est-ce qu'il est jeune, le particulier ?

CAMILLE.

Il commence fièrement à vieillarder... Mais que voulez-vous ? quand on n'a rien, c'est pas avec 20 sous par jour qu'on peut rester sage, et ma foi ! comme je n'aime personne, autant ce mari-là qu'un autre, d'autant plus qu'il a de quoi...

(Elle va mettre son lait sur le feu.)

LA MÈRE MICHEL, à part.

Voilà bien la jeunesse d'aujourd'hui ! ça ne connaît plus l'amour ; ça veut d'venir millionnaire !

(On frappe.)

CAMILLE.

On y va !..

LA MÈRE MICHEL.

Ne vous dérangez pas... j' vas ouvrir en m'en allant. (Elle ouvre la porte.) Entrez !.. Tiens ! personne !

CAMILLE.

Cependant on a frappé.

BRIOCHARD, poussant la fenêtre, et paraissant debout sur le petit toit.

Peut-on entrer ?

CAMILLE ET LA MÈRE MICHEL.

Ah ! mon Dieu !



# SCÈNE III.

LES MÊMES, BRIOCHARD.

LA MÈRE MICHEL.

C'est lui... cet enragé!

CAMILLE, effrayée.

Mais descendez donc, Monsieur, vous allez tomber.

BRIOCHARD.

Y a pas de danger... on connaît sa gymnastique... Une, deux, levez les bras, pliez les jambes... là... houp!

(Il saute dans la chambre.)

CAMILLE.

Vous m'avez fait une peur!.. La tête aurait pu vous tourner.

BRIOCHARD.

En vous regardant... possible... mais là... jamais!..

CAMILLE.

Mais, enfin, qu'est-ce que vous voulez?

BRIOCHARD.

Rien de plus simple que le motif de mon apparition... j'avais vu monter chez vous notre vertueuse portière...

LA MÈRE MICHEL.

Fais donc ta langue de véroux, serpent!

BRIOCHARD.

Et pour lui éviter la peine de redescendre, puis de regimber, j'ai pris la liberté de venir frapper à votre fenêtre, pour lui dire deux mots d'amitié à cet amour de mère Michel!

LA MÈRE MICHEL.

Nes'agit pas de tout ça, mauvais sujet! Avez-vous de l'argent à me donner?

BRIOCHARD.

Vous payer ce que je vous dois... c'est trop juste... mais c'est vulgaire... Je prétends vous faire un cadeau.

LA MÈRE MICHEL.

Vous?... C'est encore une de vos couleurs de peintre!

BRIOCHARD, avec importance.

Mère Michel, vous avez un cœur!

LA MÈRE MICHEL.

Voui, Mosieur... y a long-temps.

BRIOCHARD.

Un cœur sensible!

LA MÈRE MICHEL.

Dame!.. (A part.) Est-ce qu'il croirait que j'aurais une idée pour lui?

BRIOCHARD, montrant un rouleau.

Eh bien! j'ai songé à retracer les traits de l'heureux mortel qui a conquis votre estime et votre amour...

LA MÈRE MICHEL, à part.

Il voudrait m'offrir son portrait.

BRIOCHARD.

Si les hasards de la vie viennent à vous séparer un jour, cette image charmante rappellera à votre souvenir un être chéri et son peintre fidèle.

LA MÈRE MICHEL.

Du tout... du tout... Je ne permets pas aux hommes de me donner leurs portraits. (Brio-

chard a déroulé le papier; on voit le portrait d'un gros chat.) Ah! c'est le portrait de Gariga!.. c'est lui, c'pauv' amour!

CAMILLE.

Oh! comme il est ressemblant!

LA MÈRE MICHEL.

On dirait qu'il va parler... Ah! jeune artiste, voilà z'un trait!.. Si vous êtes gêné pour vot' quinzaine, n' vous gênez pas.

BRIOCHARD, à part.

Enfoncé la vieille cerbère!

LA MÈRE MICHEL.

Je l'ferai mettre sous verre... (On l'entend miauler dans l'escalier.) Je reconnais sa voix... il vous remercie dans son langage... Me v'là, chéri! me v'là!.. Je me sauve ben vite... il s'rait capable de monter sur les toits, le libertin!..

ENSEMBLE.

Ara de Paris la nuit.

LA MÈRE MICHEL.

C'est ben lui que j' viens d'entendre,  
C't être-là fait mon bonheur!  
Sa voix si douce et si tendre  
A fait palpiter mon cœur!

CAMILLE et BRIOCHARD.

C'est lui qu'elle vient d'entendre,  
Gariga fait son bonheur!  
Sa voix si douce et si tendre  
A fait palpiter son cœur!

(Le chat miaule; la mère Michel sort en courant et en criant : Gariga! Gariga!)

## SCENE IV.

CAMILLE, BRIOCHARD.

BRIOCHARD, à part.

Enfin! la vieille est partie, et me voilà chez la jeune... Je m'y implante!

CAMILLE, à part.

Ça m'a tout l'air d'un prétexte pour s'introduire ici... (Haut.) Dites donc, monsieur mon voisin, maintenant que vous avez rempli le but de votre visite...

(Elle lui montre la porte.)

BRIOCHARD.

Vous voulez que je ferme la porte?... Vous avez raison; ça ne vaut rien d'être entre deux airs.

CAMILLE, se levant.

Du tout, du tout... vous ne me comprenez pas... Je vous prie de...

(Elle fait le même geste.)

BRIOCHARD.

Très bien, très bien... Vous ne me renvoyez pas, mais vous me priez de sortir.

CAMILLE.

Dame! j'ai de l'ouvrage... faut que je me dépêche bien vite de déjeuner.

BRIOCHARD.

Tiens, vous n'avez pas déjeuné... comme ça se trouve bien... ni moi non plus.

CAMILLE.

Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?

BRIOCHARD, se frappant le front.

Ma voisine !

CAMILLE.

Mon voisin !

BRIOCHARD.

Il vient de me pousser une idée flamboyante !

CAMILLE.

Au sujet de mon déjeuner ?

BRIOCHARD.

Et du mien, ne vous en déplaît... Réunissons nos comestibles, mettons notre couvert sur la même table, et au lieu de nous embêter royalement et séparément, nous allons rigoler une minute... A deux, on jase, on fait connaissance... ça n'engage à rien, et c'est gentil comme tout ! Hein ? ça y est-il ?

CAMILLE.

Non, Monsieur, non, ça n'y est pas... Eh bien ! a-t-on jamais vu !

BRIOCHARD.

Je gage que vous allez dire oui.

CAMILLE.

Mais, Monsieur, je ne vous connais pas... je ne sais pas seulement votre nom.

BRIOCHARD.

Vous voulez savoir mon nom ?.. Loulou Briochard, vingt-trois ans, peintre en décors et en attributs ; loyer, 60 francs par an... une petite mansarde ; obligé d'ouvrir la porte et la fenêtre quand je passe ma redingote... de plus, non imposé, non éligible... Gelé l'hiver, rôti l'été, v'là mon caractère.

Ain de l'Apollichaire.

Je vis crân'ment au jour le jour,

Et de l'av'nir je n' m'inquiét' guère...

Place au soleil, un peu d'amour...

V'là tout c' que j' désir' sur la terre.

Je dédaign' la propriété,

Et même j'ai mis par prudence

Tous mes chagrins au Mont-d'-Pitié.

Et j'ai perdu la r'connaissance.

Mes chagrins sont au Mont-d'-Pitié,

Et j'ai perdu la r'connaissance.

CAMILLE, à part.

Il est bien plus amusant que M. Barigoule.

BRIOCHARD.

Allons, c'est dit... ça y est... Je fournis le dessert... (Il tire de sa poche un fromage enveloppé dans du papier.) un délicieux boudon !..

CAMILLE, vivement.

Raffiné !.. Je l'adore !..

BRIOCHARD.

J'en étais sûr !

CAMILLE, hésitant.

Oui, ça serait drôle... je ne dis pas... mais...

BRIOCHARD.

Quoi donc ?

CAMILLE.

C'est que je n'ai que deux sous de lait à vous offrir... ce n'est guère restaurant... Ah ! atten-

dez... un peu de sucre... de la fleur d'orange... le pain coupé bien mince...

BRIOCHARD.

Voilà le potage trouvé ! (A part.) Elle a mordu !

CAMILLE.

Encore une idée !..

BRIOCHARD.

Une idée pour le premier service ?

CAMILLE.

Si nous faisons une omelette ?.. J'ai là sur ma cheminée des œufs frais... de la semaine dernière.

(Elle va à son armoire.)

BRIOCHARD.

Oh ! Dieu ! les omelettes !.. c'est mon triliom-phe !.. J'en ai fait une un jour dans un chapeau. Passez-moi le beurre !

CAMILLE.

Ah ! je n'en ai pas.

BRIOCHARD.

Diab !.. Parbleu ! si vous n'avez pas de beurre, il y en a chez la fruitière.

CAMILLE.

Oui, mais... franchement... je devais rendre cet ouvrage-là aujourd'hui... et...

BRIOCHARD.

Rien dans les mains... rien dans les poches... Bagatelle !.. Est-ce que je ne suis pas là pour faire face à cette dépense ?.. Justement, il me reste vingt-cinq centimes, calcul décimal. C'est toute ma fortune.

CAMILLE.

Dites donc, mon voisin, sans m'en apercevoir, j'ai donné dedans votre idée flamboyante !

BRIOCHARD.

Ce n'est pas un crime !.. Ah ! Camille ! délicieuse Camille !.. Je ne vous en dirai pas davantage pour l'instant, mais au dessert, je compte vous offrir mon ame.

CAMILLE.

Vous seriez mieux de prier la mère Michel de vous offrir sa poêle.

BRIOCHARD.

Ca y est... Et en même temps je prendrai ma couronne pour vous en faire hommage, ô ma reine !

ENSEMBLE.

Ain de M. Nergoot.

Dépêchons,

Et bientôt nous ferons

En ces lieux,

Tous les deux,

Un repas délicieux !

BRIOCHARD, prenant Camille par la main.

Entre nous, au festin,

Puiss' le p'tit dieu malin,

Pour combler mon espoir,

V'nir s'asseoir !

(Il lui baise la main.)

REPRISE ENSEMBLE.

Dépêchons, etc.

(Briochard sort en courant.)



SCÈNE V.

CAMILLE; puis, BARIGOULE.

CAMILLE, seule.

Décidément, le voisin est très gentil... et ma foi! tant pire pour le qu'en dira-t-on?... Dame! quand on ne fait pas de mal!

BARIGOULE, en dehors, criant.

Monsieur, Monsieur, prenez donc garde... vous avez écrasé mon chapeau!

CAMILLE.

M. Barigoule!.. J'avais oublié sa visite. C'est singulier, ce matin, ça ne m'aurait pas contrariée... et maintenant...

BARIGOULE, entrant par le fond, et montrant son chapeau aplati.

Il a parfaitement aplati mon chapeau, ce Monsieur... Quelle platitude... Bonjour, charmante Camille!

CAMILLE, prenant son cabas.

Adieu, M. Barigoule.

BARIGOULE.

Comment, adieu!.. quand j'arrive!

CAMILLE.

Il faut que je sorte bien vite... Je suis en retard pour ma journée...

BARIGOULE.

Plus de journée pour vous, Camille, plus de travail mercenaire!.. Je brise vos aiguilles, je démanche vos ciseaux!..

CAMILLE.

Mon gagne-pain!.. Merci, par exemple!

BARIGOULE.

Vous ne savez pas, une bonne farce?... Je viens vous offrir ma main, ma fortune et mon cœur.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu!

BARIGOULE.

J'ai vu le papa, hier. C'est une affaire arrangée. Je vous épouse d'aujourd'hui en quatorze.

CAMILLE.

Mais, Monsieur, et mon consentement, à moi?... car, enfin, il me semble que celui de papa ne suffit pas.

BARIGOULE.

Petite dissimulée!.. tu veux en vain me cacher ta défaite... Avoue que, comme le mien, ton cœur est bouillant.

CAMILLE.

Ça ne bout pas du tout.

BARIGOULE.

Ça mijotte, au moins, ça mijotte.

CAMILLE.

Ah! ça, plus je vous regarde, plus je me demande quelle drôle d'idée vous avez eue de vous mettre à m'aimer.

BARIGOULE.

Pourquoi je t'ai aimée, enfant!.. pardonne-moi de te tutoyer, c'est que toi seule, par ta taille de cigale, me rappelle les grâces de ma première épouse.

CAMILLE.

Était-elle gentille?

BARIGOULE.

C'était vous... jeune, fraîche, mince comme ça!.. C'était l'union la mieux assortie... la plus paisible... jamais le moindre nuage jusqu'au jour... jour fatal... c'était à l'époque des cosques... Je crus sentir en rentrant un parfum de cuir de Russie... j'étais jaloux... elle était vive, quoique douce... et, dans la chaleur de l'explication, elle me pocha l'œil gauche.

CAMILLE.

Elle vous a battu?

BARIGOULE.

A plate couture...

CAMILLE.

Et enfin?..

BARIGOULE.

J'eus recours...

CAMILLE.

Aux tribunaux?

BARIGOULE.

Non, aux cataplasmes. Elle pensa sans doute qu'il me serait impossible de la revoir d'un bon œil... aussi dès cet instant elle échappa à toutes les recherches que j'aurais pu faire pour la retrouver. (Tirant son mouchoir.) J'appris plus tard qu'elle était décédée aux îles Marquises ou n'importe où... Je la pleurai long-temps... je la pleure encore de temps à autre, mais je me fais une raison, et je me console en pensant que je ne la verrai plus.

CAMILLE.

C'est malheureux, tout d' même, de perdre une si bonne femme.

BARIGOULE.

C'est une existence de sucre et de miel que vous seule pouvez me rendre, ô Camille... Aussi, je ne bouge pas de cette place que vous ne m'avez fait l'avenir le plus tendre. (Il s'assied.) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

BRIOCHARD, en dehors.

Cinq sous, cinq sous

Pour montrer notre ménage, etc.

CAMILLE, à part.

Oh! mon Dieu! et l'autre qui monte l'escalier... Il faut absolument que le gros s'en aille.

BARIGOULE, assis.

Eh bien! petite farouche?

CAMILLE.

Eh bien! Monsieur Barigoule, de vous voir si bon mari, ça donne à penser... Aussi, je n'hésite plus à vous le dire: Allez vous promener.

BARIGOULE, se levant.

Comment! que j'aille me promener...

CAMILLE.

Allez vous promener aux Invalides; j'irai moi-même dans la journée... et devant mon père... je dirai tout...

BARIGOULE.

O bonheur!..

CAMILLE.

Mais allez tout de suite... tout de suite...

BARIGOULE, à part.

Comme elle est pressée! (Haut, prenant

sa canne et son chapeau.) Oui, oui, ma Céleste, j'y vais, ou plutôt j'y vole... Je suis jeune, je suis adolescent... J'ai vingt ans, ou tout au plus vingt et-un-ans.

(Briochard a paru au fond avec la poêle sur l'épaule, un pain en forme de couronne sur la tête et une botte de radis à la main. Camille lui a fait signe de se taire.)

CAMILLE, à part.

Il était temps !

BARIGOULE.

Air de Strauss.

Sans adieu, ma brunette,

Grisette

Coquette ;

Pour ma petite femme

Mon âme

S'enflamme ;

Le fourneau qui pétille

Et grille,

Ma foi !

Est moins une fournaise

De braise

Que moi.

Oui, déjà je me crois dans mon ménage.

Ah ! de bonheur je me sens étouffer.

(Il lui baise la main.)

BRIOCHARD, levant sa poêle.

Pour calmer ses transports, avant le mariage,

J'ai bien envie de le coiffer.

(Il s'arrête sur un geste de Camille.)

ENSEMBLE.

BARIGOULE.

Sans adieu, ma brunette,

Grisette,

Coquette, etc., etc.

CAMILLE.

Battez vite en retraite,

Grisette

Simplette.

Ces mots trop pleins de flamme

Me troublent au fond d' l'âme ;

Le fourneau qui pétille

Et grille,

Je crois,

Est moins une fournaise

De braise,

Ma foi !

BARIGOULE.

Au revoir!... au revoir !

(Camille reconduit Barigoule jusqu'à la porte, sur la reprise, de manière à ce qu'il ne voie pas Briochard.)

## SCÈNE VI.

CAMILLE, BRIOCHARD.

BRIOCHARD.

Ce que je viens d'entendre là est-il bien possible !.. Comment, Mamzelle, c'est votre prétendu... cette grosse curiosité.

CAMILLE.

Monsieur Briochard, je vous prie de traiter plus poliment l'homme qui doit être mon mari.

BRIOCHARD.

Lui, votre mari!.. ça ne se peut.

CAMILLE.

Et pourquoi, je vous prie?

BRIOCHARD.

Je vous dirai ça au dessert... car item je commence à avoir un drôle d'appétit. Et vous ?

CAMILLE.

Oui... ça vient... Ah ! mon lait bout... je vas faire la soupe.

(Elle retire le lait.)

BRIOCHARD.

C'est ça, abandonnez-moi le fourneau ! moi je vas composer l'omelette.

(Il met un tablier blanc qui se trouve sur une chaise, puis il se met à frotter la poêle avec du papier.)

CAMILLE, à part, en coupant le pain dans le lait.

Vrai, il gagne beaucoup à être connu, le voisin...

BRIOCHARD, mettant la poêle sur le feu et cassant les œufs.

Dites donc, Camille !..

CAMILLE, se fâchant.

Hein!.. Camille!..

BRIOCHARD.

Pardon!.. Mamzelle Camille... J'ai entortillé la fruitière... elle s'est lancée dans des avances téméraires, elle m'a fait crédit d'une botte de radis.

CAMILLE.

Oh ! nous allons avoir un repas splendide.

BRIOCHARD.

Un festin des dieux de l'Olympe... (A part.) Quelle chance pour toi, Briochard !

CAMILLE.

Aidez-moi à mettre la table.

BRIOCHARD.

Voilà!.. voilà!.. (Il appuie sur une chaise le manche de la poêle.) Ah ! nous allons donc nous livrer au charme de la bonne chère ! Voyons, le potage!.. quel fumet!.. Et mon omelette?.. la voilà qui se dore.

CAMILLE.

Mon voisin, sans vouloir vous offenser... vous m'avez l'air d'être un peu porté sur les aliments.

BRIOCHARD.

Moi, je le confesse... j'aime à gobichonner... c'est mon défaut!.. J'étais né pour être chanoine...

ENSEMBLE.

AIR : Rocher de Saint-Malo.

La bonne cuisine !

Quelle odeur!.. quell' mine!



Nous déjeunerons, ma foi !  
Mieux que chez un roi.

(Pendant le milieu, Camille met le poëlon sur la table et place des chaises.)

BRIOCHARD.

Que d' vieux Crésus de la banque  
Envieraient notre repas ;  
Car, à table, c' qui leur manque ,  
Dieu merci ! ne nous manqu' pas ;  
En fait d'cuisinier, l'on dit,  
Que l' meilleur c'est l'appétit !

REPRISE ENSEMBLE.

La bonne cuisine ! etc., etc.

BRIOCHARD.

Servez le potage.

CHAMPION, en dehors.

Merci, mère Michel, merci... Je monte pas vite à cause de ma jambe.

CAMILLE, effrayée et se levant.

Dieu !.. c'est papa !

BRIOCHARD.

Ah ! quelle tuile ! quelle cheminée !..

CAMILLE.

Vite... vite, sauvez-vous !

BRIOCHARD,

Il me verra sortir... Ah ! par là (Il s'élance vers la fenêtre.) Diable, les maçons ont retiré la planche ; c'est égal, j' vas sauter, pour ne pas vous compromettre...

CAMILLE, le retenant.

Non... non... je vous le défends !.. Oh ! Dieu !.. si vous alliez vous tuer !..

BRIOCHARD.

Ça vous ferait de la peine?... vrai !.. O bonheur !

( Il lui baise la main. )

CHAMPION, frappant en dehors.

Camille !.. c'est moi !.. ton père !

(Briochard se glisse sous la table; Camille se met devant.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHAMPION, en invalide.

CHAMPION, en entrant.

J' suis-t'y bête !.. la clef était à la porte. Bonjour, fille.

CAMILLE.

Bonjour, papa !

CHAMPION.

Eh ben !... t'embrasse pas ton chef de file.

(Camille l'embrasse.)

BRIOCHARD, sous la table et soulevant un coin de la nappe.

Oh !.. je bisque !.. je grince !..

CHAMPION.

Tiens, t'es toute seule ?

CAMILLE.

Ah ! mon Dieu, oui, toute seule.

CHAMPION.

Je croyais trouver Barigoule ici.

CAMILLE.

Ah ! oui, M. Barigoule... c'est vrai, j'oubliais... (Plus vite.) Il est allé vous chercher aux Invalides ; il a dit qu'il était très pressé... qu'il n'avait pas l' temps d'attendre.

BRIOCHARD, sous la table.

J' devine la frime.

CHAMPION, ôtant son chapeau et son sabre.

Ma foi, j'en suis bien fâché... mais il attendra... T'es toujours si contente de me voir, que tu m'en voudrais, j'en suis sûr, si je m'en allais avant de déjeuner... (Montrant la table.) Tu t'as souvenu que c'était samedi mon jour de sortie matinale... Tu t'as dit : Papa Champion va venir... il cassera une croûte avec sa fille.

CAMILLE, embarrassée.

Oui... oui... c'est ça !

CHAMPION.

Ah ! qu' t'es amour !..

BRIOCHARD, à part.

Vieux meuble, va.

CHAMPION, tirant de sa poche une demi-bouteille.  
Je fournis le liquide, le vin du gouvernement, et je te promets que je vas manger comme quatre.

BRIOCHARD.

Dieux ! il va dévorer mon omelette !

CHAMPION.

A table ! à table !

ENSEMBLE.

Ain précédent.

CHAMPION.

La bonne cuisine,  
Quelle odeur ! quell' mine !  
Nous déjeunerons, ma foi,  
Mieux que chez un roi.

CAMILLE.

Là d'ssous je devine  
Qu'il fait triste mine,  
Je lui donnerais, je croi,  
Tout' ma part à moi !

BRIOCHARD, à part.

Je fais, j'imagine,  
Une triste mine,  
Moi qui me croyais, ma foi !  
Plus heureux qu'un roi.

(Camille et Champion se mettent à manger. Briochard s'arrache les cheveux et le rideau baisse.)

## DEUXIÈME TABLEAU.

Une loge de portière. Une porte au fond, donnant sur l'allée de la maison. A droite, presque à l'avant-scène, un poêle dont le tuyau transversal se perd dans la cheminée. A droite, au fond, à côté de la porte, un portrait d'homme dans un vieux cadre. Dans le coin, un bahut chargé de mauvaises assiettes, de pots en terre, etc. etc. Sur l'avant-scène, une table chargée de vieux bas et de toutes sortes de hardes; à côté de la table, un fauteuil en tapisserie usée. Sur le fauteuil, un gros chat qui dort.

## SCÈNE VIII.

LA MÈRE MICHEL, seule.

(Au lever du rideau, elle est assise sur un petit tabouret placé auprès du poêle; elle écume le pot au feu qui est sur le poêle.

V'là mon pot au feu qui commence à aller. La bonne petite écume !.. (La mettant dans une assiette.) Faut rien perdre dans les petits ménages... Tiens, Gariga.. (Se levant.) Ah ! il dort !.. Faut pas troubler son repos... (Lui passant la main sur le dos.) Ce cher petit amant de mon cœur... il trouvera ça bon en s'éveillant.

(Elle met la soucoupe sous la table.)

## SCÈNE IX.

BRIOCHAR, LA MÈRE MICHEL.

BRIOCHAR, entrant et jetant sa casquette par terre.  
Que le diable emporte l'invalidé !

LA MÈRE MICHEL.

Qué qu'vous avez donc, M. Briochard ?

BRIOCHAR.

J'ai... j'ai... que je suis abîmé... assassiné... Gueuse de chance, va !

(Il se laisse tomber sur une chaise.)

LA MÈRE MICHEL.

Je vous croyais-t-en train de déjeuner là haut.

BRIOCHAR, se levant.

Il m'a passé sous le nez le déjeuner !.. quand mamzelle Camille a entendu le papa... la peur lui a pris, il a fallu me dissimuler sous la table.

LA MÈRE MICHEL.

Bah !..

BRIOCHAR.

Il a tout mangé jusqu'aux miettes, l'antropophage.

LA MÈRE MICHEL.

Mais comment qu'vous avez fait pour vous sauver ?

BRIOCHAR.

Je me suis glissé jusqu'à la porte, à plat ventre... comme un lézard, pendant que le vieux chauvin s'était levé pour boire à la santé de son Empereur.

LA MÈRE MICHEL.

Ah !.. ah !.. ah !.. ce pauvre jeune homme !

BRIOCHAR.

Où !.. riez !.. riez !.. moi je ris jaune.

LA MÈRE MICHEL.

Ça vous allait, le petit tête-à-tête.

BRIOCHAR.

Eh bien ! oui... ça m'allait... parce que cette jeune fille... ce voisinage... Fin, finale... voilà plus de trois semaines que je suis amoureux.

LA MÈRE MICHEL.

De mamzelle Camille ?

BRIOCHAR.

Je l'aime... je l'idole... toqué à mort... quoi !..

LA MÈRE MICHEL.

Ah !.. c' pauvre garçon qu'est toqué !

BRIOCHAR.

Mais ce qui me chiffonne l'âme, c'est qu'il y a un mariage sur le feu... qui se mitonne; aussi je veux en avoir le cœur net, et si vous voulez bien le permettre, je m'installe ici pour guetter le départ du vieux.

LA MÈRE MICHEL.

A vot' aise... à vot' aise... Moi aussi j'ai connu l'amour... dans les temps... mais parce que j'ai passé la trente-troisième, il paraît que ça n'mord plus ..

BRIOCHAR.

Ainsi vous consentez que je reste ?

LA MÈRE MICHEL.

J'ai rien à vous refuser à vous... Tiens... en parlant de ça, comment qu'vous trouvez ce cadre-là !

BRIOCHAR.

Dame... assez bien... C'est-peut être le portrait d'un homme que vous avez aimé ?

LA MÈRE MICHEL.

Ah ben ! oui... joliment !.. C'est l'portrait d' mon mari... mon défunt... Ça m'embête de l'avoir toujours là sous les yeux, comme un remords.. Faut qu'vous me rendiez le service d'y mettre Gariga !

BRIOCHAR.

Avec plaisir, mère Michel.

LA MÈRE MICHEL.

Et pour la peine, puisque vous n'avez pas déjeuné... je vous donnerai l' premier bouillon de l'estime.

BRIOCHAR.

Ah !.. ça m'va... ça me gante !.. (Il soulève le couvercle.) Hum !.. comme ça flatte l'odorat !.. C'est dommage qu'il n'y ait pas là dedans des panais, des poireaux, des carottes.

LA MÈRE MICHEL.

Taisez-vous donc !.. v'là le marché qu'arrive. (Remontant au fond.) Dites donc Mesdemoiselles, passez donc, pas si vite !



SCÈNE X.

LES MÊMES, JULIE, MANETTE, le panier sous le bras et chargées de toutes sortes de provisions.

MANETTE et JULIE, en entrant.

Bonjour, mère Michel.

LA MÈRE MICHEL.

Vous êtes bien fières aujourd'hui.

JULIE.

Fières... avec vous... par exemple !

MANETTE.

Ça va bien, la santé ?

LA MÈRE MICHEL.

Vous êtes ben honnête, ben gentille, mamzelle Manette... mais quand vous vous aviserez d'y rentrer à des deux heures du matin comme c'te nuit...

MANETTE.

Chut !,, taisez-vous donc !

JULIE.

Comment, Manette, vous rentrez à des heures pareilles.

MANETTE.

C'est la faute de l'omnibus... Je demande une correspondance pour la Bastille... on me descend à la Madeleine.

JULIE, riant.

Ah !.. ah !.. ah !

BRIOCHARD, de même.

Ah ! ah ! elle est bonne, mamzelle Manette.

LA MÈRE MICHEL.

A propos... mamzelle Julie, on est venu vous demander.

JULIE.

Moi !.. qui donc ?

LA MÈRE MICHEL.

Pardine... ce jeune cuirassier... vot' petit cousin de six pieds.

JULIE.

Chut ! taisez-vous donc !

MANETTE.

Vous avez un cousin de six pieds, Julie.

LA MÈRE MICHEL.

C'pauvre garçon m'a dit qu'il avait toujours des douleurs... qu'il aurait encore de besoin de cognac pour se frictionner, et qu'il se recommandait à vous pour une bouteille de vieille.

MANETTE, riant.

Ah ! ah ! ah !

BRIOCHARD, de même.

Ah ! ah ! le cuirassier est un pompier !

LA MÈRE MICHEL.

M. Briochard... écumez donc mon pot, sans vous commander.

(Elle prend une prise.)

MANETTE.

Tiens... vous avez l' pot aujourd'hui ?

LA MÈRE MICHEL.

Même que c'est désolant... faut s'passer de légumes... la porte est si mauvaise... une baraque de maison.

MANETTE, à part, à la mère Michel.

Prenez ceux-là... les petits cadeaux entretiennent les portières.

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! merci, M<sup>lle</sup> Manette.

MANETTE.

Vous ne direz rien à Madame au sujet de cette nuit ?..

LA MÈRE MICHEL.

Par exemple !..

(Elle prend les carottes et les donne à Briochard.)

BRIOCHARD, bas.

Quelle carotte de longueur.

(Il se met à les gratter avec un couteau.)

JULIE, à part, à la mère Michel.

Mère Michel... un bel abattis de dinde, ça ferait-il mal dans votre pot ?

LA MÈRE MICHEL.

Dame... ça ne l'empoisonnerait pas.

JULIE.

Prenez celui-là.

LA MÈRE MICHEL.

Ben obligé, M<sup>lle</sup> Julie.

JULIE.

Ne parlez pas du cousin à mon maître.

LA MÈRE MICHEL.

Pus souvent !..

JULIE.

Vous comprenez ?.. un vieux garçon, c'est si bête...

LA MÈRE MICHEL.

Faut pas y troubler son repos à c't homme !

(Elle prend l'abattis.)

MANETTE et JULIE.

A revoir, mère Michel.

(Elles sortent.)

LA MÈRE MICHEL.

A revoir mes petits agneaux. (A Briochard.) V'là comme ça se joue !

Air : de Marianne.

C'est une rente journalière  
Que doit payer, comm' de raison,  
A la cuisin' de la portière,  
Chaque cuisin' de la maison ;  
Sur tout c' que j' vois,  
Comme aux octrois

Sans me gêner, moi j' prélève des droits !  
Carott's, panais... vienn' du second...  
V'là du troisièm' l'abattis de dindon !

(Mettant dans le poêle tout le charbon du panier.)

Mais pour que ça marche plus vite,  
J' veux faire un vrai feu de banquier...  
Souffitez !.. c'est l' charbon du premier  
Qui chauffe la marmite !

BRIOCHARD, soufflant.

Mère Michel !.. vous êtes une femme de génie... dans votre genre... Quel bouillon d'amour que ça va me faire ! (Se levant.) Allons, chaud... pendant que ça bout, donnez-moi Gariga.

LA MÈRE MICHEL.

Vous trouverez tout c' qui vous faudra là dedans mon boudoir.

(Elle lui indique la porte à droite.)

## ENSEMBLE.

Acte : de Paris la Nuit.

Le bouillon,  
Je le crois, sera bon.

A l'ouvrage,

Du courage.

Et bientôt dans ce beau cadre-là

On verra

Figurer Gariga!

(Après l'ensemble, Briochard sort en emportant le cadre. On voit aussitôt Cupidon paraître au fond.)

## SCÈNE XI.

LA MÈRE MICHEL, CUPIDON.

LA MÈRE MICHEL, allant s'asseoir.

Pauvre petit chat!.. quel plaisir de l'avoir là, toujours devant les yeux, au lieu de ce hibou!

(Elle se met à raccommorder des bas.)

CUPIDON, au fond, sans entrer.

Ma jolie femme.

LA MÈRE MICHEL, souriant.

Hein? qu'est-ce qui m'appelle?

CUPIDON, entrant.

Y a-t-il quelque chose pour moi, aujourd'hui?

LA MÈRE MICHEL, avec humeur.

Ah!.. c'est encore vous, mauvais garnement?

CUPIDON.

Oui, la mère, oui... c'est moi... Cupidon, chiffonnier de naissance et philosophe nocturne... La fine fleur du faubourg Saint-Marceau... l'orgueil de ma race!

LA MÈRE MICHEL.

Elle est jolie, vot' race!

CUPIDON.

Mais, oui... les femmes ne me trouvent pas dépourvu de charmes. On a l'œil assez provocateur, la moustache pas mal séductrice... et le coup de croc tout à fait conquérant.

(Il ramasse une loque et la jette dans son mannequin avec prétention.)

LA MÈRE MICHEL.

C'est bon... c'est bon... en attendant il n'y a rien pour vous ici.

CUPIDON.

Quesi... que si... grosse méchante... là-bas, dans la petite cour où que les cuisinières vident les restes.

LA MÈRE MICHEL.

Y en apas, qu'on vous dit.

CUPIDON.

Vous êtes donc la mère tant pire à c' matin? Est-ce que vous auriez la migraine?.. ou si c'est ce que il y a de l'ognon dans nos petites amours?

LA MÈRE MICHEL.

Les amours!.. y a beau temps qu'on n'y joue plus à ce jeu-là!

CUPIDON.

Ah! ma chère, que je vous plains!. L'amour

est tout pour une âme tendre!.. il inspire toutes les vertus, il développe dans le cœur des mortels les plus nobles sentiments!.. (Il enlève avec son croc un vieux bas sur le fauteuil de la mère Michel et il le jette dans son mannequin.) Mais moi qui vous parle... je ne voudrais pas de la vie pour six bl. ncs, s'il fallait renoncer à Cupidon!

LA MÈRE MICHEL, brusquement.

Allons... allons, débarrassez-moi le plancher, et plus vite que ça.

CUPIDON.

Ah! je vous croyais une plus belle âme!.. empêcher le pauvre monde de faire son commerce... refuser de méchants os.

LA MÈRE MICHEL.

Ah ça! c'est donc ben précieux que vous en êtes si avide?

CUPIDON.

Et les companies hollandaises!.. faut donc pas des os... pour faire du bouillon... des consommés que les Parisiens croient avaler du velours!

LA MÈRE MICHEL.

Si j'aurais cru par exemple!..

CUPIDON, apercevant le chat.

Ah! ciel de Dieu, la belle bête! le joli animal, est-il dodu!.. Et quelle palatine!

LA MÈRE MICHEL.

N' touchez pas à mon chat!

CUPIDON.

Qué beau râle!

LA MÈRE MICHEL.

Mais n' touchez donc pas à mon chat.

CUPIDON.

C'est pas un lapin... c'est un lièvre. Ah ben! je m'étonne plus que j'ai vu le père Lustucru qui rôdait à l'entour d'ici.

LA MÈRE MICHEL, effrayée.

Le père Lustucru?

CUPIDON.

Une connaissance à moi... un mercandier.

LA MÈRE MICHEL.

Un mercandier?.. Qué qu' c'est que cet oiseau-là?

CUPIDON.

C'est l'intitulé d'un négociant en comestibles.. l' rival à M. Chevet... Le mercandier, voyez-vous, ça vend à tous les gargots des filets de caniches, des fricandeaux de veau posthume, de bifteaks de bucéphale... et des gibelottes des matous! enfin, le mercandier entreprend toutes les imitations de comestible?

LA MÈRE MICHEL.

Eh ben! après?.. Qu'est-ce que ça me fait à moi tout ça?

CUPIDON.

Voui?.. Eh ben! prenez-y garde... Pauvre innocent... si tu savais quelle casserole te menace.

LA MÈRE MICHEL.

Lui, Gariga!

CUPIDON.

Suffit... vous êtes trop méchante pour que je vous conte ça... Adieu, mère Michel...



LA MÈRE MICHEL.

Eh ! dites donc... M. Cupidon... n' soyez pas cachotier... et on vous laissera aller dans la petite cour.

CUPIDON.

Vrai ?.,

LA MÈRE MICHEL.

Est-ce que vous croyez que le père Lustucru serait capable de commettre un assassin sur Garra.

CUPIDON.

A preuve qu'il l'a déjà vendu pour être sauté aux champignons.

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! miséricorde !

CUPIDON.

Même qu'il s'est réservé la fourrure pour s'en faire un gilet à l'encontre de ses rhumatismes.

LA MÈRE MICHEL.

Et moi qui avais la bêtise de ne pas vouloir vous écouter... Merci... honnête Cupidon !

CUPIDON.

Tiens, pardi.. service pour service.

LA MÈRE MICHEL.

Si vous étiez plus propre, je vous embrasserais.

CUPIDON.

Non... n' vous dérangez pas pour ça... Sans adieu... J' vais faire ma petite état ! (Caressant le chat.) Oh ! le joli animal...

LA MÈRE MICHEL.

Mais sauvez-vous donc !

CUPIDON.

J'aime tant les bêtes !.. Les bêtes et mon épouse, v'là tout mes caprices. Je crois que les bêtes passent avant.

NASTASIE, chantant dans la coulisse.

Vivre loin de ses amours...

N'est-ce pas mourir tous les jours ?

LA MÈRE MICHEL, le poussant.

J'entends du monde qui vient... une locataire...

CUPIDON.

Ah ! c'est mame Nastasie.

LA MÈRE MICHEL.

Vous la connaissez ?

CUPIDON.

Pardine, je l'appelle Stasie... Je la vois tous les jours faire sa négoce à la grande air !

NASTASIE, entrant.

Vivre loin de ses amours,

CUPIDON, achevant l'air avec elle.

N'est-ce pas mourir tous les jours ?

NASTASIE, se détournant avec horreur.

Ah !.. l'horreur !

CUPIDON.

Oh ! c'te pomme de canne !.. (Saluant.) Madame, j'ai bien l'honneur !

(Il sort en chantant.)

Les gueux,

C'est des gens heureux

Ils s'aiment entr'z'eux, etc.

## SCÈNE XII.

LA MÈRE MICHEL, NASTASIE.

NASTASIE, accrochant sa clef à un clou.

Comment, mère Michel, vous recevez des êtres pareils dans vot' loge ! la lie du peuple !

LA MÈRE MICHEL.

Bah !.. bah !.. chacun gagne sa vie comme il peut... n'est pas rentier qui l' voudrait.

NASTASIE.

Au fait... cette observation est très-sage ! Ah ! mère Michel, qui nous aurait dit, quand nous avions quinze printemps, que nous serions réduites, à notre automne, vous à tirer le cordon, moi à débiter des saucisses en plein vent ?

LA MÈRE MICHEL.

Certes... je n'avais pas-t-été z'éduquée pour un pareil état !

NASTASIE.

Et moi donc !.. J'étais née pour rouler sur l'or et les pierres précieuses.

ENSEMBLE.

Mais les hommes !.. les hommes !..

NASTASIE.

Ah ! je les ai trop aimés... les ingrats ! c'est eux qu'a causé toutes mes peines ! sans eux l'éventaire de la friteuse n'aurait pas fatigué cette taille qui fut délicate et voluptueuse !.. Le soleil du carreau de la halle n'aurait pas flétri ce teint qui fut de lys et de rose.

LA MÈRE MICHEL.

Sous quel règne, s'il vous plaît ?

NASTASIE.

Sous la restauration, ma chère ! c'est à cette époque que remontent mes triomphes et mes peines de cœur. Et c'est un homme... un blond frisé qui m'a réduite à le pleurer toute ma vie...

LA MÈRE MICHEL.

Vous en étiez donc folle ?

NASTASIE.

Oui, folle... et je la suis toujours... C'est une passion qui me mine, qui me fera mourir de consommation !.. C'était, comme j'ai en l'honneur de vous le dire... sous la restauration... du temps des cosaques et des anglaises !

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! voui !

NASTASIE.

Un lien légitime venait de m'unir à mon Albert... ah ! si vous l'aviez vu !.. une tête de sérapihin... une jambe d'ablée... une taille de page !.. On dit aussi que de mon côté j'étais pas mal ficelée !.. Enfin nos jours s'écoulaient dans une douce langueur.. nous nous aimions comme doivent s'aimer le rossignol et la fauvette... heureux temps !..

LA MÈRE MICHEL.

Heureux âge !

NASTASIE, changeant de ton.

Madame !.. un beau matin la fauvette, en faisant son ménage, découvre dans le gilet du rossignol... un poulet !..

LA MÈRE MICHEL.

Un poulet !..

NASTASIE.

Unelettre d'amour !

LA MÈRE MICHEL.

Jésus... Est-il possible ?

NASTASIE.

C'était un rendez-vous que lui donnait pour la veille au soir... devinez qui...

LA MÈRE MICHEL.

Dame...

NASTASIE.

Une Anglaise !.. goddam !. Il me trompait, le lâche !.. pour une vile étrangère.

LA MÈRE MICHEL.

Et ça se passa tranquillement.

NASTASIE.

La fauvette, toujours douce et timide, eut recours aux larmes... au désespoir... mais le ros-sig-nol démasqué devint un vautour... un émou-chet, et au lieu de se justifier... il me pocha l'œil droit !

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! l'horreur !.. battre une femme du sexe.

NASTASIE.

S'il s'en était tenu là !.. une calotte, entre époux... ça se donne, ça se rend... c'est une échange de procédé... mais tout me porte à croire que le monstre suivit l'étrangère dans sa patrie. Pauvre délaissée, Nastasie n'avait plus qu'à mourir ou à se consoler... J'hésitai long-temps... Enfin, dans un accès de désespoir.. J'optai pour la consolation !

Aza du Fou de Tolède.

Pour consoler mon pauvre cœur de colombe,

Cherchant quel'un

Dans mon guignon v'là d'abord que je tombe

Sur un grand brun;

Mais le brigand, cultivant moins mes charmes

Que mes gros sous,

J' me dis un blond sèch'ra peut-êt' mes larmes,

Consolons-nous ?

Mais soi-disant pour aller à la pêche,

Le petit gueux,

Me planta là sans m' laisser une mèche

De ses cheveux !

J' me dis alors, Ma chère, en fait d' caprice :

Ça s'ra plus doux,

J' n'en aurai plus que pour le *rogomisse*,

Consolons-nous !

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! c'est-à-dire que c'est tout juste mon histoire...

NASTASIE.

Allons, ma commère, séchons nos pleurs : une petite goutte réjouit l' cœur... Venez avec moi.. justement l' voisin à l'ne petit cent-ept-ans... une violette.

LA MÈRE MICHEL.

Ah ben ! ça y est ! M. Briochard... jetez un coup d'œil sur ma porte, sans vous commander...

BRIOCHARD, en dehors.

Où, mère Michel !

NASTASIE, découvrant le pot.

Mâtin !.. qué z' yeux qu'il a !

ENSEMBLE.

Nos seuls arours, maintenant,

C'est l' rogomisse,

Consolons-nous !

(La mère Michel et Nastasie sortent. En même temps Briochard rentre, tenant à la main le cadre dans lequel il a mis le portrait de Gariga.)

## SCÈNE XIII.

BRIOCHARD, les voyant sortir.

Tiens, M<sup>me</sup> Nastasie, la friteuse du cinquième. (Montrant le portrait.) J'espère que j'ai bien gagné mon bouillon.

(Il accroche le cadre.)

CHAMPION, s'arrêtant dans l'allée devant la porte de la loge.

Allons, adieu, fille... Ton omelette était excellente et j'ai crânement bien déjeuné.

BRIOCHARD.

Comme ça me refait la jambe !

CHAMPION.

Je verrai tantôt Barigoule, et nous arrangeons ce mariage-là vivement.

BRIOCHARD.

Il paraît que ça chauffe !

CAMILLE.

Adieu, papa !

(Champion l'embrasse et s'éloigne.)

## SCÈNE XIV.

BRIOCHARD, CAMILLE.

CAMILLE, entrant dans la loge.

Ah ! enfin, M. Briochard, je vous revois !.. Avez-vous déjeuné ?

BRIOCHARD.

Oh ! Maman, ne vous occupez pas de mon estomac. (Montrant la marmite.) Il a des espérances... et si mon cœur pouvait en dire autant...

CAMILLE.

Ecoutez, M. Briochard, parlons raison. Je vous préviens que si vous avez l'idée de me faire la cour pour le mauvais motif, bien le bonsoir... connais pas.

BRIOCHARD.

Pour le mauvais motif !.. mais je vous épouserai plutôt deux fois qu'une.

CAMILLE.

Voilà qui est parler... Mais en se mariant, il ne faut pas se mettre la corde au cou. Vous m'avez dit que vous étiez peintre... C'est bien... Mais si toutes vos pratiques sont comme le chat de la mère Michel, ça n'est guère...



BRIOCHARD.

Ça n'est même rien du tout; mais attendez donc.... J'ai appris qu'il existe à Paris un prince italien qui a à son service une trentaine de marmitons, un cuisinier élève de Carême... et, notwithstanding, il lui manque ce que j'ai trop, hélas ! Ce Lombard est dépourvu d'appétit.

CAMILLE.

Eh bien ! qu'est-ce que ça vous fait ?

BRIOCHARD.

Minute !.. pour stimuler la paresse de son estomac, ce Vénitien a imaginé de faire peindre dans la salle à manger une collection de homards, saumons, coqs de bruyère, chevreuils et autres volatiles appétissants dans l'intérêt de sa gourmandise.

CAMILLE, vivement.

Et c'est vous qui avez l'entreprise ?

BRIOCHARD.

C'est-à-dire, je désire l'avoir... mais comme je ne suis pas connu, je n'ai pas reçu de réponse.

CAMILLE.

Ça n'est pas encourageant.

BRIOCHARD.

Mais, enfin, si je parvenais à réussir, est-ce que vous hésiteriez, ô Camille, à vous jeter dans mes bras !

CAMILLE.

Dame !.. il faut parler de ça à mon père, M. Briochard.

BRIOCHARD.

Amour des amours, je vous devine... Aussi je jure de changer de peau, comme un boa... je deviens piocheur à mort et je gagne de la monnaie, à prendre un fiacre tous les dimanches.

CAMILLE.

Du tout !.. du tout !.. pas de folies.

BRIOCHARD.

Eh bien ! non... vous avez raison. Tenez asseyons-nous là, et causons de notre petit budget.

CAMILLE.

Ça y est.

(Ils s'assoient auprès de la marmite.)

~~~~~

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, CUPIDON; puis, LA MÈRE MICHEL.

CUPIDON, paraissant à la porte.

La mère Michel et la friteuse sont en train de siffler une goutte sur le comptoir; c'est le moment, c'est la bonne heure. (Apercevant Camille et Briochard.) Diable ! du monde !.. ( Il fait un mouvement de retraite.)

CAMILLE, à Briochard.

Nous aurons six chaises et une commode.

BRIOCHARD.

Il ne faudra pas oublier quatre casseroles pour faire la pot-bouille.

(Ils continuent à voix basse.)

CUPIDON, revenant.

Ah ! c'est des amoureux... connu... ça rou-

coule et ça n'entend rien. Gariga est plongé dans un doux sommeil... Allons, oh ! l'enlèvement des Sabines ! (Il prend le chat et le met dans un sac qu'il jette dans son mannequin.) A c't' heure, décollons le billard ! ( Il va pour sortir et se rencontre avec la mère Michel qui rentre.) Oh ! la propriétaire de l'objet.

(Camille et Briochard se lèvent et cessent de parler à voix basse.)

LA MÈRE MICHEL.

Tiens !... vous êtes encore ici, l'Amour ?

CUPIDON.

Je voulais vous remercier, avant de partir, de la bonne récolte que j'ai faite.

LA MÈRE MICHEL.

Eh ben !.. où est donc Gariga ?

CUPIDON.

Votre moumoutte... Vous verrez qu'il se sera ensauvé... il sera allé à la fête de Saint-Cloud, en lapin... Imprudente, je vous avais pourtant prévenue...

LA MÈRE MICHEL, appelant Gariga.

Gariga ! Gariga !..

(Le chat miaule dans le mannequin.)

BRIOCHARD.

Il est là... dans le carquois de l'Amour.

(Il ferme la porte.)

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! gueusard ! gredin ! libéré !.. M. Briochard, au nom de l'humanité, sauvez les jours de c't infortuné !

BRIOCHARD.

Attendez, attendez... (Il démanche le balai.) Je vais bien vous le faire rendre !

CUPIDON.

Oui, viens un peu t'y faire mordre !

(Il saisit une chaise.)

BRIOCHARD, s'avançant avec le balai.

A nous deux, dieu de Cythère !

ENSEMBLE.

Air des Cheval légers.

CUPIDON.

Tu vas recevoir une danse !

Je suis ferré pour le combat !

T'auras beau prendre sa défense,

Mon vieux, j'emporterai le chat.

BRIOCHARD.

Tu vas recevoir une danse !

Je suis ferré pour le combat !

T'auras beau te mettre en défense,

Mon vieux, tu vas rendre le chat.

LA MÈRE MICHEL et CAMILLE.

Monsieur, protégez l'innocence !

Sauvez, sauvez ce pauvre chat !

De grace, prenez sa défense

Contre un infâme scélérat !

(Pendant cet ensemble, Briochard presse vivement Cupidon, qui pare avec sa chaise, tout en reculant et en tournant autour du poêle. A la fin de l'air, Briochard porte un coup plus vigoureux,

mais Cupidon a fait un saut en arrière, et le manche à balai de Briochard tombe sur la marmite, qu'il brise; tout le contenu tombe dans les cendres.)

BRIOCHARD.

O destin! j'ai cassé la marmite!

(Il reste atterré; la mère Michel tombe sur une chaise, Camille la soutient. Cupidon profite de ce moment pour tirer le cordon et filer. L'orchestre joue forte l'air : *C'est la mère Michel qu'a perdu son chat.*)

(La toile baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

### TROISIEME TABLEAU.

La cuisine des Invalides. Au milieu de la scène, les fourneaux et deux grandes marmites. Dans le fond à droite une porte donnant dans une seconde pièce servant de laboratoire et de rôtisserie. A gauche, à l'avant-scène, une porte de sortie devant laquelle se promène un invalide.

#### SCENE I.

BARIGOULE, CUISINIERS, SERVANS.

(Au lever du rideau, les cuisiniers et les servans apprêtent les fourneaux, nettoient les marmites et les casseroles. On voit dans la salle du fond des cuisiniers qui préparent des viandes sur des tables.)

CHOEUR.

Air de Charles VI.

Gais marmitons, travaillons, faisons diligence!  
Pour le repas  
De nos soldats  
Ne flânon pas.  
Pour ces héros, vieux soutiens de la France,  
Gais marmitons, ne flânon pas.

BARIGOULE.

Quelle activité! quelle discipline!.. (Otant son chapeau.) Enfants, je suis content de vous.. (Au chef.) Mon vieux, je te félicite... tu commandes à une armée qui me fait envie!.. Ah! c'est un beau poste qu'on t'a donné là... c'est une marmite honorable.

LE CHEF.

Que diable viens-tu faire aux Invalides?

BARIGOULE.

Je cherche mon beau-père.

LE CHEF.

Tu es remarié?

BARIGOULE.

Je vais l'être, ami... Je suis à la veille de con-voler en secondes noces.

LE CHEF.

Et quelle est l'infortunée?

BARIGOULE.

Farceur... c'est la fille d'un brave! la fille du père Champion.

LE CHEF.

Ah! oui, un vieux bêtât!.. (A part.) Ils se-ront bien assortis,

BARIGOULE.

On m'a dit qu'il serait bientôt de faction à la cuisine, et je ne me doutais pas, en venant l'at-tendre ici, que je rencontrerais un ami, un frère d'armes!

LE CHEF.

Dis donc, tu permets, n'est-ce pas?.. le ser-vice...

(Ils se donnent une poignée de main.)

BARIGOULE.

Le service avant tout... Va donc, va donc!

LE CHEF.

Si tu veux venir avec moi, tu nous verras manœuvrer.

BARIGOULE.

Ça va!

LE CHEF.

Cuisiniers, à vos rangs!..

(Tous les cuisiniers se rangent des deux côtés de la scène.)

BARIGOULE.

Très bien!.. beau mouvement... de l'ensem-ble.

LE CHEF.

Premier peloton, à la viande!.. Deuxième pe-loton, aux légumes!..

BARIGOULE.

Pas accéléré, marche!

REPRISE DU CHOEUR.

Gais marmitons, etc.

(Pendant la reprise, le chef et le premier peloton sor-tent par le fond; le second peloton par la gauche. Barigoule a suivi le chef. Il ne reste plus en scène que le factionnaire, qui se promène silen-cieusement devant la porte de gauche.)



## SCÈNE II.

LE FACTIONNAIRE ; puis, BARBILLON,  
RISSOLÉ.

PREMIÈRE VOIX, sortant d'une des marmites.  
Eh ! Rissolé !

DEUXIÈME VOIX, sortant de l'autre marmite.  
Qui est-c' qu'appelle ?... Est-ce toi, Barbil-  
lon ?..

PREMIÈRE VOIX.

Parbleur !.. As-tu fini ta besogne ?

DEUXIÈME VOIX.

Dans l'instant... Et toi ?

PREMIÈRE VOIX.

Moi, je me repose une minute dans mon ou-  
vrage.

DEUXIÈME VOIX.

Comment, tu te reposes !

BARBILLON, élevant la tête au-dessus de la  
marmite.

Dame ! y'là deux heures que je récure, c'est  
échinant !

RISSOLÉ, même jeu.

Tu ne risques rien, si on te pince à te pro-  
mener là dedans de long en large.

BARBILLON.

C'est toujours les nouveaux qui attrapent les  
corvées... c'est abusif !

RISSOLÉ.

Laisse donc, t'as pas de nerf !

BARBILLON.

On s'croirait dans la marmite du diable !

RISSOLÉ, sautant.

Allons, hup !..

BARBILLON, de même.

Hup ! servez le bouilli !

(Ils sortent de leurs marmites.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, BRIOCHARD.

(Briochard a boutonné sa redingote, tiré son faux-  
col, et mis son chapeau en arrière.)

BRIOCHARD, entrant.

Enfin, m'y voilà donc, dans cette cuisine mons-  
tre !..

LE FACTIONNAIRE, arrêtant Briochard.

Monsieur, on n'entre pas sans permission.

BRIOCHARD.

Oh ! yes... on avait déjà dit à moi... mais j'é-  
tais une étrangère... une gentleman de Lon-  
don...

BARBILLON.

Tiens ! c'est un english !

BRIOCHARD.

Je voyageais pour visiter la France... je avais  
une... une passe-porqué.

BARBILLON, s'approchant.

Hein ? comment a-t-il dit ?.. une...

LE FACTIONNAIRE.

Une ?..

BRIOCHARD.

Une passe-porqué... Je pouvais montrer à  
vous...

(Il fouille dans sa poche.)

BARBILLON.

Ah ! bien... bien !.. un passeport... Il écorche  
la langue... (A Briochard.) Milord, vous pouvez  
t'être admis à visiter ce local... (Au factionnaire.)  
c'est de droit... avec un passeport.

LE FACTIONNAIRE.

C'est bien... restez.

BRIOCHARD, entrant.

Oh ! vous permettez ?..

(Il donne une poignée de mains à l'invalidé.)

BARBILLON, à Rissolé.

Un Anglais !.. c'est cousu d'or... c'est très  
généreux !

BRIOCHARD, à part.

Si, grace à ce baragouin d'outre-mer... et à  
mon faux-col, qui me donne l'air assez milord,  
je pouvais parvenir à... (Il ouvre la bouche et  
fait un geste significatif.) car je suis toujours à  
jeûn... je ne sais pas si vous le savez... Es-  
sayons !.. je m'occuperai ensuite de trouver le  
père de nos amours.

(Il regarde autour de lui.)

BARBILLON, à Rissolé.

Il vient visiter l'établissement... c'est clair...  
Je vas lui demander ça en anglais... je sais la  
langue... j'ai servi dans une taverne, chez Kat-  
comb... (A Briochard.) Pardon, Milord... Mi-  
lord vouloir visiter cuisine ?

BRIOCHARD.

Good morning sir... how do you do ?

RISSOLÉ, à Barbillion.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

BARBILLON.

Ça veut dire, avec plaisir, je vous donnerai  
cent sous.

RISSOLÉ.

Cent sous !.. (Il ôte son bonnet, et passe à  
côté de Briochard, en lui faisant des salutations.)  
Milord !

BRIOCHARD, à part.

Ils me prennent pour un banquier. (Haut.)  
C'était ici qu'on fabriquait le gobichonement ?

BARBILLON.

Oui, Milord, voilà la marmite pour la soupe.

BRIOCHARD.

Oh ! ce petit marmite ?

BARBILLON.

Ceci vous représente la cuiller à pot.

(Il montre une cuiller de trois à quatre pieds de  
long.)

RISSOLÉ.

Ceci, l'écumoire.

(Même jeu.)

BRIOCHARD.

Et le soupe... il était bon ?

BARBILLON.

Excellente, Milord.

BRIOCHARD.

Je serais très satisfaite si je pouvais goûter  
cette potage... C'était possible ?

BARBILLON.

Oui, Milord... on peut goûter le potage... le bœuf.

BRIOCHARD.

Le beef aussi... très bien... je goûterai le beef!

BARBILLON.

Puis, nous avons par là le rôti, les légumes.

BRIOCHARD.

Je goûterai aussi... je voulais goûter tout... tout le cuisine... J'étais très joyeuse si je pouvais dire dans mon péttrie que j'avais goûté le cuisine des vieux jambes de bois françaises... (A part.) Je vais diner comme à la maison d'Or. (Haut.) Allons, monsieur la cuisinière, goûtons la soupe, if you please!

BARBILLON.

C'est que, Milord, ce n'est pas encore l'heure.

BRIOCHARD, altéré.

Oh! ce n'était pas l'heure du mangement.

BARBILLON.

Le diner n'est que pour quatre heures... et il en est deux.

BRIOCHARD.

Oh! goddam! fichtre! saperlote! je souis vexé!.. (A part.) J'ai une chance atroce, ma parole d'honneur!

BARBILLON.

Tenez, Milord, voilà qu'on apporte le bœuf pour le pot au feu, et le veau pour le rôti.

(On voit passer quatre hommes qui portent un bœuf entier sur leurs épaules.)

BRIOCHARD.

Oh! c'était cette petite animal qui faisait le bouilli!

UNE VOIX, au fond.

Faites entrer les légumes!

BARBILLON, répétant.

Faites entrer les légumes!

(On voit passer une charrette à bras pleine de toutes sortes de légumes.)

BRIOCHARD.

Mais toutes ces choses avaient le mine d'être excellentes et très bons!.. (A part.) Et ça me passerait sous le nez comme l'omelette de Camille et le bouillon de la mère Michel?.. Non, non... mille millions de fois, non!.. Je ne sors pas d'ici sans prendre quelque chose... quand je devrais avaler les pièces de quarante-huit qui sont à la porte! (Haut.) Monsieur la cuisinière, en attendant le diner, je voulais continuer le visite à moi.

BARBILLON.

Si Milord veut venir par ici... c'est la rôtisserie... la cuisine des chefs... Eh! mais, j'y pense, il y a sur le feu un haricot de mouton... je le ferai goûter à Milord dès qu'il en sera état.

BRIOCHARD.

Oh! très bien!.. (A part.) L'eau m'en vient à la bouche... (Haut.) Allons voir le mouton dans le haricot.

ENSEMBLE.

Aix de Charlot.

BRIOCHARD, à part.

Pour un milord, pour un richard,  
Je passe ici, la bonne aubaine!  
De ce diner, sans trop de peine,  
J'espère bien prendre ma part.

BARBILLON, à part, à Rissoié.

C'est un milord, c'est un richard,  
Pour nous, amis, la bonne aubaine!  
De pièces d'or sa poche est pleine,  
Nous en aurons chacun not' part.

(Ils sortent par le fond. En même temps on voit relever le factionnaire.)

## SCENE IV.

CHAMPION, en faction.

C'est bon, c'est bon... je la connais ta consigne. Rien à faire, ça ne s'oublie pas. (Se promenant.) Quel bon déjeuner j'ai fait ce matin... L'plaisir de voir ma fille, l'omelette qui était supérieure, tout ça m'avait mis en joie... et j'ai failli en manger l'ordre et me faire flanquer à la salle de police... Mais que diable Barigoule peut-il donc avoir de si pressé à me conter?.. Est-ce que, par hasard, il aurait çangé d'idée? mille z'yeux!

CAMILLE, en dehors.

Mais, venez donc... suivez-moi... Papa doit être par ici, on me l'a dit.

CHAMPION.

Hein! qu'est-ce que j'entends?

## SCÈNE V.

CHAMPION, CAMILLE, BARIGOULE.

BARIGOULE, entrant et donnant le bras à Camille.  
C'est ma foi, vrai, le voilà dans l'exercice de sa faction.

CHAMPION.

Comment, ensemble?..

BARIGOULE.

Oh! nous sommes au mieux... une douce harmonie règne dans nos cœurs.

CHAMPION, à Barigoule.

Je m'attendais bien à vous voir, vous, gros père... (A sa fille.) Mais toi, par exemple...

BARIGOULE.

Voici le mot de la charade : amour et candeur! Cet ange qui vous doit le jour, heureux père! a voulu dans sa naïveté me faire en votre présence seulement l'aveu des sentimens qui l'agitent en ma faveur.

CHAMPION.

Trésor, va!

BARIGOULE.

Et je profite de la circonstance, beau-père pour vous inviter à diner...



CHAMPION, enchanté.

Z'à dîner!..

BARIGOULE.

Ce soir... dans l'hôtel dont je suis le maître... d'hôtel... ah! ah! ah!... un repas de fiançailles!..

CHAMPION.

Adopté!.. J'aurai la permission.

BARIGOULE.

Et nous réglerons l'ordre et la marche de la cérémonie.

(Ils causent bas, en se montrant Camille avec admiration.)

CAMILLE, à part.

Allons, ma résolution est prise; il n'y a plus qu'un peu de courage à avoir.

## SCENE VI.

LES MÊMES, BRIOCHARD, revenant du fond.

BRIOCHARD, se frottant les mains.

Le haricot de mouton avance... (Les apercevant.) Oh! si je pouvais, sans être vu... Ah!.. (Il saute sur le fourneau, et de là il se glisse dans la marmite, où il disparaît.)

CHAMPION, passant auprès de Camille.

Allons donc, fille, pas de mystère et d'yeux baissés... J'entends rien à toutes ces finesses. L'ami Barigoule t'affectionne, tu y correspondds, il t'épouse aux yeux du gouvernement... et enlevé à la baïonnette.

BARIGOULE.

Vous jetez dans la poêle... un tour de feu.. servez chaud, et voilà ce que c'est.

BRIOCHARD, passant la tête.

Tu vas pas te taire, gros monstre.

CAMILLE.

Mais, papa, il me semble que dans tout ça j'ai bien la permission de donner mon petit avis.

BARIGOULE.

Donne-le, chérie, donne-le ton petit avis.

CAMILLE.

Ecoutez, M. Barigoule. La franchise, c'est ce qu'il y a de mieux... Vous croyez que je vous aime... c'est ce qui vous trompe.

BRIOCHARD, s'oubliant.

Bravo!..

(Il se recache.)

CHAMPION et BARIGOULE.

Hein?

BARIGOULE.

Moi, je n'ai rien dit.

CHAMPION.

Tu oses avouer que tu ne l'aimes pas.

BARIGOULE.

Si c'est pour me faire cette confidence-là, chère amie, que vous m'avez fait dépenser six sous d'omnibus.

CAMILLE..

Ce matin... j'aurais peut-être consenti à vous épouser... mais depuis... depuis...

CHAMPION, impatienté.

Eh bien! quoi? depuis..

CAMILLE.

Dame! depuis... j'ai réfléchi, et comme je ne voudrais pas vous tromper, je préfère vous dire tout de suite la vérité... je crois que j'aime quelqu'un.

BRIOCHARD, s'oubliant encore.

Très bien!

(Il se recache.)

BARIGOULE, à Champion.

Comment, très bien!

CHAMPION.

Eh! je n'ai pas soufflé le mot... les oreilles vous tintent. (A Camille, avec une colère concentrée.) Ah! Mamzelle aime quelqu'un, et peut-on savoir quel est ce particulier là?..

CAMILLE.

Un jeune artiste... un peintre... qui est mon voisin... qui a de très belles espérances...

BARIGOULE.

Quelque rapin râpé!

CAMILLE.

Il m'a fait l'aveu de son amour, et je lui ai dit qu'es'il obtenait le consentement de papa...

CHAMPION, se contenant avec peine.

Ah! c'est juste, il faut mon consentement.

BRIOCHARD, à part.

Voici l'instant de me montrer.

CHAMPION, éclatant.

Eh bien! il n'a qu'à venir me le demander... ce beau séducteur. Je le coupe en deux comme une carotte.

BRIOCHARD, se recachant.

Merci, par exemple.

CHAMPION.

Ecoute bien ce que tu vas entendre, toi.. Tu épouseras l'ami Barigoule, tu l'aimeras, tu le chériras... ou je te déshérite de... ma tendresse!

CAMILLE, froidement.

Vous ne ferez pas ça, mon père.

CHAMPION.

Ah! je ne ferai pas ça... Et pourquoi, s'il vous plaît?

CAMILLE.

Parce que vous vous souviendrez du passé... vous vous souviendrez que ma mère, dans les temps, vous a préféré à un homme vieux et riche que ses parents voulaient lui faire épouser, et que vous avez été très heureux en ménage, vu que la jeunesse est faite pour la jeunesse, comme vous me l'avez répété vingt fois quand j'étais petite.

BARIGOULE, à part, faisant la grimace.

Ceci est une pierre dans mon jardin.

CHAMPION, au moment interdit.

La jeunesse... la jeunesse... c'était bon pour autrefois... aujourd'hui ça n'est plus ça. Sans compter qu'il faut obéir à ses parents... Et tu obéiras, mille-z-yeux... et tu diras oui devant M. le maire.

CAMILLE.

Je te dirai non, non... et mille fois non!

CHAMPION.

Tais-toi!

CAMILLE.

Ah ! Et voilà comme ça s'arrange..

Non, non, je ne prendrai jamais  
Qu'un mari qui saura me plaire.

CHAMPION, se montant.

Me résister!.. Pourtant tu me connais.

CAMILLE.

Oh ! c'est que je tiens de ma mère.

CHAMPION.

Prends garde, ou tu t'apercevras,  
Si tu me fais mettre en colère...  
Que j'ai la main au bout du bras...

(Il lève la main sur elle ; Camille reste calme et le regarde.)

BARIGOULE.

Elle est très brave, et ne recule pas !

CAMILLE.

C'est que je tiens aussi de mon père.

CHAMPION.

Eh bien ! non, je ne te battraï pas... mais  
j'ai dit que ça serait, et ça sera !

(En ce moment deux cuisiniers versent deux seaux  
d'eau dans la marmite où se trouve Briochard.)

BRIOCHARD, criant.

Ah ! au secours!.. arrêtez!.. il y a du monde.

CAMILLE, à part.

Cette voix !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES CUISINIERS.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BRIOCHARD.

Ah ! je suis noyé de fond en comble ! La per-  
che !

C'est lui !

CAMILLE, à part.

BRIOCHARD, paraissant.

Je demande à tremper dans la souscription au  
bénéfice des inondés.

LE CHEF.

Monsieur!.. que faites-vous là dedans ?

BRIOCHARD.

Je visite l'intérieur de l'établissement.

CHAMPION.

Ce n'est pas une raison.

BRIOCHARD.

Vous en désirez une autre... je vais vous la  
donner. (Il sort de la marmite et s'avance tout  
mouillé.) Je venais pour avoir l'honneur de  
vous demander la main de Mamzelle votre fille.

CHAMPION.

Ma fille !

BARIGOULE.

C'est mon heureux rival !

BRIOCHARD.

Je vous ai aperçus ensemble, et pour prendre  
l'air du bureau, il m'est venu l'heureuse idée  
de me dérober dans cette marmite vide... image  
de mon estomac !

CHAMPION.

Vous allez me faire l'amitié de décamper...  
et plus vite que ça !..

TOUS.

Oui... à la porte !

BARBILLO, accourant avec une assiette à la main.

Milord... milord!.. le haricot de mouton est  
à point... si vous désirez le goûter...

LE CHEF, repoussant Briochard qui va saisir l'as-  
siette.

Lui, un milord... c'est un intrigant !

TOUS.

A la porte!.. à la porte !

BRIOCHARD.

Je demande à m'expliquer devant ce vieux  
héros.

TOUS, entourant et poussant Briochard.

A la porte ! à la porte !

BRIOCHARD, criant et se débattant.

Je proteste... je demande à dire mon carac-  
tère.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dépêchons, vite à la porte,

C'est un intrigant !

Qu'il marche, ou sinon qu'on l'emporte,

Dépêchons, vite à la porte !

C'est un intrigant !

Il faut l'éloigner vivement.

(Briochard résiste, donne des coups de pied et des  
coups de poing, et l'on est obligé de l'emporter.  
Pendant qu'une partie des cuisiniers se sont em-  
parés de lui, d'autres montent sur les fourneaux,  
y mettent du bois, soufflent le feu, remuent avec  
des cuillers à pot, ou autres ustensiles monstres,  
ce qui se trouve dans les marmites, d'autres achè-  
vent d'y verser de l'eau, de la viande, des légu-  
mes; enfin, le service est dans toute son activi-  
té.)

(Le rideau baisse.)



QUATRIÈME TABLEAU.

L'intérieur d'une grande cuisine. Des tables, des fourneaux. Toutes sortes d'ustensiles en cuivre et en fer sont pendus aux murailles ou au plafond. On voit aussi des pièces de viande et des volailles préparées. A gauche, un petit cabinet en saillie avec une petite fenêtre, en face du public. A gauche; une porte. Au fond, l'entrée principale conduisant dans le restaurant. Auprès de la porte un grand tuyau en fer blanc venant de l'étage supérieur, et par lequel les garçons commandent les plats demandés.

SCÈNE VIII.

LARIDON, CUISINIERS.

(Au lever du rideau, le chef de l'établissement et quatre ou cinq cuisiniers et marmitons s'occupent à différens ouvrages de cuisine.

CHOEUR.

AIR :

Qu'au travail on s'applique,  
Songeons, en cet instant,  
A soigner la pratique  
De l'établissement.

UNE VOIX, venant de l'étage supérieur.

Côte pannée, tête vinaigrette.

LARIDON, répondant.

Ça va !.. ça marche... ça n'arrête pas. (Regardant sa montre.) L'heure des déjeuners est passée, celle des diners n'est pas venue, et nonobstant le consommateur abonde dans mon restaurant... Il faut avouer que j'ai là une belle entreprise !

UN GARÇON, entrant.

Eh bien ! ma côte est-elle prête ?

UN CUISINIER, lui donnant un plat.

La voilà.

LE GARÇON.

Et ma tête ?

LARIDON.

On va te la donner.

LE GARÇON, à un marmiton qui le pousse en passant et fait tomber sa côtelette par terre.

Prends donc garde, animal... voilà ma côtelette par terre.

LARIDON, donnant un plat au garçon.

La tête demandée.

LA VOIX, d'en haut.

Gibelotte pour deux !

LARIDON, criant.

De la gibelotte ? il n'y en a pas.

LE GARÇON, revenant sur ses pas.

Comment, il n'y en a pas... On en a promis pour aujourd'hui à tous les habitués.

LARIDON.

Ah ! dame... le gibier est d'un rare... mais j'attends mon fournisseur ordinaire... pourvu que le gaillard ait fait bonne chasse... (On frappe à la porte de droite.) Ah ! on a frappé au petit escalier... c'est lui, sans doute. (Au garçon.) Va vite porter tes plats.

LE GARÇON, sortant.

Oui, bourgeois,

(Le garçon sort.)

LARIDON, aux autres cuisiniers.

Et vous, regardez bien si personne... (Il ouvre la porte.) Entrez.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CUPIDON.

CUPIDON.

Salut, Monsieur Laridon et la compagnie.

LARIDON.

Vous êtes sûr qu'on ne vous a pas vu entrer dans l'allée noire.

CUPIDON.

Soyez paisible. Je m'ai dissimulé dans l'ombre... invisible comme la comète.

LARIDON.

Vous arrivez bien tard aujourd'hui.

CUPIDON.

Ah ! dame... j'ai resté long-temps à l'affût. (Donnant son sac.) Voilà le gibier.

LARIDON.

C'est bon ! je vais reconnaître son nombre et sa qualité.

(Il prend le sac et entre dans le petit cabinet.)

LE GARÇON, rentrant.

Ah ! te v'la donc, chasseur sans fusil !

CUPIDON.

Oui, mon fiston, et j' n'ai pas brûlé ma poudre aux mogneaux.

LE GARÇON.

Oh ! tu es t' un malin dans ton genre.

CUPIDON.

Dame... oui... je chiffonne pour faire aller ma maison et placer sur le grand-livre... quant aux bénéfices de la chasse, c'est différent... consacrés aux jouissances de la table et au luxe effréné de la toilette.

LE GARÇON.

Ah ! ben... elle est jolie, ta toilette !.. Dis donc... te revient-il cher, ce paletot-là ?

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

CUPIDON.

De quoi?... est-ce qu'on aurait l'intention de blaguer avec pépère ?.. V'la-t-il pas du beau monde pour faire votre esbrouffe ? Des accessoires de gargotes, des ronds de serviettes... Vous rincez les verres, voilà la différence... moi, je les vide, voilà la récompense. Je me fais du jabot ! Oh ! mon état... je t'idole... Je suis hureux quand je joue du clavecin sur des bons petits tas de chiffons ! Chiffonnier !.. Es-sayez donc un peu de l'être, vous autres !.. D'a-

bord et d'un, faut naître dans la partie pour avoir le droit de chiffonnage dans la capitale! Ensuite, faut être en position d'exposer des capitaux.

TOUS.

Des capitaux!

LE GARÇON.

Pourquoi donc faire?

CUPIDON.

Patente, 3 f. Un mannequin neuf, 2 f. 50. Un crochet et son manche, 75 c. Une lanterne, 1 f. 60. — Total, 7 f. 85 c.

LE GARÇON.

Tant que ça!

CUPIDON.

Ah! c'est dur à lâcher... mais on trouve des commanditaires. Après ça, faut savoir piger les bons endroits, caresser les concierges... flatter l'autorité. Tiens, v'là l'air que j' prends quand elle passe, l'autorité... L'œil câlin... l' crochet au port d'arme... L' dos tourné, zut, je chante sur ma guitare.

Oh! c'te balle,  
Qu'on l'emballe,  
Ca f'ra d'l' honneur  
A l'emballeur!

LARIDON, rentrant.

Ah! mon compte y est. Voilà votre argent.

CUPIDON.

En vous remerciant, Monsieur Laridon.

BRIOCHARD, en dehors.

C'est bon... c'est bon... je connais le chemin de la cuisine.

CUPIDON, effrayé.

Ah! ciel!.. cette voix... c'est celle du défenseur de Gariga.

LARIDON.

Sauvez-vous... qu'on ne vous voie pas.

CUPIDON.

Partez, muscade!

(Il sort en emportant un gigot qu'il prend sur la table. Laridon referme la porte sur lui. Briochard entre.)

## SCÈNE X.

BRIOCHARD, LARIDON, CUISINIERS.

BRIOCHARD, entrant.

Bonjour, cousin.

LARIDON, lui tirant l'oreille.

Te v'là donc, mauvais sujet.

BRIOCHARD.

Ça va bien, la santé?

LARIDON.

Et la tienne?

BRIOCHARD.

Hum!.. Pour l'instant, je couve un fameux rhume de cerveau.

LARIDON.

Ah!.. tiens... il est tout mouillé.

BRIOCHARD.

Mouillé, trempé, traversé... J'ai reçu une averse... Et comme je passais par ici... j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas une place au coin de votre feu pour sécher mes hardes.

LARIDON.

Ah! si tu n'as que ça à me demander, ne te gêne pas.

BRIOCHARD.

Homme généreux! (Il ôte son paletot et va le placer devant la cheminée sur une chaise.) Et puis cousin, par la même occasion, je voulais vous demander...

LARIDON.

De l'argent?... je n'en ai pas!

BRIOCHARD.

Oui, mais vous pouvez m'en faire gagner.

LARIDON.

A toi?... Tu veux travailler?... T'es donc bien changé?

BRIOCHARD.

Je suis amoureux, voilà le fait, mais amoureux sans espoir de bonheur... Une petite femme délicieuse... une taille...

LA VOIX, d'en haut.

Une mauviette!

BRIOCHARD.

La plus jolie tête...

LA VOIX.

Une poitrine nature.

BRIOCHARD.

Des mains potelées...

LA VOIX.

Et deux pieds poulette.

BRIOCHARD.

Voilà son signalement... quant au père, c'est un féroce... un sauvage...

LA VOIX.

Un bœuf.

BRIOCHARD.

V'là tout le tableau de famille!.. Un invalide qui a la petitesse de préférer de l'argent au génie, et qui va marier sa fille à un vil cuisinier.

LARIDON.

Eh! dis donc, toi!

BRIOCHARD.

Je n'ai pas l'intention de mécaniser votre état, cousin... au contraire... je viens sans façon vous demander...

LARIDON.

Tout ce que je peux faire, c'est de t'offrir un morceau à manger, si le cœur t'en dit.

BRIOCHARD.

Ma foi, cousin, c'est pas de refus. (A part.) Allons... j'ai besoin de me donner un peu de ton pour me consoler de la perte de Camille... car c'est fini... je vois bien qu'il ne faut plus penser à elle... (Haut.) Vous me donnerez des bonnes choses, hein?

LARIDON.

A ton choix!

BRIOCHARD.

Voyons... par où vais-je commencer?

(Il regarde et réfléchit tout en remettant son paletot.)



LA VOIX.

Une julienne.

BRIOCHARD.

Ah! voilà mon affaire.

LARIDON, à un marmiton qui sert la julienne demandée dans un bol.

Remue... remue ferme... la julienne... Il y a un fond de carottes du mois dernier qui n'en finit pas.

BRIOCHARD.

Comment, un fond de carottes du mois dernier? On ne fait donc pas de la julienne nouvelle tous les jours?

LARIDON.

Jobard! la julienne se renouvelle à chaque saison... c'est bien assez...

BRIOCHARD.

Merci, je prendrai autre chose.

LA VOIX.

Côtelettes de chevreuil.

BRIOCHARD.

Ah! par exemple... ceci me va.

LARIDON.

Monsieur Farfouillard... prenez les côtelettes de mouton, battez ferme... rossez-moi cette viande-là... un doigt de vinaigre... ça fait du chevreuil meilleur que nature.

BRIOCHARD.

Et le consommateur gobe ça?

LARIDON.

Pourvu que le service marche bien et proprement, que la dame du comptoir soit jolie, le consommateur gobe tout.

BRIOCHARD.

Mais le consommateur est...

LA VOIX.

Un melon!

BRIOCHARD.

J'allais le dire... cantalou... grosses côtes!

LE GARÇON, chargé de plats.

Vous n'avez plus rien à me donner?

LARIDON.

Non.

VOIX, dans la coulisse.

Garçon! garçon!

LE GARÇON, sortant.

Voilà! voilà!

LARIDON.

Allons, cousin, fais ton choix; moi je vais donner un coup-d'œil au cellier pour voir si mon beaune première prend de la couleur.

(Il sort par le fond.)

REPRISE DU CHŒUR.

Qu'au travail on s'applique,  
Songeons, en cet instant,  
A soigner la pratique  
De notre restaurant.

(Pendant le chœur, Briochard a remis son paletot et il regarde dans les casseroles. A la fin du chœur on entend un bruit de voix et on voit reparaître Laridon qui veut empêcher la mère Michel d'entrer.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA MÈRE MICHEL.

LARIDON.

Mais, brave femme, je vous dis qu'on n'entre pas dans la cuisine!

LA MÈRE MICHEL, entrant malgré lui.

Mais je suis sûr qu'il est ici... et je veux le voir!

BRIOCHARD.

Tiens... c'est la mère Michel.

LA MÈRE MICHEL.

Ah! mon jeune locataire, que je vous trouve bien à propos... Pas vrai que le scélérat est ici?.. que vous l'avez vu?

BRIOCHARD.

Qui donc?..

LARIDON.

Qui donc?

LA MÈRE MICHEL.

Le ravisseur de Gariga.

LARIDON.

Cette femme est timbrée... Est-ce que je connais M. Gariga?

BRIOCHARD.

Dame! non... je n'ai pas revu votre voleur... Mais qui peut vous faire croire?..

LA MÈRE MICHEL.

V'là c' que c'est! Je m'en allais doucement chez l'apothicaire, acheter une petite drogue pour calmer mes pauv's nerfs... quand je r'connais au bout d'la rue... mon Cupidon et son mannequin qui entrait dans une petite allée noire.

LARIDON.

Diable!

LA MÈRE MICHEL.

J'attends... j'attends... Enfin, j'm'informe à un commissionnaire, un limousin... qui m'dit: Ma jolie femme... vot' chiffonnaie vient souvent là... chez le gargotia.

LARIDON, vivement.

C'est un affreux mensonge. Jamais ni lui, ni ses semblables n'ont pénétré dans ces lieux!

BRIOCHARD.

Le fait est que je n'ai rien vu.

LA MÈRE MICHEL.

Allons... j' m'aurai p't-être trompée... mon pauvre ami a fini sa carrière.

(Elle pleure.)

LARIDON.

Heureusement que l'autre a filé!

(Il remonte.)

BRIOCHARD.

Nous n'avons pas de bonheur aujourd'hui, ma bonne mère Michel... mes amours sont comme les vôtres... enfoncés!

LA MÈRE MICHEL.

Tiens, en parlant d' chat, j'ai vu M<sup>lle</sup> Camille qui vient d' rentrer avec les yeux en compote... et elle m'a donné c' chiffon d' papier pour vous.

BRIOCHARD, prenant le papier.

Je devine... elle me fait ses adieux! (Il lit.)  
« Ne perdez pas toute espérance. » (S'interrompant.) Ah! grand Dieu! (Il lit.) « Vous m'avez

» parlé d'une entreprise que vous sollicitiez...  
 » Faites des démarches. Hâtez-vous... je vous  
 » l'ordonne, et surtout tâchez de réussir ! » Ah !  
 mère Michel !.. quelle joie !.. quel bonheur !  
 Embrassez-moi !

(Il l'embrasse.)

LA MÈRE MICHEL, se défendant.

Eh ben !... eh ben !

BRIOCHARD, dansant de joie.

Tra la !.. la ! la !.. Elle m'aime... elle m'or-  
 donne de réussir... d'avoir du courage... Oh !  
 nom d'un sort... j'en aurai... Je cours chez  
 mon prince... je lui conte la chose en mi-bé-  
 mol... je l'endocrine... je l'empaume, et allez  
 donc !

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! je partagerais-t-y ben vot' joie... si j'a-  
 vais pas à déplorer la mort de mon Gariga !..  
 (On entend miauler.) Dieu ! c'est lui ! c'est sa  
 voix !..

LARIDON.

Oh ! le satané animal !

LA MÈRE MICHEL, regardant de côté et d'autre,  
 ainsi que Briochard.

Gariga ! Gariga !

BRIOCHARD, apercevant le chat, qui se montre à la  
 petite fenêtre du cabinet.)

Ah ! il est là !..

LA MÈRE MICHEL.

Où ça ? où ça ?

LARIDON.

Que le ciel la confonde !

BRIOCHARD.

Mon cousin, vous allez rendre à Madame l'a-  
 nimal ci-inclus... n'est-ce pas ?

LARIDON.

Impossible !.. il est commandé pour un repas  
 de corps.

LA MÈRE MICHEL.

Tu aurais la cruauté de sacrifier Gariga, mons-  
 tre !..

LARIDON.

Allons, allons, qu'on fasse sortir cette vieille  
 folle !

BRIOCHARD.

Ah ! c'est comme ça !.. Eh bien ! je monte dans

la rue.. je m'installe à votre porte, et je dévoile  
 au public tous les secrets de votre gargote.

LARIDON.

Briochard !

BRIOCHARD.

Ah ! tu dé bites des juliennes de trois mois et  
 de la vache pour du chevreuil !..

LARIDON.

Plus bas ! plus bas !

BRIOCHARD.

Et tu veux couronner ton œuvre d'empoison-  
 neur en faisant avaler à tes pratiques des gibe-  
 lottes qui miaulent dans l'estomac !

LARIDON.

Te tairas-tu, misérable !

BRIOCHARD.

Je veux le chat de la mère Michel !..

LARIDON, donnant la clé du cabinet.

Eh bien ! on va vous le rendre.

TOUS.

Ah !..

(Un des garçons va ouvrir le cabinet, la mère Mi-  
 chel s'y précipite.)

LARIDON.

Mais, au nom du ciel !.. tais-toi, tais-toi !..  
 Songe, Briochard, que je suis un père de fa-  
 mille !..

BRIOCHARD.

C'est bon ! n'en parlons plus !

LA MÈRE MICHEL, tenant son chat.

Ah ! je le tiens !.. Le voilà ! le voilà !..

LE GARÇON, rentrant.

Allons, chef... dépêchons !

CHOEUR.

Qu'au travail on s'applique,  
 Songeons, en cet instant,  
 A soigner la pratique  
 De l'établissement.

(Pendant ce chœur, Laridon va ouvrir la porte dé-  
 robée pour faire sortir la mère Michel. Briochard  
 reprend son habit et se heurte avec le garçon,  
 qui laisse tomber ses assiettes. On entend crier  
 en dehors... Garçon ! garçon !..)

(Le rideau baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



## ACTE III.

### CINQUIÈME TABLEAU.

Un carrefour. A gauche est un marchand de vin. A droite est un hôtel de riche apparence avec une porte cochère. On voit aussi les soupiraux qui sont censés donner dans la cuisine. En face du spectateur une maison en construction avec des échelles et des échafaudages. Une rue de chaque côté de cette maison.

#### SCÈNE I.

MARCHANDES, PEUPLE, NASTASIE ; puis,  
HERCULE.

(Au lever du rideau, on voit le tableau animé d'une cuisine populaire. On ne mange pas encore, mais tout se prépare. A droite est une grosse mère assise au milieu d'un rempart de marmites ; à côté d'elle est une autre femme, avec une table chargée d'assiettes dans lesquelles sont des débris de viandes. Près du soupirail des cuisines de l'hôtel, deux petits Savoyards mangent leur pain à la fumée ; à gauche, près du marchand de vin, une troisième femme fait frire des pommes de terre, et met des harengs sur le grill. Nastasie arrive du fond ; elle porte sur son éventaire un fourneau ; elle fait sauter dans sa poêle du lard et des saucisses. Dans le fond, deux ou trois autres marchandes ; l'une d'elles traîne une petite voiture à bras ; elle vend des pommes. On voit des passans aller et venir.)

CRIS DES MARCHANDES.

Ça brûle ! ça brûle ! la bonne friture !

— Du bouillon, des consommés !

— En v'là, des bons arlequins !

NASTASIE, arrivant sur l'avant-scène, et criant après les autres.

Du lard, des belles saucisses !.. Régalez-vous, mes pratiques, ça brûle ! ça brûle !.. (Arrêtant un ouvrier cordonnier qui passe.) Parlez-moi donc, jeune homme !.. on vous accommodera... Dites-moi seulement vot' goût, méchant !

L'OUVRIER, regardant dans la poêle.

Ponah ! j'aime pas le lard !

NASTASIE.

Va donc, ruiné !.. T'es-t-y pas roi de France pour manger des ortolans... feignant !

LA FRITEUSE.

De quoi, Nastasie ?.. Veux-tu pas fluencher Monsieur ?.. s'il aime mieux un n'hareng... s'il trouve ça plus comme il faut !.. (A l'ouvrier.) En voulez-vous, mon joli blond, des bien frais, c'est une crème !.. 4 sous ces beaux-là !

L'OUVRIER.

Quatre sous ! merci !.. ils sont salés les z'harengs !..

(Il s'éloigne.)

LA FRITEUSE.

Il te les faudrait peut-être pour de rien, va-t'en !

NASTASIE.

Va donc, mauvais savetier !.. c'est toi qui chausse ta femme, et c'est elle qui te coiffe.

TOUTES, riant.

Ah ! ah ! ah !

CRIS.

La bonne friture ! — Des consommés ! — Du lard ! — Des belles saucisses !

NASTASIE, aux autres marchandes.

Ah ! ça ne va pas fort, aujourd'hui, les affaires de commerce.

LA MARCHANDE DE BOUILLON.

Ça ira mieux à deux heures, quand les ouvriers viendront manger la soupe.

LA FRITEUSE.

Voui, voui, y a pas trop à s' plaindre.

NASTASIE.

Ah ! c'est égal... il est dur pour des dames bien nées comme moi-z-et vous, de faire des pareils états... de fricoter en plein vent pour rassasier des estomacs vulgaires... Parole d'honneur, j'aimerais mieux avoir dix mille livres de rentes et me promener en carrosse, à l'abri des giboulées.

TOUTES.

Tiens, c'te farce !

LA FRITEUSE.

Bah ! bah !.. moi, quand j'ai froid, j' me réchauffe à mon gueux ou ben au feu d' ma poêle.

NASTASIE.

T'es-t'à ton aurore, jeune fille... tu braves les autans... la vie t'apparaît comme un bosquet de lilas... C'est bien... c'est de ton âge !.. mais quand le vent des passions aura soufflé dedans ton existence, nous voirons si tu te tiras de l'onglée et des engelures sur le nez !

LA FRITEUSE.

Ah ! vous v'là encore avec vos jérémiades... Ça dure donc toujours, les peines de cœur ?

NASTASIE.

Ça ne fait que croître et enlaidir... C'est-à-dire que j'ai pris en horreur l'animal surnommé homme.

LA FRITEUSE.

Tiens, à cause que votre Albert vous a trahie, c'est pas une raison pour en dégoûter les autres.

NASTASIE.

Oh ! Albert ! mortel trop chéri !.. quelle vénérable tripotée je compte vous offrir, si jamais je vous repince !.. (Elle crie.) Du lard ! des bonnes saucisses !.. Mon restant pour trois sous, voyez, mon gros loulou !..

(Des passans traversent la scène. Une espèce de paysan achète à Nastasie du lard qu'il met sur son pain. En ce moment, Hercule, jeune moutard populaire, s'approche de la friteuse ; il tient à la main une ficelle, au bout de laquelle sont atta-

chés deux ou trois mauvais livres. Il est suivi d'un second gamin beaucoup plus grand que lui.)

LA FRITEUSE.

Qu'est-c' qui t'faut, montard?

HERCULE.

Des bien frites pour un sou.

DEUXIÈME GAMIN.

Tu m'en donneras, pas vrai, Hercule?

HERCULE.

Oui, tâche! grande asperge!

LA FRITEUSE.

Tiens, mon homme, tends ta casquette.

HERCULE.

Et du sel?.. (La friteuse en jette dessus avec une petite boîte en fer blanc.) Merci, ma jolie marchande!

DEUXIÈME GAMIN.

Ah! donne-moi-z-en, Hercule... rien qu'une.

HERCULE.

A toi?.. De quoi? de quoi?.. des navets!..

(Il se sauve, suivi de son camarade. En ce moment, Cupidon entre en ramassant des loques.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CUPIDON.

Air : Tra la la.

Mon père est à Paris,  
Ma mère est à Versailles,

Moi, n'ayant pas de lit,

Je couche sur la paille

A mort! à mort!

Sans le moindre remords!

Et youp, youp, youp, tra la la la la!

NASTASIE.

Ah! vous v'là, petit Cupidon!

CUPIDON.

Bonjour, Tasie.

NASTASIE.

Faut-il une crépinette?

CUPIDON.

Pas la moindre!.. c'est bon pour des prolétaires. J'ai idée de m'offrir aujourd'hui une bosse distinguée de nourriture.

NASTASIE.

T'as donc volé un wagon?

CUPIDON.

J'ai z-été à la chasse dans le bois de Vincennes... v'là ce que c'est... et je flotte sur le restaurant auquel que je donnerai la préférence pour régaler mame Cupidon.

NASTASIE.

J'gache que c' gas-là va encore nous faire des infidélités... Y a tant de concurrence!

CUPIDON.

On m'a parlé dans un salon... de la rue Mouffetard, des diners à quatre sous... trois plats au choix... Un sou de pain, un sou de potage, un sou de bœuf... sans la moindre sauce... et un sou de café... castonade comprise.

NASTASIE.

Tout ça pour quatre sous!

CUPIDON.

C'est un peu cher!.. mais quand on veut se permettre des mets recherchés...

NASTASIE.

Pourquoi que tu ne vas pas tout d' suite te restaurer à la marmite tombola.

CUPIDON.

La marmite tombola... fi donc!.. ah! fi donc! Le diner à la pêche, connu... cinq centimes le coup de fourchette... On plonge le trident dans la marmite, et on retire s'on l'hasard une côtelette... un haricot... un os à moelle... Fi donc! ah! fi donc!..

NASTASIE.

Ca s'rait ben assez bon pour un meurt de faire comme toi.

CUPIDON.

La mère!..

NASTASIE.

T'aveindrais p't-être un cornichon... (Lui tapant sur le nez.) avec celui-là, ça te f'rait un fond de bocal, animal!

(Elle s'éloigne.)

CUPIDON.

Marchande de saucisses... je méprise vos larçons!

LA MARCHANDE.

Des bons arlequins!

CUPIDON.

Ah! v'là ce qui me faut... un arlequin!.. on voit ce qu'on achète... on sait ce qu'on mange. Mère Pitance, soignez-moi-z-en un... Je ne regarde pas au prix... j'irai jusqu'à trois sous.

LA MARCHANDE.

Prenez-moi c' beau-là... ça vient tout droit d' chez Véfour.

CUPIDON, l'examinant.

Le fait est qu'il est crânement composé... Des pilons de volaille, du poisson, des pruneaux, de la salade et de la gelée de groseille, du gras et du maigre, du saïé et du doux... Et de l'honard?... Depuis quand donc qu'on vend des arlequins de trois sous sans-honard?... Enfin, c'est égal... (payant.) v'là vos trois monacos... gardez-moi ça à l'abri des mouches... j'vas chercher mon épouse... Dieu! mame Cupidon va-t-elle se lécher les barbes!..

NASTASIE, à la friteuse.

Vois donc c' Monsieur qui méprise nos comestibles et qui va se servir chez mame Omnibus!

CUPIDON.

On n'est donc pas libre?

ENSEMBLE.

Air :

NASTASIE et LES AUTRES MARCHANDES.

Beau chiffonnier,

Tant pir', si ça t'embête!

T'es donc rentier,

Pour faire ainsi ta tête?

Monsieur Mannequin

Qui s' donne un arlequin!

Va donc! va donc!

Ce n'est plus Cupidon!



CUPIDON.

Vrai chiffonnier,  
Je ne suis pas si bête!  
Comme un rentier  
Je veux faire ma tête!  
Monsieur Mannequin  
Se r'passe un arlequin!  
Eh! bon bon! bon!  
Je suis l' vrai Cupidon!

(Il s'éloigne.)

### SCÈNE III.

CAMILLE, MARCHANDES; puis,  
BRIOCHARD.

CAMILLE, qui est arrivée pendant la sortie de Cupidon, et qui s'arrête devant la maison de droite.

Voilà bien l'hôtel où M. Briochard doit être en ce moment... Attendons.

(On entend du bruit dans l'hôtel.)

CAMILLE, qui s'est approchée de la porte de l'hôtel.

Il me semble que j'ai entendu sa voix.

UN LAQUAIS, dans l'hôtel.

Tirez le cordon à M. Briochard.

CAMILLE.

On le reconduit... c'est qu'il a été bien reçu... Quel bonheur!

(En ce moment, la porte de l'hôtel s'ouvre, et l'on en voit sortir Briochard à reculons et poussé par un laquais.)

BRIOCHARD, en colère.

Vous êtes tous des clampins!

CAMILLE.

Ah! mon Dieu!

LE LAQUAIS.

On vous a dit de sortir et de ne jamais vous représenter ici.

(Il lui ferme la porte sur le nez.)

BRIOCHARD.

Et moi, si jamais je te repince, grand escogriffe!

CAMILLE.

Une querelle! une dispute!

BRIOCHARD, apercevant la jeune fille.  
Camille!

CAMILLE.

Comment, ils vous chassent!

BRIOCHARD.

Comme vous voyez.

CAMILLE.

Mais pourquoi? qu'avez-vous donc fait?

BRIOCHARD.

Voilà ce que j'ai fait... Je me présente le cœur plein d'espérance, et avec un toupet remarquable... je demande si le prince est visible. — Le prince a déjeuné tard, le prince digère, on ne peut pas voir le prince!.. — Bon! — Je demande l'intendant du prince. — Quand le prince digère, l'intendant déjeune... On ne peut pas voir l'intendant. — Bon!

CAMILLE, désolée.

Ah! mon Dieu!

BRIOCHARD.

Je me rebiffe, en songeant à vous, ô Camille! j'insiste poliment auprès de ce grand valet de pique, rien!.. Je décline mon nom, mes titres et qualités... Du flanc!.. Moi, j'ai ça de commun avec le chocolat, que je mousse assez volontiers... c'est malheureux, mais quand je m'emporte, ma voix monte, monte... c'est comme un cor de chasse.

CAMILLE.

Ah bien!.. je ne m'étonne pas....

BRIOCHARD.

Enfin, l'intendant paraît!.. Une espèce de ban-cal... qui me dit qu'on n'a que faire de moi, et qui se permet de me tutoyer... moi je me permets de faire sa charge. (Imitant un homme qui boite.) en lui demandant depuis quand nous sommes sur ce pied-là? Le bancroche mousse à son tour et il me fait flanquer à la porte avec tous les honneurs dus à mon rang. V'là ce que c'est.

CAMILLE.

Eh bien! c'est gentil!.. Mais j'y pense... le prince ignore peut-être tout cela... Si vous pou-viez pénétrer jusqu'à lui.

BRIOCHARD.

Oui, si je pouvais.. mais on ne me laissera pas rentrer...

CAMILLE.

Ah! vous n'avez pas plus de courage que ça!

BRIOCHARD.

Mais voulez-vous donc que je m'expose à recevoir des coups de balai?..

CAMILLE.

Je me suis bien exposée à être battue par mon père, moi... Et vous, quand on a la bonté de vous aimer, voilà que vous vous découragez pour rien du tout! Eh bien! moi, voyez-vous, si j'étais homme... s'il s'agissait de mériter quel-qu'un que j'aimerais, je n'aurais pas de cesse que je n'aie réussi... Je resterais plutôt des journées entières sans boire ni manger.

BRIOCHARD.

Mais c'est ce que je fais depuis vingt-quatre heures.

CAMILLE, se montant.

Après ça, vous ne m'aimeriez peut-être pas assez pour faire quelque chose pour moi.

BRIOCHARD.

Moi! mais je vous aime comme un fou, au contraire.

CAMILLE.

Je ne vaudrais pas la peine qu'on ait un peu d'esprit et de résolution.

BRIOCHARD.

Bon!.. la v'là partie, à présent.

CAMILLE.

J'étais bien sotté de croire que la pauvre ouvrière était digne de monsieur l'artiste.

BRIOCHARD.

Camille!.. écoutez-moi...

CAMILLE.

Je n'écoute rien... Laissez-moi, Monsieur, à dater de ce moment je vous prie de ne plus

chercher à me voir, et je vous prouverai... (En pleurant.) que ça n'est pas déjà si difficile de se passer de vous.

ENSEMBLE.

Ain du Tambour . Major.

CAMILLE,

Renoncez à me plaire,  
Non, vous ne m'aimez pas,  
Et craignez ma colère,  
Si vous suivez mes pas !

BRIOCHARD.

Ma Camille si chère,  
Ah ! ne me quittez pas ;  
Malgré votre colère,  
Je m'attache à vos pas !

REPRISE ENSEMBLE.

Non, vous ne m'aimez pas, etc., etc.

(Camille sort vivement par le fond.)

~~~~~

#### SCÈNE IV.

BRIOCHARD; puis, NASTASIE.

BRIOCHARD.

Merci, me voilà propre.

NASTASIE.

Eh bien ! mon garçon ?.. Il y a donc de la brouille dans le ménage ?

BRIOCHARD.

Oui, la mère, oui, et quand je pense que c'est ce maudit cuisinier qui est la cause de tout ça... Gredin de Barigoule.

NASTASIE, laissant retomber dans sa poêle un morceau de lard.

Hein !.. quel nom propre avez-vous articulé ?

BRIOCHARD.

Eh ! parbleu !.. Barigoule !.. le nom d'un homme que je voudrais voir à tous les diables !

NASTASIE, qui s'est débarrassée de son éventaire, qu'elle a mis sur une table.

Jeune homme, jeune homme... une quinzaine de mots, s'il vous plaît... Ce Barigoule, quel est son âge ?

BRIOCHARD.

Cinquante ans environ.

NASTASIE, comptant sur ses doigts, avec la plus vive agitation.

Bon... Et sa profession ?

BRIOCHARD.

Maître d'hôtel.

NASTASIE, à elle-même.

Ah ! mon pauvre cœur... comme tu bats... comme tu t'élances... gare à mes baleines !.. (Changeant de ton.) Son domicile politique ?

BRIOCHARD.

Là, dans cethôtel !.. Mais pourquoi toutes ces questions ?

NASTASIE.

Encore une petite, jeune homme... Ce Bari-

goule n'a-t-il pas une légère cicatrice sur le nez, à côté de l'œil gauche ?

BRIOCHARD.

Je crois qu'oui... Un coup de poing, un coup de griffe... qu'il obtint, dans les temps... de sa chaste épouse.

NASTASIE,

C'est lui... c'est lui... Je le reconnais à cette marque distinctive !

BRIOCHARD.

Qui ça, lui ?

NASTASIE.

Oh ! beau jeune homme !.. quoi donc que je pourrais faire pour toi, mon roi, mon prince ? une politesse, ça ne se refuse pas... Je t'invite à dîner !

BRIOCHARD.

Ah ça ! par exemple... j'accepte ! (A part.) Enfin... enfin !

NASTASIE.

Je t'invite à dîner pour demain.

BRIOCHARD, à part.

Pour demain ! encore enfoncé ! (Il remonte.)

NASTASIE, criant.

Ah ! hé ! mes commères, accourez toutes !.. Je vas-t'être riche, je vas rouler sur les pièces de trente sous.

TOUTES.

Ah bah !

NASTASIE.

Je vends mon fonds gratis... Qu'est-ce qui veut mon éventaire ?

TOUTES.

Moi ! moi !

NASTASIE.

Je veux rentrer triomphante dans le domicile de mon Albert... A-lez donc, les sabots ! (Elle les repousse.) Cocher ! un fiacre, s'il vous plaît.

(On entend sonner deux heures. Des ouvriers descendent de l'échaffaudage, d'autres arrivent de divers côtés, leur pain sous les bras, la scène se garnit de marchands et d'acheteurs.)

~~~~~

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté NASTASIE, OUVRIERS.

CHOEUR.

Ain des Honneurs partagés.

Vive la mangeaille  
Et la boustifaille !  
Bourgeois ou canaille,  
C'est pour ça qu'on travaille  
Au rocher d' Cancale  
Le rich' se régale.  
Nous, c'est différent,  
Notr' restaurant  
Est en plein vent.

(Les ouvriers entourent les diverses marchandes.)

CUPIDON, reparaisant avec son épouse vêtue en chiffonnière et portant également un mannequin.

Par ici, mame Cupidon, par ici, mon ange ; nous allons nous délecter...



LA MARCHANDE.

Voilà votre arlequin, M. Cupidon.

CUPIDON.

Attendez donc... que nous mettions le couvert. Uphrasie, permets que je t'ôte ton cache-mire.

(Il lui ôte sa hote.)

BRIOCHARD, reparaissant.

Ah ! l'on m'a fermé l'entrée de l'hôtel !.. Eh bien ! grace à mon cousin Laridon, j'entrerai par la cuisine.

(Il sort en courant.)

CUPIDON, qui a placé le mannequin à peu près au milieu de la scène.

Voilà la table ! (Otant son mannequin et le posant à côté de l'autre.) Un fauteuil à Madame.

(Il fait asseoir sa femme.)

LA CHIFFONNIÈRE.

Eh ben ! et toi, Poulot ?

CUPIDON.

Je prendrai l'escabeau de la marchande d'arlequins. Mère Pitance, servez les viandes froides et deux sous de lartiffe.

LA MARCHANDE.

Du lartiffe ?

CUPIDON.

Eh ben ! oui... du lartiffe savonné... du pain blanc... quoi donc ?

(La marchande place tout sur le mannequin.)

CUPIDON, appelant le marchand de coco.

M. Tortoni ! parbleur ! poussez-nous deux liards de parfumé. (Le marchand lui verse à boire ; il repasse le verre à sa femme.) Honneur aux belles ! (Il rend le verre et paie.) Voilà votre gobelet ! ( En mangeant, il laisse tomber un morceau et le ramasse avec son crochet. )

UN MARCHAND, dans la coulisse.

La cuisine tombola !

(Mouvement. Il entre en trainant après lui un petit chariot sur lequel est une grande marmite pleine de toutes sortes de choses. D'un côté du chariot est un drapeau tricolore, de l'autre, un écriteau sur lequel est écrit : *Cuisine tombola*.)

LE MARCHAND, criant.

L' hasard de la fourchette !. Allons, Messieurs, Mesdames, du courage à la poche !.. Un sou le numéro !

CUPIDON.

Parbleur, chère Uphrasie, j'éprouve le besoin de tenter la fortune !.. Laisse là ton pilon, je vais pêcher un entremets. (S'approchant.) M. Botherel... donnez-moi un numéro. Voilà mes cinq centimes. J'ai le numéro trois... très-bien !..

LE MARCHAND.

Au numéro un.

CUPIDON.

A l'as... à l'as !.. Quel est l'infortuné qu'a l'as ?

(Un ouvrier plonge la fourchette et n'attrape rien.)

TOUS, riant.

Chou blanc ! chou blanc !

CUPIDON.

Nisco, l'as !

(Un second ouvrier tire une feuille de chou.)

CUPIDON.

Oh ! les serins !.. Vous allez voir, moi... j'ai toujours eu de la chance à la loterie.. Remuez, je ne regarde pas. (Il plonge la fourchette et ramène un socque.) Ah ! c'est un socque... Encore s'il y avait la paire ! (Il pousse le marchand ; les ouvriers le chassent, puis ils reprennent leurs places et se mettent à manger. ) A table !

TOUS.

A table ! à table ! et vive la légume !..

Arr. de M. Adam.

Oh ! y en a

Qui mangent dans des assiettes,

Oh y en a

Qui ne din't pas si bien qu' ça !

CUPIDON.

Des gueux la table est servie

En plein air sous l' grand plafond.

Tant mieux quand il vient de la pluie,

Car elle augmente le bouillon.

TOUS.

Oh ! y en a ! etc.

CUPIDON, allant s'asseoir.

En fait d' nappe et de serviette,

Le dos d' la main, v'la not' ling, blanc,

Et nous n'avons pour fourchette

Qu' la fourchett' du père Adam !

TOUS.

Oh ! y en a ! etc., etc.

(Tous le monde mange. — Le rideau tombe.)

## SIXIEME TABLEAU.

Une salle élégamment décorée et précédant la cuisine. Deux tables chargées de plats. A droite, une petite table, sur laquelle est un petit fourneau portatif avec une casserole ; une bouteille.

## SCÈNE I.

BARIGOULE, L'ÉMINCÉ, CUISINIERS.

BARIGOULE, goûtant une sauce.

Délicieuse !.. encore un soupçon de muscade, une larme de madère, et ce vol-au-vent de mon invention réveillera peut-être l'appétit de son altesse. M. l'émincé ?

L'ÉMINCÉ, s'avançant.

Mon chef ?

BARIGOULE.

Donnez-moi ma carte gastronomique.

L'ÉMINCÉ.

Voilà mon chef.

BARIGOULE.

Et collationnons le menu du dîner de Monseigneur. Attention, jeunes gens. (Les cuisiniers s'approchent.) A-t-on complété les entrées, les entremets, les potages français et étrangers, les pièces de poissons de mer et d'eau douce, les ragoûts et les garnitures, les essences et les fumets ?

LES CUISINIERS.

Oui, chef.

BARIGOULE.

Je vais y plonger l'œil et le doigt du maître. (Les cuisiniers retournent à leurs places.) Eh bien ! qu'est-ce que je vois ?.. M. l'Émincé.

L'ÉMINCÉ.

Mon chef ?

BARIGOULE.

Votre compagnie n'est pas au complet ; il vous manque un homme.

L'ÉMINCÉ.

Un aide... c'est vrai ! mais il doit s'en présenter plusieurs aujourd'hui.

BARIGOULE, retournant à son fourneau.

Vous les soumettrez à mon examen.

L'ÉMINCÉ.

Oui, mon chef. (Voyant Briochard qui parait au fond.) Ah ! justement, je crois qu'en voici un. Oh ! c'est air bêta. C'est quelque marmiton provincial.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BRIOCHARD, en cuisinier.

BRIOCHARD, d'un ton de paysan.

M. Barigoule, s'il vous plaît ?

L'ÉMINCÉ.

Saluez ! il est devant vous.

BRIOCHARD, bas, à l'Émincé.

C'est c' gros chaapignon ?.. Excusez... il est d'une belle venue.

BARIGOULE, sans se retourner.

Approche, jeune homme. D'où sors-tu ?

BRIOCHARD.

J' sortons d' cheux nous, mon bourgeois, du bas Pontoise, ousque j'étions cuisinier au *Chat qui pêche*.

(Les cuisiniers rient.)

BARIGOULE.

Et pourquoi as-tu quitté cette place honorable ?

BRIOCHARD.

Là-bas... j'entendions toujours parler du grand Barigoule... l'empereur des cuisiniers...

BARIGOULE.

Ma réputation aurait pénétré jusqu'à Pontoise ?

BRIOCHARD.

Je l' crois ben... c'est-à-dire que tous les veaux d' mon pays seraient fiers de vous servir d' côteleites !

(Les cuisiniers rient.)

BARIGOULE.

Silence !

L'ÉMINCÉ.

Oui, chef.

BARIGOULE, à part.

Ce jeune pontoisien s'exprime avec élégance (Haut.) L'ami, ton air simple et stupide plaide en ta faveur, et si tu connais les éléments de la science...

BRIOCHARD.

Oh ! j' peux dire sans m' vanter que j' connaissons des petites ratatouilles qui donneraient de l'appétit à des trépassés.

BARIGOULE, à part.

Et Monseigneur qui désire toujours des plats nouveaux !.. (Haut.) Jeune homme, je te prends à l'essai comme élève de première année.

BRIOCHARD, à part.

Me vo-là enfin de la maison ! O amour ! ô appétit !

BARIGOULE.

M. l'Émincé, je vous autorise à prendre dans la cave de son altesse un panier de champagne pour fêter l'arrivée de votre nouveau camarade.

TOUS LES CUISINIERS, en remontant.

Vive notre chef !.. vive notre nouveau camarade !



SCÈNE III.

LES MÊMES, CHAMPION, CAMILLE.

CHAMPION.

Bravo !.. bravo !..

BRIOCHARD, à part, en se retournant.  
Dieu ! Camille.

CHAMPION.

Les acclamations des soldats font l'éloge des chefs ! Sommes-nous en retard pour le dîner.

BARIGOULE.

Au contraire... ce n'est que pour huit heures. Les maîtres dînent les premiers ; c'est absurde, mais c'est l'usage.

BRIOCHARD, à part.

Comment la prévenir que je suis là.

BARIGOULE.

Eh bien ! délicieuse Camille, nous devenons donc raisonnable ?

CHAMPION.

Douce comme un agneau, quoi !.. (Bas, à Camille.) Allons, fille, tâchons d'être aimable et de ne pas avoir les yeux rouges. C'est pas ton méchant peintre de deux liards qui t'aurait jamais mis à la tête d'un bel établissement comme ça.

(Il remonte et admire la cuisine.)

CAMILLE, à part.

Pauvre M. Briochard !.. Il m'aura prise au mot... J'ai été trop cruelle aussi... Oh ! c'est fini, je ne le verrai plus !

BRIOCHARD, bas, à Camille.

Espoir et prudence !

CAMILLE, jetant un cri.

Ah !

BARIGOULE et CHAMPION, allant à elle.

Qu'est-ce qu'il y a ?

CAMILLE, se remettant.

Rien... rien... c'est que mon pied a tourné.

(Champion jette un coup d'œil de méfiance sur Briochard, qui se détourne et met un tablier de cuisine.)

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur Barigoule, les convives sont arrivés.

BARIGOULE.

M. l'Emincé, en avant le premier service ! (A Champion et à Camille.) Je veux, avant qu'on se mette à table, vous faire jouir du coup d'œil de la salle à manger... ensuite nous dînerons...

CHAMPION.

Ça me va !.. car j'ai un appétit...

BARIGOULE.

Et je vous ferai manger des choses... (A Briochard.) Toi, jeune adepte, veille sur ce vol-au-vent comme sur la prune de tes yeux.. Songe que je l'ai travaillé moi-même et qu'il est destiné à une bouche des plus délicates !..

BRIOCHARD, à part.

A Camille, sans doute.

BARIGOULE.

Enlevez ?

ENSEMBLE.

AIR :

BARIGOULE.

Quel bonheur ! quel ivresse ;  
Son petit cœur est pris ;  
De ma vive tendresse,  
Je recevrai le prix !

CHAMPION, à part.

Le drôle a de l'adresse ;  
Mais j'ai très bien compris  
Le regard de tendresse  
Qu'entre eux deux j'ai surpris.

CAMILLE, à part.

Allons, plus de tristesse,  
Son regard m'a promis  
Que, grâce à son adresse,  
L'espoir nous est permis.

BRIOCHARD, à part.

Du toupet, de l'adresse !  
Dans la maison je suis :  
La faim et la tendresse  
Vont recevoir leur prix !

(Pendant cet ensemble, les cuisiniers traversent la scène un à un portant les plats qui composent le service. Barigoule offre sa main à Camille. Champion suit en cherchant toujours à voir la figure de Briochard, qui évite ses regards.)

SCÈNE IV.

BRIOCHARD, seul.

Ah ! enfin, me voilà seul !.. seul avec ma fringale ! (Allant au fourneau.) Ma foi, je ne respecte rien !.. (Prenant le vol-au-vent.) Tu as beau crier, ma conscience... je n'écoute rien : peintre affamé n'a pas d'oreilles... O Camille ! tu me pardonneras, mais j'avais besoin de ça. (Il mange et parle la bouche pleine.) C'est étonnant comme l'esprit me revient ! La fortune semble m'appeler à elle... l'amour me fait la risette... ouf ! je boirais bien quelque chose... (Prenant la bouteille qui se trouve sur la table.) Du vieux madère ?.. Il ne faut pas être difficile. (Il boit.) Ah ! bah !.. pendant que j'y suis je demande bis.

( Il boit de nouveau. )

Air de la Vieille.

Après vingt-quatre heures de jeûne,  
Quel bonheur !.. quelle volupté !  
En même temps j' dine et je déjenne.  
Oui, malgré la fatalité,  
En même temps j' dine et je déjeune,  
Et ce que d'autres ont rêvé,  
Le vrai bonheur je l'ai trouvé !

Premier beau jour de printemps qu'on regrette,  
Premier galon ou première épauvette,  
Premier succès de l'artiste et du poète,  
Premier baiser qu'on dérobe en cachette,  
Vous n' valez pas, j' l'éprouve en ce moment,  
Quand on a faim, l' premier coup d' dent,

Ah ! maintenant, songeons à nos amours ! Il s'agirait, mon gaillard, de faire parvenir au prince ma pétition. Relisons-la. (Il tire un papier de sa poche et il lit.) « Monseigneur, vous voulez » décorer votre salle à manger.. Je m'en charge; » ça ne vous coûtera rien, et même vous y gagnez... » rez... Suivez mon calcul. Vous dépensez 40,000 » fr. par an pour votre auguste bouche. Eh bien ! » faites-vous servir dix plats de moins par jour, » ça vous fera une économie de 20,000 fr. en- » viron; distribuez 15,000 fr. aux pauvres... une » bonne action, ça donne de l'appétit; offrez-moi » 3,000 que j'accepte... bénéfice net : 2,000.— » Moralité de la chose. La brute se nourrit, l'hom- » me mange, l'homme d'esprit seul sait manger, » (Pliant sa lettre en quatre.) Ma foi si le prince n'est pas, content il sera difficile ! Du bruit !.. (Remettant la casserole sur le fourneau.) Respectons au moins les apparences.

## SCÈNE V.

BRIOCHARD, BARIGOULE.

(Il est en culotte courte, en habit noir ; il a l'épée au côté.

BARIGOULE.

Allons, jeune homme, allons.. vite, dressez le vol-au-vent.

BRIOCHARD.

Oui, chef !

BARIGOULE, à lui-même.

Il me tarde de me montrer à Camille revêtu de mes insignes... ça la flattera. (Haut.) Est-ce fait ?

BRIOCHARD.

Voilà, chef, voilà !

(Il fait semblant de verser le contenu de la casserole dans la croûte du vol-au-vent.)

BARIGOULE, se regardant dans une petite glace de poche.

Ah ! si cette composition nouvelle pouvait plaire au prince !.. flatter ce palais royal !

BRIOCHARD, à part, et effrayé.

Comment ! c'est pour le prince !.. Ah !.. j'en ai la sueur froide !.. Et ma lettre... ma seule espérance !.. Ah ! quelle idée !.. si j'osais... Ma foi... au petit bonheur !.. (Il place rapidement sa lettre dans le vol-au-vent.) Dans la boîte aux lettres... port payé ! (Il présente le vol-au-vent à Barigoule.) Voilà, chef !

BARIGOULE, le prenant.

Je crois que le prince sera charmé.

BRIOCHARD.

Ça ne lui donnera pas d'indigestion.

UNE VOIX, dans la coulisse.

Venez donc, chef !.. Le prince attend.

BARIGOULE.

Voilà... voilà !..

(Il sort par la porte de gauche.)

BRIOCHARD, regardant partir Barigoule.

Va donc... va donc !.. tu te crois cuisinier, tu n'es qu'un facteur !.. et si j'obtiens du prince une réponse favorable, je suis bien sûr que le père Champion... ne me refusera pas sa fille.

(Nastasia entre. Elle est mise à la mode de 1816 et elle est introduite par un cuisinier qui ressort aussitôt.)

## SCÈNE VI.

BRIOCHARD, NASTASIE.

NASTASIE, au fond.

Merci, mon p'tit homme ; j' vas l'attendre. (Descendant la scène.) C'est donc ici... c'est sous ce plafond qu'il respire.

BRIOCHARD, se retournant.

Oh ! qu'est-ce que c'est que ça ?

NASTASIE.

Mon jeune artiste.

BRIOCHARD.

Comment, c'est vous, ma voisine ?

NASTASIE.

Oui mon cherubin, ton heureuse voisine ? Comment que tu me trouves ?

BRIOCHARD.

Etonnante !

NASTASIE.

Ce turban, je le portais le jour de notre hyménée. Il me va bien, n'est-ce pas ? Je m'en suis parée pour lui rappeler de tendres souvenirs.

BRIOCHARD.

A lui ?

NASTASIE.

A lui, mon Albert, sur la trace de quoi que tu m'as remise sans t'en douter.

BRIOCHARD, cherchant.

Albert.

NASTASIE.

Albert Barigoule... mon légitime !

BRIOCHARD.

Hein ?.. comment avez-vous dit ?.. Barigoule est votre mari... Et vous êtes son épouse.

NASTASIE.

Par la même raison.

BRIOCHARD.

Et vous n'êtes pas morte ?

NASTASIE.

Je suis même très-bien portante.

BRIOCHARD.

Ah si vous saviez le bien que vous me faites.

NASTASIE.

Tu crois que ça lui fera de l'effet, de me revoir ?

BRIOCHARD.

Il est capable d'en tomber à la renverse.

NASTASIE.

Il est si délicat... Et dire que c'est à toi, mon mignon, que j' vas devoir cette félicité pure.

BRIOCHARD.

Oh ! nous serons bientôt quittes, je l'espère,



car apprenez un secret... apprenez que Camille, notre voisine.

VOIX, en dehors.

C'est une horreur... c'est une infamie !..

NASTASIE.

Quel est ce vacarme ?

BRIOCHARD.

On vient... Vite cachez-vous... ah ! là...

NASTASIE.

Tiens, c'est l'office... je prendrai un petit verre de quelque chose ! ça sent l'hareng.

(Elle entre.)

## SCÈNE VII.

BRIOCHARD, LES CUISINIERS ; puis, CHAMPION, CAMILLE, BARIGOULE.

CHOEUR,

Ain-de la Suisse à Trianon.

Quel accident épouvantable  
Du patron cause la frayeur ?  
Monseigneur a quitté la table ;  
Il est arrivé quéqu' malheur.

BARIGOULE, furieux.

J'en aurai la jaunisse !

CHAMPION.

Mais qu'as-tu, donc vieux ?

BARIGOULE.

Où est-il le brigand, le scélérat qui m'a joué ce tour infâme ?

BRIOCHARD.

Présent, mon chef !

BARIGOULE.

Qu'as-tu fait de mon vol-au-vent ? L'as-tu laissé brûler ? Est-il tomber dans les cendres ?

BRIOCHARD.

Il est tombé dans mon estomac.

BARIGOULE.

Il l'a mangé... et il l'avoue.

BRIOCHARD.

J'avoue même qu'il était très bon !..

BARIGOULE.

Qu'on le chasse !

UN DOMESTIQUE, entrant.

De la part du prince ! Pour M. Briochard.

BRIOCHARD.

Donnez !

BARIGOULE.

Briochard !.. le peintre !.. mon rival !.. le prince lui écrit !..

CAMILLE, à part.

C'est son congé sans doute.

BRIOCHARD, lisant.

« Celui qui a osé m'écrire est un impertinent.

(Mouvement de Camille.) Merci ça, commence bien.

BARIGOULE, regardant et lisant avec joie.

» Celui qui a osé m'écrire est un impertinent..,

CAMILLE, lisant aussi.

« Mais il ne manque ni de cœur ni d'esprit.

CHAMPION, lisant.

» Et je vais essayer de sa recette, qui vaudra mieux, je l'espère, que celle de tous les..

BRIOCHARD, achevant.

» Imbéciles que j'ai à mon service ! » Ouf !

CAMILLE.

Quel bonheur !

BRIOCHARD.

Enlevé !.. Je suis nommé ! papa Champion, je réitère ma demande, consentez à notre mariage, et l'on vous bénira !

CHAMPION, à sa fille.

Jamais !.. Tu épouseras Barigoule.

BRIOCHARD.

Eh bien ! non... elle ne l'épouseras pas.

BARIGOULE.

Et qui donc s'y opposerait.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, NASTASIE.

NASTASIE, paraissant.

Moi, Nastasie Folichonet, femme Barigoule.

TOUS.

Sa femme !

BARIGOULE.

Mon épouse égarée ! (A Nastasie.) Oh ! comme tu es renforcie !..

NASTASIE, à Barigoule.

Oh ! ma moitié est augmentée du double !

BARIGOULE.

Ah ! quel dommage !

NASTASIE.

Monsieur Barigoule, vous êtes un gros infidèle, et jamais je ne vous aurais pardonné, si vous ne faisiez pas si bien la cuisine. Baisez-moi la main !

BARIGOULE.

Père Champion !.. je vous rends votre parole, vu qu'il m'est impossible de faire autrement.

CAMILLE.

Dites donc, papa... M. Briochard est toujours là

BRIOCHARD.

Jesuis toujours là, brave Champion !

CHAMPION.

Allons... mariez-vous et dinons.

BRIOCHARD,

Oh ! oui... dinons !.. je m'invite. Je tiens à dîner dans ce local ; car je commence à le croire, le meilleur chemin pour parvenir est souvent celui de la cuisine.

## CHOEUR.

Pour nous, quel beau jour  
 Plus de chagrin, plus de tristesse,  
 La plus douce ivresse  
 Couronne enfin nos feux et nos amours.

BRIOCHARD, au public.

Ara :

Pour le dîner de notre mariage  
 On nous promet des mets très délicats

Mais je le sens, Messieurs, votre suffrage  
 Peut seul ici compléter le repas.  
 Si vous m'offrez, ainsi qu'à ma voisine,  
 Pour le dessert, un bienveillant regard,  
 De cette agréable cuisine  
 Je mangerai bien volontiers ma part.

## REPRISE DU CHOEUR.

Pour nous, etc., etc.

FIN.



LA

# FILLE DE FIGARO,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

PAR M. MÉLESVILLE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,  
le 17 mai 1843.

## PERSONNAGES.

SAINT-RÉANT, munitionnaire général (incroyable).....  
DUPERRON, sous-directeur à la guerre.....  
VICTOR D'HÉRIGNY, lieutenant des guides.....  
EDMOND, son ami, aussi lieutenant des guides.....  
CONSTANT, valet de chambre du premier consul.....  
UN GUIDE, Alsacien.....  
UN GAUÇON DE BUREAU.....  
ASPASIE, revendeuse à la toilette.....  
MADAME BONAPARTE.....  
MADAME DUPERRON.....  
CÉLINE, pupille de Saint-Réant.....  
PAMÉLA, première demoiselle de magasin.....  
GEORGETTE, première femme de M<sup>me</sup> Bonaparte.....  
UN ADJUDANT.....  
DEMOISELLES DE MAGASIN.  
OFFICIERS DES GUIDES.  
INVITÉS (hommes et femmes).  
UN VALET DE PIED.  
VALETS.

## ACTEURS.

M. LEMÉNIL.  
M. SAINVILLE.  
M. Derval.  
M. GERMAIN.  
M. ALLARD.  
M. DUBLAIX.  
M. BACHELARD.  
M<sup>lle</sup> FARGUEIL.  
M<sup>lle</sup> PERNON.  
M<sup>me</sup> LEMÉNIL.  
M<sup>lle</sup> ÉMILIE.  
M<sup>lle</sup> DEBERR.  
M<sup>lle</sup> BLONVAL.  
M. MASSON.

La scène se passe à Paris, au commencement du consulat.

## ACTE I.

Le théâtre représente un magasin de revendeuse, avec une montre au fond, et une porte vitrée ouvrant sur la rue; à gauche, un comptoir; cartons, robes, schalls, bonnets, etc., etc., suspendus à la montre, ou épars çà et là. A droite, une entrée donnant dans l'atelier de travail; à gauche, une autre porte donnant sur la cour.

### SCÈNE I.

PAMÉLA, LOUISE, JULIE, travaillant au comptoir; DEUX AUTRES DEMOISELLES de magasin, rangeant les cartons; puis, UN INCONNU.

#### CHOEUR.

Air: Quelle heureuse alliance.

Allons, Mesdemoiselles,

Vite, rangeons schalls et bouquets...  
C'est par nous que les belles  
Doublent leurs attraits  
Si coquets.

PAMÉLA, aux jeunes filles.

Enlevez donc ces cartons... si quelque pratique arrivait... (Un Inconnu enveloppé dans un

\* Paméla, l'Inconnu.

manteau vert à galon d'or est entré mystérieusement par le fond, et se trouve près de Paméla.\* (Le voyant.) Ah! vous m'avez fait peur!

L'INCONNU, regardant autour de lui.

La citoyenne Aspasia est-elle chez elle?

PAMÉLA.

Non, Monsieur... (A elle-même.) Quelle est donc cette figure?... (Bas, à ses compagnes.) Si on ne le prendrait pas pour un conspirateur!

L'INCONNU, regardant toujours autour de lui.

Rentrera-t-elle bientôt?

PAMÉLA.

Je ne crois pas.

L'INCONNU.

J'en suis fâché... j'avais une communication importante...

PAMÉLA.

Si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire... elle me confie tous ses secrets.

L'INCONNU.

Et vous les gardez bien?

PAMÉLA.

Comme les miens.

L'INCONNU.

Oh! alors... (La menant à gauche.) Venez par ci... (La menant à droite.) Non, venez par là...

PAMÉLA, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?

L'INCONNU, à mi-voix.

Les trois consuls se portent bien.

PAMÉLA.

Ah!

L'INCONNU.

Le sénat conservateur se conserve à merveille.

PAMÉLA.

Bon!..

L'INCONNU, plus mystérieusement.

Et la République française, toujours une et indivisible... Non, toute réflexion faite, je passerai quand votre maîtresse sera revenue... Ne me compromettez pas... (Tirant un billet cacheté.) Voici le mot d'ordre pour la journée... (Il le lui donne.) Silence et discrétion... Chat!.. (Il va pour sortir par le fond, ouvre la porte, se ravise, et sort par la gauche.)

TOUTES, à Paméla.

Eh bien? qu'est-ce qu'il t'a dit?

PAMÉLA.

Rien, mais j'en ai le frisson de la tête aux pieds... (Regardant à gauche.) Il paraît qu'il connaît les êtres, car il sort par la petite cour qui donne dans l'autre rue. (Mettant le billet dans la poche de son tablier.) Nous verrons si son mot d'ordre n'est pas une mystification.

\* Paméla. L'Inconnu,

## SCÈNE II.

LES MÊMES, VICTOR D'HÉRIGNY, en uniforme d'officier des guides.

VICTOR, entrant par le fond.

Numéro sept... c'est bien ici,

TOUTES.

Un officier!

PAMÉLA.

Un officier des guides!

VICTOR.

Bonjour, mes toutes belles!.. (Regardant les petites filles.) Charmant petit escadron!

PAMÉLA.

Qu'est-ce qu'il vous faut, M. l'officier?... Une pointe d'Angleterre, un bonnet de dentelles?

VICTOR, souriant.

Un bonnet de dentelles?... Non... ce n'est pas encore d'uniforme. Est-ce que la revendeuse est sortie?

PAMÉLA.

Elle est allée chez M<sup>me</sup> Tallien, lui montrer un cachemire.

VICTOR.

Ah! diable! c'est justement pour un cachemire que je venais.

PAMÉLA.

Vous, Monsieur?

VICTOR.

Eh! sans doute... Depuis que nous avons rapporté ces merveilleux tissus d'Egypte, il n'y a plus moyen de faire la moindre conquête, un peu distinguée, sans un de ces riches talismans; c'est une rage, une fureur!.. Toutes les jolies femmes en ont, ou veulent en avoir... On n'est même jolie qu'à cette condition. Si nous avions prévu cela quand nous étions sur les bords du Nil, il était si facile de s'en procurer... Il suffisait de couper la tête d'un mameluck pour avoir son turban.

PAMÉLA.

Tiens, ces messieurs se coiffent donc avec les schalls de leurs femmes?

VICTOR.

Oh! la question est délicieuse!.. (Lui prenant le menton, et à mi-voix.) Celui que je voudrais acheter, ma petite, est pour une jeune et jolie cousine...

PAMÉLA, souriant.

Je comprends...

VICTOR.

Pour laquelle j'ai les sentimens... les plus respectueux...

PAMÉLA, de même.

Je comprends.

VICTOR.

Et qui peut beaucoup pour moi... car elle occupe un emploi important.

PAMÉLA.

Elle?

VICTOR.

C'est-à-dire son mari... c'est la même chose.

PAMÉLA.

Ah! il y a un mari?



VICTOR, gaiment.

Eh! mon Dieu! où n'y en a-t-il pas? ces animaux-là se fourrent partout!.. celui-ci est très avare... lui et les cachemires, c'est l'eau et le feu!.. Ma pauvre cousine se désespère de n'en pas avoir... j'ai juré de lui en faire la surprise. Entre parens, ce sont de ces petits cadeaux... sans conséquence.

PAMÉLA, remuant des cartons.

Certainement... Quel argent Monsieur veut-il y mettre?

VICTOR, se grattant l'oreille.

Mais, je ne voudrais pas y mettre d'argent... vu que je n'en ai pas. Je désirerais l'avoir...

PAMÉLA.

A crédit?

VICTOR.

Elle est pétillante d'esprit, cette petite... elle comprend tout... (A Paméla.) Voilà précisément l'affaire... On dit la revendeuse fort obligeante. (Lui prenant la taille.) Et à en juger par sa demoiselle de confiance...

PAMÉLA, à part.

Il est très aimable... (Haut.) Monsieur... M<sup>lle</sup> Aspasie aime beaucoup à faire crédit aux militaires... et, pour peu que vous lui donniez la moindre garantie...

VICTOR, gaiment.

Mais d'abord... ma bonne mine.

PAMÉLA.

C'est quelque chose.

VICTOR, à lui-même.

Elle s'y connaît.

PAMÉLA.

Et puis?

VICTOR.

Mon titre de lieutenant des guides.

PAMÉLA.

C'est beaucoup! et puis...

VICTOR.

Et puis, ma foi... s'il le faut absolument... la signature d'un camarade qui ne m'a jamais laissé dans l'embarras.

PAMÉLA.

Et qui est riche?

VICTOR.

Pas plus que moi.

PAMÉLA.

Bonne caution!

VICTOR.

Mais qui est rangé comme une demoiselle! Je ne sais pas comment il fait, il a toujours de l'argent à me prêter, lui.

PAMÉLA, ouvrant un carton, à droite.

En ce cas, voyez si ce cachemire vous convient.

VICTOR.

Il est superbe!.. Mais le prix?

PAMÉLA.

Ma maîtresse vous le dira.

VICTOR.

Savez-vous qu'elle doit faire d'excellentes affaires, votre maîtresse. On ne parle dans tout Paris que d'Aspasie la revendeuse à la toilette.

\* Paméla, Victor.

C'est la providence des coquettes, la ressource des amans qui n'ont pas un sou... et la terreur des maris qui ont de jolies femmes.

PAMÉLA.

C'est une calomnie!.. M<sup>lle</sup> Aspasie fait des mariages tant qu'elle peut, mais n'en défait jamais. C'est pour cela qu'on la nomme aussi : *Aspasie la marieuse*.

VICTOR.

Ou la fille de Figaro... à cause de son talent à conduire une intrigue. On dit même qu'elle se mêle parfois d'affaires politiques... Qu'elle y prenne garde, au moins... le premier consul ne plaisante pas là-dessus.

Ain : Il me faudra quitter l'empire.

Sans se gêner, qu'elle conspire

Contre les tuteurs aguerris...

Elle peut même, sans rien dire,

Conspirer contre les maris

De tous les quartiers de Paris!

A conspирer qu'elle s'applique,

Contre nos hommes à calculs...

Ces fournisseurs si voraces, si nuls!

(A mi-voix.)

Mais, conspирer contre la République!

Ce n'est permis qu'aux trois consuls.

PAMÉLA.

Je vous assure, M. l'officier...

VICTOR.

Donnez-lui toujours ce conseil de ma part... cela l'engagera peut-être à me laisser mon cachemire à crédit... Je reviendrai chercher sa réponse... en attendant voici les arrhes du marché.

(Il l'embrasse.)

PAMÉLA, se défendant en riant.

Ce n'est pas moi qui reçois, Monsieur.

VICTOR, allant aux autres.

Faut-il payer au comptoir?

TOUTES, se levant.

Non, non!

PAMÉLA.

Gardez cela pour votre cousine.

VICTOR.

Laissez donc! je n'aime pas à faire d'économies.

Ain : Allons, allons, de la philosophie.

Jeunes beautés, aux cœurs doux et timides,

Pour vous conduire au plus heureux destin,

Prenez, prenez un officier des guides.

Du bonheur, seuls, ils savent le chemin.

ENSEMBLE.

Jeunes beautés, etc.

PAMÉLA et LES DEMOISELLES.

Non, non, vraiment, nous sommes trop timides,

Et sur ce point, vous nous prêchez en vain.

Nous redoutons les officiers des guides,

Car, avec eux, on s'égare en chemin!

(Victor sort en leur envoyant des baisers.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté VICTOR.

TOUTES.

Est-il gentil !

PAMÉLA.

Voyez un peu comme les femmes du grand monde sont terribles avec leurs fantaisies !.. Voilà un cachemire qui va coûter à ce pauvre jeune homme deux années de sa solde... c'est révoltant !.. (A elle-même.) Mon amoureux, le commis du marchand de drap, n'aurait jamais de ces attentions-là, lui... Ah ! v'là Madame.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, ASPASIE, vêtue coquettement, et suivie d'une demoiselle qui porte ses cartons.

ASPASIE, se débarrassant de son schall.

Ain : Ah ! le beau bal.

Oui, la voilà !

Demandez, elle est là !

Revendeuse à la toilette, on a

De quoi plaire à tout le monde, oui-dà !

Parlez, Mesdames, la voilà !

Désirez-vous

Rubans et bijoux,

Satin, velours ou marabouts ?

Faut-il remettre un billet tendre et doux ?

Ou faut-il tromper un jaloux ?

Faut-il enfin

Vous trouver soudain,

Jeune fillette, un bon mari

Constant, soumis ?.. C'est rare aujourd'hui,

Mais, c'est égal, j'en tiens aussi !

ENSEMBLE.

ASPASIE.

Oui, me voilà !

Demandez, je suis là !

Revendeuse à la toilette, on a

De quoi plaire à tout le monde, oui-dà !

Parlez, Mesdames, me voilà !

TOUTES.

Oui, la voilà !

Demandez, elle est là !

Revendeuse à la toilette, on a

De quoi plaire à tout le monde, oui-dà !

Parlez, Mesdames, la voilà !

ASPASIE.

Bonjour, Mesdemoiselles !

PAMÉLA.

Vous paraissez contente de votre matinée ?

ASPASIE.

Mais oui, elle a été bonne... J'ai fait trois marchés excellents, dupé deux fripons et rendu service à un ami.

PAMÉLA.

La citoyenne Tallien vous a-t-elle pris un cachemire ?

ASPASIE.

Non, elle m'en a pris deux. Mais, devine qui j'ai trouvé chez elle ?.. M<sup>me</sup> Bonaparte !.. car on ne dit plus déjà la citoyenne Bonaparte.

PAMÉLA.

L'épouse du premier consul ?

ASPASIE.

J'ai fait sa connaissance, pas du premier consul... et elle m'a promis sa pratique.

PAMÉLA.

Bah ! est-ce qu'elle achète des parures d'occasion ?

ASPASIE.

Elle m'a demandé un diadème...

PAMÉLA.

De rencontre ?

ASPASIE.

Précisément !.. On lui a dit que l'on voulait faire vendre à Paris une très belle couronne en diamans... elle m'a chargée de la découvrir. Ça peut devenir très avantageux pour moi ! les diadèmes... c'était passé de mode, mais ça va reprendre, à ce qu'il paraît... \* Est-il venu quelqu'un ?

PAMÉLA.

Beaucoup de petits chaland... et un jeune officier des guides.

ASPASIE, riant.

Je ne vends pourtant pas d'équipemens militaires.

PAMÉLA, à mi-voix.

Il veut avoir un cachemire à crédit... (Prenant un air sentimental comique.) pour une aimable parente qui le protège.

ASPASIE, riant.

Ah ! bon jeune homme !.. Connu !.. Est-il gentil ?

PAMÉLA.

Un charmant officier... qui vous porte beaucoup d'intérêt... Il vous conseille de ne pas vous mêler de politique.

ASPASIE.

Tiens ! et de quoi se mêle-t-il, lui ?.. La politique et l'intrigue sont cousines-germaines... c'est de mon ressort. D'ailleurs, je ne suis pas femme pour rien... et il suffit qu'on me défende quelque chose, pour que je m'y jette à corps perdu. Est-il venu d'autres personnes ? \*\*

(Passant au comptoir.)

PAMÉLA.

Ah ! j'oubliais... un monsieur qui n'a pas voulu dire son nom, et qui avait la mine d'un conspirateur.

ASPASIE.

Comment était-il ?

PAMÉLA.

Très laid !

ASPASIE.

Ce n'est pas un signalement... il y en a tant qui jouissent de cet heureux privilège !

PAMÉLA.

Manteau vert galonné en or.

\* Paméla, Aspasia.

\*\* Aspasia, Paméla.



ASPASIE.

Ah! je le reconnais au manteau... il le porte hiver comme été. Il dit que cela lui économise autre chose.

PAMÉLA.

Il avait une peur d'être vu!.

ASPASIE.

Je crois bien, il a manqué vingt fois d'être arrêté... et sans moi!.

PAMÉLA.

Il m'a laissé ce petit billet... (Elle le lui remet.) Il dit que c'est le mot d'ordre de la journée.

ASPASIE, qui l'a lu.

Ah! bon Dieu!

PAMÉLA.

Qu'est-ce donc?

ASPASIE, lui faisant signe.

Tu le sauras. (Aux demoiselles de magasin.) Allons, Mesdemoiselles... allons donc, à nos courses, chez les praticiens... (Designant des cartons.) Ces dentelles, chez la Contat... ces plumes, chez la générale Moreau... (A une autre.) Cloilde... M<sup>me</sup> Hamelin... et cette garniture de renard bleu, chez la citoyenne Talleyrand.

TOUTES, en sortant.

Ari : Oh! le beau bal.

Oui, la voilà!

Demandez, elle est là!

Revendeuse à la toilette, on a

De quoi plaire à tout le monde, oui-dà!

Parlez, Mesdames, la voilà!

(Elles sortent.)

## SCÈNE V.

PAMÉLA, ASPASIE.

ASPASIE, qui a relu le billet.

Pauvre enfant!.. Ah! sans doute, je viendrai à son secours.

PAMÉLA.

Comme vous voilà émue!

ASPASIE.

Ce n'est pas sans raison! c'est de la fille de ma bienfaitrice, la comtesse de Sénancourt, à qui je dois mon établissement, ma petite fortune... et même la vie!.. car, sans elle, la pauvre Aspasia se noyait tout de bon, comme une sottise!

PAMÉLA, effrayée.

Qu'est-ce que vous me dites là?

ASPASIE, avec un soupir.

Mon Dieu! oui... il y a dix ans!.. j'en avais quatorze ou quinze... en Provence, sur les bords du Gardon... et vêtue de cette belle robe de mariée... (Indiquant une robe de dentelles très riche dans la montre.) que j'ai toujours conservée... j'allais me précipiter la tête la première...

PAMÉLA.

Par désespoir d'amour?

ASPASIE.

Cela y ressemblait presque... quoique le mons-

tre ne méritât guère!.. (Souriant.) Mais, c'est tout un roman que je te conterai quelque jour... quand je serai une vieille gangan!.. et que je prendrai du tabac. (Reprenant son récit.) M<sup>me</sup> de Sénancourt passait en chaise de poste... Elle s'élançait, m'arrêta, me força de monter dans sa voiture et me ramena à Paris avec sa fille, joli petit ange de six à sept ans... aussi belle, aussi bonne que sa mère! que te dirai-je! recueillie, consolée par cette excellente dame; établie, grâce à sa générosité, à la tête de cette maison, rien n'égalait ma reconnaissance pour elle, si ce n'est peut-être ma tendresse pour sa fille, que je regardais comme mon enfant. M<sup>me</sup> de Sénancourt le savait bien; car, quelques années plus tard, et se sentant près de sa fin, elle me fit appeler... « Ma bonne Aspasia, me dit-elle, » je vais me séparer de ma pauvre petite Céline; elle est jolie... elle est riche... deux grands dangers pour une jeune fille... Le testament de mon mari nomme pour son tuteur, à mon défaut, un parent éloigné, dont je redoute le caractère avare et despotique. Malgré ta légèreté apparente, je connais ton attachement, ton courage... Promets-moi de veiller sur ma fille, sur son bonheur... Sans pouvoir prononcer un seul mot, je tombai à ses pieds, je couvris sa main de mes larmes!.. — « C'est bien, dit-elle, en m'adressant un dernier sourire... je t'entends... je puis partir tranquille. » et quelques heures après... (Essuyant une larme.) elle nous avait quittées.

PAMÉLA.

Pauvre dame!

ASPASIE.

Le lendemain, le tuteur avait emmené sa pupille au fond de je ne sais quelle province, et je craignais de ne pouvoir jamais remplir ma promesse... mais ce billet me rend l'espérance.

PAMÉLA.

C'est de mamzelle Céline?

ASPASIE.

Oui... (Lisant.) « Je suis opprimée, menacée, » et je viens à vous, Aspasia, comme me l'a recommandé ma mère... Demain je m'échapperai de l'hôtel de mon tuteur... Attendez-moi. » (Montrant le billet.) C'est daté d'hier.

PAMÉLA.

Ainsi, elle va venir?...

ASPASIE, avec joie.

Aujourd'hui! oh! quel bonheur de l'embrasser, de la revoir!.. (Vivement.) et d'entrer en campagne contre ce tuteur, \* que je ne connais pas, mais qui doit être comme tous ses confrères, un sot, un imbécille!.. cela me promet une intrigue vive, difficile... c'est ce qu'il me faut... c'est mon élément. (A Paméla.) Va te mettre en embuscade dans la petite cour qui donne sur l'autre rue. (Montrant la gauche.) Tu la reconnaitras facilement: dix-sept ans, jolie comme les amours, la démarche timide et un voile. (Elle doit en avoir un... c'est de rigueur, quand on fuit de chez son tuteur.) Dès qu'elle sera arrivée, frappe trois coups à cette porte

\* Aspasia, Paméla.

pour que je renvoie les chalands... Va vite!  
Discretion et prudence!

PAMÉLIA, souriant.

N'est-ce pas l'enseigne de notre magasin!

(Elle sort à gauche.)

## SCÈNE VI.

ASPASIE; puis, M<sup>me</sup> DUPERRON.

ASPASIE, seule d'abord.

Qu'entends-je!.. une voiture qui s'arrête devant ma porte... serait-ce déjà? (Elle court au fond et regarde à travers le vitrage.) Non, Dieu merci!.. Quelle est donc cette belle dame qui descend de fiacre en se donnant de si grands airs?

(Elle redescend près du comptoir à gauche.)

M<sup>me</sup> DUPERRON, au fond. \*

C'est bon, cocher... Attendez-moi, là... (Haut, en entrant.) Dieu! que ces voitures de place sont dégoûtantes!

ASPASIE, à part.

Voulant faire croire qu'on en a une à soi!.. C'est quelque parvenue.

M<sup>me</sup> DUPERRON, regardant autour d'elle.

Ah!.. c'est ça une boutique de revendeuse?.. Ah! quel taudis!

ASPASIE, choquée et s'asseyant.

Hein! par exemple! Attends! attends!

M<sup>me</sup> DUPERRON, avec un geste de dédain.

Est-ce vous, ma mie, qui êtes la maîtresse de cette bicoque?

ASPASIE, à part.

Bicoque! (Haut.) J'ai cet honneur, Madame.

M<sup>me</sup> DUPERRON, se moquant.

Oh! cet honneur!.. (S'apercevant qu'elle est debout et qu'Aspasie est assise.) Est-ce que Madame reçoit ainsi tout le monde sans se déranger.

ASPASIE, froidement.

Un certain monde, Madame.

M<sup>me</sup> DUPERRON, vivement.

Vous êtes une impertinente, ma chère... quand une femme comme moi se donne la peine de venir dans votre échoppe...

ASPASIE, se levant.

Les portes de mon échoppe, Madame, communiquent à toutes les maisons distinguées de Paris.

M<sup>me</sup> DUPERRON, avec hauteur.

Pas avec la mienne, toujours.

ASPASIE, faisant une révérence.

C'est ce que je voulais dire.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Hein?

ASPASIE.

Que vendrai-je à Madame?

M<sup>me</sup> DUPERRON, se remettant.

Vous avez raison... on ne vient pas ici pour faire assaut d'esprit avec vous. En passant tout-à-l'heure, j'ai jeté par hasard les yeux sur

votre boutique, j'ai aperçu cette robe d'une coupe assez étrange...

ASPASIE, la désignant et allant la prendre.  
Celle-ci?

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Précisément... \*Je suis invitée, ce soir, à un grand bal travesti... et j'ai pensé que ce costume bizarre pourrait peut-être convenir.

ASPASIE, plaçant la robe sur une chaise.

C'est une robe de noce, Madame... de jeune fiancée arlésienne, avec le bouquet de fleurs d'orange... Je ne crois pas que cela vous aille.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Cela me regarde.

ASPASIE.

Au fait, puisque c'est un bal travesti!

M<sup>me</sup> DUPERRON, avec impatience.

Combien me ferez-vous payer cette vieille défroque?

ASPASIE.

Vous remarquerez d'abord que la robe est parfaitement conservée... garnie de malines.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Enfin, cela vaut...

ASPASIE, la dépliant.

Estimez-la vous-même.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Quinze à dix-huit francs?

ASPASIE, l'emportant.

Vous en donneriez dix mille, que vous n'auriez pas cette vieille défroque, comme vous l'appeliez.

M<sup>me</sup> DUPERRON, passant à droite.

Dix mille francs!.. dix mille francs! Vous êtes folle, ma mie!

ASPASIE. \*\*

Folle! oh! oui, j'en conviens!.. toutes les fois que je regarde cette robe... il s'éveille, en moi, un souvenir... à me faire perdre la raison... et qui pourtant m'est cher!.. car il m'a peut-être épargné bien d'autres chagrins. Si vous saviez...

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Ne croyez-vous pas qu'une femme comme moi, va écouter votre lamenable histoire? On sait que les revendeuses ont toujours eu des aventures...

ASPASIE.

Il y a des femmes qui ne revendent rien, et qui en ont eu leur bonne part. Je n'ai pas le bonheur de connaître Madame... mais je suis sûre que si elle daignait me raconter sa lamentable histoire...

M<sup>me</sup> DUPERRON, avec humeur.

Il suffit. Voulez-vous trente francs de cette robe?

ASPASIE.

Je ne vous la céderais pas, maintenant, pour un million!

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Alors, pourquoi la mettre en étalage?

\* M<sup>me</sup> Duperron, Aspasie.

\*\* Aspasie, M<sup>me</sup> Duperron.

\* Aspasie, M<sup>me</sup> Duperron.



ASPASIE.

Pour l'avoir toujours sous les yeux... c'est un préservatif, un talisman.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Très bien ! Si vous vous ravisez... vous pourrez faire porter cette guenille à l'hôtel de Nivernais, quai d'Orsay... vous demanderez M<sup>me</sup> Duperron.

ASPASIE.

Madame Duperron ! Madame serait l'épouse de M. Duperron, sous-directeur au ministère de la guerre ?

M<sup>me</sup> DUPERRON, sèchement.

Depuis six mois.

ASPASIE, à part.

Oh ! le pauvre homme ! Moi qui le croyais mort ! (Regardant M<sup>me</sup> Duperron.) C'est bien pis, vraiment !

M<sup>me</sup> DUPERRON, avec hauteur.

Madame connaît mon mari ?

ASPASIE.

Beaucoup, Madame ! un excellent homme ! (Un petit salut.) Avant son mariage... un peu coureur, un peu mauvais sujet (Autre salut.) avant son mariage... et qui m'a acheté plus d'une jolie parure pour une petite danseuse de chez Nicolet... (Autre salut plus profond.) bien avant son mariage !

M<sup>me</sup> DUPERRON, avec colère.

Ça n'est pas vrai... ce n'est pas possible !.. Le citoyen Duperron n'a jamais aimé que moi... et sa fidélité...

ASPASIE.

Est égale à la vôtre ! j'en suis persuadée ! (D'un ton doux et railleur.) Il ne vous faut pas d'autres articles, Madame ?

M<sup>me</sup> DUPERRON, étouffant.

Du tout ! jamais je ne porterai de nippes qui auront traîné chez vous !

ASPASIE, se moquant.

Ah ! il ne faut pas dire : Fontaine...

ENSEMBLE.

Air: Fragment du Châlet.

Mais voyez l'insolence !  
Me braver, m'outrager.  
De cette impertinence  
Je saurai me venger !

M<sup>me</sup> DUPERRON.

On connaîtra, ma mie,  
L'affront que je reçois !..

ASPASIE.

Je suis bonne et polie  
Quand on l'est avec moi.

M<sup>me</sup> DUPERRON, parlant.

Prenez donc garde de blesser madame la revendeuse !

ASPASIE, de même.

Eh ! mais... tout comme une autre !

ENSEMBLE.

Mais, voyez l'insolence ! etc.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, SAINT-RÉANT, UN JOCKEY. \*

SAINT-RÉANT, au jockey qui s'éloigne.

Porte vite ces invitations... (Apercevant M<sup>me</sup> Duperron.) Que vois-je ! la citoyenne Dupe'on !.. l'aimable 'eine des fêtes du Di'ectoir'e.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Vous ici, Monsieur le munitionnaire général ?

SAINT-RÉANT, bas.

Chut ! chut !

M<sup>me</sup> DUPERRON, bas, et le menaçant du doigt en souriant.

Je devine !.. Ah ! monstre !.. encore quelque victime !

SAINT-RÉANT, bas, d'un air fat.

Non, non... ce n'est pas ce que vous c'oyez, pa'ole sup'ême... pa'ole panachée !

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Bien ! bien ! je vous laisse ! Votre bal masqué tient toujours pour ce soir ?.. Envoyez-moi donc quelques billets en blanc pour des amis... de jeunes officiers de la garde.

SAINT-RÉANT, lui baisant la main.

T'es volontiers, belle dame.

M<sup>me</sup> DUPERRON, sortant.

Au revoir !.. (D'un ton sec, à Aspasia.) Adieu, revendeuse !

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII.

ASPASIE, SAINT-RÉANT.

ASPASIE, la suivant des yeux.

Toi, si je peux te repincer, comtesse d'Es-carbagnas !

SAINT-RÉANT, à part.

Tâchons de gagner cette femme ! ça ne doit pas être difficile... quand on a mis dedans la 'épublique l'ançaise...

ASPASIE, à part.

Que me veut encore celui-là, avec sa mine de chat-huant ? (Haut.) Qui êtes-vous, citoyen ?

SAINT-RÉANT.

Saint-Réant, fou'nisseur gé'né'al des a'mées de la 'épublique.

ASPASIE, à part.

Le tuteur de Céline !.. Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il saurait déjà ?..

SAINT-RÉANT.

Ce nom semble vous t'oubler un peu, ma belle.

ASPASIE.

Moi, Monsieur... pourquoi donc ?

SAINT-RÉANT, à part.

C'est d'ôlé !.. les t'ais de cette femme ne me sont pas inconnus.

ASPASIE, à part.

J'ai vu quelque part cette figure hétéroclite. (Haut.) Que désirez-vous, Monsieur... que vous faut-il ?

\* Aspasia, M<sup>me</sup> Duperron, Saint-Réant, qui est mis en vieil incroyable de la fin du Directoire.

SAINT-RÉANT.

Ce qu'on ne l'ouve guère chez les marchands d'aujourd'hui... de la franchise et de la probité.

ASPASIE, avec ironie.

De la probité ! comment voulez-vous qu'il nous en reste ? les fournisseurs ont tout gardé pour eux.

SAINT-RÉANT, souriant.

Ah ! ah !.. nous avons de l'esp'it.. T'es bien !.. je vois que nous nous entend'ons ! (Sévérement.) et que vous ne f'ez aucune difficulté de me liv'ér la charmante fugitive que je viens d'éclamer.

ASPASIE.

Quelle fugitive ?

SAINT-RÉANT.

Céline de Sénancourt.

ASPASIE.

Céline !

SAINT-RÉANT.

N'essayez pas de le nier. Je sais tout. Cette lettre adressée par elle à un jeune étou'di... et que j'ai interceptée... m'inst'uit suffisamment de ses p'ojets. (Il lit.) « Che' Edmond...

ASPASIE, à part.

Il y a un amoureux... je m'en doutais...

SAINT-RÉANT, continuant.

« Je ne puis résister davantage à la tyrannie de mon tuteur... »

ASPASIE.

Je suppose que Monsieur est le tuteur... (Saint-Réant salue.) Et par conséquent, le tyran ?.. (Mouvement de Saint-Réant.) Enchantée de faire sa connaissance.

SAINT-RÉANT, continuant.

« Il veut disposer de ma main sans consulter mon cœur. » (S'interrompant.) Style de l'oman. « Je suis décidée à m'aff'anchi' d'un odieux esclavage... » (S'interrompant.) Ph'ase obligée de mélod'ame... « Et certaine de l'ouver un asile chez la bonne Aspasie... » (S'interrompant.) Le reste de la lettre est déchiré... mais, comme ma pupille a dispa'u ce matin de mon hôtel.. il est évident, il est palpable qu'elle est chez vous.

ASPASIE.

Il se peut qu'elle ait l'intention d'y venir... mais jusqu'à présent...

SAINT-RÉANT.

Oh ! pe'mettez... je ne me laisse pas l'omper par les femmes. (A part.) Quand on a mis dedans la république l'ançaïse... (Haut.) Je pouvais venir avec un commissaire, le juge de paix, des genda'mes... mais je déteste le bruit, le scandale... toujours fâcheux pour la réputation d'une jeune personne... j'ai préféré m'y p'end'e par la douceur !.. et vous faire observer qu'il ne se'ait pas p'udent de lutter avec moi... Je suis t'es fort !.. excessivement ad'oit et pa'faitement épaulé.

Aïe ! De la Famille de l'Apothicaire.

Des t'ois consuls j'ai l'amitié,  
Du'oc est mon pa'ent t'es p'oche,  
Avec Fouché je suis lié,  
J'ai les finances dans ma poche.

M'attaquer se'ait malad'oit...

On a toujou's raison, justice,

Quand on a pou' soi le bon d'oit...

Et puis le p'efet de police.

ASPASIE.

Bah ! bah ! Avec une conscience tranquille et une patente en règle, on se moque de tout... et, fussiez-vous le premier consul lui-même, je vous dirais, avec tout le respect possible : Monsieur... ou citoyen... à votre choix... du moment que vous tyrannisez les jeunes filles, je n'ai pour vous que très peu de considération. (Lui faisant une révérence.) Avec laquelle, pourtant, j'ai l'honneur d'être...

SAINT-RÉANT, piqué.

Madame !

ASPASIE.

Quant à votre pupille... elle n'est pas chez moi... mais, si elle y venait, si elle réclamait mon appui... je dois tout à sa mère, je ne vous dois rien... c'est vous dire que je vous ferai la guerre... et je vous la ferai bonne, vous pouvez y compter.

SAINT-RÉANT.

Très bien ! En attendant, vous me ju'ez que Céline n'est point ici ?

ASPASIE, l'imitant.

Ma pa'ole sup'ême !.. si vous en doutez, vous pouvez visiter... ma boutique... l'arrière-boutique, commode, secrétaire... et même les tiroirs... (On entend frapper trois coups à la porte de droite.—A part.) Ciel ! elle vient d'arriver !

SAINT-RÉANT.

Qu'est-ce donc ?

ASPASIE, cherchant à se remettre.

Quoi ?

SAINT-RÉANT.

Ces trois coups ?

ASPASIE.

Je n'ai rien entendu.

SAINT-RÉANT.

Ah ! vous n'avez rien entendu ? (A part.) Cela m'a tout l'air d'un signal. (Elevant la voix, et voulant ouvrir la porte.) Et je veux m'assurer...

ASPASIE, se mettant devant lui.

Pardon, Monsieur... c'est un atelier particulier où mes clientes essayent leurs ajustemens... et il ne serait pas décent...

SAINT-RÉANT, vivement.

Oh ! nos jolies femmes ne c'aignent plus qu'on assiste à leur toilette... le costume grec...

(La faisant passer de côté.)

ASPASIE.

Monsieur !..

SAINT-RÉANT, s'avançant.

Que de façons !..

ASPASIE, à part.

Elle est perdue !



SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAMÉLA, ouvrant la porte et paraissant \*.

PAMÉLA, froidement, un chapeau à la main.  
Madame m'a appelée?

ASPASIE, lui faisant des signes.

Du tout!.. c'est Monsieur qui s'imagine que nous avons chez nous des marchandises probées.

PAMÉLA.

Par exemple!.. M. le commissaire...

SAINT-RÉANT, la poussant.

Je v'éai bien moi-même...

(il entre dans l'atelier à droite.)

ASPASIE, bas.

Miséricorde! Et Céline?

PAMÉLA, bas, et montrant la droite.

Chut!.. elle est là!

ASPASIE, bas.

Malheureuse!..

PAMÉLA, bas.

Je défie qu'il l'a trouve!

ASPASIE, bas.

Comment?

PAMÉLA, bas.

Figurez-vous, que... Chut! le voici!

SAINT-RÉANT, reparaissant, et à part.

Personne!.. Elle a probablement changé d'idée... elle n'est pas venue.

ASPASIE, fredonnant en arrangeant un bonnet.

\* Cachésous les habits d'un esclave africain... \*\*

Eh bien! Monsieur?..

SAINT-RÉANT, souriant.

Eh! bien, j'ai tort... j'avais cru... je n'ai maintenant aucun doute... (A part.) Mettons toujours deux hommes en embuscade dans le café voisin... et cou'ons fai'e de nouvelles déma'ches. (Haut.) Je vous laisse, belle 'evendeuse... et je me flatte que mieux éclair'ée sur vos vé'itables int'éêts, vous n'emb'asse'ez pas le parti de la 'ébellion.

ASPASIE.

J'embrasserai qui je voudrai. Monsieur... Mais, à coup sûr, ça ne sera pas vous... (Sèchement.) Désirez-vous autre chose, avec ça?

SAINT-RÉANT, à part, en s'en allant.

Où diable ai-je donc 'encont'é cette femme?

ASPASIE, à part.

Où ai-je donc vu cet Iroquois?

PAMÉLA, sur son passage.

Quand vous aurez besoin d'une toque à marabouts, voulez-vous notre adresse, Monsieur?

SAINT-RÉANT, sortant par le fond.

Ah! au diable!

\* Aspasia, Saint-Réant, Paméla.

\*\* Aspasia, Saint-Réant, Paméla.

SCÈNE X.

ASPASIE, PAMÉLA; puis, CÉLINE.

ASPASIE, le suivant.

Votre servante!

CÉLINE, entr'ouvrant la porte à droite.

Est-il parti?

ASPASIE, se retournant.

Céline!.. Prenez garde!.. s'il revenait!..

PAMÉLA, regardant à travers le vitrage.

Non, non, il monte en voiture... il s'éloigne.

CÉLINE, entrant en scène et courant à Aspasia

Enfin, je vous revois!.. mon unique refuge! ma seule amie!..

ASPASIE, l'embrassant avec effusion.

Chère enfant!.. que je vous embrasse d'a-bord!.. (L'admirant.) Qu'elle est bien! qu'elle est embellie!.. (A Céline.) Comment votre tuteur ne vous a-t-il point aperçue?

PAMÉLA, qui a redescendu la scène.

Nous venions d'arriver...

CÉLINE.

Quand j'ai reconnu sa voix... jugez de ma frayeur!

PAMÉLA.

Je n'ai eu que le temps de cacher Mademoiselle au fond de cette énorme corbeille de mariage que nous préparons pour le Dauphiné, avec trois pièces de crêpe et deux voiles d'Angleterre par dessus.

ASPASIE.

Bravo, Paméla!.. je te nomme mon premier lieutenant.

PAMÉLA, la main à son bonnet.

Merci, général.

CÉLINE.

Mais que vais-je devenir, à présent que M. Saint-Réant a surpris mon dessein?.. Impossible d'éviter le sort qui me menace!

ASPASIE.

Peut-être! Pourquoi vous êtes-vous échappée de son hôtel!

CÉLINE.

Parce qu'il prétend m'épouser.

ASPASIE.

Lui! ce vieil incroyable du défunt Directoire? avec ses cadenettes et ses oreilles de chien, allons donc!

CÉLINE.

Parce que je ne l'aime pas!

ASPASIE.

C'est tout simple.

CÉLINE, baissant les yeux.

Et que j'en aime un autre.

ASPASIE.

C'est trop juste!.. M. Edmond... pas vrai?

CÉLINE.

Ah! vous savez?.. (Timidement.) N'est-ce pas qu'il le mérite?

ASPASIE.

Comment donc! tout-à-fait! Je ne l'ai jamais vu! mais c'est égal... Et qu'est-ce que c'est que M. Edmond?

CÉLINE.

Le frère de mon tuteur.

ASPASIE.

Ah ! diable ! cela se complique.

CÉLINE.

Mais frère d'un autre lit... plus jeune que lui de dix-huit ans, au moins !

ASPASIE.

Je m'en rapporte bien à vous, pour cela.

CÉLINE.

Ah ! si vous le connaissiez !.. bon, aimable, timide... un officier de cavalerie de premier mérite... je lui avais écrit pour le prévenir que le contrat devait être signé ce soir même... dans un grand bal, auquel son frère a invité tout Paris !.. je la suppliais de venir sur-le-champ se concerter avec moi... me défendre... me sauver !.. mais ma lettre a été saisie... et, maintenant, comment le faire avertir ?

ASPASIE.

C'est moi qui irai le chercher.

CÉLINE, avec joie.

Vous, ma bonne Aspasia !..

ASPASIE.

Votre cause est la mienne !.. D'abord, par état, je dois ma protection à toutes les pupilles affligées !.. mais pour vous, chère Céline, je mettrai Paris sans dessus dessous !.. J'ai promis à votre mère de veiller sur votre bonheur... et si vous n'épousiez pas M. Edmond...

CÉLINE.

J'en mourrais, c'est sûr !

ASPASIE.

Vous voyez bien qu'il faut que je vous marie ensemble. Son grade ?

CÉLINE.

Lieutenant dans les guides.

ASPASIE.

Son adresse ?

CÉLINE.

Caserne de la rue de Babylone.

ASPASIE.

Diable ! une caserne !.. je n'ai aucun moyen...

PAMÉLA.

Eh ! mais, l'officier qui est venu ce matin pour un schall est justement dans les guides... vous pourriez le lui porter... et savoir par lui...

ASPASIE, se préparant.

A merveille !.. Vite, Paméla... ce schall et ce petit carton que j'ai apporté... Il faut avoir de quoi endormir les cerbères !

CÉLINE.

Par malheur, mon tuteur est tout puissant, c'est un ami du premier consul.

ASPASIE.

C'est possible... mais, je suis une puissance aussi... je vends des cachemires... j'ai les femmes pour moi... et, par conséquent, tous les hommes !.. Ah ! M. le munitionnaire... à nous deux. s'il vous plaît ! (L'imitant.) Je ne suis pas la république française, moi, et vous ne m'attraperez pas... \* (A Céline.) Le temps presse...

\* Paméla, Aspasia, Céline.

du courage !... (A Paméla.) Conduis Mademoisella dans le petit entresol... (A Céline.) Vous y serez en sûreté... (A Paméla.) Du silence ! (A Céline.) Bon espoir ! et jusqu'à mon retour... pas une larme. (La menaçant du doigt en souriant.) ou je me fâche tout de bon ! \*

Air : Le tambour bat, le clairon sonne.

O toi qu'on dit être mon père,

Figaro, malin Figaro !

Viens par un tour héréditaire

Duper ce nouveau Bartholo.

ENSEMBLE.

O toi qu'on dit, etc.

CÉLINE et PAMÉLA.

O toi, qu'on dit être son père,

Figaro... malin Figaro !

Viens par un tour héréditaire

Duper ce nouveau Bartholo.

(La musique continue piano jusqu'à la fin de l'acte. Paméla a conduit Céline vers la porte à gauche ; Aspasia s'apprête à partir ; l'Inconnu paraît au fond, enveloppé de son manteau et fort agité.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, L'INCONNU.\*\*

L'INCONNU, à Aspasia.

Ah ! je vous trouve enfin, Aspasia !

ASPASIE.

C'est vous !

PAMÉLA, à part, s'arrêtant.

L'homme au manteau !

ASPASIE.

Qu'y a-t-il donc ?

L'INCONNU, bas.

Je suis encore poursuivi.

ASPASIE, bas.

Encore ! Maladroit !.. C'est donc une fatalité ?

L'INCONNU, bas.

Et si vous ne venez à mon secours...

ASPASIE.

Parlez bas !... ou plutôt... non... je vais prendre un fiacre... vous m'accompagnerez... et, chemin faisant... (A Paméla.) Paméla, ne quitte pas le magasin !

L'INCONNU, bas, à Paméla, avec mystère.

Ne dites pas un mot de ce que je vous ai confié !

PAMÉLA, interdite.

C'est un conspirateur !..

(L'Inconnu et Aspasia sortent par le fond. —

La toile baisse. )

\* Paméla, Céline, Aspasia.

\*\* Céline, Paméla, l'Inconnu, Aspasia.



## ACTE II.

Le théâtre représente une chambre d'officiers dans une caserne de cavalerie. Fenêtre au fond ; portes à droite et à gauche.

### SCÈNE I.

EDMOND, VICTOR, PLUSIEURS OFFICIERS.

(Au lever du rideau ils jouent et boivent du punch.  
Edmond, seul, est assis à gauche tout rêveur.)

CHOEUR.

Air : Vivent les batailles.

Compagnons fidèles,  
Fêtons, tour-à-tour,  
La guerre et les belles,  
Le punch et l'amour.  
Quand de la victoire  
Sonne le signal,  
Courons à la gloire  
Comme on court au bal.

Compagnons fidèles, etc.

(Pétermann pose un bol de punch sur la table à droite et se retire.)

VICTOR, qui s'est levé, frappant sur l'épaule d'Edmond.

Tu ne joues pas, Edmond ?.. vertueux Caton d'Utique ! que ne puis-je t'imiter !.. j'aurais des remords de moins et de l'argent de plus.

EDMOND, préoccupé.

Tu as encore perdu ?

VICTOR.

Deux cents francs sur parole !.. ce n'est pas cela qui m'inquiète... (Se grattant l'oreille.) Dis-moi, tu me prêteras bien encore une fois ta signature pour une somme... plus ou moins forte ?.. (A part.) Je ne sais pas au juste ce que me coûtera l'égyptien.

EDMOND.

Tant que tu voudras... ma bourse n'est-elle pas la tienne ?

VICTOR.

Pylade des temps modernes, va !.. du reste, sois tranquille... tu me connais...

Air du Baiser au Porteur,

Au bas d'une lettre de change,  
Lorsque je ne mets que mon nom,  
Je ne sais comment je m'arrange,  
Mais malgré toute ma raison,  
Bien rarement j'évite la prison.  
C'est tous les jours la même antienne !  
Mais, ami noble et généreux...  
Ta signature est-elle avec la mienne,  
J'ai toujours de l'honneur pour deux.

EDMOND, se levant.

C'est donc une dette sérieuse ?

VICTOR, gravement.

Oui... un cachemire... que j'ai promis à cette belle parente... tu sais ?..

EDMOND, lui faisant signe d'être discret.  
Chut !

VICTOR, à mi-voix.

Oh ! ne crains rien... tu sais que je suis discret... je n'en ai parlé qu'à l'état-major !.. Ce n'est pas moi qui irais me vanter... d'ailleurs Lucrèce est la vertu même !

LES OFFICIERS, éclatant de rire.

Elle s'appelle Lucrèce ?.. ah ! ah !..

VICTOR.

Oui, Messieurs... elles s'appellent... (A lui-même.) Au fait, c'est drôle... ce rapprochement !.. (A Edmond.) Ah ça ! et toi, Edmond, où en es-tu de tes amours ?

EDMOND.

Ne m'en parle pas... celui que j'adore est à la veille d'épouser mon propre frère... et je n'ai aucun moyen de conjurer ce malheur !

VICTOR, avalant un verre de punch.

Ayez donc des frères ! il paraît que le tien est le plus grand accapareur de l'époque ; déjà riche de son patrimoine qu'il a su grossir à tes dépens ; munitionnaire général de l'armée d'Italie, où il a rapidement triplé ses capitaux... il veut encore s'adjuger les biens immenses et la personne de ta maîtresse !.. Par la sambleu ! si j'avais un frère pareil, nous serions les frères ennemis !.. Je lui dirais : Que diable ! Étéocle, laisse donc quelque chose à Polynice !

EDMOND.

Que veux-tu ?.. Séparés dès notre enfance, nous n'avons pas eu le temps de contracter cette douce affection qui naît sous le toit paternel et croît sous les yeux d'une mère. Issus d'une noble famille de la Corse, de cette province française où les âmes sont toujours italiennes, nous avons commencé de bonne heure à nous quereller... à nous haïr !.. lui, du moins, car moi, je ne demandais pas mieux que de l'aimer ; mais il n'y avait pas moyen !.. et pour m'affranchir de ses persécutions, de sa tyrannie, je m'engageai comme simple soldat, et le laissai tranquille possesseur des titres et des biens de mon père, que nous perdîmes peu de temps après !.. content de mon sort, d'un avancement que je ne devais qu'à moi-même, j'avais oublié l'injustice et les torts de mon frère, lorsque, dans la première campagne d'Italie, je le retrouvai à la suite du général Bonaparte ; seulement, le marquis de Miramonte (c'était notre nom) était devenu sous le Directoire le citoyen Scévola Réanti ; il avait embrassé toutes les idées nouvelles...

VICTOR.

Et toutes les fournitures !

EDMOND.

Au 18 brumaire, c'était le citoyen Saint-Réant ; aujourd'hui, sous le consulat, c'est M. de Saint-Réant.

VICTOR.

Famille des chrysalides !.. il reprendra peu à peu sa première forme.

EDMOND.

En le revoyant, mon cœur battit, je l'avoue... je lui tendis la main franchement... et je m'applaudissais déjà d'avoir reconquis sa tendresse ! lorsque notre rivalité vint nous désunir de nouveau... il voulait me contraindre à renoncer à Céline... il réclamait son droit d'ainaisse.

VICTOR.

Allons donc !.. il a été aboli.

EDMOND.

Et, ce qu'il y a d'affreux, mon ami, c'est qu'il ne l'aime pas, qu'il ne l'a jamais aimée... c'est sa fortune seule qu'il convoite... (Eh ! plutôt au ciel qu'elle n'eût rien !) c'est pour s'en emparer qu'il abuse vis-à-vis de moi de son pouvoir, de la protection du premier consul !.. voilà ce que je ne puis lui pardonner.

AIR de Prévile et Taconnet.

Hair son frère est une horrible chose !

Mais par l'ingrat j'y suis forcé !..

Pourtant, c'est à peine si j'ose

T'avouer, le cœur oppressé,

Ce sentiment déplorable... insensé !..

Sainte amitié tu perds tes nobles charmes...

J'avais un frère... il n'en est plus pour moi !

VICTOR, lui serrant la main.

Qu'oses-tu dire ! ah ! tes compagnons d'armes

Seront tous des frères pour toi.

TOUS, se levant et l'entourant.

Oui, cher Edmond, oui, tes compagnons d'armes

Seront tous des frères pour toi !

EDMOND, ému.

Merci ! merci, mes amis... mes braves camarades !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UN GUIDE ALSACIEN, accent fortement prononcé.\*

LE GUIDE, la main à son kolback.

Parton, esquisse, mes officiers...

VICTOR, buvant.

Qu'est-ce qu'il y a, Pétermann ?

LE GUIDE.

Che foudrais saifoir quel être celui de mes supérieurs qui avre commandé ein gachemire ?

TOUS, riant.

Un cachemire !

LE GUIDE.

Ya !.. l'y être là ein cheune et choli tame avec ein gachemire... mais elle ne se sufient plis tu nom.

VICTOR, à part.

Je crois bien... je ne l'ai pas donné... (Haut.) Fais entrer... je sais ce que c'est.

\* Edmond, le Guide, Victor, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Officier.

TOUS.

C'est pour Victor !

PREMIER OFFICIER, riant.

Délicieux !

DEUXIÈME OFFICIER, de même.

Pour se faire un turban !

PREMIER OFFICIER.

Il va passer dans les mamelucks !

TOUS, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah !..

(Edmond s'est assis de côté à gauche et retombe dans ses réflexions.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, ASPASIE, posant un petit carton au fond.\*

VICTOR, avec un cri de joie.

C'est Aspasia !

TOUS.

Aspasia !

VICTOR.

Aspasia la revendeuse !

PREMIER OFFICIER.

Aspasia la mariée !

VICTOR.

La fille de Figaro !

ASPASIE, gaiement et l'autre carton sous le bras.

Oui, Messieurs, c'est mon nom... et ce sont tous mes titres.

VICTOR.

Justement... nous sommes tous à marier.

TOUS, l'entourant.

AIR : Comme il m'aimait.

Maries-moi !

VICTOR.

Si quelque parti se présente,

Maries-moi !

TOUS.

Maries-moi !

ASPASIE.

Vous voulez plaisanter, je croi !

VICTOR.

Si vous avez femme charmante

Avec cent mille francs de rente,

Immolez-moi,

Maries-moi !

TOUS.

Immolez-moi,

Maries-moi !

ASPASIE, souriant.

Vraiment, Messieurs !.. vous n'êtes pas dégoûtés ! (Les regardant.) Mais, il y en a peut-être un parmi vous à qui je réserve cette petite surprise.

VICTOR, lui prenant la taille.

Je suis prêt !

\* Edmond, 1<sup>er</sup> officier, Aspasia, Victor, 2<sup>e</sup> officier, les autres derrière.



TOUS, de même.

Nous aussi!

ASPASIE, les repoussant.

Permettez-moi, d'abord, de songer à mon petit négoce... Un de vous est venu marchander ce matin un cachemire?

VICTOR.

C'est moi, aimable dame.

ASPASIE.

Vous vous nommez?..

VICTOR.

Victor d'Hérigny.

ASPASIE, tristement, à part.

Ce n'est pas lui!.. (Haut.) Je vous l'apporte... (Passant à droite et posant son carton sur la table.) mais à certaines conditions!

VICTOR, à lui-même et se grattant l'oreille.

Ah! diable! je devine... elle veut du comptant!

PREMIER OFFICIER, à ses camarades.

Et les eaux sont basses!.. (Bas.) Tâche de l'avoir à crédit... (Haut.) Allons, mes amis, allons achever la partie dans ma chambre.

REPRISE DU PREMIER CHOEUR.

Compagnons fidèles, etc.

(Ils sortent en se tenant sous le bras et en envoyant des baisers à Aspasia.)

#### SCÈNE IV.

EDMOND, qui est toujours resté inaperçu dans son coin; VICTOR, ASPASIE,

VICTOR, lui offrant une chaise.

Asseyez-vous donc, je vous en prie... (Faisant l'aimable.) charmante revendeuse, piquante revendeuse, accommodante revendeuse!

ASPASIE.

Est-ce que j'ai le temps?.. ne faut-il pas que je sois dans vingt endroits à la fois? (Déployant le cachemire.) Nous disons donc... que ce cachemire?..

VICTOR, embarrassé.

C'est bien celui-là, n'est-ce pas?.. (A Edmond.) Dis donc, mon ami, comment le trouves-tu?.. (Edmond ne répond pas.) Je suis bien aise d'avoir son avis, parce qu'il a... il a du goût.

ASPASIE.

Prenez-le de confiance, allez... voyez ces palmes, ces couleurs, cette finesse!.. J'en ai refusé 2,000 francs... il en a coûté trois... Eh bien!.. je vous le donne...

VICTOR, voulant le prendre.

Vous me le donnez?

ASPASIE, riant.

C'est-à-dire, je vous le vends pour 1,500 fr., avec toutes les facilités qui vous conviendront.

VICTOR.

Est-il possible!

ASPASIE, le repliant.

Vous allez me faire un billet à l'échéance qui vous sera la plus commode!.. mettez... quand je serai capitaine... ou chef d'escadron... ça

m'est égal... Je paierai à M<sup>me</sup> Aspasia ou ordre, et coëtera... Cela vous convient-il?

VICTOR, l'embrassant.

Vous êtes adorable!

ASPASIE, souriant.

Dans une caserne, il faut s'attendre à tout.

VICTOR.

Mais que vous ai-je donc fait, femme incompréhensible, pour mériter de votre part...

ASPASIE.

Rien!.. je ne vous connais pas... je ne vous ai jamais vu! mais j'ai confiance dans l'uniforme... ça me va, l'uniforme... c'est ma passion, les gens de guerre.

VICTOR.

Et vous avez bien raison.

Air : J'en guette un petit de mon âge.

La loyauté, voilà leur caractère!..

Oui, leur promesse a toujours son effet.

ASPASIE.

Quand je conclus avec eux une affaire,

J'accepte toujours leur billet.

Je suis bien sûre, à l'échéance

Que mon gage sera très bon.

VICTOR, gaîment.

A moins, pourtant, qu'un boulet de canon

Ne vienne emporter la créance.

ASPASIE, de même et refermant le carton.

Ah bah! je me risque!.. En revanche, vous allez me rendre un service...

VICTOR.

Ordonnez.

ASPASIE.

Vous allez me faire parler au lieutenant Edmond, votre camarade.

VICTOR, se récriant.

Au lieutenant Edmond!

ASPASIE.

Est-ce qu'il serait sorti?

VICTOR.

Le voilà devant vous. (Courant à lui.) Edmond! Edmond!..

ASPASIE.

Oh! j'aurais dû le deviner!.. l'air triste et malheureux!.. Pour la première fois, ma pénétration est en défaut... (Courant à Edmond.) Du courage, beau ténébreux!..\* (A mi-voix.) Je vous apporte des nouvelles de Céline.

EDMOND, vivement et se levant.

Des nouvelles de Céline!

VICTOR.

De sa maîtresse! O femme supérieure!.. vous êtes un grand homme! (Lui sautant au cou.) Il faut que je vous embrasse!

ASPASIE, étourdie.

Ah ça! mais il ne fait que ça!

VICTOR.

C'est l'enthousiasme! (A Aspasia.) Calmez-le, Aspasia... consolez-le, ce cher ami... moi, je vous laisse... je vais faire un bout de toilette... et déposer les dépouilles de l'Orient... (Montrant

\* Edmond, Aspasia, Victor.

(Le carton où est le cachemire.) aux pieds de ma Cléopâtre!.. je crois que je serai bien reçu!.. Je vais vous faire votre billet.

(Il entre dans sa chambre à gauche avec le carton sous le bras.)

## SCÈNE V.

EDMOND, ASPASIE.

ASPASIE, le regardant sortir et riant.  
Quel fou!.. Il est drôle!

EDMOND, vivement.

Qu'avez-vous dit, Aspasia? au nom du ciel!.. Céline!.. elle ne m'a point oublié? vous l'avez vue? vous venez de sa part? Oh! parlez, je vous en supplie!..

ASPASIE, lui montrant le billet de Céline.  
Connaissez-vous cette écriture!

EDMOND.

C'est la sienne!

ASPASIE.

Elle devait épouser votre frère, ce soir même...

EDMOND.

Eh! je ne le sais que trop!

ASPASIE.

Elle s'est échappée ce matin!.. Elle est cachée chez moi... Elle vous attend.

EDMOND.

Chez vous! elle est libre?.. Ô bonheur!

ASPASIE.

Mais il n'y a pas une minute à perdre pour empêcher qu'elle ne retombe au pouvoir de son tuteur... Il est déjà venu, le vieux renard, tâter le terrain et essayer de me corrompre!.. moi, Aspasia! je vous demande!.. je l'ai reçu comme un caniche dans une robe de dentelle... Mais il peut revenir, il est fin, rusé... il n'y a qu'un grand parti qui puisse nous sauver!

EDMOND.

Lequel?.. je suis résolu à tout!

ASPASIE.

Un enlèvement... un mariage secret.

EDMOND.

Un enlèvement!

ASPASIE.

Un bon scandale... Céline fera quelques difficultés, mais je me charge de la convaincre.

EDMOND.

Oui, vous avez raison... et si nous réussissons, Aspasia, comptez sur ma reconnaissance!

ASPASIE.

C'est inutile! Les mariages, voyez-vous, je travaille cette partie-là par gout, par sentiment! Si nous réussissons, je retiens la pratique de la mariée... je vendrai des cachemires à votre femme... voilà tous les honnoraires que je veux.

EDMOND, prenant son chapeau.

Partons vite!

(On entend un appel de trompette.)

ASPASIE, s'arrêtant.

Qu'est-ce donc?

EDMOND, de même.

Je ne puis comprendre...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, UNE VOIX, en dehors.

LA VOIX.

« Au nom du colonel, il est expressément défendu à messieurs les officiers du régiment des guides, de sortir du quartier jusqu'à nouvel ordre. »

(Trompette.)

EDMOND, étourdi.

Il ne me manquait plus que ça! me voilà consigné!.. »

## SCÈNE VII.

VICTOR, sortant de sa chambre, à gauche;  
ASPASIE, EDMOND.

VICTOR, criant plus haut qu'eux.

C'est une horreur! une infamie!.. Nous mettre en retenue comme des écoliers!

EDMOND.

M'exposer à perdre Céline!

VICTOR, à lui-même.

M'exposer à manquer mon rendez-vous!

EDMOND.

Il veut donc que je me brûle la cervelle?

VICTOR, de même.

Je vais donc rester là avec mon schall sur les épaules?

EDMOND.

Et à quel propos?.. pourquoi?

VICTOR.

Oui, pourquoi?.. Une lubie du colonel. Il croit que le premier consul va venir inspecter le régiment, et...

EDMOND.

Voilà vingt fois qu'il nous joue le même tour. (Désespéré.) Ces malheurs-là n'arrivent qu'à moi!

ASPASIE.

Si vous forciez la consigne... une petite fois en passant...

VICTOR.

Oui, pour nous faire fusiller... une petite fois en passant! On voit bien que vous vous connaissez mieux en chiffons qu'en discipline militaire.

ASPASIE.

Vous croyez?.. Ah! mais, voyons donc un peu... si je mets mon bonnet de travers! Comment l'appellez-vous, cet aimable colonel qui séquestre les amans sans s'informer si ça les arrange?

EDMOND.

Beauménil d'Eperval.

ASPASIE.

D'Eperval!.. Je le connais.

VICTOR.

En vérité?..

\* Aspasia, Edmond.



ASPASIE.

Il a une femme jeune et jolie...

VICTOR.

Qui habite la caserne avec lui.

ASPASIE.

Oh! alors, tout n'est pas désespéré... et il y a peut-être pour vous un permis de sortir... (Montrant le petit carton qu'elle a déposé au fond.) dans ce carton-là.

VICTOR.

Bah!

EDMOND.

Qu'est-ce donc?

ASPASIE.

Un amour de bonnet à la Charlotte!... (Le montrant.) Voyez plutôt... hein?... comme c'est léger, comme c'est coquet!.. Votre colonel n'y résistera pas.

VICTOR.

Si c'était un kolback, à la bonne heure!.. mais un bonnet de femme!

ASPASIE.

Eh! Messieurs, raison de plus!..

Aria de Teniers.

Ces grands penses de bataille et de gloire  
Auxquels en France on se plaît à rêver,  
Sous son kolback, connu de la victoire,  
Un colonel sait toujours les trouver.

Mais les doux sentimens de l'âme,  
Penses d'amour, clémence, et cœtera...

C'est sous le bonnet de sa femme

Qu'un colonel doit prendre tout cela.

Attendez-moi là, je reviens dans l'instant.

(Elle sort en courant avec son carton à la main.)

EDMOND, voulant la retenir.\*

Aspasie! Aspasie!

VICTOR, émerveillé.

Elle ne doute de rien!

EDMOND.

Elle va me compromettre avec le colonel... un entêté qui l'enverra promener!.. Et Céline qui m'appelle, qui m'attend... Que faire? mon Dieu!..

VICTOR, s'asseyant à gauche.

Veux-tu fumer un cigare?... J'ai toujours éprouvé que dans les grandes douleurs...

EDMOND.

Ah! laisse-moi... (A lui-même.) Cette lettre que j'avais commencée... Ah! oui, qu'elle sache du moins que je ne pourrai survivre à sa perte.

(Il entre dans sa chambre à droite, vis-à-vis celle de Victor.)

## SCÈNE VIII.

VICTOR; puis, LE GUIDE.

VICTOR, seul d'abord.

Tu ne veux pas fumer?... (Se levant.) Ça va si bien à la mélancolie... Il est rentré... pau-

\* Victor, Edmond.

vre garçon!.. (Allumant son cigare.) Il ne sait pas supporter comme moi... les angoisses de l'amour... (Fumant et buvant un verre de punch.) Ma cousine ne me verra pas aujourd'hui... c'est un malheur...

LE GUIDE, entrant.\*

Mon officier...

VICTOR.

Hein?

LE GUIDE.

Li être là... encore ein choli tame!

VICTOR.

Avec un cachemire?

LE GUIDE.

Naïne!.. elle tit qu'elle être foire barente.

VICTOR, à lui-même.

Ma parente!.. ma cousine Lucrèce peut-être! Oh! inspiration!.. elle a deviné que j'étais aux arrêts... et elle vient elle-même... Il n'y a que les femmes pour ces sortes d'à-propos... (Haut.) Fais entrer, Pétermann, fais entrer.

LE GUIDE, se grattant l'oreille.

Ya... Mais la golonel maffre défentu de recevoir ein seule femme... et en v'là décha teux.

VICTOR.

Eh bien?

LE GUIDE.

Eh bien?

VICTOR.

Il t'avait défendu d'en recevoir une, et en voilà deux... donc, tu es en règle, tu ne risques rien.

LE GUIDE.

Ah! ya... ya!.. c'est chiste, che avais pas pien compris.

VICTOR.

Eh! vite, va me chercher ma cousine.

LE GUIDE.

La foilà!..

(Il se retire après que M<sup>me</sup> Duperron est entrée.)

## SCÈNE IX.

M<sup>me</sup> DUPERRON, avec un voile à l'Iphigénie sur les épaules; VICTOR.

VICTOR, courant à elle.

C'est vous, mon aimable parente?... (Jetant son cigare.) Pardon... votre cœur vous a dit que j'avais besoin de consolations... et vous accourez toujours bonne et sensible.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Je venais faire une visite à M<sup>me</sup> d'Eperval, la femme de votre colonel... lorsque j'ai entendu cette défense singulière... J'ai pensé qu'il me serait permis, en passant, de dire bonjour à un jeune cousin qui m'est recommandé, et dont je suis le mentor.

VICTOR, lui baisant la main.

C'est clair... on a une famille ou on n'en a pas.

M<sup>me</sup> DUPERRON, regardant autour d'elle.

Ah! bon Dieu! mais c'est affreux, une caserne! les quatre murs!

\* Le Guide, Victor.

VICTOR.

L'amenblement est simple... mais on n'y reçoit jamais de dames... (Tendrement.) Vous êtes la première...

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Vraiment ?

VICTOR, lui baisant encore la main.

Pouvez-vous en douter ?.. la consigne est d'une sévérité... Et, d'ailleurs, mon amour suffit pour me défendre... (Lui montrant une chaise à droite.) Vous le voyez, c'est là que, seul et loin du monde, je me nourris de souvenirs d'espérances... (A part.) Ah ! diable ! le punch qui est resté... (Haut.) C'est là que je pense au seul objet...

M<sup>me</sup> DUPERRON, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous, menteur !

VICTOR.

Parole d'honneur !

M<sup>me</sup> DUPERRON, minaudant.

En vérité, Victor, vous êtes d'une folie qui ne ressemble à rien... Si l'on vous entendait...

VICTOR.

Il n'y a que les quatre murs... (Lui tenant la main.) Et dites-moi, charmante cousine, est-ce que vous ne m'accorderez pas un petit dédommagement ?

M<sup>me</sup> DUPERRON, lui souriant.

J'y ai déjà pensé... Si vous êtes sage, vous m'accompagnerez ce soir à ce bal masqué où doit se trouver tout Paris ; je vous aurai une invitation. Mon mari, M. Duperron, tout entier à ses occupations du ministère, n'y peut venir...

VICTOR, lui baisant la main.

Ah !.. comment se porte-t-il, le cousin ?

M<sup>me</sup> DUPERRON.

La question est heureuse !.. (Haussant les épaules.) Faut-il le demander ?.. Les maris se portent toujours bien. Je vais aller le relancer dans son bureau, à votre intention.

VICTOR.

Pour moi ?

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Sans doute. Voilà trois mois qu'il me promet votre avancement... je sais qu'il va y avoir une promotion, et je veux qu'aujourd'hui même...

VICTOR.

Bonne cousine !

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Vous le voyez, Victor, je ne suis occupée que de vous ; vous seriez bien coupable si votre conduite...

VICTOR.

Oh ! je vous jure... (A part, apercevant Aspasia de loin.) Dieu ! Aspasia qui revient !.. Elle pourrait croire...

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Qu'avez-vous ?

VICTOR.

C'est... l'inspecteur aux revues qui vient de ce côté, ma cousine.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

L'inspecteur aux revues... Ah ! mon Dieu !

s'il me voyait !.. Tout le monde n'est pas obligé de savoir que nous sommes cousins. \*

VICTOR.

D'autant que cet inspecteur-là est très bavard.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Où me cacher ?

VICTOR, montrant la chambre à gauche.

Dans ma chambre !

M<sup>me</sup> DUPERRON, choquée.

Dans votre chambre !..

VICTOR, la conduisant.

Pour deux minutes... le temps de m'en débarrasser... Vous trouverez les journaux, des cigares, l'école de cavalerie... Qu'est-ce que je dis donc ?.. (D'un ton sentimental.) Et sur la table, un petit souvenir que je comptais vous offrir...

M<sup>me</sup> DUPERRON, avec curiosité.

Ah !.. quoi donc ?

VICTOR.

Vous verrez... (A part.) Le cachemire lui fera prendre patience... (Haut.) \*Allez vite !..

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Mais...

VICTOR, brusquement.

Voilà l'inspecteur !.. (Il pousse vivement la porte sur elle.) Il était temps !

## SCÈNE X.

VICTOR, ASPASIE, accourant ; puis, EDMOND.

ASPASIE, un papier à la main.

Victoire ! victoire ! M. Edmond !

VICTOR.

Plus bas ! vous allez rassembler tout le régiment !

EDMOND, sortant de sa chambre.

Qu'est-ce donc ?

ASPASIE.

Une permission, pour le lieutenant Edmond, de s'absenter pendant deux heures.

EDMOND, regardant le papier.

O prodige !

VICTOR, à Aspasia.

Ah ça ! vous êtes donc le diable ?

ASPASIE.

Non... je suis revendeuse à la toilette. En vous quittant, j'ai demandé la femme du colonel... je me suis adressée à son cœur de vingt ans... je lui ai peint votre amour, nos dangers, votre désespoir... Je lui ai dit qu'un retard d'un quart d'heure vous faisait perdre à jamais celle que vous aimiez : elle m'a répondu qu'elle n'avait aucun pouvoir sur son mari... et en me disant cela du ton d'une femme qui est sûre du contraire, elle a ouvert le carton que j'avais placé devant elle. — Oh ! le délicieux bonnet, s'est-elle écriée !.. — Je le porte à la jolie M<sup>me</sup> Hamelin. — Du tout, je le garde, a-t-elle dit en l'essayant. — Impossible ! ai-je répliqué... M<sup>me</sup> Hamelin m'ôterait sa pratique, qui est très bonne.

\* Victor, M<sup>me</sup> Duperron.



La mienne est encore meilleure, réplique à son tour la colonelle, et je vais vous le prouver. Alors elle est entrée, le bonnet sur l'oreille, dans le cabinet de son mari, et cinq minutes après elle m'a apporté ce papier qui lève vos arrêts!

EDMOND, enchanté.

Chère Céline !

VICTOR.

Et tu n'embrasses pas ton ange gardien ?.. Je vais remplir ce devoir pour toi...

(Il veut embrasser Aspasia.)

ASPASIE, le repoussant.

Encore !.. Du tout !.. je n'embrasse jamais mes débiteurs... je n'aurais plus le courage de les faire payer.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE XI.

LE GUIDE, VICTOR, ASPASIE, EDMOND ; puis, PAMELA.

LE GUIDE.

Mon officier...

VICTOR.

Qu'est-ce que c'est ?

LE GUIDE.

Encore ein cholie tame qui vous temante.

EDMOND.

Encore !..

VICTOR.

Si ça continue, nous en aurons un régiment !

LE GUIDE, bas, à Victor.

Gomme ça fait trois... la colonelle il peut rien tire !

VICTOR, riant.

C'est juste.

LE GUIDE, montrant Pamela qui entre.

La foilà !.. \*

ASPASIE.

Paméla !

LE GUIDE, l'admirant.

Mamzelle Baméla... li être pien cholie !

ASPASIE, allant à elle.

Qu'y a-t-il donc ?

PAMELA, toute troublée.

Je vous cherchais... Tout est perdu !

ASPASIE.

Comment ?

PAMELA.

M<sup>lle</sup> Céline n'est plus à la maison !

EDMOND.

O ciel !

ASPASIE.

Que dis-tu ?

PAMELA.

Son méchant tuteur, qui avait des soupçons, est revenu avec l'officier de paix, les agents de police, que sais-je, moi ?.. Ils ont visité toute la maison... et, malgré mes mensonges, ils ont fini

par trouver la pauvre demoiselle qui pleurait... qui pleurait !..

ASPASIE.

Voilà ce que je craignais !

EDMOND, furieux.

Et il faut que ce soit mon frère !.. et je ne peux pas me battre avec lui !..

PAMELA, imitant Saint-Réant.

Oui, qu'il a dit devant moi... je vous conseille maintenant de renoncer à ce mauvais sujet d'Edmond... Un nouveau décret des consuls vient de décider qu'un officier de la garde ne pourrait se marier que lorsqu'il serait capitaine... Et, comme monsieur mon frère n'est que lieutenant, il ne sera jamais que lieutenant.

EDMOND.

Oh ! l'infâme !..

ASPASIE, vivement.

Eh bien ! non, non, non !.. foi d'Aspasie !.. Il y va de ma gloire, de ma réputation, de mon honneur !.. (A Edmond.) C'est vous qui l'épouserez... dès ce soir !.. \*

VICTOR.

Mais ce pauvre Edmond n'est que lieutenant, comme moi, et vous venez d'entendre...

ASPASIE.

Ce n'est que ça ?.. Eh bien ! je m'en vais le faire capitaine, moi !..

VICTOR.

Vous ?

ASPASIE.

Ce ne sera pas le premier.

VICTOR.

Mais...

ASPASIE, frappant du pied.

Si vous dites un mot, je le fais général !.. (A Victor.) Est-ce qu'il ne le mérite pas ?..

VICTOR.

Lui !.. plus que tout autre.... c'est le plus brave !

ASPASIE.

Eh bien ! je cours chercher son brevet !

EDMOND.

Mais...

ASPASIE, frappant du pied.

Ah ! pour Dieu ! laissez-vous conduire par ceux qui ont plus de tête que vous ! Vous serez capitaine... vous épouserez Céline... Faites-moi sortir d'ici, et je cours mettre les fers au feu.

VICTOR.

Décidément, elle a le diable au corps !.. (Trompette.) Allons, le boute-selle !..

UNE VOIX, en dehors.

La revue d'inspection !

ASPASIE, effrayée.

Qu'est-ce que c'est ?

VICTOR, troublé.

La revue d'inspection !

ASPASIE, voulant sortir.

Ah ! mon Dieu !..

VICTOR, l'arrêtant.

Pas par là... l'adjudant qui va venir !..

\* Le Guide, Victor, Pamela, Aspasia, Edmond.

\* Le Guide, Pamela, Victor, Aspasia, Edmond.

ASPASIE, troublée.

L'adjutant!.. Ah! mais... je ne veux pas être passée en revue!..

VICTOR.

S'il vous découvre, nous sommes tous aux arrêts!..

ASPASIE, troublée.

Et nous, nous voilà compromises!.. Où me cacher?.. Ah! cette porte!..

(Elle montre sa gauche.)

VICTOR, se mettant devant.

Non! non!..

EDMOND.

Entrez vite dans ma chambre...

(Il la fait passer à droite.)

LE GUIDE, à Paméla.

Vous, tans la mienne... mamzelle Baméla.

(Il la fait entrer à gauche, plus haut que celle de Victor.)

ASPASIE, entrant.

Comme c'est agréable!.. on a l'air d'être en bonne fortune!

PAMÉLA, entrant.

Pouah! ça sent la pipe!

VICTOR.

Nous trouverons moyen de vous faire évader.

(Les portes se referment.)

EDMOND.

Comment feras-tu?

VICTOR.

Je n'en sais rien... mais les camarades sont bons enfans... ils nous aideront... (A part.) Et ma pauvre cousine, qui se morfond là!

M<sup>me</sup> DUPERRON, entr'ouvrant la première porte à gauche.

Est-il parti?

VICTOR, vivement, et la repoussant.

Pas encore!

ASPASIE, entr'ouvrant la porte à droite.

Vous m'appellez?

EDMOND, la repoussant.

Tout à l'heure.

PAMÉLA, entr'ouvrant la deuxième porte à gauche.

Puis-je sortir?

LE GUIDE, la repoussant.

Saperrmann!

(Tous les officiers arrivent en tenue des guides, et se rangent du côté gauche, sur une ligne.)

## SCENE XII.

LES MEMES, OFFICIERS, UN ADJUDANT.

CHOEUR.

Air de Fra-Diavolo.

Amis, le signal nous appelle,  
A notre poste accourons tous!  
Au devoir, quand on est fidèle,  
Le plaisir en paraît plus doux.

(La musique continue pianissimo pendant le dialogue suivant.)

VICTOR, à part.

Attention!..

(Il fait signe à ses camarades qu'il va se passer quelque chose, et leur recommande le silence. L'adjutant descend d'abord gravement du fond du théâtre sur l'avant-scène, du côté droit, et remonte pour faire l'inspection.)

VICTOR, bas.

Bravo!..

(Il fait sortir M<sup>me</sup> Duperron et Paméla, toutes deux voilées avec leurs fichus de mousseline, et les fait descendre à gauche, derrière la ligne des officiers, pendant que l'adjutant remonte au fond, à droite. Au moment où l'adjutant passe à gauche, derrière la ligne, pour continuer l'inspection, les deux femmes passent à droite; elles se trouvent nez à nez avec Aspasia qui sort voilée de la chambre d'Edmond. Elles restent un moment interdites toutes les trois, en se regardant.)

M<sup>me</sup> DUPERRON, à part.

Nous étions trois!.. Quelle horreur!..

PAMÉLA, la regardant.

Il y a de la contrebande!

ASPASIE, reconnaissant le schall que porte M<sup>me</sup> Duperron.

Mon cachemire!.. Très bien! je saurai qui!

VICTOR, en ligne, pendant que Pétermann ouvre la porte du fond.

Par file à gauche!.. (Pétermann les fait esquiv.) Superbe manœuvre!..

(Les officiers rient entre eux, et se montrent les trois femmes qui disparaissent.)

L'ADJUDANT, repassant subitement sur le front.  
Plait-il, Messieurs?..

REPRISE DU CHOEUR.

TOUS, immobiles.

Amis, le signal nous appelle, etc.

(Au moment où l'adjutant repasse à droite, Victor et Edmond se sont remis en ligne aux deux extrémités; Pétermann se tient droit, et la main au bonnet, devant la porte par laquelle les trois femmes se sont évadées, et qu'il a refermée.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



## ACTE III.

Le théâtre représente le cabinet du sous-directeur à la guerre. A gauche, le bureau du travail, chargé de cartons, de dossiers, etc. Portes latérales. A droite, une fenêtre, fauteuils, paravent. Au fond, cheminée avec pendule, une carafe et un verre.

### SCÈNE I.

DUPERRON, SAINT-RÉANT.

SAINT-RÉANT, debout.

Calmez-vous, mon che' Dupé'on!

DUPERRON.

Ça vous est bien facile à dire, calmez-vous! quand le ministre vient de me traiter comme on ne traite pas un chiffonnier!.. moi, sous-directeur à la guerre depuis 1765!.. parce que ce travail de la nouvelle promotion n'est pas prêt.., ce n'est pas ma faute... avec les stupides employés dont je suis entouré! Je fais tout par moi-même.

SAINT-RÉANT, à part, en riant.

C'est peut-être pour cela que le minist'e n'est pas content.

DUPERRON, se retournant, comme s'il parlait au ministre.

On le fera votre travail... on le fera!.. on se tuera le corps et l'âme... (A Saint-Réant.) Mais, vous sentez, cher ami, que cela m'empêchera d'aller ce soir à votre bal.

SAINT-RÉANT.

Comment?

DUPERRON.

Je vous enverrai mon épouse, M<sup>me</sup> Duperron.

SAINT-RÉANT.

J'y compte bien! et même, voilà quelques invitations en blanc qu'elle m'a demandées... pour des danseu's.

DUPERRON, les posant sur son bureau.

C'est vrai!.. elle connaît énormément de danseurs, ma femme... ce n'est pas étonnant... veuve d'un général... qui avait beaucoup d'aides-de-camp.

SAINT-RÉANT.

Moi je se'ai désolé de ne pas vous avoir à la signatu'e de mon cont'at.

DUPERRON, riant.

C'est donc décidé?... vous sautez le pas?... On m'avait dit que la petite faisait quelques simagrées.

SAINT-RÉANT, souriant d'un air fat.

Comme elles en font toutes... Elle se'a enchantée ap'ès.

DUPERRON, à part, le regardant.

Ça n'est pas sûr.

SAINT-RÉANT.

Des amou'ettes d'enfant!.. elle s'était échappée de chez moi... mais j'ai essayé la tend'e colombe.

DUPERRON.

Et vous la rendez heureuse malgré elle!

SAINT-RÉANT.

Que voulez-vous? le p<sup>er</sup>mier consul l'exige...

Je ne veux pas désobliger le hé'os!.. Il a déjà des idées de fusion ent'e les g'andes fo'tunes d'aut'efois et les glo'ies modér'nes. Et comme il pa'ait que je suis une glo'ie...

DUPERRON.

Parbleu! un munitionnaire général!.. C'est vous qui restaurez la gloire!.. eh! eh! eh!.. (Il rit et reprend tout-à-coup sérieusement.) Pardon si je me remets à l'ouvrage... mais je fais tout par moi-même.

SAINT-RÉANT.

Vous n'oubliez pas ce que vous m'avez p'omis pou' mon f'è'e?

DUPERRON.

Non, non... vous m'avez demandé de ne pas lui donner d'avancement... j'aurai égard à votre recommandation... (A mi-voix.) Je ne vous cache pas, cependant, que c'est une excellent officier... toujours le premier sur la liste de son colonel.

SAINT-RÉANT.

Plus ta'd, je ne dis pas... il est si jeune!... et puis, je vous ai expliqué mes 'aisons.

DUPERRON.

Sans doute... sans doute!.. dès que ça vous est agréable...

SAINT-RÉANT, lui serrant la main.

Ce cher ami!.. tâchez donc de venir, fai'e un tou' ce soi'... Le p<sup>er</sup>mier consul y se'a... il est bon de se monter... dans un moment où on va c'éer tant de choses!

DUPERRON.

Mon Dieu! qu'on me laisse ma place de 12,000 fr., c'est tout ce que je demande! et puis, si vous voulez que je vous l'avoue, je crains les yeux du p<sup>er</sup>mier consul... il a une manière de vous regarder... je l'ai vu deux fois chez le ministre... son corp-d'œil d'aigle semblait dire en toisant ma coiffure à l'oiseau royal... « Changez-moi cette tête-là!.. » J'ai provisoirement changé de perruque.

SAINT-RÉANT.

Enfin, si vous venez, vous se'ez le bien 'eçu... (Revenant sur ses pas.) A p'opos... vous savez la nouvelle?

DUPERRON.

Mon Dieu, non, cher ami... je suis au ministère... je ne sais rien!

SAINT-RÉANT.

On est enfin su' la face du fameux Geo'ges Cadoudal.

DUPERRON.

Cet infâme conspirateur qui en veut aux jours du premier consul?

SAINT-RÉANT.

Malheu' à ceux qui lui au'ont donné asile ou p'otection... ils pa'tage'ont son so't.

DUPERRON.

Et ce sera bien fait. S'attaquer au colosse!.. au grand homme! au demi-dieu!.. Je ne connais pas ce misérable... mais s'il était là, je lui dirais... c'est-à-dire, non... je ne lui dirais rien... je l'étranglerai!

SAINT-RÉANT, riant.

Peste!

DUPERRON.

Voilà comme je suis, moi.

SAINT-RÉANT, riant.

Je ne sais pas t'op ce qu'il pourrait t'épond'e à cela... Sans adieu, mon t'es cher... (A part.) Il n'est pas fo't le sous-di'ecteu'.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

DUPERRON, seul.

Sont-ils bêtes, ces gens d'argent! celui-ci sur-tout! S'il n'était pas si haut placé!.. avec son parler du bout des dents... il a toujours un œil en dessous... Je ne serais pas surpris qu'il eût quelque chose sur la conscience! Messieurs les fournisseurs sont sujets à ces sortes d'indispositions.

AIR : Faisons ici défense expresse.

Leur santé me semble équivoque...  
On dirait que ces parvenus  
Ont un poids là qui les suffoque!..  
Ce sont des sacs remplis d'écus!  
Mais, du consul prudent et sage,  
Une ordonnance... sans sursis,  
Leur fait rendre ce qu'ils ont pris;  
Et, soudain, cela les soulage!

Le gaillard, en a-t-il fait de ces cures-là!.. Occupons-nous de notre promotion.

(Il sonne, un garçon de bureau paraît.)

## SCÈNE III.

DUPERRON, UN GARÇON DE BUREAU.

DUPERRON.

Léonard!..

LE GARÇON.

Monsieur?..

DUPERRON.

Otez-moi ma douillette... ma perruque... il faut que j'en abatte. (Il se débarrasse de sa douillette et paraît en veste de travail; il remplace sa perruque par un bonnet de soie noire.) Si l'on me demande, je n'y suis pour personne... excepté pour ma femme, qui est en visite dans le faubourg Saint-Germain. En l'attendant, mettez deux bûches dans la cheminée, ça me tiendra compagnie... (Prenant une plume.) et souvenez-vous de ma consigne.

LE GARÇON, sortant.

Oui, Monsieur.

DUPERRON, prenant des dossiers et chantonnant :  
*Veillons au salut de l'empire.*

Ah ça! je ne n'ai pas un moment à perdre. (Voyant le journal.) Tiens, si je lisais le journal... Au fait, je n'ai pas lu mon *Moniteur* aujourd'hui.

(Il s'étend près de la cheminée en développant la feuille.)

ASPASIE, en dehors.

Je te dis que j'entre partout!

LE GARÇON, en dehors.

Mais, Madame, ma consigne...

(Duperron retourne vite à son bureau.)

ASPASIE, en dehors.

Je ne suis pas militaire... il n'y a pas de consigne pour moi! (Le repoussant et entrant en scène.) Eh! vas donc te promener!

## SCÈNE IV.

DUPERRON, ASPASIE.

DUPERRON, qui a jeté le journal et repris sa plume.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?.. Je n'y suis pas! Il est inouï que l'on pourchasse ainsi un pauvre vieillard, accablé de besogne et qui fait tout par lui... (S'adoucissant en reconnaissant Aspasia qui est près de lui.) Tiens! c'est toi, Pasia.

ASPASIE.

Moi-même, espiegle Duperron... Malheureux vieillard!.. (Gaîment.) Vous êtes donc bien changé depuis le petit souper de l'autre jour, chez Barras, où vous vous êtes montré si jeune, si aimable!..

DUPERRON, souriant et lui faisant signe de parler bas, en passant à droite.

Silence, follette! silence! \* ne vas pas compromettre ma dignité administrative. Je ne te dirai pas que les murs ont des oreilles... mais, depuis la révolution, on les fait si minces... (Il va voir à droite si personne n'écoute et revient en se frottant les mains.) On t'a donc parlé de notre petite orgie de Grosbois? Le fait est que j'ai été étourdissant d'esprit et de gaieté... Je leur ai chanté toutes les gaillardises de l'ancien régime.

ASPASIE.

Si vous n'aviez fait que chanter, encore!..

DUPERRON, d'un air suffisant et lui prenant le menton.

Qu'ai-je donc fait de plus, syrène?

ASPASIE.

Vous avez parlé... beaucoup trop parlé.

DUPERRON.

De choses et d'autres... comme tout le monde.

ASPASIE.

Du tout! vous vous êtes laissé entraîner!.. et, dans la chaleur de la discussion et... du champagne, vous avez dit que la France n'aurait ja-

\* Duperron, Aspasia.



mais de ministre de la guerre comme M. de Narbonne!.. que tous ceux qui lui avaient succédé n'étaient que des ganaches.

DUPERRON, vivement.

C'est faux!.. je respecte trop notre ministre actuel.

ASPASIE.

Oui.. le ministre en place est toujours le meilleur!.. mais vous l'avez dit. M<sup>me</sup> de Châteaurenault me l'a répété.

DUPERRON, inquiet.

Comment, j'aurais fait la bêtise?..

ASPASIE, riant.

Vous faites tout par vous-même.

DUPERRON.

C'est donc ça que mon ministre m'a tancé si vertement, ce matin!.. Duperron, mon ami, qu'est-ce que tu as fait de ton esprit, malheureux? T'avisé de dire ce que tu penses! Je suis un homme destitué!

ASPASIE.

Rassurez-vous... J'ai déjà arrangé cette affaire. J'ai vu la belle-sœur du ministre, à qui j'ai vendu une garniture de chinchilla... et j'ai si bien fait, que le mot est attribué à Barras; il ne risque rien, lui!.. il est sous la remise. J'ai même ajouté qu'à ce propos séditionnel vous vous étiez levé de table et que vous étiez sorti indigné!

DUPERRON.

Bravo! voilà comme on écrit l'histoire!.. Ah! ma bonne Pasie... quel service d'ami! Je n'oublierai jamais...

ASPASIE, patelinant.

Sans reproche... je vous en ai rendu quelques-uns, depuis que nous nous connaissons, vilain monstre!

DUPERRON.

C'est vrai, c'est vrai... par ton crédit à la marine, tu as fait placer dans les colonies un neveu qui me ruinait; tu m'as marié deux cousines, sans dot... et passablement laides... aussi, je n'ai pas été ingrat... je ne t'ai jamais rien refusé! tu m'as soutiré deux colonels, un général de brigade, et je ne sais combien de chefs de bataillon!

ASPASIE, patelinant toujours.

Aujourd'hui, ça ne vous coûtera pas si cher... il ne me faut qu'un capitaine...

DUPERRON, se récriant.

Encore un capitaine!

ASPASIE.

Un tout petit... de cavalerie...

DUPERRON.

De cavalerie!

ASPASIE.

Dans le régiment des guides.

DUPERRON, retournant à son bureau.

Et dans les guides?.. Excusez!.. ne te gêne pas. \*

ASPASIE.

C'est ce que je fais... entre amis!..

DUPERRON.

J'en suis fâché... tu n'auras pas ton capitaine.

\* Duperron, Aspasie.

Il n'y a qu'une vacance, et elle est promise à une femme puissante.

ASPASIE.

Eh bien! est-ce que je ne le suis pas puissante, moi?... je vous ferais sénateur, si je me le mettais dans la tête!

DUPERRON, revenant à elle.

Bien obligé! j'aime mieux ma place de sous-directeur à la guerre; je suis là, tranquille, au coin de mon feu; je fais des généraux, des colonels, des héros, sans bouger de mon fauteuil... ça flatte! je touche mes douze mille francs... ça flatte encore! 1,000 fr. par mois... c'est gentil, c'est rondet! plus, une gratification pour aller souhaiter à son excellence le citoyen ministre la bonne année... accompagnée de plusieurs autres, qui ne viennent jamais, parce que... (Faisant signe de la main qu'on lui renvoie.) Je reçois bien par-ci par-là quelques bourrades du ministre... mais j'aime encore mieux ça que celle du premier consul!.. Dieu! bourre-t-il le sénat, quand il s'en mêle!

ASPASIE, changeant de ton et l'arrêtant.

A propos de bourrades... vous vous êtes donc marié sans ma permission, gros scélérat?

DUPERRON, souriant d'un air fat.

Dame! tu n'as jamais voulu m'écouter, ti-gresse!

ASPASIE.

Oh! les hommes! je m'en soucie comme de ça... c'est une étoffe trop mauvais teint.

DUPERRON, la lutinant.

Oui-dà!

(Aspasie lui donne une tape sur la main.)

ASPASIE.

Je n'ai fait qu'une emplette dans ce genre-là... ça m'en a guérie pour toujours!

DUPERRON, sérieux.

Est-ce que tu connais ma femme?

ASPASIE.

Elle est entrée ce matin un moment dans mon magasin, par hasard... (Lui souriant.) Ah! coquin! voilà ce que j'appelle une belle femme!

DUPERRON, flatté.

N'est-ce pas?

ASPASIE.

Une tête superbe! (Câlinant.) Faites-moi donc mon capitaine des guides.

DUPERRON, voulant retourner à son bureau.  
Impossible, ma chère.

ASPASIE, la retenant.

Et elle paraît jalouse de vous!.. Si je lui disais tout ce que je sais sur votre compte!

DUPERRON, câlinant.

Oui, mais tu ne lui diras rien, folichonne.

ASPASIE, de même.

Parce que vous allez me donner mon petit capitaine.

DUPERRON, allant s'asseoir.

Du tout!

ASPASIE.

Il me le faut, je le veux!.. Voyons, soyez gentil!.. il y a une promotion aujourd'hui. (Lui donnant un papier.) Tenez, voilà ses nom et prénoms,

DUPERRON, faisant un bond.

Le lieutenant Edmond! Tu me ferais nommer ministre des finances que je ne t'accorderais pas ce brevet-là!

ASPASIE.

Pourquoi donc? Il y a droit. c'est un des plus braves officiers de l'armée! Je m'y connais.

DUPERRON.

Parbleu! je le sais bien... il a tous les titres possibles! mais, je te le répète: la compagnie est promise à une haute et puissante dame... et, de plus, j'ai promis à un très haut et très puissant personnage de ne pas nommer M. Edmond.

ASPASIE.

A son frère, je parie?..

DUPERRON.

Tu connais aussi le munitionnaire général?

ASPASIE.

Depuis deux heures seulement! et je le hais de si bon cœur, que j'ai juré de faire épouser sa fiancée à son frère, qui est un charmant garçon. Il faut donc que mon protégé soit capitaine ce matin, pour se marier ce soir.

DUPERRON, se levant.

Il paraît que tu connais le décret. Mais je ne me brouillerai pas pour toi avec le munitionnaire, non plus qu'avec cette haute et puissante dame, qui me sollicite jour et... nuit.

ASPASIE.

Jour et nuit!.. vieux fat!

DUPERRON.

Non... c'est exact! (A part.) Si elle savait que c'est ma femme!

ASPASIE.

Ainsi, vous aimez mieux vous brouiller avec moi qu'avec elle?

DUPERRON.

Mais, oui... attendu que tu es bonne fille... (A part.) et qu'elle n'est pas bonne femme du tout, elle! (Haut et d'un ton gourmé.) D'ailleurs, ça ne dépend pas de moi!.. voyez le ministre.

ASPASIE.

Laissez-donc!.. on sait bien que tout dépend du sous-directeur.

DUPERRON, à son bureau.

Et puis, le travail est arrêté... Regarde plutôt: le lieutenant Victor.

ASPASIE.

Victor d'Hérigny!..

DUPERRON, étonné.

Tu connais aussi celui-là?

ASPASIE.

Est-ce que je ne connais pas tout le monde? Oh! M. Victor cèdera son tour à son ami... J'en réponds, j'en fais mon affaire!.. Allons... allons! donnez-moi mon pauvre capitaine?

DUPERRON, avec force.

Non, non, mille fois non!.. tu n'auras pas même un caporal.

ASPASIE, à part.

C'est ce que nous verrons!.. Allons, mon dernier moyen!.. (Haut et élevant la voix.) Vieux Duperron, tu t'en repentiras!.. et je te déclare que je ne pars pas d'ici!..

(Elle a pris une chaise dont elle frappe le parquet.)

DUPERRON.

Ah ça! ne brise donc pas les meubles du gouvernement!

## SCÈNE V.

LES MÊMES, L'INCONNU du premier acte entrant par la porte; il est toujours enveloppé de son manteau; il sort du cabinet à gauche. \*

L'INCONNU, pâle et tout essoufflé.

Sauvez-moi, de grâce! sauvez-moi!

ASPASIE, feignant d'être surprise.

Qu'est-ce donc?

DUPERRON, reculant.

Eh bien! d'où sort-il, celui-là?

L'INCONNU, avec trouble.

Pardon, Monsieur, si j'ai osé pénétrer... mais un danger si pressant... ils étaient dix à ma poursuite.

DUPERRON.

Dix!.. comment!.. quel danger?..

ASPASIE, souriant.

Quand on connaît Monsieur, il est facile de le deviner.

DUPERRON.

Tu connais encore Monsieur?

ASPASIE.

Toujours.

DUPERRON.

A la bonne heure... mais on nes'introduit pas ainsi dans les bureaux... J'avais fermé la porte de cet escalier dérobé à double tour... je fais tout par moi-même!..

L'INCONNU.

Je n'ai eu qu'à la pousser pour l'ouvrir!.. traqué de tous côtés... je m'y suis précipité avec l'espoir que je trouverais ici quelque âme généreuse... Au lieu d'une âme généreuse, il paraît que j'en ai trouvé deux!.. car la célèbre Aspasia m'est connue depuis long-temps... et vous, Monsieur... quoique je vous voie aujourd'hui pour la première fois, je suis sûr que vous êtes un de ces hommes qui...

DUPERRON.

Monsieur...

L'INCONNU.

Si, Monsieur... si, Monsieur... vous êtes un de ces hommes-là! et vous apprécierez la délicatesse de ma position, et la franchise de mon procédé.

DUPERRON.

Je ne dis pas non... mais pour apprécier la franchise de votre procédé et la délicatesse de votre position... il faudrait la connaître.

L'INCONNU.

C'est parfaitement juste! Est-ce que je ne vous ai pas dit?.. Je vais réparer cette lacune... Monsieur... (S'interrompant.) Vous n'abuserez pas de ma confiance? Monsieur... (S'interrompant.) Cela se lit sur votre figure!.. Monsieur... puis-

\* Duperron, l'Inconnu, Aspasia.



qu'il faut vous l'avouer... je suis poursuivi par des gardes...

DUPERRON.

Du commerce ?

ASPASIE, souriant.

Quelque chose comme ça.

DUPERRON, enchanté de sa perspicacité, et passant au milieu.

Je l'avais deviné... \* Monsieur a des dettes et Monsieur a brûlé la politesse aux huissiers, recors et autres animaux... Ah ! ah ! ah !... c'est un très bon tour !... Je n'en faisais pas d'autres dans ma jeunesse ! Je me rappelle qu'en 1765, oui, parbleu ! c'était en 1765... un exempt voulut m'arrêter, mais il fut joliment attrapé... je sautai par un second étage, et je me cassai la jambe.

L'INCONNU.

Je désire ne pas employer le même moyen.

DUPERRON.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir...

L'INCONNU, remontant au fond.

Impossible, mon cher Monsieur... ils m'ont vu entrer ici... \*\* ils vont m'y relancer, avec l'aide du juge de paix, du commissaire.

ASPASIE, regardant par la fenêtre.

En effet... la foule se rassemble...

L'INCONNU.

Ah ! ne me livrez pas à mes ennemis !

DUPERRON.

Je ne demande pas mieux ; mais comment vous faire échapper ?

L'INCONNU.

Il n'y aurait qu'un bon déguisement...

DUPERRON.

Je n'en ai pas.

ASPASIE.

Ah ! cette douillette de soie.

L'INCONNU.

Une douillette !... parfait !...

(Il jette son manteau sur un fauteuil et endosse la douillette.)

DUPERRON.

Ma douillette !

ASPASIE.

Cette perruque !

L'INCONNU, la mettant.

Admirable !

DUPERRON.

Ma perruque aussi ! Tiens !... elle lui va !

ASPASIE, l'aidant à s'habiller avec toute la défroque de Duperron.

Ce chapeau... les bésicles... cette canne...

DUPERRON, riant, et au moment de prendre une prise de tabac.

Mais... perdez-les...

Ain : Gu'de rtes pas, à Providence.

Il prend toute ma garderobe ?

L'INCONNU, lui prenant aussi sa tabatière.

Et ceci me complètera...

Pardon... si je vous la dérobe !

Un jour, votre cœur se dira :

(Avec sentiment.)

J'ai bien employé ma carrière...

Car ma perruque de chiendent,

Ma douillette et ma tabatière,

Se sont unies pour sauver l'innocent.

Tous trois pour sauver l'innocent.

ASPASIE, lui donnant le portefeuille rouge.

Et ce portefeuille sous le bras !... Là !... vous ressemblez trait pour trait à un chef qui va travailler avec le ministre ! Vous traversez la cour, vous faites semblant d'entrer chez son excellence dont l'hôtel est en face... vous gagnez un fiacre et vous êtes sauvé !

DUPERRON, se frottant les mains.

Et il est sauvé !

L'INCONNU.

Et je suis sauvé !

DUPERRON.

Ain : C'est dit, toute la journée on flâne.

ENSEMBLE.

Oh ! l'excellente espièglerie !

Ça me rappelle mon bon temps !...

Des huissiers que l'on mystifie,

Ça me rappelle les exempts.

ASPASIE.

Oh ! l'excellente espièglerie !

Mais n'allez pas perdre de temps !

Car ces messieurs, je le parie,

Sont très fins et très clairvoyants.

L'INCONNU.

Ah ! combien je vous remercie !

Combien je suis reconnaissant !

Des huissiers que l'on mystifie,

Oui, vraiment, c'est un tour charmant.

(L'Inconnu sort par la droïte.)

## SCÈNE VI.

ASPASIE, DUPERRON.

DUPERRON, lui criant.

Et renvoyez-moi mes effets... (Le regardant s'éloigner.) C'est qu'il a pris toute ma tournure.

ASPASIE, à part.

Toi ! maintenant, je te tiens.

DUPERRON.

Je suis curieux de voir comment il s'en tirera... (Il court à la fenêtre). Le voilà déjà dans la cour... (Riant à gorge déployée.) Oh ! comme c'est moi !... je me reconnais... dis donc. Pasie, il se dandine et se fanfille tout doucement... il tourne le coin de la rue... il a disparu... (Riant toujours.) Je suis ravi de lui avoir rendu ce petit service.

ASPASIE, sérieusement.

Le service est plus grand que vous ne pensez. DUPERRON, tombant sur son fauteuil et riant toujours plus fort.

Et ces imbécilles qui n'y ont vu que du feu !... ah ! ah ! ah ! j'en pleure ! Pourvu qu'il n'oublie pas de me renvoyer mes effets... Heureusement

\* L'Inconnu, Duperron, Aspasia.

\*\* Duperron, l'Inconnu, Aspasia.

tu sais son nom et son adresse... Comment l'appelles-tu, Pasie ?

ASPASIE, avec indifférence.  
Georges Cadoudal.

DUPERRON, effrayé.  
Hein ?..

(En se levant brusquement il renverse sa chaise.)

ASPASIE.  
Ne brisez donc pas les meubles du gouvernement.

DUPERRON, tremblant.  
Comment as-tu dit ?

NSPNSIE.  
Georges Cadoudal ! le fameux conspirateur que l'on cherche inutilement depuis un mois... et qui en veut, dit-on, aux jours du premier consul.

DUPERRON, balbutiant.  
Ne plaisante donc pas... non... Je veux dire... ça ne se peut pas... ce n'est pas cet homme qui...

ASPASIE.  
C'est lui-même, vous dis-je.

DUPERRON, repassant à gauche et près de se trouver mal.

Miséricorde!.. \* mes jambes s'en vont!.. je défaille !

ASPASIE.  
Voulez-vous un verre d'eau ?

DUPERRON, furieux.  
Retire-toi, serpent, retire-toi, crocodile!.. je ne veux rien de ta main... C'est toi qui as abusé de mon innocence politique!.. (Se levant.) Georges Cadoudal réfugié dans mon bureau! réfugié dans ma douillette! dans ma tabatière!.. Mais si cela se découvre, je n'ai plus qu'à me pendre !..

ASPASIE, froidement.  
Soyez tranquille... on vous pendra.

DUPERRON.  
Je fais tout par moi-même. Mais pourquoi me tromper, malheureuse? pourquoi ne pas me prévenir ?

ASPASIE.  
Je ne vous devais rien... après la grâce que vous m'avez refusée!.. A présent, allez supplier votre homme tout puissant et votre haute et grande dame de vous tirer de là... je m'en lave les mains. (Feignant de sortir.) Au plaisir, Duperron.

DUPERRON, passant à droite.  
Attends donc!.. un moment!..\*\* (A lui-même.) Georges Cadoudal!.. dans les bureaux de la guerre!.. dire que je l'avais là! là... là... (Faisant le geste de l'étrangler.) et que d'un coup de pouce je pouvais sauver le demi-dieu!

ASPASIE.  
Et quand le demi-dieu va savoir que vous avez prêté jusqu'à votre perruque pour sauver le coupable... vous serez traité comme complice !

DUPERRON.  
Tu crois ?

\* Duperron, Aspasie.

\*\* Aspasie, Duperron.

ASPASIE.

Ça ne peut pas vous manquer.

DUPERRON, d'un ton lamentable.  
Ah!.. ah!.. je suis un homme mort, enterré... je ne sais plus à quel saint me vouer!..

ASPASIE.  
Allons, voyons... adressez-vous à Sainte-Aspasie ; elle sera peut-être encore assez bonne pour vous tendre la main.

DUPERRON.  
Toi, génie infernal ! satan femelle !

ASPASIE.  
Moi... qui connais la retraite cachée du proscrit.

DUPERRON, voulant quitter sa main.  
Lâche-moi donc ! (A mi-voix.) Tu conspires donc avec lui, scélérate ?

ASPASIE.  
Il faut bien faire un peu de tout pour vivre!.. Mais, accordez-moi ce brevet de capitaine que je vous demande pour M. Edmond, et j'irai faire disparaître jusqu'à la moindre trace qui pourrait vous compromettre.

DUPERRON, vivement et se remettant à son bureau.

Tout ce que tu voudras, Aspasie... tout ce que tu exigeras, mon ange sauveur!..\* (Prenant sa plume.) Du moment que ça ne me coûte qu'un trait de plume... ton protégé va être capitaine, à la place de M. Victor d'Hérigny...

M<sup>me</sup> Duperron est entrée et a entendu ces derniers mots. Elle a toujours le cachemire et a seulement quitté son voile.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DUPERRON.\*\*

M<sup>me</sup> DUPERRON, élevant la voix.

A la place de M. Victor !..

ASPASIE.  
Que vois-je ?

DUPERRON, à part.  
Ouf!.. ma femme!.. (Haut.) C'est toi, ma bonne!..

M<sup>me</sup> DUPERRON.  
Qu'est-ce que vous dites là, M. Duperron ?  
DUPERRON, d'un air riant, et allant à elle.  
Je vais t'expliquer, ma bonne...\*\*\* Tu te portes bien, ce matin, mamour ?

M<sup>me</sup> DUPERRON.  
Il n'y a pas d'explications, Monsieur!.. Je vous trouve plaisant de vouloir disposer d'une place qui m'a été promise pour un jeune officier du premier mérite...

DUPERRON.  
Quand tu sauras...

M<sup>me</sup> DUPERRON.  
Qui vous est recommandé par tout ce que Paris a de plus honorable.

\* Duperron, Aspasie.

\*\* Duperron, Aspasie, M<sup>me</sup> Duperron.

\*\*\* Aspasie, Duperron, M<sup>me</sup> Duperron.



DUPERRON.

A la bonne heure, mais...

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Et à qui allez-vous le sacrifier, s'il vous plaît ?.. à une revendeuse... une intrigante...

ASPASIE.

Madame...

M<sup>me</sup> DUPERRON, avec hauteur.

Je ne vous parle pas, mie... quand on vous fera cet honneur, on vous permettra peut-être de répondre.

ASPASIE.

Oh ! cet honneur !..

DUPERRON, bas.

On ne te parle pas... au fait... on ne te...

ASPASIE, bas, à Duperron, et avec ironie.  
C'est donc là la haute et puissante dame... qui vous sollicite nuit et jour ?

DUPERRON, embarrassé.

Où... c'était mon épouse... (A part.) Me voilà entre deux feux !.. (Haut.) Mais...

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Je m'étonne, Monsieur, que vous me mettiez en parallèle avec une pareille femme... que vous puissiez hésiter un moment entre celle qui vous a donné tant de preuves de son attachement, de sa vertu... et une créature !..

ASPASIE, se contenant à peine.

Créature !.. ah !.. mais...

DUPERRON.

Permettez, ma chère... il y a des circonstances...

~~~~~

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE GARÇON DE BUREAU. \*

LE GARÇON, accourant.

Monsieur... Monsieur !..

DUPERRON.

Qu'est-ce que c'est ?

LE GARÇON.

Le ministre va monter en voiture, et veut vous dire un mot avant de partir.

DUPERRON, troublé.

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il saurait déjà ?.. (Au Garçon.) Mon habit... (Le garçon le prend sur une chaise au fond et le lui donne. Tout en disant ce qui suit il met une manche...) Georges Cadoudal !.. Je suis innocent, d'abord... c'est-à-dire j'ignore parfaitement... c'est égal... je tremble comme la feuille... (Haut.) Allons voir ce qu'il me veut. (Au Garçon.) Je te suis... Ma chère femme... Croyez... Aspasia. Mon Dieu !.. je reviens tout de suite... (A part.) si je ne vais pas coucher à l'Abbaye ! Mon Dieu !..

(Il sort avec le garçon.)

\* Aspasia, Duperron, le Garçon, M<sup>me</sup> Duperron.

## SCÈNE IX.

ASPASIE, M<sup>me</sup> DUPERRON.

M<sup>me</sup> DUPERRON, étonnée.

Qu'est-ce qu'il a donc ? (Haut, à Aspasia.) Vous êtes encore là ? Vous m'avez entendue... Sortez, ma mie, et ne remettez jamais les pieds ici.

ASPASIE, à part.

Pauvre Edmond ! il est perdu ! (En faisant un mouvement pour s'éloigner elle passe derrière M<sup>me</sup> Duperron et voit le cachemire qu'elle n'avait point encore regardé.) \* Eh ! mais, ce cachemire ! eh ! oui... je ne me trompe pas... c'est bien celui que j'ai vendu à M. Victor et que j'ai revu à la caserne !.. Nous sommes sauvés !.. (La menaçant du doigt.) Ah ! ah ! je te connais, beau masque...

M<sup>me</sup> DUPERRON, se retournant.

Eh bien ! vous restez ?

ASPASIE, froidement.

Oui, Madame.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Voilà qui est d'une audace !.. Auriez-vous l'insolence de vouloir lutter avec une femme comme moi !

ASPASIE.

Pourquoi pas ?.. j'ai lutté avec bien d'autres !

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Je saurai vous contraindre à renoncer à vos folles prétentions.

ASPASIE.

J'ai idée que c'est vous qui allez renoncer aux vôtres.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Moi !

ASPASIE, avec force.

Oui, Madame. Ce brevet de capitaine que vous avez promis, que vous avez presque donné, vous allez le solliciter pour moi... me supplier de l'accepter.

M<sup>me</sup> DUPERRON, outrée.

Par exemple !

ASPASIE.

Je n'ai qu'un mot à dire.

M<sup>me</sup> DUPERRON, avec ironie.

Dites-le donc, ce mot terrible !

ASPASIE.

Vous le voulez ? eh bien ! Madame...

(Duperron repart.)

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Mon mari !

ASPASIE, à part.

Il revient trop tôt !.. c'est égal !

\* M<sup>me</sup> Duperron, Aspasia.

## SCENE X.

LES MÊMES, DUPERRON. \*

DUPERRON, riant.

Ah! ah! ah!.. Qu'est-ce que tu es donc venue me conter, maligne revendeuse?.. Sais-tu pour quoi le ministre me faisait demander?.. pour m'apprendre que l'infâme Cadoudal est arrêté depuis ce matin.

ASPASIE, à part.

Aïe! aïe! (Haut.) Oui, il l'était... mais il s'est échappé des mains des gendarmes... vous le savez mieux que personne.

DUPERRON, indécis.

Ta, ta, ta, je ne suis plus dupe!.. tu voudrais encore m'induire en erreur pour te faire adjudger ce brevet de capitaine, que tu n'auras pas!.. non! je suis invariable dans mes décisions!.. la justice avant tout... il est pour mon épouse, et comme je fais tout par moi-même, je vais l'expédier sur-le-champ. (Il se remet à son bureau et prend sa plume.) Tu peux nous tirer ta révérence. \*\*

M<sup>me</sup> DUPERRON, d'un air triomphant, à Aspasia. Eh! bien?

ASPASIE, bas.

Un moment.

DUPERRON, prêt à écrire.

Tu n'es pas partie? Qu'est-ce que tu fais donc là?

ASPASIE, regardant le schall de M<sup>me</sup> Duperron. J'admire le schall de Madame... il est superbe! J'en ai vu un tout pareil, ce matin, rue de Babylone.

M<sup>me</sup> DUPERRON, troublée.

Hein? plaît-il?

DUPERRON, se retournant.

Comment! rue de Babylone?

ASPASIE, avec intention.

Oui... un nouveau magasin... où Madame va quelquefois...

M<sup>me</sup> DUPERRON, plus troublée.

Ah! mon Dieu!

DUPERRON, se levant et venant examiner le schall.

Effectivement... je n'avais pas remarqué... unenouvelle emplette!.. (Avec colère.) Dieu me pardonne!.. c'est un cachemire!.. Comment, Lucrèce... malgré ma défense... vous vous permettez... La femme d'un sous-directeur... se jeter dans des dépenses aussi folles... pour faire écrier tout Paris, pour que l'on dise que je trafique de ma place!

M<sup>me</sup> DUPERRON, voulant le calmer.

Mais, du tout, mon ami... je ne l'ai pas acheté.

DUPERRON, criant plus fort.

Comment! vous ne l'avez pas acheté... mais c'est encore pire!.. On vous l'a donc donné?.. Et de qui une femme peut-elle accepter de semblables cadeaux?

M<sup>me</sup> DUPERRON, le prenant à part.

Vous ne m'avez pas laissé achever... je vou-

\* M<sup>me</sup> Duperron, Duperron, Aspasia.\*\* Duperron, M<sup>me</sup> Duperron, Aspasia.

lais dire que je ne l'avais pas acheté cher... (A mi-voix.) C'est un schall de bourre de soie... il ne faut pas le dire tout haut... tout le monde y est trompé... c'était une si belle occasion!.. j'y ai employé quelques petites économies.

DUPERRON, calmé.

C'est différent! Lucrèce... Moi qui soupçonnais déjà... (Haut.) Ah! c'est de la bourre de soie!.. c'est étonnant comme ça imite...

ASPASIE, à part.

Oh! ces maris... ils sont tous les mêmes!..

DUPERRON.

Regarde-donc, Pasic, toi qui t'y connais...

M<sup>me</sup> DUPERRON, bas.

Taisez-vous... il est inutile, devant cette femme...

DUPERRON, sans l'écouter.

Aïe : De l'homme ve t.

Plus je le vois et plus j'admire!..

Oui, même quand on l'a touché,

On dirait un vrai cachemire!

Ma foi! c'est un très bon marché!

(Il va se remettre à son bureau.)

ASPASIE, regardant M<sup>me</sup> Duperron.

Ces bons marchés-là, sur mon âme,

Ruinent les époux bien souvent...

Et moi, je ne serais pas femme

A le reprendre... au prix coûtant.

M<sup>me</sup> DUPERRON, vivement et à mi-voix.

Qu'osez-vous dire?

ASPASIE, bas et avec fermeté.

Que c'est moi, Madame, qui ai vendu ce cachemire à M. Victor d'Hérigny.

M<sup>me</sup> DUPERRON, confuse.

O ciel!

ASPASIE, continuant.

Que vous le portiez ce matin, rue de Babylone, quand trois femmes voilées se sont rencontrées, à la caserne. (Vivement.) J'en étais une...

M<sup>me</sup> DUPERRON, à part.

C'est fait de moi!

ASPASIE, continuant.

Et que, lorsqu'on a un pareil schall sur les épaules et sur la conscience, il ne faut pas parler si haut! Voilà le mot que je vous avais promis... Si vous voulez que je le répète à votre mari...

M<sup>me</sup> DUPERRON, bas, et d'une voix suppliante.

Avez-vous juré de me perdre.

ASPASIE, bas.

Non... j'ai trop d'esprit de corps pour cela!.. Je me tairai... mais vous savez à quelle condition : ce brevet de capitaine, pour M. Edmond... sur-le-champ? ou si non...r

DUPERRON, écrivant à son bureau.

« J'ai donc l'honneur de proposer à votre » excellence, comme le plus méritant... M. » Victor...

M<sup>me</sup> DUPERRON, vivement.

Un moment, Monsieur. Il n'est pas bien prouvé que ce soit lui.



DUPERRON.

Pardonnez-moi... je suis invariable! (Reprenant.) J'ai donc l'honneur...

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Permettez... Je ne savais pas d'abord que M. Edmond était...

ASPASIE, lui soufflant.

Plus ancien.

M<sup>me</sup> DUPERRON, à son mari.

Plus ancien.

DUPERRON.

Oh! de quinze jours.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Quinze jours... c'est un titre.

ASPASIE, appuyant.

C'est un titre.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Et à mérite égal...

DUPERRON.

Voilà que vous tournez... Oh! que les femmes sont girouettes!

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Non... mais j'ignorais complètement... Cette pauvre Aspasia vient de me dire des choses qui m'ont vraiment touchée... (Regardant Aspasia pour qu'elle la souffle.) Un jeune homme...

ASPASIE bas.

Si intéressant!

M<sup>me</sup> DUPERRON haut.

Si intéressant!

ASPASIE.

Deux amans qui s'adorent!

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Qui s'adorent!.. Vous voyez..

ASPASIE.

Et qui seraient séparés à jamais...

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Ah!.. voilà qui est affreux... Et bien décidément, c'est M. Edmond qui sera capitaine... il le faut... je l'exige.

DUPERRON, à mi-voix.

Mais vous n'y pensez pas... et votre cousin?

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Il attendra.

DUPERRON, bas.

Et le munitionnaire général, à qui j'ai promis ne pas nommer son frère?..

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Vous lui direz que le ministre vous a forcé la main.

DUPERRON.

Mais...

M<sup>me</sup> DUPERRON, impérieusement.

Mais, mais, mais... Je vous le répète... il le faut... je le veux.\*

DUPERRON.

Ah! c'est différent... ce que femme veut, un sous-directeur à la guerre doit le vouloir. (Bas, à Aspasia, qui est venu près de lui.) Hein? je t'avais bien dit que nous l'emporterions... Je suis invariable dans mes décisions... la justice avant tout... (Reprenant sa plume, lisant et écrivant.) « J'ai donc l'honneur de proposer à votre » excellence! comme le plus méritant, M. Edmond. »

(Il continue à écrire.)

M<sup>me</sup> DUPERRON, tendant la main à Aspasia.

Etes-vous contente?

ASPASIE, bas, et lui serrant la main.

Merci, Madame... vous en serez récompensée. N'oubliez pas qu'à dater de ce jour je vous suis toute dévouée. et qu'Aspasia la revendeuse est la discrétion même.

DUPERRON, en frappant sur son bureau.

Oui! mais vous n'en serez pas plus avancée pour le mariage de votre protégé... puisque le premier consul veut absolument que ce soit le munitionnaire général qui épouse M<sup>lle</sup> de Sénancourt... c'est son idée.

ASPASIE, fièrement.

C'est bon! ça me regarde... je l'en ferai changer.

DUPERRON.

Le premier consul!

ASPASIE.

Tout comme un autre! Est-ce qu'il n'est pas marié... est-ce qu'il n'a pas une femme?.. C'est lui que je vais attaquer maintenant... et quoique général en chef... j'espère bien le faire capituler... (On entend le canon tirer dans l'éloignement. Musique militaire éloignée jusqu'à la fin de l'acte.) Justement, voici la revue du Champ-de-Mars qui commence... Il faut que je sois aux Tuileries avant Bonaparte... Adieu, Madame... Vous, mon cher Duperron... mon brevet de capitaine dans deux heures, ou je vous l'envoie chercher par quelqu'un à qui vous ne le refuserez pas!

DUPERRON, gaiement.

Et qui donc, s'il vous plaît?

ASPASIE, à son oreille.

Georges Cadoudal!

(Elle se sauve en riant.)

DUPERRON, épouvanté, tombant dans son fauteuil.

Oh!

(M<sup>me</sup> Duperron court à lui. — La toile tombe.)

\* Duperron, Aspasia, M<sup>me</sup> Duperron.

## ACTE IV.

Le théâtre représente un boudoir de M<sup>me</sup> Bonaparte, aux Tuileries. Ameublement à la grecque. A gauche du spectateur, une toilette. Sur le deuxième plan, un portrait du premier consul, faisant face à celui d'Eugène en colonel des guides. Portes latérales; porte au fond ouvrant sur une galerie. Une table à droite, premier plan.

### SCÈNE I.

CONSTANT, seul; il tient des brochures, des lettres et parle à la galerie du fond.

Non, Messieurs, il y a des ordres précis. M<sup>me</sup> Bonaparte ne recevra personne aujourd'hui. (Venant en scène.) Sont-ils étonnés, ces fournisseurs! ce Leroy, le marchand de modes, surtout... On dirait d'un conseiller d'état... pour l'importance!.. (L'imitant.) Monsieur Constant, je n'ai pas une minute, je ne m'appartiens pas! (Reprenant son ton naturel.) Il voulait me séduire... moi! Constant! premier valet de chambre du premier consul! (Gravement.) Dans une république, les valets de chambre sont incorruptibles... comme tout fonctionnaire!.. Je l'ai consigné particulièrement. (Posant ses papiers sur la table à droite.) Qui vient là? Ah! M<sup>lle</sup> Georgette! la première femme de M<sup>me</sup> Bonaparte.

### SCÈNE II.

CONSTANT, GEORGETTE.

GEORGETTE, entrant par la gauche.

M. Constant, le premier consul est-il rentré?

CONSTANT.

Pas encore, Mademoiselle... le tambour du guichet nous aurait avertis!.. Il est allé au Champ-de-Mars passer une grande revue; et quand il se retrouve au milieu de ses soldats, de ses viciu Égyptiens, comme il les appelle, il ne peut plus les quitter.

GEORGETTE.

Et il ne pense pas que le moindre retard fait mourir sa pauvre femme d'inquiétude!.. Elle le voit sans cesse entouré de traltres, d'assassins!

CONSTANT.

Heureusement qu'il est entouré aussi d'amis fidèles qui donneraient leurs jours pour lui.

GEORGETTE.

Il est si bon pour tous ceux qui l'approchent.

CONSTANT.

C'est vrai!.. Savez-vous ce qui m'étonne le plus, depuis que je suis à son service? c'est de voir un si grand génie, heureux et simple dans son ménage comme un bon bourgeois de Paris!.. Il n'est jamais plus gai, plus content que lorsqu'il peut dérober quelques instans à la république, et les passer en famille, près de sa Joséphine!.. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il en est amoureux comme le premier jour.

GEORGETTE, souriant.

Je le croirais aussi, car il en est encore jaloux.

CONSTANT.

Jaloux? lui!.. Fî donc! il a bien d'autres choses à faire.

GEORGETTE.

Oh! il trouve du temps pour tout. (Baissant la voix et montrant le portrait qui est à gauche.) Et, souvent, caché derrière ce portrait, qui communique à ses appartemens par un passage secret, il écoute les entretiens de M<sup>me</sup> Bonaparte avec ceux qu'elle reçoit.

CONSTANT, souriant.

Oui, je le sais... mais ce n'est pas par jalousie... c'est pour s'assurer des sentimens des personnes qu'elle admet dans son intimité. Elle est si bonne, si confiante, et il serait si facile de la tromper!

GEORGETTE, secouant la tête d'un air d'incrédulité.

Hum! Du reste, Madame connaît cette cachette, et, bien loin de se plaindre d'être entendue au moment où elle y songe le moins... son âme noble et pure ne s'en abandonne que plus librement à toute la franchise de ses sentimens; et le premier consul a même reçu, derrière ce tableau, plus d'un conseil salutaire qu'il n'aurait pas voulu entendre ailleurs.

(On entend le tambour battre aux champs. Musique à l'orchestre qui s'éteint peu à peu.)

GEORGETTE, avec joie.

C'est lui!

CONSTANT.

Pardon, je me rends à mon poste. (En riant.) S'il est content, il va me tirer les oreilles!

(Il sort.)

### SCÈNE III.

JOSÉPHINE, GEORGETTE.

JOSÉPHINE, entrant par la gauche.

Enfin, le voilà!.. Je respire! Depuis une heure je ne vivais plus!

GEORGETTE.

En vérité, Madame, vous vous exagérez les dangers.

JOSÉPHINE.

C'est possible, Georgette!.. mais c'est plus fort que moi... Depuis que je suis aux Tuileries, mille pressentimens viennent sans cesse m'assiéger... Ah! que je regrette notre jolie petite maison de la rue de la Victoire! J'y étais si



heureuse près de lui ! entourée de mon fils, de ma bonne Hortense !

GEORGETTE, près de la table à droite.

Allons, allons, en attendant le général qui ne tardera pas sans doute, il faut vous distraire. Madame veut-elle lire les journaux ?

JOSÉPHINE.

Oh ! non.

GEORGETTE, prenant plusieurs lettres.  
Sa correspondance ?

JOSÉPHINE, s'asseyant près de la toilette.

Oh ! encore moins... C'est toujours la même chose !.. des pétitions, des demandes de places... ou des mémoires de créanciers... Pourvu que Bonaparte ne les voie pas !

GEORGETTE, qui en a ouvert quelques-unes.

Non... des ouvrages que l'on vous dédie... une épître de M. de Saint-Réant.

JOSÉPHINE, souriant.

Le munitionnaire général ?.. il fait des vers !.. pauvre homme !

GEORGETTE, la parcourant.

Non, c'est en prose !.. pour vous rappeler que vous lui avez promis, ainsi que le premier consul, de signer ce soir à son contrat.

JOSÉPHINE, distraite.

Ah ! c'est vrai... Quel ennui !

GEORGETTE, avec intérêt.

Vous paraissiez souffrante !

JOSÉPHINE.

Oui... j'ai si peu dormi ! et puis j'ai fait un songe singulier... je donnerais beaucoup pour qu'on pût me l'expliquer.

GEORGETTE, souriant.

Toujours superstitieuse !

JOSÉPHINE.

C'est une faiblesse, j'en conviens !.. mais je regrette bien souvent ma vieille négresse de la Martinique... qui était un peu sorcière ! Elle m'a prédit tant de choses qui me sont arrivées !

GEORGETTE, riant.

Sans compter celles qui n'arriveront jamais.

JOSÉPHINE, baissant la voix.

Tu m'avais promis de voir M<sup>lle</sup> Lenormand, et de me l'amener en secret.

GEORGETTE, à mi-voix.

Ah ! Madame... il faut que quelqu'un nous ait trahies !.. J'y suis retournée ce matin... elle avait disparu, sur un ordre du premier consul... et sous bonne escorte, m'a-t-on dit.

JOSÉPHINE, avec un petit mouvement de crainte, et se levant.

Ah ! du moment que cela lui déplait... je n'y pense plus, je ne veux plus y penser... (La regardant.) Tu devrais apprendre à tirer les cartes, Georgette ?

GEORGETTE.

Moi, Madame !.. je m'en garderais bien ! pour que le général me fit disparaître aussi comme sorcière !

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, CONSTANT, suivi d'un valet en livrée qui porte un énorme corbeille de fleurs. \*

CONSTANT.

Madame, le premier consul ne pourra vous voir qu'à dîner... Il est obligé de donner audience à plusieurs députations qui l'attendaient... il vous envoie ces fleurs, qui viennent de la Malmaison.

(Le valet pose le bouquet sur la toilette à gauche.)

JOSÉPHINE.

Elles sont superbes... Dites-moi, Constant, le général a-t-il l'air satisfait ?

CONSTANT.

Oui, Madame... la revue a été magnifique. Les troupes sont animées du meilleur esprit.

JOSÉPHINE.

Oh ! je suis bien sûre de l'armée !

CONSTANT.

Madame n'a pas levé la consigne qui défendait sa porte ? Il y a là une faiseuse de modes qui insiste et prétend que Madame lui a fait une commande.

JOSÉPHINE, vivement et passant à droite.

Non, non, du tout !.. je ne veux voir personne, renvoyez-la.

CONSTANT.

Il suffit.

(Il sort avec le valet.)

## SCÈNE V.

GEORGETTE, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, regardant la corbeille.

Encore des occasions de m'endetter !.. C'est inouï que, moi, qui suis la femme la moins dépensière... on vienne toujours me tenter !.. Vois donc, Georgette, comme ses fleurs sont bien choisies... d'une fraîcheur...

GEORGETTE, s'approchant de la corbeille.

Oh !.. admirables ! celle-ci, surtout ! Eh ! mais... que vois-je au milieu de ces hortensia !.. un papier !

(Elle le montre.)

JOSÉPHINE.

Que dis-tu ?

GEORGETTE, riant.

Un billet doux du premier consul ?

JOSÉPHINE, le prenant vivement.

Pas possible ! (Regardant.) Non... une main inconnue... Qui a donc eu l'audace ?.. c'est écrit au crayon... (Lisant.) « Au nom du ciel, » Madame, daignez me recevoir... Il s'agit d'un » secret qui intéresse le premier consul. As- » pasie. »

GEORGETTE.

Aspasie ?

JOSÉPHINE.

Ah ! oui !.. Je me rappelle maintenant ! une revendeuse à la toilette que j'ai trouvée ce ma-

\* Joséphine, Constant, Georgette.

tin chez M<sup>me</sup> Tallien, et qui m'a beaucoup amusée par son caquetage et ses anecdotes. Que veut-elle dire? (Relisant.) « Un secret qui intéresse le premier consul... » Ah! mon Dieu! (Avec effroi.) Un complot, peut-être... quelque conspiration!.. Ces femmes-là savent tout!.. Vite, vite, Georgette, va me la chercher; je veux la voir, lui parler, qu'elle vienne sur-le-champ.

(Georgette sort.)

## SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, seule, agitée.

Pourvu que Constant ne l'ait pas renvoyée. J'ai eu tort... j'aurais dû prévoir... on ne doit jamais négliger ces sortes d'avertissemens! Et ce Fouché qui ne dit rien... qui ne sait rien! (Avec impatience.) Georgette est d'une lenteur... J'y vais moi-même... Ah! c'est elle...

## SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, ASPASIE, un carton et un écrin sous le bras; GEORGETTE.

GEORGETTE.

La voici!

JOSÉPHINE, avec empressement.

Venez, venez, Aspasie... (A Georgette.) Ferme la porte.

ASPASIE, à part, gaîment et posant son carton au fond.

Ce n'est pas sans peine!

JOSÉPHINE, voulant la faire asseoir.

Mettez-vous là... Que je suis donc fâchée de vous avoir fait attendre!.. Ainsi, ma chère Aspasie, vous avez découvert un complot contre les jours du premier consul?

ASPASIE.

Moi, Madame? Je n'ai pas dit cela... (Souriant.) Et j'espère que vous me pardonnerez la petite supercherie que j'ai employée pour parvenir jusqu'à vous.

JOSÉPHINE, se refroidissant.

Comment?

ASPASIE.

J'ai dit: un secret qui intéresse le premier consul... et cela intéresse en effet sa gloire, son honneur... car il s'agit de l'empêcher de commettre une grande injustice.

JOSÉPHINE.

Une injustice!.. lui?... Bonaparte!

ASPASIE.

Sans le savoir... Il suffira d'un mot de vous... Figurez-vous, Madame...

JOSÉPHINE, reprenant son indolence.

Ah! je devine! encore des sollicitations, des grâces à demander... Mon mari m'a défendu de me mêler... Et puis, dans ce moment, je ne suis vraiment pas en état de vous entendre!..

une migraine affreuse... une autrefois... (Voulant la congédier.) Bonjour, Aspasie!

(Elle s'assied près de la toilette.)

ASPASIE, à part.

Que je suis sotté d'avoir voulu aborder franchement... Avec les jolies femmes, il faut toujours tourner la position. (Haut et de l'air du plus grand intérêt.) Madame est souffrante?

JOSÉPHINE.

Oh! beaucoup!

ASPASIE.

On ne le dirait pas... à la vivacité de ses yeux, à l'éclat de son teint.

JOSÉPHINE, se tournant vers elle en souriant.

Vous trouvez?

ASPASIE, appuyant.

Jamais la beauté de Madame n'a brillé de plus de charmes... et je suis sûre que le diadème que je lui apporte va lui aller à ravir.

JOSÉPHINE, avec empressement.

Vous m'avez trouvé un diadème?

ASPASIE, allant chercher l'écrin.

Délicieux!.. j'ai couru tout Paris.

JOSÉPHINE.

Est-ce celui dont vous m'avez parlé ce matin?

ASPASIE.

Fi donc!.. Il était vieux, mal monté... ce n'était pas digne de vous... Tenez, Madame, regardez le feu de ces diamans, leur belle eau!.. comme c'est léger, délicat et brillant à la fois!

JOSÉPHINE, le prenant et l'admirant.

En effet... cette parure est d'une richesse... Vois donc, Georgette.

GEORGETTE, de même.

Oh! comme cela irait bien à Madame.

ASPASIE.

Si Madame voulait l'essayer?..

JOSÉPHINE, se défendant à peine.

Est-ce que cela se peut? je suis coiffée à la grecque.

ASPASIE.

Bon!.. un diadème va avec tout. (Elles s'apprête à la coiffer.) Ça ne gêne jamais rien!

JOSÉPHINE.

Quel enfantillage! (A Georgette.) Prends garde que personne ne nous surprenne, Georgette.

GEORGETTE.

N'ayez pas peur.\*

JOSÉPHINE, se regardant dans une glace.

Ce n'est pas que je tiens à ces futilités. (A Aspasie.) Un peu plus en avant.

ASPASIE, le plaçant.

Ce diadème semble fait exprès pour Madame.

JOSÉPHINE.

Flatteuse!

ASPASIE.

Oh! non!.. Je répète ce que j'entends dire à tout le monde. (Elle arrange ses cheveux.) Tenez... voyez...

GEORGETTE, enchantée.

Oh! que cela vous sied bien.

\* Georgette, Joséphine, Aspasie.



JOSÉPHINE, tentée, se levant et tenant le diadème à la main.

Vraiment? Combien veut-on le vendre?

ASPASIE.

Vingt mille francs!.. c'est pour rien.

GEORGETTE, se récriant.

Vingt mille francs!

JOSÉPHINE, naïvement, à Georgette.

Eh bien! ce n'est pas cher... (Se reprenant.) pour tout autre!.. mais pour la femme du chef d'une république...

ASPASIE.

Oh! Madame, la république est riche des trésors que son épée lui a conquis... Le premier consul n'a qu'à se baisser pour en prendre.

JOSÉPHINE.

Le premier Consul ne se baisse jamais.

ASPASIE.

C'est ce que je voulais dire!.. son désintéressement est connu de toute l'Europe... Comment donc!.. on assure qu'il n'a pas même rapporté d'Égypte un seul cachemire.

JOSÉPHINE, vivement.

Pas un seul!.. j'en sais quelque chose! moi, sa femme Je l'ai grondé!..

ASPASIE.

Raison de plus pour qu'il vous donne cette parure... d'abord, je ne la remporte pas, allons, allons, Madame... elle vous va si bien.

(Georgette se joint à elle pour engager Joséphine à prendre le diadème.)

JOSÉPHINE, le donnant à Georgette.

A la bonne heure... mais je crains que Bonaparte ne me trouve déraisonnable.

ASPASIE.

Il vous trouvera adorable ainsi!.. vous aimera davantage, si c'est possible... et n'aura rien à vous refuser... pas même la grace que je viens solliciter.

JOSÉPHINE, froidement.

Une grace?..

ASPASIE, vivement et se tournant vers elle.

Par pour moi, Madame... mais pour une jeune personne bien à plaindre... et qui vous devra son salut!.. Mes cartes me l'ont dit ce matin.

JOSÉPHINE, vivement, et se tournant vers elle.

Vous savez tirer les cartes?

ASPASIE, avec une gravité comique.

Première élève de M<sup>lle</sup> Lenormand.

JOSÉPHINE, avec joie.

Oh! alors, je suis prête à vous entendre!.. (A Georgette.) Tu vois, Georgette, c'est une affaire sérieuse... une pauvre jeune personne... Laisse-nous, et veille bien à ce que personne n'entre ici!

GEORGETTE.

Oui, Madame.

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII.

JOSÉPHINE, ASPASIE.

JOSÉPHINE, près de la table.

Asseyez-vous, Aspasie.

ASPASIE, respectueusement.

Madame...

JOSÉPHINE.

Pas de façons!

ASPASIE, à part.

Enfin!

JOSÉPHINE.

Je le veux... Ah! vous tirez les cartes!..

ASPASIE.

Je fais un peu de tout!.. j'en ai justement sur moi!.. je ne marche jamais sans cela.

JOSÉPHINE.

Eh bien! puisque nous voilà seules... vous allez me dire ma bonne aventure... J'ai fait un songe qui m'inquiète... Vous me raconterez en même temps le sujet de votre demande, qui m'intéresse beaucoup... Cette jeune personne?..

ASPASIE, allant à la table, à part.

A quoi tient la protection des grands!

JOSÉPHINE.

Asseyez-vous donc... (S'asseyant.) Je le veux!

ASPASIE, s'asseyant et tirant ses cartes de sa poche.

Je suis aux ordres de Madame.

JOSÉPHINE, se levant.

Attendez que je m'assure... (A elle-même.) Si Bonaparte soupçonnait... (Elle va doucement écouter près du portrait à gauche.) Non, rien... (Elle revient s'asseoir.) Vous pouvez continuer.

ASPASIE, battant les cartes.

Vous saurez donc, Madame, qu'il existe à Paris une jeune personne charmante, riche, aimable, spirituelle... Veuillez couper.

JOSÉPHINE, près de couper.

Riche, aimable, spirituelle?... De la main gauche?

ASPASIE, arrangeant ses cartes.

Toujours... Et que l'on veut marier à un homme qu'elle déteste.

JOSÉPHINE.

Que voulez-vous que j'y fasse?... je ne puis pas me mêler des affaires de famille.

ASPASIE, changeant alternativement de ton.

Oh! que ce jeu s'annonce bien, Madame!.. que les cartes sont belles!

JOSÉPHINE.

En vérité?

ASPASIE.

Cœur! cœur! je ne vous vois que des amis!.. Cette jeune personne, dont la mère fut ma bienfaitrice, aime avec passion... (S'arrêtant.) Un grand bonheur qui vous viendra d'un jeune homme blond... voyez-vous?... le valet de cœur.

JOSÉPHINE.

De mon Eugène, sans doute?

ASPASIE.

Le jeu ne le dit pas... (Continuant.) Elle aime donc avec passion un jeune officier de la garde, qui, de son côté, ressent pour elle... (S'interrompant.) Dame de pique!.. ah!.. vous éprouverez

quelques contrariétés de la part d'une femme âgée.

JOSÉPHINE.

Probablement M<sup>me</sup> Lœtitia, qui contrôle mes moindres dépenses.

ASPASIE.

Le jeu ne le dit pas... Et qui de son côté ressent pour elle le plus violent amour... (Le jeune officier). Or, ne voilà-t-il pas que le premier Consul... (voyant qu'elle l'écoute à peine.) Oh! oh!.. as de trèfle... bonne nouvelle, Madame... grande victoire!..

JOSÉPHINE.

Une victoire!

ASPASIE.

Le premier Consul veut contraindre la jeune héritière à épouser son tuteur... qui a trois fois son âge...

JOSÉPHINE.

Eh mais!.. n'est-ce pas le munitionnaire général, M. de Saint-Réant?

ASPASIE, continuant.

Précisément... un vilain magot... cousu d'argent... Valet de pique!.. Tenez le voilà!.. il vient tout déranger.

JOSÉPHINE.

Comment! est-ce qu'il m'en veut aussi, lui?

ASPASIE.

Le jeu ne le dit pas... mais je n'en serais pas surprise... Je le retrouve toujours avec des figures sombres... (D'un air câlin.) Si bien, Madame, que ces pauvres amans n'ont d'espoir qu'en vous seule... Obtenez du premier Consul..

JOSÉPHINE.

Impossible!.. si ce mariage est arrêté dans sa tête!

ASPASIE, avec dépit et se récriant devant ses cartes.

Oh! Madame, votre jeu devient magnifique! honneur, richesse!.. vous voilà entourée d'ennemis renversés...

JOSÉPHINE.

Quel bonheur!

ASPASIE.

Veuillez couper encore.

JOSÉPHINE, coupant.

De la main gauche?

ASPASIE.

Toujours...

JOSÉPHINE.

Dépêchez-vous! dépêchez-vous!

ASPASIE, étalant ses cartes et se levant de surprise. Que vois-je!

JOSÉPHINE, se levant aussi avec inquiétude.

Que voyez-vous donc?

ASPASIE.

Cette couronne dont nous parlions tout à l'heure... une, deux, trois... c'est étrange!.. une, deux, trois... c'est prodigieux!..

JOSÉPHINE.

Quoi donc?

ASPASIE.

Une, deux, trois... encore!

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce que c'est?

ASPASIE, suppliant.

Ah! Madame, ces pauvres amans... Un mot de vous ferait renoncer le premier Consul...

JOSÉPHINE, montrant les cartes.

Vous ne le connaissez pas... Mais, que signifie?..

ASPASIE.

Ce serait le premier homme qui ne ferait pas la volonté de sa femme.

JOSÉPHINE, de même.

C'est que Bonaparte n'est pas un homme ordinaire... Mais, vous disiez...

ASPASIE, avec enthousiasme.

Il ne l'aurait pas prouvé cent fois, que je le verrais dans mes cartes... Ah! Madame, quel triomphe pour lui et pour vous!..

JOSÉPHINE.

Comment?

ASPASIE.

La couronne de France!..

JOSÉPHINE.

Eh bien?

ASPASIE.

Le roi de cœur!

JOSÉPHINE.

Eh bien?

ASPASIE.

Oui... nouveau Charlemagne... le voilà qui la place sur votre tête!..

(On entend derrière le portrait renverser une chaise et fermer une porte avec colère. Joséphine et Aspasia se lèvent effrayées.)

JOSÉPHINE.

O ciel!

ASPASIE.

Qu'est-ce donc?

JOSÉPHINE, montrant le portrait et y courant.

Il était là... il écoutait!

ASPASIE.

Ah! mon Dieu!

JOSÉPHINE, troublée.

Et ces paroles imprudentes... Il doit être dans une colère!..

ASPASIE, à part, et reprenant ses cartes.

Je comprends... Il se fâche parce que je l'ai deviné.

JOSÉPHINE, émue.

Éloignez-vous... éloignez-vous, Aspasia!

ASPASIE, vivement.

Pas avant que vous ne m'ayez promis votre protection pour mes deux pauvres amans... Songez, Madame, que c'est ce soir que le fatal contrat doit se signer.

JOSÉPHINE, inquiète et regardant le portrait.

Je le sais... mon mari et moi nous devons y assister... et s'il faut vous le dire, toute tentative pour changer la résolution du premier Consul serait inutile! Ce Saint-Réant est son compatriote, le dernier rejeton d'une des plus grandes familles d'Ajaccio... qu'il prétend relever... en un mot, c'est l'ancien marquis de Miramonte.

ASPASIE, frappée.

Miramonte!.. le marquis de Miramonte, lui!

JOSÉPHINE.

Qu'avez-vous donc?

ASPASIE, hors d'elle.

Miramonte! le tuteur de Céline!.. et je ne l'ai pas reconnu... l'infâme!.. Oh! si!.. en le voyant



j'ai senti un mouvement de terreur ! mais le temps... le changement... ce langage affecté !.. oh ! mais, Madame... si c'est Miramonte, ce mariage ne peut pas se faire... il ne se fera pas !.. jamais !.. je vous le jure !

JOSÉPHINE, alarmée.

Pauvre Aspasia !.. votre raison s'égare !

ASPASIE, avec désordre.

Oh ! oui, oui... j'en ai peur... tant de souvenirs affreux qui se pressent, se confondent !.. une vengeance si long-temps attendue... et que je croyais perdue !.. (Se tenant la tête dans ses mains et avec sanglots.) Mon Dieu ! mon Dieu !.. que je ne devienne pas folle... ces pauvres enfans n'auraient plus personne pour les défendre.

JOSÉPHINE.

Expliquez-moi...

ASPASIE.

Non, non, c'est un secret... un horrible secret entre lui et moi. (A elle-même.) Mais ce mariage, ce bal, j'y serai... oh ! oui... dussè-je me perdre, j'y serai ! un bal masqué... des billets... M<sup>me</sup> Duperron peut-être... ah ! grace au ciel, mes idées, mon sang-froid, mon courage me reviennent !

JOSÉPHINE.

Aspasia !..

ASPASIE, à ses pieds.

Je vous quitte, Madame... mais, au nom de l'amour que vous portez à vos enfans... à votre époux...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGETTE.\*

GEORGETTE, accourant à Aspasia.

Eh ! vite ! eh ! vite ! sauvez-vous... vous n'avez qu'un instant...

JOSÉPHINE.

Que dis-tu ?

GEORGETTE.

Le premier Consul a tout entendu !.. il est sorti furieux de ce cabinet !.. et Constant vient de m'apprendre qu'il avait ordonné devant lui d'arrêter Aspasia dès qu'elle mettrait les pieds hors de cet appartement.

\* Joséphine, Georgette, Aspasia.

JOSÉPHINE.

Voilà ce que je craignais.

ASPASIE, à part.

Un moment ! ce n'est pas mon avis !

JOSÉPHINE.

Fuyez ! fuyez !

GEORGETTE.

Et par où ?.. toutes les issues sont gardées... le gouverneur des Tuileries est prévenu !

JOSÉPHINE, à Aspasia.

Vous l'entendez !..

ASPASIE, reprenant sa gaieté.

N'ayez pas peur !.. La fille de Figaro se moque de tous les gouverneurs de France et de Navarre.

(On entend le bruit des fusils des gardes qui résonnent dans la galerie.)

JOSÉPHINE.

Écoutez...

ASPASIE, gaiement et à mi-voix.

Patience ! j'avais prévu cela... et je n'ai pas envie qu'il me fasse sauter par la fenêtre comme le conseil des cinq cents... je sortirai par la porte, et avec les honneurs de la guerre.

(En parlant elle ôte son pardessus qu'elle jette de côté et se trouve vêtue en officier d'ordonnance du premier Consul, avec l'écharpe tricolore au bras gauche. La musique continue jusqu'à la fin de l'acte.)

JOSÉPHINE.

Que vois-je ! qu'elle métamorphose !

ASPASIE, prenant dans son carton un chapeau d'officier et une dépêche cachetée.

Adieu ! adieu, Madame... bon courage !..

(Les portes du fond s'ouvrent.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, CONSTANT, UN PIQUET DE GRÉNADIERS, DES CONSULS, au fond de la galerie.

CONSTANT, entrant vivement.

Madame...

ASPASIE, agitant sa dépêche en l'air.

Laissez passer l'aide-de-camp du premier Consul !

(Elle s'élance par le fond. Les sentinelles portent les armes. Constant reste immobile d'étonnement, tandis que Joséphine et Georgette lui font signe de se taire. — La toile tombe.)

## ACTE V.

Le théâtre représente le jardin de l'hôtel Saint-Réant, orné et éclairé pour une fête. A gauche, deux cariatides indiquant l'entrée de la salle de danse. A droite, un riche pavillon dépendant de l'hôtel.

### SCÈNE I.

SAINT-RÉANT, INVITÉS.

(Au lever du rideau, des groupes de masques, d'officiers et de dominos circulent; des valets passent avec des plateaux de rafraichissemens.)

CHOEUR.

Air de M. Guénée.

Ah! c'est divin! ce bal est plein de charmes!  
Oui, dans ces lieux, fixons-nous pour toujours.  
Le doux plaisir succède au bruit des armes,  
Et dans Paris renaissent les amours!

SAINT-RÉANT, entrant par la gauche sur les deux derniers vers du chœur, saluant les invités, et parlant aux valets.

Faites ci-culer des glaces, des sobets... (Aux masques.) Allons, Messieurs, des rent'ans à la bouillotte!.. ce diable d'Isabey décave tout le monde! (A un domestique.) Un ve'e d'o'geat pour M<sup>me</sup> Hamelin, et dites à Julien de commencer la valse de la 'eine de P'usse... (A lui-même, et s'essuyant le front avec son mouchoir.) Ouf! c'est fatigant d'amuser les autres... mais ma soifée fe'a époque. (A ceux qui l'entourent.) Vous savez, Messieurs, qu'à l'arrivée du p<sup>e</sup>mier consul tout le monde se démasque.

UN DOMINO.

Est-ce qu'il a peur de nous?

SAINT-RÉANT, sévèrement.

Le p<sup>e</sup>mier consul n'a peur de pe'sonne, Monsieur... mais tous les bons F'ançais doivent veiller sur ses jou's!

### SCÈNE II.

LES MÊMES, DUPERRON.

DUPERRON, qui a entendu les derniers mots.

Bien répondu, cher ami... nous sommes là pour lui faire un rempart de notre corps... à ce colosse, ce héros, ce demi-dieu!

SAINT-RÉANT.

A vos danseuses, Messieurs.

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! c'est divin! ce bal est plein de charmes, etc.

(Tous les masques sortent par la gauche.)

### SCÈNE III.

SAINT-RÉANT, DUPERRON.

SAINT-RÉANT, lui serrant la main.

Eh! bonsoir, mon t'es-cher... vous avez donc changé d'idée?... C'est bien aimable à vous.

DUPERRON.

Non... je viens toujours vous dire que je ne viendrai pas... je fais tout par moi-même. Mais dans le tendre intérêt que je vous porte... (A part.) Il n'y a pas de mal de ménager la chèvre et le chou... (Haut.) J'ai cru devoir vous prévenir d'un danger qui vous menace.

SAINT-RÉANT.

Moi?

DUPERRON.

Vous m'avez recommandé votre jeune frère, pour ne pas l'avancer...

SAINT-RÉANT.

Vous ne l'avez pas po'té, j'espè'e, sur le t'avail d'aujou'd'hui?

DUPERRON.

Oh! je m'en suis bien gardé... ce n'est pas moi qui ai deux paroles... mais je sais de bonne part... (A part.) J'aime autant le préparer tout doucement... (Haut.) que le ministre a été cir-convenu.

SAINT-RÉANT.

Par qui?

DUPERRON.

Je l'ignore... mais je suis parfaitement sûr de ce que je vous avance. On a agi sourdement... il y a des intrigues de femmes... Ces diables de femmes se mêlent de tout!.. Bref, je ne serais pas surpris qu'on ne manigançât quelque chose... et je vous engage à vous tenir sur vos gardes. (A part.) Comme ça, il ne pourra pas m'accuser.

SAINT-RÉANT, souriant.

Je suis pa-faitement en mesu'e!.. J'ai quitté le p<sup>e</sup>mier consul, il y a une heu'e... il m'a p'omis d'être ici à minuit, pour signer mon con-tat... le nota'i'e est a'rivé, ainsi que nos témoins. De plus, et pour que ma pupille n'appotât pas la moind'e 'ésistance, j'ai eu l'a't de la b'ouiller à mo't avec son che' Edmond.

DUPERRON.

Ah bah! ah bah!

SAINT-RÉANT, riant.

Pa'ole sup'ême!.. Il y a dans ce moment une aventure, une petite anecdote scandaleuse d'un ce'tain cachemire donné par un jeune homme à une de nos belles dames... et p'esque sous le nez du ma'i'.

DUPERRON, riant très fort.

Oh! oh! oh! l'imbécille! Il n'a rien vu?

SAINT-RÉANT.

Il n'a rien vu.



DUPERRON.

C'est toujours comme ça... Et sait-on quel est le benêt de mari ?..

SAINT-RÉANT.

Non... mais si vous y tenez beaucoup je m'en info'me'ai, et je vous le d'ai.

DUPERRON.

Vous me ferez plaisir... j'aime beaucoup ces petites histoires scandaleuses.

SAINT-RÉANT.

J'ai donc pe'suadé à Céline que le jeune homme n'était au'e qu'Edmond... que c'était cette nouvelle int'igue qui l'avait empêché de voler à son secours, quand elle avait fui de chez moi. Je lui ai même donné des p'euves de sa t'ahison... ce qui est toujours facile, quand on a de l'imagination, et qu'on est un peu...

DUPERRON, le poussant du coude.

Scélérat!.. Sommes-nous scélérats, nous autres hommes!

SAINT-RÉANT, riant.

Si bien que la pauvre enfant, fû'euse, indignée, s'est jetée dans mes b'as, en me ju'ant qu'elle était p'ête à m'épouser.

DUPERRON.

Mais, ne peut-on la détromper ?.. Vous avez tant de monde ici... au milieu d'un bal masqué un inconnu peut se glisser...

(Un valet passe, Duperron l'arrête et prend un verre d'orgeat.)

SAINT-RÉANT.

Vous avez 'aison. (A lui-même) Cette Aspasia, quoique je ne l'aie vue qu'un moment, me paraît audacieuse... (Au valet.) Justin !..

LE VALET.

Monsieur...

SAINT-RÉANT.

Dites au commissaire que j'ai quelques 'aisons de c'aind'e pour la sùtét du géné'al Bonaparte... Qu'il place des agens aux deux ent'ées de l'hôtel, qu'ils fassent démasquer tous les invités qui se présente'ont... et su'tout, qu'ils ne laissent ent'er que ceux qui auront des billets signés de moi.

LE VALET, en sortant à droite.

Oui, Monsieur.

DUPERRON.

Mesure de haute police!

SAINT-RÉANT.

Comme ça, je suis ce'tain... D'ailleurs, à minuit, je se'ai maîé... (Tirant sa montre.) Il est onze heures et demie... le premier consul ne peut ta'der.

DUPERRON, brusquement.

Diable! alors je m'en vais.

SAINT-RÉANT.

Un moment!.. on dirait qu'il vous fait peur!

DUPERRON.

Notre colosse! du tout!.. Mais, je vous le répète, son regard me gêne, me dérange.

SAINT-RÉANT.

Enfant!.. On croi'ait que vous avez quelque chose à vous 'ep'ocher!.. et un conspi'ateur ne se'ait pas plus t'oublé.

DUPERRON, troublé.

Oh Dieu!.. Saint-Réant ne dites donc pas ces

choses-là... vous me faites frémir de la tête aux pieds!.. d'autant qu'on vient de m'assurer que ce malheureux Georges Cadoudal n'avait point été arrêté comme on le croyait.

SAINT-RÉANT.

Ce n'est que trop vrai!

DUPERRON, à part,

Le cœur me manque.

SAINT-RÉANT.

Il paraît qu'il est soutenu par des fonctionnaires du gouvernement qui lui prêtent les mains.

DUPERRON, à part.

Et des douillettes de soie!.. Le misérable ne m'a rien renvoyé... je suis horriblement compromis!

SAINT-RÉANT.

Qu'avez-vous donc? vous êtes pâle!.. Est-ce que vous vous trouvez mal?..

DUPERRON, d'un air piteux.

Je ne me trouve pas mal, mais je ne me trouve pas bien... La chaleur... et puis peut-être un excès de travail... (A part.) Décidément, il faut se montrer en public... c'est le seul moyen d'éloigner tout soupçon... (Haut.) Toute réflexion faite, cher ami, je reste à votre bal pour me distraire... et puis, pour admirer notre demi-dieu! le vainqueur de l'anarchie, l'effroi des pervers!

SAINT-RÉANT.

Bravo! lancez-vous... allez vous faire intriguer par une jolie femme!..

DUPERRON, passant à gauche.

Pourvu que ce ne soit pas la mienne... \* Je ne sais pas ce qu'elle est devenue!.. Ah bah! il faut rire! (A part.) C'est égal, j'ai une frayeur de tous les diables!..

Ain nouveau de M. Gnéée.

Oui, dans cette foule bruyante,  
De me montrer je suis pressé!

(S'excitant.)

La figure heureuse et riante...

SAINT-RÉANT.

Vous avez l'air d'un trépassé!..  
Faites b'iller votre élégance,  
Allez vite... on va commencer!  
Une valse... une conté'dance...

DUPERRON, à part.

Ah! j'ai bien peur de la danser!

ENSEMBLE.

DUPERRON.

Oui, dans cette foule bruyante,  
De me montrer je suis pressé!  
Vite, une valse délirante,  
J'en veux tâter, je suis lancé!

SAINT-RÉANT.

Oui, dans cette foule bruyante,  
Où par le flot on est poussé,

\* Duperron, Saint-Réant.

Montrez votre mine riante...

(A part.)

C'est bien celle d'un trépassé!

(Duperron entre à gauche.)

#### SCÈNE IV.

SAINT-RÉANT, seul d'abord; puis, LE VALET, VICTOR, DEUX OFFICIERS.

SAINT-RÉANT, à lui-même.

A me'veille!.. et sûr maintenant de n'avoir que des personnes invitées par moi-même, je puis do'mir sur les deux oreilles.

LE VALET, annonçant.

M. Victor d'Hérigny, lieutenant des guides.

SAINT-RÉANT.

Victor... je ne c'oyais pas avoir envoyé d'invitation à ce monsieur... (Voyant les deux officiers qui le suivent) Ni à ceux-ci... Est-ce que je vais avoir tous le régiment?.. (Les saluant d'un air contraint.) Messieurs...

VICTOR.

Pardon, Monsieur, d'oser nous présenter... c'est sous les auspices de M<sup>re</sup> Duperron...

SAINT-RÉANT, se remettant.

Ah! très bien, Messieurs... je sais... Si vous voulez entrer dans la salle de bal... \*

VICTOR, saluant.

Mille graces!.. (Bas, à ses camarades.) Tâchons d'inviter Céline... et de justifier ce pauvre Edmond, qui, bien certainement ne paraîtra pas ici.

LE VALET, annonçant.

M. Edmond Saint-Réant...

VICTOR.

Qu'entends-je?..

SAINT-RÉANT.

Mon frère! comment?.. Je suis sûr pour celui-là...

VICTOR, à lui-même.

La République est sauvée!.. (A ses amis.) Il va y avoir une petite explication de famille qui ne nous regarde pas... (Edmond entre.) nous génerions les combattans! Suivez-moi!

(Victor entre à gauche, avec les deux officiers, après avoir salué Saint-Réant et fait un signe de la main à Edmond.)

#### SCÈNE V.

SAINT-RÉANT, EDMOND.

SAINT-RÉANT, à part.

Morbleu! est-ce ainsi que l'on exécute mes ordres!.. (Haut, et avec humeur.) Monsieur... je suis fo't étonné...

EDMOND, d'un air ouvert et joyeux.

De ne m'avoir pas vu accourir plus tôt?.. C'est

\* Les Officiers, Victor, Saint-Réant.

vrai! j'ai tort, mon cher Emile... mais j'étais si loin de m'attendre... une pareille générosité de votre part... un retour si inespéré!..

SAINT-RÉANT.

Quel galimathias me faites-vous là? de quelle générosité pal'ez-vous?

EDMOND.

Eh! mais... de la vôtre... en m'envoyant ce billet d'invitation.

SAINT-RÉANT.

Je vous ai envoyé un billet... moi?

EDMOND, le lui montrant.

Voyez, vous-même...

SAINT-RÉANT.

C'est à se casser la tête!

EDMOND.

Et ces deux lignes ajoutées au bas, qui m'ont comblé de joie... (Lisant.) « Hâtez-vous... votre » frère vous attend pour vous unir à celle que » vous aimez. »

SAINT-RÉANT, froissant le billet et le jetant.

C'est une infâme calomnie!..

EDMOND.

Comment?..

SAINT-RÉANT.

On s'est amusé à vos dépens!.. Jamais je n'ai eu l'intention de renoncer à mes d'oits... la p'euve, c'est que dans une demi-heure, Céline sera ma femme.

EDMOND, se contenant à peine.

O ciel!.. Et vous croyez que je me laisserai dépouiller tranquillement du seul bien que j'ambitionnais?.. Non, non!.. Et prenez garde de me pousser au désespoir!

SAINT-RÉANT.

J'espère que vous n'êtes pas venu ici pour faire un éclat?.. Le premier consul peut arriver d'un moment à l'autre.

EDMOND, vivement.

Tant mieux! je lui parlerai... je me jetterai à ses pieds... Grace au ciel et à mon courage, je ne lui suis point inconnu... Plus d'une fois, en Italie, en Egypte, il a daigné applaudir à mes succès... (Le regardant, avec intention.) Et si quelque ennemi caché m'a empêché jusqu'à ce jour d'obtenir l'avancement que je crois mériter, je suis sûr que mon général l'ignore... que son ame loyale n'a besoin que d'être éclairée pour me rendre justice... Je ne lui demanderai que Céline... je ne veux qu'elle seule.

SAINT-RÉANT, à part.

Malpeste!.. (Haut.) Vous êtes fou!.. un simple lieutenant sans fortune, aspirer... Mais, c'est vous exposer à une disgrâce certaine, à une destitution, peut-être!..

EDMOND, avec désordre.

Que m'importe!

SAINT-RÉANT, d'un ton plus doux.

Edmond... mon ami!.. revenez à vous... Songez que M<sup>lle</sup> de Sénancourt est ma pupille, que seul j'ai le droit d'en disposer... Mon Dieu! si je pouvais... Je vous aime... je vous aime plus que vous ne croyez, allez!.. Mais des motifs politiques... la volonté du chef de l'état... Allons, mon frère, calmez-vous, retirez-vous... Et au



nom de not'e pè'e, ne donnez pas le spectacle d'une désunion!..

EDMOND, ému.

Notre père!.. Eh bien! c'est en son nom aussi que je vous supplie de ne pas faire mon malheur! de revenir franchement à moi, de me tendre la main!

SAINT-RÉANT, lui tendant la main.

Je ne demande pas mieux que de vous donner ma main... mais pas celle de Céline.

EDMOND, furieux.

Encore!.. Vous vous flattez en vain de l'emporter! jamais vous ne serez son époux!

SAINT-RÉANT, élevant la voix.

Et qui m'en empêchera?.. qui pourrait s'opposer...

LE VALET, annonçant.

M<sup>me</sup> la marquise de Miramonte!..

SAINT-RÉANT, frappé.

La marquise!..

EDMOND, de même.

De Miramonte!.. notre nom!..

SAINT-RÉANT.

Qu'est-ce que cela veut dire?

## SCÈNE VI.

SAINT-RÉANT, ASPASIE, masquée et vêtue de la robe de fiancée arlésienne que l'on a montrée au premier acte. Costume pittoresque et élégant.  
EDMOND.

EDMOND, à part.

Une femme masquée!.. Je ne saurais comprendre...

SAINT-RÉANT, de même.

Qui peut avoir deviné?.. C'est un tour que l'on me joue!..

ASPASIE, qui s'est avancée lentement au milieu d'eux, et après un silence.

Il paraît que ma présence cause un sensible plaisir à M. de Saint-Réant!

EDMOND, à part.

Je crois reconnaître cette voix!

SAINT-RÉANT, d'un air contraint, et faisant l'aimable.

Beau masque, cette plaisanterie peut être fort agréable, mais je n'en saisis pas le sel.

ASPASIE.

Je me charge de te l'expliquer.

SAINT-RÉANT.

Quel est ton but?

ASPASIE.

Je ne puis le dire qu'à toi seul.

SAINT-RÉANT, s'efforçant de sourire.

Je n'ai pas le temps d'écouter... tu conçois qu'un maître de maison...

ASPASIE.

Si fait! tu m'écouteras... je le veux!

SAINT-RÉANT.

Tu le veux!..

ASPASIE, appuyant.

Moi... marquise de Miramonte!

EDMOND, s'approchant, bas.

Marquise!

ASPASIE, bas, à Edmond.

Laissez-nous!

EDMOND, à part.

C'est Aspasiae!

ENSEMBLE.

Aria : La belle fille.

Ah! ce mystère

Le désespère!

Me et la colère

Brille en ses yeux!

Mais, du silence,

De la prudence,

Car sa vengeance

Car la

Je vais,

Saura, je pense,

Viendra,

Vous rendre heureux!

Comblant mes vœux!

(Edmond entre dans la salle du bal.)

## SCÈNE VII.

SAINT-RÉANT, ASPASIE, masquée.

SAINT-RÉANT, voulant suivre Edmond.  
Edmond!

ASPASIE, l'arrêtant.

Restez!

SAINT-RÉANT.

Mais...

ASPASIE, avec plus de force.

Restez!.. Au nom du révérend père Domini-que de Saint-Augustin!

SAINT-RÉANT, immobile.

Qu'entends-tu?..

ASPASIE, après un silence.

Ah! ah! vous n'êtes plus si pressé de me quitter... vous daignez m'écouter maintenant.

SAINT-RÉANT, essayant de se remettre, et souriant.

Ange ou démon... je ne sais trop lequel... peut-être tous les deux... je vois que tu connais ou que tu crois connaître quelque folle aventure de ma jeunesse... et tu veux te donner le passe-temps de m'interroger... à l'aide des détails qu'on t'a fournis... Je passe condamnation d'avance sur toutes les peccadilles que tu viens me reprocher... Ainsi, ne te donne pas la peine de les énumérer... hâte-toi plutôt de me montrer ta charmante figure!

ASPASIE.

Je ne suis pas venue à ton bal pour cela.

SAINT-RÉANT.

Et qu'y viens-tu donc faire?

ASPASIE.

T'empêcher de commettre une seconde faute.

SAINT-RÉANT.

Une faute?

ASPASIE.

Tu as raison... le mot est trop doux!.. j'aurais dû dire un second crime!..

SAINT-RÉANT, choqué.

Ah ! ceci passe la raillerie... (Voulant sortir.)  
et les soins que s'éclame mon cont'at de ma-  
riage...

ASPASIE, l'arrêtant.

Ton contrat ?.. tu ne le signeras pas !

SAINT-RÉANT.

Comment ?

ASPASIE.

Tu sais bien que tu ne le peux pas...

SAINT-RÉANT.

Je ne le peux pas.

ASPASIE.

Puisque tu es marié.

SAINT-RÉANT, frappé.

Marié !.. moi !

ASPASIE.

Et quoique la polygamie ne soit plus un cas  
pendable, il pourrait en résulter pour toi,  
certain inconvénient auquel l'amitié même du  
premier consul ne saurait te soustraire... d'au-  
tant que Bonaparte n'aime ni le scandale ni les  
séducteurs.

SAINT-RÉANT, affectant de rire.

Cela ne peut m'atteindre... je suis parfaite-  
ment étranger... je regrette seulement, beau  
masque, que tu te sois laissé abuser par des  
contes absurdes.

ASPASIE, vivement.

Absurdes !.. le mot n'est pas poli, M. de  
Saint-Réant, et je vois bien qu'il faut vous rap-  
peler que ces contes absurdes, forment une des  
pages les plus coupables de votre vie.

SAINT-RÉANT, voulant sortir.

Encore une fois, je me dois aux invités...

ASPASIE, l'arrêtant avec force.

Oh ! vous m'entendez... ou c'est au premier  
consul que je ferai ce récit.

SAINT-RÉANT, à part.

Quel supplice !.. (Haut.) Voyons, je vous  
écoute.

ASPASIE, d'une voix émue, après une pause.

Il y a treize ans... dans un petit village des  
environs d'Antibes, vivait une pauvre orpheline  
nommée Mariette Truchon. ( S'arrêtant, avec un  
sourire.) Le nom n'est pas très noble, j'en con-  
viens... mais elle avait quinze ans... elle était  
sage... (Sérieusement.) Oui, sage, vous le savez  
mieux que personne, Monsieur... car elle résista  
longtemps à toutes les séductions dont on l'en-  
vironnait ! Un brillant seigneur corse, qui se  
faisait appeler le marquis de Miramonte... et  
qui se cachait, disait-il, pour s'échapper aux  
troubles politiques de son pays... vit la pauvre  
Mariette, et tenta de s'en faire aimer ! Il  
était encore jeune, assez bien de sa personne...  
je vous ai dit qu'il y avait quelques années de  
cela... et, cependant il aurait échoué comme  
les autres. s'il n'eût parlé de mariage.. mariage  
secret, bien entendu, à cause de son nom, de  
sa famille !.. La malheureuse Mariette, qui l'ai-  
mait, se laissa persuader... et une nuit, dans  
la petite chapelle du couvent de Saint-Augustin,  
le révérend père Dominique les maria ! je crois  
que je n'omet aucune circonstance, hein ?.. (Se  
reprenant.) Ah ! si, pardon, j'oubliais... que pour  
concilier, autant que possible, l'intérêt de son

amour et celui de sa dignité, M. le marquis ob-  
tint à prix d'or du pauvre moine, qu'au lieu  
d'un mariage véritable, il ne ferait qu'un  
hymen simulé, sans aucune valeur, et que le  
noble marquis pourrait désavouer quand bon  
lui semblerait.

SAINT-RÉANT, troublé et à part.

O ciel !

ASPASIE, avec un sourire.

C'est bien cela, n'est-il pas vrai ? ( D'une voix  
plus émue.) Au bout de trois jours, Mariette  
était abandonnée... son mari avait disparu !..  
Seule, à pied, et presque folle, la pauvre fille,  
vêtue de sa robe de noce... la seule qu'elle pos-  
sédât. ( Lui montrant celle qu'elle porte. ) Celle-  
ci, je crois, M. le marquis... parcourut les en-  
virons, la montagne, les villages... sans décou-  
vrir la moindre trace de son perfide ! dans son  
désespoir, elle allait mettre fin à ses jours, un  
ange la recueillit, la sauva... pour empêcher  
votre perte, votre ruine... pour qu'elle vint  
vous dire aujourd'hui : marquis de Miramonte,  
vous ne pouvez vous marier... Mariette est  
votre femme... et c'est elle qui réclame ses  
droits.

(Elle se démasque.)

SAINT-RÉANT, stupéfait.

Aspasie !

ASPASIE, reprenant son ton naturel.

La revendeuse... qui n'avait pu vous recon-  
naître ce matin... La révolution a changé tant  
de figures ! mais, qui avait été frappée cepen-  
dant d'un vague pressentiment, et qui ne vous  
laissera pas consommer le malheur de Céline.

SAINT-RÉANT, se remettant et avec aplomb.

Vous êtes folle !.. allons donc ! c'oyez-vous  
que je me laisse effayer par des menaces... par  
des fables inventées à plaisir et dont il n'existe  
aucune preuve.

ASPASIE, à part.

C'est vrai !

SAINT-RÉANT.

Je suis lib'e... pa'faitement lib'e... Céline se'a  
ma femme...

(On entend sonner minuit. — Musique.)

ASPASIE.

M. le marquis...

SAINT-RÉANT, remontant à droite.

A l'instant même... car j'entends sonner mi-  
nuit... le nota'ie est là... le premier consul ne  
peut ta'der... \*

ASPASIE.

Mais songez donc !..

SAINT-RÉANT, avec force.

Je ne c'ains rien, reti'ez-vous... je vous  
l'o'donne... et... justement, voici tout not'e  
monde.

(Aspasie remet son masque.)

\* Aspasie, Saint-Réant.



SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CÉLINE, EDMOND, VICTOR, LE NOTAIRE, INVITÉS, Hommes et Femmes.\*

CHOEUR.

Ain : Chœur final de Maren.

Pour cet heureux mariage  
Nous voici tous rassemblés.  
Aux époux rendons hommage,  
Que tous leurs vœux soient comblés.

SAINT-RÉANT.

Ma chère Céline, nous touchons enfin au moment fortuné... M. le notaire, vous allez recevoir les signatures.

(Le notaire entre dans le pavillon à droite.)

CÉLINE, jetant un regard sur Edmond.

O ciel ! quand j'espérais !..

EDMOND, bas, à Aspasia.

Vous n'avez donc rien obtenu ?

ASPASIE, bas.

Mon Dieu, non !

EDMOND, bas.

C'est fait de nous !

VICTOR, bas.

Un bon moyen !.. enlevons la mariée... hein ?

SAINT-RÉANT, voulant faire entrer la société dans le pavillon.

Allons, Messieurs...

(Mouvement des invités.)

ASPASIE, masquée, bas, à Saint-Réant.

Un mot, M. le marquis.

SAINT-RÉANT, impatienté.

Enco, e !

ASPASIE, bas.

C'est l'affaire d'une minute.

(Saint-Réant, fait un signe aux invités comme pour s'excuser, Aspasia et Saint-Réant sont seuls sur le devant de la scène.)

ASPASIE, à mi-voix.

Je n'ai omis qu'un petit incident dans mon roman de tout à l'heure !.. (Lentement.) Ne serait-il pas possible que le père Dominique... qui ne devait faire qu'un faux mariage... effrayé, saisi de remords... en eût fait un véritable... portant votre signature....

SAINT-RÉANT,

Grand Dieu !

ASPASIE.

Et qu'il m'en eût remis une expédition ?

(Elle lui montre un papier.)

SAINT-RÉANT, consterné et voulant le prendre.

Je suis perdu !

ASPASIE, bas, et cachant le papier.

Voyez maintenant ce que vous voulez que j'en fasse.

LES INVITÉS, pressant Saint-Réant.

Eh bien ?

\* Edmond, Aspasia, Victor, Céline, Saint-Réant, le Notaire.

SAINT-RÉANT, troublé.

Voilà, voilà !.. (Bas à Aspasia.) Mariette... au nom du ciel, que prétendez-vous ?

ASPASIE, bas.

Le montrer au notaire, à tout le monde, si vous persistez...

SAINT-RÉANT.

Comment ?

ASPASIE.

Non pour être votre femme, je n'y tiens plus. Dieu merci... je suis guérie !.. ou l'anéantir si vous vous exécutez de bonne grâce.

SAINT-RÉANT.

Mais...

ASPASIE, d'un air railleur.

C'est à prendre ou à laisser.

SAINT-RÉANT, à part

Bonté divine ! que résoudre ?...

LE NOTAIRE, la plume à la main et sur la porte du pavillon.

Les mariés d'abord.

ASPASIE, faisant un pas et à Saint-Réant.

Vous le voulez ?

SAINT-RÉANT, l'arrêtant.

Un instant, despote ! \* Haut et affectant un air riant. Mes chers amis... mes chers amis... vous allez être bien étonnés...

TOUS.

Qu'est-ce que c'est ?

SAINT-RÉANT.

Je vous avais rassemblés... pour assister au mariage de ma pupille... et, mon amour pour elle me faisait vivement désirer.. (Toutes les fois que Saint-Réant hésite, Aspasia montre son contrat, qu'elle cache après l'avoir menacé.) Mais à Dieu ne plaise que je contraigne un cœur... non que je ne sois en d'oit, parce que... certainement... un tuteur... (Aspasia s'évente avec le papier qu'elle a élevé en l'air. Saint-Réant effrayé répond vivement.) Mais je suis bon parent, et du moment que je sais qu'elle est aimée de mon frère, et qu'elle répond à son amour... Avec effort. Je ne demande pas mieux que de les unir.

TOUS.

Qu'entends-je ? \*\*

SAINT-RÉANT, à son frère.

Malheureusement... le nouveau décret... s'y oppose... vous n'êtes pas capitaine !

SCÈNE IX.

LES MÊMES M<sup>me</sup> DUPERRON.\*\*\*

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Comment il n'est pas capitaine ! voici son brevet.

SAINT-RÉANT.

Son brevet !

\* Aspasia, Edmond, Victor, Saint-Réant, Céline, le Notaire.

\*\* Aspasia, Victor, Edmond, Saint-Réant, Céline, le Notaire.

\*\*\* Aspasia, Victor, M<sup>me</sup> Duperron, Edmond, Saint-Réant, Céline.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Le ministra vient de le signer.

SAINT-RÉANT.

Très bien... mais le consentement du premier consul.

M<sup>me</sup> DUPERRON.

M<sup>me</sup> Bonaparte avait deviné vos bonnes intentions, mon cher Saint-Réant... elle a plaidé la cause de votre frère auprès du général... et, après quelque hésitation. « A la bonne heure, » a-t-il dit... que notre jeune capitaine épouse « M<sup>lle</sup> Sénancourt... au moins cela ne sort pas « de la famille. »

SAINT-RÉANT, avec une joie forcée.

A merveille... et puisqu'il n'y a plus d'obstacles...

VICTOR.

Bravo le munitionnaire !

EDMOND, dans les bras de Saint-Réant.

Mon frère ! mon bon frère !

SAINT-RÉANT, d'un air pénétré.

Edmond, vous avez été injuste envers moi... et voilà ma vengeance... (Lui montrant Céline.) Allons, Mesdames, si vous voulez entrer... (Les invités entrent dans le pavillon).. toi, Edmond, la main à ta femme... et signons ton contrat.

(Edmond et Céline entrent dans le pavillon. Musique. Saint-Réant s'approche furtivement d'Aspasie.)

SAINT-RÉANT, bas, à Aspasie.

Le sacrifice est consommé !... tu es contente !.. A ton tour, tiens ta promesse !... donne-moi vite notre contrat, que je le déchire !

ASPASIE, froidement.

Avec d'autant plus de plaisir. (Le lui donnant.) qu'il ne pouvait pas vous compromettre.

SAINT-RÉANT, qui l'a déployé, furieux.

Du papier blanc !.. Je suis joué ! Ah ! morbleu !.. ça ne se passera pas ainsi, et je vais... (Edmond et Céline reparaissent.) Ils ont signé !..

ASPASIE, à mi-voix.

N'y ayez pas de regret, et soyez bien tranquille... je ne réclamerai jamais .

## SCÈNE X.

LES MÊMES. DUPERRON, L'INCONNU, TOUS LES INVITÉS \*

(Duperron tient au collet l'Inconnu, qui a toujours la douillette et la perruque du troisième acte.)

DUPERRON, criant,

A moi ! au secours ! fermez les portes !

TOUS, étonnés.

Qu'est-ce donc ?

L'INCONNU, se débattant.

Mais lâchez-moi donc, M. Duperron.

DUPERRON, furieux.

Te lâcher, infâme conspirateur ! audacieux brigand !.. Vite ! la garde ! le commissaire ! les gendarmes !.. je tiens le farouche Georges Cadouedalf

\* Aspasie, Victor, M<sup>me</sup> Duperron, l'Inconnu, Saint-Réant Céline, Edmond.

TOUS, avec terreur, faisant un pas en arrière. Cadouedalf !

L'INCONNU.

Permettez !

DUPERRON, le secouant.

Je l'ai reconnu à sa douillette !.. c'est-à-dire à la mienne, qu'il m'avait escroquée, le scélérat ! (Le secouant plus vivement.) Elle te coûtera cher !

L'INCONNU.

Laissez-moi me démasquer et vous verrez...

DUPERRON.

C'est moi qui te démasquerai, misérable assassin !.. Je fais tous par moi-même... Dieu soit loué ! j'ai sauvé la France !

(Il lui arrache son masque.)

TOUS, galement.

Que vois-je !

SAINT-RÉANT, riant.

Eh ! c'est Musson... le mystificateur !

TOUS.

C'est Musson !

SAINT-RÉANT.

Notre plus joyeux convive !

M<sup>me</sup> DUPERRON.

Qui fuit toujours ses créanciers.

VICTOR, riant.

Et les prises de corps !..

DUPERRON, stupéfait.

Musson, le mystifi... Comment, Monsieur, vous n'êtes pas ce monstre abominable ?.. Ça m'étonne ?.. Je suis donc mystifié ?..

MUSSON, le saluant en riant et lui offrant une prise de tabac.

Si vous voulez bien le permettre.

DUPERRON, lui frappant sur le ventre.

Farceur !.. C'est égal, j'aime mieux ça... ma perruque n'a pas été compromise.

ASPASIE, ôtant son masque.

Et vous pouvez la remettre sans danger.

LES DAMES.

Aspasie !.. ici !

ASPASIE.

Oh ! pardon, Mesdames... ce n'est pas ma place, je le sais... je me retire... mais je viens d'apporter à M. de Saint-Réant une corbeille de mariage qu'il m'avait commandée, et dont il fait cadeau à la fiancée de son frère.

TOUS.

Une corbeille !

SAINT-RÉANT, à part, faisant la grimace.

Elle ne perd pas la tête la revendeuse.. (Haut à Edmond qui s'est approché pour le remercier.) Oui... oui, sans doute... c'est toujours la suite de la surprise... (A part.) J'enrage ! je perds une femme riche et jolie... mais je me rattraperai sur la 'épublique.

CHOEUR FINAL.

Aix : Versez, versez, et du meilleur.

Heureux amans, tendres époux,  
Pour célébrer des nœuds si doux,  
Au son joyeux du tambourin,  
Dansons galement jusqu'à demain !

FIN.

Imprimerie de M<sup>me</sup> De Lacour, rue d'Enghien, n. 12.



LA

# BELLE FRANÇOISE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. PAUL SIRAUDIN,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 21 mai 1843.

## Personnages.

M. LEDOUX .....  
M<sup>me</sup> GERVAIS.....  
LOUISETTE .....  
FRANÇOISE.....  
JEAN.....  
UN PAYSAN.

## Acteurs.

M. RENAUD.  
M<sup>me</sup> JOLIVET.  
M<sup>lle</sup> MUNIÉ.  
M. ADRIEN.  
M. KOPP.

La scène se passe en 1810, dans une petite commune de la Bourgogne.

Une chambre rustique. Porte au fond, avec chatière au milieu de la porte. Porte à gauche.

## SCÈNE I.

M. LEDOUX; puis, M<sup>me</sup> GERVAIS.

LEDOUX. Tiens!.. personne!.. Où donc est Jean et Françoise? Nos deux tourtereaux sont allés se promener dans la campagne.

M<sup>me</sup> GERVAIS, entrant. Eh bien! avez-vous vu Françoise?

LEDOUX. Non... et vous?..

M<sup>me</sup> GERVAIS. Moi, non... puisque je vous demande où elle est.

LEDOUX. Du reste, cette santé, M<sup>me</sup> Ger-

vais?

M<sup>me</sup> GERVAIS. Ça ne va pas mal... et vous?

LEDOUX. Très bien... merci.

M<sup>me</sup> GERVAIS. Où sont-ils les nouveaux ma-

riés?

LEDOUX. Ils sont sans doute... dans les champs, ils seront allés cueillir la noisette.

M<sup>me</sup> GERVAIS. Tenez, père Ledoux, voulez-

vous que je vous parle franchement?

LEDOUX. Parlez-moi franchement...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Eh bien! je crois que votre fils n'aime pas ma nièce.

LEDOUX. Voulez-vous que je vous parle franchement à mon tour?..

M<sup>me</sup> GERVAIS. Je le veux bien...

LEDOUX. Eh bien!.. moi, je crois que c'est votre nièce qui n'aime pas mon fils.

M<sup>me</sup> GERVAIS. Moi, je crois qu'ils ne s'ament ni l'un ni l'autre!..

LEDOUX. Cependant ils sont mariés il n'y a que deux jours...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Ah! si ma nièce Françoise était malheureuse par le fait de votre fils... je ne le souffrirais pas long-temps...

LEDOUX. Et si mon fils n'est pas heureux par la faute de votre nièce Françoise, croyez-vous que ça me fasse plaisir?..

M<sup>me</sup> GERVAIS, à part. Je veux interroger Fran-

çoise...

LEDOUX, à part. Je veux questionner Jean.

(Haut.) Si j'avais su que la petite Louissette fit un héritage!..

M<sup>me</sup> GERVAIS. Bon! vous voilà encore?.. Mais pensez-vous qu'elle aurait voulu de votre niais de fils pour mari?..

LEDOUX. Françoise l'a bien pris...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Elle l'a pris pour un niais... et d'ailleurs... c'est vous qui m'avez forcée à vous donner ma nièce... je ne le voulais pas... ni elle non plus...

LEDOUX. Moi! je vous ai forcée!..

M<sup>me</sup> GERVAIS. Oui... et vous êtes bien heureux que j'aie fini par céder... sans cela, votre

ils était pincé par le gouvernement... et il partait pour la guerre...

LEDoux. Ça... je l'avoue, j'ai dû chercher à le marier, pour lui éviter d'embrasser la profession de tourlourou... mais il n'y avait pas que votre nièce dans le pays... j'aurais pu trouver mieux ailleurs... Louise... tenez...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Louise... Louise... Louise... était, encore, il y a deux jours, une pauvre petite paysanne, orpheline.

LEDoux. Oui, mais depuis deux jours, elle est riche par son héritage.

M<sup>me</sup> GERVAIS. Oui, mais depuis deux jours votre fils est marié.

LEDoux. Sans cela...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Voyons, là, entre nous... ma nièce est une jolie femme... elle a été surnommée dans le pays... la belle Françoise.

LEDoux. Je ne conteste pas sa beauté... mais sa vertu... sa sagesse... (A part.) J'attends des renseignements.

M<sup>me</sup> GERVAIS. Ah ! M. Ledoux.

LEDoux. Permettez... il n'y a que deux mois que Françoise est ici... elle a été élevée à Quimper-Corantin... avec son frère... et c'est depuis le départ de ce dernier que votre nièce est venue à vous... qu'elle n'avait jamais vue.

M<sup>me</sup> GERVAIS. C'est vrai... la pauvre petite !.. Son frère, obligé de se faire soldat, lui a conseillé de venir me trouver, moi, sa tante, la sœur de son père... Elle est venue... je l'ai reçue... et votre fils est son époux... voilà...

LEDoux. Tout ça c'est très bien ! mais qui est-ce qui m'assure que le cœur de Françoise n'avait pas parlé à 200 lieues d'ici... (A part.) Je saurai à quoi m'en tenir...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Assez, Monsieur... vos soupçons sont injurieux à la fin... d'ailleurs votre fils n'est déjà pas un si bon sujet !..

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISETTE.

LOUISETTE, à la cantonnade. Mais finissez donc, M. Jean !

M<sup>me</sup> GERVAIS. Tiens !.. c'est Louise !

LEDoux. Après qui en a-t-elle donc ?..

LOUISETTE, à la cantonnade. Je le dirai à votre femme.

(Elle entre.)

M<sup>me</sup> GERVAIS. Qu'est-ce que c'est donc ?..

LOUISETTE. Ah ! pardine !.. je suis bien aise de vous voir M<sup>me</sup> Gervais... et vous aussi, M. Ledoux... figurez-vous que c'est votre fils... qui voulait m'embrasser...

M<sup>me</sup> GERVAIS, à Ledoux. Là... voyez-vous ?..

LEDoux. C'était pour plaisanter...

LOUISETTE. Pour plaisanter... allons donc... il me disait : Ah ! Louise... je t'en prie... laisse-moi t'embrasser... ça me réchauffera... effectivement... j'ai remarqué qu'il grelottait... et qu'il avait le bout du nez tout rouge... (A part.) Je ferai mes confidences à Françoise... (Haut.) Mais tenez, le voilà, votre fils... voyez dans quel état il est...

## SCÈNE III.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, soufflant dans ses doigts, et tapant des pieds. Je suis gélé de pied en cap... je suis sûr que mon nez rendrait des points... à un homme... cuit.

LEDoux. D'où viens-tu, Jean ?

JEAN. Moi ? j'ai été me promener un peu... à la fraîche... (Il soupire.) Ah !

M<sup>me</sup> GERVAIS. Et Françoise ?..

JEAN. Françoise ?

LEDoux. Ta femme ?

JEAN. Ma femme... eh bien ?..

LEDoux. Où est-elle ?

JEAN. Où elle est ? (A part, en soupirant.) Ah ! (Haut.) Elle est au marché...

LOUISETTE. Au marché ? j'en viens du marché, et je ne l'ai pas rencontrée...

JEAN. Diable ! c'est qu'alors elle aura été mener les poules... au poulailler.

LEDoux, à part. Jean à quelque chose qu'il ne veut pas dire...

M<sup>me</sup> GERVAIS, à part. Il faut que j'interroge Françoise... Ah ! dites donc, Jean, Louise, vient de se plaindre de ce que vous vouliez toujours l'embrasser...

JEAN. Moi ?..

LOUISETTE. Ça, c'est vrai.

JEAN, à Louise. Ne dites donc rien !..

LOUISETTE. Du tout... du tout, Monsieur... et je sais bien encore d'autres choses que je ne veux dire que devant votre femme...

JEAN. Ah ! Louise ! Louise !

M<sup>me</sup> GERVAIS. Mais qu'est-ce donc ?.. Ah ! voilà Françoise !

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE. Bonjour, ma tante... (Elle se précipite dans ses bras.) Ah ! je suis bien malheureuse !

LEDoux. Voyons, Françoise !

FRANÇOISE. Ah ! Monsieur, ce n'est pas parce que mon époux est votre fils... mais c'est un fier galopin !

JEAN. Un galopin ?

FRANÇOISE. Oui, Monsieur... je sais votre conduite... Ah ! ma tante ! que je vous embrasse encore ! et toi aussi, ma bonne Louise !..

(Elle l'embrasse.)

LEDoux, à Jean. Allons, voyons, va l'embrasser.

JEAN. Françoise, eh bien ! et moi ?

FRANÇOISE. Moi ! vous embrasser !

JEAN. Ma petite femme !

FRANÇOISE. Ah ! je suis bien malheureuse !.. JEAN. Ah ! mais à la fin je me révolte... mais moi aussi je suis bien malheureux ! et si on savait...

FRANÇOISE. Si vous dites un mot de nos dissensions domestiques, prenez garde...



JEAN. Eh bien! Françoise... je ne dirai rien... mais ne dites pas, non plus que je vous rends malheureuse!..

M<sup>me</sup> GERVAIS. Ah! ça, voyons... qu'est-ce que tout ça signifie?..

LOUISETTE. Je vais vous le dire, moi!..

FRANÇOISE. Louissette!

JEAN. Louissette!

LOUISETTE. Oui... M. Jean est un vilain qui rend sa femme malheureuse... d'abord, comme je vous le disais tout-à-l'heure... au lieu d'être gentil et caressant avec elle, il est toujours à vouloir me cajoler...

FRANÇOISE. Vous le voyez, ma tante!

LOUISETTE. Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que depuis deux jours qu'ils sont mariés... tous les soirs... à l'heure... où... on dort... moi, qui demeure en face cette maison... je vois M. Jean sortir.

LEDoux. Jean!

M<sup>me</sup> GERVAIS. Ah!

JEAN. Silence donc, Louissette... vous voyez, Françoise... tout le monde va savoir...

FRANÇOISE. Taisez-vous.

LOUISETTE. Cette nuit encore... il l'a passée à se promener dans les champs, aux environs...

LEDoux. Toute la nuit?

LOUISETTE. Toute la nuit!..

LEDoux et M<sup>me</sup> GERVAIS. Ah!

JEAN. Mais si vous saviez...

LOUISETTE. Voilà pourquoi il a le nez rouge... pourquoi il grelotait ce matin... et pourquoi il voulait m'embrasser pour se réchauffer... Fi! Monsieur...

(Elle passe devant lui, lui jette un regard méprisant et s'en va au fond.)

M<sup>me</sup> GERVAIS, même jeu que Louissette. Ah! Jean!

JEAN. Ah! ça, mais!

LEDoux, même jeu. Ah! mon fils!..

JEAN. Mais papa...

Air du Tambour-Major.

LEDoux, LOUISETTE, M<sup>me</sup> GERVAIS, FRANÇOISE.

Traiter ainsi vot' femme,  
Sans égard, sans douceur,  
Vot' conduite est infâme,  
Cela vous portera malheur.

JEAN.

Traiter ainsi ma femme,  
Sans égard, sans douceur;  
Ma conduite est infâme,  
Et cela me port'ra malheur.

FRANÇOISE, s'approchant de Jean.

Allez, Monsieur, quittez cette demeure,  
Et laissez-moi gémir dans ma maison...  
Je vous app'lais galopin tout à l'heure...  
Je m' suis trompé... vous n'êtes qu'un polisson.

REPRISE.

(M<sup>me</sup> Gervais, Louissette et Ledoux sortent au fond, Jean au second plan, Françoise sur le devant. Ils sortent tous, excepté Françoise.)

## SCÈNE V.

FRANÇOISE, seule.

Ah! je respire enfin... pourvu que cet imbécile de Jean n'aille pas dire que c'est moi qui tous les soirs le mets à la porte, et le force ainsi à passer des nuits... blanches... ça amènerait des explications qui ne m'iraient pas du tout... Ah ça! voyons... je suis bien seul... ce verrou est tiré... faisons-nous la barbe... (Il tire des rasoirs de sa poche.) Elle pique, ma foi... et si j'embrassais Louissette, diable!..

Air : Patrie, honneur, etc.

Si j'embrassais Louissette il faudrait voir

Ma situation trop perplexe;

Car ell' pourrait s'apercevoir

Que je ne fais pas partie du beau sexe :

C'est par les ch'veux qu' s' perdit Absalon ;

Moi, je n' veux pas m' perdre par le menton.

(Il se savonne.) J'ai tout de même eu là une bonne idée...

(Il va pour se raser.)

## SCÈNE VI.

JEAN, FRANÇOISE.

JEAN, à la chatière. Que vois-je?.. Ma femme qui se rase!..

FRANÇOISE. Fichtre!.. je suis pincé!..

JEAN. Mon épouse... a de la barbe...

FRANÇOISE. Chut! pas si haut!

(Elle va lui ouvrir.)

JEAN, entrant. Ah ça! j'ai donc épousé un sapeur...

FRANÇOISE, à part. Ma foi! il faut tout lui dire. (Haut.) Ecoutez-moi bien, Jean... je suis un homme...

JEAN. Ah bah!..

FRANÇOISE. Je ne m'appelle pas Françoise... mais bien François, et si je t'ai épousé!.. Mais je ne peux pas parler et me faire la barbe... te rases-tu?

JEAN. Quelquefois... le dimanche... pour aller à la messe.

FRANÇOISE. Eh bien! rase-moi. Pendant ce temps-là... je vais tout te raconter...

(Il s'assied et Jean le rase.)

JEAN. Qu'est-ce que tout ça veut dire?..

FRANÇOISE. Allons, dis-moi, Jean... pourquoi m'as tu épousée, toi?..

JEAN, tout en le rasant. Je vous ai épousée parce que je croyais que vous faisiez l'ornement de ce sexe faible et timide qu'on est convenu d'appeler la plus belle moitié du genre humain... ce qui est fort désagréable pour nous, qui composons l'autre moitié... la vilaine.

FRANÇOISE. Prends garde à me couper... Ensuite?

JEAN. Ensuite, je vous ai épousée parce que vous étiez la seule fille à marier dans le pays... et que je ne voulais pas aller me battre contre les Prussiens.

FRANÇOISE. Tu m'écordes.

JEAN. Ce n'est rien. Je vous avouerai entre nous... entre-z-hommes, que j'aurais mieux aimé épouser Louissette... mais papa ne voulait pas parce qu'elle n'avait pas le sou.

FRANÇOISE. Ah ! tu me coupes... continue !..

JEAN. A vous couper ?

FRANÇOISE. Eh non ! imbécille.

JEAN, à part. Il m'appelle imbécille... J'ai des démangeaisons de lui couper la gorge.

FRANÇOISE. Tu disais donc que tu m'as épousée ?

JEAN. Ah ! je vous ai épousée parce que si je ne m'étais pas marié au plus tôt, j'aurais fait partie de l'armée impériale.

FRANÇOISE. Tu es donc capon ?

JEAN. Très bien.

FRANÇOISE. Tu ne veux donc pas faire la guerre ?

JEAN. Moi, faire la guerre... moi, vouloir être un héros ? fi donc... (Dédaigneusement.) C'est bon pour les braves...

FRANÇOISE. Eh bien ! moi, Jean, je suis dans la même position que toi.

JEAN. Ah bah !

*temps heureux de la chevalerie.*

Je n' veux pas être un fils de la victoire ;

Je ne veux pas être ceint de lauriers ;

Je ne veux pas être couvert de gloire ;

Je n' désire pas faire partie d' nos guerriers.

J' suis peu jaloux de prouver ma vaillance

Et de voler de succès en succès...

J'ai bien plus peur pour moi que pour la France. Je suis François avant d'être français.

FRANÇOISE. Je vivais fort tranquillement à Quimper-Corentin, avec une sœur qui se nommait Françoise. Ma sœur fit connaissance d'un officier qui l'enleva. qui l'épousa et qui l'emmena avec lui à la suite de l'armée... je restai donc seul, travaillant du mieux que je pouvais pour gagner ma vie... lorsque j'attrapai l'âge de 20 ans. L'empereur ne me connaissait pas personnellement... cependant il désira me voir rangé sous les drapeaux... Je ne mordais pas beaucoup à la chose... ce qui fit qu'un beau matin... je pris quelques effets que Françoise avait laissés, je m'en revêtis... je partis de Quimper, et j'arrivai ici embrasser ma tante, M<sup>me</sup> Gervais, non comme un neveu... mais... comme une nièce...

JEAN. Vous ressemblez donc à votre sœur ?..

FRANÇOISE. Pas plus que tu ne ressembles à un joli garçon... mais comme ma tante ne nous avait jamais vus ni l'un, ni l'autre, elle m'a reconnu tout de suite... pour Françoise... puis, au bout de 2 mois que j'étais ici à l'abri de toutes recherches elle a trouvé que M. Jean Ledoux, fils de M. Ledoux, maire de Chagny (Saône-et-Loire) était un bon parti pour moi, Françoise, et elle me força à t'épouser. Je connaissais ta venette pour l'état de soldat, je n'avais rien à craindre de toi, parce que tu ne pouvais pas me trahir sans te compromettre, voilà pourquoi j'ai consenti..

JEAN. Mais, pourquoi que tu ne m'as pas dit

ça tout de suite, au lieu de m'envoyer passer les nuits à la belle étoile ?

FRANÇOISE. J'avais toujours le temps, si j'étais sûr que tu te tairais quand tu saurais tout, j'étais encore plus sûr que tu ne parlerais pas tant que tu ne saurais rien.

JEAN. Ah ben ! la farce est bonne !

FRANÇOISE. Elle est bonne, mais elle est dangereuse...

JEAN. Dangereuse !

FRANÇOISE. Oui.. parce que, si on découvrait la plaisanterie...

JEAN. Eh bien !

FRANÇOISE. Si on la découvrait nous, serions tous compromis... moi, d'abord, puis, ton père, puis toi, M<sup>me</sup> Gervais... tous ceux enfin qui ont aidé à faire notre mariage !..

JEAN. Mais nous ne savions pas...

FRANÇOISE. Parbleu ! je le sais très bien que vous ne saviez pas... mais on ne vous croirait pas ; mais on dirait : M. Ledoux, qui ne voulait pas que son fils tombât à la conscription, l'a marié au plus vite... et comme il n'y avait pas de fille à épouser dans le pays, il en a confectionné une. Tu comprends ?

JEAN. Mais c'est très grave, ça !

FRANÇOISE. Mais je le sais bien... aussi je compte bien que tu ne me vendras pas...

JEAN. Ah ! cependant...

FRANÇOISE. Songe-z-y bien, Jean... Si tu dévoilais la plaisanterie, tu redeviendrais garçon, et par conséquent réfractaire...

JEAN. Ah ! diable ! non... je ne dirai rien...

FRANÇOISE. Tu comprends qu'il faut que cette confidence demeure entre nous... et qu'il est essentiel, aux yeux de tous, de nous conduire comme si nous étions mari et femme.

JEAN. Je comprends...

FRANÇOISE. Et je crois que pour donner plus de vraisemblance à la chose, nous ne ferions pas mal de faire mauvais ménage...

JEAN. Bonne idée !..

FRANÇOISE. Il faudra se disputer quelquefois.

JEAN. Souvent.

FRANÇOISE. Il faudra même que l'un des deux rende l'autre malheureux...

JEAN. C'est cela... (A part.) C'est lui qui sera l'autre...

FRANÇOISE. Enfin, pour que la comédie soit complète... il faudra... se donner quelques... comment dirai-je cela ? quelques calottes...

JEAN. Ça me va encore (A lui-même) En ma qualité de mari, c'est moi qui me chargerai de cela.

FRANÇOISE. Il est bien entendu qu'on se tapera légèrement.

JEAN. Oh ! ça n'est pas mon avis... je crois que comme vous disiez, tout à l'heure... pour donner plus de vraisemblance à la chose, il faudrait se taper un peu solidement.

FRANÇOISE. Ah tu crois ?

JEAN. Je pense que ça n'en vaudra que mieux (A part.) Ah ! gredin, voilà deux nuits que tu me fais passer en plein air... je vais me venger.



FRANÇOISE. Eh bien ! soit. A partir de tantôt, nous commencerons...

JEAN. C'est cela...

FRANÇOISE. Et tout les jours, matin et soir...

JEAN. Ah ! deux fois par jour ?

FRANÇOISE. Oui, cela vaut mieux.. Dès ce soir, je te donnerai une roulée.

JEAN. A moi ?

FRANÇOISE. Je te ficheraï des calottes.

JEAN. Pardon ! pardon !

FRANÇOISE. De coups de pieds...

JEAN. Non, non !..

FRANÇOISE. Tu réplique ! v'lan.

(Il lui donne un soufflet.)

JEAN. Ah ! c'tte gifle !..

FRANÇOISE. C'est ton entrée en ménage... ça sera ta rente tous les jours.

Air de Don Pasquale.

Quel joli petit ménage  
Nous allons faire à présent ;  
Les jeunes époux du village,  
S'ront jaloux de nous maintenant.

(A Jean.)

Pour toi, mon cher, quelle chance  
Te sourit eu ce moment :  
Chaque jour tu recevras un' danse  
Avec accompagnement.

REPRISE.

JEAN.

Quel fichu vilain ménage  
Je m'en vais faire à présent !  
Je crois que de ce village  
J' suis l' plus malheureux vraiment.

## SCENE VII.

LES MÊMES, LEDOUX.

LEDOUX. Eh bien ! mes enfans, quel vacarme ! quel bruit !..

FRANÇOISE, à part. Mon beau-père !.. (Haut.) Ah ! je suis une femme bien malheureuse !..

(Il se met à pleurer.)

JEAN, se levant. De quoi, bien malheureuse ?

FRANÇOISE. Il me frappe, Monsieur, il me bat comme duplâtre.

JEAN. Ah !

LEDOUX. Quoi ! Monsieur... ah !

JEAN. Il a le front de dire que je le frappe  
(A Françoise.) l'u as le front de dire que je te frappe ?

FRANÇOISE. Oui !.. oui !..

JEAN. Ça n'est pas vrai !

FRANÇOISE. J'en ai donc menti ?

JEAN. Très bien.

LEDOUX. Je ne savais pas mon fils si brutal et si emporté.

FRANÇOISE. Ah ! j'en ai menti !.. voilà.

(Elle lui donne un soufflet.)

JEAN. Bon ! encore un !..

LEDOUX, se retournant. Quel est ce bruit ?

JEAN. Vous l'avez entendu, papa ?

LEDOUX. C'est un soufflet, je crois...

FRANÇOISE, mettant la main sur sa joue. Qu'il vient de me donner...

JEAN. Ah ! je lui ai donné un soufflet !..

LEDOUX. N'essayez pas de le nier... je l'ai entendu...

JEAN. C'est possible... mais c'est moi qui l'a reçu.

FRANÇOISE. Ah ! grand menteur !

LEDOUX. Ah ! vous joignez le mensonge à la brutalité, Monsieur...

JEAN. Mais p'pa...

Air : Au nom du Commissaire.

FRANÇOISE.

Que je suis malheureuse  
J' voudrais bien savoir comment tout c'la finira.  
Je suis malheureuse !  
Mais de cett' conduit'-là  
Le ciel un jour le punira.  
Dans un ménag' tout n'est pas rose.

LEDOUX.

Je viens d'en être le témoin ;  
Entr' époux, faut s' passer quéqu' chose.

JEAN.

Mais il n'm' pass' que des coups de poing.

FRANÇOISE.

Que je suis malheureuse, etc., etc.

LEDOUX et JEAN.

Elle est bien malheureuse, etc., etc.

(M. Ledouy s'en va par le fond ; Françoise par la droite.)

## SCÈNE VIII.

JEAN, seul.

Cette situation-là ne peut pas durer longtemps... Je veux bien être marié... pour de rire... mais je ne veux pas être battu pour de bon... et dire qu'il faut que j'endure cela !.. mais j'y mettrai bon ordre... Oh ! pour quoi faut-il qu'il soit plus fort que moi... le lâche... il est bien heureux que je ne puisse tout dévoiler sans me compromettre. Ah ! c'est Louissette ; comme je vais l'embrasser, à présent... sans remords, sans le moindre remords.

## SCÈNE IX.

JEAN, LOUISETTE.

LOUISETTE. Ah ! vous êtes seul, M. Jean ?

JEAN. Oui, Louissette... je suis seul et unique dans ma position.

LOUISETTE. Où est donc votre femme ?

JEAN. Ma femme ? je m'en fiche pas mal de

mon... épouse... mais parlons d'autre chose... de vous, Louise, qui êtes bien gentille, que j'aime beaucoup...

LOUISETTE. Allez-vous encore recommencer ?

JEAN. Ah ! voyez-vous, Louise, je ne forme plus qu'un vœu, je ne fais plus qu'un rêve, c'est de vous avoir pour compagne... laissez-moi continuer... c'est d'être toujours avec vous... près de vous... c'est de humer l'air que vous-z-humez...

LOUISETTE. Vous êtes bête, Jean !

JEAN. Je le veux bien...

LOUISETTE. Mais si Françoise vous entendait ?..

JEAN. Ma femme ? mon épouse ? ma moitié ? ma chère moitié !.. je m'en fiche un peu !

LOUISETTE. Monsieur je vous préviens que je ne veux pas que vous disiez du mal de votre femme... il est inconvenant qu'après deux jours de mariage on se conduise comme vous le faites.

JEAN. Tiens, je vas me gêner.

LOUISETTE. Et puis, moi, je l'aime cette bonne Françoise, elle est si excellente pour moi...

JEAN. Vous l'aimez. (A part.) Est-ce qu'elle lui aurait expliqué la parabole ! Oh ! non.. Françoise n'aurait pas été si imprudente...

LOUISETTE. Oui, Monsieur... et tout le mal que vous me direz d'elle lui sera rapporté.

JEAN. Rapportez... si vous voulez...

LOUISETTE. Etsi vous avez le malheur de me dire des galanteries, des douceurs, je lui dirai aussi...

JEAN. Eh bien ! ça me va... j'accepte. Je vais vous en faire des mots agréables.

LOUISETTE. Vous vous en repentirez...

FRANÇOISE, paraissant à la porte. Qu'est-ce que j'entends là ?

JEAN. Ah ! non... Louise... d'abord, j'aime pas mon épouse... je n'aime que vous, je vous trouve gentille à croquer... et elle, je l'a trouve... oh !

(Il reçoit un coup de pied de Françoise.)

LOUISETTE. Qu'avez-vous donc ?

FRANÇOISE. Ce n'est rien.

JEAN. Comment rien ? Il appelle ça rien.. me-donner des coups de pied à l'endroit où les soldats placent leur giberne !

## SCÈNE X.

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE. Ah ! traître ! je t'y prends à faire la cour à Louise.

JEAN, à part. Françoise, pas de bêtises.

FRANÇOISE. Ah ! je dis des bêtises.

JEAN, à part. Non... vous n'entendez pas... je dis...

FRANÇOISE. Coureur... volage...

JEAN. Moi !.

LOUISETTE. C'est bien fait... courage Françoise... allez toujours... c'est un monstre.

JEAN. Ah ! mais, à la fin..

FRANÇOISE, à part. Tu sais nos conventions... deux fois par jour...

JEAN. Mais.

FRANÇOISE. Tu raisonnes, je crois.

(Elle lui donne un soufflet.)

JEAN. Ah !

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GERVAIS.

M<sup>me</sup> GERVAIS, entrant. Ah ! ma nièce, c'est donc vous maintenant ?.. Moi qui croyais au contraire que c'était lui.

JEAN. Ah ! bon. Ah ! ma tante, je suis bien aise que vous arriviez... vous voyez...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Fi ! Françoise... frapper votre mari... ah ! c'est mal !

LOUISETTE. Mais, Madame, si vous saviez...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Louise, ça ne vous regarde pas.

FRANÇOISE. Ah ! je suis une femme bien malheureuse !

M<sup>me</sup> GERVAISE. Taisez-vous !.. Jusqu'alors, j'avais pris votre parti, mais maintenant...

FRANÇOISE. Je le vois bien, tout le monde m'abandonne.

LOUISETTE. Soyez tranquille, je ne vous abandonnerai pas, moi.

FRANÇOISE. Personne ne m'aime, ici.

LOUISETTE. Eh bien ! et moi donc ?

FRANÇOISE. Ah ! vous m'aimez, vous ?

JEAN. Qu'est-ce qu'ils se disent donc, là ?

M<sup>me</sup> GERVAIS. Laissez-les un peu entre elles... tu sais, les femmes...

JEAN. De quoi, les femmes ?..

FRANÇOISE. Vous me donnez tort, sans m'entendre, ma tante ; j'ai levé la main sur mon mari, c'est vrai.

JEAN. Et vous l'avez baissée, la main ?

FRANÇOISE. J'avais mes raisons... Mais, puisque je vois... que je n'ai pas l'amour de mon mari... que ma tante elle-même semble s'éloigner de moi... eh bien ! je vais verser mes chagrins dans le sein de l'amitié... Oui, Louise, je veux verser dans votre...

JEAN. Pas de ça, Louise.

LOUISETTE. Laissez-moi donc, vous !

JEAN, à Françoise. Ah ! tu veux verser tes chagrins dans le sein de l'amitié, et tu choisis Louise pour ça... Tu n'es pas bête, toi... mais je m'y oppose.

LOUISETTE. Et de quel droit ?

JEAN. Comment, de quel droit ? (A part.) Ah ! diable ! je ne peux pas, cependant...

M<sup>me</sup> GERNAIS. Laissez-les donc tranquilles... les femmes ont toujours quelques petites choses à se dire.

JEAN. C'est justement pour ça que je ne veux pas que Louise fréquente mon épouse... Louise, ici.

Air du Dieu et la Bayadère.

JEAN.

Venez donc ici, Louise,  
N'allez pas dans sa chambrette



En cachette  
Et seulette,  
Elle vous perdra, vous tromp'ra.

REPRISE.

JEAN.

Venez donc ici, etc.

LOUISETTE.

Je veux aller, moi, Louissette,  
Dans sa petite chambrette,  
En cachette et seulette,  
Qu'import' ce qu'il arriv'ra.

FRANÇOISE.

Venez avec moi, Louissette,  
Dans ma petite chambrette,  
Et seulette, en cachette,  
Rien il ne vous arriv'ra.

M<sup>me</sup> LEDOUX.

Vouloir empêcher Louissette  
D'aller dans sa petit' chambrette,  
Et seulette, en cachette,  
Je n' comprends rien à cela.

(Françoise et Louissette sortent par la porte de gauche.)

## SCÈNE XII.

M<sup>me</sup> GERVAIS, JEAN.

JEAN. Mais, Louissette, ne l'écoutez pas...  
Ah! M<sup>me</sup> Gervais, si vous saviez...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Qu'est-ce qu'il a donc ?

JEAN. Mais ne les laissez donc pas ensemble,  
mais appelez-la donc !..

M<sup>me</sup> GERVAIS. Allons, Louissette... Louissette...

JEAN. Louissette!..

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LOUISETTE.

LOUISETTE. Eh bien ! mon Dieu ! quoi donc ?

JEAN. Arrivez ici, Mademoiselle... Je ne veux pas que vous fréquentiez François...se... Que faites-vous là dans sa chambre ?

LOUISETTE. Dame ! j'allais lui essayer son corset.

JEAN. Son corset !.. Ah ! je vous défends...

LOUISETTE. Comment ?

JEAN. D'ailleurs, vous êtes chez moi, et j'ai le droit de...

LOUISETTE. Vous me renvoyez, Monsieur... C'est bien, je m'en vais... mais vous me le paierez !..

(Elle sort.)

## SCÈNE XIV.

JEAN, M<sup>me</sup> GERVAIS ; puis, LEDOUX.

JEAN. Ah ! ma tante, ma bonne tante !.. Mais, j'y pense, vous n'êtes plus ma tante... puisque votre nièce... c'est-à-dire... Oh ! je m'y perds ! mais je vous en prie... la plus grande discrétion !.. Ah ! voilà papa.

M<sup>me</sup> GERVAIS. Que diable veut-il dire ?

LEDOUX, une lettre à la main. Ah ! ce que j'avais deviné était vrai... (Haut.) Jean, laisse-moi, et vous aussi, M<sup>me</sup> Gervais.

JEAN. Mais papa, je voudrais bien savoir...

LEDOUX. Tu ne sauras tout cela que trop tôt, mon garçon... Justement, j'entends Françoise, je veux lui parler à elle seule... allez.

ENSEMBLE.

Aix du Châlet.

Allez, qu'on me laisse avec elle ;  
Sans plus tarder , éloignez-vous.  
Je veux avoir un compte fidèle  
De sa conduite envers nous tous.

JEAN et M<sup>me</sup> GERVAIS.

Allons, qu'on le laisse avec elle ;  
Sans plus tarder , éloignons-nous.  
Il veut avoir un compt' fidèle  
De sa conduite envers nous tous.

(Jean et M<sup>me</sup> Gervais sortent.)

## SCÈNE XV.

LEDOUX, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, sortant. Eh bien ! Louissette, je vous attends... Ah ! mon beau-père !

LEDOUX. Oui, votre beau-père, qui a un compte sévère à vous demander de votre conduite.

FRANÇOISE. A moi ?

LEDOUX. Écoutez-moi, Françoise... ce que j'ai à vous dire est très grave...

FRANÇOISE, à part. Est-ce que cet imbécille de Jean aurait bavardé ?.. (Haut.) J'écoute.

LEDOUX. Quand je vous ai demandée en mariage à M<sup>me</sup> Gervais, votre tante, j'avais lieu de penser que mon fils épousait une vertueuse et honnête fille...

FRANÇOISE. Que voulez-vous dire ?

LEDOUX. Je veux dire que vous nous avez indignement trompés !

FRANÇOISE, à part. Jean aura parlé. (Haut.) Expliquez-vous ?

LEDOUX. Voici... une lettre... que je reçois à l'instant de Quimper-Corentin.

FRANÇOISE. Ah ! diable...

LEDOUX. Lisez-la.

FRANÇOISE. Non, merci... lisez vous-même.

LEDOUX. Je l'ai déjà lue... lisez, vous.

FRANÇOISE. J'ai des raisons pour ne pas la lire.

LEDOUX. Puis-je les connaître ?

FRANÇOISE. Cela va peut-être vous paraître invraisemblable... je sais calculer, je connais ma géographie, j'écris couramment... mais je ne sais pas lire...

LEDOUX. Ah ! c'est différent... alors je vais vous dire le contenu de cette lettre.

FRANÇOISE. Je ne demande pas mieux.

LEDOUX. Votre conduite à Quimper-Corentin n'a pas toujours été irréprochable...

FRANÇOISE. A moi ?..

LEDOUX. Avant de venir ici, n'avez-vous pas laissé quelque souvenir à Quimper-Corentin ?

FRANÇOISE. Mais, oui... (A part.) pas mal de petites dettes.

LEDOUX. Ah ! vous l'avouez !..

FRANÇOISE. Je l'avoue d'autant plus volontiers que vous en paraissez instruit.

LEDOUX. Eh bien ! oui, Françoise... et je suis honteuse pour vous des procédés indignes que vous avez eus envers nous... Quoi ! vous donner pour une fille sage... et tranquille...

FRANÇOISE. Il sait tout !..

LEDOUX. Quand vous n'êtes, au contraire... qu'une fille qui a été enlevée par un officier de la garnison.

FRANÇOISE. Moi, j'ai été enlevé par un officier ?..

LEDOUX. Et qui vous a rendue mère de famille !..

FRANÇOISE, à part. Allons, bon ! je suis mère de famille à présent... Ah ! mais, j'y suis... il me prend pour ma sœur !.. Bravo ! très bien !

LEDOUX. Vous ne répondez pas...

FRANÇOISE. Je suis anéantie !

LEDOUX. Il est bien temps !... car enfin, mon fils Jean ne vous avait rien fait pour le tromper ainsi.

FRANÇOISE. Eh ! parbleu ! votre fils...

LEDOUX. Comment, parbleu !.. Vous jurez !.. Ah ! quelle habitude de garnison !

FRANÇOISE. Au fait, je ne sais pas pourquoi je me généralisais... Eh bien ! oui, là, je jure ! je bois... aussi !

LEDOUX. Ah !..

FRANÇOISE. Et si vous dites encore un mot, je vous dirai que je fume ! que je culotte des pipes !

LEDOUX. Ah ! fi !..

FRANÇOISE. Eh bien ! oui, je ne le dissimulerai pas plus long-temps... je vous ai attrapés, vous et M<sup>me</sup> Gervais...

LEDOUX. Quelle effronterie !..

FRANÇOISE. Tiens, au fait, j'aime autant passer pour ce qu'il croit... que de lui tout dire... (Haut.) Oui, papa beau-père... votre fils est un cornichon que j'ai mis dedans.

LEDOUX. Ah ! ah ! Françoise, quel langage... Je dévoilerai à tout le monde...

FRANÇOISE. Vous serez bien avancés quand vous aurez divulgué les écarts d'une jeune fille naïve et timide, qui s'est laissé entraîner au torrent des passions... On me plaindra, et on se fichera de vous !

LEDOUX. Ah !

FRANÇOISE. Oui, qu'on s'en fichera... et on

dira : Oh ! cette pauvre M<sup>me</sup> Jean... c'est une femme bien malheureuse !

LEDOUX. Quelle audace !

FRANÇOISE. Ah ! oui, je suis une femme bien malheureuse !..

(Elle sort.)

## SCÈNE XVI.

LEDOUX, seul.

Eh bien ! elle est gentille, ma bru !.. Ah ! mon Dieu ! comment sortir de là ?.. D'abord, il faut tout dire à Jean... lui apprendre comme il a été trompé, l'amener ainsi à le détacher... de cette femme... s'il a de l'affection pour elle... puis, le divorce... Il n'y a que cela. Ah ! le voici.

## SCÈNE XVII.

LEDOUX, JEAN.

LEDOUX. Eh bien ! mon pauvre Jean ?

JEAN. Quoi donc, papa ?

LEDOUX, à part. Brusquons la chose... (Haut.) Ta femme...

JEAN. Eh bien ?..

LEDOUX. Eh bien ! ta femme n'est pas ce qu'elle paraît être.

JEAN. Oh ! non, elle n'est pas ce qu'elle paraît être.

LEDOUX. Quoi ! tu saurais...

JEAN. On m'a tout avoué...

LEDOUX. Eh bien ?

JEAN. Eh bien ! j'ai trouvé la position assez cocasse.

LEDOUX. Cocasse ?.. Comment, cela ne t'affecte pas plus... Je ne te croyais pas si philosophe.

JEAN. J'aime mieux être philosophe que d'être soldat.

LEDOUX. Oh ! mais, sois tranquille, mon pauvre garçon, j'ai un moyen de te débarrasser de ton épouse.

JEAN. Du tout, du tout, je la garde.

LEDOUX. Mais, cependant... nous avons le divorce.

JEAN. Non, non... Si je divorçais, je redeviendrais garçon... et si je redevais garçon, l'Empereur me ferait incorporer dans ses régiments... merci !

LEDOUX. Mais, du tout... Apprends donc qu'il y a amnistie.

JEAN. Bah !

LEDOUX. Amnistie pour tous les réfractaires.

JEAN. Quoi, vraiment ?

LEDOUX. Et la paix est signée.

JEAN. Oh ! alors, c'est différent... je divorce !

LEDOUX. Reste à savoir, maintenant, si de son côté...

JEAN. Oui, je réponds de son consentement.

LEDOUX. Tu réponds de son consentement ?.. Mais alors, pourquoi t'avoir trompé ?.. pour



vouloir se séparer aujourd'hui? Il valait mieux ne pas se marier du tout.

JEAN. Eh bien ! et le départ pour la guerre, donc ?

LEDOUX. Quoi ! c'était par dévouement...

JEAN. Oh ! par dévouement...

LEDOUX. Pour t'empêcher de partir.

JEAN, à part. Et pour ne pas partir non plus.

LEDOUX. Ah ! c'est différent... je lui rends un peu de mon estime... sa faute est moins grande. Ainsi, maintenant, puisque vous êtes d'accord tous deux : je vais m'occuper du soin de vous faire divorcer.

(Il sort.)

JEAN. C'est ça.

## SCÈNE XVIII.

JEAN, seul ; puis, FRANÇOISE.

JEAN. Oh ! quel bonheur !.. je vais donc pouvoir épouser... Louise... elle que j'aime tant, qui est si gentille.

FRANÇOISE. Qu'est-ce que tu dis là ?

JEAN. Ah ! c'est toi ?.. Oh ! tout est joliment changé... Françoise, nous allons divorcer.

FRANÇOISE. Ah !

JEAN. Papa se charge de tout cela.

FRANÇOISE. Il n'y a qu'une petite difficulté...

JEAN. Laquelle ?

FRANÇOISE. C'est que je ne veux pas me séparer de toi... Je t'aime trop !

JEAN. Allons donc !

FRANÇOISE. Non, mon cher mari ; non, mon tendre époux... je veux finir mes jours ensemble.

JEAN. Ne badine pas, François... Voyons, pourquoi ne veux-tu pas divorcer ?

FRANÇOISE. Pourquoi je ne veux pas divorcer ? Parce que notre liberté nous rendrait comme ci-devant, c'est-à-dire, garçon et militaire.

JEAN. C'est ce qui te trompe.

FRANÇOISE. Comment cela ?

JEAN. Il y a amnistie... la paix est signée, les réfractaires seront graciés.

FRANÇOISE. Vraiment ?.. Ah ! Jean ! ah ! mon ami, que je t'embrasse !..

JEAN. N'approche pas !

FRANÇOISE. Ah ! je suis si heureux !.. Laisse-moi t'embrasser.

JEAN. Allons donc !.. Va faire partager ton bonheur à d'autres joues qu'aux miennes.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GERVAIS, LEDOUX, LOUISETTE.

M<sup>me</sup> GERVAIS. Qu'est-ce donc ?

FRANÇOISE. Ah ! ma bonne tante ! ah ! M. Ledoux ! je suis au comble de la joie !.. Jean m'a tout appris... nous pouvons divorcer sans crainte.

LEDOUX. Et vous consentez ?

FRANÇOISE. Parbleu, oui... je consens...

LEDOUX. Il est inutile de jurer... pour cela...

FRANÇOISE. Que voulez-vous... la joie... et puis la nature qui reprend ses droits... Ah ! fichtre... que je suis content... nom d'un petit bonhomme... cré tonnerre.

LEDOUX. Ah !..

M<sup>me</sup> GERVAIS. Françoise !..

FRANÇOISE. Mais j'y pense, j'ai mon plan... que je devais mettre à exécution...

JEAN. Quoi donc ?..

FRANÇOISE. Le registre de l'état civil ne baignant pas... en avant mon grand moyen... Ah ! ma tante... ah ! Louise... ah ! Jean... je suis l'homme du monde le plus heureux... adieu...

(Il s'en va.)

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, excepté FRANÇOISE.

LEDOUX. Comment ! que dit-elle ? Je suis l'homme du monde le plus heureux... Vous l'avez entendu, M<sup>me</sup> Gervais ?..

M<sup>me</sup> GERVAIS. Oui... et je ne comprends pas...

JEAN. Comment... vous ne comprenez pas... c'est cependant bien simple... puisqu'elle n'est pas du beau sexe...

LEDOUX. Que diable nous chantes-tu là ?..

JEAN. Françoise porte des culottes...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Quelle est cette plaisanterie ?..

JEAN. Allons, bon !.. mais quand je vous dis, M<sup>me</sup> Gervais, que Françoise est votre neveu... et qu'il n'est pas votre nièce... mais j'ai cru que vous le saviez...

LEDOUX. C'est la première fois que j'entends dire cela.

JEAN. Mais cette lettre que vous avez reçue de Quimper...

LEDOUX. Cette lettre m'annonçait... que ta femme avait été aimée par un officier de la garnison... et qu'elle l'avait rendu père de deux enfants.

JEAN. La garnison...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Ah ! quelle horreur.

JEAN. Quelle erreur... vous voulez dire... j'y suis, à présent... on vous a donné des renseignements sur sa sœur...

LEDOUX. Je n'y comprends rien.

M<sup>me</sup> GERVAIS. Ni moi non plus.

JEAN. Quoi ! vous ne comprenez pas que Françoise est un lâche... un lâche... comme moi... qui voulant se priver de payer sa dette à la patrie... a pris les habits de sa sœur... est venu ici se faire épouser.

LOUISETTE. Tiens, tiens, Françoise est un garçon...

JEAN. Taisez-vous, Louise, pas de réflexion...

LEDOUX. Allons... ta femme s'est moqué de toi en te faisant croire...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Sans doute...

LEDOUX. Quoi qu'il en soit... il faut connaître la vérité, et sortir de cette situation... Je vais lui parler.

M<sup>me</sup> GERVAIS. C'est cela !.. M. Ledoux.... allez!.. (Le retenant.) Mais j'y pense... si ce que dit Jean n'était pas vrai... si ma nièce n'était pas mon neveu...

LEDOUX. Diable !.. c'est juste... il ne serait pas convenable... C'est à vous, M<sup>me</sup> Gervais qu'il appartient...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Sans doute...

LEDOUX, l'arrêtant. Mais j'y pense, à mon tour; si ce que dit Jean était réel... si Françoise était François...

M<sup>me</sup> GERVAIS. Vous avez raison... cette position est très délicate.

JEAN. Allons bon ! v'là qu'on ne va pas pouvoir constater la vérité, à présent... voyons Louissette, c'est-il un homme, oui ou non ?

LOUISETTE. Est-ce que je le sais, moi !

UN PAYSAN, apportant une lettre. Pour monsieur le Maire !

(Il sort.)

LEDOUX. Qu'est-ce que c'est, voyons ! (Il lit.) « Adieu, ma tante, adieu, mon beau père... adieu, Louissette, adieu, Jean ! je suis une femme trop malheureuse... Quand vous lirez cette lettre, je serai *navée*.

M<sup>me</sup> GERVAIS. Ah ! la pauvre enfant !.. courons ! courons !

LEDOUX. Pourvu qu'il soit encore temps !

(Ils vont pour sortir.)

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, FRANÇOISE, en homme.

FRANÇOIS. Non il n'est plus temps... J'ai noyé Françoise.

TOUS. Ah !

LOUISETTE. C'est elle !

JEAN. C'est lui !

FRANÇOISE. Oui... c'est elle et c'est lui.

M<sup>me</sup> GERVAIS. Comment, c'était donc vrai !

LEDOUX. Mais pourquoi faire croire qu'on s'est noyé.

FRANÇOISE. Parce que notre mariage était constaté sur les registres de l'état civil... et pour ne plus être inquiétée, je me suis débarrassé de Françoise.

LEDOUX. Je comprends...

FRANÇOIS. Aussi, votre intérêt à tous me répond de votre discrétion.

LEDOUX. Parbleu !

FRANÇOIS. Et à toi, aussi, Jean !

JEAN. C'est égal, j'ai toujours sur le cœur les coups de pied que tu m'as...

FRANÇOIS. J'oublie tout !

JEAN, le regardant. Ah ça ! mais, Dieu me pardonne, c'est ma redingote des dimanches que tu as là ?..

FRANÇOIS. Je le sais bien.

JEAN. Et mon pantalon ?

FRANÇOIS. Très bien !

JEAN. Et mon chapeau ?..

FRANÇOIS. Aussi !..

JEAN. Fais-moi donc le plaisir de me rendre tout ça.

FRANÇOIS. Pourquoi ça ? tu n'as pas besoin d'une redingote marron... puisque tu viens de perdre ta femme et que tu dois porter le deuil...

JEAN. Merci !

FRANÇOIS. M. le Maire, je vous enjoins de faire porter mon deuil à votre fils... quand ça ne serait que par bienséance !..

LEDOUX. Il a raison.

FRANÇOIS. Et puis tu me feras le plaisir de me pleurer, de me regretter...

JEAN. Je t'en souhaite !..

FRANÇOIS. Oui, eh bien ! tâche d'être gai... de t'amuser pendant les six mois de ton deuil... c'est à moi que tu auras à faire... Ah ! maintenant, Louissette, m'aimez-vous toujours.. quoique je ne sois plus Françoise.

LOUISETTE. Pardi ! je vous aime bien davantage...

JEAN. Eh bien ! Louissette ?

FRANÇOIS. Eh bien ! je vous donne ma main.

LOUISETTE. Et moi, la mienne !

JEAN. Oh ! non... un instant... merci... je m'y oppose...

FRANÇOIS. Tu t'y opposes... toi, d'abord... tu es veuf... tu ne peux te marier avant quelques mois... ensuite, tu as rendu ta première femme trop malheureuse... j'en sais quelque chose...

JEAN. Oh ! si jamais... je peux te faire...

FRANÇOIS. Avise-t'en...

(Il fait un geste.)

CHOEUR.

Aux de l'Ambassadrice.

Ah ! quel bonheur extrême !

En ce jour,

Ce coup ! qui s'ame,  
Sans retour !

Voilà ses vœux comblés par l'amour.

Bien suprême

Ah ! quel bonheur extrême !

En ce jour,

Ce coup ! qui s'aime

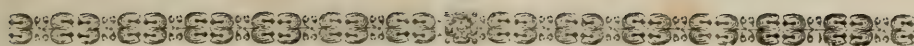
Sans retour,

Voit ses vœux comblés par l'amour

Quel beau jour !

FIN.





LA

# PERLE DE MORLAIX

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

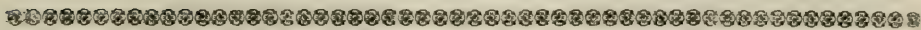
MM. SAINT-YVES, HOSTEIN ET LÉON DEVILLIERS,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté,  
le 27 mai 1843.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PIERRE ROUILLARD, ancien marin.....	M. SERRES.
ANTIGONE, sa fille .....	M <sup>lle</sup> CLARISSE.
GASTON DE FONTENAY, lieutenant de frégate.....	MM. GOUGET.
FERDINAND DE BUSSY, officier.....	MARCEL.
ARTHUR DE MONDÉTOUR.....	ROSIER.
ANDOCHE, pâtissier-traiteur.....	FRANCISQUE.
LE CAPITAINE de la <i>Pénélope</i> .....	EDOUARD.
LESTURGEON, matelot.....	CHARLET.
UN CONTRE-MAÎTRE .....	DARCOURT.
TROIS MOUSSES.....	} M <sup>mes</sup> FANNY. LAURENT. HURPY.
OFFICIERS DE MARINE, MATELOTS, MOUSSES.	

La scène est à Morlaix, sous Louis XV.



## ACTE PREMIER.

Une salle commune chez Pierre Rouillard. Ameublement fort simple. Au fond, le port de Morlaix.

### SCÈNE I.

ROUILLARD, GASTON, FERDINAND, OFFICIERS DE MARINE.

(Au lever du rideau, Rouillard et Gaston achèvent une partie de dominos; les autres officiers, les uns pariant, les autres fumant, les entourent.)

CHOEUR.

AIR de Riquiqui.

Joyeux et dispos,  
Dans cet asile  
Toujours tranquille,  
Grâce aux dominos,



Goutons en ville  
Les douceurs du repos.

ROUILLARD.

Cinq partout... et comptons.

GASTON.

C'est inutile... j'ai perdu...

FERDINAND.

Encore une fois.

GASTON, se levant.

Oui, décidément, je ne suis pas de force.

FERDINAND.

Et tu baisses pavillon devant le capitaine Rouillard... comme autrefois... l'*Invulnérable*.

ROUILLARD.

Que j'ai proprement débaptisé, je m'en vante...







méricaine... Ça vous fera l'effet d'une aune de molleton qui vous passerait dans le gosier.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! charmante !

GASTON, haussant les épaules.

Voilà le commencement.

ANTIGONE.

Tiens, M. Gaston... je ne l'avais pas encore vu.  
FERDINAND, aux autres, en se moquant de Gaston.

On ne voit jamais d'abord celui qu'on préfère.

ANTIGONE, d'un air mystérieux.

Dites donc, c'te nuit, avez-vous bien dormi ?

GASTON.

A merveille.

ANTIGONE.

Et vous ne vous êtes aperçu de rien !

GASTON.

De quoi donc ?

ANTIGONE.

Dam ! c'est pour vous que j'ai plumé hier mes petits canards.

GASTON.

Vos petits canards ?...

ANTIGONE.

Ma foi, tout le duvet y a passé.

GASTON.

Ah !

ANTIGONE.

Mais s'il n'y en a point assez, j'en mettrai-z-en-core.

GASTON.

Mais où ça ?

ANTIGONE.

Dans votre *aigredon*.

GASTON, faisant la grimace.

Dans mon ?...

ANTIGONE.

Oui, dans votre...

GASTON, l'interrompant.

Bien, bien... (A part.) Elle allait le répéter. (A Ferdinand.) Mon *aigredon*.

FERDINAND, à part.

Bon... Ah ! ah ! ah ! (Il cause avec les autres.)

ANTIGONE.

Dam !... vous vous étiez plaint hier d'avoir eu froid pendant la nuit... et chez nous, je veux qu'on ait ses petites aises.

ROUILLARD.

Quel cœur ! Et qu'on dise encore que mon Antigone n'est pas la perle de Morlaix...

ANTIGONE.

Ah ! p'pa, vous allez me faire rougir.

ROUILLARD, embrassant sa fille.

Égorger ses canards pour rembourrer un *aigledon*.

GASTON.

Un *aigledon* ! à l'autre à présent.

(Ils se moquent du père Rouillard.)

ROUILLARD.

Eh bien ! mon petit lieutenant... j'espère que vous lui saurez gré de son sacrifice... et qu'à votre prochain voyage, vous ne prendrez pas votre hamac autre part que dans ma maison.

GASTON.

Certainement, capitaine.

ANTIGONE.

Soyez tranquille, allez... nous aurons fièrement soin de vous.

GASTON, à part.

Excellentes gens ! Pourquoi diable sont-ils si ridicules ?

ROUILLARD.

Ce n'est pas que j'aie besoin de ça au moins... Si je croyais que ce soit votre pensée...

GASTON, lui donnant la main.

Capitaine !...

ANTIGONE.

Du plus souvent !... Monsieur Gaston sait bien que votre pension de capitaine est assez *conséquente* pour vivre... et que si vous lui surlouez la chambre que v'là... (Elle l'indique.) c'est uniquement pour la chose de sa société.

FERDINAND, bas.

Hein ? c'est flatteur pour toi... la chose de ta société... Heureux mortel, va !

GASTON, de même.

Ah ! que le diable l'emporte !

ANTIGONE.

A propos... j'allais oublier... Que je suis donc godiche !... Monsieur Gaston, voilà une lettre de Paris pour vous.

GASTON.

Une lettre de Paris !... Oh ! donnez, donnez vite.

(Il se tient à l'écart pour lire sa lettre.)

ANTIGONE, à part.

Comme il est pressé !... Quoi donc qu'y peut y avoir là dedans ?

ROUILLARD.

Eh bien ! à quoi que tu penses, fillette ?

ANTIGONE.

Moi, p'pa ?.. à rien.

ROUILLARD.

C'est qu'il me semble que je fumerais bien une pipe, si tu voulais.

ANTIGONE.

Oui p'pa, tout de suite...

(Elle va chercher du tabac et la pipe de son père, et se met en devoir de la bourrer, sans perdre Gaston de vue.)

GASTON, qui a pris connaissance de la lettre.

Mon cher monsieur Rouillard, j'ai une fâcheuse nouvelle à vous apprendre ; je vais être forcé de quitter votre maison.

ROUILLARD, étonné.

Hein ?

ANTIGONE, à part.

Comment ça ?

GASTON.

Cette lettre m'annonce l'arrivée très prochaine d'un ami intime... Il désire que je lui fasse préparer un logement à côté du mien... et comme vous n'avez ici que cette chambre...

(Il indique la sienne.)

ROUILLARD.

Ah! diable!... c'est vrai, monsieur Gaston, je ne saurais pas trop où fourrer votre ami... Sacré barque!... ça me fait bisquer!

ANTIGONE, tristement.

C'est donc vrai, monsieur Gaston, vous voulez nous quitter?

GASTON.

C'est bien à regret, je vous assure.... mais je viendrai vous voir.

ANTIGONE.

Ah! c'est égal, ça ne sera pas la même chose.

(Elle reste pensive.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDOCHE, en costume de pâtissier et portant une manne sur la tête.

ANDOCHE.

Le capitaine Rouillard?

ROUILLARD.

Présent!

ANDOCHE.

C'est moi, Andoche... Ne vous dérangez donc pas... Salut bien la société... Vous permettez que je me débarrasse?

(Il pose sa manne.)

ROUILLARD.

Qu'est-ce qui t'amène ici, gâte-sauce?

ANDOCHE.

C'est peut-être un bon vent, capitaine. (A part.) Je lui parle marine... pour le flatter... (Haut.) Mais attendez donc... Monsieur Gaston de Fontenay... monsieur Ferdinand de Bussy... et puis... et puis... toutes mes pratiques, quoi!... Je vas profiter de l'occasion...

(Il tire de sa poche des notes d'une dimension ridicule.)

FERDINAND.

Qu'y a-t-il, jeune godiveau?

ANDOCHE, apercevant Antigone.

Ah! mamselle Antigone... Elle bourre sa pipe... non... la pipe de son père.

(Il la regarde de très près.)

ANTIGONE, avec humeur.

Eh bien! après?

ANDOCHE.

Qu'elle a de grâce en vaquant à ce devoir filial... Voyez donc, messieurs, qu'elle a de grâce, hein?... (Il soupire.) Et puis, je ne sais pas ce qu'elle a dans

l'œil, mais aussitôt qu'elle me regarde avec cet œil-là... il me passe des fourmis... des fourmis... Ah! quel œil!... mon Dieu! quel œil!

FERDINAND.

Nous diras-tu enfin?...

ANDOCHE.

Voilà, messieurs... euchanté de la circonstance... Et comme on ne sait pas ce qui peut arriver, j'avais préparé à l'avance ces petites notes.

FERDINAND.

Ah! ah!... nos mémoires...

ROUILLARD.

Et tu oses, chez moi...

ANDOCHE.

Du tout, capitaine... je n'ose rien... ça n'est pas dans mon caractère... Seulement, un hasard se présente... et je dis... Merci, hasard... (Il remet les notes à Ferdinand. — A part.) Au moins, je n'en serai pas pour mes frais de restauration... comme il y a six mois, avec l'équipage de la *Licorne*.

FERDINAND, lisant.

Tourte à la moelle...

ANDOCHE.

Monsieur Gaston.

FERDINAND.

Béchamelle de morue.

ANDOCHE.

Monsieur Ferdinand.

GASTON, prenant les notes des mains de Ferdinand.

C'est bien... c'est bien, nous verrons cela... quand la *Pénélope* mettra à la voile.

ANDOCHE.

Mais permettez... si elle partait aujourd'hui, la susdite.

ANTIGONE.

Aujourd'hui...

ANDOCHE.

Je fais une légère supposition... ô Antigone!...

FERDINAND, se levant.

Je te trouve bien audacieux de montrer une pareille défiance envers les officiers du roi.

ANDOCHE, à part.

Juste comme... la *Licorne*.

GASTON.

Allons, messieurs... à l'ordre, à l'ordre...

AIR de la Bacchanale. (La Méduse.)

Capitaine, au revoir,

Vous savez si bien recevoir

Que nous désirons tous

Nous réunir bientôt chez vous.

ROUILLARD.

Que ce soit dans l'instant!

Nest-il pas vrai, mon p'tit lieutenant?

GASTON.

Avant de vous quitter

Tous deux ne faut-il pas compter?

ROUILLARD.

Ah! pourquoi, vraiment, je vous l'ai demandé, Ma maison n'est-elle pas plus grande?



ANTIGONE.

Quel embarras !

(A part, comme frappée d'une idée.)

Mais non, il ne partira pas !

Quand je devrais

Fair' de c'te maison un palais.

ENSEMBLE.

Capitaine, au revoir, etc.

ROUILLARD.

Mes enfans, au revoir,

J'ai tant d' plaisir à vous r'cevoir

Qu' ma maison, pour vous tous,

Doit toujours être un rendez-vous.

(Antigone sort par la gauche, pendant que les officiers s'éloignent par le fond.)

SCÈNE IV.

ROUILLARD, ANDOCHE.

ANDOCHE, mystérieusement.

Enfin, nous voilà seuls... tant mieux, car j'ai une ouverture à vous faire.

ROUILLARD.

Hein ! comment ?

ANDOCHE.

Rassurez-vous, capitaine, mon intention n'est pas de me porter contre vous à des voies de fait.

ROUILLARD.

Mais, je ne te le conseillerais pas.

ANDOCHE.

L'ouverture en question... est simplement une observation... et je vous prie de me prêter toute votre attention.

ROUILLARD, battant son briquet pour allumer sa pipe.

Pour lors... file ton nœud... je t'écoute.

ANDOCHE.

Depuis long-temps vous connaissez mon adresse ?

ROUILLARD.

Place du Vieux-Marché, n° 6.

ANDOCHE.

C'est pas ça, capitaine... Mon adresse en fait de pâtisserie... rôtisserie... et autres boulettes *ejus-dem farinæ*.

ROUILLARD.

Comment dis-tu ça ?..

ANDOCHE.

C'est de l'espagnol... ça signifie : avec du jus et de la farine.

ROUILLARD.

Diabla !... t'es savant.

ANDOCHE.

Mais oui... mais oui... on a fait ses études chez les Ignorantins... et je suis bien aise... que vous m'ayez découvert cette nouvelle qualité.

ROUILLARD.

Dam ! l'habitude des longues-vues...

ANDOCHE.

Ah ! ah !... farceur de marin...

ROUILLARD.

Mais tout ça ne me dit pas...

ANDOCHE.

M'y voilà, capitaine... J'entre au port. (A part.) C'est toujours pour le flatter.

ROUILLARD.

Abordons... sacré barque !... abordons.

ANDOCHE, chantant.

L'hymen est un lien charmant !

ROUILLARD.

Une chanson, à présent ?

ANDOCHE.

Permettez... celle-là convient parfaitement à ma situation... J'en veux goûter du lien... charmant... Ma foi, oui... j'en goûterais avec plaisir...

ROUILLARD.

Qu'est-ce que ça me fait ?

ANDOCHE.

Comment, ce que ça vous fait ?... Il est charmant... Je vous trouve charmant, capitaine.

ROUILLARD, levant sa canne.

Ah ! ça, dis donc... marsouin...

ANDOCHE.

Vous me répondez : Qu'est-ce que ça me fait... A vous... bon... à vous... je ne dis pas... Mais vous avez une fille...

ROUILLARD.

Mon Antigone !... Quoi ?... tu oserais prétendre... sacré barque !.. Un fabricant de pâte ferme... devenir l'époux de ma fille !... la perle de Morlaix !...

ANDOCHE.

La perle de Morlaix est d'une entière blancheur... et je la trouve digne d'être enchâssée dans mon comptoir... Elle a un œil qui ferait très bien dans mon comptoir.

ROUILLARD.

En v'là un qui n'est pas dégoûté !..

ANDOCHE.

Mon établissement est connu dans toute la ville, et vous n'avez qu'à demander à n'importe qui... aux vieillards, aux enfans à la mamelle... ils vous répondront tous... en vous montrant mon enseignne... la Brioche qui fume, voilà... (Il indique Rouillard qui fume.) Je ne fais aucune allusion.

ROUILLARD, à lui-même.

Au fait, il a raison... Je ne suis pas riche... son commerce prospère... et malgré ma répugnance pour cette espèce de cambusier amphibie... le bonheur de ma fille avant tout.

ANDOCHE, à part.

Il cause avec lui-même... Dieu ! s'il pouvait se faire entendre raison... Je vais encore le flatter... le vieux requin... (Haut.) Eh bien ! capitaine, il





ANDOCHÉ.

Est-ce que j'aurais un rival... par hasard?...  
Oh ! je lui passerais quelque chose... au travers du  
corps.

AIR de la Valse d'Arlequin.

Je n' sais pas qui m'arrête ;

Ma tête

S'apprête

A tenter vot' conquête ;

Si non, gare la tempête !

Oui, je le jure, Antigone,

Personne

Que moi

Ne doit faire à votre âme

De femme,

La loi.

ANTIGONE.

Mais toujours gardez-vous

De me prendre en grippe.

ROUILLARD.

C'est dit... j' t'engage à filer doux ;

Et j'vais, pour l'estomac,

Fumer une autre pipe.

ANDOCHÉ.

Hélas ! moi j' fume sans tabac.

ENSEMBLE.

ANTIGONE.

Qu' vot' raison vous arrête !

Vot' tête

S'apprête

A tenter ma conquête ;

Mais craindrai-je la tempête ?

Connaissez Antigone ;

Personne,

Je croi,

Ne peut faire à son âme

De femme,

La loi.

ROUILLARD.

Je n' sais pas c' qui m'arrête !

Ta tête

S'apprête

A tenter cet' conquête ;

Mais redoute ma tempête !

Tu connais Antigone ;

Personne

Que moi,

Ne doit faire à son âme

De femme,

La loi.

ANDOCHÉ.

Je n' sais pas qui m'arrête, etc.

(Rouillard sort avec Andoché.)

SCÈNE VI.

ANTIGONE, seule.

Moi, la femme de monsieur Andoché ! par exemple !... Et lui... (Elle regarde du côté de la chambre de Gaston.) qu'est-ce qu'il dirait?... Car, maintenant que je suis seule, je peux bien me faire des questions à moi-même. L'autre jour, par exemple, c' t'aiguillette qu'il avait jetée en s'habillant... (Elle la tire de sa poche et la regarde avec attendrissement.) pourquoi donc, quand je lui ai dit : donnez-la moi... pourquoi donc qu'il m'a répondu tout de suite : « Je n'en ai plus besoin... Faites-en ce que vous voudrez. » (Elle la cache.) Et puis...

AIR d'un Bal au Village. (Masini.)

D'où vient qu'à ma vue il s'arrête

Pour me faire un signe de tête ?

Puis, quand j' le r'garde de mon mieux,

Il détourne aussitôt les yeux.

Et quant à lui parler j' m'apprête...

D'où vient donc qu'au lieu de rester,

Il part sans même m'écouter?...?

Ah ! mon Dieu ! j'ai grand' peur de comprendre...

Jusqu'ici je n' soupçonnais rien ;

Mais aujourd'hui, je le crains bien,

Le malheureux s'est laissé prendre.

Hélas ! dans son cœur je vois jour...

Oui, c'est là c' qu'on nomm' de l'amour.

SCÈNE VII.

ANTIGONE, ROUILLARD, ARTHUR.

(Rouillard introduit Arthur qui est en habit de voyage.)

ROUILLARD.

Par ici, monsieur, par ici...

ANTIGONE.

Tiens !... p'pa n'est pas seul... quel est ce monsieur ?...

ARTHUR, entrant.

Je vous suis, mon brave homme...

ROUILLARD, d'un air fier.

Pierre Rouillard... capitaine au long cours... aujourd'hui à la retraite ; mais célèbre autrefois par son combat contre l'*In-vulnérable*.

ARTHUR.

Oh ! alors... veuillez m'excuser... je vous prie... mais j'ignorais... le capitaine Rouillard... l'*In-vulnérable*... Comment donc !... (A part.) Je n'en ai jamais entendu parler... (Haut.) Pardon, n'est-ce pas ici... que demeure Gaston de Fontenay ?...

ANTIGONE.

Monsieur Gaston... c'est vous qu'il attendait !...

ARTHUR.

En effet... je lui ai écrit...

ANTIGONE, vivement à son père.

P'pa, si monsieur s'asseyait?...

ROUILLARD, avançant une chaise.

Comment donc?... voilà une chaise...

ANTIGONE.

Non... non... un fauteuil. (Avançant un fauteuil.)

Monsieur Gaston est sorti, mais il ne va pas être long à rentrer... (Elle lui prend son chapeau.) Votre chapeau... P'pa, le chapeau de monsieur...

(Elle le donne à son père.)

ARTHUR.

Mais, en vérité, je suis confus.

ANTIGONE.

Si vous preniez quelque chose, sans façon... un doigt de vin... du bouillon gras?...

ROUILLARD.

Ou un grog... à l'américaine... Ma fille le fait à se lécher les barbes.

ARTHUR.

Ah! mademoiselle... est votre fille. (Antigone lui apporte un tabouret pour ses pieds.) La singulière petite femme!

ROUILLARD.

Voyons... sans cérémonie... Qu'est-ce que vous préférez?

ARTHUR.

Je vous suis infiniment reconnaissant... un simple verre d'eau... car je n'ai besoin que d'un peu de repos... et quand j'aurai embrassé ce cher Gaston...

ANTIGONE, préparant le verre d'eau.

Il est à l'ordre, monsieur... il est à l'ordre.

ARTHUR.

Est-ce qu'il y aurait du nouveau?

ROUILLARD.

Oui... on parle depuis quelques jours d'un corsaire anglais qui aurait l'audace de montrer son nez dans nos parages... D'un moment à l'autre... la *Pénélope* peut être obligée de lui donner la chasse... et ce n'est pas M. Gaston qui voudrait manquer une si belle occasion d'étrenner ses épaulettes... car il connaît le mot d'ordre de la marine française.

ARTHUR.

Qui n'est pas au feu ..

ANTIGONE, l'interrompant.

N'est point-z'à son poste, comme dit mon P'pa.

ARTHUR, à part.

Ah çà! chez quels originaux suis-je donc tombé?

ANTIGONE.

Mais, j'y pense... monsieur, vous seriez bien mieux dans sa chambre... (Elle indique celle de Gaston.) Et si vous vouliez, en attendant que la vôtre soye prête.

ROUILLARD.

Mais, fillette, tu sais bien que nous n'avons pas de place pour monsieur.

ANTIGONE.

Pas de place pour monsieur!.. Il y en aura toujours pour les amis de nos amis.

ROUILLARD.

Dam! cependant... à moins que de lui donner mon lit... je ne vois pas trop...

ANTIGONE.

Laissez-moi faire, p'pa... j'ai trouvé un moyen.

ROUILLARD.

T'as trouvé un moyen?

ANTIGONE.

Oui, et nous garderons avec nous M. Gaston et son ami.

ARTHUR.

Vous pourriez presque dire son frère.

ANTIGONE.

Ah! bah!...

ARTHUR.

Oui... Gaston de Fontenay va épouser ma sœur.

ANTIGONE, qui avait préparé le verre d'eau, le laisse tomber.

Lui!...

ROUILLARD.

Sacré barque!.. Qu'est-ce qui te prend donc, fillette?

ANTIGONE, cherchant à se contenir.

Moi, p'pa... rien...

ROUILLARD.

Rien... rien... et ce verre... Et puis, tu es toute pâle.

ANTIGONE.

Moi! Ah! c'est peut-être parce que j'ai trop chaud.

ROUILLARD.

Aussi tu te donnes trop de mal... tu veux tout faire dans la maison... jusqu'à la chambre de M. Gaston, à laquelle personne ne touche, excepté toi... je te le défends à l'avenir...

ANTIGONE.

Ah! ça va mieux, p'pa... beaucoup mieux.

ROUILLARD, à Arthur.

Une perle... monsieur... une perle... mais ça n'a pas plus de raison...

ARTHUR, qui a tout observé.

En effet... c'est peut-être trop de fatigue pour une jeune fille... il faut veiller à ça, capitaine. (Avec affectation.) Il faut veiller à ça... Vous permettez que j'aille prendre un peu de repos.

ROUILLARD.

Faites comme chez vous, jeune homme, car vous savez le proverbe : Là où il y a de la gêne...

ARTHUR.

A bientôt... capitaine Rouillard.



ENSEMBLE.

AIR du Tambour-major.

Après un si long voyage,  
Se reposer est fort sage,  
Et même, selon l'usage,  
Le sommeil est une loi.

ANTIGONE.

Permettez que j' vous présente  
Vot' chambre, car je m'en vante,  
Je n' suis-t-ici qu' vot' servante...

ARTHUR, à part,

Le langage est de l'emploi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Après un si long voyage, etc.

( Arthur sort avec Antigone. )

SCENE VIII.

ROUILLARD, puis ANTIGONE.

ROUILLARD, seul un instant.

Ce verre qu'elle a laissé tomber, c' t'émotion  
qu'elle n'a pu me cacher, ça n'est pas naturel...  
faut que je l'interroge... car enfin, elle ne doit  
pas avoir de secret pour son père... Ah! la  
voilà !

ANTIGONE, rentrant.

Ma foi, il ne s'est pas fait prier pour s'étendre  
sur le lit, et je crois qu'il ne sera pas long-temps  
sans dormir.

ROUILLARD.

Ecoute ici, fillette, et regarde-moi entre qua-  
tre-z-yeux.

ANTIGONE.

Je vous regarde, p'pa.

ROUILLARD.

Antigone?

ANTIGONE.

P'pa?..

ROUILLARD.

Tu n'as rien à me dire?

ANTIGONE.

Moi, p'pa?

ROUILLARD.

Oui, toi!

ANTIGONE.

Mon Dieu, non! Comme vous me dites ça d'un  
air... drôle.

ROUILLARD, la regardant.

Mais je te dis ça de l'air que je pense... ( A  
part. ) Au fait, c'est possible... j'ai peut-être l'air  
drôle. ( Revenant à Antigone. ) Ainsi, tu n'as pas  
autre chose à me dire?

ANTIGONE.

Mais p'pa, il me semble que je ne vous ai rien  
dit du tout...

ROUILLARD.

Non, je sais bien; mais c'est que, vois-tu?...  
faut pas te gêner... S'il te manque quelque chose  
ici... nous ne sommes pas riches, c'est vrai...  
mais c'te succession qui traîne depuis un an à  
Quimper... tu sais... j'ai reçu une lettre des  
hommes d'affaires... ça prend tout d' même la tour-  
nure de se débarbouiller...

ANTIGONE.

Tant mieux, p'pa...

ROUILLARD.

Et comme me v'la sur le point de partir pour  
aller là bas leur donner un coup d'aviron... ce  
qui pourra bien me retenir comme qui dirait une  
couple de semaines... je ne serais pas fâché, avant  
mon départ... de savoir... Enfin, puisque tu es  
bien sûre que voilà tout ce que tu as à me ré-  
pondre?

ANTIGONE.

Certainement que j'en suis sûre.

ROUILLARD.

Eh ben... j'aime mieux ça. Au fait, je n'ai pas  
le sens commun, je te fais là un tas de ragots...  
Allons, fillette, allons, viens m'embrasser...  
veux-tu?

ANTIGONE.

Si je veux, p'pa... deux fois... cent fois... si je  
l'veux, pauvre p'pa!

ROUILLARD, à part.

Ah! on dira ce qu'on voudra, mais quand une  
fille embrasse son père comme ça... elle ne peut  
pas... elle ne doit pas... Non... non... c'est  
impossible... j'étais un nigaud. ( Haut. ) Au re-  
voir, fillette, je vas fumer encore une pipe.

ANTIGONE.

Au revoir, p'pa!

( Elle commence à devenir pensive. )

ROUILLARD sort, puis revient.

Antigone!

ANTIGONE, sortant de sa préoccupation.

P'pa!

ROUILLARD.

Tu ne m'as pas appelé?

ANTIGONE.

Non, p'pa.

ROUILLARD.

Tiens! j'avais cru entendre... je me suis  
trompé... Au revoir Antigone!

ANTIGONE.

Adieu, p'pa! ( Elle court l'embrasser encore. )

ROUILLARD, à part, en sortant.

Décidément, j'étais un vieux nigaud.

## SCÈNE IX.

ANTIGONE, seule.

Qu'est-ce qu'il a voulu dire, p'pa?... Pourquoi me demandait-il?... Ah çal j'ai donc quelque chose de changé? (Se regardant dans une glace.) Ah! mon Dieu, comme me v'là pâle... Et puis, qu'est-ce qu'il se passe donc là?... (Elle met la main sur son cœur et retire de sa poitrine l'aiguillette de Gaston.) Ah! c'est ça qui me faisait mal...

AIR d'un Bal au Village.

On dirait qu'à présent ce gage  
Est pour tous deux un noir présage.  
J'ignor' ce qui se passe en moi;  
Je tremble sans savoir pourquoi.  
Puis, quand je songe à c' mariage,  
D'où vient donc qu'au fond de mon cœur  
J'éprouve un' sorte de terreur...  
Ah! mon Dieu! j'ai grand' peur de comprendre;  
Jusqu'ici je n'souçonnais rien.  
Mais aujourd'hui, je le crains bien,  
A mon tour je m'suis laissé prendre.  
Hélas! dans mon cœur je vois jour;  
Oui, c'est là c' qu'on nomm' de l'amour.

Lui!... (Appuyant la main sur son cœur.) Ah! comme ça bat! comme ça bat!

## SCÈNE X.

ANTIGONE, GASTON.

GASTON, entrant.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre?... Ah! mademoiselle... est-il vrai qu'on soit venu en mon absence?

ANTIGONE.

Oui, m'sieur Gaston... on est là...

(Elle indique la chambre.)

GASTON.

Ce cher Arthur... je cours...

ANTIGONE, le retenant par son habit.

Oh! pas tant de presse... ce monsieur a dit qu'il était bien fatigué de son voyage, et à c't' heure il dort sans doute...

GASTON.

Dans ma chambre?

ANTIGONE.

Oui.

GASTON.

Eh bien! cela se trouve à merveille... et, s'il reste quelques jours à Morlaix, il pourra la garder... avec votre agrément, bien entendu... quant à moi...

ANTIGONE.

J' suis t'y contente... Au moins, vous ne songez plus à nous quitter...

GASTON.

Mais, au contraire... notre capitaine a reçu des instructions, et dès ce soir, nous devons être tous rendus à bord de la *Pénélope*.

ANTIGONE.

Ah! mon Dieu!... vous allez partir?

GASTON.

Cela est très probable... Dans une heure, peut-être, le canon donnera le signal de l'embarquement.

ANTIGONE.

Vous embarquer!...

GASTON.

Oh! rassurez-vous.. nous ne mettrons pas à la voile sur le champ... mais, seulement, nous serons forcés de demeurer à bord.

ANTIGONE.

Quant tout s'arrangeait si bien... Votre ami aurait demeuré ici dans votre chambre... et vous dans la mienne... que j'avais préparée exprès.

GASTON, avec intérêt.

Mais vous, vous, Antigone, que seriez-vous devenue?

ANTIGONE.

Moi? Ah! il ne faut pas s'embarrasser pour si peu.

GASTON, avec chaleur.

Et vous croyez que j'aurais souffert?...

ANTIGONE.

Pourvu que vous soyez bien...

GASTON.

Mais, vous, vous avant tout...

ANTIGONE.

Eh bien! moi, j'aurais couché au *raz-de-chaussée*.

GASTON, à part, avec découragement.

Le *raz-de-chaussée*!... quelle chute!

ANTIGONE.

Mais, tenez, après tout, ça me fait plaisir que vous partiez.

GASTON.

Plaisir?

ANTIGONE.

Plaisir... ça veut dire... Suffit... Je m'entends... Ne croyez pas, cependant... Mon Dieu! que je suis bête... Mais, à propos, ce monsieur qui vient vous chercher pour épouser sa sœur, qu'est-ce qu'il dira de votre départ?

GASTON.

Ma foi, j'en suis bien fâché... le devoir avant tout... Sa sœur attendra...

ANTIGONE, vivement.

Mais, c'te demoiselle, vous ne l'aimez donc pas?...

ANTIGONE.

C'est une veuve que j'ai à peine vue lors de mon



dernier voyage à Paris... Des projets en l'air....  
auxquels Arthur a donné suite, par amitié pour  
moi.

ANTIGONE, vivement.

En vérité!...

AIR : Je suis jeune encore. (Capitaine Charlotte.)

Eh ! quoi ! sans regret,  
De ce mariage  
Le riche projet  
Perdrait vot' suffrage?...  
Vite il faut partir,  
Et pendant l'absence  
Y bien réfléchir !  
C'est votre existence.  
Un pareil hymen !  
Mieux vaut qu'on s'exile !  
Du moins, mon chagrin  
Ne s'rait pas stérile...  
Ah ! soyez heureux,  
C'est tout c'que je veux...

GASTON, se rapprochant d'elle et lui pressant la main.  
Bonne Antigone !

ANTIGONE, achevant avec émotion.

Si vous pouviez lire  
Ce que je désire  
Au fond de mon cœur,  
Vous verriez sans doute  
Que rien ne lui coûte...  
Pour votre bonheur.

DEUXIÈME COUPLET.

Et puis, entre nous,  
Cette dam' si belle  
Ne pourrait pour vous  
Avoir tout mon zèle.  
J'ai plus d'un défaut ;  
Mais, mieux que personne,  
Je sais comme il faut  
Pour vous être bonne.

GASTON.

S'il en est ainsi,  
Laissez-moi d'avance  
Vous prouver ici  
Ma reconnaissance...  
Rien qu'un seul baiser...

(Antigone, au comble de l'émotion, garde le silence.)

Pourquoi refuser ?

ANTIGONE, baissant les yeux.

Si pouviez lire  
Ce que je désire  
Au fond de mon cœur,  
Vous verriez sans doute  
Que rien ne lui coûte  
Pour votre bonheur !

GASTON, l'embrassant.

Chère Antigone !

(Au même instant, Andoche paraît au fond.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ANDOCHE, puis ARTHUR, ensuite  
FERDINAND et LES AUTRES OFFICIERS.

ANDOCHE.

Ah ! sapresti !...

ANTIGONE, effrayée.

Monsieur Andoche !

(Elle s'échappe et disparaît.)

ANDOCHE.

Mille millions de boulettes... voilà mon rival...  
j'ai mis le nez dessus.

GASTON.

Plait-il ?

ANDOCHE.

Ce baiser... cet horrible baiser... Allez, allez...  
je n'ai pas besoin d'autres preuves... Et je le répète,  
vous êtes mon rival.

ARTHUR, qui a paru sur le seuil de la porte de Gaston.  
Son rival !... Ah ! ah ! ah !

GASTON.

Arthur !...

ANDOCHE.

D'où sort-il celui-là... Il n'y a pas de quoi rire,  
monsieur... Entendez-vous, monsieur...

ARTHUR, redoublant.

Ah ! ah ! ce cher Gaston... c'est très plaisant,  
parole d'honneur... Lui, le plus élégant, le plus  
noble cavalier de nos salons parisiens, le rival  
d'un... Ah ! ah ! ah !

ANDOCHE.

Malhonnête !...

FERDINAND, entrant avec les autres officiers.

Eh ! bon Dieu ! de quoi s'agit-il ?

GASTON.

Des folies... et je lui défends...

ARTHUR.

Laisse-le donc parler.

TOUS.

Allons, parle... parle.

ANDOCHE.

Messieurs, votre ami, monsieur Gaston ici pré-  
sent, m'a dérobé mon trésor... le cœur de M<sup>lle</sup> An-  
tigone Rouillard...

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

ANDOCHE.

Eux aussi... Ah ça ! je n'ai jamais vu de marins  
aussi mal élevés.

GASTON.

Mes amis, je vous jure...

ARTHUR.

Oh ! pas de serment, je l'en prie, il est inutile  
de dissimuler plus long-temps.

GASTON.

Oh ! quelle patience !...







ROUILLARD.  
Blessé...  
ANTIGONE.  
Ah!...  
ROUILLARD.  
Ce ne sera rien.  
ANDOCHE  
Le voici...  
(En effet, on amène Gaston et on l'assied sur un fauteuil. Antigone lui fait respirer des sels.)  
CHOEUR.  
AIR : Entendez-vous. (L'Ange au sixième étage.)  
Quel accident!... Il faut partir  
Si le canon se fait entendre!...  
A son devoir peut-il se rendre  
Quand le signal va retentir?...  
GASTON, ouvrant les yeux et cherchant à se rendre compte.  
Antigone!... (Il la regarde et dit avec un ton de répulsion marquée.) Ah!...  
ANTIGONE, avec joie.  
Il m'a reconnue...  
GASTON, à part aux officiers.  
Toujours cette femme!... Sa vue me fait mal!...  
(On entend un coup de canon.)

TOUS.  
Le canon!...  
GASTON.  
Le signal du départ... (Il se lève.)  
FERDINAND.  
Ciel! que fais-tu?...  
GASTON.  
Je veux vous suivre...  
ROUILLARD.  
Y pensez-vous?... Et votre blessure?...  
GASTON.  
Qu'importe!...  
ANTIGONE, voulant le retenir.  
Monsieur Gaston!...  
GASTON, avec colère.  
Vous!... Oh! partons... partons...  
(Il s'éloigne, aidé par ses amis.)  
ANTIGONE, à part.  
Blessé pour moi!...  
REPRISE DU CHOEUR.  
Quel accident!... Il faut partir,  
Car le canon s'est fait entendre!...  
Mais au devoir peut-il se rendre?  
Ou nous faut-il le retenir?...

~~~~~

## ACTE DEUXIÈME.

L'intérieur d'une frégate. A droite et à gauche, les cabines des officiers. Au fond, trois portes vitrées donnant sur la galerie extérieure. A droite, au dernier plan, l'escalier conduisant au pont et sous cet escalier un rideau cachant l'entrée d'une cabine. Au milieu du théâtre, un escalier conduisant à fond de cale.

### SCÈNE I.

LESTURGEON, ANDOCHE.

(Au lever du rideau, il fait à peine jour. Lesturgeon soulève mystérieusement le rideau placé sous l'escalier et regarde de tous côtés avec précaution.)

LESTURGEON, d'abord seul.

Personnel!. Il est temps de reprendre mon poste auprès du lieutenant. (Il ouvre la porte de la cabine placée au premier plan à gauche.) Venez... venez... (Entendant du bruit.) Quelqu'un! pas d'imprudence. (Il referme vivement la porte, Andoche paraît sur le haut de l'escalier.) Eh! c'est l'ami Andoche!.. Déjà vous, homme de terre?

ANDOCHE.

Déjà moi! Mais ne m'avez-vous pas recommandé d'être matinal... de me lever avant les poules?

LESTURGEON.

Comme vous dites, homme de terre.

ANDOCHE.

Ah! ça, vous m'appellez toujours homme de terre, ça me vexe, moi... car enfin, je ne suis ni de porcelaine, ni de faïence, et à vous entendre, on dirait que vous parlez à un magot de la Chine.

LESTURGEON.

Ah! par exemple!.. Après ça, il y en a de fort laids.

ANDOCHE.

Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Hier au soir, vous êtes venu me trouver dans mon comptoir de la Brioche qui fume, et vous avez entamé le dialogue suivant : Bonjour, monsieur Andoche.

LESTURGEON, l'imitant.

Votre serviteur, monsieur Lesturgeon.

ANDOCHE, même jeu.

Vous êtes le fournisseur breveté de la *Pénélope*, qui est en rade?



LESTURGEON.

J'ai cet honneur.

ANDOCHE.

Je fais partie de l'équipage de la *Pénélope*, et en m'obéissant aveuglément, il y a de l'or à gagner pour vous... un petit écu de trois livres.

LESTURGEON.

A ce prix, je promets d'être aveugle... et même sourd par dessus le marché.

ANDOCHE.

Ce soir, à sept heures précises, vous trouverez dans votre cour, un grand panier qui sera censé contenir des provisions de bouche, et sans l'ouvrir, sans chercher à savoir ce qu'il renferme... vous le transporterez avec précaution dans l'entrepont de la *Pénélope*; puis, demain matin, vous le remporterez à Morlaix et vous le déposerez à la même place, toujours avec les mêmes précautions.

LESTURGEON.

Eh bien! est-ce que ne voilà pas, ce matin, le petit écu convenu. ( Il le lui présente. )

ANDOCHE.

Mais je ne le prendrai pas... et ce panier que j'ai apporté hier au soir...

LESTURGEON.

Eh bien ?

ANDOCHE.

Il restera dans l'entrepont.

LESTURGEON.

Comment, vous refuseriez ?...

ANDOCHE.

Parfaitement, car j'ai deviné la chose.

LESTURGEON, à part.

Ah ! diable ! ( Haut. ) Quoi ! vous sauriez ?...

ANDOCHE.

Que vous vouliez faire de moi un contrebandier... oui...

LESTURGEON.

Un contrebandier !... ( A part. ) Il ne sait rien.

ANDOCHE.

Mais vous m'offririez cent écus... que dis-je ? trois cents livres, que je dirais encore... non, non et non.

LESTURGEON, à part.

Ma foi ! alors je ne vois pas d'autre moyen. ( Haut. ) Et si je vous donnais la preuve que le susdit panier ne contient aucune marchandise de contrebande ?

ANDOCHE.

Ah ! dam ! du moment que vous me prouvev-

LESTURGEON.

Apprenez donc un grand secret... Chut !...

ANDOCHE.

Chut !

LESTURGEON.

Ce panier renferme...

ANDOCHE.

Il renferme ?...

LESTURGEON.

Une femme.

ANDOCHE.

Une femme !

LESTURGEON.

Qui est venue, cette nuit, rendre visite à l'un de nos officiers, dans cette cabine.

( Il désigne celle de Gaston. )

ANDOCHE.

Voyez-vous ça... vos officiers font venir des femmes en bourriches.

LESTURGEON.

C'est une demoiselle... mais elle a un futur.

ANDOCHE.

Et l'imbécile ne se doute de rien ?

LESTURGEON.

Il n'y voit que du feu.

ANDOCHE.

Ah ! ah ! c'est très drôle, tout d'même... En v'là un de jobard !

LESTURGEON.

Comme vous dites. ( Lui frappant sur l'épaule. ) En v'là un de jobard !... Ce n'est pas vous qu'on attraperait comme ça ?...

ANDOCHE.

Allons donc !.. D'ailleurs, je ne crains rien... j'épouse une perle. ( A part. ) Et mon rival est sur le flanc depuis huit jours.

LESTURGEON.

Ah ! vous vous mariez... A quand la noce ?

ANDOCHE.

Aussitôt que le père sera de retour.

LESTURGEON.

Le père de la perle ?

ANDOCHE.

Oui, il est parti pour recueillir une succession, et nous ne l'attendons pas avant la fin de la semaine... Mais je reste là à bavarder, et j'oublie que le coq m'a donné rendez-vous en bas pour régler nos comptes.

AIR du Bonhomme Dimanche.

Sans adieu, nous nous reverrons

Quand j'aurai fait mon ouvrage.

LESTURGEON.

Surtout pas d'indiscrétions.

ANDOCHE.

L'coq et moi nous nous tairons.

LESTURGEON.

Vous jurez d'ignorer

C'qui s'trouv'ra dans vot' bagage.

ANDOCHE.

Je promets d'ignorer,

( A part. )

Mais non pas de l'pénétrer.





SCENE III.

LES MÊMES, ANDOCHE.

ANDOCHE, remontant.

Monsieur Lesturgeon ! monsieur Lesturgeon...  
Je viens vous dire que je m'en vas.

LESTURGEON, montrant Antigone.

Voilà la dame en question.

ANDOCHE.

Ah ! ben oui... Mais il n'y a plus de place pour elle dans mes paniers.

LESTURGEON.

Comment ?

ANTIGONE.

Que dit-il ?

ANDOCHE.

Même que je n'en ai pas eu de trop pour emballer toute ma vaisselle.

LESTURGEON.

Mais votre vaisselle ce n'est pas pressé... et vous la remporterez aussi bien demain.

ANDOCHE.

Ce serait assez difficile, vu que la frégate doit partir aujourd'hui, à ce que le coq vient de me chanter de la part du capitaine.

ANTIGONE, bas à Lesturgeon.

Eh bien ! et moi, qu'est-ce que je vas devenir ?

ANDOCHE.

Hein?... Qu'est-ce qu'elle dit ? (A part.) Il me semble que je connais cette voix-là.

LESTURGEON.

Mais il faut pourtant que cette dame retourne à Morlaix.

ANDOCHE.

Alors... qu'elle accepte mon bras.

ANTIGONE, vivement.

Non... c'est impossible.

ANDOCHE.

Ah ça ! mais... j'ai vu cette tournure-là quelque part.

LESTURGEON, à Andoche.

Ainsi vous refusez ?...

ANDOCHE.

Positivement.

LESTURGEON, bas à Antigone.

En ce cas, mamselle... il ne reste plus qu'un moyen... (Il lui parle bas.)

ANDOCHE, à part, en examinant toujours Antigone.

Qui donc que ça peut être?... J'y suis... c'est Marie-Jeanne... la rousse qui doit épouser Rossignol, le pilote, à la Saint-Jean.

LESTURGEON, à Antigone.

Vous entendez ?

ANTIGONE.

Dans la batterie, n° 67 ?

LESTURGEON.

C'est ça... (A Andoche.) Patissier de malheur, nous n'avons plus besoin de toi.

LA PERLE DE MORLAIX.

ANDOCHE.

Elle reste donc sur la frégate ?

LESTURGEON.

Oui.

ANDOCHE.

Et son futur, qu'est-ce qu'il dira ?

LESTURGEON.

Il rira jaune, et ce sera de circonstance.

ANDOCHE.

Farceur, va !... Alors je m'en vas tout seul.

ARTHUR, en dehors.

C'est bon, c'est bon... je le trouverai bien...

ANTIGONE, à part.

M. Arthur !... Il n'y a plus à hésiter...

(Elle disparaît par l'escalier de la batterie.)

ANDOCHE.

Sans rancune, mamselle... Tiens !... par où donc qu'elle est passée ?

SCÈNE IV.

ANDOCHE, ARTHUR, LESTURGEON.

ARTHUR, à Lesturgeon.

Matelot, annonce-moi à Gaston de Fontenay.

LESTURGEON, ouvrant la cabine.

Donnez-vous la peine d'entrer.

ANDOCHE, à lui-même.

Comment !... cette cabine... c'est celle de M. Gaston ?... Et la dame au panier qui s'enfuit en entendant l'organe de celui-ci... Ah ! grand Dieu !... ah ! grand Dieu !...

ARTHUR, s'arrêtant.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce gâte-sauces ?

ANDOCHE.

Ce que j'ai ?... ce que j'ai ?... Au fait, je vas vous le dire.

LESTURGEON, vivement.

Monsieur Andoche, on vous appelle sur le pont.

ANDOCHE.

J'ai...

LESTURGEON, le poussant.

Mais allez donc !

ANDOCHE.

J'ai... (A part.) Je vas toujours prévenir le contre-maitre qu'il y a une femme à bord, et, de là, je vais faire un tour chez le père Rouillard.

(Il sort.)

LESTURGEON, le suivant.

Ma foi, au petit bonheur ! (Il sort aussi.)

(On entend sur le pont un roulement de tambour.)

## SCÈNE V.

GUSTAVE, ARTHUR, FERDINAND, LES  
OFFICIERS.

CHOEUR.

AIR : Joyeux chasseurs. (Extase.)

Allons, messieurs, il fait grand jour (bis)  
Et quand le devoir nous appelle,  
Que chacun de nous soit fidèle,  
Amis, à la voix du tambour !

GASTON, apercevant Arthur.

Arthur !

ARTHUR.

Gaston ! (Ils se pressent la main.)

FERDINAND.

Bravo, messieurs, c'est agir noblement. Mais  
Gaston n'est pas raisonnable de se lever déjà.

GASTON.

Je me sens beaucoup mieux... et cette réconciliation avec Arthur achèvera complètement ma guérison.

FERDINAND.

N'importe, tu ne nous suivras pas encore sur le pont, où le tambour nous appelle. Le chirurgien l'a défendu.

GASTON.

Il me tarde pourtant de reprendre mon service.

ARTHUR.

Ce serait une imprudence.

FERDINAND.

Sans doute. D'ailleurs, s'il s'agit de quelque communication importante, je te promets que je t'enverrai prévenir sur le champ.

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, messieurs, il fait grand jour, etc.

(Ils montent tous sur le pont.)

## SCÈNE VI.

ARTHUR, GASTON.

GASTON.

Cher Arthur, je te sais gré d'être ainsi venu au devant de moi après... notre fatale rencontre.

ARTHUR.

Tu m'as rendu ma propre estime en serrant, comme tu viens de le faire, cette main qui t'a blessé. Sais-tu bien que tous les torts étaient de mon côté.

GASTON.

Pourquoi rappeler?...

ARTHUR, l'interrompant.

Oui, j'ai eu tort ; car, enfin, en adme

tu aies eu quelque faiblesse pour la fille du père Rouillard...

GASTON.

Arthur... je t'en supplie...

ARTHUR.

Eh ! mon Dieu !... Antigone est gentille... elle est jolie... même un peu gauche... Mais nous ne sommes pas à Paris... Quant à son langage excentrique, il déparerait la plus jolie bouche, c'est vrai : mais cette bouche n'est pas toujours ouverte, et quand elle est fermée, ma foi, elle est, en vérité, très gracieuse.

GASTON.

Ah ! tu as remarqué?...

ARTHUR, gaîment.

Pourquoi pas?... Moi qui ai si bien fait le rigoriste avec toi, en ma qualité de futur beau-frère, si j'avais été à ta place, je n'aurais peut-être pas été insensible aux attentions de cette pauvre fille.

GASTON, à part.

Oui, en effet, pauvre Antigone ! Pourquoi faut-il?... (Avec mépris.) Ah !... (Haut.) Crois-moi bien, il n'y a jamais eu dans mon cœur d'autre pensée que celle de l'alliance qui doit nous rapprocher encore... et resserrer notre amitié. J'espère qu'à mon retour, M<sup>me</sup> de Lucenay daignera m'accueillir comme elle l'a fait à mon dernier voyage dans la capitale.

ARTHUR.

Pourvu que le nom d'Antigone ne soit pas parvenu jusqu'à elle...

GASTON.

Ah ! mon ami, c'est un nom que je veux aussi chasser de ma mémoire. Oui, je respire en pensant que désormais, du moins, je n'entendrai plus parler des Rouillard.

ROUILLARD, dans l'escalier.

Oui, les enfants, oui... c'est bien moi.

GASTON.

O ciel !

ARTHUR.

Il est dit que tu ne pouvais l'échapper...

## SCÈNE VII.

GASTON, ARTHUR, ROUILLARD, FERDINAND,  
LES OFFICIERS, puis LESTURGEON.

ROUILLARD.

Eh ! le voilà mon petit lieutenant... Solide au poste à ce que je vois... et tout prêt à la manœuvre.

ARTHUR.

Ce cher Gaston...

ROUILLARD, l'apercevant.

Ah ! ah ! ce monsieur de Paris qui vous a... (Il

fait le signe de tirer l'épée.) Une fine lame, je suis forcé d'en convenir... N'importe, j'ai bien envie, à mon tour!...

GASTON, l'arrêtant.

Mon cher monsieur Rouillard.

ROUILLARD.

C'est juste. Quant à ce qui me concerne personnellement je vous pardonne, vous devez être assez vexé d'avoir donné un coup d'épée à votre meilleur ami, pour prouver que le vieux capitaine Rouillard n'a jamais pris l'*Invulnérable* à l'abordage.

ARTHUR.

Permettez, permettez...

GASTON, bas à Arthur.

Pas un mot.

ROUILLARD.

Eh! mon Dieu!... les opinions sont libres.

ARTHUR, à part.

Ah! je comprends.

GASTON.

D'ailleurs, le capitaine est venu à bord pour nous revoir encore une fois avant notre départ... et nous devons l'accueillir comme il nous a tant de fois accueillis lui-même. (Appelant.) Holà! Lesturgeon!

TOUS.

Lesturgeon!... Lesturgeon!

ROUILLARD.

Pas de façons, messieurs.

LESTURGEON, accourant.

Voilà... voilà, mon lieutenant. (Restant stupéfait à la vue de Rouillard.) Oh!... le papa.

GASTON.

Du punch!... mon garçon.

FERDINAND.

Du punch flamant.

LESTURGEON, très troublé.

Oui... mon... officier.

GASTON.

Eh bien!... qu'est-ce qu'il te prend donc?

ROUILLARD.

Quand tu auras fini de me dévisager, marsouin.

LESTURGEON.

C'est que... je m'attendais si peu... à vous trouver ici...

GASTON.

Allons, allons... sers-nous vite.

LESTURGEON.

Oui, mon lieutenant... (A part.) Pauvre M<sup>lle</sup> Antigone, comment la tirer de là? (Il sort.)

ROUILLARD.

C'est qu'il a raison, le matelot... personne ne m'attendait de sitôt à Morlaix... Une satanée succession qui trainait à Quimper depuis plus d'un an, entre les mains des hommes de robe, et qui aurait pu trainer encore long-temps... J'avais même calculé, en partant, que j'en avais pour une quinzaine de jours... Ah! ben oui!... il n'a fallu que

ma présence pour faire sombrer toute la noire séquelle. En moins d'une semaine, j'ai tout bâclé là-bas, et me voilà de retour, pas plus fier qu'auparavant, sacré barque! mais seulement un peu plus riche.

FERDINAND.

Tant mieux, ma foi, papa Rouillard; recevez nos félicitations.

ROUILLARD.

Oh! pas pour moi au moins, un vieux caïman de mon acabit... pourvu que ça ait son biscuit sur la planche jusqu'à la fin du voyage... sa pipe d'écumé et son grog à l'américaine... qu'est-ce qu'il lui faut de plus?... Mais c'est pour ma fillette. Ah! dam! c'est qu'il n'y a pas à dire, il n'y en aura plus de pimbèches à Morlaix pour être mieux attifées que mon Antigone... je le leur défends à toutes... Moi, d'abord, je veux qu'elle se passe toutes ses fantaisies... Et si les autres ont de grands chignons à poudre... j'entends que la fillette en ait un aussi... haut de ça... avec des mouches encore... et des talons rouges, pour les humilier.

(Lesturgeon apporte le punch.)

ARTHUR.

Messieurs, un premier toast à la nouvelle fortune du vainqueur de l'*Invulnérable*.

TOUS.

Approuvé! (On remplit les verres.)

LESTURGEON, à la galerie du fond, à part.

Ah! enfin!... voici le canot qui amène les recrues.

GASTON, appelant.

Lesturgeon!

LESTURGEON.

Mon lieutenant?

GASTON.

Il ne sera pas dit que les braves matelots de la frégate ne se ressentiront pas de ma convalescence. Va dire au coq de leur servir à l'instant même une ration de vin et d'eau-de-vie. Va... c'est moi qui paie, tu entends?...

LESTURGEON.

Oui, lieutenant. (A part.) Allons prévenir M<sup>lle</sup> Antigone. (Il sort.)

ROUILLARD.

A la bonne heure; il faut que tout le monde vive.

CHOEUR.

AIR du Tambour-major.

Allons, allons, mes amis, buvons,  
Puis nous rirons et nous chanterons.

Chacun est bon drille,  
Quand la flamme brille,  
Que le rhum pétille,  
Mes amis, buvons.

FERDINAND, après avoir bu.

De sorte, père Rouillard, que nous avons votre première visite?...



ROUILLARD.

C'est tout simple... en traversant le port, v'là que j'aperçois dans la rade la *Pénélope* qui se balançait d'un air coquet... ses voiles au vent... Oh! oh! que je me dis... attention... ça m'a tout l'air d'une manœuvre de partance. Et je laisserais filer ma gentille frégate sans dire adieu à son commandant qui est un ancien loup de mer de mes amis, et à son petit lieutenant qui s'est fait blesser il y a huit jours à mon intention... Fi donc!... ça serait de l'ingratitude... Et aussitôt fait que dit... quant à la fillette, eh bien! sacré barque! elle saura toujours assez tôt le résultat de mon voyage, et je suis bien sûr qu'elle me pardonnera ma préférence, en apprenant que c'était pour voir une dernière fois son favori; car faut pas rougir pour ça, monsieur Gaston... vous étiez son favori...

GASTON, à part.

Quel supplice!

FERDINAND, aux autres.

Ah! ah! ah! pauvre garçon!... Messieurs, je propose un autre toast... à la santé de mademoiselle Antigone Rouillard, la perle de Morlaix!...

TOUS, buvant.

A la perle de Morlaix!!!

LESTURGEON, remontant, à part.

Enfin! j'ai réussi... et grâce aux bastingsages, la voilà sur le pont, où elle pourra bientôt se mêler aux recrues... Allons veiller sur elle.

(Il va pour monter sur le pont.)

GASTON, se retournant.

Lesturgeon... encore du punch!...

LESTURGEON, avec embarras.

Excusez, mon lieutenant... c'est que j'allais prévenir le commandant de l'arrivée d'une douzaine de recrues que je viens d'entreapercevoir... ramant à babord.

ROUILLARD.

Des recrues!... des gars bas-bretons... des petits Jean-Bart en herbe!... Ah! sacré barque!... Je ne serais pas fâché de voir les grimaces que tous ces gamins-là vont faire en abordant.

LESTURGEON, à part.

Ah! mon Dieu! s'il allait reconnaître sa fille. (Haut.) C'est que, voyez-vous, ils sont encore bien loin... ils sortent à peine du port.

ROUILLARD.

Eh! je les verrai bien venir... Vous permettez, les amis?... Que voulez-vous... ça me rajeunit d'un demi-siècle... tous ces souvenirs-là. (A Lesturgeon.) Allons, moussaillon... montre-moi le chemin.

LESTURGEON, à part.

Ah!... cette idée... je vas l'égarer dans l'entre-pont... au milieu des matelots qui...

(Il fait le signe de boire.)

ROUILLARD.

A bientôt, mes petits officiers... à bientôt!...

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, mes amis, etc.

(Rouillard sort avec Lesturgeon.)

## SCÈNE VIII.

ARTHUR, GASTON, FERDINAND, LES OFFICIERS, puis ANDOCHE.

GASTON.

Voilà une visite dont je me serais bien passé.

TOUS.

Ah!...

ARTHUR.

Ingrat!... n'éprouves-tu pas quelques remords à parler ainsi?... Car enfin, ce brave homme a pour toi une affection... Tu es bien certainement ce qu'il aime le plus au monde après sa fille...

FERDINAND.

Sa pipe d'écume... et son grog à l'américaine... ANDOCHE, descendant rapidement l'escalier du pont.

Elle est ici!... elle est ici!.. Je veux qu'on me la rende... Ah! messieurs les officiers... vous voilà tous... j'arrive à temps, n'est-ce pas?...

FERDINAND.

Pour qu'on te paie tes notes?... Ah! ça, à la fin...

ANDOCHE.

Mes notes?... Il s'agit bien de mes notes... Cependant, si vous voulez absolument me les solder, je ne m'y oppose pas... Mais ce n'est pas pour ça que je me suis fait des ampoules aux mains à force de ramer, et que j'ai laissé en train un godiveau magnifique que mon abandon va réduire à la plus affreuse des sécheresses...

GASTON.

Voyons... nous diras-tu ce qui t'amène?...

ANDOCHE.

Ce qui m'amène!... Et c'est vous qui osez m'adresser cette insidieuse question?... Ah! fi!... ah! fi!... vous devriez rougir... Ah! à votre place, moi, je rougirais depuis les pieds jusqu'à la tête... voilà comme je rougirais...

GASTON, se rasseyant.

Imbécile!...

ANDOCHE.

Oh! vous auriez tort de dissimuler avec moi... Je sais tout... oui, messieurs... je sais tout.

ARTHUR.

Mais quoi, encore?...

ANDOCHE.

Je sais que mamelle Antigone n'a pas passé la nuit sous le toit paternel de son papa... Je sais qu'une jeune fille a été glissée en contrebande sur cette frégate... et qu'elle a veillé jusqu'au jour

dans cette cabine... Je sais enfin que cette jeune fille est mademoiselle Antigone, et que M. Gaston de Fontenay n'a pas été fâché de la faire venir auprès de lui pour le mijoter et pour lui offrir de la tisane.

ARTHUR.

Serait-il vrai?...

FERDINAND.

Quoi!... mon cher Gaston?...

GASTON.

Ah! messieurs... ne le croyez pas...

ANDOCHE.

Non!... ne le croyez pas! Eh bien! la preuve, c'est que si mamsele Antigone, ma fiancée, est venue à bord... c'est par mon canal, par le canal de mon panier... et cela, sans que je le susse encore!...

TOUS.

Ah! ah! ah! le jobard!...

ANDOCHE.

Jobard!... juste ce que me disait Lesturgeon en me tapant sur l'épaule... c'était de moi qu'il s'agissait... Ah!... j'y vois clair... et l'on croit que je ne me vengerai pas... lieutenant, il me faut mon Antigone... elle est ici... Mon Antigone ou la mort...

FERDINAND.

Voyons, Gaston, sa demande est trop juste... rends-lui donc son Antigone.

ARTHUR.

Tu ne comptes sans doute pas l'emmener avec toi?... A moins de l'employer à la manœuvre...

TOUS.

Ah! ah! ah!

GASTON.

Messieurs, je vous jure... Mais non... (A Andoche.) C'est toi, drôle, c'est toi seul qui cette fois paieras pour tous... Et puisque tu as été assez mal avisé pour venir ainsi m'échauffer les oreilles, prends garde aux tiennes.

ANDOCHE.

Lieutenant... je vous défends de toucher à mes oreilles... j'y tiens, fichtre!... presque autant qu'elles tiennent à moi.

GASTON, le poursuivant.

Attends... attends...

ANDOCHE.

Laissez-moi... laissez-moi!

(Il disparaît par l'escalier de la batterie.)

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

FERDINAND, vivement.

Le commandant.

(Tout le monde s'arrête étonné.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

(On voit paraître le commandant sur l'escalier du pont; son visage est sévère.)

LE CAPITAINE.

Messieurs, une grave infraction à la discipline a été commise cette nuit par l'un de vous.

TOUS.

Cette nuit!

LE CAPITAINE.

Oui, messieurs... Et cette infraction est une de celles que notre code punit le plus sévèrement... Le rapport du contre-maître me donne lieu de penser que l'un de vous, messieurs les officiers, a reçu cette nuit une femme dans sa cabine.

TOUS.

Une femme!

ARTHUR, à part.

Il est donc vrai!

LE CAPITAINE.

Que celui qui a commis cette faute le déclare lui-même... La franchise de son aveu diminuera peut-être la sévérité du châtiment... Personne ne répond... Eh! quoi! celui qui a été coupable ose garder le silence... c'est donc à moi de le nommer... qu'en pensez-vous, lieutenant Gaston de Fontenay?

TOUS.

Gaston!...

GASTON.

Moi! commandant... c'est moi que vous accusez?

LE CAPITAINE.

Si j'en crois ce rapport.

GASTON.

Commandant, je vous proteste...

LE CAPITAINE.

N'essayez pas une justification impossible.

GASTON.

Je vous le jure, commandant, je vous le jure sur l'honneur, s'il n'y a que moi d'accusé, soyez alors certain qu'il n'est point venu de femme à bord.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDOCHE.

(Il paraît précipitamment au haut de l'escalier de la batterie portant la mante d'Antigone.)

ANDOCHE.

En ce cas, quel est celui de vos matelots qui porte des cabans de cette espèce-là?

(Il montre la mante d'Antigone.)

## LE CAPITAINE.

Que vois-je ?

ANDOCHÉ.

Une mante de femme... la même que j'ai vue ce matin sur les épaules de celle au panier... c'est peut-être au vieux calfat... c'est peut-être à Jean Gausser... le timonnier... Ah ! ça révolte la nature...

LE CAPITAINE, à Gaston.

Eh bien ! monsieur...

GASTON, très abattu.

Commandant... je n'en persiste pas moins à nier que j'aie introduit une femme dans ma cabine...

ANDOCHÉ.

Voilà... voilà où je l'arrête... car quel autre que lui pourrait ici recevoir la fille du père Rouillard ?

LE CAPITAINE.

Rouillard !... Quoi !... c'est sa fille ?...

ANDOCHÉ.

Oui, capitaine, sa fille Antigone, qu'on nomme *la perle de Morlaix*.

LE CAPITAINE, prenant Gaston à part.

Voyons, monsieur de Fontenay, je connais votre aventure à propos de cette jeune fille que, du reste, je n'ai jamais vue... Elle est ici... tout me l'annonce... Vous n'ignorez pas que son père, brave et excellent marin... est un de mes anciens compagnons d'armes, que j'aime, et surtout que j'estime... Je consens donc, pour ne pas prolonger ce scandale dont la honte rejaillirait en partie sur le pauvre Rouillard, à ce que vous fassiez rentrer sur le champ sa fille à Morlaix, sans bruit... sans éclat... Vous m'entendez ?

GASTON.

Commandant... il faut tout le respect que vous m'inspirez, pour pouvoir résister à mon impatience, pour ne pas vous dire... (Se reprenant avec effort.) Mais non... ce que vous me demandez est impossible.

LE CAPITAINE.

Il suffit... vous seul, monsieur, serez donc responsable de ce qui va arriver... (Allant ouvrir la galerie du fond et prenant son porte-voix.) Ohé ! du pont !... tout le monde en bas...

ARTHUR, à Ferdinand.

Que va-t-il faire ?

ANDOCHÉ.

Pardine ! ce brave capitaine... il va s'assurer si ses matelots ne sont pas des matelotes.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, TOUT L'ÉQUIPAGE, puis ROUILLARD, et LESTURGEON.

(On entend sur le pont un roulement de tambour. Tout le monde accourt en foule.)

CHOEUR.

AIR : *Buvons, chantons.* (Extase.)

Allons, courons, amis,

Et laissons la misaine.

La voix du capitaine

Doit en ces lieux nous trouver réunis.

LE CAPITAINE, bas.

Contre-maitre, prenez les effets que voici... (Il désigne ceux que porte Andoché sur son bras.) Mettez-les sous clé... Emmenez deux hommes, et visitez avec soin toutes les parties de la frégate... Allez... (Le contre-maitre sort avec deux matelots en emportant les effets d'Antigone.)

ANDOCHÉ, à part.

Où se cache-t-elle donc, la jeune imprudente ?...

LE CAPITAINE, après avoir jeté un regard rapide sur l'équipage, à Ferdinand.

Monsieur de Bussy, il n'y a pas d'étrangers à bord ? ..

FERDINAND.

Il n'y a que monsieur. (Il montre Arthur.)

ROUILLARD, paraissant avec Lesturgeon sur l'escalier du pont.

Eh bien !... et moi donc ?...

(Il a la tête plus échauffée encore qu'à sa sortie ; il tient d'une main un verre, et, de l'autre, une bouteille de liqueur recouverte en osier.)

ANDOCHÉ, stupéfait.

Le père Rouillard !... c'est un revenant...

ROUILLARD.

C'te bêtise... certainement que je reviens... de l'entrepont... où ce Benjamin de Lesturgeon m'a conduit, sous prétexte de me montrer des recrues...

LE CAPITAINE, frappé.

Ah ! les recrues !...

ROUILLARD.

Ah ben oui !... des recrues... sacré barque !... Fi-gurez-vous... une vingtaine de solides gaillards qui flûtaient du sacré-chien en entonnant les louanges de mon petit lieutenant... Ma foi, j'ai fait chorus.

LE CAPITAINE.

Mais les recrues ?...

ROUILLARD.

Je les ai un peu oubliées... Ah ! bah ! des mousses... des abrégés de marsouins... ça passe après les braves matelots... Je voulais en faire la revue... avec votre permission, capitaine... Eh bien ! j'ai fait une autre revue... v'là tout...



ANDOCHÉ.

Oui, la revue des goulots... et il s'en est joliment acquitté de celle là.

LE CAPITAINE, avec intention.

Eh bien ! mon vieux camarade, je prétends moi-même passer avec toi l'inspection des nouveaux-venus. Je recevrai tes avis, et tu les inscriras toi-même sur les livres du bord.

ROUILLARD.

Ma foi ! ça va...

LESTURGEON, à part.

Ah ! mon Dieu !... et elle n'est pas prévenue...

ANDOCHÉ.

Mais, commandant, s'il est permis à un simple pâtissier-rôtisseur...

ROUILLARD.

De faire des boulettes... Certainement.

ANDOCHÉ.

Mais dites-lui donc, à cet homme...

ROUILLARD.

Silence ! gâte-sauces... c'est moi qui commande.

ANDOCHÉ.

Vieillard aveugle !

LE CAPITAINE, bas à Andoché.

Un mot de plus... et je vous fais descendre à fond de cale... (Haut.) Qu'on apporte les livres de bord... qu'on amène les recrues... (A Rouillard.) Je vais prendre place auprès de toi.

ROUILLARD, se versant un verre de liqueur qu'il avale.

Pour lors, j'entre en fonctions.

LE CAPITAINE, bas à Gaston.

Vous le voyez, je prétends, autant qu'il est en moi, atténuer les rigueurs que le devoir m'impose... Si sa fille n'est pas sur la frégate, ce vieillard ignorera toujours le rôle qu'il joue en ce moment... Mais si, par malheur, elle s'y trouve... Voyons, monsieur Gaston, il en est temps encore... je puis tout suspendre.

GASTON, avec effort.

Achevez, commandant.

(Le capitaine va s'asseoir auprès de Rouillard devant une table sur laquelle sont déposés les registres du bord.)

ARTHUR, à Ferdinand.

Il n'est donc pas coupable.

LESTURGEON, à part.

Que le bon Dieu la protège.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LES MOUSSES et parmi eux ANTIGONE vêtue comme eux.

CHOEUR.

AIR : Folie, orgie (de l'Ange gardien).

Hommage (bis.)

Au commandant,

Selon l'usage

Tout l'équipage

Ici se rend.

Bis.

LE CAPITAINE, au contre-maitre qui rentre avec les deux matelots.

Votre recherche... Eh bien !... est-elle vaine ?

LE CONTRE-MAITRE.

Mon commandant, nous n'avons rien trouvé.

ROUILLARD, aux recrues.

Allons, enfans... l'ordre du capitaine

Est qu'chacun d'vous par moi soit éprouvé.

(On se place. Les recrues s'avancent.)

REPRISE DU CHOEUR.

Hommage, etc.

ROUILLARD, à celui qui se présente le premier.

A toi, d'abord... Ton nom... Allons, avance.

LE MOUSSE.

Guillaume Hervé, de Pornic...

ANDOCHÉ, à part.

C'est pas ça.

ROUILLARD.

Fils d'un marin connu par sa vaillance,

(Inscrivant.)

Guillaume Hervé.

(Appelant.)

Numéro deux.

DEUXIÈME MOUSSE, s'avancant.

Voilà.

ANDOCHÉ, à part.

Pas encor ça...

ROUILLARD.

Pardieu ! c'est le petit d'Yvonne,

La femme du locman de Kergouët... connu.

Sois donc le bien-venu,

Digne enfant de Bretonne.

(Il l'inscrit.)

Au troisième.

TROISIÈME MOUSSE, se présentant.

Voilà.

ANDOCHÉ, à part.

Toujours pas ça.

LE MOUSSE.

Gervais Penmarch, de Saint-Nazaire.

ROUILLARD.

C'est un luron... Tel fils, tel père.

Voyons s'il boit comme son papa.

(Il lui verse à boire.)

(Parlé.) A ta santé.

LE MOUSSE.

A la vôtre, capitaine Rouillard.

REPRISE DU CHOEUR.

Hommage, etc.

ROUILLARD.

Au quatrième !

LESTURGEON, bas à Antigone.

Allons, mamseil' courage !

GASTON, à part.

Ciel ! Antigone !

ANDOCHÉ.

Ah ! je le savais bien !

LE CAPITAINE, à Andoche.

Comment ?

ANTIGONE, à part.

Perdue !

(Elle regarde Andoche d'un air suppliant.)

ANDOCHÉ.

Oui, c'est...

(A part.)

Je déménagement.

Son gueux d' coup d'œil...

LE CAPITAINE, à part.

C'est elle !...

ANTIGONE, à Lesturgeon.

A peine je m'soutien.

ROUILLARD.

Avance, et dis ton nom.

ANTIGONE, troublée.

J' m'appelle...

(Lesturgeon lui souffle et elle répète.)

Jean-Marie.

ROUILLARD.

Hein !... c'te voix !...

LESTURGEON, poussant Antigone.

Mais va donc... t'as l'air d'un vrai poltron.

LE CAPITAINE, à Lesturgeon.

Tu connais ce garçon ?

LESTURGEON.

Nous avons mêm' patrie...

(A Antigone.)

N'est-c' pas ?

ANTIGONE, déguisant sa voix.

Oui, Lesturgeon, mon gars...

ROUILLARD, à lui-même.

Aller m' figurer... quelle folie !...

(A Lesturgeon.)

Il dit qu'il s' nomme ?...

LESTURGEON.

Jean-Marie

De Ploërmel.

ROUILLARD.

Ça suffit... Connais pas.

(Il écrit sur un trémo à l'orchestre.)

Jean-Marie de Ploërmel.

LESTURGEON, à Antigone.

Vous êtes sauvée...

(Au moment où il va l'entraîner, le capitaine s'est  
approché d'elle.)

LE CAPITAINE, à voix basse.

Antigone !

ANTIGONE, se retournant brusquement.

Hein ? quoi ?

LE CAPITAINE, à part.

Plus de doute !...

ANTIGONE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE CAPITAINE, bas.

Silence... Oubliez-vous votre père !... Partez sur  
le champ.

ANTIGONE, à part.

Ah ! je me sens mourir.

LE CAPITAINE, qui s'est approché de Gaston et l'a pris  
à part.

Monsieur, quand vous serez seul, vous effacerez  
sur le livre du bord le nom du mousse Jean-  
Marie...

GASTON.

Commandant...

LE CAPITAINE.

Plus tard vous me rendrez un compte sévère de  
votre conduite.

ROUILLARD, achevant d'écrire.

Là... voilà ce que c'est.

LE CAPITAINE.

Viens avec moi, Rouillard... (A Arthur.) Et vous  
monsieur, disposez-vous à partir... au signal du  
fort... Deux coups de canon... Allons, messieurs  
de l'équipage...

LESTURGEON, bas à Antigone.

Allez reprendre vos vêtements.

ANDOCHÉ, à part.

Et dire que ma langue est clouée par son œil...  
Il faut pourtant que je parle.

ROUILLARD, aux mousses.

Venez donc, garçons... c'est moi qui vas vous  
donner votre première leçon de manœuvre... Tou-  
jours solide, le père Rouillard.

(Il fait un pas et chancelle.)

REPRISE DU CHOEUR.

Hommage, etc.

(Sortie générale ; le capitaine remonte sur le pont avec  
Rouillard, Andoche et tout l'équipage ; Antigone,  
protégée par Lesturgeon qui est demeuré le dernier,  
se glisse dans l'escalier de la batterie. Arthur, Gas-  
ton et les officiers restent en scène.)

### SCÈNE XIII.

ARTHUR, GASTON, FERDINAND, LES OFFI-  
CIERS, puis ANTIGONE.

GASTON, qui s'est contenu avec peine.

Ah ! c'en est trop... Et il m'a fallu une patience...  
surhumaine pour ne pas éclater... à l'instant...  
devant tous.

ARTHUR.

Mais pourquoi diable aussi as-tu été assez im-  
prudent pour accueillir ici ?...

GASTON.

Oh ! assez, assez ; je vous jure que cette femme  
est venue à mon insu... que jamais je ne lui  
ai dit un mot qui ait pu lui faire croire à ma ten-  
dresse... et qu'enfin je ne lui ai jamais ouvert les  
portes de cette cabine.

TOUS.

Est-il possible?

GASTON,

Je vous le jure, messieurs... sur l'honneur... entendez-vous?

ARTHUR.

Calme-toi, malheureux!... si faible encore...

GASTON.

Et n'avoir pu convaincre le commandant... Que dis-je?... n'avoir pu même essayer de me justifier... car tout m'accusait... tout... jusqu'à la présence de cette femme... Mais que lui ai-je donc fait, mon Dieu?... N'était-ce pas assez de me rendre ridicule... lui fallait-il encore me flétrir, me déshonorer aux yeux du capitaine!...

ARTHUR.

Gaston .. mon ami...

GASTON, pâissant et s'affaiblissant.

Ah! mes forces m'abandonnent. J'étouffe... j'étouffe...

FERDINAND.

Grand Dieu!... sa blessure.

ARTHUR, le soutenant.

Messieurs... du secours.

(On l'entoure et on le conduit vers une embrasure, à gauche, auprès de laquelle on le fait asseoir.)

ANTIGONE, remontant avec agitation.

Impossible de fuir sous ce costume... Où sont mes vêtements? (Apercevant le groupe d'officiers, elle s'arrête.) C'est lui... Si j'osais... Non... non... c'est impossible.

(Elle aperçoit le rideau qui cache la cabine sous l'escalier du pont, elle s'y traîne et tient le rideau entr'ouvert.)

FERDINAND.

Le voilà qui revient à lui.

ANTIGONE.

Oh! merci, mon Dieu!

(Elle laisse retomber le rideau.)

GASTON, regardant autour de lui.

Mes amis, mes bons amis, que d'embarras je vous cause.

ARTHUR.

Est-ce que c'est ta faute? Comme si, au résumé, tu étais responsable des actions de M<sup>lle</sup> Antigone Rouillard.

GASTON.

Antigone!... Oh! il est écrit là-haut que ce nom me portera toujours malheur!

ARTHUR.

C'est qu'en vérité, on ne devrait pas aimer les gens à ce point-là, et malgré eux encore...

GASTON.

D'ailleurs, est-ce qu'on aime quand on est si ridicule.

ARTHUR.

Messieurs, il me vient une idée.

TOUS.

Parlez... parlez...

ARTHUR.

Vous allez partir, et, grâce à cet incident, Gaston se soustrait provisoirement aux périls de cette passion qui pèse sur son existence. Mais vous reviendrez à Morlaix... bientôt peut-être... et il n'y aura pas toujours sur vos pas un commandant de frégate tout prêt à vous débarrasser d'une beauté trop tenace, et alors, ce sera à recommencer...

GASTON.

Cette insensée me couvrira de honte aux yeux du monde entier... Antigone... mais c'est ma plaie... c'est mon bourreau.

ARTHUR.

Eh bien!... comme entre amis il faut du dévouement... je propose, messieurs, qu'un d'entre nous, car je m'immole aussi, remplace Gaston auprès de M<sup>lle</sup> Antigone.

FERDINAND.

Oui... Mais comment faire?...

ARTHUR.

Eh! parbleu, que le sort en décide...

FERDINAND, prenant des dés et un cornet dans le tiroir de la table.

Justement... voilà des dés... jouons-la au plus haut point...

TOUS.

Bravo... bravo...

ARTHUR.

Il est bien entendu, messieurs, que celui qui aura le malheur de gagner s'engagera à remplacer Gaston de Fontenay dans le cœur de M<sup>lle</sup> Antigone Rouillard, dite la Perle de Morlaix.

TOUS.

Oui, oui, nous le jurons.

ARTHUR, saisissant un cornet.

Allons, messieurs, au plus heureux.

FERDINAND.

Vous voulez dire au plus à plaindre. (Il jette les dés.) Trois.

D'AUTRES, jouant.

Cinq. — Huit. — Deux. — Neuf. — Sept.

ARTHUR.

A moi... (Il jette les dés.) Douze!! Victimé!...

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!... le malheureux!

ARTHUR.

Messieurs, je suis homme d'honneur... et je reconnais toute l'étendue de mes obligations. Aussi, dussé-je m'établir indéfiniment à Morlaix, je vous jure qu'à votre retour j'aurai payé ma dette.

TOUS.

Bravo... bravo... (Roulement de tambour.)

ARTHUR, à Gaston.

Adieu, mon ami... Et vous, messieurs... bon voyage!

FERDINAND, à Arthur.

N'oubliez pas notre pari... Nous vous confions Antigone.



ARTHUR.

Et moi, messieurs, je vous confie notre pauvre Gaston.

CHOEUR.

AIR du Palais. (Blancs-Becs.)

Suivons chacun nos destinées ;  
 Quoique séparés en ce jour,  
 Peut-être pour bien des années,  
 Nous serons quittes au retour.  
 (Tous remontent sur le pont.)

## SCÈNE XIV.

ANTIGONE, puis ANDOCHE.

(A peine la scène est-elle restée vide, qu'Antigone soulève le rideau vert; elle est très pâle et ses yeux sont hagards. — La musique continue en sourdine.)

ANTIGONE.

Son bourreau! (Elle tombe à genoux.) O mon Dieu! pardonnez-moi... Mais je ne puis plus vivre... car je suis son bourreau... Il l'a dit... Trop ridicule pour aimer!... (Elle se lève tout à coup, fond en larmes, puis prenant son parti.) Ah! Gaston!... Gaston!...

(Elle court rapidement vers la galerie; mais au moment où elle en ouvre la porte, Andoche se trouve devant elle.)

ANDOCHE.

La voilà!... j'en étais sûr.

ANTIGONE.

Andoche!

ANDOCHE.

C'est pour ça que je suis resté... J'ai deviné que vous vouliez l'accompagner... Mais je ne le souffrirai pas... Venez, venez, mamselle.

(Il veut l'entraîner.)

ANTIGONE.

Laissez-moi... laissez-moi.

ANDOCHE.

Votre père est déjà dans le canot.

ANTIGONE.

Mon père!... je ne le reverrai plus.

ANDOCHE.

Comment?

ANTIGONE.

Ne suis-je pas perdue?... Oh! la mort! la mort!

ANDOCHE, l'entourant de ses bras.

Pas de bêtises... je m'attache à vous.

ANTIGONE.

Laissez-moi, vous dis-je.

ANDOCHE.

Plus souvent! (Deux coups de canon. — Au même instant, Andoche se trouve, comme malgré lui, obligé de lâcher prise.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est qu'ça?... Je vais tomber... Tout tourne autour de moi.

ANTIGONE.

On a levé l'ancre... C'en est fait. (Courant au fond.) Et là-bas, dans cette barque... mon père. . . Oh! adieu!... adieu... mon bon père.

(Elle lui adresse plusieurs baisers.)

ANDOCHE.

Arrêtez... arrêtez... mamselle... Au secours... au secours... tout le monde, au secours!

ANTIGONE, montant sur la galerie.

Ils arriveront trop tard!

(Elle se précipite dans la mer.)

ANDOCHE, criant de toutes ses forces.

Au secours!

## SCÈNE XV.

ANDOCHE, GASTON, FERDINAND, LESTURGEON, OFFICIERS, MATELOTS, MOUSSES.

TOUS, entrant.

Qu'est-ce donc?

UNE VOIX, au dehors.

Un homme à la mer!

ANDOCHE.

Mamselle Antigone... Courez... là... là.

GASTON, allant au fond avec tout le monde.

Antigone!

ANDOCHE.

Ah! mes jambes flageolent... Lesturgeon, soutiens-moi!

LESTURGEON.

Vous venez donc avec nous?

ANDOCHE.

Où ça?

LESTURGEON.

Aux grandes Indes!

ANDOCHE.

Aux grandes Indes!... Et mon godiveau qui est sur le feu.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un jardin simple, mais élégant. Pavillon à droite et à gauche. Grille au fond. A droite, un bosquet, et à gauche une table.

SCÈNE I.

MARINS de la *Pénélope*.

(On entend dans le lointain une chanson de marins qui se rapproche peu à peu.)

CHOEUR.

AIR de la Salamandre.

Jour

Du retour

Eclaire-nous !

Et fais que nous retrouvions tous,

Avec la brise du pays ,

Et nos parens et nos amis.

Salut jour

Du retour ! (*bis*)

(A ce bruit, Arthur paraît sur les degrés du perron à gauche, un billet plié à la main.)

SCÈNE II.

ARTHUR, seul.

Quel est ce bruit... ces voix?... Sans doute celles de quelques marins qui ont passé la nuit à terre... Il me semble toujours voir apparaître Gaston et ses camarades, qui viennent me demander compte de ce que j'ai fait pour tenir ma promesse... Une année entière sans avoir pu amener de changement... Que dis-je ? mais elle n'a que trop changé... Oh ! les femmes sont d'habiles écolières lorsqu'elles se mettent une fois en tête d'apprendre... Mais tout n'est pas fini... Ce billet, où le placer?... Ah ! ces fleurs qu'elle arrose elle-même chaque jour... (Il s'approche d'un buisson de roses à droite, et y glisse son billet ; on entend du bruit.) Le père Rouillard !... Il était temps !

SCÈNE III.

ROUILLARD, ARTHUR.

ROUILLARD, sortant du pavillon à droite ; il est en toilette.

Tiens !... déjà levé, jeune homme?... Je ne vous croyais pas si matineux.

ARTHUR.

Que voulez-vous ? il fait si beau ce matin ; mais vous-même...

ROUILLARD.

Oh ! moi, c'est différent... je ne dors plus... surtout depuis quelque temps...

ARTHUR.

Vous êtes malade ?

ROUILLARD.

Malade !... c'te bêtise... C'est la joie qui me réveille...

ARTHUR.

Comment ?...

ROUILLARD.

Je ne vous ai donc pas dit ?... De jour en jour on attend la *Pénélope*.

ARTHUR.

Eh bien ?

ROUILLARD.

Eh bien !... est-ce qu'il n'y a pas à son bord un paroissien qui a des comptes à me rendre ?

ARTHUR.

Que voulez-vous dire ?

ROUILLARD.

Suffit... suffit... je m'entends, jeune homme... J'ai ma boussole à moi qui me gouverne à ma façon... et quand elle marque l'ouest, qu'est pour dire l'orage... faut pas croire que je prends ça pour le midi...

ARTHUR.

Allons, allons, vous réfléchirez.

ROUILLARD, bourrant sa pipe.

Bah !... c'est tout réfléchi... sacré barque ! du moment qu'il s'agit d'Antigone...

ARTHUR.

De votre fille ?...

ROUILLARD.

Faites donc l'étonné... Comme si vous n'étiez pas avec moi ce fameux jour...

ARTHUR.

Où elle s'est jetée à la mer ?

ROUILLARD.

Justement.

ARTHUR.

Je m'en souviens comme si c'était hier... Je venais de quitter le navire, j'étais avec vous dans le canot qui retournait à Morlaix, lorsque tout à coup nous entendons des cris venant de la *Pénélope*.

ROUILLARD.

Quelqu'un était tombé à la mer.

ARTHUR.

Alors, n'écoutez que votre humanité et votre courage, vous saisissez l'aviron...

ROUILLARD.

Et je rame dans les eaux de la *Pénélope*; mais rien, rien, mordieu! ne venait à la surface.

ARTHUR.

Soudain une forme humaine se dessine à la crête des flots... vous l'apercevez...

ROUILLARD.

Non... après vous.

ARTHUR.

Tous les deux nous nageons avec ardeur. Une vague m'éloigne...

ROUILLARD.

Une autre me rapproche.

ARTHUR.

Des cris de joie retentissent... vous aviez saisi, sauvé le naufragé... A vous le mérite, vous fûtes le plus habile...

ROUILLARD.

Non, mais le plus heureux... Et dam!... ça se devait ça... sacré barque!... c'était ma fille!

ARTHUR.

J'eus du moins le bonheur de lui prodiguer les premiers secours.

ROUILLARD.

Je vous ai prouvé que je ne l'avais point oublié en vous recevant ici comme un ami, comme un frère, quoi... et je vous le prouve encore aujourd'hui en vous faisant mes petites confidences...

ARTHUR, à part.

Pauvre homme!... s'il savait jusqu'où va ma reconnaissance...

ROUILLARD.

Voyez-vous, moi, au premier moment, je n'avais pas bien compris pourquoi la fillette se trouvait à bord de la *Pénélope*, et comment j'avais pu la tirer de l'eau dans ce costume de moussailon... mais depuis...

ARTHUR.

Depuis?...

ROUILLARD.

J'ai fait des réflexions... Non pas que j'accuse mon Antigone, ma perle... Allons donc!... Mais j'en suis sûr... on l'aura enjolée... elle aura fait quelque démarche imprudente... puis elle aura eu honte... et c'est pour ça qu'elle voulait se détruire.

ARTHUR.

Mais pourquoi vous en prendre à Gaston?

ROUILLARD.

C'est que c'est lui qui a tout fait... je le sais...

ARTHUR.

Vous vous trompez peut-être, et à moins que votre fille elle-même ne vous ait avoué...

ROUILLARD.

Ma fille... Est-ce que j'oserais jamais lui faire une pareille question... à présent surtout que vous me l'avez changée?... C'est pas pour vous en faire un reproche... mais vous me l'avez rendue méconnaissable... Vous êtes devenu son maître... son précepteur... quoi... et elle vous a profité. Ah! ce n'est pas pour rien qu'on l'a nommée la Perle de Morlaix.

ARTHUR.

Vraiment, père Rouillard, vous devez être fier de votre fille.

ROUILLARD.

L'héritage que je venais de faire augmentait un peu mon bien-être... Elle a voulu se mettre à la tête de la dépense... Elle a taillé, rogné, coupé tout à sa guise... Ma vieille maison a été vendue... et ces deux freluquets de pavillons ont été achetés et ornés par ses soins... Elle a ensuite imaginé de suivre les modes de Paris... elle m'a forcé de prendre ces beaux habits... et moi je me disais comme ça... Mais, sacré barque! la fillette me ruine... Ah ben oui!... Tout compte fait... elle avait si bien arrangé les choses que... malgré toutes ses dépenses... j'étais plus riche encore après qu'avant...

ARTHUR.

Ah! c'est que Mlle Antigone a de la tête... elle sait tirer parti de votre bien...

ROUILLARD.

Et son langage donc?... c'est ça qui a le plus viré de bord... Elle a un jargon... un babil... qu'elle vous en aurait remontré à tous les flambards de mon défunt équipage... Et s'il faut que je vous le dise, j'étais bien plus à mon aise avec la fillette avant que... Je ne peux plus la prendre sans façon... là, sur mes genoux, dans mes bras, l'embrasser comme autrefois... Enfin, sacré barque! il me semble que je ne suis plus autant son père.

ARTHUR.

Allons, père Rouillard, quelles idées avez-vous là?...

ROUILLARD.

C'est les miennes...

ARTHUR.

Qui vient ici?...

ROUILLARD, vivement.

Ma fille, peut-être?...

(Il éteint vivement sa pipe et la cache.)

ARTHUR.

Que faites-vous donc?...

ROUILLARD.

Je cache ma pipe... elle n'aime pas le tabac.



SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDOCHE.

ANDOCHE, à la grille.

Eh ! la maison !..

ROUILLARD.

Qu'est-ce que c'est qu'ça ?..

ANDOCHE.

Ce n'est pas ici que loge le nommé Rouillard ?..

ROUILLARD.

Tiens !... c'te voix...

ANDOCHE.

Ancien capi...

ROUILLARD.

Andoche !...

ANDOCHE.

Le père Rouillard !... Jetez-vous dans mes bras.

(Il lui tend les bras à travers la grille.)

ROUILLARD.

Attends donc que je t'ouvre. (Il va ouvrir.)

ARTHUR, à part.

Cet homme !... Eh ! mais... il était sur la *Pénélope*.

ANDOCHE, entrant.

Ah ! ah !... j'ai eu assez de peine à vous trouver dans Morlaix... On m'a dit que vous étiez déménagé... C'est très gentil ici... Je verrai ça ensuite... auparavant, j'éprouve le besoin de me précipiter...

(Il ouvre les bras pour l'embrasser.)

ROUILLARD, le repoussant.

D'où diable viens-tu comme ça ?... On dirait du cuir tanné !...

ANDOCHE.

Je crois bien... j'arrive des Indes...

ROUILLARD.

Des Indes !...

ANDOCHE.

Avec la *Pénélope*...

ROUILLARD.

La *Pénélope* est de retour ?... (A Arthur.) Eh bien ! qu'est-ce que je vous disais ?..

ARTHUR, à part.

Quelle contrariété !...

ROUILLARD.

Quel bonheur !...

ANDOCHE.

Je n'en attendais pas moins de votre part... Merci... ah ! merci... Ce cher capitaine... mille caronades !... ça vous étonne de me voir revenir comme ça des grandes Indes... C'est comme moi, ça m'a drôlement étonné d'y aller... Mais, bah ! m'en voilà revenu... vrai marin quoi... arrivé en rade cette nuit par nord-nord-est, bon vent, petite voileure... jeté l'ancre à cinq heures, pris terre à six, déralingué, ciré, astiqué, et en état de paraître devant les amis à huit heures... voilà mon

livre de loch, et qu'il est un peu dans la couleur marine, mille millions de sabords, de tribords et de mâts d'artimon... Qui est-ce qui en veut de la couleur marine ?..

ROUILLARD.

Satané pâtissier... t'as beau faire... tu sentiras toujours plutôt le fourneau que la drelingue.

ARTHUR.

Et monsieur Andoche peut-il m'apprendre si tous les officiers sont débarqués ?..

ANDOCHE.

Tiens ! c'est l'ami au coup d'épée... Vous voulez parler de M. Gaston... Connu... connu... Il a touché terre en même temps que moi qui, cependant, étais le plus pressé, vu que j'étais inquiet d'apprendre des nouvelles de mamselle Antigone... Et puis, je n'étais pas fâché de savoir ce qu'était devenue une tourte au godiveau que j'avais laissée sur le feu en partant pour les grandes Indes.

ROUILLARD, se promenant avec agitation.

Le voilà donc à Morlaix, ce M. Gaston !...

ANDOCHE.

Eh ! père Rouillard, qu'est-ce que vous avez donc à vous agiter comme ça... On dirait d'un cachalot.

ROUILLARD.

C'est bon... c'est bon... marin de galette... si tu n'as plus rien à m'apprendre... tourne-moi les talons.

ANDOCHE.

Ah ! ben oui... c'était bon autrefois, ces manières-là ; mais à présent, fi donc ! Je reviens des grandes Indes plus amoureux que jamais... surtout depuis que ces messieurs m'ont expliqué comme quoi ils n'étaient pour rien dans la présence d'Antigone sur la *Pénélope*... Capitaine, vous vous souvenez de vos promesses... Moi, je n'ai qu'une parole... votre demoiselle est toujours fille... moi aussi, et ma foi, si vous me permettez de la voir, de lui parler... mille noms d'une frégate... suffit... C'est que je suis devenu un vieux loup de mer.

ROUILLARD.

Quoi ! tu veux ?... Pauvre garçon... va... je te permets de parler à mademoiselle Antigone... Mais auparavant je te conseille de te débarbouiller et de faire ta toilette.

ANDOCHE.

Vous dites ça à cause de la couleur... c'est l'effet des tropiques... Du reste, très bon teint... ce qui n'empêchera pas de rafraîchir mon costume et de donner un coup-d'œil à ma boutique... Au revoir, mon brave capitaine... cinq cent mille millions de boulettes, non... je veux dire de caronades... au revoir...



ANTIGONE.

Eh bien ! parlez...

ROUILLARD.

Que je parle?... c'est que... ça ne te regarde pas.

ANTIGONE.

Ah ! vous le prenez sur ce ton là... Eh bien ! essayez donc de m'arracher de vos bras. (Elle l'embrasse et le câline.) Vous ne serez pas assez méchant... assez sans cœur... Pas vrai, mon p'pa ?

ROUILLARD.

Son p'pa... Ah ! le serpent !...

ANTIGONE.

Tenez... tenez... vous souriez... Vous voyez bien que nous sommes d'accord.

ROUILLARD.

Tu pars ?

ANTIGONE.

Je reste... Et pour commencer... (Elle va saisir un arrosoir.) voilà déjà des fleurs qui souffrent de mon abandon.... Que serait-ce si je quittais Morlaix ! Vite, vite de l'eau pour les consoler.

(Elle arrose les fleurs du jardin.)

ROUILLARD, s'approchant d'Arthur et lui parlant bas.

Eh bien ! dites donc... vous voyez que je ne suis pas le maître à la maison... Diable m'emporte, si j'ose plus rien lui dire.

ARTHUR, de même.

Mais Gaston qui va venir... Que faire ?

ANTIGONE, les regardant en dessous tout en arrosant.

Il y a quelque chose, bien sûr... On se cache de moi.

ROUILLARD, bas.

Je vais l'emmener... Si Gaston se présente, tâchez de l'éloigner... et retenez bien son adresse...

ARTHUR.

Fiez-vous à moi.

ANTIGONE, apercevant la lettre dans le buisson de fleurs.

Ah !

ROUILLARD, se retournant vivement.

Qu'est-ce qu'il y a ?

ARTHUR, à part.

Ma lettre !

ANTIGONE.

Rien... rien... mon père... Je me suis piquée.

ROUILLARD.

Faut soigner ça, fillette... il pourrait venir un mal d'aventure... Viens avec moi à la maison... Aussi bien je me sens une faim... et surtout une soif...

ANTIGONE.

Pauvre père !... venez vite. (À part, en regardant les fleurs.) Je reviendrai.

(Haut, à Rouillard.)

AIR : Oui, je garde (Extase).

Venez avec moi, mon père.

ROUILLARD.

Tu l'as dit ; sois mon soutien.

ANTIGONE, à part.

Ah ! vous faites du mystère !

Mais suis-je femme pour rien ?...

ENSEMBLE.

ANTIGONE.

Avant peu,

Dans ce lieu,

Je reviendrai.

(À Arthur.)

Sans adieu.

ARTHUR et ROUILLARD.

Avant peu,

Dans ce lieu,

Je reviendrai, sans adieu.

Elle viendra, sans adieu.

## SCÈNE VI.

ARTHUR, puis GASTON.

ARTHUR, d'abord seul.

Allons... allons... tout n'est pas encore désespéré... Elle a vu ma lettre... et je crois que son maître ne lui déplaît pas trop.

(Gaston entre et regarde du côté par où est sortie

Antigone.)

GASTON, apercevant Arthur.

Ah !... quelqu'un... Mais je ne me trompe pas... Arthur !

ARTHUR.

Gaston !...

GASTON.

Eh ! oui... c'est moi... Comment tu ne m'embrasses pas... après une année de séparation ?...

ARTHUR, l'embrassant.

Si... si vraiment... C'est que l'émotion, la surprise... Car enfin je ne t'attendais pas.

GASTON.

Nous avons touché les côtes de France cette nuit même... et ce matin, au point du jour, je me suis fait mettre à terre... Il paraît que tu n'as pas quitté notre vieille Bretagne ?

ARTHUR.

Non... une grave indisposition, gagnée à la chasse... J'ai été près de six mois sans pouvoir me rétablir... et, ma foi, me trouvant bien sur le bord de la mer, j'y suis resté.

GASTON.

Et tu as choisi l'habitation du père Rouillard, comme moi autrefois.

ARTHUR.

Comment, tu sais ?

GASTON.

Est-ce que ce n'est pas par lui que j'ai voulu commencer mes visites ?... Et M<sup>lle</sup> Antigone, la perle de Morlaix... toujours aussi sotte, n'est-ce



pas?... Au fait, quand je songe que c'est pour moi qu'elle s'est exposée à la mort, le l'avouerai-je, plus d'une fois je me suis pris à penser que, si Antigone Rouillard n'était pas si ridicule...

ARTHUR, vivement.

Antigone! ton bourreau, comme tu disais toi-même si énergiquement. D'ailleurs, je dois t'en prévenir, tu ne la verras pas; elle est absente.

GASTON.

Eh bien! tant mieux... Mais quelle est donc cette jeune femme à la tournure élégante que je viens d'apercevoir tout à l'heure?

ARTHUR.

Une jeune femme... dans ce jardin... Mais je ne pense pas...

GASTON.

Comme te voilà embarrassé!... A coup sûr, ce n'était pas la fille de la maison...

ARTHUR.

Antigone?... Allons donc.

GASTON.

Parbleu! nous saurons qui... Conduis-moi près du père Rouillard.

ARTHUR.

C'est que... je ne sais comment te dire... D'abord, le père Rouillard ne loge plus personne.

GASTON.

Il paraît qu'il fait une exception en ta faveur?

ARTHUR.

Le hasard seul... mon accident... l'isolement de ce pavillon... Et puis, s'il faut te l'avouer, le capitaine Rouillard ne te verrait pas avec plaisir.

GASTON.

En vérité?

ARTHUR.

Il ne peut te pardonner les folles démarches de sa fille.

GASTON.

Était-ce ma faute, en conscience?

ARTHUR.

C'est ce que je me suis efforcé de lui faire comprendre... Mais, à son âge... la tête du bonhomme n'est pas forte... Crois-moi, n'essaie pas de l'irriter... et quitte au plus tôt sa maison.

GASTON.

Moi qui justement ai donné rendez-vous chez lui à tous les camarades.

ARTHUR, à part.

Il ne manquerait plus que ça... (Haut.) Allons à leur rencontre.

AIR d'une valse de Mikaëli.

Suis-moi donc dans l'instant... Ici pourquoi rester?

Le bonhomme est brutal... A quoi bon l'irriter?

GASTON.

J'y consens... sur tes pas,

Et de peur d'embarras,

De ces lieux

Je pars selon tes vœux.

ARTHUR, à part, voyant venir Antigone.

Oui c'est bien elle

Qui se révèle

Pour lui nouvelle!

C'est fait de moi!

GASTON, de même.

Eh quoi! sans peine,

Lorsqu'il m'entraîne,

D'où vient sa gêne

Et son effroi?

ENSEMBLE.

Suis-moi donc dans l'instant; ici pourquoi rester?

Le bonhomme est brutal, à quoi bon l'irriter.

Il le faut sur mes pas,  
Oui, vraiment, sur tes pas,

Et de peur d'embarras,

De ces lieux

Pars donc selon mes vœux.  
Je pars selon tes vœux.

(Ils sortent ensemble.)

## SCÈNE VII.

ANTIGONE, seule.

(A peine les deux jeunes gens sont-ils sortis qu'Antigone paraît, marchant avec précaution.)

J'ai vu M. Arthur partir... Avec qui donc est-il? Un officier de marine... Je n'ai pu me défendre d'une certaine émotion... il y a si long-temps que j'attends... Mais ce billet que tout à l'heure j'ai aperçu... de qui est-il?... (Elle prend le billet.) Le voilà, lisons... « Arthur de Montdétour. » Arthur... Ah! cela devait être... (Elle lit.) Il exécute sa promesse... J'ai cru pendant long-temps qu'il n'oserait... J'ai cru à son honneur... à sa bonne foi.... Je me reprochais de l'avoir attiré dans un piège... Dieu soit loué, j'avais trop présumé de ses bonnes intentions... Maintenant à mon rôle!... monsieur Arthur... chacun sa part de ridicule... Mais, avant tout, votre épître mérite une réponse... Ah! ce billet peut se partager... pour moi, les preuves de votre déloyauté. (Elle déchire en deux le billet et serre dans son sein la partie écrite, puis elle va à la table à gauche et trace quelques mots au revers de la suscription.) Pour vous cette suscription qui contiendra votre arrêt. (Elle replie le billet.) Où mettre ma réponse?... Ah! le moyen est bien choisi. (Elle pose le billet au milieu des fleurs exactement à la même place.) Quelqu'un!

SCÈNE VIII.

ANTIGONE, GASTON.

GASTON, rentrant également avec précaution.

Je me suis échappé... non sans peine... et bientôt je saurai... Que vois-je?... Encore cette jeune fille!...

(Il s'avance.)  
ANTIGONE, sur le point de sortir.

Un marin!... (Elle le reconnaît.) Grand Dieu!... Gaston!... (A part.) Je comprends maintenant... mon père le savait.

GASTON.

Pardon, mademoiselle... si je me permets de vous arrêter, mais... (Frappé à sa vue.) Ah! mon Dieu!

ANTIGONE.

Que désire monsieur?

GASTON.

Cette voix... c'est un rêve... Antigone...

ANTIGONE.

C'est mon nom.

GASTON.

Vous ne me reconnaissez pas?... Gaston... Gaston de Fontenay.

ANTIGONE.

Monsieur de Fontenay... pardonnez-moi... Je suis bien aise de vous revoir.

GASTON.

Se peut-il?... Antigone... mademoiselle Antigone, quoi!... c'est bien vous...

ANTIGONE, à part.

Oh! s'il pouvait compter les battements de mon cœur...

GASTON.

Je ne reviens pas de ma surprise... Comment! c'est vous, mademoiselle, vous que je revois sous ce costume... avec ces manières... ce langage...

ANTIGONE.

Vous me trouvez donc bien changée? Tant mieux, cela prouve que j'ai mis le temps à profit... J'en avais si grand besoin... Je rougis maintenant de ce que j'étais autrefois.

GASTON.

Pourquoi cela?

ANTIGONE.

Parce qu'autrefois, les autres rougissaient de moi.

GASTON, à part.

Les autres... Elle a de la mémoire.

ANTIGONE.

J'ai compris à quel point l'éducation élève, agrandit l'âme, et j'en rends grâce à celui qui m'a ouvert les yeux.

GASTON.

A Arthur, peut-être?

ANTIGONE.

En effet... je suis son élève.

GASTON, à part.

De mieux en mieux. (Haut.) Ainsi, cette métamorphose?...

ANTIGONE.

C'est à lui seul que je la dois.

GASTON, à part.

L'aimerait-elle?...

ANTIGONE.

Par lui j'ai appris à connaître tout le prix de l'étude; l'instruction m'a offert ses trésors... Et heureuse des résultats du présent et des promesses de l'avenir, j'ai pris à tâche d'oublier le passé.

GASTON.

Et vous y avez réussi.

ANTIGONE.

Serait-ce à vous de m'en blâmer?...

GASTON.

Antigone... Ah! si vous pouviez lire au fond de mon cœur... Ce miracle accompli en mon absence... combien de fois je l'ai rêvé... loin de vous... loin de ma patrie... Et aujourd'hui je vois, en vous retrouvant, que le ciel m'a exaucé... Antigone, le présent n'est si beau que parce que je me souviens... Laissez-moi donc unir la mémoire du passé aux promesses de l'avenir... Laissez-moi être heureux.

ANTIGONE, cherchant à se contenir.

Si mes souhaits peuvent y contribuer, n'en doutez pas, monsieur, votre bonheur sera complet... Mais vous êtes sans doute pour quelques jours à Morlaix, et j'ose espérer que nous aurons l'honneur, mon père et moi, de vous recevoir.

GASTON.

Mademoiselle... (A part.) Oh!... tant de froideur... Il faut absolument que je sache... (Haut.) Veuillez m'excuser, mademoiselle, mais je pars dès ce soir pour Paris.

ANTIGONE, émue.

Pour Paris?...

GASTON.

Où je dois conclure un mariage...

ANTIGONE.

Vous marier?...

(Elle porte la main sur son cœur.)

GASTON.

Qu'avez-vous... Antigone?... Vous pâlissez.

ANTIGONE, vivement.

Non, monsieur... non... je vous assure.

GASTON.

Oh! ne me trompez pas... Un mot de vous... et cette union peut encore se rompre... Antigone, en expiation du mal que je vous ai fait autrefois, acceptez l'offre de ma main...

ANTIGONE.

Votre main!... Y pensez-vous?... Moi, la fille d'un marin parvenu... épouser l'héritier d'une noble maison...

GASTON.

Antigone, je vous aime...

ANTIGONE.

Vous m'aimez? .. (A part. Ah! enfin!... (Haut.)  
Et cet aveu, vous ne craindriez pas de le répéter  
à haute voix... devant tous...

GASTON.

Devant tous... à l'instant...

ANTIGONE.

Il n'est pas temps encore...

AIR: Yelva.

Plus tard, monsieur... oui, la raison l'ordonne,  
Vous connaîtrez en ces lieux votre arrêt.  
Autant que vous, oh! la pauvre Antigone  
Salue enfin ce jour qu'elle attendait.

Oui, bientôt, vous devez m'en croire,  
Je parlerai... l'instant viendra;  
Car mon cœur a bonne mémoire,  
(Montrant son cœur.)

Et déjà ma réponse est là.

Oui, mon cœur a bonne mémoire,

Et déjà ma réponse est là.

GASTON, cherchant à la retenir.

Antigone...

ANTIGONE.

Monsieur Gaston, nous nous reverrons...

(Elle s'enfuit.)

## SCÈNE IX.

GASTON, puis ANDOCHE, FERDINAND et LES  
OFFICIERS de la *Pénélope*.

GASTON, d'abord seul.

Que veut-elle dire?... Oh! je ne sais ce qui se  
passe en moi... l'amour... la jalousie... Cet Ar-  
thur qui voulait me cacher un pareil trésor!... Il  
faut que je voie le père Rouillard.

ANDOCHE, paraissant à la grille.

Par ici, par ici, messieurs!... Puisque je vous  
dis qu'il est démenagé.

GASTON.

On vient... les camarades... cachons leur bien  
ce que j'éprouve.

FERDINAND, entrant avec ses camarades.

Comment!... c'est ici la demeure du père  
Rouillard?... un vrai palais, ma foi! Sans ce gâte-  
sauces, nous serions encore à chercher dans tout  
Morlaix.

ANDOCHE.

Gâte-sauces!... Eh bien! oui, gâte-sauces... je  
vous le pardonne... Dieu merci! je ne suis plus  
marin... Votre mer, je l'abdi que... j'aime mieux  
la terre ferme... et surtout la pâte ferme.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ce pauvre Andoche!...

FERDINAND.

Ah! ça, mais où est donc le propriétaire de la

maison... et surtout son incomparable fille,  
Mlle Antigone?

GASTON.

Demandez à Arthur que voici.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, à part.

Quel contre-temps!

TOUS, lui serrant la main.

Monsieur Arthur!...

ARTHUR.

Soyez les bien-venus, messieurs... En mon ab-  
sence, vous avez sans doute été reçus comme vous  
le méritez?...

FERDINAND.

Pas du tout... nous sommes encore à aperce-  
voir l'ombre de vos aimables hôtes.

ARTHUR, avec joie.

En vérité?

FERDINAND.

A l'exception de Gaston, qui a été plus heu-  
reux, lui, il a vu la perle de Morlaix.

ARTHUR, avec un vif mouvement de contrariété.

Ah!... déjà... (A part.) Le traître! comme il  
m'a échappé!...

FERDINAND.

Eh bien!... joueur malheureux... avez-vous  
bien mérité de notre estime?... et devons-nous  
saluer en vous un vainqueur plus à plaindre qu'à  
féliciter!

ARTHUR.

Messieurs!... (A part.) Quel parti prendre?...  
Oh! si elle n'avait pas ma lettre.

(Il regarde le buisson de fleurs.)

GASTON, inquiet.

Eh bien!... Arthur... tu hésites?

ARTHUR.

C'est que...

GASTON, avec feu.

C'est que Mlle Antigone Rouillard a droit au  
respect du monde entier... c'est qu'on ne peut  
tromper avec tant d'innocence et de charmes, et  
que je la proclame ici digne de l'amour d'un  
honnête homme.

ANDOCHE.

Bravo... bravo... bravissimo...

FERDINAND.

Il est fou!

ARTHUR, à part.

Voilà ce que je craignais... Oh! ma lettre!...  
ma lettre!...

(Il regarde avec inquiétude du côté du buisson de  
roses.)

GASTON.

N'est-il pas vrai, Arthur?... c'est bien là ton





ANTIGONE.

Que savez-vous?

ANDOCHE.

Je sais tout... et M. Arthur... ici... tout à l'heure...

ANTIGONE.

Monsieur Arthur?

ANDOCHE.

Oh! non... je n'aurai jamais la force de vous répéter ça... Pauvre infortunée que vous êtes, je vous plains... voilà tout... je vous plains.

ANTIGONE.

Vous êtes bien bon... Mais au moins, si vous disiez pourquoi.

ANDOCHE.

Pourquoi? pourquoi?... Une jeune fille qu'on a laissée à Morlaix pure et sans tache, comme l'agneau qui tête encore sa mère, et qu'on retrouve...

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, ROUILLARD.

ANTIGONE.

Eh bien?... Rouillard entre sans être vu.)

ANDOCHE.

Eh bien! tout à l'heure, ici, M. Arthur, avec M. Gaston et les autres... qui sont débarqués cette nuit...

ANTIGONE.

Oui... oui... je sais...

ANDOCHE.

Ils ont parlé de vous... de votre père... au sujet de cette aventure sur la *Pénélope*, le jour de mon départ forcé pour les grandes Indes...

ANTIGONE.

Après?... après?...

ANDOCHE.

De façon qu'ils ont conté comme quoi ils avaient fait une certaine partie de jeu...

ANTIGONE.

Comment... ils ont osé rappeler?...

ANDOCHE.

C'était donc vrai!... Ah! mille millions de sabbats!...

ROUILLARD, à part.

Qu'est-ce qu'il veut dire?

ANDOCHE.

Mais alors, c'est donc vrai aussi, ce qu'ils ont dit encore que M. Arthur était tombé au sort... et qu'il n'était pas assez naïf pour avoir passé une année sous le même toit que vous, sans obtenir un résultat quelconque?

ANTIGONE.

C'est Arthur qui a dit cela?

ANDOCHE.

Bien mieux, il a juré que vous étiez sa... sa... maîtresse...

ANTIGONE, stupéfaite.

Oh!...

ROUILLARD, éclatant.

Sa maîtresse!!!!...

ANTIGONE.

Mon père!...

ANDOCHE.

Le père Rouillard!

ROUILLARD, saisissant Andoche à la gorge.

Misérable mitron!... puisque ce mot-là ne l'a pas étranglé en passant, c'est moi que ça regarde.

ANDOCHE.

Finissez donc... vous m'asphyxiez.

ROUILLARD.

Ah! serpent!... tu vas venir à deux genoux demander pardon à ma fille de ce que tu as osé articuler...

ANDOCHE, à genoux.

C'est pas moi... c'est pas moi...

ROUILLARD.

Tu veux donc que je t'anéantisse!

ANDOCHE.

Non... non... je ferai tout ce que vous voudrez... (A Antigone.) Mamselle, prenez que je n'ai rien dit... Et que tout ça, c'est des bêtises... c'est des mensonges qui n'ont ni queue, ni tête.

ANTIGONE.

Des mensonges! M. Arthur n'a pas parlé?...

ANDOCHE.

Mais si... mais si...

ROUILLARD.

Hein?...

ANDOCHE, troublé.

Non... si... permettez, père Rouillard... il a dit que vous étiez sa maîtresse... c'est-à-dire que mamselle Antigone était... non... qu'elle n'était pas... c'est-à-dire, si... non... si... Ah! au diable! je ne sais plus ce que je dis.

ROUILLARD, furieux.

Eh ben! moi, je le sais maintenant. On a insulté le père Rouillard, on a calomnié sa fille... et je vais...

ANTIGONE, l'arrêtant.

Mon père!...

ROUILLARD.

Sacré barque! V'là assez long-temps que je me retiens; il faut que j'éclate comme un mortier chargé jusqu'à la gueule. (A Andoche.) Ah! tu vas me suivre... Tu répéteras tout devant ce M. Arthur, entends-tu, et s'il ne répond pas que tu as menti comme un effronté coquin, pour lors, suffit...

ANTIGONE.

Vous n'irez pas, mon père.

ROUILLARD.

Par exemple!... je voudrais bien voir...

ANTIGONE.

Si vous saviez, mon père, si vous pouviez devenir ce qui se passe en moi... depuis si long-temps que je me contrains... et que j'attends...

ROUILLARD.

Mais parle donc... si tu ne veux pas que je pense des choses...

ANTIGONE, d'un ton de reproche.

Mon bon père!... (Prêtant l'oreille.) Ce bruit... ce sont eux...

ROUILLARD.

Qu'y a-t-il encore?

ANTIGONE.

Rien, mon père... rien... Tout à l'heure... vous saurez... (A Andoche.) Andoche, laissez-moi seule avec mon père... Allez, mon ami...

ANDOCHÉ, ému.

Son ami... Elle m'a dit son ami... et elle m'a regardé comme autrefois... ça me navre pour tant... et je me sens capable... Mille millions de frégates... je sais bien ce qui me reste à faire... (A Antigone.) Sans adieu, mamselle, sans adieu!... (Il sort en courant.)

ROUILLARD.

A présent qu'il est parti, tu vas donc enfin...

ANTIGONE.

Mon père, je ne vous demande qu'une grâce... une seule.

ROUILLARD.

Laquelle?

ANTIGONE.

M. Arthur revient accompagné de ses amis... (Mouvement de Rouillard.) Placez-vous là... (Elle lui désigne le berceau à droite.), et restez-y caché.

ROUILLARD.

Me cacher...

ANTIGONE.

Si, dans un quart d'heure, votre patience est à bout, et que vous persistiez encore à vous venger vous-même, dans un quart d'heure, je ne vous retiens plus, mon père.

ROUILLARD.

Un quart d'heure... c'est bien long... N'importe, j'y consens... Mais après ça, vois-tu, les cinq cent mille millions de frégates...

ANTIGONE, d'un air suppliant.

Les voilà, mon père.

ROUILLARD.

On obéit...

(Il se cache sous le berceau désigné par Antigone, puis celle-ci remonte la scène et jette un coup d'œil vers le fond.)

ANTIGONE, à part.

Et maintenant, à nous, messieurs... car la mesure est comble...

(Elle disparaît un instant dans le pavillon de droite.)

## SCÈNE XIII.

GASTON, ARTHUR, FERDINAND, ROUILLARD, ANTIGONE, OFFICIERS DE MARINE.

(Les officiers entrent tumultueusement.)

CHOEUR.

AIR : Amis, la gloire. (Mariage au Tambour.)

Ah! messieurs, la superbe victoire!

Cette conquête lui fait honneur.

Chacun ici doit chanter sa gloire.

Amis, rendons hommage au vainqueur.

FERDINAND.

Eh bien! Gaston, te voilà aussi triste qu'auparavant.

GASTON.

C'est que je pense que je vais vous quitter, mes amis. Oui, maintenant, il faut que je parte...

ANTIGONE, paraissant.

Vous partez... sans attendre ma réponse?

GASTON et ARTHUR.

Elle!

TOUS LES OFFICIERS.

Antigone!

FERDINAND.

Quelle métamorphose!

ANTIGONE.

Tantôt, cependant... ici même... en me voyant, monsieur Gaston, vous m'avez fait une demande qu'il n'eût tenu qu'à moi de prendre au sérieux.

ROUILLARD, à part.

Ils s'étaient vus déjà... Ah! la petite masque!

GASTON.

Ce matin...

ANTIGONE.

Ce matin, frappé du changement qu'une année de séparation avait amené en moi, vous m'en avez témoigné votre surprise, et (je veux bien croire que ce n'est pas par pure galanterie) vous vouliez demander ma main à mon père.

ROUILLARD, à part.

A moi, sa main?

ARTHUR.

Se peut-il?...

ANTIGONE.

Je ne vous ai pas répondu sur le champ... la crainte... l'hésitation... m'ont empêchée de m'expliquer alors. Mais depuis que j'ai repris loin de vous le calme qui me convient, je me suis senti le courage de vous dire la vérité.

ARTHUR, à part.

Quel est donc son projet?

ANTIGONE.

Monsieur Gaston de Fontenay, vos bienveillan-



tes intentions me font beaucoup d'honneur... mais je vous l'avouerai, voici M. Arthur de Montdétour, votre ami, à qui je dois le peu de qualités que je possède aujourd'hui, et qui s'est déclaré votre rival.

ROUILLARD, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit ?

ANTIGONE.

Lui aussi daignerait m'élever jusqu'à lui, et il a pensé sans doute que la fille d'un si brave marin pouvait sans honte s'allier à sa famille.

GASTON.

Qu'ai-je entendu ?

ANTIGONE.

Jugez, messieurs... jugez de mon embarras... Mais une idée m'est venue... idée bizarre peut-être et qui pourrait même paraître avilissante, si je ne la suggérais moi-même. Monsieur Gaston, monsieur Arthur, tous deux vouliez, dites-vous, m'épouser ?... Eh bien ! que le sort en décide !... Voici des dés... jouez-moi au plus haut point.

( Elle les jette à leurs pieds. )

TOUS, stupéfaits.

O ciel !...

ROUILLARD, à part.

Ah ! ça, je ne comprends plus, moi.

ANTIGONE, se tournant vers les autres.

Allons, messieurs, le jeu est ouvert... que n'entrez-vous en lice ?... Au plus heureux !... que dis-je ?... au plus à plaindre !... Les dés vous attendent... qui de vous osera les ramasser ?

GASTON.

Elle avait tout entendu.

ANTIGONE, à Gaston.

Que vous en semble ? ( A Arthur. ) Et vous, monsieur Arthur, qui avez joué ici un rôle que je vous avais tracé d'avance... vous avez été mon maître, parce que je l'ai voulu... J'étais ridicule... eh bien ! j'ai voulu être corrigée par vous... Enfin, quand l'éducation a été complète, vous vous êtes épris de votre propre ouvrage... et c'est alors que ma vengeance a commencé... comprenez-vous enfin ? Et vous, messieurs, qui avez ri de l'amour naïf et sincère d'une pauvre fille... vous qui avez pensé qu'une enveloppe grossière ne pouvait contenir un cœur, comprenez-vous, enfin ?

ARTHUR, à part.

Quelle leçon !

ROUILLARD, à part.

Bravo... bravo... bien riposté !

GASTON.

Ah ! tant d'esprit... de noblesse... Antigone, du moins, ne refusez pas son pardon à un coupable qui s'humilie à vos pieds, et qui s'accusera toute sa vie d'avoir méconnu un tel trésor et de l'avoir laissé passer au pouvoir d'un autre homme.

ANTIGONE.

Un autre homme !

ROUILLARD, à part.

Oh ! si je ne me retenais !...

ARTHUR, à part.

De l'audace... ou c'est fait de moi

GASTON.

Nous savons tout... Ne cherchez pas à nous cacher qu'aujourd'hui vous ne pouvez appartenir qu'à Arthur seul.

ANTIGONE.

Mais, il me semble que monsieur Arthur doit bien savoir à quoi s'en tenir à cet égard.

GASTON.

Comment ?

ROUILLARD, à part.

Eh ! eh ! qu'est-ce à dire ?

ANTIGONE.

Ce matin, avant d'avoir imaginé que je pouvais être un parti sortable, monsieur Arthur m'avait écrit...

ARTHUR.

Moi ! jamais.

ANTIGONE.

Voici sa lettre. ( A Gaston. ) Lisez.

GASTON, lisant.

« Mademoiselle, depuis un an que chaque jour » je vous vois, douce et modeste écolière si attentive à mes leçons, je n'ai pu me défendre de » vous aimer... »

ARTHUR.

Assez...

GASTON, continuant.

« Aujourd'hui, pour la première fois, je me hasarde à vous l'écrire... et je... »

ARTHUR, arrachant la lettre.

Assez, vous dis-je !

ROUILLARD, paraissant tout à coup.

Sacré barque !... je comprends tout... Ah ! fillette... Tiens, laisse-moi tomber à tes genoux.

ANTIGONE.

Restez debout, mon père.

AIR : Huit ans d'absence. (Loïsa Puget.)

Eh bien ! ce jour, il est donc arrivé,  
Où, pour venger un trop sanglant outrage,  
J'ai su m'armer d'un bien juste courage ;  
Mon père, enfin, votre honneur est sauvé.  
Depuis un an durait l'offense,  
J'attendais... Aujourd'hui plus d'affront,  
Et pour prix de ma patience  
Vous pouvez lever le front.  
Avec orgueil regardez votre fille,  
Et dans vos yeux que le triomphe brille !  
Mais épargnez ceux qui m'ont fait changer,  
C'est grâce à leurs leçons que j'ai pu me venger.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANDOCHE.

ANDOCHE, restant au fond.

La venger !... ça me regarde !... Le notaire a dressé le contrat...

ARTHUR.

Antigone... ah ! je le sens... je suis indigne de pardon... Mais mon excuse est dans l'amour que vous m'aviez inspiré... Cette indigne promesse... le retour de Gaston... votre entrevue à laquelle je n'ai pu apporter obstacle... tout s'est réuni pour accroître ma jalousie... Je n'ai plus été maître de moi... Une idée m'est venue... de l'enfer... j'ai menti... j'ai calomnié... (Tombant à genoux.) Si l'offre d'un nom que j'ose à peine dire honorable, et d'une fortune indépendante peut réparer mes torts... dites un mot, Antigone, mon nom et ma fortune sont à vous.

GASTON.

Antigone... je réclame mes droits.

ANDOCHE, tombant aussi à genoux.

Minute... et moi je réclame les miens... Car votre seul refuge, ô Antigone !... c'est la Brioche qui fume !...

ANTIGONE, s'appuyant coquettement sur le bras de son père.

Eh bien !... p'pa... Tu peux choisir... Trois mariages pour une calomnie... cela doit-il suffire ?

ROUILLARD.

Fillette... ça te regarde plus que moi.

ANTIGONE.

En ce cas, ma réponse est faite, monsieur Ar-

thur... vous la trouverez au revers de certaine lettre... Vous savez ?...

ARTHUR, prenant le fragment de la lettre qu'il a caché dans sa poche.

Cette lettre...

ROUILLARD.

A qui donc sera-t-elle ?...

ARTHUR, lisant.

« Ni à vous... ni à d'autres !... »

TOUS.

Comment !...

GASTON.

Antigone !...

ROUILLARD.

Ah ça !... mais fillette...

ANTIGONE.

Lorsque j'ai écrit cela, je n'avais pas revu Gaston ?...

(Elle lui tend sa main qu'il couvre de baisers.)

ANDOCHE.

Et moi, quand je vous ai revue, je ne vous avais pas bien regardée, car je ne vous aurais pas demandée en mariage.

ROUILLARD.

Tu as fait une boulette.

ANDOCHE.

Euh !... un pâtissier !...

CHOEUR.

AIR : Du Roi d'Yvetot.

Tant d'amour

Doit un jour,

Faire oublier l'offense !

On le sait, l'espérance

Est déjà du bonheur ;

Quand l'espoir est au cœur,

C'est déjà le bonheur.

FIN DE LA PERLE DE MORLAIX.





# LUCRÈCE

A POITIERS,

OU

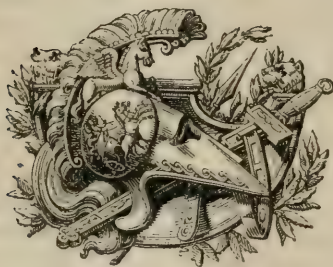
## LES ÉCURIES D'AUGIAS,

TRAGÉDIE

(MÊLÉE DE VAUDEVILLES),

Par M. LÉONARD, de Chatellerault (Vienne).

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASE DRAMATIQUE,  
LE JEUDI 1<sup>er</sup> JUIN 1843.



A POITIERS,

CHEZ BARBIER ET CHEZ SAURIN, ÉDITEUR DE LA FEUILLE D'ANNONCES DE LA VIENNE,  
ET A CHATELLERAULT, CHEZ BOURCE.

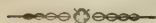
PARIS.

CHEZ FURNE ET C<sup>ie</sup>, *éditeurs de la Lucrèce de M. Ponsard; de Maltc-Brun, Thiers, etc.,*  
RUE SAINT-ANDRÉ DES ARCS, 55.

ET CHEZ :

TRESSE, Libraire, Palais-Royal. | MARCHAND, boul. St-Martin, 12.  
ET AU FOYER DU GYMNASE.

## DISTRIBUTION.



### PERSONNAGES.

### ACTEURS.

|                                                             |                         |
|-------------------------------------------------------------|-------------------------|
| LUC JUNIEN BRUTARD, directeur de spectacle en province. . . | M. PASTELOT ou M. NUMA. |
| PATRAQUE, {                                                 | M. KLEIN.               |
| MIGNOT, { vieux amateurs habitués du théâtre.....           | M. LANDROL.             |
| SIXTE LE TAQUIN, écuyer.....                                | M. LUGUET.              |
| CHARLES VI.....                                             | M. RÉBARD.              |
| HOLOPHERNE.....                                             | M. SYLVESTRE.           |
| GUANHUMARA.....                                             |                         |
| ODETTE.....                                                 | Mlle NATHALIE.          |
| JUDITH.....                                                 |                         |
| LUCRÈCE.....                                                |                         |
| ÉCUYERS, HABITUÉS, ETC.                                     |                         |

*La scène se passe à Poitiers.*



NOTA. M. LÉONARD doit déclarer qu'il est étranger aux couplets et à la partie chantée, ajoutés à Paris par M. ... , qu'il aurait tant de plaisir à remercier et à nommer ici, sans l'odieux *interdit* qui pèse sur le Gymnase, et qui force, sous peine de CONFISCATION, les auteurs les plus honorables et les plus distingués à se cacher en travaillant pour ce théâtre. Cette mesure d'une autre époque, M. Léonard avait cru devoir la flétrir dans quelques vers dont M. le directeur du Gymnase a exigé le retranchement.

S'adresser pour la musique à M. Heisser, au Gymnase.

# LUCRÈCE

A POITIERS.

Foyer de théâtre; porte d'entrée au fond, portes latérales; une fenêtre, une table, etc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTARD, SIXTE LE TAQUIN, ÉCUYERS.

SIXTE.

Pour le coup c'est trop fort, illustre directeur,  
Mons Luc-Junien Brutard, que je porte en mon  
Vous êtes fou vraiment... [cœur,

BRUTARD.

Et j'ai raison de l'être.

A part.

A leurs yeux je fais bien du moins de le paraître,  
Car je ne le suis point autant que j'en ai l'air....  
Mais on verra plus tard...

SIXTE.

Quoi! vous d'abord si fier  
D'exploiter à Poitiers l'entreprise lyrique  
Equestre, pantomime et comique et tragique,  
Du théâtre au moment de rouvrir la saison,  
Vous prétendez d'ici renvoyer sans raison  
Tous vos acteurs?

BRUTARD.

Oui, tous!

SIXTE.

Mais c'est une injustice,  
Car nous vous avons tous rendu plus d'un service...  
Artistes de talent, au cœur passionné,  
Nous étions, moi du moins, le grand drame incarné.  
J'ai daigné quelquefois jouer la tragédie,  
Et même m'abaisser jusqu'à la comédie;  
Mais comme j'étais beau dans Kean, dans Hernani,  
Jennaro, Rodolpho, Buridan, Antony!  
Tout cela par malheur ne faisait plus recette.

BRUTARD.

Oh! certes, non...

SIXTE.

Mais, moi, ma conscience est nette.  
Quoi!... même pour aider à la direction  
Nous nous sommes livrés à l'équitation!  
De l'opéra, du drame, ajoutant au spectacle,  
Notre cirque semblait nous promettre miracle.  
Oui, vraiment, à cheval nous marchions à grands  
[pas...  
Nos manœuvres, nos tours seuls étaient dans le cas  
D'amener de l'argent, ma foi, plus qu'une pièce.  
Aous vous en souvenez-vous?

BRUTARD.

Ah! de l'argent, ma caisse  
A depuis bien longtemps perdu le souvenir!...  
Enfin, je me ruine, et n'y puis plus tenir...  
Car il n'est point ici de bons actionnaires  
Toujours prêts à répondre aux appels nécessaires.  
Seul je paye, et de plus je sens mon cœur navré  
De voir que le théâtre aux bêtes soit livré!

SIXTE.

Aux bêtes?... Vos discours me semblent un peu  
Aux quadrupèdes, donc? [raides.

BRUTARD.

Et surtout aux bipèdes.

Air: *Soldat français.*

Oui, des spectacles de Paris  
Le Cirque faisant seul fortune,  
De mon théâtre, en ce pays,  
Pour remplir la triste lacune,  
A mes acteurs j'ajoutai prudemment  
Des chevaux; mais dans le siècle où nous sommes  
Paris sur nous l'emporte constamment;  
Ici je vois que les bêtes vraiment  
N'ont pas plus d'esprit que les hommes.

SIXTE.

Ah!

BRUTARD.

Puisque ce moyen ne m'a pas réussi,  
Rougissant de l'avoir employé jusqu'ici,  
Je m'en prive... En un mot quand mainte turpitude  
Dont le théâtre, hélas! s'est fait une habitude,  
A conduit, par degrés, l'art jusqu'à son déclin,  
Je veux le relever; nouvel Alcide enfin,  
Je veux par des efforts constants, infatigables,  
Aujourd'hui d'Augias nettoyer les étables...

SIXTE.

D'évêque, comme on dit, vous deviendrez meu-  
[nier.

BRUTARD.

Non... mais je ne veux plus être palefrenier.

SIXTE.

Vous allez donc fermer... vrai, j'admire la chute!  
Qu'en dites-vous, amis, faut-il pas qu'il soit brute?

BRUTARD.

Que l'on me mette au rang des sages ou des fous,  
N'importe, je réforme et vos bêtes et vous;



Et de chez moi, d'abord, emportant vos défroques,  
Grands drames, oripeaux, pantomimes et loques,  
Le répertoire entier, costumes et harnais,  
Que je demande au ciel de ne revoir jamais,  
Délivrez-moi d'un tas de vieilles friperies,  
Je veux dès aujourd'hui vider les écuries...

SIXTE.

Mais c'est jusqu'à la bride insulter...

BRUTARD.

Vous! eh bien?...

SIXTE.

Moi, renoncer ainsi? non, il n'en sera rien;  
Nous avons fait l'essai d'une lutte romaine,  
Qu'à pied comme à cheval j'exécute sans peine.  
Devant vous dès ce soir je veux la répéter...  
En costume; je veux étonner, transporter  
Le public, et bientôt remplir toute la salle...

BRUTARD.

Ou Français ou Romain, va-t'en!

SIXTE, *furieux*.

Crains le scandale!...

Plus calme.

Vous savez quel je suis!... montrez-vous résigné.  
Je reviendrai tantôt...

BRUTARD.

Vous serez consigné!

SIXTE.

Quels que soient vos projets, je promets bien de  
[faire  
Feu de mes quatre pieds pour empêcher l'affaire,  
Car je suis un gaillard, et ce n'est pas en vain  
Qu'on m'a donné le nom de *Sixte le Taquin*.  
Je prendrai, si le faut, ta place...

BRUTARD.

Téméraire!

SIXTE.

J'apporterai tantôt ou la paix... ou la guerre.

Air de *Wallace*.

Cherche qui te protège  
Privé de nos secours,  
Et sans notre manège  
Tu te perds pour toujours.

BRUTARD.

Si quelqu'un de vous se hasarde  
A revenir...

SIXTE.

Nous reviendrons!

BRUTARD.

Tremblez j'irai chercher la garde  
Nationale....

SIXTE.

Eh bien, nous la verrons!

ENSEMBLE.

LES ECUYERS.

Cherchez qui vous protège  
Privé de nos secours,  
Et sans notre manège  
Vous tombez pour toujours.

BRUTARD.

Apollon me protège,  
Merci de vos secours,  
Et sans votre manège  
Je marcherai toujours.

*Ils s'en vont par le fond.*

## SCÈNE II.

BRUTARD, *seul*.

Province infortunée! oh! oui, je reconnais,  
Hélas! que le théâtre est perdu désormais...  
De Poitiers nous avions jadis toute l'école,  
Qui pour nous délaissait et Cujas et Barthole.  
C'est nous qu'elle délaisse à présent... Ah! trop tard  
Je le vois... Mais on vient.

## SCÈNE III.

BRUTARD, MIGNOT, PATRAQUE.

MIGNOT.

Bonjour, mon cher Brutard.

BRUTARD.

Ah! serviteur, messieurs!...

MIGNOT, *bas, à Patraque*.

Patraque, prenons garde.

PATRAQUE, *de même*.

Oh! oui, monsieur Mignot, sa mine est bien ha-  
[garde.

BRUTARD.

A vous merci, messieurs, de vous être rendus  
A mes désirs... toujours je vous ai reconnus  
Pour gens d'un goût exquis, et de qui les lumières  
Devaient mener à bien d'épineuses affaires.  
Du théâtre, sans cesse, assidus spectateurs,  
Juges impartiaux, habiles amateurs.  
Messieurs, j'ai désiré, dans une circonstance  
Bien grave, avoir l'appui de votre conscience...

MIGNOT, *à Patraque*.

Eh! mais ce qu'il dit là me semble très-sensé,  
De le croire un peu fou ne s'est-on pas pressé?

PATRAQUE, *de même*.

On 'est pressé.

MIGNOT, à Brutard.

Voici ce bon monsieur Patraque.  
Comme moi, sur tous points, il défend, il attaque,  
Pour lui l'avis public est toujours le meilleur...  
J'ai dû vous l'amener... vous nous faites l'honneur  
De nous consulter... c'est, du moins je le suppose...  
Sur quelque grand projet... un projet grandiose?

BRUTARD, avec mystère.

Oui, jamais directeur, auteur, ou comédien,  
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.

MIGNOT.

Diable!

PATRAQUE.

Diable!

BRUTARD.

A l'instant vous en pourrez, je pense,  
Avec sagacité comprendre l'importance.  
Dans ce pays, messieurs... vous êtes, je le croi,  
De l'état du théâtre affligés comme moi.  
*Des maîtres oubliant les lois et les coutumes,*  
*On exagère tout, les décors, les costumes.*  
*Le beau style au pathos cède humblement le pas,*  
*Et le bon sens lui-même est presque un embarras.*  
*Partout l'horreur succède à l'intérêt sévère*  
*Qui de nos vieux auteurs formait la règle austère.*  
TOUTE FORCE S'ÉNERVE EN CE RELÂCHEMENT,  
*Et de notre déclin signe plus alarmant,*  
*Ce qui fit distinguer nos spectacles des autres,*  
*LA PUDEUR dès longtemps a péri sur les nôtres...*  
*Bref, le théâtre meurt si par un brusque effort,*  
UNE CRISE NE VIENT L'ARRACHER A LA MORT.

MIGNOT.

C'est juste.

PATRAQUE.

Oh! oui, très-juste!

BRUTARD.

En vain dans un faux rôle  
Essayant de s'ouvrir une route nouvelle,  
Des esprits délirants ont oublié les lois  
Du sens commun surtout... oui, chantant à la fois  
Meurtre, adultère, inceste... et le diable et ses  
[cornes,

Des bouleversements ils ont passé les bornes;  
Mais les temps sont venus! la révolution  
Qu'ils ont tentée, échoue; une réaction,  
Un mouvement plus sage et vraiment littéraire,  
Deviend indispensable et j'oserais le faire!  
Oui, ce noble dessein dès l'abord m'a séduit,  
J'y pense tout le jour, et j'y rêve la nuit.  
C'est ce constant effort, ce transport du génie,  
Qui même à ma raison donne un air de folie!

MIGNOT.

Je ne le cache pas, chacun vous croit...

PATRAQUE.

Toqué!...

BRUTARD.

On prétend en effet mon esprit détraqué;  
Mais je saurai bientôt démontrer le contraire,  
Car je vous dois aussi révéler un mystère :  
Sachez que de Paris dès ce matin j'attends  
Tout ce que l'on a vu de chefs-d'œuvre récents,  
En fait de tragédie...

MIGNOT.

Allons, vous voulez rire!  
Nous en ont-ils assez saturés sous l'empire,  
De votre tragédie?...

BRUTARD.

Oh! nous saurons choisir.  
Par elle désormais je prétends revenir,  
Bravant des novateurs les intrigues coupables,  
A des succès brillants, fructueux, honorables;  
Pour bien juger, au mien joignez donc vos avis,  
Quels qu'ils soient, à la lettre ils seront tous suivis.

MIGNOT.

Vous avez grand besoin de succès profitables,  
Car vos frais sont, par jour, je crois, considérables,  
Quatre-vingt-dix-sept francs?

PATRAQUE.

Oh! oh! c'est conséquent.

BRUTARD.

Hélas!... Il est midi, c'est l'heure, le moment  
Qu'à Poitiers chaque jour arrive l'équipage  
De Laffitte et Caillard... Formons l'aréopage,  
Qui sur la question bientôt prononcera.

Ritournelle en dehors.

MIGNOT, écoutant.

Mais on chante, je crois...

PATRAQUE.

C'est donc de l'opéra?

GUANHUMARA, chantant en dehors.

*Belzebuth qui frappe à la porte,*  
*Arrive avec tous ses démons;*  
*Aïmons, qu'importe,*  
*Qu'importe, aimons.*

MIGNOT.

La drôle de chanson.

PATRAQUE.

Ça tient de la romance.

BRUTARD, les faisant asseoir \*.

Messieurs, nos fonctions vont commencer, je pense.  
Soyons, dès à présent, les juges infernaux,  
Moi, Rhadamanthe,

A Patraque.

Vous, Eaque,

A Mignot.

Et vous, Minos.

\* Le tribunal se place (à gauche de l'acteur), Brutard occupe le milieu.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES GUANHUMARA.

GUANHUMARA.

Viens-jedonc en ces lieux, que nul de vous ne bouge,  
Des vivants chez les morts, et d'un burg dans un  
[bouge?

MIGNOT.

Mais, c'est Guanhumara...

GUANHUMARA.

*Toi, passe ton chemin...*

C'est au directeur seul à me tendre la main,  
Car je viens à l'instant de quitter la patache,  
Après avoir marché bien longtemps, sans relâche,  
*Vieille, triste, inconnue, et pliant le genou,*  
*Sans chaussure à mon pied, et sans châte à mon*  
[cou,  
*En haillonsetvoilée, humble, mais pourtant fière.*  
*Vengeance est mon seul vœu.... je suis très-*  
[rancunière!

MIGNOT, à Brutard.

Certes, pour un chef-d'œuvre éclos nouvellement,  
C'est une nouveauté qui date assurément...

PATRAQUE.

La pauvre vieille, au fait, doit être bien caduque...

GUANHUMARA.

Oh! l'on peut être jeune encor sous la perruque...  
Je suis vieille, il est vrai... j'ai trois cent cinquante  
[ans,  
Et je n'en ai pas moins pourtant toutes mes dents.

MIGNOT.

Trois cents!... vit-on jamais une telle existence...

GUANHUMARA.

Hein! c'est original.

BRUTARD.

Mais un peu trop, je pense.

GUANHUMARA.

Dans un burg nous vivons comme Mathusalem.

PATRAQUE.

Quand donc doit-on pour vous dire le *requiem*?

GUANHUMARA.

Oh! pas encor!... car tous, nous sommes forts et  
[braves;  
Vieux surtout... dans les burgs nous sommes tou-  
[jours graves.

BRUTARD.

Pour si longtemps dorer, malgré votre air méchant,  
On vous trouve à Paris bien bonne apparemment?

GUANHUMARA.

Moi! jesuis vieille, mais... bonne, oh! c'est autre  
[chose;  
Non! si fait cependant... vous parlez, je suppose,  
De mon talent? vrai Dieu! j'en ai terriblement,  
*Du plus solide acier, j'en puis faire un serment.*  
Autrement... avec moi l'on n'est pas à la noce,  
Mon vieux cœur endurci demande plaie et bosse...  
Hier encor sur quelqu'un voulant jeter un sort,  
*Je composais un philtre avec des os de mort!...*

MIGNOT.

Eh! eh!... c'est guilleret! le charmant caractère!...

PATRAQUE.

J'en ai la chair de poule...

GUANHUMARA.

Il produira, j'espère,  
Ici comme aux Français, un effet surprenant...

BRUTARD.

Ce ne sera, je crois, pas celui de l'aimant!...

GUANHUMARA.

Ah! si vous connaissiez l'affreuse, l'effroyable,  
La terrible, l'atroce, enfin l'épouvantable  
Catastrophe, hélas! dont, j'ai, comptant les in-  
[stants,  
Trois siècles souffert; oui! j'ai souffert tant de  
[temps!...

MIGNOT.

Elle vient de parler, si je l'ai bien saisie,  
En prose antique!...

BRUTARD.

Non; moderne poésie!

PATRAQUE.

A Brutard.

Je pense comme vous...

A Mignot.

Je suis de votre avis.

On dirait de la prose ou les vers se sont mis!

GUANHUMARA.

Oui, depuis trois cents ans, ma longue patience  
Ne désire, n'attend qu'une atroce vengeance...  
Je n'ai plus rien d'humain... à présent, c'est fini.  
*Oui, je ne sens plus rien dans mon cœur racorni,*  
*Je suis une statue... on m'a fait une niche...*  
Plusieurs même... pour moi, certe, on n'en est pas  
[chiche.  
Je n'en maigrissais pas, au contraire, à plaisir  
*J'engraisais trois cents ans de ce qui fait mai-*  
[grir.

BRUTARD.

Enfin, qu'ont de commun vos désirs de vengeance,  
Et ce qui nous procure ici votre présence?...  
Car je ne comprends rien du tout à ce trafic.



GUANHUMARA.

Vous n'y comprenez rien !... c'est comme le pu-  
[blie!...

Un jour de nos amis vit s'éclaircir la foule...  
Leur zèle avait, hélas ! gagné plus d'une ampoule ;  
Ils cédèrent la place au parterre ignorant,  
Qui du droit qu'à la porte il achète en entrant,  
Par une malhonnête et sibilante aubade  
Me rendra, je le crains, pour bien longtemps ma-  
[lade!...

BRUTARD.

Venez-vous à Poitiers chercher la faculté ?

GUANHUMARA.

Pour me venger, tu dois avoir l'habileté  
D'employer, en ces lieux, toute ton énergie  
A faire triompher ma vaste trilogie...  
Le public de province est peu fait au fracas,  
Je veux suer du sang, des pleurs... tu n'y verras  
Qued du feu... crois-moi, pour ce drame que j'admire  
Mes efforts vaudront bien ceux d'un hécatonchire!...

BRUTARD.

C'est peut-être fort beau... mais tout ce que j'en-  
[tends...

Un langage pareil, de pareils sentiments,  
*Ne me semblent à moi qu'affectation pure...*  
*Et ce n'est pas ainsi que parle la nature!...*

GUANHUMERA, avec dégoût.

Ah ! Dieu ! quels vers ! de qui ?...

BRUTARD.

De Molière.

GUANHUMERA.

Entre nous,

C'est plat, c'est rococo...

PATRAQUE, naïvement.

Je pense comme vous.

BRUTARD.

Malheureux !

MIGNOT, riant.

Ah ! ah ! ah ! Molière, quel délire !

Un génie immortel !

PATRAQUE.

C'est ce que je veux dire...

BRUTARD, à Guanhumara.

Enfin, par le jury toujours plein d'équité,  
Votre sort doit ici bientôt être arrêté.

AIR : Au rocher de Sainte-Avelle.

Mais croyez-moi, laissez là les annales  
De tous ces vieux peuples du nord ;  
Retournez aux Orientales,  
Là vous avez brillé d'abord ;  
Et si vos vœux trop téméraires  
N'obtiennent pas au théâtre le prix,  
Ayez recours, dans vos prières,  
A Notre-Dame de Paris !

Indiquant la gauche.

Veuillez attendre ici, jeune tricentenaire...

GUANHUMARA.

Pour moi que l'on décide ou craignez ma colère...

MIGNOT.

Des grands maîtres, pourtant, en suivant les  
[leçons...

GUANHUMARA, tragiquement en sortant.

Vos grands maîtres, mon cher, sont de vieux po-  
[lissons!...

Elle sort par la gauche.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté GUANHUMARA.

BRUTARD.

O ciel ! nous faire entendre un semblable blas-  
[phème !

MIGNOT.

Quelle gaillarde, oh ! oh !

PATRAQUE.

Je dois en être blême !

MIGNOT.

Ah ! ma foi, ce n'est pas avec ça que jamais,  
Mon pauvre directeur, vous complerez vos frais...

BRUTARD.

Non... l'espérer serait faire une erreur énorme ;  
Les chevaux qu'aujourd'hui j'ai mis à la réforme  
Conviendraient encor mieux...

MIGNOT.

Oui, car je ne crois pas  
Que vous soyez tenté par un genre si bas,  
Que vous veuilliez enfin jouer la parodie...

BRUTARD.

La parodie !... Eh ! mais, c'est une tragédie.

MIGNOT.

Ah bah !

PATRAQUE.

Bah !

BRUTARD.

Ces messieurs la comprennent ainsi !

Ritournelle en dehors.

MIGNOT.

J'entends encor quelqu'un...

PATRAQUE.

Ah ! c'est plus gai, ceci...

## SCÈNE VI.

BRUTARD, MIGNOT, PATRAQUE, ODETTE,  
CHARLES VI.

ODETTE, *chantant.*

L'automne s'envole si vite,  
Demain nous irons au réveil  
Voir sa dernière marguerite  
Fleurir sous son dernier soleil !

BRUTARD.

Quel est donc cet OEdipe avec cette Antigone ?

CHARLES, *récitatif.*

J'ai faim !

BRUTARD.

C'est Charles six !

MIGNOT.

C'est lui-même.

PATRAQUE.

En personne !

MIGNOT.

Vous nous aviez, je crois, annoncé seulement ?...

BRUTARD.

La tragédie... Eh ! mais c'en est une vraiment ;  
Mais lyrique, il est vrai !

PATRAQUE.

L'on y pleure en musique.

BRUTARD.

Sans doute Charles six est un sujet tragique ?

CHARLES, *récitatif.*

ODETTE, C'EST ICI QU'IL ME FALLAIT VENIR  
POUR QU'ON EUT DE MOI SOUVENIR.  
Où suis-je ?

ODETTE, *montrant Brutard.*

Chez monsieur !

BRUTARD.

Directeur d'une scène  
Qu'ont ruinée, hélas, vos opéras...

MIGNOT.

LA REINE

DE CHYPRE.

BRUTARD.

Moi, je veille ici sur les tombeaux  
Où sont ensevelis tant d'ouvrages nouveaux.

CHARLES, *récitatif.*

Tu veilleras sur moi !

ODETTE, à Charles.

Vous vivez !

CHARLES, *récitatif.*

Je végète.

Pour vivre bien longtemps je n'ai pas de recette ;  
Et bientôt l'on dira : Charles six est passé :

*Requiescat in pace !*

BRUTARD.

A notre espoir alors je doute qu'il réponde...

ODETTE.

Il vous enrichira ; consultez tout le monde...

CHARLES, *récitatif.*

Tout le monde m'oublie !...

ODETTE.

A grand bruit annoncé,

Il a paru...

CHARLES, *récitatif.*

D'où vient que le bruit a cessé ?...

BRUTARD.

Mais a-t-il des beautés ?

ODETTE.

Sans nombre : une chaumière,  
Un salon magnifique inondé de lumière ;  
Après, l'hôtel Saint-Paul ; puis non loin de Paris  
Un site, et pour bouquet la nef de Saint-Denis...

CHARLES, *récitatif.*

Où l'on enterre Charles six !

BRUTARD.

Mais après les décors, qu'avez-vous ?

ODETTE.

Un cortège,

Des chevaux : trois de plus que la Juive...

MIGNOT, *ironiquement.*

Un manège.

BRUTARD.

A votre Académie, en effet, j'oubliais  
Qu'à présent sans chevaux on ne marche jamais.

PATRAQUE.

C'est donc l'Académie équestre de musique ?

MIGNOT.

Si nous pouvions juger votre valeur lyrique ?...

PATRAQUE.

Par quelque échantillon !

BRUTARD.

Mais le ténor manquant...

ODETTE.

Il ne nous manque plus... oh ! non, le délinquant  
Par un arrêt récent, que vous devez connaître,  
Comme il chante fort bien... est tenu de paraître.

MIGNOT.

Sans chanter ?

ODETTE.

A peu près ; beaucoup moins que le roi.

PATRAQUE.

a basse ?

ODETTE.

Presque rien...

BRUTARD.

Qui donc chante alors ?

ODETTE.

Moi!

BRUTARD, à Odette.

Vous suffisez à tout par votre voix charmante...

CHARLES, *récitatif*. [chante;

Mais c'est pour m'endormir, que toujours elle

*Chantant.**Avec la douce chansonnette,**Qu'il aime tant,**Berce, berce, gentille Odette,**Ton vieil enfant.*ODETTE, *continuant le chant.*

Chaque jour Jeanne sur la plage

Donnait rendez-vous au beau page

*Qu'elle adorait.*

En attendant, Jeanne la blonde

Mélait sa voix au bruit de l'onde,

*Et murmurait.....**Pendant cet air, Charles, Brutard, Mignot et Patraque se sont endormis.*

ODETTE.

Eh! mais que vois-je? ici, tout le monde s'endort!  
S'endormir à nos chants, ah! vraiment c'est trop  
Quoi, sommeil général!... [fort!MIGNOT, *se frottant les yeux.*

Ah! que cet air est traître!

PATRAQUE, *de même.*L'air: *do do, l'enfant do*, vient de trouver son maître

BRUTARD.

AIR du *Partage de la richesse.*

Ceci, messieurs, pourtant vous représente

Le plus saillant morceau de l'opéra...

Nous voyons tromper notre attente...

MIGNOT.

Plus tard, sans doute il nous rappellera

D'Élazar la touchante harmonie.

PATRAQUE.

De Guido la romance et l'air.

BRUTARD.

Puissons-nous du même génie

Voir sortir encore un ÉCLAIR,

Voir briller un nouvel ÉCLAIR.

Mais enfin n'auriez-vous rien de plus amusant?

ODETTE.

De l'amusant chez nous... je vous trouve plaisant.

De l'histoire en musique...

BRUTARD.

Alors, et le poème

A-t-il de l'intérêt?...

ODETTE.

Beaucoup, le dauphin m'aime.

BRUTARD, *satisfait.*

Ah!

ODETTE.

Mais c'était gênant; cela dure fort peu...

BRUTARD.

Le drame pendant a quelque chose en jeu?

ODETTE.

En jeu? précisément, la scène est des plus belles..

Elle tire des cartes de sa poche et frappe sur l'épaulé  
du Roi pour le réveiller.

Hé! je ne chante plus!

CHARLES, *récitatif.**Mes cartes! ce sont elles!*

BRUTARD.

Hein!...

CHARLES.

*Bataille!*

ODETTE.

*Bataille!*

BRUTARD.

Eh! quoi! dans l'Opéra

L'on joue à la bataille?

ODETTE.

Oui, ce jeu vous plaira.

MIGNOT.

AIR: *Il me faudrait quitter l'empire.*

Quoi! le chantre des Messéniennes,

De Louis onze et de Faliéro,

Du Paria, des Vêpres siciliennes,

Perdre son temps à faire un libretto?

BRUTARD.

Mais il prépare un chef-d'œuvre nouveau,

Oui, délivré d'une tâche frivole,

Il va bientôt offrir à vos regards

Une œuvre grande...

MIGNOT.

Alors point de retards,

Pour que ses vers soient de la bonne école.

PATRAQUE.

Oui, de l'École des Vieillards.

ENSEMBLE, *reprenant.*

Oui, de l'École des Vieillards.

PATRAQUE.

Moi, je la cultivais quand j'étais en nourrice,

La bataille...

MIGNOT.

Passons...

BRUTARD.

N'avez-vous rien qui puisse

Aux désirs du public offrir d'autres appas?

Dites?

Un silence.

MIGNOT.

Parlez!

PATRAQUE.

Parlez!

CHARLES, *récitatif.*

LES MORTS NE PARLENT PAS!...

BRUTARD, *avec humeur.*

Il suffit, nous pouvons juger en connaissance

De cause...

ODETTE.

Avec nous vite il faut faire alliance,

Montjoie et Saint-Denis!... à nous ayez recours,

Et nous vaincrons.

CHARLES.

*Sonnez, clairons!*

ODETTE.

*Battez, tambours!*



ODETTE et CHARLES.  
*Guerre aux tyrans ! jamais en France,  
 Jamais l'Anglais ne régnera.*

Ils sortent.

## SCÈNE VII.

BRUTARD, MIGNOT, PATRAQUE.

BRUTARD.

O Wéber, Rossini !

PATRAQUE.

De l'histoire en musique !...

MIGNOT.

Et pour dixième muse enfin... la politique.

BRUTARD.

Ah ! vraiment je commence à me désespérer ;  
 Voilà ce que Paris est contraint d'admirer !  
 Toujours l'ennui, malgré cette pompe éclatante...

MIGNOT.

Et vos cent francs de frais iront à cent cinquante.

PATRAQUE.

Sans rapporter deux sous.

BRUTARD.

A quel saint me vouer ?

Si le reste est ainsi, que faudra-t-il jouer ?

PATRAQUE.

Mais si l'on essayait de quelque chansonnette ?...

MIGNOT.

Ah ! bon ! des lon lan la, flons, flons et larirette.

PATRAQUE.

Non... de ces chansons... là... que récemment encor  
 Chantaient partout messieurs Achard et Levassor.  
 Ça fait patienter, attendre un grand ouvrage...

MIGNOT.

Et souvent le remplace avec quelque avantage..

BRUTARD.

De Masini, Bérat, ou Loïsa Puget

Les chants ont de la grâce, une gaité qui plaît,  
 Et valent parfois mieux que tant d'œuvres qu'on  
 Je redoute surtout la musique savante, [vante !  
 La mélodie est tout : pour l'algèbre, merci !  
 Wéber était savant, Mozart l'était aussi,  
 Mais du moins ils chantaient, et sans la mélodie  
 Les plus savants accords laissent l'âme engourdie.

MIGNOT.

Etle corps !... le plain chant du seigneur Charles six  
 A jeté la torpeur sur mes sens indécis,  
 Et d'un spleen musical je redoute une atteinte...

PATRAQUE.

J'ai cru de Fualdès entendre la complainte...

BRUTARD.

Air : *Oui, le plus souvent* (Thomas le Rageur).

Ah ! bien rarement

A l'Opéra le chanteur chante ;

C'est un instrument

Qui dans l'orchestre fait le chant ;

Et le plus souvent

Loin que ce chanteur nous enchante ,

Le bruit du métal

Nous engourdit et nous fait mal.

Ce n'est pas ainsi

Que Gluck, Sacchini,

Dalayrac, Grétry ,  
 Jadis employaient l'harmonie.  
 De la mélodie  
 Subissant les lois ,  
 Cor, trombonne, haut-bois ,  
 Sans l'éteindre appuyaient la voix  
 De Robert, la Muette,  
 Favorite, comte Ory ,  
 De la Juive on répète  
 Plus d'un air favori ;  
 Car le chant de leur lyre  
 Tombe comme du ciel ,  
 C'est ainsi qu'on admire  
 Un chef-d'œuvre immortel ,  
 Notre Guillaume Tell !  
 Bref, privé de chant ,  
 Un accord savant  
 Nous endort souvent ;  
 Mais dès qu'il..... chante,  
 Il nous enchante.  
 Suivant ma leçon ,  
 Un jeune Amphion  
 Doit, avec raison ,  
 Plaire au public, ou sinon.....  
 Non.

Par bonheur, pour finir tous leurs charivaris,  
 Rossini vient, dit-on, d'arriver à Paris !...  
 Allons... ayons encore un peu de patience,  
 Mais si je vois toujours tromper mon espérance,  
 Que deviendrai-je alors ?...

L'orchestre joue l'air : *O ma tendre musette !*

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JUDITH, HOLOPHERNE.

MIGNOT.

Qui nous arrive là ?

HOLOPHERNE.

Messieurs, salut à vous, voici Judith.

JUDITH.

Voilà

Tityre, Corydon, Mélébée, Holopherne.

BRUTARD.

Hein ?

MIGNOT.

Tityre ?

HOLOPHERNE.

Oui, messieurs, c'est un prénom moderne.

BRUTARD.

Il est bien pastoral !

MIGNOT.

J'aimerais mieux Médor...

PATRAQUE.

Ça rimerait au grand Nabuchodonosor.

HOLOPHERNE.

Ces noms conviennent bien à mon doux caractère.  
 J'étais un tigre, mais, grâce au dieu de Cythère,  
 LE TIGRE RUGISSANT, DU DÉSERT DESCENDU ,  
*Ne sait plus que bêler comme un agneau perdu !*  
 Oh ! j'envie, en leur sort, les rois de Bergerie ;

Auprès de leur Phylis, couchés dans la prairie,  
*Ils passent leurs beaux jours à compter leurs*

[troupeaux,

A les compter encore, au son des chalumeaux...

ET QUAND LA GERBE EST LOURDE ET LA VIGNE ABON-

[DANTE,

ILS COURONNENT DE LIS LEUR TÊTE INDÉPENDANTE;

Oh! n'est-ce pas, Judith, que nos jours seraient

[beaux

Si nous les passions tous à compter nos troupeaux!

JUDITH.

Oui, l'occupation serait charmante et neuve,

Mais j'en ai peu le temps, seigneur, car je suis

[veuve;

Et je ne connais pas de passe-temps plus doux

Que d'arroser de pleurs le tombeau d'un époux.

Depuis trois ans entiers, je larmoie à toute heure,

Je pleure le matin, quand vient le soir je pleure,

*Et me poudrant le front de cendres tous les jours,*

MA GLOIRE EST DE PLEURER, ET DE PLEURER TOUJOURS.

*Vous pouvez détourner les fleuves dans leurs*

[courses;

*Couper les aqueducs, tarir encor les sources;*

*Mais rien n'arrêtera le torrent de mes pleurs,*

*Et vous ne pourrez pas mettre à sec mes douleurs!*

PATRAQUE, sanglotant.

Ah! cela m'attendrit!

MIGNOT.

Moi, cela me fait rire!

BRUTARD.

Une pleureuse avec un berger qui soupire...

JUDITH.

Vous me voyez ici sous mes habits de deuil,

J'en mets de bien plus beaux pour lui donner dans

[l'œil.

MIGNOT.

Vraiment, nous le savons, car chacun le répète,

Vous brillez dans Judith... du moins par la toilette.

JUDITH.

Il le fallait!

BRUTARD.

Pourtant je ne reconnais pas

Le farouche guerrier, vivant dans les combats,

Qui, terrible au milieu des larmes, du pillage,

Allait semant partout la mort et le carnage;

Qui n'aimait que le sang, et dont le bras cruel

Eût voulu massacrer le dernier d'Israël!

HOLOPHERNE.

Las! à d'autres appas je me suis laissé prendre;

Je voyage à présent sur la carte du Tendre;

Je vais de *petits soins* jusqu'à *petits soupirs*;

Mon batelet descend *le fleuve des désirs*;

Du doux pays d'Amour je parcours la montagne,

Je parcours le vallon... et je bats la campagne!

BRUTARD, vivement.

Oh! oui!

MIGNOT, ricanant.

Ça sent un peu son hôtel Rambouillet!

BRUTARD.

Peindre Caton galant et Brutus dameret...

Ce vers du vieux Boileau...

PATRAQUE.

Bien justements'applique...

MIGNOT, à Holopherne.

Vous donneriez beau jeu chez nous à la critique...

BRUTARD.

*Et des rires moqueurs vous poursuivraient tou-*  
[jours.

JUDITH.

OH! L'ON NE RIRA PAS, SEIGNEUR, DE NOS AMOURS!...

HOLOPHERNE.

Non... car je suis si fier d'avoir fait sa conquête,

Et je l'aime à tel point... que j'en perdrai la tête!

A Judith

Tu l'as promis, Judith, à minuit moins un quart,

Tu viendras dans ma tente...

JUDITH, à part.

Avec un tranchelard!

HOLOPHERNE.

Oh! oui... tu me fais bien une promesse en forme,

Oui, tu ne me dis pas: Va m'attendre sous l'orme;

Oh! d'avance en mon cœur quel doux trémousse-

FÉLICITÉ CRUELLE! ADORABLE TOURMENT! [ment!

Je t'attends... tu viendras... Quand on attend sa

[belle...

Sous sa tente... tu sais que l'attente est cruelle!...

MIGNOT.

C'est peut-être charmant!

PATRAQUE.

Moi je trouve au surplus

Que Judith parle peu...

JUDITH.

Je n'en pense pas plus!

HOLOPHERNE.

C'était fort difficile à faire en dialogues...

Voilà pourquoi Judith n'a que des monologues.

JUDITH.

Pour jaser davantage avec ce débauché,

Il me faudrait mentir... *mentir est un péché!*...

Mes regards ont suffi... L'amour en lui s'éveille...

Je suis seule!... Holopherne en sa tente sommeille...

Le malheureux, qui m'aime et qui s'en va dormir...

C'est gracieux! attends, petit, tu vas périr!

C'est bien!... loin de sa couche il a mis sa veil-

[leuse...

Je vois sur les rideaux une lame... fameuse...

Oui, c'est un sabre... allons lui transpercer le flanc

Ou lui couper le cou!... faut-il qu'il soit si blanc!...

Frapper un si bel homme! où donc est ma colère?

Est-ce que par hasard il aurait su me plaire!...

*Holopherne me plaire! il m'aime... eh bien, après?*

*J'en ferais mon amant, démons! je l'aimerais...*

N'ai-je pas un mari dans le royaume sombre?

Il est mort! mais je suis l'épouse de son ombre?

*Et déjà dans sa tombe il a dû murmurer*

*De ne m'avoir pas vue accourir pour pleurer!*

Vite, il faut couper court... de la nuit je profite,

Je surprends le tyran, st!" je le décapite!...

Puis je cours me montrer...

BRUTARD, vivement.

Hein! sa tête à la main?

JUDITH.

Oh! non pas, je suis femme et j'ai le goût trop sain,  
Apollon m'a bercée, et de gloire nourrie,  
Ma muse, encore enfant, célébrait la patrie!

BRUTARD, *galamment*.

Chantez pour la patrie; et l'on applaudira,  
Quant à la tragédie....

JUDITH.

Un refus!

HOLOPHERNE, *avec force*.

L'on verra!

BRUTARD.

Ah! vous avez, Judith, bien une autre puissance...

Air : *C'était Renaud*.

Vous qui rénez à bon droit sur les cœurs,  
Du cœur encor chantez-nous les tristesses...  
Dans vos romans, ou touchants ou moqueurs,  
De votre esprit prodiguez les richesses...  
En vers charmants, comme vous l'avez fait,  
De la beauté retracez-nous l'image,  
Car, là du moins, vous avez l'avantage  
De posséder votre sujet,  
Vous possédez si bien votre sujet!...

JUDITH.

Vous êtes galant, bon! alors j'ai confiance.

Elle sort avec Holopherne.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES *excepté* JUDITH et HOLOPHERNE,  
*puis* SIXTE LE TAQUIN et ÉCUYERS *en dehors*.

BRUTARD, *hors de lui*.

Oh! ma foi... je ne sais quel sera votre arrêt!  
Mais pour moi plus d'espoir... à présent tout a fait  
Ma tête s'égaré; oui... j'avais raison de dire  
Que l'art était perdu par un fatal délire...  
Faut-il donc pour charmer et l'oreille et les yeux  
Ne montrer qu'un spectacle ou fade ou mons-  
[trueux?

Les grands maîtres, Corneille, et Racine, et Vol-  
[taire,

Au public connaissaient mieux le secret de plaire.  
Toujours simples et clairs, mais avec dignité;  
Leur bannière portait : Nature et Vérité!

MIGNOT.

Et nos auteurs, au bain, il faut que je le dise,  
Ou chez les confiseurs, vont prendre leur devise!

PATRAQUE.

C'est tout sucre, ou tout fiel!

BRUTARD.

Mais ce qu'ils ont fait, eux!...

Le changement en mal, je ne puis donc en mieux  
Le faire... Ce projet dont j'étais idolâtre,  
De réhabiliter le bon goût au théâtre,  
Il faut y renoncer!...

SIXTE, *en dehors*.

Je n'entrerais pas, moi!...

MIGNOT.

Serait-ce?

BRUTARD.

Non!

MIGNOT.

Alors, quel est ce bruit?

PATRAQUE.

Pourquoi?

BRUTARD.

Ne vous effrayez pas de ces forfanteries...

J'ai voulu sans pitié purger les écuries...

Et j'ai dû commencer par Sixte le Taquin,

Centaure du grand drame, et surtout libertin...

SIXTE, *toujours en dehors*.

Ou par force ou par ruse, oh! je dois dans la place  
Pénétrer à l'instant...

MIGNOT.

Grand dieu!

PATRAQUE.

Mon sang se glace!

SIXTE.

Ou bien je brûlerai la maison, s'il le faut...

BRUTARD, *à Mignot*.

Ne craignez rien, elle est assurée...

SIXTE et les ÉCUYERS *en dehors*.

A l'assaut!

ENSEMBLE.

Air : *J'aime le tapage*. (Fol.-Dram. Mère Godichon.)

Faisons grand tapage,

Et que ce roi des fous

Tombe sous nos coups.

Oui, dans notre rage, (*ter.*)

Malgré tous ses efforts,

Soyons les plus forts.

BRUTARD.

Je ris du tapage;

Ici, le roi des fous

Craint peu leur courroux.

Je brave leur rage,

Et contre eux, mes efforts

Seront les plus forts.

MIGNOT et PATRAQUE.

O ciel! quel tapage!

Faut-il de leur courroux

Supporter les coups?

Malgré mon courage,

Je crains que leurs efforts

Ne soient les plus forts.

MIGNOT.

Ah! je n'entends plus rien...

BRUTARD.

Il ont fui, les rebelles.

PATRAQUE.

Ils sont peut-être allés requérir des échelles.

BRUTARD.

Que m'importe après tout... ce n'est pas eux vrai-  
[ment

Que je dois redouter en un pareil moment;

Je les brave! Une idée, hélas! plus importune

Cause mon désespoir... la gloire, la fortune,

Sans retour désormais s'engloutissent pour moi,

Et je veux...

PATRAQUE.

Calmez-vous; voici quelqu'un, je croi.

MIGNOT.

Serait-ce par hasard la belle la Vallière

Avec Louis quatorze et notre ami Molière?



BRUTARD.

Non... malgré de beaux vers, déjà presque épuisés,  
Ils s'en vont doucement vers le CAMP DES CROISÉS.  
PATRAQUE, *indiquant Lucrèce qui entre.*  
Une dame!...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LUCRÈCE.

BRUTARD, *furieux.*

Vient-elle augmenter ma détresse?

Je n'espère plus rien...

MIGNOT, *à Lucrèce.*

On vous nomme?

LUCRÈCE.

Lucrèce!

BRUTARD, *épouvanté.*

Lucrèce Borgia?

LUCRÈCE.

Messieurs, calmez-vous... non!

Nous n'avons, grâce au ciel, de commun que le  
Moi, simple tragédie... [nom,

MIGNOT.

Oh! la liste est complète,  
Par nous la tragédie est mise à la retraite...

PATRAQUE.

Pourquoi donc? à quinze ans j'en ai fait une, moi;  
Un Vercingetorix, c'était gentil, ma foi...

BRUTARD, *à Lucrèce, avec exaltation.*

Et que me voulez-vous? osez-vous bien prétendre  
A vous faire accueillir?...

MIGNOT, *à Brutard.*

Il ne faut point l'entendre...

BRUTARD.

L'écouter un instant!... je serais vraiment fou...  
MIGNOT.

L'œuvre d'un inconnu...

PATRAQUE.

Venant on ne sait d'où?

BRUTARD.

Et Romaine encore!

LUCRÈCE.

Oui, je suis cette Romaine

*Qui demeurait chez elle et filait de la laine,*  
Ne pensant qu'à revoir mon époux, car pour moi  
Le travail fut toujours une règle, une loi;  
LA VERTU QUI CONVIENT AUX MÈRES DE FAMILLE,  
C'EST D'ÊTRE LA PREMIÈRE A MANIER L'AIGUILLE,  
LA PLUS INDUSTRIEUSE A FILER LA TOISON,  
A PRÉPARER L'HABIT PROPRE A CHAQUE SAISON;  
AFIN QUE REVENANT AU FOYER DOMESTIQUE  
LE GUERRIER PUISSE METTRE UNE BLANCHE TUNIQUE;  
ET RENDRE GRACE AUX DIEUX DE TROUVER SUR LE

[SEUIL

UNE FEMME SOIGNEUSE ET QUI LUI FASSE ACCUEIL!

BRUTARD, *stupéfait.*

Je ne puis m'expliquer... Où suis-je donc? qu'en-  
[tends-je?

Ce langage sur moi fait un effet... étrange...

Ces vers harmonieux... Oh! je suis insensé,

Je veux rendre au théâtre un éclat effacé...

Et lorsque cette femme... à peine elle débute,

Et je trouve... hein, messieurs, suis-je pas une  
[brute?

LUCRÈCE.

Non, non, votre projet... j'ai pu l'approfondir...  
Non! vous n'êtes point fou, si vous voulez bannir  
*Le drame sans idée et le style sans âme.*

PEUT-ÊTRE EN CE MOMENT QUELQUE CHOSE SE TRAME;  
ON EST SUR LA LIMITE, ET C'EST L'INSTANT PRÉCIS  
DE POUSSER EN AVANT CEUX QUI SONT INDÉCIS.

BRUTARD, *étonné.*

Décidément c'est bien...

MIGNOT.

Eh! vraiment, il me semble...

PATRAQUE.

Je pense comme vous, ce qu'elle a dit ressemble  
A Vercingetorix, de loin...

BRUTARD, *à Lucrèce.*

C'est différent...

Si vous parlez ainsi?... le drame se mourant,  
Il se peut qu'en effet...

MIGNOT.

L'autel de Melpomène...  
Peut-être se relève

LUCRÈCE, *d'un ton inspiré.*

Oui, si j'en crois mon rêve!

MIGNOT.

Un rêve! Eh bien, voyons, par vous qu'il soit narré.

PATRAQUE.

J'ai le *Songiana*, je vous l'expliquerai!

BRUTARD.

Parlez!

LUCRÈCE.

Je me trouvais dans une immense ville...  
Dans un lointain théâtre... hélas! souvent tran-  
[quille!

Hélas! souvent fermé!... la foule enrahaissait  
La salle ce jour-là; le public s'y pressait,  
Assiégeant les couloirs. — Loges et galeries,  
Trop larges autrefois, paraissaient amoindries...  
MAIS POUR DONNER ACCÈS AU FLOT TOUJOURS CROIS-

[SANT,

L'ENCEINTE DU THÉÂTRE ALLAIT S'ÉLARGISSANT.

Je restais là, craintive et de tous inconnue,

Du fond de ma province, obscurément venue;

Modeste, j'attendais... quand, soudain, brusque-  
[ment,

Exposée aux regards sans que l'on sût comment,  
Sur le théâtre, moi! je me vis transportée...

J'étais l'œuvre promise à la foule agitée.

*Puis tout à coup je vois un monstre dévorant,*  
*On l'appelait le Drame! il s'avance en jurant...*

Et traînant les lambeaux, dérobés à cœur-joie,

A Shakspeare, à Schiller, dont il a fait sa proie.

*Il parla; son discours impudique et glacé,**Révoltait mon honneur affreusement blessé...**Les mots se hérissaient dans son langage vide,**Et le vrai s'étranglait dans son gosier aride.**J'étais fixe d'horreur... il cherche à m'entraîner,**Comme je résistais il veut m'assassiner!...**Alors il m'enveloppe, il me presse, il m'obsède,**Sa bonne dague au poing, sa lame de Tolède...**Il fixe sur mes yeux ses yeux, pâles flambeaux,*

*Me soufflant une odeur de bague et de tombeaux;  
 Son rire, savourant l'espoir de la blessure,  
 Sur mon œuvre, envieux, médite sa morsure...  
 Mais soudain il tomba... car de mon assassin  
 La bonne lame avait percé le propre sein...  
 Et prodige nouveau ! la simple poésie,  
 Qui coulait de mon cœur sur la foule saisie,  
 ENFANTAIT EN TOMBANT DE NOMBREUX BATAILLONS  
 PLUS SERRÉS QU'ON NE VOIT LE BLÉ DANS LES SILLONS;  
 Et tous ces réacteurs, dont j'ai droit d'être fière,  
 Portaient en lettres d'or sur leur jeune bannière  
 Au lieu du faux, du laid, du vide et de l'horreur,  
 Ces nobles lois de l'art : la pitié, la terreur !*

BRUTARD.

Bravo ! je vous engage... et dès ce jour, j'espère  
 Enfin pour mon théâtre un destin plus prospère ;  
 Oui, Poitiers, des Romains l'antique *Pictavum*,  
 Va, grâce à vous, pouvoir chanter un *Te Deum*.

LUCRÈCE.

M'offrit-on les honneurs d'une plus haute scène,  
 Si l'on m'accueille ici, ma parole m'enchaîne ;  
 Et puisque votre ville avait un nom romain,  
 La place de Lucrèce est au pays latin.

MIGNOT.

Par malheur, c'est trop simple ; et sans un peu de  
 [ banque... ]

BRUTARD.

Mais ici des journaux la réclame nous manque.

PATRAQUE.

Oh ! nous ferons mousser,

MIGNOT.

Avec art préparé,  
 Si par quelque scandale on pouvait...

SIXTE, en dehors, avec force.

J'entrerais.

BRUTARD, bas.

Attendez... ce scandale... ah ! le voici, peut-être.  
 Ils se tiennent à l'écart, à droite.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, SIXTE EN ROMAIN (*bottes à l'écuyère*).

SIXTE, entrant par la croisée.

Ils avaient oublié de fermer la fenêtre....  
 C'est Lucrèce ! allons, hop !

LUCRÈCE.

A moi, mon directeur !

SIXTE.

Lui ! ne l'écoutez pas.

LUCRÈCE.

Comment ?

SIXTE.

C'est un farceur !

Il va fermer boutique... Entrepreneur plus sage,  
 Je le remplace, moi ; venez, je vous engage.  
 Laissez la tragédie à son destin fatal,  
 Vous jouerez avec moi le grand drame... à cheval !  
 La place la plus haute à vos vœux est promise ;  
 Lucrèce, venez donc !... Puisque de l'entreprise  
 Je suis roi, vous serez, ainsi que de mon cœur,  
 Meine...

LUCRÈCE.

Je serai, moi, fidèle au directeur.

JE VOUS LAISSAI PARLER... ME REFUSANT A CROIRE  
 Qu'on poussât jusqu'au bout une trame aussi  
 [ noire... ]

Qu'un artiste, fût-il un cavalier complet,  
 Vint de son directeur débaucher un sujet.  
 Il est meilleur que vous ; car de vous il diffère  
 EN CE QU'IL N'EUT PAS FAIT CE QUE VOUS OSEZ FAIRE...  
 Mais je vous ai compris, seigneur, votre moyen  
 N'est que d'un saltimbanque et non d'un comédien ;  
 IL VAUT MIEUX CORRIGER LES MŒURS QUE LES COR-

[ ROMPRE... ]

Avec mon directeur, non, je ne dois pas rompre...  
 Et mon cœur, de remords loin d'être combattu,  
 Veut bien être à cheval... mais c'est sur la vertu !  
 Adieu !

SIXTE.

Vous me fuyez...

LUCRÈCE.

JE FUIS UNE AUTRE INSULTE !

SIXTE.

Je jure par l'honneur...

LUCRÈCE.

VOUS EN SOUILLEZ LE CULTE !

SIXTE.

PAR MON AMOUR !

LUCRÈCE.

ASSEZ !... PLUS UN MOT LA-DESSUS.

SIXTE.

CRAIGNEZ MON DÉSESPOIR...

LUCRÈCE.

JE CRAINS LA HONTE PLUS !

SIXTE.

La réponse n'est pas des plus harmonieuses !...  
 Mais je sens dans mon cœur des flammes furieuses.  
 En vain vous reculez les bornes du désir ;  
 Car vous êtes ma proie, et je veux la saisir...  
 Les Romains, dont, hélas, je n'offre que l'écorce,  
 N'ont-ils pas demandé des hymens à la force ?  
 Sur mon dos leur habit si noblement porté  
 FAIT DE L'AUDACE EN MOI COULER L'HÉRÉDITÉ !  
 Et c'en est fait, vengeur d'une bien juste haine,  
 Je deviens Sabin, moi, j'enlève une Romaine.

LUCRÈCE.

Au secours !

Elle chancelle et tombe sur un fauteuil.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, HOLOPHERNE, CHARLES VI,  
 ÉCUYERS, AMATEURS.  
 CHOEUR.

AIR des Brodequins de Lise.

Pourquoi donc ce vacarme,  
 Et d'où viennent ces cris ?  
 Dans ces lieux en alarme  
 Un crime est-il commis ?

BRUTARD, repoussant Sixte.

Voilà donc les coupables excès  
 Dont le drame toujours compose ses succès !  
 A part.  
 Il manquait un scandale, et ceci nous l'amène...



C'est de l'or. En avant la harangue romaine!

Haut, se posant.

Oui, le drame bâtarde, envieux et jaloux...

Est l'auteur du forfait, je reconnais ses coups!

*Rappelez-vous, Romains, comme dès son jeune âge*

*Il s'est de crime en crime élevé par étage!*

*Vous avez devant vous vu toute sa noirceur.*

*Tantôt lâche assassin, tantôt empoisonneur,*

*Immoral, débauché, vil brigand ou faussaire...*

*Nous en a-t-il aussi donné de l'adultère!*

*Il a même voulu dans ses goûts monstrueux,*

*Variant nos plaisirs, se faire incestueux!*

ET NE S'EST PAS LASSÉ QUE SA MARCHÉ INTRÉPIDE

N'ÉUT PAR DELA LE MEURTRE ATTEINT LE PARRICIDE!...

Et quand pour rafraîchir les esprits et les cœurs

Du spectacle hideux de toutes ces horreurs,

Noble, énergique et pure une œuvre se présente,

Qui retrace à la fois à la race présente

Les antiques beautés et les nouveaux progrès,

Faut-il à ses efforts envier le succès?

Non.

A Mignot et aux autres Amateurs.

Vous tous avec moi l'avez étudiée...

Vous tous ainsi que moi l'avez appréciée...

Jurez donc ici, tous, comme je l'ai juré,

Qu'au vrai beau le retour si longtemps désiré

Commence dès ce jour!... Et toi, lève la tête,

Lucrèce, et nous écoute! Ici chacun te fête;

Chacun, rempli d'espoir, jure de soutenir,

De conduire tes pas vers un noble avenir...

TOUS.

Oui, nous le jurons tous!

MIGNOT, montrant *Lucrèce*.

Elle revient....

LUCRÈCE, se levant.

Où suis-je?

Cette foule accourue! est-ce un nouveau prestige?

Est-ce mon rêve encor? là bas je le revois...

Oui, c'est le monstre!...

Montrant *Sixte*.

PATRAQUE.

Elle est somnambule, je crois!

LUCRÈCE.

Silence! Entendez-vous cette voix éclatante?

C'est la muse tragique! Elle accourt triomphante...

Elle parle! écoutez : *Loin de moi ces bourreaux...*

*L'adultère, le baigne et ces hideux tableaux...*

*Il faut à mon autel une plus digne offrande;*

*Et, le goût renaissant, la scène sera grande!*

Melpomène se tait!... et le drame... voyez!...

Sixte s'agenouille.

Avouant sa défaite, il se courbe à mes pieds...

*Et je me trouve, moi, sur l'autel élevée!*

BRUTARD.

Oui! du monstre je vois la carrière achevée...

QUINZE ANS IL OPPRIMA! QUINZE ANS ON LE SOUFFRIT!

*Mais Lucrèce paraît, et ce jour il périt!*

HOLOPERNE.

Moi, j'aime mieux Judith!...

CHARLES VI, *récitatif*.

Et moi, ma douce Odette!

PATRAQUE, *à part*, se frottant les mains.

Mon Vercingetorix va sur une roulette

Arriver....

SIXTE, *à Lucrèce*.

Vous avez des flatteurs, n'allez pas

Vous endormir, ma belle, après vos premiers pas...

Pour dormir attendez, un jour, l'académie...

LUCRÈCE.

Sans orgueil, et docile à la critique amie,

De l'œuvre commencée accomplissant ma part,

J'espère concourir à régénérer l'art!

BRUTARD.

Et d'Augias, bientôt avec soin balayées,

Les étables seront tout à fait nettoyées!

CHOEUR.

AIR : *Chœur de Charles VI*.

POUSSONS LE CRI DE DÉLIVRANCE

ET LA VICTOIRE Y RÉPONDRA.

*Gloire aux beaux vers, JAMAIS EN FRANCE*

*Le mauvais goût NE RÉGNERA.*

LUCRÈCE, au Public\*.

AIR des *Blouses*.

Oui, désormais conservons l'espérance

Que nous en donne un glorieux essai,

La vérité sur le théâtre en France

Va revenir, rien n'est beau que le vrai!

Abandonnons tous ces drames funèbres

Suant le crime, et de meurtres sanglants:

Dans un chaos d'horreur et de ténèbres

La scène, hélas! a gémi trop longtemps!...

Et ces romans, effroyable mystère,

Qui, chaque jour, dans de graves débats,

Osent mêler au français de Voltaire

Le vil jargon que parlent... les forcés!

Nous reverrons l'aimable vaudeville

Vif et joyeux, qui pour être piquant

N'emprunte pas le secours trop facile

Des cachuchas que l'on nomme... autrement.

La mélodie, admirée à la ronde

Régnera seule, et tous nos opéras

Sauront prouver que l'on peut dans le monde

Faire du bruit sans faire... du fracas!

Vous, grands acteurs charlatans, chez qui brille

Un naturel trop souvent affecté,

Vous n'irez plus, comme on cherche une aiguille,

Trop loin, trop bas chercher la vérité....

En détournant du drame de la veille.

Déjà *Lucrèce*, éclairant l'horizon,

Nous ramena vers Racine et Corneille...

Après l'orgie ainsi vient la raison!

Et vous, messieurs, dans une œuvre légère

Quand nous voulons piquer, mais non blesser...

Nous épargnant une critique austère,

Si vous daignez pour nous vous prononcer,

Nous garderons désormais l'espérance

Que nous en donne un glorieux essai,

La vérité sur le théâtre en France

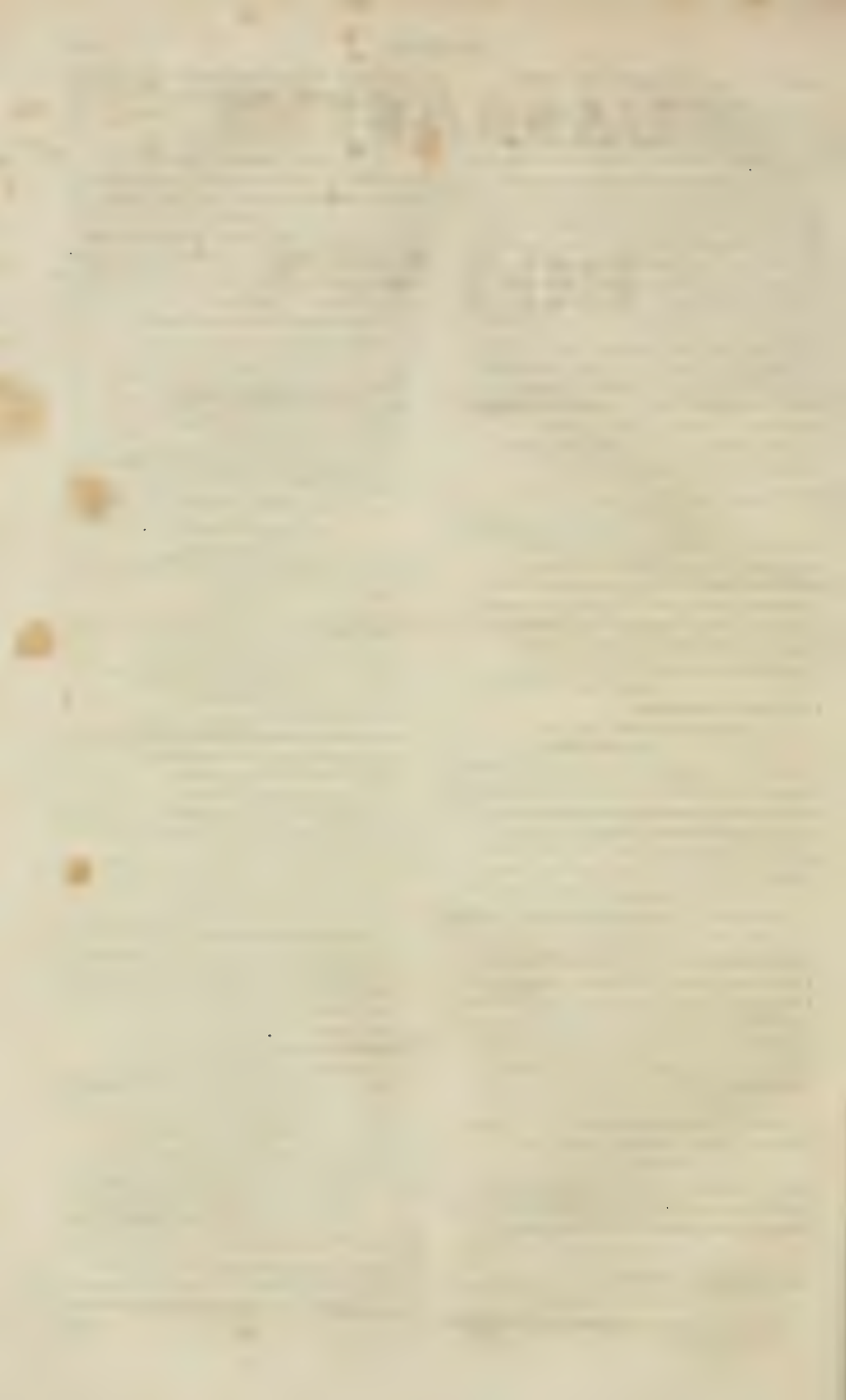
Va revenir, rien n'est beau que le vrai!

REPRISE GÉNÉRALE DES QUATRE DERNIERS VERS.

Nous garderons, etc.

\* Passé à la représentation.





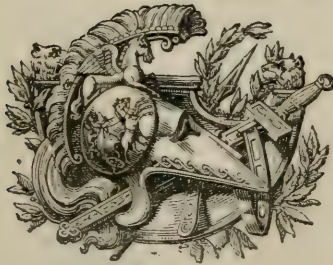
**L'ASSASSIN**  
**BOYVIN,**  
**OU L'AVOCAT STAGIAIRE,**

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

**M. LÉCOSSE.**

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,  
LE 3 JUIN 1843.



PARIS,

TRESSE, Libraire, Palais-Royal. | MARCHANT, boul. St-Martin, 12.

ET AU FOYER DU GYMNASÉ.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

|                                                            |                                 |
|------------------------------------------------------------|---------------------------------|
| M <sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, propriétaire.....            | M <sup>lle</sup> JULIENNE.      |
| AMANDA, sa nièce.....;                                     | M <sup>lle</sup> CÉLINE VALLÉE. |
| HENRI, son neveu, et cousin d'Amanda.....                  | M. NUMA.                        |
| LÉON, amant d'Amanda.....                                  | M. JULES LUGUET.                |
| BIDOUX, vieux rentier.....                                 | M. RÉBARD.                      |
| CHARLOTTE, domestique de M <sup>me</sup> d'Herbinière..... | M <sup>lle</sup> DÉSIREE.       |
| UN GENDARME.....                                           | M. BORDIER.                     |

*La scène se passe dans la maison de campagne de M<sup>me</sup> d'Herbinière, aux portes de Moulins.*



# L'ASSASSIN DE BOYVIN

OU

## L'AVOCAT STAGIAIRE.

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée. Porte d'entrée au fond ; portes latérales. Une fenêtre. Une table à ouvrage.

### SCÈNE PREMIÈRE.

AMANDA, CHARLOTTE.

AMANDA, à la porte du fond, qu'elle tient entr'ouverte. Charlotte... Charlotte.

CHARLOTTE, arrivant. Quoique vous v'lez, mamselle ?

AMANDA. Pas si haut donc !... Le journal est-il arrivé ?

CHARLOTTE. La Gazette de Moulins... la v'là !

AMANDA. Donne donc vite !... Ma tante n'est pas encore levée ?

CHARLOTTE, le lui donnant. Non, mamselle. Mais ne déchirez pas la bande, madame me gronderait ; elle aime tant à lire son journal la première !

AMANDA. Sois tranquille... ma tante n'en saura rien. (*Elle enlève la bande.*) Voyons !...

Elle parcourt vivement.

CHARLOTTE. Quoi donc qui vous intéresse tant dans le journal, mamselle ?... Ah ! que je suis bête !... C'est sûrement la grande affaire qui occupe tout le monde à Moulins et dans les environs... un crime atroce. En parle-t-on, mamselle, de l'assassin de Boyvin ?

AMANDA, lisant toujours. Oui, oui.

CHARLOTTE. Et a-t-on retrouvé sa femme à monsieur Boyvin, mamselle ?

AMANDA, lisant. Non, pas encore.

CHARLOTTE, à elle-même. En v'là une femme légère ! et pourtant elle est deux fois grosse comme madame !... Eh ben, ça n'empêche pas que l'autre jour on disait chez

l'épicière que mame Boyvin avait eu tant de soupirants avant son mariage, qu'elle en a conservé l'habitude après. Dernièrement on parlait d'un serpent du 34<sup>m</sup> de ligne, qui est parti pour Clermont il y a huit jours... et à présent il paraît qu'il lui en faut des jeunes aussi, car on dit que l'assassin de Boyvin n'a pas plus de vingt-six ans !... Pauvre jeune homme ! risquer sa vie par amour !...

AMANDA. Comment ! tout le monde croit donc que c'est par amour !... On peut penser que c'est pour madame Boyvin... et que ce jeune homme est réellement coupable !

CHARLOTTE. Mais c'est sûr, puisqu'on l'a pris en se sauvant.

AMANDA. Ce n'est pas une raison.

CHARLOTTE. Pourquoi qu'il se sauvait alors ? Si vous entendiez le garde champêtre ! il en défile, celui-là ! et il dit que s'il était la justice... Mais c'est mame d'Herbinière, vot' tante, qui va être heureuse !... Vous me direz, la femme d'un ancien juge... un procès au criminel... quand elle ne manque pas même une séance de la correctionnelle !... Aime-t-elle ça, mon Dieu !... Enfin tous les prisonniers, c'est ses pauvres à elle, elle ne fait d'aumône qu'à ceux-là.

On entend sonner à gauche.

AMANDA, qui s'était remise à lire. On vous sonne, Charlotte !

CHARLOTTE. Me v'là, madame !... Après ça, ce Boyvin ne l'a pas volé, il est si godiche !... Aller se faire tirer un coup de fusil dans un bois... il n'y a qu'une bête... (*On sonne encore.*) Me v'là, madame !...

Elle sort.

## SCÈNE II.

AMANDA, *seule.*

En vérité, je ne sais comment je ne me suis pas encore trahie depuis trois jours ! n'est-ce pas jouer de malheur !... Pourquoi faut-il que dans cette funeste soirée monsieur Léon m'ait fait demander un entretien, et que j'aie consenti à lui parler un instant à la petite porte du jardin ! un coup de vent vint la fermer... pour rentrer par la grille, je fus obligée de traverser le bois. Pauvre Léon, il m'accompagnait lorsqu'en entendant le coup de feu et les cris de monsieur Boyvin, il a pris la fuite, pour ne pas me compromettre bien sûr. Et au fait, si l'on m'avait vue avec lui ! et depuis ces trois mortels jours il est en prison. Mon Dieu, comment cela doit-il finir ? avec les idées, les principes si rigides de ma famille... quand je l'oserais, je ne pourrais parler.

AIR : *J'en guette un petit, etc.*

Oh ! oui, nous avons tout à craindre  
Après un semblable revers.  
Mais lui, combien je dois le plaindre,  
Car c'est pour moi qu'il gémit dans les fers.  
Sur son destin vainement je soupire,  
Quand je pourrais terminer son malheur  
Par un seul mot ; faut-il donc que l'honneur  
Me défende, hélas ! de le dire !

## SCÈNE III.

AMANDA, M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, *entrant par la gauche avec empressement.* Amanda, il est arrivée ! où est-il ?

AMANDA, *remettant la bande du journal à la dérobée.* Qui donc, ma tante ?

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Le journal !

AMANDA, *le lui donnant.* Le voici, ma tante.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Tu ne l'as pas lu, au moins ? (*A part.*) Une affaire aussi scabreuse !... (*Le parcourant.*) Qu'est-ce qu'on va nous dire aujourd'hui de l'assassin de Boyvin ?...

AMANDA. Oh ! ma tante, il n'est encore qu'accusé !

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Oui... mais d'avoir assassiné ! Quand je pense qu'il y a dix ans qu'on n'avait vu d'assassinats dans le département... tandis qu'à Nevers... Il y a vraiment des gens qui ont du bonheur. Enfin, ce sera une belle cause, et j'ai tout lieu de croire que c'est à ton cousin Henri que sera confiée la défense !

AMANDA. Quoi ! mon cousin...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, *dépliant le journal.* Sans doute... Pourquoi serais-je sortie tous ces jours-ci, sinon pour faire des démarches en sa faveur auprès de monsieur Destournelles, le président de la cour, le juge d'instruction et tous les conseillers ? alors je ne doute pas... Voyons. (*Elle lit.*) « Traité d'union douanière avec la Belgique. » Deux colonnes pour ça !... enfin !... Ah ! (*Lisant.*) « Tribunaux... Moulins... Tentative d'assassinat... Accusation d'adultère. » Nous y voilà ! Écoute bien.

AMANDA. Oui, oui, ma tante.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, *à part.* Je passerai sous silence les endroits dangereux. (*Lisant.*) Hum ! hum ! « L'assassin de Boyvin... » A propos... Monsieur Bidoux qui devait venir nous donner des nouvelles !

AMANDA. Il n'est pas encore arrivé.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, *lisant.* « L'assassin de Boyvin, qui jusqu'ici n'avait voulu répondre à aucune question, persiste à garder le silence le plus complet. » C'est naturel ! il a peur de se compromettre.

AMANDA. Il a raison !

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Pauvre jeune homme ! (*Lisant.*) « Quant à la femme de Boyvin, qui a disparu au moment de l'attentat, elle a échappé aux recherches les plus actives. » Une femme faire un tel scandale ! quelle immoralité !... (*Lisant.*) « L'accusé a constamment refusé de décliner ses noms et pré-noms ; mais tout porte à croire qu'il fait partie d'une de ces bandes de brigands qui infectent encore le Forez et l'Auvergne. » Oh ! ce sera très-curieux ! Nous suivrons tous les débats, ma nièce !

AMANDA. Oh ! ma tante !... (*A part.*) Je n'oserais jamais.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Et quel plaisir d'entendre ton cousin ! car c'est lui, je l'espère bien, qui sera le défenseur de l'accusé, et il triomphera, j'en suis sûre... Oh ! cette cause sera une fortune pour lui et pour toi, car elle lui donnera dans le barreau une place distinguée, qui pourra le mener à tout ;



il sera substitué avant peu... et vous vous marierez deux ans plus tôt peut-être.

AMANDA. Nous marier !... Quoi ! ma tante, vous voulez donc toujours ?

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Certainement..... Toute notre famille a brillé dans la robe, et pour que vous ne fassiez pas exception, ma nièce, vous épouserez votre cousin... qui, s'il plaît à Dieu, sera bientôt substitué, et davantage peut-être, après avoir été avocat... avocat, c'est-à-dire un homme dont la noble mission est de disputer à la société une tête qu'elle réclame, qui tient dans sa main le pour et le contre, et qui peut, à sa volonté, faire triompher l'un ou l'autre... vous êtes trop heureuse.

AMANDA, *souriant*. Mais mon cousin ne tient rien encore.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Et que lui manque-t-il?... des causes?... oh ! si j'étais homme... je voudrais lui en donner... et de magnifiques... de retentissantes !... mais une faible femme... j'ai fait ce que j'ai pu... j'ai commencé par intenter un procès à un voisin pour une perche de terre... j'avais tort, mais je voulais produire mon neveu... j'ai perdu, je devais perdre, je le savais... mais que Henri a été beau !... il a parlé pendant trois heures ! pour une perche de terre... pendant trois heures. Et dernièrement encore, comme il a plaidé contre ce pharmacien accusé d'un funeste quiproquo, et que le tribunal, dans son aveuglement, a acquitté tout d'une voix !

Air : *Un homme pour faire, etc.*

Mon neveu, malgré cet abus,  
C'était une affaire assez forte,  
A pendant cinq heures et plus,  
Péroré, mais de telle sorte,  
Que son adversaire, en défaut,  
Étourdi par son éloquence,  
Ne put lui répondre un seul mot...  
Car on suspendit l'audience !

Oh ! il ira loin !... mais ce n'est pas de ce fretin de procès qui lui faut, c'est une bonne et noble cause criminelle... et il va l'avoir... A tout prix je veux qu'il défende l'assassin de Boyvin !...

## SCENE IV.

LES MÊMES, BIDOUX.

BIDOUX, *entrant timidement par le fond*.  
Mesdames....

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Eh ! arrivez donc, monsieur Bidoux... nous attendions avec impatience votre visite habituelle du matin.

BIDOUX. Vous êtes bien bonne... vos santés, voisines, sont toujours...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Parfaites !... Mais voyons !... avez-vous quelques nouveaux détails sur l'assassinat ?...

BIDOUX, *tremblant*. Sur... (*A part.*) Ce mot-là me fait frissonner ?...

AMANDA. L'accusé sera acquitté, n'est-ce pas, monsieur Bidoux ?

BIDOUX. Je... je le crois.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Oh !... s'il n'est pas bien défendu... il doit être condamné !...

BRIDOUX. C'est à craindre... et monsieur Henri ?

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Il est en retard comme vous, car il devait venir ce matin me rendre ses devoirs, comme à l'ordinaire... mais parlez-nous donc de Boyvin...

BIDOUX, *sautant malgré lui*. Boyvin !... (*A part.*) Toujours ce nom fatal !...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Son état s'améliore-t-il ?

BIDOUX. Son état ? (*A part.*) Elle m'interroge... et j'ai peur de trop parler...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Oui... son état... Ah ! ça, qu'est-ce que vous avez donc ce matin ?

BIDOUX, *riant du bout des lèvres*. Rien, rien, chère voisine... (*A part.*) Je me compromet. (*Haut.*) Vous me demandiez si l'état de...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. De Boyvin !...

BIDOUX, *avec un léger frémissement*. Boyvin... oui, j'entends bien...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Ah ! mon Dieu !... votre air troublé...

AMANDA, *vivement*. Est-ce qu'il serait mort ?...

BIDOUX, *vivement aussi*. Non... non... au contraire...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. L'affaire serait plus importante.

BIDOUX. Le coup de feu... ne lui a que légèrement entamé une portion du fémur. Le médecin assure que dans quelques jours il sera sur ses jambes.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Ah ! vous croyez !... à la bonne heure... Au fait, que dit-on dans le public ?...

BIDOUX. Mais, dame ! on ne sait que penser... on parle beaucoup... on fait des suppositions contradictoires.



M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Et quelles suppositions?...

BIDOUX. Les uns disent oui... les autres disent non...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Et votre opinion à vous?

BIDOUX. Moi... je pense comme les uns et comme les autres. (*A part.*) Monopinion... si je pouvais connaître la leur... (*Haut*) Ça me rappelle qu'hier au soir, en me couchant... pardon de l'expression... je lisais dans une recueil d'anecdotes divertissantes le récit d'un meurtre...

AMANDA, *vivement*. Semblable...

BIDOUX. Absolument... un individu reçoit à la brune... un coup de fusil...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Dans quel endroit?...

BIDOUX. Précisément dans la même portion du fémur...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Eh! ce n'est pas ça... est-ce aussi au milieu d'un bois?...

BIDOUX. Ah! oui, oui... Pour lors, un chasseur malencontreux se trouve là... un jeune homme, qu'on accuse, qu'on arrête, quand c'est un autre qui avait fait le coup.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Un autre?...

AMANDA. Et le jeune homme accusé injustement fut acquitté, n'est-ce pas?...

BIDOUX. Certainement... il n'y avait pas de preuves contre lui...

AMANDA. Et puis... le vrai coupable a avoué...

BIDOUX, *hésitant*. Non.

*Ain de Partie carrée.*

Il le voulait d'abord, je le soupçonne,  
Mais pour ce crime imprudemment commis,  
Dès qu'il vit enfin que personne  
Ne pouvait être compromis,  
Sans croire mériter le blâme,  
Il se tint coi, vivant en paix,  
Et n'avoua que près de rendre l'âme...  
Vingt ou trente ans après!

AMANDA. Ah!....

BIDOUX. Qu'est-ce que vous pensez de ça, ma chère voisine?...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, *avec mépris*. Allons donc... moi, qui écoutais votre anecdote... c'est tout au plus digne de la police correctionnelle... un assassin par accident, qui se cache, qui tire sur un homme, et qui n'a pas le courage de se dénoncer lui-même... tandis qu'ici... un attentat, suite d'une passion coupable...

AMANDA. Moi... je trouve ça abominable... laisser en prison un jeune homme innocent.

BIDOUX. Mais puisqu'il n'y avait pas de preuves contre lui... et qu'il fut acquitté...

AMANDA. Ça n'empêche pas que le vrai coupable a dû être malheureux toute sa vie.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Certainement... il a dû être bourrelé de remords...

BIDOUX. De remords!.... vous croyez.... (*A part.*) Bourrelé!.... au fait ça doit être bien gênant.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Mais qu'est-ce que... c'est lui!....

BIDOUX, *effrayé*. Hein!....

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Henri!

## SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI. Ah! ma tante!... ma chère cousine... permettez que je vous embrasse....

AMANDA, *reculant*. Qu'avez-vous donc, mon cousin?...

HENRI. Je suis dans le paroxysme de la gloire et de la joie... dans l'ivresse qui me déborde... j'embrasserais... j'embrasserais même le père Bidoux.

BIDOUX. Monsieur Henri, je suis bien flatté....

HENRI. Oui, ma chère Amanda, à dater d'aujourd'hui, une noble carrière s'ouvre devant moi... et c'est pour vous surtout que j'en suis glorieux... si je désire me faire un nom... c'est pour vous l'offrir plus brillant... car j'espère que bientôt vous daignerez l'accepter....

AMANDA, *baissant les yeux*. Mon cousin!

HENRI. Et gardez-vous de croire que ce soit parce que notre respectable tante doit nous assurer toute sa fortune à l'occasion de ce mariage... Oh! non!....

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Sans doute, sans doute; mais dis nous donc!....

HENRI. Vous ne savez pas... vous ne devinez pas?

AMANDA. Quoi donc?

HENRI. Après tant de vœux inutilement formés, après tant et de si nobles espérances déçues... je touche enfin le premier degré de l'échelle qui doit m'élever au faite... au

comble de tous mes désirs... en un mot... le criminel...

BIDOUX et LES DEUX FEMMES. Le criminel...

HENRI, *frappant fortement sur l'épaule de Bidoux*. Il est dans mes mains!...

BIDOUX. Ah! grands dieux!...

HENRI. Je vous ai fait mal!...

BIDOUX, *tremblant*. Non... non... c'est que...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Explique-toi!...

HENRI. Je visite souvent la prison, vous ne l'ignorez pas, ma tante... vous m'avez souvent chargé de porter moi-même les secours que vous destinez aux malheureux prisonniers... Cette mission m'était chère et pouvait en même temps m'être utile... J'ai employé à me mettre bien avec tous les geôliers et porte-clefs mille et une petites attentions délicates, qui enfin rapportent leurs fruits... Le jour de gloire est arrivé... Hier dans la journée, Barbaroux, le concierge de la prison, m'a annoncé que l'assassin de Boyvin...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Ah!...

HENRI. M'avait choisi pour son défenseur.

BIDOUX, *à part*. Le malheureux!...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Ce cher neveu!... une affaire criminelle!...

HENRI. C'est du bonheur!... Depuis si longtemps qu'il n'y avait en à Moulins de session de la cour d'assises... Un assassinat se commet enfin... Il y a une providence... pour les avocats...

AMANDA. On va donc mettre ce jeune homme en jugement?...

BIDOUX, *timidement*. Est-ce qu'il avoue le meurtre?

HENRI. Ah!... laissez-moi respirer?...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Voyons!... qu'on se taise. (*À Henri*.) Tu l'as vu?...

HENRI. Sans doute... hier au soir...

AMANDA. Est-il bien affecté?...

HENRI. Mais non, pas trop...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Est-il beau?...

HENRI. Pas précisément... mais une figure... remarquable... une de ces physionomies empreintes... d'une destinée... ténébreuse...

AIR : *Connaissiez mieux le grand Eugène.*

Vous connaissez le roman magnifique

De Notre-Dame de Paris...

Sur un vieux mur de cette basilique

Un mot grec fut gravé jadis;

On en voit encor les débris.

Par le sort au front du coupable

Ce mot terrible aussi semble incrusté.

Où sur ce front, stigmaté redoutable,

On peut lire : Fatalité!

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE Fatalité.... c'est bien cela...

HENRI. Le terrible mot grec ANANKAI. Mais ce n'est pas tout. (*Regardant de tous côtés et avec mystère*.) Il m'a révélé son nom!...

TOUS. Ah!...

HENRI. Ce nom qu'il dérobaient avec tant de soin à tout le monde...

TOUS. Eh bien?...

HENRI. Il s'appelle Léon!...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Léon!... quel nom charmant!... Et oui, mais... le nom de sa famille!...

HENRI. Chut!... c'est un secret. (*À part*.) Il n'a jamais voulu me le dire...

AMANDA. Il ne se excuse pas...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Mais laisse donc parler ton cousin, Amanda! (*À Henri*.) Continue... son état dans le monde...

HENRI. Oh!... Artiste, je crois... de ces artistes au cœur chaud, à la tête exaltée...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Je brûle de le voir!

BIDOUX. Ah ça... monsieur Henri... vous le croyez donc réellement coupable?...

HENRI. Si je le crois! Je le dis à regret... Dans l'intérêt de ma cause, il est essentiel qu'il le soit... Quel mérite y aurait-il à faire acquitter un innocent... mais un coupable...

BIDOUX. Vous êtes donc bien sûr que vous parviendrez...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. D'ailleurs il ne peut-être basement coupable... c'est la fatalité... ANANKAI, comme dit mon neveu...

HENRI. Les journaux avaient répandu le bruit qu'il appartenait à quelque bande de brigands... Mais ce n'est pas le vol à main armée... c'est un autre motif...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Un autre motif?...

HENRI. Je vous recommande la plus grande discrétion!... Vous comprenez l'importance de la révélation que je vais vous faire?...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Oh! sois tranquille!...

HENRI. Il nie le meurtre... il le nie imperturbablement!...

BIDOUX et M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, *d'un ton différent*. Ah!...

HENRI. Attendez!... Et il m'a avoué qu'il



était venu à Moulins pour y rencontrer une femme qu'il aime...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Madame Boyvin!

HENRI. Il soutient que non!

AMANDA, avec embarras. Et il ne dit pas quelle est celle...

HENRI. Chut!... C'est un mystère... Mais moi, j'ai la conviction... la conviction intime... que c'est madame Boyvin!...

AMANDA, à part. Il ne sait rien!...

HENRI. D'autant plus que ladite dame... n'en est pas à sa première intrigue... et voilà ce qui sauve mon intéressant client... l'entraînement de la passion... il n'a vu dans le mari qu'un rival...

BIDOUX, vivement. Ainsi... cher monsieur Henri, vous répondez de lui corps pour corps.

HENRI. Corps pour corps... c'est beaucoup dire... Quant à mon plaidoyer, j'en réponds. Je veux produire un effet immense... je serai beau, retentissant, foudroyant... vous entendrez ma péroraison.

## SCENE VI.

LES MÊMES, CHARLOTTE, puis un GENDARME.

CHARLOTTE. Madame!... c'est un gendarme...

BIDOUX, effrayé. Un gendarme!...

CHARLOTTE. Qui demande à parler à monsieur Henri.

HENRI. J'y vais!...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, le retenant. Non... Faites entrer, Charlotte.

BIDOUX, à part. Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Pardon, mes voisines, je me retire...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Pourquoi donc?... restez, au contraire... c'est peut-être quel-que événement...

BIDOUX, à part. La présence de ce gendarme me fait palpiter... Je palpite...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Comme une affaire criminelle se présente d'une manière grandiose!... La gendarmerie ne marche pas ainsi pour une affaire civile. (*Le Gendarme paraît.*) Entrez, monsieur, entrez!...

LE GENDARME. Salut, mesdames, la compagnie...

HENRI. Qu'est-ce que c'est?...

LE GENDARME. Une lettre du président...

Il la lui donne.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Du président!...

HENRI, décachetant et lisant. Que me veut-il?... Ah! grands dieux!... Une chaise! Ah! quel coup!...

Amanda lui avance une chaise.

TOUS. Qu'est-ce donc?

HENRI. Abii! excessit! evasit! erupit!

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Explique-toi donc!... Est-ce qu'il devient fou?...

HENRI. L'assassin s'est échappé.

BIDOUX. Il s'est sauvé?...

AMANDA, avec joie. Sauvé!... Ah!...

HENRI, se levant furieux. Mais c'est impossible!... c'est trop fort... ça n'a pas le sens commun!...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Et comment a-t-il pu sortir?...

HENRI. C'est ce que vous ne croirez jamais... J'ai presque honte à le dire... Dans ma robe, le lâche!... dans ma propre robe, qu'hier au soir... j'avais ôtée... et que j'ai laissée dans sa prison...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Mais il faut qu'on le retrouve... Une affaire si dramatique...

HENRI, éclatant. S'il faut qu'on le retrouve, sur l'heure, à l'instant, tout de suite. Il y va de l'honneur de toute la gendarmerie de France... Et la compagnie de Moulins doit être cassée si le criminel se soustrait à la justice. (*Croisant les bras.*) Quoi! vous êtes les protecteurs de l'ordre public, les vengeurs du crime, et cet homme pourra dire à qui voudra l'entendre qu'après son épouvantable forfait...

AMANDA. Mon cousin!...

HENRI. Il est sorti de la prison de Moulins, aussi tranquillement que... que monsieur Bidoux allant faire sa promenade du soir...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Le fait est qu'une pareille licence.

HENRI. Et qu'arrivera-t-il si l'impunité est assurée? si le crime peut ainsi se jouer de la gendarmerie?... Il grandira, se propagera, étendra ses ramifications sur la terre... et alors la société qui... les honnêtes gens que... la population entière... car les lieux dont vous tous enfin... et avec ce système-là ce ne seraient plus les criminels qui arrêteraient les gendarmes... ce seraient les gendarmes qui.....



M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Mais, Henri, tu divagues !...

HENRI.

Air du Verre.

Ah ! contre cette évasion  
Je prodiguais mon éloquence ;  
Mais c'est une distraction,  
Je me croyais à l'audience.  
Pour rasseoir un peu mes esprits,  
De grâce, qu'on me soit en aide...  
Je ne sais plus ce que je dis..  
Il semble vraiment que je plaide.

(Au Gendarme.) On est à sa poursuite, au moins ?

LE GENDARME. Mes camarades sont à cheval sur toutes les routes... moi-même je suis en nage !

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Bon gendarme !...

HENRI. Je rentre à Moulins !... Voyons, monsieur Bidoux, aidez-nous un peu... vous qui, « nourri dans nos bois, en savez les détours, » vous pourrez guider ces messieurs dans les retraits les plus cachées.

BIDOUX, effrayé. Moi !... que je...

HENRI. La société tout entière y est intéressée !... Prenez votre fusil ; vous connaissez à peu près le signalement... si vous voyez notre homme, allez de dessus... s'il fuit, tirez ; mais n'allez pas me le tuer !...

BIDOUX, à part. Moi !... en voilà une idée !...

HENRI. C'est être coupable de complicité que de ne pas le poursuivre.

BIDOUX, effrayé. J'irai, monsieur Henri... (A part.) Jusque chez moi... Je n'ai plus de jambes !

HENRI. Adieu, ma tante ; adieu, ma cousine !... (A Bidoux.) Eh bien ?...

BIDOUX. Me voici ; je vais m'armer... (à part) de toute la prudence nécessaire.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, à Henri. Emmène tous mes domestiques pour vous aider dans vos recherches.

HENRI. Oui, oui, ma tante !...

Air du Siège de Corinthe.

Allons, partons, marchons bien vite,  
Et que chacun se montre actif.  
Dès aujourd'hui tout nous invite  
À rattrapper le fugitif.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE.

Que cette fuite est pour toi déplorable !...

HENRI.

Il ne faut pas désespérer encor ;  
Je veux d'avance aux traces du coupable  
M'attacher ainsi qu'un remord.

ENSEMBLE.

Allons, etc.  
Allez,

Il sort avec Bidoux et le Gendarme.

## SCÈNE VII.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, AMANDA.

AMANDA, à part. Pourvu qu'on ne le trouve pas !

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, s'asseyant. Quel incident désastreux !... En vérité, ton cousin n'a pas de bonheur !

AMANDA. Cependant, ma tante, ce pauvre jeune homme, il vaut mieux pour lui, ce me semble...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Que vous importe, mademoiselle ?..... Ah ! mais, une idée, Amanda !...

AMANDA. Ma tante ?...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Prends ton châle et ton chapeau !

AMANDA. Vous voulez sortir ?

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Oui, nous allons nous promener au bois... nous le rencontrerons peut-être !...

AMANDA, souriant. Est-ce que vous voulez l'arrêter à nous deux ?

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Pourquoi pas ?... Oublies-tu de qui je descends ?... En pareil cas, je crois, j'aurais le courage d'une lionne !

Léon qui vient de paraître en dehors de la fenêtre, monte et saute dans l'appartement.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉON.

LES DEUX FEMMES, jetant un cri en le voyant. Ah !...

LÉON. Silence, de grâce !..

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Un homme !... un homme ici !... en robe !

AMANDA, à part. C'est lui !... ô mon Dieu ! (Se mettant devant sa tante et faisant des signes à Léon.) Que voulez-vous, monsieur ?... qui êtes-vous ?... (S'approchant de lui et vivement à voix basse.) Feignez de ne pas me reconnaître.. (Haut.) Répondez.. qui êtes-vous ?...

LÉON. Je suis... je suis traqué... poursuivi ! Non ! vous ne refuserez pas un asile à un malheureux qui vient avec confiance invoquer l'hospitalité de madame d'Herbinière...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Il sait mon nom ?..

LÉON. Serez-vous plus cruelle pour moi que pour les autres infortunés détenus... C'est à genoux que je vous implore... sauvez-moi et comme eux je vous bénirai...

AMANDA. Eh bien, ma tante...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Relevez-vous, relevez-vous, monsieur !

AMANDA, à *M<sup>me</sup> d'Herbinière*. Si nous pouvions le sauver...

*M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE*. C'est très embarrassant... d'un côté Henri... et de l'autre... la sainte loi de l'hospitalité... Nous sauverons le proscrit...

LÉON. Ah ! madame... une reconnaissance éternelle...

*M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, à Amanda*. Sais-tu que pour un assassin il n'est pas mal?... Voyez-vous cette femme Boyvin....

LÉON. Croyez bien que l'amour seul fut coupable !

*M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, à part*. Elle l'aura ensorcelé !...

AMANDA. Mais, ma tante, il ne faut pas perdre de temps...

*M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE*. Sans doute... mais comment faire ?

AMANDA, à Léon. Personne ne vous a vu entrer ?

LÉON. Non, mademoiselle !...

*M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE*. Si l'on priait monsieur Bidoux de garder monsieur chez lui jusqu'à ce soir... de le cacher... dans sa carriole, par exemple... qui est toujours fermée sous la remise... à la nuit il le conduirait à dix ou douze lieues... à la Palisse...

LÉON. Ce que vous croirez convenable...

AMANDA. Si vous voulez, ma tante, je vais aller prévenir M. Bidoux...

LÉON, bas, à Amanda. Restez, de grâce !

*M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE*. Non... j'aime mieux y aller moi-même... (*A part.*) Pauvre jeune homme !.. victime de l'amour... (*Haut à sa nièce.*) Suis-moi, Amanda... je ne veux pas tarder davantage... il faut que je te donne toutes mes instructions... veille bien surtout à ce que personne n'entre ici...

AMANDA. Oh ! oui, ma tante !...

LÉON. Ah ! madame !... que de remerciements...

*M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE*. Renaissez à l'espérance, pauvre proscrit... je reviens à l'instant...

Elle sort avec Amanda, à qui Léon fait signe de tâcher de revenir.

## SCÈNE IX.

LÉON, seul.

Eh ! mais, malgré sa rigidité... elle est beaucoup plus aimable que je ne croyais, cette digne madame d'Herbinière... ma sœur Henriette qu'il a dit si terrible... si entichée des prérogatives de la magistrature... et qui prétend que jamais elle ne m'accordera la main de ma chère Amanda... Elle m'a reçu de la manière la plus cordiale... Il est vrai que pour

le moment je ne suis à ses yeux qu'un justiciable de la magistrature... c'est sans doute pour cela...

AIR de Julie.

De la méprise, au fond de l'âme,  
Pourtant je bénis mon destin,  
Car cette respectable dame  
Quand elle accorde au farouche assassin,  
Dans le zèle qui la transporte,  
Un asile si bienveillant,  
De sa nièce à l'honnête amant  
Peut-être elle eût fermé sa porte.  
De sa nièce l'honnête amant  
Aurait été mis à la porte.

## SCÈNE X.

LÉON, AMANDA.

LÉON. C'est vous ?...

AMANDA. Enfin, vous voilà échappé de prison, monsieur... voyons, monsieur, dites-moi vite comment il se fait... Répondez-moi vite...

LÉON. Mon Dieu ! que vous dirai-je ?... Quand le bruit de ce coup de fusil fatal nous sépara, armé moi-même, comme vous le savez d'un fusil de chasse, je me vis arrêté brusquement, accusé d'avoir tiré sur un M. Boyvin que je ne connaissais pas !... Obligé alors de garder le si'ence de peur de vous compromettre. Jusqu'à ce que l'évidence ait fait reconnaître la méprise, j'aurais été retenu dans la prison de Moulins, si, pour m'échapper, je n'avais saisi l'occasion par la robe... celle de mon avocat.

AMANDA. En attendant, notre mariage est remis indéfiniment.

LÉON. J'ai bon espoir ; brouillé avec votre tante, mon père a un moyen sûr de réconciliation !... Oui, en sa qualité de député, cette place de substitut que desirait tant mon rival, votre cousin Henri, en espère l'obtenir pour lui, et apaiser ainsi en même temps la tante et le neveu... Il ne s'agit donc que de gagner un jour ou deux.

AMANDA, prêtant l'oreille. O ciel !... Qu'entends-je !... C'est lui !... Il parle à Charlotte...

LÉON. Ah ! diable !...

AMANDA. Cachez-vous !...

LÉON. Pourquoi donc, au fait ?... je n'ai rien à craindre... c'est mon avocat !...

Il remonte la scène.

AMANDA. Ne vous y fiez pas trop... Adieu ! Je vais guetter le retour de ma tante...

LÉON. Vous reviendrez ?

AMANDA. Le plus tôt qu'il me sera possible !



AIR de *Fra Diavolo*.

De la prudence...  
LÉON.  
Je ne crains rien.

AMANDA.  
Bonne espérance !  
LÉON.

Tout ira bien.

ENSEMBLE.

AMANDA.  
De la prudence !  
Oui, je reviens.  
Bonne espérance !  
Tout ira bien.

LÉON.  
J'ai confiance,  
Je ne crains rien,  
Et l'espérance  
Est mon soutien.

*Elle sort par la gauche.*

## SCENE XI.

LÉON, HENRI.

LÉON, *allant au devant de lui*. C'est vous, mon cher avocat !...

HENRI, *s'écriant et le prenant à la gorge*. Ah !... je vous tiens, enfin.

LÉON. Eh bien... eh bien... vous m'étranglez...

HENRI. Vous allez me suivre...

LÉON. C'est inutile... madame votre tante...

HENRI. Il n'y a pas un instant à perdre...

LÉON. Quand je vous dis que votre tante se charge de mon évasion...

HENRI. Il n'est pas question de ça... suivez-moi...

LÉON. Ah ça... mais où donc ?...

HENRI. Eh bien, en prison.

LÉON. En prison... merci !... j'en ai assez... Lâchez-moi donc !

HENRI. Pour que je vous défende... que je vous sauve...

LÉON. Mais puisque me voilà sauvé...

HENRI. Ne faut-il pas que justice soit faite...

LÉON. Eh ! je me la suis faite moi-même... Avez-vous fini, voyons... vous m'impatientez...

*Il se débarrasse de Henri.*

HENRI, *se croisant les bras*. Ah ça jeune homme !... prendre la fuite... vous avez donc perdu la tête ?

LÉON. Au contraire... c'est en fuyant que je l'ai conservée...

HENRI. Mais... vous compromettez votre cause... Je veux que vous sortiez blanc de tous les débats... Vous ne comprenez pas votre position... elle est magnifique votre

position... Vous êtes donc bien peu curieux de la gloire, En ce moment votre nom est dans toutes les bouches... toutes les femmes sont pour vous...

LÉON. C'est possible !... mais paraître devant la cour d'assises...

HENRI. Et vous voyez-vous déjà lithographié à trois mille... à trente mille exemplaires... sur papier de Chine... et au bas, écrit en grosses lettres : l'assassin de Boyvin ?

LÉON. Assassin !... mais... je ne suis pas coupable !...

HENRI. Dites que vous ne le serez plus quand on m'aura entendu. La parole est à la défense : « Messieurs, ce n'est qu'avec l'émotion la plus profonde que j'aborde cette enceinte ; jeune et novice encore, peu habitué à ces causes qui n'apparaissent dans nos contrées ordinairement si paisibles, que comme de rares et sinistres météores, j'éprouve à la fois, comme défenseur et comme homme, une impression que vous comprendrez, messieurs !...

*Homo sum, et nihil humani...*

(*Il cherche à se rappeler la suite.*) Je ne sais plus... (*Changeant de ton.*) Les preuves foudroyantes que monsieur le procureur général vient d'accumuler ne sont que des faits isolés, présentés avec l'art et le talent qui caractérisent l'honorable parquet de cette vlie. — Je flatte le parquet. — Mais est-il permis, etc., etc., etc... Tirade sur la nature des preuves et la manière de s'en servir...

LÉON. Oui, mais tout ça ne prouve pas...

HENRI. Attendez ! — Mais nous avons confiance dans les lumières, le sang-froid impartial de messieurs les jurés... Nous savons que lorsqu'il s'agit de livrer une tête à l'échafaud, etc., etc., etc. — J'épouvante le jury !

LÉON. C'est inutile !.... Dites tout de suite...

HENRI. Permettez... — L'accusé était sur le théâtre du crime... mais ceux qui l'ont arrêté y étaient aussi...

LÉON. A la bonne heure !...

HENRI. Une femme était avec lui qui portait une robe blanche... Mais je vous citerais vingt dames à Moulins qui sont susceptibles de porter des robes blanches... plus ou moins... — Je fais rire l'auditoire.

LÉON. Bien !...

HENRI. Silence !... — Boyvin reconnaît l'accusé... Mais les dépositions de Boyvin ne peuvent faire foi... car Boyvin vous l'a dit... Boyvin, au moment de l'attentat était dans une position... d'herbivore, si j'ose m'exprimer ainsi... Il n'a pas pu saisir les traits de l'accusé... puisqu'il le croyait plus petit et qu'il lui donne des cheveux roux... Et je



vous le demande, messieurs les jurés... l'accusé a-t-il pu grandir depuis huit jours... ses cheveux ont-ils eu le temps de noircir... et même aurait-il pu faire usage de la pomme Mélainocôme de madame Ma, ce qui serait d'ailleurs, au moyen du plus simple réactif, facile à vérifier!..

LÉON. Très-bien!..

HENRI. Silence!... Et d'ailleurs Boyvin n'a même pas su dire si la femme qui s'est sauvée est la sienne... or Boyvin connaît sa femme... et il voyait l'accusé pour la première fois.

LÉON. Bravo!

HENRI. Silence donc! — Et ce fusil qui nous domine de tout son poids... ce fusil... l'accusé ne vous dit-il pas ingénument... — Je porte sur vous de l'intérêt... — qu'il venait de manquer un faisan... or puisqu'il a manqué, il ne peut avoir blessé... D'ailleurs, messieurs, de Boyvin à un volatile, je vous le demande, quel rapport! — Ce qu'il y a de positif, c'est que l'accusé s'est sauvé au moment de l'attentat... mais l'accusé était avec une femme; que ce soit la femme de Boyvin ou une autre... peu importe!.. qui de nous, s'il est vraiment Français, n'en aurait fait autant?... il a dû céder à la crainte de la compromettre...!

LÉON. Bravissimo... c'est ça!..

HENRI. Rien ne prouve d'ailleurs que ce soit la femme de Boyvin...

LÉON. Sans doute...

HENRI. Elle a disparu!... bien!... c'est un hasard... un de ces hasards malheureux... mais enfin, c'est un hasard!

LÉON. Eh! oui!..

HENRI. Et si c'était une autre femme, messieurs les jurés?..

LÉON. Eh! oui!..

HENRI. Et je puis affirmer que c'en est une autre... — Hein! comme c'est adroit! — les lois de l'honneur et de la délicatesse ne font-elles pas à l'accusé un devoir une nécessité de se taire?..

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Non, vous n'entendrez pas sa voix,

Car, dans sa conduite héroïque,

Il se livre au glaive des lois,

Gardant un silence stoïque.

Ainsi, jadis, un vieux Romain,

A peu près pour les mêmes causes,

Sur des charbons laissait sa main

Comme s'il était sur des roses!..

Oui, froidement il se brûlait la main

Comme s'il était sur des roses.

## SCÈNE XII.

### LES MÊMES, AMANDA.

Elle entre par la gauche, et se tient un peu à l'écart, en faisant des signes à Léon, que celui-ci remarque.

HENRI, *continuant*. Vous êtes pères, messieurs les jurés... vous êtes époux... — *ad hominem*, vous entendez, *ad hominem*.

LÉON, *répondant aux signes d'Amanda*. Oui, oui...!

HENRI, *plaidant toujours*. Vous êtes époux, vous êtes fiancés peut-être... et qui vous dit que cette femme n'est pas votre fille... que dis-je! votre propre femme... votre fiancée... — (*Se retournant et apercevant Amanda.*) Hein!... que vois-je?... la mienne qui vous fait des signes!...

AMANDA, *s'avançant timidement*. Pardon, mon cousin... c'est que je venais prévenir monsieur... que monsieur Bidoux... il est là!

HENRI. Monsieur Bidoux!..

LÉON. Avec sa carriole?..

HENRI, *à part*. Que signifie?..

AMANDA. Oui... (*Bas à Léon.*) Ma tante n'est pas encore de retour... mais il vient d'arriver une lettre de Paris... ce ne peut être que celle de monsieur votre père... celle dont vous parliez...

LÉON, *avec joie*. Il serait vrai! ah! mon cher avocat!..

HENRI. Quoi donc?..

LÉON. Il n'est plus nécessaire de feindre maintenant... et nous pouvons nous confier à vous sans crainte... c'est mademoiselle que j'aime...

HENRI, *stupéfait*. Hein!..

AMANDA, *honteuse et baissant les yeux*. Mon cousin...

LÉON. Des motifs qui n'existent plus, nous ont empêchés de le déclarer. Mais à présent...

HENRI. Qu'est-ce que j'apprends? (*A part.*) Eh bien, et moi... qui comptais sur ce mariage avec elle... Oh! mais un instant...

LÉON. Vous voyez, rien ne m'empêche plus de dire la vérité, car je suis innocent... et d'ailleurs, d'après le plaidoyer sublime dont vous venez de me donner un échantillon, je puis rester sans danger.

HENRI. Oh! doucement. (*A part.*) Diable!

LÉON. Bravo, bravo, bravissimo!..

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BIDOUX.

BIDOUX. C'est moi!... Pardon!... Je me suis hâté le plus qu'il m'a été possible...

AMANDA. Nous vous remercions bien, monsieur Bidoux.

HENRI, étonné. Qu'est-ce que?...

BIDOUX, indiquant Léon. C'est monsieur qui est l'assassin?... Je lui présente bien mon respect...

LÉON. Monsieur...

BIDOUX. Ma carriole est prête. (*A part.*) Je ne suis pas fâché de m'éloigner aussi...

LÉON. Oh! maintenant, je reste!

HENRI. Vous restez!... Ah! vous voulez rester! nous allons voir ça! (*Endossant la robe et se coiffant du bonnet que Léon avait quittés et laissés sur une chaise en entrant, et se posant derrière une petite table en façon de tribune.*) Réplique de l'accusation!

BIDOUX. Comment?

HENRI, plaidant. Non, messieurs les jurés, vous ne vous laisserez point prendre aux insinuations captieuses de la défense... Vous jugerez le crime dans sa simplicité... dans son affreuse simplicité... il existe, il est établi, il est prouvé à nos yeux comme il doit l'être aux vôtres...

LÉON. Mais...

BIDOUX, à part. Qu'est-ce qu'il dit donc?

HENRI. Enfin le crime existe, vous ne pouvez pas le nier... — L'accusé proteste de son innocence sous le vain prétexte que ceux qui l'ont arrêté étaient aussi bien que lui sur le lieu de l'attentat... mais tous n'avaient pas en main ce fusil, cette arme accusatrice et homicide, avec laquelle le prévenu venait, dit-il, de manquer un faisan... Non, messieurs, il n'a pas manqué... La preuve... c'est que le malheureux Boyvin est encore gisant sur son lit de douleur...

BIDOUX, à part. Je ne sais pourquoi je frissonne...

LÉON. Mais encore une fois...

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, une lettre à la main. Ah! il plaide!

HENRI. Il proteste de son innocence!... mais

Boyvin l'a parfaitement reconnu... La défense veut vainement s'emparer de quelques restrictions de l'infortunée victime. On dit que l'accusé avait semblé à Boyvin plus petit, qu'il portait des cheveux roux... et l'on trouve invraisemblable que depuis il ait grandi et qu'il ait pu changer ou teindre sa chevelure à l'aide de cosmétiques plus ou moins célèbres... Pitoyable argumentation, messieurs!

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. C'est superbe!...

LÉON. Comment?

HENRI. L'assassin, doué par la nature d'une taille et d'une tournure remarquables, ferait-il valoir ces avantages dans la perpétration de son crime... Au contraire, il les dénaturera, se pelotonnera, se rapetissera pour se rendre méconnaissable... Et combien n'aurait-on pas vu de lâches meurtriers se masquer le visage, ou se couvrir la tête d'un voile?... Or, si le prévenu, à qui l'on a reconnu des cheveux roux, en a de noirs aujourd'hui... la chose s'explique tout naturellement, messieurs, c'est que ce jour-là... il portait perruque.

LÉON, riant. Ha! ha! ha!...

AMANDA. Par exemple!...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Sublime! magnifique! admirable!...

BIDOUX, à part, très-troublé. Perruque!... ah mon Dieu! mon faux toupet!...

HENRI. Il proteste de son innocence!... Et cette femme, vêtue d'une robe blanche, qu'on a vue s'éloigner précipitamment du théâtre du crime... Plus de vingt dames à Moulins sont plus ou moins susceptibles de porter des robes blanches, a dit fort spirituellement la défense.... mais aucune n'a quitté son domicile, seule la femme de Boyvin a disparu... et le matin de ce jour néfaste ses vêtements étaient d'une entière blancheur... qu'est-elle devenue?... L'accusé seul pourrait le dire, s'il ne se renfermait pas dans son système de silence et de mystère!..... Vous n'en doutez plus, messieurs les jurés... cet homme, cette femme, c'était la femme adultère, c'était l'assassin, qui se sauvaient, l'un au midi, l'autre au nord, pour jouir paisiblement ensemble de l'impunité qu'ils croyaient acquise à leur forfait... L'adultère vous échappe... mais l'assassin est sous vos yeux... il est là devant vous, déjà torturé par le remords vengeur...

BIDOUX, à part et dans le plus grand trouble. Tout mon sang se fige!

HENRI. Et il n'y serait pas... il chercherait en vain à laisser peser sur un autre le poids de son forfait... L'œil inexorable de la justice se fixerait sur lui, messieurs, et, frappé d'épouvante, il entendrait une voix terrible, qui



vous dirait à vous aussi : C'est lui ! vengez la société outragée dans un de ses membres... livrez au supplice une tête qui réclame l'échafaud !

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE, *criant*. Bravo !...

Bidoux, vers qui Léon est tourné à la fin de la plaidoirie, hors de lui, et n'y pouvant plus tenir, tombe à genoux.

BIDOUX. Grâce, grâce, messieurs !...

TOUS, *étonnés*. Quoi !...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Il s'est trahi !... c'est lui !...

BIDOUX. Eh ! bien... oui...

BIDOUX. C'est moi qui suis le coupable ! Je tirais sur un lapin quand ce pauvre Boyvin s'est trouvé là, je ne sais comment ; mais je ne suis coupable que d'homicide par imprudence... et vous me sauverez, monsieur Henri !

HENRI. Sans doute, je suis votre avocat, votre innocence peut compter sur moi !

BIDOUX. Vous qui avez un talent !...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Oui, il en a du talent... et on lui rend justice enfin...

HENRI. A moi ?...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Certainement.... Ce digne monsieur d'Hautefeuille, j'étais bien injuste envers lui... En me demandant pour son fils la main de ta cousine, que je lui accorde, il m'annonce qu'il vient de te faire nommer substitut.

HENRI et BIDOUX. Substitut !

LÉON. Ah ! madame... je ne sais comment vous exprimer... chère Amanda !...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE et HENRI. Hein !

AMANDA. Eh ! sans doute, ma tante, c'est monsieur Léon d'Hautefeuille.

HENRI, à Léon. Grâce à votre père, je suis substitut... cela diminue mes regrets de vous voir le mien auprès de ma cousine.... Touchez-là, cousin !...

Ils se serrent la main.

BIDOUX. Quoi ! monsieur Henri, substitut ?

HENRI. Hélas ! oui, mon cher, et comme tel, je suis forcé de vous faire appréhender immédiatement.

BIDOUX. Au lieu de me défendre, vous allez donc m'accuser... Ménagez moi, je vous en supplie... je ne suis pas aussi scélérat que j'en ai l'air...

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Enfin.... (*Montrant Léon.*) Je ne suppose pas que ce soit monsieur qui ait séduit madame Boyvin ?...

CHARLOTTE, *qui s'était tenue au fond*. Mais non... ce n'est pas monsieur, ni monsieur Bidoux qui ont séduit madame Boivin... c'est le serpent...

TOUS. Le serpent ?...

CHARLOTTE. Oui... du 34<sup>e</sup> de ligne, vous savez bien... cette pauvre dame ! il l'avait enlevée dans un fourgon et emmenée à Clermont, où elle est restée sous clef... mais elle est parvenue à s'échapper, et elle vient d'arriver... leur bonne conte ça à tout le monde... c'est à fendre le cœur...

LÉON, *riant*. Pauvre Boyvin !...

HENRI, à Bidoux. Vous voilà débarrassé de la question d'adultère... mais il n'en faut pas moins vous constituer prisonnier.

BIDOUX. Je m'abandonne à vous... mais... ménagez ma tête...

HENRI. Je tâcherai de concilier mes nouveaux devoirs avec l'intérêt que vous m'inspirez... Nous admettrons des circonstances atténuantes... Mais vous comprenez qu'il me faut mon criminel, à moi ! Venez... je veux moi-même vous conduire au greffe !... Une minute pourtant... avant d'entrer en fonctions... j'ai une dernière cause à plaider ici... Assassin de Boyvin, vous êtes prisonnier sur parole...

BIDOUX. Je vous attends...

M<sup>me</sup> D'HERBINIÈRE. Écoutons !...

HENRI, *au public*.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Messieurs, vous condamnerez  
Cet ouvrage... mais que dis-je ?...

Messieurs, vous excuserez  
Cette espèce de vertige...

J'allais accuser... mais de substitut  
A tort je croyais faire mon début ;

Je m'honore

D'être avocat encore !...

De grâce, messieurs, prouvez que l'auteur,  
De plaider pour lui quand j'ai le bonheur,  
Trouve en moi, ce soir, un bon défenseur !



# LE MÉTIER

ET

## LA QUENOUILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. BAYARD ET DUMANOIR,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le  
7 juin 1843.

### DISTRIBUTION :

|                                                   |                    |
|---------------------------------------------------|--------------------|
| LE COLONEL D'ANGENNES, du parti de la Fronde..... | MM. LAFOND.        |
| LE COMTE DE MONTFORT, du parti de la Reine.....   | DUSSERT.           |
| LA COMTESSE, sa femme.....                        | Mlle BOISGONTHIER. |
| BERTHE DE ROSAN, sœur de la comtesse.....         | Mme BRESSAN.       |
| ABSALON, valet du colonel.....                    | MM. HYACINTHE.     |
| Un valet.....                                     | GUSTAVE.           |
| Un paysan.....                                    | EMMANUEL.          |
| Une paysanne.....                                 | Mlle JUDITH.       |

La scène se passe, au premier acte, près du village de Chevreuse; et au deuxième, au château de Montfort-l'Amaury.

NOTA. — Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient la droite de l'acteur. Les changements de positions, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

Toutes les indications de droite et de gauche doivent s'entendre de la droite et de la gauche de l'acteur.

*S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à M. Verrier, chef du bureau de copie, au théâtre des Variétés.*

### ACTE I.

Le théâtre représente l'intérieur d'un pavillon d'où l'on aperçoit des tentes dans la campagne, à droite et à gauche, et un tertre sinueux sur le deuxième plan. Quatre portes latérales; les deux portes du premier plan conduisent à l'intérieur, celles du second plan s'ouvrent sur la campagne. Au fond, au milieu, une grande croisée. Une table avec tapis, de chaque côté du théâtre.

#### SCÈNE I.

ABSALON, puis LA COMTESSE, vêtue en jeune paysan, BERTHE, en paysanne. Villageois portant des paniers de légumes, de fruits, etc.

LES PAYSANS, entourant Absalon et lui offrant leurs provisions.

Air final de la Sevounette.

Achetez-nous de grâce,  
Nos fruits et nos primeurs,

Tout le village en masse  
Bénira les vainqueurs.

ABSALON, avec importance.

Un instant, villageois, un instant!..... ceci demande réflexion... Je n'achète de rien, sans goûter de tout. ( Il met une prune dans sa bouche, prend une pomme d'une main, de l'autre une poire, et mange alternativement. La bouche pleine.) Vertudieu! la belle chose qu'une victoire!... Si nous autres, du parti de la Fronde,

nous n'avions pas rossé hier ceux du parti de la Reine, c'est pourtant à eux que vous apporteriez ces douceurs... Vils rustres que vous êtes!... Encore une prune... (*Il continue à manger.*) Mais nous les avons battus à plate couture.

Vous?

UN PAYSAN.

ABSALON.

Pas moi... le colonel d'Angennes, mon maître, et son brave régiment... Le valet du colonel ne se bat jamais... ça lui est expressément défendu... Son devoir est de se ménager... s'il manquait à la discipline, il s'exposerait... à être tué... et pour rien au monde, je n'y manquerais, à la discipline... Ah! mes amis! quelle bataille!... Avez-vous entendu le canon, la fusillade!... pan... poum!... Je parle que vous vous êtes tous cachés dans vos caves, tas de poltrons!...

LE PAYSAN.

Je crois ben... Et vous donc?

ABSALON.

Parbleu, moi aussi... Mais c'était mon devoir... le valet du colonel ne se bat jamais... ça lui est expressément défendu... (*Tendant la main.*) Encore une...

LE PAYSAN, *écartant son panier.*

Ah! mais non, assez...

ABSALON, *prenant une poire de l'autre côté.*

Bref, après avoir rossé ceux de la Reine, nous nous sommes emparés du village de Chevreuse, et de tout le pays environnant, y compris ce joli pavillon où le colonel s'est établi... Nous avons fait deux cents prisonniers... sans compter leur chef, le comte de Montfort, et monsieur son valet. (*Riant avec mépris.*) Dites donc, paysans, dans l'autre armée, le valet du colonel qui se bat!... quelle armée mal tenue!... ça fait pitié. (*Il tend la main pour prendre un fruit, tous les paysans s'éloignent de lui.*) Hé! paysans! mon opinion n'est pas encore formée... rapprochez-vous... pressez-vous autour de moi... Je ne sais, vertudieu, pas à quoi ça tient... mais quand mon maître s'est bien battu, quand il rentre éreinté, épuisé de fatigue, je me sens un appétit de tous les diables... Surtout les lendemains de victoire!... J'ai le doux pressentiment que je dînerai aujourd'hui plusieurs fois...

LE PAYSAN.

Enfin, voyons... décidez-vous!...

ABSALON.

Combien ce panier de prunes?

LE PAYSAN.

Trois livres, cinq sous.

ABSALON.

Et toi, petite, tes poires?

UNE PAYSANNE.

Cinquante-six sous.

ABSALON.

Et toi?

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LA COMTESSE *en paysan*,

BERTHE *en paysanne* \*.

LA COMTESSE, *entrant suivie de Berthe.*

Attendez, mon bon monsieur, attendez! en voilà encore; mon panier de fruits, celui de ma sœur Jeannette, tout ça ensemble pour un petit écu.

LES PAYSANS, *murmurant.*

Ah!

ABSALON.

Tiens, tiens, tiens!...

BERTHE, *lui présentant un fruit.*

Tenez, goûtez-moi ça, et vous m'en direz des nouvelles...

ABSALON, *passant près d'elle.*

Ah! vertudieu! qu'elle est gentille!... \*\*  
Oh! les belles prunes!... et quels yeux!...

*Au noble Jean.*

Quand j' vois ces choses peu communes,  
Je me sens le cœur tout joyeux,  
Voilà c' que j'appelle des prunes!  
Voilà c' que j'appelle des yeux!  
Deux appétissantes familles!...  
S' peut-il qu'on trouve dans l' même pays,  
L'arbre qui porte d' si beaux fruits!  
L'père qui donne d' si belle fille!

(*Prenant un fruit.*) Pour ma peine... merci...

UN PAYSAN.

Mais ils ne sont pas du pays, ceux-là!...  
D'où donc qu'ils viennent?...

LA COMTESSE.

Il n'y a donc que votre pays au monde?...  
Vous êtes de Chevreuse, ici près, vous autres?...

BERTHE.

Nous sommes, mon frère Charlot et moi, de Montfort-l'Amaury... à cinq lieues d'ici... un endroit fièrement connu pour ses fruits et ses légumes...

LA COMTESSE.

Ce qui fait que nous vous donnons pour un écu tout ce qu'il y a là.

(*Murmures.*)

ABSALON.

Va pour un écu... je prends sans goûter...  
Et un baiser à Jeannette, par-dessus le marché.

BERTHE, *effrayée.*

O ciel!

LA COMTESSE, *s'interposant.*

N'touchez pas à ma sœur, ou je me robiffe, grand flandrin!

ABSALON, *fièrement.*

Villageois!... le valet du colonel ne se bat jamais... ça lui est expressément défendu... mais il embrasse toujours... A moi, Jeannette! (*Il la poursuit.*)

LA COMTESSE.

Veux-tu bien... (*Berthe en se sauvant se*

\* Berthe, la Comtesse, Absalon.

Les paysans se tiennent sur le deuxième plan.

\*\* Berthe, Absalon, la Comtesse.

Les paysans au fond causent entre eux.



*jette dans les bras du colonel qu'elle ne voit pas\* et qui l'embrasse.)*

Ah!

BERTHE, pousse un cri.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COLONEL D'ANGUENNES,  
LE COMTE DE MONTFORT.

LE COLONEL.

Hein ? qu'est-ce qu'il y a ?\*

ABSAOLON, s'arrêtant.

Ah ! le colonel ! *(Bas aux autres.)* le colonel, paysans !... *(Tous les paysans ôtent leurs chapeaux et s'inclinent excepté la comtesse.)*

LE COLONEL.

De l'ordre, mes amis, de l'ordre !

BERTHE, à part, se frottant la joue.

Une drôle de manière !...

ABSAOLON.

Mon colonel, c'est des paysans qui viennent pour des prunes...

LE COLONEL, regardant Berthe en souriant.

Ah ! pour des... bien !... je prends tout, Absalon, tout, sans marchander... c'est Mazarin qui paiera !

ABSAOLON, à part.

Ah ! c'est Mazarin qui... *(Sur un signe d'Absalon, les paysans sortent pour aller déposer leurs provisions. La comtesse et Berthe restent en scène.)*

LE COLONEL.

Rien de trop beau et de trop bon pour fêter notre ennemi, notre prisonnier... que nous devons à table, comme nous l'avons défilé en plaine. *(Il s'approche du comte qui s'est assis triste et silencieux et que la comtesse regarde du côté opposé, sans ôter son chapeau.)*

ABSAOLON, lui ôtant son chapeau.

Chapeau bas, donc ! devant mon colonel.

LE COLONEL, au comte.

Je vous prévien qu'hier, après notre escarmouche, je me suis couché sans souper, et que j'ai ce matin l'appétit d'un manant.

ABSAOLON, à part.

Il a faim comme moi !... nous allons nous en donner !...

LE COLONEL, au comte.

Eh ! mais... de la tristesse !... allons donc ! quand on s'est battu comme un lion, la défaite est une injustice de la fortune... et on prend son parti gaiement... à table ; morbleu !... Absalon ! *(Il va lui parler bas ; pendant ce temps, la comtesse et Berthe se sont approchées du comte, chacune d'un côté.)* \*\*

LA COMTESSE, bas et vivement.

C'est moi !

BERTHE, de même.

C'est moi !

LE COMTE.

Ciel !

TOUTES DEUX.

Chut !

LE COLONEL, se retournant.

Hein ? qu'est-ce ?

LE COMTE, se remettant.

Merci, mon garçon... tes fruits sont magnifiques, et ta compagnie est charmante. *(Elles s'éloignent en lui recommandant le silence. Il les suit des yeux.)*

ABSAOLON\*, allant à eux.

Eh bien !... est-ce qu'on se permet... *(Otant le chapeau que la comtesse a remis sur sa tête.)* Chapeau bas, donc !... c'est un comte !...

LE COLONEL, à Absalon.

Tu m'as entendu?... un repas splendide... qu'on ravage toutes les basses-cours du pays... *(Se tournant vers le comte.)* en votre honneur, mon hôte... et comme toute ma livrée en campagne se compose de cet imbécille... une de ces jolies filles nous servira. *(Berthe fait vivement un pas en avant.)* Ah ! cette petite... *(Il lui prend le menton.)* Veux-tu, mon enfant \*\*... ? Elle nous mettra en appétit.

Je prends ses prunes.

LE COLONEL.

Allons, qu'on nous laisse, Absalon.

LA COMTESSE,

Absalon !... ah !... c'est vous qu'on appelle ?...

ABSAOLON.

Oui... à cause de ma chevelure... rouget... !

TOUTS.

Adieu, M. le Colonel.

CHOEUR.

Air : Des Diamants de la Couronne.

Que la gloire vous accompagne,  
Et, quand nos maux seront finis,  
Fussiez-vous, après la campagne,  
Trouver le bonheur au logis.

*(Le comte les suit des yeux.)*

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE COLONEL.

LE COLONEL, le regarde un instant en silence, puis se met à rire.

Ah ! ah ! ah !

LE COMTE, effrayé.

Piait-il ?

LE COLONEL.

Parbleu ! mon cher ennemi, il faut convenir que nous faisons là une drôle de guerre... d'abord, pourquoi nous battons-nous ?... le diable m'emporte si je le sais.

LE COMTE, gaiement.

Ma foi, ni moi non plus.

LE COLONEL.

A la bonne heure ! vous voilà plus gai !... Je

\* Absalon, la Comtesse et Berthe sur un plan plus élevé, le Colonel, Montfort.

Les paysans garnissent le fond.

\*\* Absalon, le Colonel, la Comtesse, le Comte, Berthe.

\* Le Colonel, Absalon, la Comtesse, Berthe sur le deuxième plan, le Comte.

Les paysans reviennent en scène avec leurs provisions.

\*\* Le Comte, le Colonel, Berthe, la Comtesse, Absalon, paysans au fond.



me bats pour Condé et la Fronde, vous vous battez pour la Reine et Mazarin... c'est le plus clair de notre affaire... Mais dans quel but?... personne en France ne s'en doute... c'est très-amusant.

LE COMTE.

Enfin, il est convenu que nous sommes en guerre civile.

LE COLONEL.

Guerre très-civile assurément... on se salue courtoisement avant de se tirer des coups de fusil... On attaque un fort, ou l'on monte à l'assaut avec les violons en tête... On se tue en chantant des Ponts-neufs... et après la bataille, vainqueurs et vaincus boivent ensemble de ces bons vins de France qui sont de tous les partis, et qui finissent par les réunir tous... C'est charmant! c'est délicieux!

LE COMTE.

Charmant!... délicieux! pour les vainqueurs.

LE COLONEL.

Ah! vous êtes un ingrat! Est-ce que je vous charge de chaînes? Vous êtes prisonnier sur parole... entièrement libre d'aller partout où vous voudrez... (*Riant.*) Pourvu que vous ne sortiez pas d'ici;... car je ne vous ferai pas l'injure de vous permettre un pas hors de ce pavillon.

LE COMTE.

Vous êtes bien honnête!

LE COLONEL.

Allons donc! ce serait vous dire : « Vous êtes « un ennemi peu dangereux, que je ne crains « pas, que je puis laisser faire! » Du tout... je vous estime infiniment trop pour vous rendre votre liberté.

LE COMTE.

Trop d'honneur, vraiment!

LE COLONEL.

Plaignez-vous donc!.. Vous trouverez ici bon gîte, bonne table, bon visage... et il me semble que la société du marquis de...

LE COMTE.

Du marquis de?...

LE COLONEL.

Ah! tiens! vous ne connaissez que le colonel... je ne vous ai pas dit... (*Se présentant.*) le marquis d'Angennes, mon cher ennemi.

LE COMTE, vivement.

Le marquis d'Angennes!... Ah!..

LE COLONEL.

Vous me connaissez?... Cela ne m'étonne pas... Je me flatte d'avoir fait quelque sensation à la Cour... quand j'en étais de la Cour... d'y avoir laissé quelques souvenirs...

LE COMTE, riant.

Ceux d'un intrépide parieur, qui faisait les plus singulières gageures, dont la vertu de ces dames était toujours l'enjeu...

LE COLONEL.

Et qui a gagné plus d'une fois l'enjeu, mon cher ennemi.

Anc: Ce luth galant.

Quoique je sois discret, en pareil cas,  
De mes succès dans ces joyeux combats  
Je me vantais jadis, et je me vante encore!

LE COMTE.

Mais vous avez aussi, personne ne l'ignore,  
Subi quelques échecs, dont, plus discret encore!  
Vous ne vous vantez pas!

LE COLONEL, gaîment.

Quelquefois... je vous contrai tout cela... des duchesses, des bourgillonnées, des filles d'honneur... vrai! parole d'honneur! il y a de tout... Nous rirons, allez... nous ferons joyeuse vie... pourvu que vous n'ayez rien là, dans un petit coin du cœur, qui vous rende la captivité trop pénible... J'aime à croire que vous êtes comme moi, garçon, libre, indépendant... Il n'y a que ça de bon...

LE COMTE.

Vous vous trompez, marquis, je suis marié.

LE COLONEL.

Ah! bah! (*Lui tendant la main.*) Mon compliment... le mariage aussi... est quelque chose... ma foi, oui... de fort agréable... et puis dam!... (*A part.*) Infortuné!

LE COMTE.

Vous dites?

LE COLONEL.

Eh! mais, je m'explique à présent votre tristesse, votre abattement... Pendant que M. le Comte est prisonnier de guerre, quelque petit cousin peut chercher à consoler madame la comtesse... Oh! les petits cousins! (*Frissonnant.*) Hou! je l'ai été... et vous avez une peur de tous les diables!

LE COMTE, riant.

Moi! ah! ah! ah! Tenez, votre gaîté me gagne... Moi! avoir peur! On voit bien, Marquis, que vous ne connaissez pas ma femme.

LE COLONEL.

Tiens! qui sait?... (*Le Comte le regarde.*) C'est donc une merveille?... Et où l'avez-vous laissée? A Saint-Germain? près de la reine.

LE COMTE.

Pas si loin... La comtesse est dans notre château de Montfort-l'Amaury... à cinq lieues de votre camp.

LE COLONEL.

Ah! bah!

LE COMTE.

Ce qui est fort commode pour les visites qu'elle me fera.

LE COLONEL.

Ah! elle compte nous visiter?

LE COMTE.

Nous... non... mais me visiter.

LE COLONEL.

C'est très-bien de sa part... Et vous allez sans doute me demander une permission, un sauf-conduit pour elle? (*Allant à la table à droite*).

Tout ce que vous voudrez... (*A part.*) Pauvre homme!.. (*Il va pour écrire.*)

LE COMTE.

Oh! ne vous donnez pas la peine... ma femme se passera de votre permission.

LE COLONEL, *revenant.*

Hein?

LE COMTE.

Ne vous inquiétez pas d'elle.

LE COLONEL.

Voilà qui est piquant... Elle viendra ici, malgré moi?

LE COMTE.

A peu près.

LE COLONEL.

Et sans que je le sache?

LE COMTE.

Sans que vous vous en doutiez.

LE COLONEL.

Ah! par exemple!

LE COMTE.

Il le faut bien... On ne s'expose pas ainsi aux regards de M. le marquis d'Angennes... l'homme aux gageures... qui gagne si souvent l'enjeu.

LE COLONEL.

Parbleu, M. le Comte, vous m'intriguez... Une femme... une jolie femme... car la comtesse est jolie, hein? (*Le comte fait un signe affirmatif.*) Venir ici chez moi... malgré moi... pour embrasser mon prisonnier à ma barbe, ou à mon insu!.. (*Vivement.*) Elle est peut-être en route?

LE COMTE.

Oh! non... il ne fait pas encore jour chez la comtesse... mais elle m'a écrit.

LE COLONEL.

Elle vous a écrit, à vous! Comment?

LE COMTE.

C'est mon secret... (*continuant*) Qu'elle viendrait à deux heures précises.

LE COLONEL.

Dans une demi-heure!... et vous me dites cela à moi? vous me prévenez!..

LE COMTE.

Pour que vous sachiez ce qui se passe chez vous.

LE COLONEL.

Ah! ventrebleu! c'est trop fort!.. vous me raillez...

LE COMTE.

C'est le vaincu qui prend sa revanche... mais cette fois, mon auxiliaire...

LE COLONEL.

Ah! ça, c'est donc un sylphe, un lutin, que cette petite comtesse-là?..

LE COMTE.

Un ange, marquis, un ange!

LE COLONEL.

Vrai! tant mieux, j'adore les anges...

LE COMTE.

Que d'imagination! que d'esprit!.. elle en a pour nous deux.

LE COLONEL.

C'est prudent... (*Le comte le regarde.*) Je veux dire, c'est un excès de prévoyance...

LE COMTE, *avec force.*

Ma femme! mais c'est qu'elle est adorable!.. c'est qu'elle est pétrie de ruse et de malice!... Tenez, Marquis, je serais en prison à la Bastille, que je n'essayerais même pas d'ouvrir la porte pour me sauver... je resterais parfaitement tranquille... je me dirais : ma femme viendra.

LE COLONEL, *piqué.*

A la Bastille, c'est possible..... Mais ici.. non...

LE COMTE.

Si fait!

LE COLONEL.

Je vous dis que non... quand je devrais aller...

LE COMTE.

Prenez garde... la demi-heure se passe... et si vous ne prenez pas vos précautions...

LE COLONEL.

La meilleure, c'est de ne pas vous quitter un instant.

LE COMTE, *gaiement.*

Oui... mais, mon généreux vainqueur, direz-vous que je suis prisonnier sur parole, si vous vous constituez... mon geôlier?..

LE COLONEL.

Vous avez raison, ventrebleu!.. ce ne serait plus loyal... A vos pièces, M. le Mazarin.

LE COMTE.

Défendez-vous, M. de la Fronde.

LE COLONEL.

Oui, et je jure Dieu que la Comtesse ne paraîtra pas jusqu'à vous sans ma permission.

LE COMTE.

Et moi, je vais dans ma chambre me préparer à la recevoir... La demi-heure avance... (*Il salue et sort à droite.*)

## SCÈNE V.

LE COLONEL, puis ABSALON, LA COMTESSE, BERTHE.

LE COLONEL.

Mais, M. le Comte... (*resté seul.*) Ah! ça, mais ce Mazarin se moque de moi... Est-ce que décidément ce défi... Allons donc! une mauvaise plaisanterie...

ABSALON, *entraînant Berthe par la main.*

Je vous dis que le Colonel m'a ordonné de choisir.

LA COMTESSE, *la retenant par l'autre main.*  
Et moi, je te dis qu'elle ne te suivra pas!

LE COLONEL \*.

Qu'est-ce que c'est?

ABSALON.

C'est, M. le Colonel, que vous m'avez dit de prendre cette manante pour m'aider.

\* Le Colonel, Absalon, Berthe, la Comtesse.



LE COLONEL, *allant à elle* \*.

Eh bien! est-ce qu'elle refuse de me servir, cette belle enfant?

ABSALON.

Oh! non... pas elle... c'est jeune... ça se laisserait faire... mais c'est ce petit gredin... il m'a griffé... Ah! mais...

LE COLONEL.

Hein? Qu'est-ce que c'est? un protecteur, ce garçon-là?... un amant?

BERTHE.

Mon frère, M. le Colonel... un gardeur de brebis...

ABSALON.

Ça garde des bêtes!...

LA COMTESSE.

A votre service, tout de même.

LE COLONEL.

Et il veille aussi sur sa sœur... il fait bien... Eh! mais... une jolie fille... des yeux à éclipser ce qu'on a de mieux à la cour... et une main de duchesse, sur ma foi!

LA COMTESSE, *bas*.

Prends garde... (*A part.*) La main qui va nous trahir... (*Berthe retire sa main.*)

ABSALON.

Oui, ça a l'air, comme ça... Mais quand ça tape... (*Montrant la comtesse.*) c'est bruto.

LE COLONEL.

Le frère de la petite? (*La comtesse s'avance* \*.) Oui, parbleu! il y a entre eux un air de famille... Peste, mon jeune père, avec un pourpoint de velours et une épée en verrou, nous aurions la tournure d'un page du roi.

BERTHE, *bas à la comtesse*.

Prends garde!... (*A part.*) La tournure qui fait des siennes!...

ABSALON.

Ça, page!.. Ah! pouah!

LA COMTESSE, *prenant un air gauche*.

Dam! monsieur le colonel... C'est que, voyez-vous, on est le coq, ça!.. Là bas, au village.

BERTHE.

Ça, c'est vrai qu'il est le coq...

ABSALON, *riant*.

Oh! le coq!

LE COLONEL.

Voyez-vous!.. Et quel est le village, petit, qui produit de jolies filles comme ta sœur?

LA COMTESSE.

Le village, monsieur le...

BERTHE, *bas et vivement*.

Ne lui dis pas.

ABSALON, *s'avançant*.

Montfort-l'Amaury, monsieur le Marquis, à cinq lieues du camp.

LA COMTESSE, *à part*.

Aie!

LE COLONEL, *vivement*.

Montfort-l'Amaury!.. Ah! vous êtes de...

ABSALON, *se rapprochant*.

Ils sont de...

LE COLONEL, *brusquement*.

Eh bien! ce dîner, marouffe?... Je meurs de faim!..

ABSALON.

Tiens! et moi, donc!..

LE COLONEL.

S'il n'est pas prêt dans dix minutes, qu'on fusille le cuisinier.

ABSALON.

Ah! ce serait bien fait... pour lui apprendre...

LE COLONEL.

Et toi aussi.

ABSALON.

Moi! ah! mais... Le valet du colonel ne se bat pas... (*Mouvement du colonel.*) Ça sera prêt dans cinq minutes... (*En sortant.*) Fusillé!.. plutôt la mort! (*Il sort à gauche.*)

## SCENE VI.

LA COMTESSE, LE COLONEL, BERTHE.

LE COLONEL, *vivement à Berthe*.

Et maintenant, petite, à nous deux... (*Elle s'échappe avec effroi, il la retient.*) N'aie pas peur... je t'embrasserai après, si tu veux.

LA COMTESSE.

Quoi donc?

LE COLONEL.

Puisque vous êtes de Montfort, vous devez connaître la comtesse?

BERTHE.

Qui ça? La dame du château?

LE COLONEL.

Oui... Est-elle bien jolie?

BERTHE.

Je crois ben!

LA COMTESSE.

Peuh! peuh!

LE COLONEL.

Ah! il paraît qu'elle n'a pas le don de plaire au coq du village... Voyons, dis-moi, comment est-elle?

BERTHE, *les yeux fixés sur la comtesse*.

D'abord, elle est toute petite, toute petite.

LE COLONEL.

Ah!...

LA COMTESSE, *à part*.

Bon!

BERTHE.

Elle a les cheveux blonds, les yeux bleus... et l'air pas malin du tout.

LE COLONEL, *à part*.

Qu'est-ce qu'il me disait donc, ce mari? Ils sont tous les mêmes!.. Ils se figurent des choses... (*Haut.*) Et elle habite seule le château?

LA COMTESSE.

Non, il y a sa sœur.

LE COLONEL.

Ah! il y a une sœur...

\* Absalon, le Colonel, Berthe, la Comtesse.



Ain : Qu'il est flatteur d'épouser celle...

Vous devez aussi la connaître ?

LA COMTESSE.

Puisque nous somm's ses paysans.

LE COLONEL.

Elle est jolie ?

LA COMTESSE.

Elle a dû l'être.

(Regardant Berthe.)

Car elle a quarante-sept ans.

LE COLONEL.

O ciel !

BERTHE, à part.

C'est moi, Dieu me pardonne !

LE COLONEL.

Quarante-sept ans ! (A part.) Quels appas !

LA COMTESSE.

Ah ! dam ! Monsieur, on les lui donne.

BERTHE, à part.

Oui, mais elle ne les prend pas.

Non, certes, je ne les prends pas.

LA COMTESSE, riant.

Au moins, au moins.

LE COLONEL.

Merci... j'en ai suffisamment.

BERTHE.

Mais, pas mal conservée.

LE COLONEL.

Revenons à la comtesse... Tu la connais ?

LA COMTESSE.

Ma sœur itou... Et pas plus tard que ce matin, je l'ai vue qui filait à cheval.

LE COLONEL.

Ah ! bah ! à cheval !.. tu l'as vue ?

BERTHE.

Et moi itou.

LE COLONEL.

Ah ! toi itou ?

LA COMTESSE.

Elle avait un beau chapeau..... avec une plume... et puis une grande robe... grande, grande...

LE COLONEL.

Une amazone... Eh bien ! mon garçon, tu vois ce beau louis d'or... il est à toi, si tu me sers avec zèle et intelligence...

LA COMTESSE.

Dam ! M. le Comte... je ne sais pas... c'est peut-être difficile, dà !

LE COLONEL, l'amenant dans un coin.

Non... va te poster sur la grande avenue, qui conduit à ce pavillon... Mets-toi aux aguets, et dès que tu apercevras la Comtesse, accours m'avertir.

BERTHE, riant.

Ah ! tiens, c'est drôle.

LA COMTESSE.

Oui, tout de mème... c'est que les soldats, ça me fait peur...

BERTHE.

Il est un tantinet poltron.

LA COMTESSE.

Et puis, c'est que je suis si las !

LE COLONEL, versant un verre de vin \*.

Eh bien ! tiens... bois-moi ça... pour te donner du cœur et des jambes.

LA COMTESSE, regardant Berthe.

Un verre de vin !

(Berthe se détourne pour rire.)

LE COLONEL, lui donnant le verre.

Bois !

LA COMTESSE.

Ah ! c'est que... moi qui ne bois que du cidre... (Mouvement du Colonel.) Je bois, M. le Colonel, je... (Elle essaie de boire, et s'arrêtant.) Ah ! mais, c'est que je ne peux pas laisser ma sœur Jeannette seule avec vous... Ah ! mais...

LE COLONEL, riant.

Tiens ! justement, je veux rester seul avec elle... Ainsi, va-t-en !

BERTHE, vivement.

Ne t'en va pas !

LA COMTESSE, résolument.

Je ne m'en irai p... (Apercevant tout-à-coup le Comte qui paraît à la porte.) Je m'en vas, je m'en vas !...

BERTHE, qui a vu le Comte.

Et moi, je reste.

LE COLONEL.

A la bonne heure ! c'est civilisé... ça sait vivre... Ainsi, mon garçon, va ! Et tu m'entends, du plus loin que tu verras venir la Comtesse...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE \*\*.

LE COMTE.

Ah ! fi ! Colonel, fi ! de l'espionnage !

LE COLONEL.

Ah ! mon cher, en intrigue comme en guerre, tous les moyens sont bons.

LA COMTESSE.

C'est ça... M. le Colonel a raison... tous les moyens... Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais c'est égal, les colonels ont toujours raison... (A sa sœur.) Attends-moi, Jeannette... (Bas.) Allez, soyez tranquille ; si votre Comtesse met le pied dans l'avenue, vous pouvez être sûr que je serai là... (En sortant, jetant un regard au Comte.) Attends-moi...

(Elle sort en courant.)

LE COMTE \*\*\*.

Diantre !... mais, Colonel, il paraît que vous vous piquez au jeu ?

LE COLONEL.

Eh bien ! oui... je me pique... Tant pis pour vous !... Vous m'avez défié, j'accepte. Et maintenant, bataille !

\* Le Colonel, la Comtesse, Berthe.

\*\* Le Comte, le Colonel, la Comtesse, Berthe.

\*\*\* Le Comte, le Colonel, Berthe.

BERTHE, *effrayée, à part.*

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Permettez...

LE COLONEL.

Non, non... bataille! j'y mettrai de l'obstination... Et me voilà en train de tomber amoureux de votre femme.

LE COMTE.

Sans la connaître?...

BERTHE, *à part.*

Comme il y va!

LE COMTE.

Ah! mais, halte-là... Je ne parie plus...

LE COLONEL.

Vous avez peur?... Mazarin recule!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ABSALON.

ABSALON, *accourant et portant des couverts \**.

Voilà, M. le Marquis, voilà! Les fourneaux flambent, les broches tournent, nous allons servir... On n'aura besoin de fusiller personne... (*À part.*) C'est dommage, ça m'aurait diverti de voir fusiller un cuisinier!

LE COLONEL.

Vite, le couvert.

ABSALON, *allant porter sur la table à gauche l'écrétaire qui était sur la table à droite.*

Hé! villageoise, venez donc m'aider... Quand vous resterez de là... ha!

BERTHE.

Voilà, voilà! (*Elle l'aide.*)

LE COLONEL.

Ainsi, cher Comte, vous voilà prévenu... (*Riant.*) Gare les balles... Je vise au cœur... et à la tête!...

LE COMTE.

Du tout... diable! de l'amour!... Je m'y oppose.

(*Le Colonel éclate de rire.*)

BERTHE, *à part, les écoutant \*\*.*

Dieu! qu'ils sont mauvais sujets dans la Fronde!

ABSALON.

Dites donc, villageoise, est-ce que ça vous regarde, ma chère?

BERTHE.

C'est juste! (*Elle met le couvert avec lui.*)

LE COLONEL.

Ce pauvre Comte qui s'y oppose!

LE COMTE.

Moi! et plus d'une belle dame de la cour, à qui vous avez juré fidélité.

LE COLONEL, *reprenant son sérieux.*

Aux dames de la cour? Ah! je vous conseille!... une belle recommandation!... les dames de la cour!... Mais ce sont elles qui

m'ont forcé de me jeter dans le parti de la Fronde! Mais si je me bats contre leurs maris, leurs amants, c'est pour me venger d'elles!

LE COMTE.

Vraiment! de toutes à la fois?...

LE COLONEL.

De toutes les filles d'honneur de la Reine... des bégueules!... (*Berthe écoute.*) De l'une d'elles, surtout... Me refuser, moi! me renvoyer outrageusement le contrat déjà signé par moi! Ah! ma jolie Berthe de Rozan!...

BERTHE, *poussant un cri et laissant tomber une assiette qu'elle tenait.*

Ah!...

ABSALON.

Ah! mon Dieu!

(*Le Comte fait vivement un signe à Berthe.*)

BERTHE, *à Absalon.*

Vous ne faites donc pas attention à ce que vous tenez, vous?

ABSALON.

Hein?

LE COLONEL.

Imbécille! maladroit!

ABSALON, *criant.*

Mais ce n'est pas moi! mais c'est la villageoise!... (*Ramassant l'assiette.*) Allez ramener vos choux, allez... vous n'entendez rien à la vaisselle.

BERTHE.

Dam!... c'est la première fois que je sers...

ABSALON.

On le voit bien!... Ah! Dieu!

LE COMTE, *au Colonel.*

Comment! c'est à vous? En effet, j'ai entendu parler de cette aventure.

BERTHE, *à part.*

Et moi aussi.

LE COMTE.

C'est vous que cette petite de Rozan a traité...

LE COLONEL.

Comme une sotte qu'elle est.

BERTHE, *à part.*

Merci.

ABSALON.

Mais, villageoise, ça vous regarde donc, ma chère? (*Berthe remonte avec lui.*)

LE COMTE.

Comtez-moi ça... pour nous amuser.

LE COLONEL.

Ah! je n'y mets pas de fatuité... C'est mon oncle, l'évêque de Soissons, qui avait eu cette belle idée là... parce qu'une fille d'honneur... il juge ça sur le titre... mon oncle l'évêque... gros innocent, va! Il avait négocié cette alliance pendant que je me battais à Rocroy, sous les ordres de Condé... On me mariait par correspondance à cette petite, à peine arrivée de sa province à la cour, et pour laquelle, sans la connaître, je me montais bêtement la tête.

LE COMTE.

Comme pour ma femme.

LE COLONEL.

Plait-il?

\* Absalon, le Comte, le Colonel, le Colonel ne pian plus dans.

\*\* Absalon, Berthe, le Comte, le Colonel.

LE COMTE.

Continuez donc.

LE COLONEL.

Bref, je signalai mon contrat au bruit du canon... mais quand ce fut le tour de la future, la petite niaise, imbue des préjugés provinciaux, déclara qu'elle n'épouserait jamais un fat.

LE COMTE, *se récriant.*

Ah!

BERTHE, *à part.*

Je l'ai dit!

LE COLONEL.

Elle l'a dit... c'est son mot!...

ABSALON.

Villageoise! décidément ça vous regarde...

BERTHE.

Me voilà!

LE COLONEL.

Vous comprenez que je ne pouvais plus me montrer à la cour... Aussi, dès que la Fronde fut inventée, je m'y jetai à corps perdu, mon contrat sur le cœur!... tenez, le voilà... et quand on m'offre de traiter, ou quand j'hésite à me battre, je le relis, je regarde ma signature... isolée... près de laquelle cette petite bégueule a refusé de mettre la sienne... cela me rend mon courage... ou plutôt ma colère... et je tiens bon... avec je ne sais quel pressentiment, que les hasards de la guerre me livreront un jour...

BERTHE, *qui tient une assiette.*

Ah! juste ciel!... *(Le Comte rit très-fort.)*

ABSALON, *la lui retirant.*

Vous allez encore laisser tomber celle-là... *(A part avec mépris.)* Grosse vilaine, va!...

LE COLONEL, *riant.*

Ah! alors... surtout, si elle s'est mariée! ah! ah! ah! dites donc... un mari!... elle serait capable, à présent...

LE COMTE, *de même.*

Oui, oui, ce serait drôle!

LE COLONEL.

Comme je virais!... *(Berthe se rapproche avec dépit.)* Je rage qu'elle aura épousé quelque petit officier de la reine... un de ces braves capitaines de ruelle et de boudoir... qui font de la tapisserie avec les filles d'honneur... *(Riant aux éclats.)* C'est qu'il y en a, c'est que j'en ai vu! oui, mon cher prisonnier, oui, de la tapisserie!... ah! ah! ah!

LE COMTE.

Eh! colonel, Hercule a filé aux pieds d'Omphale!

LE COLONEL.

Ventrebleu! Hercule était un faquin...

ABSALON, *riant.*

Hercule a filé!... ah! filé!... une quenouille! *(Il remonte la scène.)*

LE COLONEL.

Et j'aimerais mieux me passer mon épée au travers du corps...

BERTHE, *s'approchant\*.*

Que de faire de la tapisserie?...

ABSALON.

Ah! bien! ne vous gênez plus... mêlez-vous à la conversation.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *accourant.*

M. le Colonel! M. le Co... *(S'arrêtant.)* Ah! du monde!... pst... pst...

LE COLONEL.

Ah! le petit!... *(Il chante comme pour tromper le comte. Elle lui fait signe de l'écouter à part.) (Avec joie.)* Elle peut-être. *(la prenant à part.)* Eh! bien?\*

LA COMTESSE.

Je crois que nous la tenons...

LE COLONEL, *bas.*

Vraiment? chut! parle bas!... *(Haut.)* Voyez donc comme il fait beau, cher Comte... *(le comte va près de la fenêtre. Bas.)* Tu dis que la comtesse...

LA COMTESSE.

Je l'ai aperçue de loin... à cheval... mais il paraît qu'elle a eu soupçon que je la guettais... *(Elevant la voix.)* Car elle a rebroussé chemin.

LE COLONEL.

Chut donc! *(Très-bas.)* Ensuite?

LA COMTESSE.

Je l'ai suivie sans faire semblant de rien... elle a gagné le village... *(Elevant la voix.)* le village de Chevreuse.

LE COLONEL.

Mais chut donc! j'entends bien... Et alors!...

LA COMTESSE.

Elle est entrée dans la maison du bailli... *(Elevant la voix.)* de M. le Bailli, vous savez bien!...

BERTHE, *de même.*

Chez le bailli!

LE COLONEL.

Veux-tu te taire! il crie, il crie! heureusement que le mari est à la fenêtre... Pauvre cher homme! une grâce d'état...

LA COMTESSE.

Et si j'ai gagné ce beau louis d'or...

LE COLONEL.

C'est juste... tiens... prends.

LA COMTESSE, *sautant de joie.*

Oh! merci, M. le Colonel!... Tiens, Jeannette, vois donc!

BERTHE.

Oh! comme c'est brave.

LE COMTE, *se rapprochant\*\*.*

Colonel! vous me traitez avec tant de générosité et de grâce, que vous m'encouragez à être indiscret... Permettez-moi d'aller faire un tour de promenade dans cette charmante avenue.

\* Le Comte, Berthe, le Colonel, la Comtesse, Absalon est sorti par la gauche.

\*\* Le Comte, le Colonel

La Comtesse et Berthe se tiennent au fond.

\* Le Comte, le Colonel, Berthe, Absalon.



LE COLONEL.

Ah! ah! cette avenue qui conduit au village de...

LE COMTE.

De Chevreuse... et je vous promets de ne pas dépasser... tenez... la maison du bailli... qu'on aperçoit de cette fenêtre.

LE COLONEL.

Ah! la maison du... (*A part.*) Il a vu sa femme... c'était bien elle... (*Haut.*) Désolé, mon cher Comte... par ici, de ce côté, tant que vous voudrez... je vous engage même à aller un peu vous promener... Ça vous fera du bien... Mais je ne puis permettre de communiquer avec les gens du village... affaire de stratégie. (*Prenant son chapeau.*) Eh! tenez... j'oubliais... j'ai à cet égard des ordres à donner... attendez moi à table... justement voici qu'on nous sert. (*Absalon apportant un plat.*)

ABSALON \*, *flairant.*

Oh! que ça embaume! que ça embaume! heureux nez, va!... Très bien, maître gueux! fortuné coquin! tu ne seras pas encore fusillé aujourd'hui... ce sera pour une autre fois.

LE COMTE.

Mais, Colonel.

LE COLONEL.

Commencez sans moi...

ABSALON, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit?

LE COLONEL.

Je n'ai pas grand appétit, mais je reviens boire à vos amours.

L COMTE.

Et aux vôtres.

LE COLONEL.

Oui, aux... (*pouffant de rire.*) Ah! ah! ah!

LE COMTE, *de même.*

Ah! ah! ah! (*Ils se moquent l'un de l'autre; le Colonel sort en riant.*)

## SCENE X.

LES MÊMES, hors LE COLONEL.

(*La Comtesse est près de la croisée, Berthe de l'autre côté; elles rient aussi, mais un geste du Comte leur impose silence.*)

ABSALON, qui est demeuré stupéfait.

Mais je ne ris pas, moi, je ne ris nullement!.. Comment! je ne peux dîner qu'après lui, et il ne dine pas!.. je donne ma démission de valet de chambre.

LE COMTE, *gaiement.*

. A boire \*\*!

ABSALON.

Permettez... quand le Colonel...

LE COMTE, *avec force.*

A boire!

\* Absalon à la table, le Comte, le Colonel, la Comtesse et Berthe au fond.

\*\* Le Comte à table, Absalon; Berthe et la Comtesse se tiennent derrière le Comte.

ABSALON.

Voilà! voilà!.. (*A part.*) Un homme que nous avons battu hier à plate couture...

LE COMTE.

Allons, jeune fille... sers-moi donc, puisque ce butor s'en va.

BERTHE, *d'une voix tremblante.*

Oui, M. le Colonel!.. \*

ABSALON.

Je m'en vas, moi... (*à part avec rage.*) Mange-t-il! mange-t-il!.. c'est pour me narguer! Un poulet tout entier! Hou! sans le respect que j'ai pour le malheur, je lui arracherais une cuisse ou une aile... ça me ferait du bien. (*Il se retourne.*)

LE COMTE.

Avec Madame Faveol :

Gaiement, morbleu! je fais bombance,  
Je m'en donne ici de tout cœur!  
Et le vaincu, sans résistance,  
Mange le dîner du vainqueur!

ABSALON, *à part.*

Voyez, voyez, comme il dévore!  
Il n'aura donc jamais fini?...

LA COMTESSE, *bas, en se penchant*

Bon appétit, buvez encore!  
Autant de pris sur l'ennemi!

(*Absalon se retourne.*)LE COMTE, *vivement.*

A boire, mon garçon, puisque cet imbécille s'en va.

LA COMTESSE.

Oui, M. le Colonel.

ABSALON, *à part.*

Je m'en... au fait, je ne peux pas supporter un pareil spectacle. (*Haut.*) Servez M. le Comte, petits... (*A part.*) C'est bon pour lui ça... (*Haut.*) Je vais presser le maître-queux (*à part*) de me nourrir, moi!... (*Il sort à gauche.*)

LA COMTESSE, *avec joie \*\*.*

Ah!..

LE COMTE.

Chut!

BERTHE.

Parti!.. (*Elle regarde au fond si personne ne vient.*)

LE COMTE.

Ma chère Clotilde!..

Même air :

Naguère encor j'étais esclave,  
Me voilà presque en liberté!  
Auprès de toi, morbleu! je brave  
L'ennui de la captivité.

LA COMTESSE.

Pendant que le vainqueur arbore  
Son étendard chez le bailli,  
Un doux baiser...

LE COMTE.

Encore! encore!  
Autant de pris sur l'ennemi!

\* Berthe, le Comte, Absalon, la Comtesse, au fond.

\*\* Berthe, le Comte, la Comtesse.

REPRISE.

Embrassez-vous encore, encore!  
Embrassons-nous  
Autant de pris sur l'ennemi!

LE COMTE.

Eh! mais! imprudents! le danger!..

LA COMTESSE.

Lequel? mon fidèle écuyer nous attend avec nos chevaux, à la sortie du bois.

BERTHE.

Et qui se douterait de notre présence ici, sous ces costumes?..

LA COMTESSE.

Et d'ailleurs, est-ce qu'il existe des obstacles pour Clotilde de Rozan, comtesse de Montfort? Vive Dieu! je les aime, les obstacles.. j'aime le danger, le péril, les luttés désespérées.. tout ce qui me fouette l'imagination et stimule mon audace!..

BERTHE\*.

Mais tu ne sais donc pas à qui nous avons affaire?

LE COMTE.

Au marquis d'Angennes!

LA COMTESSE.

Eh bien! va pour le marquis d'Angennes.

BERTHE.

Qué j'ai refusé, humilié, blessé!..

LE COMTE.

Ce redoutable Marquis qui faisait trembler toutes les dames de la cour.

LA COMTESSE.

Vraiment?.. C'est lui qui t'a embrassée ce matin... en entrant?.. Ah! ah! ah!

LE COMTE.

Il se pourrait!

BERTHE.

Oui... qu'il y revienne!..

LA COMTESSE.

Eh! mais il n'est pas mal... un beau colonel!.. A la bonne heure, voilà un adversaire comme je les aime... il y a quelque mérite à combattre, et quelque gloire à triompher.

BERTHE.

Tu es folle!

LE COMTE, la regardant.

Mais quelle aisance, quelles façons cavalières sous ces habits de pâtre!..

BERTHE, se retournant.

Et moi, M. le Comte, et moi en jupon court et en cornette.... cela me va bien, n'est-ce pas?

LE COMTE\*\*.

Charmante, ma petite sœur... mais on peut nous surprendre.... Eh bien! quelles nouvelles?

LA COMTESSE.

J'ai écrit à M. de Turenne pour un échange.

BERTHE.

Mais il n'y a pas d'espoir.

LE COMTE.

Eh! je le sais bien... mais à la cour?

LA COMTESSE, *pls bas*.

On dit que la Reine traite avec le prince de Condé, à l'insu de Mazarin.

LE COMTE.

Vraiment?

BERTHE.

On ajoute que le coadjuteur...

LA COMTESSE, *vivement*.

Chut! (*Le Comte se remet à table.*) \*

ABSALON, *rentrant furieux, à la cantonnade*.  
Misérable maître-queux!

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qu'il y a donc, M. Absalon?

ABSALON.

Il y a qu'il me refuse une côtelette.... une simple côtelette!.. Il prétend, ce cuisinier, que la discipline s'y oppose... mais j'ai lu les règlements, moi... cuisinier!.. C'est le mot... cuisinier!.. je les ai lus!.. il n'est pas question de côtelette!.. le mot côtelette ne s'y trouve pas!.. (*S'approchant.*) Pardon, M. le Comte, pardon... Est-ce que, dans l'armée de la Reine, le valet du colonel...

LE COMTE.

A boire!.. (*La Comtesse le sert.*)

ABSALON.

Encore!... (*A la Comtesse.*) Est-ce qu'il a toujours continué sur ce pied-là, le vaincu?

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu, oui... il dévore.

ABSALON.

Tenez, tenez... il ne restera rien pour les triomphateurs... (*Soupirant.*) Je suis fâché de n'avoir pas été battu... c'est bien plus nourrissant.

LE COMTE.

Enlève ce plat, valet! et qu'on me serve autre chose...

ABSALON.

Permettez....

LE COMTE.

Hein?

ABSALON.

J'y vas, j'y vas... (*Prenant le plat.*) Vide!.. absolument vide!.. Je tombe en défaillance! Rempportez donc des victoires... (*Il crie en sortant.*) Gueux de maître-queux!.. (*Il sort à gauche.*)

LE COMTE\*\*.

Eh! bien! le coadjuteur?..

BERTHE.

Négocie, dit-on, sa soumission.

LE COMTE.

Chacun pour soi.

LA COMTESSE.

Et personne pour la France!.. Oh! si j'étais la reine!.. je me mettrais moi-même à la tête de mes armées!.. et j'exterminerais tous les frondeurs.

\* Le Comte, Berthe, la Comtesse.

\*\* Berthe, le Comte, la Comtesse, Absalon.



BERTHE.

A commencer par ce marquis d'Augennes.

LA COMTESSE.

Eh! bien! non... Eh bien! non... Je demande grâce pour celui-là... il a un petit air vainqueur qui lui sied assez...

LE COMTE.

Ah! si tu es pour les vainqueurs! Je suis perdu...

LA COMTESSE.

Moi! vive Dieu! que je trahisse mon parti! (*Riant.*) Mais écoute donc... il est généreux... il m'a donné un beau louis d'or... (*Ils rient tous trois.*)

BERTHE.

Eh! bien... moi, je le déteste.

LACOMTESSE.

Oh! parce que tu l'as refusé...

BERTHE.

Et je le refuserais encore... parce que c'est un fat... un mauvais sujet.

LA COMTESSE.

Oh! si on condamnait tous les mauvais sujets... Mais nous oublions... il faut écrire toi-même à la cour, pour obtenir un échange ou une rançon... Nous ferons passer la lettre à la reine.

BERTHE.

Qui m'aime.

LA COMTESSE.

Qui nous protège.

LE COMTE.

Oh! si ce n'était que cela...

BERTHE.

Justement, voici du papier... une plume! Ciel! Je crois entendre... (*Elle écoute à gauche.*)

LA COMTESSE, à la fenêtre.

Ah! le colonel qui revient!... Il a l'air furieux!... il n'a pas trouvé la comtesse... c'est sûr...

LE COMTE.

En ce cas, je vais écrire... là... dans ma chambre... Retenez-le ici... (*Il entre à droite.*)

## SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LE COLONEL, BERTHE,  
PUIS ABSALON.

LE COLONEL, furieux et tenant une perruque qu'il jette à terre en entrant.

Hou! hou! J'étouffe!... Je suis furieux! Que le diable emporte le bailli, la comtesse, le... (*Se trouvant face à face avec la comtesse.*) Ah! te voilà toi, petit sot! petit drôle!...

LA COMTESSE, reculant.

M. le Colonel...

LE COLONEL, marchant à elle.

Tu mérites que je te tire les oreilles, que je

l'arrache aussi les cheveux, à toi... (*La comtesse porte vivement les mains à sa tête.*)

BERTHE, vivement.

Grâce pour mon frère, mon bon monsieur.

LE COLONEL.

Plutôt de suivre les traces de cette belle dame!...

LA COMTESSE.

Quelle dame?

LE COLONEL, frappant du pied.

La comtesse!

LA COMTESSE.

Ah! oui... mame la Comtesse... ah! oui, oui, oui... est-ce qu'elle n'était pas chez M. le bailli?

LE COLONEL.

Eh! va t'en au diable avec ton bailli!... Il était tout seul à table... il me regardait avec de gros yeux bêtes, qui avaient l'air de se moquer de moi... J'avais beau l'interroger... il me disait : Quoi? quoi?... Comme un canard sauvage... Je me suis fâché, il a crié, et dans ma colère je lui ai arraché sa perruque.

BERTHE.

Oh! ce pauvre bailli!

LA COMTESSE, ramassant la perruque qu'a jetée le colonel.

Eh! mais... là voilà! (*Absalon rentre avec un plat.*)

LE COLONEL, prenant la perruque.

Ça? tiens! c'est vrai!... maudite!... (*Il jette la perruque qui va tomber sur le plat que porte Absalon.*) \*

ABSALON.

Ah! bien... ah! bon! une perruque dans les épinards!...

LE COLONEL, le prenant au collet.

Ah! te voilà, toi, imbécille?

ABSALON.

Oui M. le Colonel, c'est moi...

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu fais là? Qu'est-ce que tu portes là?

ABSALON.

Des épinards, M. le Colonel... Si vous aviez faim comme moi!...

LE COLONEL.

Eh! morbleu, oui... j'ai faim... Mais comtesse, l'as-tu vue?

ABSALON.

Quelle comtesse? Je n'ai pas vu de comtesse... Où y a-t-il une comtesse?

LA COMTESSE, niaisement.

Elle se sera ensauvée.

LE COLONEL, l'imitant.

Elle se sera ensauvée... petite bête!

BERTHE.

Oui, elle sera...

LE COLONEL.

Eh! l'autre? le comte?... le mari?... sesera-il

\* La Comtesse, le Colonel, Absalon, Berthe.



aussi ensauvé ? (*A Absalon.*) Quand tu resteras là... Le Comte !

ABSALON.  
Eh ! bien ? ... le Comte ?

LE COLONEL.  
Où est-il ?

ABSALON.  
Ah ! tiens, c'est vrai... où est-il !

BERTHE.  
Là dans sa chambre.

LE COLONEL.  
Seul ?

Hein ?

ABSALON.  
Seul ?... M. le Colonel vous demande... (*A part.*) Buse, va !

LA COMTESSE.  
Ah ! oui... seul... Je ne sais pas, moi... mais tout-à-l'heure, il me semblait entendre une autre voix...

LE COLONEL.  
Un autre ! chut !... (*Écoutant.*) Dieu ! je l'entends aussi \*.

BERTHE.  
Moi, itou !...

ABSALON.  
Moi, itou !... (*A part.*) Je n'entends rien du tout...

LE COLONEL.  
Ah ! morbleu ! je saurai bien... (*A Absalon.*) Va t'en... va t'en... tiens-toi sous la fenêtre du comte, et si quelqu'un s'échappe...

ABSALON, montrant son plat.  
Mais les épinards ?...

LE COLONEL.  
Eh ! vas donc ! Et maintenant quand je devrais enfoncer cette porte...  
(*Au moment où il se rapproche, le Comte paraît à droite.*)

SCÈNE XII.

LE COMTE, LE COLONEL, BERTHE, LA COMTESSE.

LE COMTE avec calme.

Qu'est-ce donc, mon cher vainqueur ; qu'y a-t-il ?

LE COLONEL.  
Ah ! c'est vous, mon cher prisonnier... Permettez... Ah !...  
(*Il entre précipitamment dans la chambre à droite.*)

LA COMTESSE, écrivant vivement à la table à gauche \*\*.

A mon tour, maintenant.

BERTHE.  
Que fais-tu ?

LE COMTE.  
Silence !.. ma lettre. (*Berthe la prend.*)

LA COMTESSE, passant à la table à droite.  
Et moi, la mienne.  
(*Elle met vivement le billet qu'elle vient d'écrire sous la serviette du colonel \**).

LE COLONEL, en dehors.  
Eh ! rentre si tu veux, nigaud !..

LE COMTE, leur baisant la main.  
Adieu ! adieu !

LA COMTESSE.  
Du courage !

BERTHE.  
Le voici !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COLONEL, ABSALON.

LE COLONEL, rentrant vivement \*\*.  
Rien !

ABSALON, rentrant par le fond.  
Rien !

LE COMTE.  
Mon Dieu, qu'avez-vous donc ? Qu'y a-t-il ? vous avez l'air bien agité.

LE COLONEL.  
Moi ! vous trouvez ?.. Non... Mais elle n'y est pas... Vous ne l'avez pas vue... Oh ! vous avez beau sourire... votre femme n'a jamais mis le pied ici... elle n'y est jamais venue, et elle n'y viendra jamais.

LE COMTE.  
Jamais ?.. Vous en êtes bien sûr ?.. Et si elle y venait !..

LE COLONEL.  
Si elle venait... Prenez garde... ne défiez pas le marquis d'Angennes... car le marquis d'Angennes ne recule jamais.

LE COMTE.  
Diable ! vous me faites peur... Au fait, vous êtes l'homme aux gageures.

LE COLONEL.  
Et beau joueur... Si le cœur vous en dit...

LE COMTE.  
Eh bien ?

LE COLONEL.  
Je parie mon revenu d'un an que la comtesse...

LE COMTE.  
Vous aimera ?

LE COLONEL.  
C'est vous qui l'avez dit... Mon revenu...

LE COMTE, riant.  
Ah ! ça, mais on assure qu'il n'y a que des dettes dans votre revenu.

LE COLONEL.  
C'est possible... Eh bien ! mon château d'Angennes contre le domaine de Montfort ?

LE COMTE.  
Quoi ! vous voulez...

\* Le Colonel, Absalon, Berthe, la Comtesse.

\*\* Le Comte, Berthe, la Comtesse.

\* La Comtesse, le Comte, Berthe.

\*\* Le Colonel, le Comte, Berthe, la Comtesse et Absalon sur le second plan.

LE COLONEL.

Vous reculez... Vous avez peur !

LA COMTESSE, *bas à droite.*  
Tiens, et moi aussi.BERTHE, *bas et vivement au Comte.*  
Ne pariez pas !

LE COLONEL.

Vous ne tenez pas ?

LE COMTE, *lui tendant la main.*

Je tiens.

BERTHE.

Ciel !

LA COMTESSE, *bas.*

Ah ! c'est bien !

LE COLONEL.

C'est dit... le gant est jeté... la guerre est déclarée... Vous voilà prévenu... Partout où je la rencontrerai, chez vous, chez moi, ou sur territoire neutre, n'importe, je jure Dieu que la comtesse de Montfort ne m'échappera pas !

ABSALON.

Oh ! le malheureux !

ENSEMBLE.

Aria : Deuxième quadrille du *Duc d'Olonne*, 4<sup>e</sup> figure.

LE COLONEL.

La guerre s'engage !  
Audace et courage !  
Du combat le gage  
Doit m'appartenir !LE COMTE, *à part.*La guerre s'engage !  
Allons, du courage !  
Dieu du mariage  
Viens me garantir.LA COMTESSE, *à part.*La guerre s'engage !  
Un pareil langage  
Me blesse et m'outrage,  
Je dois le punir.BERTHE, *à part.*Quel affreux langage !  
Pour nous quel outrage !  
Mais ma sœur, je gage,  
Saura le punir.

ABSALON.

La guerre s'engage !  
Allons, du courage !  
Mais, selon l'usage,  
Je veux me nourrir.LA COMTESSE, *au colonel\*.*Ça reviendra peut-être, monsieur le Colonel.  
Avec votre permission, nous retournons cheux nous.

ABSALON.

Cheux nous !..

LE COLONEL.

Eh ! va-t-en au diable !

*(Reprise de l'ensemble). La Comtesse et Berthe sortent à gauche.*

LE COLONEL.

Absalon, sers moi, je meurs de faim... Et à

\* Le Comte, le Colonel, la Comtesse, Berthe, Absalon.

Boire, morbleu ! à boire !... Je veux trinquer avec le comte à mes amours... en perspective..

LE COMTE.

Sans oublier les miens !

*(Absalon sort, la Comtesse et Berthe reparaissent et vont pour sortir par le fond, ils ont repris leurs paniers vides, que la Comtesse porte a bout d'un bâton.)\**LE COLONEL, *s'asseyant.*

A table !

LE COMTE.

Moi, j'ai fini...

LE COLONEL.

Allons donc ! l'appétit revient, en regardant manger... Ah ! petits !... *(Ils s'arrêtent avec effroi.)* Les paysans ! écoutez donc...

LA COMTESSE.

Voilà, M. le Colonel, voilà...

LE COLONEL.

Si vous rencontrez à pied où à cheval... près de son château, qui sera le mien, cette belle comtesse de Montfort... dites-lui que vous avez laissé le marquis d'Angennes... faites-lui mon portrait, je n'empêche pas... buvant à ses attrait, et jurant Dieu et son épée de gentil homme d'être un jour son chevalier... Entendez-vous ?

BERTHE, *niaisement.*Ain des Finances *(dit M. Nagot).*J'entends, mais je ne comprends rien  
A c' que m'sieur l' Colonel veut dire...LA COMTESSE, *de même.*Lais' donc ! qu' t'es bêt ! Moi j' comprends bien,  
C' que du château son cœur désire.  
Si dans le pays de nos pruniers  
Il vient tenter queuque fortunes...  
Je d'vinons ben sans êtr' sorciers  
Que ce n' sera pas pour des prunes.*(Elle rit bêtement avec Berthe, le Comte rit aux éclats.)*LE COLONEL, *riant aussi.*

C'est ça... vous y êtes... bon voyage !

BERTHE.

Bien le bonjour, M. le Colonel !

LA COMTESSE.

Et la compagnie. *(Elles s'arrêtent au fond et envoient un baiser au comte.)*LE COLONEL, *prenant sa serviette.*

Et vous ne lui faites rien dire à madame la Comtesse ?

LE COMTE.

Rien... Je lui dirai tout moi-même.

LE COLONEL.

Fat que vous êtes ! vous me soutiendrez...  
*(En secouant sa serviette, il fait tomber la lettre que la Comtesse y a glissée.)* Qu'est-ce que c'est que ça ? Un billet !... *(Les paysans sortent.)*

LE COMTE.

Un billet !

LE COLONEL.

Tiens ! cette écriture...

\* Le Comte, le Colonel tous deux assis, Berthe, la Comtesse.

LE COMTE

Eh ! mais... celle de ma femme !

LE COLONEL.

De votre... allons donc !... Vous vous trompez, mon cher... *(A part riant.)* Sa femme ! Ce serait drôle ! *(Lisant à part.)* « M. le Marquis, « la Comtesse de Montfort vous remercie de « l'hospitalité que vous lui avez si généreusement octroyée. » *(Il se lève avec fureur en jetant sa serviette, musique jusqu'à la fin.)* Eh ! de par tous les diables ! non... ce n'est pas drôle !... Me narguer jusqu'ici !... C'est trop fort !... et je jure...

*(On aperçoit les deux paysans à la fenêtre du fond, ils s'arrêtent et passent.)*

ABSALON, rentrant avec un plat.

Voilà, colonel \*.

LE COLONEL.

Butor !... imbécille ! qui n'a vu sortir personne ! *(A part.)* Le paysan avait raison...

LE COMTE.

Qu'est ce donc, Colonel ? Ce billet ?...

LE COLONEL.

Oh ! rien !... c'est un avis qu'on me donne... pour une reconnaissance à faire tout de suite.

ABSALON, qui a posé son plat sur la table.

Après dîner.

LE COLONEL.

Je ne dinerais pas.

\* Le Comte, le Colonel, Absalon, les deux paysans sur la montagne.

ABSALON \*.

Je m'évanouis.

LE COLONEL, bas.

Fais seller mon cheval... et le tien...

LE COMTE, à table.

Ah ! bah !... à table, mon vainqueur !... L'appétit me revient... dinez...

LE COLONEL...

Non... merci, mon prisonnier.... mais je soupèrai.... Ah ! de par Dieu... Eh bien...

ABSALON.

Où donc ?

LE COLONEL, bas.

Au château de Montfort.

ABSALON.

Au château de...

LE COMTE, tendant son verre du côté de la fenêtre.

A nos amours !..

*(Les paysans paraissent sur le tertre du fond.)*

LE COLONEL, courant prendre un verre.)

A nos amours !..

ABSALON, avec désespoir.

Je n'y arriverai pas !..

REPRISE.

La guerre s'engage, etc.

*(La Comtesse agit son chapeau et Berthe son mouchoir. Le Colonel et le Comte trinquent. Absalon est tombé sur une chaise. Le rideau tombe.)*

\* Le Comte, le Colonel, Absalon.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'une tour au château de Montfort. Porte au fond, avec un guichet assez large pour y passer la tête. A gauche, une petite porte dérobée; du côté opposé, à la même hauteur, un œil de bœuf garni de barreaux. Au fond, deux armures complètes, placées de chaque côté de la porte. Une table avec tout ce qu'il faut pour écrire, à droite.

### SCÈNE I.

BERTHE, LA COMTESSE, puis UN VALET.

*(Au lever du rideau, elles arrivent, toujours en habit de paysan.)*

BERTHE, tombant sur un fauteuil et respirant.

Ah ! enfin, nous y voici !.. dans notre château ! chez nous !.. au milieu de nos bonnes murailles, que le canon des frondeurs n'entamerait pas !

LA COMTESSE.

Vive Dieu ! la comtesse de Montfort a un cœur tendre, mais des murailles solides !

BERTHE.

Je respire, je renaiss. *(La Comtesse la regarde en souriant avec dédain. — Elle se lève tout-à-coup.)* Ecoute, ma sœur... pour te suivre, j'ai consenti à monter sur un grand cheval, comme une châtelaine d'autrefois, moi qui n'ai jamais voyagé qu'en litière ou en carrosse !... J'ai pénétré dans un camp, au milieu de ces soudards qui me regardaient à me faire trembler, moi, qui ne suis habituée qu'aux bonnes sœurs du couvent ou aux filles d'honneur de la reine !... J'ai mis le couvert d'un colonel !.. J'ai été... j'ai été embrassée !.. à droite et à gauche !.. *(La Comtesse part d'un éclat de rire.)*



Je te passe tout cela... Mais, c'est fini, je ne recommence plus, ne compte plus sur moi.

LA COMTESSE.

Poltronne!.. femme que tu es!.. Mais si tu n'avais pas fait tout cela, tu ne connaîtrais pas ton... ex-futur.

BERTHE.

Je m'en serais bien passée!

LA COMTESSE.

Allons donc!.. on aime à savoir ce qu'on a refusé... et à moins qu'il ne t'ait donné des regrets...

BERTHE.

A moi?.. Comment peux-tu penser?.. Un fat, un insolent...

LA COMTESSE.

Eh! il y a des femmes qui aiment les insolents... avec ça qu'il n'est pas mal, cet affreux colonel!.. Et quelle audace!.. Oser parier que moi... moi!.. Vive Dieu! que j'aurais eu de plaisir à lui répondre, là, bravement en face... de femme à colonel!.. Mais c'est une satisfaction que je remets à demain.

BERTHE, *effrayée*.

Comment! demain!.. Est-ce que tu comptes y retourner?

LA COMTESSE.

Certainement.

BERTHE.

Remonter encore à cheval?..

LA COMTESSE.

Est-ce que tu ne trouves pas qu'il y a là quelque chose d'aventureux qui fait battre le cœur?.. Moi, j'aime que mon cœur batte, ça me fait du bien!..

BERTHE.

Pour être encore embrassée... à droite et à... Une demoiselle de la cour!..

LA COMTESSE, *riant*.

Raison de plus... on dit qu'elles y sont habillées.

BERTHE.

Non, non, mille fois non!.. Je ne mets plus le pied hors du château tant que durera la guerre. J'ai peur!

LA COMTESSE.

Comme une ville assiégée. Laisse donc.

Acte de M. Nargeot.

Fort qui bravement  
A fait le serment  
De bien se défendre,  
De ne pas se rendre,  
Reste triomphant.  
Que craint-on, enfant,  
Lorsqu'on se défend?

BERTHE.

A la cour, vraiment  
On pense autrement.  
Château fort, cœur tendre,  
Ont beau se défendre,  
C'est peu rassurant;  
Ce qui ne se rend,  
Souvent on le prend.

LA COMTESSE, *parlé*.

Ah! quelquefois.

ENSEMBLE.

BERTHE.

A la cour vraiment, etc.

LA COMTESSE.

Fort qui bravement, etc.

BERTHE, *naïvement*.

Mais, mon Dieu, qu'est-ce qu'ils ont donc à se battre?... cela marchait si bien avant!.. Messieurs les colonels épousaient tranquillement les filles d'honneur... La France était heureuse.

LA COMTESSE.

Eh! bien, rassure-toi; le bonheur de la France et des filles d'honneur va renaître avec la paix... Ces petits messieurs de la Fronde ne peuvent pas tenir plus longtemps, et tout nous promet que bientôt...

UN VALET, *entrant*.

Madame la Comtesse... un officier des armées de la reine, précédé d'un valet, demande à être introduit.

LA COMTESSE.

Que te disais-je!.. C'est, je gage, un messenger de bonne nouvelle... (*Au valet*.) Que le château lui soit ouvert... qu'il y soit reçu comme un brave gentilhomme. (*Le valet se dirige vers la petite porte à gauche*.) Non, non... l'entrée d'honneur, par la grande porte du château... la porte des amis. (*Le valet sort*).

BERTHE, *montre la porte de gauche* \*.

Celle-ci est la porte des amants.

LA COMTESSE.

Oui... du temps de la douairière... Mais avec moi, il n'y a que M. le Comte qui y passe... c'est devenu la porte du mari... (*Se regardant et partant d'un grand éclat de rire*) Ah! ah! ah!

BERTHE.

Eh! mais, à quoi penses-tu?

LA COMTESSE.

Je pense... que j'ai là un singulier uniforme pour recevoir un officier de la reine!

BERTHE, *riant*.

Le fait est qu'un gardeur de brebis...

LA COMTESSE.

Eh! vite à ma toilette!

BERTHE.

Et moi, à la mienne!.. Est-ce qu'il faut nous faire belles?..

LA COMTESSE, *avec une fierté comique*.

Mademoiselle de Rozan, on doit faire honneur au parti que l'on sert.

(*Elle sort vivement par le fond*.)

BERTHE.

Et envie à celui qu'on ne sert pas... Aujourd'hui, j'aurais voulu être parée pour faire enrager ce colonel!.. pour pouvoir lui dire: je vous ai refusé!.. je vous refuse encore!.. quoique vous soyez bien, très-bien, trop bien! Et quand je pense qu'il pouvait être mon mari!.. Mon mari! (*Elle est émue et s'arrête*.) Mais courons...

\* La Comtesse, Berthe.

(Elle va pour sortir et se trouve en face d'Absalon qui entre; elle recule effrayée.) Ah!..

SCÈNE II.

BERTHE, ABSALON.

ABSALON, sautant sur lui-même.

Ah! bah!..

BERTHE.

M. Absalon!

ABSALON.

La villageoise de ce matin!..

BERTHE.

Que venez-vous faire ici?

ABSALON.

Et vous?

BERTHE.

Parlez.

ABSALON.

Non! vous.

BERTHE.

Et moi... je... (*vivement*) je venais donner à madame la Comtesse des nouvelles de son mari... et de M. le Colonel... voilà! Et vous?..

ABSALON.

Quoi, moi?

BERTHE.

Qui vous amène ici?

ABSALON, avec mépris.

Ah! villageoise, que vous êtes peu intelligente, ma chère... puisque je l'accompagne.

BERTHE.

Qui?

ABSALON.

Comment! qui? Est-elle souche! M. le marquis d'Angennes, donc!

BERTHE.

O ciel!

ABSALON.

Pourquoi ô ciel?

BERTHE, se remettant.

Non... je veux dire... c'est donc lui qui, tout-à-l'heure... cet officier des armées de la reine...

ABSALON.

Ruse de guerre, idée ingénieuse que je lui aurais donnée... s'il ne l'avait pas eue... mais il l'a eue.

BERTHE.

Mais c'est une trahison!... une perfidie!..

ABSALON.

Chut! taisez-vous donc!.. c'est un secret.

BERTHE.

Ah! c'est un... Et que venez-vous faire dans ce château, vous, lui?

ABSALON, avec force.

Mais, souper!.. souper d'abord... souper ensuite... souper toujours!

BERTHE.

Souper?

ABSALON.

Il l'a dit, dit... j'ai sa parole.

BERTHE, allant pour sortir.

Oh!..

ABSALON, lui saisissant le bras.

Vous ne savez donc pas, villageoise, que nous sommes partis sans dîner!... que nous avons fait cinq lieues sans dîner!... et que le cheval creuse l'homme, villageoise!... Sans compter un plat d'épinards, ma seule nourriture depuis vingt-quatre heures... et un plat d'épinards, ça ne tient pas.... A quelle heure soupe-t-on, ici?

BERTHE, sans l'écouter.

Et lui... le Colonel?... où est-il?..

ABSALON.

Il venait avec moi... je marchais devant, en éclaireur... il sera perdu dans ce grand diable de château... à droite.

BERTHE, à part.

Juste! du côté de ma chambre!.. Oh! quand ma sœur saura...

ABSALON.

Hein?.. Qu'est-ce que vous dites?

BERTHE.

Je dis que... que vous devriez aller au-devant de votre maître... et puis... parce que on peut s'égarer... et... dam!.. pendant ce temps-là je donnerai des ordres au maître-queux.

ABSALON, lui prenant la taille.

Pour le souper?.. Ah! que c'est bien dit!..

BERTHE, se dégageant.

Eh! mais... Eh! mais... votre Colonel!

ABSALON.

Je vais à sa recherche... (*Revenant.*) \* Villageoise, je vous lutinerais beaucoup, si je n'avais pas si faim... Je vous lutinerais plus tard... petite vilaine!..

BERTHE.

Oui, oui... Allez... grand vilain!.. (*A part.*) Oh! je n'ai pas une goutte de sang dans les...

ABSALON, revenant une seconde fois, et criant.

Ah!.. villageoise!..

BERTHE, très-effrayée.

Dieu! vous m'avez fait peur.

ABSALON, criant toujours.

A quelle heure soupe-t-on ici?

BERTHE.

Dès que vous aurez retrouvé le Colonel. (*Absalon sort en courant par le fond à droite.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, BERTHE.

BERTHE.

Eh! vite, il faut donner l'alerte... faire sonner la cloche d'alarme... armer tous nos gens!..

LA COMTESSE, en grande parure, au fond.  
Quel est cet homme, qui court ainsi?

\* Absalon, Berthe.



BERTHE, *courant à elle.*

Ah!.. ma sœur!.. ma sœur!..

LA COMTESSE.

Hein?.. Qu'est-ce que c'est?..

BERTHE.

Si tu savais!..

LA COMTESSE.

Ah! mou Dieu! quelle émotion!..

BERTHE.

Cet officier de la reine... cet inconnu... c'est lui!.. il est là... il a pénétré dans le château!

LA COMTESSE.

Mais qui, lui?

BERTHE.

Eh bien! lui, le marquis d'Angennes.

LA COMTESSE.

Le Colonel!..

BERTHE.

Oui... avec son valet... ce grand imbécille, tu sais... que je viens d'envoyer...

LA COMTESSE.

Eh! mais, ne tremble donc pas comme ça!.. c'est ridicule.

BERTHE.

Tu trembles aussi, toi!..

LA COMTESSE.

Je crois bien... c'est ta frayeur qui me gagne!..

BERTHE.

Nous sommes perdues!..

LA COMTESSE.

Eh!.. non... ce n'est qu'en perdant la tête qu'on perd tout... Mais... mais, on a beau être brave... il y a un genre de danger...

BERTHE.

Songe donc!.. deux femmes seules, dans ce château!.. mais que vient-il faire?

LA COMTESSE.

Ce qu'il vient faire! ce qu'il vient faire!.. d'abord, il y a quelque chose de rassurant... c'est qu'il ne nous tuera pas.

BERTHE, *naïvement.*

Oh! ce n'est pas ça que je crains!

LA COMTESSE.

Dame!.. nous sommes en guerre... en guerre civile. Et c'est un joli droit que le droit de la guerre... un droit qui s'étend à l'infini.

BERTHE.

Tu crois?

LA COMTESSE.

Et dans l'état des choses, et puisqu'il a pénétré dans la place... je crois que le plus prudent...

BERTHE.

Dis vite!.. le plus prudent... je l'adopte d'avance...

LA COMTESSE.

C'est de nous enfermer dans nos chambres.

BERTHE.

Tout de suite! (*Elles courent ensemble vers la porte du fond. — On entend la voix du Colonel.*)

LE COLONEL, *en dehors.*

Tu l'as trouvée?

LA COMTESSE.

Il n'est plus temps!.. Ah! (*Elle se jette derrière une des armures.*)

BERTHE.

Et moi!... (*Elle se cache derrière l'autre armure.*)

#### SCÈNE IV.

LA COMTESSE ET BERTHE (*cachées*), LE COLONEL, ABSALON.

ABSALON, *entrant le premier.*

Oui, M. le marquis... oui, M. le marquis... oui!

LE COLONEL.

Quoi! vraiment, tu as trouvé ici la petite?

ABSALON.

Complètement.

LA COMTESSE, *passant la tête.*

C'est bien lui!

BERTHE.

Prends garde!..

LE COLONEL.

Oh!... gaillard!.. Elle est gentille... et tu t'es permis.

ABSALON, *avec fatuité.*

Ah! bien!... non, M. le Marquis, ah! bien, non!..

LE COLONEL.

Imbécille!... mais, surtout, tu lui as recommandé de ne pas me faire connaître?

ABSALON.

Pardi! ça allait tout seul... (*A part.*) ah! tiens!... c'est peut-être pour ça que je l'ai oublié.

LE COLONEL.

Et où est-elle?

ABSALON.

Dam!... elle m'a demandé ce que M. le Marquis venait faire ici.

LE COLONEL.

Et tu lui as répondu?

ABSALON.

Je lui ai répondu hardiment que M. le Marquis venait souper... elle fait mettre la broche.

LE COLONEL.

Souper! ah! ah! ah! ah!

ABSALON, *alarmé.*

Ah! mon Dieu!... est-ce que ce n'est plus vrai?

LE COLONEL.

Souper, je ne dis pas... Mais quand as-tu vu, faquin, ton maître se déranger, et faire cinq lieues à jeun, s'il n'y a pas une femme à gagner et un mari à perdre?... morbleu!

LA COMTESSE, *à part.*

Vive Dieu!

ABSALON.

Parbleu!

BERTHE, *passant la tête.*

C'est affreux!



LA COMTESSE, *de même.*

Chut !...

LE COLONEL, *riant.*

Ce cher comte... quand je pense qu'il dévore peut-être tranquillement mon souper.

ABSALON, *à part.*

Ah ! il est bien heureux, ce captif !

LE COLONEL, *gaîment.*

Il s'en va en guerre, et il s'imagine que sa petite comtesse, comme une nouvelle Pénélope... ah ! ah ! ah !... mais il n'y en a plus de Pénélope, le beau sol de France n'en produit pas !...

ABSALON, *l'imitant et riant.*Il n'en produit pas une seule... de Pénélope... (*A part.*) Qu'est-ce que c'est que cette production là ?...LE COLONEL, *s'asseyant près de la table.*

A moi l'enjeu !

LA COMTESSE, *passant la tête.*

Ah ! bah !...

BERTHE, *de même.*

Chut !

LE COLONEL.

Quant à toi, je te livre et t'abandonne tout ce que tu trouveras ici, à ta portée... dans la plus belle moitié du genre humain... Chambrières... filles de basse-cour... massacre général... (*La comtesse quitte doucement sa cachette, et s'esquive par le fond pendant ce qui suit.*)

ABSALON.

La basse-cour en est aussi?... (*A part.*) Dans l'état où je suis, je donnerais bien la plus belle moitié du genre humain... pour une simple moitié de volaille.(*Berthe en voulant s'échapper comme la comtesse, renverse l'armure qui la cachait.*)ABSALON, *effrayé.*

Ah ! ciel !...

LE COLONEL, *se levant vivement.*

Qu'est-ce que c'est ?...

BERTHE, *affectant d'avoir peur.*

Ah ! seigneur Dieu ! M. Absalon, vous êtes maladroit de faire tomber... comme ça...

ABSALON.

Moi ! moi !...

LE COLONEL \*.

Eh ! c'est Jeannette !... (*Il va la prendre par la main.*)BERTHE, *à part.*Je suis prise !... (*Haut.*) C'est moi, M. le Colonel, qui venais... qui...

LE COLONEL.

Ah ! comme elle est tremblante !... Il faut que je te parle... (*Il l'embrasse.*)BERTHE \*\*, *à part.*Ah !... ça va commencer... (*Haut.*) Vous n'avez donc pas d'autre manière de parler aux gens, M. le Colonel ?

LE COLONEL.

Eh ! trouve m'en une meilleure !... La comtesse ?... lui as-tu parlé de moi ?... m'as-tu annoncé ?... vient-elle ?... sait-elle qui je suis ?...

BERTHE.

Non... oh ! non... Et puis, je crois qu'elle a quitté le château.

LE COLONEL.

Ah ! diable !... mais bah !... (*Lui prenant la taille.*) Tu es assez jolie pour m'en consoler... D'honneur, plus je te regarde... plus...BERTHE, *se dégageant.*

Laissez-moi !

ABSALON \*.

Au fait, M. le Marquis... vous m'avez dit que la basse-cour était pour moi... et la basse-cour...

BERTHE.

J'en suis !...

LE COLONEL, *allant pour l'embrasser.*

Oh ! ma foi ! tant pis !

LE VALET, *annonçant.*

Madame la comtesse de Montfort !

LE COLONEL, *lâchant Berthe.*

La comtesse !

BERTHE, *à part.*

Il était temps !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE \*\*.

LA COMTESSE, *du ton le plus affable.*  
Soyez le bien venu, monsieur l'officier !...LE COLONEL, *saluant.*Madame la Comtesse... (*A part.*) Elle est fort bien !... (*Haut.*) Je n'ai pas voulu passer près de votre château... sans avoir l'honneur... de... (*A part.*) Eh ! mais, ces traits...ABSALON, *bas à Berthe.*

C'est une belle femme !

LA COMTESSE.

Le château de Montfort, M. le Colonel... car vous êtes colonel... le château de Montfort est toujours ouvert aux braves gentilshommes qui se battent pour madame la Reine, contre ces petits aventuriers de frondeurs.

LE COLONEL, *à part.*Merci !... voilà les profits de l'incognito. (*Haut.*) Madame la Comtesse, je suis sensible... beaucoup plus sensible que vous ne croyez, à... (*A part.*) C'est singulier... ces traits... où diable ai-je donc vu ?...

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! M. le Colonel... c'est étrange... vos traits... j'ai vu votre figure quelque part...

LE COLONEL.

J'allais vous en dire autant, Madame la Comtesse... Votre figure ne m'est pas inconnue... (*Avec galanterie.*) Quand on l'a vue une fois, on doit s'en souvenir.LA COMTESSE, *saluant.*

Ah !

\* Le Colonel, Berthe, Absalon ;

\*\* Berthe, le Colonel, Absalon

\* Absalon, Berthe, le Colonel.

\*\* Berthe, Absalon, la Comtesse, le

ABSALON, *saluant*.

Ah! (A Berthe.) C'est une bien belle femme! (Berthe se cache la figure pour ne pas rire.)

LA COMTESSE.

M. le Colonel... j'ai beaucoup de plaisir à vous voir... mais beaucoup.

LE COLONEL.

Ah!

ABSALON, *saluant*.

Ah!...

LA COMTESSE.

Et je voudrais bien vous parler... mais à vous seul.

LE COLONEL.

Et moi aussi... à vous seule.

ABSALON, *à Berthe*.

Sors, villageoise, sors!...

BERTHE, *à part*.

Ah! mon Dieu!...

LA COMTESSE.

Non... Cet homme est à vous?...

LE COLONEL.

Oui, Madame la Comtesse... Absalon, sortez.

LA COMTESSE.

Absalon!... C'est son nom?... il est fort laid.

ABSALON, *saluant*.

Ah!... (A part.) C'est une superbe femme!... (Il sort.)

LE COLONEL, *à part* \*.

Quels regards! quelle émotion! (Bas à Berthe.) Va-t'en.

LA COMTESSE.

Non... oh! non... Je serais seule avec vous... et je ne veux pas... j'ai peur... (A Berthe.) Reste, petite.

BERTHE.

Oui, Madame la Comtesse.

LE COLONEL, *à part*.

Elle a peur d'être seule... ça commence bien... (La regardant.) Mais où diable ai-je donc vu...

LA COMTESSE.

Eh bien! m'apportez-vous de bonnes nouvelles, mon cher Colonel?... Sa Majesté met-elle fin aux troubles?... Ah! elle est si bonne! elle fera grâce aux révoltés, à tous... (Légalement.) Sauf les chefs... les généraux, les colonels... qu'elle fera pendre en masse!... c'est convenu... (Lui tendant sa main.) Et j'en serai bien aise...

LE COLONEL.

Comment donc, Madame.... c'est bien le moins qu'on puisse faire... et j'y serai, je vous le promets.... (Lui baisant la main. A part.) Excellent petit cœur!...

BERTHE, *à part*.

Où veut-elle en venir?...

LA COMTESSE.

Mais parlez donc, Colonel... quelles nouvelles apportez-vous?...

LE COLONEL.

Je... (A part.) Mais j'ai vu cette figure là quelque part...

\* Berthe, le Colonel, la Comtesse.

LA COMTESSE, *l'interrompant*.

Savez-vous que votre venue est une bonne fortune pour moi?...

LE COLONEL.

Madame... (A part.) Elle est très-bavarde.

LA COMTESSE.

Une pauvre veuve... (Se reprenant.) Je veux dire, une Pénélope... (Berthe rit à part.) Une pauvre Pénélope abandonnée dans ce grand et triste château.

LE COLONEL, *à part*.

J'étais sûr que Pénélope serait de la partie.

LA COMTESSE, *continuant*.

Où elle s'ennuie!.... Ah! c'est ennuyeux d'être seule!... Vous dites donc...

LE COLONEL, *à part*.

Nous tâcherons de la distraire. (Haut.) Je viens...

LA COMTESSE, *l'interrompant*.

Je vous en avertis, l'hospitalité que je vous donne, sera simple et sans faste...

LE COLONEL, *s'inclinant*.

C'est précisément ce que je demande... et sous le même toit que...

LA COMTESSE, *l'interrompant*.

Point d'appâts, de cérémonial... Je vous recevrai, comme je recevrais... mon mari, mon pauvre mari...

LE COLONEL.

Ah! madame, trop heureux de pouvoir vous faire oublier... (A part, voyant Berthe se rapprocher avec effroi.) Ah! morbleu!... c'est gênant!... (Bas à Berthe.) Va-t'en!

LA COMTESSE.

Eh! mais, tenez, pour vous le prouver... avant le souper... car vous soupez?

LE COLONEL.

Avec plaisir... (A part.) D'autant mieux que je meurs de faim...

LA COMTESSE.

Eh bien! je ne changerai rien à mes habitudes campagnardes... Je travaillerai là, auprès de vous. (A Berthe.) Jeannette, mon métier, ma tapisserie...

BERTHE, *étonnée* \*.

Plait-il?

LA COMTESSE, *le regardant*.

Ma tapisserie! (Elle s'assied.)

LE COLONEL.

Madame la Comtesse vous demande...

BERTHE.

Ah! oui... oui... le métier... j'y vais... (Pendant l'a-parté, elle fait signe à la Comtesse de le renvoyer.)

LE COLONEL, *à part*.

Eh! mais, il paraît que le tête-à-tête ne lui fait plus peur!... ce sera moins long que je ne croyais...

BERTHE, *sortant, à part*.

Je n'y suis plus du tout...

\* Le Colonel, Berthe, la Comtesse.



SCÈNE VI.

LE COLONEL, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE, *riant.*

Vous voyez, Monsieur, Pénélope fait de la tapisserie... en attendant le retour d'Ulysse.

LE COLONEL, *à part.*

Ulysse peut être tranquille... son compte est fait.

LA COMTESSE.

De la tapisserie... c'est un ouvrage que vous devez aimer... Les officiers de la reine brodent beaucoup, près des filles d'honneur... Mon mari brodait... et vous?

LE COLONEL.

Heu! heu!... Madame la Comtesse... j'avoue que je fais peu de cas d'un officier qui tire l'aiguille... Autant cela va bien à vos jolis doigts, autant cela me paraît ridicule dans une main qui doit porter l'épée...

LA COMTESSE.

Mais près des dames...

LE COLONEL.

Raison de plus... il me semble qu'il y a mieux faire.

*Aide de Téniers.*

De votre époux, si j'occupais la place...  
Et supposons que je l'occupe ici!...  
Le beau plaisir, que d'aller avec grâce  
Tirer l'aiguille et broder!... grand merci!...  
Ce temps si doux, passé près d'une femme,  
A ces riens-là convient-il de l'user?  
Non, de par Dieu! moi, je voudrais, madame,  
L'employer mieux...

LA COMTESSE.

A quoi?

LE COLONEL.

Mais, à causer!..

Double plaisir... regarder et causer!

LA COMTESSE.

Vous êtes causeur?

LE COLONEL.

Très-causeur...

LA COMTESSE.

Eh bien! cela distrait.... les journées sont longues.

LE COLONEL.

Pour les maris... qui font de la tapisserie... Mais il y a moyen de les abrégier... et je crois que j'aurais alors des distractions qui feraient tort à mon ouvrage...

LA COMTESSE.

Eh! mais, comme vous me regardez, Monsieur!

LE COLONEL.

J'admire, madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Non... il semble que vous cherchiez à reconnaître...

LE COLONEL.

Eh bien! oui... ou plutôt... ces yeux, ces traits, sont de ceux qu'on a rêvés si souvent,

Qu'en les voyant pour la première fois on croit se souvenir... (*à part.*) C'est égal, je suis certain de les avoir vus quelque part.

LA COMTESSE, *se levant vivement.*

C'est comme moi, Colonel... je n'ai jamais vu les vôtres... et cependant je les connais... il y a tout de suite une certaine sympathie.

LE COLONEL.

Oui, oui, la sympathie... c'est ce que je... (*à part.*) Et cet imbécille de Comte qui croit que sa Lucrèce!... Allons donc!... celle-ci ne se tuera pas... ma foi! brusquons!

LA COMTESSE.

Eh! mais, vous êtes si aimable... vous me faites oublier que vous m'apportez des nouvelles.

LE COLONEL.

Et si je ne vous en apportais pas, madame la Comtesse?... Si je venais pour moi seul?... ou plutôt pour vous... que je connais depuis longtemps?... Oui, mon secret m'échappe malgré moi... Il y a six semaines que je n'aime que vous, que je ne vis que pour vous.

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! l'effronté menteur!..

LE COLONEL.

Que je passe mes jours... et mes nuits... à errer sous les murs de ce château... achetant par de longues heures d'attente un instant de joie et de bonheur!.. Vous ne m'avez pas vu?..

LA COMTESSE.

Si fait... si fait, je vous ai vu.

LE COLONEL.

Vous m'avez... (*à part.*) Ah! bah!.. il y en a un autre!.. pauvre Comte!

LA COMTESSE.

Je vous ai parfaitement vu... et vous m'avez fait passer des nuits blanches... bien noires...

LE COLONEL, *se jetant à ses pieds.*

Oh! je vous les ferai oublier toutes, et j'en jure Dieu...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BERTHE, ABSALON.

ABSALON, *au dehors.*

Mais quand je vous dis...

BERTHE, *portant le métier et la corbeille.*  
Mais laissez-moi donc, vous! \*

LA COMTESSE.

Ciel!

LE COLONEL, *se levant avec colère.*

Que le diable!..

BERTHE.

Là!.. vous voyez bien que vous dérangez M. le Colonel.

ABSALON.

Ah! bah!.. Ah! tiens!.. je ne suis pas étonné qu'on oublie de souper ici...

\* Berthe, le Colonel, la Comtesse, Absalon.



BERTHE, à part.

Il paraît que ça allait! ça allait!

LE COLONEL.

Imbécile!

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?

BERTHE.

Je vous apportais votre tapisserie... lorsque ce gourmand (*Absalon parle ici en même temps qu'elle*) est venu me chercher querelle, parce qu'on l'a chassé de la cuisine... comme si c'était ma faute...

ABSALON, en même temps.

Si on peut dire!.. voici ce que c'est... je descends à la cuisine, et dis au maître-queux... maître-queux!..

LE COLONEL.

Te tairas-tu!.. Excusez, madame la Comtesse, cet homme est toujours affamé!..

BERTHE.

C'est étonnant, comme il est sur sa bouche!..

ABSALON.

Si on peut dire!... (*Le Colonel le regarde, il se tait.*)

LA COMTESSE.

Pauvre garçon!.. Mon Dieu!.. qu'il est laid!

ABSALON.

Je crois bien, quand on a faim!.. Il n'y a rien de plus laid que l'homme qui a faim. (*Le Colonel le regarde, il se tait.*)

LA COMTESSE.

Je vais donner des ordres pour qu'on serve tout le monde. (*Mouvement du Colonel.*) Ah! c'est la règle dans ce château.... On n'obéit qu'à moi... et je veux que vous soupiez, Colonel.

LE COLONEL.

Madame... (*A part.*) Elle va au-devant de tous mes vœux.

LA COMTESSE, bas à Berthe, qui est passée près d'elle\*.

Emmène le valet.

ABSALON.

Enfin!..

LA COMTESSE.

Et ce soir, si vous voulez bien le permettre...

LE COLONEL.

Ah! trop heureux!

LA COMTESSE, continuant.

Je vous expliquerai ma tapisserie..... que je destine à mon mari.

LE COLONEL, à part.

A ce pauvre Ulysse!..

LA COMTESSE.

Cela représente notre château de Montfort... je termine l'aile gauche.

BERTHE, regardant.

Ah! que c'est brave!

LE COLONEL, de même.

Un travail de fées... digne de ces jolis doigts... *Il veut lui baiser la main, elle la retire.*

23

LA COMTESSE.

Ah! (*Elle montre Berthe.*)

LE COLONEL.

C'est juste.

LA COMTESSE.

A bientôt, mon hôte!.. je travaillerai... là... près de vous!..

LE COLONEL, à part.

Oh! mieux que cela.

LA COMTESSE, après avoir fait signe à Berthe de sortir.

A bientôt!.. (*Elle sort.*)

## SCÈNE VIII.

LE COLONEL, BERTHE, ABSALON.

LE COLONEL.

Le diable m'emporte si tu termines ton aile gauche cette nuit!.. je vais écrire le bulletin de la campagne... pour le mari.

BERTHE, à part.

Oh! comme il a l'air scélérat.

LE COLONEL, s'asseyant.

Ma foi, moi aussi, j'ai des tiraillements d'estomac... je tombe d' inanition...

ABSALON\*.

C'est pernicieux pour la santé... mais M. le Marquis peut être tranquille... Je n'ai pas pu entrer dans la cuisine.... mais je l'ai sentie.... Dieu! quelle odeur!... ça embaume!... les broches tournent, et il règne dans tous les corridors un parfum de grillade... énivrant!... tout me fait croire à du chevreuil.

(*La Comtesse paraît à la porte du fond, et fait signe à Berthe d'emmener Absalon.*)

LE COLONEL, dérivant.

« Chapitre premier.... » (*A part.*) Au fait, il y a vingt-quatre heures que je n'ai mangé!..

ABSALON, flairant.

Oh! ça vient jusqu'ici!... Oh!... oh!... (*Il se retourne, la comtesse disparaît.*)

BERTHE.

Mais, venez donc... puisque je vas vous y conduire, à la cuisine... Vous n'avez donc plus faim?

ABSALON.

Je n'ai pas!... Oh! villageoise, tu blasphèmes!

BERTHE\*.

M. le Colonel n'a rien à me demander?

LE COLONEL.

Qu'on me fasse souper tout de suite, mon enfant, et pour la peine... (*Il veut l'embrasser.*)

BERTHE.

Merci... Après... (*A Absalon.*) Les domestiques vont se mettre à table.

ABSALON, enthousiasmé.

Avant les maîtres!... Le valet du colonel avant le... Ah! quel beau château! quel ad-

\* Le Colonel, Absalon, Berthe.

\* Le Colonel, Berthe, Absalon.

\* Le colonel, la Comtesse, Berthe, Absalon.

mirable château!.. Je n'en sors plus!.. Je veux y finir mes jours!... (*Flairant.*) Oh! oh!...

BERTHE, *l'entraînant.*

Mais, venez donc!

ABSALON.

Je suis l'odeur!.. Je la suis... oh!... (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, puis LA COMTESSE.

LE COLONEL, *lisant ce qu'il vient d'écrire.*

« Chapitre premier : Le colonel d'Angennes « arrive au château de Montfort... comme César dans les Gaules... Veni, vidi, vici. Il voit la « comtesse. Elle est belle, elle est tendre, et ils « sont bientôt d'accord... Un délicieux souper « les réunit, en attendant mieux... » (*S'interrompant.*) Le souper est encore dans l'avenir, en perspective... Mais je puis le consigner d'avance... d'autant mieux que je lui ferai honneur!.. J'ai une faim!.. (*La comtesse a paru au fond et ferme vivement la porte.*)

LE COLONEL, *tressaillant.*

C'est une plaisanterie du vent... (*Écrivant.*) « Le mieux ne se fait pas attendre... Après le souper, la noble dame, émue et tremblante... » (*On entend le bruit des verroux qui sont vivement fermés. Le colonel se retourne.*) Hein?.. Qu'est-ce que c'est?... (*Le guichet s'ouvre. On voit la comtesse. Le colonel se levant.*) Le souper... bravo!..

LA COMTESSE.

Marquis d'Angennes!..

LE COLONEL.

Mon nom!... madame la Comtesse!.. Vous savez mon nom?..

LA COMTESSE.

Le petit gardeur de brebis n'a rien de caché pour la comtesse de Montfort...

LE COLONEL.

Ah! mon Dieu... Eh! mais!... non!... si fait!.. Je ne me trompe pas!.. Je disais bien que j'avais vu cette figure-là quelque part... Quoi! le paysan...

LA COMTESSE.

C'était Pénélope... car il y en a encore des Pénélopes... C'était Pénélope qui allait voir Ulysse.

LE COLONEL.

Mon prisonnier!

LA COMTESSE.

Oui... et maintenant vous êtes le mien, marquis d'Angennes.

LE COLONEL, *riant.*

Très-bien!... très-bien!... Une plaisanterie!... Je vais... (*Il veut ouvrir la porte, elle est fermée.*) Ah! permettez, Ulysse est prisonnier sur parole...

LA COMTESSE.

Et vous sous verroux... C'est plus sûr...

LE COLONEL, *riant toujours.*

Va pour les verroux... mais pas seul!... c'est convenu!.. Une captivité éternelle, avec vous!.. Un cachot à deux!.. Soit... et un bon souper!.. Ah! vous avez promis...

LA COMTESSE.

Et je tiendrai... Souper promis, souper dû... mais il faut le gagner.

LE COLONEL.

Le gagner?... volontiers... ouvrez, et si, par mon amour...

LA COMTESSE.

Oh! votre amour, je le connais... Mais, regardez à votre droite...

LE COLONEL.

Je ne vois rien... que votre métier...

LA COMTESSE.

C'est cela même... Vous trouverez là de la laine, des aiguilles... Mettez-vous à l'ouvrage... comme un officier de la reine...

LE COLONEL.

Plait-il?

LA COMTESSE.

Travaillez à mon aile gauche, beau séducteur...

ENSEMBLE.

AIR : Des fiancés, de M. Nargeot.

LE COLONEL.

Mais, vraiment, c'est de la folie!  
Il faut, prisonnier à mon tour,  
Faire de la tapisserie  
Comme un petit maître de cœur.

LA COMTESSE.

Non, ce n'est pas de la folie!  
Et, prisonnier à votre tour,  
Faites de la tapisserie  
Comme un officier de la cour.

Voulez-vous souper... du courage!

LE COLONEL.

Pour l'essayer, jadis  
On me choisissait mieux l'ouvrage.

LA COMTESSE.

A mon aile gauche, Marquis!..

ENSEMBLE.

Pour souper, mettez-vous à l'ouvrage!  
C'est là qu'est tout votre espoir :  
Bonsoir!

LE COLONEL.

De plus près essayez mon courage!  
Seule, revenez me voir  
Ce soir!

(*Elle ferme le guichet.*)

SCÈNE X.

LE COLONEL, *seul.*

(*Demeuré stupéfait, il garde un moment le silence, puis.*) Ah! ça, voyons donc, est-ce que ce serait sérieux?... prisonnier!.. (*Il va pousser*



*la porte qui résiste.*) Cela y ressemble diablement!... Et pour gagner mon souper... faire de la tapisserie?... Moi!... (*Riant.*) Allons donc, je suis sûr qu'elle est là, qu'elle écoute... (*Il va près de la porte et prête l'oreille.*) Rien... (*Appelant.*) Madamela Comtesse?... Ma petite Comtesse... ma charmante... madame la... (*Frappant du pied.*) Rien... (*Redescendant en colère.*) C'est que ça prend une tournure fort déplaisante! A jeun!... à jeun!... (*Frappé d'une idée.*) J'y suis!... Elle est venue au camp, elle a su ma gageure, et... et je suis mystifié!... en plein!... Ah! gueux de paysan!... Oh!... mais, ça ne se passera pas ainsi... non, ça ne se passera pas ainsi!... Non!... mais, comment ça se passera-t-il! Si cet imbécille d'Absalon avait l'idée de venir me délivrer!... Mais, il mange, il dévore, pendant que moi... (*Écoutant.*) Chut! je crois entendre...

ABSALON, *criant en dehors.*

Ah! mais!... ah! mais... je ne veux pas!...

LE COLONEL, *montrant l'œil-de-bœuf à gauche*  
C'est par ici!

BERTHE, *en dehors.*

Vous êtes prisonnier.

ABSALON, *en dehors, et d'une voix étouffée.*

Ouvrez-moi!... (*Il frappe.*) A souper!... j'ai faim!... à souper!...

LE COLONEL.

Lui aussi, on l'enferme sans souper!...

BERTHE, *de même.*

Voici une quenouille... vous ne souperez qu'après l'avoir filée tout entière!...

LE COLONEL, *riant.*

Une quenouille!...

ABSALON, *criant.*

Je file!... Eh bien! je file!... là!...

LE COLONEL.

A la bonne heure, au moins... à tous seigneurs, tous honneurs... A lui la quenouille, à moi la... (*Donnant un coup de pied au métier qu'il renverse.*) Va-t'en au diable!... Il ne me manquerait plus que ça... qu'on m'eût mis au côté une... une... ah! gueux de paysan!... (*Frappant et appelant.*) Holà!... quelqu'un!... les gens! la comtesse! le diable!... qu'on m'ouvre, ou je mets le feu au château!... Ouvrez!...

(*Il frappe, le guichet s'ouvre, et Berthe paraît en toilette.*)

## SCÈNE XI.

LE COLONEL, BERTHE, *parlant par le guichet.*

BERTHE.

Monsieur le Colonel travaille-t-il à l'aile gauche?

LE COLONEL.

C'est Jeannette!... ma petite... mon adorable Jeannette!... (*A part.*) Oh! je fais des bassesses!... Ah! mon Dieu!... elle aussi!... une belle robe!... nne... Qui es-tu donc, Jeannette?

BERTHE, *avec émotion.*

M. le marquis d'Angennes, je ne suis pas Jeannette... et je vous prie de parler avec plus de respect à la sœur de la comtesse de Montfort, à mademoiselle Berthe de Rozan, fille d'honneur de la reine!

ENSEMBLE.

Même Air:

LE COLONEL.

Berthe de Rozan! oh! traitresse,  
Ah! scélérats de paysans!  
Mais, à la sœur de la comtesse.  
Ils donnaient quarante-sept ans!

BERTHE.

Beau séducteur de la Comtesse,  
Futur de Berthe de Rozan,  
Avec un peu de politesse,  
Traitez la sœur des paysans!

Voulez-vous souper? du courage!...

LE COLONEL.

Le tour est trop cruel!  
Laissez-moi sortir de ma cage!...

BERTHE.

A l'aile gauche, colonel!...

ENSEMBLE.

Pour souper, mettez-vous à l'ouvrage,  
C'est là qu'est tout votre espoir.  
Bonsoir!

LE COLONEL.

M'enfermer, c'est manquer de courage,  
De plus près, je dois vous voir,  
Ce soir!

(*Elle ferme le guichet.*)

## SCÈNE XII.

LE COLONEL, ABSALON, *en dehors.*

LE COLONEL, *tombant dans un fauteuil.*

Berthe de Rozan!... la sœur de la comtesse!... Elle qui m'a refusé... qui me regrette, j'en suis sûr!... Elle qui avait l'air ému... quand je l'embrassais... quand je la tenais là... avec l'autre... en mon pouvoir... C'est qu'elle est bien!... c'est qu'elle est très... Et quand je pense qu'elle pouvait être ma femme!... Ce gueux de paysan!... Ah! j'étouffe!... je n'en puis plus!... c'est à en devenir fou!... avec ça que je n'ai rien dans l'estomac!... le cerveau vide!... c'est très-dangereux!... La colère, la rage, la faim... tout ça se mêle, tout ça se confond!... Mais je suis tombé dans un guépier!... (*Se levant avec colère.*) Triple sot!... et j'aurais pu me venger de ses refus... j'aurais pu... Et je n'ai rien compris! rien deviné!... C'est à me briser la tête!...

ABSALON, *chantant en dehors.*

Air de la Dame Blanche.

De rage enfin je travaille;  
Mais sans avancer du tout,  
Car je sens que je défile...  
Je n'irai pas jusqu'au bout.



LE COLONEL, *pendant le chant.*

Bon !.. voici ce butor qui chante à présent !..  
(*Criant.*) Absalon! gredin! scélérat! te tairas-tu?

ABSALON, *criant.*

Ah! mon colonel !.. faites-moi ouvrir!

LE COLONEL.

Oui !.. il tombe bien !..

ABSALON.

Est-ce que vous soupez?

LE COLONEL.

Drôle!

ABSALON, *criant plus fort.*

Est-ce que vous soupez?

LE COLONEL.

Si je soupe !.. Il se moque de moi ! (*Criant.*)  
Que fais-tu, animal?

ABSALON.

Je file!

LE COLONEL.

Tu files, lâche, tu files!

ABSALON.

Dam !.. quand on a faim !.. (*Il chante.*)

Suite de l'air.

J'vous maudis du fond de l'âme,  
Vils fuseaux, quenouille infâme!  
Pour calmer ce grand courroux  
Que faute de mieux je dévore.  
Tournez, fuseaux..

LE COLONEL, *parlant pendant qu'Absalon chante.*

Au fait, pauvre garçon !.. il faut convenir  
que si la fin justifie les moyens, c'est bien dans  
notre déplorable position. (*Criant.*) Te tairas-tu?

ABSALON.

Bon appétit, Colonel!

LE COLONEL.

Faquin !.. On dirait que ça m'en a donné  
encore davantage !.. Mais cette belle comtesse...  
elle a peur de moi... bien sûr... sans ça, est-ce  
qu'elle me renfermerait ici... tête-à-tête...  
avec son métier ?.. (*Le relevant.*) Son infâme  
métier !.. Je me soucie bien d'elle, mainte-  
nant... une bégueule. Et sa sœur... je la dé-  
teste !.. Elles seraient là toutes les deux que je  
ne les regarderais pas... Et ce contrat que j'a-  
vais là... qu'elle n'a pas signé... je le déchire-  
rais !.. (*Il le jette sur la table.*) Mais le souper...  
c'est différent... je dévorerais...

(*On entend chanter Absalon.*)

Tournez, fuseaux, tournez encore,  
Et filons, filons doux.

Si le plus spirituel de nous deux était cet im-  
bécille ? Au fait, il souperait... C'est ce qu'il y a  
de plus intéressant et de plus pressé. (*Il jette un  
coup d'œil sur le métier.*) Filer! ce n'est pas bien  
difficile. Il n'y a que cela à faire. (*Il fait le geste  
d'une personne qui file.*) Mais ça !.. si on m'y  
prend jamais !.. c'est ignoble ! (*Examinant le  
métier.*) Vous me direz que j'ai vu faire de la ta-  
pissiererie par ces petits officiers de la cour... en  
plein salon... et on trouvait cela charmant... Au  
fait, c'est gentil... .

(*Absalon chante.*)

Tournez, fuseaux, etc.

Ce maraud d'Absalon est peut-être un grand  
philosophe !.. Mais comment diable s'y prend-  
on ? quelle mécanique ! Et puis de la laine... une  
aiguille... Belle occupation pour un colonel du  
prince de Condé. Jamais ! Oh ! je voudrais sortir  
pour piller le château... pour me venger...  
pour... Mais le moyen de les forcer ?.. Eh mais,  
le moyen... je suis seul... personne ne me ver-  
ra... si j'essayais... Oh ! de la laine !.. une... et  
pourant le souper me donnerait des forces pour  
briser... (*Cherchant à enfiler une aiguille.*) Je  
n'y arriverai jamais... Ah ! ça y est. (*Riant.*)  
L'aiguille est enfilée ! Victoire !.. (*Il s'assied au  
moment de piquer la tapisserie, et la regar-  
dant piteusement :*) O mon régiment ! ferme  
les yeux... ton colonel va terminer l'aile gauche  
du château ! (*Le guichet s'ouvre sans bruit.*)

### SCÈNE XIII.

LE COLONEL, LA COMTESSE, BERTHE,  
*derrière le guichet.*

LA COMTESSE, *se montrant.*

Il y est!

BERTHE, *de même.*

Vrai ? voyons...

(*Elles regardent et se retiennent de rire.*)

LE COLONEL, *travaillant.*

Air de la Dame d'honneur ;

De rage enfin je travaille,  
Mais sans avancer du tout,  
Car je sens que je défaille...  
Je n'irai pas jusqu'au bout...

(*Tirant violemment son aiguille, et parlant.*)  
Va donc, mille tonnerres ! Ce n'est pas difficile...  
(*Travaillant vite.*) Tiens, tiens, tiens...

Puiss-je ainsi, sur mon ame,  
Larder ces deux cœurs de femme !..

ABSALON, *de loin et piano..*

Pour calmer ce grand courroux,  
Que faute de mieux je dévore.  
Tournez, fuseaux ! tournez encore,  
Et filons, filons, filons doux !

LE COLONEL, *continuant à travailler très-vite et  
à parler pendant qu'Absalon travaille.*

Pourvu qu'on n'en sache rien !... Va donc !  
va donc !..

(*Absalon reprend plus fort, le colonel l'accompagne.*)

Poussons l'aiguille, encore ! encore !  
Et filons, filons, filons doux !

LA COMTESSE ET BERTHE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

LE COLONEL, *se levant brusquement.*  
Qui va là ?..

LA COMTESSE.

Colonel, vous êtes charmant... on va vous servir à souper...

(Elles disparaissent et ferment le guichet.)

LE COLONEL, furieux.

Elles m'ont vu! elles se moquent de moi! elles iront publier partout que je... ah!... je me trouve mal... (Se ranimant.) Si jamais je puis me venger! (On entend une clef tourner dans la serrure de la porte à gauche.) Une porte!...

ENSEMBLE.

Acte : Valeur des Scènes.

LE COMTE.

Ouvrons sans bruit,

Car il fait nuit.

Tout dort ici,

Hors le mari!

(Sans entrer tout à fait.)

Ah! pour nous deux,

Époux heureux!

Quels doux instants!

(Il entre.)

Je suis dedans!

LE COLONEL.

Eh! mais quel bruit,

Qui vient la nuit!

Est-ce un ami?

C'est le mari!

(Gagnant doucement la porte.)

Ah! toutes deux?

Vont en ces lieux

Payer leurs torts.

(Il sort.)

Je suis dehors!

(Le Comte se retournant ferme la porte sur le Colonel.)

## SCÈNE XIV.

LE COMTE, ABSALON, en dehors.

LE COMTE.

Porte secrète, porte des amours, par laquelle le mari seul a passé... Cette chère comtesse! je vais la surprendre dans son premier sommeil... charmante manière de la réveiller... (Prenant une voix de femme.) « Ah! qui est là?... la paix est donc faite?... Tu es donc libre? » et autant de questions, autant de baisers.

ABSALON, chantant en dehors.

Tournez, fuseaux, tournez, etc.

LE COMTE.

Hein? on veille encore!... (Regardant autour de lui.) Eh! mais... son métier... sa lampe... Elle va venir... pour penser à moi... oh! oui... je veux épier son retour ici. (Riant.) Je ne regrette qu'une chose... c'est de n'avoir pu amener ce fat de colonel... dont la paix sans doute a prolongé l'absence... Morbleu! j'aurais voulu qu'ilût té... moi... (Ses yeux s'arrêtent sur la lettre commencée par le colonel.) Ah! une lettre! elle m'écrivait sans doute... cher ange!... (Lisant.)

« Tiens! ce n'est pas son écriture... « Rapport du marquis d'Angennes... » Ah! bah! « Comme César, dans les Gaules, veni, vidi, vici... » Hein? le... le colonel!... vici!...

ABSALON, criant.

Colonel, parlez donc pour moi à madame la comtesse... qui n'a rien à vous refuser...

LE COMTE.

Rien à lui ref... (Lisant.) « Unsouper, en attendant mieux. » — Ah! ça... mais cette mission... (Lisant.) « Le mieux ne se fait pas attendre. » (Se levant vivement.) Ah! c'est une infamie!... profiter de mon malheur... pour venir... pour oser...

(Le guichet s'ouvre, on entend les verroux.)

## SCÈNE XV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, par le guichet.

Ne vous impatiencez pas, M. le Marquis.

LE COMTE.

Hein?

LA COMTESSE.

Voici le souper.

LE COMTE.

La comtesse! ah! s'il était vrai!...

LA COMTESSE.

Le comte!... (La porte s'ouvre, elle accourt à lui.) Oh! par quel bonheur, mon mari!...

LE COMTE.

Oui, Madame... c'est moi!...

LA COMTESSE.

Vous!... (Montrant la petite porte.) par là?... c'est le ciel qui vous envoie. (Cherchant.) Mais lui?... lui... le marquis?...

LE COMTE.

Il est donc vrai?... vous l'avez reçu?...

LA COMTESSE.

Mais non... il était!...

LE COMTE.

Vous lui parliez, perfide!

LA COMTESSE, gaiement.

Ah! mon Dieu! comme vous me dites cela! comme vous me regardez!

LE COMTE.

Je sais tout.

LA COMTESSE, riant.

Vous savez?... vous l'avez vu?... il vous a dit?...

LE COMTE.

Nerriez pas, Madame. Je sais tout, vous dis-je... Tenez.

LA COMTESSE, prenant la lettre.

O ciel!... vous croiriez que le Colonel...

LE COMTE.

Je crois que j'ai eu tort de compter sur un amour... qui n'a pu tenir contre ses séductions!... Je crois...

LA COMTESSE.

N'achevez pas!... Je ne comprends pas cette disparition... Mais n'importe! le marquis d'Angennes est un fat que j'ai traité en héroïne, et je vous le prouverai.

LE COMTE.

Je ne demande pas mieux.

LA COMTESSE.

Non pour me justifier!... mais pour le confondre... (*On entend chanter le Marquis.*) Ciel! c'est lui!... vous allez voir!...

(*Le Comte se jette derrière une armure du fond. au moment où le Marquis paraît.*)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE COLONEL, et ensuite BERTHE\*.

LE COLONEL, *entrant, à part.*

Cette petite Berthe est inflexible... (*Apercevant la Comtesse.*) Eh! Comtesse... Enfin, vous voilà!

LA COMTESSE.

Mon Dieu! M. le Colonel, comment êtes-vous donc sorti?

LE COLONEL.

De votre chambre?... parbleu, comme j'y étais entré.

LA COMTESSE, *regardant le Comte avec effroi.*  
Dans ma chambre?

LE COMTE, *se cachant.*

Hein?

LE COLONEL, *qui a suivi le mouvement, à part.*

Il est là!... Ah! ah!... à mon tour! (*Haut.*) Eh! oui, dans votre chambre... où vous m'aviez dit de vous attendre, chère amie...

LA COMTESSE.

Ciel!... M. le Colonel, ce que vous dites est indigne...

LE COLONEL, *se rapprochant.*

Tiens, tiens, tiens, ce changement!... Vous étiez si humaine tout-à-l'heure!...

LA COMTESSE.

N'approchez pas!... vous mentez! Vous étiez enfermé.

LE COLONEL, *vivement.*

Avec vous! Parbleu! je le sais bien...

LE COMTE, *à part.*

Si c'est pour entendre cela...

LA COMTESSE.

Mais cette tapisserie prouvera...

LE COLONEL, *vivement.*

Cette tapisserie!... ah! c'est vrai... Si j'étais fat, je pourrais croire... que c'est moi qui suis cause qu'elle est un peu saccagée...

LA COMTESSE.

Certainement...

LE COLONEL.

Vous m'écoutiez avec tant d'émotion, en ti-

rant votre aiguille!... un baiser, ça dérange un peu...

LA COMTESSE.

Un baiser!...

(*Le Comte se montre tout-à-fait.*)

LE COLONEL, *riant.*

Aussi, ma Pénélope, votre aile gauche n'a pas le sens commun... Tenez... tenez!...

LA COMTESSE.

Mais c'est pour souper...

LE COLONEL, *riant.*

Que vous m'attendez?... trop bonne!... L'aile gauche est à refaire... Dans un moment de calme... en pensant à votre mari...

LA COMTESSE.

Mais...

(*Le Comte se soutient à peine.*)

LE COLONEL:

A ce pauvre Ulysse!

LE COMTE, *s'élançant\*.*

Ah! c'en est trop!

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte!

LE COLONEL, *jouant la surprise.*

Ah! bah! bah! bah!... d'où diable sort-il, mon prisonnier sur parole?... Il paraît que tous les prisonniers s'échappent aujourd'hui! (*Il jette un regard à la Comtesse.*)

LE COMTE.

Il n'y a plus de prisonnier! et j'arrive à temps pour...

LE COLONEL.

Ah! bien, non... Ah! bien, non... c'est trop tôt!...

LE COMTE.

Cessez de plaisanter!

LE COLONEL.

Que diable! mon cher, je suis en train de gagner notre gageure, et vous venez me déranger! Ce n'est pas de franc jeu!

LA COMTESSE.

M. le Marquis! ce que vous dites là est indigne!... et cette tapisserie...

LE COLONEL.

Ah! c'est juste... nous allons souper... faites de la tapisserie, mon cher... l'aile gauche!...

LE COMTE.

Colonel! vous me rendrez raison... à l'instant!...

LA COMTESSE.

Mon mari!...

LE COLONEL.

Est-il mauvais joueur!

LA COMTESSE.

Colonel! vous avouerez que vous avez menti, que vous étiez prisonnier... joué... mystifié... Avouez...

LE COLONEL.

Que je suis un sot!... merci!... J'aime mieux l'autre manière. (*Apercevant Berthe qui paraît au fond.*) C'est elle! (*Au Comte.*) Défendez-vous!

\* Le Colonel, la Comtesse, le Comte.



LA COMTESSE.

Après la paix!... des frères d'armes.

LE COLONEL.

Des frères! Ah! voilà... si nous étions frères, ça n'arriverait pas. En famille, les secrets sont bien gardés... Ça n'a dépendu que de mademoiselle de Rozan... Si elle ne m'eût pas renvoyé, sans le signer, ce contrat qui est encore là sur cette table. (*Il le montre sur la table.*) Ce refus humiliant!.. (*à part.*) Elle y viendra.

LA COMTESSE.

Mais si elle vous aimait!

LE COLONEL.

Et tout-à-l'heure, quand je lui demandais grâce... inflexible! (*A part, voyant Berthe s'approcher de la table.*) Elle y vient. (*Haut.*) Mais il est trop tard!

LE COMTE.

Oui... oui... il est trop tard!

LE COLONEL.

Défendez-vous... Nous sommes ennemis.

LE COMTE.

Enfin!

BERTHE, *s'élançant vivement* \*.

Non... vous êtes parents!.. vous êtes frères!.. Je suis votre femme!.. Tenez!..

(*Elle lui remet le contrat qu'elle a signé.*)

LE COMTE.

Je refuse.

LE COLONEL.

J'accepte!

LE COMTE.

Mais ce souper. (*Voyant entrer Absalon.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ABSALON.

Absalon a une quenouille au côté et deux fuseaux à la main.

ABSALON, *piteusement, s'avançant au milieu.*

J'ai fini ma quenouille, et je voudrais bien souper.

LE COLONEL, LA COMTESSE, BERTHE, *partent d'un éclat de rire.*

Ah! ah! ah!..

LE COLONEL, *riant*..

Ça... mon cher, vous représente un pauvre

\* Le Colonel, Berthe, la Comtesse, le Comte.

valet affamé qu'on a renfermé et condamné, pour gagner son souper, à filer cette quenouille!....

ABSALON.

Oui, j'ai filé, moi qui n'avais jamais tenu une quenouille! C'est étonnant comme la faim donne de l'esprit aux doigts!.. Et deux fuseaux!.. j'ai filé deux fuseaux!.. et cette petite Jeannette qui me disait: ça t'en fera quatre!.... (*Il regarde ses jambes.*) Amère dérision!.. où est-elle Jeannette? (*Le Colonel lui montre Berthe.*) Ah!.. \*

LA COMTESSE, *au comte.*

Et pendant qu'il filait; une autre personne, également renfermée ici, gagnait aussi son souper... en faisant...

ABSALON, *éclatant de rire.*

De la tapisserie!...

BERTHE, *riant.*

L'aile gauche!

LE COLONEL.

Chut! chut!... maintenant c'est un secret de famille!...

LE COMTE \*.

Mais quand je suis entré par cette porte... je n'ai vu personne...

LE COLONEL.

C'est qu'apparemment la personne de l'aile gauche... a profité de cette porte ouverte derrière Ulysse... pour venir par celle-ci se venger de Pénélope... Il y en a encore une... je ne l'aurais pas cru...

LE COMTE.

Mais ce rapport... où vous vous vantiez...

LA COMTESSE, *prenant le bras de son mari.*

Le colonel était un peu fat!.. avant...

LE COLONEL, *prenant le bras de Berthe sous le sien.*

Ah! je le serai bien davantage... après!...

ABSALON, *montrant Berthe de loin.*

Comment! Jeannette!... ce n'était pas une vilaine!... c'était une... si je l'avais su!... ah! pristi!...

CHOEUR.

AIR :

Bénissons le destin prospère  
Qui délivre, le même jour,  
Le prisonnier fait par la guerre,  
Le prisonnier fait par l'amour.

\* Absalon, Berthe, le Colonel, la Comtesse, le Comte.



FIN.

LES

# FEMMES ET LE SECRET,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SAINT-YVES ET LÉON DE VILLIERS,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 11 juin 1843.

## Personnages.

DOUGAL, }  
DICK, } braconniers.....  
CROCKFORD, shériff.....  
NICOLE, femme de Dougal.....  
BETTY, nièce de Crockford.....  
ANNAH, servante du shériff.....  
MEG.....  
SIMONNE.....  
UN NOTAIRE, }  
UN GREFFIER, } .....  
GARDES-CHASSES.  
VOISINS.  
PAYSANS.

## Acteurs.

M. ADALBERT.  
M. PROSPER.  
M. COQUET.  
M<sup>me</sup> RACINE.  
M<sup>lle</sup> HORTENSE JOUVE.  
M<sup>me</sup> ADALBERT.  
M<sup>lle</sup> MARIE BOUTIN.  
M<sup>lle</sup> MATHILDE.  
M. ALFRED.

La scène est en Écosse.

Un village. — A droite, la maison de Crockford ; à gauche, la maison de Dougal, et devant, au premier plan, un cellier en retour sur l'avant-scène, et éclairé par un œil-de-bœuf.

## SCÈNE I.

CROCKFORD, QUATRE GARDES.

(Au lever du rideau il fait petit jour ; les gardes sont à la recherche des braconniers.)

CHOEUR.

Air de la Croix d'Or.

Guettons-les bien,  
Tâchons, amis, de les surprendre ;  
Ces braconniers sont si bons à pendre ;  
Les brigands ne respectent rien.  
CROCKFORD, sortant de sa maison.

C'est ça, mes bons amis, déployez votre zèle contre les braconniers, ces êtres féroces, qui osent venir giboyer jusque sous les fenêtres de votre shériff, la première autorité du canton... Mais, je vais me mettre à votre tête... et malheur à ceux qui me tomberont sous la main !..

(Suite de l'Air.)

Ils voudraient me faire la loi ;  
Mais je leur prouverai, j'espère,  
Qu'ici, grâce à mon ministère,  
Personne ne fait loi... que moi.

CHOEUR.

Guettons-les bien, etc.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

DOUGAL, DICK.

(Ils entrent mystérieusement par la droite ; Dougal tient un fusil, Dick porte un sac.)

DOUGAL, paraissant le premier, après avoir suivi des yeux les gardes-chasses qui s'éloignent sur la ritournelle du chœur.

Pst... pst... Dick !.. Avance donc, poltron... quand je te dis que nous ne risquons rien.

DICK, avançant avec crainte.

En es-tu bien sûr ?

DOUGAL.

Allons... vivement... passe-moi l'animal...  
Apporte ici... apporte.

DICK.

Dougal... je te le répète, tu me fais faire un  
métier de chien... et pour un homme qui va de-  
venir ce matin le neveu d'un shériff... c'est hu-  
miliant.

(Il fouille dans le sac.)

DOUGAL, riant.

Hein... si M. Crockford te surprenait la main  
dans le sac ?

DICK.

Quelle imprudence!.. juste devant sa porte.

DOUGAL.

Laisse donc... il est bien loin... s'il court  
toujours pour nous attraper...

DICK.

Il est à notre recherche?.. Là... j'en étais  
sûr...

DOUGAL.

C'est notre coup de fusil qui lui aura donné  
l'éveil...

DICK.

Aussi... je te le disais : Tire tout doucement...  
Mais bah ?

DOUGAL, tirant le lapin du sac.

Voilà un particulier qui ne s'attendait guère à  
assister à ta noce.

DICK, au fond et toujours inquiet.

Dis donc, Dougal, s'il allait revenir sur ses  
pas...

DOUGAL.

Je vas dire à Nicole, ma petite femme, de le  
mettre à la broche.

DICK.

Qui ça ?

DOUGAL.

A moins que tu ne l'aimes mieux en gibe-  
lotte.

DICK.

M. Crockford ?

DOUGAL.

Eh ! non... notre lapin.

DICK.

Ah ! bien... bien... je disais aussi... un shé-  
riff à la broche...

DOUGAL.

Allons... maintenant que je n'ai plus besoin  
de toi... va te faire beau... si tu peux... La cé-  
rémonie est pour neuf heures, et tu n'as pas  
de temps à perdre.

DICK, fausse sortie.

Surtout, que ta femme ne dise à personne  
d'où lui vient ce lapin.

DOUGAL.

Parbleu !

DICK.

C'est que... entre nous... elle n'est pas mal  
bavarde pour une femme seule, M<sup>me</sup> Nicole...

car tu sais que celui qui lui a coupé le filet n'a  
pas volé ses cinq sous.

DOUGAL.

Sois donc tranquille... je n'ai pas envie d'al-  
ler coucher en prison.

(Il entre chez lui.)

### SCÈNE III.

DICK; ensuite, BETTY, à sa fenêtre.

DICK.

Ni moi non plus, fichtre ! La première nuit  
du plus beau jour de ma vie... comme ce serait  
régaland ! (Fausse sortie.) Oh ! ma fiancée !

BETTY, paraissant à sa fenêtre.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là,  
Monsieur ?

DICK.

Vous le voyez, je me promène.

BETTY.

Si matin ! Est-ce que vous avez passé la nuit  
sous ma fenêtre.

DICK.

Sous votre fenêtre ? pour attraper un rhume ?  
Avec ça que ce serait drôle !..

BETTY.

Comme c'est galant !

DICK.

J'ai dit une bêtise, pas vrai ?.. Ah ! bah ! on  
n'y regarde pas de si près, entre mari et femme.

BETTY.

Mais nous ne le sommes pas encore, Mon-  
sieur ?

DICK.

Betty... auriez-vous l'intention de mettre ce  
matin des bâtons dans les roues ?

BETTY.

Non pas précisément, mais je veux vous im-  
poser certaines conditions.

Air d'Indiana et Charlemagne.

Je veux d'abord être la maîtresse  
Et faire en tout ma volonté.

DICK.

Moi, j'avais compté, j'<sup>2</sup> vous l'confesse,  
Me réserver l'autorité.

BETTY.

J'aim' la parur', et de toilette  
Chaque jour je prétends changer.

DICK.

Moi qui n'vous savais pas coquette,  
J' m'étais dit : Faudra ménager.

ENSEMBLE.

Faudra ménager.

Que! bonheur s'ra le nôtre  
De s' quereller, pas moyen ;  
On est fait l'un pour l'autre  
Quand on s'entend si bien.



BETTY.

Mais, ce n'est pas tout.

## DEUXIÈME COUPLET.

Des soins ennuyeux du ménage,  
J' n'aurai jamais les embarras.

DICK.

Moi, je croyais d'après l'usage,  
Que c' tintoin-là n' me r'gard'rait pas.

BETTY.

J' n'en prendrai jamais qu'à mon aise,

DICK.

Alors moi, j' travaill'rai pour deux.

BETTY.

Vous n' f'rez jamais rien qui m' déplaie,

DICK, avec passion.

J' tâch'rai toujours d' faire d' mon mieux.

## ENSEMBLE.

Je ferai de mon mieux,  
Faudra fair' de vot' mieux.

## REPRISE.

Quel bonheur s'ra le nôtre, etc.

DICK.

Betty, descendez un instant, j'ai une foule de  
choses à vous communiquer.

BETTY.

Je ne peux pas.

DICK.

Puisque votre oncle est sorti.

BETTY.

Oui... mais Annah est là... et si elle se dou-  
tait qu'avant la noce nous avons des conversa-  
tions...

DICK.

Qui ne sont pas criminelles.

BETTY.

N'importe... Mon oncle lui a ordonné de veil-  
ler sur moi.

DICK.

Horrible chambrière!.. C'est égal, je veux  
me blanchir à vos yeux... Apprenez donc que  
ce matin, avant le jour... (Prêtant l'oreille.) Ah !  
mon Dieu ! on vient de ce côté. (Allant au fond.)  
Oui, ce sont déjà toutes les voisines qui arri-  
vent pour la noce.

BETTY.

En ce cas, sauvez-vous vite... pour ne pas  
faire jaser.

DICK.

Betty, je vas faire ma toilette.

BETTY.

Et moi, finir la mienne.

DICK.

Sans adieu, ma petite femme.

BETTY.

Au revoir, mon petit mari.

(Dick lui envoie des baisers et disparaît pendant  
qu'elle referme sa fenêtre.)

## SCÈNE IV.

ANNAH, MEG, SIMONNE, VOISINES.

(Elles sont toutes en toilette.)

## CHOEUR.

Air : Clochettes de la pagode.

Chacune de nous s'empresse  
D'accourir en ce beau jour,  
Le cœur rempli d'allégresse,  
Fêter l'hymen et l'amour.

ANNAH, sortant de chez Crockford.

Comment! Mesdames, vous n'amenez pas le  
mari?

MEG.

Il était déjà parti quand nous avons frappé à  
sa porte.

ANNAH.

C'est singulier tout d'même, et si on était mé-  
chante.

MEG.

Au fait, qu'est-ce qui prouve qu'il est rentré  
hier soir?..

SIMONNE.

Ah! mes voisines!..

MEG.

Vous sentez bien que ce n'est qu'une suppo-  
sition.

ANNAH.

Et, cependant, s'il fallait en croire la com-  
mère Jenkins, qui demeure à côté...

SIMONNE.

Une mauvaise langue.

TOUTES.

Oh! ça, c'est bien vrai.

ANNAH.

Ne soutenait-elle pas l'autre jour qu'elle avait  
surpris M. le shériff aux genoux de M<sup>me</sup> Ni-  
cole!

TOUTES.

Quelle horreur!..

MEG.

Si pourtant ça venait aux oreilles de son  
mari.

SIMONNE.

Doug!.. est-ce qu'il croirait ça?

ANNAH.

Tous les maris se ressemblent... ma chère.

MEG.

Ils n'y voient pas plus loin que leur...

SIMONNE.

Chut!.. j'entends M<sup>me</sup> Nicole.

SCÈNE V.

LES MÊMES, NICOLE.

NICOLE, parlant à la cantonade.

Surtout prends bien garde de le laisser brûler. (Apercevant les voisines.) Ah! Mesdames, votre servante. (A la cantonade.) Hein?.. Oui, seulement deux tours de broche... ça suffira... c'est si tendre, ça n'a besoin que de voir le feu.

ANNAH.

Ah! ah! nous mettons donc aujourd'hui les petits plats dans les grands?

NICOLE.

Dame! c'est le cas ou jamais. Monsieur le shériff nous a traités le jour de nos noces, et aujourd'hui qu'il marie sa nièce, n'était-il pas de notre devoir de profiter de l'occasion pour lui rendre son repas... C'est qu'il faudra voir comme nous ferons les choses... Dans les grandes occasions, voyez-vous, m'est avis qu'on ne doit rien se refuser.

MEG.

Pas même le rôti...

NICOLE, à part.

Oh! ce rôti-là ne nous ruinera pas.

ANNAH.

Est-ce une entre-côte?

MEG.

Ou un morceau de la culotte?

NICOLE.

Fi donc!.. c'est trop commun... et nous avons préféré quelque chose de plus délicat.

ANNAH.

Une oie grasse?

SIMONNE.

Ou du porc frais?

NICOLE, à Annah.

Vous n'y êtes pas, voisine... C'est un superbe lapin.

ANNAH, d'un air dédaigneux.

Un lapin... de choux, sans doute.

NICOLE.

Non pas, s'il vous plaît... de garenne.

ANNAH.

De garenne... comment, c'est du gibier!

NICOLE.

Plus bas, donc, c'est un secret.

ANNAH.

Un secret?

NICOLE, bas.

C'est un lapin que Dougal a tué ce matin dans le bois de milord.

ANNAH, bas.

Comment! il a osé...

NICOLE.

Et il n'était pas seul... Dick était avec lui.

ANNAH.

Le marié?

NICOLE.

Vous comprenez, voisine, que cela doit rester entre nous.

ANNAH.

Voisine, vous connaissez ma discrétion, et vous pouvez être bien certaine...

MEG, bas, aux autres.

Mais que peuvent-elles donc se dire?

NICOLE.

Mesdames, je vous laisse, et je vais mettre la dernière main à la toilette de la mariée.

(Elle montre un bouquet de fleurs d'oranger.)

Air : Allons, mes filles.

Oui, sa toilette

Sera complète,

Grâce à l'emplette

De ce bouquet.

ANNAH.

Cette parure,

D'une âme pure,

A sa ceinture

F'ra bon effet.

TOUTES.

Oui, sa toilette, etc., etc.

(Nicole entre chez Crockford.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté NICOLE.

MEG, à Annah.

Voisine... qu'est-ce M<sup>me</sup> Dougal vous disait donc tout à l'heure?

TOUTES.

Contez-nous ça, voisine.

ANNAH.

Impossible, Mesdames, c'est un secret.

TOUTES.

Un secret!

(Elles s'éloignent d'un air piqué.)

MEG.

Vous refusez de me le confier, à moi?

ANNAH.

Dame!.. Si cependant vous me promettiez que ça n'ira pas plus loin...

MEG.

Ce sera mort, voisine, foi d'honnête femme.

ANNAH, à l'oreille de Meg.

Elle vient de m'avouer que son mari avait tué ce matin, dans le bois de milord, deux lapins.

MEG.

Deux lapins!

ANNAH.

Et le futur était avec lui.

SIMONNE, s'approchant.

Qu'est-ce que c'est donc, voisine?

MEG, bas, à Simonne.

Dougal et le marié sont allés braconner ce matin, et ils ont tué trois lapins... chut!

SIMONNE.

Trois lapins!

TOUTES, à Simonne.

Qu'est-ce qu'ils ont tué?

SIMONNE.

Quatre lapins... et trois lièvres.

Pas possible !  
TOUTES.

Mais, n'en parlez à personne... car c'est un secret.

Soyez donc tranquille.  
TOUTES.

Silence !.. silence !.. voilà M. Crockford.  
ANNAH, revenant.

Le shériff !  
SIMONNE.

Ah ! mon Dieu, quel air farouche !  
MEG.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, CROCKFORD.

CROCKFORD, l'air courroucé, et marchant à grands pas.

Patience ! je finirai peut-être par en attraper un, et foi de shériff, il paiera pour tous les autres... Les brigands ! les scélérats ! me faire courir les champs la nuit comme un loup-garou, m'exposer à me fouler inutilement toute espèce de rate, et à perdre ma place par dessus le marché.

Bonjour, M. Crockford.  
TOUTES.

Bonjour.  
CROCKFORD, avec humeur.

Après qui en avez vous donc, ce matin ?  
MEG.

Ce matin !.. mais ce matin comme tous les matins, comme tous les jours, comme toutes les nuits, après ces misérables braconniers qui ne me laissent pas un instant de repos, et qui me feront tourner en bourrique.

Allons donc, est-ce que c'est possible ?  
ANNAH.

Aussi vous prenez la chose trop à cœur, et à votre place, moi, je fermerais les yeux.  
MEG.

Conseillez-moi donc aussi de boucher mes oreilles ; ce matin, n'ont-ils pas eu l'impudence de venir tirer un coup de fusil presque sous mes fenêtres.  
CROCKFORD.

Ecoutez donc, not' maître, il faut bien que tout le monde vive.  
ANNAH.

Eh ! c'est justement parce qu'il faut que tout le monde vive, qu'ils ne doivent pas tuer le gibier de milord.  
CROCKFORD.

Mais qu'est-ce qui vous dit que ce coup de fusil a été tiré par un braconnier ?  
MEG.

Qu'est-ce qui vous dit que ce n'est pas une surprise qu'on vous ménage ?  
ANNAH.

Je parie qu'on veut vous en faire goûter.  
SIMONNE.

Goûter.. de quoi ?  
CROCKFORD.

Des lapins de milord.  
ANNAH.

Des lapins... de...  
CROCKFORD.

Voyons... chez qui déjeunez-vous ce matin ?  
MEG.

Chez qui?...  
CROCKFORD.

N'est-ce pas chez Dougal ?  
ANNAH.

Eh bien ?  
CROCKFORD.

Eh bien?..  
ANNAH.

Eh bien?..  
SIMONNE.

Eh bien ? est-ce que Dougal est un braconnier ?  
MEG.

Est-ce que ce ne serait pas gentil de sa part de vous offrir un succulent rôti ?  
ANNAH.

Mais c'est donc Dougal qui a tiré ce matin ce coup de fusil ?  
CROCKFORD.

Un coup de fusil ?  
ANNAH.

Plusieurs coups de fusil.  
MEG.

Ah ! c'est Dougal qui se permet de braconner sur les terres de milord !  
CROCKFORD.

Quelqu'un a dit que c'était Dougal ?  
ANNAH.

Ce n'est pas moi, ni moi, ni moi.  
TOUTES.

Pour ma part, je ne l'ai pas nommé.. non plus que Dick...  
MEG.

Dick aussi!.. Et de deux.  
CROCKFORD.

Ne l'écoutez pas, not' maître. Elle ne sait ce qu'elle dit.  
ANNAH.

A d'autres... à d'autres.  
CROCKFORD.

Pardié, voilà bien du bruit pour quatre malheureux chevreuils.  
MEG.

Miséricorde!.. quatre chevreuils !  
CROCKFORD.

Mais ne vous en prenez qu'à Dougal... c'est lui qui a entraîné ce pauvre Dick.  
MEG.

Pardonnez plutôt à Dougal, en faveur de votre neveu.  
ANNAH.

Mon neveu!.. Dick mon neveu!.. Jamais !  
CROCKFORD.

Mais puisque votre nièce va l'épouser ce matin.  
MEG.



CROCKFORD.

Epouser Dick !.. ma nièce ! Elle épouserait plutôt le diable.

TOUTES.

Ah ! M. Crockford !..

CROCKFORD.

Les coquins ! Oh ! j'étouffe de fureur.. Mais justement, voici la noce... Eh bien ! nous allons rire !

(Il s'approche d'une table et écrit.)

## SCÈNE VIII.

CROCKFORD, à la table et écrivant ; DICK, NICOLE, DOUGAL, BETTY, ANNAH, MEG, SIMONNE, LES VOISINES, UN NOTAIRE et PLUSIEURS TÉMOINS.

CHOEUR.

Air de l'Ange gardien.

Hommage  
Aux deux époux !  
Ce jour présage  
À leur ménage,  
Un sort bien doux.

DICK, entrant en habit de marié, avec un gros bouquet.

Me voilà prêt... qu'on m'amène ma femme.  
Bonjour tout l' monde.

DOUGAL, sortant de chez lui.

À merveille, vraiment.  
L' vin est tiré... le rôti nous réclame,  
On peut signer, amis, en déjeunant.

REPRISE DU CHOEUR.

Hommage, etc.

(Pendant la reprise du chœur, Betty, en mariée, paraît conduite par Nicole. En même temps on apporte la table toute servie; Dougal met au milieu le lapin rôti; tout le monde se place.)

DOUGAL, versant à boire.

Et maintenant, respectable notaire,  
C'est votre tour, lisez votre amoureux traité.

(Le notaire se lève, déploie le contrat et se prépare à le lire.)

CHOEUR.

Silence, écoutons tous.

CROCKFORD, arrachant le contrat des mains du notaire et le déchirant.

Non, plus de mariage !

CHOEUR.

O ciel ! que fait-il donc ?

CROCKFORD.

Eh ! je fais mon devoir,

De Dick combler l'espoir  
Ce serait grand dommage ;  
Car je ne veux pas, au total,  
D'un braconnier dans ma famille,  
Et je tiens là, pour ce bon drille,  
En fait d' contrat, un bon procès-verbal.

(Musique en sourdine à l'orchestre.)

DICK.

Ah ! ça, mais je n'ai pas bien saisi la chose.

CROCKFORD.

Vous allez la saisir... (Déployant à son tour son procès-verbal.) « Nous, Crockford, etc., je passe » les qualités... Attendu qu'au mépris des ordonnances contre le braconnage, les sieurs » Dougal et Dick se sont rendus coupables du » dit délit, et ont mis traitreusement à mort » quatre chevreuils... »

DICK.

Quatre chevreuils !..

DOUGAL.

Minute ! il y a erreur.

CROCKFORD.

N'interrompez pas la justice... « quatre chevreuils qu'ils ont eu l'indélicatesse de mettre » à la broche pour nous les faire avaler; requérons qu'il soit appliqué auxdits Dougal et » Dick telle peine qu'il appartiendra.

DOUGAL et DICK..

Mais c'est un guet-apens.

CROCKFORD.

Ah ! ah ! vous vous imaginiez qu'on pouvait impunément se moquer d'un shériff... Rira bien qui rira le dernier.

DICK.

Mais M. Crockford...

CROCKFORD.

Silence!.. Et, maintenant, allez-vous-en, gens de la noce, allez-vous-en chacun chez vous!

BETTY.

Mon bon oncle !..

CROCKFORD.

Je ne veux rien entendre, et milord aura bientôt mon procès-verbal entre les mains. (A Dougal et à Dick.) Quant à vous deux, ne vous éloignez pas... Aussi bien j'ai l'œil ouvert sur vous...

REPRISE DU CHOEUR.

O rage !

Pour les époux.

Quel noir présage

Leur ménage

Un sort jaloux?

(On enlève la table; Betty et Annah rentrent chez le shériff, Nicole chez elle, et Crockford sort furieux avec les gens de la noce.)

## SCÈNE IX.

DOUGAL, DICK.

DOUGAL.

Dis-donc, nous v'là gentils!

DICK.

Dougall!.. j'étouffe... comme si j'avais mangé ce matin un pôtiron à moi tout seul.

DOUGAL.

Imbécille! Tu as donc parlé de notre chasse à quelq'un.

DICK.

Que le diable étrangle M. Crockford, si j'en ai ouvert la bouche.

DOUGAL.

Pourtant je ne l'ai dit qu'à ma femme... et je lui ai bien recommandé le secret.

DICK.

Ta femme!.. Mais pour peu qu'elle ait fait comme toi... et qu'elle n'en ait parlé qu'à une voisine, puis celle-ci à une autre, et ainsi de suite... jusqu'au shériff, il n'en faut pas davantage.

DOUGAL.

Ma foi, tu pourrais bien avoir raison... Oh! les femmes, les femmes! Je comprends maintenant comment mon lapin s'est changé en quatre chevreuils! Avec ces maudites bavardes, toujours un œuf devient un bœuf.

DICK.

Mais qu'est-ce que nous allons devenir... v'là mon mariage par dessus les moulins.

DOUGAL.

Ecoute... Tout n'est pas perdu... Il faut courir à la ville... aller trouver milord... et lui conter franchement notre affaire, en lui expliquant que les quatre chevreuils ne sont qu'une couleur...

DICK.

Mais si nous lui disons que nous avons tué un de ses lapins, il sera tout de même furieux.

DOUGAL.

C'est possible, mais nous lui annoncerons en même temps ton mariage avec la nièce de M. Crockford.

DICK.

Ça l'intéressa joliment.

DOUGAL.

Nous lui dirons que Betty est la plus jolie fille du village... et nous lui demanderons la permission de la lui présenter dès demain.

DICK.

Tu crois que ça le flattera?

DOUGAL.

J'en réponds... et d'avance je te garantis qu'il nous autorisera, non seulement à manger le lapin d'aujourd'hui, mais encore à en tuer à l'avenir tant que ça nous fera plaisir.

DICK.

Si j'étais sûr de ça.

DOUGAL.

Crois-en... mon expérience... Si je n'avais pas refusé dans le temps... une permission toute pareille qu'il avait la délicatesse de m'offrir... je

ne craindrais pas aujourd'hui les procès-verbaux de ce vilain shériff.

DICK.

Eh bien! alors, partons tout de suite.

DOUGAL.

Tu oublies donc que nous sommes surveillés.

DICK.

Tiens, c'est vrai.

DOUGAL.

Ne faisons semblant de rien... et dans une heure, nous nous rejoindrons au taillis de l'Affût.

DICK.

Au taillis de l'Affût.

DOUGAL.

Chut!.. plus bas, donc! J'entre chez moi un instant.

DICK.

Pour rosser ta femme, n'est-ce pas?

DOUGAL.

Pour prendre mon fusil, et je filerai par la petite fenêtre qui donne sur le bois.

DICK.

Ton fusil?.. pourquoi faire?

DOUGAL.

Pardieu!.. pour qu'il ne soit pas confisqué pendant notre absence... Une fois dans la forêt, je le cacherai dans un endroit où je pourrai le retrouver quand nous aurons obtenu notre grâce de milord.

DICK.

Allons, c'est dit.

DOUGAL.

Dans une heure, au taillis de l'Affût.

DICK.

J'y serai.

DOUGAL.

Ain de la Normandie.

Nous réussirons.

DICK.

Nous réussirons.

ENSEMBLE.

Notre affaire  
Est claire.

DOUGAL.

Nous réussirons,

DICK.

Nous réussirons.

ENSEMBLE.

Et puis, nous rirons.

DOUGAL.

Quand il apprendra qu' nous avons notr' grace,  
Vois-tu du shériff la drôl' de grimace.

DICK.

Oui, je vois d'ici  
Son air ébahi.

DOUGAL.

Alors, si tu veux

D'venir son neveu,  
Il s'ra trop heureux  
D'exaucer ton vœu.

DICK, avec passion.  
Si j' veux d' ma Betty ?..  
Cristi ! sacristi !

ENSEMBLE.

Quand il apprendra qu' nous avons notr' grace,  
Ce pauvre shériff, ah ! Dieu, quell' grimace !

DICK, riant.  
Ah ! ah ! ah !

DOUGAL, parlant.  
Eh bien ! qu'est-ce qui le prend... Tâche donc  
de modérer un peu tes transports.

Nous réussirons.  
DICK.  
Nous réussirons, etc.

(Dougall rentre chez lui.)

## SCÈNE X.

DICK ; puis, BETTY.

DICK, seul.  
Ouf !.. me v'là plus tranquille... on dirait que  
ce Dougall m'a ôté mon potiron de dessus l'esto-  
mac.

BETTY, entrant.  
Comment !.. c'est vous, Monsieur ?.. Encore  
ici ?

DICK.  
Pourquoi donc pas ?

BETTY.  
Après votre indigne conduite.. et vous ne  
craignez pas que mon oncle vous fasse arrêter ?

DICK.  
Ah ! mais un instant... je m'y oppose.

BETTY.  
Vous n'auriez pourtant que ce que vous mé-  
ritez.

DICK.  
Ah ! Betty !.. ah ! ma tendre fiancée... la co-  
lère vous aveugle... elle vous procure la co-  
cotte.

BETTY.  
Comme s'il n'y avait pas de quoi être furieu-  
se ?.. Un mariage si avancé... Mais ce n'est pas  
tant à vous que j'en veux... car je sais bien de  
quoi vous êtes capable...

DICK.  
Ah ! à la bonne heure... vous savez m'appré-  
cier...

BETTY.  
Oui, je sais que si on ne vous montait pas l'i-  
magination, vous êtes naturellement peu exa-  
géré.

DICK.  
Oui, j'en conviens... je suis débonnaire.

BETTY.  
Vous pourriez presque dire bonasse... Mais  
c'est à ce Dougall que j'en veux... à ce Dougall  
qui vous entraîne toujours... et à sa femme... à  
M<sup>me</sup> Nicole, une véritable commère.

DICK.  
Oh ! M<sup>me</sup> Nicole, je vous l'abandonne... Quant  
à Dougall, c'est différent.

BETTY.  
Je vous conseille de le défendre.

DICK.  
Calmez vos nerfs, chère amie, vous lui ren-  
drez justice, quand vous saurez qu'il m'a fourni  
une idée.

BETTY.  
Oui, encore quelque manigance.

DICK.  
Du tout... il s'agit de nous retrouver dans une  
heure au taillis de l'Aflût pour aller ensemble  
implorer notre grâce de milord... et l'intéresser  
à notre mariage...

BETTY.  
Elle est belle, votre idée.

DICK.  
Mais, oui, et je dis qu'elle est fameuse, parce  
que quand milord apprendra que j'épouse la  
plus jolie fille de l'endroit...

BETTY.  
Par exemple... mentir à Milord.

DICK.  
Vous n'êtes peut-être pas la plus jolie fille de  
l'endroit, dites-donc un peu, pour voir que vous  
n'êtes pas la...

BETTY.  
Je dis que mon oncle ne vous laissera pas  
sortir du village.

DICK.  
Vous croyez ?..

BETTY.  
J'en suis sûre.

DICK.  
Alors me v'là un homme flambé !.. Ah ! Betty  
Betty... vous avez un mari dans un fichu état...  
Et tout ça pour avoir tué... qu'est-ce que je dis ?  
pour avoir tuer un lapin...

BETTY.  
Vous voulez dire quatre chevreuils...

DICK.  
Ah bien !.. oui !.. nous n'avons passeulement  
vu la queue d'un seul de ces quadrupèdes...  
ils sont tous quatre le fruit de M<sup>me</sup> Nicole... et  
des autres cotillons...

BETTY.  
Si c'est possible !..

DICK.  
Betty, c'est comme j'ai l'honneur de vous le  
dire.

BETTY.  
Et il ne se trouvera pas quelqu'un pour les  
punir une bonne fois de leur bavardage.

DICK.  
Quant à moi, ce n'est pas la bonne volonté  
qui me manque... etsi je connaissais un moyen.

BETTY, prenant une résolution.  
Dick !..



DICK.

Betty !

BETTY.

Voulez-vous m'épouser pour de bon, ce soir ?

DICK.

Si je le veux... c'est-à-dire que je suis prêt à vous épouser plutôt douze fois qu'une...

BETTY,

En ce cas... vous renoncerez à aller chez milord.

DICK.

Et Dougal qui va m'attendre ?

BETTY.

Tant mieux... ça le promènera.

DICK.

Mais votre odieux shériff d'oncle, qui a le projet de me coffrer ?

BETTY.

Avez-vous confiance en moi... Oui ou non ?

DICK.

Je vous offre mon bras, ma tête... faites-en ce que vous voudrez.

BETTY.

Je me souviendrai de la permission. Mais, pour l'instant, il s'agit d'entrer là...

(Elle lui indique le cellier à gauche.)

DICK.

Dans ce cellier si noir ?

BETTY.

Et vous y resterez caché jusqu'à ce qu'il me plaise de vous en faire sortir...

DICK.

Pourquoi ça ?

BETTY.

Est-ce que ça vous regarde ? Ne voulez-vous pas être mon mari ?

DICK.

Sans doute.

BETTY.

Eh bien ! alors, il faudrait prendre l'habitude de faire ce que je dis... sans répliquer.

DICK.

Charmante petite femme... Voilà ce qu'il me faut à moi... après ça, j'vas furieusement m'en nuyer là dedans... seul avec moi-même.

BETTY.

Ah ! il vous faut de la société... Eh bien ! consolez-vous... vous trouverez dans ce cellier une tonne d'ale excellente... là-bas, contre la muraille.

(Elle indique.)

DICK.

Oh ! alors ça suffit... justement, j'étrangle de soif.

BETTY, lui faisant signe d'entrer dans le cellier.

Allons, vite !.. et surtout ne vous impatientez pas.

DICK.

Oh ! il n'y a pas de danger, et vous pouvez compter sur moi.... tant que la tonne sera pleine.

ENSEMBLE.

Air des Dettes criardes.

Dans cette cave obscure,  
J'entre, puisqu'il le faut ;  
Mais je vais, je vous l'jure,  
Y vider plus d'un pot.

BETTY.

Dans cette cave obscure  
Entrez, puisqu'il le faut,  
Et vous pourrez, j'le jure,  
Y vider plus d'un pot.

(Dick entre dans le cellier.)

## SCÈNE XI.

BETTY, seule.

Et, pour pour plus de sûreté, fermons la porte à double tour. (Elle ferme la porte et retire la clé.) Car ces hommes, il ne faut pas trop s'y fier... Ça promet... ça promet... toujours, et le plus souvent quand il faut tenir... bernique... (Elle met la clé dans sa poche.) Aumoins, comme ça, je suis plus tranquille, maintenant. Mes commères, je vas m'occuper ne vous.

Air des Finesses du cœur.

Bavarder sans cesse,  
V'la vot' seul plaisir ;  
J'en fais la promesse  
J'aurai vous punir.

(Se tournant du côté du cellier, comme si elle s'adressait à Dick.)

C'est défaut, je l'proclame,  
Trop heureux mari,  
N'est pas c'lui d' vot' femme,  
Oh ! non, Dieu merci.

Ah ! les propos !

Les fagots !

Les ragots !

Moi, jamais,

Je ne fais

De caquets,

De paquets ;

En effet,

Qui pourrait

M'accuser

De jaser

ENSEMBLE.

Je n'sais pas jacasser.

DEUXIÈME COUPLET,

Oui, puisqu'on m'offense,  
Je veux en ce jour,  
Pour toute vengeance.  
Prouver à mon tour  
Que, femme modèle,  
Si j' me tais souvent,  
J'peux, lorsque j' m'en mêle.

Parler... gentiement.  
Ah ! les propos, etc.

## SCÈNE XII.

BETTY, NICOLE, et DICK, dans le cellier.

NICOLE, sortant de chez elle.

Profitons donc de ce que je suis seule pour aller m'informer dans le village...

BETTY, feignant de pleurer.

Oh !.. mon Dieu !.. mon Dieu !..

NICOLE.

Qu'entends-je ?

BETTY.

Quel événement !.. oh ! j'en mourrai, bien sûr...

NICOLE.

Que dit-elle ?.. Eh quoi ! ma petite Betty, c'est à cause de ce mariage manqué que tu te désolés ainsi ?

BETTY.

S'il n'y avait que ça.. un mariage.. ça se répare... mais Dick... mon pauvre Dick!..

NICOLE.

Dick ?

BETTY, éclatant,

Mourir si jeune !.. et de quelle main !..

NICOLE.

Dick est mort ?..

BETTY.

A... a... assassiné !..

NICOLE.

Se peut-il ?.. et l'assassin ?

BETTY.

Il me quitte à l'instant... c'est lui-même qui m'a avoué son crime.

NICOLE.

Voyez-vous ça ?

BETTY.

Et il m'a chargée de vous faire ses adieux.

NICOLE.

Je le connais ?

BETTY.

Je crois bien... hi ! hi !

NICOLE.

Mais tu me fais frémir... Parle... qui est-ce donc ?

BETTY.

Ne m'interrogez pas... car si je vous apprenais son nom... voisine, vous iriez peut-être le dire.

NICOLE.

Par exemple !

BETTY.

Comme vous avez été raconter ce matin à tout le monde que Dick était un braconnier... hi... hi... ce qui a fait rompre mon mariage... hi... hi...

NICOLE.

Mais ce n'est pas moi... je m'en défends... Ce

sont ces maudites commères... qui m'avaient pourtant bien promis de se taire.

BETTY.

Là... voyez-vous !

NICOLE.

Mais peux-tu supposer qu'un secret de cette importance... Allons donc, moi, j'irais exposer l'existence d'un homme...

BETTY.

Et d'un homme qui vous tient de si près...

NICOLE.

Ah ! grand Dieu !.. ce serait...

BETTY.

Oui, vraiment.. votre mari...

NICOLE.

Dougal !

BETTY.

Chut !.. si l'on vous entendait.

NICOLE.

Mais non... c'est impossible... tont à l'heure encore ne m'embrassait-il pas en me disant qu'il allait chez milord... avec Dick... pour implorer sa grâce... puis il s'est enfoncé dans le bois avec son fusil.

BETTY.

Avec son fusil !.. justement !.. Ah ! il ne l'a pas manqué... allez.

NICOLE.

Dougal !.. un assassin... Mais raconte-moi donc...

BETTY.

Ils avaient rendez-vous ensemble au taillis de l'Affût, si bien qu'ils se sont pris de querelle à propos des quatre chevreuils... vous savez... Dougal tenait son fusil... et dans un accès de fureur...

NICOLE.

O ciel !

BETTY.

Si vous l'aviez entendu tout à l'heure... Oui, disait-il, oui, je suis un gueux... oui... je suis un scélérat... j'ai tué ce malheureux Dick.

DICK, paraissant à l'œil-de-bœuf, placé au-dessus du cellier.

Betty !.. (Betty lui fait signe de se cacher.) Jene trouve pas la tonne.

(Nouveaux signes.)

NICOLE.

Il n'y a donc plus à en douter... l'infortuné... qui ce matin était au grand complet... car je le vois encore...

BETTY, le regardant en dessous.

Et moi aussi.

DICK, à part.

Qu'est-ce qu'elles ont donc ?

NICOLE.

Pauvre Dick !.. Est-ce ainsi qu'il devait périr...

DICK, étonné.

Hein ? je suis péri !..

BETTY, à part.

Le maladroit ! (Toussant.) Hum !.. Hum !..

NICOLE.

Qu'est-ce donc ?..

BETTY.

Rien... rien, ma voisine... l'émotion...

NICOLE.

Pauvre enfant... si tu voulais un verre d'ale pour te remettre. (Se dirigeant vers le cellier.) Je sais où Dougal serre la sienne.

DICK, à part.

Elle est heureuse !

(Betty lui fait des signes et Dick en se retirant laisse échapper son chapeau qui tombe en dehors du cellier.)

BETTY.

Oh !

NICOLE.

Hein ?

BETTY.

Quoi ?

NICOLE.

Décidément, tu es incommodée, et je vais te chercher...

BETTY, embarrassée.

Non... M<sup>me</sup> Nicole, je vous assure... que je n'ai besoin de rien.

NICOLE, apercevant le chapeau.

Mais ce chapeau... c'est celui de Dick.

BETTY.

Certainement... votre mari le tenait à la main... et c'est tout ce qui est resté de Dick... au moment où l'infortuné... atteint d'une balle, a roulé dans un précipice.

NICOLE.

C'est affreux !

BETTY.

Dougal l'aura oublié là dans son trouble... mais vous allez me le rendre...

NICOLE.

Du tout... je le garde... pour le cacher avec soin... Mon pauvre Dougal est déjà assez compromis.

BETTY.

Et mon pauvre Dick donc ? Ah ! mon Dieu !.. Hi !.. hi !.. hi !..

NICOLE.

Voyons... voyons, petite... sois raisonnable... Après tout, ce n'est pas déjà une si grande perte.

DICK, reparaissant à l'œil-de-bœuf avec un énorme verre et une cruche pleine.

Enfin, je l'ai trouvée ! (Apercevant les deux femmes.) Encore là !

NICOLE.

Et... entre nous, tu ne seras pas embarrassée pour trouver un mari mieux tourné que Dick.

BETTY.

Ça, c'est vrai...

DICK, à part.

Hein ?..

NICOLE.

Et qui sera plus malin que lui...

DICK, à part.

Dites donc... Eh ! là-bas...

BETTY.

Ah !.. voilà... j'aurai de la peine à en trouver un de sa force.

DICK, à part.

Merci...

(Il avale son verre.)

BETTY.

Et c'est pour ça que j'y tenais.

NICOLE.

Parce qu'il était bête ?

BETTY.

Dame ! écoutez donc... dans un ménage, c'est toujours l'un des deux qui fait aller l'autre, et moi, je ne tiens pas à être l'autre... j'aime mieux que ce soit mon mari.

DICK.

Ah bah !

BETTY.

Aia du Roi d'Yvetot.

C'était un nigaud  
Rempli d' maladresse  
Un rustre, un lourdaud  
Epais, sans finesse.  
Mais selon mes vœux  
Soumis, maniable,  
Toujours incapable  
De dire : je veux.  
Moi, j' l'aimais comm' ça,  
Et c'est bien dommage,  
Qu'il ne soit plus là.  
Car'jamais, je gage,  
On n'en retrouv'ra  
De cett' pâte-là...  
Voilà, ma voisine,  
Ce qui me chagrine.  
Oui, s'il me plaisait,  
Je l' dis sans mystère,  
C'est qu'il devait faire  
Un mari parfait.

NICOLE.

En voilà une qui est précoce.

BETTY.

Vous voyez bien si j'ai raison de regretter Dick.

DICK, à part.

Et bien ! écoutez donc aux œils-de-bœuf... (Betty l'aperçoit et lui fait des signes ; Dick la menace.)

BETTY, toussant.

Hum !.. hum !..

NICOLE.

Ah ça ! petite, après qui en as-tu donc ?

(Dick disparaît.)

BETTY.

Moi, voisine... c'est que... j'avais cru entendre mon oncle... et s'il allait se douter de quelque chose...

NICOLE.

Ce serait un grand malheur... Aussi, crois-moi, sèche tes yeux et retiens ta langue... j'ai si peur que tu bavardes...

BETTY.

Oh ! voisine, il n'y a pas de danger, car je sais trop ce qu'il en coûte... Un si bon mari... hi... hi... hi...

NICOLE.

Tais-toi donc !..



(Elle remonte effrayée.)

BETTY, à part.

Ah ! Madame Nicole, votre maudite langue a mis en déroute mon ménage... Nous verrons si vous saurez vous taire pour sauver le vôtre... je vais toujours vous envoyer du renfort.

NICOLE.

Tu dis ?..

BETTY.

Je dis... quel triste sort !..

Air de la Mère au bal.

Ah ! ah ! ah ! j' suis bien malheureuse,

Moi qui l'aimais tant !

Ah ! ah ! c'est une chose affreuse,

Ah ! quel accident !

NICOLE.

Voyons, console-toi, petite.

BETTY.

A sécher mes pleurs on m'invite

Lorsque mon pauvre Dick, hélas !

Vient de recevoir le trépas.

NICOLE.

D'un autre tu seras la femme...

BETTY.

D'un autre, c'est-y bien certain.

NICOLE.

Oui, oui, sur mon âme.

BETTY, souriant.

Cela calme un peu mon chagrin.

NICOLE, à part.

Victoire !.. elle sourit enfin !

BETTY, pleurant plus fort.

Ah ! ah ! ah ! j' suis bien, etc.

(Elle rentre chez elle.)

## SCÈNE XIII.

NICOLE; puis, ANNAH, puis, MEG, SIMONNE et LES AUTRES.

NICOLE, le chapeau à la main.

Et dire que voilà tout ce qui reste du pauvre diable... Et Dougal, mon mari, où aura-t-il porté ses pas ?.. Heureusement qu'on ne se doute encore de rien... Qui sait ? peut-être qu'on prendra le change et qu'on attribuera l'événement au hasard... ce n'est pas moi, toujours, qui irai en ouvrir la bouche... Il sera bien fin celui qui me fera parler maintenant.

ANNAH, sortant de la maison du shériff.

Ah ! voisine... je vous trouve... et vous allez peut-être m'apprendre...

NICOLE, vivement.

Rien du tout... voisine... je ne sais rien, absolument rien... je n'ai donc rien à vous apprendre.

ANNAH.

Vous n'avez donc pas vu miss Betty, qui vient de rentrer tout en pleurs ?

NICOLE.

La pauvre enfant ! il y a bien de quoi !..

ANNAH.

Là... je vous y prends.

NICOLE.

Je n'ai rien dit... je ne sais rien.

ANNAH.

Laissez donc... comme si c'était si difficile à deviner... Il s'agit de l'esclandre de ce matin... Miss Betty aura vu son fiancé...

NICOLE.

Dick ?.. Ah bien, oui, joliment... elle ne le verra plus.

ANNAH.

Comment... il est parti ?..

NICOLE.

Mieux que ça...

ANNAH.

Est-ce qu'il lui serait arrivé malheur ?

NICOLE.

Je n'ai pas dit ça, voisine... et d'ailleurs j'ai promis de me taire.

ANNAH.

Ah ! grand Dieu !

NICOLE.

Annah... ma petite voisine...

ANNAH.

Je comprends tout... ces pleurs... ce mystère... ce pauvre Dick... un accident... Ah ! bien !.. qu'est-ce qu'on va dire...

NICOLE.

Annah ! pas un mot de plus.

ANNAH.

Le malheureux !

MEG, entrant.

Qu'est-ce qu'il y a ?.. qu'est-ce qu'il y a ?

ANNAH.

Il y a... il y a...

NICOLE.

Voisine... voisine...

SIMONNE, entrant.

Quoi donc ?.. quoi donc ?..

LES AUTRES, entrant.

Quoi donc ?..

ANNAH.

Dick... si vous saviez... Dick !..

TOUTES.

Eh bien ?..

(En ce moment, Betty paraît à la fenêtre.)

BETTY, à part.

Écoutons...

ANNAH.

Demandez à M<sup>me</sup> Nicole...

NICOLE.

Ah ! par exemple ; Mesdames, je vous prends à témoin que ce n'est pas moi qui vous ai dit la première que Dick avait été tué dans le bois.

TOUTES.

Dick est mort ?..

BETTY, à part.

J'en étais sûre !

DICK, reparaissant, avec son verre, à l'œil-de-bœuf.  
Il paraît que je ne suis pas encore ressuscité.  
(Il boit.)

ANNAH.

Je ne m'étonne plus si tout à l'heure la pauvre miss pleurait tant.

MEG.

Eh bien ! ça ne me surprend pas... Ce garçon avait des ennemis...

SIMONNE.

Sans doute des braconniers comme lui...

ANNAH.

Eh ! mais, j'y pense... Tout à l'heure... ce coup de fusil... sur la lièrière du bois...

MEG.

Et puis, ces hommes... j'ai vu se glisser dans les futaies...

SIMONNE.

Je les ai aussi remarqués.

ANNAH.

Et combien étaient-ils ?..

MEG.

Ils étaient deux...

SIMONNE.

Non... trois...

ANNAH.

Trois et deux... ça fait cinq... Les lâches, se mettre cinq contre un seul homme.

TOUTES, ensemble.

Ah ! c'est affreux... Cinq... six.. non, trois... sept... dix...

DICK, riant aux éclats.

Ah ! la rate... la rate...

(Betty rit aussi de son côté.)

NICOLE, s'interposant.

Là... là... là... vous n'y êtes pas... Moi, je vous dis qu'il n'y en avait qu'un seul.

TOUTES.

Comment ?

MEG.

Tiens... tiens... vous voilà bien instruite à présent...

ANNAH.

D'où savez-vous donc ça ?..

NICOLE.

Chut !.. c'est un secret !

TOUTES.

Encore un secret... voyons... voyons...

NICOLE.

Mesdames, vous me forcez à parler, mais songez que je compte sur votre silence... car, sans cela, je serais une femme perdue.

TOUTES.

Vous ?..

NICOLE.

Oui... moi.

ANNAH.

Eh bien ! tenez, on nous arracherait plutôt la langue...

TOUTES.

Parlez... parlez...

DICK, à part.

Je ne suis pas fâché de savoir un peu comment je suis mort...

(Il boit encore et commence à se griser.)

BETTY, à part.

Ça devient intéressant !..

NICOLE.

Apprenez donc... que tout à l'heure... dans le bois... mon malheureux mari...

TOUTES.

Dougal !..

NICOLE.

C'est lui qui a tué Dick.

TOUTES.

Ah !

DICK, à part.

Ah ça ! mais... si je ne suis pas mort... je n'en vaudrais guère mieux... J'ai bien mal à la tête.

NICOLE.

N'allez pas croire au moins que ce soit la faute de Dougal... Figurez-vous que Dick lui avait cherché querelle... Il l'a exaspéré... et il s'est même porté à des voies de fait... Vlan... un coup de poing sur la nuque... sans ça, vous comprenez bien que ce malheur ne serait pas arrivé, et assurément c'est la faute de Dick...

DICK, à part.

Tiens !.. c'est ma faute...

BETTY, à part.

Comme elle vous arrange ça !..

NICOLE.

On a beau être doux comme un agneau, à la fin, la patience échappe... Dougal était armé... il a tiré en l'air... Dick a eu peur... Il était sur le bord d'un précipice... son pied a glissé... patatras..

DICK, à part, et tout-à-fait gris.

Il me semble que je glisse.

NICOLE, montrant le chapeau.

Et voilà le seul débris de cet infortuné !

ANNAH.

Son chapeau !.. Ah ! voyons, voyons...

(Toutes l'examinent avec curiosité.)

DICK, disparaissant.

Bonsoir, la compagnie.

BETTY, à part.

J'espère que voilà une gaillarde qui s'entend à faire de la broderie.

NICOLE.

Mais, j'ai votre promesse... vous n'irez pas trahir ma confiance, n'est-ce pas ?

TOUTES.

Jamais ! Jamais !

BETTY, à part.

Allons, la chose est sûre... mon oncle le shérif connaîtra bientôt toute l'affaire.

NICOLE.

Ah ! mes voisines, quel accident !

TOUTES.

Quel accident !..

CHOEUR.

Aia des Nonnes.

Seigneur, mon Dieu, n'est-ce pas désolant ?

Vraiment

C'est affligeant,

Renversant,

Effrayant !

Voisine, sur l'honneur,

Un aussi grand malheur

Cause de la frayeur,

Et je tremble de peur !

Périr ainsi

De la main d'un ami !

Lui

Qui

Pouvait ici

Faire un si bon mari !

Voisine, sur l'honneur,  
Un aussi grand malheur  
Cause de la frayeur,  
Et je tremble de peur !

(Après le chœur, Dougal arrive au milieu d'elles ; elles l'aperçoivent, et se sauvent toutes en poussant des cris. Betty disparaît en riant aux éclats.)

## SCÈNE XIV.

DOUGAL, NICOLE.

(Nicole s'est réfugiée à l'autre bout de la scène, auprès de la maison du shériff.)

DOUGAL, se croyant seul.

En v'là une volée de pierrots !.. Et qu'est-ce qu'elles ont à se sauver comme ça ?.. je vous le demande !.. Ah ça ! pourquoi ce diable de Dick n'est-il pas venu au rendez-vous ?.. Je l'ai attendu plus d'une heure au taillis de l'Affût. Il est vrai que je n'ai pas perdu mon temps... et ce dernier coup de fusil...

NICOLE, à part.

Qu'est-ce qu'il dit ?.. Ah ! j'ai la chair de poule !

DOUGAL.

Tiens ! te v'là, femme.

NICOLE.

N'approche pas, malheureux ! n'approche pas.

DOUGAL.

Et toi aussi, tu veux te sauver ?.. Si c'est comme ça que tu me reçois... merci !

NICOLE.

Allez, Monsieur... vous me faites horreur !

DOUGAL.

M<sup>me</sup> Nicole !..

NICOLE.

Quoi ! vous n'avez pas craint de reparaitre ici ?..

DOUGAL.

Et pourquoi donc que je craindrais...

NICOLE.

Inutile de feindre... je sais tout !

DOUGAL.

Vraiment ?

NICOLE.

Tout à l'heure... dans le bois... ce coup de fusil...

DOUGAL.

Comment, on me guettait ?.. (A part.) Ah ça ! décidément, il n'y a plus rien à faire dans ce pays.

NICOLE.

Quel sangfroid !.. Ah ! vous êtes un être abominable !

DOUGAL.

Ta, ta, ta, ma petite femme... qu'est-ce qu'il te prend donc, à la fin ?.. Et tout ça, pour une malheureuse bête !

NICOLE.

Une bête... je ne dis pas non... Mais était-ce une raison pour le tuer ?

DOUGAL.

Que veux-tu ? c'est plus fort que moi... Et puis l'occasion... Il se trouvait au bout de mon fusil...

NICOLE.

Ah ! le monstre !

DOUGAL.

Toi et tes bégueules de voisines, vous êtes bien dégoutées, et ça n'empêche pas que si je voulais vous en faire manger un morceau...

NICOLE.

Nous en faire manger !.. Ah ! mon Dieu ! est-ce que la tête... Il ne manquerait plus que ça !..

DOUGAL.

Eh bien ! quand tu me regarderas ainsi ?

NICOLE.

C'est que maintenant, vois-tu, tu me fais pitié !

DOUGAL.

Bien obligé !

NICOLE.

Fuis, malheureux, fuis... pendant qu'il en est temps encore.

DOUGAL.

Fuir !.. ma foi ! non... j'ai assez couru, et je suis fatigué.

NICOLE.

Mais si le shériff venait à apprendre...

DOUGAL.

Ah bah ! il faut des preuves... et je le défie bien d'en trouver... Je l'ai caché dans un endroit...

NICOLE.

Il n'a donc pas roulé dans le précipice ?

DOUGAL.

Ma foi ! il s'en est fallu de bien peu... et dans le premier moment, j'ai cru que je le perdrais.

NICOLE.

Mais il eût cent fois mieux valu... On peut le découvrir.

DOUGAL.

Impossible !.. D'ailleurs, j'irai chaque nuit en chercher un morceau.

NICOLE.

Un morceau !

DOUGAL.

Et quand nous l'aurons tout entier chez nous, nous le salerons pour l'hiver.

NICOLE.

Ah ! miséricorde ! il ne sait plus ce qu'il dit, et c'est à en devenir folle moi-même !.. Je t'en supplie, Dougal, mon homme, va-t'en... tu ne sais pas le danger qui plane sur ta tête... Je te pardonne bien, moi, mais les autres... et le shériff surtout... s'il allait mettre la main sur toi...

DOUGAL.

Au fait, tu pourrais bien avoir raison... et cette fois, milord ne serait pas si accommodant.

NICOLE.

Mets-toi donc à l'abri... moi, pendant ce temps, j'irai au-devant de tes accusateurs... je chercherai à les apaiser.



DOUGAL.

Cette bonne Nicole... elle a l'air tout bouleversé.

NICOLE.

Adieu, Dougal; adieu... Etsi nous ne devons plus nous revoir... embrasse-moi.

DOUGAL, l'embrassant.

Ah! nous nous reverrons... mais c'est égal, adieu, femme.

NICOLE.

Adieu!

(Dougal va pour sortir.)

\*\*\*\*\*

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, CROCKFORD, le chapeau de Dick à la main; ANNAH, MEG, SIMONNE, UN GREFFIER, VOISINES, plusieurs Gardes-chasses, dont un portant le fusil de Dougal; gens du village.

CROCKFORD.

Alte là!.. qu'on saisisse le coupable!

DOUGAL.

Je suis pincé!

NICOLE.

Ciel! il est trop tard!

(Deux gardes-chasses s'emparent de Dougal.)

CHOEUR.

AIR de la Savonnette impériale.

C'est affreux, c'est atroce!  
Pour lui, point de sursis!  
De cet être féroce,  
Purgeons notre pays.  
Pour cet être féroce,  
Non, non, point de sursis.

NICOLE.

Mon pauvre homme! qu'est-ce qu'on va lui faire?

CROCKFORD.

Je vais d'abord l'interroger... Greffier, placez-vous là, et écrivez...

(On avance une table; le greffier prend place; le shériff occupe le milieu du théâtre, les femmes à droite; Dougal, maintenu par les deux gardes, à gauche; Nicole est entre lui et Crockford.)

NICOLE, aux voisines.

Ah! Mesdames, vous m'aviez si bien promis le secret!

TOUTES.

Ce n'est pas moi! ce n'est pas moi!

LE GREFFIER.

Silence! Mesdames.

CROCKFORD.

Criminel, vous savez ce dont vous êtes accusé?

DOUGAL.

Ma foi, non!

CROCKFORD.

Quelle perversité!.. Que faisiez-vous, tantôt, dans la forêt?

DOUGAL.

Pardi! vous le savez bien.

CROCKFORT.

Ah! vous avouez donc!.. Il avoue, Mesdames. Ecrivez, greffier.

NICOLE.

Malheureux! tute perds!..

DOUGAL.

C'est juste, je me perds... Mais non, mais non... pas si vite... Je demande des preuves!

CROCKFORD.

Rien de plus juste... on va vous en donner... D'abord, ce fusil, que nous venons de découvrir derrière une haie au taillis de l'Affût... le reconnaissez-vous?..

DOUGAL.

C'est le mien!..

CROCKFORD.

Vous voyez que je ne le lui fais pas dire... Ecrivez, greffier... L'état du chien prouve qu'il a fait feu récemment.

DOUGAL.

En v'là une preuve... de chien!

CROCKFORD.

De plus, nous avons aussi le chapeau de la victime.

DOUGAL.

Le chapeau du chevreuil?

CROCKFORD.

Il se moque de la justice... Qu'on le mène en prison... aujourd'hui il sera pendu!

TOUTES.

Pendus!

NICOLE.

Ah! mon pauvre mari!.. Grace, M. le shériff, grace!

CROCKFORD.

Obéissez!

(On va pour entraîner Dougal.)

DOUGAL, se débattant.

Un instant, que diable! un instant.. Comme vous y allez... Je demande qu'on me confronte avec le corps... de la victime.

TOUS.

Ah! l'effronté!

LE GREFFIER.

Silence! Mesdames!..

CROCKFORD.

Le corps de la victime... *corpus delicti*. C'est la seule chose qui nous manque.

DOUGAL.

Rien que ça?

CROCKFORD.

Le corps est égaré.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BETTY; puis, DICK.

BETTY, paraissant.

Du tout, mon oncle... il est retrouvé.

DOUGAL.

Ah bah!

BETTY.

Il n'y a que qu'un instant... deux hommes... deux inconnus, viennent de l'apporter.

NICOLE.

Qu'est-ce qu'elle dit ?

TOUS.

Ah !..

CROCKFORD.

Ma nièce Betty, dites-nous où vous avez fait déposer le corps du défunt, qui va nous servir de pièce de conviction.

BETTY, montrant le cellier.

Là, mon oncle.

NICOLE.

Pas possible !

CROCKFORD.

Qu'on y entre, et qu'on le transporte en notre présence.

BETTY, à deux hommes.

Tenez, vous autres... prenez la clé et ouvrez cette porte. (A part, pendant que l'on ouvre le cellier.) Pourvu qu'il n'aille pas tout gâter !

DOUGAL, à part.

Ah ça ! mais, qu'est-ce que tout ça veut dire ? Je n'y comprends plus rien du tout, moi, et je commence à trembler.

BETTY, regardant vers le cellier.

A merveille ! le voilà comme je le voulais.

REPRISE DU CHŒUR.

C'est affreux, c'est atroce, etc.

(Pendant le chœur, on apporte Dick endormi sur de la paille, dans une brouette.)

TOUS, d'un air de compassion.

Ah ! ah !.. c'est bien lui !

DOUGAL.

Que vois-je ? un homme !.. Eh ! mais, c'est Dick !

BETTY, le repoussant.

N'approchez pas, malheureux !

CROCKFORD, à Dougal.

Eh bien ! criminel, vous voilà confondu !

DOUGAL.

Ma foi ! vous n'avez jamais rien dit de si vrai. Je suis confondu, c'est le mot, mais c'est de voir ce pauvre diable dans un état pareil.

CROCKFORD.

Mais c'est vous qui l'y avez mis, scélérat !

DOUGAL.

Moi ?.. Jamais !

CROCKFORD.

Cependant, vous l'avez avoué tout à l'heure... et ce coup de fusil...

DOUGAL.

Hein ? plait-il ?.. Un instant, ne confondons pas... J'ai tiré un coup de fusil, c'est vrai, mais c'était sur un chevreuil.

CROCKFORD.

Ah ! criminel, ce subterfuge est trop grossier, et vous ne réussirez pas à nous en imposer.

DOUGAL.

Est-ce que par hasard tout cela serait sérieux, décidément ?.. Voilà le frisson qui me gagne, moi,

CROCKFORD.

Voyez-vous, voyez-vous, le trouble de l'accusé... Messieurs et Mesdames, si jamais cause intéressante et digne de votre attention fut portée devant un tribunal ou devant un auditoire sage et impartial, c'est assurément celle qui nous occupe en ce moment... Aussi...

(On entend Dick ronfler.)

BETTY, à part.

Ah ! mon Dieu !

CROCKFORD.

Qu'ai-je entendu ?.. Qui ose troubler la justice en se permettant une pareille incongruité ?

BETTY, vivement.

Mon oncle, c'est votre greffier.

CROCKFORD.

Ecrivez, greffier.

DICK, se réveillant.

Tiens ! où donc que je suis ?

BETTY, le repoussant dans la brouette.

Silence, et faites le mort.

CROCKFORD.

Ainsi donc, en dépit de ses dénégations, l'accusé est reconnu coupable à l'unanimité.

DOUGAL.

Du tout, du tout !.. je proteste, moi... Si mon camarade a eu la maladresse de se laisser mourir, j'en suis bien fâché, mais je m'en lave les mains.

CROCKFORD.

Silence, misérable !.. et au lieu d'insulter à votre victime, inclinez-vous respectueusement devant ses restes inanimés... Ils ne sont pas beaux, c'est vrai... le défunt pouvait même passer pour être assez mal bâti.

DICK, levant la tête.

Hein ?..

BETTY, le repoussant.

Faites le mort !

CROCKFORD.

Mais, ce qui augmente l'horreur de votre crime, et ce qui vous rend indigne de toute pitié, c'est que le malheureux jeune homme allait s'unir à ma famille par les liens les plus sacrés.

BETTY.

Cependant, mon oncle, ce matin vous disiez...

CROCKFORD.

Ce matin, j'avais tort... ou plutôt, c'était pour le punir d'avoir suivi cet abominable braconnier.

BETTY.

Ainsi donc, s'il avait survécu à son affreuse blessure vous auriez consenti à le nommer votre neveu ?..

CROCKFORD.

J'en prends à témoin tous mes administrés qui m'entourent...

DICK, se levant.

Et moi, je vous prends au mot, mon oncle.

TOUS, effrayés.

Ah !

DICK.

Et pour la peine, il faut que je vous embrasse.

CROCKFORD.

Ah !.. ah !.. ah !.. recule malheureux... tu sens la bière... (Se débattant.) Au secours... le diable m'étrangle !..

BETTY.

Mais non... c'est mon mari... ce n'est pas le diable...

DOUGAL.

Ouf ! quel cauchemar !

CROCKFORD.

Vous ne l'avez donc pas tué ?..

DOUGAL.

Il est là pour le dire.

CROCKFORD, aux femmes.

Mais, alors, qu'est-ce que vous êtes donc venues me chanter, vous autres ?

ANNAH.

Ce n'est pas nous... c'est M<sup>me</sup> Nicole.

TOUTES.

Oui... oui... c'est elle.

NICOLE.

Du tout, c'est Betty.

BETTY.

Eh bien ! oui... c'est moi seule... Par vos cancans, voisine Nicole, vous aviez fait rompre mon mariage, et j'ai voulu voir si vous saviez mieux garder vos secrets que ceux des autres...

NICOLE.

Ah ! petit serpent !.. si j'avais su...

CROCKFORD.

C'est-à-dire qu'on s'est moqué de la justice... Par bonheur, il me reste un moyen de me dédommager... et ce procès-verbal... de braconnage...

(Il le tire de sa poche.)

NICOLE.

Laissez donc, vous n'irez pas avouer à milord que vous avez admis un braconnier dans votre famille.

CROCKFORD.

Dans ma famille... jamais...

BETTY.

J'en suis fâchée, mon oncle, vous l'avez dit.

TOUS.

C'est vrai... c'est vrai.

CROCKFORD.

C'est juste, je l'ai dit ; allons, je consens à tout... Mais à une condition... c'est que personne n'ouvrira la bouche sur ce qui s'est passé

aujourd'hui, et que milord ignorera toujours que j'ai pris mon neveu pour une bête.

DOUGAL, montrant Dick.

Vous pouvez compter sur nous... quant à ces dames...

CROCKFORD, les prenant à part.

Mes petites chattes... je vous recommande le secret le plus absolu.

SIMONNE.

Oh ! pour ça...

CROCKFORD.

Songez qu'il y va de ma place.

MEG.

Ça s'est passé entre nous.

ANNAH.

Ça n'ira pas plus loin.

TOUTES LES FEMMES.

Oh ! certainement, certainement.

BETTY, à part.

Pauvre oncle !.. il est perdu.

CHOEUR.

AIR d'Emile.

Désormais plus de commérage,

Il ne faut abuser de rien.

Rappelons-nous qu'un vieil adage

Dit : Parlons peu, mais parlons bien.

BETTY, au public,

AIR de la Fille du Carillonneur.

Que pense-t-on de cette œuvre légère

Chacun, ce soir, sera-t-il satisfait ?

Nous l'ignorons ; mais vous allez, j'espère,

Me confier, Messieurs, votre secret.

Comment ? comment ? je ne vous entends pas...

Platt-il ? platt-il ?.. vous me parlez trop bas.

(Faisant le geste d'applaudir.)

Un peu plus haut, n'ayez pas peur ;

Je suis discrète, et sur l'honneur,

Je ne le dirai qu'à l'auteur.

REPRISE DU CHOEUR.

Désormais, plus de commérage, etc., etc.

FIN.







ACTE 1<sup>er</sup> SCÈNE XI

# LE HÉROS

## DU MARQUIS DE QUINZE SOUS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

Par MM. ARMAND DARTOIS et DE BIÉVILLE.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 13 JUIN 1843.

| PERSONNAGES.                                            | ACTEURS.    | PERSONNAGES.                            | ACTEURS.       |
|---------------------------------------------------------|-------------|-----------------------------------------|----------------|
| AUGUSTE, joueur de billard (28 ans).                    | M. FÉLIX.   | JUSTIN, garçon de café.....             | M. BALLARD.    |
| DUPERRET, fabricant de sucre de betterave (50 ans)..... | M. LECLÈRE. | JOUEURS DE BILLARD, AMIS DE DUPERRET.   |                |
| ALFRED, jeune avocat (25 ans)....                       | M. FLEURY.  | Mme CÉSAR, maîtresse de café.....       | Mlle V. CAPON. |
| Le marquis DE SERIGNAC, dit QUINZE-SOUS (70 ans).....   | M. AMANT.   | AMÉLIE, pupille de Duperret (18 ans).   | Mlle St-MARC.  |
|                                                         |             | ERNESTINE, fille de Duperret (16 ans).  | Mlle JULIA.    |
|                                                         |             | UN DOMESTIQUE ET UNE BONNE DE DUPERRET. |                |

*La scène se passe au premier acte, à Paris, dans un estaminet ; au second acte, à Rambouillet, chez Duperret.*

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon d'estaminet. Au fond, porte vitrée sur laquelle est écrit : *Café-Estaminet*. Tables et tabourets à droite et à gauche de cette porte. Comptoir à gauche du spectateur. Près du comptoir, sur le devant, un guéridon et deux tabourets ; autre guéridon du côté opposé. A gauche, vers le fond, porte sur laquelle on lit : *Laboratoire*. En face, à droite, autre porte sur laquelle on lit : *Billard*. Du même côté, vis-à-vis du comptoir, cloison vitrée en verres dépolis, dont un des carreaux est en papier.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Mme CÉSAR, JUSTIN. \*

Mme CÉSAR, à son comptoir. Taisez-vous, monsieur Justin !... vous n'êtes dans cet

estaminet que le garçon, et je suis la maîtresse, peut-être bien ?

JUSTIN, rangeant sur le comptoir. D'accord.... mais vous avez promis de m'épouser ?

\* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Oui... si vous pouvez verser dans l'établissement les cinq mille francs qui me manquent pour le faire prospérer... avez-vous les cinq mille francs ?

Elle descend de son comptoir et vient sur le devant.

JUSTIN, *la suivant*, Non, de par tous les diables !

M<sup>me</sup> CÉSAR. Eh bien ! alors, laissez-moi tranquille.

JUSTIN. Que je vous laisse tranquille.... quand je vois que vous souriez à chaque consommateur.

AIR : *Soldat français.*

Dans cette atmosphère d'amour,  
Tout m'excite, tout m'inquiète,  
Je brûle et tremble tour à tour !

M<sup>me</sup> CÉSAR, *riant*.

D'un poltron voilà bien la tête !

JUSTIN.

C'est que pour me rendre jaloux,  
Sans que votre sagesse en gronde,  
Tout l' monde vous fait les yeux doux.

M<sup>me</sup> CÉSAR, *minaudant*.

Rien ne vous empêche, entre nous,  
De faire comme tout le monde !

JUSTIN. Merci ! je ne veux pas faire comme tout le monde... ou plutôt, je ne veux pas que tout le monde fasse comme moi !... avec vous !

M<sup>me</sup> CÉSAR. Vous êtes fou, monsieur Justin... Mais taisez-vous... voici du public !

JUSTIN, *à part*. Elle appelle ça du public !

## SCENE II.

M<sup>me</sup> CÉSAR, QUINZE SOUS (*costume rapé, mais très-propre*).

QUINZE SOUS, *entrant par le fond*. Justin !.. ma Quotidienne et mon pain quotidien...

JUSTIN. Voilà... voilà !..

Il entre dans le laboratoire.

QUINZE SOUS, *baisant les mains de M<sup>me</sup> César*. Belle dame !.. je baise avec respect... c'est-à-dire avec délice... vos mains si blanches et si fraiches.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Bonjour, monsieur Quinze Sols... vous êtes plus matinal que de coutume, aujourd'hui.

QUINZE SOUS. Vous avez donc oublié que c'est aujourd'hui le grand jour ?

M<sup>me</sup> CÉSAR. Quel jour ?..

QUINZE SOUS. Le jour où M. Auguste donne revanche au billard à cet Anglais qui se dit le plus fort joueur de l'Europe... Il y a des paris énormes... la France et l'Angle-

terre vont se trouver en présence... c'est une lutte nationale !

AIR de l'Homme vert.

Quels beaux coups cela nous présage,  
Surtout, n'allons pas nous livrer !  
Car, par quelque carambolage,  
Songeons qu'on veut nous attirer ;  
Oui, l'Angleterre avec finesse  
Au billard sait nous provoquer ;  
Mais malgré toute son adresse,  
Nous finirons par la bloquer.

Ce soir, la galerie sera au grand complet... et je veux avoir la meilleure place...

M<sup>me</sup> CÉSAR. Vous aimez donc bien à voir jouer au billard ?..

QUINZE SOUS. C'est le seul plaisir qui me reste !.. Dans mon jeune temps... tel que vous me voyez... j'étais aussi d'une belle force au billard... J'ai perdu bien de l'argent à ce jeu-là... Mais voyez si Justin viendra !.. Justin !.. Justin !..

JUSTIN, *en dehors*. Voilà !.. voilà !..

QUINZE SOUS. Il dit toujours voilà... et il ne bouge pas !.. Madame César... je ne vous conseille pas d'épouser ce garçon-là... il vous dirait toujours : Voilà... voilà... et peut-être vous ne verriez rien du tout... (*A part.*) Comme c'est parc-aux-cerfs ce que je dis là...

Justin entre, portant sur un plateau une tasse, du sucre et la Quotidienne.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Allons donc, Justin... allons donc !.. je n'aime pas qu'on fasse attendre les habitués.

JUSTIN, *bas*. Ne faut-il pas se démancher pour ses quinze sols... quotidiens.

Il pose le plateau sur le guéridon, à droite et retourne au laboratoire.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Dame... il y a vingt ans que cela dure. N'est-ce pas, monsieur Quinze Sols, qu'il y a vingt ans que vous venez dans cet estaminet ?

QUINZE SOUS. Vingt-cinq ans, belle dame, si vous voulez bien le permettre...

M<sup>me</sup> CÉSAR. Et jamais vous n'avez dépensé plus de quinze sous dans un jour ?..

QUINZE SOUS. Jamais ! au grand jamais !.. Est-ce que je l'aurais pu quand je l'aurais voulu ?.. Je suis pensionnaire de l'ancienne liste civile pour la somme de sept cent cinquante francs... c'est-à-dire un peu plus de quarante-un sols par jour... tire-toi de là comme tu voudras... Eh bien ! je m'en suis toujours tiré... je dirai avec honneur... car je ne dois rien à personne... Je me trompe... je dois les diners que M. Auguste me donne de temps en temps... à cause de mon admiration pour son beau talent... Êtes-vous comme moi, madame César ?.. quand cet homme est là en attitude au billard... il me fait l'effet de Romulus dans le tableau des Sabines... (*Chant au dehors.*) Et tenez, tenez... voilà notre héros...



SCÈNE III.

LES MÊMES, AUGUSTE. (*Il a un tronçon de queue à la main.*) \*

AUGUSTE.

AIR : *Je suis Robinson* (du Brasseur de Preston).

Vrai Roger Bontemps,  
Lorsque tant de gens  
Traitent de chimère  
Le bonheur sur terre,  
Sans même y rêver,  
Moi, j'ai su trouver  
Le bonheur parfait  
A l'estaminet.

*Embrassant Mme César.*

Bonjour, la petite mère ! voulez-vous bien permettre...

JUSTIN, *rentrant avec deux cafetières.*  
Eh bien ! il ne se gêne pas !

Il verse le café de Quinze Sous, reporte ses cafetières au laboratoire et rentre.

AUGUSTE, QUINZE SOUS et M<sup>me</sup> CÉSAR.

Vrai Roger Bontemps, etc.

*Auguste embrasse encore Mme César.*

M<sup>me</sup> CÉSAR. Qu'il est aimable cet être-là ! \*\*

AUGUSTE. Bonjour, mon vieux Quinze Sous.

Il lui serre la main.

QUINZE SOUS. Bonjour !.. bonjour !.. Je ne le revois jamais sans être prêt à pleurer d'admiration... O grand homme, va !..

AUGUSTE. Veux-tu bien finir, vieux singe de flatteur !... Tiens, Justin... mets cela au râtelier.

Il montre à Justin le morceau de la queue qu'il tenait en entrant.

JUSTIN \*\*\*. Si c'est comme ça que vous arrangez mes queues?..

AUGUSTE. On te la payera ta queue... mon chat... on te la payera !.. mais va-t'en la mettre au râtelier... c'est un trophée que je veux avoir toujours devant mes yeux... pour ma satisfaction particulière... Je l'ai cassée sur le dos de cinq bandits... quand je dis sur le dos... c'est peut-être bien sur la tête... on aura démêlé cela au grand jour... ça ne me regarde pas... Je suis venu... dans la nuit... j'ai tapé où j'ai pu... et j'ai vaincu... voilà la chose !..

QUINZE SOUS. C'était la devise de César.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Je n'ai jamais entendu dire ça à mon défunt...

QUINZE SOUS. En voilà une bonne !... elle

confond son défunt César avec l'autre... Mais dis-nous donc ce qui t'est arrivé.

AUGUSTE. Rien... une rencontre... cinq coquins qui dans les Champs-Élysées dévalisaient et peut-être voulaient escotier un citadin... dénué d'armes... et qui ne pouvait plus crier à cause qu'on le serrait à la cravatte... Je revenais de donner une leçon de billard à ce baron allemand... qui demeure au pays des ahuris, c'est-à-dire à Chaillot... J'avais à la main cette queue que je rapportais au bercail... tout à coup... j'aperçois dans l'ombre... une attaque nocturne... un vrai guet-apens... je vole... je tombe sur la masse... avec le gros bout de ma triomphante... Je carambole... sur les cinq billes... et en moins de trois minutes... à moi la partie d'honneur... J'étais maître du champ de bataille... avec l'individu compromis... et je l'ai ramené à son domicile... non sans un déluge de bénédictions... qui m'ont prouvé que le particulier tenait beaucoup à son argent... et à sa peau... Voilà.

Il donne la queue à Justin qui la porte au billard.

QUINZE SOUS. Tiens !.. regarde ! regarde, Auguste... je suis à tes pieds... (*Il s'y jette; Auguste lui enfonce son chapeau sur la tête, d'une tape.*) Oh ! satané farceur, va !

Il relève son chapeau et se met à déjeuner.

M<sup>me</sup> CÉSAR. C'est encore un beau trait que vous avez fait là, monsieur Auguste !..

AUGUSTE. Ne parlons plus de ça... (*A Justin, qui rentre.*) Toi, Justin, verse-moi ma tisane du matin... une demie de ce petit vin d'Epernay qui me met en verve... (*Justin entre au laboratoire, en rapporte, sur un plateau, une demi-bouteille et un verre, pose le plateau sur le guéridon qui est devant le comptoir, et retourne au billard.*) Ah ! dame !... j'ai besoin de me monter la tête aujourd'hui... car je n'aurai plus à la main ma triomphante... cette fidèle qui m'a fait gagner tant de poules... Heureusement... la main y est encore...

M<sup>me</sup> CÉSAR. Ah ! si vous vouliez, monsieur Auguste... la fortune...

AUGUSTE, gaiement.

AIR : *Patrie, honneur.*

Ne parlez pas de la fortune, ici,  
Car franchement je ne l'estime guère ;  
De ses hauts faits mon cœur n'est point ravi.

M<sup>me</sup> CÉSAR, minaudant.

Mais elle est femme et vous devez lui plaire.

AUGUSTE.

C'est une femme... aveugle !... et ses faveurs  
Presque toujours tombent sur des floueurs !

*Justin rentre.*

et de sa suite je n'en suis pas.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Ah ! monsieur Auguste !... vous êtes un ange !... et...

\* Mme César, Auguste, Quinze-Sous.

\*\* Justin, Mme César, Auguste, Quinze-Sous.

\*\*\* Mme César, Justin, Auguste, Quinze-Sous.

JUSTIN, *frappant sur le comptoir avec une pièce de cent sous.* Au comptoir, s'il vous plaît.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Vilain jaloux, va !...

Elle va au comptoir et rend de la monnaie à Justin, qui retourne au billard.

QUINZE SOUS, *regardant M<sup>me</sup> César.* C'est étonnant comme madame César me rappelle une de mes victimes !

#### SCÈNE IV.

AUGUSTE, QUINZE SOUS, M<sup>me</sup> César à son comptoir.

AUGUSTE, *debout près du guéridon de gauche.* Veux-tu partager ma tisane, vieux Quinze Sous ?..

QUINZE SOUS, *déjeunant à droite.* Merci... si je sortais de mes habitudes, je serais bientôt ad patres... et je ne veux pas y aller encore... Je veux jouir longtemps de tes triomphes... Seulement, si tu le permets, je mettrai ma demi-tasse de café au lait sur ta table.

Il porte son déjeuner sur la table d'Auguste.

AUGUSTE. O Dieu de Dieu ! peut-on se colorer l'intérieur avec une pareille drogue... mettre du lait dans du café... c'est un quasi-sacrilège !..

QUINZE SOUS. Il y a bientôt cinquante ans que je le commets, ce sacrilège-là !.. (*Buvant avec sa cuillère.*) Et je me délecte dans mon péché !

AUGUSTE, *bourrant sa pipe.* Ah ça, vieux Quinze Sous, voilà un an... jour pour jour, que tu me promets de me raconter ton histoire... en me disant : Auguste... je ne mourrai pas sans te faire un cadeau... Je ne tiens pas à ton cadeau... tu me connais... mais je tiens à ton histoire... ancienne... ça doit être curieux.

Il s'assied. M<sup>me</sup> César quitte son comptoir et entre au laboratoire.

QUINZE SOUS. Tel que tu me vois... j'en ai vu de toutes les couleurs...

AUGUSTE. Je m'en doute bien... c'est pour ça... que je t'écoute.

Il allume sa pipe et boit par intervalles.

QUINZE SOUS. Tel que tu me vois, je suis né dans un des plus beaux châteaux de l'ancien régime.

AUGUSTE, *ôtant sa pipe.* Ne blague pas...

QUINZE SOUS. Tu me croiras, si tu veux... Je n'ai jamais fait un mensonge de ma vie... et pourtant je suis Gascon.

AUGUSTE, *se levant.* Et moi, Normand... respectons-nous.

Il lui donne une poignée de main et se rassied.

QUINZE SOUS. On m'appelle aujourd'hui monsieur Quinze Sous... et jadis on m'appelaient Serignac... Aujourd'hui je suis un pilier d'estaminet... Il y a vingt ans encore... j'étais marquis...

AUGUSTE, *fumant et sans la moindre surprise.* Ça s'est vu.

QUINZE SOUS. Comment ! ça ne te surprend pas davantage ?..

AUGUSTE. Ma foi, non... il faut bien commencer par être quelque chose... Et qu'est-ce que tu as fait de ton marquisat ?.. Tu l'auras vendu pour une tasse de café au lait, j'en suis sûr.

QUINZE SOUS, *avec importance.* N'anticipons pas sur les événements.

AUGUSTE. Ne fais pas de la trilogie... sois court... l'heure du billard va sonner... et quelle heure !.. l'Angleterre à confondre, goddem !.. parle ?..

QUINZE SOUS. A la révolution... je passai...

AUGUSTE. Passe à la restauration, si ça t'est égal... je connais ton premier chapitre... tu étais marquis... on a brûlé ton château, et tu as émigré... Chapitre deux... sous l'empire, tu es rentré en France, et l'on ne t'a pas fusillé... Nous voilà au chapitre trois... Restauration... les autres reviennent... et l'on te rend ton château, tous tes biens, tes titres...

QUINZE SOUS. On ne me rendit rien du tout.

AUGUSTE. On te donna une indemnité...

QUINZE SOUS. Non... on la donna à mes créanciers...

AUGUSTE, *froidement.* C'était juste.

QUINZE SOUS. Non... car ces créanciers étaient des voleurs.

AUGUSTE. C'est encore possible !

QUINZE SOUS. N'ayant plus rien pour vivre... je fus trop heureux d'obtenir une pension de quinze cents livres... réduite à sept cent cinquante francs en 1830, cette année que tu aimes tant et que...

AUGUSTE. Marquis de Quinze Sous... pas de politique... tu sais que je ne l'aime pas !... Parle-moi de tes bonnes fortunes... c'est ça que j'attendais...

QUINZE SOUS, *avec complaisance.* Oh ! si tu vas me parler des femmes !... si tu vas réveiller dans mon vieux cœur... les souvenirs... de mon ancienne galanterie de cour... tel que tu me vois, Auguste... j'ai dansé avec Dubarry !

AUGUSTE, *fumant.* Une fière danseuse !

QUINZE SOUS, *riant.* Oui, on lui prête assez généralement quelques échappées !... aussi je ne la mets pas au nombre de mes victimes ! Ah ! mon pauvre ami, en ai-je fait de ces victimes !

AUGUSTE. Vieux scélérat !



QUINZE SOUS. Mais parmi toutes... il en est une qui m'a laissé le souvenir le plus doux et le plus cruel... car je me suis conduit avec elle comme un vrai Richelieu... C'était en 1815... J'avais repris mon titre de marquis... et j'étais encore présentable de physique... Une famille riche et roturière avait jeté les yeux sur moi pour donner un titre à une jeune orpheline... Je fus admis à lui faire la cour... Elle était innocente... j'étais un ancien roué... de Versailles...

AUGUSTE, *fumant*. Tu aurais bien mérité de l'être... autre part...

QUINZE SOUS. Presque au même moment, la famille de la jeune personne apprenait que j'avais des créanciers... et l'on me fermait... assez malhonnêtement... les portes de la maison... J'aurais dû faire connaître ma faute et demander à la réparer... je n'en eus pas le courage... j'abandonnai ma victime... mais je n'étais plus content de moi... Je renonçai à mes nobles habitudes... je fréquentai les cafés... et je pris tant de goût à la vie d'estaminet... que depuis vingt-cinq ans... je n'ai plus quitté celui-ci...

AUGUSTE. Et ta jeune personne que devient-elle ?

QUINZE SOUS. Trois ans après, j'appris qu'elle était mariée à un riche manufacturier de la Normandie, et je n'en voulus pas savoir davantage.

AUGUSTE, *riant*. En voilà un mari fait au même... vieux marquis de Quinze Sous, cette histoire n'est guère honorable pour toi !

Il se lève. Mme César revient à son comptoir.

QUINZE SOUS, *se levant aussi*. Auguste !

AUGUSTE, *sérieux*. Non ! n, i, ni, c'est fini ; assez causé pour l'estime...

QUINZE SOUS, *ému*. Mais si je voulais réparer mes torts envers la société...

AUGUSTE, *riant*. Oui, répare le mari, si tu peux !

QUINZE SOUS. Le pauvre cher homme ne se sera jamais douté de rien ! c'est toujours comme ça ! mais si je ne puis rien faire pour lui... je puis faire quelque chose pour toi.

AUGUSTE. Pour moi ?

QUINZE SOUS. Tu es un brave et digne jeune homme... le sort t'a maltraité... tu n'as pas de nom...

AUGUSTE. Eh bien !...

QUINZE SOUS. Le mien est beau... est grand... je veux te le donner... je veux t'adopter...

Quatre Messieurs entrent et se placent aux deux tables du fond. Mme César sonne. Justin arrive, les sert et retourne au billard.

AIR : *Contentons-nous, etc.*

Plein du projet que l'amitié m'inspire,

Mme César, à son comptoir, Quinze Sous, Auguste.

Je veux de toi faire un marquis !

AUGUSTE.

Merci !

Je ne veux pas que l'on puisse me dire :  
Saute, marquis !

QUINZE SOUS

Chasse un pareil souci !

Ouvre les yeux, et vois la foule immense  
Bondir, sauter en tout sens, à tout prix...  
Plus que jamais on saute... mais en France  
Tous les sauteurs ne sont pas des marquis !

AUGUSTE. Allons, tu es fou.

QUINZE SOUS. Auguste !...

AUGUSTE. M'adopter !... me donner son nom !... comme si celui d'Auguste que m'a donné ma pauvre mère n'était pas le plus beau pour moi !...

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Sous ce nom-là qui me connaît m'honore ;  
D'ailleurs pourquoi vouloir y renoncer ?  
Le nom d'Auguste, et brillant et sonore,  
D'un autre nom peut très-bien se passer.  
Ce que je dis va te paraître juste :

Quoiqu'il fut de bonne maison...

A Rome, l'empereur Auguste

Ne songeait pas à prendre un autre nom

QUINZE SOUS. En voilà une raison !...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, JUSTIN.

JUSTIN, *revenant du billard*. Monsieur Auguste... ces Anglais viennent d'arriver au billard...

AUGUSTE. J'y vais.

Les quatre Messieurs payent Justin, qui porte l'argent au comptoir et retourne au billard.

QUINZE SOUS. Nous y allons ! et je plains ce malheureux mylord !

AUGUSTE, *sérieux*. Vieux Quinze Sous, respecte cet enfant d'Albion ; si je n'étais pas Français, il me rendrait deux points.

QUINZE SOUS, *haussant les épaules*. Ah ! bah !

AUGUSTE. Je dois même te l'avouer, je ne suis pas sans inquiétude sur le résultat de la journée ! Ah ! Dieu ! si j'allais être vaincu !

QUINZE SOUS. Toi ! mon héros ! toi vaincu ! Est-ce que c'est possible ? Est-ce que ça s'est jamais vu ?

VOIX *dans le billard*. Au billard ! Au billard !

Les quatre Messieurs se lèvent.

QUINZE SOUS, *lui présentant son verre*. Tiens ! achève-moi ça !

AUGUSTE, *boit et lui rend le verre*. Merci !

JUSTIN, *entrant*. Monsieur Auguste, on vous attend.



AUGUSTE. Me voilà !

ENSEMBLE.

QUINZE SOUS, AUGUSTE, JUSTIN, LES QUATRE MESSIEURS,  
au fond.

AIR des Puritains.

Quand Londres <sup>me</sup> défie,  
                                  <sup>te</sup>  
Soutien de la patrie,  
Que ta main sacrifie  
Le fils du léopard.

AUGUSTE.

Allons, plus de faiblesse !  
Dominant le hasard,  
Je veux rester sans cesse  
Le César du billard.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Malheur à toi, vieux Léopard !

Quand Londres <sup>me</sup> défie,  
                                  <sup>te</sup>  
Soutien de la patrie,  
J'accepte la partie  
Et je cours au billard.

Auguste et Quinze-Sous entrent au billard, les quatre  
Messieurs les suivent.

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> CÉSAR, JUSTIN, puis DUPERRÉ.

M<sup>me</sup> CÉSAR, descendant de son comptoir.  
Le cœur me bat comme si monsieur Auguste  
allait jouer ma fortune.

JUSTIN. Avec ça que vous n'avez rien.

DUPERRÉ, entrant. Garçon, un verre  
d'eau.

JUSTIN. Voilà ! voilà !

Il va au laboratoire.

DUPERRÉ, à M<sup>me</sup> César\*. Madame, je  
viens ici pour un simple renseignement.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Monsieur voudrait peut-être  
acheter l'établissement.

DUPERRÉ. Non, madame, j'ai moi-même  
un établissement que j'ai beaucoup de peine  
à faire marcher.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Monsieur tiendrait aussi un  
estaminet ?

DUPERRÉ. Non, madame, rassurez-vous ;  
j'exploite une raffinerie à Rambouillet.

JUSTIN, apportant le verre d'eau sucrée.  
Le verre d'eau demandé.

Il le pose sur le guéridon, à droite.

DUPERRÉ. C'est bien !... emportez le  
sucre. J'en ai toujours sur moi de ma manu-  
facture. (Il tire du sucre de sa poche et le  
met dans son verre.) Nulle part, je n'en ai  
trouvé... d'aussi bon que celui-ci... et on  
viendra me dire qu'on ne fait pas de bon  
sucre avec la betterave !

\* M<sup>me</sup> César, Duperré.

JUSTIN, remportant le sucre. En voilà  
une pratique !

Il emporte ce qui se trouve sur les tables du fond et sur  
le guéridon de gauche.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Vous disiez, monsieur ?

DUPERRÉ. Je disais que je viens vous  
parler d'une personne que vous devez con-  
naître beaucoup, monsieur Auguste.

M<sup>me</sup> CÉSAR, avec feu. Monsieur Auguste !  
Ah ! monsieur, quel homme ! quelle âme !  
quel cœur ! Il n'y a pas son pareil pour la  
probité, l'honneur, la franchise.

UNE VOIX, en dehors. Goddam !

Rumeur dans le billard.

DUPERRÉ. Qu'est-ce donc ?

M<sup>me</sup> CÉSAR. Ce n'est rien, monsieur, c'est  
au billard !

QUINZE SOUS, crevant avec sa tête le car-  
reau de papier de la cloison vitrée. Notre  
héros a fait un coup de sept !... Nous sommes  
quinze à dix !

Il disparaît.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Comme je suis contente !... ce  
cher monsieur Auguste !

DUPERRÉ. Comment ! il est déjà là !

M<sup>me</sup> CÉSAR. Déjà ? oh ! c'est un jeune  
homme rangé ! depuis le matin jusqu'au soir  
il ne quitte pas l'estaminet.

DUPERRÉ. Il n'a donc pas d'état ?

M<sup>me</sup> CÉSAR. Mais si !... il joue au billard  
et donne des leçons de carambolage et de  
bloqué à trois francs le cachet.

DUPERRÉ, riant. Et vous appelez ça un  
état ?

M<sup>me</sup> CÉSAR, avec chaleur. Oui, monsieur ;  
mais comme je vous le disais, c'est la loyauté  
même ; il aimerait mieux rendre trois points  
à un plus fort que lui, que de passer pour un  
mauvais joueur. Qu'est-ce que je puis vous  
apprendre sur son compte ? Parlez, monsieur ;  
je me ferai un plaisir, un devoir !... Mon-  
sieur Auguste ! monsieur Auguste ! mais je  
me mettrais au feu pour lui être utile, ou  
même agréable !

DUPERRÉ, riant. Oh ! oh ! au ton duquel  
vous me parlez, je vois que l'amour...

M<sup>me</sup> CÉSAR. L'amour... l'amour ! Eh bien,  
vous vous trompez ! c'est de l'amitié, c'est de  
la justice !

AUGUSTE, au dehors. Malédiction !

On entend un coup frappé sur le billard et des murmures.

M<sup>me</sup> CÉSAR, inquiète. Ah ! mon Dieu !

QUINZE SOUS, par le carreau. Le héros a  
fait fausse queue ; mais ce n'est rien, il y  
met du blanc !

Il disparaît.

DUPERRÉ. Il paraît que c'est une partie  
fort intéressante.

M<sup>me</sup> CÉSAR, avec importance. Je le crois  
bien ! la France contre l'Angleterre.

DUPERRET, *riant*. Ah! vous m'en direz tant! Enfin, monsieur Auguste est un honnête homme, c'est tout ce que je voulais savoir. Cependant si vous pouviez me dire un mot sur sa famille?

M<sup>me</sup> CÉSAR. Sa famille? Par exemple! je n'en sais pas plus que vous là-dessus.

DUPERRET. Vous devez savoir son nom?

M<sup>me</sup> CÉSAR. Il s'appelle Auguste.

DUPERRET. Oui; mais moi, par exemple, je m'appelle Auguste de Duperret.

M<sup>me</sup> CÉSAR, *riant*. Vous vous appelez Auguste? (*A part.*) Avec cette tête, c'est drôle! (*Haut.*) Monsieur Auguste s'appelle Auguste et n'a pas d'autre nom. Du reste, si vous voulez en savoir davantage, vous pouvez parler à son confident intime monsieur Quinze Sous?

DUPERRET. Quinze Sous!

M<sup>me</sup> CÉSAR. On l'appelle ainsi à cause de la dépense journalière qu'il fait chez moi.

DUPERRET, *riant*. Et peut-être aussi ce nom désigne-t-il ce que vaut l'individu.

M<sup>me</sup> César va regarder à la porte du billard.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Le système serait fort bon  
Dans ce siècle où l'on se rançonne,  
Si chaque homme portait le nom  
De la valeur de sa personne;  
Dans bien des contestations  
Se nommer finirait l'affaire,  
Et le jour des élections  
On ne pourrait pas se surfaire!

*A madame César, qui revient à lui.*

Madame, les renseignements que vous m'avez donnés me suffisent, et puisque monsieur Auguste est un homme d'honneur...

On entend applaudir très-fort.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Pardon, monsieur... je suis dans une anxiété... voulez-vous bien me permettre?

DUPERRET. Allez, madame, allez.

M<sup>me</sup> César le salue et entre au billard.

## SCENE VII.

DUPERRET, *seul; il prend son verre d'eau et le remue.*

Mon jeune libérateur est tel que je l'espérais... il est bien, il est honnête, il a du cœur... je tenais à tout cela pour ma conscience... d'un autre côté, un habitué d'estaminet ne doit rien entendre aux affaires, et comme, après tout, l'offre que je viens lui faire est très-belle... cependant je tremble d'être refusé... heureusement je ne lui ai dit que la moitié de mon nom.

Nouveaux applaudissements dans le billard.

Duperret, M<sup>me</sup> César.

## SCENE VIII.

LE MÊME, QUINZE SOUS, puis JUSTIN, M<sup>me</sup> CÉSAR et AUGUSTE.

QUINZE SOUS, *très-ému et secouant le bras de Duperret, qui ne peut pas boire*. Victoire!... victoire pour notre ami... victoire par un second coup de sept... plus étourdissant que le premier...

DUPERRET, *riant*. Prenez donc garde, monsieur.

Il pose son verre sur le guéridon de gauche.

QUINZE SOUS. Oh! je pleure de joie.

Dans la coulisse on entend : *Bravo! bravo!* Nouveaux applaudissements. Justin et M<sup>me</sup> César entrent.

AUGUSTE, *à la cantonade*. Merci, mes amis, merci.

M<sup>me</sup> CÉSAR, *lui serrant la main*. Oh! monsieur Auguste, comme je suis contente!...

DUPERRET, *allant au devant de lui\**. Monsieur, permettez-moi de joindre mes félicitations à celles de tout le monde... et puisque la partie est finie je réclame de vous une audience...

AUGUSTE. Tout à l'heure, monsieur; la partie n'est pas finie, j'ai ici une revanche à prendre. (*Duperret fait un signe d'assentiment et va s'asseoir au guéridon à gauche.*) Justin, approche.

JUSTIN, *s'approchant d'Auguste*. \*\* Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

AUGUSTE. Te souviens-tu d'un jour... non, c'était une nuit... où j'avais perdu trois cents francs contre un Allemand?... Je ne savais où les trouver et je les demandais à monsieur César... le maître du café... le vilain me les refusa... J'étais désespéré... il ne me restait qu'à me jeter du cinquième dans la rue... Tu vis mon désespoir, bon Justin... tu courus à tes épargnes... et tu me prêtas les cent écus libérateurs...

JUSTIN. Vous me les avez rendus...

AUGUSTE. C'est vrai... avec cent francs d'intérêt pour trois jours... mais ce beau trait n'en est pas moins resté là...

JUSTIN, *à part, en s'éloignant*. \*\*\* C'est ça qu'il veut me prendre ma femme.

AUGUSTE. Approchez, madame César.

M<sup>me</sup> CÉSAR. Monsieur Auguste...

AUGUSTE. Veuve César, vous ne pouvez pas rester veuve à votre âge... sans vous apercevoir que dans un ménage le mari est un objet de première nécessité... (*M<sup>me</sup> César baisse les yeux.*) De plus, on dit que vous avez besoin de cinq mille francs pour

\* Justin, Duperret, Auguste, M<sup>me</sup> César, Quinze Sous.

\*\* Duperret, Justin, Auguste, M<sup>me</sup> César, Quinze Sous.

\*\*\* Justin, Duperret, Auguste, M<sup>me</sup> César, Quinze Sous.



relever votre établissement... eh bien, voici cette somme que votre mari vous apporte.

DUPERRET, *à part*. Son mari... Ah! diable!...

M<sup>me</sup> CÉSAR, *prête à lui sauter au cou*. Mon mari... vous, monsieur Auguste!

JUSTIN, *avec dépit*. J'en étais sûr!

AUGUSTE. Moi! votre mari... non madame César, je le sens... je ne serais pas l'homme qui vous convient... Si j'étais le maître de l'estaminet, voyez-vous... je régèlerais tous les jours gratis les amis... les habitués... ça ne serait pas un moyen de relever la boutique... Ce qu'il vous faut, c'est un garçon rangé, actif, économe... Réapprochez ici, Justin... tiens, voilà cinq mille francs que tu apportes en mariage à madame César...

JUSTIN. Moi! cinq mille francs!

DUPERRET, *à part*. Ah! il n'est pas intéressé.

JUSTIN. Qu'est-ce que vous dites?... quoi! ah! monsieur Auguste!

Il va pour lui sauter au cou.

AUGUSTE, *le retenant*. A bas les pattes, nigaud! c'est elle qu'il faut embrasser.

JUSTIN, *embrassant madame César*. Oh! madame César... ma femme!...

AUGUSTE, *les bénissant*. C'est ça, mes enfants... je vous unis et vous bénis...

Justin et M<sup>me</sup> César remontent vers le fond.

QUINZE SOUS, *allant à Auguste\**. C'est encore la clémence d'Auguste! ô mon héros!

AUGUSTE, *à Quinze Sous*. Il me reste encore cinq mille francs, sur les dix mille que je viens de conquérir sur l'avare Albion... avec ça, il y a de quoi avoir des cigares de la Havane, vieux!

M<sup>me</sup> CÉSAR. C'est pourtant à mes prières que vous devez la victoire...

AUGUSTE. Non... la victoire, je la dois au Dieu des armées... et à cet ange protecteur... (*Il se fouille.*) Grands Dieux! ce portrait... je l'avais encore tout à l'heure... quand on m'embrassait dans le billard... il sera peut-être tombé...

Il va pour courir au billard.

QUINZE SOUS, *le retenant*. Oui... il sera tombé... et je devine qui l'a ramassé! c'est cet individu qu'on a surnommé le Cartouche des sucriers; mais rassure-toi, je sais où le retrouver!

Il sort par le fond.

AUGUSTE. Va, va!

JUSTIN. Et moi je vais voir dans le billard.

Il y entre avec Auguste.

M<sup>me</sup> CÉSAR, *remontant à son comptoir*. Je m'attendais à un autre dénouement.

DUPERRET. Madame, j'ai un verre d'eau.

\* Duperret, Auguste, Quinze Sous, Justin, M<sup>me</sup> César

M<sup>me</sup> CÉSAR. C'est huit sous.

DUPERRET. Pardon! je n'ai pas pris de sucre.

M<sup>me</sup> CÉSAR. C'est huit sous.

DUPERRET. Oh! madame les voilà. (*A part.*) C'est égal! une autre fois je prendrai le sucre.)

M<sup>me</sup> César entre au laboratoire.

## SCÈNE IX.

DUPERRET, AUGUSTE.

AUGUSTE, *revenant du billard*. Si je perdais ce portrait, tout mon bonheur me quitterait à l'instant même.

DUPERRET. Ah! nous voilà seuls enfin.

AUGUSTE. Monsieur, je suis à vos ordres; mais me serait-il permis de vous offrir?...

DUPERRET. Rien, monsieur... absolument rien... Ah! ça! vous ne me reconnaissez donc pas?...

AUGUSTE. Pas le moins du monde... je n'ai jamais eu l'honneur...

DUPERRET. Cette nuit?... aux Champs Élysées?

AUGUSTE. Comment, monsieur, c'est vous! pardon, excuse!... mais j'ai plus regardé les battants que le battu... Et je vous ai laissé à votre porte... Ah! c'est vous!... et ça va mieux?...

DUPERRET. Beaucoup mieux!... Oui, monsieur... c'est moi que vous avez sauvé d'une mort à peu près certaine... c'est moi à qui vous avez conservé une somme considérable; et je viens vous en témoigner ma reconnaissance.

AUGUSTE. Il ne fallait pas vous déranger pour ça.

DUPERRET. Si fait! si fait!... c'était mon devoir; d'autant plus que j'ai le bonheur de pouvoir, dès aujourd'hui, vous prouver que vous n'avez pas rendu service à un ingrat.

AUGUSTE. Je vous l'ai déjà dit, il ne faut pas que la reconnaissance vous gêne; j'ai été aussi charmé de sauver un brave homme, comme vous m'en avez l'air, que vous avez pu l'être de tirer votre individu des mains de ces industriels de nuit. Ainsi n'en parlons plus!

DUPERRET. Mais si je vous disais qu'en vous prouvant ma reconnaissance... je rends en même temps service à un de mes meilleurs amis... qui se trouve dans une position extrêmement délicate.

AUGUSTE. En ce cas, c'est différent... voyons votre affaire.

DUPERRET. Je demande que vous me prêtiez toute votre attention.

AUGUSTE. Je vous la prête avec intérêt.



DUPERRET. Monsieur, je connais une jeune personne charmante...

AUGUSTE. Je vous en félicite.

DUPERRET. Attendez ! cette jeune personne est aussi aimable que charmante, et aussi sage qu'aimable.

AUGUSTE. Je vous en félicite de plus en plus.

DUPERRET. Ce n'est pas tout ; elle est ornée de trois cent mille francs de dot.

AUGUSTE. Cré nom ! quel ornement !... on ne doit pas être embarrassé pour la marier.

DUPERRET. Non certes ! cependant je viens vous offrir sa main.

AUGUSTE. Plait-il ?

DUPERRET. Voulez-vous l'épouser ?

AUGUSTE. Comment, si je le veux ! ah ! seigneur de Dieu ! où la prenez-vous ? où loge-t-elle ? en Chine ! aux îles Marquises ! n'importe où, ça m'est égal !...

*Air du Dieu des bonnes gens.*

Parlez, parlez ! indiquez-moi la route !

Je pars soudain... rien ne me retiendra !

Ce trésor-là, coûte que coûte,

Je le jure, m'appartiendra !

Quelle union ! comme tout se rapporte !

Trois cent mille francs !... ô Crésus !

Avec ce que de mon côté j'apporte,

Ça fait cent mille écus !

DUPERRET. Vous acceptez donc ?

AUGUSTE. Si j'accepte !... mais elle, vous croyez qu'elle voudra de moi ?

DUPERRET. J'en suis sûr ! son cœur est libre, vous êtes bien, et je réponds que vous plairez, surtout si vous voulez jouer la passion, car elle est un peu romanesque.

AUGUSTE. Je jouerai tout ce qu'on voudra ; jeune, sage, charmante, et trois cent mille francs de dot !... mais je ne comprends pas... comment se fait-il ?... elle m'a donc vu ?

DUPERRET. Du tout, elle ne vous connaît pas... elle ne se doute même de rien.

AUGUSTE. Ça devient de plus en plus de l'iroquois pour moi.

DUPERRET. Soyez tranquille ! on vous expliquera tout, si, comme je l'espère, vous plaisez à la jeune personne, car on tient à ne pas lui faire violence.

AUGUSTE. A la bonne heure !... ça prouve de bons parents.

DUPERRET. Ainsi, voilà qui est convenu... demain vous partirez pour Rambouillet.

AUGUSTE. Ah ! c'est à Rambouillet que nous allons ?

DUPERRET. Oui ! c'est à Rambouillet... le tuteur... ou moi... nous serons au bureau de la diligence... pour vous recevoir.

AUGUSTE, lui tapant sur le ventre. J'aime mieux que ce soit vous, vieux... parce que je vous connais déjà.

DUPERRET, riant. Eh bien !... soyez tranquille... je serai là, mon cher... mon aimable libérateur.

*Air du Châlet.*

A demain, j'ai votre parole,

Vous n'aurez qu'à vous présenter !

AUGUSTE.

Ma parole n'est point frivole,

Et sur moi vous pouvez compter...

Mais si la belle, peu sensible,

Allait me payer d'un refus...

DUPERRET.

En vous voyant, c'est impossible !

AUGUSTE, avec suffisance.

Oui, je compte un peu là-dessus !

ENSEMBLE.

DUPERRET.

A demain, j'ai votre parole,

Sur vous, mon cher, je vais compter !

Et pour que de vous on raffole,

Vous n'aurez qu'à vous présenter !

AUGUSTE.

Comptez, mon vieux, sur ma parole,

J'ai vu, parfois, sans me flatter,

Que pour rendre une femme folle

Je n'avais qu'à me présenter.

## SCÈNE X.

AUGUSTE, ensuite QUINZE SOUS.

AUGUSTE. Est-ce que je suis bien éveillé ? Oui... oui... je ne l'ai pas rêvé... cré nom ! mais il y a quelques mystères là-dessous. C'est égal, j'irai, je verrai !

QUINZE SOUS, en dehors. Auguste !

AUGUSTE. Ah ! ce portrait !

QUINZE SOUS, entrant tout joyeux. Auguste... mon ami... je le tiens. Je l'ai retrouvé... c'est bien Cartouche qui l'avait... je suis arrivé au moment où il allait le changer contre trois morceaux de sucre.

AUGUSTE. L'infâme. (Il baise le portrait.) Un ange comme celui-là..

QUINZE SOUS. Il paraît que ce portrait t'est cher ?... ce qu'il y a de drôle, c'est que cette tête de femme ressemble trait pour trait à l'une de mes nombreuses victimes... une petite brune....

AUGUSTE, le prenant à la gorge. Malheureux !... oses-tu profaner par une pareille comparaison cet ange de beauté, de vertu ?

QUINZE SOUS. Eh ! eh ! tu m'étrangles !

AUGUSTE, le lâchant. Va ! tu es bien heureux de m'avoir retrouvé ce portrait... sans cela...

QUINZE SOUS, toussant et se frottant le cou. Es-tu rageur !

AUGUSTE, lui tendant la main. Allons,

Quinze Sous, faisons la paix... je te pardonne...

QUINZE SOUS, *ravi*. Quelle générosité!... c'est toujours la clémence d'Auguste!...

AUGUSTE, *riant*. Voilà ce que c'est!... maintenant va t'habiller.

QUINZE SOUS, *s'examinant*. Eh bien, est-ce que tu ne me trouves pas habillé?

AUGUSTE. Sans compliments, tu tournes au Chodruc.

QUINZE SOUS. Dam! si tu crois qu'avec quarante et un sous par jour, on peut se gâter comme un abonné des Italiens!...

AUGUSTE. C'est juste!... et si tu veux... je te régale d'un paletot... que dis-je? tiens, tiens, monseigneur de Quinze Sous, va te faire beau comme un soleil, si c'est possible.

Il lui donne une poignée d'or.

QUINZE SOUS. De l'or!... Auguste... tu as donc juré de m'humilier?

AUGUSTE.

*Air du Verre.*

Prends cet or... redeviens marquis...

QUINZE SOUS.

Non! non! je suis un vieux coupable!

Mon titre, comme mes habits,

A perdu son lustre honorable!

AUGUSTE.

Pour quelques folles actions

Faut-il ainsi que tu te fâches?

Mon cher, au siècle où nous vivons,

L'or enlève toutes les taches.

Prends, te dis-je... il s'agit ici d'un service que je te demande.

QUINZE SOUS. Un service!

AUGUSTE. Je vais peut-être avoir besoin d'un témoin... voire même d'un père.

QUINZE SOUS. Oh! Dieu! tu veux me faire mourir de joie!

AUGUSTE. C'est convenu!... nous partirons demain!... je t'emmène à Rambouillet.

QUINZE SOUS. A Rambouillet!... aux antipodes, si ça t'arrange... je te suivrai, je t'admurerai, je t'applaudirai partout.

## SCENE XI.

LES MEMES, JUSTIN, JOUEURS DE BILLARD.

JUSTIN, *entrant par le billard*. Par ici! par ici!

AUGUSTE. Qu'est-ce que c'est?

JUSTIN. Toute la galerie du billard qui vient vous féliciter et vous offrir une queue d'honneur en bois de laurier avec un cuir de Russie.

Les joueurs de billard entrent; l'un d'eux porte une queue ornée de rubans de toutes couleurs.

AUGUSTE. En voilà un de procédé!

JUSTIN ET LES JOUEURS.

CHOEUR.

*Air des Burgraves.*

Chantons, que notre joie éclate!

Enfoncer l'Anglais, même au jeu!

Corbleu! ça flatte!

Ça flatte, corbleu!

QUINZE SOUS, *prenant la queue*. La queue de l'admiration! c'est moi qui la lui présenterai, comme son plus vieil ami!... Attention!

AIR : *A soixante ans, il ne faut pas remettre.*

D'une victoire et si noble et si belle,

O mon héros! reçois le prix,

Et que toujours il te rappelle

Que tu vainquis nos ennemis.

AUGUSTE.

Le cœur ému, j'accepte, mes amis!

Oui, soyez sûrs de ma reconnaissance;

Mais pour mieux fêter mon succès,

Je vous régale, et sans me mettre en frais,

Car nous allons ici boire à la France

Avec du punch payé par les Anglais.

TOUS.

Oui, nous allons ici boire à la France

Avec du punch payé par les Anglais.

TOUS. Vive le vainqueur de l'Angleterre!

La toile tombe.

## ACTE DEUXIÈME.

Un joli salon. Porte au fond, deux portes latérales; celle à gauche du spectateur conduit chez Amélie. Deux tables de jeu au fond.

### SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, ERNESTINE.

Au lever du rideau, elles sont assises à gauche, occupées à de la tapisserie.

ERNESTINE, *se levant, ainsi qu'Amélie*. Comment! tu veux refuser ce jeune homme

que mon père te propose! un Parisien! mais ce n'est pas ton dernier mot?

AMÉLIE. Je t'assure que si! Je ne donnerai pas ainsi ma main sans mon cœur... Je sais trop ce que ma mère eut à souffrir pour s'être soumise aux volontés... à l'ambition de sa famille!...



AIR du Piège.

Ma mère, j'ai vu ton malheur !  
Pour moi ton sort n'est plus à craindre ;  
Et c'est en vain que mon tuteur  
A cet hymen veut me contraindre ;  
Ses projets seront combattus  
Par cet exemple de ma mère ;  
Je n'ai pas toutes ses vertus,  
Mais j'aurai plus de caractère.

ERNESTINE. Alors, tu en aimes un autre...  
Tiens, je connais ça, moi qui lis des feuille-  
tons... Si l'on voulait me faire épouser un  
autre que monsieur Alfred...

AMÉLIE. Alfred... mon cousin !

ERNESTINE. Juste ! ton cousin !

AMÉLIE. Tu l'aimes ?

ERNESTINE. Je crois que oui !...

AMÉLIE. Mais tu m'as dit que tu ne vou-  
lais qu'un Parisien, et il n'est pas de Paris.

ERNESTINE. Non ; mais il y a fait son droit,  
et l'on dit que les étudiants sont naturalisés  
Parisiens de droit.

AMÉLIE. Eh bien, il faut que je te l'avoue :  
si je refuse celui que ton père veut me faire  
épouser, c'est que mon cousin Alfred...

ERNESTINE, *vivement*. Est ton amou-  
reux ?... Là ! j'étais bien tombée pour la pre-  
mière fois !... Si je l'avais aimé tout à fait  
pourtant ?

AMÉLIE. Tu vas m'en vouloir ?

ERNESTINE. Moi ?... j'ai le temps de me  
rattrapper !... Ah ! monsieur Alfred t'aime !...  
C'est donc cela qu'il est déjà venu ici ce  
matin !...

AMÉLIE, *avec joie*. Il est de retour de Pa-  
ris ?

ERNESTINE. Quand il a su que mon père  
était arrivé d'hier soir, il n'a pas voulu en-  
trer, ... pour ne pas le déranger... mais il a  
dit qu'il reviendrait... et comme papa vient  
de sortir...

## SCÈNE II.

AMÉLIE, ALFRED, ERNESTINE.

ALFRED, *paraissant à la porte du fond*.  
Amélie !

ERNESTINE. Tiens !

AMÉLIE. C'est vous, Alfred ?

ALFRED. Je profite d'un moment où je  
puis vous parler.

ERNESTINE. C'est ça ! profitez ! profitez !  
et moi, je vais me mettre en sentinelle sur la  
terrasse, et sitôt que j'apercevrai mon père,  
je viendrai vous avertir.

AMÉLIE. Ernestine... reste !

ERNESTINE. Monsieur Alfred, je ne vous  
en veux pas.

Elle sort par la droite.

## SCÈNE III.

AMÉLIE, ALFRED.

ALFRED. Amélie, enfin je vous revois !

AMÉLIE. Comme vous êtes resté longtemps  
à Paris !

ALFRED. Un avocat n'est pas toujours maî-  
tre de ses volontés... mais, en arrivant, j'ai  
appris le malheur que je redoutais le plus...  
Ma mère a demandé pour moi votre main à  
votre tuteur, et il la lui a refusée avec une  
dureté... je dirai presque avec une inso-  
lence...

AMÉLIE. Ah ! mon Dieu ! madame votre  
mère, si bonne, si respectable.

ALFRED. Et qui vous aime comme sa fille,  
Amélie !

AMÉLIE. N'ai-je pas pour elle la tendresse  
que j'avais pour ma mère, dont elle fut la  
meilleure amie ?... Mais vous ne connaissez  
pas tout mon malheur... Mon tuteur vient  
de m'apprendre qu'il attendait de Paris un  
jeune homme destiné à être mon mari.

ALFRED. Votre mari !

AMÉLIE. Oh ! je résisterai, je vous en fais  
le serment... car, je l'ai dit à votre mère, je  
ne veux pas d'autre mari que son Alfred...

ALFRED. Amélie !... Mais je ne puis me  
fier à votre courage ; vous qui tremblez de-  
vant votre tuteur ; comment espérer... Ah !  
je vous perds si vous repoussez le seul parti  
qui puisse nous sauver.

AMÉLIE. Lequel ?

ALFRED, *avec beaucoup de réserve*. La  
maison de campagne de ma mère n'est qu'à  
deux lieues de la ville... laissez-moi vous y  
conduire...

AMÉLIE, *fâchée*. Alfred !

ALFRED.

AIR : *De votre bonté généreuse*.

Confiez-vous à l'amitié sincère !

Ah ! quel danger pourra vous menacer

Près de celle que votre mère

Choisirait pour la remplacer ?

AMÉLIE.

Fuir mon tuteur !... quels projets sont les vôtres ?...

Dans le devoir je veux toujours marcher...

Pour avoir droit de condamner les autres,

Il faut n'avoir rien à se reprocher !...

## SCÈNE IV.

AMÉLIE, ALFRED, ERNESTINE.

ERNESTINE, *accourant*. Amélie ! Amélie !  
du haut de la terrasse je viens de voir mon  
père qui revient de la diligence avec deux  
étrangers... c'est tout au plus si monsieur



Alfred aura le temps de sortir par le jardin...  
Venez, monsieur Alfred, venez.

ALFRED. Ma cousine... vous me promettez de résister...

AMÉLIE. Je vous le promets, Alfred.

ERNESTINE, *wantant entraîner Alfred.*

AIR : *Walse de Robin des bois.*

Mais venez donc, plus de phrases chagrines !  
Il n'est pas temps encor de soupirer !  
Quand les cousins sont avec les cousines,  
On ne sait plus comment les séparer !

ALFRED.

Je crains, j'espère...

ERNESTINE.

A l'instant même

Éloignez-vous !

ALFRED.

Quel sort affreux !

AMÉLIE et ALFRED.

Qu'on a de peine quand on aime !

ERNESTINE, *à part.*

Qu'on est heureux d'être amoureux !

ENSEMBLE.

ERNESTINE.

Il faut partir, etc., etc.

ALFRED et AMÉLIE.

Il faut partir ; mais mon âme chagraine  
En vain ici cherche à se rassurer.

Ah ! pour toujours d'une aimable cousine,  
d'une tendre

Faudra-t-il donc, hélas ! me séparer.

*A la fin de cet ensemble, Ernestine entraîne Alfred par la porte de droite.*

AMÉLIE, *seule.* Mon pauvre cousin !... mais je montrerai du caractère. Ah ! mon Dieu !... les voici déjà... Je me sauve !

Elle sort par la gauche.

## SCÈNE V.

QUINZE SOUS, DUPERRET, AUGUSTE.

Quinze Sous est tout habillé de neuf ; perruque bichonnée, habit bleu à boutons de métal, culotte de soie noire, bas blancs, souliers à boucles, jabot, manchettes et binocle.

DUPERRET. Entrez, entrez, messieurs...

AUGUSTE, *entrant en riant bruyamment.*  
Ha ! ha ! ha ! comment... vieux... c'est vous-même qui êtes ce satané tuteur ? Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais je m'en doutais... et j'aime mieux ça, mille queues à procédé !... me voilà plus à mon aise...

DUPERRET. Regardez cette maison comme la vôtre... Monsieur est un de vos parents ?

QUINZE SOUS. Je suis Mentor accompagnant Télémaque... et il ne tiendrait qu'à monsieur Auguste que je fusse quelque chose de plus tendre pour lui.

AUGUSTE. Oui... ce satané farceur s'est

mis dans la tête de m'adopter... parce qu'il est marquis.

DUPERRET. Marquis... vous, monsieur ?

QUINZE SOUS. Le marquis de Sérignac... rien que ça.

DUPERRET. Le marquis de Sérignac...  
(*A part.*) Quelle singulière rencontre !

AUGUSTE. Mais je ne tiens pas à un titre, moi !... Pourtant... s'il me fallait un père... je suis prêt à faire à la belle Amélie tous les sacrifices possibles...

QUINZE SOUS, *à Duperret.* Quel aimable garçon !

AUGUSTE. Oui, car je ne vous dissimule pas que je n'ai fait qu'entrevoir ma prétendue, et que déjà... je l'aime comme un fou... Cré nom ! qu'elle est jolie !

DUPERRET. Comment ! vous l'avez vue ?

AUGUSTE. N'est-ce pas elle qui était sur la terrasse... quand nous avons tourné le coin de la place... et qui a disparu tout à coup comme une bille qui se perd au grand coin ?

DUPERRET. Mais non, mon cher... la jeune personne que vous avez vue est ma propre fille... Ernestine... une enfant... un ange !...

AUGUSTE. Comment !... ce n'est pas celle-là que je viens épouser ?

DUPERRET, *vivement.* Mais non... certainement.

QUINZE SOUS. Comment ! ce n'est pas celle-là que nous venons épouser ?

DUPERRET. Non, monsieur.

AUGUSTE. Ah ! j'en suis fâché... car ce petit minois chiffonné m'avait chatouillé le cœur... et je me disais : Ça me va !...

DUPERRET, *à part.* C'est que ça ne m'irait pas à moi... (*Haut.*) Oh ! celle que je vous donne est plus belle qu'Ernestine... Vous verrez... vous verrez mon Amélie... Je vais vous la présenter.

AUGUSTE. N'oubliez pas aussi que vous avez promis de me dire pourquoi vous m'avez choisi de préférence à tout le monde pour me faire faire un si beau mariage.

DUPERRET. Pourquoi ?

AIR de la Sentinelle.

L'hymen que je viens vous offrir  
Ne peut vous effrayer, je pense ;  
J'ai le droit de vous enrichir...  
Ne vous dois-je pas l'existence ?

AUGUSTE.

Dans un guet-apens, Dieu merci !  
Grâce à ma vigueur parisienne,  
J'ai sauvé votre tête... oui...  
Mais si je me marie ici,  
Je veux aussi sauver la mienne !  
Sauvons la mienne !

DUPERRET, *riant.* Votre tête ne court aucun danger... et c'est la reconnaissance...

AUGUSTE. La reconnaissance devrait vous

engager à me donner votre fille... et non pas votre pupille... pas vrai, marquis ?

QUINZE SOUS. C'est juste...

DUPERRET. D'accord... mais ma fille n'est pas aussi riche que ma pupille.

QUINZE SOUS. C'est encore plus juste.

AUGUSTE. Je ne trouve pas... Ce n'est pas pour quelques mille francs de plus ou de moins.

DUPERRET. Oui, brave jeune homme, je connais votre désintéressement ; j'en ai eu la preuve hier. Il s'agirait même d'une somme beaucoup plus importante... (*Avec embarras.*) Ainsi un honnête homme, compromis par la betterave et privé de l'indemnité, aurait à vous rendre compte d'une somme de cinq cent mille francs, je suppose (*il offre du tabac à Quinze Sous et à Auguste, et prise en même temps*) , vous vous contenteriez bien de trois cent mille francs pour le moment... et pour ne pas le ruiner, lui et sa malheureuse fille.

AUGUSTE. Oui, certes, et sans hésiter !

DUPERRET. Noble jeune homme ! voilà une facilité qu'on chercherait en vain dans un homme du monde. Eh bien, je vous dirai tout... mais quand vous aurez vu la charmante Amélie...

Il s'apprête à sortir.

AUGUSTE. Soit, tuteur... eh bien, ne me faite pas attendre...

QUINZE SOUS. Oui, ne nous faites pas attendre.

DUPERRET. Je vais vous l'amener... (*Revenant presser la main d'Auguste.*) Excellent jeune homme, vous avez mon estime ! (*Il entre à gauche, en répétant :*) Excellent jeune homme !

## SCÈNE VI.

QUINZE SOUS, AUGUSTE.

AUGUSTE. Qu'est-ce qu'il veut dire avec sa somme importante, ses betteraves?...

QUINZE SOUS, *prenant une prise.* Je m'en doute bien à peu près... mais il ne s'agit pas de ça pour le quart d'heure ; il faut te préparer à recevoir ta prétendue.

AUGUSTE. Ah ! cré nom !... Quinze Sols... je suis fâché que ce ne soit pas la petite que j'ai vue.

QUINZE SOUS. Puisque ce ne peut pas être elle... Il faut en prendre son parti.

AUGUSTE. Je sais bien... d'ailleurs les trois cent mille francs sont de l'autre côté... et ça ne se trouve pas tous les jours dans une blouse de billard.

QUINZE SOUS. Auguste, nous étions convenus que tu changerais de style.

AUGUSTE. C'est vrai ; que veux-tu, vieux ? l'habitude... Cependant je sens qu'il me faut prendre le ton de la haute compagnie... et... (*reprenant son ton naturel*) si nous fumions un cigare en attendant...

QUINZE SOUS. Fumer ici, tu n'y songes pas... ne vois-tu pas que c'est un salon de demoiselles?...

AUGUSTE. Le cigarre n'a jamais empêché le sentiment.

QUINZE SOUS. Auprès de certaines femmes de Paris, c'est possible ; mais nous sommes en province, et chez une demoiselle bien née.

AUGUSTE. Ah ça... est-ce que tu vas m'ennuyer longtemps avec tes leçons ?

QUINZE SOUS. Je t'ai accompagné pour qu'un si beau mariage ne manquât pas... et mon amitié sera impitoyable là-dessus... Voyons, Auguste, regarde-moi, et tâche de prendre ma tenue... Tiens, vois comme je marche... (*il traverse le théâtre en marchant sur la pointe du pied*\*) comme je salue... (*il salue comme au menuet*) comme je tiens mon chapeau... (*il met son chapeau sous son bras, la coiffe appuyée contre lui*) c'est là surtout le plus difficile... le chapeau rond... vois-tu, c'est la chose la plus embarrassante de la toilette d'un homme comme il faut... Autrefois... quand j'étais à la cour... ça ne gênait en rien... le chapeau à plumes se plaçait sous le bras (*il jette son chapeau sous son bras, la coiffe tournée vers le public*), ça donnait de la grâce... C'est moi, dans le temps, qui avais donné des leçons au fameux Fleury, pour jouer Moncade, Moncade de *l'Homme à bonnes fortunes* ; c'était moi au naturel.

AUGUSTE, *lui tirant une botte.* Vieux Lovelace, va !...

QUINZE SOUS, *parant.* Voyons, voyons, il n'est pas question de plaisante... fais-moi voir comment tu vas te présenter à cette jeune personne.

AUGUSTE. Sois tranquille... je me présenterai... agréablement... et l'on a assez de physique pour être accueilli de même.

Il se pose.

QUINZE SOUS. Je partage entièrement ton opinion sur ton mérite personnel... mais encore...

AUGUSTE. Tais-toi, vieux !... voici la société...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, AMÉLIE, *amenée par DUPERRET* \*\*.

DUPERRET. Ma chère Amélie... je te pré-

\* Auguste, Quinze-Sous.

\*\* Duperret, Amélie, Auguste, Quinze Sous.



ente monsieur Auguste, mon libérateur...

AMÉLIE, *à part*. Quel supplice !... (*Haut.*) Monsieur...

Elle salue Auguste.

AUGUSTE, *saluant en imitant Quinze Sous*. Mademoiselle... (*A Quinze Sous.*) Le tuteur a raison, elle est encore plus jolie que l'autre...

QUINZE SOUS, *à part*. Dieu ! comme elle ressemble à l'une de mes victimes !

AUGUSTE, *saluant de nouveau Amélie*. Mademoiselle...

QUINZE SOUS, *bas, à Auguste*. Observe-toi bien...

AUGUSTE. Laisse-moi faire... Mademoiselle...

AMÉLIE, *faisant une nouvelle révérence*. Monsieur...

QUINZE SOUS, *à part*. Ils n'en sortiront pas.

AUGUSTE, *avec prétention*. Mademoiselle.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Je dois ici vous le dire,  
Et vous l'avez remarqué ;  
Votre gracieux sourire  
Vient de me faire au bloqué,  
Vous ne m'avez pas manqué.  
Et pour achever l'ouvrage...  
Pour redoubler mon ardeur...  
Votre regard enchanteur,  
Par un doux caremboilage,  
Est venu... toucher mon cœur. (*Bis.*)

AMÉLIE, *à part*. Quel ton !... quelles manières !...

AUGUSTE, *bas, à Quinze Sols*. Ça paraît la flatter.

QUINZE SOUS. Oui, joliment.

AMÉLIE. Mon cher tuteur, je vous l'ai dit, je veux avoir avec monsieur un entretien particulier.

AUGUSTE, *à Quinze Sous*. Hein, comme ça commence !

DUPERRET. Nous allons vous laisser ensemble. (*Bas, à Amélie.*) Mais vous savez ce que vous m'avez promis... (*Haut.*) Venez-vous, monsieur le marquis ?...

QUINZE SOUS. Est-ce que je ne peux pas rester avec mon élève ?...

AUGUSTE, *bas*. Veux-tu bien t'en aller !...

QUINZE SOUS, *bas*. C'est que tu vas faire quelque estaminerie !

AUGUSTE, *bas*. File plus vite que ça... tu vois bien que je la tiens !...

QUINZE SOUS, *à part*. Il est capable de tout gêner.

DUPERRET. Venez, monsieur le marquis, venez ; je vais vous montrer ma manufacture, mes betteraves.

Ils sortent par le fond.

## SCÈNE VIII.

AMÉLIE, AUGUSTE.

AMÉLIE, *à part*. Du courage.

AUGUSTE, *à part*. Je me sens tout chose à présent... Allons... ferme... il s'agit ici de ne pas se perdre.

AMÉLIE. Monsieur, mon tuteur m'a dit...

AUGUSTE. Mademoiselle, je ne sais pas ce que votre tuteur vous a dit... mais je sais bien ce que je voudrais vous dire... (*A part.*) C'est joli !

AMÉLIE. Pardon, monsieur, je ne suis pas accoutumée à ce langage.

AUGUSTE. C'est juste !... c'est moi qui ai tort... depuis que vous êtes là... par mon langage et mes discours... j'ai pu vous faire croire que j'étais un bambocheur... Vous vous êtes dit peut-être, en me voyant : Voilà un farceur qui doit avoir plus de goût pour le punch au rhum que pour une bavaroise, et qui figurerait plus volontiers au billard qu'à une queue du chat... Avouez que vous vous êtes dit cela ?

AMÉLIE, *souriant*. Mais...

AUGUSTE. Vous riez, voyez-vous, j'en étais sûr. (*Reprenant un ton mélancolique.*) Eh bien, pas du tout ; je suis pour la bavaroise ; j'ai le cœur romanesque et mélancolique... et si en vous voyant j'ai pris des manières un peu chocnosophes, c'est un mot qui se dit à présent... c'a été tout bêtement pour voiler ma timidité naturelle, et ne pas vous paraître trop jobard.

AMÉLIE. Il est vrai que je ne vous aurais pas cru timide.

AUGUSTE. Et je le suis pourtant timide, comme une demoiselle... J'ai même connu des demoiselles qui l'étaient bien moins que moi ; et c'est si vrai... (*A part.*) En avant une digression amoureuse et fabuleuse !... (*Haut.*) C'est si vrai, que depuis un mois, par exemple, j'étais à tout moment près de vous, sans oser vous adresser un simple petit mot.

AMÉLIE, *étonnée*. Près de moi... mais où donc ?

AUGUSTE, *d'un ton mélancolique*. Partout... dans vos promenades... j'étais toujours sur vos pas...

AMÉLIE. Mais je ne suis pas sortie depuis plus d'un mois.

AUGUSTE. Ah ! c'est juste... aussi me contentais-je de vous admirer des heures entières à votre fenêtre.

AMÉLIE, *souriant*. A quelle fenêtre ?

AUGUSTE. A celle qui donne sur la rue.

AMÉLIE. Mais ma fenêtre donne sur le jardin.



AUGUSTE. C'est ça, c'était à celle du jardin; je restais là quelquefois tout le jour en sentinelle.

AMÉLIE. Mais le jardin est fermé.

AUGUSTE. Je montais sur le mur, et de là...

AMÉLIE. Mais ce sont des haies...

AUGUSTE, *riant*. Des haies... ah! c'est piquant! Voyez-vous j'ai pris ça pour des murs... tant l'amour embellit tout.

AMÉLIE, *riant*. Ha! ha! voilà une raison.

AUGUSTE *riant aux éclats*. Ha! ha! ha! au fait, ça ne me va pas... je patauge, je m'emberlificote, prodigieusement...

AIR : *Ces postillons, etc.*

Tenez, je vois quelle était ma sottise  
De débiter tant de contes eh l'air;  
J'aime bien mieux parler avec franchise,  
Ça coûte moins et ça sera plus clair. (*Bis.*)  
A vous tromper encor, loin que je songe,  
Je vous l'avoue avec sincérité :  
Tout ce qu'ici j'ai dit est un mensonge,  
Voilà la vérité. (*Bis.*)

AMÉLIE. Quoi! monsieur!

AUGUSTE. Oui, mademoiselle... la vérité est que j'ai menti comme une note diplomatique... c'est votre vieux renard de tuteur qui me l'avait conseillé pour me rendre intéressant... Mais, au risque de perdre quelque chose à vos yeux, je vous en fais l'aveu. Je ne vous connais que depuis quelques instants... si je suis venu ici, c'est qu'on m'a proposé votre main... et tout à l'heure encore je ne savais pas si je l'accepterais ou non. Mais ce que je dois vous dire aussi, c'est qu'aussitôt que je vous ai vue, j'ai senti que je vous aimerais toute ma vie; j'ai juré que si vous étiez assez généreuse pour ne pas dédaigner un pauvre diable comme moi, chaque instant de ma vie serait destiné à reconnaître et à mériter une si grande bonté. Plus de café, plus de billard!... ma seule occupation, mon seul plaisir, sera d'aller au-devant de vos vœux, de vos désirs, et de faire tous mes efforts pour qu'on ne trouve pas le ramier trop au-dessous de la colombe.

AMÉLIE. Monsieur!

AUGUSTE.

AIR : *Oui, pour rester sage.* (*Mari de la Dame de chœurs.*)

Ah! d'aucune crainte  
Ne soyez atteinte;  
J'abjure la feinte,  
Dussé-je en souffrir!  
Mon âme sincère,  
A votre colère  
Se livre, et j'espère  
Ainsi vous fléchir!  
D'une indigne fable  
Si je fus coupable,  
Je suis incapable  
De jamais trahir!

Qu'un mot me confie  
Le sort d'Amélie,  
Ma plus chère envie  
Est de l'embellir!  
Allons, point de rigueur,  
Et que ma douce ardeur,  
Du plus doux bonheur  
Soit l'avant-coureur!  
Avec moi douce ardeur,  
Doux parler, douce humeur,  
Tout promet doux bonheur.  
*A part.*  
Je la fais en douceur.

AMÉLIE. Tout cela, monsieur, me prouve que vous êtes un honnête homme, et me déciderait, sans doute, à obéir à mon tuteur... si j'étais encore libre.

AUGUSTE. Que dites-vous?

AMÉLIE. Votre franchise provoque la mienne; ce que je vais vous confier, je n'ai pas encore osé le dire même à mon tuteur.

AUGUSTE. Eh bien, mademoiselle?...

AMÉLIE. Je suis aimée du fils de l'ancienne amie de ma mère, j'ai promis d'être à lui ou de n'être jamais à personne. Vous le voyez, monsieur; vous pouvez me causer ou m'épargner bien des chagrins; mais si je vous ai bien compris, vous ferez cesser tout prétexte à la plus odieuse persécution en vous éloignant aujourd'hui même. Vous m'avez entendue... j'espère tout de votre délicatesse; vous avez dès cet instant des droits à mon estime. Adieu, monsieur... adieu pour toujours.

Elle salue Auguste et rentre chez elle.

AUGUSTE, *attéré*. Collé sous bande!

## SCÈNE IX.

AUGUSTE, QUINZE SOUS.

QUINZE SOUS, *entrant par le fond*. Eh bien! comment cela s'est-il passé? Je vois à ton air que le héros est triomphant!

AUGUSTE. Vieillard stupide!

Il se promène avec agitation.

QUINZE SOUS, *le suivant*. Auguste!... cette expression peut passer dans une tragédie, parce qu'en poésie le beau c'est le laid... mais ici.

AUGUSTE. Il faut partir.

QUINZE SOUS. Partir!...

AUGUSTE. On ne veut pas de moi.

QUINZE SOUS. Tu auras fait quelque bêtise.

AUGUSTE, *agité*. Oui... oui, tu as raison, j'ai fait une bêtise... celle de venir, sur la foi d'un inconnu, pour épouser une demoiselle, qui naturellement devait ne pas vouloir de moi... mais elle a bien fait de compter sur ma délicatesse!... ce n'est pas moi qui cau-

serai son malheur... pauvre fille ! avec quelle franchise elle m'a parlé !... comme son caractère m'a paru noble et grand !... Oui, je crois, Dieu me pardonne, qu'à présent je vais en devenir réellement amoureux.

QUINZE SOUS. Ah ça, Auguste, veux-tu m'expliquer...

## SCÈNE X.

QUINZE SOUS, AUGUSTE, ERNESTINE.

ERNESTINE, *entrant vivement, puis s'arrêtant tout à coup*. Pardon, monsieur !... je vous croyais avec mon père, et je venais vous témoigner toute ma reconnaissance... (*A part.*) Il est très-bien.

AUGUSTE. Mademoiselle, il n'y a pas de quoi !... (*A part.*) C'est ma sylphide de la terrasse !

ERNESTINE. Ah ! c'est une belle action que vous avez faite là, monsieur ! et dont tout le monde ici voudrait vous récompenser.

AUGUSTE, *avec intention*. Excepté pour tant mademoiselle Amélie ?

QUINZE SOUS. Qui le refuse !... lui ! mon héros ! mon demi-dieu !

AUGUSTE. Pour le quart d'heure, ton demi-dieu est enfoncé, vieux ! on lui préfère un simple mortel.

ERNESTINE. Monsieur Alfred !... Amélie vous a dit ?... que voulez-vous ? il ne faut pas lui en vouloir ; monsieur Alfred est son seul parent, son cousin ; ils s'aiment depuis l'enfance.

AUGUSTE. Oui, mademoiselle... c'est moi qui ai eu tort de venir, et je vois maintenant que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de reprendre le chemin de Paris.

ERNESTINE, *vivement*. Quoi, monsieur ! déjà ?

Elle s'arrête, interdite.

AUGUSTE, *à Quinze Sous*. Déjà !

QUINZE SOUS. Déjà !

AUGUSTE, *à Ernestine*. Il le faut bien pour que monsieur Alfred n'ait pas de rival.

ERNESTINE. Permettez-moi au moins de prévenir mon père, afin qu'il puisse vous faire ses adieux.

AUGUSTE. Certainement, mademoiselle ; voulez-vous bien permettre ?...

Il lui offre la main et la conduit jusqu'à la porte, à droite ; puis il reste là et la regarde aller.

QUINZE SOUS, *à part*. Cette petite ressemblait étonnamment à une de mes victimes !

AUGUSTE. Sais-tu, vieux Quinze Sous, qu'elle n'est pas mal non plus ?

QUINZE SOUS, *avec fatuité*. Pardieu oui ! et elle a l'air fâché de nous voir partir.

## SCÈNE XI.

QUINZE SOUS, ALFRED, AUGUSTE.

ALFRED, *entrant vivement par le fond et saluant légèrement Auguste*. C'est sans doute à monsieur Auguste que j'ai l'honneur de parler ?

AUGUSTE. Si vous voulez bien le permettre, monsieur.

ALFRED. C'est vous, monsieur, qui êtes venu dans cette ville pour épouser la nièce de monsieur Duperret ?

AUGUSTE, *ironiquement*. Oui, je suis venu pour ça.

QUINZE SOUS. Monsieur est peut-être le notaire qui vient pour faire le contrat ?

AUGUSTE, *à part*. Il arrive bien !

ALFRED, *à Quinze Sous*. Non, monsieur ! je viens, (*se retournant vers Auguste, et avec force*) je viens vous défendre d'aspirer à la main de mademoiselle Amélie.

AUGUSTE. Me le défendre ! par exemple !

QUINZE SOUS. Monsieur serait son frère ?

ALFRED. Non, monsieur... mais je l'aime, et pour l'obtenir... il faudra commencer par me tuer.

AUGUSTE. Un duel !

QUINZE SOUS, *ironiquement*. Eh bien ! monsieur, nous commencerons par là.

AUGUSTE. Ça me va ! (*A Alfred*). Votre heure ?

ALFRED. Demain matin... Vos armes ?

QUINZE SOUS. L'épée.

AUGUSTE. Le lieu ?

ALFRED. Derrière le jardin.

AUGUSTE. J'y serai.

QUINZE SOUS. Nous y serons !

ALFRED, AUGUSTE et QUINZE SOUS.

ENSEMBLE.

AIR : *Ce drôle m'offense*. (De Mervée.)

Oui, nous ferons, je pense,

Demain, sur le terrain,

Plus ample connaissance

Les armes à la main !

A demain ! à demain !

Alfred sort par le fond, Duperret et Ernestine sont entrés un instant avant par la droite.

## SCÈNE XII.

QUINZE SOUS, AUGUSTE, DUPERRET, ERNESTINE.

ERNESTINE. Ah ! mon Dieu !

DUPERRET, *à sa fille*. Laisse-nous !

ERNESTINE. Mais papa !...

DUPERRET, *avec impatience*. Laisse-nous !

ERNESTINE. Je sors... je sors.

Elle sort.

AUGUSTE, *redescendant*. Ah ! vous voilà, vous ! tant mieux !



DUPERRET. Qu'est-ce donc, messieurs? voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer?...

AUGUSTE. Oh! oui, je m'expliquerai, vieux Burgrave! vieux baron de Vormspire!

DUPERRET. Monsieur, je pourrais m'offenser...

AUGUSTE. Vous venez m'entortiller avec vos histoires de trois cent mille francs, de jolie fille... est-ce que je sais?... J'ai la bêtise de donner là dedans; j'arrive le cœur joyeux, la tête pleine de projets fantastiques, et qu'est-ce que je trouve?... un homme qu'il faut que je tue pour une femme qui ne veut pas de moi.

DUPERRET. Ah! mon Dieu, je comprends.

QUINZE SOUS. Il comprend! c'est heureux!

DUPERRET. Monsieur Alfred vous a provoqué.

AUGUSTE. Au moment où j'allais lui laisser le champ libre.

QUINZE SOUS. Où nous nous retirions bourgeoisement.

AUGUSTE. Me menacer! me défendre d'épouser, à moi!

QUINZE SOUS. A nous!

DUPERRET. C'est d'une insolence!

AUGUSTE. J'en suis bien fâché pour la petite; mais si elle ne veut pas d'autre mari que ce petit monsieur, elle court grand risque de coiffer sainte Catherine.

DUPERRET. Sans doute! c'est vous qui devez l'épouser.

AUGUSTE. Puisqu'elle ne veut pas de moi.

QUINZE SOUS\*. Il faut la forcer à en vouloir.

AUGUSTE. Comment?

DUPERRET. Par quel moyen?

QUINZE SOUS. Et par là sambleu... par une de ces petites perfidies qui nous étaient si familières à nous autres roués de cour... par un de ces tours ravissants que Fronsac, Lauzun, Lansac ou moi mettions en œuvre pour épouser des héritières...

AUGUSTE, *ironiquement*. En as-tu épousé beaucoup par ce moyen?

QUINZE SOUS. Non... je suis garçon! mais le mariage de Lansac offre un exemple à suivre... écoute.

AUGUSTE. Va te promener avec tes exemples!

QUINZE SOUS. Écoute toujours.

DUPERRET. Sans doute; cela n'engage à rien. Voyons, voyons ce qu'a fait Lansac!

QUINZE SOUS, *d'un ton léger*. Ce Lansac était un de mes amis intimes, un marquis comme moi... il avait peut-être quelques quartiers de moins, mais cela ne fait rien à la chose... il était amoureux d'une riche héritière, la nièce de mylord... le nom m'échappe... qui

était venu avec elle à Paris pour acheter une parure de noces chez le bijoutier de la reine; car remarquez bien ceci... la jeune miss allait se marier avec le consentement de toute sa famille. Ce roué de Lansac fit une cour assidue à la jeune Anglaise, qui paraissait l'écouter avec quelque plaisir; mais il savait qu'elle était promise; que faire?... Voici, messieurs, ce qu'il fit: il s'entendit avec les amis du mylord, il gagna les domestiques, et à minuit sonnant il s'introduisit dans la chambre de miss Hélène, qui reposait déjà; Lansac ôta sa cravate, son chapeau, son épée; puis, comme par maladresse, il renversa un meuble sur le parquet.

DUPERRET, *avec satisfaction*. Je comprends; le meuble en tombant fit un bruit épouvantable.

AUGUSTE, *indigné*. Toute la société de mylord accourut au bruit.

DUPERRET. L'on surprit le marquis dans la chambre de la demoiselle.

AUGUSTE. Et la demoiselle s'estima trop heureuse d'épouser... son prétendu séducteur!

QUINZE SOUS. Il n'y a rien de plus simple.

DUPERRET. Mais sans doute.

AUGUSTE, *avec force*. Et le prétendu ne coupa pas les oreilles à ce scélérat de marquis?

QUINZE SOUS, *gaiement*. Il accourut en toute hâte par le paquebot; il provoqua Lansac... mais le marquis était après moi et Saint-Georges la meilleure lame de la cour, et l'Anglais s'en retourna à Londres avec sa courte honte et un bon coup d'épée.

AUGUSTE, *avec force*. Je suis pour le coup d'épée... c'est le seul moyen qui convienne à un honnête homme, et j'en userai!

Bruit dans la coulisse.

DUPERRET. Silence!... voici mes amis, qui viennent tous les soirs faire leur partie chez moi.

Deux domestiques entrent l'un par la droite, l'autre par la gauche, et placent une table de jeu de chaque côté du théâtre.

QUINZE SOUS, *à part*. C'est justement la société pour surprendre le séducteur.

DUPERRET. Vous allez voir ce que j'ose appeler la fleur de Rambouillet.

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ERNESTINE, VOISINS ET VOISINES.

Les amis et voisins entrent; ce sont des caricatures de petite ville.

CHOEUR.

AIR : Dans le salon il faut nous rendre.

Nous venons tous, selon l'usage,

Passer la soirée avec vous,

\* Auguste, Quinze Sous, Duperret.



Et parler de ce mariage  
Qui va faire bien des jaloux.

(On se salue, on se place.)

DUPERRET, à son valet. Apportez des rafraîchissements. (A sa fille.) Ernestine, est-ce qu'Amélie ne va pas descendre?

ERNESTINE. Non, mon papa; elle est souffrante... elle s'est couchée!

PREMIER INVITÉ, assis à la table de droite. Comment! votre intéressante pupille est indisposée? (Se retournant, à une joueuse.) A combien la fiche?

UNE DAME. Cinq pour un sou... c'est l'usage.

AUGUSTE, à part. L'usage de Rambouillet! ils ne se ruineront pas.

On apporte un bol de punch sur un guéridon, Auguste en boit plusieurs verres. Quinze Sous se promène avec le tuteur.

PREMIER INVITÉ. J'espère que madame Bredouillard ne trichera pas comme la dernière fois.

LA DAME. Tricheur vous-même, monsieur Paluchot, entendez-vous?

On joue; la musique continue.

DUPERRET\*, présentant un verre de punch à Auguste. Vous accepterez un verre de punch?

AUGUSTE, gaiement. Un, deux! et plus! le punch!... c'est mon élément!

Il boit.

ERNESTINE, à part et regardant Auguste, qui boit. Quelles belles manières ils ont ces Parisiens! (A Duperret.) Papa! je vais dans ma chambre chercher mon album pour le montrer aux personnes qui ne jouent pas.

DUPERRET. Va, mon enfant.

Ernestine sort par la droite.

AUGUSTE, à Duperret. Je suis fou des albums, moi! quel est celui dont parle mademoiselle votre fille?

DUPERRET. C'est un recueil de scènes conjugales de Daumier.

AUGUSTE. Connu!... c'est amusant et instructif. N'est-ce pas, messieurs?

Il vide son verre.

TOUS. Oui, c'est fort drôle!

AUGUSTE, à part. Pas si drôle que leurs figures! (Il remplit son verre et s'avance au

\* Un écarté à gauche. Autour du guéridon, Auguste, Quinze sous, Duperret; à droite, Ernestine qui les regarde; puis une bouillote. Amis et amies causant au fond et buvant du punch que les domestiques leur offrent.

milieu de la scène.) Il appelle ça la fleur de Rambouillet! quel museum! (Haut.) A la santé des habitants de Rambouillet, qui en sont à la fois la gloire et l'ornement!

TOUS LES INVITÉS, saluant et levant leurs verres. Ah!

ENSEMBLE.

AUGUSTE.

AIR : Qu'il avait de bon vin. (Comte Ory.)

Buvons! (ter.) et sans façon,

Faites-moi tous raison!

Cré nom! ce punch est bon!

Je l'estime et l'honore,

Autant que le bon vin!

Qu'on m'en redonne encore!

C'est un nectar divin!

TOUS.

Buvons! (ter.) et sans façon,

Faisons-lui tous raison!

C'est un joyeux garçon!

Sa gaité nous honore,

Et nous met tous en train!

Qu'on lui redonne encore

De ce nectar divin!

DEUXIÈME DAME, très-haut, à la bouillote de droite. Je passe.

PREMIER INVITÉ. C'est étonnant comme ma femme passe depuis quelque temps.

TROISIÈME DAME, à l'écarté, à gauche. Monsieur Dodinet, vous êtes volé.

DEUXIÈME MONSIEUR. Ça m'arrive souvent.

AUGUSTE, très-gai. Oh! monsieur Dodinet! je parie quinze sous pour monsieur Dodinet!

QUINZE SOUS, à Auguste lui donnant un verre plein. Eh bien! es-tu décidé à faire le petit Lansac?

GUSTAVEE. Veux-tu bien te taire, roué!

Il boit.

QUINZE SOUS. Tu n'auras qu'à renverser un meuble, et crac!...

AUGUSTE, prenant du punch. Laisse-moi savourer ce nectar des dieux!... roué!

QUINZE SOUS, à part. Savoure! savoure! nous te tenons!

DUPERRET. A la santé de notre auguste Parisien!

TOUS. Bravo! à la santé de notre auguste Parisien!

AUGUSTE. Auguste Parisien! le calembourg y est! du punch pour le faire passer!

QUINZE SOUS, faisant flamber le punch. Nous le tenons!

TOUS.

REPRISE DU CHOEUR.

Ernestine rentre avec son album, — La toile tombe.

## ACTE TROISIÈME.

Une chambre octogone. — Porte au fond. — A gauche, dans l'angle, un cabinet. — A droite, dans l'angle opposé, une petite porte donnant sur un escalier dérobé. — Du même côté, sur le premier plan, la porte de la chambre d'Ernestine. — A gauche, sur le second plan, une fenêtre. — Du même côté, sur le devant, une ottomane, et au dessus, un portrait de femme, en pied. — Près de l'ottomane, un guéridon sur lequel brûle une bougie. — Le théâtre est dans un demi-jour.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Amélie écoute à la porte du fond. — L'orchestre joue en sourdine le chœur final du deuxième acte.

AMÉLIE, seule.

Tout le monde est encore au salon.... Je les entends d'ici !... (*Elle descend*). Et cependant la soirée avance.... Ernestine ne revient pas... A-t-elle fait avertir Alfred?... se battre, se battre demain matin !... Alfred ! le seul ami qui m'était resté sur la terre, depuis que ma mère n'y est plus !

Elle regarde le tableau.

AIR du Matelot, de Mme Duchambge.

Si tu vivais encor, ma bonne mère,  
On n'oserait pas me briser le cœur !  
Et cependant l'auteur de ma misère  
T'avait promis d'être mon protecteur !  
Mais si cet homme, à tes vœux infidèle,  
Veut pour jamais consommer mon tourment,  
Ne peux-tu pas, mère, quand je t'appelle,  
Du haut des cieux défendre ton enfant ?  
Du haut des cieux protège ton enfant ?

## SCÈNE II.

AMÉLIE, ERNESTINE, un album à la main.

ERNESTINE, mystérieusement. Amélie !  
AMÉLIE. Ah ! Eh bien ?

ERNESTINE. Eh bien ! M. Alfred est averti ! ça n'a pas été sans peine... mais mon album m'a bien servi... Tandis que chacun le regardait, je me suis glissée au jardin, où j'ai trouvé le jardinier.

AMÉLIE. Tu lui as confié ?...

ERNESTINE. Brave homme ! Il n'était pas gris... par hasard !... il s'est chargé de ton billet.

AMÉLIE. Que tu es bonne !

ERNESTINE. Et adroite !... Oh ! je me forme bien depuis que je lis les Mystères de Paris...

AMÉLIE. Oh ! Alfred ne se battra pas ! Je le lui demanderai au nom de notre amitié !

ERNESTINE. Et il t'obéira, j'en suis sûre !

Quant à M. Auguste... il est là en bas, dans le salon, qui boit du punch... Il est tout à fait gentil ce jeune homme ! il dit des mots charmants !... il m'a dit que j'étais jolie !

AMÉLIE. Ah !

ERNESTINE. Il m'aurait dit bien autre chose encore !... mais ce vieux monsieur qui l'accompagne, et qui a une mine si singulière, venait toujours lui remplir son verre et l'emmenait chuchoter avec mon père... ils avoient l'air de trois conspirateurs !

AMÉLIE. Tu m'effrayes... il s'agissait sans doute de mon mariage.

ERNESTINE. J'en ai peur... mais nous conspirons aussi de notre côté... Et dans les romans, c'est toujours les conspirations de demoiselles qui réussissent...

AMÉLIE. Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis inquiète !... comment aurons-nous la réponse de M. Alfred ?

ERNESTINE. Le jardinier doit nous la faire passer par cette fenêtre... d'ailleurs je vais descendre... tiens... le temps de poser mon album dans ma chambre...

Elle entre dans la chambre à droite.

## SCÈNE III.

AMÉLIE, seule.

La réponse par cette fenêtre !... mais si Alfred allait venir lui-même... Oh ! je tremble !... N'ai-je pas entendu ?... c'est le jardinier sans doute...

Elle va ouvrir la fenêtre.

## SCÈNE IV.

ALFRED, AMÉLIE.

AMÉLIE, reculant. Alfred ! Ah ! mon Dieu ! vous à cette heure !

ALFRED. Amélie, pardonnez-moi... j'ai dû venir moi-même... comment ! vous exigez...

AMÉLIE. Que vous renonciez à ce duel ! Oh ! oui ! Alfred... vous ne vous battez pas... songez à mon désespoir, à celui de votre mère...



Alfred, si vous l'aimez, si vous m'aimez, vous renoncerez à votre projet !

ALFRED. Y renoncer !... ne l'espérez pas !... un duel que j'ai provoqué... je me déshonorerais, Amélie, et je perdrais votre estime, votre amour.

AMÉLIE. Eh bien, conduisez-moi vers votre mère... c'est-elle que je veux implorer pour son fils... pour moi... Sa voix sera plus puissante sur votre cœur... Venez... venez... (*Elle s'arrête*). Ciel ! on monte l'escalier !...

ALFRED. C'est votre tuteur peut-être ?

AMÉLIE. Que me veut-il ? que cherche-t-il ?... Entrez dans ce cabinet... Je vais me placer là... et feindre de dormir... Il se retirera...

Alfred entre à gauche, Amélie souffle la bougie, s'assied sur l'ottomane et feint de dormir. Nuit.

## SCÈNE V.

AMÉLIE, AUGUSTE.

Auguste a une lanterne à la main. Demi-jour.

AUGUSTE.

AIR : *Avançons doucement.* (D'une Vision.)

Avançons doucement  
Pour notre dénouement ;  
De Lansac l'aventure  
Est très-sûre !

Avançons doucement ;  
Il faut ici vraiment

Amener le même dénouement.

*La musique continue piano.*

AMÉLIE, à part. Quel est donc son projet ?

AUGUSTE. Voyons... orientons-nous... Ce diable de punch m'a tout étourdi.

AMÉLIE, à part. Il s'en ira, j'espère.

AUGUSTE, qui regarde l'appartement avec sa lanterne, apercevant Amélie. Il a dit la porte à droite. Ah !... la voilà !... elle dort !...

AMÉLIE, à part. Écoutons...

AUGUSTE. Oui... elle dort... du sommeil de l'innocence... comme si elle s'était mise sous la protection de ce grand portrait... qui, me fait l'effet... (*Il regarde le portrait avec sa lanterne*). Ah ! mon Dieu !

AMÉLIE, se levant vivement. Ciel ! ce n'est pas mon tuteur.

AUGUSTE. Est-ce que c'est un effet du punch !... C'est elle !... c'est...

Il pose sa lanterne sur le guéridon.

AMÉLIE, très-effrayée. Que faites-vous ici, monsieur ?... Que voulez-vous ?... parlez !

Alfred entr'ouvre la porte du cabinet.

AUGUSTE. Ah ! vous-même !... De grâce, mademoiselle... répondez... répondez... ce portrait...

Il montre le portrait.

AMÉLIE. C'est celui de ma mère...

AUGUSTE, très-ému. Votre mère !... Est-ce possible ? et pourtant c'est le même que celui-ci (*Il lui montre son médaillon*). Tenez ! voyez !

AMÉLIE, se rapprochant. Le même.

AUGUSTE, avec feu. Votre mère là. (*Il lui montre le tableau*) Protégeants sa fille !... tandis que son image sur mon cœur était mon soutien, mon espérance, mon talisman... Ah !

AMÉLIE, troublée. Qui êtes-vous donc ?

AUGUSTE, transporté. Qui je suis ?... Mais ce talisman... c'est aussi le portrait de ma mère !

AMÉLIE. De la vôtre ?

ALFRED, à part, du cabinet. Sa sœur !

Il referme la porte.

AUGUSTE. Morte il y a dix ans !

AMÉLIE, très-émue. C'est vrai ! Ah ! mon Dieu ! vous seriez ?... mais je ne puis le croire encore ? Pourquoi m'aurait-on caché...

AUGUSTE. Pourquoi ?

AMÉLIE. Ah ! je vous en prie... le nom de votre mère...

AUGUSTE. Son nom... je ne l'ai jamais su.

AMÉLIE. Eh quoi !

AUGUSTE. Non, mademoiselle.

AMÉLIE. Mais je ne comprends pas.

AUGUSTE. Vous ne comprenez pas... apprenez... (*S'arrêtant*) à part. Qu'allais-je dire ?... ma mère doit rester pure aux yeux de sa fille !

AMÉLIE, avec anxiété. Parlez, je vous en supplie !

AUGUSTE. Oui... oui... je parlerai... Et d'abord il faut vous dire que votre mère avait une amie... une parente qui laissa orphelin... un pauvre enfant... que ma... que votre mère... adopta... et qu'elle fit élever en secret... Cet enfant... c'était moi...

AMÉLIE. Mais vous disiez...

AUGUSTE. Oui, je disais.... j'ai dit ma mère... parce qu'au premier moment je n'avais pas réfléchi... et puis votre mère ayant toujours été ma seule amie, ma seule protectrice, m'ayant élevé comme son fils, pauvre femme ! ce n'est pas de sa faute si aujourd'hui je ne suis pas élevé du tout... J'étais à la Flèche. Un pensionnat soigné ! et tous les mois... elle venait me voir, m'embrasser ; elle m'apportait des cadeaux, de l'argent... elle était si bonne !... Un jour, il y avait longtemps que je ne l'avais vue, un jour... on m'apporte une lettre et un portrait... Le portrait, c'était le sien, le voilà... la lettre, c'était son écriture, mais tremblante et défigurée... je ne sais quel pressentiment me fit pâlir en brisant le cachet... Ma mère m'annonçait qu'elle était bien malade... elle me disait que si dans un mois je n'avais pas reçu d'autre lettre, je devais me rendre chez son exécuteur testamentaire, qui serait chargé



d'un legs pour moi, et, n'espérant plus me revoir, ni m'écrire de nouveau, elle me donnait ses derniers conseils et sa dernière bénédiction.

Il pleure.

AMÉLIE, *se rapprochant de lui et lui prenant la main.* Mon frère.

AUGUSTE. Ma sœur! vous permettez que je vous appelle ma sœur?

AMÉLIE. Puisque ma mère vous avait adopté.

AUGUSTE. Oui, au fait, votre mère m'avait adopté, et alors c'est à peu près comme si nous étions réellement... Mais un frère, une sœur... quand ça se retrouve... est-ce que vous ne voudriez pas...

Il ouvre ses bras.

AMÉLIE, *s'y jetant.* Ah! de tout mon cœur, mon frère!...

AUGUSTE. Ma sœur!... ah! ma bonne sœur!... Ah! vieux chenapan de tuteur!... cré nom!... Excusez, mais c'est la joie... c'est l'indignation... et quand je pense qu'aujourd'hui je vous ai causé tant de chagrins...

AMÉLIE. Ah! ne parlons plus de ça... Maintenant j'ai un frère, une protection...

AUGUSTE. Oh! ça...

AMÉLIE. Mais ce legs que ma mère vous a fait?

AUGUSTE. Je ne l'ai jamais reçu...

AMÉLIE. Pourquoi?

AUGUSTE. Parce qu'après avoir lu cette lettre qui me menaçait de perdre ma seule amie, ma mère; je tombai sans connaissance, je l'aimais tant!... Quand jerevins à moi... le portrait était sur mon cœur... il y est toujours resté depuis... mais la lettre je ne la retrouvai plus... et je ne me rappelai pas le nom de l'exécuteur testamentaire. Bientôt ma pension cessant d'être payée, le directeur du collège trouva que je n'avais plus de dispositions... on me renvoya avec une petite somme d'argent qu'une amie de ma mère avait, dit-on, envoyée pour moi... et je me rendis à Paris... où, sans ami... sans protecteur... je devins ce que je suis, c'est-à-dire pas grand'chose... mais grâce au souvenir de ma mère... je suis resté un homme d'honneur... un brave garçon... à qui sans rougir vous pouvez dire. Mon frère...

AMÉLIE. Mon frère!...

AUGUSTE. Ma sœur... ma bonne sœur... Ah! scélérat de tuteur!...

AMÉLIE. Le nom de l'exécuteur testamentaire dont vous parlez... n'est-ce pas Mondidier?

AUGUSTE. Mondidier!... Oui... oui... Mondidier... c'est ce nom que j'avais oublié...

AMÉLIE. C'était le nom de mon tuteur avant qu'il ne se fût anobli...

AUGUSTE. Comment! c'est lui qui me doit

de l'argent!... Oh! comme ça se trouve!...

AMÉLIE. Maintenant je connais ses projets.

AUGUSTE. O ma sœur!... vous ne les connaissez pas tous, et je donnerais tout au monde pour que M. Alfred fût ici!

Alfred entrouvre la porte du cabinet.

AMÉLIE. Pourquoi?

AUGUSTE. Pour déjouer un infâme complot de votre tuteur... et pour lui faire des excuses d'avoir voulu lui voler son trésor...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALFRED\*.

ALFRED. Des excuses!... c'est moi plutôt, monsieur, qui vous demanderai d'agréer les miennes.

AUGUSTE. Monsieur Alfred!... tiens! tiens! tiens... petite sœur... vous aviez donc deviné ma pensée?

ALFRED, à Auguste. Mademoiselle, redoutant la tyrannie de son tuteur, avait bien voulu accepter un asile chez ma mère... et je venais...

AUGUSTE, lui tendant la main. Vous êtes un brave jeune homme, monsieur Alfred; je vous aime déjà! et puisque vous êtes venu ici... Mais par où êtes-vous donc entré?

ALFRED, avec embarras. Par la fenêtre.

AUGUSTE, ravi. Par la fenêtre! charmant jeune homme, va!... Et bien, tant mieux! le vieux va se trouver pris dans ses propres filets... fait au même!

ALFRED. Comment?

AUGUSTE, à Alfred. Vous allez rentrer dans ce cabinet... moi par là... (Il montre la porte du fond.) effet de bille.

Il renverse un fauteuil du fond.

AMÉLIE, effrayée. Que faites-vous?

AUGUSTE. N'ayez donc pas peur... c'est le signal convenu; vous allez voir le papa... Duperrét venir jouer une comédie... au dénouement de laquelle il est peu préparé. Chut!... je l'entends... Courage, petite sœur... et vous, monsieur Alfred, à votre poste...

Alfred rentre dans le cabinet.

AMÉLIE. Mais...

AUGUSTE, prêt à entrer à droite. Ah! j'oubliais... mon chapeau... c'est encore convenu!... là, il peut venir... moi, j'entre par ici.

AMÉLIE. C'est l'appartement d'Ernestine.  
AUGUSTE. Elle est au salon, il n'y a pas de danger.

Il entre à droite.

\* Amélie, Alfred, Auguste.

## SCÈNE VII.

AMÉLIE, DUPERRET, QUINZE SOUS  
ERNESTINE, AMIS, DOMESTIQUES, *portant des flambeaux. Jour complet.*

CHOEUR.

*Air de Robert le Diable.*

Qui cause en ces lieux  
Ce tapage affreux  
Que nous venons d'entendre ?  
Il faut nous l'apprendre  
Car nous sommes tous  
Inquiets pour vous.

ERNESTINE\*, *courant à Amélie.* Amélie !  
DUPERRET, *d'un air effaré.* Eh bon Dieu !  
Amélie, qu'y a-t-il donc ?... d'où vient ce  
bruit qui nous a tant effrayés... vous êtes-vous  
trouvée mal ?

AMÉLIE. Non, monsieur... je m'étais en-  
dormie en lisant.

DUPERRET. C'est très-imprudent, on peut  
mettre le feu... ma maison n'est pas assurée...  
Ah ! mon Dieu ! *(Apercevant le chapeau.)*  
Que vois-je?... un chapeau d'homme !

AMIS ET AMIES. Un chapeau d'homme !

QUINZE SOUS. Bon !

DUPERRET, *à Ernestine.* Ernestine, ma  
fille, vous ne devez pas en voir davantage.  
Rentrez dans votre appartement.

ERNESTINE\*\*. Ah ! mon Dieu !

Elle va pour rentrer chez elle, ouvre la porte de sa cham-  
bre et la referme vivement en voyant qu'Auguste s'y  
est caché. Elle reste jusqu'à la fin de la scène contre  
cette porte.

DUPERRET. Un chapeau d'homme ! *(À Amélie.)* Amélie, vous n'étiez pas seule ici.

AMÉLIE. Monsieur !...

DUPERRET. Non, vous n'étiez pas seule...  
ce chapeau n'est pas venu se placer lui-même  
sur cette chaise... Ah ! mes amis, ma maison  
est déshonorée par l'inconséquence, par la  
légèreté de cette jeune fille !

*Il tire son mouchoir.*

AMÉLIE, *indignée.* C'est affreux !

QUINZE SOUS, *à Duperret.* Rassurez-vous,  
monsieur... je reconnais ce chapeau... c'est  
celui de mon élève... de mon fils adoptif...  
et je me rends caution qu'il réparera l'hon-  
neur de la jeune fille qu'il a si imprudem-  
ment compromise...  
DUPERRET. Mes amis, je vous prends tous  
à témoins... Et vous, mademoiselle, apprêtez-  
vous à devenir dès demain la femme de

\* Amélie, Ernestine, Duperret, Quinze Sous, amis au fond.

\*\* Amélie, Duperret, Quinze Sous, Ernestine un peu en arrière.

l'homme, quel qu'il soit, qui est caché dans  
ce cabinet.

AMÉLIE. Puisque vous l'exigez, monsieur...  
oui... j'épouserai la personne qui est dans ce  
cabinet.

DUPERRET, *à Quinze Sous.* Nous la te-  
nons...

QUINZE SOUS, *à part.* Voilà mon héros  
colloqué !

DUPERRET, *allant au cabinet.* Sortez,  
monsieur, sortez... vous devez avoir entendu  
quelle est la satisfaction que j'ose attendre de  
vous.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALFRED, *sortant du cabinet.*

ALFRED. Je vous la donne, monsieur.

TOUS. Monsieur Alfred !

QUINZE SOUS. Ce n'est pas mon héros !

ALFRED\*. Amélie, que je suis heureux !

DUPERRET, *vivement.* Mais, j'y songe...  
ce chapeau n'est pas celui de monsieur Al-  
fred... monsieur Alfred n'était donc pas en  
tête-à-tête avec ma pupille... je suis sûr que  
le fils adoptif de monsieur le marquis est là  
dedans. *(Il retourne au cabinet.)* Monsieur  
Auguste !... monsieur Auguste !... c'est assez  
plaisanter... venez... paraissez... *(Impa-  
tiente.)* M. Auguste !...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, *paraissant.* Vous m'appellez,  
honnête vieillard ?

TOUS. Monsieur Auguste !

DUPERRET. Dans la chambre de ma fille !

*Ernestine fait un pas vers son père\*.*

AUGUSTE, *gaiement.* Rassurez-vous, papa ;  
si je l'ai compromise, je suis prêt à l'épouser.

DUPERRET, *faisant passer Ernestine de l'autre côté\*\*.* L'épouser ! un homme sans  
fortune !

AUGUSTE. Sans fortune ! *(Tirant Duperret à part.)* Dites donc, dites donc, papa, vous  
oubliez donc que vous me devez l'héritage de  
ma mère, monsieur Mondidier de Duperret.

DUPERRET, *à part.* Montdidier !... ah ! je  
suis pris !

\* Amélie, Alfred, Duperret, Quinze Sous.

\*\* Alfred, Amélie, Duperret, Ernestine, Auguste, Quinze Sous.

\*\*\* Alfred, Amélie, Ernestine, Duperret, Auguste, Quinze Sous.

AUGUSTE. Bloqué en plein !

DUPERRET. Eh quoi ! vous seriez le jeune homme que j'ai cherché pendant quinze ans ?...

AUGUSTE, *riant*. Il dit qu'il me cherchait ! vieux Burgrave !

DUPERRET. Vous êtes le fils de la malheureuse Adélaïde Raymond ?

QUINZE SOUS. Adélaïde Raymond !... c'était sa mère... ah !... ah !...

Il tombe sur une chaise en jetant des cris étouffés.

AUGUSTE, *courant à lui*. Hein ! qu'est-ce qu'il lui prend ?... il suffoque.

DUPERRET, *à part*. Le marquis de Sérignac, c'est juste.

AUGUSTE, *tapant dans les mains de Quinze Sous*. Quinze Sous !... allons donc, vieux !

QUINZE SOUS, *lui sautant au cou*. Ah !... mon fils !

AUGUSTE, *étonné*. Ton fils ?

QUINZE SOUS, *très-ému*. Adélaïde Raymond, c'est l'infortunée victime dont je t'ai parlé.

AUGUSTE, *avec chaleur, et en riant*. Se pourrait-il ? Comment, Quinze Sous, tu es mon père ? Eh bien, je n'en suis pas fâché... Embrassons-nous encore !...

Il embrasse Quinze Sous.

QUINZE SOUS. Et moi qui voulais l'adopter ! (*A Duperret*.) Monsieur de Duperret, c'est un marquis à trente quartiers qui vous demande la main de votre fille, vous ne pouvez pas la lui refuser...

DUPERRET. Eh ! monsieur... ma fille ne consentirait pas...

ERNESTINE. Papa... il vous a sauvé la vie.

QUINZE SOUS. Et votre portefeuille !

DUPERRET, *à sa fille*. Allons, puisque tu le veux aussi. (*A tout le monde*.) Mes amis, je vous invite tous à ce double mariage !

AMÉLIE, *à Auguste*. Nous ne nous quitterons plus... nous vivrons tous ensemble...

AUGUSTE\*. Bravo !... adieu l'estaminet, la poule, les queues d'honneur ; je veux devenir un marquis bon genre... cré nom !... pour être tout à fait digne de ma petite sœur et de ma petite femme.

CHOEUR.

Air : *Allons, plus de querelles*.

Ah ! l'heureuse journée !

Par cet événement,

Et ce double hyménée

Tout le monde est content.

*Auguste s'avance pour chanter.*

QUINZE SOUS, *le retenant*. Auguste, laisse-moi faire.

Air du *Pot de Fleurs*.

Notre public est un public d'élite

Pour lui parler, il faut un goût exquis.

(*Parlé.*) Tiens.. écoute :

Messieurs, vous êtes du mérite

Les vrais juges, foi de marquis.

*A Auguste.*

Tâche d'imiter ma noblesse.

AUGUSTE, *saluant le public avec noblesse. A Quinze Sous*.

Tiens, vois ce ton et cet air de grandeur.

*Au public.*

Messieurs, daignez nous faire ici l'honneur

De ne pas... enfoncer la pièce.

\* Alfred, Amélie, Auguste, Ernestine, Duperret Quinze Sous.

FIN.





# LOÏSA,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

PAR M<sup>me</sup> ANCELOT,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 17 juin 1843.

## PERSONNAGES.

|                          |                          |
|--------------------------|--------------------------|
| LOUIS KERVEN.....        | M. LAFERRIÈRE.           |
| LE COMTE DE SOISY.....   | M. AMANT.                |
| HERMANN DESRIVIÈRES..... | M. MUNIÉ.                |
| CHRISTOPHE.....          | M. BARDOU.               |
| TOM.....                 | M. BALLARD.              |
| LOÏSA.....               | M <sup>me</sup> DOCHE.   |
| AGLAÉ DE MORANVILLE..... | M <sup>me</sup> THÉNARD. |

## ACTEURS.

La scène se passe à Paris, en 1843, le premier acte chez Kerven, le second acte chez M<sup>me</sup> de Moranville.

## ACTE I.

Le théâtre représente un très joli salon d'un appartement de garçon, dans les Champs-Élysées. Porte au fond; portes latérales. A gauche du public, une table couverte de livres et de papiers; du même côté, une fenêtre. A droite du public, un guéridon sur lequel sont des journaux, et puis une cheminée.

### SCÈNE I.

**TOM**, domestique en livrée, est occupé à arranger l'appartement. **KERVEN**, entre venant du dehors; il pose son chapeau, sa canne, et ôte ses gants; il a l'air un peu sombre.

**KERVEN.**

Tom, est-il venu quelqu'un ?

**TOM.**

Toujours les mêmes visites du matin, Monsieur.

**KERVEN**, avec humeur.

Ah !

**TOM. \***

Ces messieurs ne se découragent pas. Ils reviendront demain... Oh ! ils disent qu'ils reviendront jusqu'à ce que Monsieur ait payé leurs mémoires.

**KERVEN**, marchant avec impatience.

Qu'ils aillent se promener. En vérité, on n'est pas en sûreté chez soi avec ces gens-là... (Il regarde sa montre.) Maintenant il est tard, ils me laisseront en repos... et je veux être seul... (Le

domestique s'en va; il le rappelle.) Tom!.. le bouquet est-il arrivé ?

**TOM.**

Monsieur sait qu'il l'a demandé pour cinq heures, et il n'en est que trois.

**KERVEN.**

C'est vrai... apporte-le dès qu'il viendra. Va, et ne laisse entrer personne.

### SCÈNE II.

**KERVEN**, seul, plus gai.

Ce soir, au bal où je la retrouverai, elle tiendra le bouquet que je lui aurai envoyé ce matin. Aglaé... M<sup>me</sup> de Moranville!.. si brillante... que tous les regards sont pour elle ! (Il ouvre la fenêtre, on voit des arbres.) Déjà les voitures sont nombreuses aux Champs-Élysées... Bientôt, je verrai la sienne aussi prendre la route du bois. (Il revient sur le devant.) Comme elle est élégante!.. Ah! ce prestige de l'opulence et de la parure... est le plus grand charme d'une femme... Une femme mal mise, simple, inconnue, que personne n'admire... (Il fait un geste de dé,

\* Kerven, Tom.

dain, puis il s'approche d'une table et s'assied.)  
Voyons ce travail auquel je me suis engagé...  
Ah! il nuit à cet ouvrage qui lui sera dédié, à elle, dont le suffrage est déjà la gloire! La société nombreuse qui l'entoure admire aussi ce qu'elle admire!..

(Il commence à écrire. Tom entre.)

### SCÈNE III.

KERVEN, TOM, parlant au dehors.

KERVEN.

Qu'y a-t-il ?

TOM, entrant.

C'est un monsieur que je ne connais pas, qui ne veut pas dire son nom, et qui insiste pour vous parler.

KERVEN, cherchant.

Dis-lui que je suis encore au lit... Quand ce travail sera-t-il donc terminé?

(Il se remet à écrire. Tom disparaît.)

TOM, entrant.

Il dit qu'il n'est pas sain de rester couché aussi tard, et qu'il engage Monsieur à se lever bien vite.

KERVEN.

Alors, dis-lui que je suis malade. Toujours assailli, jamais seul, que cela est fatigant!

(Il se remet à écrire. Tom disparaît.)

TOM, rentrant.

Ce monsieur prétend qu'il a d'excellentes recettes pour toutes les maladies.

KERVEN, riant.

Ah!.. Eh bien! dis.. que je suis à l'extrémité, que je vais mourir. C'est inoui, ma parole d'honneur!

(Il se remet au travail. Tom disparaît.)

TOM, rentre en riant.

Il veut absolument vous dire adieu.

KERVEN, riant.

Ah! tiens, dis... que je suis mort... Pour le coup... il me laissera en repos.

(Il se remet au travail. Tom disparaît et rentre en riant.)

KERVEN, riant.

Eh bien! encore!

TOM.

Il dit qu'il veut vous embaumer.

KERVEN.

Est-ce que c'est M. Gannal ?

TOM.

Jene sais pas.

KERVEN, se levant en riant.

Ah! ah! ma foi! qu'il entrel!.. aussi bien je ne suis pas en train de travailler. (Tom disparaît.) M<sup>me</sup> de Moranville!.. la musique d'hier aux Italiens, la toilette ravissante qu'elle y portait.. mon bouquet... tout est là...

### SCÈNE IV.

KERVEN, HERMANN.

KERVEN, étonné.

M. Hermann Desrivières!

HERMANN.

Qui a bien de la peine pour arriver jusqu'à vous.

KERVEN.

Si votre nom m'eût été connu...

HERMANN, souriant.

Je ne serais pas arrivé du tout, n'est-ce pas ?

KERVEN, de même.

Oh!

HERMANN, s'assoyant.

Je suis fatigué, et ce sera peut-être un peu long.

KERVEN, à part, allant prendre un siège.

Eh bien! c'est agréable!

HERMANN, regardant autour de lui.

Vous avez là un joli logement, élégant, recherché!.. ces meubles...

KERVEN, à part.

Est-ce qu'il va faire mon inventaire ?

HERMANN, assis.

Une belle vue!.. le haut des Champs-Élysées, mais c'est loin du centre de Paris.

KERVEN, s'asseyant, avec impatience.

C'est trop près encore...

HERMANN, moqueur.

Je comprends... pour éviter les importuns.

KERVEN, avec impatience.

Puis-je savoir, Monsieur, ce qui me procure l'honneur de vous recevoir chez moi ?

HERMANN.

Monsieur, j'ai quitté Toulouse il y a peu de temps.

KERVEN, moqueur.

Pourquoi avez-vous quitté cette jolie ville, Monsieur ?

HERMANN, continuant.

Il y a trois jours que je suis de retour à Paris.

KERVEN.

Et pendant ces trois jours nous nous sommes rencontrés trois fois dans la même maison.

HERMANN.

Ce qui prouve que nous avons grand plaisir à y aller, mais ne prouve pas que nous en ayons beaucoup à nous y voir.

KERVEN.

Oh! pas du tout!

HERMANN.

Je parierais même que c'est tout-à-fait le contraire, et je ne suis venu que pour en causer avec vous.

KERVEN, étonné.

Comment ?

HERMANN.

Qui, Monsieur...

KERVEN, qui était distrait jusque-là, devient attentif.

Que voulez-vous dire ?

HERMANN.

Que je suis venu, Monsieur, pour vous parler de la jolie veuve chez laquelle nous nous sommes rencontrés trois fois en trois jours, M<sup>me</sup> de Moranville.

KERVEN.

Ah!



HERMANN, souriant.

Monsieur!.. nous avons à peu près le même âge, la même profession, vous êtes...

KERVEN.

Poète...

HERMANN.

Moi, je ne fais rien : ça se ressemble beaucoup !.. Nous avons aussi le même but... nous voulons... épouser la jolie veuve...

KERVEN.

Je n'ai pas de compte à vous rendre, Monsieur, et je ne sais de quel droit...

(Mouvement pour se lever).

HERMANN.

Encore un moment, Monsieur... je connais-sais M<sup>me</sup> de Moranville avant qu'elle eût l'honneur de vous connaître... mes soins avaient été agréés... j'espérais... (Mouvement de Kerven.) Oh! on ne m'avait rien promis positivement!.. Je fus obligé de partir pour Toulouse, il y a six mois; notre jolie veuve ne voulut pas prendre d'engagement formel avec moi; mais elle m'assura qu'elle resterait libre jusqu'à mon retour, — Je l'aime! son humeur enjouée... son caractère plein de bonté, me l'ont rendue chère, malgré mon éloignement pour un défaut...

KERVEN.

Vous lui trouvez un défaut, Monsieur? vous ne l'aimez pas! Et si vous le lui avez dit, elle ne vous aimera jamais...

HERMANN.

Vous croyez ?

KERVEN, riant.

J'en suis sûr... Et ce défaut qu'elle ne vous pardonnera pas, est...

HERMANN.

D'aimer les choses singulières... bizarres.

KERVEN, riant.

Jalousie de métier.

HERMANN.

Toujours est-il que, malgré mes instances, je ne pus obtenir de M<sup>me</sup> de Moranville, ni une promesse formelle, ni la permission de me rappeler à elle par quelques lettres... Vous êtes, me disait-elle, celui que je préfère aujourd'hui, mais six mois d'absence peuvent changer mes idées, et je ne veux pas me trouver irrévocablement engagée!.. Et comme je m'inquiétais alors de l'oubli qui pouvait me chasser de sa pensée, et du chagrin, de l'embarras, qui suivraient l'explication au retour, M<sup>me</sup> de Moranville se leva en riant, et prit sur la cheminée une carte de visite que j'avais laissée la veille; puis, y lisant mon nom!.. « Pour ne pas oublier une » minute, dit-elle en éclatant de rire, ce nom... » qui sera peut-être le mien, je vais le placer » ainsi seul, en évidence, en face de moi et de » tous, devant la glace, et accroché dans la » dure... ce sera... comme si vous étiez présent! » Je ne pus m'empêcher de dire : Et s'il allait entendre... des choses... qui l'affligeraient ? personnellement ainsi mon nom dans ma crainte jalouse...

KERVEN.

Alors...

HERMANN.

Alors, dit-elle en continuant la plaisanterie, si cela arrivait, si j'avais un secret qui pût nous séparer... votre nom disparaîtrait, je l'ôterais de devant mes yeux, et je jeterais cette carte au feu. Ah!.. m'écriai-je ma carte anéantie.. anéantira donc toutes mes espérances. Eh bien! qu'il en soit ainsi... j'y consens... cela remplacera toute explication et vaudra mille fois mieux que des reproches et des plaintes! Si, au retour, mon nom est encore là, seul, à la même place, je comprends mon doux espoir... J'y renonce, au contraire, et je m'éloigne à jamais, si ma carte de visite a disparu.

KERVEN, avec jole.

Et la carte a disparu.

HERMANN.

Non, Monsieur... mais elle n'est plus seule...

KERVEN.

Ah !

HERMANN, avec un soupir.

Il y a la vôtre.

KERVEN, avec joie.

Quel bonheur !

HERMANN.

La vôtre d'un côté... puis celle de M. le comte de Soisy de l'autre.

(Un autre soupir.)

KERVEN.

Oh ! ce n'est pas possible.

(Ils se lèvent.)

HERMANN.

Je sais bien que c'est un vieux fat.

KERVEN.

Vieux ! il ne s'en doute pas ! fat, il ne s'en soucie guère, et le monde fait comme lui ; on le recherche, on le fête, il a des succès... la mode le traite en favori, en enfant gâté.

HERMANN, souriant.

Vous voulez dire en invalide !.. C'est un étourdi vers sa cinquantième année d'étourderie... vieil enfant qui met de l'importance à des riens, et qui plaisante sur des choses importantes; mais il a un titre... de la fortune, et l'habitude d'imposer son opinion et ses goûts comme des lois du monde, sous prétexte qu'il est neveu au troisième degré du dernier duc de Lauzun ; il persuade à toutes les coquettes sans expérience et à tous les jeunes élégans un peu niais, qu'ils ne peuvent avoir de succès s'il n'est en première ligne parmi leurs amis... (On entend Ernest rire.) Mais c'est sa voix que j'entends... Est-ce qu'il serait des vôtres ?

KERVEN, mécontent.

A ce qu'il dit !.. Quel bruit ?..

HERMANN.

C'est cela !.. il m'épargnera une course: je comptais aller chez lui en sortant d'ici.

KERVEN.

Ah !

## SCÈNE V.

ERNEST, HERMANN, KERVEN.

ERNEST, entrant une cravache à la main, parlant avec affectation et tendant la main à Kerven.

Je gronde votre groom, une tenue déplorable, à déshonorer un gentleman; et comme vous l'avez pris sortant de chez moi... je ne dois pas souffrir...

KERVEN.

Permettez!..

ERNEST, continuant.

Puis, que se passe-t-il donc? on ne vous voit plus... ni au club, ni à l'Opéra! Vous n'étiez pas aux courses ce matin! il n'y avait que moi pour accompagner à cheval la voiture de M<sup>me</sup> de Moranville. (Mouvement des deux autres, qui sont mécontents,) ce qui fait qu'elle a presque toujours été seule, tant il y avait de femmes de ma connaissance... Et les reproches! les bouderies! si je ne m'étais... partagé. (Les autres haussent les épaules, lui regarde autour de la chambre.) J'y suis... vous travaillez? Votre livre paraît-il, enfin? Du bruit, du scandale, des portraits reconnaissables, les aventures récentes. Il faut cela!.. si l'on ne vous voit nulle part, et si vous ne faites pas un tapage d'enfer... je vous renie pour élève et pour ami...

KERVEN.

Mais, permettez donc?

ERNEST.

Tout ce que vous voudrez.

HERMANN.

Excepté de parler raison.

ERNEST, regardant Hermann avec son lorgnon.

Ah! c'est M. Hermann Desrivières! un jeune homme tout-à-fait... respectable, oui, oui, respectable, c'est le mot! Ce n'est pas lui qui badinera avec l'amour, ou plaisanterait avec la vie! il s'en garderait bien! il prend tout au sérieux, la politique, le monde, les affaires! Oh! il est bien de son siècle!

Aïe! Un petit moi.

C'est la raison

Qui maintenant gâte la vie;

C'est la raison,

Le plaisir n'est plus de saison.

On raisonne, on bâille, on s'ennuie,

Nous n'avons plus qu'une folie,

C'est la raison,

Notre folie, c'est la raison.

C'est le plaisir

Qui jadis charmait l'existence.

C'est le plaisir;

Et quand le bonheur semblait fuir,

Quand il trompait notre espérance,

Qui faisait prendre patience,

C'est le plaisir.

La raison vaut-elle le plaisir?

Et quand je pense que vous auriez pu être comme ce vénérable jeune homme, si je ne vous avais fait connaître Paris l'année dernière.

KERVEN.

Paris? je l'habitais depuis trois ans!

ERNEST.

C'est-à-dire que vous aviez quitté la Bretagne depuis trois ans... mais vous n'habitez point Paris. (A Hermann.) Il vivait au Marais, travaillant du matin au soir... Je le découvre là... je reconnais en lui le sentiment de l'élégance et du bon goût; il me prend en amitié... son nom était déjà connu par un succès littéraire. (A Kerven.) Je vous vante, je vous amène à Paris, dans le monde... Je vous fais une réputation... il n'y a que nous pour cela!.. à qui Laharpe et Chamfort ont-ils dû leur entrée dans les nobles salons qui ont fait leur gloire? à qui la marquise de Pressac et la petite Duthé... ont-elles dû leur célébrité? à mon oncle! au duc de Lauzun!.. Je vous le répète, il n'y a que nous pour cela!.. Mais il faut qu'on me fasse honneur!.. Allons, vite, quelque chose de bien extraordinaire, que l'attention se porte sur nous, ou nous sommes deux jeunes gens perdus!

KERVEN.

Nous parlerons de cela une autre fois: Monsieur a quelque chose à nous dire de plus pressé...

ERNEST.

De plus pressé?.. La coupe des habits est-elle changée? le bal du colonel a remis? ou le souper du marquis... contremandé?..

HERMANN. \*

Non, et je vais tout de suite au fait... Je vous demande votre avis sur un point important, Monsieur!.. Que doivent faire des hommes rivaux?.. épris de la même femme?

ERNEST.

Ma foi... jadis on se battait.

HERMANN.

C'est vieux! Puis le plus aimé peut n'être pas le plus adroit, et le beau moyen de plaire à une femme, que de tuer celui qu'elle préfère!.. Ensuite, si au lieu de deux rivaux... on était trois? ce serait une espèce de massacre, et notre époque est à la paix générale...

ERNEST.

On pourrait tirer au sort: cela s'est fait! c'est drôle! Un jour le duc de Lauzun...

KERVEN.

Ah! Messieurs, quand ce ne serait que pour vous-mêmes, respectez davantage et votre affection et celle qui en est l'objet... Il faut qu'il en soit de l'amour comme de la gloire: le meilleur moyen de réussir doit être de s'en montrer digne.

ERNEST.

Vous êtes encore bien arriéré, mon pauvre Louis.

HERMANN, tendant la main à Kerven.

Vous êtes toujours un honnête jeune homme, M. Kerven. Eh bien! que votre avis devienne notre loi! Oui, Messieurs, je voulais vous consulter sur la conduite à suivre pour des hommes d'honneur qui se trouvent en rivalité près d'une femme qui ne veut pas s'expliquer franchement, sans doute pour se donner le temps d'apprécier celui avec qui elle passera sa vie... Au lieu de

\* Ernest, Kerven, Hermann.



nous espionner mutuellement, d'user de ruses et de finesesses pour nous tromper, de nous gêner, de nous nuire et de nous irriter... que la lutte soit loyale et franche!.. Aux regrets de ceux qui ne réussissent pas ne se mêlera ainsi nulle colère; et, dans ce noble combat, s'il en est qui perdent quelque chose de leur bonheur, ils ne perdront rien du moins de la délicatesse de leur caractère.

KERVEN.

Approuvé!.. Monsieur le comte de Soisy consent-il aussi?

ERNEST.

D'abord, Louis, vous savez nos conventions : point de cérémonie entre nous! entre jeunes gens on s'appelle par son petit nom. Dites : Ernest, comme je dis : Louis... Puis, en quoi cela peut-il me regarder?

HERMANN.

Il est question de M<sup>me</sup> de Moranville, la gracieuse et élégante veuve que nous courtisons tous les trois.

ERNEST, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! la bonne folie! Moi, votre rival? moi, disputant avec vous le cœur d'une femme qui ne viendrait pas de lui-même, et le premier? Ah! ah! ah!.. ceci est trop fort... Kerven, vous ne me connaissez donc pas? Quelle idée avez-vous de moi? Je ne vous le pardonne pas.

HERMANN, étonné.

Ah!..

KERVEN, embarrassé.

Mais...

ERNEST, allant s'asseoir très dédaigneux.

Allons, allons, Messieurs, arrangez vos affaires comme vous l'entendrez, mais ne me mêlez pas à vos arrangements.

KERVEN.

Tant mieux.

HERMANN, à part. \*

Il est encore plus fat que je ne croyais. (Haut et gaiement.) Et, maintenant, Messieurs, quels que soient les sentimens, avoués ou non, que nous éprouvons tous les trois, (Ernest fait un mouvement.) tous les trois... j'aurai la conscience d'avoir agi comme je le devais!.. Vous êtes prévenus; je ne tromperai personne; je ne cacherai ni mon désir de plaire à M<sup>me</sup> de Moranville, ni mes démarches pour lui prouver ce désir. En ce moment, je vais essayer de la rejoindre au Bois. (Riant.) Et de cette fenêtre vous pourrez me voir escortant sa voiture... mais libre à vous d'en faire autant! Vous êtes de redoutables et honorables rivaux, et je serai plus affligé qu'étonné si vous l'emportez sur moi... Voilà, Messieurs, ce que j'avais à vous dire... Et, à présent, au revoir... j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il va pour sortir.)

KERVEN, le reconduit en disant.

J'apprécie votre franchise et votre loyauté, Monsieur.

(Ils disparaissent tous les deux.)

## SCÈNE VI.

ERNEST, seul; puis, KERVEN.

ERNEST, s'asseyant à droite, avec dédain.

Cet Hermann Desrivères est d'un bourgeois!.. et ce Kerven d'un provincial!.. Quand j'aurai épousé M<sup>me</sup> de Moranville. (Il rit.) Oh! je ne leur fermerai pas ma porte! Je ne craindrai rien de ces deux-là. (Il rit.) Les bons garçons!.. (Il se lève.) Mais je crois qu'il faut que j'épouse! pour mes créanciers!.. La petite femme est riche, eh bien, elle sera comtesse... pour son argent... Ça se fait ainsi! quand un jeune nomme de famille se trouve dans l'embarras, un bon mariage répare tout.

KERVEN, entrant. \*

Quel bonheur que vous ne soyez pas mon rival! je vous craindrais! puis je n'aurais plus d'ami à qui confier ma pensée, car vous êtes mon ami, quoique je vous trouve... parfois...

ERNEST, riant.

Un peu fat!.. n'est-ce pas? mais cela vaut mieux que d'être niais.

KERVEN, souriant.

Comme je l'étais quand vous m'avez connu?.. Ah! vous m'avez, il est vrai, initié à la vie parisienne, à son élégance et à ses plaisirs, et maintenant il n'y a plus d'autre existence possible pour moi! Il faut que le luxe m'entoure, que la femme que j'aime soit brillante et recherchée! J'ai besoin, chaque soir, de plaisirs, de salons dorés, de spectacles, de musique et de joies étourdissantes!

ERNEST.

A la bonne heure... voici l'homme du monde!

KERVEN.

Tout cela s'est identifié pour moi avec M<sup>me</sup> de Moranville : je l'aime avec un amour exalté comme mes rêves de gloire.

ERNEST.

Allons, le poète revient.

KERVEN, riant.

Eh bien! pour rentrer dans le positif de la vie, je suis désolé de ne pouvoir encore vous rendre les cent louis...

ERNEST, ayant l'air de chercher à se souvenir.

Les cent louis?.. Ah! oui! les cent louis que je vous ai prêtés?.. je me souviens!.. Ne parlons pas de cela... entre jeunes gens!.. je vous ai prêté cent louis le mois dernier, vous m'en prêterez deux cents le mois prochain; c'est comme cela que ça se fait...

KERVEN.

Mais...

ERNEST.

Je vous dis que c'est l'usage...

KERVEN, avec un peu d'embarras.

La vie élégante est si chère à Paris que...

ERNEST, avec dédain.

Oh! oh! oh! quels mots! quelles idées! est-ce qu'on parle jamais d'argent, d'économie, de toutes ces ignobles choses? Voyez, moi, je vis comme doit vivre un jeune homme comme il

\* Ernest, Hermann, Kerven.

\* Ernest, Kerven.



faut... et je ne pense pas au reste ! La vie de garçon ! on engage, on dégage ses terres... les vôtres sont en Bretagne ?..

KERVEN, embarrassé.

Je vous l'ai dit, je suis Breton.

ERNEST.

Noble race, pleine d'intelligence, de courage et de loyauté ! Excellent pays... pour les sangliers !.. J'avais par là une façon de vieille tante, la marquise de Plénoë, chez laquelle j'ai chassé bien souvent !

KERVEN.

Parfois, au souvenir de mon pays, de ses sites agrestes, et de ses rochers sauvages, je sens battre mon cœur... Oh ! que c'était poétique et pittoresque... mes montagnes !..

ERNEST, souriant ironiquement.

Puis quelques doux souvenirs sans doute ?.. un premier et naïf amour ?

KERVEN, souriant.

Oh ! qui n'a pas ainsi quelque rêve presque effacé ?

ERNEST.

Qui n'empêche rien.

KERVEN, souriant.

Quatre ans se sont passés depuis ce temps où Loïsa en avait seize ! la sauvage fille de nos montagnes me révéla, sans le savoir, avec ses beaux yeux si vifs et son sourire charmant, l'art d'exprimer en vers ce qu'on a dans le cœur ; mais ces vers, elle ne les eût pas compris ! c'était une vraie fille de la nature !.. elle ne savait rien, pas même lire ! je ne l'ai pas revue, je ne voudrais pas la revoir, Ernest !.. c'est encore un rêve gracieux ! M<sup>me</sup> de Moranville est la réalité ! Son amour se mêle à toutes mes espérances de gloire : la célébrité a tant de prix à ses yeux !

ERNEST.

Mais, de nos jours, la gloire, c'est le scandale, l'exagération, les sentimens violens, grossiers.

KERVEN, vivement lui prenant la main.

Ah ! je le sais !

Air : du Piège.

Jadis on courtisait les grands,

Et c'est le peuple aujourd'hui qu'on encense !

L'homme médiocre en tous temps

Imite et flatte la puissance.

Le vrai talent, d'un plus vaste horizon

S'ouvrant la limite infinie,

N'a pour maître que la raison,

Et pour guide que le génie.

ERNEST.

Il a encore une foule de vieux préjugés.

## SCÈNE VII.

ERNEST, KERVEN, TOM, ayant l'air étonné et contrarié de voir encore quelqu'un : il fait signe à son maître de renvoyer ce monsieur.

ERNEST, riant.

Tenez, Kerven, voilà votre groom qui veut vous parler en cachette de moi.

TOM, bas, à Kerven.

Monsieur...

KERVEN,

Parle haut, je n'ai point de secret.

TOM, un peu moins bas.

Une femme est là.

KERVEN.

Chut ! (Bas, dans un coin.) Une femme ?

TOM.

Qui ne veut entrer que si vous êtes seul.

KERVEN, à part, très joyeux.

Ce mystère ! Je ne connais pas d'autre femme qu'elle... Si c'était elle, revenant du Bois ? (A Tom.) Il faut que je le renvoie.

TOM, montrant l'antichambre.

Mais elle est là... il la rencontrera.

KERVEN, montrant une petite porte.

Le petit escalier, là... (Il va à Alfred, qui s'est promené et a regardé par la fenêtre ouverte sur les Champs-Élysées.) Me pardonnerez-vous ?

ERNEST, riant.

Comment donc !.. entre jeunes gens... on connaît cela... Une autre fois... vous serez chez moi... Il en arrivera autant...

(Il va pour sortir.)

KERVEN.

Pas là... (L'arrêtant et montrant la petite porte.) ici.

ERNEST, riant.

Oh ! sûrement, je la rencontrerais... L'escalier dérobé, n'est-ce pas ? C'est drôle, pourtant !

Quand vous parlez de votre amour passionné pour M<sup>me</sup> de Moranville... mais, nous autres, nous comprenons cela, Dieu merci !

KERVEN, embarrassé.

N'allez pas croire !

ERNEST, riant ironiquement.

Oh ! mon Dieu, non !..

Air du Vendu.

Oui, je prends ce chemin.

Plus d'embarras, de mystère :

Je consens à me taire,

Votre tour viendra demain.

Lorsque le bonheur arrive,

Au vol il faut le saisir ;

J'ouvre la porte, et m'esquive.

Au revoir ! Bien du plaisir !

ENSEMBLE.

ERNEST.

Oui, je prends ce chemin.

Plus d'embarras, de mystère !

Je consens à me taire ;

Votre tour viendra demain.

KERVEN.

Oui, prenez ce chemin.

Pardonnez-moi ce mystère !

Consentez à vous taire ;

Ce sera mon tour demain.

(Kerven lui ouvre la porte et le fait sortir.)

KERVEN, très troublé.

Et si ce n'était pas elle ? et qu'il aille lui don-

\* Kerven, Ernest.

ner des soupçons, à elle, à M<sup>me</sup> de Moranville.  
que j'aime uniquement et pour toujours !

SCÈNE VIII.

KERVEN, LOISA.

(Loisa paraît à la porte et regarde avec attention.  
Elle a un costume de villageoise bretonne, et  
tient un panier et une branche de clématite.)

LOISA, mettant la main sur son cœur.  
Comme il bat !

KERVEN, qui s'est retourné vivement pour aller à  
celle qui entre, s'arrêtant en reculant.

Ah !..

LOISA, retournant sur la porte et déposant son  
panier.

C'est moi !

KERVEN, étonné, et sans bouger.  
Comment ?

LOISA, gaîment, mais comme à elle-même.  
Il n'ose pas approcher non plus.

KERVEN, à lui-même.  
Quelle est cette jeune fille ?

LOISA, avec douleur.  
Ciel ! Loïs ne me reconnaît pas ?

KERVEN, étonné.  
Loïs ! ce nom !..

LOISA, pleurant.  
Il ne se souvient plus de Quimperlé.

KERVEN, étonné.  
Le nom de mon pays !

LOISA, se laissant tomber sur un siège avec l'accent  
d'une vive douleur.

Oh ! pauvre Loisa !

KERVEN, allant à elle et la menant sur le devant.  
Loisa... c'est elle ! non, je n'ai pas oublié !..  
Loisa, revenez à vous, ne vous désolerez pas  
ainsi !.. J'étais si loin de m'attendre à vous voir...  
(Il a de l'embarras.) que... c'est à peine... Je  
doute encore...

LOISA, pleurant.  
Oh ! mon Dieu !

KERVEN, embarrassé.  
Vous êtes si embellie ! (A part.) Ça va la re-  
mettre.

LOISA, avec un mouvement de joie.  
C'est pour cela que vous ne me reconnais-  
siez pas.

KERVEN.  
Sans doute. (A part.) La voilà remise.

LOISA.  
Et maintenant ?

KERVEN.  
Je retrouve tous vos traits, (A part.) Quelle  
toilette !.. Si Ernest avait vu !  
(Il rit.)

LOISA.  
Vous êtes content ? Quel bonheur !

KERVEN.  
Mais comment êtes-vous ici ?

LOISA.

Aix : Sonnois.

Je me suis fait attendre,  
Mais de rester là-bas  
Je n'ai pu me défendre :  
Oh ! ne m'en veuillez pas !  
Vous aviez à votre compagnie  
Dit quelques mots, son seul trésor !..  
Elle vient de Bretagne  
Pour les entendre encor.  
Loïs, Loïs s'en souvient-il encor ?

KERVEN, à part.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient  
guère.

LOISA.

Un jour, le jour où j'eus seize ans, vous m'a-  
vez dit... Loisa, je t'aime ! (Elle se reprend.) Je  
vous aime... et c'est pour toute la vie !.. puis...  
quand vous êtes parti... Ce soir où nous pleu-  
rions avec votre mère... vous m'avez dit : Je  
reviendrai... ou si, moi, je ne pouvais revenir  
ici... toi, qui es orpheline, libre de tes ac-  
tions, viens me trouver, Loisa !.. Moi, je n'a-  
vais rien promis... et cependant... je suis ve-  
nue !

KERVEN, troublé et inquiet.

Ah ! vous venez faire un voyage à Paris ?.. Et  
avec qui ?

LOISA, gaîment.

Non pas faire un voyage... mais rester à Pa-  
ris... et je suis venue seule.

KERVEN.

Seule !

LOISA.

Depuis votre départ, M<sup>me</sup> la marquise de Plé-  
noë m'avait prise au château près d'elle ; et  
comme c'était ma marraine, et qu'elle avait  
veillé sur moi dès mon enfance, je n'ai pas pu  
lui refuser mes soins quand elle était devenue  
infirme et aveugle ; mais... elle n'est plus... et,  
alors, me voici.

KERVEN, avec intérêt.

Pauvre enfant ! seule !

LOISA.

Pas maintenant... mais avec vous, et pour tou-  
jours.

KERVEN.

Comment !

LOISA.

Je ne retournerai plus au pays qu'avec vous...  
je le leur ai dit au moment des adieux... Si vous  
saviez comme ils m'embrassaient !.. comme ils  
me souhaitaient un bon voyage ! comme ils me  
chargeaient de vous embrasser pour eux !

KERVEN, la regardant.

Ah !

LOISA, naïve et embarrassée.

Et je ne vous ai pas encore embrassé pour  
moi.

KERVEN, l'embrassant en riant.  
Voyons donc !

LOISA, gaîment.

Et maintenant, vous me conterez tout ce qui  
vous est arrivé pendant ces quatre ans de sépa-  
ration ! Moi aussi je vous dirai tout... mais un



mot suffira... j'aimais !.. Toutes mes espérances étaient là... et tout mon bonheur est ici.

KERVEN, contrarié, à part.

Elle semble naïve et bonne !

LOISA.

Pent-être aurais-je dû vous prévenir de mon arrivée?... Vous avez un air d'embarras...

KERVEN.

Comment avez-vous fait pour me trouver ?

LOISA, gaiement.

Dès que je fus libre de disposer de moi, ou plutôt de remplir mon devoir... car c'était mon devoir autant que mon bonheur, de venir près de vous, je fustrouver le notaire, qui, je le savais, avait été chargé par vous, après la mort de vos parents, il y a trois ans, de vendre tout ce que vous possédiez dans le canton.

KERVEN, souriant.

Et ce n'était pas grand'chose !

LOISA.

La petite ferme et la maison où votre père tenait son école.

KERVEN, faisant un mouvement d'impatience et de dégoût.

Allons !..

LOISA, allant au panier qu'elle a déposé en entrant.

Ah ! vous vous rappelez bien, Loïs, la clématite qui entourait la porte d'entrée ? elle couvre à présent toute la cabane. La veille de mon départ, j'ai été en cueillant une branche pour vous l'apporter... J'ai pensé que cette fleur de vos jours d'enfant, cette fleur soignée jadis par vos parents qui ne sont plus... vous serait chère et précieuse.

(Kerven est d'abord un peu troublé, mais son attention a été détournée pendant que Loisa parlait. Tom est entré, portant le bouquet commandé. Kerven prend précieusement le bouquet et le met dans un vase qui est sur la table. Loisa a pris et rajusté la clématite ; elle la lui tend sans le regarder ; puis, sentant qu'il ne la prend pas, elle se retourne.)

LOISA, étonnée et chagrine.

Vous ne la prenez pas ?.. Ah !.. (Il ne l'entend pas, occupé à arranger le bouquet. Loisa le voit et dit tristement :) Quelles belles fleurs vous avez là !.. (Elle soupire, regarde la clématite, et dit avec chagrin.) J'avais pris tant de soin pour ne pas la gâter en l'apportant !.. Je l'ai tenue ainsi à la main dans la voiture pendant les quatre-vingts lieues.

KERVEN, sortant de sa distraction.

Qu'y a-t-il ?

LOISA, laissant tomber ses bras avec découragement ; la clématite s'échappe et tombe.

Hélas !

Acte : Fleur des champs.

Fleur des champs, pauvre fleur chérie,  
Autrefois si belle à ses yeux,  
Loin du doux ciel de la patrie,  
Que venais-tu faire en ces lieux ?  
Ces fleurs, qu'embellit la culture,  
Ont un éclat si séduisant !  
Simple fille de la nature,  
Quel espoir te reste à présent ?  
Penche ta tête humiliée,

Pauvre fleur qui vaste flétrir !

Seras-tu la seule oubliée ?

Seras-tu la seule à souffrir ?

KERVEN, la ramassant.

Merci, Loisa, de ce souvenir... Vous disiez ?

LOISA, mélancolique et tendre.

Que je l'ai cueillie pour vous, près du banc de pierre où nous cautions ensemble le soir... où un jour votre bonne mère prit nos mains dans les siennes en disant : Mes enfants !.. (Mouvement de Kerven.) que de fois, depuis votre départ, j'y suis retournée... La veille de sa mort, votre mère, bien faible et bien souffrante, s'y appuyait encore sur moi et me disait : Ma fille, porte mes adieux à Loïs... moi, je vais prier pour lui là-haut... toi, tu l'aimeras toujours ici-bas !

KERVEN, embarrassé.

Ah ! ma mère !

LOISA.

Mais, pardon de vous avoir attristé par ce souvenir... (Elle regarde autour d'elle, et s'efforce de cacher sa tristesse.) Vous êtes heureux, Loïs ? vous vous plaisez à Paris ?

KERVEN, embarrassé.

Oui, mais je n'oublie pas mes anciennes affections... (Il dit cela négligemment, regarde la fleur qu'il tient, et dit :) Je garderai cette clématite.

(Il ne sait qu'en faire ; il la jette avec indifférence sur la cheminée, puis revient regarder le bouquet, et va ensuite à la fenêtre. Loisa suit ses mouvements et essuie une larme.)

KERVEN, à lui-même.

Je n'ai pu voir passer sa voiture... je ne sais si elle est rentrée.

LOISA.

Peut-être avez-vous quelque affaire ?.. Ne vous gênez pas, Loïs, j'attendrai.

(Elle s'assied.)

KERVEN.

Comment ! mais vous ne pouvez pas rester ici.

LOISA.

Où dois-je aller ?

KERVEN.

N'avez-vous pas un logement ? d'où venez-vous en ce moment ?

LOISA, très naïve.

Ne vous l'ai-je pas dit ?.. Je descends de la voiture qui m'amène de Quimperlé... j'avais votre adresse, et je suis venue tout de suite chez vous... pour y rester.

KERVEN, mécontent.

Que dites-vous ?

LOISA.

Pourquoi cette surprise ?.. Ah ! vous pensez que je suis bien fatiguée ?.. Un peu, c'est vrai, parce que je n'ai pas dormi les deux dernières nuits... la joie de vous revoir, le soin de veiller sur cette petite branche... Mais, est-ce que je pensais seulement à la fatigue, au froid ou à la chaleur ?.. Je venais près de vous.

KERVEN.

Ah ! cependant, il faut vous éloigner... aller dans un hôtel.



LOISA.

Comment! vous quitter?

KERVEN.

Sans doute.... Vous pâlissez!.. Mais, qu'avez-vous?

LOISA.

Je vous le dirai... maintenant je ne puis.

KERVEN.

Vous paraissez souffrir!.. la fatigue... Peut-être avez-vous oublié de...

LOISA, faible, mais essayant de se soutenir.

Oublier de dîner? et même de déjeuner, voulez-vous dire?.. C'est vrai... mais ce n'est pas cela qui m'a fait mal.

KERVEN.

Loisa, venez là... dans la salle à manger... pendant que moi j'irai vous chercher un logement.

LOISA, hésitant.

Dans cette maison... la moindre petite chambre... (L'examinant.) pour le peu de jours...

KERVEN, étonné.

Peu de jours?... mais vous disiez...

LOISA, avec embarras.

Oui... je comptais rester à Paris... mais non pas seule... Je croyais y passer tous les instans de ma vie près de celui que je venais chercher.

KERVEN.

Quelle folie!.. Vous ici, chez moi?... chez un jeune homme? une fille de votre âge?... Mais seulement d'y être venue est un tort qu'on pourrait vous reprocher... qui vous nuirait... qui me...

LOISA, étonnée.

Qui vous nuirait aussi?... Vous ne voudriez pas qu'on me vit chez vous?

KERVEN.

C'est tout au plus si une sœur!..

LOISA, vivement.

Une sœur?... Si j'étais votre sœur, je pourrais rester?... et ne vous jamais quitter?... (Dé tournant les yeux.) Est-ce qu'il n'est pas d'autres moyens, d'autres liens?

KERVEN, étonné, effaré, à part.

C'est cela... le mariage!

(Il rit avec moquerie.)

LOISA.

Ah! vous ne répondez pas?

KERVEN, embarrassé.

Qu'avez-vous dit?

LOISA, très naïvement, mais l'examinant.

Je vous demandais... si vous n'auriez pas un moyen... de rester ensemble, de ne jamais nous séparer?

KERVEN, indifférent, et cherchant son chapeau.

Je n'en sais pas.

LOISA, à part, sanglotant avec désespoir.

Ah! tout est perdu!

KERVEN, se retournant, à part.

Quel ennui!.. (Il s'approche, et prend un ton de consolation.) C'est de l'enfantillage... pleurer! Ah! vous sentez bien qu'à présent les choses sont différentes... A Paris, les habitudes, les idées, la position, tout change!..

LOISA, pleurant.

Surtout le cœur!

KERVEN, avec un geste d'ennui.

Ah! croyez que je vous garde de l'intérêt, de l'amitié... mais, pas de larmes!.. c'est... (A part.) c'est insupportable!

LOISA, à elle-même.

Oh! mon Dieu! du courage!

KERVEN, avec un ton amical.

Vous partirez, Loisa... vous quitterez Paris le plus promptement possible... vous retournerez en Bretagne, près de vos parens.

LOISA.

Je n'en ai plus.

KERVEN, impatient et embarrassé.

De vos amis... de ceux qui vous connaissent et qui vous verront revenir avec plaisir... Mais, l'intérêt que je vous porte... me force à vous éloigner... Je vais vous chercher un logis convenable... je vous reverrai... Allons, soyez raisonnable.

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

LOISA, seule.

Il a tout oublié... jusqu'à l'adieu de sa mère, où elle nous embrassait ensemble!.. (Elle pleure.) Quoi! je retournerais au village, seule et désolée!.. quand ils m'attendent avec lui!.. quand ils savent que je suis venue le chercher! qu'ils m'ont vue, pendant quatre années, refuser pour lui!.. Oh! non, non!.. il vaut mieux mourir ici... que de vivre là-bas... où je ne le verrais jamais!..

Ara de Colalto.

Espoir trompeur, rêves, hélas! trop courts, Deviez-vous donc vous envoler si vite? J'allais revoir l'ami de mes beaux jours, Tout mon cœur s'élançait vers les lieux qu'il habite! Je me disais: « Si le bonheur a fui, Dieu me le garde au terme du voyage!.. » Pour le chercher j'ai quitté le village; Je ne veux pas y retourner sans lui!

(Elle est sur le devant; elle cache sa figure dans ses mains.)

## SCÈNE X.

LOISA, ERNEST.

(Il entr'ouvre la porte de l'escalier dérobé.)

ERNEST.

Je n'entends plus rien... conçoit-on Kerven, qui me met sur cet escalier dont la porte en bas est fermée? impossible de sortir!.. Je crains d'être indiscret en rentrant... Mais où est-il, Kerven?

LOISA, qui était restée absorbée se lève vivement.  
Ciel, quelqu'un!

ERNEST.

Quoi! encore là... Quelle est jolie!.. et il vous laisse seule? (Il s'approche d'un air familier.) Ce n'est pas aimable à lui!

LOISA, choquée, reculant.

Monsieur!..

ERNEST.

Ah! ah! notre sévère et sentimental Kerven se permet de pareilles fantaisies?

LOISA.

Ah! que dit-il?

ERNEST.

Et il me met à faire sentinelle sur l'escalier? Il me le paiera... ou plutôt. (Il veut lui prendre la main.) Ma belle enfant, ce sera vous...

LOISA, reculant avec fierté.

Prenez garde, Monsieur!

ERNEST, riant.

J'aime cet air de colombe effarouchée!.. c'est de rigueur avec le costume villageois. (Il la regarde avec insolence.) Je parie que c'est au bal de Sceaux que vous avez fait sa connaissance? ou à la fête de Montmorency?.. Il est capable d'aller dans tous ces endroits-là, lui!.. Au reste, il en ramène de bien jolies conquêtes... mais... je lui en veux!.. des mystères!.. Entre jeunes gens, on se dit tout!.. mais il n'y a que nous pour cela!..

LOISA.

Et vous savez de lui?

ERNEST, riant et s'approchant.

Que je voudrais bien pouvoir lui enlever une de ses conquêtes pour me venger...

LOISA.

Est-ce qu'il vous enlève les vôtres?

ERNEST, riant.

Il fait du moins tout ce qu'il faut pour cela!.. juste dans ce moment-ci...

LOISA, s'approchant.

Comment? que dites-vous?

ERNEST, riant.

Aussi, suis-je en droit de lui rendre la pareille. (Il veut essayer de l'embrasser; elle lui échappe; il s'arrête et la regarde de loin en riant.) Cet effroi de vertu indignée est tout-à-fait drôle!.. et il y aura plaisir à vous apprivoiser, ma belle enfant!.. Vive la beauté qui dit non!.. c'est si rare!..

LOISA, à elle-même, avec effroi et douleur.

A peine arrivée... déjà des paroles cruelles ont brisé mon cœur... et d'autres font rougir mon front!..

ERNEST.

Eh bien!... belle sauvage... vous perdez trop de temps à réfléchir.

LOISA, de même.

Des mécomptes pour l'affection! des outrages pour la faiblesse! voilà ce que je trouve ici! N'y sait-on rien respecter?

ERNEST, qui s'est approché, a entendu la dernière phrase.

Ah! nous voulons du respect? Oh! oh! c'est dommage!.. le lieu et la situation y prêtent si peu! (Il lui prend la main et l'attire à lui.) \*

Ain de Doche.

ERNEST.

Allons, apaisez vous, ma belle,

\* Ernest, Loisa.

Et surtout calmez votre effroi.

LOISA.

Au secours faut-il que j'appelle?

Partez, partez, et laissez-moi!

Oh, laissez-moi! \*

Des outrages, mon Dieu,

M'attendaient en ce lieu,

Quand, pour chercher Loïs,

J'ai quitté mon pays?

ENSEMBLE.

ERNEST.

Vous m'écoutez,

C'est en vain que vous me fuirez!

Belle enfant, vous m'écoutez,

A vos genoux lorsque vous me verrez,

De mon amour vous me remercierez,

Vous me remercerez!

LOISA.

Oh! Monsieur, vous me laisserez,

C'est en vain que vous me suivrez!

De vos efforts je me délivrerai,

Et malgré vous je vous échapperai,

Je vous échapperai!

(Pendant le morceau, en se défendant elle cherche à s'échapper; elle est très effarée. Après avoir guetté le moment, elle s'arrête sur la porte, l'ouvre, sort, la referme vivement, et quand il veut la suivre, on l'entend tourner la clé dans la serrure.)

## SCÈNE XI.

ERNEST, seul, criant et essayant d'ouvrir.

Ah ça! mais c'est trop fort aussi!.. Écoutez donc!.. ouvrez donc! (Il écoute.) Elle s'enfuit? Maudite fille! enfermé d'un côté et de l'autre!.. Ah! la fenêtre... appelons! je n'ai pas envie de rester ici. (Il regarde à la fenêtre.) Ah! la voilà qui sort de la maison! Écoutez-moi, ma belle enfant... Elle court comme une folle.. à travers la foule, au milieu des voitures... sous les pieds des chevaux... (Un cri.) Ah! elle est tombée!.. Ciel!

(La porte s'ouvre, Kerven paraît.)

## SCÈNE XII.

KERVEN, ERNEST.

ERNEST, vivement.

Kerven!

KERVEN, étonné et contrarié.

Vous ici!

ERNEST, veut sortir.

Elle est sous les pieds des chevaux, écrasée!..

KERVEN.

Qui? mais parlez donc!

ERNEST.

Cette jeune fille...

KERVEN.

Oh! Dieu!

\* Loisa, Ernest.



SCENE XII.

ERNEST, KERVEN, AGLAË, HERMANN, UN DOMESTIQUE portant Loïsa évanouie et la déposant sur unsiège à droite du public, sur le devant.

HERMANN.

M. de Kerven ! un asile pour une jeune fille blessée... j'ai reconnu votre maison, et j'ai pensé à l'y amener.

KERVEN, très effaré en voyant tant de monde.  
Ciel !

AGLAË, regardant.

Ah ! c'est ici votre demeure... Pardon pour notre arrivée... c'est un envahissement... mais des secours nécessaires...

(Hermann s'empresse vers Loïsa.)

HERMANN.

Je crois qu'elle n'a eu que de la frayeur...

AGLAË.

Quel bonheur !.. point blessée !.. Quelle peur j'ai eue... Je la voyais courir pour traverser les Champs-Élysées, et arriver sous les pieds des chevaux... tomber... elle devait se tuer...

LOISA.

Ah !

AGLAË.

Ah ! je crois qu'elle reprend connaissance.

KERVEN, à Ernest pendant qu'Hermann et Aglaë s'occupent de Loïsa.

Comment étiez-vous ici ?

ERNEST, embarrassé.

Enfermé là... ne pouvant sortir, je suis rentré.

KERVEN, effrayé.

Et elle ?

ERNEST.

Effrayée de quelques plaisanteries, elle s'est échappée en courant.

KERVEN, avec colère.

Ah ! c'est vous...

AGLAË, se rapprochant de Kerven.

Elle se ranime... voyez...

LOISA, qui ne voit pas encore où elle est, se soulève et répond à Hermann, qui a l'air de lui parler.

Je... ne souffre pas... je ne suis pas blessée !.. merci !

AGLAË, désignant Hermann.

C'est à lui que vous devez la vie ! A cheval, près de ma voiture, il a vu le danger et il a arrêté les chevaux !.. Ainsi vous n'avez aucun mal ?

LOISA, souriant.

Aucun ! Je ne sens que ma reconnaissance pour vos soins... (Elle regarde autour d'elle, reconnaît le logement de Kerven et fait un mouvement.) Ah !

AGLAË, regardant autour d'elle.

Qu'y a-t-il ? Ah ! M. de Soisy !.. Mais je me trouve au milieu de mes amis !.. tant mieux... Cela me remettra d'une émotion si pénible... (Elle regarde Loïsa qui est très émue.) Qu'avez-vous donc ?

LOISA, regardant autour d'elle et surtout Kerven.  
C'est bien ici ! c'est bien lui ! c'est le ciel qui le veut ! qui me fait revenir près de lui !..

(Mouvement de tous.)

KERVEN.

Dieu !

HERMANN.

Que dit-elle ?

ERNEST, à part.

L'explication...

AGLAË.

Vous connaissez donc M. de Kerven ?

LOISA.

Si je le connais ?

ERNEST, riant, à part.

Aïe ! aïe !

KERVEN, très effaré.

O Dieu ! si vous saviez !

LOISA, elle le regarde, fait un geste pour l'empêcher de parler.

Si je le connais !.. mon frère !

(Mouvement de tous.)

AGLAË.

Votre frère ?

LOISA, prenant peu à peu de la fermeté et passant entre Aglaë et Kerven.

Oui, Madame, mon frère... dont je suis séparée depuis quatre ans... Orphelins tous les deux, et libres de nos actions, nous nous étions promis jadis... de passer notre vie ensemble... Une amie eut besoin de mes soins... je ne l'ai pas quittée ; c'était un devoir... Elle n'est plus, et je suis venue... mais j'ai eu tort !.. Dans mon empressement je n'ai pas prévenu... mon frère, je suis arrivée chez lui, ce matin, ce qu'il a blâmé... Moi, je ne suis qu'une simple fille de la campagne... j'ignore les usages et les habitudes des villes, et je ne savais pas qu'il y eût quelque chose à craindre... Ah ! dans tout le canton de Quimperlé je courais seule sans peur et sans danger... je ne trouvais partout que du respect et de l'amitié.

AGLAË, à Kerven.

Votre sœur est charmante, Monsieur Kerven ! gracieuse, naïve, et s'exprimant à ravir.

KERVEN, à part, étonné.

C'est singulier, en effet.

ERNEST, à part.

Et moi qui tout à l'heure... Ah ! je lui ferai mes excuses !

AGLAË.

Mais votre frère a raison, Mademoiselle... Il est peu prudent à une aussi jolie personne d'être sans appui dans une ville où elle est inconnue : il vous faut une protection... une amie ; je veux dire... Permettez-vous que je sois cette amie ?

LOISA.

Que vous êtes bonne !

KERVEN, troublé.

Comment !

HERMANN, à part.

Cette promptie amitié pour la sœur...

AGLAË.

Et puisqu'il n'est pas convenable que vous restiez ici... veuillez bien venir chez moi !..



KERVEN, avec un mouvement d'effroi.  
Oh !

LOISA.

Chez vous, Madame ?

AGLAË.

Vous y verrez chaque jour votre frère ; et placée honorablement dans le monde, je puis..

KERVEN, balbutiant.

Certes... elle ne pourrait être mieux ; mais je ne souffrirai pas...

AGLAË.

Pourquoi donc ? rien de plus naturel ! Votre sœur est charmante... vous êtes mon ami.. elle sera... mon amie... Je vous saurais mauvais gré d'un refus.

LOISA, allant près d'elle.

Et il ne refusera pas !... il me laissera profiter d'une bonté qui me donnera l'occasion de le voir sans aucun des inconvénients qu'il redoute...

( Elle a dit cela avec un regard qui le surprend et l'intimide. )

AGLAË.

C'est convenu ! je l'emmène avec vous, chez moi, et tout de suite... ces Messieurs nous suivront à cheval.

( Après avoir parlé, elle s'est mise à regarder avec intérêt autour de la chambre ; elle s'est approchée de la table et touche des papiers. )

ERNEST, riant.

Charmant !.. tout le monde dira : Quelle est cette nouvelle beauté qui connaît ce... mauvais sujet d'Ernest ?..

KERVEN, bas, à Loïsa.

Et vous iriez ?

LOISA, bas, souriant.

Si vous l'empêchez, je dis tout...

AGLAË, à Kerven.

C'est là que vous travaillez ?

KERVEN, s'approchant.

Et que je pense à vous.

HERMANN, s'approchant.

Madame prend un grand intérêt, il me semble...

AGLAË, sans l'écouter, regardant le bouquet.

Quelles jolies fleurs !

ERNEST, prend vivement le bouquet devant Kerven qui a fait le même mouvement, l'offre à Aglaë.

Permettez que j'aie l'honneur de vous l'offrir.. Moi, je suis connu pour mes bouquets !... charmans, délicieux !.. c'est un de mes mérites.

AGLAË, \* riant prend le bouquet en regardant Kerven.

En mémoire de ce jour, de cette visite... je le garderai.

LOISA, est restée seule auprès de la cheminée ; elle regarde tout, puis elle prend la petite branche de clématite.

A moi ce souvenir du passé !

AGLAË.

Il est temps de partir.

( Tom est entré ; tous vont sortir. )

\* Ernest, Aglaë, Hermann, Kerven, Loïsa.

KERVEN, appelant. \*

Tom... la voiture de Madame est-elle là ?

TOM.

Oui, Monsieur... on la fait approcher.

AGLAË.

Partons !

TOM, à part.

Ah ! la petite Bretonne en est !

KERVEN, à Tom.

Vous êtes libre pour la soirée, Tom.

Ain de Doche.

ERNEST, AGLAË, HERMANN.

Le jour baisse, il est tard,

Partons sans retard !

Notre zèle aujourd'hui

Vous offre un appui ;

Venez donc avec nous :

Et rassurez-vous :

L'amitié,

L'amitié

Veillera sur vous.

## SCÈNE XIV.

TOM, seul.

Je suis libre !.. bravo !.. j'ai un bal superbe ce soir ; la plus belle société !.. tous maîtres d'hôtel et valets de chambre, la livrée n'est pas reçue !.. ( Il ouvre un armoire. ) Ma foi ! un habit de mon maître, voilà le dernier qu'il a fait faire.. Il ne l'a encore mis qu'une fois... ( Il passe l'habit. ) il me va bien !.. ( Il prend un chapeau dans l'armoire. ) Bon, c'est le chapeau neuf !.. ( Il prend une canne dans un coin. ) A présent, la petite canne... ( Il se pavane. ) Pas mal. Maintenant pour qui passerais-je ? Ah ! je suis le valet de chambre d'un prince brésilien !..

## SCÈNE XV.

TOM, CHRISTOPHE.

( Un paysan breton a paru vers la porte un peu avant la fin ; quand Tom va pour sortir, ils se heurtent et Tom revient en scène, l'autre avance. )

CHRISTOPHE.

Oh !

TOM.

Ouf !.. Qu'est-ce que c'est que ça ?

CHRISTOPHE.

Pardon, excuse ! je ne vous voyais pas.. il fait si sombre !.. C'est ici que demeure M. Kerven ?

TOM.

Sans doute... Mais qui êtes vous ?

CHRISTOPHE.

Je suis Christophe, j'arrive de Bretagne.

TOM, à part.

Ah ! ça, il y a donc aujourd'hui une invasion de Bretons dans cette maison-ci !

\* Ernet, Hermann, Kerven, Aglaë, Loïsa.

CHRISTOPHE.

Et n'êtes-vous pas Kerven, vous, celui que je cherche ?

TOM, à part.

Tiens ! il me prend pour mon maître.

CHRISTOPHE.

Quel bonheur que je vous aie trouvé tout de suite ! Vous ne me reconnaissez pas ? C'est tout simple ! d'abord, on ne peut pas distinguer les traits, puis il y a si long-temps que nous ne nous sommes vus ! mais vous ne pouvez pas avoir oublié mon nom ! Donnez-moi donc la main, et répondez-moi ! Elle est arrivée, pas vrai ? vous l'avez vue ?

TOM.

Qui cela ?

CHRISTOPHE.

Elle ! Loïsa ! M<sup>lle</sup> Loïsa ! elle est venue ici, n'est-ce pas ?

TOM.

Oui, mais pardonnez-moi... il faut...

CHRISTOPHE, l'arrêtant.

Oh ! je ne vous retiendrai pas !... Un seul mot ! Je repars demain au point du jour !

TOM, à part.

h ! il repart demain ! (Haut.) Eh bien ! que Avoulez-vous ? qui vous amène ?

CHRISTOPHE.

Elle ! son sort ! son avenir !

TOM, à part.

C'est quelque amoureux de la petite.

CHRISTOPHE.

Son mariage avec vous.

TOM.

Avec moi ? (A part.) Tiens ! est-ce que mon maître?... excellente occasion pour tout apprendre.

CHRISTOPHE.

Ah ! ça, Kerven, qu'est-ce que vous avez donc à ne pas me répondre ? à marmotter tout bas ? Est-ce que j'aurais égratigné votre fierté par hasard ?

( Il indique ses habits. )

TOM.

Non ! une préoccupation... des affaire !

CHRISTOPHE.

Ah ! soyez tranquille, je ne veux pas vous déranger... Mais tenez, moi je suis un franc Breton et je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas la vérité. Parce que vous êtes devenu un beau monsieur... vous croyez peut-être... mais nous n'en sommes pas moins égaux, voyez-vous !

TOM.

Ah ! ah !

CHRISTOPHE.

Ain : Connaissez mieux le grand Eugène.

Jadis, au lieu qui tous deux nous vit naître,

N'avons-nous pas joué, pauvres enfans ?

Et, maintenant, Kervent daigne peut-être

Se souvenir que nous étions parens ?

Souvenez-vous que nous étions parens.

Si mon habit vous offusque, et vous blesse,

Mes sentimens sont tous dignes de vous :

Les beaux habits ne font pas la noblesse,

Il faut songer au cœur qui bat dessous !

N'oublions pas le cœur qui bat dessous.

Touchez donc là, cousin !

TOM, à part.

Cousin ! Mon maître serait flatté !. Débarrassons-le de ce malencontreux parent !

CHRISTOPHE, à part.

Il recule ! (Haut.) Ah ! pauvre Loïsa !

TOM, se rapprochant.

Que dites-vous de cette jolie fille ?

CHRISTOPHE.

Je dis qu'elle est encore meilleure qu'elle n'est jolie.. Tous pleuraient au village quand elle est partie !

TOM.

Vraiment !

CHRISTOPHE.

Et je veux leur porter de ses nouvelles, voilà tout !

TOM.

Elle se porte à ravir.

CHRISTOPHE.

Mais où est-elle donc ?

TOM.

Une dame a emmené chez elle la jeune Bretonne, et je vais si, vous le permettez..

CHRISTOPHE.

La retrouver avec moi, je veux bien !

TOM.

Cela ne se peut pas !

CHRISTOPHE.

Oh ! je vous en supplie, laissez-moi vous suivre, Kerven !.. Je vous quitterai dès que j'aurai pu lui dire un dernier adieu.. Tenez, si mes habits et mes manières vous choquent... je ne dirai pas que nous sommes parens... je ne parlerai pas de not' pays puisque vous semblez l'avoir oublié.. Voyez, je ne me plains pas de vous, et pourtant au village, si vous étiez venu dans ma pauvre cabane, ce n'est pas ainsi que je vous aurais reçu...

TOM.

Mais...

CHRISTOPHE.

Pas de mais ! venez !.. Je vous apprendrai combien elle mérite d'être heureuse... combien vous êtes heureux d'en être aimé !..

TOM.

Eh bien ! venez donc ! Je le perdrai en route.

ENSEMBLE.

Ain de l'Extase.

CHRISTOPHE.

Venez donc ! venez donc !

Rendez-moi sa présence :

Ce retard est trop long

Pour mon impatience :

Je vais r'partir demain,

V'nez, montrez-moi l'chemin.

TOM.

Allons donc, allons donc !

Cédons à son instance,

Ce retard est trop long

Pour son impatience :

Il va partir demain,

Moi, j'vais le perdre en ch'min.

FIN DU PREMIER ACTE.



## ACTE II.

Un salon élégant chez M<sup>me</sup> de Moranville. Au fond, une cheminée ; d'un côté de la cheminée, un piano ; de l'autre, une console garnie de fleurs. A gauche du public, deux portes ; à droite, une porte. Sur le devant, à droite du public, un canapé ; près du canapé, un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire.

### SCÈNE I.

M<sup>me</sup> DE MORANVILLE, étendue sur un canapé ;  
LOÏSA, entrant par la porte à gauche du public ;  
elle a une robe blanche très élégante.

AGLAE.

Ah ! c'est vous, Mademoiselle.

LOÏSA.

Qui attendais impatiemment l'heure où il me serait permis de venir vous remercier.

AGLAE, souriant.

Et je me suis levée plus tard pour la fatigue d'un bal, que vous pour celle d'un long voyage !.

LOÏSA.

Mais moi... je m'étais trouvée si souffrante hier, qu'en entrant ici chez vous je vous avais quittée tout de suite pour me retirer dans l'appartement que votre bonté m'avait offert : mon trouble, ma fatigue, et je ne sais quel malaise m'avaient ôté jusqu'au pouvoir d'exprimer ma reconnaissance !.. Le repos et la solitude m'ont redonné des forces, et ma première pensée est pour vous !.. Je viens, confiante, chercher celle qui, même avant de me connaître, ma reçue... comme on reçoit une amie.

AGLAE.

Une amie... oui, c'est cela... plus de cérémonie entre nous ! Loïsa, mettez-vous ici, (Elle la fait asseoir près d'elle sur le canapé.) et causons.

LOÏSA.

Je veux vous confier tout ce qui me regarde.

AGLAE.

Et moi aussi !.. une amie !.. mais c'est ce qui me manquait, j'en suis sûre ; car j'ai d'ailleurs tout ce qu'on peut désirer, et pourtant... je m'ennuie parfois... Et vous ?

LOÏSA.

Jamais.

AGLAE.

Cependant vous habitez la campagne ; un pays presque désert, où je parie qu'il n'y avait ni bal, ni spectacle ?

LOÏSA, souriant.

On n'y sait pas même ce que c'est.

AGLAE.

Et l'on n'y meurt pas d'ennui ? et vous y avez vécu ?.. sans aucun plaisir ?.. seule ?

LOÏSA.

Seule ! non pas... j'avais une espérance ! elle ne me quittait jamais... me tenait compagnie... et c'est elle sûrement qui empêchait l'ennui d'approcher. (A part.) Je dois tout lui dire.

AGLAE, souriant.

Je devine... une espérance d'amour !

LOÏSA, vivement.

Oui.

AGLAE.

Un jeune homme que vous aimiez ?

LOÏSA.

Oui.

AGLAE.

Qui désirait vous épouser ?

LOÏSA.

Oui.

AGLAE.

Et bien moi... j'en ai trois ! et, à eux trois ils, ne sont pas toujours de force à repousser l'ennui !

LOÏSA.

Trois, c'est trop.

AGLAE, riant.

Oui, trois ! le comte de Soisy, qui n'est plus bien jeune, mais à la mode dans le beau monde... M. Hermann Desrivères, jeune homme ayant de la raison... pour deux, et de l'amour comme quatre !.. puis, un poète, un écrivain de talent qui peut rendre mon nom célèbre, M. Louis de Kerven... votre frère.

LOÏSA, se levant vivement, étonnée et chagrine.

Ah !..

AGLAE, riant.

Cela vous étonne ? Quel enfantillage ?.. oui... votre frère... qui a fait pour moi des vers charmans.

LOÏSA.

Et il vous aime ?.. il vous... le dit ?..

AGLAE.

Tous les jours.

LOÏSA, à part, avec douleur.

Ah ! je lui dois tout cacher !

AGLAE.

Oh ! les deux autres aussi !.. je n'entends que cela !.. Si c'était toute autre chose qu'on répétait ainsi, j'en serais excédée ; mais s'entendre dire qu'on est jolie, qu'on vous aime... c'est toujours amusant.

LOÏSA, étonnée, se rapprochant.

C'est pour vous un amusement ?

AGLAE.

Excepté les jours de pluie.

LOÏSA, très étonnée.

Comment ?

AGLAE, gailment.

Ainsi, avant-hier, vers quatre heures, un orage affreux... la promenade est impossible, et me voilà ici seule avec ces trois Messieurs ! Chacun, contrarié de la présence des deux autres, montrait une impatience assez amusante d'abord... mais celas'est trop prolongé... car, pour ne pas me laisser seule avec un rival, aucun n'osait sortir... nous avons bien tous les quatre essayé d'être aimables : mais de l'esprit trois heures de suite... un jour de pluie... et quand on est de mauvaise humeur... c'est difficile. Oh ! il y a bien quelques inconvénients à être adorée ! pourtant on nes'en lasse pas.



LOISA, la regardant et souriant.

C'est de la coquetterie... même au village on connaît cela !

AGLAË, riant.

Oui... l'envie de régner, de faire des conquêtes, c'est ce qui produit les héros !

LOISA, moqueuse, riant.

Et les coquettes!... mais les conquêtes sont plus faciles à faire qu'à garder.

AGLAË, riant.

A' qui le dites-vous!.. il faut tant d'adresse et de sacrifices ! Imaginez ce qui m'est arrivé ces jours derniers. (Elle se lève.) On donnait au Théâtre-Français une première représentation, j'avais une loge, M. le comte de Soisy veut m'accompagner, j'y consens, deux autres femmes compétaient sur lui.

LOISA, moqueuse.

Je comprends !

AGLAË.

Le surlendemain, votre frère qui est l'ami de l'auteur, se réjouissait tant de voir la pièce nouvelle avec moi, que je n'osai pas lui avouer que j'y avais été avec un autre ; et, deux jours après, M. Hermann, arrivant de province, veut aussi voir avec moi la nouveauté. Il était déjà assez mécontent de se trouver deux rivaux de plus...

LOISA, riant.

Il y a toujours des mécontents qui veulent arrêter les conquérans.

AGLAË.

Et je vais ainsi trois fois de suite au Théâtre-Français... Oh ! la coquetterie est comme toute royauté, elle a de terribles charges, à côté de ses douceurs, et tout n'est pas plaisir dans la puissance ! aussi cela m'a décidée à renoncer à la mienne. Aux grands maux les grands remèdes... je me marie.

LOISA.

Et vous allez... épouser?..

AGLAË.

J'hésite encore... il y a tant à dire....

LOISA.

Mais vous avez déjà été mariée ?

AGLAË.

Six mois...

LOISA.

Et votre premier mari ?

AGLAË.

Je l'aimais uniquement... et il me trompait!..

LOISA.

Est-ce que vous voulez que ce soit le contraire avec le second?..

AGLAË, riant.

Ah ! ah ! des malices!.. Parlons donc de vous? de celui qui vous aime...

LOISA, soupirant.

Il fut inconstant...

AGLAË.

Et vous n'aimez que lui?.. c'est bien cela!..

LOISA.

Mais je veux l'oublier... si c'est possible.

AGLAË, riant.

Oh ! c'est très possible ! (On entend du bruit.) Demandez plutôt à ces Messieurs, que j'entends,

Ara : Elle est folle.

AGLAË, LOISA.

Ah ! faisons silence,  
Plus de confiance ;  
L'ennemi s'avance,  
Gardons nos secrets !

AGLAË.

Chut ! car les voici !  
Ils viennent ici ;  
Contre eux formons alliance.

LOISA.

Oui, contrainçons-nous,  
Il faut que chez vous  
Le cœur ne dise rien.

AGLAË.

Bien !

ENSEMBLE.

Ah ! faisons silence,  
Plus de confiance !  
L'ennemi s'avance,  
Cachons nos secrets !

## SCÈNE II.

LOISA, KERVEN, ERNEST, AGLAË, HERMANN.

(Ils veulent faire entrer le comte le premier.)

ERNEST.

Allons donc, entre jeunes gens!..

AGLAË, allant au devant d'eux.

Venez, Messieurs, quoique votre présence interrompe des confidences.

(Elle va au-devant d'eux un peu seulement ; ils la saluent ; puis se tournent vers Loisa et l'entourent avec surprise.)

KERVEN, inquiet, la regardant.

Ah!..

ERNEST, l'examinant avec affectation.

Mademoiselle...

HERMANN, l'admirant.

Ravissante ...

AGLAË, à part, mécontente, allant s'asseoir sur le canapé.

En effet!.. quelle toilette!.. je ne l'avais pas remarquée. (Haut.) Eh bien ! M. Hermann, comment avez-vous trouvé la promenade d'hier ?

HERMANN, s'approchant.

Charmante, puisque j'y étais près de vous.

AGLAË, très coquette.

La solitude la rendait délicieuse... n'est-ce pas?

HERMANN.

J'aime à vous l'entendre dire.

AGLAË.

C'est dommage que M. le comte de Soisy n'ait pas pu me donner son goût sur une voiture nouvelle.

ERNEST, allant à elle et s'appuyant sur le dossier du canapé.

A vos ordres... quand vous le voudrez...

AGLAË, lui tendant son bras.

Votre avis sur ce bracelet. (Il prend la main et regarde le bracelet pendant que M<sup>me</sup> de Moranville examine Kerven qui est près de Loisa.) M. Kerven,

les derniers vers que vous m'avez adressés seront dimanche dans la Revue de Paris.

KERVEN, s'approchant.

Ah !.. je n'osais...

ERNEST, baise la main de M<sup>me</sup> de Moranville qui la retire.

La main m'a empêché de voir autre chose...

(En ce moment les trois hommes sont tous groupés autour de M<sup>me</sup> de Moranville et Loïsa est toute seule.)

AGLAË, très coquette, à Ernest.

Votre bon goût est si distingué, Monsieur le comte !... (A Kerven.) Votre talent si élevé, M. Kerven. (A Hermann.) Et vous êtes un ami, si dévoué M. Hermann, que je ne puis me passer de vous voir chaque jour.

ERNEST, de sa place.

Mais quelles confidences avons-nous interrompues ?

AGLAË, un peu dédaigneuse.

J'essayais de faire comprendre à cette jeune personne.. quelques-unes des idées, d'une Parisienne.

ERNEST.

Et il serait drôle d'apprendre d'elle quelques-unes des idées d'une...

LOISA, souriant.

D'une sauvage Bretonne, n'est-ce pas ?

KERVEN, inquiet.

Il faut craindre...

LOISA, souriant.

D'entendre... ce qu'on ne doit pas dire ?

ERNEST.

Avec d'aussi beaux yeux, tout ce qu'on dit est bien !.. Contez-nous... tout ce que vous faisiez dans votre Bretagne ! parlez... je vous regarde...

LOISA, souriant.

Ah ! c'est bien simple ! élevée dans la liberté et l'ignorance des champs jusqu'à ma quinzième année, le ciel, lamer, nos rochers, nos montagnes, puis les fleurs qui naissaient d'elles-mêmes sur le sol, et les idées qui s'éveillaient d'elles-mêmes dans mon âme, voilà tout ce que je savais de la vie... les œuvres de Dieu !

KERVEN, qui d'abord était penché près de M<sup>me</sup> de Moranville s'est retourné et paraît étonné.

Ah !

ERNEST, se dirige vers la droite de Loïsa.

Ce naïf langage est plein de charme ; il n'y a que nous pour former cela... c'est l'innocence même...

AGLAË, moqueuse.

Il croit cela... mais il y a des passions de village... n'est-ce pas, Mademoiselle ?..

LOISA.

Oui !.. Un jour... à ma seizième année... un jeune homme... (Mouvement de Kerven, qui est très attentif.) me promit sa foi... je me crus aimée !.. je dus le croire !.. car c'était dans les bras de sa mère... que je reçus ses sermens ; et mon cœur fut à lui pour jamais... voilà tout ce que je sais des passions... un innocent et malheureux amour. .

(Kerven, moitié crainte moitié émotion, s'est levé et est elle est près d'elle.)

KERVEN, à mi-voix,

Ah ! Loïsa !

AGLAË, très dédaigneuse, à Hermann.

Cette naïveté semble piquante ici, entre nous, mais dans le monde...

LOISA, plus finement et souriant.

Plus tard, une noble châtelaine, qui vivait retirée dans son château, après avoir habité des palais, m'apprit à exprimer ce que je sentais, ce que je pensais ; elle me fit connaître aussi les événements passés, les hommes illustres, et les grands écrivains. Puis elle me dit : A Paris... dans la bonne compagnie, pour être aimable et honorée, il faut dire naturellement des choses très-spirituelles... et faire simplement de très nobles actions !.. Voilà tout ce que je connais du monde... L'esprit et la bonté.

KERVEN, étonné et charmé.

Est-ce possible ?

HERMANN, allant entre Loïsa et Ernest.

Ah ! l'on ne vous apprendra jamais rien qui vaille mieux que cela.

AGLAË, qui est restée seule, se lève avec humeur.

Faisons donc un peu de musique pour passer le temps, Messieurs.

(Elle va au piano.)

ERNEST.

Oui... oui... Mademoiselle doit savoir des airs bretons... ils sont charmans... Un air sauvage, je vous en prie...

LES TROIS HOMMES.

Oui... oui...

LOISA, regardant Kerven.

Volontiers... ils rappellent la patrie... à ceux qui l'ont oubliée.

Air : combien j'ai douce souvenance.

Qu'il est doux l'air de ces campagnes

Où j'érais avec mes compagnes !

Frais vallons, fleuve aux longs détours,

Montagnes,

Beau pays, soyez mes amours

Toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

Comment se peut-il qu'on oublie

Les champs et la verte prairie,

Où le ciel sema de beaux jours

La vie ?

O mon pays, sois mes amours

Toujours !

AGLAË.\*

Assez ! le bruit me fatigue... j'ai besoin de prendre l'air... Venez, Messieurs, passons au jardin... Je ne vous propose pas d'y venir avec nous, Loïsa... quand on arrive à Paris... il y a mille affaires... de toilette, d'arrangemens... Je vous retrouverai bientôt...

ENSEMBLE.

Air : Mais n'est-ce pas la ritournelle,

Vite au jardin il faut nous rendre.

\*Kerven, Loïsa, Hermann, M<sup>me</sup> Moranville, Kerven,



Le soleil vient nous avertir  
Qu'on ne doit pas le faire attendre.  
Car il est comme le plaisir,  
Au passage il faut le saisir.

AGLAÉ.

M. Kerven, mon ombrelle ?

(Elle prend le bras d'Hermann et dit à Ernest de les suivre.)

### SCÈNE III.

LOISA, seule, réfléchissant.

Ah ! je n'ai point menti... il n'est plus que mon frère... il ne peut plus être que cela... tout est fini !.. le désir de ne pas m'en séparer tout de suite, et une curiosité excusable... m'ont inspiré cette ruse... Maintenant, je dois m'éloigner ; profitons de la solitude où me laisse M<sup>me</sup> de Moranville, et retirons-nous. (Elle va pour sortir Hermann paraît.) Quelqu'un.

(Elle revient sur le devant.)

### SCÈNE IV.

HERMANN, LOISA.

HERMANN, à part.

Je me suis échappé pour éclaircir un soupçon...

LOISA.

Vous avez quitté M<sup>me</sup> de Moranville ?

HERMANN, l'examinant.

Elle ne s'en apercevra pas ; elle est tellement occupée de M. Kerven...

LOISA.

Ah !..

HERMANN, l'examinant, à part.

Du trouble ! (Haut.) Il l'aime tant !..

LOISA, troublée.

En êtes-vous bien sûr ?

HERMANN, de même.

Un frère... fait ordinairement ses confidences à sa sœur, et vous devez savoir...

LOISA, vivement.

Quoi donc ? qu'est-ce que je dois savoir ?..

HERMANN, à part.

De l'émotion... (Haut.) Eh bien ! son mariage.

LOISA.

Son mariage !

HERMANN, l'observant.

Vous venez sûrement pour y assister... pour être témoin de leur bonheur ?..

LOISA, vivement.

Moi ?

HERMANN, à part, avec joie.

De l'effroi ! (Haut.) Peut-être pour vivre près d'eux ?

LOISA, vivement.

Jamais !

HERMANN, à part.

De la colère ! (Enchanté.) Je suis sûr de mon fait, elle n'est pas sa sœur.

### SCÈNE V.

HERMANN, ERNEST, LOISA.

ERNEST, de la porte, à haute voix.

Oh ! oh ! oh ! Ceci n'est pas de bon jeu ! Je suis volé... volé comme dans un bois. Ah ! M. Hermann, allez aux élections... faites des brochures politiques, visez à la députation... c'est juste... c'est votre affaire !.. mais la beauté à courtiser, mais les leçons à donner à la naïveté ingénue, ça ne vous regarde pas... il n'y a que nous pour ces choses-là... Allons donc.

HERMANN, souriant.

Volontiers !.. A tout seigneur, tout honneur.

ERNEST.

Puisque c'est moi qui ai formé le frère.

HERMANN, souriant.

Vous lui avez rendu de grands services, vraiment ! vous l'avez empêché de travailler, vous lui avez fait connaître M<sup>me</sup> de Moranville... vous l'avez habitué à une vie dissipée...

ERNEST.

Elégante, aimable et joyeuse ! au lieu d'une vie de pédant.

HERMANN.

Ah ! il n'y en a déjà que trop, parmi les artistes et les écrivains de nos jours, qui négligent une gloire véritable pour de misérables vanités, mettant je ne sais quel sot orgueil à un luxe mesquin qui excite l'envie des pauvres, et fait rire de pitié les riches.

ERNEST, devant lui, les bras croisés.

En vérité, M. Hermann, vous auriez dû vous mettre dans l'instruction publique !..

HERMANN.

En vérité, M. le comte... vous me fâcheriez si... vous ne m'amusiez pas...

ERNEST, riant.

Et s'amuser est tout !.. Parbleu, si vous croyez que j'approuve le luxe mesquin de Kerven ou de qui que ce soit... vous avez tort !.. le mal est là... la parcimonie... et la raison tuent tout !.. les plus grands seigneurs ont de l'ordre à présent ; ils entendent les affaires ; ils sont capables d'administrer les leurs et celles du pays : dans toute la haute noblesse il n'y en a peut-être pas dix qui se ruinent et fassent des folies !.. c'est affreux !.. et s'il n'en restait pas quelques-uns comme moi pour garder les bonnes traditions, tout serait perdu !.. Mais heureusement nous sommes là... ma belle enfant...

(Il fait passer Loisa au milieu.)

Am de l'Ambassadeur.

LOISA, seule.

Dans l'art de séduire  
Vous voulez m'instruire,  
Et vous m'allez dire  
Quel est le secret :



Je prête l'oreille  
 Quand on me conseille,  
 Je crois qu'à merveille  
 Monsieur s'y connaît.  
 Dites-moi bien  
 Quand on veut plaire.  
 Ce qu'il faut faire !  
 Je ne perds rien !

ENSEMBLE.

LOISA.

Dans l'art de séduire, etc.

HERMANN.

Dans l'art de séduire,  
 Vous voulez l'instruire,  
 Qu'allez-vous lui dire ?  
 Quels sont vos secrets ?  
 Moi je lui conseille  
 De fermer l'oreille;  
 Pour faire merveille,  
 Elle a ses astraits.

ERNEST.

Dans l'art de séduire  
 Il faut vous instruire,  
 Et je veux vous dire  
 Quels sont nos secrets !  
 Prêtez bien l'oreille;  
 Vous ferez merveille  
 Si je vous conselle,  
 Car je m'y connais.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, AGLAË \* en colère amène KERVEN.

(Elle voit le comte et Hermann près de Loïsa.)

AGLAË, ironiquement.

Ah ! voyez donc, M. de Kerven, cette sœur trop simple et trop sauvage, disiez-vous... mais elle me semble fort apprivoisée ! M. Hermann me paraît bien prompt à chercher à s'en assurer, et M. Ernest bien disposé à en profiter ! (Mouvement de tous trois.) Oui... quand nous sommes arrivés il parlait de très près et on l'écoutait très... complaisamment.

LOISA, riant.

Vous l'avez dit, Madame... la coquetterie à ses inconvénients... et tout n'est pas plaisir... dans la puissance.

AGLAË, à part, étonnée et impatientée.

Elle se moque, je pense ?

KERVEN, à part, étonné.

Elle rit, je crois ?

ERNEST, à part, souriant.

La dame est jalouse de m'avoir trouvé là,

HERMANN.

La curiosité qui m'attirait ici n'a rien qui puisse vous déplaire...

ERNEST.

Mon intérêt ne doit pas vous offenser.

AGLAË.

Et qui pense à vous blâmer, Messieurs ? que

\* Loïsa, Ernest, Hermann, Aglaë, Kerven.

me fait votre curiosité ?.. votre intérêt ?.. qui songe à cela ?.. Je suis au contraire charmée de vous trouver réunis... j'ai une nouvelle qui intéresse plus d'une personne peut-être.

HERMANN.

Quoi donc ?

ERNEST.

Qu'y a-t-il ?

AGLAË.

Je vous fais part de mon prochain mariage avec M. Louis Kerven.

(Tous font un mouvement.)

ERNEST, s'éloignant de Loïsa.

Ah ! ah ! le dépit.

HERMANN, de même.

Ciel, je la perds !..

LOISA.

Dieu ! tout est fini !

KERVEN, tristement.

Ah ! que je suis heureux !

LOISA, à part.

Cachons bien ma douleur !

AGLAË, voyant avec joie l'expression d'Hermann et d'Ernest, à part.

Quel chagrin ! (Haut.) Je suis charmée de la joie que vous cause à tous cette nouvelle... mais mon futur époux voudra bien donner quelques avis à sa sœur : qu'elle ne soit pas si prompte à accueillir, à chercher les hommages !. oui, grondez-la un peu !.. (Elle fait un mouvement pour s'éloigner.) Éloignez-vous aussi, Messieurs, afin que son frère puisse lui parler librement.

LOISA, voulant s'éloigner.

Madame...

AGLAË.\*

Restez, Mademoiselle... je reviendrai vous rejoindre tous deux dans peu d'instans.

HERMANN, à Aglaë.

Permettez, un moment d'entretien.

(Il lui offre la main, qu'elle accepte.)

ERNEST, moqueur, saluant.

Moi, je sors... (A part.) Elle me rappellera... ceci est un mouvement de jalousie contre la petite... je connais cela. (A la porte, avec fatuité.) Elle me rappellera.

## SCÈNE VII.

KERVEN, LOISA.

KERVEN.

Vous le voyez... je reste.. car je veux... oui, je dois m'expliquer franchement, et j'hésite d'autant moins que... je ne crains plus de vous affliger.

LOISA.

Ah !

KERVEN.

La vanité... même la plus confiante, ne pourrait se flatter de vous inspirer un regret ; je vous trouve riante, heureuse...

LOISA.

Vous croyez ?

\* Ernest, Hermann, Loïsa, Aglaë, Kerven.

KERVEN, avec embarras, et hésitant.

Et je ne crains donc plus de vous dire ce que vous voyez sans chagrin. M<sup>me</sup> de Moranville, (Elle fait un mouvement.) j'en suis aimé... Mon embarras en vous revoyant hier est assez expliqué par cet aveu... mes sentimens aussi s'expliquent facilement.

LOISA, mouvement.

Vraiment?

KERVEN.

Reportez-vous au temps où nous nous sommes connus. J'avais vingt ans. Après mes études au collège, dans une ville voisine, mon père me rappela dans notre pauvre village; j'y vécus seul... avec des rêves! votre jeunesse, votre beauté, inspirèrent le plus délicieux.

LOISA, soupirant.

Ce n'était qu'un rêve.

KERVEN, troublé.

Les réalités de la vie... de cette vie parisienne...

LOISA.

S'allient mal avec un doux rêve.

KERVEN, embarrassé.

Ici, depuis quatre ans... habitué à la vie élégante... occupé de travaux littéraires... une femme...

LOISA.

Ignorante et pauvre comme Loïsa ne pouvait vous convenir.

KERVEN.

Ne devais-je pas croire encore ce matin qu'elle était étrangère à toutes les idées du monde?

LOISA.

Quand elle pleurait au souvenir de votre amour.

KERVEN.

Ah! mon cœur... n'était pas insensible à ses larmes... et pourtant... je ne connaissais pas encore tout ce qui a fait de Loïsa la plus aimable des femmes comme la plus jolie... Que s'est-il donc passé?

LOISA, souriant.

Oh! rien! je vous l'ai dit: appelée au château près de ma protectrice, il fallut, pour charmer sa solitude, lire et écrire auprès d'elle... mais le travail me coûta peu; et quand elle parlait de tout ce que le monde offre de beau et de bon, je n'apprenais pas... je me souvenais...

KERVEN.

Comment?

LOISA.

Oui... je me souvenais de vous... de vos idées, de vos sentimens, de vos projets!.. car je vous ai toujours compris!.. seulement, je ne savais pas les mots pour vous le dire.

KERVEN.

Qu'elle est charmante!

LOISA.

S'aimer, n'est-ce pas se comprendre et penser ensemble? Aussi, quand tout à l'heure... elle... cette personne que vous épousez, m'a dit qu'elle hésitait à vous choisir, oh! j'ai bien vu qu'elle ne vous aimait pas!.. Est-ce qu'on hésite? est-ce que l'on compare?... est-ce qu'on sait si d'au-

tres existent? Dès qu'on aime quelqu'un, il n'y a que lui...

KERVEN, charmé.

Oh! Loïsa!

LOISA, soupirant.

Et quand on l'a perdu... il n'y a plus personne...

KERVEN, troublé.

Mais... on se retrouve...

LOISA.

Que dites-vous?

Ain de Doctie.

KERVEN.

Quelquefois un cruel orage  
Vient attrister le plus beau jour :  
Le soleil perce le nuage,  
Tout s'embellit à son retour!

LOISA.

En est-il ainsi de l'amour?

KERVEN.

Souvent une erreur passagère

L'égara,

Mais fuira;

Le passé renaîtra!

LOISA.

Vous le croyez?

KERVEN.

Vous le voyez!

LOISA.

On se souvient?

KERVEN.

Et l'on revient!

LOISA.

Alors de celle qui fut chère,  
Le cœur n'est donc plus méconnu?  
On l'aime encore, elle sait plaire,  
Et les beaux jours ont reparu!

(Ensemble les deux derniers vers.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HERMANN, AGLAÉ. \*

HERMANN.

Vous le voyez, Madame, je l'avais deviné; elle n'est pas sa sœur...

AGLAÉ, furieuse.

Me tromper... me jouer à ce point!..

LOISA, s'éloignant de Kerven.

Ciel!

KERVEN, de même.

Dieu!

AGLAÉ.

Ici, chez moi, une intrigue avec cette petite fille!.. abuser de ma bonté!.. Mais qui est-elle donc, cette belle demoiselle?..

HERMANN.

Vous le savez... elle n'est pas la sœur de Kerven... c'est une passion de village.

KERVEN, menaçant.

Monsieur...

LOISA.

Madame, daignez m'entendre?

\* Hermann, Aglaé, Kerven, Loïsa.



AGLÉ.

Moi, vous écouter un seul instant! Oh! sortez, sortez... ou je vous fais chasser.

(Kerven va près de Loisa; Christophe paraît.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHRISTOPHE. \*

CHRISTOPHE, au fond, avec force.

La chasser!

(Mouvement.)

LOISA.

Christophe!

CHRISTOPHE.

Chasser M<sup>lle</sup> Loisa., mais elle est donc folle cette dame-là.

AGLÉ.

Qu'est-ce que cela?

CHRISTOPHE.

Mais on ne sait donc rien respecter dans ce pays-ci? on ne sait donc pas que c'est l'honneur et le bonheur du nôtre que la bonne Loisa? Mon Dieu! pourquoi a-t-elle voulu venir ici chercher un trompeur, un perfide?

KERVEN, fait un mouvement.

Ah!

AGLÉ.

Que dites-vous?

CHRISTOPHE, regardant Kerven.

Mais le voilà!.. elle est venue pour lui. (Emu.) elle est allée le trouver, elle, qu'on adorait au pays! pour qui tous les garçons du village se seraient fait tuer, sans même oser lui dire qu'ils l'aimaient! sans en rien espérer! Et lui, l'ingrat, au lieu de la recevoir à genoux, en bénissant le ciel d'un tel bonheur, il l'a repoussée, il l'a chassée!..

(Mouvement de tous.)

AGLÉ.

Est-ce vrai?

KERVEN.

Oh! ne dites pas cela!

HERMANN.

Est-ce possible!

CHRISTOPHE.

Oui, chassée, et j'arrive ici pour être encore témoin d'une pareille indignité! La pauvre enfant, dans son trouble, elle se jeta sous les pieds des chevaux d'une voiture, où elle faillit périr.

AGLÉ.

C'est cela!..

CHRISTOPHE.

Et je n'étais pas là pour me précipiter, pour la sauver!.. et je n'ai pas tué celui qui l'outrageait!

KERVEN, se retournant vivement avec un geste de menace.

Vous!

CHRISTOPHE.

Ah! c'est que je ne le savais pas hier soir! je savais seulement qu'elle était partie, qu'elle allait tenter une épreuve.

(Mouvement de tous.)

\* Hermann, Aglé, Christophe, Loisa, Kerven.

A GLÉ.

Comment?

CHRISTOPHE.

Moi, qui me sens là, pour elle, qu'qu' chose que je ne peux pas définir... et qui ne peux pas voir faire du mal à quelqu'un, j'ai deviné les dangers qui la menaçaient... j'ai suivi la voiture sans qu'elle le sût!

LOISA.

Oh!

CHRISTOPHE.

Pardon, Mademoiselle, de cette liberté!... mais, c'est moi qui ai réveillé le postillon endormi qui s'en allait dans le fossé; et, une autre fois, le conducteur ivre, qui allait verser.. cependant, j'étais si las, hier matin, que deux heures de sommeil involontaire vous ont donné de l'avance sur moi, et je suis arrivé trop tard pour vous suivre, vous attendre à sa porte et vous secourir... J'étais là-bas quand j'aurai dû être ici... Ah! cré coquin! (Il se tape le front.) Le malheur... le danger étaient venus, et je n'y étais plus! Je ne m'en consolerais jamais!

LOISA.

Quelle bonté!

AGLÉ, étonnée.

Mais si M. Kerven la repoussait hier, pourquoi donc la cherchait-il aujourd'hui?

CHRISTOPHE, avec colère.

Il la cherchait?

AGLÉ.

Là, tout à l'heure, il était près d'elle, lui disant qu'il l'aimait.

CHRISTOPHE.

Il disait cela?

AGLÉ.

Lui demandait de l'aimer.

CHRISTOPHE, avec colère.

Lui?... Ah! c'est affreux! il a repoussé hier la pauvre fille dévouée, et il cherche aujourd'hui la riche héritière?

(Mouvement.)

HERMANN.

Riche héritière!

AGLÉ.

Elle!.. riche?..

KERVEN, avec colère.

Qu'osez-vous dire?

CHRISTOPHE.

La vérité! Et pour quoi ce changement si prompt, s'il n'était à cause de la fortune?

KERVEN, avec indignation.

Et quelle fortune? Ah! que Loisa soit riche ou non... je l'ignore, et peu m'importe!

CHRISTOPHE, avec colère.

Vous l'ignorez? Osez-vous dire cela, quand c'est moi qui vous l'ai appris?

KERVEN, étonné, très vivement.

Vous m'avez appris quelque chose, vous? Mais je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu, je vous parle en ce moment pour la première fois!

CHRISTOPHE.

Ah! c'est trop fort aussi! Mais n'êtes-vous pas Louis Kerven?

KERVEN.

Sans doute.



CHRISTOPHE.

Demeurant aux Champs-Élysées, où je vous ai trouvé hier, la nuit? où j'allais la chercher, et où je vous ai appris quelle fortune immense lui laissait la marquise de Plénoë.

(Mouvement de tous.)

LOISA.

Ah!

AGLAÉ.

M. Kerven!

KERVEN, stupéfait, passant près de Christophe.

Moi, vous m'avez parlé?... vous m'avez...

CHRISTOPHE.

Moi-même, en personne naturelle. Pourquoi mentir? Ne sommes-nous pas sortis ensemble de chez vous? ne vous ai-je pas perdu au milieu de la foule, dans l'obscurité des Champs-Élysées? Mais, avant, ne vous ai-je pas remis des papiers que M<sup>lle</sup> Loisa avait oubliés, où se trouvait une copie du testament avec tout le détail des biens?

KERVEN, exaspéré.

Cet homme est fou, ou c'est un misérable imposteur.

CHRISTOPHE.

Vous les avez pris de mes mains, ces papiers, et vous les avez mis dans votre poche, là!

KERVEN, avec fureur, mettant la main dans sa poche et tirant vivement des papiers.

Dans ma poche! moi! les papiers! (Il jette par terre plusieurs papiers de sa poche.) Voyez plutôt!

CHRISTOPHE, ramassant un papier.

Oui, c'est ça, voyons; en effet... le voilà!

(Grand mouvement de tous.)

KERVEN, hors de lui.

Mais ce n'est pas possible.

CHRISTOPHE, lisant le papier.

« Je lègue à ma fille adoptive tous mes biens » du canton de Ploërmel, plus, le château, mon » hôtel à Paris, regrettant de n'avoir pas des » biens plus considérables, afin de les lui laisser » ser et de lui faire un sort digne de tant de » vertus, d'esprit et de bonté. » (Parlant et montrant le papier.) Ça y est, voyez.

KERVEN, comme un fou.

Est-ce que tout cela est réel?

CHRISTOPHE, avec indignation.

Oserait-il dire que le testament n'était pas dans sa poche? Vous l'avez tous vu! Et lui aussi l'avait vu, puisqu'il revenait!

LOISA, passant près de Christophe.

Arrêtez!

CHRISTOPHE.

Ah! je parlerai, je dirai la vérité, je ne veux pas qu'elle soit trompée, abusée par lui!.. un ingrat, un mauvais sujet qui, après lui avoir déchiré le cœur, s'en allait au bal!

LOISA.

Ah!

CHRISTOPHE.

Quand il y a des gens qui, pour lui épargner un chagrin, à elle, se mettraient au feu!.. Oh! oui, il y en a comme ça!.. Quand elle trouverait des maris... et des riches, et des seigneurs, et des paysans... et des marquis, et ce ne serait pas pour sa fortune...

(Tous font un mouvement. Kerven a l'air de vouloir se jeter sur Christophe. Loisa vient vivement se placer entre eux.)

LOISA, vivement.

Cela n'est pas possible! cela n'est pas!..

AGLAÉ.

Comment!

HERMANN.

Ah!

KERVEN.

Vous le savez!

LOISA, très émue, passant près d'Aglaé.

Je ne le sais pas... mais j'en suis sûre!.. Ah! écoutez-moi, Madame... il ne m'aime plus... c'est bien assez pour mon chagrin, mais c'est tout! Le reste n'est pas vrai... Christophe, votre zèle vous aura trompé... Madame, vos yeux vous trompaient tout à l'heure... Non, c'est vous seule qu'il aime!.. Si vous en doutez, regardez-moi!.. J'arrivais hier fraîche et joyeuse, me voici tout en larmes et désolée... vous voyez qu'il ne m'aime plus. (Elle pleure.)

KERVEN.

O mon Dieu!

LOISA, avec plus de calme.

Mais il est honnête et bon... Soyez en sûre, Madame.... (A Hermann.) N'en doutez pas, Monsieur. (A Christophe.) Merci, mon ami... Attendez-moi, vous protégerez mon retour au pays.

CHRISTOPHE.

Oui, Mademoiselle, oui. (A part.) Oh! cette fois, je ne la quitterai pas.

AGLAÉ.

Je me retire, Mademoiselle... mais restez ici, je vous en supplie... Que ma maison soit comme la vôtre jusqu'à ce que vous ayez un asile convenable.

LOISA.

Dans une heure, j'aurai quitté Paris pour jamais!.. oui, Madame; mais, vous, ne vous séparez pas de celui qui vous aime... ne renoncez pas à un bonheur que... vous regretteriez... toute votre vie.

ENSEMBLE.

Ans : A bientôt, au revoir.

AGLAÉ.

Demeurez. Au revoir!

\* Si j'en crois mon espoir,  
Nous allons voir, enfin,  
S'effacer le chagrin.

LOISA.

Je fuirai dès ce soir;  
Car ici quel espoir  
Dans mon cœur peut, enfin,  
Effacer le chagrin?

CHRISTOPHE.

Je m'en vais, mais au r'veoir,  
Car je garde un espoir,  
Et j'veill'rai pour qu'enfin  
Disparaiss' le chagrin.

HERMANN.

Faudra-t-il la revoir,  
Et garder quelque espoir?  
Et pour lui dois-je enfin  
Renoncer à sa main?

## SCENE X.

LOISA, KERVEN, accablé.

LOISA.

Ah ! moi, l'espoir de toute ma vie s'est détruit hier en un instant !... oui, quand je vous ai vu, vous, me regarder sans me reconnaître, m'écouter sans me comprendre... j'ai cru que mon cœur allait se briser !... Eh bien ! je ne savais pas encore tout ce qu'on peut souffrir... Hier, je ne pleurais... que sur moi.

KERVEN, vivement.

Ciel ! vous avez été généreuse, et non pas vaincue ! Ah ! vous avez raison, pleurez sur moi : mon malheur est affreux... tout est perdu... et je l'ai mérité.

LOISA.

Que dites-vous ?

KERVEN.

Mais laissez-moi vous dire ce que vous ne savez pas, ce que nul ne peut savoir, s'il n'a vécu dans Paris !... Combien de folies, d'erreurs et de chagrins, peut produire la crainte de paraître pauvre, depuis qu'on n'attache plus d'honneur qu'à être riche.

LOISA.

Est-ce que cela est ainsi ?

KERVEN.

Long-temps j'avais vécu seul à l'abri de ces idées ; le travail, mes souvenirs et mes espérances me suffisaient... Ah ! si vous étiez venue alors !... L'ange de mes jeunes pensées eût encore trouvé mon cœur tout rempli de mon premier amour.

LOISA.

Hélas !

KERVEN.

Mais entraîné loin de ma retraite, au milieu d'un monde insensé... car il en est plusieurs à Paris, Loïsa... il en est, comme vous l'avez dit, où règnent l'esprit et le bon goût... mais l'on m'avait jeté dans un monde de folles vanités, où l'on règne par l'extravagance et par la richesse ; où le plus sot n'a besoin, pour être le premier, que d'être le plus opulent ; où les femmes n'ont de sourires que pour l'homme à la mode, par son luxe et ses folies ; où mon amour-propre blessé n'eût pas cessé un instant de souffrir, si je n'avais offert l'apparence de la fortune... car ce monde existe aussi, et c'est là que vont s'engloutir, de nos jours, bien des talents et bien des consciences.

LOISA.

Et ce monde ne vous effraya pas ?

KERVEN.

Je ne le voyais pas ainsi : il m'éblouissait.

LOISA.

O mon Dieu !

KERVEN.

La modeste fortune qui suffisait à mes besoins fut dévorée en quelques mois. Des amis complaisants m'ouvrirent leurs bourses, croyant qu'il me serait possible de rendre ce qu'ils me prêtaient... Ensuite il fallut avoir recours à des usuriers... bien plus, j'en vins à aliéner jusqu'à ma pensée !... Un travail fatigant, assidu, sans relâ-

che, m'a seul fourni une partie de l'argent nécessaire à chaque jour... et j'ai renoncé, pour ces publications sans avenir, à toutes les espérances de gloire qui avaient été l'âme de mes travaux.

LOISA.

Est-ce possible ?

KERVEN.

C'est alors que je rencontrai M<sup>me</sup> de Moranville.

LOISA.

Ah !

KERVEN.

Loïsa... dût la vérité me perdre à jamais auprès de vous, je la dirai !... Je fus coupable, mais non méprisable ! et ce ne fut pas en pensant à sa fortune que je cherchai son amour... Non, la vanité et les plaisirs m'enivraient, et M<sup>me</sup> de Moranville était pour moi la représentation de ce monde sans lequel il m'était impossible de vivre !... Elle était identifiée avec tout ce qui m'éblouissait !... Vous le voyez, Loïsa, ce n'était plus moi, ce n'était plus celui que vous aviez aimé !... De même que j'avais perdu le sentiment de la vraie gloire, j'avais perdu aussi celui de l'amour véritable !... Mais, je ne l'ai senti qu'en me retrouvant auprès de vous... Voilà mes torts... oui, tous !... Quant à ces vils calculs, à ce retour pour une fortune... je...

LOISA.

Non, non, c'est impossible ! je ne l'ai pas cru un seul instant !...

KERVEN.

Cet homme, je ne lui ai jamais parlé ; cet écrit, je ne l'ai jamais lu !... Et ce papier trouvé là, sans que je sache comment, achève de me perdre à vos yeux, à ceux des autres, au moins !

LOISA, avec embarras.

Ah ! ce n'est pas de votre délicatesse et de votre honneur que je dois couter.

KERVEN, vivement.

Oh ! ne doutez pas non plus de...

LOISA.

De quoi donc ?

KERVEN, à part.

Sa fortune... je dois me taire.

LOISA.

Vous alliez dire quelque chose ?

KERVEN.

Rien, rien... je n'ai plus rien à dire.

LOISA, tristement.

Ainsi, tout est bien fini !

KERVEN, de même.

Nous sommes séparés pour toujours !

LOISA, à part.

C'est donc elle qu'il aime !

KERVEN.

Adieu, Loïsa, adieu... J'ai voulu vous dire toute la vérité... vous avouer des torts que ce matin encore je ne m'avouais pas à moi-même, mais que votre vue, vos paroles, et vos sentiments si nobles et si vrais m'ont révélés !... Et maintenant, que mon nom ne vous soit pas odieux, et que rien de trop amer ne se mêle au souvenir de celui qui ne vous reverra jamais !



Ciel!  
 LOISA.  
 KERVEN.  
 Soyez heureuse... c'est mon vœu le plus cher.  
 Adieu!..

(Il pleure.)

Adieu!  
 LOISA.  
 KERVEN.  
 Vous partez?  
 Oui.

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

Je vais partir pour quelque long voyage,  
 Et tout me dit qu'il sera sans retour;  
 Je ne veux plus revoir notre village,  
 Ni dans Paris demeurer un seul jour!  
 Partout, hélas! m'attend l'indifférence,  
 Pas un écho qu'éveillent mes soupirs,  
 Pas un seul lieu qui m'offre une espérance...  
 Et j'ai besoin de fuir mes souvenirs!

(Au moment où Loïsa ouvre la porte pour sortir,  
 on aperçoit Christophe; Kerven s'est éloigné et  
 va s'asseoir avec chagrin sur le canapé.)

## SCÈNE XI.

LOISA, CHRISTOPHE, KERVEN.

CHRISTOPHE, à demi-voix.  
 Est-ce qu'il la chasserait encore?  
 LOISA, à demi-voix, et désolée.  
 Non, c'est moi qui désire m'éloigner... hélas!  
 et lui aussi, il le désire.  
 KERVEN, avec désespoir, sur le canapé.  
 Partie pour toujours, hélas!  
 LOISA, dans le fond, voulant s'éloigner, et bas, à  
 Christophe.

Allons donc!  
 CHRISTOPHE, bas, et la retenant.  
 Un moment!.. un moment!.. j'ai quelque  
 chose à voir ici.  
 (Ils sont tous deux dans le fond, près de la porte  
 de sortie.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DE MORANVILLE.

KERVEN, à lui-même, sur le canapé.  
 Oui, si j'avais osé lui dire que je l'aime, j'au-  
 rais justifié d'odieuses accusations!.. Sa fortune  
 nous sépare à jamais!.. mais je dois me sépa-  
 rer aussi de tout ce qui causa mon malheur et  
 le sien. Écrivons à M<sup>me</sup> de Moranville.

(Il écrit.)

CHRISTOPHE, à Loïsa, qui veut l'emmener.  
 Non, je ne peux pas m'en aller comme ça...  
 Ah! quelqu'un!..

AGLAÉ, sortant de sa chambre.\*  
 Mon trouble et mon inquiétude ne me laissent

\* Loïsa, Christophe, M<sup>me</sup> de Moranville, Kerven.

pas de repos. (Elle s'avance rêveuse, ne voit pas  
 Christophe et Loïsa qui sont au fond, et, en arrivant  
 au milieu du théâtre, elle voit Kerven.) Ah! M.  
 Kerven!..

KERVEN, se levant.

Qui vous écrivait un adieu!

(Il lui remet la lettre; Ernest de Soisy paraît  
 à la porte à gauche de l'acteur avec Hermann; il  
 entend le mot adieu.)

AGLAÉ, prenant la lettre.

Ah!

ERNEST, accourant vivement au mot adieu.  
 M<sup>me</sup> de Moranville me rappelle?

AGLAÉ, étonnée.

Moi?

ERNEST.

Voilà M. Hermann qui s'éloignait tout cha-  
 grin... Kerven qui vous dit adieu... Vous me  
 rappelez donc?

AGLAÉ.

Pas le moins du monde.

(Elle lit bas la lettre remise par Kerven.)

ERNEST, avec curiosité.

Mais dans cette lette de Kerven...

AGLAÉ.

Dans cette lettre, il y a : (Elle lit haut.)  
 «Près de vous, Madame, est un jeune homme  
 »que votre cœur préfère en secret. »

ERNEST.\*

Un jeune homme!.. Eh bien! est-ce que ce  
 n'est pas moi?

AGLAÉ, à Hermann, en souriant.

Est-ce que vous le lui auriez déjà dit?

HERMANN, enchanté, et lui prenant la main.

Moi, qui ne le savais pas encore!

ERNEST.

Ah! ah!.. mais alors... Kerven, vous ne sa-  
 vez pas?.. une idée sublime, mon cher!.. La  
 marquise de Plénoë, ma tante, qui m'avait pro-  
 mis solennellement de ne me rien laisser, elle  
 a tenu parole!.. Rien pour moi! tout à votre  
 sœur!.. les terres, le château, etc. Eh bien!  
 moi, je lui offre encore le neveu par-dessus le  
 marché!

CHRISTOPHE, s'avançant.

Un mari comme ça... à elle?.. Merci, ce n'est  
 pas la peine!

KERVEN, apercevant Loïsa.

Loïsa!..

ERNEST.

Ce paysan...

(Loïsa est restée dans le fond.)

CHRISTOPHE.

Oui, ce paysan!.. accoutumé à dire toujours  
 la vérité, et qui ne peut pas venir à bout de la  
 deviner dans ce diable de pays où tout le monde  
 semble se donner le mot pour vous attraper!

LOISA, s'approchant, et voulant lui imposer silence.

Christophe!

CHRISTOPHE.

Jusqu'à vous, Mamzelle, qui êtes si vraie!  
 voilà que vos paroles ne vont pas avec votre air.

\* Ernest, M<sup>me</sup> de Moranville, Hermann, Kerven,  
 derrière; Loïsa, Christophe.



Vous dites que vous voulez partir, et il semble que ce départ va vous fendre le cœur !.. (Mouvement de tous.) Je le vois bien !.. Et lui, donc ? (Il indique Kerven.) Il désire ne plus vous revoir... il dit ça... Eh bien ! regardez-le, on croirait qu'il va mourir de chagrin !

(Mouvement de tous.)

KERVEN.

Moi ?

CHRISTOPHE.

Je vous dis qu'ici c'est des tromperies de toutes sortes !.. Voilà-t-il pas qu'hier soir c'était le valet qui avait les habits du maître, et que j'ai pris pour lui !..

TOUS.

Comment ?

CHRISTOPHE.

Eh ! oui, je viens d'apprendre ça du petit drôle qui s'est moqué de moi hier soir.

ERNEST, riant aux éclats.

Ah ! ah ! c'est ça que mon valet de chambre m'a conté... Dans un bal où la livrée n'était pas admise... (A Kerven.) Votre groom s'était déguisé avec un de vos habits.

KERVEN, vivement. \*

Oh ! c'est ainsi que le testament s'est trouvé dans ma poche, à mon insu, vous le voyez... tous les soupçons... Oh ! ils étaient trop indignes de moi !.. j'ose à peine les rappeler.

AGLAE.

Vous n'aviez pas besoin de justification.

KERVEN, soulagé.

A présent qu'elle est complète.

CHRISTOPHE.

Si les valets se déguisent en maîtres dans ces pays-ci, il n'y a pas de raison pour que les maîtres ne se déguisent pas en valets, et alors, c'est à ne plus s'y reconnaître.

KERVEN, à Christophe.

Ah ! vous m'avez fait bien du mal !..

CHRISTOPHE.

Moi ! faire du mal à quelqu'un ?.. C'est donc ce maudit pays qui en est cause ?..

(M<sup>me</sup> de Moranville s'assoit sur le canapé ; Ernest est à sa droite, Hermann à sa gauche.)

KERVEN.

Oui, le bonheur et la raison s'y perdent en effet.

\* Ernest, Loïsa, Christophe, Kerven, M<sup>me</sup> de Moranville, Hermann.

CHRISTOPHE, lui prenant la main, et regardant Loïsa, puis, poussant un gros soupir.

Mais est-ce qu'ils ne peuvent pas s'y retrouver ? Voyons, Mamzelle, qu'en pensez-vous... hein ? parlez ?.. qu'est-ce que vous allez faire ?

LOISA.

Ara de Colalto.

J'ai bien long-temps vécu d'un souvenir  
Au doux pays où l'on m'avait aimée ;  
Vers mes beaux jours j'ai voulu revenir,  
Et bientôt à l'espoir mon ame s'est fermée !  
L'espoir renaît ; le chagrin s'est enfui,  
Car Dieu me rend l'ami de mon jeune âge !  
Pour le chercher, j'ai quitté le village,  
Je ne veux pas y retourner sans lui !

(Elle tend la main à Kerven, qui s'élance vers elle.)

KERVEN.

Ah ! Loïsa !..

ERNEST.

Eh bien ! eh bien ! sa sœur ?.. Je n'y suis plus du tout !

CHRISTOPHE.

Sa sœur ! il est bon là, le petit vieux !.. Al-  
lons, elle sera heureuse !.. (Il soupire.) C'est  
tout ce qu'il me faut à moi... puis, la voir quel-  
quefois... de loin... car il faudra toujours pas-  
ser l'été en Bretagne... La nature... de bonnes  
gens... et un ami, un pauvre être dévoué...  
à la vie et à la mort !.. comme moi... ça vous  
changera des plaisirs de Paris.

KERVEN.

Auquel nous faisons aujourd'hui nos adieux !

Ara : Sonnez.

LOISA, au public.

Messieurs, pour la Bretagne  
Nous allons fuir ces lieux.

KERVEN, de même.

Loïsa m'accompagne  
Et vous fait nos adieux.

CHRISTOPHE, de même.

Dans ce Paris que je redoute,  
Vous seuls pourriez nous arrêter.

LOISA.

Faut-il nous mettre en route,  
Ou bien faut-il rester ?

Allons, allons, dites-nous d'y rester.

ENSEMBLE.

Messieurs, dites-nous d'y rester.

FIN.

NOTA. S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. TARANNE, bibliothécaire, au théâtre du Vau-  
deville.



SCÈNE XVI.

# LA JEUNE ET LA VIEILLE GARDE

ÉPISE DE 1814, EN UN ACTE.

PAR MM. CLAIRVILLE ET SALVAT.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 25 JUIN 1843.

| PERSONNAGES.                                                                             | ACTEURS.    | PERSONNAGES.                                                                                 | ACTEURS.    |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|----------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| GRANDIER, lieutenant de la Garde (45 ans), 1 <sup>er</sup> rôle (Ferville et Gonthier).. | M. DUSSERT. | (20 ans), forte jeune première.....                                                          | Mlle MUNIE. |
| PATOU, son neveu, tambour de la commune d'Aubersac, jeune comique....                    | M. KOPP.    | LOVEL, Vendéen (de 35 à 40 ans), 1 <sup>er</sup> rôle et 3 <sup>me</sup> rôle au besoin..... | M. ROMAN.   |
| MARIE, de l'ordre des Orphelines                                                         |             | PIGOT, ancien vétérinaire (de 45 à 50 ans), rondeur.....                                     | M. RENAUD.  |

*La scène se passe en 1814, dans un village aux environs de Champaubert.*

Le théâtre représente un petit salon de campagne. Porte au fond, allant à l'extérieur; au deuxième plan, à droite de l'acteur, une fenêtre s'ouvrant sur un jardin; au troisième plan, du même côté, une porte conduisant au jardin. A gauche de l'acteur, au deuxième plan, une fenêtre s'ouvrant sur la cour; au troisième plan, du même côté, une porte qui conduit dans la chambre de Grandier. De chaque côté de la porte du fond, une grande armoire. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table sur laquelle il y a une veilleuse allumée, ce qu'il faut pour écrire, et un jeu d'échecs. Un grand fauteuil près de la table; chaises; un petit guéridon, à droite.

## SCÈNE PREMIÈRE.

GRANDIER, LOVEL. *Ils jouent aux échecs.*

LOVEL. Lieutenant Grandier, je vous crois bien malade.

GRANDIER. Eh, morbleu!... si je l'étais

moins, ce ne serait point ici que je ferais ma partie!

LOVEL. Eh quoi, votre blessure...

GRANDIER. Ah! ne me parlez pas de ça! Il y a des moments où j'envverrais au diable toutes les drogues et tous les médecins. Dire que voilà six semaines qu'on me tient en-

Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient toujours la droite de l'acteur. Les changements de place dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages. Toutes les indications de droite et de gauche doivent se prendre de l'acteur.

Le morceau final est coupé exactement comme à la fin du 2<sup>me</sup> acte du *Hussard de Felsheim*.

fermé dans cette chambre, et cela pour un rien.... pour une égratignure!... mais la diète... toujours la diète!... ils ne sortent pas de là!... Que faites-vous donc?

LOVEL. Je prends votre reine. Savez-vous, lieutenant, que vous n'êtes pas fort aux échecs?

GRANDIER. Les échecs... nous n'avons jamais connu ça!

LOVEL. Dieu veuille que vous puissiez toujours parler de même!

GRANDIER. Ta! ta! ta! Encore vos idées vendéennes... vos idées de l'autre monde.

LOVEL, *froidement*. J'ai tort, peut-être.

GRANDIER. Peut-être est charmant! Croyez-vous que l'Empereur...

LOVEL. Jouez, lieutenant, et ne parlons pas politique.

GRANDIER. Vous avez raison. Nous ne nous comprendrions pas.

LOVEL. A vous, lieutenant.

GRANDIER, *jouant*. Prenez garde à votre roi.

LOVEL. Il est bien défendu.

GRANDIER. Par des fous.

LOVEL, *avec humeur*. Lieutenant!

GRANDIER. C'est vrai... j'ai tort.

LOVEL. Eh non... c'est moi qui suis trop susceptible; devrais-je oublier jamais...

GRANDIER. A votre tour, jouez monsieur Lovel... Eh bien, à quoi pensez-vous donc?

LOVEL. A la manière dont nous avons fait connaissance.

GRANDIER. Bah! c'est de l'histoire ancienne... les vieux souvenirs, c'est comme les vieilles amours, il n'y faut plus songer.

LOVEL. Eh! puis-je oublier que, pris en Vendée les armes à la main, sans vous j'aurais été fusillé?

GRANDIER, *brusquement*. Ah ça, voyons, jouons-nous, ou ne jouons-nous pas?

LOVEL, *jouant*. Je prends votre cavalier.

GRANDIER. Encore!

Air : *L'eau coule pour tout le monde.*

C'est donc sans cesse à tout le monde?

Le diable soit de votre veine!

Vous avez déjà pris ma tour,

Mes fous, mes cavaliers, ma reine!...

Si vous continuez, j'ai peur

De ne pouvoir plus me défendre,

Car je n'ai rien pris...

LOVEL, *riant*.

Mon bonheur

Vient en aide à votre docteur,

Qui vous a dit de ne rien prendre.

Mon cher, vous ne devez rien prendre.

GRANDIER. Rien prendre, corbleu! Je vous prépare un coup, et tenez... (*avançant une pièce*) parez moi celui-ci.

LOVEL. C'est où je vous attendais... vous êtes échec et mat.

GRANDIER, *cessant de jouer*. Au diable! Battu comme un conscrit... c'est dur quand on n'en a pas l'habitude.

LOVEL, *à part, en se levant*. Pauvre Grandier! s'il savait!... Mais avant de l'affliger, soyons bien sûr... (*Tirant sa montre*.) Midi! le courrier doit être arrivé.

GRANDIER. Vous sortez, Lovel?

LOVEL. Je reviendrai dans la journée.

GRANDIER. J'y compte.

LOVEL. Sans adieu, lieutenant.

GRANDIER. Au revoir, monsieur Lovel.

Lovel sort par le fond.

## SCÈNE II.

GRANDIER, *seul, assis*.

C'est un bon diable au fond... un honnête homme... un brave! pourquoi faut-il que de sottes idées... Ah ça, mais il me semble qu'on me laisse bien longtemps seul... point de garde, point de médecin! Est-ce que, sans m'en douter, j'irais mieux? D'un côté, j'en serais presque fâché... cette petite Marie si bonne, si prévenante, et que je ne verrai plus...

## SCÈNE III.

MARIE, GRANDIER *assis*.

MARIE, *entrant par la porte de droite*. Bonjour, lieutenant.

Elle dépose sur le guéridon une tasse qu'elle tenait à la main.

GRANDIER, *apercevant Marie*. Ah! c'est vous, Marie... (*Lui donnant son pouls à tâter*.) Venez vite me dire s'il y a du mieux.

MARIE. La nuit a dû être agitée.

GRANDIER. Eh bien, vous me croirez si vous voulez... mais depuis que vous êtes là, je me sens déjà plus gaillard.

Air du *Piège*. *Sous ce tissu, etc.*

Je vous préfère aux plus savants docteurs,

A mes côtés soyez toujours présente:

Car, pour endormir mes douleurs,

Votre vue est toute-puissante.

Pendant la nuit je ne fais que souffrir,

Mais vient le jour, et lorsque je m'éveille,

Je suis guéri si je vois accourir

La jeune garde au secours de la vieille.

MARIE, *allant prendre la tasse*. Lieutenant, la jeune garde, vous ordonne de boire cette tasse de tisane.



GRANDIER. Encore ! Ma patience est à bout. (*Posant la tasse sur la table.*) Certainement, vous avez une manière de présenter les choses, même la tisane. Avec vous, ce serait plaisir d'être malade... en temps de paix, quand on n'aurait rien de mieux à faire. Mais dans un moment de crise comme celui où nous sommes, quand l'ennemi est en France, concevez-vous qu'un misérable vétérinaire, et un homme qui se dit mon ami encore, pour cette misérable égratignure que j'ai reçue à Champaubert, me tienne six semaines sur le grabat ? Mais à quoi pense-t-il donc ?

MARIE. A votre santé !

GRANDIER. Ma santé... ma santé... est-ce que j'ai le temps d'être malade ? avec ça qu'ils se portent bien ceux qui, depuis que je me dorlote, se font casser la tête à ma place !

MARIE. Allons, allons, calmez-vous et buvez.

GRANDIER. Non, c'est détestable.

MARIE. Mon ami...

GRANDIER. Votre ami... c'est un nom bien doux.

MARIE. Buvez.

GRANDIER. Non. Décidément, je ne boirai plus !

MARIE, à part. C'est ce que nous verrons. (*Haut.*) C'est dommage, M. Pigot attribue à cette tisane une vertu souveraine.

GRANDIER. Laquelle ?

MARIE. Il prétend qu'elle rend les forces, l'énergie.

GRANDIER. Charlatanisme !

MARIE. Qu'il suffit d'en boire quelques tasses pour être en état de marcher, d'agir.

GRANDIER, vivement. Et de se battre peut-être.

MARIE. Qui sait ?

GRANDIER, de même. Si cela était !

MARIE. Essayez.

GRANDIER, souriant. Espiègle !

MARIE. Et puis il dit encore que sa tisane rajeunit.

GRANDIER. Vraiment ?

MARIE. Qu'elle rend l'éclat, la fraîcheur, la santé !

GRANDIER. Ah ! vive Dieu ! si quelque chose pouvait me rendre à mes beaux jours, quand ce serait la mer à boire ! .. Tel que vous me voyez, j'avais une figure autrefois... quand j'étais dans la jeune garde.... J'avais une taille !.... et parbleu ! mon uniforme en fait foi.... Vous savez.... l'uniforme que j'ai conservé.... dans le petit pavillon du jardin.

MARIE. En effet... on s'imagine difficilement que cet uniforme ait pu vous aller.

GRANDIER. Ah ! dame... à cette époque, j'étais mince et fluet comme une demoiselle ; aussi quand j'arrivais en garnison !... (*S'ar-*

*retant.*) Eh bien !... qu'est-ce que je vais donc lui raconter, moi ?...

Il boit.

MARIE. Vous disiez ?

GRANDIER. Des sottises !

MARIE. Vous parliez de votre jeunesse.... Vous alliez dire, je crois, que vos traits étaient nobles... votre figure martiale...

GRANDIER, s'oubliant. Comme toutes celles de la garde ! aussi quel ravage !... Je me souviens d'une petite Polonaise... (*Avalant toute la tisane.*) Hum ! hum !...

MARIE. Une Polonaise ?...

GRANDIER, lui rendant la tasse. L'histoire est finie.

MARIE, souriant. Et la tasse aussi.

GRANDIER, riant. Ah ! bien joué !... Ce petit lutin-là fait de moi ce qu'il veut.

MARIE. Oui, joliment... témoin hier soir, où, malgré la défense de M. Pigot, vous m'avez amenée à vous verser un doigt de Cognac. Du Cognac, quand on a la fièvre !

GRANDIER, se levant. C'est un baume souverain !... Ah ! Marie, quelle jolie petite vivandière vous auriez faite !...

MARIE. Moi, vivandière ?

GRANDIER. Vous seriez tout aussi charitable, et peut-être moins imposante.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Vous ne pouvez qu'augmenter notre peine

Par vos grâces, votre beauté.

Pourquoi, quand on est inhumaine,

Faire preuve de charité ?

Sans prendre garde aux blessures secrètes

Dont vos beaux yeux seuls aggravent l'effet.

Vous guérissez celles que l'on nous fait,

Jamais celles que vous nous faites.

MARIE. Lieutenant !

GRANDIER. En vérité, Marie... j'ai peine à m'expliquer.... C'est donc chez vous une vocation bien grande que celle de soigner les malades ?

MARIE. Vous le savez, lieutenant, par suite de nos récents désastres, les sœurs de charité, décimées par la fatigue, vinrent à manquer dans tous les hôpitaux, dans toutes les ambulances.... J'avais été recueillie à l'hospice des Orphelines. Ces bonnes sœurs firent appel au dévouement des enfants qu'elles élevaient, et je partis avec plusieurs de mes compagnes.... Que vous dirais-je ?... l'habitude de voir souffrir et de consoler... tout cela est devenu une seconde nature pour moi.

GRANDIER. Et voilà le seul motif qui depuis six semaines vous retient auprès d'un pauvre blessé que vous ne connaissiez pas... que vous n'aviez jamais vu...

MARIE, à part. Que je n'avais jamais vu !

GRANDIER. Bonne Marie !...

MARIE. Ne parlons pas de ça, lieutenant... et comme vous avez été bien raisonnable en buvant ma tisane, j'ai là votre récompense toute prête.

GRANDIER. Quoi donc ?

MARIE. Vous ne devinez pas ?

GRANDIER. Ma foi, non.

MARIE, lui présentant sa pipe. Et votre pipe du matin que vous n'avez pas encore fumée.

Pigot paraît à la porte du fond.

GRANDIER. Comment ! toute prête !... bonne petite !...

Il va se rasseoir et allume sa pipe.

## SCÈNE IV.

### LES MÊMES, PIGOT \*.

PIGOT, montrant la pipe. Ah ! ah ! ceci n'est point dans l'ordonnance.

GRANDIER, assis. Tu n'aurais pas de ces attentions-là, toi qui ne m'abreuves que d'amertume.

PIGOT. C'est ça, parce qu'on est ancien vétérinaire, on n'inspire pas de confiance. Cependant, quand à défaut d'autres médecins... car, Dieu merci ! la guerre en a tant moissonné, que c'est à peine s'il en reste un par arrondissement. Quand j'ai commencé à te donner mes soins, tu avais une terrible fièvre... Qu'est-ce qui t'en a débarrassé ?... l'ancien vétérinaire.

GRANDIER. Pardieu ! c'était une fièvre de cheval... Tu m'as soigné comme tes anciens clients.

PIGOT. Ne voudrais-tu pas être dorloté comme une petite maîtresse ?

GRANDIER. Je voudrais pouvoir sortir, aller me battre, mille tonnerres !

PIGOT. Ça viendra. (A Marie.) Comment avons-nous passé la nuit ?

MARIE. Mais pas trop bien, monsieur Pigot.

PIGOT. Oui, comme à l'ordinaire, pas une minute de sommeil\*\*... toujours agité... Deux mots, Marie. (Bas.) Prenez cette potion... quelques gouttes versées dans sa tisane lui rendront le repos dont il a besoin.

GRANDIER, se levant. Qu'est-ce que vous chuchotez tout bas ?

PIGOT\*\*\*. La médecine a ses secrets.

GRANDIER. Empoisonneur !

PIGOT. Dis-tu ça à cause des drogues ?

GRANDIER. D'abord, si je les avale tes drogues, c'est bien malgré moi, je t'en prévienne.

AIR : Tout ça passe en même temps.

Mais j'ai beau me quereller,  
Improviser mille obstacles,  
Pour me les faire avaler  
Cet ange fait des miracles ;  
Je m'emporte, je me damne,  
Mais elle parle, et, ma foi,  
Ma colère et la tisane,  
Tout ça passe (bis) malgré moi.

PIGOT. Oh ! je connais le dévouement de cette bonne Marie, et je sais que tu lui devras d'être au moins deux mois plus tôt sur pied.

GRANDIER. Mais, bourreau, c'est à toi de me guérir. Je te demande un peu si ma place est ici ? Depuis Champaubert, n'avons-nous pas eu Montereau, Vauchamps, Montmirail, toutes batailles gagnées par nous et perdues pour moi, qui ne m'y suis pas trouvé ?

PIGOT. A quoi cela eût-il servi ?

GRANDIER. A quoi ?... C'est-à-dire que je n'y aurais été bon à rien.

PIGOT. Non... je veux dire que dans une quinzaine de jours...

GRANDIER, s'animant. Il sera bien temps ! l'Empereur les aura tous écrasés sous les murs de Paris... car je suis sûr que c'est là son plan. Les alliés seront pris entre le canon de la capitale et celui de l'armée... pas un n'échappera !

PIGOT. Que le ciel t'entende !

GRANDIER. Quand l'ennemi est aux portes d'une ville, tout le monde doit prendre les armes... les blessés, les vieillards, les enfants, les femmes... les sœurs mêmes !... n'est-ce pas, Marie ?...

MARIE. Si le pays ne pouvait être sauvé que par elles.

PIGOT. Pourquoi pas ?... Tu dois te souvenir, Grandier, de cette escarmouche à quelques lieues de Champaubert.

GRANDIER. Eh oui ! parbleu... Tiens, je ne vous avais pas encore conté ça. Tel que vous me voyez, Marie, j'ai sauvé beaucoup de ces bonnes sœurs qui vous ont élevée.

MARIE. Vous, lieutenant ?

GRANDIER. A trois journées de Champaubert dans le petit village d'Avrigny, on avait établi une ambulance où se trouvaient réunies les sœurs de charité qui par dévouement se consacraient aux pauvres malades. Moi, je faisais partie d'un détachement envoyé à la poursuite d'une nuée de Cosaques qu'on avait aperçue filant sur notre gauche... A peine en campagne, le capitaine chargé de nous conduire avait été tué, et moi, forcé de prendre le commandement à sa place, j'avais perdu la trace des Cosaques, qui venaient de s'arrêter dans le petit village d'Avrigny, près de cette

\* Marie, Pigot, Grandier.

\*\* Pigot, Marie, Grandier, assis.

\*\*\* Pigot, Grandier, Marie.



ambulance dont je vous ai parlé. Il paraît que l'espoir du butin avait enflammé mes gaillards, car ils s'apprétaient à mettre le siège devant la place; déjà l'assaut commençait, les porte allaient céder... c'en était fait des pauvres filles et de nos malheureux blessés, lorsque je débouche avec mon détachement sur la place assiégée. Ah! crédié! quelle bousculade! les beaux coups de baïonnette! la belle mêlée! Dix contre un, et combattant comme des lions... Cependant la victoire était incertaine, peut-être allions-nous être écrasés par le nombre, lorsque tout à coup un nouveau régiment vient à notre secours.

MARIE. Un nouveau régiment?

GRANDIER. Toutes les religieuses qui, voyant le danger que nous courions, venaient de quitter l'ambulance, ramassaient les armes des vaincus, et se mettaient en rang pour nous sauver à leur tour.

PIGOT. Ah! les braves filles!... Je crois les voir encore! quel courage! quelle intrépidité!

GRANDIER. C'est au point, qu'après la victoire, je ne savais plus à qui l'attribuer... si c'était à mes grenadiers ou à mes religieuses.

AIR de *Henri IV* en famille.

Je restais là, surpris, je regardais...  
Chacun pleurait, et moi, comme les autres;  
En les voyant, ces femmes, je disais :  
Voilà des fantassins qui valent bien les nôtres.  
Après ce combat acharné,  
Où vingt beautés nous tombèrent des nues,  
Je ne sais pas ce que j'aurais donné  
Pour embrasser mes nouvelles recrues.

*Pendant ce couplet, on a vu Marie tirer son mouchoir et pleurer.*

PIGOT. Qu'avez-vous donc, Marie? vous pleurez...

MARIE. Oui... ce récit... l'émotion... Continuez, lieutenant, continuez...

GRANDIER. Ma foi, je n'ai plus rien à vous dire. Obligé de rejoindre, je me séparerai de mes nouveaux compagnons d'armes... et le surlendemain nous étions à Champaubert, où je fus blessé.

PIGOT. Et l'on assure qu'après ce fait d'armes, la croix fut envoyée à celle qui s'était le plus exposée dans le combat.

GRANDIER. Je suis certain que la Légion d'honneur n'a pas un plus joli chevalier, je parierais même qu'elle n'en a pas un plus brave.

PIGOT. A propos de braves, j'oubliais que j'ai une nouvelle à t'annoncer.

GRANDIER. Qu'est-ce?

PIGOT. Ton neveu Patou, ce grand imbécile, tambour de la commune d'Aubersac, dont tout le monde jusqu'aux petits enfants se moquait dans le village...

GRANDIER. Eh bien?

PIGOT. Il est de retour.

GRANDIER. Patou!... ah! enfin, je vais donc connaître ce trait d'héroïsme dont le cousin Gaillois m'entretenait dans sa dernière lettre.

PIGOT. J'ai bien peur, mon pauvre Grandier, que tu n'aies pas lieu d'être satisfait.

GRANDIER. Mais la lettre du cousin. Ne te souviens-tu pas de ce passage: « Ton neveu s'est conduit à Aubersac d'une manière à laquelle on était loin de s'attendre. » Or tout le monde sait que mon neveu est un poltron, et puisque sa conduite a surpris tout le monde, c'est qu'il a montré du courage, c'est logique.

*On entend du bruit au dehors.*

PIGOT. Quel est ce bruit?

MARIE, à la *fenêtre de gauche*. Une cariole qui s'arrête dans la cour.

GRANDIER. Mon neveu peut-être... un petit jeune homme blond, n'est-ce pas.

MARIE. Avec de grandes moustaches.

GRANDIER. Entends-tu, Pigot? il a des moustaches.

PIGOT. Qu'est-ce que cela prouve? qu'il a de la barbe, tout le monde en a.

MARIE. Le voici!

GRANDIER. Enfin.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, PATOU\*.

CHOEUR.

AIR : *Me voilà.*

PATOU.

Me voilà! quel beau jour!  
Pour moi quelle joie extrême!  
Près d'un oncle que j'aime  
Enfin je suis de retour.

LES AUTRES.

Le voilà! quel beau jour!  
Pour nous quelle joie extrême!  
Près d'un oncle qu'il aime  
Il est enfin de retour.

GRANDIER.

Dans mes bras!

PATOU.

Lui, si maussade!

Mon oncle...

GRANDIER.

Allons, allons, vien.

PATOU, se décidant.

Il faut qu'il soit très-malade,  
Pour me traiter aussi bien.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

\* Pigot, Grandier, Patou, Marie.



PATOU. Mon oncle sur ses deux jambes... Saperlotte, monsieur Pigot, c'est à faire à vous.

PIGOT. Vous trouvez, illustre défenseur d'Aubersac?

PATOU. Moi?

GRANDIER. Ne fais pas attention, Pigot fait le goguenard, c'est sa maladie.

PATOU. S'il est malade, en sa qualité de médecin, il m'est avis qu'il devrait commencer par se guérir lui-même. (*Apercevant Marie.*) Ah! pardon, excuse, je ne voyais pas.

Il salue.

GRANDIER. Mon neveu, remercie cet ange, qui m'a sauvé.

PATOU. Tiens! moi qui complimentais monsieur Pigot!

GRANDIER. Tous deux ont pris soin de moi.

PATOU. Je comprends... vous avez été soigné par la Médecine et sauvé par la Charité, comme dit la chanson.

Je vous le dis en vérité,  
Sauvez-vous par la charité.

PIGOT, *à part*. Il faut espérer qu'il est devenu plus brave que spirituel.

GRANDIER, *à Patou*. Ah ça! mon garçon, j'espère que tu vas nous raconter ton haut fait d'armes.

PATOU. Mon haut fait d'armes! lequel, mon oncle?

GRANDIER. Tu sais bien... à Aubersac.

PATOU. A Aubersac...

GRANDIER. Cette belle action.

PATOU, *comme s'il se souvenait*. Ah!

GRANDIER. Nous y voilà.

PATOU. Quelle belle action, mon oncle?

PIGOT. Vous allez voir qu'il ne s'en souviendra plus.

GRANDIER. Eh! parbleu, celle dont me parle le cousin Gallois dans sa lettre.

PATOU. Ah! le cousin Gallois vous a parlé...

GRANDIER, *allant chercher une chaise*. Vite, conte-nous ça, ne fût-ce que pour confondre Pigot, qui n'est pas de tes amis.

PATOU. Je sais ça, mais je ne suis pas de ses malades, et ça me rattrape.

GRANDIER, *s'asseyant*. Nous t'écoutons\*.

PATOU. V'là la chose... Ah! Dieu, j'ai couru des dangers, mais j'en ai couru que ça fait trembler. Figurez-vous que l'ennemi allait assiéger la commune; les habitants avaient pris les armes, et en ma qualité de tambour, on m'avait mis à la tête de la garde

bourgeoise. J'avais déjà battu le rappel, je battais la générale... je battais la charge... je battais la campagne... enfin, je battais tout, excepté l'ennemi, qui nous envoyait des dragées, que c'était à ne plus s'y reconnaître. Déjà l'église était veuve de son clocher, la mairesse veuve de son époux; on ne voyait que femmes éplorées, que boutiques enfoncées; c'était une mêlée, un désastre, un chaos; chacun courait, venait, allait; on aurait dit la tour de Babel, une vraie confusion des langues. Tout à coup je sens quelque chose qui me tombe sur les yeux; c'était un bandeau, et ces mots sont prononcés à mon oreille par une voix bien connue, celle de l'adjoint : Patou, sauvez la commune ! J'allais refuser.

GRANDIER. Comment?

PATOU. Rassurez-vous, mon oncle. On me pousse, on me met je ne sais quel bâton dans la main... je trébuche, mais j'avance, et la commune est sauvée par un colin-maillard.

GRANDIER. Qu'est-ce à dire ?

PATOU.

AIR de Garrick. (*Avez-vous vu ces bosquets de lauriers?*)

Sans m'en douter, brandissant un drapeau,  
Je marchais en parlementaire.

GRANDIER, *se levant*.

Hein ! que dit-il ?

PATOU.

Je devais être beau  
En remplissant ce noble ministère.  
Chacun criait : Défendons-nous. Mais moi,  
Sans le vouloir, j'ai terminé la crise.  
La porte s'ouvre...

GRANDIER.

Infâme ! honte sur toi !

PATOU.

Seul, j'ai rendu la commune...

GRANDIER.

Et pourquoi ?

PATOU.

Mais pour qu'elle ne fût pas prise.

PIGOT, *riant*. Ah ! ah ! ah !

GRANDIER. Tais-toi... tu as livré la commune.

PATOU. Mon oncle, rappelez-vous le bandeau... L'autorité m'avait fermé les yeux.

GRANDIER. Lâche!... les voilà donc expliqués ces mots que je ne pouvais comprendre!

AIR : *Adieu, de me revoir,  
Désormais, perdez tout espoir.* du Bas-Bleu.

En effet, pouvait-on,  
Témoin de ce lâche abandon,  
Croire à la trahison  
D'un homme qui porte mon nom.

ENSEMBLE.

Le neveu de Grandier,

\* Pigot, appuyé sur le dos de la chaise de Grandier; Grandier, assis; Patou, Marie, près de la table, à gauche.

A ce point-là s'humilier !...

Qui se serait douté

D'une semblable lâcheté ?

GRANDIER, saisissant la chaise.

Le misérable !... il faut que je le tue !...

MARIE, l'arrêtant'.

Grâce pour lui !...

GRANDIER.

Qu'il s'ôte de ma vue !

PIGOT.

Cette fureur !... viens, mon ami.

GRANDIER.

C'est une horreur !

PATOU.

Le diable soit

De qui raconta mon exploit !

#### REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Le neveu de Grandier, etc.

PATOU.

Moi, neveu de Grandier,

A ce point-là m'humilier !..

Je n'ai jamais été

Capable d'une lâcheté !

*Grandier sort à droite appuyé sur Pigot.*

### SCÈNE VI.

MARIE, PATOU.

PATOU. Satané cousin Gallois..... quelle javotte ! (*A Marie.*) Ah ça, qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle ?... il semble contrarié.

MARIE. Il a, monsieur, qu'il est indigné de votre conduite.

PATOU. Indigné parce que j'ai arrêté l'effusion du sang ? Fallait-il, je vous le demande, qu'une population aussi intéressante que celle d'Aubersac s'ensevelit sous ses murs de terre cuite ? A quoi ça pouvait-il servir ?

MARIE. A sauver le pays, peut-être.

PATOU. Mais si ce n'est que ça, il est sauvé le pays, et j'ai vu ses sauveurs. Dieu ! les beaux hommes !...

MARIE. Hein ! que dites-vous ?

PATOU. Des hommes superbes ! Oh ! j'ai là le journal qui certifie la chose.

MARIE, avec joie. Quoi ! nous aurions obtenu un succès décisif ?

PATOU. Pas tout à fait, mais les affaires sont arrangées : Paris capitule.

MARIE, indignée. Quelle horreur !

PATOU, lui donnant le journal. C'est imprimé.

MARIE, lisant. « L'empereur, battu sur » tous les points, vient d'arriver à Fontaine-bleau ; les souverains alliés s'assemblent ; » on parle de reléguer Napoléon à l'île d'Elbe... » (*A Patou.*) Et vous restez là, tran-

Pigot, Grandier, Marie, Patou.

quille, impassible ! et cette feuille, vous l'avez lue sans mourir de honte et de confusion !... Ah ! monsieur ! monsieur !

PATOU, à part. Crédiennne, elle est très-bonapartiste cette jeune garde.

MARIE.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Quoi ! vous souffrez qu'un journal rende compte

De vos affronts, de votre déshonneur !

Cette feuille, c'est votre honte.

Plus de faiblesse, ayez un peu de cœur !

Allons, monsieur, montrez un peu de cœur !

Tout citoyen qu'un si grand malheur touche

Devrait prendre ce numéro,

Le déchirer, et dans chaque morceau

Envelopper une cartouche

PATOU. C'est une idée, il faudra y réfléchir ; mais, pardon, je suis très-fatigué de mon voyage en diligence, j'étais en singe... Je vais me reposer un quart d'heure, le temps de laisser mon oncle se calmer. (*Fausse sortie.*) Ah ! une idée. Ne lui laissez pas lire ce journal... moi qui ai rendu Aubersac, il croirait tout de suite que je suis cause...

MARIE. J'ai de la charité, monsieur.

PATOU. C'est juste... très-bien... enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Il sort par la gauche.

### SCÈNE VII.

SOEUR MARIE, seule.

Ce n'est que trop vrai : battus sur tous les points. Pauvre lieutenant ! Monsieur Pigot et moi, nous avons toujours empêché la vérité d'arriver jusqu'à lui ; et s'il venait à la connaître... ah ! il deviendrait fou.

AIR : *Vaudeville de l'Héritière.*

Sa douleur doit être bien grande...

Son empereur, trahi, vaincu !...

Ah ! ce journal, s'il le demande,

Je dirai qu'il n'a pas paru...

Qu'on l'attend ou qu'on l'a perdu ;

Il faut que je le persuade.

Aux yeux de la Divinité,

Mentir pour sauver un malade,

C'est encor de la charité. (*Bis.*)

*Elle promène ses yeux sur le journal.*

### SCÈNE VIII.

MARIE, GRANDIER.

GRANDIER, entrant doucement et allant s'asseoir près de la table. Pigot a raison... les



fautes sont personnelles, et aux yeux de chacun le lieutenant Grandier sera toujours un des braves de la garde. (*Apercevant Marie qui lit.*) Ah! ah! la charité qui fait de la politique.

MARIE, *troublée et cachant le journal.* La politique fait si rarement de la charité!

GRANDIER. Voyons un peu ce que dit le journal.

MARIE. Lire... y pensez-vous? Vous savez que monsieur Pigot vous défend la lecture.

GRANDIER. Il me défend tout, le bourreau; mais je me moque de sa défense.... Marie, donnez-moi ce journal.

MARIE. Mais vos yeux affaiblis.... Tenez, lieutenant, si vous voulez, je serai votre lectrice.

GRANDIER. Ah! ah! vous voulez être la première à m'annoncer une heureuse nouvelle; car, si je suis bon physionomiste, je parie deviner le contenu de cette feuille. L'animation de votre teint, ces yeux vifs et brillants, cela veut dire victoire, conquête.... vingt drapeaux pris sur l'ennemi.

MARIE, *à part.* Il est heureux.... et moi j'irai froidement...

GRANDIER. J'ai raison, n'est-ce pas?... C'est égal, lisez toujours... j'aime les détails... j'aime à connaître les corps qui se sont distingués.

MARIE. Il n'y a qu'un tout petit article.

GRANDIER. Tant pis... Autrefois le Moniteur tout entier suffisait à peine au récit de nos batailles.

MARIE. Et puis il est perdu dans ce grand journal.

GRANDIER. Donnez, donnez... Je trouverai bien, moi.

MARIE. Ah! m'y voici.

GRANDIER. Enfin!

MARIE, *improvisant.* « Les Français ont rencontré les Autrichiens et les Russes en pleine campagne. »

GRANDIER. Bravo!

MARIE. « La victoire n'a pas été un seul instant douteuse. »

GRANDIER. Très-bien.

MARIE. « L'armée française a fait des prodiges de valeur. »

GRANDIER. Comme toujours! (*Avec un soupir.*) Et je n'étais pas là!

MARIE. Consolerez-vous, lieutenant. (*Improvisant.*) « La réserve n'a pas donné.... L'empereur n'a pas eu besoin de sa garde. »

GRANDIER, *soupirant et regardant Marie.* Ah! je voudrais bien pouvoir aussi me passer de la mienne...

MARIE. Vous voudriez vous passer de moi?

GRANDIER. De vous, Marie! de vous que j'aime... non pas. Seulement je voudrais vous voir changer d'attributions près de moi; je

voudrais avoir en vous une amie et non pas une garde-malade. (*Se levant.*) Vainqueurs! vainqueurs! il faut donner des ordres pour que l'on mette des lampions à mes fenêtres.

MARIE. En plein jour... y pensez-vous?

GRANDIER. Je veux que ce soir Pigot me fasse raison, et qu'entre deux vieilles boutelles nous entonnions un *Te Deum*. Vous entendrez les superbes basses tailles.

MARIE, *à part.* Et moi qui n'ai pas encore prévenu monsieur Pigot! allons vite.

Elle sort par la droite.

## SCENE IX.

GRANDIER.

Vainqueurs! vainqueurs!...

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

C'est imprimé... victoire officielle!

Je suis content, je suis heureux!

Voyez l'effet d'une bonne nouvelle,

Je crois déjà me sentir beaucoup mieux;

Oui, je renaiss depuis cette lecture.

Quand il renferme un pareil bulletin,

Pour le soldat souffrant d'une blessure

Le Moniteur est un grand médecin.

## SCÈNE X.

LOVEL, GRANDIER.

LOVEL. Il est seul... tant mieux!

GRANDIER, *l'apercevant.* Ah! Lovel.

LOVEL, *à part.* Pauvre Grandier!

GRANDIER, *à part.* Comme il a l'air chagrin!

LOVEL, *de même.* Sa liberté peut être menacée, c'est le moment de m'acquitter envers lui.

GRANDIER, *de même.* Il sait déjà notre victoire, et sans doute il vient s'en venger avec moi. Soyons généreux.

LOVEL. Allons! (*Haut.*) Grandier.

GRANDIER. Ah! c'est vous, monsieur Lovel.

LOVEL. En venant ici je craignais d'être importun, et cependant...

GRANDIER. Importun! Pourquoi?

LOVEL, *embarrassé.* Dans de pareilles circonstances...

GRANDIER. En effet, je ne sais pas me contraindre... pourtant, je ne voudrais pas me réjouir du malheur d'un ami.

LOVEL, *étonné.* De mon malheur?



GRANDIER. Qu'il n'en soit plus question.

LOVEL. Au contraire, veuillez m'expliquer...

GRANDIER. Vous ne comprenez pas?... voyons, n'est-il pas naturel de se réjouir un jour de triomphe?

LOVEL. Si fait.

GRANDIER. Eh bien!

LOVEL. Eh bien! c'est qu'alors il me semble que ce serait à moi...

GRANDIER. A vous?

LOVEL. A moi!

GRANDIER. Ah! mon Dieu, est-ce que ce pauvre Lovel...

LOVEL. Qu'avez-vous donc à me regarder?

GRANDIER. Rien, parlons d'autre chose.

LOVEL, *changeant de ton*. Oui, de votre liberté, qui d'un moment à l'autre peut être compromise.

GRANDIER. Qu'est-ce à dire?

LOVEL. Peut-être n'avez-vous que le temps de fuir.

GRANDIER. Lovel, est-ce qu'il y a eu des fous dans votre famille?

LOVEL. Tout à l'heure, lieutenant, en vous écoutant j'étais sur le point de vous adresser la même question.

GRANDIER. Vraiment!

LOVEL. Parole d'honneur!

GRANDIER. Et le motif?

LOVEL. Trêve de plaisanterie, les moments sont précieux. Vous savez combien je vous suis attaché. Quand l'empereur était tout-puissant et faisait trembler les royalistes, vous m'avez pris sous votre protection. Eh bien! aujourd'hui les rôles sont changés. Le règne de l'empereur finit, celui de Louis XVIII commence, et c'est à mon tour...

GRANDIER. Vous dites?

LOVEL. La vérité. L'empereur est vaincu, abandonné.

GRANDIER. Ah! ne répétez pas cela!

LOVEL. Plus d'espoir, vous dis-je; on parle même de l'exiler à l'île d'Elbe.

GRANDIER. Une défaite... un exil!... Ah! si vous n'êtes pas fou, monsieur Lovel, vous en avez menti!

LOVEL. Grandier! mon ami, de grâce, rétractez...

GRANDIER. C'est une imposture, vous dis-je...

LOVEL. Grandier!

GRANDIER. Et je vous tiens pour le plus lâche des hommes!

LOVEL. Malheureux!

GRANDIER.

AIR :

A bientôt!

LOVEL.

A bientôt!

GRANDIER.

C'est infâme!

LOVEL.

C'est infâme!

GRANDIER.

Battons-nous!

LOVEL.

Battons-nous!

GRANDIER.

Maintenant.

LOVEL.

Maintenant.

ENSEMBLE.

La colère m'enflamme,  
L'injure veut du sang!  
Ce courage qu'il montre,  
J'espère, sera vain.

LOVEL.

Le lieu de la rencontre?

GRANDIER.

A la nuit. Au jardin.

Sans témoin.

LOVEL.

Sans témoin.

GRANDIER.

La vengeance

LOVEL.

La vengeance

GRANDIER.

Qui dirige

LOVEL.

Qui dirige

GRANDIER.

Nos bras,

LOVEL.

Nos bras,

ENSEMBLE.

De l'un des deux d'avance

A marqué le trépas!

*Lovel sort par le fond. Sur la fin de ce morceau, un peu avant la sortie de Lovel, Marie a paru à la porte de droite.*

## SCENE XI.

MARIE, GRANDIER.

GRANDIER, *prenant deux pistolets dans l'armoire*. Le traître! le misérable!... mes pistolets! mes pistolets!

MARIE, *s'approchant*. Vous allez vous battre, lieutenant?

GRANDIER. A l'instant... avec Lovel... Il faut que je le tue.

MARIE. Et pourquoi?

GRANDIER. Parce qu'il calomnie l'empereur, l'armée, la France tout entière... parce qu'il veut que nous ayons été battus.

MARIE, *à part*. Ciel!

GRANDIER. Si pourtant vous ne m'aviez pas lu le Moniteur!

MARIE, *à part*. Et c'est moi qui suis cause... Ah! je vais lui avouer...

GRANDIER. Le misérable avec sa nouvelle m'eût tué... Oui, j'en serais mort.

MARIE, *à part*. Ah! maintenant comment lui dire?

GRANDIER. Mais il en a menti, n'est-ce pas?

MARIE, *embarrassée*. Peut-être a-t-il cru de bonne foi?

GRANDIER. Est-ce qu'on croit ces choses-là? Non, non, c'est l'envie qu'il en avait qui le lui a fait dire, et cette envie-là je me charge de la lui faire passer, moi.

MARIE. Un duel! à peine convalescent... mais, lieutenant, vous n'aurez ni le coup d'œil assez sûr ni la main assez ferme. Voyez plutôt, rien que pour amorcer ce pistolet, vous tremblez.

GRANDIER. C'est de colère.

MARIE. Colère ou fatigue, vous n'êtes point en état de vous mesurer avec un adversaire qui aura sur vous le double avantage de la vigueur et du sang-froid... Lieutenant, il faut renoncer à ce duel.

GRANDIER. Jamais!

MARIE. Le différer, au moins.

GRANDIER. Pas d'une minute.

Il s'assied près de la table à droite.

MARIE. \* Eh bien, je n'insiste plus, je vous cède, mais au moins vous ne me refuserez pas une grâce.

GRANDIER. Laquelle?

MARIE. Cette potion que monsieur Pigot a prescrite.

GRANDIER. Au diable!

MARIE. C'est un calmant, et dans votre état d'irritation...

GRANDIER. Boire avant d'aller me battre!

MARIE. Un calmant qui n'aura peut-être d'autre effet que de me tranquilliser.

GRANDIER. Ah! si c'est pour vous...

MARIE. Oui, lieutenant, c'est pour moi.

GRANDIER. Donnez alors.

MARIE, *à part*. Il boit... O mon Dieu, faites que je réussisse!

GRANDIER \*. Tenez, voilà qui est avalé, et dans le fait, irrité comme je le suis, je n'aurais eu qu'à le manquer... corbleu!

MARIE. Vous devez déjà vous sentir plus calme?

GRANDIER. Oui, ça va mieux, et d'un... (*Il dépose le pistolet qu'il vient de charger, et se dispose à charger l'autre.*) Mes vieux pistolets, il y a longtemps qu'ils ne m'avaient servi. C'est singulier... Qu'est-ce que vous m'avez donc fait boire?

MARIE. C'est une potion préparée par monsieur Pigot. Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas?

GRANDIER. Très-bien... seulement il me semble... Diable! il ne faudrait pas aller d'une extrémité à l'autre!... Mes paupières s'appesantissent malgré moi, mes yeux se ferment.

Musique douce à l'orchestre.

MARIE. C'est l'effet de la potion, cela va se passer.

GRANDIER, *cédant par degré au sommeil*. Sans doute... Et d'ailleurs, la nuit n'est pas encore venue, il faut attendre... j'y verrai toujours assez... à quinze pas... et puis, on peut se battre à dix... (*à voix presque basse*) à... à bout portant même... Allons, est-ce... à... bout portant?

Il s'endort.

MARIE. Il est sauvé!... (*La musique s'arrête.*) Mais son honneur, il faut le sauver aussi!... (*Frappant à la porte de Patou.*) Monsieur Patou... monsieur Patou...

PATOU, *sans paraître*. Qui est là?

MARIE. Hâtez-vous, les moments son précieux.

## SCÈNE XII.

La nuit vient par degrés.

PATOU, MARIE, GRANDIER *endormi*.

PATOU, *baillant\**. Ah! qui est-ce qui m'appelle? Tiens, c'est vous!

MARIE. Oui... Venez.

PATOU, *se défilant*. Ah! que c'est donc bon de dormir!

MARIE. Chut! il dort aussi.

PATOU. Qui?

\* Grandier, assis; Marie, de l'autre côté de la table.

\* Marie, Grandier assis.

MARIE. Votre oncle.

PATOU, *voulant se sauver*. Mon oncle !

MARIE. Et il va se battre.

PATOU. En dormant !

MARIE. Monsieur Lovel l'attend au jardin.

PATOU. Monsieur Lovel !

MARIE. Si vous lui donnez le temps de se réveiller, il est mort.

PATOU. Pauvre cher oncle !

MARIE. Mais vous l'aimez ?

PATOU. Beaucoup.

MARIE. Et vous ne souffrirez pas...

PATOU. Non, sans doute.

MARIE. Ainsi vous consentez ?

PATOU. Certainement.

MARIE. Vous aurez assez de courage ?

PATOU. Oui, oui.

MARIE. Et vous allez de ce pas ?

PATOU. Je vais faire des excuses à monsieur Lovel.

Il fait le mouvement de sortir.

MARIE. Des excuses !

PATOU, *revenant d'un air déterminé*. Non... une autre idée !... Il ne se battra pas.

MARIE. Bien.

PATOU, *avec fanfaronnade*. Le lieu du rendez-vous ?

MARIE. Là, dans le jardin. La nuit est venue... Suivez-moi.

PATOU. Partons.

MARIE. Ah ! mon Dieu, s'il allait s'éveiller !  
(*S'approchant.*) Non, non, pas encore.

AIR : *Vous partez à l'instant.* (La Grâce de Dieu,  
4<sup>me</sup> acte.)

Il repose, il est temps,  
Profitons des instants.  
Ce sommeil bienfaiteur  
Rend l'espoir à mon cœur.

A Patou.

Votre oncle un jour vous récompensera.

PATOU.

Ne craignez rien, je sais ce qu'il faut faire.

MARIE.

Venez, venez, son adversaire est là.

PATOU, *à part*.

Je vais aller chercher le commissaire.

ENSEMBLE, *pour échos*.

MARIE, *allant prendre les pistolets qui sont sur la table*.

Il repose.

PATOU.

Il repose.

MARIE.

Il est temps.

PATOU.

Il est temps.

MARIE.

Profitons

PATOU.

Profitons

MARIE.

Des instants.

PATOU.

Des instants.

MARIE.

Ce sommeil

PATOU.

Ce sommeil

MARIE.

Bienfaiteur

PATOU.

Bienfaiteur

MARIE.

Rend l'espoir

PATOU.

Rend l'espoir

MARIE.

A mon cœur.

PATOU.

A mon cœur.

Ils sortent à droite.

### SCÈNE XIII.

Musique en sourdine.

PIGOT, GRANDIER, *endormi*.

PIGOT, *entrant par le fond*. Marie a beau dire, il sera difficile de lui cacher longtemps la vérité. Ah ! ah ! le voilà qui dort ! Pauvre ami... quel coup pour lui ! Et qui jamais pourra le consoler ?

GRANDIER. Marie...

PIGOT. Hein ?

GRANDIER. Marie... près de moi... là... là... toujours.

PIGOT. Diable ! même en rêvant. Voilà une garde-malade qui lui tient bien au cœur !

GRANDIER, *s'agitant*. C'est à la vieille garde de marcher... passage... la charge... culbutés les Prussiens, battus... encore une fois battus !

PIGOT. Pauvre Grandier, quel réveil pour lui ! Son régiment décimé, son drapeau au pouvoir de l'ennemi, et l'empereur, son dieu, conduit en exil.



GRANDIER, *de même*. Cela n'est pas. Vous dites, monsieur Lovel, que nous ne sommes pas vainqueurs ? mais c'est infâme ! infâme, entendez-vous ! Un duel ! oui, un duel... soit !

PIGOT. Que dit-il ?

GRANDIER, *de même*. Dans le jardin, sous les marronniers...

PIGOT. Serait-il vrai ?

Il s'approche de la fenêtre de droite.

GRANDIER. Là, là.

PIGOT. L'obscurité ! je distingue à peine... i fait peur tant... d'et à hommes... un jeune militaire qui mesure la distance... Un duel !..

GRANDIER, *d'une voix plus forte*. A bout portant ! à mort !...

On entend deux coups de pistolet.

PIGOT. Ah ! courons savoir...

Il sort par la droite.

(Forté à l'orchestre. La musique s'arrête.)

GRANDIER, *réveillé en sursaut, se levant*. Aux armes ! aux armes !... Hein ! où suis-je ? Ah ! imbécile, je rêvais Cosaques. Qu'est-ce qui m'a donc éveillé ? Ah ça ! mais éveillé ! je dormais donc !... Comme j'ai la tête lourde !... O mon Dieu, je me souviens... mes pistolets... (*il allume la bougie à sa veilleuse ; la scène s'éclaire*) ils étaient là... et personne... Oh ! n'importe, il doit m'attendre, et je vais...

## SCÈNE XIV.

GRANDIER, LOVEL.

LOVEL. Où allez-vous, lieutenant ?

GRANDIER. Vous trouver, monsieur.

LOVEL. C'est inutile... votre neveu s'est présenté pour vous.

GRANDIER. Mon neveu !... Et ces coups de feu ?

LOVEL. Rassurez-vous... une blessure légère à l'épaule droite... Je l'ai laissé entre les mains de monsieur Pigot, et je me suis hâté d'accourir...

GRANDIER. Me chercher. Vous avez bien fait, les choses ne peuvent en rester là... Je veux pas que vous ayez le droit de croire...

LOVEL. Écoutez-moi. Jamais, je vous le jure, je n'aurais accepté ce duel, si j'avais pu savoir l'erreur dans laquelle on vous avait laissé... Mais après le combat votre neveu m'a tout appris... tout, jusqu'à la ruse qu'on a employée pour vous retenir.

GRANDIER. Une ruse !

LOVEL. Cette potion que l'on vous a fait prendre.

GRANDIER. O ciel !... Ah ! Marie ! Marie !

LOVEL. Et maintenant ne voyez plus en moi qu'un ami qui vient déplorer avec vous les malheurs de sa patrie... Souvenez-vous des services que vous m'avez rendus, et veuillez acceptez ceux que je vous offre à mon tour.

GRANDIER. Encore, monsieur ! vous revenez sur une imposture.

LOVEL, *lui présentant un journal*. Lisez.

GRANDIER, *prenant la feuille en tremblant*. Lire... quoi ? que voulez-vous donc que je lise ? (*Parcourant le journal.*) Mes yeux se troublent... je ne vois pas... Attendez, attendez. « Capitulation de Paris, abdication... » (*Retombant sur une chaise.*) Ah ! ah ! monsieur, vous m'avez tué.

LOVEL. Mon ami, revenez à vous.

GRANDIER. Ah ! laissez-moi, monsieur, laissez-moi.

LOVEL.

Air d'Aristippe.

Et pourquoi donc cacher votre souffrance ?  
Des pleurs aussi s'échappent de mes yeux.  
Si vos malheurs n'étaient ceux de la France,  
Moi, dont ce jour a comblé tout les vœux,  
Je devrais être et fier et glorieux.  
Mais prévoyant ce que dira l'histoire,  
Voyant encor le monde à vos genoux,  
Lorsque je pense à vingt-cinq ans de gloire,  
Je suis Français et je pleure avec vous.  
Vous le voyez, oui, je pleure avec vous.

GRANDIER. Oh ! mais c'est impossible, je ne puis croire encore...

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, PATOU.

PATOU, *accourant du fond*. Il va venir, je l'ai prévenu.

GRANDIER, *avec colère*. Patou, lui !

PATOU, *avec effroi*. Dieu ! il est réveillé !

GRANDIER. Ah ! j'oubliais ce qu'il vient de faire pour moi.

LOVEL, *à part*. A tout prix je dois éviter qu'il soit inquiété pour ses opinions... Deux mots au nouveau sous-préfet de notre arrondissement \*.

Il s'assied à la table de gauche, et pendant une partie de la scène suivante il ne fait aucune attention à ce qui se passe autour de lui.

\* Grandier, assis à côté du guéridon ; Patou ; Lovel, le dos tourné, écrit à la table de gauche.

PATOU, *à part*. Si je pouvais filer !  
 GRANDIER, *à son neveu*. Approchez, monsieur.

PATOU. Ne vous dérangez pas, mon oncle.

GRANDIER. Rien au monde ne pourra me faire oublier votre conduite à Aubersac.

PATOU. Gueux d'Aubersac !

GRANDIER. Mais vous venez de me rendre un service... je vous en remercie.

PATOU. Il n'y a pas de quoi, mon oncle.

GRANDIER. Vous ne souffrez donc pas ?

PATOU. Moi, pas du tout. Seulement je suis horriblement fatigué.

## SCENE XVI.

LES MÊMES, MARIE, *appuyée sur le bras de* PIGOT.

Marie et Pigot paraissent à la porte de droite et se tiennent hors de la vue du Lieutenant et de Lovel.

GRANDIER. Comment ! fatigué ?

PATOU. Oui. Ah ! j'ai couru, j'ai couru.

GRANDIER. Je vous parle de votre blessure !

PATOU. De ma blessure ?

Marie lui fait des signes.

GRANDIER. N'avez-vous pas été blessé ?

PATOU. Non... (*Nouveaux signes.*) Si... si fait... j'ai été blessé...

GRANDIER. Eh bien ?

PATOU. Eh bien ?

GRANDIER. Souffrez-vous ?

PATOU. Non, non... c'est étonnant, je ne souffre pas du tout. (*À part.*) Quel est ce nouveau galimatias ?

GRANDIER. Qu'est-ce que vous me disiez donc, Lovel, que vous avez blessé mon neveu ?

LOVEL. C'est vrai.

PATOU. Ah ! par exemple !... (*Nouveau signe de Marie.*) Ah ! oui, oui... monsieur m'a blessé.

LOVEL, *se levant*. Vous ?

PATOU. Dame !

GRANDIER, *se levant*. Lui, mon neveu !

LOVEL. Et ce n'est pas avec monsieur que je me suis battu.

GRANDIER, *allant à Lovel*. Et avec qui donc ? (*Apercevant Pigot.*) Pigot !

LOVEL. Mon adversaire portait l'uniforme de la jeune garde.

MARIE, *s'approchant* \*. Lieutenant, voici l'heure à laquelle vous devez boire.

MORCEAU FINAL.

AIR des Hussards.

LOVEL.

Qu'entends-je ! ô ciel ! cette voix !

GRANDIER, *observant Lovel*.

Il s'est troublé, je crois...

MARIE.

Allons, un peu d'obéissance ;

Du docteur suivez l'ordonnance.

Quand on est en convalescence,

Il faut agir avec prudence.

GRANDIER.

Dois-je croire ?

LOVEL, *regardant Marie*.

Étrange ressemblance !

MARIE.

Ah ! suivez, suivez l'ordonnance.

*Elle remonte vers le fond.*

GRANDIER, *la prenant par la main et la ramenant sur le devant de la scène*.

Approchez... venez, ne craignez rien ;

Vous êtes ma compagne et mon ange gardien.

Toujours, toujours fidèle,

Je connais votre zèle ;

Marie, en vous j'ai foi...

Parlez, parlez, qui s'est battu pour moi ?

Vous tremblez... et pourquoi ?

Vite ! répondez-moi !...

*En disant ces derniers mots, il porte la main sur l'épaule droite de Marie.*

MARIE, *étouffant un cri de douleur*. Ah ! TOUS, *excepté Pigot*. Se peut-il ! c'est elle !

Patou avance une chaise, Marie y tombe presque évanouie.

GRANDIER.

Secourez-la !... c'est mon sauveur !

*Tous s'empressent autour de Marie. Pigot lui prodigue ses soins. Dans ce mouvement, la pèlerine de Marie s'est ouverte et laisse voir la croix d'honneur.*

Que vois-je !... ô ciel !... la croix d'honneur !

TOUS.

Aventure mystérieuse !

Elle porte la croix d'honneur !

Pour quelle action courageuse

La voit-on briller sur son cœur ?

*Sur la fin de cet ensemble, Marie se lève ; on éloigne la chaise.*

GRANDIER.

Ah ! voyez notre impatience !

Parlez, de grâce ! ah ! parlez !

MARIE.

Mon ami,

Souvenez-vous de l'ambulance

Et du village d'Avrigny.

GRANDIER.

C'est à vous que je dois la vie !

MARIE.

Et je vous dois l'honneur !

GRANDIER.

Marie me doit l'honneur...

\* Pigot, Patou, Marie, Grandier, Lovel.

Ah ! je voudrais lui devoir le bonheur.

*A Marie.*

Parlez... j'attends vos lois divines.

MARIE.

Je dois quitter les Orphelines

Avant un mois...

GRANDIER.

Si je l'osais...

MARIE.

Eh bien, monsieur ?

GRANDIER.

Je vous dirais :

Voulez-vous d'un soldat pour époux ?

MARIE.

J'y pensais...

Mais silence !

De la prudence !

*Montrant son costume.*

Voyez cet habit-là.

Rentrez, rentrez, prenez bien garde !

En attendant cet hymen-là.

Demain, près de la vieille garde

La jeune garde reviendra.

TOUS.

Rentrez, rentrez, etc, etc.

Adieu ! adieu ! partons, partons,  
partez, partez,

Demain nous reviendrons.  
vous reviendrez.

*Sur ces derniers mots, Grandier a gagné la porte de gauche. Lovel et Pigot sont près de la porte du fond. Marie se dispose à sortir par la droite, et Patou reste sur le devant de la scène à droite.*

FIN.

S'adresser pour la musique de cet ouvrage, à M. Verrier, chef de bureau de copies au théâtre des Variétés.



# JOCRISSE

## EN FAMILLE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DUVERT ET LAUZANNE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le  
28 juin 1843.

### DISTRIBUTION :

|                                 |                   |
|---------------------------------|-------------------|
| DUVAL.....                      | MM. LHÉRITIER.    |
| JOCRISSE, son beau-frère.....   | ALCIDE-TOUSEZ.    |
| LESTORGEAU .....                | Mlle ALINE-DUVAL. |
| UN FACTEUR.....                 | M. HÉNICK.        |
| CHARLOTTE, femme de Duval ..... | Mme RAVEL.        |
| LECERF, garde du commerce.....  | M. BARTHÉLEMY.    |

La scène est à Paris, chez Duval.

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre de leur place sur le théâtre, le premier à gauche, etc. — Toutes les indications de mise en scène sont données au point de vue du public.

Le théâtre représente une chambre de l'appartement de Duval. Porte au fond ; portes à droite et à gauche ouvrant sur le théâtre, au second plan. Une table à droite, premier plan. Un guéridon à gauche, au premier plan. Un buffet au fond à droite. Chaises, fauteuils. Au fond, entre la porte et le buffet, un baromètre rond, accroché à cinq pieds du sol. Dans le fond à gauche, une redingote sur une chaise. Sous le guéridon des bottines de femme.

### SCÈNE I.

CHARLOTTE seule, assise auprès du guéridon, et occupée à faire de la tapisserie.

On a bien raison de dire : il n'y a rien de lourd comme un secret sur la conscience. Voilà quinze ans que j'ai épousé Duval, eh bien ! je n'ai pas encore osé lui avouer que, quand nous nous sommes mariés, j'étais veuve... il a les veuves en horreur!.. Oui, j'avais épousé, à l'insu de ma famille, un nommé Cruchot, un mauvais sujet, qui m'abandonna, en enlevant l'enfant, seul fruit de notre union... J'ai appris depuis que, dans un voyage aux Grandes Indes, il avait péri... Et mon fils... pauvre enfant!... lui aussi, sans doute... Cependant rien

ne le prouve, et j'ai toujours l'espoir qu'il existe. Encore dernièrement, j'ai écrit à Marie Cruchot, la sœur de mon défunt, et j'attends sa réponse. Il n'y a qu'elle et moi qui sachions ce qui en est ; mon frère lui-même, Jocrisse, ignore mon premier mariage, car, s'il le savait, il y a longtemps que mon mari serait au courant.

### SCÈNE II.

CHARLOTTE, JOCRISSE, venant du fond.

JOCRISSE. — *Costume traditionnel : perruque rousse à petite queue ; cravatte blanche, gilet blanc, veste gris clair, culotte courte jaune serin, bas blancs, souliers.*

Parole d'honneur!.. si je ne tenais pas à la

vie comme j'y tiens, je me flanquerais dans la première rivière que je trouverais sous ma main. Ah ! Dieu de Dieu !

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que tu as encore ?

JOCRISSE.

Ce que j'ai ?.. M. Duval vient de me dire en sortant que tu étais sans bonne, qu'il a renvoyé Louise, et que c'est ma faute... C'est la cent-vingt-deuxième qu'il chasse depuis ton mariage... comment trouves-tu ça ?

CHARLOTTE, se levant.

Très-désagréable ! Tu veux toujours le mêler de ce qui ne te regarde pas : toutes les bonnes que nous avons eues, c'est toi qui les as fait renvoyer. Si tu voulais une bonne fois te dire : Voyons, je suis le beau-frère de M. Duval, ma place n'est pas à la cuisine... ce qui est arrivé ne serait pas arrivé.

JOCRISSE.

Comment ! tu veux faire poser une planche dans la cuisine, tu fais venir un savetier pour ça !..

CHARLOTTE.

Un menuisier !

JOCRISSE.

Il dit qu'il est menuisier, mais je ne peux le considérer que comme un savetier. Pour soutenir la planche, il met deux ignobles tasseaux épais de ça... (*Il indique l'épaisseur de ses deux mains fermées.*) Deux potences, c'était hideux ! Qu'est-ce que je fais, moi ? Je me relève nuitamment, je décloue les tasseaux du savetier ; il dit menuisier, moi je dis savetier ! je les rabotte, je les gratte, je les rogne, je les rends minces et jolis ; ah ! qu'ils étaient délicats !

CHARLOTTE.

Qui est-ce qui l'avait prié de ça ?

JOCRISSE.

Il n'est donc plus permis de faire une surprise à son beau-frère le jour de sa fête ?

CHARLOTTE.

Jolie surprise !

JOCRISSE.

Est-ce que je pouvais m'imaginer que mademoiselle Louise n'aurait rien de plus chaud que d'aller poser pour 120 francs de porcelaine sur la planche ? Alors, ma foi, pif, paf, dig, dog, patatra, va te promener ! Voilà ce qui arrive avec des filles bêtes comme ça ! M. Duval la flanque à la porte, il a raison, j'approuve le renvoi ; quand un renvoi est approuvé il est bon. Mais qu'il ne dise pas que c'est ma faute !

CHARLOTTE.

Il n'en est pas moins vrai que si tu n'avais pas rogné ces tasseaux...

JOCRISSE.

Ça, c'est une question d'art ; si tu veux traiter la question d'art avec moi, asseyons-nous et raisonnons tasseaux : je le veux bien. *Il va pour prendre une chaise.*

CHARLOTTE.

Du tout, du tout !

JOCRISSE.

Mais venir m'accuser de faire renvoyer les bonnes, moi qui ne cesse de te présenter pour modèle ; je leur ai dit à toutes : Voyez Charlotte ! elle était chez M. Duval, elle était bonne là !

CHARLOTTE.

Comment ?

JOCRISSE.

Elle était bonne chez M. Duval, quoi ! Elle était prévenuese, soignante, c'est-à-dire... enfin, c'est égal... Eh bien ! à force d'être soignante et prévenuese, il est devenu amoureux d'elle, et il l'a épousée. Faites comme elle, et peut-être que la même chose vous arrivera.

CHARLOTTE, piquée.

Eh bien, je te remercie des conseils que tu leur donnes !

JOCRISSE.

C'est le cœur, ma Charlotte, je veux que tu sois bien servie.

CHARLOTTE.

Ce n'est pas une raison pour aller corner aux oreilles de toutes les domestiques que nous étions au service de M. Duval.

JOCRISSE, avec dignité comique.

Pourquoi donc ça ? Je ne rougis pas de mon étymologie !

CHARLOTTE.

Heureusement tout ça va finir ; je n'aurai plus de désagrément avec les bonnes ; nous allons avoir un domestique ; et M. Lefort, l'ami de mon mari, doit amener aujourd'hui même d'Orléans un garçon qui nous est recommandé.

JOCRISSE.

M. Lefort, je sais : un homme énorme, qui pèse 500. M. Duval m'a envoyé retenir sa place pour Orléans. Ah ! le domestique vient aujourd'hui ? Je le dresserai, je connais le service, je le dresserai.

CHARLOTTE.

Ne t'en occupe pas, je t'en prie... car tu mets la maison sens dessus dessous par tes maladresses.

JOCRISSE, s'exclamant.

Bon ! je suis maladroît à présent !

CHARLOTTE.

A ton âge pourtant...

JOCRISSE.

C'est justement l'âge qui fait que nous nous ennuyons ici, tu as trouvé le joint.

CHARLOTTE.

Comment ?

JOCRISSE.

J'ai trente-quatre ans, tu en as trente-deux ; trente-quatre et trente-deux ça fait soixante-six ; ton mari cinquante ans ; soixante-six et cinquante ça fait cent-seize. Nous représentons à nous trois cent-seize ans... un vieillard de cent seize ans qui serait ici tout seul, sans secours, le malheureux ! abandonné de ses semblables ! Crois-tu qu'on puisse s'amuser beaucoup à cet âge-là, dans une pareille position ?

CHARLOTTE, avec impatience.

Tiens, laisse-moi ! Je ne sais pas, ma parole,



où tu vas prendre les bêtises que tu imagines. (Elle sort.)

JOCRISSE, *la reconduisant.*

Ah ! si les calculs sont des bêtises actuellement...

## SCÈNE III.

JOCRISSE, *seul, revenant en scène.*

Tu ne sais pas pourquoi je suis triste ; je le sais, moi !.. Oh ! oui, je peux dire que j'en ai des chagrins ! j'en ai des petits, j'en ai des moyens, j'en ai des grands... je les cache à tout l'univers... (Bas.) Si on savait qu'il y a dix-huit ans, j'ai eu un malheur !.. j'ai été séduit par une appelée Marie Cruchot, qui était amie de ma sœur, en allant aux vendanges !.. Elle voulait que je l'épousasse... moi, qui déteste les enfants !.. Va donc te promener !... C'est ce qu'elle a fait, et je n'en ai jamais entendu parler depuis !.. Mais le chagrin me dévore et me vieillit : je n'ai que trente-quatre ans, et je suis sûr que j'en parais près de trente-cinq. Ma sœur, qui ne se doute pas de ma misère, me demande quelquefois pourquoi je ne me marie pas. Peux-tu me marier ?.. le peux-tu ?.. Peux-tu laisser mon épouse mettre une machine de fleurs d'oranger sur sa tête ? Ce serait la tromper ! Ah ! cette abominable Marie Cruchot m'a coupé toute ma carrière ! (Apercevant Lestorgneau au fond.) Qu'est-ce que vous demandez ?

## SCÈNE IV.

JOCRISSE, LESTORGNEAU, *venant du fond ; il porte sur l'épaule un petit paquet passé dans un bâton. — Même costume que Joerisse. Il diffère seulement par la couleur de la veste qui est rouge. Il porte un chapeau de forme plate. — Ce personnage a toute la naïveté de Jocrisse, jointe à un peu d'enfantil-lage.*

LESTORGNEAU, *au fond.*

Est-ce ici chez monsieur... chose, qu'on dit qu'il a eu la bêtise d'épouser sa cuisinière ?

JOCRISSE.

C'est ici ; mais ce n'est pas M. chose qu'il s'appelle, c'est M. Duval.

LESTORGNEAU, *entrant.*

Duval ! c'est ça, mon vieux !

JOCRISSE, *à part, avec humeur.*

Son vieux ! (Haut.) Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

LESTORGNEAU.

Tout ce qu'on voudra. Ma marraine qui m'envoie m'a dit : Tu vas aller trouver M. Duval ; ça sera une famille pour toi. Alors, me v'là.

JOCRISSE, *à part.*

Je devine ! c'est le domestique qu'on attend ! (Haut.) Vous arrivez par la diligence, n'est-ce pas ?

LESTORGNEAU.

Non. Je n'ai pas trouvé celle que je voulais.

JOCRISSE.

Comment ça ?

LESTORGNEAU.

Ma marraine m'a dit : Tu vas aller à Paris... alors je suis parti. Il est bon de vous dire, mon vieux...

JOCRISSE, *avec humeur très-marquée.*

Ne m'appellez point votre vieux, sapristi !

LESTORGNEAU.

Il est bon de vous dire que nous habitons un village à deux lieues de la grande route, ou plutôt, pour que vous compreniez mieux... (Il regarde autour de lui pour s'assurer que personne ne peut l'entendre. Mystérieusement.) La grande route est à deux lieues de chez nous.

JOCRISSE.

J'aime mieux ça... deux lieues... c'est loin ; nous avons des grandes routes moins éloignées que ça, ici.

LESTORGNEAU.

Une fois sur la route, j'arrête la première voiture que je trouve, et je demande au conducteur combien qu'il pouvait transporter de voyageurs — Dix, qu'il me répond ; mais montez ; allez, vous ne serez pas gêné ; il n'y en a que deux. — Je lui dis : Y a-t-il des voitures plus grandes que la vôtre ? — Oui, qu'il me répond encore, il y en a de douze et même de dix-huit places... — Alors, que je lui repique, ça ne me va pas ; roulez votre bosse ; et il repart... en jurant.

JOCRISSE.

Ah ! ça, comment ?.. il vous fallait une voiture de dix-huit places pour vous tout seul ?.. Vous vouliez donc jouer aux quilles là-dedans ? votre bagage ne me paraît pourtant pas monstrueux. (Il le prend des mains de Lestorgneau.)

LESTORGNEAU, *naïvement.*

Je vas vous dire, c'est que je n'ai pas voulu désobéir à ma marraine ; elle m'avait dit : Vaut-en à Paris avec la plus grande diligence ; ne l'ayant pas trouvée, je suis venu à pied.

JOCRISSE, *cherchant à se rendre compte.*

La plus grande diligence...

LESTORGNEAU, *affirmativement.*

La plus grande diligence.

JOCRISSE.

La plus grande diligence... Je me demande ce que ça pouvait lui faire que vous preniez une petite ou une grande diligence ! (Ils se regardent bêtement tous les deux.)

LESTORGNEAU.

Je ne sais pas, moi.

JOCRISSE.

Ni moi, mon cher Monsieur. — Ah !.. lubie de vieille femme ! (Brusquement.) Ah ! ça, comment te nommes-tu ? (A part.) Il faut le mettre au pas tout de suite.

LESTORGNEAU.

Moi ?

JOCRISSE, *gaiement.*

Ce n'est pas à moi que j'adresse cette question-là, je me connais.



LESTORGNEAU.

C'est juste. On m'appelle Lestorgneau.

JOCRISSE.

Lestorgneau? Ah! quel bête de nom! Pour-  
quoi donc faire que tu as un nom bête comme  
ça?

LESTORGNEAU.

C'est mon parrain qui me l'a donné.

JOCRISSE, avec beaucoup de naïveté.

C'est juste.

LESTORGNEAU.

Si j'avais été mon parrain moi-même, je m'en  
serais donné un autre; mais on ne peut pas être  
parrain avant sept ans: j'étais trop jeune, je  
n'ai pas pu me tenir sur les fonts.

JOCRISSE, très-naïvement.

C'est encore juste.

LESTORGNEAU.

Après ça, vous me direz que si j'avais été  
mon parrain, j'aurais été forcé de me donner  
mon nom; alors, je me serais toujours appelé  
Lestorgneau.

JOCRISSE, gaiement.

J'allais le dire... c'est toujours parfaitement  
juste... Il est maigriot, il est sécot, le gras  
manque; mais il a des moyens! Tu n'as jamais  
vu M. Duval?

LESTORGNEAU.

Je l'ai peut-être bien vu, car j'ai rencontré  
beaucoup de messieurs depuis la barrière; mais  
ne le connaissant pas, je ne l'ai pas distingué des  
autres.

JOCRISSE.

Tout cela est d'une déplorable justesse.

LESTORGNEAU.

Ah! c'est-y beau! c'est-y joli, Paris! en-  
core plus beau qu'Orléans... et sur la rivière, y  
en a-t-il des bateaux, y en a-t-il des ponts!

JOCRISSE.

Sur la Seine.

LESTORGNEAU.

Comment que vous appelez la rivière?

JOCRISSE.

La Seine.

LESTORGNEAU.

Ah! oui?

JOCRISSE.

Parole d'honneur.

LESTORGNEAU.

Eh! ben, en v'là une drôle d'idée d'appe-  
ler ça la Seine. Qu'est-ce que ça veut dire?

JOCRISSE.

Ah! je ne sais pas... La Seine!.. on dit com-  
me ça... la Seine.

LESTORGNEAU.

A Orléans et dans la Sologne, on appelle ça  
la Loire, c'est son vrai nom. (*Il prononce  
Louère*).

JOCRISSE.

La Louère... (*A part*). M'aurait-on abusé?

LESTORGNEAU.

Allez à Orléans, appelez la rivière la Seine,  
on vous prendra pour une oie.

JOCRISSE, à part.

Ce petit est intelligent... mince, mais intelli-  
gent! (*Haut*). As-tu déjà été en maison?

LESTORGNEAU.

Jamais.

JOCRISSE.

Alors, pourquoi que tu viens ici?

LESTORGNEAU.

Pour y être.

JOCRISSE.

Tu ne sais donc pas le service?

LESTORGNEAU.

Dame, non!.. vous me le montrerez.

JOCRISSE.

Par exemple!

LESTORGNEAU, s'éloignant un peu.

Par exemple!.. eh! bien, je dirai à M. Du-  
val que vous n'avez pas voulu me montrer, et tout  
sera dit.

JOCRISSE, à part.

Il parle déjà de me calomnier vis-à-vis de  
mon beau-frère! (*Il dépose sur le guéridon à  
gauche le paquet et le bâton de Lestorgneau.*)  
(*Haut*). Eh! bien, je vas te montrer.

LESTORGNEAU.

Oh! avec plaisir!

JOCRISSE.

Tu sauras que M. Duval et sa femme aiment à  
ce qu'on les serve rondement. M. Duval est un  
bon homme quand il se porte bien; mais quand  
le baromètre est bas, il a ses rhumatismes.

LESTORGNEAU, regardant le baromètre que Jo-  
crisse lui a montré.

Ah! quand le baromètre est bas...

JOCRISSE.

Et alors, il ne vaut pas les quatre fers d'un  
chien.

LESTORGNEAU.

C'est peu de chose.

JOCRISSE.

Je vas mettre le couvert pour te montrer\*.  
(*Il va au buffet*).

LESTORGNEAU, s'asseyant près du guéridon, et y  
posant son chapeau.

Je vous regarde.

JOCRISSE.

Comment?... tu me regardes!.. mais tu pour-  
rais bien te lever et m'aider un peu; il me sem-  
ble que ça ne t'écorcherait pas la bouche.

LESTORGNEAU, se levant et suivant Jocrisse.  
Je ne demande pas mieux, moi!

JOCRISSE.

Les assiettes d'abord. Fais comme moi. (*Il  
prend deux assiettes dans le buffet, Lestorgneau  
en prend deux autres, ils les mettent sur la  
table.*)

LESTORGNEAU.

Je vois, c'est facile.

JOCRISSE, retournant au buffet.

Allons, le sel, le poivre... fais comme moi...  
J'ai la poivrière, prends la salière.

\* Lestorgneau, Jocrisse.

LESTORGNEAU.

Je l'ai, c'est fait.

JOCRISSE, en regardant Lestorgneau, laisse tomber la poivrière au milieu du théâtre.

Allons, bon !

LESTORGNEAU, laissant tomber la salière.

Allons, bon !

JOCRISSE, stupéfait.

Ah !... (S'accroupissant ; Lestorgneau l'imité). Quoi ! petit malheureux !... Je laisse tomber, le poivre par un de ces accidents qui peuvent arriver aux plus grands hommes... et toi, tu lâches le sel !

LESTORGNEAU.

Est-ce que je sais... vous me dites de faire comme vous.

JOCRISSE, se levant.

Tu n'es qu'un maladroit... Attends... Je vais arranger ça... (Il prend un balai et réunit en un seul tas le sel et le poivre, en balayant à une grande distance tout autour.) Ramassons, ramassons... (Ils emplissent les salières.) Tiens ! y en a plus..... y en a beaucoup plus..... ça renfle.

LESTORGNEAU.

Ça foisonne. (Ils posent les salières sur la table).

JOCRISSE.

Allons, voyons ! assieds-toi là, et profite un peu. (Lestorgneau s'assied à côté de la table, Jocrisse va chercher un plat dans le buffet, et il l'apporte). Ceci est de l'homard, vois-tu?... mais tu ne sais pas ce que c'est qu'un homard, toi, mauvais Solognot, tu n'en as jamais entendu parler.

LESTORGNEAU.

Par exemple ! Le maître d'école de chez nous m'a dit... attendez donc que je me rappelle... Ah !... il m'a dit que c'était un Omar qui avait mis le feu à la bibliothèque... d'Alexandrie... Il me l'a dit.

JOCRISSE.

Ah ! j'ignorais cette particularité. J'avais bien entendu dire que l'homard mettait le feu dans le corps... mais dans les corps de bibliothèque, je ne savais pas... Ah ! c'est un Omar... C'est donc depuis ce temps-là que quand ses descendants voient le feu, ils rougissent... c'est la honte. N'importe : tu assaisannes l'homard, tu y mets du sel, du poivre, de l'huile, du vinaigre... M. Duval aime que ça soye très-relevé.

LESTORGNEAU.

Bien.

JOCRISSE.

Et quand le maître a fini, tu présentes comme ça une assiette blanche à M. Duval ; alors il te donne la sienne, tu la prends de la main gauche, et tu mets l'autre là.

LESTORGNEAU.

Je comprends. (Il prend l'assiette qui est devant lui, et l'offre à Jocrisse en la tenant très-haut.) Comme ça ?

JOCRISSE.

Plus bas donc ! (Pour abaisser l'assiette que lui tend Lestorgneau, il frappe dessus avec celle

que lui-même tient, et les casse toutes deux.) Ah !... Oh ! Dieu ! j'entends la voix de mon beau-frère !... (Il remonte vivement vers le fond \*.) Cache, cache vite les morceaux ! (Lestorgneau les ramasse et les met dans un coin.) (A part.) C'est affligeant ce qui se consomme de vaisselle dans cette maison-ci ; j'en perds la tête !

## SCÈNE V.

JOCRISSE, LESTORGNEAU, DUVAL.

DUVAL, à la cantonnade.

Qu'est-ce que c'est ? On me dit que quelqu'un est venu me demander ?

LESTORGNEAU, à part, près du buffet.

Je voudrais bien savoir si c'est l'oncle ou le neveu.

DUVAL, entrant, à lui-même.

Ce maudit Lecerf, le garde du commerce, qui n'était pas chez lui... Je lui ai écrit de venir me trouver... car il faut qu'à tout prix il mette la main sur mon débiteur.

LESTORGNEAU, au fond, au milieu, à part.

On m'a bien recommandé de ne rien dire à l'oncle.

DUVAL.

Quel est ce jeune homme ?

JOCRISSE.

Beau-frère, c'est le domestique que vous attendez.

DUVAL, l'examinant.

Ah ! ah !

LESTORGNEAU, à Duval, en s'avançant.

Monsieur, est-ce à vous ou à Monsieur votre oncle que j'ai l'honneur de parler ?

DUVAL, très-surpris.

Comment?... vous dites?..

LESTORGNEAU.

Je dis, M. Duval, que je sais qu'il y a deux Duvaux, et je vous demande si c'est à vous ou à M. votre oncle que je parle dans ce moment-ci ?

DUVAL, à part.

Voilà qui est plaisant ! (Haut, d'un ton railleur.) C'est à mon oncle, Monsieur.

LESTORGNEAU.

Alors, je n'ai rien à vous dire ; car c'est à vous que je voulais parler.

DUVAL, au comble de l'étonnement.

Quel est ce phénomène ?

JOCRISSE, brusquement.

Mais alors tu n'es pas le domestique qu'on attend ! Pourquoi es-tu venu m'escroquer une leçon de poivrière ?

LESTORGNEAU.

Je me suis trompé de maison, quoi !... Je croyais être chez le bon Duval (se tournant vers Duval), je tombe sur le mauvais Duval ; dites-moi où est l'autre?... moi qui avais une lettre de recommandation pour lui.

\* Jocrisse, Lestorgneau.



DUVAL, *vivement.*

Une lettre?... donnez donc!

LESTORGNEAU.

Je viens de la mettre à la poste tout-à-l'heure.

DUVAL.

Comment, à la poste?

LESTORGNEAU.

Mais oui; on m'avait dit de la faire tenir à M. Duval avant de me présenter, afin qu'il soit prévenu de mon arrivée et qu'il me reçoive mieux...

DUVAL, *très-surpris.*

Et vous l'avez mise à la poste?

LESTORGNEAU.

Dame! c'est sensible: la poste va plus vite que tout; elle est toujours au grand galop, et comme je suis venu à pied...

JOCRISSE, *avec exclamation.*

Ah! bon! bon! il faut la coller celle-là! Al-lons, elle est bonne! (*Il frappe ses deux mains l'une contre l'autre.*)

DUVAL.

Mais que venez-vous faire à Paris?

LESTORGNEAU.

C'est dans la lettre.

DUVAL.

Dites-moi au moins ce que vous êtes?

LESTORGNEAU.

Ce que je suis!... ah! ça, c'est facile: je suis fatigué.

JOCRISSE.

Ce n'est pas un état, ça.

DUVAL, à Lestorgneau.

D'où venez-vous?

LESTORGNEAU.

D'Hervier, en Sologne.

DUVAL, à part.

D'Hervier!... Moi qui attends aujourd'hui même d'Hervier des renseignements... Est-ce que?... (*Avec intérêt à Lestorgneau.*) Mon jeune ami, contez-moi donc toutes vos petites affaires... Vous avez des parents?

LESTORGNEAU.

Mon Dieu, non; j'ai été élevé par ma marraine, la grande Marie.

DUVAL et JOCRISSE, *ensemble et lentement, à part.*

Marie!... serait-ce celle... pour qui... autrefois... il y a environ seize ans... j'eus... j'eus...

JOCRISSE, *changeant tout-à-coup d'intonation, et à Duval.*

Après ça, des Marie, j'en ai connu neuf ou dix, et une entre autres en vendanges, un jour qu'il pleuvait; mais celle-là, je ne veux pas la compter, ça fait onze Marie...

DUVAL.

Ah! ça, as-tu bientôt fini tes exécrables bêtises... (*A Lestorgneau.*) Dis-moi, ta marraine...

JOCRISSE, *l'interrompant.*

Un mot!... Nous avons demeuré pendant un an place des Trois-Maries, ça fait quatorze...

DUVAL, à Lestorgneau.

Ta marraine...

JOCRISSE, *l'interrompant.*

Et puis, mari... vous êtes celui de ma sœur, ça fait quinze. (*A Lestorgneau.*) Ça nous fait nos quinze Marie.

DUVAL, *faisant passer Lestorgneau à sa gauche\*.*

Te tairas-tu! (*A Lestorgneau.*) Ta marraine ne t'a jamais parlé de... de ton père?

LESTORGNEAU.

Si; elle m'a dit qu'il était bien laid, bien laid, bien vilain, bien vilain!

DUVAL.

Ah! ah! (*A Jocrisse qui le regarde sous le nez.*) Hein?..

JOCRISSE, à part, *en s'éloignant à gauche.*

Bien vilain! bien vilain!... il me pousse un soupçon à l'endroit de mon beau-frère... il y a anguille sous roche.

LESTORGNEAU.

Et elle a ajouté: Te v'là grand, tu n'as pas de famille, va-t'en à Paris, chez M. Duval, tu trouveras là tout ce qu'il te faut.

DUVAL, à part.

Plus de doute, c'est Marie qui m'envoie mon fils... (*Haut, avec émotion.*) Malheureux enfant! tu es orphelin, tu ne me quitteras plus; je te garde à mon service.

JOCRISSE, *scandalisé.*

Oh! il le prend à son service!

LESTORGNEAU, *avec joie.*

Merci bien, M. Duval.

JOCRISSE, à lui-même.

Je voudrais bien savoir si mes cheveux se dressent dans ce moment-ci. (*Il porte la main à sa tête.*) Non! (*Avec fureur.*) Je les ferai couper, puisqu'ils sont insensibles à ce qui se passe. (*Regardant Duval qui cause avec Lestorgneau.*) Un homme de son âge, faire une faute qui va bientôt avoir de la barbe.

DUVAL, à Lestorgneau.

Jocrisse te mettra au courant de tout cela, (*Allant à Jocrisse.*) Épargne-lui les travaux trop pénibles.

JOCRISSE, *d'un air concentré.*

Oh! soyez tranquille.

DUVAL, à lui-même.

Allons trouver Charlotte, et tâchons de la bien disposer en faveur de cet enfant. (*Il sort en faisant des recommandations à voix basse à Lestorgneau, qui l'accompagne jusqu'à la porte à droite.*)

JOCRISSE, à part.

Ah! le vilain! il ne craint pas d'introduire chez lui le fruit de ses ex-fredaines.... Ah! pouah!... pauvre sœur!... (*A Lestorgneau, qui est près du buffet à arranger.*) Voyons toi... (*Il va le chercher, le prend par le bras, et l'amène vivement sur l'avant-scène.*) Sais-tu traîner une brouette? Sais-tu scier du bois? Sais-tu porter des crochets?

\* Jocrisse, Duval, Lestorgneau.



LESTORNEAU.

Je n'ai jamais essayé.

JOCRISSE.

Je te montrerai ça. Tu feras le ménage, tu frotteras, tu nettoieras les bottes et les habits, tu gratteras les légumes, tu laveras la vaisselle, tu feras les savonnages, tu feras la pâtée au chat, toutes choses agréables.

LESTORNEAU.

Très-bien, je sais.

JOCRISSE.

Ah! tu vas avoir de l'agrément!... Allons, à la besogne! mets tout en ordre dans la maison... donne un coup de brosse à ces bottines (*Il les lui montre sous le guéridon*); c'est pour ta maîtresse, c'est pour madame Duval.

LESTORNEAU.

Oui, M. Jocrisse.

JOCRISSE.

Mets cette redingote en état, vite et vite, c'est pour ton maître, c'est pour M. Duval (*Il lui jette la redingote à la tête.*)

LESTORNEAU.

Holà!

JOCRISSE.

Tu veux rebecquer!...

LESTORNEAU.

Du tout; mais vous avez manqué m'éborgner!

JOCRISSE, avec humeur.

Un œil suffit à l'homme! les borgnes s'en contentent. C'est même trop dans cette maison-ci, je voudrais n'en point avoir; mais j'en ai deux! qu'y faire?

LESTORNEAU.

Mais, M. Jocrisse...

JOCRISSE.

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

Pas de répliqu', p'tit malheureux,  
Songe que voilà ta besogne.

LESTORNEAU, à part.

Oh! comme il a l'air furieux!

Dieu! qu'cet homme est laid quand il grogne!

JOCRISSE.

Tu n'es ici qu' par trahison;

Il faudra bien qu' ça te convienne!

Allons, leste! et pas de raison,

Qu' tout soit en place dans la maison,

Si tu veux conserver la tiennne. Bis.

(*Il va pour sortir.*)

LESTORNEAU, parlé.

Comment!

JOCRISSE, revenant à droite, et avec force.

Si tu veux conserver la tiennne! Bis.

(*Il sort par le fond.*)

## SCÈNE VI.

LESTORNEAU, seul.

Qu'est-ce qu'il a donc contre moi?...  
qu'est-ce que je lui ai donc fait à ce vilain être-

là?... Voyons, rangeons... rendons-nous utile... (*Il pose la redingote sur la chaise qui est auprès du guéridon, tout en rangeant il prend le caneras de broderie qu'il trouve sur le guéridon.*) Oh! saprelotte! je me suis piqué. (*Il le pose sur la chaise qui est près de la table.*) Voilà que j'ai une belle place, à ce qu'il paraît, il faut tâcher de la garder. (*Il serre la vaisselle et le homard dans le buffet.*) Marie m'a bien dit que je serais reçu ici comme si j'étais le petit de la maison... M. Duval a l'air d'un bien brave homme, et si sa femme est aussi brave homme que lui, nous nous arrangerons joliment. (*Comme par souvenir.*) Ah!... (*Il monte sur une chaise au fond, décroche le baromètre et l'accroche à un clou placé tout au haut du mur.*) Ce sera mieux là.

## SCÈNE VII.

CHARLOTTE, venant de la droite, LESTORNEAU, toujours sur la chaise et cherchant à accrocher le baromètre.

CHARLOTTE, entrant d'un air préoccupé.

Il vient de la Sologne, à ce que m'a dit Duval... de la Sologne!... Ah! ce mot m'a troublée à un point... et l'air embarrassé de mon mari en m'annonçant cela...

LESTORNEAU, sur la chaise.

Ah! c'est sûrement madame Duval!

CHARLOTTE.

Il me semblait lire dans son regard...

LESTORNEAU, id.

Elle est bien belle!

CHARLOTTE.

Mais quelle folie!

LESTORNEAU, sautant à bas de la chaise et gaiement.

Bonjour, madame Duval!

CHARLOTTE.

C'est vous, mon petit ami, qui venez...

LESTORNEAU, très-gaiement.

Oui, Madame, j'ai une place ici. Ça va bien? allons, tant mieux! (*Il s'avance pour embrasser Charlotte.*)

CHARLOTTE, le repoussant doucement.

Il est singulier, ce petit!... vous êtes... vous êtes de la Sologne, à ce que m'a dit M. Duval?

LESTORNEAU.

Je suis d'Hervier.

CHARLOTTE, à part, avec émotion.

D'Hervier! (*Avec hésitation.*) Et... avez-vous connu à Hervier une nommée... Marie Cruchot?

LESTORNEAU.

Mais c'est elle qui m'envoie... avec une lettre que j'ai mise à la poste.

CHARLOTTE, à part.

Il se pourrait!... serait-ce mon fils, mon fils, que je croyais avoir perdu!... mon émotion est si forte!...

LESTORGNEAU.

Elle m'a dit : Quand tu seras chez M. Duval, tu n'auras plus besoin de moi, tu parleras à Charlotte... elle sera pour toi une seconde mère.

CHARLOTTE, à part.

Plus de doute ! (*Avec bonheur.*) Oui, cher petit, reste chez nous... mais regarde-moi donc en face !

LESTORGNEAU, se reculant d'un pas, et écartant les bras.

Comme ça ? (*Il rit.*)

CHARLOTTE.

Oui, comme ça !... et viens donc m'embrasser !...

LESTORGNEAU, à lui-même, en riant.

Ah ! ben ! v'là une fameuse bonne femme et folie... (*Embrassant Charlotte.*) et grasse comme une petite pelotte... (*Il lui tape sur l'épaule.*)

CHARLOTTE.

J'espère, cher enfant, que tu te plairas dans notre maison.

LESTORGNEAU.

Et moi, j'en suis sûr ; votre mari m'a dit qu'il voulait me garder ici... toujours ! toujours !

CHARLOTTE, à part.

Bon Duval !

LESTORGNEAU.

Il n'y a que votre Jocrisse qui m'ennuie... ah ! est-il ennuyeux cet être-là !... il ne déco-lère pas\* ! tenez, v'là une redingote à M. Duval qu'il m'a donnée pour l'arranger, et il ne m'a seulement pas dit ce qu'il faut y faire.

CHARLOTTE, à part.

Duval est difficile... il faut qu'il soit content de cet enfant... (*Haut.*) Eh bien, donne-moi ce vêtement, je m'en charge, j'en fais mon affaire. (*Elle se dirige vers la gauche.*)

LESTORGNEAU, la lui donnant.

Vraiment !... ah ! madame Duval, vous me rendez un fier service, allez !

CHARLOTTE \*\*.

Mais tu n'en diras rien à Duval... ni à Jocrisse... c'est entre nous, vois-tu ?

LESTORGNEAU.

Oh ! bien sûr !

JOCRISSE, en dehors.

Solognot ! eh ! Solognot !

LESTORGNEAU, criant.

Oh !

JOCRISSE, en dehors.

Eh ! bien ?... et cette redingote ?

LESTORGNEAU.

Tout-à-l'heure ! je suis occupé à la brosser.

CHARLOTTE.

Attends, attends, cher enfant, c'est l'affaire d'une minute... va, sois bien obéissant, nous nous reverrons, nous causerons... longtemps, bien longtemps ! ah ! que je suis heureuse ! (*Elle entre à gauche.*)

\* Lestorgneau, Charlotte.

\*\* Charlotte, Lestorgneau.

JOCRISSE, en dehors.

Eh ! bien ?... et ces bottines?... allons, allons, frotte, frotte, et que ça reluisse comme il faut !

## SCÈNE VIII.

LESTORGNEAU, puis DUVAL.

LESTORGNEAU, prenant les bottines, et s'asseyant auprès de la table.

Frotte ! frotte !... ah ! voilà une brosse... (*Il la prend sur le guéridon.*) Ça ne doit pas être difficile. (*Il chantonne en frottant et sans accompagnement d'orchestre.*)

Aix : Pourquoi me réveiller ?

Papa, les p'tits bateaux

Qui vont sur l'eau,

Ont-ils des pattes ?

— Mais s'ils n'en avaient pas,

Gross' bête ils ne marcheraient pas !

J'ai beau frotter, ça ne reluit pas du tout ! Grand méchant qui ne m'a pas dit ce qu'il fallait faire ! (*Il continue à chantonner.*)

C'est ben heureux

Pour eux

De n'avoir que des pattes,

Car si c'étaient des piés,

Ils seraient bien mouillés.

Papa, les p'tits bateaux, etc.

DUVAL, entrant pendant la reprise.

Charlotte a parfaitement accepté le petit mensonge que je viens de lui débiter au sujet de mon enfant.

LESTORGNEAU, frottant.

Papa, les p'tits bateaux...

DUVAL, à part.

Papa !... (*Haut.*) Qu'est-ce que tu fais donc là ?

LESTORGNEAU, frottant toujours.

Ah ! M. Duval, c'est des brodequins qu'il faut que je fasse reluire, et je ne peux pas en venir à bout... ça me chagrine, parce que c'est pour madame, et M. Jocrisse va me tarabuster bien sûr !

DUVAL, à part.

Pour ma femme !... si Charlotte s'apercevait de l'inexpérience de cet enfant... (*Haut.*) Donne, mon petit ami, donne, je m'en charge.

LESTORGNEAU, se levant.

Vous, M. Duval ?

DUVAL, prenant les bottines.

Oui, moi... car je veux qu'on soit content de toi, je veux que tout le monde t'aime, ici, cher enfant ! (*Il l'embrasse.*)

LESTORGNEAU.

Ah !...

Aix de Turanne.

Quoi ! vous auriez la complaisance ?

DUVAL.

Oui, car si Charlott' s'aperçoit...

LESTORGNEAU, l'interrompant.

Comptez sur ma reconnaissance.



DUVAL.

Je veux qu'ici personne n'ait le droit  
De te trouver négligent, maladroit.  
(*Il fait un mouvement pour sortir.*)

LESTORGNEAU.

Mais d'où vient donc cette vive tendresse ?

DUVAL.

Je veux, pour que tu n'sois pas compromis,  
Employer jusqu'à du vernis,  
Pour faire briller ton adresse.  
(*Il entre à droite.*)

## SCÈNE IX.

LESTORGNEAU, JOCRISSE, hors de vue, puis  
DUVAL et CHARLOTTE.

LESTORGNEAU, d'abord seul.

Comment ! et lui aussi !... Dieu ! sont-ils caressants dans cette maison ici... (*Il s'assied au milieu du théâtre.*) D'après ce qu'a dit M. Jocrisse, il n'y a pas mal d'ouvrage chez M. Duval ; mais du moment que Monsieur cire les bottines de Madame, et que Madame brosse les habits de Monsieur, il me semble que je ferai l'affaire... facilement.

JOCRISSE, en dehors.

Solognot ! eh ! Solognot !

LESTORGNEAU, oriant, sans bouger.

Oh !

JOCRISSE, en dehors.

Est-ce bientôt fini ?

LESTORGNEAU.

Tout-à-l'heure ! (*Allant à la porte de Duval.*)  
Eh bien ! ça marche-t-il ?

DUVAL, en dehors.

Dans l'instant ! C'est que je n'ai pas l'habitude.

LESTORGNEAU.

Ça viendra ; courage ! courage !... (*Allant à la porte de madame Duval.*) Madame Duval, ça roule-t-il un peu fort ?

CHARLOTTE, en dehors.

Dans la minute, cher enfant !

LESTORGNEAU, à Charlotte.

Aïe ! Non, non, ma nièce, vous n'aimez pas.

Je crains qu' monsieur Joeriss' n'arrive...

CHARLOTTE, en dehors.

Tu vois qu' je m' dépêch', mon ami.

LESTORGNEAU.

N' flânez pas, tâchez d'êtr' plus vite.  
(*Il va à la porte de Duval.*)

CHARLOTTE, idem.

Voilà que j'ai bientôt fini.

LESTORGNEAU, à Duval.

Eh ! bien ? ça commence-t-il à l'uire ?

DUVAL, en dehors.

C'est difficile ! mais m'y voici.

LESTORGNEAU, se rasseyant au milieu du théâtre,  
à lui-même.

Jocrisse avait bien raison d' dire  
Que l'ouvrage était dur ici !

CHARLOTTE, entr'ouvrant sa porte.

Mais n'en dis rien surtout à mon mari !

DUVAL, même jeu.

A ma femm' cache bien ceci !

(*On voit Charlotte et Duval brossant et frottant ; Lestorgneau est au milieu du théâtre ; pendant l'ensemble il porte sa chaise à gauche.*)

## ENSEMBLE.

DUVAL et CHARLOTTE.

Puisqu'en secret il est chéri,  
Il faut bien fair' quelqu' chos' pour lui.

LESTORGNEAU.

Pour moi, toujours, s'ils sont ainsi,  
Je suis bien sûr de m' plaire ici.

(Duval et Charlotte entrent \*.)

DUVAL, apercevant Charlotte.

Ma femme ! (*Il cache les bottines derrière lui.*)

CHARLOTTE, cachant la redingote derrière elle.  
Mon mar !... il n'a rien vu !

DUVAL, à part.

Elle ne s'est aperçue de rien ! (*Avec embarras.*) Ah ! ah ! c'est toi, chère amie...

CHARLOTTE, embarrassée.

Oui... oui, mon ami... je venais savoir si... si tu es bientôt prêt.

DUVAL.

Oui, oui !

DUVAL et CHARLOTTE, appelant ensemble.

Jocrisse ! Jocrisse !

(*Pendant ces derniers mots, Lestorgneau a remonté au fond, à gauche.*)

## SCÈNE X.

CHARLOTTE, LESTORGNEAU, d'abord au  
fond, à gauche, JOCRISSE, DUVAL.

JOCRISSE, venant du fond.

Me v'là, mon Dieu ! me v'là.

CHARLOTTE.

Et mes bottines ?

DUVAL, en même temps.

Ma redingote ?

(*Duval et Charlotte font un mouvement d'embarras.*)

JOCRISSE, à Lestorgneau.

Qu'est-ce que tu en as fait, toi ?

LESTORGNEAU, embarrassé.

Moi?... mais... (*Il regarde alternativement Charlotte et Duval.*)

JOCRISSE.

A-t-il l'air bête !... (*Faisant un pas en avant.*)  
Je parie qu'il a fait quelque maladresse !

\* Charlotte, Lestorgneau, Duval.



DUVAL, *bas à Lestorgneau.*

Tiens, les bottines. (*Il les lui passe par derrière.*)

CHARLOTTE, *bas à Lestorgneau.*Voilà la redingote. (*Même jeu.*)JOCRISSE, *revenant à Lestorgneau.*

Répondras-tu ?

LESTORGNEAU.

Mon Dieu ! voilà les bottines de Monsieur, et la redingote de Madame.

DUVAL, *à Jocrisse, avec reproche.*

Comment !... c'est ce pauvre enfant que tu as chargé de cette besogne ! Grand lâche !

JOCRISSE, *surpris.*

Quoi ?

CHARLOTTE, *vivement et avec humeur.*

Tu ne rougis pas de l'accabler ainsi de travail ?

JOCRISSE.

L'accabler ? comment l'accabler ?... On prend un domestique pour tout faire... et parce que je lui donne les bottes et les habits... on me fait des scènes !... (*Il pose la redingote et les bottines sur la table.*)

DUVAL.

Mais il n'est pas question de tout ça.

CHARLOTTE *à Duval.*

Mon ami !...

JOCRISSE, *avec véhémence.*

S'il faut que je le prenne sur mes bras comme un poulard, et que je le dandine toute la journée... dites-le, dites-le, je saurai à quoi m'en tenir, et je le ferai sauter, tout sera dit, quoi ! je le ferai sauter ! Je suis le beau-frère de la maison, je ferai sauter le domestique. (*Pendant ce temps, Charlotte et Duval font des caresses à Lestorgneau.*)

DUVAL.

Te tairas-tu, infernal bougonneur !

JOCRISSE, *prenant les bottines.*

Et ces bottines !... ah ! ces bottines !... ça réluit donc ça ?... Comme c'est saveté !... Il n'y a qu'une oie capable de faire de pareilles choses !

DUVAL, *exaspéré.*

Encore !... Viens, Charlotte, viens ! je n'y tiens plus ! Il m'est impossible de demeurer plus longtemps avec un pareil sauvage !

JOCRISSE, *scandalisé.*

Sauvage !... ah !...

CHARLOTTE, *à Duval.*

Calme-toi, voyons !

DUVAL.

J'aime mieux lui faire une petite pension et qu'il aille vivre ailleurs ; j'y gagnerai encore... Viens !

LESTORGNEAU, *vivement.*

Oh ! oui, faites-lui une toute petite pension, et qu'il aille vivre ailleurs ; j'y gagnerai encore !

\* Charlotte, Lestorgneau, Duval, Jocrisse.

## ENSEMBLE.

Atr du Tin-tac de Marie.

DUVAL.

Je ne veux pas, et pour raison,  
L'endurer davantage !  
Par son incroyable langage  
Il trouble tout dans la maison.

CHARLOTTE.

N'aura-t-il jamais de raison ?  
Se peut-il qu'à son âge,  
Par ses airs et par son langage,  
Il trouble tout dans la maison !

LESTORGNEAU.

Qu'il parte, l'on a bien raison,  
Pour moi quel avantage !  
Je l'aimerais bien davantage  
S'il était loin de la maison !

(*Duval, Charlotte et Lestorgneau sortent par le fond.*)

## SCÈNE XI.

JOCRISSE, *seul.*

Sauvage ! il m'appelle sauvage !... Voilà l'avenglement où l'a plongé sa conduite ; il ne voit plus mes habits... Il me traite comme un homme tout nu, qui aurait des boucles d'oreilles dans le nez... Pitié ! pitié !... C'est ce petit qui est cause de tous les malheurs qui m'arrivent ! de cette giboulée d'avaries qui tombe sur moi !... Ah ! si j'avais un poignard, je l'assommerais avec le manche !... Cet être est destiné à faire le malheur de ma pauvre Charlotte ! Non, il faut qu'il parte d'ici ! Je vas lui chercher une condition, n'importe laquelle, mais il faut qu'il s'en aille, et j'y gagnerai encore !

## SCÈNE XII.

JOCRISSE, LECERF, *venant du fond.*

JOCRISSE.

Tiens ! c'est Monsieur Lecerf !

LECERF.

Eh ! c'est ce brave Jocrisse ! la rencontre est bonne... (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !

JOCRISSE.

Bonjour, M. Lecerf, comment traînons-nous ces petites guêtres ?

LECERF.

Pas trop mal... Ah ! ah ! ah !

JOCRISSE.

Vous riez donc toujours ?

LECERF.

Il faut bien faire quelque chose.

JOCRISSE.

Oui ; mais si vous n'avez pas d'autre état que celui-là, ça ne doit pas être lucratif.

LECERF.

J'en ai encore un autre : je suis garde du commerce. Ah ! ah ! ah !

JOCRISSE.

Je ne connais pas ce grade-là; mais ça me fait l'effet d'être une jolie profession.

LECERF.

Pas trop. Ah! ah! ah!

JOCRISSE.

Et quel bon vent vous amène?

LECERF.

M. Duval a passé chez moi ce matin; il m'a laissé un petit mot, je n'y étais pas. Je viens pour lui parler de son jeune homme... (*A lui-même.*) Il veut sans doute me mettre sur la trace de son débiteur... (*A Jocrisse.*) Oh! si je trouvais mon particulier!...

JOCRISSE.

Vous cherchez un particulier?

LECERF.

Bien entendu... Si une fois je le rencontre, il sera pour longtemps à l'abri des intempéries; logé, nourri, éclairé, chauffé.

JOCRISSE, *vivement.*

Vous avez une place à lui donner?

LECERF.

Et une bonne!

JOCRISSE, *à part, avec joie.*

Une bonne aussi!... oh! quelle occasion!... Je vais lui colloquer mon petit monstre! (*Haut.*) N'allez pas plus loin, j'ai votre homme!

LECERF.

Comment?

JOCRISSE.

Il est ici.

LECERF, *étonné.*

Chez M. Duval?

JOCRISSE, *mystérieusement.*

Chez lui! Comment trouvez-vous ça?

LECERF.

Drôle! Ah! ah! ah!

JOCRISSE.

Ne riez pas, sapristi! c'est une mèche que j'ai découverte; il est censé domestique ici. La ruse est forte! chut!

LECERF, *à part.*

Le tour est bon! M. Duval m'a bien dit qu'il ne connaissait pas le particulier...

JOCRISSE.

Ah! ça, on ne le tourmentera pas ce malheureux; je tiens à ce qu'il soit bien.

LECERF.

Soyez tranquille, vous ne voulez pas la mort du pêcheur! (*Il rit.*)

JOCRISSE.

La mort du pêcheur! grand Dieu! Non! c'est un vœu féroce qui ne pourrait être formulé que par les poissons.

LECERF.

Ah! ah! ah! Vous êtes gai!

JOCRISSE, *riant d'abord.*

Malheureusement, et ça m'attriste... Et vous pensez que la maison est sûre?

LECERF.

Parfaitement sûre, soyez tranquille... Mais

vous devez la connaître, c'est la maison de Clichy.

JOCRISSE, *à lui-même.*

M. de Clichy... M. de Clichy... connais pas!...

LECERF.

Ah! j'oubliais!... une chose importante! a-t-il l'âge?

JOCRISSE.

Oh! il fera l'affaire, je réponds de lui.

LECERF.

C'est que, s'il n'avait pas vingt-un ans, il n'y aurait pas moyen.

JOCRISSE.

Vingt-un ans! (*A part.*) Ah! diable!... (*Haut.*) Il en a vingt-trois, parfaitement vingt-trois, le gaillard!... il crève de deux ans. (*A part.*) Pauvre sœur! c'est pour ton bonheur que je mens!

LECERF.

Et comment faire pour le trouver?

JOCRISSE.

Rien de plus facile. (*Appelant.*) Solognot! eh! Solognot!

LESTORGNEAU, *hors de vue.*

Oh!...

JOCRISSE.

Avance ici!

LESTORGNEAU, *idem.*

Attendez un petit peu.

JOCRISSE.

Il va venir... Je vas le faire partir, partir sans le prévenir!... comme on fait aux pièces de canon, du reste.

## SCÈNE XIII.

LESTORGNEAU, JOCRISSE, LECERF.

LESTORGNEAU.

Qu'est-ce que vous me voulez?

JOCRISSE, *le prenant à part.*

Viens ici! (*Bas.*) Tu vois bien ce tonneau qui te regarde?

LESTORGNEAU.

Comment?

JOCRISSE.

Ce gros monsieur, quoi!

LESTORGNEAU.

Oui.

JOCRISSE.

Tu vas aller avec lui...

LESTORGNEAU.

Avec lui?

JOCRISSE.

Il s'agit d'une commission pour M. Duval.

LESTORGNEAU.

Ah! bon! (*Jocrisse et Lecerf se font des signes d'intelligence.*)

JOCRISSE.

Et s'il te demande ton âge, tu lui diras: J'ai vingt-trois ans, je crève de deux ans.



LESTORGBEAU.

Comment, vingt-trois ans?..

JOCRISSE.

Il faut que tu aies vingt-trois ans à ses yeux... Quand tu lui auras dit ce mot de : Je suis mince, mais je crève de deux ans, tu ne t'occuperas plus de rien, tu laisseras bouillir le mouton.

Oui.

LECERF, à part.

Qui reconnaîtrait là un petit farceur qui a déjà mangé deux héritages!.. (A Jocrisse.) Vous aviez raison de dire que monsieur ne paraissait pas son âge\*.

LESTORGBEAU.

Ah! ça ne fait rien, allez!... Je suis mince, mais je crève de deux ans (A Jocrisse.) Est-ce ça?

JOCRISSE.

Très-bien! (A Lecerf.) Vous l'entendez?.. (à Lestorgneau.) Allons, va!.. roule ta bosse!

LESTORGBEAU.

J'y vas. (Lecerf et Lestorgneau remontent la scène comme pour sortir.)

JOCRISSE, un peu ému, à part.

Ça me fait pourtant un effet. (Haut.) Non, viens ici un petit peu.

LESTORGBEAU, revenant ainsi que Lecerf.

Où ça\*\*?

JOCRISSE, avec émotion et brusquerie.

Sur mon cœur, sapristi! méchant même! (Il le prend dans ses bras.)

LESTORGBEAU, étonné.

Tiens! tiens!

JOCRISSE.

Et songe bien que, dans toutes les circonstances de la vie...

LESTORGBEAU.

Oui!

JOCRISSE, à Lecerf.

Dans cette occasion solennelle, je suis bien aise de lui faire un peu de morale.

LECERF.

Oui, mais dépêchons, dépêchons!

JOCRISSE, avec importance et comme achevant sa pensée.

Songe bien que, dans toutes les circonstances de la vie. (Changeant de ton tout-à-coup.) Allons! prends ton chapeau, et va-t-en!

LECERF.

Partons! partons! (Ils remontent tous trois. Duval et Charlotte paraissent au fond.)

#### SCÈNE XIV.

JOCRISSE, CHARLOTTE, DUVAL, LECERF, LESTORGBEAU.

DUVAL.

Eh! mais, qu'y a-t-il donc?

\* Jocrisse, Lestorgneau, Lecerf.

\*\* Lestorgneau, Jocrisse, Lecerf.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que c'est?

LECERF.

J'ai découvert votre homme!

DUVAL.

Bah!

JOCRISSE.

Allez, M. Lecerf, ne perdez pas de temps!

LECERF, indiquant Lestorgneau.

Le voilà!

DUVAL ET CHARLOTTE.

Comment?

JOCRISSE, un peu embarrassé.

Oui, beau-frère... Voyez-vous, cet enfant est maladroit... il fait beaucoup de dégâts.

LESTORGBEAU.

Ah!..

DUVAL, l'interrompant.

Ce n'est pas toi que ça regarde!

JOCRISSE.

Il était très-mal ici, maigrissant déjà beaucoup.

CHARLOTTE, surprise.

Très-mal?..

LESTORGBEAU.

Moi?

JOCRISSE.

Vous comprenez qu'aimant cet enfant comme je l'aime, et voulant son bonheur, je l'aurais rendu très-malheureux par la grande animosité que je lui porte.

CHARLOTTE ET DUVAL.

Eh! bien, après?

JOCRISSE.

Monsieur me propose une place pour lui; il me demande un jeune homme à qui on donne la nourriture, le logement, et une bonne aussi! Ma foi, moi je lui ai coulé le Solognot... j'ai fait le bonheur du Solognot, j'ai placé le Solognot!.. (A Lecerf.) Enlevez le Solognot!

CHARLOTTE.

Arrêtez!

LECERF.

Ce n'est donc pas là votre débiteur, comme Jocrisse me l'a dit?

DUVAL.

Mon débiteur...

LECERF.

J'allais le conduire en prison!

Tous, excepté Lecerf.

En prison! (Lestorgneau, à qui Lecerf donnait le bras, se dégage et lui donne des coups de poing.)

ENSEMBLE.

Aix: Quelle horrible aventure (Un Monsieur et une Dame).

DUVAL, CHARLOTTE ET LESTORGBEAU.

Quelle horrible pensée!

Le fair' mettre en prison!

Me Dans ta sa rage insensée

Tu perds donc la raison.

Il perd



LEGERF.

Quelle est donc sa pensée ?  
Le fair' mettre en prison !  
Dans sa rage insensée  
Il perd donc la raison.

JOCRISSE.

Vot' colère insensée  
Est bien hors de saison !  
C'était un 'bonn' pensee  
J' voulais l'mettre en prison.

(Charlotte passe près de Lestorgneau et lui donne des marques d'affection \*.)

DUVAL, à Lecerf qui a remonté.

Laissons ce stupide Jocrisse ;  
Je vous verrai prochainement.

JOCRISSE, à part.

Ah ! quand je veux rendre service,  
Allons ! j'ai bien peu d'agrément !

(Il va s'asseoir à gauche d'un air désolé.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quelle horrible pensée, etc.

(Lecerf sort.)

## SCÈNE XV.

JOCRISSE (au deuxième plan), DUVAL, CHARLOTTE, LESTORGBEAU.

DUVAL, à part.

Le sort de cet enfant m'inquiète... aussi  
Charlotte saura tout ; et dès que j'aurai les  
renseignements que Lefort doit me rapporter...  
(Prenant une résolution.) Je vais envoyer chez  
lui... (Appelant.) Jocrisse !

CHARLOTTE, à part.

Décidément, il faut que j'avoue tout à Duval.  
(Pendant ce qui suit, Lestorgneau prépare le  
couvert et met un p<sup>dt</sup>e sur la table.)

DUVAL, appelant.

Jocrisse !

JOCRISSE, d'un ton chagrin \*.

Ah ! beau-frère !.. je sais tout ce que vous  
pouvez me dire.... mais, à présent, voyez-  
vous... j'exécuterai vos ordres à la lettre, sans  
faire une observation, comme une serinette ;  
on lui pique un air, crac !.. et elle le joue sans  
y rien changer.

DUVAL.

C'est ce que nous verrons... Tu vas aller  
chez mon ami Lefort ; il devait revenir d'Or-  
léans ce matin ; je suis surpris qu'il ne soit pas  
venu me voir au débotté .. Demande-lui des  
nouvelles de sa femme ; demande-lui s'il a fait  
un bon voyage , comment va sa santé ; enfin  
hâte-toi, et reviens me dire en général tout ce  
que tu auras appris.

JOCRISSE, étonné, à part.

Tiens !

DUVAL.

Tu entends ?

JOCRISSE.

J'obéis aveuglément et j'y vole (*Fausse sortie.*)

CHARLOTTE, à Lestorgneau.

Toi, mon enfant, va chercher le chocolat.

LESTORGBEAU.

Il est à la cuisine, je cours comme un tam-  
bour de basque. (*Il sort en courant, par la droite ;  
Jocrisse revient et prend le p<sup>dt</sup>e qui est sur la  
table où Lestorgneau l'a placé pendant le dialo-  
gue qui précède, et va pour sortir.*) J'allais ou-  
blier ça.

DUVAL.

Eh ! bien, qu'est-ce que tu fais ?.. Je vais dé-  
jeuner, tu m'otes le p<sup>dt</sup>e ?

JOCRISSE avec sentiment.

Vous n'en mangerez pas, beau-frère ; je vous  
aime, vous n'en mangerez pas.

DUVAL, fort étonné.

Quelle est cette plaisanterie ?

JOCRISSE.

Rappelez-vous donc ce que le médecin vous a  
dit hier, pas plus tard qu'hier ?.. Vous avez mal  
à l'estomac, le médecin vous a défendu les ali-  
ments aqueux...

DUVAL et CHARLOTTE.

Eh ! bien ?

JOCRISSE.

Et vous voulez manger du lièvre ?.. Les lièvres  
n'ont donc plus de queues... on a donc exilé  
les queues de lièvres ?

CHARLOTTE, riant, et prenant le p<sup>dt</sup>e qu'elle re-  
met sur la table.

Ah ! ah ! ah ! si c'est là ton motif...

JOCRISSE avec aplomb.

Je n'en ai pas d'autre.

DUVAL, riant.

Sois tranquille, et puisque tu tiens tant à ma  
santé...

JOCRISSE.

Si j'y tiens !.. ah ! Dieu !

DUVAL.

N'oublie pas d'acheter ce qu'il faut pour la ti-  
sanne calmante que le docteur m'a prescrite...  
As-tu l'ordonnance ?

JOCRISSE.

Je n'en ai pas besoin... je sais... j'étals là  
quand le médecin vous a dit ce qu'il fallait pren-  
dre. J'y vole ! (*Il sort en disant :*) Si je pouvais  
trouver une place pour le petit !..

## SCÈNE XVI.

DUVAL, CHARLOTTE, puis LESTORGBEAU.

CHARLOTTE, à part.

Je vais préparer Duval à l'aveu qu'il faut que  
je lui fasse.

DUVAL, à part.

En déjeunant, je glisserai un mot à Charlotte  
en faveur de mon fils.

\* Jocrisse, Duval, Lecerf, Charlotte, Lestorgneau.

\* Duval, Jocrisse, Charlotte, Lestorgneau.

CHARLOTTE, *avec hésitation.*

Mon ami, que... que penses-tu de ce petit ?

DUVAL.

Il est charmant.

CHARLOTTE, *à part.*

Bon ! (*Haut.*) Je suis enchantée de te voir de mon avis.

DUVAL.

Je suis sûr qu'il t'intéresse déjà !

CHARLOTTE.

Et moi, je suis sûre que tu l'aimes.

LESTORGNEAU, *apportant deux tasses de chocolat qu'il pose sur la table \**.

Voilà le chocolat. (*A lui-même.*) Il n'y a plus qu'à l'arranger un peu. (*Il jette du sel et du poivre dans le chocolat de Duval.*)

CHARLOTTE, *à part.*

Il a deviné mon cœur... Je ne me séparerai plus de mon fils.

DUVAL, *à part.*

Elle a bien pris la chose.

LESTORGNEAU, *à lui-même.*

Je crois qu'en voilà assez. (*Haut.*) Si monsieur et madame veulent déjeuner... (*Duval va à la table.*) \*\*

CHARLOTTE, *en caressant Lestorgneau.*

Il est rempli d'attentions, quand Jocrisse n'est pas là pour le pervertir.

DUVAL, *après avoir goûté le chocolat, sans s'asseoir.*

Ah ! pouah ! quelle est cette horreur?... qu'as-tu mis là-dedans ?

LESTORGNEAU, *tranquillement.*

M. Jocrisse m'a dit que vous aimiez les mets un peu relevés... — J'ai peut-être un peu trop poussé au poivre ?

DUVAL.

Ah ! ce damné de Jocrisse, si je le tenais !.. aller dire à ce petit de me faire du chocolat à la poivrade !.. c'est le génie du mal... il veut nuire à cet enfant... Eh ! bien ! il n'en sera rien : plus il le persécutera, plus je l'aimerai !

CHARLOTTE.

Oui, oui ! et moi aussi !

DUVAL, *exalté.*

Bien Charlotte !.. et pour un rien, vois-tu?... j'adopterais cet enfant !..

CHARLOTTE, *avec bonheur.*

L'adopter ?

DUVAL.

Oui, viens, pauvre petit, viens sur mon cœur, et désormais regarde-moi comme ton père.

LESTORGNEAU, *frappant du pied, avec joie.*

Vous êtes mon père ?.. avec plaisir, sapristi ! avec plaisir !

CHARLOTTE, *hors d'elle.*

Ah ! mon ami... tu as donc deviné mon secret ?

DUVAL.

Ton secret... dis plutôt le mien...

\* Duval, Charlotte, Lestorgneau.

\*\* Charlotte, Lestorgneau, Duval.

CHARLOTTE.

Cher enfant !.. considère-moi comme l'auteur de tes jours !

LESTORGNEAU, *surpris.*

Vous êtes mon père aussi !

DUVAL, *à lui-même.*

Bonne Charlotte !.. elle l'adopte par amour pour moi !

CHARLOTTE.

Mon enfant chéri !

DUVAL.

A moi, tu veux dire ? (*Il le prend par le bras.*)

CHARLOTTE, *le prenant par l'autre bras.*  
Oh ! non, bien à moi ; je n'ai pas à rougir... Je puis t'expliquer ça.

LESTORGNEAU, *se dégageant.*

Tâchez de vous entendre... arrangez-vous !

DUVAL.

Oh ! je suis sûr de mon fait, et ces renseignements que Lefort me rapporte et que Jocrisse est allé chercher vont t'en convaincre.

JOCRISSE, *en dehors.*

Me voilà ! me voilà !

CHARLOTTE, *vivement.*

Nous allons savoir qui de nous deux a raison !

## SCÈNE XVII.

CHARLOTTE, JOCRISSE, DUVAL, LESTOR-  
GNEAU.

(*Jocrisse entre par le fond, en habit de général et un chapeau à cornes à plumet rouge. — Il est important que cet habit ne soit pas exact. Les auteurs n'ont pas voulu que la pensée même du ridicule atteignît l'uniforme militaire ; ils n'ont eu en vue de faire qu'une es-  
pèce de général Jacquot.*)

TOUS, *avec surprise.*

Ah !

JOCRISSE.

Quinze francs !.. je l'ai loué 15 fr. !.. Il m'est un peu large : il y en avait un de 12 fr., mais il était trop juste... il m'en aurait fallu un de 13 fr. 50 c., mais il n'y en avait pas.

CHARLOTTE.

Comment es-tu sagotté, mon pauvre Jocrisse ?

JOCRISSE.

Tu vois.

DUVAL.

Quelle est cette étrange mascarade ?

LESTORGNEAU.

Tiens ! pourquoi donc qu'il s'est mis tambour-major ?

DUVAL.

Sommes-nous en carnaval ?

JOCRISSE.

Beau-frère ; c'est l'obéissance ; j'ai voulu vous complaire, quoique je ne me sois pas bien rendu compte de vos motifs.

DUVAL.

Me complaire ?.. comment ?.. me complaire en t'habillant en... chien savant ?



JOCRISSE.

J'ai suivi vos ordres.

DUVAL et CHARLOTTE.

Mais quels ordres ?

JOCRISSE.

Vous m'avez dit : va chez Lefort, informe-toi de sa santé, de la santé de sa femme, etc., etc.

DUVAL.

Eh ! bien ?

JOCRISSE.

Et reviens me rendre compte de tout, en général.

DUVAL et CHARLOTTE.

Ah ! ah ! ah !

JOCRISSE.

Est-ce votre mot ? fut-ce votre mot ? j'ai cru bien faire, j'y suis ; seulement, il me manque les bottes.

DUVAL.

Mais, affreux idiot, comment ? pour un mot que je t'ai dit, un mot sans valeur, sans intention, tu vas te déguiser en Cirque-Olympique ? Jamais on n'a vu chose pareille !

JOCRISSE.

Allons, bon ! je cherche à vous plaire ; j'obéis à vos ordres, je dépense 15 fr., et voilà ce que je récolte !.. vous me traitez de Cirque-Olympique ! Ah ! que je suis fâché d'être venu au monde ! je m'amusais bien mieux avant !

CHARLOTTE.

Va ôter cela, voyons ! tu es ridicule, mon pauvre Jocrisse.

JOCRISSE.

Tout-à-l'heure, il faut bien que je rende compte au beau-frère de ma commission.

DUVAL.

Eh bien ! Lefort ?

JOCRISSE.

M. Lefort n'est pas parti pour Orléans.

DUVAL.

Comment ça se fait-il ?

JOCRISSE.

Je ne sais pas.

DUVAL.

Je parle que tu n'as pas fait ce que je t'avais ordonné !

JOCRISSE.

Allons, gare là-dessous ! il va encore me tomber quelque chose sur le dos.

DUVAL.

Qu'est-ce que je t'ai dit il y a quatre jours ? mon ami Lefort étant très-gros, il ne voyage jamais sans retenir deux places pour lui... Retiens-lui deux places, et porte-lui le bulletin.

JOCRISSE, *trionphant.*

Eh ! ben ?

DUVAL.

Eh ! ben ?

CHARLOTTE.

Eh ! ben ?

JOCRISSE.

Eh ! ben ! j'ai été à la diligence, et j'ai retenu deux places, j'en atteste le ciel ici présent, une dans le coupé, une sur l'impériale ; il avait le choix.

DUVAL, *riant de pitié.*

Là !... ah !... mon Dieu !... Tiens, tais-toi, ne m'exaspère pas davantage.

CHARLOTTE, *cherchant à le calmer.*

Duval, voyons, Duval !

DUVAL.

Si tu n'étais pas le frère de ma femme, je te briserais un meuble sur la tête !

JOCRISSE, *tranquillement.*

Ça serait un assassinat... oh ! mon Dieu !... tout bonnement un assassinat !... vous seriez blâmé par la cour d'assises.

DUVAL.

Tu es causes, par ton ineptie, qu'il m'est impossible de prouver que cet enfant est mon fils.

LESTORNEAU.

Comment ! il me chipe mon père?... il m'en veut ; il l'a fait exprès !

JOCRISSE.

Moi ?...

DUVAL.

Bête brute ! va-t-en !... va-t-en !... tu es un porte-malheur ! (*Il le prend par le bras, le fait pirouetter et lui donne un coup de pied.*)

JOCRISSE \*.

Ah ! je n'ai pas d'agrément ! (*A Lestorgneau.*) C'est toi qui me vaux tout ce qui m'arrive aujourd'hui, petit scorpion ! (*Il prend Lestorgneau par le bras, lui fait faire le moulinet. Lestorgneau lui échappe au moment où il lui lance un coup de pied qui va atteindre Duval qui tombe assis sur la chaise qui est près du guéridon, tanais que Jocrisse tombe lui-même sur la chaise qui est près de la table.*)

DUVAL \*.

Oh !...

JOCRISSE, *se relevant vivement.*

Oh !...

LESTORNEAU, *riant.*Ah ! ah ! ah ! (*En riant, il s'appuie sur la table en voulant s'y asseoir et la renverse.*)JOCRISSE, *avec douleur.*

Sur la tapisserie de ma sœur !... Je me suis brodé : c'est le point des Gobelins !

DUVAL.

Mais il n'est pas possible !... le diable est entré dans cette maison !... cette salle à manger a l'air d'avoir été bombardée !...

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, UN FACTEUR.

LEFACTEUR.

Monsieur Duval, trois sous.

LESTORNEAU.

C'est ma lettre !... qu'est-ce que je disais ? vous voyez ben que la poste arrive plus vite que tout !

(*Duval ouvre la lettre et reste un instant au fond.*)CHARLOTTE, *à part.*

La lettre de ma belle-sœur, je tremble !

\* Charlotte, Duval, Lestorgneau, Jocrisse.

\*\* Charlotte, Duval, Jocrisse, Lestorgneau.



JOCRISSE, *bas à Charlotte.*

Pauvre sœur ! allons, arme-toi de courage !

CHARLOTTE.

Comment?... tu sais?...

DUVAL.

Ah !... (*Descendant la scène.*) \* Ecoutez ceci ! (*Il lit.*) « M. Duval, une victime de la séduction vous confie et vous recommande celui qui « vous remettra cette lettre... »

CHARLOTTE, *à part, étonnée.*

Comment ?

JOCRISSE, *id.*

Elle recommande le facteur à M. Duval ?

DUVAL, *lisant.*

« Depuis 16 ans je n'ai pas revu le traître qui m'a abandonnée... »

LESTORGBEAU.

Ah ! oui ?

JOCRISSE, *joyeux et avec force.*

Oui !

DUVAL, *lisant.*

« Mais j'ai élevé mon enfant, qui ignore le secret de sa naissance. »

LESTORGBEAU.

Ah ! oui ?

JOCRISSE *id.*

Oui !

DUVAL, *lisant.*

« Sur le point de me marier, et obligée de me séparer de lui, je vous l'envoie, mon digne « M. Duval, pour que vous en preniez soin... »

LESTORGBEAU.

Ah ! oui ?

JOCRISSE.

Oui !

DUVAL, *lisant.*

« Comme étant son plus proche parent, ou « que vous le rendiez à son déplorable père, (*Jocrisse indique Duval et rit d'un air de mépris*) l'ingrat et infâme Jocrisse.

JOCRISSE, *stupéfait.*

Ah ! oui ?

LESTORGBEAU.

Non !

DUVAL, *lisant.*

« Signé : Marie Cruchot ! »

JOCRISSE, *chancelant.*

Ah !... Je suis comme les culottes de l'ancien régime... les jambes me manquent !

L' STORGBEAU.

Lui ?... mon père !... ah ! mais non !... merci... bien obligé... Je ne veux pas... j'ai trouvé mon affaire... la place est prise.

DUVAL, *à Jocrisse.*

Une séduction ! quelle horreur !

JOCRISSE, *tombant à genoux.*

Je demande qu'on m'entende. (*Duval lui fait signe de se relever.*) Non, je veux vieillir dans cette position ; mais, par respect pour moi-même, je vais vous dire le fatal évènement qui est cause de tout... C'était aux vendanges... Il pleuvait à verse... Il tonnait... ah ! quel temps ! à ne pas mettre un chien dehors.

\* Charlotte, Duval, Jocrisse, Lestorgneau.

DUVAL.

Jocrisse, je vous prie de vous faire !

JOCRISSE, *criant.*

Il pleuvait à verse ! il tonnait ! c'est l'effet du tonnerre... (*Montrant Lestorgneau.*) Voilà l'effet du tonnerre.

CHARLOTTE.

Fais-toi ! devant ton fils !

DUVAL.

Tu n'as pas la prétention de me faire croire ça ?...

JOCRISSE, *se levant et changeant de ton.*

On ne sait pas : le tonnerre est si drôle... je me suis laissé dire que le suisse de Saint-Nicolas du Chardonneret ayant été frappé de la foudre, le lendemain il a retrouvé son nez dans son gousset !... voilà bien ce qui prouve !...

DUVAL.

En voilà assez !

JOCRISSE.

Quant à Lestorgneau... (*D'un ton ému.*) Beau-frère...

DUVAL.

Quoi ?

JOCRISSE.

J'ai le bonheur de posséder un fils, c'est ce que j'ai de plus cher au monde.

LESTORGBEAU.

Dame, oui ! (*Jocrisse lui donne une boarrade.*) Oh ! là !

JOCRISSE.

Vous regrettez de n'avoir pas de petit, c'est aujourd'hui votre fête, je vous offre le mien pour bouquet... acceptez-le... \*\* gardez-le, nourrissez-le, entretenez-le... comme un gage de mon amitié fraternelle. (*Il le présente à Duval.*)

DUVAL ET CHARLOTTE.

Comment ?

LESTORGBEAU, *vivement* \*.

Oh ! je vous en prie, ne refusez pas, acceptez moi... Je serai bien gentil, je vous aimerai bien.

DUVAL, *ému.*

Viens dans mes bras !

LESTORGBEAU.

Mon père !

JOCRISSE, *pleurant.*

Quel tableau !

CHARLOTTE, *après avoir embrassé Lestorgneau.*

Nous voilà heureux ! \*\*\*

DUVAL.

Oh ! mon émotion !...

CHARLOTTE.

Calme-toi, mon ami, calme-toi !

JOCRISSE, *se frottant.*

Calme-toi... Tiens ! à propos de calme-toi ; j'ai acheté ce qu'il faut pour votre infusion de calme-toi ; voilà ! (*Il tire un petit paquet de sa poche.*) Ah ! j'ai eu du mal ! j'ai fait cinq herbolistes avant de trouver mon affaire.

DUVAL.

Ce n'est cependant pas une chose bien rare.

\* Charlotte, Duval, Lestorgneau, Jocrisse.

\*\* Prononcez : Acceptez-le, gardez-le, etc.

\*\*\* Charlotte, Lestorgneau, Duval, Jocrisse.

JOCRISSE.

Pas rare?... examinez un petit peu ce tilleul; c'est du fumier, de la poussière, il sent le moisi, on dirait du vieux tabac à fumer, c'est une horreur!

DUVAL, *examinant le tilleul.*

Ah! ça, et sous quel prétexte as-tu acheté une pareille infamie?

JOCRISSE.

Si j'en avais trouvé de plus gâté, je l'aurais pris, pour le bien! pour le bien! c'est l'ordonnance du médecin; j'en serai encore victime... oh! mon Dieu! j'en serai victime!

DUVAL, *avec humeur.*

Eh! bien!... et la mauve?

JOCRISSE, *fort étonné.*

La mauve?

DUVAL.

Où, la mauve?... le médecin ne m'a-t-il pas ordonné une infusion de mauve... et tilleul?

JOCRISSE, *se frappant le front.*

Ah! que le diable vous emporte!... j'ai entendu une infusion de *mauvais* tilleul, j'en ai cherché du moisi.

TOUS.

Ah!

DUVAL.

Je te reconnais bien là, animal!

LESTORGBEAU.

D'ailleurs, M. Duval, j'espère que vous n'au-

rez plus besoin de médecin, j'ai pensé à vous; vous ne souffrirez plus jamais de vos rhumatismes.

DUVAL.

Que le ciel t'entende, cher enfant! Mais comment peux-tu savoir?...

LESTORGBEAU, *indiquant Jocrisse.*

Mon oncle m'a dit que vous aviez vos douleurs quand le baromètre était bas; regardez un petit peu voir où je l'ai accroché, moi pas bête!...

TOUS, *avec surprise.*

Ah!

DUVAL, *à Jocrisse.*

Eh! bien! le renieras-tu encore, celui-là?

JOCRISSE.

Non! oh! non\*! et puis il casse beaucoup; c'est la voix du sang qui parle!... je l'adopte... pour mon neveu; il y a si longtemps que j'en désirais un!... Dieu! que je suis heureux!

CHOEUR FINAL.

AIR :

Plus d'ennui, de tristesse,  
Nous voilà tous heureux.  
Le bonheur et l'ivresse  
Vont régner en ces lieux.

\* Charlotte, Lestorgneau, Jocrisse, Duval.

32

FIN.





# SAUT PÉRILLEUX,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SAINT-YVES ET MONTJOYE,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 29 juin 1843.

|                                      |                                 |
|--------------------------------------|---------------------------------|
| LE BARON DE MARTIGNON.....           | M. HEUZEY.                      |
| GASTON DE BAVILLE, mousquetaire..... | M. ANATOLE.                     |
| NESTOR DE PONTIGNAN.....             | M. PALAISEAU.                   |
| CLARISSE, fille du Baron.....        | M <sup>lle</sup> ROSINE DEBROU. |
| MARIETTE, sa servante.....           | M <sup>lle</sup> CLARA.         |
| TROIS SOLDATS DU GUET.               |                                 |

Paris, en 1721.

Le boudoir de Clarisse. Fenêtre à balcon, au fond du théâtre ; portes latérales. Une toilette à gauche.

## SCÈNE I.

GASTON, MARIETTE, NESTOR.

(Au lever du rideau, Mariette est endormie dans un fauteuil, auprès de la toilette, sur laquelle brûle une bougie. Gaston ouvre avec précaution la porte de l'escalier qui est à droite, regarde autour de lui et apercevant Mariette, il va pour la réveiller.)

GASTON, à voix basse.

Mariette ! Mariette ! (Un léger bruit se fait entendre sur l'escalier.) Quelqu'un... Ah ! cette porte.

(Il disparaît à gauche derrière une porte qu'il a ouverte, au hasard, et qu'il referme vivement.)

MARIETTE, se réveillant au bruit de la porte.

Hein ?.. qu'est-ce que c'est ?.. ce bruit... (Elle regarde du côté de la porte par laquelle Gaston est sorti.) Personne... (Se reculant vers la porte d'entrée.) O mon Dieu ! je suis toute tremblante !

NESTOR, passant sa tête par cette dernière porte.

Mariette !

MARIETTE, jetant un cri et fuyant de l'autre côté.  
Ah ! cette fois, je ne me suis pas trompée.

NESTOR.

Mariette.

MARIETTE.

Hein ? on a prononcé mon nom... (Reprenant un peu courage.) Entrez. (Nestor referme sa porte.) Entrez donc.

(Gaston, à son tour, ouvre sa porte et va pour se risquer au moment où Nestor ouvre encore la sienne.)

MARIETTE.

Monsieur Nestor... (Regardant du côté de l'au-

tre porte.) J'aurais pourtant juré... (A Nestor.) Ah ça ! mais, comment avez-vous fait pour entrer ?

NESTOR.

Avez-vous remarqué, Mariette, que rien n'était commode, pour entrer, comme une porte ouverte... Eh bien ! je me suis servi de cette ruse.

MARIETTE.

La porte de la rue ouverte !.. Est-il possible ?.. Vous êtes certain ?..

NESTOR.

J'en suis la preuve vivante.

MARIETTE.

C'est Monsieur qui aura oublié... Il n'en fait jamais d'autre... Est-il étourdi ! est-il léger !.. pour un grand-louvetier de Sa Majesté.

NESTOR.

Un grand-louvetier !.. Diantre !.. et il est léger...

MARIETTE.

C'est que Paris est un vrai coupe-gorge aujourd'hui... On n'entend plus parler que de vols et d'assassinats...

NESTOR.

Ça s'explique... Il paraît que Cartouche, le féroce Cartouche, est descendu en ville... pour y travailler.

MARIETTE.

Il devrait bien nous faire grâce de sa présence dans ce quartier... Et vous aussi, Monsieur... au surplus...

NESTOR.

Mariette... Ah ! Mariette... Ce propos est peu galant... Et voilà le prix de ma constance... Depuis un mois que je flâne d'une manière atroce dans cette rue malpropre et monotone,

GASTON.

Elle est si belle !

MARIETTE.

Comment, elle !.. qui, elle ?

GASTON.

Eh ! pardieu ! ta maîtresse !..

MARIETTE.

Ma... Ah ! c'est ma maîtresse ?.. (A part.)  
Et moi qui croyais... Au fait, qu'est-ce qu'il a  
donc de si bien, ce mousquetaire ?

GASTON.

Ah ! Mariette, si tu savais comme je l'aime,  
cette chère et belle Clarisse !

MARIETTE.

Tiens, vous savez aussi son nom ?

GASTON.

C'est-à-dire que j'en rêve !.. C'est au point  
que l'autre jour, en faisant un commandement  
à mes hommes, au lieu de leur crier : Voite-  
face ! je me suis mis à leur crier : Clarisse !..  
Tu penses le bel effet !

MARIETTE.

Ils ont dû être embarrassés pour exécuter ce  
commandement-là. Mais il se fait tard... Mon-  
sieur va rentrer... et s'il vous rencontrait...

GASTON.

Ah ! oui... les trois cannes à pomme d'or. Eh  
bien ! je pars... aussitôt que tu m'auras promis  
de remettre ce petit billet à ta maîtresse.

MARIETTE.

Un poulet !.. Ces mousquetaires sont hardis  
comme des coqs.

GASTON, s'approchant d'elle.

Et pour ta peine, je te donnerai deux cho-  
ses... D'abord, cette jolie pièce d'or...

MARIETTE, tendant la main.

Et puis ?

GASTON, l'embrassant.

Et puis, ce baiser.

MARIETTE.

Monsieur !..

GASTON.

Tu refuses encore ?

MARIETTE, prenant la lettre.

Est-ce que je le peux, à présent ?.. Vous m'a-  
vez payée d'avance.

GASTON.

Si tu veux que je double.

MARIETTE, tendant la main.

La pièce d'or ?

GASTON.

Non, l'autre.

(Il l'embrasse.)

MARIETTE.

Oh ! les vilains mousquetaires !

Air précédent.

Allons, Monsieur, partez vite,  
J'ai reçu votre paiement.

GASTON.

Souvent, souvent,  
Tu peux en gagner autant.

MARIETTE.

A ce prix, votre visite  
Vous ruinerait promptement.

GASTON, voulant encore l'embrasser.

Vraiment, vraiment,  
Je solde toujours comptant.

ENSEMBLE.

GASTON.

Allons, il faut être sage,  
Je dois m'éloigner d'ici.  
Il est pourtant bien dommage  
De se séparer ainsi.

MARIETTE.

Ce serait vraiment dommage  
D'vous laisser surprendre ici.  
Pour vous-même, il est plus sage  
De vous éloigner ainsi.

(Sur la ritournelle, Gaston sort et revient préci-  
pitalement.)

GASTON.

Mariette... on monte.

MARIETTE.

C'est Monsieur !

GASTON.

Comment faire ?

MARIETTE.

Est-ce que je sais, moi... Ah ! mon Dieu !

GASTON, indiquant la chambre à gauche.  
Ne crains rien... cette chambre...

MARIETTE.

La chambre à coucher de Mademoiselle !

GASTON.

J'y serai parfaitement.

MARIETTE.

Mais, Monsieur...

GASTON.

Pas un mot... Plus tard, tu viendras me déli-  
vrer.

MARIETTE.

Mais, si je ne peux pas.

GASTON.

A la grace de Dieu !

(Il s'enferme.)

MARIETTE.

Les voilà... Je suis plus morte que vive !

## SCÈNE III.

MARIETTE, LE BARON, CLARISSE.

LE BARON.

Mariette ! Mariette !.. Ah ! vous voilà.

MARIETTE, un flambeau à la main.

Monsieur, j'allais vous éclairer.

LE BARON.

Il est bien temps... quand j'ai failli choir par  
trois fois dans cet escalier obscur... Exposer  
ainsi un grand-louvetier de S. M... Malavisée !

MARIETTE.

Mais, Monsieur...

LE BARON.

Taisez-vous !.. et répondez... Est-il venu  
quelqu'un céans, en mon absence ?

MARIETTE.

Oh ! non, Monsieur, je vous assure.

LE BARON.

Fort bien... Nous pouvons donc nous livrer  
au repos... C'est que, voyez-vous, on ne sau-  
rait prendre trop de précautions dans le temps  
où nous vivons,

MARIETTE, à part.

Comment faire pour prévenir Mamzelle ?

LE BARON, qui se trouve entre Clarisse et Mariette, et qui les attire vers lui en baissant la voix.  
On n'en peut plus douter... il est à Paris.

TOUTES DEUX.

Qui ça ?

LE BARON.

Cartouche ! le terrible Cartouche !.. Qui sait ? il est peut-être dans ce quartier... il est peut-être à notre porte, et je ne serais pas étonné si, malgré notre prudence, il parvenait à pénétrer dans ce logis, car il n'y a pas de ruses qu'il n'invente... de déguisemens auxquels il n'ait recours.

MARIETTE, frappée.

Ah ! mon Dieu !

LE BARON, effrayé.

Quoi donc ?

MARIETTE.

Des déguisemens, vous dites... Est-ce qu'il se déguise quelquefois en mousquetaire ?

LE BARON.

Il en est bien capable.

MARIETTE, balbutiant.

En... mous... que... tai... re...

(Elle regarde du côté de la porte de la chambre à coucher.)

CLARISSE.

Eh bien ! qu'as-tu donc, ma pauvre Mariette ?

MARIETTE.

Moi ?.. Rien... je n'ai rien... (A part.) En mousquetaire !

LE BARON.

Fille inepte ! les mousquetaires sont notre seul appui, et je voudrais, pour ma propre défense, en avoir un chez moi.

MARIETTE, à part.

Il l'a.

LE BARON.

Car j'ai de bonnes raisons pour craindre...

CLARISSE.

Et lesquelles ?

LE BARON.

Ecoutez, et n'ayez pas trop peur... Un voisin m'a prévenu qu'on voyait souvent rôder sous nos fenêtres deux hommes à la mine suspecte.

CLARISSE.

En vérité ! voilà qu'à mon tour je vais m'effrayer.

MARIETTE, à part.

Ce sont eux !.. Et si elle savait...

LE BARON.

J'avais bien eu d'abord certaine idée... Des hommes qui rôdent sous la croisée d'une jeune fille...

CLARISSE.

Ah ! mon père !

LE BARON.

Mais, je me suis dit : Ma fille se respecte trop pour autoriser une coupable poursuite... et oublier jamais que le noble sang des Martignon coule dans ses veines.

MARIETTE, à part.

Ça tombe bien.

LE BARON.

Bien décidément, c'étaient des voleurs... et c'est pour cela que je me tiens si bien sur mes gardes... Je ne dors plus que d'une oreille... et si j'entends leur affreux signal...

CLARISSE.

Un signal ?

LE BARON.

Oui, pour se réunir... quand ils veulent faire un mauvais coup... Et ce signal, je le connais, il est fort triste... il glace les sens... une sorte de glapissement... du fond du gosier... ainsi.

(Il imite le cri des voleurs.)

MARIETTE, frappée.

Ah ! mon Dieu !

LE BARON.

Qu'est-ce encore ? Cette fille est si poltronne, qu'elle nous fait sans cesse des peurs...

MARIETTE.

C'est que depuis un quart d'heure vous nous racontez là un tas d'histoires...

LE BARON.

Je ne vous empêche pas d'aller vous coucher, et je vais moi-même vous donner l'exemple.

CLARISSE.

Déjà, mon père ?

LE BARON.

Comment, déjà ?.. Il est bientôt neuf heures... Ne vois-tu pas que cette fille ne sait plus ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait ?.. Elle tombe de sommeil.

MARIETTE.

Moi, Monsieur ?..

CLARISSE.

Oh ! je ne la retiens pas... Va, Mariette, va, mon enfant... je n'ai pas besoin de toi.

MARIETTE, à part.

Et l'autre qui est là... et la lettre... (Haut.) Mais non, Mamzelle... je resterai, vous ne pouvez pas vous passer de moi.

(Elle lui fait des signes que Clarisse ne comprend pas.)

LE BARON.

C'est bon, c'est bon... puisque ma fille consent, vous pouvez passer devant moi.

MARIETTE.

Comment, Monsieur ?

LE BARON.

Votre chambre n'est-elle pas au-dessous de celle-ci ?

MARIETTE, à part.

Allons, je reviendrai.

LE BARON.

D'ailleurs, comme l'escalier est sombre et dangereux, je ne serai pas fâché d'enfermer Clarisse.

MARIETTE.

L'enfermer !

LE BARON.

Cela ne vous convient pas, peut-être, Made-moiselle, et je vais vous demander votre permission ?

CLARISSE.

Mon père a raison, Mariette, et si cela doit contribuer à notre sûreté...



MARIETTE, à part.

Allons, puisqu'elle le veut, tâchons du moins de glisser cette lettre.

(Elle rôde autour de la toilette.)

LE BARON.

Bonsoir, mon enfant... bonne nuit. Et, surtout, ne crains rien... je veille sur toi.

MARIETTE, à part.

Elle est bien gardée.

LE BARON, à Mariette.

Eh bien ! vous êtes encore là ?.. Vous n'en finirez pas !..

MARIETTE.

Il faut bien que j'allume un flambeau !

(Elle place la lettre à la glace de la toilette.)

ENSEMBLE.

Ain du Mari de la reine.

Allons, chacun, pendant la nuit,  
Chercher un repos salubre ;

Mais tenons-nous, au moindre bruit,  
tenez-vous,  
Prêt à punir le téméraire.

(Mariette, qui fait toujours des signes à Clarisse, réussit à faire passer le Baron devant elle.)

MARIETTE, à part.

Que va-t-il se passer ? hélas !

LE BARON, se heurtant sur le seuil de la porte.  
Voyez la sotte chambrière !

MARIETTE, regardant Clarisse.  
Pardon... c'est que l'on n'y voit pas,  
Quand je présente la lumière.

REPRISE.

Allons, chacun, etc.

(Le Baron sort avec Mariette ; on entend la porte se refermer à double tour.)

## SCÈNE IV.

CLARISSE, GASTON.

GASTON, entr'ouvrant la porte de la chambre à coucher.

Elle est seule !

CLARISSE, à elle-même.

Me suis-je trompée ?.. Il me semble que Mariette me faisait des signes... Mais à quel propos ? Je suis presque fâchée de l'avoir renvoyée.

GASTON, à part.

Moi, j'en suis enchanté !

(Il se cache derrière un des rideaux de la fenêtre du fond.)

CLARISSE.

C'est une bien bonne fille, à qui je puis me confier sans crainte... et j'ai tant de choses à lui dire... D'abord, elle aurait peut-être pu me donner des renseignements sur ce jeune officier que nous avons rencontré l'autre jour à la promenade avec mon père.

GASTON, à part.

Un officier !

CLARISSE.

Je croyais bien qu'il serait ce soir à l'église, mais j'ai eu beau chercher...

GASTON, à part.

Pauvre petite !

CLARISSE, tout en parlant, a détaché les rubans qui ornent ses cheveux, son collier, son fichu, etc. ; mais, au moment où elle jette les yeux sur son miroir, elle aperçoit la lettre.

Que vois-je ? un papier... une lettre !

GASTON, à part.

C'est la mienne !

CLARISSE.

Elle est à mon adresse... C'est étrange, malgré moi, je tremble... Cette écriture inconnue, cette lettre mystérieuse... Voyons la signature : Gaston, vicomte de Baille, mousquetaire de Sa Majesté.

GASTON, à part.

Je serai tout porté pour la réponse.

CLARISSE.

Un mousquetaire ?.. quelle audace !..

(Elle froisse la lettre.)

GASTON, à part.

Comment, elle ne veut pas me lire, à présent !..

CLARISSE.

Et Mariette, qui est sa complice... Oh ! une pareille trahison... (Changeant de ton en regardant la lettre.) Ce pauvre jeune homme !.. Si c'était...

Ain de Fleurette.

Mais en y songeant, j'ai peut-être  
Grand tort de me fâcher ainsi ?  
Ne faut-il pas d'abord connaître  
Ce qu'il veut... et si c'est un traître,  
Je n'en aurai plus de souci.  
Lisons... vraiment, je le désire,  
Et pourtant cela n'est pas bien...  
Puisqu'il a cru devoir m'écrire...  
Après tout... on peut toujours lire...

GASTON, à part.

Eh ! mon Dieu ! ça n'engage à rien.

CLARISSE, défrillant la lettre et la lisant.

« Mademoiselle, il y a huit jours que je vous  
» connais... et je vous aime à en perdre la tête. »  
(S'interrompant.) C'est lui, « Vous n'avez pas  
» vingt ans et j'en ai à peine vingt-cinq... vous  
» êtes jolie... et je ne suis pas mal... on vous  
» dit douce, spirituelle et sage. » (S'interrompant.)  
Où a-t-il appris tout cela ? « On m'accorde  
» aussi quelques qualités. Vous voyez, Mademoi-  
» selle, que nous sommes faits l'un pour l'autre :  
» si tel est votre avis, veuillez me le faire savoir  
» en vous montrant demain sur votre balcon, au  
» coup de deux heures... parée de ces rubans  
» bleus qui vous vont si bien... et je m'empres-  
» serai aussitôt de venir embrasser vos genoux...  
» GASTON. »

GASTON, à part.

Bon ! elle m'a lu sans colère.

CLARISSE.

Gaston... c'est un joli nom... et comme sa lettre est aimable. Mais, en conscience, je ne puis plus faire ce qu'il me demande... je serais coupable... Bien décidément, je ne paraîtrai pas à ce balcon.

GASTON, à part.

C'est ce que nous verrons.

CLARISSE.

Et jusqu'à ce qu'il ait fait une démarche convenable... je ferai en sorte de l'oublier.

GASTON.

Ah ! diable... il est temps de se montrer...  
(Il sort de sa cachette.)

CLARISSE.

Pour commencer... déchirons cette lettre et allons chercher dans le sommeil le moyen de n'y plus songer... Mais d'abord, ma toilette à achever.

(S'approchant du miroir et s'asseyant devant.)

(Même Air.)

Ces rubans qui paraient ma tête,  
Je promets de ne plus les voir.  
Demain, on veut que je les mette...  
Sans doute l'on me croit coquette;  
Mais j'en appelle à mon miroir.  
Cependant, sans me faire injure,  
Puisqu'on dit qu'ils me vont si bien,  
Pour mieux juger de l'imposture,  
Si j'essayais cette parure...

(Elle essaie les rubans en minaudant.)

GASTON, à part.

Eh ! mon Dieu ! ça n'engage à rien.

CLARISSE.

N'y plus songer... Oh ! j'ai beau faire... je puis bien me l'avouer pendant que je suis seule... il me semble que ce jeune homme ne m'est pas indifférent.

GASTON, à part.

Chère Clarisse !

CLARISSE.

Oh ! oui... car depuis huit jours il est sans cesse présent à ma pensée, sans cesse il me semble le voir, et en ce moment... (En disant ces mots elle aperçoit Gaston dans la glace et reste pétrifiée.) Ah !... mon Dieu !... mon Dieu !... (Gaston tend vers elle ses mains suppliantes ; elle n'ose se retourner.) C'est un rêve... mais non... c'est lui... c'est bien lui... Oh ! je n'ose... Il a tout entendu. (Elle se retourne avec effroi, et aperçoit Gaston à genoux, mais à distance.) Ah ! malheureuse !

(Elle retombe sur son fauteuil.)

GASTON.

Non, Mademoiselle, ce n'est point un rêve.

CLARISSE, passant entre lui et la porte de l'escalier.

Silence, Monsieur !... si mon père vous entendait !... Ah ! votre conduite est indigne d'un gentilhomme.

GASTON.

Mademoiselle, croyez que le hasard seul peut causer ma présence en ces lieux, à cette heure de la nuit... et soyez persuadée que je vous respecte autant que je vous aime... J'étais venu ici pour remettre à votre servante cette lettre que vous venez de déchirer... lorsque vous êtes rentrée avec votre père. Je me suis caché pour éviter de le rencontrer... et vous savez si depuis la retraite m'a été possible... Cessez donc de m'accuser, et souffrez que je reste à vos pieds jusqu'à ce qu'un mot de pardon ou d'espoir m'ait donné l'assurance que vous ne doutez pas plus de ma loyauté que de mon amour.

CLARISSE, un peu rassurée.

Il s'exprime avec un accent de franchise...

GASTON.

Eh bien ! Mademoiselle ?

CLARISSE, avec douceur.

Relevez-vous...

GASTON, se relevant et s'approchant d'elle.

Chère Clarisse !

CLARISSE, vivement.

Plus loin... plus loin... je vous en prie.

GASTON, s'éloignant.

Est-ce bien ainsi, et cette distance peut-elle vous rassurer ?

CLARISSE.

Sans doute, Monsieur. Mais, enfin, qu'allons-nous devenir... Si mon père vous surprenait ici, dans cette chambre, lui qui est si sévère...

GASTON.

Plutôt mourir que de vous compromettre, et s'il est un seul moyen...

CLARISSE.

Malheureusement il n'y en a pas.

GASTON.

Vous voyez donc bien que, bon gré malgré, vous voilà forcée de m'accorder l'hospitalité jusqu'au jour.

CLARISSE.

Hélas, oui. Et si j'étais bien sûre de votre discrétion, je vous abandonnerais ce boudoir, et j'irais m'enfermer dans ma chambre... Mais vous pourriez, par quelque imprudence, attirer l'attention de mon père !...

GASTON, vivement.

Oh ! bien certainement, je ne manquerais pas de le réveiller...

CLARISSE.

Il faut donc que je reste.

GASTON.

C'est indispensable.

CLARISSE.

Mais vous me promettez que vous vous tiendrez toute la nuit... là-bas, sur ce fauteuil...

GASTON.

Je le promets.

CLARISSE, avec hésitation.

Et que pas un mot... un seul mot... ne viendra me rappeler que vous avez entendu ici des choses que je désavoue formellement.

GASTON.

Oh ! rétractez de semblables paroles, ou je ne promets rien.

CLARISSE.

Vous abusez de vos avantages.

GASTON.

C'est de bonne guerre.

CLARISSE, lui désignant l'autre côté de la scène.

Am d'une valse de Paul Henrion.

Allons, Monsieur, de bonne grace,

Restez là-bas à cette place,

Ou pour réprimer votre audace,

Je ferai tomber sur vous,

Mon courroux.

GASTON, allant s'asseoir dans un fauteuil à gauche.

Eh bien ! j'y consens

Et jure, à mes dépens,



Silence,  
Obéissance.

(A part.)

Oui, pour obéir  
A son bon plaisir,  
Tâchons ou feignons de dormir.

CLARISSE, assise à l'autre bout de la scène à droite.

Maintenant, s'il peut  
Ou plutôt s'il veut  
Se taire

La nuit entière,  
Je vais, sans effroi,  
Reposer, je croi,

Car il est assez loin de moi.

(Elle essaie de dormir.)

ASTON, se levant tout doucement et marchant vers elle sur la pointe du pied.

Eh ! quoi, déjà,

La voilà

Qui s'endort

Sans effort...

Du moins, si je pouvais

Voir ses traits...

Il veut saisir sa main ; mais Clarisse se relève tout-à-coup et lui montre son fauteuil.

ENSEMBLE.

Ayez pitié de moi, par grace,  
Non je ne puis rester en place ;  
Daignez excuser mon audace,  
Mais j'attends mon pardon de vous,  
A genoux.

CLARISSE.

Allons, Monsieur, de bonne grace  
Dormez là-bas, à cette place,  
Ou, pour réprimer votre audace,  
Je ferai tomber sur vous,  
Mon courroux.

Gaston retient sa main malgré elle, et l'embrasse.)

CLARISSE.

Que faites-vous ?

GASTON.

Silence !... si votre père vous entendait.

Au même instant, on entend dans la rue le signal de Nestor.)

CLARISSE.

O ciel !

GASTON, à part.

Ce bruit !... Nestor !... Je me souviens... le maladroit ! Je voudrais que son signal l'étran-

lât !

CLARISSE, prêtant l'oreille.  
Ecoutez... J'en étais sûre... voici mon père...  
! c'est fait de moi !

LE BARON, dans la coulisse.

Mariette !... Mariette !...

CLARISSE.

Ah ! Monsieur, vous m'avez perdue !

GASTON.

Clarisse !... chère Clarisse... je vous l'ai dit :  
lutôt la mort... Ah ! ce balcon.

(Il court au balcon.)

CLARISSE.

Arrêtez, vous vous tueriez,

GASTON.

Qu'importe ?

(On entend mettre la clef dans la serrure. Gaston s'élance vivement par dessus le balcon ; Clarisse jette un cri et tombe sur son fauteuil ; en même temps la porte s'ouvre, et le Baron paraît, suivi de Mariette.)

## SCÈNE V.

CLARISSE, LE BARON, MARIETTE.

NESTOR, dans la rue.

Aïe... aïe... aïe... à l'aide... au voleur... à l'assassin...

LE BARON, en robe de chambre, et armé de deux pistolets.

Un assassin !... où est-il ?... Ah ! ma fille !  
ma pauvre fille !

MARIETTE, entrant.

Qu'est-ce qu'il y a ?.. Ah ! Mamzelle !..

(Elles s'empresse auprès de Clarisse.)

LE BARON.

Que vois-je ?.. Cette fenêtre ouverte... c'est par là qu'il se sera évadé.

(On entend une grande rumeur dans la rue.)

CLARISSE.

Non, mon père... ce n'est rien.

LE BARON, allant à la fenêtre.

Comment... ce n'est rien... Deux hommes dans la rue... dont un mousquetaire. (Criant.) Tenez-le bien, le scélérat... on va vous prêter main-forte.

CLARISSE, à part.

Que va-t-il devenir !

MARIETTE, de même.

Pauvre Nestor, j'ai bien reconnu sa voix.

LE BARON.

Les voisins les forcent à monter... Mariette...  
Mariette... va bien vite ouvrir... Mais non... tu ne pourrais pas... Reste auprès de ma fille... je descends.

(La rumeur continue ; on entend toujours frapper à la porte ; le baron disparaît.)

## SCÈNE VI.

CLARISSE, MARIETTE.

CLARISSE.

Mariette !

MARIETTE.

Mamzelle ?...

CLARISSE.

Si tu savais...

MARIETTE.

Si vous saviez...

CLARISSE.

Ce jeune homme...

MARIETTE.

Ce signal...

CLARISSE.

Me voilà compromise !

MARIETTE.

Et moi, donc !

CLARISSE.

J'en mourrai !



MARIETTE.

Je suis morte.

(Elles tombent chacune sur une chaise.)

## SCÈNE VII.

CLARISSE, LE BARON, NESTOR, GASTON, MARIETTE.

LE BARON, entrant le premier.

Par ici... par ici... Ne le lâchez pas... Mariette, fermez toutes les portes et les fenêtres...

NESTOR, tenant Gaston au collet.

Ah! je vous tiens.

CLARISSE.

Qu'ai-je vu?..

MARIETTE.

Mais c'est Nestor!

(Elle passe près de Clarisse.)

GASTON, tenant aussi Nestor au collet.

Au nom du roi, je vous arrête.

NESTOR.

C'est un peu fort...

GASTON.

Malheureux... pas de résistance.

LE BARON, lui présentant ses pistolets.

Ou tu es mort.

NESTOR, se réfugiant dans un coin à droite.

Si vous vouliez bien ne pas plaisanter comme ça...

LE BARON.

Cesse de raisonner, ou sinon...

NESTOR.

Diable d'homme!.. Il a une conversation très-peu engageante.

CLARISSE.

Je n'en reviens pas... Mais comment se fait-il?..

GASTON, passant auprès d'elle.

Un pareil spectacle est bien fait pour effrayer ces dames... surtout après avoir échappé à un si grand danger...

CLARISSE, à part.

Que va-t-il dire?

MARIETTE, de même.

Si j'y comprends un mot...

GASTON.

Je bénis l'heureux hasard qui m'a fait passer sous vos fenêtres au moment où le bruit de mes pas a sans doute empêché ce scélérat de commettre son crime, et lui a fait précipitamment opérer sa retraite par ce balcon.

NESTOR.

Qu'est-ce qu'il dit donc?.. C'est lui qui m'est tombé sur le cou... Quel coup! j'ai le torticolis!..

LE BARON, à Gaston.

Le misérable vous aurait-il blessé dans sa chute insolite...

GASTON.

Non, par bonheur... J'en serai quitte pour quelques contusions.

NESTOR.

Et moi, donc? Car vous avez beau dire, ce n'est pas moi qui ai sauté... Je ne suis pas un acrobate... Je suis un honnête et inoffensif pas-

sant... qui passait... quand Monsieur est tombé... Que diable, quand on jette de pareils objets par les fenêtres, on devrait bien crier : Gare là-dessous!

LE BARON, le menaçant.

Taisez-vous...

MARIETTE.

Ah! Monsieur, ne lui faites pas de mal.

LE BARON, à Gaston.

Ce coquin me paraît appartenir à cette classe de misérables dont l'audace n'est jamais en défaut, et qui ont toujours à leur service quelque fable ingénieuse pour dérouter ceux qui les surprennent.

GASTON.

C'est mon opinion... Le drôle est très dangereux.

LE BARON.

Soyez tranquille, j'ai des amis puissants... j'arrangerai cette affaire-là... nous le ferons tirer à quatre chevaux... en diligence, je vous en réponds.

NESTOR.

En diligence!.. à quatre chevaux... Comme il y va... fichtre!..

(Il veut s'échapper; Gaston se précipite au devant de lui pour le retenir.)

LE BARON, à Gaston.

Prenez garde à sa rage... (A Nestor.) L'homme, vous taisez-vous?

GASTON.

Ne craignez rien, Monsieur; maintenant que me voilà revenu de ma première surprise, je vais le conduire au poste voisin.

NESTOR.

J'aime mieux ça.

LE BARON.

Non pas: il pourrait vous échapper... ses complices pourraient vous l'arracher... Je me charge, moi, de le tenir en respect avec ces armes chargées à balle, pendant que vous irez chercher le guet... et s'il ose bouger...

NESTOR.

Je m'en garderai parole bien.

GASTON.

Tout comme il vous plaira.

LE BARON.

Ah! pour plus de sûreté, nous allons l'attacher à ce fauteuil... Mariette, des cordes.

MARIETTE.

Oui, Monsieur. (A part.) Pauvre garçon... comme ils me l'arrangent.

(Elle va chercher des cordes.)

LE BARON.

Veuillez, Monsieur, me donner un coup de main.

GASTON.

Très volontiers!

(Il force Nestor à s'asseoir.)

MARIETTE, rentrant.

Voilà les cordes demandées.

NESTOR.

Et c'est Mariette qui fournit le fouet pour me... Ah! les femmes!...

LE BARON.

Holà, l'homme... prêtez-vous-y de bonne grace.

NESTOR.

Il veut que j'y mette de la grace, encore... A condition que vous ne serrerez pas trop fort... Aie...

GASTON, tout en l'attachant.

Monsieur, si vous êtes un galant homme, taisez-vous... Il y va de l'honneur d'une femme.

NESTOR.

Ah bah !

LE BARON, le menaçant.

Silence !

GASTON, changeant de côté.

Si vous êtes discret, les soldats que je vais amener vous laisseront évader en route.

NESTOR.

Parole d'honneur ?

GASTON, de même.

Sinon, prenez garde à vos deux oreilles... je ne vous dis que ça.

NESTOR.

C'est peu... mais ça suffit... c'est-à-dire... non, ça ne suffit pas... je parlerai.

GASTON.

C'est ce qu'il faudra voir. (Au Baron.) Il me semble que nous ne ferions pas mal de le bâillonner, car il pourrait, à l'aide de son signal, appeler ses compagnons.

NESTOR.

Me bâillonner !...

LE BARON.

C'est une fort bonne précaution... Mariette, un mouchoir...

NESTOR.

Halte là... Je réclame. Monsieur, figurez-vous que voilà la chose... parole d'hon...

(Gaston le bâillonne, malgré sa résistance.)

CLARISSE.

Mon père, je vous en supplie... épargnez-le..

LE BARON.

Taisez-vous, Mademoiselle, et rentrez dans votre chambre...

CLARISSE.

Vous allez rester seul avec cet homme ?

LE BARON.

Je n'ai pas peur... J'ai des armes, et il est attaché.

GASTON, à part.

A présent, je le défie bien de parler. (Haut.) Voilà qui est fini... Mademoiselle, recevez mes adieux ainsi que mes excuses... et soyez assurée que cette aventure se terminera au gré de tout le monde.

CLARISSE.

Je l'espère.

MARIETTE.

Et moi aussi.

ENSEMBLE.

Ara d'un quadrille de la Figurante.

LE BARON.

Hâtez-vous, je vous en conjure,  
D'amener ici du renfort,  
Car pour peu que la chose dure,  
Cet homme sera le plus fort.

GASTON, à part.

Oui, pour terminer l'aventure,

Je vais amener du renfort,  
Car pour peu que la chose dure,  
Cet homme sera le plus fort;

CLARISSE et MARIETTE.

J'ignore, dans cette aventure,  
Qui des deux a raison ou tort ;  
Mais en vain sa voix me rassure,  
Je voudrais connaître son sort.

(Gaston sort à droite; Clarisse et Mariette à gauche.)

## SCÈNE VIII.

LE BARON, NESTOR, attaché et bâillonné.

LE BARON.

Eh bien ! vil brigand !... voilà donc où t'ont conduit tes aberrations.

NESTOR, articulant avec peine.

J'étouffe... De l'air.

LE BARON.

Tu rougis, malheureux !... Tout sentiment d'honneur n'est donc pas éteint en toi.

NESTOR, de même.

J'étouffe !

(Il arpente la scène en traînant après lui son fauteuil.)

LE BARON.

Fais un retour sur toi-même... (Il le cherche derrière lui.) Arrête un instant... Ah ! mon Dieu !... Il est pourpre, mon voleur... il se trouve mal... On aura trop serré son mouchoir... donnons-lui un peu d'air... car enfin il faut que justice se fasse, et si on l'asphyxie, on ne pourra plus le pendre. (Il dénoue le mouchoir et lui frappe dans les mains.) Hé... l'homme.

NESTOR, aspirant une large bouffée d'air.

Ouf !... il était temps... Ah !... oh !... Dieu que c'est bon... oh !... oh !... il faut avoir été privé de ces choses-là pour en sentir tout le prix... Ah !... ah !... Monsieur, vous m'avez sauvé la vie.

LE BARON.

J'aurais peut-être mieux fait de te laisser trépasser... car cette mort n'eût pas été déshonorante... tandis que celle qui t'attend... la corde... Ah ! que dira ta famille... si tu en as une... Ta famille... songes-tu à ta malheureuse famille ?

NESTOR.

Le fait est que si papa me savait dans une position aussi perplexe...

LE BARON.

Ton père !... Tu as un père ?... C'est affreux pour lui...

NESTOR.

C'est bien plus désagréable pour moi... car, enfin, papa dans ce moment, se chauffe tranquillement les mollets, tandis que moi...

LE BARON.

Je me mets bien à sa place.

NESTOR.

Vous devriez plutôt vous mettre à la mienne.

LE BARON.

Infâme coquin... Tu oses encore plaisanter. Mais, patience, tu sauras bientôt ce qu'il en



coûte de s'attaquer à moi, Hugues François baron de Martignon, grand-louvetier de S. M.

NESTOR, faisant un mouvement avec son fauteuil. Martignon!...

LE BARON, lui présentant ses pistolets. Voudrais-tu m'échapper?

NESTOR.

Le baron de Martignon!.. ah bah!... vous êtes bien sûr...

LE BARON.

Que signifie?

NESTOR.

Ça signifie que nous sommes de vieilles connaissances.... c'est-à-dire papa et vous. Les Martignon!... Mais je ne connais que ça.

LE BARON.

Hé! l'homme, vous extravaguez.

NESTOR.

L'homme!... allons donc!... Je ne suis pas un homme, je suis un Pontignan.

LE BARON.

Pontignan!

NESTOR.

Pontignan d'Issoudun... à preuve que je vous cherche depuis un mois dans la grand'ville... et que j'ai une lettre de recommandation pour vous... dans mes effets... au bureau du coche.

LE BARON.

Pontignan d'Issoudun... un ancien ami d'enfance.

NESTOR.

C'est papa...

LE BARON.

Receveur des gabelles?...

NESTOR.

C'est papa...

LE BARON.

C'est impossible!

NESTOR.

Comment, c'est impossible!.. Papa n'est pas mon père!... Vous tennissez maman...

LE BARON.

Je dis: C'est impossible... Pontignan ne peut avoir donné le jour à un vil rebut de la société.

NESTOR.

Rebut!... Dites donc, eh!... l'homme... si vous en voulez une preuve...

(Il fait de vains efforts pour fouiller dans ses poches.)

LE BARON.

Se pourrait-il?...

NESTOR.

Là... dans la poche de mon habit... Un portefeuille en peau de chagrin... Eh! prenez donc garde, vous me mettez votre canon dans l'œil.

LE BARON, prenant le portefeuille.

Le voilà... Et ces papiers...

NESTOR.

Ils sont en règle.

LE BARON, les parcourant.

Nestor de Pontignan...

NESTOR.

C'est moi... identique.

LE BARON.

Le fils de ce cher Pontignan.

NESTOR.

Qui vous ouvre... qui voudrait vous ouvrir ses bras.

LE BARON.

Il n'y a pas à en douter... Comment... toi, Nestor de Pontignan, le fils de mon ancien ami, tu t'es introduit chez moi pour me voler et pour assassiner ma fille?

NESTOR.

Jamais, jamais.

LE BARON.

Tu n'es donc pas un voleur?... Tu ne fais donc pas partie de la bande de Cartouche?

NESTOR.

Mes moyens me permettent un autre genre d'existence.

LE BARON.

Cependant, ta présence ici... la nuit... ce balcon... ce saut... (A lui-même.) Ah! quel trait de lumière... Ma fille... son désordre... Ce n'était pas un assassin... Malheureux que je suis!..

NESTOR, à part.

Il est fâché que je n'aie pas assassiné sa fille, singulier bonhomme, va... (Au Baron.) Dites donc, c'est fini, hein? Je suis blanchi... Déliez-moi.

LE BARON, dirigeant ses pistolets contre lui. Je ne sais qui me retient!...

NESTOR.

Faites donc attention... avec vos diables de pistolets... Quelle drôle de manie vous avez là... pour un grand-louvetier.

LE BARON, les jetant.

Tu as raison... Entre gentilshommes, il n'y a qu'un parti à prendre.

(Il le délie.)

NESTOR.

C'est le bon. Ah! la saignée... ça me picote... ça me picote... Je ne puis plus remuer... Je me sens manchot des deux bras. C'est égal. Permettez que je vous étreigne.

LE BARON, le repoussant.

Un instant.

NESTOR.

Vous ne voulez pas?... Ah! je conçois... vous devez être fatigué... après tant d'exercices... Si nous allons nous coucher?...

LE BARON, l'arrêtant.

Nestor!

NESTOR.

Grand-louvetier!...

LE BARON.

Vous avez, sans doute, encore un reste d'honneur... et vous savez comment on répare...

NESTOR.

Comment on répare?... Est-ce que j'ai quelque chose à réparer?...

LE BARON.

Vous le savez... et si, par malheur, vous l'aviez oublié... je me verrais forcé de laver dans votre sang...

NESTOR.

Alors, je le sais.

LE BARON.

J'en étais sûr... aussi je vous permets de me serrer la main en signe de réconciliation.



NESTOR.

Ça me fait bien plaisir.

LE BARON, allant à la chambre de Clarisse.

Clarisse !...

NESTOR, à part.

Sa fille, à présent... Où veut-il en venir ?

## SCÈNE IX.

MARIETTE, CLARISSE, LE BARON, NESTOR.

LE BARON, à Clarisse.

Approchez, ma fille, et sachez que je sais tout.

CLARISSE.

Quoi donc, mon père ?

LE BARON.

Épargnez-moi de pénibles explications....  
Monsieur m'a tout appris.

NESTOR.

Moi?...

LE BARON.

Par son silence... Et quoique mon premier  
mouvement ait été de le tuer sur la place...

NESTOR.

Merci. Vous avez bien fait de commencer par  
le second.

LE BARON.

J'ai bien voulu considérer qu'il était le fils de  
mon ancien ami, le chevalier de Pontignan, re-  
ceveur des gabelles...

MARIETTE.

Ah!... Ce n'est donc plus un voleur!...

CLARISSE.

Je ne vous comprends pas.

NESTOR.

Ni moi non plus.

LE BARON.

Vous allez me comprendre... (Avec solennité.)  
Nestor de Pontignan, la main de ma fille est à  
vous.

CLARISSE.

Ma main!...

NESTOR et MARIETTE.

Sa main!...

LE BARON.

Ne me remerciez pas, et contentez-vous du  
pardon qui couvre désormais votre faute.

NESTOR.

Notre faute?... (Il salue Clarisse.) Ah ça! est-  
ce que j'ai le cauchemar...

LE BARON.

Fille ingrate! Est-ce ainsi que tu devais m'ar-  
racher mon consentement ?

CLARISSE.

Mais mon père, je vous jure...

LE BARON.

Cesse de feindre. Et puisque tu n'as pas su  
combattre le penchant de ton âme... que du  
moins ta passion pour ce jeune homme ne soit  
plus un crime.

NESTOR, à part.

Sa passion... Ah ça!... ah ça!... Mais c'est  
donc comme à Issoudun... Mauvais sujet, tu fais  
des tiennes!...MARIETTE, passant auprès de Nestor, et lui pin-  
çant le bras.

Infâme...

NESTOR, jetant un cri.

Ah!

LE BARON, à Nestor.

Qu'est-ce donc?... Auriez-vous quelques ob-  
jections?...

NESTOR.

Moi!... Par exemple!...

LE BARON.

Après ce qui s'est passé!...

NESTOR.

C'est juste... Après ce qui s'est passé...

CLARISSE.

Mais je ne l'aime pas!...

NESTOR.

Ah bah! ça viendra. (A part.) Une jolie  
femme qui me tombe des nues... Je suis né coif-  
fé!... C'est mieux qu'à Issoudun...

MARIETTE, bas, à Nestor.

Monstre!... vous osez accepter...

NESTOR, de même.

Mariette, songe donc... Il y va de mes jours.

LE BARON.

Ainsi, c'est convenu... et dès demain...

MARIETTE, pinçant Nestor.

Refusez.

NESTOR, jetant un cri.

Aïe!...

LE BARON.

Qu'est-ce encore ?

NESTOR.

La surprise... la joie... Je suis tellement heu-  
reux. (A part.) Jusqu'au sang.

MARIETTE, bas.

Prenez garde... je vais éclater.

NESTOR, à part, à Mariette.

Mariette!... Mariette...

MARIETTE, de même.

Je n'entends rien.

NESTOR, à part.

Faisons semblant d'obtempérer... (Haut.) Ba-  
ron, je fais une réflexion...

LE BARON.

Laquelle ?

NESTOR.

Il me semble que mademoiselle votre fille ne  
partage pas toute ma jubilation... et si ça devait  
la contrarier...

CLARISSE.

J'en mourrai!

NESTOR.

Ce serait dommage.

LE BARON, le prenant à part.

Imprudent!... qu'oses-tu dire!... Et si tu  
étais...

(Il lui parle bas à l'oreille.)

NESTOR.

Tiens... c'est vrai... je n'y avais pas songé...  
si j'étais... ah! diable... si j'allais être...

LE BARON.

Chut!...

NESTOR.

Après ça, on pourrait encore trouver un  
moyen... en étouffant...

LE BARON.

L'étouffer!... tu oserais!...

NESTOR.

Je dis... En étouffant l'affaire...

LE BARON.

Je ne veux rien étouffer que toi, si tu n'épouses pas ma fille.

NESTOR.

Décidément, je l'épouserai.

LE BARON.

Demain...

NESTOR.

Demain matin.. Au revoir... (Il va pour sortir, et rencontre Mariette.) Pas moyen de s'entendre... Ton loupvetier est une bête féroce.

MARIETTE, bas.

Oh! je me vengerai!...

CLARISSE.

Je me tuerai plutôt.

LE BARON, à Clarisse.

Tu veux donc que je te donne ma malédiction.

ENSEMBLE.

Air des Huguenots.

Lorsqu'ici je devrais me montrer plus sévère.  
Je prétends que l'hymen légitime vos feux.  
Croyez-moi, redoutez ma trop juste colère,  
Si vous ne cédez pas quand j'ai dit : Je le veux.

NESTOR.

Il pourrait, cependant, se montrer plus sévère;  
Mais il veut que l'hymen légitime nos feux.  
Le moyen d'éviter sa trop juste colère!  
Il faut bien lui céder, puisqu'il dit : Je le veux.

CLARISSE et MARIETTE.

Après tout, c'est aussi se montrer trop sévère,  
Qu'ordonner un hymen que repoussent <sup>mes</sup> leurs vœux.

Le moyen <sup>d'éviter</sup> <sup>de braver</sup> sa trop juste colère,  
Sans pourtant lui céder, quand il dit : Je le veux,  
C'est de dire à leur tour, aujourd'hui : Je le veux.

(Nestor va pour sortir.)

## SCÈNE X.

MARIETTE, CLARISSE, LE BARON, GASTON, NESTOR, SOLDATS DU GUET.

GASTON, arrêtant Nestor prêt à sortir.  
Halte là!

CLARISSE.

Gaston!

NESTOR.

Allons!... bon!... Voilà l'autre, à présent.

GASTON.

Que vois-je? Il est libre!... Soldats...

LE BARON.

Permettez, mon jeune ami, vous pouvez renvoyer vos soldats... après que Mariette les aura fait rafraîchir. Clarisse, vous savez où sont les clefs du cellier.

CLARISSE.

Oui, mon père...

(Elle sort avec Mariette et les soldats.)

LE BARON, à Gaston.

Je vous remercie du zèle que vous avez déployé dans cette occurrence, mais il est désormais inutile.

GASTON.

Comment? (Bas, à Nestor.) J'espère que vous ne m'avez pas démenti.

NESTOR.

Moi?.. au contraire.

LE BARON.

Souffrez que je vous présente mon gendre.

GASTON.

Votre gendre!

NESTOR.

Oui, nous nous sommes expliqués... pendant que vous alliez chercher vos hommes.

GASTON, bas.

Misérable!..

NESTOR, de même.

Je n'ai rien dit.

LE BARON.

Monsieur est le fils d'un de mes meilleurs amis.

NESTOR.

Le chevalier de Pontignan... receveur des gabelles à Issoudun.

LE BARON.

Il a effectivement sauté par la fenêtre de la chambre de ma fille... lui-même l'avoue.

NESTOR, à Gaston.

Vous voyez si j'ai tenu ma promesse.

GASTON.

Que trop, mille tonnerres!..

LE BARON.

Mais ce n'est pas un voleur... loin de là... (Plus bas.) C'est un amant.

GASTON.

Un amant!

NESTOR.

Oui, mousquetaire, un amant, et bientôt un mari... voilà.

LE BARON.

Je confie ce secret à votre honneur... à l'honneur d'un soldat, Monsieur... à l'honneur d'un chevalier français.

GASTON.

Mais c'est impossible.

LE BARON.

Tenez, voici ses papiers qui prouvent qu'il est le fils de mon ami de Pontignan. Lisez vous-même, si vous voulez vous en convaincre.

GASTON.

Ces papiers...

(Il les prend et les parcourt.)

NESTOR, se carrant dans un fauteuil auprès de la toilette.

Eh bien! mousquetaire, qu'avez-vous à dire à cela?

GASTON, comme inspiré.

Quelle idée!.. (Au Baron.) Monsieur... ah! Monsieur!.. Comment, ce misérable est parvenu à vous tromper à ce point. (Baissant la voix.) Monsieur, après ce dernier trait, je ne serais pas étonné que ce fût Cartouche lui-même,

LE BARON.

O ciel ! et pourquoi ?

GASTON.

Ces papiers... ces papiers sont les miens. Le brigand me les aura volés pendant la lutte que j'ai été obligé de soutenir avec lui sous cette fenêtre.

LE BARON.

Quoi ! vous seriez ?..

GASTON, lisant les papiers à la dérobée.

Nestor de Pon... de Pontignan... receveur des gabelles.

LE BARON, ramassant ses pistolets et se précipitant sur Nestor.

Ah ! coquin !.. ah ! Cartouche !..

NESTOR.

Ah ça ! mais, ça vous prend-il souvent ?

(En ce moment Clarisse et Mariette rentrent avec les soldats.)

CLARISSE et MARIETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

GASTON.

Plus d'explications, croyez-moi, et remettons-les entre les mains de la justice... Soldats, emparez-vous de cet homme.

NESTOR.

De moi ?.. Quelle atroce plaisanterie !..

MARIETTE, à part.

Mon monstre est repincé. Épouse-la, à présent.

LE BARON.

Te faire passer pour le fils de mon ami... voler un nom respectable... une famille... Et ma Clarisse que je voulais lui donner... Avoue que tu n'es qu'un bandit... avoue que tu n'es autre que Cartouche.

NESTOR.

Jamais... Je suis Nestor de Pontignan.

LE BARON, montrant Gaston.

Le voilà, le véritable Nestor de Pontignan... qui est arrivé à propos pour te démasquer.

NESTOR.

Lui ?.. Voilà une petiteesse !.. Lui, Nestor ! il en est incapable... Mariette, dis-leur donc qui je suis.

LE BARON, étonné.

Mariette !..

MARIETTE, avec dignité.

Je ne vous connais pas !..

NESTOR.

Oh !..

GASTON.

Allons, allons... qu'on l'emène, et qu'il soit rigoureusement gardé jusqu'à ce que j'aie fait mon rapport au lieutenant de police.

LE BARON, GASTON, MARIETTE, CLARISSE, LES SOLDATS.

Ara : Non, je n'aime pas.

Oui, c'est Cartouche, qu'on l'entraîne !

Plus de retards, plus de raisons ;

Allons, sans pitié qu'on l'enchaîne  
Allez,

Dans la plus noire des prisons.

NESTOR, se débattant.

Comme un vil brigand l'on m'entraîne,  
Et sans écouter mes raisons.

Non, je ne veux pas qu'on m'enchaîne,  
Dans la plus noire des prisons.

(Les soldats, conduits par Mariette, entraînent Nestor malgré sa résistance.)

## SCÈNE XI.

GASTON, LE BARON, CLARISSE.

LE BARON.

O mon ami !.. mon bienfaiteur... mon sauveur... je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

GASTON.

Monsieur, je n'ai fait que mon devoir...

CLARISSE, à part.

Pourvu que mon père n'aille pas soupçonner...

LE BARON.

Mais concevez-vous que ce scélérat m'avait fasciné au point que j'allais lui donner ma fille... O ! mon Dieu !.. si un notaire avait pu se trouver là...

GASTON.

Et Mademoiselle consentait ?..

CLARISSE, vivement.

Monsieur, vous me faites injure.

LE BARON.

Le fait est qu'elle ne consentait pas du tout... et je ne pouvais rien comprendre à sa réputation.

CLARISSE.

C'était pourtant bien naturel...

LE BARON.

Elle a raison... Où diable avais-je la tête ! Prendre cet homme pour le fils de ce cher Pontignan... mais il a le faciès d'un abominable bandit... un vrai physique patibulaire... Tandis que vous... Mais j'aurais dû vous reconnaître sur-le-champ... vous êtes tout le portrait de votre père.

GASTON.

Vous trouvez ?

LE BARON.

Le nez, surtout... Ah ! de profil... Ah ça ! à propos, comment va-t-il ce cher ami ?

GASTON, à part.

Ah ! diable !.. le chapitre des questions.  
(Haut.) Mais pas trop mal, merci.

LE BARON.

Il n'a donc plus son asthme ?

GASTON.

Beaucoup moins, depuis l'arrivée d'un célèbre médecin à Perpignan.

LE BARON.

A Perpignan ? A Issoudun, vous voulez dire ?

GASTON.

Perpignan... c'est le nom... c'est-à-dire le pays du médecin qui est venu à Issoudun. (A part.) Je n'en sortirai pas.

CLARISSE.

Mais, mon père, vous ne songez pas que Monsieur doit être fatigué... après une pareille nuit...



GASTON.

Je vous assure, Mademoiselle, que j'oublie tout-à-fait ma fatigue en ce moment.

LE BARON.

Pardieu, un militaire. Mais, c'est inconcevable... Comment, vous étiez à Paris, dans les mousquetaires de Sa Majesté, et je n'en savais rien.

GASTON.

Il y a si peu de temps que mon père m'a acheté ces épaulettes... et puis, je vous cherchais de tous côtés.

LE BARON.

Ah ! je conçois... dans la retraite où nous vivons, pendant l'absence du roi ; mais vous viendrez de temps en temps la partager avec nous...

Air de Partie et Revanche.

Monsieur, puisque la circonstance

Nous rapproche, soyons amis.

De vous revoir souvent, j'ai l'assurance,

Pour causer de votre pays.

GASTON, à part.

Je ne tiens pas à causer du pays.

LE BARON.

En vous parlant d'Issoudun, je l'espère,

C'est exaucer les vœux de votre amour :

Aux cœurs bien nés que la patrie est chère !

GASTON, à part.

A leur patrie, oui, s'ils doivent le jour.

LE BARON.

Pour commencer, je ne vous laisse pas partir ce matin sans avoir déjeuné. Clarisse, donne des ordres.

CLARISSE.

Avec plaisir, mon père.

GASTON, à part.

Mais c'est un excellent homme. Il y a vraiment conscience de le tromper.

(Rumeur au dehors.)

LE BARON.

Qu'est-ce encore ?

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE, accourant.

Ah ! Monsieur !.. si vous saviez... tout le quartier est sens dessus dessous... Cartouche est arrêté.

LE BARON.

Je le sais bien... puisque c'est chez moi.

MARIETTE.

Non, pas celui-là... un autre... le véritable... Il a été pris dans une rue voisine... Aussi, il faut voir tout le monde courir... se démener... Des bourgeois... des militaires... c'est magnifique.

LE BARON.

Notre bandit n'était sans doute que son lieutenant.

MARIETTE.

Je ne crois pas.

GASTON.

Je cours m'en assurer... Vous permettez ?.. et bientôt...

(Il va pour sortir.)

## SCÈNE XIII.

MARIETTE, LE BARON, NESTOR, GASTON, CLARISSE.

(Nestor arrive tout débraillé et tout essoufflé.)

NESTOR.

C'est encore moi... Ouf !... une chaise.

LE BARON.

Que vois-je ?.. mon brigand !.. Sautons tous dessus.

NESTOR, se faisant un rempart de sa chaise.

Arrêtez !.. et ne sautez pas... je viens confondre l'imposture !..

GASTON.

Mais comment se fait-il ?..

NESTOR.

Ah ! voilà... ça vous surprend, n'est-ce pas ?.. mais si je suis libre, c'est grâce à Cartouche.

LE BARON.

Il vous aurait délivré ?

NESTOR.

Non, mais on m'a délivré à sa place. Amours de voleurs, allez !.. Au moment où je passais dans la rue, tout le monde criait : Voilà Cartouche qu'on emmène... on m'étouffait... Tout-à-coup cinq ou six grands gaillards tombent sur les soldats qui me tenaient... Pif, paf... pouf... comme des capucins de carte. Alors un des brigands me regarde et s'écrie : Ce n'est pas lui... puis il m'allonge un vigoureux coup de pied quelque part...

Air de l'Homme vert.

Cett' façon me parut fort lesté ;

Et d'un air fier me retournant,

J'allais me fâcher... mais, au reste,

J'pensai que c' n'était qu'un manant,

Et content de ma délivrance,

Je lui dis ! Monsieur le voleur,

Comptez sur ma reconnaissance ;

Vo' procédé me touche... au cœur.

Alors, je me sauve... personne ne songe à m'arrêter, car il n'y avait plus un chat dans la rue... et je cours au bureau du coche.

GASTON.

Au bureau du coche.

NESTOR.

Où, depuis un mois... entraîné par les plaisirs et les amours... j'avais oublié cette lettre... cette bien heureuse lettre qui va faire éclater mon innocence...

GASTON.

C'est inutile, Monsieur, on s'en rapporte à vous... Vous n'êtes pas un voleur.

NESTOR.

C'est déjà quelque chose, mais ça ne suffit pas à ma conscience... Il faut que tout le monde sache que je suis réellement Nestor de Pontignan.

GASTON.

Monsieur !..

NESTOR.

Ah !.. vous avez beau me faire vos gros yeux, je reprends mon nom, mon titre, et je me réintègre dans mes droits sur la main de M<sup>lle</sup> Clarisse de Martignou...

LE BARON, passant entre Gaston et sa fille.  
L'affaire présente des difficultés graves. Je soupçonne quelque fraude...

MARIETTE, à Nestor.

Et vous croyez que je souffrirai...

NESTOR.

Laissez donc... petite... je ne vous connais pas.

LE BARON, à Gaston.

Mais, enfin, Monsieur, déchirez-vous ce tissu...

CLARISSE, à part.

Je tremble!

GASTON.

Eh bien! Monsieur, puisqu'il faut l'avouer, je ne conteste plus à Monsieur le beau nom de Nestor de Pontignan... mais je nie que ce soit lui qui ait été enfermé cette nuit dans la chambre de Mademoiselle... c'était moi, Monsieur.

NESTOR.

C'est-à-dire...

LE BARON.

Taisez-vous!.. Il y a de quoi en perdre la tête!.. Lequel des deux a sauté, maintenant?

GASTON.

Celui qui sautera de nouveau. (A Nestor.) Alions, Monsieur, à vous l'honneur.

(Il ouvre la fenêtre du balcon.)

NESTOR.

Comment donc! (Il court à la fenêtre comme pour s'élancer et s'arrête.) Vous avez là une jolie vue!

GASTON.

Eh bien!

NESTOR.

Décidément, je ne fais jamais ces choses-là qu'une seule fois... c'est bien assez. A moins que vous ne consentiez à vous mettre en bas pour me recevoir, ça me décidera peut-être.

GASTON.

Vous le voyez... la preuve est évidente. Et pour achever de vous convaincre...

(Il va pour s'élancer.)

CLARISSE.

O ciel!..

LE BARON.

Arrêtez. N'avons-nous pas un autre moyen d'arriver à la vérité... Cette lettre?..

NESTOR.

La voici. Vous allez voir... C'est papa qui me recommande chaudement à votre protection.

LE BARON.

En effet, c'est bien son écriture. (Il lit.) « Mon cher baron, c'est mon fils Nestor qui vous remettra lui-même cette lettre cachetée...

NESTOR.

Lui-même... Vous allez voir, vous allez voir... Ce cher papa!

LE BARON, continuant.

» Je dois vous prévenir que c'est une mauvaise garnement, dont je ne puis venir à bout... » et qui se fait un jeu de porter le trouble et la perturbation dans les familles...

NESTOR.

Hein, il y a ça?..

MARIETTE.

Oh! le monstre!

LE BARON.

« Aussi, pour mettre un terme à ses déportemens, je l'envoie à Paris, où je vous serai obligé d'user de votre crédit afin que vous obteniez contre lui une lettre de cachet et le fassiez jeter à la Bastille. Signé, de PONTIGNAN. »

NESTOR.

Et tout ça de sa propre main... Eh bien! il est gentil, papa... En voilà une lettre de recommandation!

LE BARON.

Et vous osiez prétendre à la main de ma fille?

NESTOR.

C'est vous qui me la donniez.

LE BARON.

Je la donnais à l'auteur de son déshonneur!

GASTON.

Monsieur, je ne vois point en tout ceci de déshonneur, mais bien une imprudence dont je suis seul coupable, et dont je me repens sincèrement, puisqu'elle a pu porter atteinte au bonheur de celle que j'aime plus que tout au monde.

LE BARON.

Mais il y a eu scandale?

GASTON.

Je m'appelle Gaston de Baille.... je suis mousquetaire de Sa Majesté, je possède quinze mille livres de rente, et je vous demande la main de votre fille.

NESTOR.

L'intrigant! il profite de mon humiliation.

LE BARON.

Voilà du moins une proposition qui me paraît pleine de franchise, et qui me semble de nature à sauver le blason des Martignon... Ma fille, je compte sur votre obéissance.

CLARISSE.

S'il faut sauver notre blason.

LE BARON.

C'est bien... (A Nestor.) Quant à vous, Monsieur, gare la Bastille!

NESTOR.

Compris... Je ne passerai jamais sous vos fenêtres...

CHOEUR.

Ain : Dans cette cave obscure.

Enfin, cette aventure  
En faisant deux heureux,  
Ici va se conclure  
Au gré de tous les vœux.

FIN,





ACTE II. SCÈNE X.

# LES FUMEURS.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. PAUL DE KOCK ET VARIN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES DRAMATIQUES, LE 1<sup>er</sup> JUILLET 1843.

| PERSONNAGES.                                            | ACTEURS.       | PERSONNAGES.                    | ACTEURS.                     |
|---------------------------------------------------------|----------------|---------------------------------|------------------------------|
| HENRI LAFRESNAY, employé au ministère de la marine..... | M. ALEXANDRE.  | Le père MOUTON, fumeur.....     | M. FERDINAND.                |
| TANCRÈDE PATINEAU, ami et voisin de Henri.....          | M. CH. POTIER. | UN FUMEUR.....                  | M. DESQUELS.                 |
| PIGEONDEL, oncle de M <sup>me</sup> Lafresnay.....      | M. CHOL        | UN GARÇON DE BILLARD.....       | M. CHARLES.                  |
| FISSELARD, fumeur.....                                  | M. BELMONT.    | AMÉLIE, femme de Lafresnay..... | M <sup>me</sup> CH. POTIER.  |
|                                                         |                | CLODOMIRE, femme de Tancrede.   | M <sup>me</sup> LEROUX.      |
|                                                         |                | VIRGINIE, marchande de tabac... | M <sup>lle</sup> FLORENTINE. |

*La scène se passe à Paris. Au 1<sup>er</sup> acte, chez Lafresnay; au 2<sup>me</sup> acte, chez Virginie.*

## ACTE PREMIER.

Un salon. Porte au fond, portes latérales

### SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, PIGEONDEL.

PIGEONDEL, *sortant de la chambre à gauche, avec Henri.* Viens mon cher Lafresnay... j'ai à te parler sérieusement.

HENRI. Ma foi, ça se trouve bien, car j'ai aussi quelque chose à vous dire.

PIGEONDEL. Tout à l'heure, à dîner, as-tu remarqué la contenance de ta femme?...

Elle ne disait rien, ne touchait à rien, et pourtant le poisson était délicieux!... De ton côté, tu semblais contrarié; et moi, je mangeais tout seul, ce qui m'a ôté l'appétit... à la longue... Voilà le régime que nous suivons depuis quelques jours, et cette manière de vivre a des inconvénients... je ne crains pas de le déclarer.

HENRI. Parbleu!... je n'en disconviens pas... et c'est précisément au sujet de ma femme que je voulais causer avec vous...



Elle est triste, elle me boude, car elle est un peu boudeuse, cette chère Amélie!... J'aurais pu la questionner... mais un mari qui interroge sa femme a si peu de chances de savoir la vérité! tandis que vous, son oncle... c'est différent... Et je pensais qu'elle vous avait peut-être confié...

PIGEONDEL. Tu ne t'es pas trompé, je sais tout!

HENRI. Et vous ne parliez pas?...

PIGEONDEL. Elle m'avait recommandé le silence! elle voulait renfermer ses plaintes légitimes.

HENRI. Légitimes?

PIGEONDEL. Oui, légitimes... je ne crains pas de le déclarer! car enfin, sois franc, mon garçon... Tu es bien changé depuis ton mariage.

HENRI. Mais non... je ne crois pas...

PIGEONDEL. Au commencement, il y a dix-huit mois, pas plus... tu restais toujours avec nous... après dîner, tu faisais ma partie, nous jouions au tricarac... c'était amusant.

HENRI, *à part*. Pour lui, c'est possible.

PIGEONDEL. Ta femme était heureuse!... tandis qu'à présent, tu sors, tu l'absentes; et où vas-tu?... Nous l'ignorons...

HENRI. Ne vous l'ai-je pas dit vingt fois?... Employé au ministère de la marine, un travail pressé m'appelle à mon bureau presque tous les soirs!

PIGEONDEL. C'est aussi la réponse que je fais à ta femme lorsqu'elle me parle de cela: « Ton mari travaille! la marine ne peut pas se passer de lui... » Car moi, j'aime la paix, je suis conciliant... mais tout le monde ne me ressemble pas... il y a des gens qui ne croient pas à la marine... ni au travail pressé...

HENRI. Et qui donc pourrait douter?...

PIGEONDEL. D'abord, madame Patineau... l'épouse de ton ami Tancrède Patineau, qui habite l'étage au-dessus... vous vous voyez souvent?

HENRI. C'est tout naturel... Tancrède est un ancien camarade... un peu naïf... mais très-bon enfant. Nous nous sommes retrouvés dans cette maison; et par un hasard inouï, nos femmes se conviennent; elles se sont liées d'amitié, elles se tutoient, et jusqu'à présent nous avons vécu dans la meilleure intelligence.

PIGEONDEL. C'est égal... je n'aime pas ces liaisons de voisinage... Madame Patineau est certainement fort estimable... mais elle mène son mari... elle le tient sous le joug... et ça n'est pas d'un bon exemple.

*Au de l'Apothicaire.*

Les femmes, surtout à Paris,  
Du pouvoir rêvent la conquête;  
Entre elles contre leurs maris  
Ces dames se montent la tête,  
Et de leurs complots clandestins  
Pour qu'au loin le feu se répande,  
Dans tous les ménages voisins  
Elles font de la propagande.

HENRI. Allons, allons, je vois que nous marchons sur un volcan... c'est grave!... mais ce qui l'est plus encore à mes yeux, c'est d'avoir affligé ma femme, qui est si bonne, et que j'aime sincèrement!... aussi, je veux m'amender, et puisque mes absences lui déplaisent, je m'arrangerai pour qu'elles soient moins fréquentes...

PIGEONDEL. Vrai!... tu me le promets?... et tu feras ma partie de tricarac?

HENRI. Oui... quelquefois... de temps en temps.

PIGEONDEL. Je cours porter cette bonne nouvelle à ma nièce, et négocier le raccommodement; car une brouille entre vous... ça n'a pas le sens commun... quand on a tout pour être heureux... la jeunesse, la fortune... et un oncle riche... un oncle qui s'arrondit tous les jours... je viens encore d'acheter une maison.

HENRI. Sans nous en prévenir?

PIGEONDEL. C'est une surprise... et puis nous n'avions pas terminé... je ne signe le contrat qu'aujourd'hui... tu verras quelle bonne affaire!... en augmentant les loyers, ça peut rapporter environ...

HENRI. Et ma femme que vous oubliez?

PIGEONDEL. C'est juste!... je vais la trouver et je te l'amène... Henri, je suis content! (*Lui serrant la main.*) Je suis très-content!... Attends-moi, mon garçon...

*Il sort par la gauche.*

## SCENE II.

HENRI, puis TANCRÈDE.

HENRI. Oui, oui, j'agirai de manière à éloigner tous les soupçons... Il faut convenir qu'il est bien difficile de faire bon ménage! on s'imagine que pour être mari il suffit de prendre une femme, et que le ciel fera le reste. Eh bien!... pas du tout!... cette profession exige des talents et une aptitude dont un célibataire ne se douterait jamais...

TANCRÈDE, *ouvrant la porte du fond*. Henri! Henri!

HENRI. Eh! c'est ce cher Tancrède!...

TANCRÈDE. Es-tu là?

HENRI. Tu le vois bien.

TANCRÈDE. Je veux dire es-tu seul?

HENRI. Oui... est-ce que tu n'oses pas entrer?

TANCÈRE. *s'avançant.* Si fait! puisque tu es seul... c'est que, vois-tu, Clodomire, mon épouse, est sortie, et j'ai profité de son absence pour descendre un instant.

HENRI. Elle t'avait donc consigné?

TANCÈRE. Non... je suis libre d'aller où je veux.... seulement, elle désire que je ne vienne plus chez toi.

HENRI. C'est-à-dire qu'elle t'a défendu de me voir?

TANCÈRE. Elle me refuse le droit de visite.

HENRI. Et puis-je savoir pour quelle raison?...

TANCÈRE. Tu vas rire.... tu vas pouffer! Elle prétend que tu es susceptible de me corrompre.

HENRI, *riant.* Ha! ha! ha! ce pauvre Tancère!

TANCÈRE, *riant aussi.* Eh! eh! eh!.... c'est bête... n'est-ce pas? c'est très-bête!... je ne le dirais pas devant elle... mais je trouve son raisonnement à.... couper au couteau.

HENRI. Mon pauvre ami, tu as bien peu de caractère.

TANCÈRE. Ah!... bon?... te voilà comme les autres!... Tu crois que je me laisse mener par ma femme!

HENRI. J'en ai peur!

TANCÈRE. Tu n'y es pas!... En ménage, il faut bien se faire des concessions... et j'en fais... nous en faisons tous... Qu'est-ce que le mariage? une concession à perpétuité...

HENRI, *riant.* Oh! oh! le mot est drôle... c'est presque une idée neuve...

TANCÈRE. Mais oui... j'ai là-dessus des petites idées assez neuves... (*Tirant un papier de sa poche.*) Tiens, en voici encore une, sans que ça paraisse.

HENRI. Une idée?... ce papier...

TANCÈRE. C'est une stalle d'Opéra pour ce soir... Es-tu homme à servir ton ami?

HENRI. Pourquoi pas?

TANCÈRE, *lui donnant la stalle.* Fais-moi le plaisir de mettre ceci dans ta poche.

HENRI. Et ensuite?

TANCÈRE. Ensuite, tu viendras me l'offrir devant ma femme.

HENRI. Ah! je comprends... elle ne te permet d'aller au spectacle qu'avec un billet donné...

TANCÈRE. Tu n'y es pas... tu n'y es jamais!... Puisque je te dis que c'est une idée neuve... un rendez-vous, mon cher, que j'ai ce soir... Et pour sortir, il me fallait un prétexte... j'en invente tous les jours... et j'ai acheté une stalle... que tu m'offriras gratis.

HENRI. Qu'est-ce que j'apprends là! un rendez-vous... des intrigues!... Comment, toi, Tancère?... Fiez-vous donc aux physiologies... Et tu as pensé que je prêterais les mains?... jamais, monsieur... jamais. Va te promener avec ton billet.

Il veut le lui rendre.

TANCÈRE. Mais, écoute-moi donc! ce n'est pas ce que tu crois. Il s'agit d'une partie de plaisir entre hommes... un rendez-vous mâle...

HENRI. Bien sûr? ce n'est pas avec une femme?

TANCÈRE. Parole d'honneur! (*A part.*) Je ne mens pas... c'est une demoiselle!

HENRI. A la bonne heure! car sur le chapitre des mœurs je suis inflexible.

TANCÈRE. Oh! inflexible!... ne chatouille donc pas comme ça ta moralité... tu me fais mal... Et avant-hier quand je t'ai vu passer, rue de Paradis...

HENRI, *à part.* Ah! diable!

TANCÈRE. Poissonnière, vers dix heures du soir; où alliez-vous, monsieur l'homme vertueux?... Vous alliez peut-être voir lever l'aurore...

HENRI. Mon Dieu, rien de plus simple!... J'avais affaire dans ce quartier... par hasard... et certainement, si je t'avais aperçu...

TANCÈRE. Henri, ce n'est pas pour te flatter... mais j'ai idée que nous sommes deux scélérats monstrueux.

HENRI. Toi, c'est possible; mais quant à moi, je puis bien te jurer... Ah ça, tu n'as dit à personne que tu m'avais rencontré?

TANCÈRE. Oh! à personne... qu'à ma femme...

HENRI. Bavard! Et pourquoi? quelle nécessité?...

TANCÈRE. C'est une rubrique! Je lui raconte tout ce que font les autres, afin qu'elle ne s'occupe pas de ce que je fais.

HENRI. Ce gaillard-là ira loin... Promets-moi du moins de ne pas parler devant ma femme.

TANCÈRE. Sois donc tranquille...

HENRI.

AIR : *Nous aurons, je pense.* (Homme aux trois culottes.)

Rien ne doit paraître,  
Car un mot peut-être  
Pourrait compromettre

Ici  
Ton ami!

TANCÈRE.

Je serai muet.

Je crois en effet

Que tu dois lui cacher ton secret.

HENRI.

Ce n'est pas, d'honneur,  
Un secret de cœur!

TANCÈRE.

Ah! satané farceur!



## REPRISE ENSEMBLE.

TANCRÈDE.

Je crois m'y connaître :  
Un seul mot peut-être  
Pourrait compromettre  
Ici  
Notre ami.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, AMÉLIE, PIGEONDEL.

PIGEONDEL, *tenant Amélie par la main.*  
Nous voici, nous voici ! La paix est faite, il n'y a plus qu'à la signer...

HENRI, *allant prendre la main de sa femme.* Est-il vrai, ma chère Amélie ? ... est-ce bien sincèrement que tu me pardonnes ?

AMÉLIE. Oui, mon ami... ou plutôt c'est moi qui ai besoin d'indulgence !... je n'étais pas raisonnable... mais que veux-tu ! je ne suis heureuse qu'auprès de toi, et j'avoue qu'en ton absence je ne suis pas maîtresse... (*Apercevant Tancrede.*) Ah ! monsieur Patineau...

PIGEONDEL. Eh ! c'est ce cher voisin !

TANCRÈDE. Bonjour, monsieur Pigeondel... Madame, j'ai bien l'honneur... Je vous gêne peut-être ?

HENRI. Du tout, mon ami, au contraire !... Tu es marié, tu connais les scènes conjugales...

TANCRÈDE. Si je les connais !... ah ! Dieu ! oui... j'ai ce bonheur.

HENRI. Celle-ci doit te servir de leçon !... Un mari qui convient de ses torts, et qui se repent d'en avoir eu... ce qui est plus rare.

TANCRÈDE, *à part.* Il fait le câlin !

AMÉLIE. Ne parlons plus de cela... monsieur Patineau pourrait s'imaginer que nous sommes toujours en querelle, tandis que c'est la première fois... et ce sera la dernière... n'est-ce pas mon ami ? puisque tu as promis à mon oncle de ne plus nous quitter, de rester sans cesse avec nous ?

HENRI. Est-ce que j'ai promis cela, monsieur Pigeondel ?

PIGEONDEL. Mais oui... j'ai cru comprendre.

HENRI. Voyons, ma chère amie, convenons de nos faits... Je veux que tu aies confiance en moi, parce que je la mérite... Ne sais-tu pas que je t'aime que toi ?

AMÉLIE. Sans doute... j'en suis persuadée... aussi je ne suis pas jalouse... oh ! non, certainement !... mais quand on est seule, on s'inquiète !... Il en coûte donc bien aux maris de rester près de leurs femmes ?...

HENRI. C'est mon plus grand bonheur !... mais souvent les affaires... la nécessité... un

besoin de mouvement... que nous éprouvons nous autres hommes... n'est-ce pas, Tancrede ?

TANCRÈDE. Oui... le besoin de mouvement... c'est très-fort !

HENRI. Enfin, je t'en prie... laisse-moi libre... et je te jure de ne jamais en abuser...

PIGEONDEL. Il a raison, ma nièce... il faut qu'un homme ait un peu de liberté.

TANCRÈDE, *à part.* Hélas !

AMÉLIE. Au fait, c'est possible. J'étais trop exigeante. Dorénavant, mon ami... tu feras ce que tu voudras... seulement aujourd'hui... si tu pouvais ne pas sortir... et me consacrer la soirée...

HENRI. C'était déjà mon intention.

PIGEONDEL. Nous jouerons au tricot ?

HENRI. Soit.

AIR : *Ronde du Perruquier de l'Empereur.*

Désormais, Amélie,  
Je t'en prie, entre nous  
Jamais de bouderie  
Ni de soupçons jaloux !

AMÉLIE

Non, jamais ! non, jamais !  
Dans notre ménage,  
Plus d'ennuis, de nuage,  
Mais toujours la paix.

PIGEONDEL.

Ah ! vraiment, ah ! vraiment,  
C'est charmant,  
C'est touchant !  
Quel accord ravissant !

TANCRÈDE, *à part.*

Ah ! je ris ! ah ! je ris !  
C'est exquis,  
Et je dis :

Quels gueux que les maris !

HENRI.

Notre paix est sincère...  
Tu ne peux refuser  
De la signer, ma chère,  
Par un tendre baiser.

ENSEMBLE.

Votre paix est sincère...  
On ne peut refuser  
De terminer la guerre  
Par un tendre baiser.

*Henri embrasse sa femme. En ce moment, Clodomire entre.*

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLODOMIRE.

CLODOMIRE, *entrant par le fond.* Ah ! fort bien... délicieux ! Ne vous dérangez pas, je vous en prie !

TANCRÈDE, *à part.* Clodomire !

*Il se retire à l'écart.*

AMÉLIE. Madame Patineau...



CLODOMIRE. J'arrive juste pour voir un mari embrasser sa femme... c'est avoir du bonheur ! Je ne connais rien de plus édifiant, surtout quand ces témoignages de tendresse ne cachent aucune arrière-pensée !

HENRI. En auriez-vous une en disant cela, ma belle voisine ?

CLODOMIRE. Moi, monsieur... douter de votre sincérité ? je n'en ai pas le droit... quoique, en général, j'aie peu de confiance dans la franchise des maris.

PIGEONDEL. Le vôtre vous aurait-il trompée, madame ?

CLODOMIRE. Lui !... je l'en défierais bien !

TANCRÈDE, *à part*. Me voilà sur le tapis ! Si je pouvais m'éventer !

CLODOMIRE. Il faut dire que ce pauvre Tancrede est une exception !

PIGEONDEL, *arrêtant Tancrede qui cherche à sortir*. Est-ce vrai, monsieur Patineau ?

TANCRÈDE. Quoi ? qu'est-ce ? je n'étais pas à la conversation.

CLODOMIRE. Comment, vous êtes ici, Tancrede ? et pourquoi ?... qu'est-ce que vous y faites ?

TANCRÈDE. Ma chère amie...

CLODOMIRE, *l'interrompant*. Il était convenu que vous ne sortiriez pas !... Je vous avais prié surtout de ne pas importuner nos voisins, comme cela vous arrive trop souvent ; mais vous n'avez pas le moindre sentiment des convenances.

PIGEONDEL, *à part*. Comme elle le travaille !

TANCRÈDE. Clodomire, calme-toi !... J'étais là-haut, livré à moi-même... et quand je suis livré à moi-même, je m'ennuie beaucoup.

CLODOMIRE. Voilà bien les gens inoccupés ! Tenez, monsieur Lafresnay, ne me parlez pas d'un homme oisif !... Aussi je cherche une place pour Tancrede ; car lui ne ferait rien pour sortir de son inaction... et c'est moi qui suis obligée de solliciter, de courir les ministères.

HENRI. Avez-vous du moins l'espoir de réussir ?

CLODOMIRE. Oui, je suis en bon chemin, et ma visite chez vous n'est pas tout à fait désintéressée.

HENRI. Pourrais-je vous être utile ?...

CLODOMIRE. Peut-être bien ! J'ai quelque chance au ministère des cultes...

TANCRÈDE. Est-ce que tu veux me faire nommer chanoine ?

CLODOMIRE. Ne plaisantez pas... ceci est sérieux. (*A Henri*.) Je sors de chez monsieur Jardot, le chef de division... je ne l'ai pas trouvé, mais j'ai appris que vous étiez de ses amis...

HENRI. En effet... nous sommes fort bien ensemble !

CLODOMIRE. Je dois y retourner tout à l'heure... et je suis sûre qu'un mot de vous me serait d'un grand secours.

HENRI. Je ferai mieux... je vous y accompagnerai... si cela vous convient.

CLODOMIRE. Je n'osais vous en prier, mais c'est me rendre service... Car Dieu sait à quoi est exposée une sollicituse de mon âge.

AIR : *J'en guette un petit, etc.*

Dans les bureaux, dès que la porte est close,

Souvent un galant protecteur

Avant d'accorder quelque chose

Se transforme en solliciteur.

A nos genoux alors il a l'audace

De réclamer le prix de son appui ;

Et ces messieurs, pour placer le mari,

Voudraient d'abord prendre sa place !

AMÉLIE. Ah ! ma chère amie, tu as plus de courage que moi !

CLODOMIRE. Tancrede ne saura jamais tout ce qu'il me coûte, sans parler des courses qu'il faut faire... et moi, les courses, c'est ma mort... La foule, les voitures, les fumeurs... car tout le monde fume à présent... Paris n'est plus qu'une vaste tabagie... on est asphyxié dans les passages... et les hommes vous regardent sous le nez en vous lançant des bouffées de tabac.

AMÉLIE. C'est de la galanterie moderne !

PIGEONDEL. Moi, j'aime assez ça, je ne crains pas de le déclarer ; il est vrai que je fumais beaucoup autrefois.

TANCRÈDE. Vous, monsieur Pigeondel ?

PIGEONDEL. J'étais un fumeur déterminé ! J'avais même une assez belle collection de pipes, lorsqu'un beau jour feu madame Pigeondel se permit de les jeter par la fenêtre... et comme je suis conciliant, je les y ai laissées...

CLODOMIRE. Vous avez bien fait ! La pipe, le cigare... tout cela est odieux ! Ah ! si toutes les femmes me ressemblaient... cette mode serait bientôt abolie.

AMÉLIE. Je serais volontiers du complot... car j'en veux au tabac plus que personne... d'abord, à cause de son odeur qui m'est insupportable !... et puis, j'ai contre lui un grief plus sérieux !... c'est qu'il a presque fait manquer mon mariage...

CLODOMIRE. Vraiment ?

AMÉLIE. Henri était marin... c'est tout dire !... l'habitude de fumer était devenue chez lui un besoin, une espèce de passion. J'en ai exigé le sacrifice... je lui ai signifié qu'il ne m'épouserait qu'à cette condition... Enfin, il y a renoncé... mais en soupirant !

HENRI. J'en conviens... cela m'a coûté plus que tu ne penses... mais depuis, tu sais si j'ai tenu ma promesse.

AMÉLIE. Oh ! c'est vrai. Tu es charmant ! et je t'en aime encore plus.

CLODOMIRE. Quant à moi, si je voyais seulement un chalumeau de paille dans la bouche de Tancrède!...

TANCRÈDE. Moi ! fuiner !... fi donc ! avec une femme comme toi, c'est bien inutile.

CLODOMIRE. Qu'entendez-vous par là?... Quelle est votre idée ?

TANCRÈDE. Je veux dire qu'une femme comme toi peut tenir lieu de tout au monde, même d'un chalumeau?... c'est une idée gracieuse et pastorale...

HENRI. Ma chère voisine, quand vous voudrez nous partirons.

CLODOMIRE. Je suis prête, monsieur...

TANCRÈDE, *bas*, à *Henri*. Offre-moi ma stalle, voilà le moment!...

HENRI *bas*. C'est juste.

TANCRÈDE, *haut*, à *Pigeonnel*. Vous avez là un joli gilet... qu'est-ce qui vous habille ?

PIGEONNEL. C'est mon tailleur.

HENRI. A propos, Tancrède, veux-tu profiter ce soir d'une stalle d'Opéra?... on me l'a donnée et je ne compte pas m'en servir.

TANCRÈDE. Une stalle... ma foi, non... si c'était une loge, à la bonne heure, je pourrais y mener Clodomire... mais une stalle... à moins de la prendre sur mes genoux... mais c'est défendu.

CLODOMIRE. Puisque monsieur est assez bon pour vous l'offrir?... acceptez.

TANCRÈDE. Il est vrai qu'on ne donne pas de ballet aujourd'hui !

CLODOMIRE. Acceptez, je vous y autorise.

TANCRÈDE. Allons, puisque tu le veux... mais je ne t'y amuserai pas...

HENRI. Je reviens à l'instant !

PIGEONNEL. J'ai aussi une course à faire pour ma nouvelle acquisition... je vais prendre les papiers dont j'ai besoin... et nous sortirons ensemble...

#### ENSEMBLE.

Air : *Jusqu'à demain, adieu, ma chère.* (Chev. du Guet.)

#### HENRI.

Un seul instant veuillez m'attendre,  
Et bientôt, en ces lieux, je reviens vous prendre.

Trop heureux quand il m'est permis  
D'obliger sans délais d'aussi bons amis !

#### PIGEONNEL.

Un seul instant veuillez m'attendre,  
Et bientôt, en ces lieux, je reviens vous prendre.

Oui, lorsqu'on est si bons amis,  
C'est toujours un plaisir d'être réunis.

#### CLODOMIRE.

Ici, nous allons vous attendre,  
Mais bientôt, en ces lieux, revenez me prendre  
Hélas ! que ne m'est-il permis  
De pouvoir comme vous servir mes amis !

#### AMÉLIE et TANCRÈDE.

Ici nous allons vous attendre,  
Mais bientôt, en ces lieux, revenez la prendre.

Dépêchez-vous, car entre amis  
C'est toujours un plaisir d'être réunis.

*Henri sort par la gauche, Pigeonnel par la droite.*

### SCÈNE V.

TANCRÈDE, CLODOMIRE, AMÉLIE.

CLODOMIRE. Ah ! ma chère, je suis folle de ton mari ! on n'est pas plus obligeant, plus empressé à rendre service.

AMÉLIE. N'est-ce pas qu'il est aimable ?... Aussi je l'aime de tout mon cœur, je l'aime trop peut-être...

CLODOMIRE. Mais non... on ne saurait trop aimer son mari, c'est ce qu'une femme a de mieux à faire... Moi, qui te parle, j'aime le mien !... ça étonne bien des gens... mais c'est pourtant comme cela...

TANCRÈDE. J'y corresponds, Clodomire, j'y corresponds.

CLODOMIRE. Vous, Tancrède, vous devriez m'adorer...

AMÉLIE. Monsieur Patineau a une qualité précieuse... il ne te quitte pas... il reste auprès de toi.

CLODOMIRE. Et ton mari n'est pas de même, je le sais ; tu l'as mis sur un mauvais pied.

AMÉLIE. Je ne peux pas le retenir continuellement, ses occupations... son travail au ministère...

CLODOMIRE. Ah dame ! si tu as confiance dans le ministère...

AMÉLIE. Est-ce que tu penserais...

CLODOMIRE. Amélie ! je ne veux pas te chagriner ; mais prends garde ; monsieur Lafresnay va bien souvent le soir rue de Paradis...

TANCRÈDE, *à part*. Elle va jacasser... elle va jacasser...

AMÉLIE. Rue de Paradis !...

CLODOMIRE. Tancrède l'y a rencontré avant-hier, assez tard.

TANCRÈDE, *à part*. Je suis compromis...

AMÉLIE. Est-il vrai monsieur Patineau ?

TANCRÈDE. Permettez... je ne suis pas certain... la rue n'est pas encore éclairée au gaz.

CLODOMIRE. Vous m'avez assuré que c'était lui... Pourquoi mentir ?

TANCRÈDE. Je ne mens pas... je me défie de mes lumières... voilà tout.

CLODOMIRE. Au surplus, ce n'est pas la première fois qu'on le rencontre de ce côté-là... et hier encore une personne qui le connaît parfaitement, madame Duplessis, l'a vu passer dans cette rue à peu près à la même heure !



AMÉLIE. Hier... en effet... il est sorti... mais c'était pour travailler, à ce qu'il disait.

CLODOMIRE. Pauvre femme !

AMÉLIE. C'est bien singulier... aucun de nos amis ne demeure rue de Paradis... nous n'y connaissons personne.

TANCRÈDE, *à part*. Parbleu ! il entend son affaire

CLODOMIRE. Voyons, Amélie, ne va pas t'alarmer, sur un soupçon... il faut voir, surveiller, chercher des preuves... et quand tu seras sûre...

AMÉLIE. Ah ! s'il me trompait !...

CLODOMIRE. Silence, le voici !

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, HENRI, puis PIGEONDEL.

HENRI, *rentrant*. Mille pardons de vous avoir fait attendre.

CLODOMIRE. C'est moi, monsieur, qui suis indiscret... J'abuse peut-être de votre complaisance.

HENRI. En aucune façon... c'est l'affaire d'un instant, et je reviens passer la soirée près d'Amélie.

AMÉLIE, *avec ironie*. Ah ! vous êtes trop bon de penser à moi.

TANCRÈDE, *à part*. Ça va se gâter.

AMÉLIE. Je vous sais gré d'une pareille attention, mais il ne faut pas que cela contrarie d'autres projets...

HENRI. Des projets !... ah ça, qu'as-tu donc ?

AMÉLIE. Moi !... rien, je vous assure... seulement je vous prierais de m'avertir si votre absence doit se prolonger... si, par exemple, vous deviez aller rue de Paradis...

HENRI, *à part*. Ah ! mon Dieu ! elle sait...

AMÉLIE, *à part*. Il se trouble !... (*Haut.*) Vous me le diriez, n'est-ce pas, mon ami ?...

PIGEONDEL, *entrant*. Eh bien ! partons-nous ?... j'ai tout ce qu'il me faut !

HENRI. Pas encore, mon oncle... Il y a du nouveau !

PIGEONDEL. Bah ! quoi donc ?...

HENRI. La paix est rompue... l'humeur d'une femme est si variable ! Je ne t'en veux pas, ma chère Amélie... seulement je te prierai de m'avertir quand la tienne doit changer aussi subitement... Si, par exemple, les conseils d'une amitié imprudente venaient tout à coup égarer ton cœur... tu me le dirais, n'est-ce pas, ma bonne amie ?...

TANCRÈDE, *à part*. Il jette des pierres dans le clos de mon épouse.

CLODOMIRE. Qu'est-ce à dire, monsieur ? ceci serait-il à mon adresse ?...

HENRI. Vous m'en faites la guerre... je me défends...

PIGEONDEL, *à part*. La Patineau aura cancané.

HENRI. N'importe... je soutiendrai la lutte, mais gaiement et sans rancune... La preuve, c'est que je suis toujours prêt à vous accompagner.

CLODOMIRE. Allons... vous avez un bon caractère.

AMÉLIE. Monsieur, avant de vous éloigner, un mot de grâce... vous ne pouvez me quitter ainsi... ayez au moins un peu d'égard...

HENRI. Je n'en dois pas à d'injustes soupçons !... Oui, Amélie, votre défiance me fait injure ; ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis !

AMÉLIE. Eh bien ! mon ami, plus tard... tout à l'heure... quand tu rentreras, tu m'expliqueras...

HENRI. Plus tard... soit... mais pas aujourd'hui... je serai peut-être absent toute la soirée.

AMÉLIE. Comment, vous n'allez pas revenir ?... malgré votre promesse...

HENRI. Vous avez manqué à la vôtre, je retire la mienne.

AMÉLIE. Ah ! c'est indigne cela !...

PIGEONDEL. Mes amis... mes amis... ne vous emportez pas !...

HENRI. Mon oncle, ne vous mêlez pas de cela...

TANCRÈDE, *à part*. C'est drôle, ça m'amuse quand les autres se disputent !

HENRI, *à Clodomire*. Venez, madame.

## ENSEMBLE.

*Trio du Débardeur.*

HENRI.

Ah ! c'en est fait (*bis*) point de faiblesse !

Ne cédon pas (*bis*) à ma tendresse ;

Sa conduite et m'irrite et me blesse,

Et la douleur (*bis*)

Brise mon cœur.

AMÉLIE.

C'en est donc fait ! (*bis*) il me délaisse,

Il m'abandonne (*bis*) à ma tristesse ;

Pour une autre il garde sa tendresse.

Ah ! la douleur (*bis*)

Brise mon cœur !

LES TROIS AUTRES.

Apaisez-vous ! (*bis*) de la sagesse,

Et que le calme (*bis*) ici renaisse !

La colère, hélas ! qui vous oppresse

Est une erreur (*bis*)

De votre cœur.

AMÉLIE, *à Henri*.

Vous n'avez, je le voi,

Nul amour pour moi !

Mes vœux sont mal reçus,

Mes soupirs superflus



HENRI.

Je connais mon devoir;  
Mais je veux pouvoir  
Ou rester ou sortir  
A loisir.

*Il va prendre son chapeau au fond à gauche.*

PIGEONDEL.

Tout ceci n'est qu'un orage.  
La paix... la paix, mes amis!

TANCRÈDE, à part.

Voilà le meilleur ménage  
Que je connaisse à Paris.

CLODOMIRE, à Tancrède.

Vous, mon petit chéri,  
Demeurez ici;  
Pour quitter ce séjour,  
Attendez mon retour.

Bas, à Amélie.

Ne te désole pas,  
Bientôt dans tes bras  
Je te ramène ici  
Ton mari!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Henri sort par le fond avec Clodomire et Pigeondel;  
Amélie sort par la gauche.*

## SCÈNE VII.

TANCRÈDE, seul.

La femme s'enferme... le mari va se promener. Tableau d'intérieur... ce polisson d'Henri va très-bien!... il trompe sa femme et c'est lui qui se fâche... c'est très-adroit... il finira par la rendre très-malheureuse!... voilà un talent que je voudrais posséder... Ah! que je ferais souffrir les femmes, si j'en avais la faculté!... Mais je ne l'ai pas; au contraire, je fais leur bonheur!... j'ai l'inconvénient de faire leur bonheur. A propos de bonheur, il doit être tard. (*Il tire sa montre.*) Mais, oui... Virginie m'attend; et mon épouse qui m'a défendu de sortir avant son retour... heureusement, j'ai un billet d'opéra avec une permission de onze heures et demie. Jusqu'à-près le spectacle, où je n'irai pas... Virginie! c'est auprès de toi que je la passerai, la permission!... que ne suis-je déjà dans ton bureau à te voir peser le Macoubac ou débiter le Havanne de la régie!... Oh! les marchandes de tabac! c'est ma passion!... Dieu! si Clodomire savait que je cultive une beauté dont l'enseigne est une carotte!... Avec tout ça, le temps se passe... si je m'en allais!... (*D'un air résolu.*) Si je m'en allais?...

## SCÈNE VIII.

TANCRÈDE, VIRGINIE.

VIRGINIE, à *lu cantonnade*. C'est bien... m'y voici! ne vous dérangez pas...

TANCRÈDE. Une voix féminine!... (*Se retournant.*) O ciel!

VIRGINIE. Tiens! monsieur Tancrède!

TANCRÈDE. Virginie!

VIRGINIE. Voyez pourtant comme on se rencontre!

TANCRÈDE. Virginie, pourquoi venez-vous? qu'est-ce qui vous amène? Je parie que c'est pour m'espionner...

VIRGINIE. Moi?... vous espionner...

TANCRÈDE, à part. Je ne l'aurais pas cru jalouse à ce point-là!

VIRGINIE. Ah ça, vous êtes donc ici chez vous? Tiens! tiens! c'est gentil! un appartement complet... mais ça me paraît bien conséquent pour un garçon.

TANCRÈDE, à part. Se douterait-elle?... (*Haut.*) Non, Virginie, non je ne suis pas chez moi... mais c'est égal, si on vous voyait...

VIRGINIE. Vous craignez quelqu'un?... Je gage que c'est une femme...

TANCRÈDE. Non, un de mes parents qui est très-rigide, et vous sentez que les convenances...

VIRGINIE. Les convenances!... Vous êtes marié?

TANCRÈDE. Jamais!... Oh! Dieu! je suis célibataire comme un naturel des îles Marquises.

VIRGINIE. Alors c'est une maîtresse que vous redoutez.

TANCRÈDE. Virginie, si vous avez pour moi la moindre chose, allez-vous-en.

VIRGINIE. Marié! si je le savais!... Et vous veniez flâner autour de mon comptoir, vous faire passer pour garçon! me donner des idées... Mais il suffit qu'on soit marchand de tabac pour que ces messieurs se croient tout permis. Passe encore quand ce sont des consommateurs, parce que la galanterie et le tabac, tout ça se balance, et l'on se rattrape sur le poids. Mais vous, monsieur, qui ne fumez pas, qui ne prenez pas, j'ai été trop bonne de vous écouter.

AIR : Vaudeville de l'Ours et le Pacha.

Vous pavez sont un embarras,  
Surtout dans l'état que j'exerce.

TANCRÈDE.

Vous vous trompez, je n'étais pas  
Inutile à votre commerce;  
L'odeur du tabac produisant  
Sur mon nez l'effet d'une prise,  
Produisant l'effet d'une prise,  
J'ai souvent, en éternuant,  
Fait valoir votre marchandise.

VIRGINIE. En tous cas, n'y revenez plus, je vous interdis le seuil de mon établissement.

TANCRÈDE. Soit... j'irai chez vous tout à l'heure.

VIRGINIE. Je vous le défends.

TANCRÈDE. Mais, pour l'amour de Dieu, décampez.

VIRGINIE. Ah ça, je vous trouve étonnant ! Vous croyez que je viens ici pour vos beaux yeux... Du tout, monsieur, du tout... j'ai à parler à quelqu'un de cette maison... monsieur Pigeondel !

TANCRÈDE. Pigeondel ! Vous avez des ramifications avec cet ancien ?

VIRGINIE. Je ne l'ai jamais vu... mais il vient d'acheter une maison qui touche à celle que j'occupe, une boutique superbe, que je visais depuis longtemps ! J'ai des plans, des projets d'améliorations que j'ai développés par écrit.

TANCRÈDE. Vous, Virginie ! Vous écrivez donc ? vous écrivez vos mémoires ?

VIRGINIE. J'écris très-bien quand je parle ; mais avec la plume ça ne va pas assez vite, et j'ai prié quelqu'un de me rédiger la chose et de soigner l'orthographe.

TANCRÈDE. Un jeune homme ?

VIRGINIE. Dam ! vous n'étiez pas là.

TANCRÈDE. Virginie, vous me faites bien souffrir. Vous recevez un tas de jeunes gens dans votre magasin !

VIRGINIE, à part. S'il savait que je tiens un estaminet !

TANCRÈDE. Mais monsieur Pigeondel est absent, il rentrera peut-être fort tard.

VIRGINIE. C'est égal, je vais l'attendre.

TANCRÈDE. Mais, malheureuse, vous voulez donc me perdre ?

VIRGINIE. Ne craignez rien, monsieur, on sait vivre, on a quelque teinture de la société. Dites donc... est-elle jolie, votre femme ou votre maîtresse ? elle doit l'être... les hommes laids ont toujours de jolies femmes !

TANCRÈDE. Merci.

VIRGINIE, riant. Ha ! ha ! ha ! ce pauvre Tancrede !

TANCRÈDE. Chut ! pas si haut, sapristi ! pas si haut !... (*Amélie paraît.*) Ah ! voici l'autre !...

## SCÈNE IX.

AMÉLIE, TANCRÈDE, VIRGINIE.

AMÉLIE. Qu'y a-t-il donc ? une femme ! Que désire mademoiselle ?

TANCRÈDE. Mademoiselle voulait parler à monsieur Pigeondel.

AMÉLIE. A mon oncle !

VIRGINIE, à part. C'est sa femme !

TANCRÈDE. Et par un hasard assez drôle, elle me prenait pour lui.

AMÉLIE. Vous, monsieur ?

VIRGINIE, à part. Elle lui dit monsieur ! c'est sa maîtresse !

TANCRÈDE. Voilà ce qui nous faisait rire ; ce quiproquo excitait nos jubilations.

VIRGINIE, à part. Elle n'est pas mal... mais je n'aime pas cette figure-là.

AMÉLIE, à part. Cette femme a le regard bien décidé. (*Haut.*) Mon oncle n'y est pas, mais si c'est quelque chose dont je puisse lui faire part...

VIRGINIE. Oh ! madame, ce serait difficile à vous expliquer. Il s'agit d'une maison, d'une boutique dont je voudrais me rendre locataire. Au surplus... voici un écrit où j'ai détaillé mes propositions, et si vous aviez la bonté de le remettre à monsieur Pigeondel...

Elle lui donne le papier.

AMÉLIE, le prenant. Il suffit, mademoiselle ; je m'en charge.

VIRGINIE. Je reviendrai un autre jour. A moins que monsieur Pigeondel n'ai la complaisance d'entrer chez moi en passant... Mademoiselle Virginie, rue de Paradis Poissonnière, 26.

AMÉLIE. Rue de Paradis ! Ah ! vous demeurez...

VIRGINIE. Oui, madame.

AMÉLIE, à part. C'est singulier !

TANCRÈDE. Rue de Paradis ! Vous devez être logée comme un ange !

VIRGINIE, à part. Quels yeux ! elle me fait ! (*Haut.*) Madame et monsieur, j'ai bien l'honneur... (*A part.*) Ah ! pauvre Tancrede, quelle scène on va lui faire !

ENSEMBLE.

AIR : *Cet hypocrite, ce flatteur* (la Bouquetière des Champs-Élysées).

AMÉLIE, à part.

Ce mystère doit s'éclaircir ;

Mais sachons bien nous contenir.

Oui, silence

Et prudence !

Un seul mot pourrait me trahir.

VIRGINIE, à part.

Ah ! Tancrede doit bien souffrir !

Ma présence le fait frémir.

Mais silence

Et prudence !

Gardons-nous bien de le trahir.

TANCRÈDE, à part.

Sa présence me fait frémir ;

Mais là voilà qui va partir !

Oui, silence

Et prudence !

Mon supplice enfin va finir.

VIRGINIE, à part.

Je le plains au fond de l'âme,

Il tremble comme un bigame.

Ni sur moi ni sur sa femme

Il n'ose lever les yeux.



TANCRÈDE, *à part.*

Je suis sur un précipice ;  
Elle y met de la malice.  
Pour prolonger mon supplice,  
Elle demeure en ces lieux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Virginie sort par le fond.*

## SCÈNE X.

TANCRÈDE, AMÉLIE.

AMÉLIE. Eh bien, monsieur Patineau ! que pensez-vous de cette demoiselle ?

TANCRÈDE. Eh ! eh ! c'est une blonde !

AMÉLIE. N'avez-vous pas remarqué son embarras ? Et, franchement, croyez-vous que c'est mon oncle qu'elle cherche ici ?

TANCRÈDE. Dam ! je ne vois pas quelle autre personne...

AMÉLIE. Je ne le vois pas non plus... Et pourtant, l'adresse qu'elle nous a donnée, rue de Paradis ! je ne sais quelle idée m'est venue.

TANCRÈDE. Ah ! oui, parcé que c'est dans cette rue que j'ai rencontré Henri.

AMÉLIE. Oh ! c'est un indice trop léger...

TANCRÈDE, *à part.* Rue de Paradis ! Est-ce que, par hasard, mon ami se permettrait... Oh ! non, ce serait trop machiavélique.

AMÉLIE. Il est très-possible qu'elle n'ait affaire qu'à mon oncle.

TANCRÈDE. D'autant mieux qu'elle vous a laissé quelque chose pour lui.

AMÉLIE. En effet... et ce papier est sans doute la preuve. *(Elle l'ouvre et parcourt.)* O mon Dieu !

TANCRÈDE. Quoi donc ? vous vous êtes piquée ?

AMÉLIE. Non, non, ce n'est rien. *(A part.)* L'écriture de mon mari.

TANCRÈDE. C'est que vous avez dit : O mon Dieu ! Ce qui signifie ordinairement : Ah ! ciel ! ou : Quelle surprise extrême !

AMÉLIE. Mais, oui, la surprise, la joie... car cette demoiselle, je sais maintenant le but de sa visite.

TANCRÈDE. Ah ! vous savez...

AMÉLIE. C'était bien pour mon oncle, et ça me tranquillise.

TANCRÈDE. Tant mieux.

AMÉLIE, *à part.* Me tromper, et pour une demoiselle Virginie ! Mais il va revenir, madame Patineau m'a promis de le ramener, et s'il ne se justifie pas...

TANCRÈDE, *voyant entrer Clodomire.* Ah ! enfin, voilà Clodomire ! *(A part.)* Je vais pouvoir sortir.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLODOMIRE.

AMÉLIE. C'est toi ?

CLODOMIRE. Oui, ma chère.

AMÉLIE. Tu es seule ? quand tu m'avais promis...

CLODOMIRE. Ton mari est bien l'homme le plus entêté. Après m'avoir reconduite jusqu'à la porte, il n'a jamais voulu aller plus loin... Je l'ai prié, supplié... il m'a refusé net.

TANCRÈDE, *à part.* J'admire ce caractère.

AMÉLIE. Et sais-tu où il est allé ?

CLODOMIRE. Il n'a pas daigné me l'apprendre.

AMÉLIE. Ah ! c'est fini, il ne m'aime plus !

TANCRÈDE. Ma bonne, puisque te voilà, je m'en vais.

CLODOMIRE. Où cela, monsieur ?

TANCRÈDE. Dam ! à l'Opéra... j'ai un billet... je te chanterai un morceau en revenant, je tâcherai de retenir un air.

CLODOMIRE. Vous ? vous ne vous souvenez de rien.

TANCRÈDE. Oh ! j'ai un moyen pour retenir un air... je ferai un nœud à mon mouchoir pendant qu'on chantera.

AMÉLIE, *bas, à Clodomire.* Laisse-le partir, j'ai à te parler.

CLODOMIRE. C'est bien, Tançrède ! mais soyez sage.

TANCRÈDE. Ah ! chère amie ! *(Il lui baise la main. A part.)* Allons retrouver Virginie !

*Il sort vivement par le fond.*

## SCÈNE XII.

AMÉLIE, CLODOMIRE.

AMÉLIE. Ah ! ma chère amie, je suis au désespoir ! et jamais je n'ai eu autant besoin de tes conseils... de ton amitié.

CLODOMIRE. Ils ne te manqueront pas... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard.

AMÉLIE. Mon mari me trompe, je ne puis plus en douter.

CLODOMIRE. Je le crains comme toi.... mais je te l'ai dit... tant qu'on n'a que des soupçons...

AMÉLIE. J'ai des preuves... des preuves certaines...

CLODOMIRE. Vraiment ?...

AMÉLIE. Regarde ce papier...

*Elle le lui montre.*



CLODOMIRE. Eh bien?...

AMÉLIE. C'est l'écriture de Henri!

CLODOMIRE. De qui tiens-tu cela?...

AMÉLIE. D'elle... C'est elle-même qui me l'a remis... pour me braver peut-être.

CLODOMIRE. Je ne te comprends pas.

AMÉLIE. Sa maîtresse... Elle a eu l'audace de venir ici... chez moi...

CLODOMIRE. Sa maîtresse! Dans le domicile conjugal!... Mais ceci est justiciable de la cour d'assises.

AMÉLIE. Ah! n'est-ce pas?... c'est indigne!

CLODOMIRE. Pauvre amie! tu es trop à plaindre pour que je te fasse des reproches... mais c'est un peu ta faute! Tu es trop douce, tu es trop bonne... Vois mon mari... comme il est rangé, comme il est docile! Ah! si tu m'avais écoutée!

AMÉLIE. Mais enfin, que me conseilles-tu? Toi, qui as du caractère, de la résolution.... que ferais-tu à ma place?

CLODOMIRE. Ce que je ferais... ce que je ferais... je n'en sais rien... je ne veux pas le savoir... Mais je serais foudroyante...

AMÉLIE, *sans l'écouter*. Où est-il maintenant... sans doute auprès de cette femme... Oh! cette idée est affreuse!

CLODOMIRE. Chut!... on monte l'escalier.

AMÉLIE, *remontant la scène*. Si c'était lui?...

CLODOMIRE. Montre-toi... Ne le ménage pas! je te soutiendrai.

Pigeonnel entre par le fond.

AMÉLIE. Mon oncle!

CLODOMIRE. Quel air effaré!

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PIGEONDEL.

PIGEONDEL. Ah! ma nièce... te voilà.... et madame aussi. Tant mieux!... car vous êtes son amie, vous! je vous jugeais mal... je ne crains pas de le déclarer.

AMÉLIE. Mon Dieu, mon oncle... de quel air vous dites cela!

PIGEONDEL. Ah! ma pauvre nièce!... ton mari est-ici? Hein? dis-moi-qu'il y est... ça me fera plaisir...

AMÉLIE. Cependant, mon oncle, puisqu'il n'y est pas...

PIGEONDEL. Il n'y est pas?... plus de doute c'était lui!

CLODOMIRE. Lui?... expliquez-vous!

PIGEONDEL. Eh bien! oui... car c'est trop fort... et ma nièce ne doit pas ignorer...

AMÉLIE. Mais parlez donc, je vous en prie.

PIGEONDEL. Tout à l'heure, j'étais rue de Paradis...

AMÉLIE. Rue de Paradis!

PIGEONDEL. Dans ce nouvelle immeuble dont j'ai fait l'acquisition... j'ai loué le second étage, mais je serai forcé de mettre du papier...

CLODOMIRE. De grâce, monsieur Pigeon-

del. C'est juste.. En sortant de ma propriété, je vois un individu se glisser dans la maison voisine, et je crois reconnaître...

AMÉLIE. Henri?

PIGEONDEL. Lui-même.

AMÉLIE. Et cette maison?

PIGEONDEL. D'assez triste apparence!.... une espèce d'allée... pas de portier.

CLODOMIRE. Pas de suisse?

AMÉLIE. Quelle horreur!

PIGEONDEL. Fort intrigué de la rencontre, j'entre après lui... Il monte les degrés, je le suis... à la piste. Enfin, il s'arrête au troisième... met une clef dans la serrure.

CLODOMIRE. Une clef!

PIGEONDEL. Il a une clef!

PIGEONDEL. Ouvre la porte.

AMÉLIE. Le traître!...

PIGEONDEL. La referme.

AMÉLIE. Le perdue!

PIGEONDEL. Et disparaît...

CLODOMIRE. Voilà tout?

PIGEONDEL. J'aurais dû m'en tenir là... mais comme il s'agissait de ma nièce, je me suis permis d'appliquer mon œil au trou de la serrure.

CLODOMIRE. Ah! que c'est bien!... Oh! digne oncle!... Et vous avez-vu?...

PIGEONDEL. Rien... d'abord... puis une bougie s'est allumée, et j'ai vu Henri trainer un grand coffre au milieu de la chambre.

CLODOMIRE. Un coffre!

AMÉLIE. Quel affreux mystère!

CLODOMIRE. Ensuite?

PIGEONDEL. Ensuite... Ah! voilà peut-être ce que je devrais vous taire.

AMÉLIE. Achevez, je vous en conjure!...

PIGEONDEL. Tu le veux?... Eh bien... ensuite... ton mari a ôté son habit...

AMÉLIE. O ciel!

CLODOMIRE. Déshabillé! Ah! malheureuse amie! Enfin, enfin?

PIGEONDEL. Ah! dam! je suis parti exaspéré.

CLODOMIRE. Et vous n'avez pas enfoncé la porte? ameuté toute la maison?

PIGEONDEL. Permettez... ce n'est pas dans mon caractère... moi... je suis conciliant, et j'ai mieux aimé vous prévenir.

AMÉLIE. Venez, mon oncle... Venez, tous les deux! suivez-moi; ne perdons pas une minute.

PIGEONDEL. Où veux-tu aller?

AMÉLIE. Le surprendre... le confondre...  
et le quitter ensuite pour toujours...

PIGEONDEL. Mais réfléchis donc !

AMÉLIE. Si vous me refusez, j'irai toute seule.

CLODOMIRE. Elle a raison... Elle n'a plus rien à ménager... d'ailleurs les hommes sont des monstres... Il faut faire un exemple !...

AMÉLIE. Mon oncle, vous allez nous conduire.

PIGEONDEL. Allons, puisque tu le veux...  
Quelle soirée ! moi qui espérais jouer au tricot !

#### ENSEMBLE.

Air : *Final Main de Fer.*

Nous saurons le punir.  
Il faut contre un volage  
Tous trois nous unir.  
C'est à faire frémir !  
Nous lui ferons sentir  
Que ce n'est qu'en ménage

Que l'on trouve à jamais  
Le bonheur et la paix.  
Mais de sa trahison  
Il faut avoir raison ;  
Une infidélité,  
C'est un indignité.  
Oui, etc.

#### REPRISE.

Mais de sa trahison, etc.

AMÉLIE.

Quelle douleur extrême !  
C'est une autre qu'il aime.  
Ma tendresse aujourd'hui  
N'est donc plus rien pour lui !

CLODOMIRE.

Imite ma manière !  
Vois Tancrede, ma chère ;  
C'est de tous les maris  
Le plus sage à Paris.

#### REPRISE.

Nous saurons, etc.

*Ils sortent tous trois.*

## ACTE DEUXIEME.

L'intérieur d'un estaminet-divan. Une grande salle entourée de divans et éclairée par des globes ; un comptoir au fond ; des tables tout autour près des divans. A gauche, premier plan, l'entrée d'un cabinet, du même côté, deuxième plan la porte du billard ; à droite, premier plan, l'entrée principale.

### SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, VIRGINIE, M. MOUTON, FUMEURS,  
puis FISSELARD.

Au lever du rideau, les fumeurs sont les uns couchés nonchalamment sur les divans, les autres assis autour des tables ; d'autres se promènent. Tous fument. M. Mouton, vieux fumeur, est assis à gauche sur le devant ; il a une longue pipe et fume impassiblement. Henri est en robe de chambre et toque ; il se promène en fumant. Virginie est au comptoir.

#### CHOEUR GÉNÉRAL.

Air des *Diamants* (Ouvverture).

La vie (*bis*)

Est une chose vraiment

Jolie (*bis*)

Quand on la passe en fumant.

HENRI.

Ah ! voilà le plus vrai des plaisirs !

Peut-on mieux employer ses loisirs !

Ennuis, chagrins et dégoût,

La fumée emporte tout.

VIRGINIE.

La fortune me sourit, je crois,

Tous ces messieurs se plaisent chez moi.

Mon estaminet-divan

Serait digne d'un sultan.

#### CHOEUR.

La vie, etc.

FISSELARD, *entrant par le fond.*

Sitôt que j'entre en ces lieux,

Moi je me sens tout joyeux ;

Ici jamais de soucis

Avec les amis !

Oui, c'est à l'estaminet

Que le bonheur est complet.

Je voudrais y consumer

Mon temps à fumer.

#### CHOEUR.

La vie, etc.

LES FUMEURS. Ah ! voilà Fisselard.

FISSELARD. Bonsoir, messieurs... salut, tout le monde ! Eh ! voilà le papa Mouton qui fume sa grande pipe... Ça va bien, vieux mérinos ?

MOUTON, *faisant un signe de tête.* Hum !

FISSELARD. Diable de mouton ! quand il tient sa pipe, on ne peut rien tirer de lui... que de la fumée...

UN FUMEUR, *à Fisselard.* Tu es en retard aujourd'hui.

FISSELARD. Oui !... c'est que je viens de me lever ! je n'aime à fumer que le soir ! Ah ! sapristi, j'ai cassé ma pipe ! oui, je me rappelle que je l'ai cassée... Qu'est-ce qui me prête une pipe ?

VIRGINIE. En voulez-vous une ?

FISSELARD. Une neuve ?... merci !... je les abomine !

VIRGINIE, *à part.* Je crois bien ! il faudrait l'acheter, et ce n'est pas son habitude !... il fume, il boit, il joue... sans jamais rien dépenser !



FISSELARD. Ah ! la pipe de Balinguiet !... il ne viendra pas... il mène des dames au spectacle... Il est de corvée. Je vais la prendre... je sais où elle est...

Il va ouvrir un casier et prend un pipe.

VIRGINIE. Mais vous savez bien que monsieur Balinguiet ne veut pas qu'on touche à sa pipe.

FISSELARD. S'il était ici, il me la prêterait, puisque c'est moi qui l'ai culotée... Ah ! tiens ! j'ai oublié ma blague... qui est-ce qui aurait un peu de tabac ?

VIRGINIE, à part. Il ne se ruinera pas.

FISSELARD. Est-ce vous, père Mouton ?

MOUTON, faisant un signe négatif. Hum !

HENRI. Si vous désirez du tabac, en voici à votre disposition.

FISSELARD. Monsieur... trop honnête !... à charge de revanche (*Il bourre sa pipe et dit à part :*) Il est charmant ce monsieur... je me lierai avec lui. (*Haut.*) Messieurs, vous ne savez pas?... je l'ai trouvé.... je l'ai enfin trouvé.

HENRI. Quoi donc, monsieur ?...

FISSELARD. Un nouveau système fume-vore... dont je m'occupais depuis longtemps... on fumait par la bouche, on fumait par le nez... c'était rococo... la société éprouvait le besoin d'une autre issue.

HENRI. Et vous l'avez découverte ?

FISSELARD. J'ai trouvé le moyen de fumer par l'oreille.

HENRI. Je vous en fais mon compliment !

FISSELARD. Si vous voulez, je vous apprendrai... vous me payerez une demi-tasse.

HENRI. Merci... je n'en prends jamais.

UN FUMEUR. Garçon, une bouteille de bière !

FISSELARD. Ah ! oui, de la bière... j'ai mangé un buisson d'écrevisse à mon dîner, et cela altère.

VIRGINIE. Faut-il vous servir de la bière ?

FISSELARD. Oui. C'est-à-dire je voudrais d'abord la goûter, parce que si c'est la même que celle d'hier...

UN FUMEUR, lui présentant un verre. Tiens, Fisselard... en voilà.

FISSELARD. Je vais vous dire ça tout de suite. (*Il boit.*) Non, non, elle est bien meilleure que celle d'hier... Il n'y a pas de comparaison. Je m'en tiens à celle-ci... je n'en veux pas d'autre.

UN GARÇON, qui sort du billard en agitant le panier de la poule. Messieurs, on va faire la poule.

TOUS. Au billard ! au billard !

REPRISE DU CHOEUR.

La vie, etc.

## SCÈNE II.

VIRGINIE, MOUTON, puis TANCRÈDE.

VIRGINIE. Si tous mes habitués ressemblaient à ce monsieur Fisselard... c'est indécemment comme il y a des individus qui se gobeignent aux dépens d'un chacun ! Est-ce que vous ne jouez pas la poule, monsieur Mouton ?

MOUTON, signe négatif. Hum !

VIRGINIE. Je crois que nous manquons de cigarettes... je vais en préparer.

TANCRÈDE, entrant par le fond. La voilà ! Virginie !

VIRGINIE. Tancrède !... c'est vous !...

TANCRÈDE. Oui !... perfide !... c'est moi !... c'est toujours moi !...

VIRGINIE. Perfide !

TANCRÈDE. Je viens de votre magasin !... on m'a dit que vous étiez sortie !... mais j'ai vu entrer des hommes dans l'allée... une ribambelle d'hommes... j'ai écouté leurs discours et j'ai entendu les mots d'estaminet... de Virginie... j'ai deviné en bas que vous étiez en haut... j'ai grimpé et je vous y prends !... que faites-vous à cet étage supérieur ?

VIRGINIE. Que vous importe ?... je suis chez moi !

TANCRÈDE. Vous êtes à la tête d'un divan.

VIRGINIE. Je m'en flatte !... on achète mon tabac au rez-de-chaussée et on le fume au second, c'est tout bénéfice !

TANCRÈDE. C'est donc ça que je ne vous trouvais jamais le soir ! (*Apercevant Mouton.*) Quelle est cette cariatide ?

VIRGINIE. Un viel habitué.

TANCRÈDE. Virginie ! votre conduite est pleine d'obscurité !... Pourquoi m'avoir célé ce local ?

VIRGINIE. Parce qu'il vient ici beaucoup de jeunes gens, et que vous m'auriez fait des scènes... car vous êtes d'une jalousie !...

TANCRÈDE. Oui !... je suis jaloux !... je vous étoufferais comme Othello, si j'étais dans la position voulue !

VIRGINIE. C'est bien à vous d'élever le ton, mauvais sujet !... Allez, monsieur, allez retrouver cette belle dame qui m'aurait dévorée si elle avait pu !

TANCRÈDE. Mais, Virginie... cette dame ne m'est de rien.

VIRGINIE. Vous êtes son mari !...

TANCRÈDE. C'est la femme d'un ami !

VIRGINIE. Alors, c'est votre maîtresse !

TANCRÈDE. Ce soupçon m'outrage !... Je suis léger, mais vertueux !

VIRGINIE. menteur !... jurez-le-moi !

TANCRÈDE. Tout ce qu'il y a de plus sacré !



VIRGINIE. Si j'en étais sûre !

TANCRÈDE. Faisons la paix, Virginie!... je deviendrai un pilier de votre estaminet... je veux me faire pilier !

VIRGINIE. Vous ne fumez pas !

TANCRÈDE. C'est vrai !... je n'ai jamais essayé... mais l'amour est un grand maître ; pour vous plaire, ô Virginie ! je fumerai cinquante cigares par jour, comme un homme bien élevé, je consommerai votre tabac, et votre magasin, je veux le réduire en cendre.

VIRGINIE. Et vous serez bien gentil ?

TANCRÈDE. Je serai caressant !...

Il veut lui prendre la taille.

VIRGINIE. Voulez-vous finir?... devant monsieur Mouton !

TANCRÈDE. C'est un mouton !... vivant !... je le croyais empaillé.

VIRGINIE. Mais taisez-vous donc !

TANCRÈDE. Ça m'est égal !... il me faut un baiser !

AIR des Amazones.

Oui, devant lui, je veux t'aimer, ma chère,  
Et ton refus pourrait m'être suspect.

VIRGINIE.

Finissez donc !

TANCRÈDE.

Mais deviendrais-tu fière ?

De la fumée, hélas ! c'est un effet !

C'est la vapeur de ton estaminet !

Dans un nuage alors qu'on est sans cesse,

Jusqu'aux mortels on craint de s'abaisser.

Pour me prouver que tu n'es pas déesse,

Va, sans façon, laisse-moi t'embrasser.

Laisse-moi (bis) t'embrasser !

Il finit par l'embrasser.

### SCENE III.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *entrant*. Ah ! très-bien !... ne faites pas attention !

TANCRÈDE. Que vois-je ?... Henri !

HENRI. Ah bah !... te voilà ici ?

TANCRÈDE. Tu y es bien, toi !

HENRI, *bas, à Tancrède*. Chut !

VIRGINIE. Tiens, ils se connaissent.

TANCRÈDE, *à part*. Je soupçonne des horreurs.

HENRI, *à Virginie*. Mademoiselle, allez me chercher, je vous prie, un paquet de Maryland... je n'ai plus de tabac.

VIRGINIE. Avec plaisir... Je descends au bureau... vous en aurez du frais...

Elle sort par le fond.

HENRI. A nous deux, monsieur le séducteur... Je devine tout... cette partie de plaisir entre hommes, ce rendez-vous mâle... c'était avec mademoiselle Virginie ?

TANCRÈDE. Et toi, monsieur... c'est donc par ici que vous allez au ministère... c'est donc avec Virginie que vous travaillez à la marine...

HENRI. Comment... tu t'imagines...

TANCRÈDE. Dam ! quand je te trouve ici... fumant comme un visir... elle est ta sultane !

HENRI, *lui montrant Mouton*. Ne parle pas si haut.

Il le mène plus loin.

TANCRÈDE. C'est juste... ce mannequin est bien gênant !

HENRI. Ma sultane, mon ami... (*lui montrant sa pipe*) la voilà !

TANCRÈDE. Ta pipe !

HENRI. Oui... c'est une maîtresse à laquelle je reviens toujours... Mais tu connais l'aversion d'Amélie pour les fumeurs... et ce matin tu l'as entendue... sa répugnance est invincible... voilà pourquoi j'ai choisi un estaminet si éloigné de chez moi... Personne ne me connaît dans ce quartier... Je me défie même de mes habits qui pourraient me trahir en conservant l'odeur du tabac... aussi j'endosse tous les soirs ce costume préservatif dans un cabinet voisin que me prête Virginie... et je reprends mes habits en sortant.

TANCRÈDE. Vrai ! tu n'as pas d'autre amour ?... tu ne trompes ton épouse qu'avec ta pipe ?

HENRI. Je n'y songe même pas...

TANCRÈDE. Excellent ami ! Moi qui te soupçonnais... car à présent, je peux te l'avouer, je raffole de cette débitante.

HENRI. Voilà ce que je ne te pardonne pas...

TANCRÈDE. Ni moi non plus !... J'ai des remords... je suis bourrelé de remords... mais comme ça ne me fait pas de mal, je me laisse bourreler tranquillement.

HENRI. Ah ! je devrais prévenir madame Patineau.

TANCRÈDE. Prends garde !... je dirai à ta femme que tu fumes comme une cheminée.

HENRI. Si tu avais le malheur de me jouer ce tour-là !

TANCRÈDE. Tiens, Henri, sois bon enfant.

AIR de Turenne.

Suivons chacun notre entreprise ;

J'ai ton secret, tu sais le mien.

Toi, tu viens pour la marchandise ;

Pour la marchande, moi, je viens.

Et nous pouvons nous accorder très-bien.

Entre nous, une telle affaire

Ne doit, mon cher, causer aucun micmac.

Je te passerai la tabac ;

Toi, passe-moi la tabatière !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FISSELARD, FUMEURS,  
puis VIRGINIE.

FISSELARD, *suivi de plusieurs fumeurs, et la queue à la main.* Enfoncés les amis... ils défilent tous... nous ne sommes plus que cinq... Qu'est-ce qui veut acheter ma bille? TANCRÈDE, *bas, à Henri.* Quel est ce jeune voyou?

HENRI, *bas.* Un des habitués... monsieur Fisselard!

FISSELARD, *regardant Tancrede.* Tiens! un nouveau visage! drôle de balle! (*Haut.*) Monsieur, voulez-vous acheter ma bille? deux mises et un petit verre!

TANCRÈDE. Merci bien!

FISSELARD. Je ne suis pas marqué; ma bille est rosière.

TANCRÈDE. Je n'en use pas.

UN FUMEUR, *à la porte du billard.* Je la prends!...

*Fisselard donne la queue au fumeur.*

VIRGINIE, *qui est rentrée sur les derniers mots, à Henri.* Monsieur, voici le maryland demandé.

TANCRÈDE. Moi aussi je fume! je veux fumer! j'y suis résolu!

HENRI. Vraiment? Je serais curieux de voir ça.

TANCRÈDE. Le tout est de commencer... l'apprentissage doit être dur.

VIRGINIE. Voulez-vous que je vous donne une leçon?

TANCRÈDE. Vous professez dans cette partie?

VIRGINIE. Dam! il faut bien donner l'exemple.

FISSELARD, *à part.* Il n'a jamais fumé... nous allons rire.

VIRGINIE. Justement j'ai là des cigarettes en tabac délicieux...

TANCRÈDE. Il doit être bon, puisque c'est du tabac de Virginie!

FISSELARD. Bravo le calembour!... je le prise infiniment!

TANCRÈDE. Oh! oh! celui-ci est un peu râpé!

HENRI. Diable! je ne te croyais pas si fort.

TANCRÈDE. Fort comme un Turc! C'est le divan qui m'inspire!... ça va toujours en croissant... Dussiez-vous me mettre à la porte!

VIRGINIE. Commençons... La cigarette est l'A, B, C, du fumeur!... ensuite on passe au cigare, et on finit par la pipe.

TANCRÈDE. Menez-moi doucement... j'ai le cœur très-délicat.

VIRGINIE, *lui présentant une cigarette.* Prenez ceci.

TANCRÈDE. O ravissante institutrice!... je serai votre Sargines... en fumée.

*Ritournelle de l'air suivant.*

VIRGINIE. Attention... ou je vous brûle le nez.

AIR : *Un jour* (Paul Henrion de Coucou).

Mettez la cigarette

Ici.

*Elle la met dans sa bouche.*

TANCRÈDE, *l'imitant.*

Ici.

VIRGINIE, *prenant un papier qu'elle allume.*

Ceci sert d'allumette,

Ainsi.

TANCRÈDE.

Ainsi.

VIRGINIE.

On se penche, on allume

Comm' ça.

TANCRÈDE.

Comm' ça.

VIRGINIE.

On aspire et l'on fume...

Voilà!

TANCRÈDE.

Voilà!

LES FUMEURS. Bravo! très-bien! très-bien!

TANCRÈDE, *toussant.* Hum! hum! ah! sa-crebleu!

VIRGINIE. Est-ce que vous avalez de la fumée?

TANCRÈDE. Je n'ai pas besoin de l'avaler, elle entre toute seule...

FISSELARD. Il faut boire de l'absinthe.. Garçon, un carafon d'absinthe!...

TANCRÈDE. Mais non... mais non... je ne veux rien accepter.

FISSELARD, *à part.* Il croit que je lui offre!... est-il bête?

VIRGINIE. Continuons... et regardez-moi bien.

*Même air.*

La fumée en nuage

S'enfuit!

TANCRÈDE.

S'enfuit.

VIRGINIE.

Du bonheur c'est l'image

En p'tit!

TANCRÈDE.

En p'tit.

VIRGINIE.

Ce plaisir désennuie

Le cœur.

TANCRÈDE.

Le cœur.

VIRGINIE.

Et l'on est pour la vie

Fumeur.

TANCRÈDE.

Fumeur.

TANCRÈDE, *toussant.* Hum! hum! j'aurai de la peine!... j'aurai de la peine!...



HENRI. Tu t'y feras...

TANCRÈDE. Ah ça, messieurs, comment diable faites-vous pour ne pas avaler de fumée?

HENRI. On la laisse sortir!

TANCRÈDE. Et quand elle manque sa sortie?

FISSELARD. On la repousse... on fait pouh!

TANCRÈDE. Ah! on fait pouh!... je tacherai de me rappeler ça...

VIRGINIE, qui est allée chercher une pipe. A présent que vous êtes initié, vous avez besoin d'une pipe... En voici une que j'ai choisie moi-même.

TANCRÈDE, la prenant. Ah! Virginie!... une attention aussi délicate!...

VIRGINIE. C'est quinze francs!

TANCRÈDE. Ah! elle vous coûte quinze francs!... c'est trop... il ne fallait pas y mettre ce prix-là.

VIRGINIE. C'est quinze francs pour vous, parce que vous êtes une connaissance...

TANCRÈDE. Ah! très-bien... (*A part.*) Heureusement Clodomire m'a donné de l'argent pour acheter un chapeau et des chaussettes; car sans ça!... enfin, je me passerai de chapeau.... (*Haut.*) Voilà la somme...

FISSELARD. Fichtre! belle pipe! je vous la culoterai.

VIRGINIE. Vous avez une pipe? mais on ne fume pas non plus sans tabac... Voici du maryland parfait.

TANCRÈDE. Il doit être bon, puisque c'est du tabac de Vir... Tiens! je l'ai déjà dit tout à l'heure.

VIRGINIE. C'est quatre francs...

TANCRÈDE. Il y a pour quatre francs de tabac là-dedans?...

VIRGINIE. Un demi-kilo.

TANCRÈDE. C'est aussi cher que des pratiques.

FISSELARD, lui prenant le paquet, l'ouvrant et bourrant sa pipe. Je vais vous dire tout de suite s'il est bon... Je m'y connais...

VIRGINIE. Ensuite, pour votre introduction dans le cercle... où vous trouverez tous les journaux, c'est encore quinze francs...

TANCRÈDE. Ah ça, mais... vous auriez pu me demander tout de suite trente quatre francs: il me semble que c'eût été plus simple...

HENRI. Allons, paye... et ne marchande pas comme ça.

TANCRÈDE, à part. Il est charmant, lui... Je me passerai de chapeau et de chaussettes. (*Haut.*) Voilà la somme exigée... Et dire que tout cela va s'en aller en fumée!... Où est mon tabac?

FISSELARD. Où est le tabac de monsieur?

TANCRÈDE. C'est vous qui l'avez!...

FISSELARD. Tiens!... vous avez raison... Et puisque vous êtes bon enfant, je vais vous apprendre à fumer par l'oreille.

TANCRÈDE. Par l'oreille!

FISSELARD. C'est fort distingué... Je vous montrerai ça en faisant une partie de billard!... (*A part.*) Il ne doit pas être fort. (*Haut.*) Nous jouerons un bischoff au doublé.

TANCRÈDE. Va pour le bischoff... je ne veux pas fumer dans un coin comme ce monsieur là-bas, l'automate.

FISSELARD. Attendez, je vais le faire mouvoir, je connais le ressort. (*S'approchant de Mouton.*) Eh! père Mouton, on va boire du bischoff au billard... Venez-vous?

MOUTON. Hum!

Il se lève.

TANCRÈDE. Allons, au billard! je veux boire, je veux fumer par la bouche, par l'oreille... je veux faire des effets de billes! Ah! si Clodomire me voyait! Décidément je suis lancé!

CHOEUR.

AIR : *En ces lieux ce soir.* (Joux Innocents.)

Puisque le fumeur

Doit payer d'avance

Sa licence,

Ici point d'humeur,

Car cette dépense

Lui } fait honneur.  
Me }

Ils entrent tous au billard avec Mouton.

## SCÈNE V.

VIRGINIE, puis PIGEONDEL.

VIRGINIE. Tancrède me fera une bonne pratique de plus. Ah! si je pouvais avoir seulement ce local de la maison voisine! Dès demain, je retournerai chez le propriétaire, monsieur Pigeon... Pigeon...

PIGEONDEL, entrant par le fond avec précaution. Je me trompe peut-être de porte... en tous cas je puis m'informer adroitement...

VIRGINIE. Quel est ce gentilhomme ridé?

PIGEONDEL. Une jeune personne! ça doit être elle.

VIRGINIE. Sans doute un marchand de tabac de contrebande, il m'en vient tous les jours.

PIGEONDEL. Pardon, mademoiselle. Serait-ce à mademoiselle Virginie que j'aurais l'avantage de parler?

VIRGINIE. Vous l'avez, monsieur.

PIGEONDEL. Mademoiselle, je suis député...

VIRGINIE. Député!

PIGEONDEL. Je suis député vers vous pour une chose assez épineuse.

VIRGINIE, à part. C'est bien ça. (*Haut.*) Tenez, mon brave homme, je devine ce qui vous amène.

PIGEONDEL, à part. Son brave homme!



VIRGINIE. Mais je dois vous dire que je n'aime pas à être mêlée dans ces affaires-là.

PIGEONDEL. Je le conçois.

VIRGINIE. On est très-sévère là-dessus, et quand on est découvert...

PIGEONDEL. Ce qui arrive tôt ou tard.

VIRGINIE. Enfin, je ne voudrais pas m'exposer pour tout au monde...

PIGEONDEL. Je le crois. Et cependant, mademoiselle, il me semble que...

VIRGINIE. Quoi?

PIGEONDEL. Dam!

VIRGINIE, *à part*. Serait-ce un mouchard?

PIGEONDEL. Ce jeune homme que vous recevez chez vous...

VIRGINIE. J'en reçois plus d'un.

PIGEONDEL. Monsieur Lafresnay?

VIRGINIE. Connais pas.

PIGEONDEL. Oh! permettez. Ce matin encore vous êtes venue chez lui, vous avez même parlé à sa femme.

VIRGINIE. Marié! il est marié! Ah! l'infâme! Il s'appelle Lafresnay? j'en étais ignorante, il ne m'avait livré que son petit nom.

PIGEONDEL, *à part*. Ah! il se donne un petit nom! Voyez-vous, le roué! (*Haut.*) Et il est chez vous en ce moment?

VIRGINIE. Certainement... Il doit même y passer la soirée.

PIGEONDEL. La soirée!... Oh! non, j'en puis croire que mon neveu...

VIRGINIE. Vous êtes son oncle?

PIGEONDEL. C'est-à-dire l'oncle de sa femme.

VIRGINIE. Monsieur Pigeon...

PIGEONDEL. Del.

VIRGINIE. Ah! monsieur, je vous tiens, enfin!

PIGEONDEL. Comment! vous me tenez?

VIRGINIE. On a dû vous remettre une note...

PIGEONDEL. On ne m'a rien remis.

VIRGINIE. Au sujet de votre maison à côté... Je voudrais louer le magasin.

PIGEONDEL. Vous, ma locataire!

VIRGINIE. Je ferais des sacrifices.

PIGEONDEL. Elle est gentille, cette petite. Mais avant tout, il faut que je parle à mon neveu. Allez le prévenir qu'on le demande, sans lui dire que c'est son oncle... et dépêchez-vous, car si sa femme allait monter...

VIRGINIE. Sa femme!

PIGEONDEL. Je l'ai laissée en bas dans la voiture, furieuse, exaspérée.

VIRGINIE. Mais, monsieur, je ne suis pas responsable... Est-ce qu'on peut empêcher ces messieurs de bourdonner autour de nous comme des hannetons?

PIGEONDEL. Oui, mademoiselle; quand les hannetons sont mariés, on les met à la porte.

VIRGINIE, *à part*. Allons, me voilà compromise pour ce vilain Tancrède. Ah! désormais je ne causerai plus qu'avec des hommes au-dessous de vingt ans; il faut espérer qu'ils ne seront pas mariés, ceux-là!

Elle entre au billard.

## SCÈNE VI.

PIGEONDEL, puis CLODOMIRE, AMÉLIE.

PIGEONDEL. Ce diable de Henri! qui'aurait pensé? N'importe! il faut concilier cette affaire... je tâcherai de le faire évader, et je dirai à sa femme que je me suis trompé... Je sais mentir avec une certaine facilité!

CLODOMIRE, *ouvrant la porte à droite*. Viens, ma chère, c'est ici.

PIGEONDEL. Bon! voilà ce que je craignais.

AMÉLIE. Ah! mon oncle, j'étais d'une impatience...

PIGEONDEL. Pourquoi êtes-vous montée? pourquoi ne pas m'attendre? Je parie que c'est madame Patineau?

CLODOMIRE. Eh bien, oui, c'est moi... parce que vous êtes trop conciliant, et que, dans ces affaires-là, il faut trancher dans le vif.

PIGEONDEL. Trancher, trancher... Et si mon neveu n'est pas coupable?

AMÉLIE. Vous l'avez vu?

PIGEONDEL. Je n'ai vu que mademoiselle Virginie.

AMÉLIE. Nous sommes chez elle! Vois donc, Clodomire, des tables, des divans...

CLODOMIRE. Et quelle odeur! Sentez-vous? on dirait qu'on a pipé ici!

AMÉLIE. Et que vous a dit cette demoiselle?

PIGEONDEL. Elle s'est excusée complètement! je m'étais trompé, et je vous engage à redescendre dans la voiture.

CLODOMIRE. Oh! oh! le cher oncle veut nous entortiller!

PIGEONDEL. Je vous jure que cette demoiselle ne connaît pas mon neveu... (*Virginie paraît*) elle ne sait pas même son nom.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, VIRGINIE.

VIRGINIE, *sortant du billard*. Monsieur Lafresnay va venir dans l'instant.

CLODOMIRE. Vous l'entendez?

VIRGINIE. Il achève une partie de billard.

AMÉLIE. Ah! mon oncle!

VIRGINIE, *à part*. Sa femme!

PIGEONDEL, *à part*. Je suis collé !  
 VIRGINIE, *à part*. Sauvons-nous. Elle me dévisagerait.

Elle rentre au billard.

CLODOMIRE. Et la petite qui s'esquive...  
 Preuve de connivence.

PIGEONDEL. Eh bien ! oui, mon neveu est ici... mais qu'est-ce que ça prouve ? qu'il joue au billard... qui est un jeu moral...

AMÉLIE. Non, non, ce n'est pas pour le billard qu'il vient.

PIGEONDEL. Et en ma qualité d'oncle, je prétends lui parler sans témoin.

CLODOMIRE. Reste, ma chère... montre de l'énergie. (*On entend du bruit au billard.*) Eh mais, quel est ce bruit ?

## SCÈNE VIII.

PIGEONDEL, AMÉLIE, CLODOMIRE,  
 FISSELARD.

FISSELARD, *à la cantonnade*. C'est un raccroc ! c'est un infâme raccroc ! (*Il redescend la scène.*) A-t-on jamais vu ce jobard-là, qui me gagne un bischoff... heureusement j'en ai bu les trois quarts. (*Apercevant les autres.*) Tiens ! des femmes chiquées encore ?

LES DEUX DAMES. Ah ! mon Dieu !... il est ivre, cet homme !

FISSELARD. Vous demandez quelqu'un, mes petites dames ?

PIGEONDEL. Personne, monsieur... absolument personne.

FISSELARD. C'est que du sexe dans l'établissement, on n'a pas l'habitude... (*À part.*) Ce sont des lionnes... (*Haut.*) Faut-il que j'appelle Virginie ?

PIGEONDEL. Non... ne la dérangez pas.

FISSELARD. Laissez-moi faire, vieux... c'est son état... elle est là-bas qui cause avec cet ollibrius qui m'a gagné au billard... figurez-vous une ganache, à qui je rendrais dix points et la main... Je devais l'enfoncer net !... pas du tout... la petite Virginie vient lui dire qu'on le demande...

AMÉLIE. Ah ? c'est avec ce monsieur que vous jouiez ?

FISSELARD. Oui, belle dame... Pour lors, il veut se dépêcher... Il pousse sa queue comme un bœuf... et vlan... il me fait sept points d'un coup... la rouge, la blanche et le carambolage... Mais j'aurai ma revanche... Et cette bécasse de Virginie qui riait parce que j'avais perdu !... Je crois, le diable m'emporte, qu'il lui fait la cour... Ils ont quelque chose ensemble... j'ai surpris des signes...

AMÉLIE. Ah ! vous avez surpris des signes ?  
 PIGEONDEL, *bas à Fisselard*. Mais taisez-vous donc.

FISSELARD. En voilà un cornichon !

PIGEONDEL. Taisez-vous !

FISSELARD. Est-ce qu'une de ces dames serait la bonne amie de ce monsieur ? (*À Amélie.*) Vous seriez la bonne amie ?

PIGEONDEL. Son épouse, monsieur.

FISSELARD. Son épouse !... oh ! c'est bien plus drôle !... Pardon... prenez que je n'ai rien dit... une petite femme si gentille... et lui faire des traits... Ah ! bah ! vous lui revaudrez ça !... eh ! eh ! eh !

CLODOMIRE, *à part*. Quel genre ! quelle société !... dans quelle caverne sommes-nous !

FISSELARD. Je vais troubler leur entretien. (*Il appelle.*) Ohé ! Virginie ! (*Il va à la porte du billard.*) Ohé !...

AMÉLIE. Eh bien ! mon oncle... avais-je tort de le soupçonner ?...

FISSELARD. Elle ne m'entend pas... je vais la relancer. Ne vous impatientez pas, mes petits anges, je reviens tout de suite... et puis nous prendrons du vin chaud ensemble, c'est le vieux qui réglera... Ohé !... les amis !... ne buvez pas tout sans moi.

Il entre au billard.

CLODOMIRE. Il est parti !... l'abominable homme !... C'est une souricière que cette maison...

PIGEONDEL. Voulez-vous encore y rester ?

AMÉLIE. Non, mon oncle... mais il y a là un cabinet, personne ne me verra, et je pourrai entendre...

PIGEONDEL. Comment ! tu veux... après tout, je serai là pour veiller sur toi.

CLODOMIRE. Moi, je redescends dans la voiture... L'accusé pourrait s'échapper... je garderai les issues. Ah ! ma pauvre amie, que je te plains !..

ENSEMBLE.

Air des *Farfadets*.

Il faut se contenir

Et souffrir !

Mais vraiment c'est affreux,

C'est honteux !

Et ce trait odieux

Dans mon cœur

Excite la fureur.

*Clodomire sort par le fond ; Amélie entre dans le cabinet à droite.*

## SCÈNE IX.

PIGEONDEL, puis TANCRÈDE.

PIGEONDEL. Et monsieur mon neveu qui ne vient pas !... oh ! je vais le traiter...

TANCRÈDE, *entrant la pipe à la bouche.* et très-pâle. Qui diable peut me demander ?



Virginie m'a dit : Prenez garde, la dame blanche vous regarde... (*Voyant Pigeonnel.* Oh ! monsieur Pigeonnel !

PIGEONDEL. Monsieur Patineau !... Je tombe à la renverse !

TANCÈRE. J'éprouve le même accident !

PIGEONDEL. Et vous fumez ? comme vous êtes pâle !

TANCÈRE. N'est-ce pas ? je suis blanc ! c'est la fumée. Avec ça que j'ai bu du bischoff... diable de fumée... j'ai beau faire pouh ! elle ne veut pas sortir par l'oreille... Et puis dans la salle à côté, c'est d'une épaisseur... on en ferait des trottoirs... Que les jambons se plaisent dans cette atmosphère, c'est leur devoir... ils sont payés pour ça... mais des chrétiens ! ah ! Dieu ! faut-il que les hommes soient...

PIGEONDEL. Dieu ! si votre femme vous surprenait dans cet état-là !

TANCÈRE. Sapristi ! n'allez pas me vendre.

PIGEONDEL. Mais, malheureux ! elle est ici !...

TANCÈRE. Clodomire ! la dame blanche ! je m'évapore !

PIGEONDEL. Impossible ! elle est en bas ! dans un fiacre... elle vous verrait sortir.

TANCÈRE. Et c'est vous qui appuyez cette combinaison ?

PIGEONDEL. Mais non... c'est mon neveu que je poursuis...

TANCÈRE. Henri ?... il est là-bas...

PIGEONDEL. Chut !... sa femme est dans ce cabinet.

TANCÈRE. Sa femme ?... vous disiez la mienne...

PIGEONDEL. Elles y sont toutes les deux !

TANCÈRE. Dans ce cabinet ?

PIGEONDEL. Ah ça, devenez-vous stupide ?

TANCÈRE. Vous y contribuez.

PIGEONDEL. La vôtre en bas... et ma nièce là ?...

TANCÈRE. Ah ! la vôtre en bas... et ma nièce est là... Tout me tourne, tout me tourne... ah ! je suis très-malade !

PIGEONDEL. Eh ! mais j'y songe.

TANCÈRE. Quoi ?

PIGEONDEL. Je demande mon neveu, et c'est vous qu'on envoie. Mademoiselle Virginie croyait donc... Mais oui... c'est cela !... nous sommes sauvés !

TANCÈRE. Oui... sauvons-nous.

PIGEONDEL, *lui saisissant le bras.* Monsieur Patineau !... Il y va du bonheur de deux époux ; n'allez pas me démentir.

TANCÈRE. Prenez garde, vous me secouez, vous me secouez.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, *sortant du cabinet.* Que vois-je ! Monsieur Patineau !

PIGEONDEL. Oui, c'est lui !... lui seul... Un quiproquo très-facile à comprendre... quand cette demoiselle est venue chez toi, avec qui étais-tu ?

AMÉLIE. Avec monsieur...

PIGEONDEL. C'est cela... elle t'a prise pour sa femme... moi pour son oncle... voilà le qui-proquo... Et tout à l'heure quand j'ai demandé Lafresnay, c'est Patineau qu'elle m'a envoyé.

AMÉLIE. Mais, cependant, mon mari que vous avez vu ?

PIGEONDEL. Je n'ai pu le voir, puisqu'il n'y est pas... Monsieur peut te l'affirmer. (*Bas, à Tancrède.*) Parlez donc.

TANCÈRE. Oui, madame, voilà le quiproquo... elle vous aura prise pour mon oncle.

PIGEONDEL. Ainsi, rien ne nous retient plus... Viens, ma chère amie... partons...

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *la pipe à la bouche.* Tancrède ne revient pas... serait-il malade ?

AMÉLIE. Le voilà !

HENRI. Ma femme...

Il cache vivement sa pipe.

PIGEONDEL, *à part.* C'est une fatalité !...

TANCÈRE, *à part.* Ah ! je prendrais du thé avec plaisir !

HENRI. Comment, Amélie... et vous, mon oncle, m'expliquerez-vous ?...

PIGEONDEL. Mon ami... sois persuadé... que le hasard seul...

AMÉLIE. Oui, monsieur, le hasard... et, grâce à lui, j'espère qu'on ne cherchera plus à m'abuser...

HENRI. T'abuser... et sur quoi ?

AMÉLIE. Il suffit, monsieur... Je sais tout.

HENRI, *à part.* Allons, elle sait que je fume... C'est une crise à soutenir...

AMÉLIE, *à part.* Plus de doute, c'est pour cette femme qu'il venait ici !

PIGEONDEL. Voyons, mes enfants, écoutez-moi... car enfin quelquefois les apparences...

AMÉLIE. O mon oncle ! je vous en prie, laissez-nous un instant.



PIGEONDEL. Soit... arrangez-vous... Je ne m'en mêle plus. Venez, monsieur Patineau, nous sommes de trop.

TANCRÈDE. Il faut encore rentrer là-dedans... Je n'en réchapperai pas...

ENSEMBLE.

AIR : *Final de Fracasti* (1<sup>er</sup> acte).

PIGEONDEL et TANCRÈDE.

Je vois que cette affaire  
Doit s'arranger entre eux.  
Partons tous deux,  
Et sans nous, je l'espère,  
Ils s'entendront bien mieux.  
Quittons ces lieux,  
Partons tous deux.

HENRI.

Pourquoi tant de colère ?  
Et d'où vient que ses yeux  
Sont furieux ?

Il faut que cette affaire  
S'arrange entre nous deux,  
C'est beaucoup mieux...  
Partez tous deux.

AMÉLIE.

Voilà donc le mystère !  
Il éclate en ces lieux,  
Et sous mes yeux !  
Jamais rien sur la terre  
Ne fut plus odieux !  
Oh ! c'est affreux !

PIGEONDEL, à part.

Je crains tout de sa jalousie.

A *Tancrède.*

Venez, ne nous en mêlons pas.

TANCRÈDE.

Mon cher, ma vue est obscurcie.  
De grâce, donnez-moi le bras !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Pigeondel et Tancrède entrent au billard.*

## SCENE XII.

HENRI, AMÉLIE.

HENRI. Ma chère Amélie, tu es donc bien irritée contre moi ?

AMÉLIE. Sa chère Amélie !

HENRI. Au fait, tu en as le droit... Je suis coupable.

AMÉLIE. Ainsi, vous en convenez?...

HENRI. Puisque tu sais tout... il vaut mieux confesser ma faute.

AMÉLIE. Ah ! vous appelez cela ma faute ?

HENRI. Mon crime, si tu veux... Mais ce crime est-il sans excuse ? car enfin, mets-toi à ma place... C'est la seule distraction que je me permette... Et cependant, ne va pas croire que j'aie cédé tout à coup... Oh ! non ; j'ai combattu... j'ai longtemps résisté ! Mais je souffrais, je te l'avoue... j'étais malheureux...

AMÉLIE. Malheureux !

HENRI. Oui... ça doit te sembler bizarre, mais c'est comme ça... J'ai fini par succomber, et maintenant je pourrais bien te faire des promesses, mais je ne les tiendrais pas...

AMÉLIE. Henri, je vous écoute, et je ne sais si je rêve ; un pareil langage !... de pareils principes !

HENRI. Mais, ma chère amie, c'est toi qui m'étonnes... et franchement ta sévérité est ridicule.

AMÉLIE. Ridicule ! quand vous m'avez trompée !... quand vous avez trahi ce qu'il y a de plus sacré !

HENRI. Il est vrai qu'en nous mariant, je t'avais juré... Mais voyons, entre nous, ce serment-là n'est-il pas un enfantillage ?

AMÉLIE. Ah ! c'est horrible ! je ne le reconnais plus.

HENRI. Et si tu savais de quel mystère, de quelles précautions je m'étais entouré !

AIR : *Ah ! si madame.*

A ma femme en faire un secret,  
Telle était ma seule espérance !  
En te laissant dans l'ignorance,  
Mon bonheur eût été complet ;  
C'était mon désir, mon projet.  
A tes yeux pensant me soustraire,  
Moi, je me disais : Tout va bien !  
Quel reproche peut-on me faire,  
Pourvu qu'elle n'en sache rien ?

AMÉLIE. C'est admirable ! Et cela suffisait pour vous tranquilliser ? vous n'étiez tourmenté d'aucun regret... d'aucun remords ?

HENRI. Ma foi, non !

AMÉLIE. Ah ! c'en est trop !

HENRI. Il y a tant de femmes qui passent là-dessus ! J'en connais même à qui ça ne déplaît pas.

AMÉLIE. Adieu, monsieur... je ne saurais vous écouter davantage.

Elle veut sortir.

HENRI, *la retenant.* Amélie !

AMÉLIE. Laissez-moi, monsieur ; tout est fini entre nous !

HENRI. Non, tu ne sortiras pas...

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CLDOMIRE.

CLDOMIRE, *entrant par le fond.* Du bruit ! de la violence !... Ah ! monsieur... Il ne vous manquerait plus que de maltraiter votre femme.

HENRI. Savez-vous, madame, que ma patience est à bout, et que votre intervention continuelle devient insupportable ?

CLDOMIRE. J'en suis fâchée, monsieur ; mais je soutiens mon sexe. Je défendrai

Amélie contre vous, contre tout le monde... Ah ! si j'étais votre femme !

HENRI. Mais vous ne l'êtes pas, heureusement ! Et au lieu de vous mêler des querelles des autres, vous feriez mieux de surveiller votre mari.

CLODOMIRE. Mon mari !... qu'avez-vous à dire de cet agneau, de cet homme irréprochable ?

HENRI. Rien ! Au surplus, le lieu n'est pas convenable pour une explication... Amélie, je vous rejoins tout à l'heure... Le temps de prendre mes habits... Vous m'attendrez, il le faut, je le veux...

Il sort par la porte à droite.

CLODOMIRE. Je le veux !... Il a dit : Je le veux ! Et tu ne réponds pas ?...

AMÉLIE. Ah ! ma chère, si ce n'était que cela !.. Mais il m'a tout avoué... et avec une effronterie !

CLODOMIRE. Et tu ne l'as pas poignardé ! Tu vois si j'avais raison quand j'ai défendu à Tancrède de le fréquenter... il en aurait fait un sardanapale.

## SCÈNE XIV.

CLODOMIRE, AMÉLIE, PIGEONDEL.

PIGEONDEL, *sortant du billard, une pipe à la bouche*. Ma nièce ! ma nièce !... Ah ! te voilà !

CLODOMIRE. Monsieur Pigeondel avec une pipe !

PIGEONDEL. Ah ! pardon !... on me l'avait prêtée... C'est qu'ils fument tous là-bas... des gens très-bien... la plupart... Au surplus, mon neveu doit t'avoir mise au courant... et j'espère qu'on s'est réconcilié ?...

AMÉLIE. Oui, mon oncle... Je vais plaider en séparation !

PIGEONDEL. Comment ! parce qu'il fume ?

AMÉLIE. Lui ? que voulez-vous dire...

PIGEONDEL. Vous ne vous êtes donc pas expliqués... Ton mari ne vient ici que pour fumer ! en cachette... à cause de toi... La crainte de te déplaire... et c'est pour se préserver de l'odeur qu'il change d'habits.

AMÉLIE. Il serait possible ! c'était pour fumer seulement qu'il venait ici...

PIGEONDEL. Que veux-tu, ma chère ?... Il ne peut pas s'en passer...

CLODOMIRE. Et tu serais dupe de ce conte-là ? après ce qu'on nous disait tout à l'heure !

PIGEONDEL, *à part*. Cette femme-là est un serpent !

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, FISSELARD.

FISSELARD. Victoire ! victoire ! battu à plates coutures !

PIGEONDEL, *à part*. Encore cet homme ! FISSELARD. Ma petite dame, vous êtes venue... je viens de rosser votre mari...

AMÉLIE. Rosser... mon mari !...

FISSELARD. Les frais, les bischoffs, les petits verres... je lui ai tout mis sur le dos. Il en a au moins pour une pièce de quinze francs... ça lui apprendra à faire le gentil avec la bourgeoise ! Dites donc, il paraît qu'il n'ose pas sortir, de peur de vous rencontrer... Il est là-bas qui se cache dans un coin comme un capon !

AMÉLIE. Mon mari !... c'est impossible... monsieur ; nous venons de le voir...

FISSELARD. Mais, petite mère, puisque je le quitte à l'instant ; à preuve qu'il est blanc comme un linge. L'émotion, la fumée, le bischoff... cet homme n'a pas l'habitude...

PIGEONDEL, *bas, à Amélie*. J'y suis ! c'est monsieur Patineau.

AMÉLIE, *de même*. Ah ! je comprends... cette pauvre Clodomire ! Et moi qui accusais mon mari !

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *sortant du cabinet*. Me voilà prêt, madame.

AMÉLIE, *courant à lui*. Ah ! mon ami, pardonne-moi !

HENRI. Comment... que signifie ?

AMÉLIE. Je sais tout maintenant !... Fume, mon ami, fume tant que tu voudras, mais chez toi, à ton aise, auprès de ta femme.

FISSELARD, *à part*. Sa femme ! c'est donc la femme à deux maris ?

HENRI. Comment ! après ce que tu m'as dit tout à l'heure ?

AMÉLIE. J'étais folle... je croyais que tu aimais une autre femme... que tu venais ici pour la voir... et voilà pourquoi j'avais tant de chagrins !

HENRI. Il serait possible... Et moi qui croyais que tu savais toute la vérité... et tu me permets de fumer...

AMÉLIE. Tant que cela te fera plaisir.

CLODOMIRE. Bravo, ma chère !... il ne te manque plus que de fumer toi-même !

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, TANCRÈDE, VIRGINIE,  
LES FUMEURS.

CHOEUR DE FUMEURS, *accourant en désordre.*

AIR : *Ah ! grands dieux ! (Valse de Strauss).*

Que chacun lui prête assistance  
Et s'empresse à le secourir !  
Il vient de perdre connaissance ;  
Un peu d'air va le rétablir !

*Pendant ce chœur on apporte Tancrede évanoui sur une chaise.*

PIGEONDEL. Qu'y a-t-il donc ?

VIRGINIE. Un monsieur qui s'est trouvé mal.

HENRI, *voyant Tancrede.* Tancrede !

CLODOMIRE. Mon mari !

VIRGINIE. Sa femme ! comment ! c'est celle-ci à présent !

CLODOMIRE. Tancrede ! Oh ! s'il avait les yeux ouverts !

TANCRÈDE, *revenant à lui.* A bas la fumée !... Je ne veux pas fumer. Je demande du thé !... Où suis-je ? (*Parlant à sa femme, croyant s'adresser à Henri.*) Ah ! c'est toi, Henri !... Tâche de me faire évader à l'insu de mon épouse... Tu sais comme elle est crieurde !

CLODOMIRE. Malheureux ! Tu oses encore !

TANCRÈDE. Clodomire !

CLODOMIRE. Oui, traître ! tu es devant ton juge !

TANCRÈDE. Chère amie, tu vois une victime du maryland.

CLODOMIRE. Quand je vous croyais à l'Opéra !

TANCRÈDE. On faisait relâche par indisposition d'une actrice qui avait sans doute trop fumé... Pour lors en revenant par les boulevards...

HENRI. Nous nous sommes rencontrés... je l'ai amené ici...

TANCRÈDE. Ah ! mon Dieu ! oui...

HENRI. Il a essayé de fumer, et il en est assez puni.

VIRGINIE, *bas, à Tancrede.* Ah ! vous étiez marié... Mauvais sujet !

TANCRÈDE. Virginie ! ne m'accablez pas... je suis culoté comme la pipe de ce monsieur.

CLODOMIRE, *à Henri.* Ainsi, monsieur, c'est vous qui dérangez mon mari ?

TANCRÈDE. Non... c'est le maryland qui m'a dérangé.

CLODOMIRE. Taisez-vous ! (*Bas.*) Infâme ! tu me le payeras cher !

TANCRÈDE. Elle va me faire refumer, c'est sûr !

PIGEONDEL. C'est ça, nous fumerons tous ; c'est charmant !

## CHOEUR FINAL.

AIR de la Caricature.

C'est une mode,  
Et partout on s'en accommode,  
C'est en fumant  
Que chacun s'aborde à présent.

HENRI.

On peut prouver  
Qu'une chose aujourd'hui fort rare,  
C'est de trouver  
Un jeune homme... sans un cigare.

Reprise.

PIGEONDEL.

Moi, tous les ans  
Je conseille aux propriétaires  
De prés, de champs,  
De faire aussi fumer leurs terres.

Reprise.

VIRGINIE.

Au rendez-vous,  
Le vieux galant qui se consume,  
Amants jaloux, pauvres époux,  
Tout cela fume.

Reprise.

FISSELDARD.

La liberté  
A la pipe a donné naissance ;  
Avec fierté  
Soyons toujours fumeurs en France.

Reprise.

CLODOMIRE.

Le vin jadis  
Mettait nos maris en ribottes ;  
Mais il sont gris  
Maintenant avec des carottes.

Reprise.

TANCRÈDE.

Comme à Pékin,  
A Moscou la pipe s'allume ;  
A Naples enfin,  
Jusqu'au mont Vésuve qui fume.

Reprise.

AMÉLIE, *au Public.*

S'il faut fumer,  
Messieurs, pour vous tourner la tête,  
Pour vous charmer,  
Nous risquerons la cigarette.

Reprise.

FIN.





SCÈNE XVI.

# LES DEUX SOEURS

OU

## LE MENTOR,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. N. FOURNIER.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ DRAMATIQUE,  
LE 1<sup>er</sup> JUILLET 1843.

### PERSONNAGES.

### ACTEURS

### PERSONNAGES.

### ACTEURS.

M. GARNERET, vieux propriétaire.  
ANTONIN, jeune graveur.....  
TAXILE, jeune homme à la mode..

M. NUMA.  
M. DESCHAMPS.  
M. LUCUET.

JULIE, / jeunes orphelines.....  
CLAIRE, /

Mlle ANNA CHÉRI.  
Mlle ROSE CHÉRI.

*La scène à Paris, chez les deux Sœurs.*

Une chambre très-simplement meublée. Porte à gauche, donnant sur le carré; porte à droite, conduisant dans le reste du logement. Au fond, une croisée. Au mur est accrochée une cage où sont des oiseaux. Au premier plan, à droite, une table à ouvrage. Quelques chaises et un fauteuil. Sur la commode, un pot de camélias.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, CLAIRE.

Au lever du rideau, Claire et Julie sont assises, la première à droite, la seconde à gauche de la table; Claire travaille; Julie a l'air de réfléchir, et tient un livre sur ses genoux.

CLAIRE. Là... j'ai achevé ma tâche... Tiens, ma sœur, voilà ma bande de broderie....  
trouves-tu que j'aie fait des progrès?... Oh!  
c'est que tu es la plus habile... laisse-moi  
donc regarder ton ouvrage pour comparer...

JULIE. Oh moi... je n'ai pas fini...

CLAIRE. C'est vrai... tu n'as pas commencé.  
C'est cette histoire de voyages qui t'occupe  
tant; c'est donc bien amusant?

JULIE, avec pédantisme. C'est une lecture  
instructive qui profite aux jeunes personnes.

CLAIRE. Chose étonnante! toi qui autre-  
fois étais toujours en avance pour l'ouvrage,  
depuis qu'on t'a prêté ce livre, qui profite  
aux jeunes personnes, voilà que...

JULIE. Plait-il, mademoiselle? des remar-  
ques! est-ce que, par hasard, vous voudriez  
m'apprendre ce que j'ai à faire?

NOTA. Toutes les indications sont prises de la position du public; le premier acteur nommé en scène tient la gauche, et ainsi de suite.

CLAIRE. Oh ! que Dieu m'en préserve !

JULIE. Ne suis-je pas votre aînée ? n'ai-je pas quatorze mois de plus que vous ? n'est-ce pas à moi de régler votre conduite, et de vous reprendre sur vos petits défauts ?

CLAIRE. Mon Dieu, oui... je sais que j'en ai beaucoup ; j'ai bien besoin d'un guide, d'un Mentor, comme on dit ; heureusement tu es là, ma sœur, toi la prudence, la sagesse même !...

JULIE. A la bonne heure.

Elles se lèvent.

CLAIRE\*. Orphelines depuis quatre ans, et toutes deux seules dans le monde, tu es pour moi, Julie, ce que notre pauvre mère était pour nous. Je t'aime comme je l'aimais.... c'est la même confiance... la même soumission, et presque le même respect.

JULIE. C'est bien. (*L'embrassant sur le front.*) Tu es une bonne petite fille.

CLAIRE. N'est-il pas bien doux de vivre ainsi l'une pour l'autre, et en quelque sorte de la même vie, toujours unies, toujours fortes de notre courage, et fières, comme il sied aux filles d'un digne officier, qui n'avait que sa solde, mais qui ne devait rien à personne?... Oh ! nous avons eu de mauvais jours !... d'abord, quand nous logions ici-dessus, dans ce petit cabinet mansardé... tu n'avais alors que quinze ans, et moi, je n'étais guère qu'une enfant.

JULIE, avec importance. Puisque tu as quatorze mois de moins que moi.

CLAIRE. C'est vrai... je me rappelle... le petit mobilier de nos parents venait d'être vendu. Nous arrivâmes là-haut avec le peu de meubles qui nous restait... Nous pleurions... assises toutes deux sur notre pauvre malle... tout le monde d'abord avait l'air de nous plaindre...

JULIE. C'était à qui nous donnerait des conseils.

CLAIRE. Mais voilà tout ; ils me parlaient tous de mon parrain, un homme connu par sa bienfaisance... Mais nous le voyions si peu !... Comment recourir à des services qu'il ne nous offrait pas ?... et puis le malheur rend timide... Claire, me dis-tu un jour, il faut que nous tâchions de nous suffire à nous-mêmes avec le talent que notre mère nous a donné. Et tu me mis une aiguille à la main... alors nous avons travaillé avec un cœur... du matin au soir et même la nuit... serrées autour de la lampe... c'est si gentil ! quand on est deux... seulement, tu avais peur pour ma santé... et tu me renvoyais toujours de bonne heure.

Air du Piège.

Par un sourire, par un mot,  
Je me trouvais récompensée.

\* Claire, Julie.

Ma fatigue cessait bientôt  
Lorsque tu m'avais embrassée.  
Puis je m'endormais près de toi,  
Disant : Ma tâche est terminée,  
Ma sœur est contente de moi ;  
Ah ! j'ai bien gagné ma journée.

Dame ! les commencements furent pénibles... les gains de femmes... c'est si peu de chose ! enfin, petit à petit, nous en sommes venues à gagner jusqu'à cinq francs par jour, c'est-à-dire, si nous comptions bien, il y en a les deux tiers qui t'appartiennent ; mais tu as voulu tout mettre en commun, et nous avons pu descendre au quatrième dans ce beau logement... Deux cent quarante francs !

JULIE. Et pas mal meublé... tout petit qu'il est ; le propriétaire dit que c'est le mieux tenu de toute la maison.

CLAIRE. Je crois bien... des demoiselles ! nous partageons les soins du ménage.... je t'avais offert de m'en charger toute seule...

JULIE. Oh ! tu n'es pas assez forte... d'après l'ordre que j'ai établi, nous avons chacune notre semaine... c'est à mon tour de garder la maison, et toi, tu iras reporter l'ouvrage, toujours avec la femme du portier.

CLAIRE. Cette bonne Marianne nous est d'un grand secours... C'est drôle, dès que nous n'avons plus eu besoin de personne, tout le monde a repris de l'intérêt pour nous, jusqu'à notre propriétaire, ce vieux monsieur Garneret, qui ordinairement ne s'occupe que de ses quatre maisons, il se charge de placer tous les mois nos petites économies... et nos voisins ; ceux qui habitent comme nous ce corridor.... le corridor du travail comme on l'appelle, ont pour nous mille attentions...

JULIE. Sans doute... ce sont de fort braves gens... mais il faut prendre garde, ma chère, d'être trop familière avec eux... il y en a dans le nombre qui par leurs manières, leur ton, ne sont pas à notre niveau...

CLAIRE. Ah ! par exemple ! tu ne disais pas cela autrefois...

JULIE. C'est possible... autrefois, quand j'avais votre âge, je ne connaissais pas encore le monde.

CLAIRE. Oh ! je ne te parle pas de quatorze mois... il y en eut seulement, tu accueillais nos voisins, sans façons avec plaisir, surtout ce pauvre monsieur Antonin...

JULIE. Monsieur Antonin...

CLAIRE. Qui t'aime tant...

JULIE. C'est bon.

CLAIRE. Et qui m'appelle toujours sa petite sœur...

JULIE. En voilà assez.

Elle va à la fenêtre et y place le pot de camélias.

CLAIRE, à part. Dire qu'elle est toute



changée depuis que ce monsieur Taxile vient ici!...

JULIE\*, à part. Ces fleurs sont bien placées... il les verra. (*Haut, en revenant.*) Claire, quelle heure est-il?

CLAIRE. Midi.

JULIE. Monsieur Taxile va bientôt venir... (*Elle arrange les meubles.*) Apprends, ma chère, à faire les honneurs d'une maison... lui qui est habitué aux salons comme il faut! Je l'ai deviné tout de suite... ce sont de ces nuances que tu ne peux pas encore apprécier... mais tu lui dois au moins de la reconnaissance, après le danger auquel il a arraché ta sœur.

CLAIRE. Oh! ça, c'est vrai... Ce jour où tu es rentrée si pâle, si tremblante, oh! que j'ai eu peur!

JULIE. Songe donc! des mauvais sujets, des jeunes gens pris de vin, je suppose, qui, apostés au coin de notre rue, m'entourent en poussant des cris... et monsieur Taxile, qui arrive là si à propos pour les écarter... Le lendemain, il vint savoir de mes nouvelles... et... je jugeai convenable de le recevoir.

CLAIRE. Oui, et depuis ce temps-là il vient presque tous les jours. Est-ce qu'il n'a rien à faire?

JULIE. Au contraire.

CLAIRE. Mais enfin, qu'est-ce qu'il fait donc?

JULIE. Monsieur Taxile?... il fait des affaires.

CLAIRE. Qu'est-ce que c'est que ça, faire des affaires?...

JULIE. Ma chère, on appelle faire des affaires... tout le monde sait cela... d'abord, on s'occupe de... tu auras de la peine à comprendre ça... tu es si jeune... vois-tu, on se mêle de tout, on a des amis partout... on a un cabriolet, on va à l'Opéra... et on voyage par toute l'Europe.

CLAIRE. C'est un état, cela?

JULIE. Un état qui mène à tout.... Oh! qui sait ce qu'un jour.... Tiens, ma bonne Claire, c'est surtout quand je pense à toi, chère enfant, à toi que je dois protéger, et dont je suis en quelque sorte la tutrice et la seconde mère... c'est pour toi, je le sens, que j'aurais de l'ambition...

CLAIRE. Comment?

JULIE.

Air du Pot de fleurs.

Lorsque je rêve on bonheur ou fortune,

Ton image est là, près de moi.

Entre nous deux toute joie est commune,

Et je n'en voudrais pas sans toi.

Où, c'est pour toi, surtout, ma bonne Claire,

Que je veux voir ce beau rêve accompli;

Et je ne veux prendre un mari

Qu'afin de te donner un frère.

CLAIRE. Un mari! Comment? est-ce que...

JULIE. Il suffit, ma chère; fiez-vous à moi, vous n'êtes pas d'âge à connaître mes projets.

CLAIRE, à part. Ah! je crois que je les ai devinés!... pauvre monsieur Antonin! lui qui m'avait confié les siens!... (*Elle va à la fenêtre.*) Tiens! il est ici!... monsieur Antonin... sa croisée est ouverte\*!

JULIE. Ne regarde donc pas... ôte-toi de là... est-ce qu'une jeune personne doit se mettre à la fenêtre?

CLAIRE. Comme depuis quelques jours tu t'y mets souvent, je croyais...

JULIE. Ce n'est pas une raison, je sais ce que je fais... du reste, voilà plus de deux mois que monsieur Antonin nous néglige, et nos dessins ne sont pas renouvelés... on s'en plaint...

Elle s'assied près de la table.

CLAIRE. Tu sais bien qu'il est retenu à l'école des Beaux-Arts... Quelques jours avant ton accident, il est allé concourir pour le prix de gravure... depuis ce temps-là, il sort de si bonne heure, et il rentre si tard... (*Prétant l'oreille.*) Eh mais, je crois que je l'entends...

JULIE. Monsieur Taxile?

CLAIRE. Oh non, monsieur Antonin; il est là sur le carré, j'en suis sûre; autrefois tu le reconnaissais toujours son pas... (*On frappe.*) Entends-tu?...

JULIE, à part. Quel contretemps!

CLAIRE. Ne te dérange pas, j'y vais.

Elle va ouvrir la porte à gauche.

## SCÈNE II.

CLAIRE, ANTONIN, JULIE assise.

Air des Trois Marteaux.

ANTONIN.

J'ai repris ma liberté!

C'est un ami qui partage

De votre doux voisinage

Le plaisir et la gaieté.

A votre hospitalité

En chantant je rends hommage.

O bonheur si regretté!

J'ai repris ma liberté.

Bonjour, mademoiselle Julie; bonjour, petite sœur!... C'est moi, votre voisin!... Dieu! que le temps m'a paru long!... c'est que depuis quatre ans, voilà notre première séparation!... Ah! c'est singulier... en rentrant ici, en revoyant cette chambre, le cœur me bat d'une force!... Tenez, petite sœur.

Il met la main de Claire sur son cœur.

CLAIRE, à sa sœur. C'est vrai.

ANTONIN. Je voulais avant tout savoir de vos nouvelles... la santé va bien, n'est-ce pas? le travail aussi?

\* Claire, Julie.

\* Julie, Claire.



JULIE, *se levant à moitié*. Très-bien, monsieur Antonin, et nous vous remercions...

ANTONIN. Monsieur Antonin ! Moi ! vous m'appellez monsieur !... autrefois vous disiez : voisin, ou même quelque chose de mieux...

JULIE. Sans doute... mais... les circonstances...

ANTONIN. Les circonstances !... Je ne suis pas un ami de circonstance, moi... je suis un ami vrai, dévoué, toujours le même... ce ne sont pas deux mois d'absence qui m'ont changé... ni vous non plus, n'est-ce pas ?

JULIE. Assurément... mais le monde...

ANTONIN. Le monde à présent. (*A Claire.*) Dites-donc, petite sœur, qu'est-ce qu'a donc mademoiselle Julie ?

CLAIRE. Mais rien, il me semble... est-ce que vous trouvez qu'elle a quelque chose ? tout à l'heure encore nous parlions de vous et des petits services que vous nous rendiez... Vous souvenez-vous, quand vous avez fait notre déménagement ?

ANTONIN. Oh ! oui, j'ai même déchiré mon habit.

CLAIRE. Ma sœur vous l'a raccommode.

*Julie se lève et se rapproche d'eux.*

ANTONIN. Et quand vous étiez assez bonnes pour préparer mon déjeuner avec le vôtre...

CLAIRE. Oui, votre café, chacune à notre tour... mais vous le trouviez toujours meilleur quand ma sœur était de semaine, n'est-ce pas, Julie ?

JULIE, *souriant*. C'est vrai.

ANTONIN. Et vous me prêtiez votre petit ménage quand j'avais des amis à recevoir...

CLAIRE. Vous nous avez même cassé trois tasses...

ANTONIN. Un jour que nous étions trois...

CLAIRE. Chacun la sienne. Ha ! ha !

JULIE. Et sa mine confuse quand il est revenu les morceaux à la main...

*Ils rient tous les trois.*

CLAIRE. Et puis vos soins... vos attentions... chaque matin des provisions pour ma volière, et pour toi, Julie, un pot de giroflée tous les huit jours.

JULIE. Ah ! mon Dieu ! je n'y songeais plus !

*Elle va à la fenêtre et ôte vivement le pot de fleurs.*

ANTONIN. Des camélias !... oh ! oh ! ces fleurs-là sont plus recherchées que les miennes... Comment, voisine, on vous fait de ces cadeaux-là ?

JULIE, *embarrassée*. Eh bien, ce concours ?

ANTONIN. Il est fini ! grâce au ciel !

CLAIRE. Que de vœux nous formons pour vos succès !...

ANTONIN. Vraiment !

JULIE. En doutez-vous ? un ami !

ANTONIN. Un ami !... Ah ! voilà le mot

\* Claire, Julie, Antonin.

que j'attendais, et qui me fait toujours un plaisir !... et cependant vous ne le dites pas tout à fait comme autrefois ! Ah ! mon Dieu ! si ce qu'on m'a dit était vrai !

CLAIRE. Quoi donc ? que vous a-t-on dit ?

ANTONIN. Que vous vouliez quitter cette maison !...

CLAIRE. Il est bien vrai que nous avions donné congé...

ANTONIN. Ah ! mon Dieu ! et pour quel motif ?...

CLAIRE. Le motif !... ah ! c'est un petit secret... à moi... mais nous restons.

JULIE. Oui... nous restons... quoiqu'à vrai dire le voisinage d'un jeune homme...

ANTONIN. Plait-il ? qu'est-ce que vous dites là ?... Ah ! mon Dieu ! je n'y avais jamais songé, moi... Oh ! ne craignez rien... si en effet mes visites devaient vous importuner ou vous compromettre. (*A part.*) Mais Marianne m'a parlé, je crois, des visites d'un autre... d'un jeune homme.

JULIE, à Antonin, avec embarras. Excusez-moi...

ANTONIN, à part. Il faut que j'en aie le cœur net\*. (*A Claire.*) Mademoiselle Claire, votre sœur attend peut-être que je m'explique... Eh bien, je descends chez monsieur Garneret, notre propriétaire, et bientôt mon sort sera décidé... (*Haut.*) Mademoiselle Julie... je ne veux pas... vous déranger plus longtemps... (*A part.*) Ah ! que dois-je craindre ? que dois-je espérer ?... le cœur me bat encore plus fort que quand je suis entré. (*A Claire.*) Petite sœur, soyez là quand monsieur Garneret viendra... appuyez-moi, je compte sur vous... (*Haut.*) Au revoir, mesdemoiselles, au revoir.

*Il sort.*

### SCÈNE III.

CLAIRE, JULIE.

CLAIRE, à part. Le pauvre garçon ! Oh ! si je pouvais !...

JULIE. Claire, approchez... Vous avez fait deux fautes, mademoiselle ; d'abord retenir ce jeune homme sans me consulter.

CLAIRE. Il est si bon ! si honnête...

JULIE. J'en conviens. Mon Dieu ! qu'il réussisse et je partagerai sa joie, comme une amie, comme une sœur... Au reste, je ne crois pas lui avoir montré jamais d'autres sentiments.

CLAIRE. Ah ! ma sœur, c'est que tu ne te rappelles pas...

JULIE. Je vous demande pardon, mademoiselle.

\* Claire, Antonin, Julie.

CLAIRE. Je te demande bien pardon aussi, mais il me semble que...

JULIE. Plait-il ! comment ? ah ça, qui est-ce qui juge ici ? qui est-ce qui dirige ? en vérité, ton éducation me donne un mal ! Vois, par exemple, quand le fils de monsieur Garneret t'a poursuivie de ses attentions...

CLAIRE. Monsieur Ernest ?

JULIE. Si mon active surveillance ne s'était pas exercée...

CLAIRE. Ta surveillance... oui... seulement c'est moi qui t'ai avertie...

JULIE. Et comment te serais-tu débarrassée de ses importunités ?... il a fallu mes sages conseils...

CLAIRE. Tes conseils... oui... seulement j'avais commencé par prévenir son père.

JULIE. Et j'ai tout de suite donné congé ; mais heureusement monsieur Garneret a fait voyager monsieur Ernest.

*Air nouveau de mademoiselle Clarisse Garcin.*

JULIE.  
Tu le dois à ma prudence.

CLAIRE.  
Pour ce'a, c'est vrai.

JULIE.  
Il prolonge son absence.

CLAIRE, avec un soupir.  
Oui, c'est encor vrai.

JULIE.  
Il t'oubliera, c'est facile.

CLAIRE.  
C'est peut-être vrai.

JULIE.  
Ainsi, te voilà tranquille.

CLAIRE, à part.  
Ah ! ce n'est pas vrai.

*La porte s'ouvre.*

GARNERET, passant la tête. Peut-on entrer ?...

CLAIRE. Ah ! c'est monsieur Garneret.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, GARNERET.

GARNERET. Bonjour, mes petits anges...  
(Il entre et referme la porte.) Toujours charmantes... un vrai nid de colombes... mais je ne suis pas un vautour... quoique propriétaire... éligible... Car j'ai le bonheur d'être propriétaire de quatre maisons sur le pavé de Paris... quatre bonnes maisons franches de toute hypothèque et dans l'alignement... Je vais de l'une à l'autre, tous les jours... *rue Bourg-l'Abbé*, cinq étages ; *rue Croullebarbe*, trois étages ; *rue...*

CLAIRE. *Rue de l'Arbre-Sec*, six étages ; et ici, *faubourg du Roule*, quatre étages... Oh ! je sais votre compte.

GARNERET. Quand j'y pense !... en tout, dix-huit étages au dessus de l'entresol ; je les monte tous les matins, c'est ma seule promenade... et dix-sept mille francs de revenu...

eh bien, de tous mes locataires, et j'en ai cinquante-quatre fixes, sans compter la portion flottante... il y en a qui déménagent à chaque terme pour ne pas monter la garde... De tous mes locataires, dis-je, vous êtes certainement, mesdemoiselles, les plus recommandables et les plus considérées, ne fût-ce que d'après le proverbe, vous savez... payez, et vous serez...

CLAIRE. Justement nous avons là le montant du terme...

GARNERET. Comment ? quinze jours d'avance ?

JULIE. Je vais vous le chercher.

GARNERET. Allons donc ! ce n'est pas la peine... je vous attends.

*Julie sort à droite.*

GARNERET \*. Par exemple, vous êtes bien tout le contraire de mon second.

CLAIRE. Plait-il ?

GARNERET. Mon second... madame de Létang... une nouvelle mariée... que je destinai autrefois à mon fils Ernest...

CLAIRE. Ah ! vous vouliez...

GARNERET. Oui, parce qu'elle avait un beau revenu... mais elle a fait chez moi la connaissance de mon premier de la *rue Croullebarbe*. Un jeune premier... avec écurie et remises... et voilà qu'aujourd'hui elle dépense le triple de sa dot... mon fils l'a échappé belle ! Du reste, avec sa folle passion pour vous !... par exemple, vous avez bien fait de m'en avertir... du diable si je m'en étais aperçu... comment donc s'y prenait-il ?

CLAIRE, avec embarras. Mon Dieu... tous les jours, il me guettait... sur l'escalier.

GARNERET. Sur mon escalier ?

CLAIRE. Et... quand je sortais, je le trouvais devant la porte.

GARNERET. Devant ma porte-cochère ?

CLAIRE. Et alors, il me suivait...

GARNERET. Sur mon trottoir ? il ne respecte donc rien, le mauvais sujet ! heureusement il est à Bordeaux, dans une maison de commerce...

CLAIRE. Vous avez de ses nouvelles ?

GARNERET. De très-bonnes... il ne vous aime plus.

CLAIRE. Ah !... il ne m'...

GARNERET. Il est guéri... complètement...  
(A part.) Il vaut mieux lui laisser croire ça... parce qu'avec ces jeunes filles, on ne sait jamais... je me rappelle mon entresol de la *rue Bourg-l'Abbé*...

CLAIRE. Ah ! tenez... ne parlons plus de cela...

GARNERET. Au contraire... j'en parle à tout le monde... avoir le courage de rebuter un charmant garçon, l'héritier de tous mes avantages personnels et fonciers, et donner

\* Garneret, Claire.



congé pour le fuir... mais voilà ce que je n'entends pas !... des locataires comme vous, ça ne se trouve pas tous les jours... d'ailleurs, vous m'intéressez particulièrement ; n'étais-je pas l'ami de votre parrain, le propriétaire de cette belle maison qui fait le coin du *quai de l'Ecole*... j'ai cultivé quinze ans sa connaissance... à vous parler franchement, j'avais mon plan... un plan grandiose... je voulais lui acheter sa propriété... je l'aurais réunie à celle de la *rue de l'Arbre-Sec*... qui n'a qu'un petit inconvénient, c'est de manquer totalement de jour... J'abattais le mur mitoyen, je perçais des croisées... Voyez-vous, voilà la cour... le soleil venant de là, je le fais entrer par là... le soleil... on me le paie, bien entendu.

AIR :

Il est juste que chaque étage  
Ayant du jour de ma façon,  
Du haut en bas chaque ménage  
Vienne me payer son rayon.  
Car c'est mon bien, j'en suis le maître,  
Et de l'état je prends conseil ;  
Il met l'impôt sur la fenêtre,  
Moi, je le mets sur le soleil.

Mais impossible de rien conclure, il est mort en marchandant toujours, le vieux ladre.

CLAIRE. Monsieur...

GARNERET. Chose bizarre !... il m'accablait toujours de questions sur vos ressources, sur votre mérite, sur votre genre de vie... et moi, je me disais : Si quelquefois il voulait avantager sa filleule, déjà si économe, si rangée, dame ! à la rigueur, mon fils Ernest...

CLAIRE. Que dites-vous ?

GARNERET. Mais, bah ! tout cela se passait en conversation... à peine s'il vous rendait une fois l'an la visite que vous lui faisiez le jour de sa fête... et il ne vous a pas laissé un sou.

CLAIRE. Je n'ai pas le droit de me plaindre, et je saurai me contenter de mon sort, pourvu que ma sœur soit heureuse.

GARNERET. Oh ! quant à cela, soyez tranquille... on y a songé.

JULIE, *rentrant*. Tenez, monsieur.

Elle remet de l'argent sur la table.

CLAIRE. Il y a aussi nos petites épargnes du mois \*.

JULIE, *saluant pour le congédier*. Monsieur, j'ai bien l'honneur...

GARNERET. Oh ! je ne m'en vais pas encore.

JULIE. Ah !

GARNERET, *prenant une chaise*. Mademoiselle, je suis chargé pour vous d'une communication importante.

\* Claire, Julie, Garneret.

JULIE. Pour moi ?

Elle s'assied, sur un signe de Garneret. Claire s'assied aussi \*.

GARNERET. Mademoiselle, j'envisage le propriétaire, en général, comme le tuteur naturel des personnes qui lui font l'honneur de loger sous son toit. Le vrai propriétaire, l'homme digne de ce nom, exerce une sorte d'intervention protectrice qui est, pour ainsi dire, le côté moral de son état, par compensation aux impositions, réparations, non valeurs, et autres charges matérielles et additionnelles dont nous sommes malheureusement beaucoup trop grevés.

JULIE. Mais, monsieur...

GARNERET. Pardon, mademoiselle... en cette qualité, j'offre volontiers ma médiation à mes locataires... j'assiste naturellement à leurs mariages, à leurs baptêmes, à leurs enterrements, toujours avec le plus grand plaisir... or, ici, en qualité d'ami commun, c'est-à-dire de propriétaire commun, puis-je mieux faire que de rapprocher deux voisins, d'abattre en quelque sorte le mur de cloison qui les sépare, de les mettre de plain-pied...

JULIE. Expliquez-vous.

GARNERET. Eh bien, mademoiselle, il s'agit de mon jeune et intéressant quatrième sur la cour, c'est-à-dire de votre vis-à-vis.

JULIE. De monsieur Antonin !

GARNERET. Il est maître de lui, vous êtes maîtresse de vous ; et à défaut de grand parent, je viens en son nom vous demander en mariage.

JULIE, *se levant*. Moi !

CLAIRE, *courant vers Julie*. Ah ! ma sœur !

GARNERET \*\*. Un brave et digne garçon !

CLAIRE. Plein de talent !

GARNERET. Si rangé ! si tranquille !

CLAIRE. Et si bon, si aimable !

GARNERET. Et si exact à ses échéances !... quel mari !

JULIE, *à part*. Allons ! ils s'entendent... c'est un petit complot.

GARNERET. J'ai justement mon petit troisième fraîchement décoré, orné de glaces, et si vous voulez le voir, je...

JULIE. Mais, monsieur...

GARNERET. Voyons, mademoiselle, quelle parole porterai-je à cet impatient jeune homme ?

JULIE. En vérité... je... je ne sais. (*On entend sonner.*) Mais tenez, on sonne... (*À part.*) Si c'était...

Elle va ouvrir.

CLAIRE, *à part*. Monsieur Taxile !... Ah ! mon Dieu !

GARNERET. Un étranger !

\* Julie, Garneret, Claire.

\*\* Julie, Claire, Garneret.



SCÈNE V.

JULIE, TAXILE, CLAIRE, GARNERET.

TAXILE. Enfin, mesdemoiselles, j'ai le bonheur de vous voir!... le soleil après les ténèbres!... quel escalier!

GARNERET. Comment! quel escalier!...

TAXILE. Au lieu de quatre étages, il me semblait que j'en montais dix, tant j'avais hâte d'arriver en haut... si je suis en retard, c'est que mon cabriolet a accroché une de ces voitures populaires, omnibus, tricycle, ou toute autre arche de Noé... La circulation de ces véhicules ne devrait être permise qu'après l'heure des affaires, et avant celle des plaisirs... La foule commençait déjà à s'attrouper... mais j'étais si impatient... j'ai fouetté à tort et à travers, et me voilà.

CLAIRE. Si vous aviez écrasé quelqu'un, c'eût été bien plus flatteur...

TAXILE. Toujours espiègle!

Il donne un camélia à Julie.

JULIE. Je vous remercie.

GARNERET, à part. Voilà un jeune galantin qui ne manque pas d'aplomb. (*Haut.*) Eh mais, je ne me trompe pas... monsieur Taxile Derfeuil.

TAXILE. Monsieur Garneret!

JULIE. Vous vous connaissez?

GARNERET. Monsieur a logé chez moi, *rue Bourg-l'Abbé*... un demi-terme.

CLAIRE. Vraiment!

GARNERET, à Claire. Un locataire très-médiocre...

TAXILE, à part. La sotte rencontre! (*Bas à Julie.*) Est-ce que vous n'allez pas renvoyer ce vieux conservateur?

JULIE. Le renvoyer! comment?

TAXILE. En lui demandant des réparations; c'était toujours comme ça que je m'en débarrassais.

Il va poser son chapeau, et s'arrange les cheveux devant la glace.

CLAIRE, à Garneret. Il a rendu un service à ma sœur... et par suite... vous concevez... il vient... il vient...

GARNERET. Pour elle?... mais alors, ma demande en mariage...

CLAIRE, à part. Ah! mon Dieu! s'il allait dire à Antonin... (*A Garneret.*) Non, ce n'est pas pour elle...

GARNERET, à Claire. Comment!... c'est donc pour vous?... (*A part.*) Ah fait, j'aime mieux ça... j'en écrirai deux mots à mon fils... ça le guérira. (*Haut à Julie.*) Made-moiselle, je vous laisse réfléchir sur ma demande... sur mon bail, trois, six, neuf.

TAXILE. Ah....

GARNERET. Seulement je vais vous apporter votre quittance.

JULIE. Oh! c'est inutile.

GARNERET. Pardon, j'ai reçu votre argent, il faut toujours être en règle...

JULIE. Eh bien, Claire va descendre avec vous.

CLAIRE. Moi!

TAXILE. C'est cela.

CLAIRE. Mais, ma sœur...

JULIE. Il le faut.

*Galop du bonhomme Dimanche.*

ENSEMBLE.

GARNERET.

Un instant,  
Mon enfant,  
Il faut bien les laisser ensemble;  
Votre sœur,  
Il me semble,  
Va songer à votre bonheur.

TAXILE

Un instant,  
Cette enfant  
Va donc nous laisser seuls ensemble!  
Dans la sœur  
Il me semble  
Voir un obstacle à mon bonheur.

JULIE.

Si j'attends  
Cet instant,  
Où l'on va nous laisser ensemble,  
O ma sœur!  
Il me semble  
Que c'est aussi pour ton bonheur.

CLAIRE

Quel tourment!  
Un instant  
Il faut bien les laisser ensemble.  
Pauvre sœur,  
Oh! je tremble  
Pour son repos et son bonheur.

GARNERET.

C'est d'abord  
A votre Mentor  
Qu'il prétend faire sa demande.

CLAIRE, à part.

Je descends,  
Puisqu'elle le commande,  
Mais je ne serai pas longtemps.

REPRISE.

*Garneret et Claire sortent à gauche.*

TAXILE, à Garneret. Prenez la rampe.

SCÈNE VI.

TAXILE, JULIE.

TAXILE, à part. Il est temps de porter le coup décisif. (*Haut.*) Charmante Julie! quel bonheur! ne voyant pas notre signal ordinaire, j'hésitais d'abord à monter... que je vous remercie de ce précieux tête-à-tête!

JULIE. Un tête-à-tête, monsieur! quelle expression!... (*Elle lui fait signe de prendre un siège et s'assied elle-même.*) Monsieur, après les sérieuses considérations que vous avez déjà fait valoir, j'ai dû, par surcroît de prudence, vous demander une explication

nécessaire, car je n'ai pas de mère, monsieur Taxile, et je suis obligée de parler pour moi-même.

TAXILE. Eh quoi ! douteriez-vous de l'amour le plus passionné qui jamais...

JULIE. Monsieur Taxile, la reconnaissance d'une part, vos protestations de l'autre, ont dû me toucher, je l'avoue, mais je ne m'apartiens pas entièrement; je suis la tutrice, le guide, le Mentor de ma jeune sœur, une enfant sans expérience, qui n'a jamais reçu de moi que de bonnes leçons et de bons exemples, et à laquelle je sens le besoin de donner une protection de plus; et si vos vues sont honorables.

TAXILE. Parbleu ! (*A part.*) Les grands sentiments ! j'y comptais bien !... (*Haut.*) Voici la vérité, belle Julie; mes amis avaient arrangé pour moi une affaire, un mariage avec une veuve de deux cent mille francs...

JULIE. Est-il possible ?...

TAXILE, *à part.* Et de cinquante-quatre ans... ce qui est inutile à dire... (*Haut.*) Je devais alors, grâce à cette opération, devenir agent de change...

JULIE. Vraiment !

TAXILE. Pas en nom !... si donc ! on n'exerce pas soi-même; on fait exercer... j'aurais été quart d'agent de change.

JULIE. Eh bien ?...

TAXILE. Eh bien... je vous ai vue, et je suis prêt à tout sacrifier, car mon cœur est près de vous, près de vous seule, depuis le jour où j'ai eu le bonheur de vous arracher à ces forcenés...

JULIE. Ah ! j'en tremble encore !

TAXILE. N'est-ce pas ?... charmante !... (*A part.*) Ces braves amis !... (*Haut.*) Mais ma passion ne souffre pas de délai... Libres tous deux, confiez-moi votre destinée; votre raison, votre sagesse si rare, ont pesé les chances de l'avenir, ma fortune vous est connue, mes opérations vont encore l'accroître; nos deux âmes se sont comprises, cette passion de voyages que m'ont révélée toutes vos paroles est une fièvre chez moi. Venez donc, belle Julie; ce n'est pas à Paris, dans un arrondissement prosaïque, parmi tant d'éléments bourgeois et vulgaires que je veux inaugurer mon bonheur... si donc !... non ! c'est au sein de ces belles contrées, dans ces montagnes de l'Helvétie aux mœurs patriarcales, où l'amour se marie au spectacle de la nature !... Je laisse mes amis se tirer comme ils pourront de leur projet de mariage, et je vous emmène dans ce beau pays.

JULIE. Vraiment !...

TAXILE. Quel plaisir de l'admirer ensemble !

JULIE. Oh ! oui !

TAXILE. Oh ! oui !

JULIE. Tous les trois.

TAXILE. Comment ! tous les trois ?

JULIE. Ma sœur.

TAXILE. Ah ! la petite serait du voyage ?

JULIE. N'est-ce pas tout naturel ?

TAXILE. Parbleu ! certainement. (*A part.*) En enlever deux ! ce serait original... heureusement... on sait se débarrasser... (*Haut.*) Si vous m'en croyez, ne prévenez votre sœur qu'au dernier moment... elle n'a pas, comme vous, cette force d'âme, ce sentiment poétique qui brise les entraves de la vie commune... Daignez m'écouter... charmante Julie, profitons du moment où nous sommes seuls pour... Ah !...

## SCÈNE VII.

### LES MÊMES, CLAIRE.

CLAIRE, *essoufflée et se plaçant entre eux deux.* Voilà la quittance !

TAXILE, *à part.* Bon ! la petite fille à présent !

JULIE. La quittance ?... c'est bon... serrelà...

CLAIRE. Oui, ma sœur.

Elle serre le papier dans son sein, passe de l'autre côté de sa sœur et reste immobile.

TAXILE, *bas, à Julie.* Je ne puis différer notre départ, et voici les arrangements auxquels je vous supplie de consentir... d'abord...

Claire fredonne.

JULIE, *à Claire.* Qu'est-ce que tu fais là ?... est-ce que tu ne peux pas travailler ?

CLAIRE. Tu sais bien que j'ai fini ma broderie ; quant à la tienne, je n'oserais pas y toucher... un ouvrage de fée...

TAXILE. C'est vrai !

CLAIRE. Ah ! vous vous y connaissez, vous ?...

JULIE. Va toujours porter ce qui est prêt.

CLAIRE. On ne reçoit l'ouvrage qu'à quatre heures...

JULIE. D'ici là... il faut t'occuper... une jeune personne ne doit jamais rester les bras croisés.

CLAIRE. Oui, ma sœur...

Elle va à la table.

TAXILE, *à Julie.* Votre sœur n'aime pas à nous voir causer ensemble... (*A part.*) Serait-elle jalouse ?... c'est que le premier jour, mes attentions semblaient se partager... (*Bas, à Julie.*) Oui, je vous le répète, fiez-vous à cet amour, dont l'exaltation passionnée...

CLAIRE. Dis donc, Julie...

JULIE. Encore ?

CLAIRE. As-tu de la soie verte ?

TAXILE, *à part.* Pas moyen de dire un mot...

JULIE. C'est insupportable.



## LES DEUX SOEURS.

CLAIRE. Ah ! ne te fâche pas. Ah ! mon Dieu ! et mes oiseaux à qui je n'ai encore rien donné !

Elle prend la cage et la met sur la fenêtre.

TAXILE. A la bonne heure.

JULIE. Je vous écoute.

TAXILE, à Julie. Je n'implore de vous qu'une grâce...

CLAIRE, à part. Qu'est-ce qu'il peut donc lui dire tout bas ?

TAXILE, à Julie. Ayez la bonté de venir seule... toute seule d'abord, dans l'allée Marigny... qui...

CLAIRE, poussant un cri. Ah ! ah ! mon Dieu !

JULIE. Qu'est-ce donc ?

CLAIRE. Mon chardonneret qui s'est envolé !

JULIE. Maladroite !...

CLAIRE, appelant par la croisée. Marianne !..... Marianne !..... le voilà sur les toits...

VOIX DE FEMME, en dehors. Qu'est-ce que c'est ?

CLAIRE. Mon chardonneret !

VOIX, en dehors. Il est envolé ?

VOIX D'HOMME. Madame.... qu'est-ce que c'est ?...

LA FEMME. Mademoiselle... le voilà...

CLAIRE. Où donc ?...

PLUSIEURS VOIX ENSEMBLE. Là-haut.

Un chien aboie.

TAXILE. Que de tapage pour un oiseau !... (A Julie.) J'aurais tant désiré savoir de vous...

CLAIRE, regardant Julie. Il est entré chez le voisin par la fenêtre. (Appelant.) monsieur Antonin ! (Allant à la porte et l'ouvrant.) Monsieur Antonin !...

TAXILE. Allons ! bon ! toute la maison en l'air.

JULIE, à Claire. Mais tais-toi donc !...

CLAIRE. Mon pauvre chardonneret !..... Monsieur Antonin !...

Elle l'amène par la main.

### SCÈNE VIII.

TAXILE, ANTONIN, CLAIRE, JULIE.

ANTONIN. Qu'est-ce que c'est ? qu'y a-t-il donc ?

CLAIRE. Mon chardonneret est entré chez vous.

ANTONIN. Mais non, je vous assure.

CLAIRE. Non ?

ANTONIN. Non.

CLAIRE, tranquillement. Eh bien ! il reviendra comme à l'ordinaire... (A part.) En

attendant, Antonin est ici... me voilà tranquille.

Elle fait un geste pour se moquer de Taxile.

JULIE. C'était bien la peine de déranger monsieur !

CLAIRE. C'est vrai... je suis bien maladroite... mais il m'excusera... et puisqu'il est venu, j'espère qu'il ne s'en ira pas sans nous avoir fait un nouveau dessin de broderie... là... sur ce fichu... (elle fait passer Antonin à la table) car tu te plaignais ce matin de n'en pas avoir... (A Taxile.) Monsieur dessine dans la perfection.

TAXILE, saluant Antonin. Monsieur.... enchanté.... je poserai quand vous voudrez....

ANTONIN, rendant le salut. Monsieur !... (Bas, à Claire.) C'est le jeune homme dont M. Garneret m'a parlé ?

CLAIRE. Oui.

ANTONIN, de même. Et qui a des projets sur vous...

CLAIRE, avec embarras. Sur moi ?... oui...

ANTONIN. Je m'étais trompé ; quel bonheur ! (A Julie.) Disposez de moi pour ces dessins.

JULIE. Pardon... vous le savez, nous sommes seules dans notre petit ménage... c'est à mon tour d'en prendre soin... M. Taxile... n'est-ce pas l'heure où vous avez affaire ?

TAXILE. Sans doute... (A part.) Les importuns...

CLAIRE, à part. Bon ! je l'ai mis en déroute !

#### ENSEMBLE.

Galop du Ruban bleu.

TAXILE.

Il faut employer ce soir  
L'audace et l'adresse,  
Et de vaincre sa faiblesse  
Je garde l'espoir.

CLAIRE.

Détruire ainsi son espoir  
Quelle hardiesse !  
Ah ! puisse encor mon adresse  
Braver son pouvoir !

JULIE.

L'écouter est un devoir,  
Et dans ma tendresse  
Désormais je dois sans cesse  
Placer mon espoir.

ANTONIN.

Ah ! j'aurais dû le prévoir !  
Pour moi qu'elle ivresse !  
Mon cœur libre de faiblesse,  
Renait à l'espoir.

TAXILE, bas.

Bientôt ici j'espère  
Revenir...

JULIE.

Comment faire ?

TAXILE.

Le signal ordinaire...  
Soyez seule... au revoir.

(Parlé.) Il n'y a pas de petite sœur qui tienne... allons tout préparer !...

\* Taxile, Julie, Claire, Antonin à la table.



CLAIRE, *à part*. Il va revenir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Julie sort à droite et Taxile sort à gauche.*

## SCENE IX.

ANTONIN, CLAIRE.

ANTONIN. Voilà bien comme je me figurais ce jeune homme ! Tantôt, en vous quittant, j'ai couru vite aux renseignements.... est-ce que d'abord je ne l'avais pas pris pour un rival ?

CLAIRE. Vraiment ?

ANTONIN. Ce changement de votre sœur... j'en accuserais encore ce monsieur si je ne savais pas...

CLAIRE. Voyez-vous cela ! vous accuseriez ce monsieur, mauvaise tête !

ANTONIN. C'était de la folie, je le sais bien, mais, je vous le jure, je n'aurais pu souffrir patiemment...

CLAIRE. Vous auriez fait de belles choses !... heureusement, M. Garneret vous a dé trompé...

ANTONIN. C'est à vous que ce jeune homme s'adresse... quel bonheur ! Oh ! pardon, pardon, je suis bien égoïste, je ne songe qu'à me réjouir, et j'oublie même de vous éclairer sur vos dangers.

CLAIRE. Des dangers !

ANTONIN. Ah ! c'est que j'ai appris tant de choses en peu de temps dans une maison de ce faubourg où demeure à présent ce M. Taxile, et que M. Garneret m'a indiquée... ce jeune homme si brillant qui peut-être a déjà su vous plaire, c'est un dissipateur.

CLAIRE. Comment ?

ANTONIN. Ce ne serait rien.... mais un mauvais sujet !

CLAIRE. Que dites-vous ?

ANTONIN. Un pareil personnage ne saurait rendre une femme heureuse.

CLAIRE, *à part*. O ma pauvre sœur !

ANTONIN. Et votre avenir serait compromis.

CLAIRE, *à part*. Son avenir ! ah ! j'en avais le pressentiment.

ANTONIN. Mais ce n'est pas tout encore.

CLAIRE. Comment ?

ANTONIN. Claire, ma bonne petite sœur, il est d'autres périls que votre candeur ignore, et qu'il faut bien vous dévoiler.

CLAIRE. Lesquels ?

ANTONIN. Vous, un ange si pur, vous ne soupçonnez pas le mal ! Mais dans ce monde, que vous ne connaissez pas, il se rencontre des hommes qui se font un jeu de tromper

de pauvres jeunes filles, des orphelines sans protection, sans appui.

CLAIRE. O ciel !

ANTONIN. Mais vous, heureusement, vous avez une sœur, une sœur aînée qui veille sur vous, qui est votre guide...

CLAIRE. Oui, ma sœur, c'est juste... Vous disiez qu'ils se faisaient un jeu de nous tromper...

ANTONIN. Par le faux appât d'un mariage qu'ils annoncent sans cesse et qui ne se réalise jamais.

CLAIRE. Est-il possible ?

ANTONIN. Celui-ci, par exemple, dépendant bien au delà de sa fortune, ne songe qu'à la rétablir par un riche mariage avec une veuve de plus de cinquante ans.

CLAIRE. Ah !

ANTONIN. Et en attendant, il fait des voyages d'agrément... mais il ne voyage pas seul. L'année dernière, une jeune personne, entraînée dans une fausse démarche, perdue aujourd'hui, perdue pour celui qui peut-être l'aurait sincèrement aimée...

CLAIRE, *à part*. Oh ! c'est affreux !... Julie... ma pauvre Julie !...

ANTONIN. Vous êtes émue... oui, je le vois. Oh ! pardon de vous tenir ce langage... c'est à votre sœur peut-être que j'aurais dû...

CLAIRE. Ma sœur ! c'est moi qui la préviendrai.

ANTONIN. Bien, bien... Et moi je vais encore m'informer... Claire, je vous ai fait de la peine... vous l'aimez peut-être !

CLAIRE. Moi ? certainement je... je l'aime beaucoup.

ANTONIN. Pauvre enfant ! Il ne faut pas m'en vouloir.

CLAIRE. Moi vous en vouloir ! ô Dieu, non ! au contraire... Mais j'ai besoin de réfléchir, et ma pauvre tête ! vous concevez, ça me fait un effet... Merci, merci.

*Chansonnette du bonhomme Dimanche.*

CLAIRE.

Seule en ce lieu

Je reste... adieu.

Votre voix me révèle

Une tâche nouvelle ;

Mon pauvre cœur

Est brisé de douleur.

Mais fidèle à mon devoir,

En souffrant, j'ai bon espoir.

Et vous aussi.

Ah ! puissiez-vous voir votre zèle

Récompensé par celle

Que vous avez sauvée ici !

ANTONIN.

Seule en ce lieu

Restez, adieu.

Quand ma voix lui révèle

Une tâche nouvelle,

Son pauvre cœur

Est brisé de douleur.

Mais fidèle à mon devoir,  
J'ai dû tromper son espoir.  
Puisse-je aussi  
Voir le prix de mon zèle  
Dans le bonheur de celle  
Que j'ai sauvée ici !

*Antonin sort.*

## SCÈNE X.

CLAIRE, seule.

Bon Dieu ! que viens-je d'apprendre ? ces craintes vagues, les voilà réalisées... des dangers pour elle, pour ma sœur, et ces voyages!... Tout à l'heure, quand il lui parlait bas, si c'était... Pauvre sœur!... Oh ! non, elle ne me laisserait pas ainsi!... Mais s'il la trompe, si elle ne le sait pas... Ah ! mon Dieu ! que faire ? l'avertir ? elle ne m'écouterait pas... elle m'aime bien, mais elle ne m'écoute jamais... elle me dira que j'ai quatorze mois de moins qu'elle... et pourtant...

*AIR : J'en guette.*

Malgré mon peu d'expérience,  
Le monde, hélas ! me fait trembler.  
De ces dangers dans mon enfance  
Vaguement j'entendais parler.  
Celui qu'on citait, c'est le nôtre !  
O mon père, toi qui m'entends,  
Inspire à l'un de tes enfants  
Le moyen de préserver l'autre.

C'est que le temps presse, il va venir, j'en suis sûre. Oh ! il faut absolument empêcher qu'ils ne se voient... Mais comment?... La voilà.

## SCÈNE XI.

JULIE, CLAIRE.

JULIE, à part. Encore ici ! (*Haut.*) Mais qu'est-ce que tu fais donc là ? il est quatre heures, je te croyais partie pour reporter l'ouvrage ; je suis sûre que Marianne s'impatiente.

CLAIRE, à part. Ah ! mon Dieu!... (*Haut.*) C'est vrai... oui... je m'étais préparée... mais... (*A part.*) Ah ! j'y suis!... (*Haut.*) Tout à coup, en mettant mon chapeau, je ne sais ce qu'il m'a pris...

JULIE. Comment ?

CLAIRE. Une espèce de malaise...

*Elle s'assied.*

JULIE. Que dis-tu ?

CLAIRE. C'est la migraine d'hier au soir.

JULIE. Ah ! mon Dieu !

CLAIRE. Mais ce ne sera rien, et je vais tâcher...

*Elle se soulève sur sa chaise.*

JULIE. Non, non, tu ne peux pas sortir, je ne le veux pas... Mais aussi quelle imprudence ! tu as trop travaillé... je te l'ai dit... Oh ! quelle enfant!... Voyons, reste tranquille, ne bouge pas... je m'établis là, à côté de toi.

CLAIRE, vivement. Non... oh ! non... je n'ai pas besoin de garde-malade... dans ce moment-ci, ça va un peu mieux.

JULIE. Vraiment ?

CLAIRE, à part. Je ne voudrais cependant pas lui faire trop de peine. (*Haut.*) Seulement les jambes sont si faibles... Oh !...

JULIE. Et madame Leroy demeure un peu loin... je vais y aller moi-même.

CLAIRE. Avec ça que, si on n'y allait pas, il faudrait attendre jusqu'à la semaine prochaine.

JULIE. Si Marianne restait avec toi ?

CLAIRE. Oh ! c'est inutile... et puis, tu ne peux pas sortir seule.

JULIE. C'est vrai. Je vais, et je reviens bien vite. (*Mettant son chapeau.*) Mais tu te sens mieux, n'est-ce pas ? sans cela je ne te quitterais pas... (*elle met ses gants et son châte*) ce ne sera rien... Oh ! non, tu as bon visage. (*Elle l'embrasse et prend le panier à ouvrage.*) Adieu, ma petite sœur. N'ouvre à personne. J'emporte la clef. Tiens-toi bien chaudement, et ne travaille pas surtout.

CLAIRE. Tu m'aimes donc ?

JULIE, l'embrassant. Si je t'aime!... Ma pauvre Claire malade!... Non, non, je ne le veux pas... Embrasse-moi encore... je ne serai pas longtemps.

CLAIRE. Oh ! ne te presse pas.

*Julie sort en lui faisant un signe d'adieu.*

## SCÈNE XII.

CLAIRE, seule, se relevant lestement, et envoyant un baiser à Julie.

Bonne sœur ! on peut bien abuser ton cœur... mais le changer, jamais ! Ne perdons pas de temps... Si j'ai bien compris les allées et venues de ce pot de fleurs, il doit servir de signal, et en le plaçant là... (*elle met les fleurs sur la fenêtre*) dès que monsieur Taxile l'aura vu, il s'empressera de monter... alors, j'en aurai le courage, je lui apprendrai que sa conduite est connue. (*On entend frapper.*) Quelqu'un ! est-ce que déjà... ?

GARNERET, en dehors. Ouvrez, ouvrez vite, c'est votre propriétaire.



CLAIRE. Monsieur Garneret à présent !

Elle va ouvrir.

### SCÈNE XIII.

CLAIRE, GARNERET.

GARNERET. Ah ! mademoiselle Claire, quelle nouvelle ! si vous saviez ! des événements coup sur coup !... On viendrait me dire qu'une de mes quatre maisons est brûlée, je n'en serais pas plus étourdi... il est vrai qu'elles sont assurées.

CLAIRE. Pardon, ma sœur est sortie, et je...

GARNERET. Justement... c'est à vous que j'ai affaire... J'ai reçu une lettre d'avis... une lettre du notaire... parce que, chose étrange, étant nommé exécuteur testamentaire... alors le notaire, qui est en même temps mon locataire... c'est lui qui tient ce beau rez-de-chaussée, rue de l'Arbre-Sec... un logement très-humide... mais en faisant du feu été comme hiver... Qu'est-ce que je disais donc ?

CLAIRE. Je ne sais pas, je ne comprends pas.

GARNERET. Je vais tâcher de mettre un peu d'ordre... Ah ! m'y voilà... Qu'est-ce qui aurait cru ça de votre parrain ?

CLAIRE. Mon parrain !

GARNERET. Le vieux soursnois ! Sous prétexte qu'il était philosophe et observateur, il vous observait de loin, à la dérobée... il vous rend justice... On a découvert un testament... voilà la lettre du notaire... Non, ce n'est pas ça... c'est celle de mon fils à laquelle je répondais quand j'ai reçu l'autre. Ah ! la voilà !... Non, c'est la lettre d'un locataire qui me demande des réparations... (*Il la déchire.*) Ah ! voici... Tenez, maître Bidault me prie de passer à l'étude avec la filleule. Hein ? quel coup du ciel ! vous êtes couchée dans le testament... ça y est en toutes lettres... couchée dans le testament pour une valeur considérable... considérable souligné.

CLAIRE. Vraiment ?

GARNERET. Comment ! vous n'êtes pas plus émue que ça ?

CLAIRE. Mon pauvre parrain ! il ne m'avait donc pas oubliée !

GARNERET. Venez vite chez le notaire.

CLAIRE. Je ne peux pas... je garde la maison.

GARNERET. Il s'agit bien de ça !... on nous attend... nous causerons en route.

CLAIRE. Non, non, il faut que je reste.

GARNERET. C'est qu'il m'est venu des réflexions... Cet héritage, joint aux autres trésors que vous possédez...

CLAIRE. Des trésors !

GARNERET. Économe, sobre, modeste... trois branches de revenu bien rares par le temps qui court !... Mon fils se serait ruiné avec la dot de mon orgueilleuse du second... tandis qu'avec vos vertus et vos placements...

CLAIRE. Que dites-vous ?

GARNERET. Voyons, mademoiselle, conseillez-moi... Voici la réponse que j'adresse à mon fils... dois-je la faire partir ?

CLAIRE. Mais je ne sais... Que contient-elle ?

GARNERET. Je lui déclare en bon père que vous ne pouvez pas le souffrir et que vous accueillez un rival.

CLAIRE. Par exemple ! vous avez écrit cela ?

GARNERET. Il le fallait bien pour le guérir de son amour.

CLAIRE. Ah ! mon Dieu ! vous me disiez qu'il était guéri !

GARNERET. Plait-il ?

CLAIRE. Il ne l'est donc pas ?

GARNERET. C'est-à-dire...

CLAIRE, à part. O ciel ! il m'aime toujours, et il va supposer... (*Haut.*) Oh ! monsieur, n'écrivez pas de pareilles choses !

GARNERET. Hein ? est-ce que ce n'est pas vrai ? Eh bien, ce monsieur Taxile...

CLAIRE. Ah ! pouvez-vous croire que jamais...

### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, TAXILE, *rentrant et refermant la porte avec précipitation.*

CLAIRE, *l'apercevant.* Ah ! mon Dieu !

GARNERET, à part. C'est lui ! elle l'attendait !

TAXILE, à part. Me voilà ! j'ai tout préparé, et avant une heure... (*Apercevant Claire.*) La petite ! (*Apercevant Garneret.*) Et l'éligible ! (*Haut, et s'approchant de Claire.*) Comment ! c'est vous qui...

CLAIRE. Chut !

GARNERET, à part. Du mystère ! plus de doute !

CLAIRE, à part. Et ne pouvoir le démentir !

GARNERET, *veux.* Pardon... Je n'ai pas pour habitude d'importuner mes locataires, et puisque votre sœur aînée, votre Mentor, autorise les assiduités de monsieur, je n'ai rien à dire, et je vais de ce pas rue de l'Arbre-Sec m'enquérir de votre héritage.

TAXILE. Un héritage !

GARNERET, à Claire. Je vous le répète,



il paraît que c'est considérable, très-considérable. (*Avec un soupir.*) Enfin! (*à Taxile*) je vous en fais mon compliment.

TAXILE. Quoi! ces demoiselles ont hérité?

GARNERET. Ces demoiselles... c'est-à-dire mademoiselle. J'ai bien l'honneur de vous saluer... (*à part*) et je vais mettre ma lettre à la poste.

Il sort.

## SCENE XV.

TAXILE, CLAIRE.

TAXILE, *à part*. Un héritage!... Tiens, tiens, ces petites filles!...

GARNERET, *rentrant et les examinant*. Pardon de vous importuner encore... j'ai oublié mon parapluie.

Il prend son parapluie et sort.

CLAIRE, *à part*. Allons, du courage!... Oh! quelle idée! si je pouvais... (*Haut.*) Qu'avez-vous donc?

TAXILE. Je suis tout surpris... je croyais trouver ici...

CLAIRE. Ma sœur? elle est sortie.

TAXILE. Eh bien, mais alors ces fleurs?...

CLAIRE. Ces fleurs!... Ah! mon Dieu, est-ce que ça signifiait quelque chose? Tiens, moi qui les ai mises par distraction... si j'avais su...

TAXILE. Je ne m'en plains pas... vous remplacez si bien votre sœur! c'est vrai... il semble qu'un charme tout nouveau...

CLAIRE. Parce que je suis gaie... on dit que la gaieté nous embellit... et je viens d'appréhender une nouvelle...

TAXILE. Ah! oui, cet héritage. C'est considérable?

CLAIRE. A ce qu'il paraît.

TAXILE. Pour vous deux?

CLAIRE. Oh! mon Dieu, non... pour moi seule... c'est de mon parrain.

TAXILE. Ah! l'héritage est pour... (*À part.*) Elle est ravissante!

CLAIRE, *à part*. Toujours l'héritage!

TAXILE, *avec galanterie*. La fortune n'est passé aveugle qu'on le dit, ni l'amour non plus; l'un et l'autre devaient aller à votre adresse.

CLAIRE, *avec un peu de coquetterie*. A la bonne heure, vous ne me traitez pas comme une enfant, vous!

TAXILE. Dieu m'en préserve!

CLAIRE. Et pourtant, jusqu'ici vous réserviez tous vos compliments pour ma sœur!

TAXILE. N'en méritez-vous pas la moitié?

CLAIRE. Moi qui suis si loin d'elle!

TAXILE. Que dites-vous? Deux sœurs charmantes que l'on prendrait souvent l'une pour l'autre.

CLAIRE. Vraiment?

TAXILE. Et même, dès le premier jour, les grâces de votre extrême jeunesse auraient dû faire pencher la balance.

CLAIRE, *à part*. Il y vient!

TAXILE. Mais, vous le dirai-je? il fallait d'abord gagner votre Mentor, il fallait occuper les beaux yeux de l'Argus et cacher la flamme des miens.

CLAIRE, *à part*. A la bonne heure... il va tout seul.

TAXILE. La sœur aînée n'a-t-elle pas je ne sais quels droits à la préférence, d'après l'ordre chronologique adopté dans les familles? Ma passion était une espèce de vol fait à une autre, ne devais-je pas employer des ménagements, des détours et surtout ne rien brusquer?... Oh! la sœur!

## SCÈNE XVI.

JULIE, CLAIRE, TAXILE.

JULIE. Que vois-je?... Monsieur Taxile!... avec toi... et ces fleurs...

CLAIRE. Ah! le hasard!

TAXILE, *embarrassé*. Oui... une distraction... une simple distraction... alors, je suis venu...

JULIE. Tu te disais souffrante, et je vois...

TAXILE, *vivement*. Nous causions de vous... toujours de vous...

JULIE. De moi?

CLAIRE. Oui, monsieur trouve que je te ressemble beaucoup, et il nous prend quelquefois l'une pour l'autre.

TAXILE. Hem! hem!

JULIE. Plaît-il?

CLAIRE. J'ai la moitié de tous les compliments qu'il te fait, car nous sommes charmantes toutes les deux; mais mon avantage à moi, c'est l'extrême jeunesse...

JULIE. Comment?

TAXILE, *bas, à Claire*. Qu'est-ce que vous dites donc?

CLAIRE, *haut*. Je gagne mon Mentor... je sais mieux m'y prendre que vous... n'est-ce pas, ma sœur, que tu ne seras pas fâchée si monsieur Taxile est aimable pour moi?...

TAXILE, *à part*. Allons! bon! quand je lui dis de ne rien brusquer...

JULIE, *à part*. Je crois rêver...

TAXILE, *à Julie*. Ah! ne supposez pas...

CLAIRE, *à Taxile*. Mon Dieu, entre sœurs on se parle franchement. (*À Julie.*) Vois-tu, il se figure que tu tiens à ton droit d'aînesse et que c'est un vol qu'il te fait... c'est ça qui t'embarrasse...

\* Julie, Claire, Taxile.

TAXILE, *à part*. Non, ma parole d'honneur, on n'a jamais vu...

JULIE. Ce que j'entends est-il possible?... Voyons, monsieur, expliquez-vous.

TAXILE. Rien de plus simple... une plaisanterie.... c'est-à-dire, un malentendu.... parce que... (*A part.*) Diable m'emporte si je sais comment me tirer de là... car enfin, toutes les deux...

## SCÈNE XVII.

GARNERET, *entrant tout hors de lui*;  
JULIE, CLAIRE, TAXILE.

GARNERET. C'est inimaginable... c'est incroyable... donnez-moi une chaise... Je suis monté si vite... cet escalier est si roide.... c'est-à-dire, non, c'est le saisissement...

JULIE. Qu'y a-t-il donc?

GARNERET. J'ai vu le notaire... j'ai vu le testament... le testament de son parrain.... car elle hérite...

JULIE. Elle hérite, ma sœur... ma pauvre Claire? et monsieur le savait?

TAXILE. Mon Dieu, non.

CLAIRE. Je le lui ai dit tout de suite.

JULIE. Ah!

TAXILE, *à part*. Allons, bon!

GARNERET. Mais vous n'êtes pas seulement légataire... vous êtes bien autre chose, ma foi!

CLAIRE. Quoi donc?

GARNERET. Vous voilà propriétaire.... comme moi.

CLAIRE. Propriétaire!

GARNERET. Eligible comme moi.... c'est-à-dire, non, une demoiselle... propriétaire de la maison du quai de l'École!

JULIE. Est-il possible?

GARNERET. Un immeuble évalué cent mille francs!

TAXILE. Cent mille francs!

GARNERET. A la bonne heure! voilà une dot!

TAXILE, *à part*. La moitié de celle de ma veuve... mais trente-huit ans de moins.

GARNERET, *solennellement*. Jeune homme!

TAXILE. Monsieur... \*

GARNERET. Maintenant, en ma qualité d'exécuteur testamentaire, j'ai quelque droit d'intervenir dans les affaires de cette jeune légataire, et c'est en son nom, jeune homme, aussi bien qu'au nom de mademoiselle: sa sœur aînée, ici présente, que je me permettrai de vous interroger sur vos intentions.

TAXILE. C'est trop juste.

JULIE, *à part*. Que va-t-il répondre?

TAXILE, *à part*. Au lieu d'être un quart d'agent de change, je ne serais donc plus qu'un huitième.... Allons, soit! je me dédouble. (*Haut.*) Monsieur, je suis charmé d'avoir affaire à vous, et puisque je me vois forcé de m'expliquer, j'oserai vous avouer que, longtemps incertain entre les grâces de ces deux demoiselles, je me suis enfin décidé pour celle dont la gaieté ingénue convient le mieux à mon caractère, et je demande officiellement la main de mademoiselle Claire.

TOUS. Ah!

## SCÈNE XVIII.

JULIE, GARNERET, CLAIRE, ANTONIN,  
TAXILE.

ANTONIN, *qui a entendu les derniers mots*. Est-il possible!

CLAIRE, *à Antonin*. Je vous disais bien qu'il m'aimait.

JULIE. Toi! comment?

CLAIRE, *bas*. Chut!...

ANTONIN, *à Claire*. Ah! mademoiselle Claire. (*Bas.*) C'est épouvantable! que je vous plains!... Dans l'allée de Marigny, une chaise de poste... attelée, prête à partir...

CLAIRE, *à part*. O ciel! il était temps! (*Haut*) A présent je ne crains plus rien, tous les bonheurs à la fois, j'hérite, on demande ma main... mais vous sentez bien d'abord que nous n'héritons pas l'une sans l'autre...

JULIE. Comment?

CLAIRE. Et que ma sœur doit offrir à son mari une dot égale à celle que j'offre à monsieur\*.

JULIE. Claire!

GARNERET. Un partage par moitié!

TAXILE. Par moitié! (*A part.*) Diable! je ne serais donc plus qu'un seizième? Je diminue trop... Ça ne se peut plus... je deviens à rien... En voilà-t-il des variations dans une journée! (*Haut.*) Charmant!... charmant!... voilà un trait!... Mais comment séparer deux sœurs si étroitement unies par les sentiments...

GARNERET. Et par la propriété!

TAXILE. Comme feu Rita-Christina, vous n'avez qu'un seul cœur à vous deux, et à moins de le déchirer, un mari n'en aurait rien... moi surtout qui suis obligé de voyager...

ANTONIN, *tendant la main pour lui montrer la porte*. Votre équipage doit être prêt.

TAXILE. Merci, monsieur...

JULIE, *à Taxile en lui montrant la porte*. Je ne vous retiens pas...

\* Julie, Garneret, Claire, Taxile.

\* Garneret, Julie, Claire, Antonin, Taxile.

TAXILE. Mademoiselle... (*A part.*) Al-lons, j'épouserai les cinquante-quatre ans. (*A Garneret.*) Si vous avez un appartement à louer... pour un jeune ménage...

GARNERET, *en lui montrant la porte.* Nous verrons ça... (*Taxile sort et tombe dans l'escalier.*) Prenez la rampe.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, *excepté TAXILE.*

CLAIRE. Ah ! ma sœur ! quelle différence ! Regarde : à présent que tu es riche, Antonin n'ose plus parler.

ANTONIN. Ah ! ce n'est pas ça !... Le concours m'a été favorable... et je suis envoyé à Rome pour trois ans...

CLAIRE. Justement ! ma sœur qui aime tant les voyages !...

ANTONIN. Se peut-il ?

CLAIRE. Nous partirons ensemble.. Tiens, Julie, voilà le beau-frère qu'il me faut.

GARNERET. Partir ! mais votre propriété !

CLAIRE. Nous la vendrons.

GARNERET. La vendre ! eh bien, tenez n'allons pas plus loin, je la prends pour dot.

CLAIRE. Que dites-vous ?... Monsieur Ernest ! mais cette lettre que vous lui avez écrite...

GARNERET. Bah !... elle s'est croisée avec une autre qui m'annonce son arrivée... Ces amoureux feraient la fortune de la poste.... Voyons, que répondez-vous ?

CLAIRE. Demandez à ma sœur.

JULIE. Comment ?

CLAIRE. Je ne suis qu'une enfant... j'ai quatorze mois de moins que...

JULIE, *bas.* Ah ! je commence à croire que tu as plus de prudence.

CLAIRE. N'est-ce pas toi qui m'as élevée ? Ah ! ma sœur !... mon frère ! que je suis heureuse !... pour vous d'abord... vous irez

voir l'Italie... je vous y rejoindrai peut-être, et à notre retour nous vivrons ensemble, n'est-ce pas ? toujours ensemble...

GARNERET. Dans ma maison, dans notre... c'est-à-dire dans nos deux maisons, qui n'en feront plus qu'une, et à présent il y aura du jour.

JULIE, *à Claire.* Je ne serai plus ton Mentor.

CLAIRE. A la bonne heure ; il n'y aura plus ni sœur aînée ni sœur cadette ; il n'y aura, comme on le disait tout à l'heure, qu'un seul cœur pour nous deux.

## CHOEUR FINAL.

AIR :

Fêtons ce jour de bonheur,

L'hymen qui m'<sup>m'</sup>engage,

Ici n'est-il pas l'ouvrage

De <sup>ma</sup><sub>sa</sub> jeune sœur ?

CLAIRE, *au public.*

Air : *Point de chagrin qui ne soit oublié.*

Profitant de son droit d'aïnesse,

Ma sœur m'a fait plus d'un sermon.

JULIE.

Ma sœur m'a fait, avec adresse,

De la morale en action.

ENSEMBLE.

Aujourd'hui notre rôle cesse,

D'un nouveau maître, avec raison,

Il faut écouter la leçon.

CLAIRE.

Quand du public la tutelle commence,

Dans sa bonté nous avons confiance ;

Oui, protégeant notre inexpérience,

Pour nous d'un père il aura l'indulgence,

Et nous dirons en redoublant d'efforts :

Voilà le meilleur des Mentors.

ENSEMBLE.

Ah ! puissions-nous, pour prix de nos efforts.

Trouver en lui le meilleur des Mentors !

FIN.

NOTA. S'adresser pour la musique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre.







SCENE XV.

# ADRIENNE

## OU LE DIABLE AU CORPS,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par M. Joanny Augier.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 8 JUILLET 1843.

| PERSONNAGES.                                       | ACTEURS.                     | PERSONNAGES.                                       | ACTEURS.                     |
|----------------------------------------------------|------------------------------|----------------------------------------------------|------------------------------|
| M. DE VOLTAIRE.....                                | M. JOSEPH.                   | PERSONNAGES ÉPISODIQUES.                           |                              |
| DURANDAL, procureur au Châtelet.                   | M. DUBOURJAL.                | BLAISE LAPALLU, petit paysan normand.....          | M <sup>me</sup> SAINT-ALBIN. |
| LECOUVREUR, brigadier aux dragons de la reine..... | M. CHARLET.                  | CUNÉGONDE LEBRETON, vieille tireuse de cartes..... |                              |
| ADRIENNE, orpheline élevée par Durandal.....       | M <sup>me</sup> SAINT-ALBIN. | ADRIEN DE MIRIBEL, jeune marquis.....              |                              |
| ZOÉ, <i>idem</i> .....                             | M <sup>lle</sup> LÉONTINE.   |                                                    |                              |

La scène est à Paris en 1717.

Le théâtre représente un salon de l'époque; porte au fond, portes latérales; guéridon à gauche, console à droite; chaises, fauteuils. Sur le guéridon, quelques volumes; sur la console, un bocal contenant des poissons rouges.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIENNE, ZOÉ.

Adrienne est assise près du guéridon, elle lit. Zoé est près de la console, et regarde des poissons rouges dans un bocal.

ADRIENNE, *posant son livre*. Quels beaux vers! Que ce M. de Voltaire a de talent!...

ZOÉ, *considérant ses poissons*. Tiens! v'là le gros qui poursuit le petit!

ADRIENNE. L'homme qui a fait *Zaire* ne peut être insensible! il sera mon défenseur, mon protecteur!

ZOÉ. Bon! v'là le petit qui se rebiffe! c'est maintenant lui qui poursuit le gros!

ADRIENNE, *avec impatience*. Zoé!

ZOÉ. Adrienne!

ADRIENNE. Est-ce que tu n'as pas bientôt fini de jouer avec tes poissons rouges?... Depuis une heure que tu les contemples, tu dois en avoir assez.

ZOÉ, *naïvement*. Mais non ! Il y a une heure aussi, toi, que tu lis ton M. de Voltaire, et tu n'as pas l'air d'en avoir assez.

ADRIENNE. Quelle différence ! Ces vers sont si touchants !

ZOÉ. Mes poissons rouges sont si gentils !...

ADRIENNE. Ne vas-tu pas comparer les vers de M. de Voltaire à des poissons rouges ?

ZOÉ. Pourquoi pas ? Les vers t'enchantent et les poissons m'amuse.

ADRIENNE. Comme tu raisones !

ZOÉ. Ah ! ne te gêne pas. Dis que je suis bête !

ADRIENNE, *allant à elle*. Mais non, ma bonne Zoé, ce n'est pas cela que je veux dire. Ne te fâche pas.

ZOÉ, *riant*. Me fâcher parce qu'on me dirait que je suis bête ! J'aurais donc le caractère bien mal fait ! Est-ce que c'est un crime d'être bête ?

ADRIENNE. Non, mais...

ZOÉ. Mais quoi ? Si Dieu m'a faite comme ça, je n'y peux rien... M. Durandal, notre protecteur commun, nous a recueillies toutes deux, pauvres petites orphelines que nous étions, nous a tenu lieu de père, de mère, de tout, quoi !... Tu étais maline, il t'a mise en pension, et t'y a laissée jusqu'à dix-huit ans ; t'es devenue une savante... une femme d'élite, comme on dit. Moi, j'étais bête ; quand il a vu que j'apprenais difficilement, il m'a retirée du pensionnat, en disant que mon éducation coûtait trop cher et ne rapportait pas assez. Aujourd'hui, si je suis bête et ignorante, c'est pas ma faute !

ADRIENNE. Pauvre Zoé !

ZOÉ. Pauvre Zoé, dis-tu ? mais je suis aussi riche que toi... nous n'avons rien ni l'une ni l'autre... Seulement, M. Durandal, qui nous a servi de père à toutes deux, n'a pas les mêmes intentions sur notre compte. De toi il veut faire sa femme, et de moi une religieuse. Ça n'est pas drôle !

ADRIENNE. Pour moi...

ZOÉ. Et pour moi donc ? Qu'est-ce que je ferai dans un couvent ?

ADRIENNE. Madame Durandal, la femme d'un ex-procureur au Châtelet, moi !...

ZOÉ. Une béguine, moi !

ADRIENNE. Moi qui, depuis ma plus tendre enfance, n'ai qu'une ambition !

ZOÉ. Moi, qui depuis que je suis au monde, n'ai qu'une idée...

ADRIENNE. Être actrice !

ZOÉ. Avoir un mari !

ADRIENNE, *avec énergie*. Eh bien, non ! non, mille fois non, je ne serai pas madame Durandal.

ZOÉ, *de même*. Non, non, mille fois non, je n'irai pas au couvent !

ADRIENNE. Je serai comédienne !

ZOÉ. Je me marierai !

ADRIENNE. Dis donc, si tu n'allais pas trouver de mari ?

ZOÉ. Comment ? Est-ce qu'on n'en trouve pas toujours ?

ADRIENNE. Mais non !

ZOÉ. Quoi ! sur tant d'hommes qu'il y a au monde, il n'y en aurait pas un pour moi... Mais je n'en veux qu'un ! un tout petit.

ADRIENNE. Ah ! c'est quelquefois bien difficile !

ZOÉ. Mais c'est une injustice ! Ah ça, si tu n'allais pas avoir de talents, toi ?

ADRIENNE. Oh ! j'en aurai, j'en suis bien sûre. Est-ce que tu ne te rappelles pas que quand tu étais encore à la pension nous avons joué plus d'une fois la comédie, la tragédie ?

ZOÉ. Si je m'en souviens !... moi qui pleurais toutes les fois qu'il fallait rire... et réciproquement !

ADRIENNE.

AIR de la *Somnambule*.

Dans ces grands jours, quels plaisirs !

ZOÉ.

Que de peines !

ADRIENNE.

Que de succès !

ZOÉ.

Pour moi, que de revers !

ADRIENNE.

Avec éclat, moi, je jouais les reines.

ZOÉ.

Presque toujours, moi, j'écorchais les vers.

ADRIENNE.

Ah ! je rêvais un avenir de gloire,  
Quand le public en bravos me payait...

ZOÉ.

Souvent, hélas ! pour défaut de mémoire,  
La sous-maitresse au cachot m'envoyait.

ADRIENNE, *riant*. Ah ! c'est vrai, tu n'avais pas grand succès, ma pauvre Zoé. Mais pour moi, que de compliments, que de fêtes ! c'était à qui m'embrasserait, m'admirerait, et me féliciterait. Dis donc, j'ai conservé tous mes costumes.

ZOÉ. Vraiment ?

ADRIENNE. Je crois bien. Et dernièrement lorsque j'ai joué sur le théâtre de société de la présidente de Tourville, comme j'ai été applaudie ! Et puis ce n'est pas tout ; rappelée après la pièce, ma chère... et des bouquets, des couronnes et des vers. Oui, des vers à moi, pour moi ; c'est ça qui est flatteur ! Oh ! c'est une résolution inébranlable. A moi la gloire, à moi le théâtre !

ZOÉ. A moi un mari ! Mais trêve à notre enthousiasme, chère Adrienne ; j'entends M. Durandal et ton frère...



ADRIENNE. Le soldat et le procureur ! Ne les attendons pas. Et puis , s'ils persistent à s'opposer à mes inclinations , j'ai mes projets !

ZOÉ. Quels projets ?

ADRIENNE. Je te les dirai... Viens, rentrons vite dans mon appartement.

*Air de Paquita.*

Viens, suis-moi, je t'en prie,  
Car à l'instant je veux  
Te montrer, ma chérie,  
Le but de tous mes vœux.

*Reprise. Toutes deux sortent. Aussitôt entrent Durandal et Lecouvreur par la porte du fond.*

## SCÈNE II.

DURANDAL, LECOUCVREUR.

LECOUCVREUR. Je vous l'ai déjà dit cent fois, maître Durandal, ce n'est point pour des prunes que j'ai demandé z'à mon colonel un congé de quinze jours, et que je suis venu z'à franc-étrier de Lille z'en Flandre, où j'étais t'en garnison; à Paris, où vous m'avez écrit de me rendre aussi promptement que possible.

DURANDAL. J'aime à le supposer.

LECOUCVREUR. Il s'agissait de votre satisfaction et du bonheur de ma sœur Adrienne; soldat français, je n'ai point z'hésité.

DURANDAL. Je vous remercie de tout cœur.

LECOUCVREUR. Maintenant je suis ici pour arranger les épinards... Et, corbleu ! je les arrangerai.

DURANDAL. Je l'espère.

LECOUCVREUR. Vous avez recueilli ma sœur après la mort du vieux auteur de nos jours... depuis dix ans vous l'avez nourrie, blanchie, logée, *gratis pro Deo*... vous mettez le comble à tout ça en voulant la prendre pour épouse... et l'ingrate, la perfide, la méchante, la cruelle, là... je ne veux pas dire le mot... refuserait sous le prétexte frivole qu'elle ne veut pas se marier, et sous le prétexte criminel qu'elle a l'intention de se faire comédienne...

DURANDAL. Hélas !

LECOUCVREUR. Halte-là ! Sœur de mon cœur... tant que vivra Pamphile-Stanislas, dit Fine-Lame, votre frère, votre aîné et votre tuteur naturel... vous ne déshonorerez jamais notre nom commun z'en montant sur les planches d'un théâtre... elle sera votre femme, sarpejeu !... ou elle dira pourquoi...

DURANDAL. A vous parler franchement et sans vous offenser, mon cher ami, je n'espère pas en vous seul pour mener à bien mon mariage...

LECOUCVREUR. Vous m'étonnez...

DURANDAL. Un de mes bons amis, un homme célèbre, un auteur illustre, monsieur de Voltaire, enfin...

LECOUCVREUR. Monsieur de vol à terre ?

DURANDAL. Je ne dis pas vol à terre, je dis Voltaire.

LECOUCVREUR. Ah ! Voltaire !.. très-bien !.. connais pas...

DURANDAL. N'importe... Monsieur de Voltaire, dis-je, a reçu de moi une lettre qui le mande ici ce matin... et j'aurai bien du malheur si, par son entremise et la vôtre, mon brave, notre chère Adrienne ne renonce pas tout à fait à ses idées de comédie et de tragédie.

LECOUCVREUR. Fort bien, fort bien... Mais à propos... comme disait un houzard de l'antiquité... parlons peu z'et parlons bien... Je ne demande pas mieux que vous deveniez mon beau-frère, car vous m'avez l'air d'un lapin..... et je les aime les lapins. (*A part.*) En civet surtout. (*Haut.*) Mais avant tout je suis bon frère... me promettez-vous de faire le bonheur de ma sœur ?...

DURANDAL. Brigadier, je vous crois intelligent ; je ne vous dirai donc que peu de mots : si votre sœur devient ma femme, il y a cinq mille livres pour vous... dans le cas contraire, il y a mon estime, mais pas un écu avec...

LECOUCVREUR. Votre estime toute nue ou cinq mille livres !... Il n'y a pas t'à hésiter, vous êtes fait pour rendre ma sœur très-heureuse... touchez là, beau-frère ! si elle ne dit pas oui, je la tue !

DURANDAL. Ah ! brigadier !...

LECOUCVREUR. Il n'y a pas de ah ! brigadier, qui tienne... je la tue... je veux son bonheur...

DURANDAL. Modérons-nous, cher brigadier, car j'entends dans mon antichambre la toux implacable de mon illustre ami monsieur de Voltaire ; et il n'est pas belliqueux, mon illustre ami.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, VOLTAIRE.

DURANDAL. C'est bien lui ! le voilà !

*Air de M. Béancourt.*

ENSEMBLE.

DURANDAL et LECOUCVREUR.

Un ami t'appelle,

Il vient plein de zèle.

Nous pouvons braver le sort :

Voici du renfort !

VOLTAIRE.

Un ami m'appelle,

J'accours plein de zèle

Ah ! tu peux braver le sort !  
Voici du renfort !

DURANDAL, *le salue.*  
Combien je te remercie !  
J'attendais cela de toi.

VOLTAIRE.  
Ah ! point de cérémonie ;  
Voyons, dispose de moi.

DURANDAL.  
Quel honneur ! un grand homme ici !

VOLTAIRE.  
Mieux que cela, c'est un ami !

DURANDAL, à *Lecouvreur*. Vous l'entendez, je ne le lui fais pas dire, le grand homme est mon ami... il a su que j'avais besoin de lui, et il est accouru... Brave grand homme, va !

#### REPRISE DE L'ENSEMBLE.

VOLTAIRE. Maintenant, mon cher procureur, venons au fait promptement, sans préambule... Tu m'as écrit, tu m'as mandé ici... chez toi... m'y voilà... De quoi s'agit-il ? qu'attends-tu de moi ?

DURANDAL. Ma lettre ne t'a-t-elle pas donné des détails ?...

VOLTAIRE. Ta lettre, je l'ai lue sans y croire... Comment, Durandal, tu veux te marier !

LECOUVREUR. Parbleu ! pourquoi pas ?

VOLTAIRE, *étonné*, à *Durandal*. Quel est ce monsieur ?...

LECOUVREUR. Pamphile-Stanislas, dit Fine-Lame, brigadier z'au régiment des dragons de la reine, frère de l'objet z'en litige... spécialement protégé par le maréchal de Saxe.

VOLTAIRE. Je connais beaucoup votre général, mon brave ; c'est un grand homme que Maurice, et je suis au nombre de ses admirateurs.... Mais obligez-moi de ne pas m'interrompre... ça me fait tousser.... (A *Durandal*.) Tu es donc amoureux ?...

DURANDAL, *embarrassé*. Amoureux ! pas précisément... mais il faut absolument que je me marie...

VOLTAIRE. Je te comprends... tu es amoureux fou, et tu n'oses pas l'avouer... S'il en est ainsi, s'il n'y a pas moyen de te faire entendre raison, oblige-moi de m'expliquer ce que je puis faire pour mener à bien ton mariage avec... comment se nomme ta future ?

DURANDAL. Adrienne...

VOLTAIRE. Ah ! oui, oui. Je me souviens... une de ces deux petites orphelines élevées et adoptées par toi... celle qui a la passion du théâtre... Oh ! caprice, folie d'enfant.... je n'aurai pas de peine à la dissuader... Mais où est-elle donc, cette petite écervelée ? que je la gronde, que je la sermonne d'importance, que je lui mette sous les yeux l'exemple de toutes celles qui se sont fourvoyées dans la carrière dramatique... que je lui fasse comprendre qu'elle ne serait sans doute qu'une

pauvre saltimbanque destinée à vivre et à mourir dans la misère...

DURANDAL. C'est cela ! c'est cela !

LECOUVREUR. Tandis qu'en épousant monsieur... homme non moins cossu que vénérable, elle me rendra très-heureux.

VOLTAIRE. Comment ! elle vous rendra très-heureux ?

LECOUVREUR. Par l'aspect de son bonheur, monsieur.... (A *part*.) Et de mes six mille livres.

DURANDAL. Mon cher ami, je vais t'envoyer Adrienne tout de suite... Beau-frère, suivez-moi... Laissons ici notre avocat, notre sauveur.

Air du *Postillon*.

Un moment nous te laissons,  
Puis en toi seul nous mettons

Espérance,

Confiance ;

Tu vaincras !

Tu réussiras !

Sera-t-elle insensible ?

LECOUVREUR.

Dites-lui que je veux...

VOLTAIRE.

Je ferai mon possible

Pour couronner vos vœux.

#### REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Un moment, etc.

*Durandal et Lecouvreur sortent.*

### SCÈNE IV.

VOLTAIRE, *seul*.

Allons, tâchons de contenter ce pauvre Durandal ! J'espère que ça ne sera pas bien difficile... je vais trouver quelque jeune fille bien hardie, bien déburrée, prenant l'impudence pour de l'aplomb, et se croyant du talent parce qu'elle est dévorée du désir de plaire, de briller, d'être applaudie... Ah ! je vais lui dire son fait tout nettement, tout franchement... Mais la voici, je crois... Oh ! qu'elle est jolie!... Allons ! allons ! il ne faut pas la brutaliser...

### SCÈNE V.

VOLTAIRE, ADRIENNE.

Adrienne entre et n'ose s'approcher ; Voltaire va à elle, la prend par la main et l'amène sur le devant de la scène.

VOLTAIRE. Mademoiselle Adrienne, n'est-ce pas ?

ADRIENNE. Oui, monsieur.

VOLTAIRE. Votre frère et maître Durandal vous ont envoyée ici ?

ADRIENNE. Oui, monsieur ; mais j'ignore pourquoi.

VOLTAIRE. Oh ! pourquoi ? pourquoi ? vous allez le savoir. Ne tremblez donc pas comme ça, mademoiselle !... (*A part.*) Sa timidité m'intéresse !... (*Haut.*) Je ne suis pas aussi sévère que je puis le paraître. Voyons, asseyez-vous là... près de moi... et causons comme deux vieilles connaissances.

ADRIENNE, *à part, en s'asseyant.* Je suis toute tremblante !

VOLTAIRE. Eh bien, ma jolie enfant, vous avez donc résolu de faire le malheur de mon ami Durandal ?

ADRIENNE. Hélas, monsieur ! personne au monde ne désire plus vivement que moi le bonheur de monsieur Durandal, à qui je dois tout... mais...

VOLTAIRE. Mais ?

ADRIENNE. Je ne veux pas me marier.

VOLTAIRE. Vous ne voulez pas vous marier ! ça a l'air d'une raison au premier abord... Mais si vous ne voulez pas vous marier, ne serait-ce pas parce qu'il y a dans cette jolie tête-là des idées un peu déraisonnables... un peu folles ?... (*Se reprenant.*) Ne vous fâchez pas, belle demoiselle ; c'est le délégué de votre tuteur, c'est pour ainsi dire votre tuteur lui-même qui vous parle.

ADRIENNE, *avec grâce.* Quand on s'appelle Voltaire, on peut parler en son nom propre... toute liberté est un droit pour l'homme de génie.

VOLTAIRE, *à part.* L'enfant s'exprime fort bien !... (*Haut.*) Mademoiselle, si vous me traitez avec tant d'amabilité, comment voulez-vous que je vous gronde ?

ADRIENNE, *ingénument.* Eh bien, monsieur, ne me grondez pas.

VOLTAIRE. Mais c'est que je suis ici pour cela.

ADRIENNE. Si j'ambitionne les succès du théâtre, n'est-ce pas pour m'associer autant que je le pourrai à la gloire du grand poète qui en est aujourd'hui l'ornement ? de celui que l'Europe entière envie à la France ?

VOLTAIRE, *à part.* Voyez-vous la petite flatteuse ! Ne nous laissons pas séduire !... (*Haut.*) La gloire, mademoiselle, est une orgueilleuse déesse... ne l'approche pas qui veut... Tous la désirent, bien peu l'obtiennent. Mais qui a pu vous inspirer ces pensées ambitieuses ?

ADRIENNE. Hélas ! monsieur, c'est vous...

VOLTAIRE. Comment ! c'est moi ?

ADRIENNE. C'est en lisant vos vers que j'ai pris le goût de la belle poésie.

VOLTAIRE, *confus.* Mademoiselle... (*A part.*) Elle me bat avec mes armes !...

ADRIENNE. On me dit que j'ai tort d'aimer le théâtre... mais ceux qui me parlent ainsi ne savent pas si je peux ou non y réussir.

VOLTAIRE *vivement.* Réussir au théâtre, mademoiselle ! il faut trop de dons naturels, trop de qualités diverses, trop d'études de toutes sortes... et pour me servir d'une expression qui rend ma pensée à merveille, il faut avoir le diable au corps !

ADRIENNE. Mais...

VOLTAIRE. Oui, je le répète, il faut avoir le diable au corps !

ADRIENNE, *naïvement.* Eh bien, monsieur, je l'ai peut-être !

VOLTAIRE. Comment ?

ADRIENNE. Si monsieur de Voltaire avait la bonté de m'entendre...

VOLTAIRE. De vous entendre ?

ADRIENNE. Réciter quelques vers seulement.

VOLTAIRE, *à part.* La petite futée est capable d'avoir du talent ! (*Haut.*) Eh bien, mademoiselle, je vous entendrai... mais si vous êtes mauvaise...

ADRIENNE. Vous me sifflez.

VOLTAIRE. Des sifflets ? fi donc ! c'est de trop mauvaise compagnie... Je n'applaudirai pas.

ADRIENNE. C'est cela, je comprendrai.

VOLTAIRE, *venant s'asseoir à droite.* D'abord, pas de mauvais vers ! pas de Quinault, pas de Colletet... du Corneille ou du Racine.

ADRIENNE, *avec finesse.* Du Voltaire, si cela vous est égal... je ne sais que cela.

VOLTAIRE. Hein ? Allons, mademoiselle j'écoute.

ADRIENNE. Vous permettez que je me recueille un moment... c'est que je suis si émue... j'ai une telle frayeur de mon juge...

VOLTAIRE. A votre aise, mademoiselle, à votre aise.

Pendant qu'Adrienne, au fond du théâtre, semble recueillir ses souvenirs, la porte d'un cabinet s'ouvre.

DURANDAL *se montre, et dit à Voltaire d'un ton vexé.* Mais tu ne la grondes pas du tout.

VOLTAIRE, *étonné.* Hein ? quoi ? Mon cher, je fais ce que je peux.

DURANDAL. Ça ne va pas, mon ami, ça ne va pas... sois donc sévère... très-sévère.

VOLTAIRE. Je le serai. La voilà ! cache-toi.

Adrienne récite une tirade de Voltaire (à choisir selon l'actrice. Madame Saint-Albin a choisi la tirade d'imprécation de Palmyre, dans *Mahomet*.) A la fin, moment de silence. Voltaire reste assis. Adrienne l'observe avec inquiétude.

ADRIENNE. Eh bien, monsieur de Voltaire ?

VOLTAIRE, *à part.* Ce n'est pas mal, ça... mais Durandal est là. (*Haut.*) Eh bien, mon enfant... vous voyez, je n'applaudis pas.



ADRIENNE. Ainsi ?

VOLTAIRE. Ainsi, vous n'avez pas ce dont je parlais tout à l'heure... Il faut renoncer au théâtre !

ADRIENNE. Jamais, monsieur, jamais ! plutôt la misère la plus affreuse. Mais le théâtre, il me le faut, et je l'aurai. (*A part.*) Allons, plus de retard... usons de ma dernière ressource. (*Haut.*) Monsieur, je vous salue.

Elle lui fait une profonde révérence.

VOLTAIRE. Mademoiselle, je suis votre serviteur.

Adrienne entre vivement dans sa chambre.

## SCENE VI.

VOLTAIRE, puis DURANDAL et LECOUVREUR.

DURANDAL, sortant du cabinet suivi de Lecouvreur. Eh bien ?

LECOUVREUR. Après ?

VOLTAIRE, à Lecouvreur. Tiens ! vous étiez là, vous ?..

LECOUVREUR. Un peu, z'estimable bourgeois. J'assistais mon beau-frère.

VOLTAIRE. Ah ! vous croyez qu'il est déjà votre beau-frère !

LECOUVREUR. Parbleu !

DURANDAL. Supposerais-tu, mon ami...

VOLTAIRE. Je fais mieux que cela, j'ai la certitude qu'elle ne t'épousera pas... volontairement du moins...

LECOUVREUR. Elle l'épousera de force, qu'est-ce que ça fait ?

DURANDAL. Oui, comme dit mon beau-frère, qu'est-ce que ça fait ?

VOLTAIRE. Ça fait, ça fait qu'un mariage forcé a toujours de tristes conséquences...

LECOUVREUR. Qu'est-ce que ça fait ?..

VOLTAIRE. Diable ! brigadier, comme vous y allez !.. Ainsi quand même après trois ou quatre mois de mariage, le ménage de monsieur et madame Durandal serait un enfer ?..

LECOUVREUR. Qu'est-ce que ça fait ?

VOLTAIRE, à Durandal. Quand même tu devrais être...

Il se penche à son oreille et lui parle bas.

LECOUVREUR. Qu'est-ce que ça fait ?..

VOLTAIRE. Rien ne fait donc jamais rien avec vous ?

DURANDAL. Cependant, brigadier...

LECOUVREUR. Mais non, beau-frère, mais non... la question n'est pas là...

VOLTAIRE. Je voudrais bien savoir où elle est...

LECOUVREUR. Et, corbleu ! dans les six mille...

DURANDAL, sévèrement. Brigadier, des indiscrétions !

VOLTAIRE, étonné. Dans les six mille quoi ?..

LECOUVREUR, s'apercevant qu'il a dit une sottise. Rien, bourgeois ; histoire de rire et de passer ensemble un instant z'agréable... Voici la chose pure et simple... (*Bas, à Durandal, en montrant Voltaire.*) Je vas emblêmer le bourgeois qu'il n'y verra que du feu... Vous connaissez le maréchal de Saxe, vous savez sa tactique, vous allez me comprendre... Pour lors donc l'honnête monsieur Durandal ici présent a celui d'être amoureux comme un léopard de la belle femme à qui le ciel m'a donné pour frère. (*A Voltaire.*) Vous comprenez ?

VOLTAIRE. Jusqu'à présent ça me me paraît assez clair.

LECOUVREUR, à Durandal. Il a de l'intelligence, le bourgeois. (*A Voltaire.*) Pour lors, il se pose cet homme en façon d'avant-garde, et pour engager l'action, il dit : Amour pour amour ? Elle répond, comme pourrait le faire la première Espagnole venue : *Nix pas comprendre*... Très-bien !

DURANDAL. Non, très-mal...

LECOUVREUR. Très-bien, au contraire. (*A Voltaire.*) L'avant-garde étant défaite, pour lors, vous, corps d'armée, vous arrivez, et vous dites toujours au nom du même Durandal.

DURANDAL, bas. Durandal.

LECOUVREUR, continuant. C'est entendu, si le mot n'y est pas, le cœur y est toujours. Vous dites : Mon ami ne fait donc pas ses frais ?.. La belle répond, toujours avec sa même rengaine espagnole : *Nix pas comprendre*... Vous comprenez ?

VOLTAIRE. Moins bien que tout à l'heure.

LECOUVREUR. Alors c'est parfait... voilà donc deux défaites... coup sur coup. Dans ces cas-là, le maréchal de Saxe a un certain petit corps d'armée qu'il appelle le corps des six mille. (*A Durandal.*) Je répare l'indiscrétion...

VOLTAIRE, impatienté. Et ce que n'ont pu faire l'avant-garde et le corps d'armée, le corps des six mille l'accomplit.

LECOUVREUR. C'est ça même, bourgeois !.. Je suis les six mille... on vous a battus, moi je battraï...

VOLTAIRE. Je vous le souhaite, et je vous y aiderai. (*A Durandal.*) Pour le moment je ne suis bon qu'à une chose, c'est à prendre quelques instants de repos... je n'en peux plus...

DURANDAL. Eh, mon ami, que ne parlais-tu ? Ta chambre est prête ; va te jeter sur ton lit...

VOLTAIRE. Très-volontiers... le corps d'armée ne peut plus mettre un pied devant l'autre.

DURANDAL. Va te reposer, mon ami; va te reposer.

LECOUVREUR. Allez, vieillard, allez!...

VOLTAIRE. Et puis nous recommencerons les hostilités.

Tous trois vont pour sortir, Zoé les arrête.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, ZOÉ.

ZOÉ, *entrant en courant*. Monsieur Durandal! monsieur Durandal!... (*Elle se détourne pour rire.*) Il y a là un petit chose qui demande à vous parler.

DURANDAL. Un petit chose?...

ZOÉ. Eh bien, oui, comme qui dirait un villageois.

DURANDAL. Comment l'as-tu laissé entrer? Que tu es sotte!

ZOÉ. Mais non, je ne suis pas sotte, cette fois-ci du moins. Puisqu'il vous demandait et que vous y êtes, je ne pouvais pas lui dire que vous n'y étiez pas : c'est ça qui aurait été sot... Heim! comme je raisonne!...

DURANDAL. Ah! oui... très-bien... (*A Voltaire.*) Je te demande bien pardon, mon bon Voltaire...

ZOÉ, *à part*. C'est ça qui est le grand Voltaire?... Il a une bonne tête de vieux... je voudrais bien savoir s'il est marié.

DURANDAL. Que fais-tu là-bas, au lieu d'introduire ce paysan?...

ZOÉ, *préoccupée et regardant Voltaire*. Avant tout, faut que je vous dise... je le crois un peu en train votre paysan... (*A part.*) Dieu! s'il n'était pas marié!

DURANDAL. Qu'appelles-tu un peu en train?

ZOÉ, *même jeu*. Gris, si vous aimez mieux.

LECOUVREUR. On dit encore casquette.

DURANDAL. Il se pourrait! Se présenter ainsi chez moi! Mon cher Voltaire, que d'excuses!

VOLTAIRE. Bon! il nous amusera peut-être.

ZOÉ, *à part*. Je l'aime ce monsieur Voltaire, moi! S'il voulait donc m'épouser!...

Elle pousse un gros soupir.

DURANDAL. Fais-le entrer tout de suite, ton paysan.

ZOÉ. J'y vais, mon oncle... mais le voici qui entre tout seul.

Elle sort en regardant toujours Voltaire.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté ZOÉ*. ADRIENNE.

Elle est vêtue en petit paysan normand, à moitié ivre; chapeau à larges bords, veste et culotte de couleur jaune, chemise en grosse toile, bas chinés, gros souliers.

ADRIENNE, *entrant, riant et sautant*.

Air de la Normandie.

Mon Dieu, j'ai t'y bu! mon Dieu, j'ai t'y ri!

Pour moi quelle noce!

Quell' fameuse bosse!

Chanc', tu m'a souris!

Mon Dieu, j'ai t'y-ri!

Au p'tit cabaret

D' ma cousin' Grégoire,

Queu bon vin Clairét,

Cristi! j' viens de boire!

Si maman l' savait,

Comme ell' me battrait!

Comme ell' tap'rait bien

En m'app'lant vaurien!

Mais j' m'en fich' pas mal,

Ça m'est ben égal,

J' sis loin du pays,

Et j'ons vu Paris.

Aux amis j' vons dire

Qu' c'est fameux'ment biau,

Et qu' c'est un morciau

Que tout le monde admire!

Ah! oui; cristi, que c'est biau! qu'on y voit tout plein de grandes maisons, de ponts de pierre, de promenades... et des beaux seigneurs, de belles dames, des charrettes, des carrosses, y en a-t'y! y en a-t'y! même que j'ons manqué d'être écrasé en venant... Ah! cristi, c'est que je marchions pas trop droit... j' voyions tout tourner... j'avions les yeux voilés un brin... n'importe, j' sommes content tout de même... Allais! marchais!

REPRISE.

Mon Dieu, j'ai t'y bu! etc.

LECOUVREUR. As-tu fini, polisson!

DURANDAL. Que demandes-tu?

VOLTAIRE. A qui veux-tu parler?

ADRIENNE. Cristi! j' voulons parler à mam'selle Adrienne, cette-là qui demeure chez un vieux procureur, rue des Tournelles, n° 26... Mes bons messieurs, n' pourriez-vous point m'indiquer ça?

LECOUVREUR. Que lui veux-tu à mademoiselle Adrienne, petit drôle?

ADRIENNE. Oh! oh! un soldat du roi! ben habillé, da... Moi itou j' voulons être dragon... aller à l'armée de la guerre...

DURANDAL. Diras-tu ce que tu viens faire ici, chez moi?

ADRIENNE. Est-ce que vous seriez mamselle Adrienne, vous?



DURANDAL. Je suis celui chez qui elle demeure... entends tu!... maître Durandal.

ADRIENNE. Le vieux procureur... Oh! ben, c'est pas pour vous qu'est ma commission...

DURANDAL. Comment! pas pour moi?

ADRIENNE. Nenni, da!... C'est égal, je vous la ferons tout de même, parce que si j'revenions cheu nous sans rien, maman m'secourrait joliment les côtes... Ah! mais... j'aime pas d'être battu, et vous?...

LECOUVREUR. Voyons, t'expliqueras-tu, polisson!

ADRIENNE. Nenni, j'voulons rien vous dire à vous... vous m'faites frayeur avec votr' uniforme... vous m'faites l'effet de la maréchaussée... J' sis pas un voleur, moi; j'voulons pas qu'on m'arrête... (*Pleurant.*) J' sis un honnête homme! j'ai mes papiers... je m'appelle Blaise Lapallu, né natif de Bayeux en Normandie...

LECOUVREUR. Petit gredin! si je te prends les oreilles...

VOLTAIRE. Laissez, laissez, brigadier... je vais m'adresser à ce garçon... avec douceur, je pourrai peut-être tirer quelque chose de lui... Mon jeune ami, veux-tu me répondre? veux-tu me dire enfin par qui tu es envoyé, et ce que tu viens faire ici, rue des Tournelles, n° 26, chez maître Durandal, le procureur au Châtelet?

ADRIENNE. Ah! ben... vous m'avez l'air d'un bon enfant, vous... vous ressemblez à notre bedeau... non, au suisse... non, décidément c'est au bedeau.

VOLTAIRE. Bien obligé... Après?

ADRIENNE. Après... je vas vous conter la chose... C'est Madeleine Lapallu, ma mère, nourrice à Bayeux, en Normandie, qui m'envoie ici... vers mamselle Adrienne.

Tous. Pourquoi faire?

ADRIENNE. Pourquoi faire?... Dam, pour chercher le petit.

Tous. Le petit!

ADRIENNE. Eh! oui, le petit... Maman l'attendait de jour en jour par la patache de Rouen qui passe devant notre porte... Ne le voyant pas venir... « Blaise, qu'al m'a dit, prends ton sac, tes guêtres et tes quilles, et va à Paris, chez cette mamselle Adrienne... Si l' petit est prêt, tu le prendras et tu me l'apporteras sans t'amuser en route... »

DURANDAL. Un enfant à Adrienne!...

ADRIENNE. Chûûû!... faut pas dire... (*mystérieusement*) c'est un secret!

LECOUVREUR. Un enfant! ma sœur... mille tonnerres!

DURANDAL. Un enfant... c'est impossible... ce petit malheureux se trompe...

ADRIENNE. Oh! que nenni, je ne me trompe point... je sis un peu en ribotte, c'est vrai... mais je savons bien qu'il me faut le p'tit de

mademoiselle Adrienne... Allons, voyons, qui est-ce qui me le baille?

LECOUVREUR. Si tu ne détales au plus vite, méchant gamin, je te passe mon sabre au travers du corps!

ADRIENNE. Eh! dites donc, vous, grand escogriffe!

LECOUVREUR, *menaçant*. Insolent!

VOLTAIRE. Là, là, brigadier... ce garçon est-il la cause... (*A Adrienne.*) Mon ami, on te répondra plus tard... on ira te parler... où loges-tu?

ADRIENNE. Dam, pas près d'ici... rue de l'Estrapade, chez ma cousine Grégoire, à l'hôtel du Poisson-Volant.

VOLTAIRE. C'est bien... Tiens, voilà pour ta peine... pars vite.

ADRIENNE. Un écu! fameux! J'va joliment le faire changer chez ma cousine... En v'là des roquilles et des chopinettes!... Merci, vieux généreux... Salut, messieurs, mesdames et la compagnie... Ah! surtout ne manquez pas de me faire savoir quand le petit sera prêt...

Mon Dieu, j'ai t'y bu!

Mon Dieu, j'ai t'y ri!

Quell' fameuse bosse!

Pour moi quell' noce!

Chanc', tu m'as souri!

Mon Dieu, j'ai t'y ri!

Adrienne sort; Voltaire sourit, Durandal est accablé, Lecouvreur est furieux.

## SCÈNE IX.

VOLTAIRE, DURANDAL, LECOUVREUR

DURANDAL. Tout ceci est un rêve!

LECOUVREUR. C'est z'un atroce cauchemar!

VOLTAIRE. Cette aventure est vraiment extraordinaire!

DURANDAL. Mais, non; je viens de l'entendre de mes propres oreilles... ce petit paysan l'a assez répété... Sa mère est nourrice... elle l'envoie vers Adrienne... O mon Dieu!

LECOUVREUR. Ma sœur! ma sœur coupable! séduite! déshonorée!... Moi, Pamphile-Stanislas, dit Fine-Lame; moi, brigadier z'aux dragons de la Reine; moi, soldat du maréchal de Saxe, venir de Lille z'à franc-étrier pour me voir... quoi? (*Montrant Durandal.*) Réduit à l'estime de monsieur pour tout potage!...

VOLTAIRE. C'est fâcheux!

LECOUVREUR. Fâcheux... mille bombes! vous en parlez bien à votre aise... C'est-à-dire que c'est un événement z'à vous faire dresser les cheveux, à vous rendre fou, à se brûler la cervelle!



VOLTAIRE. Moyen extrême... qui ne remédierait à rien.

LECOUVREUR. Sacrebleu, bourgeois, je vous trouve gentil... vous êtes d'une froideur... Voyons, vous, le conseiller, l'avocat, vous mandé z'ici pour arranger les choses... et qui n'avez rien arrangé du tout... Rendez-vous donc z'utile, dites donc z'un peu ce qu'il faut faire...

VOLTAIRE. C'est bien simple... Il s'agit de chercher l'amant... le séducteur... et de lui faire épouser votre sœur le plus promptement possible.

DURANDAL. Qu'entends-je!

LECOUVREUR. Tête et sang! vous m'y faites songer... il y a z'un homme, un séducteur... Je cours trouver mon indigne sœur, l'accabler de reproches, la traiter comme elle le mérite...

DURANDAL. Soldat, qu'allez-vous faire?

VOLTAIRE. Des bêtises, probablement.

LECOUVREUR. Mille tonnerres! il faudra bien qu'elle me dise le nom de l'infâme... Alors, oh! alors!... c'est à cocotte qu'il aura affaire...

VOLTAIRE. Qu'appellez-vous cocotte, mon ami?...

LECOUVREUR. J'appelle cocotte la fine lame qui me pend aux côtés... C'est elle qui vengera le nom des Lecouvreur, et l'estimable Karandal par-dessus le marché...

LECOUVREUR.

Air de Monpou.

Je cours tirer vengeance  
Du lâche séducteur,  
De ce vil suborneur;  
De sa rare insolence  
Je veux avoir raison.  
Pour lui point de pardon!

DURANDAL.

Arrêtez, militaire!  
Que prétendez-vous faire?

LECOUVREUR.

Massacrer un vaurien!  
Oui, pour punir son crime,  
Il faut que je m'escrime;  
Je n'écoute plus rien!  
Je cours tirer vengeance, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

*Lecouvreur sort précipitamment.*

## SCÈNE X.

VOLTAIRE, DURANDAL.

DURANDAL. Où court-il? que projette-t-il?... Je crains que dans sa fureur... sa sœur Adrienne...

VOLTAIRE. Laisse donc, laisse donc... Ce soldat n'est pas aussi méchant qu'il le paraît.

Tout ce qu'il peut faire s'il a vraiment du cœur, c'est de s'informer du nom et de l'adresse de l'amant et de le provoquer en duel. Mademoiselle Adrienne n'a rien à craindre.

DURANDAL. Adrienne! ô Adrienne!

VOLTAIRE. Eh bien... Adrienne... Je présume que tu n'es plus dans l'intention d'en faire ta femme?

DURANDAL. Hélas!

VOLTAIRE. Après sa conduite... après la preuve de son ingratitude...

DURANDAL. O Adrienne! Adrienne!

Air de Téniers.

Était-ce ainsi que je t'avais rêvée?  
Vierge timide, au cœur simple, innocent,  
Toi, si candide et si bien élevée,  
A l'air si pur, au maintien si décent!  
J'aurais juré qu'elle passait sa vie  
A s'acquitter de bonnes actions.  
Ah! pour jouer la comédie  
Elle avait bien des dispositions!  
Elle avait trop de dispositions!

VOLTAIRE. Laisse-la donc maintenant se mettre au théâtre...

DURANDAL. Au théâtre... Non, non... je ne puis... je n'y consentirai jamais...

VOLTAIRE. Tu en es donc fou?

DURANDAL. De qui?

VOLTAIRE. De ton Adrienne...

DURANDAL, froidement. Fou n'est pas précisément le mot... Si tu veux même que je te parle avec franchise, je ne suis pas plus amoureux de celle-là que d'une autre. Je l'épouse parce que je suis attaché à la maison dans laquelle j'habite...

VOLTAIRE. Quel galimatias me fais-tu là? Tu veux épouser Adrienne parce que tu aimes ta maison?

DURANDAL. C'est cela même, tu as parfaitement saisi la difficulté... Ce n'est pas une question d'amour, mais une question d'immeuble.

VOLTAIRE. Explique-toi...

DURANDAL. C'est très-simple... Je tiens cette maison des bontés du marquis de Verdela, qui me la légua par testament en récompense de quelques petits services que j'ai pu lui rendre...

VOLTAIRE. Je sais cela...

DURANDAL. Mais tu ne sais pas qu'au testament il y a un codicille, lequel est ainsi conçu : « Je désire que Durandal, mon ami, soit parfaitement heureux; or je sais, par expérience, qu'un vieillard célibataire est un être des plus misérables... J'exige donc qu'il se marie avant d'avoir atteint la soixantaine. Si à cette époque il n'était pas marié, la maison que je lui lègue retournerait à mes collatéraux... » Hélas! mon bon Voltaire, j'ai soixante ans dans huit jours!...

VOLTAIRE. Et tu comptais sur Adrienne?

DURANDAL. Si j'y comptais Voilà quinze ! ans que je l'élève à la brochette dans l'unique espoir qu'elle sera la consolation de mes vieux jours... quinze ans que je l'accable d'éducation, que je la comble d'arts d'agrément, que je me la forme, que je me la pétris, que je me la prépare...

VOLTAIRE, *d'un ton piteusement comique*. Et tout cela va te filer devant le nez.... Elle est gentille, ta future...

DURANDAL. Et la maison donc !

VOLTAIRE. Elle a de l'esprit.

DURANDAL. Et si bien distribuée !

VOLTAIRE, *étonné*. Distribuée !

DURANDAL. Oh ! tu ne la connais pas comme moi... figure-toi qu'elle a jadis appartenu à un grand seigneur...

VOLTAIRE, *de même*. A un grand seigneur !

DURANDAL. Et qu'elle a une foule de petits détours secrets, avec des cabinets particuliers... Ah ! s'il faut me séparer d'elle j'en mourrai.

VOLTAIRE. Si c'est à ce point-là, que veux-tu que je te dise?... Épouse-la !...

DURANDAL. Que j'épouse ma maison !

VOLTAIRE. Ah ! ma foi, je ne comprends plus un mot à ce que tu me contes. Tu m'avais promis que tu me laisserais quelques instants de repos.

DURANDAL. C'est vrai, pauvre ami, tu dois être brisé... Va te reposer, va !

VOLTAIRE. Ce n'est pas de refus.

Tous deux se dirigent vers la porte, l'ouvrent, Adrienne paraît.

## SCÈNE XI.

### LES MÊMES, ADRIENNE.

Elle est en vieille tireuse de cartes. Coiffe longue, lunettes, mantille noire, robe noire, un large sac pendu au bras gauche, une canne à corbin.

ADRIENNE. Votre servante très-humble, messieurs.

VOLTAIRE, *reculant*. Encore quelqu'un !

DURANDAL. Qu'est-ce que c'est ?

ADRIENNE, *s'avançant*. Ce que c'est ?... *(Faisant la révérence.)* Dorothée-Ursule-Cunégonde Lebreton, fille majeure, établie depuis vingt ans cul-de-sac Sainte-Opportune, maison grise, au sixième étage... un pied de biche à la porte... A votre service, messieurs.

VOLTAIRE. A notre service. D'abord, qu'y a-t-il pour le vôtre, ma chère dame ?

DURANDAL. C'est sans doute à moi que vous désirez parler ?

ADRIENNE. A vous !... Du tout... ce n'est

pas un homme qui m'a fait demander ce matin de très-bonne heure.

VOLTAIRE. Vous vous trompez alors...

ADRIENNE. Comment, je me trompe !

DURANDAL. Vous êtes ici chez moi, ma bonne... Durandal, procureur au Châtelet.

ADRIENNE. Chez lequel demeure une demoiselle Adrienne, n'est-ce pas ?

DURANDAL. Ah ! je vois ce que c'est. Vous êtes sa modiste, sa lingère, sa couturière ?...

ADRIENNE. Fi donc ! pour qui me prenez-vous ?

VOLTAIRE. Enfin, madame... qui êtes-vous ?...

ADRIENNE. Qui je suis ?...

*Air de la Narbonaise (L. Puget).*

J' suis d' vin' resse,

Et pleine d' adresse,

Mes talents

Sont nombreux et grands !

Leste, agile,

En discours fertile

Je suis habile,

Et par la ville

J'ai grande réputation !

Je suis d' une bonne nature,

Car je dis la bonne aventure

Avec art et perfection !

De plus, j' connais

Tous les secrets.

Autant qu' les Romains

J' sais la chiromancie.

Ou m' remercie

Quand dans les mains

Je lis l' avenir des humains.

Je réduis à zéro

Le grand Cagliostro.

Et la cartomancie donc... Je suis élève du célèbre, de l'illustre, de l'incomparable Éteilla, c'est tout dire.... Je tire les cartes mieux que celui qui les a inventées... Aussi je ne me trompe jamais.... Roi de carreau annonce mariage ; as de trèfle, argent et victoire ; valet de pique, réussite en affaires et bonheur au jeu ; roi de cœur, triomphe en amour...

J' suis d' vin' resse,

Et pleine d' adresse,

Mes talents

Sont nombreux et grands.

VOLTAIRE. Peste ! quelle commère !

DURANDAL. Tout cela est fort bien, madame la tireuse de cartes... Mais je ne vois nullement pourquoi vous avez à parler à Adrienne.

ADRIENNE. Pourquoi ? monsieur, pourquoi ?... Par le grand et le petit Albert mes maîtres ! si je n'avais été mandée par cette jeune et intéressante personne, si elle ne m'avait fait promettre une bonne récompense... vous imaginez-vous que je serais descendue



de mon trépied... que j'aurais déserté mon temple...

VOLTAIRE, *à part*. Vieille sibylle, va !

ADRIENNE. Je vous en supplie, messieurs, conduisez-moi vers mademoiselle Adrienne, qui m'attend avec impatience.

DURANDAL. Avec impatience?...

ADRIENNE. Certainement... elle est pressée, elle est très-pressée... Entre nous... à la veille d'un mariage... on tient à s'instruire de beaucoup de choses...

DURANDAL. Que voulez-vous dire ?

ADRIENNE. Mademoiselle Adrienne est sur le point de se marier ; je le sais... dans ce cas, c'est bien simple... si le futur est jeune et beau, on veut savoir s'il sera toujours tendre, fidèle, empressé. Si, au contraire, le prétendu est vieux et laid, on n'est pas fâchée de connaître...

DURANDAL. Quoi donc ?

ADRIENNE. Vous devinez facilement?...

DURANDAL. Du tout... de connaître, dites-vous ?

ADRIENNE. L'époque où on recouvrera sa liberté.

DURANDAL. Infamie !

VOLTAIRE. Qu'entends-je !

DURANDAL. Et vous osez penser, malheureuse femme, qu'Adrienne vous a fait appeler pour une semblable prédiction ?

ADRIENNE. C'est probable, mon cher monsieur, c'est probable.

DURANDAL. Madame la vieille, je vous somme de sortir promptement de cette maison!...

ADRIENNE. Oh ! oh ! ce langage... Ne seriez-vous point le vieux mari dont est menacée ma jeune cliente ?

DURANDAL. Si je ne me retenais...

ADRIENNE. Je m'en vais... ne vous fâchez pas... mais je vous prédis...

DURANDAL. Ne me prédis rien, sorcière, ou sinon...

ADRIENNE. Bah ! au fait... Si vous êtes le futur d'une jeune et jolie demoiselle, vous savez aussi bien que moi ce qui vous attend...

VOLTAIRE. Insolente !

DURANDAL. Oh ! j'enrage ! je suffoque ! j'étouffe !

ADRIENNE. Je pars. Mademoiselle Adrienne sait le chemin qui mène au cul-de-sac Sainte-Opportune... Elle viendra elle-même tôt ou tard... Votre servante, messieurs...

J' suis d'vin'resse,  
Et pleine d'adresse, etc.

*Adrienne sort en ricanant.*

## SCÈNE XII.

DURANDAL, VOLTAIRE.

DURANDAL. Mon ami, je suis perdu, abîmé, écrasé sous cette avalanche de mauvaises nouvelles !... Ah ! je n'en puis plus... que faire ? que résoudre, grand Dieu !

VOLTAIRE. Du calme, Durandal, du calme.

DURANDAL. Du calme ! quand il s'agit d'une maison qui rapporte plus de dix mille livres !

VOLTAIRE. Se pourrait-il que ton Adrienne fût vraiment coupable de tous ces méfaits ?

DURANDAL. Je ne sais plus rien, je ne comprends plus rien ; mais je veux voir Adrienne ; je veux qu'elle m'explique toutes ces charades... Et si elle m'a indignement trompé, eh bien ! je verrai, je tâcherai, je l'épouserai...

VOLTAIRE. Comment ! tu l'épouseras ?

DURANDAL. C'est-à-dire non... je ne l'épouserai pas... Mais il faut que je lui parle ; il faut absolument que je lui parle.

Il sort.

## SCÈNE XIII.

VOLTAIRE, puis ZOÉ.

VOLTAIRE. Pauvre Durandal ! quel chagrin ! quelle douleur ! la tête n'y est plus... qu'y faire ?... Ma foi, tout ce tumulte me fatigue... et puisqu'on me laisse seul, je vais décidément me jeter une heure ou deux sur mon lit... les jambes me rentrent.

Au moment où il se dirige vers la porte du fond, Zoé paraît à celle latérale de droite et appelle Voltaire.

ZOÉ. Psit ! psit !

VOLTAIRE, *se retournant*. Hein ?

ZOÉ. Monsieur de Voltaire...

VOLTAIRE. Qui m'appelle ?

ZOÉ. Moi, monsieur.

VOLTAIRE. Une jeune fille !... Ce n'est pas mademoiselle Adrienne ?..

ZOÉ. Non, monsieur.

VOLTAIRE. Qui êtes-vous donc ?

ZOÉ. Je suis la petite Zoé... vous savez bien, l'autre des deux orphelines que monsieur Durandal a élevées...

VOLTAIRE. Ah ! bon, je vous reconnais... Est-ce Durandal que vous demandez ?... Il est sorti... il va bientôt revenir...

Fausse sortie.

ZOÉ, *le retenant*. Ce n'est pas à lui que je veux parler... c'est à vous.



VOLTAIRE. A moi ! Que signifie...

ZOÉ. Oui, à vous-même... Il faut que nous ayons ensemble deux mots de conversation intime.

VOLTAIRE. Ah ça, mais toutes les jeunes filles me sont donc envoyées aujourd'hui...

ZOÉ. Oh ! personne ne m'envoie... je viens toute seule...

VOLTAIRE. Ah ! Et que me voulez-vous ?

ZOÉ. Vous dire que je suis très-malheureuse...

VOLTAIRE. Ah ! bah !

ZOÉ. Que je ne fais que pleurer... jour et nuit.

VOLTAIRE. Et le motif de ce grand chagrin ?

ZOÉ. Le motif, c'est qu'on veut me faire religieuse et que je n'ai pas du tout de vocation pour cet état-là...

VOLTAIRE. Et pour quel état auriez-vous une vocation, s'il vous plaît ?

ZOÉ, *riant d'un rire niais*. Ah ! ben, si je vous le dis, vous allez vous moquer de moi...

VOLTAIRE, *effrayé*. Ah ! mon Dieu, est-ce que vous voudriez jouer la comédie ?

ZOÉ. Par exemple !... la comédie !... C'est un état où il faut trop d'esprit, et moi qui n'en ai pas...

VOLTAIRE, *à part*. Eh bien ! elle est franche, au moins.... (*Haut.*) Ainsi vous voudriez...

ZOÉ, *mytérieusement*. Vous serez discret ?...

VOLTAIRE, *de même*. Comme la tombe...

ZOÉ, *de même*. Bien sûr, bien sûr ?

VOLTAIRE, *de même*. Bien sûr, bien sûr.

ZOÉ, *de même*. Je voudrais...

VOLTAIRE, *de même*. Vous voudriez ?...

ZOÉ, *de même*. Me marier...

VOLTAIRE. En vérité ?

ZOÉ. Parole d'honneur !

VOLTAIRE. Avec qui ?

ZOÉ. Ah ! voilà le hic...

VOLTAIRE. Comment, voilà le hic ?...

ZOÉ. J'ai la vocation du mariage, mais je n'ai pas le mari...

VOLTAIRE. Diable !... c'est une affaire qui me paraît pleine de difficultés...

ZOÉ. Mais non...

VOLTAIRE. D'abord Durandal ne donnera pas son consentement.

ZOÉ. Vous lui ferez comprendre que je serais certainement une très-mauvaise religieuse, tandis que...

VOLTAIRE. Tandis que vous seriez certainement une excellente femme...

ZOÉ. Dame !

VOLTAIRE. Au fait... pourquoi pas ?

ZOÉ. Oui... pourquoi pas ? Je suis bonne enfant, d'abord.

VOLTAIRE. Jolie...

ZOÉ. Vous êtes bien honnête...

VOLTAIRE. Sage, sans doute ?

ZOÉ. Oh ! ça, ce n'est pas mon fort...

VOLTAIRE, *étonné*. Comment ! vous n'êtes pas sage ?

ZOÉ. Couci, couci... il y a des jours où je suis un vrai diable... chantant, dansant, courant, n'écoulant personne...

VOLTAIRE. Ah !... c'est là ce que vous appelez ne pas être sage ?...

ZOÉ. Eh bien !... qu'est-ce que c'est donc que la sagesse ?

VOLTAIRE. Pour une jeune fille ?...

ZOÉ. Pour une jeune fille comme pour tout le monde...

VOLTAIRE. Oh ! c'est qu'il y a sagesse et sagesse...

ZOÉ. Tiens !... Comme il y a fagots et fagots.

VOLTAIRE, *riant*. Précisément... Ainsi, pour une jeune fille être sage, c'est n'avoir pas d'amoureux.

ZOÉ. Oh ! bien, alors je suis fièrement sage... personne ne m'aime.

VOLTAIRE. Et vous n'aimez personne ?

ZOÉ. Moi ! j'aime tout le monde.

VOLTAIRE, *insistant*. Vous n'avez pas une petite préférence pour quelqu'un ?...

ZOÉ. J'en ai pour tous ceux qui sont gentils avec moi... Vous, par exemple, je vous aimerais bien...

VOLTAIRE, *vivement*. Vous m'aimeriez ?...

ZOÉ. Oui, vous avez l'air d'un bon homme... Est-ce que vous êtes marié, vous ?...

VOLTAIRE, *embarrassé*. Moi, marié !... mais non...

ZOÉ. Oh ! voilà un non qui n'est pas franc... Vous êtes marié... (*Elle soupire.*) Tant pis !

VOLTAIRE, *à part*. C'est qu'elle est charmante, cette petite... elle est d'une ingénuité... (*Il s'approche d'elle.*) Ainsi donc, vous ne me trouvez pas trop laid, pas trop vieux ?

ZOÉ, *très-naturellement*. Ma foi non !... Et puis vous avez dans la figure un certain air que n'ont pas tous les autres hommes... un regard... un sourire... enfin un je ne sais pas trop quoi... Toujours est-il que vous me plaisez... voilà...

VOLTAIRE. Elle est d'une naïveté ravissante...

ZOÉ. Ah ! mon Dieu, comme vous me regardez !... vos yeux brillent comme des escarboucles.

VOLTAIRE. C'est que je voudrais...

ZOÉ. Quoi ?...

VOLTAIRE.

Air de la Fille de l'air (Paul Henrion).

Il est un dieu que l'on dit tendre,  
Le dieu d'hymen.

ZOÉ.

Le dieu d'hymen !

VOLTAIRE.

En son nom ici je veux prendre  
Ta blanche main.

ZOÉ.

Ma blanche main !

Avec ivresse,

Avec tendresse,

Ma foi, je veux

Comblér vos vœux.

Pour vous séduire et pour vous plaire,

Pour vous charmer, je jure ici

De tout donner et de tout faire.

Et ma main... la voici !

VOLTAIRE.

Je voudrais encor quelque chose

De ta bonté.

ZOÉ.

De ma bonté !

VOLTAIRE.

Je voudrais... Cependant je n'ose,

En vérité.

ZOÉ.

En vérité !

VOLTAIRE.

Ah ! que ma bouche

Effleure et touche

Bien doucement

Ton front charmant !

ZOÉ.

Pour vous séduire, etc.

*A la fin de l'air il lui baise le front ; la porte s'ouvre,  
Lecouvreur paraît, Zoé se sauve.*

## SCÈNE XIV.

LECOUVREUR, VOLTAIRE.

LECOUVREUR. Ne vous dérangez pas, bourgeois, ça ne va pas mal.

VOLTAIRE. Comment !... est-ce que vous prenez ça au sérieux ?

LECOUVREUR. Mais !...

VOLTAIRE. Allons donc !... c'était pour rire.

LECOUVREUR. Diable !... j'aurais cru que c'était pour de bon...

VOLTAIRE. Vous êtes fou, mon bon ami...

LECOUVREUR. Fou !... Comment vous allez prétendre...

VOLTAIRE. Laissons cela... Eh bien, votre sœur Adrienne ?...

LECOUVREUR. Ah ! oui, parlons-en... Impossible de la découvrir...

VOLTAIRE. C'est que vous cherchez mal...

LECOUVREUR. Comment, je cherche mal... si vous saviez...

VOLTAIRE. *vivement.* Je ne veux plus rien savoir... je n'en peux plus de fatigue, et je vais me coucher.

LECOUVREUR. Comment ! vous coucher ?.. sans me donner un petit conseil...

VOLTAIRE. Je n'en peux plus.

Fausse sortie.

LECOUVREUR. Mais au moins permettez.

VOLTAIRE. Rien !...

Lecouvreur a saisi Voltaire par le pan de son habit et s'efforce de l'arrêter.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, ADRIENNE.

Elle est en jeune marquise, petit-maître ; souliers à talons rouges, chapeau à plumes, habit brodé, épée au côté.

ADRIENNE, *d'un ton d'impertinence.* Holà ! messieurs.... Trêve de discussion, je vous prie...

VOLTAIRE. Que signifie...

LECOUVREUR. Corbleu ! ventrebleu !

ADRIENNE. Il n'y a pas de corbleu ni de ventrebleu... soldat !

LECOUVREUR. Mille tonnerres !

ADRIENNE. Roturier, mon ami, pas de jurements... ça me déchire les oreilles !

VOLTAIRE. Monsieur, s'il vous plaisait de me laisser sortir...

ADRIENNE. Il ne me plaît point de vous laisser sortir.... (*mouvement de Voltaire et de Lecouvreur*) avant de savoir si je suis bien ici dans l'hôtel d'un certain Durandal... un procureur au Châtelet, je crois..

VOLTAIRE. Oui, monsieur ; oui, vous êtes chez lui.

ADRIENNE. Très-bien... Et c'est probablement à cet homme de plume que j'ai l'honneur de parler ?

VOLTAIRE. Non, monsieur, non ; maître Durandal est absent.

LECOUVREUR. Si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire...

ADRIENNE. Soldat, je ne vous adresse pas la parole.

LECOUVREUR. Sacrebleu !...

ADRIENNE, *le toisant.* Hein ? De quel régent êtes-vous, mon cher ?

LECOUVREUR. Des dragons de la reine.... Ainsi...

ADRIENNE. Bon !... Voulez-vous que j'écrive au comte d'Albignac, votre colonel, qu'il vous mette aux arrêts pour huit jours ?..

LECOUVREUR. Monsieur...

ADRIENNE. Silence !.... (*A Voltaire, qui est resté stupéfait.*) Vous m'avez dit que ce Durandal était absent ?..

VOLTAIRE. Oui.

ADRIENNE. C'est fort heureux pour lui.

VOLTAIRE. Comment ?

ADRIENNE. Je venais pour lui laver la tête d'importance...

VOLTAIRE. Vous !

ADRIENNE. Oui, moi, Adrien de Miribel,



marquis de la Mulatière, chevalier des ordres, propriétaire de douze cents hommes d'infanterie, issu d'une des plus anciennes familles de Gascogne, habitué de l'Oeil-de-bœuf, possesseur des grandes entrées à Marly et à Versailles.... De plus, fanatique du théâtre, le sigisbé des dames de l'Opéra, le cavalier-servant des prêtresses de Thalie et de Melpomène...

AIR : *Paris la Nuit.*

Conquérir le suffrage  
De la ville et la cour,  
Savoir le beau langage,  
Filer parfait amour  
Bien loin d'être fidèle  
Aux beautés de haut lieu,  
Choisir pour son modèle  
Lauzun ou Richelieu.  
Ah ! voilà, chers amis,  
Ce que c'est qu'un marquis.

Oui,

Voilà, mes bons amis,  
Ce que c'est qu'un marquis.  
Fréquenter les coulisses,  
Les ruelles, le boudoir,  
Adorer les actrices  
Du matin jusqu'au soir ;  
De toute débutante  
Seconder les efforts,  
Et trahir une amante  
Sans regrets, sans remords.  
Ah ! voilà, chers amis,  
Ce que c'est qu'un marquis.

Oui,

Voilà, mes bons amis, etc.

VOLTAIRE. Je vous fais mon compliment.

ADRIENNE. Merci... Mais venons à l'objet qui m'amène rue des Tournelles, en plein Marais... hors de Paris, enfin... Il m'est revenu que ce susdit procureur, au mépris de toutes les lois divines et humaines, tyrannisait une jeune fille, étouffait sa vocation, cherchait même, chose horrible ! à l'unir à lui par les liens redoutables du dieu de l'hymen.

VOLTAIRE. Il est vrai, monsieur ; mais...

ADRIENNE. Mais... pardieu ! je ne le souffrirai pas !

VOLTAIRE. Vraiment !

LECOUVREUR, *à part*. La moutarde me grimpe au nez !...

ADRIENNE.. Je mettrai obstacle à des idées aussi ridicules... J'empêcherai une union aussi sotte, aussi disproportionnée...

VOLTAIRE. Et à quel titre ?

ADRIENNE. A quel titre, vénérable citadin?... à celui, primo, d'ami des arts, d'admirateur du talent... à celui, secondo, de protecteur, d'amant de la belle, charmante et spirituelle Adrienne...

VOLTAIRE. Qu'entends-je !

LECOUVREUR. O rage ! c'est donc lui !...

ADRIENNE, *riant*. Eh bien, messieurs,

qu'avez-vous ? quelle mouche vous pique ? Pardieu ! vous faites de drôles de figures !

LECOUVREUR, *éclatant*. Je suis le frère d'Adrienne, entendez-vous ? de celle que vous avez séduite, déshonorée !...

ADRIENNE. Soldat, prenez garde.

LECOUVREUR. 'Je ne crains rien ! Il me faut une vengeance éclatante !

ADRIENNE. Je connais fort le comte d'Albignac...

LECOUVREUR. J'exige une complète réparation.

ADRIENNE. Vous plaisantez...

LECOUVREUR. Tout votre sang !

ADRIENNE. Vous voulez rire...

LECOUVREUR. Un duel à mort !

ADRIENNE. Manant ! d'un mot je puis te faire pourrir dans un cachot de la Bastille !

VOLTAIRE. Monsieur... vous n'appartenez pas à la noblesse... vous seriez plus indulgent, plus juste...

ADRIENNE. Qu'est-ce à dire ?

VOLTAIRE. La colère de cet homme est légitime... vous avez séduit sa sœur !

ADRIENNE. J'ai fait son bonheur, au contraire, à cette petite.

LECOUVREUR. Misérable ! c'en est trop ! (*Tirant son épée.*) Défends-toi !

ADRIENNE. Un combat ici... entre quatre murs... vous êtes fou !

LECOUVREUR. Défends-toi, ou je te tue !

ADRIENNE. Eh bien... dans une heure... au corps de garde des Suisses... je vous ferai l'honneur de croiser mon épée avec la vôtre...

LECOUVREUR. Tu me le jures ?

ADRIENNE, *montrant Voltaire*. Sur la tête de monsieur... qui sera notre témoin.

LECOUVREUR. J'y consens.

VOLTAIRE. Moi, je n'y consens pas !

ADRIENNE. Vous direz au procureur que je reviendrai demain...

LECOUVREUR. Tu seras mort !

ADRIENNE. Je ne crois pas... Messieurs, je vous salue !

LECOUVREUR. Dans une heure !

ADRIENNE. Dans une heure.

LECOUVREUR.

AIR du *Siège de Corinthe*.

Enfin je vais tirer vengeance  
De cette infame trahison !  
Va, je serai sans indulgence ;  
De ton forfait j'aurai raison !

REPRISE ENSEMBLE.

Adrienne sort en pirouettant et faisant toutes les mines d'un petit-maître ridicule.



## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, *excepté ADRIENNE, puis DURANDAL.*

VOLTAIRE. Audacieux, railleur et insolent, voilà bien nos talons-rouges ?

LECOUVREUR. L'infâme, je vais donc le punir !

VOLTAIRE. Cette Adrienne est tout à fait perdue !

LECOUVREUR. Adrienne, la maîtresse de ce marquis !

VOLTAIRE. Il faut avertir Durandal de cette nouvelle aventure... Ah ! le voici !

LECOUVREUR, *apercevant aussi Durandal.* Le procureur !

VOLTAIRE. Arrive donc, mon ami...

LECOUVREUR. Il faut que je vous parle...

VOLTAIRE. Il faut que je te dise...

LECOUVREUR. L'amant est venu...

VOLTAIRE. Il se bat avec lui...

LECOUVREUR. C'est un marquis !

VOLTAIRE. Un de nos petits maîtres...

LECOUVREUR. Je le tuerai, ou il épousera ma sœur !

VOLTAIRE. Tu dois au plus tôt te débarrasser de cette Adrienne...

LECOUVREUR. Je repars ce soir pour Lille z'en Flandre...

Tous deux ont parlé presque à la fois ; Durandal paraît ne savoir à qui entendre.

DURANDAL, *exaspéré.* Assez ! assez ! je suis abîmé ! j'en deviendrai fou ! j'en ferai une maladie !... à la fin de tout ça, où est donc celle qui nous fait ainsi perdre la tête ?

VOLTAIRE, *avec intention.* Elle est peut-être indisposée...

DURANDAL. Elle est sans doute chez la tireuse de cartes...

LECOUVREUR. Elle attend son beau marquis...

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ZOË.

ZOË, *entrant.* Mon oncle, Adrienne est là qui demande si elle peut entrer...

TOUS. Adrienne !

ZOË, *à part.* Comme ils ont l'air irrité !

VOLTAIRE. Je suis curieux de voir...

LECOUVREUR. Je vais lui parler...

DURANDAL. Nous allons la confondre.

ZOË, *à part.* Quelle figure ils vont tous faire !... ça va m'amuser...

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ADRIENNE *dans son premier costume.*

ADRIENNE, *entrant et s'inclinant.* Messieurs...

VOLTAIRE. Ah ! c'est vous, mademoiselle !

LECOUVREUR. Sœur indigne !

DURANDAL. Fille ingrate !

ADRIENNE, *reculant.* Que signifie ?

VOLTAIRE. On a de vos nouvelles !

DURANDAL. On en sait long sur votre compte !

ADRIENNE. Je ne comprends pas.

VOLTAIRE. Allons, je vois qu'il faut vous conduire rue de l'Estrapade, à l'hôtel du Poisson-Volant...

DURANDAL. Cul-de-sac Sainte-Opportune.

LECOUVREUR. Au corps de garde des Suisses...

ADRIENNE. Arrêtez, messieurs, arrêtez !... vous n'aurez pas besoin de sortir d'ici pour parler au petit paysan, à la vieille tireuse de cartes et au beau marquis...

TOUS, *s'arrêtant.* Comment !

ADRIENNE. Monsieur de Voltaire...

Mon Dieu, j'ai t'y bu ! mon Dieu, j'ai t'y ri !  
Pour moi quelle noce !

VOLTAIRE. Hein ?

ADRIENNE. Mon bon monsieur Durandal...

J' suis d'v'ia'resse,  
Et pleine d'adresse !

DURANDAL. Qu'entends-je !

ADRIENNE. Monsieur mon frère...

Et voilà, mes amis,  
Ce que c'est qu'un marquis.

LECOUVREUR. Il se pourrait !

ADRIENNE. Eh bien, monsieur de Voltaire, croyez-vous maintenant que j'ai le diable au corps ?

VOLTAIRE. O mademoiselle ! que je vous embrasse ! que je vous félicite ! me pardonnerez-vous ma conduite, mon aveuglement ?

ADRIENNE. A une condition...

VOLTAIRE. Laquelle ?

ADRIENNE. Vous me ferez un beau rôle de début.

VOLTAIRE. Vous pouvez y compter...

DURANDAL. Comment ! tu conspires aussi ? Tu veux donc m'enlever ma femme ? (*Bas.*) Et ma maison...

VOLTAIRE. Je ne t'enlève rien du tout... (*A Zoë.*) Approchez, charmante Zoë... Vous voulez vous marier ?...

ZOË. Ah ! je crois bien.

VOLTAIRE, *à Durandal.* Tu veux conserver ta maison ?

DURANDAL. Ah ! je crois bien !...

VOLTAIRE. Eh bien, mariez-vous !...

ZOÉ, *bas, à Voltaire*. Il est bien laid...

VOLTAIRE. C'est un mari...

DURANDAL, *bas, à Voltaire*. Elle est bien  
maïse...

VOLTAIRE. C'est une maison.. Et puis,  
veux-tu m'en croire ? avant un an d'ici, elle  
aura plus d'esprit que toi...

DURANDAL. Te charges-tu de lui en don-  
ner ?...

VOLTAIRE. Peut-être...

DURANDAL. Oh ! alors... j'accepte... et  
dans huit jours la noce.

ZOÉ. Enfin, j'en ai donc un !

VOLTAIRE, *à Adrienne*. Quant à vous,  
Adrienne, vous allez me suivre...

ADRIENNE. Où donc ?

VOLTAIRE. A la Comédie-Française ! où le

public applaudira bientôt Adrienne Lecou-  
vreur !

#### CHOEUR FINAL.

*Air de Paul Henrion.*

#### ENSEMBLE.

Applaudissons à notre actrice,

A son talent plein de malice ;

Qu'avec bonheur elle subisse

D'un public changeant

L'arrêt indulgent.

*ADRIENNE, au Public.*

Ah ! messieurs, ce soir,

Laissez-moi l'espoir

Dont je suis idolâtre,

Puissé-je au théâtre

Et par mes efforts,

Prouver que j'ai le diable au corps.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FIN.



SCÈNE . V

# LES PETITES MISÈRES DE LA VIE HUMAINE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. Clairville,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 8 JUILLET 1843.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

GRENOUILLET, entrepreneur (50 ans). M. BARDON  
DUHAMEL, son ami, même âge. .... M. LECLÈRE.  
M<sup>me</sup> DALBY, jeune veuve de 30 ans. ... M<sup>me</sup> LORRY.

JEANNETON, grosse servante. .... M<sup>lle</sup> JULIETTE.  
UN GARDE MUNICIPAL. .... M CAMIADÉ.

*La scène se passe à Paris, chez Grenouillet*

Le théâtre représente un salon. A la gauche du spectateur, la chambre de Grenouillet ; à la droite, celle occupée par Duhamel. Une fenêtre côté droit, une cheminée côté gauche ; un guéridon sur lequel est un superbe cabaret de porcelaine. Une table, chaises et fauteuils. Au fond sur la droite l'entrée de la cuisine.

## SCÈNE PREMIÈRE.

GRENOUILLET, seul.

Au lever du rideau, on entend le son d'un cor de chasse

GRENOUILLET, sortant de chez lui en robe de chambre, un foulard sur la tête. Assez ! assez ! que le diable t'emporte ! Quelque nouveau voisin qui dès six heures du matin donne du cor de chasse. .... et cela juste au moment où ma rage de dents et moi étions

sur le point de nous endormir : comme c'est agréable ! (*Allant à la fenêtre de droite.*) Ah ! si je pouvais découvrir cette embouchure ennemie de mon repos. (*Ici deuxième cor répondant au premier.*) Allons, bon ! voilà que ça recommence de l'autre côté ; mais il n'y a donc plus de police ! mais l'ordonnance du préfet touchant les cors de chasse ressemble donc à l'ordonnance sur les chiens, que personne ne lit, pas même les intéressés ! (*Silence des cors.*) Ah ! grâce au ciel, voilà qui paraît fini. .... le souffle leur aura manqué. ....



tant mieux ! puissent-ils en mourir de la poitrine ! Qu'il faut donc de patience en ce monde pour supporter une foule de petites misères qui vous arrivent !... moi surtout, il n'y a pas de jour que je ne sois en butte à des milliers de petits guignons... de petits lutins... de petits farfadets... qui me pourchassent... soit chez moi, soit ailleurs... Allons nous recoucher. (*Au moment où il va rentrer, on entend sous la fenêtre un orgue jouer l'air de la Dot d'Auvergne.*) Encore ! à bas la musique ! à bas vos éternels cinq sous ! en voilà six pour vous taire. (*A ce moment on entend sonner l'Angelus.*) Les cloches à présent ! c'est à n'y pas tenir. (*Les cors reprennent avec l'orgue et les cloches.*) Allons ! c'est un concert, c'est un charivari.

Il tombe dans un fauteuil en se bouchant les oreilles.

## SCENE II.

GRENOUILLET, DUHAMEL \*.

DUHAMEL, *sur le pas de sa porte, en robe de chambre.* Ah ! bravo ! bravo ! bravissimo !

GRENOUILLET. Hein ! qu'est-ce que tu dis de ça, Duhamel ?

DUHAMEL. Eh ! eh ! ça me transporte dans les bois, à la chasse à la grosse bête.

GRENOUILLET, *à part.* Je la vois d'ici, la grosse bête.

AIR de Madame Favart.

Haut.

Moi, toute réflexion faite,  
Demain je change de quartier.  
Je préfère à cette trompette,  
Celle du jugement dernier.

DUHAMEL.

Mon pauvre ami, la colère t'égare ;  
A cet instant renaitront tous les morts ;  
Et juge alors quel tintamarre,  
Quand chacun reprendra son corps.

GRENOUILLET. Mauvais plaisant. Tu aimes donc le cor de chasse, toi ?

DUHAMEL. Moi, mon ami, j'aime tout ce qui m'est utile, et je pense que sans cette fanfare qui m'a réveillé fort à propos... je courais grand risque de manquer un rendez-vous important.

GRENOUILLET. Un rendez-vous d'amour ?

DUHAMEL. Ah ! bien, oui ! ne t'ai-je pas chargé de me chercher une femme ? ne m'as-tu pas écrit que tu croyais avoir trouvé mon affaire ?

GRENOUILLET, *embarrassé.* En effet... j'espérais... et j'espère encore.

DUHAMEL. Ce cher ami, comme il s'occupe de mon bonheur ! Sais-tu bien que je suis amoureux du portrait que tu m'as fait de cette madame Dalby ?

\* La position des personnages est prise de la gauche du spectateur.

GRENOUILLET, *à part.* Je suis au supplice !

DUHAMEL. Caractère sans défauts, maison sans hypothèque, femme bien bâtie... avec plusieurs caves, des yeux magnifiques dont elle fait tout ce qu'elle veut, et par là-dessus d'immenses greniers dont on pourra faire des mansardes. C'était tout à la fois Vénus et la maison d'or. Aussi à ce portrait je me suis mis en route, et je suis descendu chez toi. Je viens qu'aujourd'hui même tu me présentes à ma future.

GRENOUILLET. Eh ! mais tu me permettras bien de songer aussi un peu à moi... car je fais comme toi... je me marie.

DUHAMEL. Vraiment ! eh bien, tant mieux, nous ferons les deux noces ensemble... mais tu m'étonnes ; en arrivant ici, hier soir, j'avais cru m'apercevoir...

GRENOUILLET. De quoi ?

DUHAMEL. Je me suis trompé, sans doute ; mais en te voyant regarder ta gouvernante.

GRENOUILLET. Jeanneton ?

DUHAMEL. Elle est bien jolie... et...

GRENOUILLET. Duhamel, pas un mot de plus sur ce sujet... Une jeune fille qui n'est à mon service que depuis huit jours... c'est affreux... penser des choses... en me mariant je forcerai peut-être la médianse à se taire. DUHAMEL. Ne vas-tu pas prendre au sérieux ce qui n'est au fond qu'une plaisanterie ?

GRENOUILLET. Non, c'est qu'on est en but comme ça à une foule d'interprétations... Je sais bien que tu es incapable... mais d'autres peuvent répéter... et cela me ferait un tort... au moment où j'attends celle qui doit être ma femme.

DUHAMEL. Tu attends ?

GRENOUILLET. Oui, mon ami ; elle a bien voulu consentir à venir visiter la demeure qu'elle doit embellir.

DUHAMEL. Une visite chez un garçon... c'est donc une veuve comme madame Dalby ?

GRENOUILLET. Comme elle, oui, mon ami.

DUHAMEL. Et tu lui as plu ?

GRENOUILLET. Oh ! par hasard ! sans le vouloir d'abord. C'est un mariage de convenance... un mariage improvisé, pour ainsi dire. Enfin tu comprends que j'ai dû réformer quelques-unes de mes habitudes... un célibataire pouvait impunément braver les modes... tandis qu'un futur époux...

DUHAMEL. Est-ce que tu voudrais entrer dans la ménagerie parisienne en qualité de lion ?

GRENOUILLET. Oh ! de lion... pas tout à fait... cependant j'ai commandé un costume, je veux que tu m'en dises ton avis. (*Appelant.*) Jeanneton ! Jeanneton !

DUHAMEL. C'est que tout à l'heure j'aurai à sortir.

GRENOUILLET. Et moi aussi ; mais je veux que tu me voies avec mon habit de conquête. Jeanneton... voyez si elle viendra !

Il sonne.

DUHAMEL. Elle sommeille peut-être encore... tu es d'une impatience...

GRENOUILLET. D'une impatience... tu ne sais pas ce que c'est que les domestiques... Tel que tu me vois je suis condamné par le conseil de discipline à quarante-huit heures de haricots, et cela parce que Marianne, ma dernière bonne, a négligé de me remettre deux billets de garde qu'elle avait reçus des mains de mon tambour.

DUHAMEL. C'est contrariant

GRENOUILLET. Mais voyez si elle viendra ! (*Sonnant et criant.*) Jeanneton ! Jeanneton !

### SCENE III.

LES MÊMES, JEANNETON\*.

JEANNETON, *elle entre en bâillant*. Eh ben ! quoi donc qu'y a ?

GRENOUILLET. Il y a que je m'égosille depuis une heure à vous appeler.

JEANNETON. Pourquoi faire ?

GRENOUILLET. Pour essayer mon habit, que le tailleur doit avoir apporté.

JEANNETON. Oui, not' maître, il est là depuis hier. Ah ! Dieu ! comme vous avez bien fait de vous remettre à neuf ! Vrai ! vous tombez en loques.

GRENOUILLET. C'est bon. Faites ce qu'on vous dit. (*A Duhamel.*) Tu vas voir, Duhamel, j'aurai l'air d'un numéro du journal des modes.

JEANNETON, *apportant l'habit*. Voilà, monsieur.

GRENOUILLET. Aidez-moi ; je n'ai pas l'habitude... un habit à la mode... ça doit être très-étroit.

JEANNETON. Oh ! rassurez-vous, monsieur, j'ai bien dit au tailleur de vous le tenir très-large.

GRENOUILLET. De quoi vous mêlez-vous ?

JEANNETON. Dam ! est-ce que vous ne m'avez pas dit que vous aimiez vos aises ?

GRENOUILLET. Mes aises... mes aises, petite sottise !... Sans doute, j'aime mes aises, ordinairement... mais une fois par hasard on est bien aise...

DUHAMEL. De n'être pas à son aise...

GRENOUILLET. Voyons ! tenez-moi cet habit... (*Jeanneton lève l'habit.*) Plus bas ! (*Jeanneton le baisse.*) Plus haut ! Oh ! quelle patience !

JEANNETON. Dam ! vous me dites plus haut et puis plus bas.

Grenouillet, Jeanneton, Duhamel.

GRENOUILLET. Taisez-vous, et donnez-moi la manche.

JEANNETON. Laquelle, not' maître ?

GRENOUILLET. L'une ou l'autre.

JEANNETON. En v'là une.

GRENOUILLET *passé une manche, et s'arrête tout à coup en disant* : Allons bien ! ma chemise est remontée.

Il redéfait l'habit et baisse la manche de sa chemise.

DUHAMEL. Tu te presses trop.

GRENOUILLET. Non ; c'est qu'on n'a jamais été servi plus mal. (*A Jeanneton.*) Y êtes-vous ?

JEANNETON. Oui, monsieur.

GRENOUILLET, *quand il a mis son habit*. Ah ! mon Dieu ! mais ce n'est pas un habit, c'est un paletot sac.

JEANNETON. Oh ! en faisant deux ou trois petites pincées...

GRENOUILLET. Des pincées ! malheureuse, tu veux que j'aie en société avec des pincées ? Reprends cet habit ; va le reporter au tailleur. Dis-lui que je n'en veux pas, que je ne le payerai pas.

DUHAMEL. Ah ! ce pauvre homme... tu as tort, je t'assure ; cet habit me paraît fort convenable... et moi qui n'ai pas tes prétentions... si je savais qu'il pût m'aller...

GRENOUILLET. Prends-le donc, je te l'abandonne.

JEANNETON\*. Ah ! not' maître, il est venu hier une dame vous demander.

GRENOUILLET. Une dame ?

JEANNETON. Oui ; attendez donc... elle se nomme...

GRENOUILLET. C'est bon, c'est bon...

JEANNETON. Elle m'a demandé des renseignements sur vous.

GRENOUILLET. Sur moi ?

JEANNETON. Oui, not' maître, et j'ai joliment dit du bien de vous, allez !

GRENOUILLET. Cela suffit.

JEANNETON. C'est un nom comme... c'est drôle ; je ne me souviens pas... madame... madame...

GRENOUILLET. Je n'ai que faire de savoir...

JEANNETON. Tiens ! au fait cette lettre vous le dira.

GRENOUILLET. Une lettre !

JEANNETON. Oui, not' maître, une lettre qu'elle a écrite pour vous.

GRENOUILLET, *la lui arrachant*. Et vous ne commencez pas par me donner... on dirait qu'elle prend à tâche... (*A Duhamel.*) Tu permets, mon ami ?

DUHAMEL. Comment donc !

GRENOUILLET, *à part, lisant la signature*. Madame Dalby... j'en étais sûr... (*Lisant la lettre* \*\*.) « Monsieur, avant de con-

\* Jeanneton, Grenouillet, Duhamel.

\*\* Pendant la lecture de la lettre Grenouillet regagne le coin du théâtre. Jeanneton repasse au milieu.



» clure... j'ai cru devoir prendre des informations, et il en résulte qu'une personne » aurait à souffrir de notre union... du » moins si je dois en croire l'intérêt avec lequel » quel votre domestique m'a parlé de vos » bontés pour elle ; de l'affection... » le mot est souligné... « qu'elle a pour vous. » Que signifie ? (*Haut.*) Mademoiselle !

JEANNETON. Not' maître.

GRENOUILLET. Que vous êtes-vous avisée de dire à cette dame ?

JEANNETON. A cette dame... je ne lui ai rien dit.

GRENOUILLET. Vous lui avez parlé de moi.

JEANNETON. Ah ! oui, je lui en ai dit joliment long, allez !... que vous étiez bon, généreux, que je vous aimais bien.

GRENOUILLET. Et de quel droit m'aimez-vous ? qui vous a prié de dire que je suis bon ?... quand vous ai-je prouvé que j'étais généreux ?

JEANNETON. Jamais, not' maître... j'ai dit ça parce que...

GRENOUILLET. Parce que vous êtes une sottie !

JEANNETON. Une sottie !

GRENOUILLET. Vous bavardez... vous bavardez, et vous donnez à penser des choses...

JEANNETON. Quelles choses pense-t-on ?

GRENOUILLET. Demandez à Duhamel, qui ce matin croyait aussi...

JEANNETON. Croyait aussi...

GRENOUILLET. Croyait...

JEANNETON. Quoi donc ?

GRENOUILLET. Je vous défends à l'avenir de faire mon éloge !

JEANNETON. C'est bon monsieur... ça ne m'arrivera plus

DUHAMEL. Faut-il s'emporter ainsi sans sujet...

GRENOUILLET. Sans sujet... quand elle sera peut-être cause... Voyons un peu la fin de cette lettre...

JEANNETON, à Duhamel. Qu'est-ce que vous avez donc pensé, monsieur ?

DUHAMEL. Rien... mon enfant... rien...

GRENOUILLET, lisant, à part. « Je ne » veux prendre aucun parti cependant sans » être sûr de mon fait... et j'aurai l'honneur » de me rendre demain chez vous pour » avoir une explication. » Je m'attendais à cette visite, et pourtant je ne sais comment faire ; Duhamel d'un côté, de l'autre cette adjudication à l'hôtel de ville... il faut absolument que je m'y rende... Jeanneton, mes bottes.

JEANNETON. Les neuves ?

GRENOUILLET. Est-ce qu'elles sont arrivées ?

JEANNETON. Oui, monsieur.

GRENOUILLET. Et cette fois avez-vous dit au bottier de les tenir larges ?

JEANNETON. Oh ça ! non, monsieur... je n'ai rien dit...

GRENOUILLET. C'est fort heureux ! Allez, et surtout revenez bien vite.

JEANNETON. Oui, not' maître ; le temps de les ôter de dessus l'embauchoir, parce que, voyez vous...

GRENOUILLET, s'emportant. Voulez-vous vous dépêcher !

Jeanneton sort.

## SCÈNE IV.

DUHAMEL, GRENOUILLET.

DUHAMEL. Cette pauvre enfant, comme tu la rudoies !

GRENOUILLET. Ah ! si tu savais ce qu'il faut de patience avec elle !

DUHAMEL. Eh ! mon Dieu ! ne faut-il pas être indulgent pour tout le monde ?

GRENOUILLET. Tu me ferais mourir avec ton sang-froid... Quoi ! lorsque rien ne se fait dans la maison, que tout va de travers, que je n'ai jamais ce que je demande... Qu'il me manque des boutons à mes chemises, des cordons à mes faux cols, des coups de brosse à mes habits... tu veux que je sois calme, que je reste tranquille...

DUHAMEL. S'emporter comme tu le fais pour des riens, pour des petites misères !

GRENOUILLET. Des petites misères, et voilà précisément le mot fatal... Les grands malheurs on s'en console, on les brave, on se ridoit contre eux. Et puis, ils sont rares, on a le temps de les prévoir, le temps de les oublier. Mais les petites misères qui vous prennent chaque jour au saut du lit, ne vous quittent pas même pendant votre sommeil... Si vous dormez, le cauchemar vous menace, petite misère sans doute ; mais petite misère qui tourmente, qui donne la fièvre, qui, lorsque vous vous réveillez, fait que vous avez les yeux caves, le sang lourd, les membres endoloris... et sortez-vous de cet état pénible pour rentrer dans la vie normale, une suite imprévue de petites circonstances, de petites contrariétés, de petites misères, viendront vous assaillir... ce sera le cordon de votre gilet qui cassera... vos bretelles que vous aurez égarées... votre pendule qui se sera arrêtée... que sais je ! tout cela n'est rien, je le sais ; tant bien que mal, votre toilette se terminera, vous sortirez... alors, un ruisseau vous éclaboussera, petite misère... le vent fera rouler votre chapeau, petite misère ; un maçon vous couvrira de plâtre, petite misère ; l'insecte qui vous pique, le soulier qui vous blesse, le chat qui vous égratigne...



tigne, la poussière qui vous aveugle, est-ce qu'il faut parler de tout cela ? ce n'est rien que des petites misères ; mais des petites misères qui agacent, qui énervent, qui calcinent. Les grands malheurs vous frappent à coups de poignard, les petites misères vous assassinent à coups d'épingle ; vous souffrez plus longtemps, voilà toute la différence.

DUHAMEL.

Air de *Lantara*.

Moi, je suis des plus philosophes,  
Et comme il vient je prends le temps.  
Je ne vois pas de catastrophes  
Dans les petits événements.

Aux coups du sort, moi, toujours je m'attends ;

Et si tu veux m'écouter, me comprendre,

Tous ces chagrins, ces petits embarras,

Mon cher ami, tu n'as qu'à les attendre

Pour être sûr qu'ils n'arriveront pas.

GRENOUILLET. Tiens, ce n'est pas du sang qui coule dans tes veines... c'est de l'orgeat... c'est de la limonade,...

DUHAMEL. C'est tout ce que tu voudras... mais j'ai raison et tu as tort...

GRENOUILLET. J'ai tort.... tiens, vois comme j'ai tort, vois comme elle apporte mes bottes... Est-ce qu'elle ne le fait pas exprès?..

DUHAMEL. Il faut lui donner le temps.

GRENOUILLET, *à part*. Crétin!

## SCENE V.

LES MÊMES, JEANNETON, *apportant les bottes \**.

Là, v'la c'que c'est !

GRENOUILLET. Donnez...

JEANNETON. C'est d'la bonne marchandise, allez, not maître... c'est joliment fait.

GRENOUILLET. Je les crois un peu justes... mais quand on se marie... (*Faisant des efforts, à Jeanneton.*) Aidez-moi donc, mademoiselle.

DUHAMEL. Y penses-tu ? cette enfant n'est pas assez forte... Attends, je vais t'aider... j'ai une manière toute particulière de mettre les bottes.

JEANNETON. Y êtes-vous, monsieur ?

DUHAMEL. Marche.

Ils tirent tous les deux avec force, le fauteuil fait la bascule et Grenouillet tombe en arrière.

GRENOUILLET. Maladroit !

DUHAMEL. Dam, tu te laisses aller...

JEANNETON. C'est vrai, monsieur... vous vous êtes laissé aller...

GRENOUILLET. Laissez-moi ; je n'ai pas besoin de vous... Mes crochets ?

JEANNETON. Les voilà.

GRENOUILLET. Je me servirai mieux tout seul.

\* Jeanneton au milieu.

DUHAMEL. Comme il te plaira.

JEANNETON. Tiens, au fait, comme il vous plaira.

GRENOUILLET, *faisant des efforts*. Ça n'entrera jamais... aïe .. aïe.

Il fait un dernier effort, les deux tirants cassent.

DUHAMEL. Patatra !...

JEANNETON. Ah ben ! v'la de la belle besogne !

GRENOUILLET, *marchant sur les tiges, et parcourant le théâtre*. Et ce n'est pas le diable qui s'en mêle... et je ne suis pas au pouvoir de quelque lutin... Qu'on renvoie ces bottes... je n'en veux pas, je ne les prendrai pas.

DUHAMEL. Commence par les retirer...

GRENOUILLET. Je n'ai pas besoin de tes conseils. (*Cherchant à ôter sa botte.*) Hum ! Hum !

DUHAMEL. Eh bien ! ça ne vient pas ?

GRENOUILLET.

Air : *Qu'il est flatteur, etc.*

A ce supplice me soumettre,

Je ne pourrai pas l'endurer ;

Non seulement je n'peux pas les mettre,

Mais je n'peux pas même les r'tirer.

Je connais bien des anecdotes

Du temps de l'inquisition,

Mais j'n'ai jamais vu dans des bottes

Mettre un homme à la question.

Qu'on m'apporte un canif, un couteau, un rasoir.

En disant ces mots, il a fait un nouvel effort et la botte a lâché prise

DUHAMEL. Tu vois bien que c'est inutile...

GRENOUILLET, *respirant*. Ah !... Eh bien ! crois-tu que de pareilles misères ne puissent à la longue être considérées comme de grands malheurs ?

DUHAMEL. C'est ta faute, tu ne fais rien naturellement... Tiens, ces mêmes bottes je vais les essayer, moi... mais sans y mettre d'humour, de colère ; si elles me vont je les prendrai... si elles ne me vont pas, je n'essayerai point de les faire entrer de force.

GRENOUILLET. Jeanneton, ma redingote, mon chapeau ; je ne veux pas en entendre davantage.

DUHAMEL. Tu vas sortir, et moi de même ; j'entre faire ma toilette ; m'attendras-tu ?...

GRENOUILLET. Non.

DUHAMEL. Au moins tu reviendras déjeuner ?

GRENOUILLET. Oui.

DUHAMEL. A quelle heure ?

GRENOUILLET. A neuf heures.

DUHAMEL. C'est bon, je serai de retour...

Dis donc, j'emporte tes bottes et ton habit.

GRENOUILLET. Emporte le diable. (*À part.*) Et que le diable t'emporte.

DUHAMEL. Je suis sûr que ces bottes m'iront comme des gants.

Il rentre chez lui.

ENSEMBLE.

GRENOUILLET.

AIR : *Partons, la classe est levée* (du Maître d'École).

De mon malheur il profite,

De ma douleur il se rit,

Et le voilà qui me quitte

Pour essayer mon habit.

DUHAMEL

De son malheur je profite;

J'ai raison sans contredit.

Adieu, mon cher, je te quitte

Pour essayer ton habit.

## SCÈNE VI.

JEANNETON. GRENOUILLET.

JEANNETON, *apportant de vieilles bottes, une vieille redingote et un vieux chapeau.*  
Monsieur, v'là toutes vos affaires.

GRENOUILLET. Comme c'est agréable!... commandez-vous donc un costume pour sortir ainsi fagoté... Mais l'heure presse... il s'agit d'une adjudication importante, et si je me laisse prévenir... c'est une affaire d'or que je manque... D'ailleurs, j'espère être de retour longtemps avant l'arrivée de madame Dalby... Pauvre Duhamel! sa présence ici m'embarrasse, je ne sais comment faire pour l'éloigner... S'il apprenait que cette dame dont je lui ai fait un portrait si flatteur... Dieu sait que mes intentions étaient pures, mais peut-on répondre des circonstances, moi surtout qui suis la victime des circonstances? (*Pendant cette petite phrase, il veut passer sa redingote; son bras s'arrête dans la doublure.*) Bon, la doublure à présent! (*Il redresse sa manche, et la remet.*) Comme on a soin de mes habits! (*A Jeanneton.*) C'est honteux.

JEANNETON. Mais, not maître...

GRENOUILLET. Taisez-vous... Mon chapeau.

JEANNETON. Le v'là.

GRENOUILLET. Ma canne.

JEANNETON. La v'là.

GRENOUILLET. Vous avez entendu, pour neuf heures le déjeuner.

JEANNETON. Le perdreau est à la broche... à neuf heures il sera sur la table.

GRENOUILLET. Que je n'attende pas.

Il sort précipitamment et ferme la porte avec humeur.

JEANNETON. Quel vilain bourgeois!

GRENOUILLET, *au dehors.* Allons, bien!... Jeanneton!

JEANNETON. Monsieur!

GRENOUILLET. Ouvre-moi.

JEANNETON, *allant ouvrir.* Vous avez oublié quelque chose.

GRENOUILLET. Les pans de ma redingote qui s'étaient pris dans la porte...

JEANNETON. Ah! comme c'est heureux!

GRENOUILLET. Heureux!

JEANNETON. Il n'y a qu'un tout petit accroc.

GRENOUILLET. Un<sup>e</sup> accroc... en effet... m'importe... je n'ai pas le temps... Ah! j'en serai malade... bien sûr...

Il sort.

## SCÈNE VII.

JEANNETON, *seul.*

Le v'là parti... c'est pas pour dire; mais ça fait tout d'même une fameuse patraque que not maître.

AIR : *Monsieur, par-ci, monsieur, par-là* (de la Lettre de Change).

Il gronde jusqu'aux gens qu'il aime,

On ose à peine l'aborder;

Je crois qu'il se grond'rait lui-même

S'il n'avait personne à gronder;

Son bonheur est de tout fronder.

Pour faire de moi son esclave,

Il ne sait à quoi s'ingénier,

Et quand il m'envoie à la cave

Il veut que je sois au grenier.

C'est à se pendre!

Il faut l'entendre:

— Jeanneton, viens ici,

— Monsieur, m'voici.

— Non, pas ici, là!

— Monsieur, m'y v'là.

— Veux-tu revenir!

— Avec plaisir.

— Non, va-t'en là-bas!

— J'y vais de c' pas.

Ce maître-là, pauvre Jeann'ton,

Te fait tourner comme un tonton.

Je vous demande un peu, s'être fâché parce que j'avais dit à cette dame que je l'aimais... V'là bien ce qui prouve qu'y faut jamais mentir.

## SCÈNE VIII.

JEANNETON, DUHAMEL\*.

DUHAMEL, *en grand costume.* Là, je suis prêt!

JEANNETON. Ah! monsieur, que vous êtes beau!

DUHAMEL. Oui, je suis assez content de mes acquisitions... Cet habit est un peu large; mais j'aime à être à mon aise.

JEANNETON. Et vos bottes?

\* Duhamel, Jeanneton.

DUHAMEL. Tu vois, Grenouillet les eût fait faire pour moi qu'il n'eût pas mieux réussi.

JEANNETON. Ah ! ça c'est vrai.

DUHAMEL. Au revoir, mon enfant.

JEANNETON. Vous sortez, monsieur ?

DUHAMEL. Oui, je vais jusqu'à l'hôtel de ville.

JEANNETON. Vous serez mouillé... car il commence à pleuvoir.

DUHAMEL. Je vais prendre un cabriolet... aussi bien je suis un peu en retard.

JEANNETON. Vous en trouverez sur la place...

DUHAMEL. Si Grenouillet revient avant moi, dis-lui bien qu'il peut compter sur mon exactitude.

JEANNETON. Je n'y manquerai pas... Votre servante, monsieur.

Au moment où Duhamel s'apprête à sortir, la porte du fond s'ouvre et Duhamel se trouve face à face avec Mme Dalby.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DALBY.

DUHAMEL, *reculant*, Oh ! pardon, madame.

JEANNETON, *à part*. Tiens, la dame d'hier.

M<sup>me</sup> DALBY. Monsieur Grenouillet est-il visible ?

DUHAMEL. Il vient de sortir, madame.

M<sup>me</sup> DALBY. De sortir ? déjà !

DUHAMEL. Mais il ne peut tarder... et si madame voulait attendre...

M<sup>me</sup> DALBY. Croyez-vous vraiment qu'il revienne bientôt ?

DUHAMEL. J'en suis certain.

M<sup>me</sup> DALBY. En ce cas, j'attendrai.

DUHAMEL, *lui offrant un fauteuil*. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

M<sup>me</sup> DALBY. Mille remerciements ;\* mais vous alliez sortir, monsieur, que je ne vous retienne pas.

DUHAMEL. Oui, une affaire assez importante... Cependant... vous laisser ainsi !

M<sup>me</sup> DALBY. De grâce, agissez librement, ou je me retire.

DUHAMEL. Puisque vous l'exigez... (*Saluant.*) Madame...

M<sup>me</sup> DALBY, *saluant*. Monsieur...

DUHAMEL, *sortant*. Cette dame est charmante.

M<sup>me</sup> DALBY, *à part*. Ce monsieur est très-aimable.

\* Mme Dalby, Duhamel, Jeanneton.

## SCÈNE X.

M<sup>me</sup> DALBY, JEANNETON.

JEANNETON, *à part*. Qu'est-ce qu'elle peut donc vouloir à notre maître, cette dame ? je n'en sais rien ; mais prenons toujours bien garde à ce que je vais dire.

M<sup>me</sup> DALBY, *à part*. La petite bonne qui m'a déjà fourni de si précieux renseignements... Si j'essayais encore de la faire parler... oui (*Haut.*) Mon enfant !

JEANNETON. Madame ?

M<sup>me</sup> DALBY. Vous servez depuis longtemps chez monsieur Grenouillet ?

JEANNETON. Depuis huit jours, madame.

M<sup>me</sup> DALBY. Je m'étonne qu'en si peu de temps votre maître ait pu justifier tout ce que vous m'avez dit hier de la bonté de son caractère, des qualités qui vous l'ont fait aimer.

JEANNETON. Nous y v'là...

M<sup>me</sup> DALBY. Il faut en effet que ces qualités soient bien grandes pour se manifester si promptement.

JEANNETON. Dame, c'est le devoir d'une domestique de dire du bien de ses maîtres quand même elle n'en penserait pas.

M<sup>me</sup> DALBY. On a toujours tort de mentir.

JEANNETON. Eh bien, v'là justement ce que je me disais tout à l'heure ; tuez-vous donc pour faire votre ouvrage, mentez donc pour cacher les défauts de vos maîtres, vous en êtes bien récompensée.

M<sup>me</sup> DALBY. Ah ! votre maître a des défauts...

JEANNETON. C'est-à-dire qu'il en est farci.

M<sup>me</sup> DALBY. Vraiment ?

JEANNETON. Si vous saviez, madame, ce qu'il faut de vertu... pour vivre dans cette maison.

M<sup>me</sup> DALBY. Hier pourtant vous me disiez que votre maître était bon.

JEANNETON. Je mentais.

M<sup>me</sup> DALBY. Complaisant pour vous.

JEANNETON. Je mentais.

M<sup>me</sup> DALBY. Généreux pour tout le monde.

JEANNETON. Je mentais.

M<sup>me</sup> DALBY. Que vous l'aimiez, enfin.

JEANNETON. Ah ! en voilà un de mensonge.

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

C'est un grondeur, c'est un tyran

Que je déteste au fond de l'âme.

Si vous le connaissiez, madame,

Il est avare, il est méchant !

C'est un despote, un imbécile,

C'est un monstre !

*A part.* Après ça, ma foi,

Faudra qu' monsieur soit difficile

S'il n'est pas satisfait de moi.



M<sup>me</sup> DALBY, *à part*. Ce portrait... me voilà plus inquiète encore. (*Haut.*) Mais, mon enfant, que vous a donc fait depuis hier monsieur Grenouillet, pour l'accabler ainsi ?

JEANNETON. Ce qu'il m'a fait. (*À part.*) Tiens, au fait il faut qu'il m'ait fait quelque chose; qu'est-ce qu'il pourrait bien m'avoir fait ?

M<sup>me</sup> DALBY. Vous ne répondez pas.

JEANNETON. C'est que c'est si terrible...

M<sup>me</sup> DALBY, *lui donnant une bourse*. Craignez-vous de me dire toute la vérité ?

JEANNETON, *mettant la bourse dans sa poche*. Oh ! non, madame, mais...

M<sup>me</sup> DALBY. Je suis discrète.

JEANNETON. Eh bien ?...

M<sup>me</sup> DALBY. Eh bien ?...

JEANNETON. Il m'a battue.

M<sup>me</sup> DALBY. Battue !

JEANNETON. Oui, madame ; c'est son défaut, il bat ses domestiques.

M<sup>me</sup> DALBY. Est-il possible ?

JEANNETON. Je suis bien sûre que s'il était marié il batterait sa femme.

M<sup>me</sup> DALBY. Quelle horreur !

AIR : *Final du 1<sup>er</sup> acte de la Savonnette impériale.*

Il oserait descendre

A cette indignité !

Enfin je viens d'apprendre

L'affreuse vérité.

ENSEMBLE

JEANNETON.

Devait-elle s'attendre

A cette indignité ?

Je viens de bien m'y prendre,

Monsieur sera flatté.

M<sup>me</sup> DALBY.

Il oserait descendre

A cette indignité !

Enfin je viens d'apprendre

L'affreuse vérité.

JEANNETON.

Quoi ! vous partez ; il va rentrer peut-être.

M<sup>me</sup> DALBY.

Je pars pour ne plus revenir.

JEANNETON.

Bon, j'en débarrasse mon maître,

J'suis sûre qu'il lui fra plaisir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE

M<sup>me</sup> Dalby sort.

## SCÈNE XI.

JEANNETON.

Oh ! la v'là partie.... j'peux dire que j'ai joliment réparé mes torts... (*Tirant la bourse qu'elle a reçue.*) Et c'te bourse qu'elle m'a donnée, tiens, tiens, tiens... Deux pièces d'or pour lui avoir dit que monsieur m'battait... je crois quasi que je me laisserais battre à ce prix-là. Ah ! mon Dieu ! et le perdreau que j'oublie ; je suis sûre qu'il est flambé.

Elle sort précipitamment

## SCÈNE XII.

GRENOUILLET, *seul*.

Il tient un pot de fleurs sous le bras ; son chapeau est défoncé et sa redingote éclaboussée jusqu'aux reins.

Horreur... infamie... et l'on parle des ordonnances de police.... et ces charlatans de chapeliers ont le toupet d'afficher chapeaux imperméables, duré un an, un misérable feutre incapable de supporter le moindre pot de fleurs... car j'ai reçu un pot de fleurs, et pas un parapluie, et ce mot *complet* qui se dressait comme un fantôme toutes les fois que j'atteignais un omnibus... pas même un cabriolet... je me trompe, un seul qui m'a éclaboussé... car il est aisé de voir que je fus éclaboussé

AIR : *Vaudeville de l'Héritière.*

A concevoir c'est pourtant difficile,

Car chacun sait que le préfet,

Pour nettoyage de la ville,

Ajoute un article au budget.

*Montrant sa redingote.*

Du système voilà l'effet.

Tant qu'à payer, puisque le bourgeois paye,

J'aimerais mieux voir chaque balayeur,

A la façon dont il balaye,

Remplacé par un dégraisseur.

J'aimerais mieux un dégraisseur.

Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'en cet état je n'ai pu me rendre à l'adjudication... qu'un autre aura profité de mon absence pour faire un marché superbe... Maudit cabriolet!... J'ai cru reconnaître Duhamel dans le monsieur qu'il renfermait. Ce ne serait pas impossible ; depuis hier qu'il a mis le pied chez moi... il semble être la cause de tous les malheurs qui m'arrivent.... mais je suis trempé. Jeanneton, Jeanneton ! Voyez si elle viendra. Jeanneton !

JEANNETON, *en dehors*. J'peux pas, monsieur, je suis à la broche.

GRENOUILLET. A la broche... au fait je me sens des tiraillements. (*Criant.*) Dépêchez-vous !

JEANNETON, *en dehors*. Oui, not' maître...

GRENOUILLET. Je vais en attendant changer de costume... car en conscience... si madame Dalby me surprenait dans cet état... (*Il défait sa redingote.*) J'ai trop tôt refusé de mettre cet habit neuf.... en y réfléchissant, à mon âge un habit un peu large est plus convenable, et toute réflexion faite je le garde... Mais Duhamel... qui me l'avait demandé... Ma foi, tant pis pour lui.

SCÈNE XIII.

JEANNETON, GRENOUILLET.\*

JEANNETON. Me v'là, not'maitre.

GRENOUILLET. Comment, vous v'là... sans le déjeuner ?

JEANNETON. Le déjeuner ?

GRENOUILLET. Qu'on le serve à l'instant.

JEANNETON. Le déjeuner ?

GRENOUILLET. Oui, le déjeuner; m'entendez-vous ?

JEANNETON. Mais, not'maitre, il n'est pas prêt.

GRENOUILLET. Comment, pas prêt ?

JEANNETON. Dame ! vous m'avez dit pour neuf heures... il est huit heures et demie...

GRENOUILLET. C'est-à-dire que c'est à se manger les sens... on arrive, on est fatigué, on a l'estomac sur les talons, et l'on entend une pécore qui vous dit : Vous ne mangerez qu'à neuf heures...

JEANNETON. Pécore !

GRENOUILLET. Comme si mon estomac pouvait se régler sur la pendule !

JEANNETTE. Pourquoi donc que vous m'appellez pécore ? je ne veux pas qu'on m'appelle pécore.... Qu'est-ce que c'est que ça une pécore ?

GRENOUILLET. Une bête comme vous.... Donnez-moi mon habit.

JEANNETON. Quel habit ?

GRENOUILLET. Mon habit neuf.

JEANNETON. Celui da ce matin ?

GRENOUILLET. Oui, celui da ce matin.

JEANNETON. Il est sorti.

GRENOUILLET. Comment, sorti ?

JEANNETON. Sur le dos de monsieur Duhamel.

GRENOUILLET. Mais c'est donc l'enfer ? .. Point de déjeuner, pas d'habit... donnez-moi un vêtement, n'importe lequel; vous voyez bien que je m'enrhumme en manches de chemise.

JEANNETON. Voilà votre paletot.

GRENOUILLET. Un paletot dans une chambre... enfin...

JEANNETON. Je m'en vas toujours mettre le couvert.

GRENOUILLET. Je vous demande un peu si madame Dalby... Brossez ma redingote.

JEANNETON, *laissant le couvert*. Oui, monsieur.

GRENOUILLET. Ça paraîtrait d'un ridicule... Voyez où en est le perdreau.

JEANNETON, *laissant la redingote*. Oui, monsieur.

GRENOUILLET. Mettez donc le couvert.

JEANNETON. Oui, monsieur.

\* Grenouillet, Jeanneton.

GRENOUILLET. Et ma redingote, mon habit.

JEANNETON. Ah ! la redingote, l'habit, le couvert, le perdreau. C'est pis qu'une machine à vapeur.

GRENOUILLET, *s'assoit sur le fauteuil à droite*. J'ai faim, je veux manger.

JEANNETON. Je vais en attendant vous dire une chose qui vous fera plaisir...

GRENOUILLET. Servez-moi le perdreau.

JEANNETON. Cette dame est revenue.

GRENOUILLET, *se levant*. Heim!.. la dame d'hier ?

JEANNETON. Oui, not'maitre... vous allez être content de moi, allez ; je lui ai dit que vous étiez méchant, avare, grondeur, bourru, que je vous détestais.

GRENOUILLET. Vous lui avez dit...

JEANNETON. Que vous m'battiez, que vous battiez votre femme... ça lui a joliment fait de l'effet, allez.

GRENOUILLET. Ah ! la misérable !

JEANNETON. Elle a bien dit qu'elle ne reviendrait plus : c'est moi qui vous en ai débarrassé.

GRENOUILLET. Jeanneton, je vous chasse.

JEANNETON. Heim!...

GRENOUILLET. Si je n'écoutais que ma fureur... mais non... je ne veux pas, et pourtant... (*Il fait un geste comme pour battre Jeanneton.*) Je sors... qu'à mon retour je ne vous trouve plus ici.

JEANNETON. Mais, monsieur...

GRENOUILLET. Vous m'avez entendu.

JEANNETON. Mais le déjeuner ?

GRENOUILLET. Je vais déjeuner chez le restaurateur, et à votre compte.

JEANNETON. Oh !

GRENOUILLET. Je veux être pendu si je ne retiens pas cela sur vos gages.

Il sort et trébuché dans l'escalier. On entend un grand bruit comme quelqu'un qui tombe.

SCÈNE XIV.

JEANNETON, *seule*.

Il s'est flanqué par terre ; c'est bien fait ! (*Pleurant.*) Mais c'est affreux, après tout ce que j'ai fait pour lui... Eh bien ! non, je le mettrai ton couvert, et tout de suite encore ; nous verrons s'il a le droit... Tiens, la voilà ta vieille nappe... tiens ! la voilà ta serviette... Ah ! tu veux déjeuner à mon compte... les voilà tes assiettes... et il n'est pas neuf heures... je prouverai qu'il n'était pas neuf heures... oui, je le prouverai, et devant la correctionnelle encore ! ah ! mais c'est que... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle s'assied en pleurant.



## SCÈNE XV.

JEANNETON, DUHAMEL.

DUHAMEL. Oh! je suis ravi de ma matinée, et ce couvert mis à mon retour... Décidément le bonheur me poursuit. Jeanneton, mon enfant... allons-nous déjeuner?

JEANNETON. Je vais voir, monsieur.

Elle sort un instant.

DUHAMEL. L'adjudication a été chaude; mais, Dieu merci! je suis arrivé assez à temps pour enlever une courtine et deux bastions. Superbe affaire... et ce surnois de Grenouillet qui ne me prévient pas qu'il s'était mis sur les rangs pour le lot qui m'est échu.... Cela me fait de la peine de lui avoir soufflé ses bastions... Après cela, puisqu'il n'est pas venu... c'est qu'il n'y tenait pas beaucoup.

JEANNETON, *rentrant avec un plat*. V'là les perdreaux!

DUHAMEL, *se mettant à table*. Cette petite bonne est d'une exactitude... mais je ne vois pas Grenouillet.

JEANNETON, *pleurant*. Il ne viendra pas déjeuner, monsieur\*.

DUHAMEL. Comment! je serais appelé à manger tout seul ce succulent perdreau?

JEANNETON. Oui, monsieur.

DUHAMEL. Ah ça, mais qu'as-tu donc?

JEANNETON. J'ai bien du chagrin, allez!

DUHAMEL. Voyez-vous ça... ton perdreau est d'une délicatesse...

JEANNETON. Not' maître m'a chassé.

DUHAMEL. Chasser une fille qui entend le rôti d'une manière aussi distinguée; mais il est donc fou?

JEANNETON. J'en ai peur... d'abord quand il est rentré il était d'une humeur... mais d'une humeur...

DUHAMEL, *à part*. Il avait peut-être entendu parler de l'adjudication.

JEANNETON. Alors, il s'est emporté, m'a renvoyée, et est allée déjeuner chez le traiteur, à mon compte.

DUHAMEL. Pauvre petite, c'est peut-être moi qui suis cause... (*Haut*.) De sorte que te voilà sans place.

JEANNETON. Mon Dieu, oui!

DUHAMEL. C'est sage, économe, rangé... Jeanneton, regarde-moi un peu... quelle figure me trouves-tu?

JEANNETON. Mais dam! la figure d'un homme qui mange du perdreau.

DUHAMEL. Autre chose...

JEANNETON. D'un brave homme!

\* Duhamel, Jeanneton.

DUHAMEL. Eh bien! si tu veux t'arranger de cette figure-là, de cent écus de gage et de bons profits, tu n'iras pas loin pour chercher une condition.

JEANNETON. Ben vrai.... ah! monsieur, à moi un pareil bonheur!

DUHAMEL. Tu consens? (*Portant un verre à sa bouche*.) Eh bien! c'est une affaire arrangée. Mais qu'y a-t-il donc dans ce verre?

Il jette le contenu du côté de la porte, et Grenouillet, qui entre en ce moment, reçoit tout dans les jambes.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GRENOUILLET.

GRENOUILLET. Oh!

DUHAMEL. Ah!

JEANNETON, *riant*. Ha! ha! ha! ha!

GRENOUILLET. Enfer!

DUHAMEL. Ce pauvre ami!

GRENOUILLET. Le faites-vous exprès?

DUHAMEL. Ne vas-tu pas supposer...

GRENOUILLET. Je suppose... je suppose que les hommes et les événements se sont donné le mot... jusqu'à ce garçon traîtreur qui depuis une heure me dit : Vous allez être servi dans un instant... (*Imitant la voix du garçon*.) Dans l'instant, monsieur, dans l'instant... Et il m'a laissé là deux heures. Je suc-combe, je meurs d'inanition. (*A Jeanneton*.) Voyons! il est neuf heures enfin... le déjeuner doit être prêt.

Jeanneton le regarde, va s'asseoir sur une chaise et ne répond pas.

DUHAMEL, *tirant sa montre*. Il est neuf heures et demie, mon garçon.

GRENOUILLET. Raison de plus, le perdreau doit être rôti!

DUHAMEL. Il est mangé, mon ami.

GRENOUILLET. Mangé!

DUHAMEL. Il reste encore...

GRENOUILLET. Quoi donc?

DUHAMEL. Une carcasse.

GRENOUILLET. Va te promener avec ta carcasse!

DUHAMEL. Dam! tu dis que tu vas déjeuner chez le traiteur!

GRENOUILLET *à Jeanneton*. Vite! allez me chercher quelque chose; n'importe quoi! je veux manger.

JEANNETON, *se dandinant*.

Un bon bourgeois dans sa maison,  
Le dos au feu, le ventre à table.

GRENOUILLET. M'entendez-vous?

JEANNETON, *même jeu*.

. . . la trompette guerrière  
Vient de retentir.

GRENOUILLET, *à Duhamel*. Eh bien! que dis-tu de cela?



DUHAMEL. Je dis qu'elle chante fort gentiment.

GRENOUILLET. Ah! tu trouves... (*Avec force.*) Mademoiselle Jeanneton, me reconnaissez-vous?

JEANNETON, *même jeu.*

Toi qui connais les hussards de la garde.

GRENOUILLET. J'ai envie de la tuer!

DUHAMEL. N' faut pas\*.

GRENOUILLET, *levant le bras.* Je ne sais qui me retient!... (*Duhamel l'arrête.*) C'est toi qui me retiens!

JEANNETON, *levant sa chaise.* Ne vous en avisez pas au moins.

GRENOUILLET. Ma domestique, lever le drapeau de l'insurrection!

JEANNETON. Je ne suis plus votre domestique... voilà mon maître!

GRENOUILLET. Eh quoi! jusqu'à ma bonne...

DUHAMEL. Ecoute donc, tu l'avais chassée...

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Elle pleurait, j'ai terminé sa peine;  
Cherche autre part quelqu'un pour te servir,  
Car maintenant ta servante est la mienne,  
C'est à moi seul qu'elle doit obéir.

GRENOUILLET.  
Mais c'est l'enfer!

DUHAMEL.

Ah! par l'hôtel de ville

Je me suis fait adjuger, sans effort,  
Deux bastions du fort de Belleville.

GRENOUILLET.

Les bastions de mon fort... c'est trop fort!

ENSEMBLE.

GRENOUILLET.

Retirez-vous, la fureur m'exaspère!  
Retirez-vous; si j'osais m'écouter,  
Je ne sais pas, dans ma juste colère,  
A quel excès je pourrais me porter.

DUHAMEL et JEANNETON.

Retirons-nous, la fureur l'exaspère,  
Retirons-nous, craignons de l'irriter.  
On ne sait pas quand il est en colère  
A quel excès il pourrait se porter.

*Duhamel et Jeanneton rentrent dans la chambre à droite.*

## SCENE XVII.

GRENOUILLET, *seul; puis* JEANNETON.

GRENOUILLET, *parcourant la scène à grands pas.* Ils ont bien fait de s'en aller... je sens que j'allais me porter envers eux à des extrémités prévues par le code... Soumissionner ces deux bastions... c'est dix mille francs qu'il me fait perdre!... Décidément cela ne peut durer ainsi; suis-je donc obligé de

\* Grenouillet, Duhamel, Jeanneton.

garder chez moi cet ennemi de mon repos?... Non, sans doute, et je vais lui signifier à l'instant même... (*On entend le bruit d'une sonnette.*) O ciel! quelqu'un!... madame Dalby, peut-être... La recevoir dans cet état... (*Appelant.*) Jeanneton!

JEANNETON. Qu'est-ce qu'y a?

GRENOUILLET. On asonné

*Nouveau bruit de sonnette.*

JEANNETON. Tiens, c'est vrai!

GRENOUILLET. Allez ouvrir...

JEANNETON, *allant ouvrir la porte de droite.* Not' maître, attendez-vous des visites?

DUHAMEL, *en dehors.* Non, mon enfant; non.

JEANNETON. Alors ça suffit.

*Elle rentre chez Duhamel.*

GRENOUILLET. O les misérables! mais je me vengerai!... (*Bruit de sonnette.*) On y va!

## SCENE XVIII.

GRENOUILLET, M<sup>me</sup> DALBY.

GRENOUILLET. C'est vous, belle dame...

M<sup>me</sup> DALBY. Mon Dieu, excusez-moi; votre cordon m'est resté dans la main.

GRENOUILLET. Ce pied de biche est loin d'être à plaindre... (*A part.*) Encore des frais.

M<sup>me</sup> DALBY. Votre domestique est donc absente?

GRENOUILLET. Je l'ai renvoyée, madame.

M<sup>me</sup> DALBY. Renvoyée!... pourquoi?

GRENOUILLET. Pour tout le bien d'abord, et ensuite pour tout le mal qu'elle vous a dit de moi.

M<sup>me</sup> DALBY. Ah! vous savez...

GRENOUILLET. Tout, madame; et j'espère que vous n'ajouterez aucune croyance... (*A part.*) Ciel! ma bretelle qui vient de se casser.

M<sup>me</sup> DALBY. Non, j'ai pris des informations qui vous justifient.

GRENOUILLET. Quel bonheur!

M<sup>me</sup> DALBY. Je vous devais un dédommagement pour le mal que j'ai pensé de vous...

GRENOUILLET. Combien vous êtes bonne! (*A part.*) Quelle position!...

M<sup>me</sup> DALBY. Aussi n'ai-je pas hésité à réparer un tort involontaire... ma visite en est la preuve; vous aviez besoin des papiers nécessaires à la publication de nos bans... eh bien! au lieu d'attendre que vous veniez les chercher, je vous les apporte moi-même.

GRENOUILLET. On n'est pas plus aimable! (*A part, remontant son pantalon.*) Elles sont cassées toutes les deux.

M<sup>me</sup> DALBY. Aux termes ou nous en sommes, cette démarche est toute naturelle!... Ce n'est pas sans peine que je me suis déterminée à former de nouveaux liens... mais vous savez les motifs qui me font agir; les intérêts d'une fortune à surveiller, mon commerce qu'il me serait impossible de continuer seule, tout enfin me fait une nécessité du mariage.

GRENOUILLET, *relevant son pantalon*. Si je pouvais le remonter.

M<sup>me</sup> DALBY. Le hasard m'a fait vous rencontrer dans le monde... un de vos bons amis, disiez-vous, vous avait chargé de lui trouver une femme; le portrait que vous me fîtes de sa personne semblait réunir toutes les qualités qui pouvaient encore, à défaut d'amour, me rendre chers de nouveaux liens, et quand plus tard vous m'avez avoué que ce portrait c'était le vôtre... bien que je n'aie peut-être pas trouvé la ressemblance parfaite, je n'ai pas cru devoir repousser le modèle.

GRENOUILLET. Ah! madame... (*A part.*) Bien sûr il va tomber.

M<sup>me</sup> DALBY. Qu'avez-vous donc? vous paraissez inquiet...

GRENOUILLET. Moi, du tout... je jetais un regard... C'est votre acte de naissance?

En dansant ces mots il serre la boucle de son pantalon.

M<sup>me</sup> DALBY. Oui, monsieur.

GRENOUILLET, *à part*. Ah! j'ai serré la boucle... il tiendra. (*Parcourant l'acte.*) Tiens, tiens, tiens, tiens, tiens, vous êtes née Chevreau!... J'ai connu beaucoup de Chevreaux; mais à coup sûr ils n'appartenaient pas à votre famille.

M<sup>me</sup> DALBY. Peut-être.

GRENOUILLET. Oh! non; un des Chevreaux que j'ai connu était un mauvais sujet, un joueur que ses parents ont envoyé aux îles.

M<sup>me</sup> DALBY. C'était mon frère, monsieur.

GRENOUILLET, *à part*. Ah! mon Dieu!

M<sup>me</sup> DALBY. Et s'il fut égaré par une funeste passion, sa jeunesse peut lui servir d'excuse.

GRENOUILLET. Sa jeunesse... oh! alors nous ne nous entendons pas; moi, je vous parlais d'un vieux Chevreau, d'un Chevreau qui demeurerait rue Saint-Denis, même qu'il faisait l'usure.

M<sup>me</sup> DALBY. C'était mon oncle, monsieur.

GRENOUILLET *à part*. C'est fait pour moi.

M<sup>me</sup> DALBY. Mais il faisait la banque et non l'usure.

GRENOUILLET. Permettez, permettez; ils étaient deux qui demeuraient dans cette maison... Nous confondons peut-être... Moi, je vous parle du Chevreau qui a fait faillite... de Jean-François Chevreau,

M<sup>me</sup> DALBY. C'était mon père!  
GRENOUILLET. Ah! c'est le diable qui s'en mêle!...

ENSEMBLE.

AIR : *Vive le champagne* (dans les Blancs-becs).

GRENOUILLET.

O douleur extrême!  
Quelle trahison!  
De celle que j'aime  
J'outrage le nom.  
Cruelle aventure,  
C'est pour en mourir.  
Après cette injure  
Je n'ai plus qu'à fuir.

M<sup>me</sup> D'ALBY.

O surprise extrême!  
Jamais de pardon.  
De celle qu'il aime  
Il flétrit le nom.  
C'est une imposture,  
Puis-je la souffrir?  
Après cette injure,  
C'est moi qui dois fuir.

GRENOUILLET, *tombant dans le fauteuil où M<sup>me</sup> Dalby a placé son chapeau*. Ah! c'est pour en devenir fou.

M<sup>me</sup> DALBY. Ciel! mon chapeau!...

GRENOUILLET. Grand Dieu!

Il se lève, recule avec épouvante, renverse le guéridon, brise le cabaret de porcelaine et sort comme un fou.

## SCENE XIX.

M<sup>me</sup> DALBY, puis DUHAMEL, JEANNETON\*.

M<sup>me</sup> DALBY. Ah! je ne resterai pas un instant de plus dans cette maison.

DUHAMEL, *paraissant à la porte de sa chambre*. Ah ça, qui diable fait tout ce tintamarre?

JEANNETON. Est-ce qu'on se bat?...

DUHAMEL. Que vois-je... madame!...

JEANNETON. Ah! ben, en v'là de c'te besogne!...

M<sup>me</sup> DALBY. Vous étiez là, monsieur?

DUHAMEL. Oui, madame.

M<sup>me</sup> DALBY. Et vous avez entendu?

DUHAMEL. Rien, absolument rien, qu'un bruit étrange qui m'a fait accourir.

M<sup>me</sup> DALBY. Je vous demande pardon; tout ce désordre fut causé par la maladresse de monsieur Grenouillet, qui vient de s'éloigner en brisant ce cabaret de porcelaine.

DUHAMEL. Je le reconnais bien là.

M<sup>me</sup> DALBY, *saluant*. Monsieur...

DUHAMEL. Eh quoi! vous sortez par un temps semblable?

M<sup>me</sup> DALBY. Je vais prendre une voiture.

\* M<sup>me</sup> Dalby, Duhamel, Jeanneton.



DUHAMEL. Je veux vous éviter la peine de traverser la place par ce temps affreux. — Jeanneton !

JEANNETON. Not' maître ?

DUHAMEL. Va chercher une voiture, mon enfant.

JEANNETON. Oui, not' maître.

Elle sort.

## SCÈNE XX.

DUHAMEL, M<sup>me</sup> DALBY.

M<sup>me</sup> DALBY. Je vous remercie, monsieur.

DUHAMEL. Et de quoi donc?... je suis heureux de pouvoir vous être agréable.

M<sup>me</sup> DALBY. Ce langage bienveillant après celui qu'on vient de me faire entendre...

DUHAMEL. Eh quoi ! Grenouillet se serait permis...

M<sup>me</sup> DALBY. D'infâmes calomnies sur ma famille.

DUHAMEL. Vous m'étonnez !

M<sup>me</sup> DALBY. Des accusations dont toute la rue Saint-Denis pourrait attester la fausseté.

DUHAMEL. La rue Saint-Denis ! mais j'y suis né... Je l'ai habitée pendant trente ans.

Votre nom de famille, s'il vous plaît ?

M<sup>me</sup> DALBY. Chevreau.

DUHAMEL. Chevreau ! mais je n'ai connu que ça ; le père tenait un magasin de porcelaine rue Saint-Denis, à l'enseigne du balai d'or... Estimable négociant que celui-là... il eut des malheurs, mais il voulut être malheureux tout seul.

M<sup>me</sup> DALBY. Ah ! monsieur, si vous saviez quel plaisir vous me faites en parlant ainsi !

DUHAMEL. Je me souviens qu'il avait un frère qui faisait l'escompte, et qu'on appelait la providence du petit commerce.

M<sup>me</sup> DALBY. Un usurier, selon monsieur Grenouillet.

DUHAMEL. Usurier... je sais de lui des traits qui feraient honneur au philanthrope le plus généreux... Jérôme, un usurier... c'était mon ami, madame, et je n'ai jamais donné ce nom qu'à d'honnêtes gens.

M<sup>me</sup> DALBY. Merci, monsieur, merci.

DUHAMEL. Mais je cherche à me rappeler. Eh ! oui, parbleu, François avait deux enfants ; Charles, qui maintenant est aux îles, et puis une demoiselle, bien jeune à cette époque, mais promettant déjà...

M<sup>me</sup> DALBY. C'était moi, monsieur.

DUHAMEL. Vous, madame ? foi de Duhamel, vous promettiez d'être un jour fort jolie, et vous avez tenu votre promesse.

M<sup>me</sup> DALBY. Duhamel ! mais je crois avoir entendu parlez de vous par mon mari.

DUHAMEL. Vous êtes mariée, madame ?

M<sup>me</sup> DALBY. Je suis veuve.

DUHAMEL. Et votre mari se nommait...

M<sup>me</sup> DALBY. Dalby.

DUHAMEL. Dalby ! vous êtes madame veuve Dalby ?

M<sup>me</sup> DALBY. Pourquoi cette surprise ?

DUHAMEL.

AIR : *Ce que j'éprouve, etc.*

C'est vous que je dois épouser.

M<sup>me</sup> DALBY.

Vous m'épouser...

DUHAMEL.

Bonheur extrême !

Oui, Grenouillet me l'annonce lui-même.

M<sup>me</sup> DALBY.

Sans doute pour vous abuser,

Car c'est lui qui veut m'épouser.

DUHAMEL.

Lui !... qu'entends-je !... comme c'est traître !

Ces lettres, tenez, lisez-les ;

Il m'y parle de vos attraits.

Je vous aimais avant de vous connaître,

Jugez si je vous aime après.

M<sup>me</sup> DALBY, *qui a parcouru les lettres.*  
Ah ! tant de perfidie et de duplicité...

DUHAMEL. Cela crie vengeance... et cette jolie main...

M<sup>me</sup> DALBY. La voici.

DUHAMEL, *tombant à ses pieds.* Ah ! madame !

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, GRENOUILLET, *ensuite* UN MUNICIPAL\*.

GRENOUILLET. Que vois-je !

M<sup>me</sup> DALBY, *à Duhamel.* Monsieur...

DUHAMEL. Ah ! arrive donc, mon gaillard ; c'est donc ainsi que tu prends mes intérêts ?

GRENOUILLET. Que veux-tu dire ?...

DUHAMEL. Eh ! parbleu... que je te remercie de tes peines pour me trouver un parti convenable ; mais que cela ne devrait pas aller jusqu'à épouser ma femme.

GRENOUILLET. Ta femme...

DUHAMEL. N'est-ce pas toi qui me l'as choisie ?

GRENOUILLET. Comment ! tu épouses !... ah ! c'est le coup de grâce... Eh bien... oui... j'y consens... mariez-vous, mais sortez de chez moi... tu m'as pris mes bottes, mon habit, mes bastions, ma servante, mon déjeuner ; maintenant tu me prends ma femme ; mais du moins tu ne me prendras pas ma maison... je veux y rester seul... tout seul... n'y recevoir personne, n'en plus sortir...

UN MUNICIPAL, *qui vient d'entrer.* Monsieur Grenouillet ?

\* M<sup>me</sup> Dalby, Duhamel, Grenouillet.



GRENOUILLET. C'est moi, monsieur.

LE MUNICIPAL. Suivez-moi.

GRENOUILLET. Où donc ?

LE MUNICIPAL. A la maison d'arrêt de la garde nationale.

GRENOUILLET. L'hôtel des haricots !

Il tombe dans les bras du Municipal.

DUHAMEL. Ah ! ce pauvre ami...

M<sup>me</sup> DALBY. Il se trouve mal.

GRENOUILLET, *se relevant*. Non... mais je ne sortirai pas par la pluie. (*A part.*) Tâchons de gagner du temps. (*Haut.*) On n'a pas le droit de me contraindre à traverser la ville comme un criminel... je ne sortirai que si l'on amène une voiture... qu'on aille me chercher une voiture.

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES, JEANNETON.

JEANNETON, *entrant*. Not' maître, le fiacre est en bas.

Grenouillet retombe dans les bras du municipal.

DUHAMEL. Comme c'est heureux ! je l'avais envoyé chercher pour madame, mais nous pouvons attendre ici que la pluie soit passée ; ne te gêne pas, Grenouillet... dispose de la voiture.

GRENOUILLET. Et tu restes ici, tu prends ma maison ! Veux-tu mes meubles ? veux-tu mes effets ? veux-tu ma vie ?

DUHAMEL. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

GRENOUILLET. Ah ! c'est vrai... tu n'en peux rien faire... voilà ce qui te retient... Partons, municipal.

LE MUNICIPAL. En voiture.

GRENOUILLET. Non, à pied. La voiture verserait, ou nos chevaux prendraient le mors aux dents, ou le cocher entrerait dans une boutique... Une voiture proposée par cet homme, c'est un véhicule conduit par la fatalité.

LE MUNICIPAL. Mais il pleut.

GRENOUILLET. Nous serons crottés, municipal.

JEANNETON, *à la cantonade*. Bah ! vraiment !

GRENOUILLET. Quoi donc ?

JEANNETON. Ah ! monsieur, en v'là bien d'une autre.

GRENOUILLET. Qu'est-ce encore ? (*Jean-neton lui parle à l'oreille.*) O ciel ! il ne manquait plus que ça !

M<sup>me</sup> DALBY. Qu'avez-vous donc ?

GRENOUILLET. Silence ! (*Au public.*) Messieurs...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

On devait mettre ici, dans le parterre,  
Quelques amis chargés de m'applaudir ;  
Et l'on m'annonce, ô comble de misère !  
Que ces messieurs ce soir n'ont pu venir.

(*Parlé.*) Ça ne m'étonne pas, je devais m'y attendre ; c'est Duhamel qui les aura débauchés.

*Chanté.*

Ah ! vengez-moi des gens qui me trahissent ;  
Remplacez-les, ces amis précieux.  
Assez souvent pour vous ils applaudissent,  
Ce soir, de grâce, applaudissez pour eux.

## VARIANTES POUR LA PROVINCE.

Après ces mots : Nous serons crottés, municipal, Grenouillet ajoutera : Mais auparavant, permettez-moi de me plaindre à ces messieurs ; car enfin, ce qui m'arrive n'a pas de nom. (*Au public, montrant Duhamel.*) Messieurs...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Il m'a tout pris, ce monstre, cet infâme,

Mon déjeuner, mes bottes, mes habits,  
Mes bastions, ma servante, ma femme,  
Ma maison même, il m'a tout pris, tout pris !  
Consolez-moi du chagrin qu'il me cause.  
Il m'a tout pris, prenez mes intérêts,  
Et pour qu'enfin je prenne quelque chose,  
Ah ! laissez-moi ce soir prendre un succès,  
Faites, messieurs, que je prenne un succès.

FIN.

# L'AUTRE PART DU DIABLE,

OU

## LE TALISMAN DU MARI,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,

PAR M. VARNER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le  
10 juillet 1843.

### DISTRIBUTION :

|                                                |               |
|------------------------------------------------|---------------|
| LE DUC DE BOURGOGNE.....                       | MM. GERMAIN.  |
| MARCEL AUBRIOT, maître tapissier.....          | SAINVILLE.    |
| HERMINGILDE, sa femme.....                     | Miles PERNON. |
| GENEVIÈVE, sa nièce.....                       | ÉMILIE.       |
| OLIVIER, clerc de la bazoche.....              | MM. BERGER.   |
| MAÎTRE JÉRÔME FAUSSET, huissier du palais..... | GRASSOT.      |

La scène est à Dijon, quelques années après la mort de Charles-le-Téméraire.

Le théâtre représente une salle gothique. Une porte au fond, à droite; une croisée à renforcement à gauche, également au fond; deux portes sur le deuxième plan, l'une à droite avec un œil-de-bœuf, l'autre à gauche; une table, à gauche au premier plan, deux fauteuils, l'un à gauche, à côté de la table, l'autre à droite, premier plan. Une horloge en bois, dite coucou, au fond, entre la croisée et la porte. — Fauteuils, chaises.

### SCÈNE I.

(*Il fait nuit.*)

OLIVIER, *entrant par la fenêtre.*

Geneviève! Geneviève!... Je ne la vois pas; je n'entends rien.... Pourvu qu'elle ait compris les signes que je lui faisais, quand elle a paru à sa fenêtre... Il faut absolument que je lui parle, que je lui confie mes projets... je suis décidé à faire un coup de tête!... Je m'ennuie d'être clerc de la bazoche; il n'y a rien à gagner dans cet état-là... tandis que l'oncle de Geneviève, maître Aubriot le tapissier, a une fortune, une maison montée, et une jolie femme... Il en a même eu deux, car il en est à la seconde... Ah! si celle-là voulait, mon mariage serait bientôt conclu... Mais elle re-

*use de me recevoir... elle est si fière de sa beauté et de sa vertu!.. elle en abuse... elle ne veut pas qu'on lui parle d'amour, même pour le compte de sa nièce! Ce n'est pas juste; elle n'a pas toujours été tante. (Remontant la scène vers la porte du fond.) Ah! mon Dieu, qu'est-ce que j'entends!... il ne faut pas qu'on me surprenne! (Il se cache dans le coucou.)*

### SCÈNE II.

OLIVIER, LE PRINCE.

LE PRINCE, *entrant par la porte du fond et parlant à la cantonnade.*

Bien!.. tenez-vous-là, sans bruit, à l'écart, mais soyez attentifs... et au premier coup de

sonnette, vous paraitrez!... Avançons avec précaution...

OLIVIER, à part.

Quel est ce Monsieur?

LE PRINCE.

C'est de ce côté que doit être son appartement.

OLIVIER, à part.

Viendrait-il aussi pour Geneviève?

LE PRINCE.

M'y voici. (*Il frappe doucement à la porte à gauche.*)

HERMINGILDE, dans la coulisse.

Qui est-là?

LE PRINCE, à part avec joie.

C'est sa voix!... (*Haut.*) Ouvrez!

OLIVIER, à part.

Il paraît qu'il ne vient pas pour Geneviève.

### SCÈNE III.

LE PRINCE, HERMINGILDE, ayant à la main une lumière qu'elle pose sur la table.

(*Le théâtre est éclairé.*)

HERMINGILDE, avec beaucoup d'étonnement.

Vous ici, Monseigneur? Qui vous a donné le droit?..

LE PRINCE.

Ah! vous le savez bien, l'amour que j'ai pour vous...

HERMINGILDE.

Et que je ne veux, que je ne dois pas entendre... à cette heure, surtout!... Songez que ma réputation...

LE PRINCE.

Je mourrais plutôt que de la compromettre!

HERMINGILDE.

Et mon mari?

LE PRINCE.

Il est absent pour toute la nuit... Il est allé à quelques lieues de Dijon, pour tâcher d'emprunter de l'argent.

HERMINGILDE.

Qui vous l'a dit?

LE PRINCE.

Est-ce que je ne sais pas tout? Est-ce que je ne fais pas épier ses démarches et les vôtres? Est-ce que je serais ici, dans votre maison, si un de vos gens, gagné par moi, ne m'en avait donné les moyens?

HERMINGILDE.

Je le chasserai!

LE PRINCE.

J'en gagnerai un autre. Quand on a de l'or, et j'en ai, quand on est prince, on surmonte tous les obstacles. Il n'y a d'invincible que celui que je trouve dans votre volonté.

HERMINGILDE.

Et dont vous auriez tort de vous plaindre: c'est le seul lien qui vous attache à moi. Déjà, depuis longtemps, vous m'auriez oubliée, si j'a-

vais prêté l'oreille à vos douces paroles. Mais la femme d'un tapissier, une humble bourgeoise, qui ose résister à l'héritier des ducs de Bourgogne!... C'est si rare, et les belles dames de la cour ne vous y ont pas habitué!

Ah! Je n'ai jamais dans cette vie...

Voire naissance. Attendez que vous êtes, Au trône, un jour, vous appelez chez nous; Mais régner, par droit de conquête, Sur la beauté, vous semble bien plus doux. Et Monseigneur, qui sait que par la suite Il doit subir de pénibles grandeurs, Pour faire aimer le règne qu'il médite, Veut s'essayer à gagner tous les cœurs.

LE PRINCE.

Ah! cessez d'ajouter la raillerie à toutes vos cruautés! Je vous aime, voyez-vous, comme je n'ai jamais aimé! et vous régneriez bien plus encore sur mon cœur, si vous en aviez accepté l'hommage.

HERMINGILDE.

Je n'en ferai pas l'épreuve.

LE PRINCE.

Pourquoi? Je vous rendrais riche et puissante, sans compromettre votre vertu... Entourée d'amour et de mystère, vous commanderiez en secret... vous disposeriez de mon pouvoir, de mes trésors...

HERMINGILDE.

Qui, moi?... jamais!

LE PRINCE.

Si ce n'est pour vous, au moins pour votre mari... vous ignorez ce que je sais, que le désordre est dans ses affaires...

HERMINGILDE

O ciel!

LE PRINCE.

Qu'aujourd'hui même on le poursuit pour vingt écus d'or, et que, dans sa folie, il demande à la sorcellerie des secours qu'il ne devrait attendre que de son industrie et de son travail... qu'il passe dans son laboratoire des heures qu'il devrait passer dans sa boutique... L'insensé court à sa ruine!.. Et quand d'un mot vous pourriez combler tous ses vœux et les miens...

HERMINGILDE.

Cessez de me parler ainsi!.. Pour vous, ce ce n'est qu'un jeu, et pour moi, qui vous écoute, si j'avais l'imprudence de vous croire, je sens que j'en mourrais!

LE PRINCE.

Que dites-vous?

HERMINGILDE.

Rien, Monseigneur... partez!

LE PRINCE.

Vous me permettrez au moins de vous écrire.

HERMINGILDE.

J'ai brûlé vos lettres, je les brûlerais encore.

LE PRINCE.

Mais vous porterez le bracelet auquel mon portrait est attaché?

HERMINGILDE.

J'ai dû le briser, Monseigneur.



LE PRINCE.

Ah ! c'en est trop !.. vous avez juré de me désespérer !..

AUBRIOT, *en dehors, frappant et appelant.*  
Geneviève !.. Geneviève !..

HERMINGILDE, *avec effroi.*  
C'est la voix de mon mari !

LE PRINCE.

Lui qui revient !... Et moi qui comptais souper en tête-à-tête avec vous !

HERMINGILDE.

Quel audace !... vous oseriez ?

LE PRINCE.

Mon Dieu ! tout est prêt.

HERMINGILDE.

Et vous avez pu croire que j'accepterais ?...

GENEVIÈVE, *à la porte de gauche, en dehors.*  
Ma tante ! ma tante !

HERMINGILDE.

Ils vont venir !

LE PRINCE.

Où me cacher ?

HERMINGILDE.

Dans cette galerie, où est le laboratoire.... Il y a, au fond, une porte qui donne sur le jardin.

LE PRINCE.

Oui, Madame ! *(Il entre précipitamment à droite.)*

HERMINGILDE, *seule en scène.*

Ah ! mon Dieu !.. on a retiré la clef !

## SCÈNE IV.

LE PRINCE ET OLIVIER, *cachés,*  
GENEVIÈVE, HERMINGILDE.

GENEVIÈVE.

Ma tante !.. ma tante !.. vous n'avez pas entendu ?

HERMINGILDE.

Quoi ?.. Est-ce que l'on a frappé ?..

GENEVIÈVE.

A coups redoublés..... Vous vous étiez donc endormie ?

HERMINGILDE.

C'est possible.

GENEVIÈVE.

Vous aurez même fait quelque mauvais rêve ; car vous paraissez toute troublée !

HERMINGILDE.

C'est bon : taisez-vous.

## SCÈNE V.

GENEVIÈVE, AUBRIOT, JÉRÔME,  
HERMINGILDE.

AUBRIOT, *à Jérôme.*

Entrez, compère !.. Ma femme et ma nièce, je vous amène, mon digne ami, maître Jérôme

Fausset, huissier de Son Altesse ; et que ses fonctions, mettent en rapport avec ce qu'il y a de plus élevé.

JÉRÔME.

C'est vrai... je ne sors pas des nobles et des seigneurs... Il y a des jours où je suis fatigué de répéter : M. le baron !... M. le comte !... M. le duc !... Sans doute, c'est flatteur à prononcer, mais on ne me laisse jamais dire autre chose.

AUBRIOT.

C'est fâcheux, vous qui êtes si aimable !..

JÉRÔME, *avec modestie.*

Oh ! de l'esprit naturel... A la cour ; tout le monde en a... c'est l'usage.

Air du Parnasse des dames.

Là, je me trouve à bonne école  
Pour les bons mots et la gaieté.

AUBRIOT.

Vous prenez part au monopole.

JÉRÔME.

C'est presque une nécessité.

Là, chaque grand seigneur apporte  
Tout son esprit le plus brillant ;  
Et moi, qui me trouve à la porte,  
Toujours j'en attrape en passant.

GENEVIÈVE, *à Aubriot, bas.*

Dieu ! qu'il est laid !

AUBRIOT, *de même.*

Ça lui sied... ça lui donne un air distingué.

GENEVIÈVE, *de même.*

J'aimerais mieux qu'il eût l'air commun.

AUBRIOT, *de même.*

Tu n'as pas de goût. *(A Hermingilde.)* Ah ! ça, femme, tu ne nous dis rien ? \*

HERMINGILDE.

Parce que... je suis mécontente... Pourquoi m'avoir dit de ne pas vous attendre ?..

AUBRIOT.

J'allais à Mirebeau voir un ami, un confrère, auquel je voulais emprunter de l'argent ; je l'ai rencontré aux portes de la ville, et il m'a dit qu'il ne pouvait rien pour moi.

HERMINGILDE.

C'est très-avantageux.

AUBRIOT.

Ça épargne les frais de voyage... Mais, laissez-nous ; j'ai à causer avec le compère de choses que tu ne peux pas savoir...

HERMINGILDE.

Mais que je devine... Vos affaires vont mal.

AUBRIOT, *étonné.*

Qui te l'a dit ?

HERMINGILDE.

Je le sais... Vous êtes poursuivi pour vingt écus d'or.

AUBRIOT.

Ma femme, qui a pu l'informer ?....

HERMINGILDE.

Que vous importe ?.. Sous prétexte que maître Jérôme a étudié, qu'il sait lire dans les li-

\* Geneviève, Jérôme, Aubriot, Hermingilde.

vres de grimoire, vous vous enfermez avec lui, vous vous occupez de sciences occultes, de la recherche du grand œuvre.

JÉRÔME, *à mi-voix à Aubriot.*

Est-ce qu'elle se mêlerait aussi de sorcellerie?

HERMINGILDE, *continuant.*

Vous négligez votre commerce.... vous n'y êtes jamais... et vous n'avez personne pour vous aider.

AUBRIOT.

J'attends quelqu'un... J'ai demandé un commis.

HERMINGILDE.

Qui va vous coûter de l'argent.

AUBRIOT.

Non, qui m'en fera gagner... C'est notre oncle qui doit me l'envoyer, et il m'a promis de bien le choisir.... Ainsi, tranquillise-toi, et laisse-nous.

HERMINGILDE.

Pour que vous alliez encore brûler du charbon dans votre laboratoire

AUBRIOT.

Je n'y entrerai pas.

HERMINGILDE.

Vous me promettez?

AUBRIOT.

Je te le jure.

HERMINGILDE.

A la bonne heure... mais ne gardez pas trop longtemps le compère.

AUBRIOT.

Il serait déjà parti si tu l'avais voulu.

HERMINGILDE, *en s'en allant.*

Suis-moi, Geneviève. *(Elle entre à gauche.)*

JÉRÔME, *à mi-voix, à Aubriot.*

Mon ami, j'ai fasciné ta charmante nièce... elle n'ose plus lever les yeux sur moi. *(Il jette un baiser à Geneviève.)*

GENEVIÈVE, *près de la porte, à part.*

C'est un singe que cet homme-là! *(Elle entre à gauche.)*

## SCÈNE VI.

JÉRÔME, AUBRIOT.

AUBRIOT.

Ah! ça, compère, vous voyez que ma femme sait tout, le désordre de mes affaires, les vingt écus d'or qu'on viendra me réclamer, et la suite... Il faudra payer tout ça.

JÉRÔME.

Patience! patience!

AUBRIOT.

Ouf, patience!... voilà plus d'une année que j'attends, et rien ne vient.... que mes créanciers... qui sont beaucoup trop exacts.

JÉRÔME.

Tant pis pour eux!... Faites ce que je vous dirai.

AUBRIOT.

Je l'ai fait... Vous m'avez demandé de vous meubler un appartement, je vous l'ai meublé... de vous donner un juste-au-corps de velours, je vous l'ai donné...

JÉRÔME.

Il est même usé.... si bien qu'aujourd'hui, c'est exactement comme si je ne l'avais pas eu... il m'en faudra un second.

AUBRIOT.

Vous l'aurez... En échange de tout cela vous devez m'initier aux secrets de l'art cabalistique, me mettre en rapport avec la puissante Cornélia...

JÉRÔME, *ôtant son bonnet.*

Saluez!..

AUBRIOT.

Ah!... oui... me mettre en rapport avec la puissante Cornélia... *(Ils saluent tous deux)* la sœur de Belzébuth, celle que les Bourguignons invoquent dans toutes leurs mauvaises affaires.

JÉRÔME.

Justement... j'ai pensé à vous... *(Lui présentant un livre.)* Je vous apporte un grimoire...

AUBRIOT, *reculant.*

Un grimoire!..

JÉRÔME.

Oui *(A part.)* Un livre latin que j'ai pris au hasard dans la bibliothèque du prince.

AUBRIOT.

Est-ce que je puis y toucher?

JÉRÔME.

Certainement. C'est un livre d'évocations... quand vous saurez y lire, il suffira de dire à haute voix : Cornélia, parais!

AUBRIOT.

Et elle paraîtra?

JÉRÔME.

A l'instant même... Mais il faut connaître le grimoire... nous l'étudierons ensemble.

AUBRIOT.

Quand?

JÉRÔME.

Dès ce soir, si vous voulez.

AUBRIOT.

Si je le veux!

JÉRÔME.

Et nous continuerons demain, après-demain, et ainsi de suite... à l'heure du souper.

AUBRIOT.

C'est dit.

JÉRÔME.

Je cours au palais, où il y a une foule de ducs et de barons qui m'attendent pour entrer : car on n'arrive au prince que par moi.

AUBRIOT.

La jolie place que vous avez là!

JÉRÔME.

Et importante!.. S'il me survenait tout-à-coup une extinction de voix, que deviendrait le Gouvernement?... Plus de réceptions, plus de cour.... tous les rouages seraient arrêtés. *(Il tousse.)*

AUBRIOT.

Heureusement que vous jouissez de tous vos moyens.

JÉRÔME, *toussant.*

Mais oui... j'ai un organe assez majestueux.

AIR du Brasseur de Preston.

Allons, il est temps de partir!

AUBRIOT.

Jusqu'au revoir, compère!  
Mais, tâchez de nous revenir!

JÉRÔME

A bientôt, je l'espère.

AUBRIOT.

Sans souper vous quittez ces lieux?

JÉRÔME.

Mon état me l'ordonne:  
Il faut que le ventre soit creux  
Pour que la voix résonne.

ENSEMBLE.

JÉRÔME.

Allons, il est temps de partir;  
Mais sans adieu, compère:  
Car je compte vous revenir,  
Et bientôt, je l'espère.

AUBRIOT.

Adieu! puisqu'il vous faut partir,  
Tâchez au moins, compère,  
De promptement nous revenir...  
A bientôt, je l'espère.

*Aubriot reconduit Jérôme jusqu'à la porte du fond.  
Il disparaît un instant.*

## SCÈNE VII.

AUBRIOT, OLIVIER, LE PRINCE.

OLIVIER, *entr'ouvrant la porte du coucou.*  
L'appartement n'est pas commode... Je suis tout engourdi.

LE PRINCE, *même jeu, à droite.*

J'espère qu'ils ont cessé de me tenir bloqué, et je vais...

AUBRIOT, *rentrant, et montrant le livre qui est sur la table à gauche où Jérôme l'a posé.*

Voilà toujours un à-compte sur ses promesses.

LE PRINCE.

O ciel! le mari! (*Il referme la porte, Olivier de même.*)

AUBRIOT.

Hein!... Je ne sais si les oreilles me tintent, ou si c'est l'effet du sortilège, mais il me semble que je ne suis pas seul... Je ne vois pourtant personne; mais ce ne serait pas une raison... quand on est ensorcelé, il vous arrive des choses dont on ne se serait jamais douté... Le compère Jérôme me recommande la patience; mais quand on attend depuis si longtemps, on se sent possédé d'une curiosité, d'un désir immodéré de connaître... Je ne sais si c'est une inspiration du diable, mais je meurs d'envie de lire dans ce grimoire... Ma foi, oui!... mais auparavant, prenons nos précautions. (*Il va fermer la porte du fond.*)

LE PRINCE, *passant sa tête.*

Qu'est-ce qu'il va faire?

OLIVIER, *se montrant au trou du coucou.*  
Il nous enferme!

AUBRIOT.

Maintenant, on ne viendra pas me troubler dans ma lecture.

LE PRINCE.

Comment sortir d'ici?

AUBRIOT, *s'approchant de la table en tremblant.*

Je suis ému!... (*Il prend le livre avec crainte, il l'ouvre à la première page.*) Je n'y vois rien... que des caractères indéchiffrables... Non, pourtant!... il me semble que je m'y fais. (*Épelant.*) « Vir... gilli... opera... » Ça doit être du grec... Essayons de procéder à une évocation... (*Ouvrant le livre plus loin.*) Prenons une ligne au hasard... la première... (*Il lit. Trémolo à l'orchestre.*) « Tityre, tu pa-  
« tulæ recubans sub tegmine fagi. » (*Élevant la voix.*) Parais, Cornélia, parais!

LE PRINCE, *ouvrant violemment la porte du laboratoire \*.*

AIR de la Clochette.

Me voilà!

AUBRIOT, *faisant un geste de frayeur et renversant la lumière.*

(*Il fait nuit.*)

La voilà!

LE PRINCE.

J'accours dès qu'on m'appelle.

Me voilà!

AUBRIOT.

Elle est là!

LE PRINCE.

Qu'attends-tu de mon zèle?  
Eh bien! voyons?...

AUBRIOT.

Je tremble, je chancelle.

LE PRINCE.

Me voilà!

AUBRIOT.

Elle est là!

Oh! là là!

LE PRINCE, *d'une voix forte.*

Me voilà!

AUBRIOT, *à part.*

C'est singulier! j'évoque une femme, et à la voix, on dirait que c'est un homme qui est venu... C'est que je ne suis pas encore bien fort... j'aurai pris l'un pour l'autre, ou peut-être que Cornélia est enrhumée... Il fait si chaud dans l'endroit qu'elle habite, et quand on s'expose après ça au grand air...

LE PRINCE.

Que dis-tu?

AUBRIOT.

Que, puisque je t'ai évoquée, non sans peine et sans peur, je vais te faire connaître ce qu'il me faut et ce que je veux.

LE PRINCE, *à part, avec embarras.*

Ah! diable!

\* Aubriot, le Prince.



AUBRIOT.

Je veux d'abord...

LE PRINCE.

Un instant!... tu n'as pas le droit de me commander, à moi, la sorcière Cornélia!... En ma qualité de femme, je n'obéis qu'à une personne de mon sexe.

AUBRIOT.

Comment?

LE PRINCE.

Et si tout autre qu'une femme osait entrer là, dans ton laboratoire, où j'établis mon domicile, je lui tordrais le cou!

AUBRIOT.

Ah! il n'y a qu'une femme qui puisse vous commander?..... (*A part.*) Me voilà bien avancé!

LE PRINCE, *royant ouvrir la porte de gauche.*  
Dieu! (*Il rentre dans le laboratoire.*)

## SCÈNE VIII.

AUBRIOT, HERMINGILDE.

HERMINGILDE, *entrant avec précaution, à part.*  
J'ai vu s'éloigner maître Jérôme... je puis faire sortir le prisonnier... (*Elle s'approche de la porte à droite.*) Dieu! qu'il fait noir!

AUBRIOT, *s'avançant du même côté.*

C'est ma femme!

HERMINGILDE.

Encore là!... et sans lumière!

AUBRIOT.

Qui t'amène?

HERMINGILDE, *avec embarras et contrainte.*

Une nouvelle... une mauvaise nouvelle que j'ai à vous apprendre. Notre oncle vient d'envoyer dire qu'il ne fallait pas compter sur le commis que vous lui aviez demandé.

AUBRIOT.

Bah!

HERMINGILDE.

Où en trouver un maintenant?

AUBRIOT.

Où?... ça ne sera pas bien difficile... Et puisque te voilà, viens ici \*..... Toi qui es femme et qui ne risques rien... répète avec moi, tout haut, ce que je vais te dire : Je veux pour mon mari un commis, qui mange peu, travaille beaucoup...

HERMINGILDE.

Mais, Monsieur...

AUBRIOT.

Qui lui fasse gagner beaucoup d'argent, et ne demande pas de gages.

LE PRINCE, *à part.*

Voilà la sorcière un peu embarrassée.

AUBRIOT.

Eh bien?

\* Hermingilde, Aubriot.

HERMINGILDE.

Permettez, je ne comprends pas...

AUBRIOT.

Tu n'as pas besoin de comprendre... ça me regarde... Une fois en ta vie tu ne peux pas m'obéir?... Ça n'est pas difficile de dire : Je veux un commis..... Mais tu ne veux pas dire ça!

HERMINGILDE, *impatiente.*

Eh! si, Monsieur!... \* (*Élevant la voix.*) Je veux un commis...

## SCÈNE IX.

AUBRIOT, OLIVIER, HERMINGILDE.

OLIVIER, *sortant du coucou.**Même air que le précédent.*

Me voilà!

AUBRIOT, *avec joie.* HERMINGILDE ET LE PRINCE *avec étonnement.*

Le voilà!

AUBRIOT.

Qui vient à ma prière.

OLIVIER.

Me voilà.

AUBRIOT.

Il est là!

LE PRINCE ET HERMINGILDE.

Quel est donc ce mystère.

OLIVIER.

Pour vous aider dans tout ce qu'il faut faire.

Me voilà!

LES TROIS AUTRES.

Le voilà!

LE PRINCE, *à part.*

Un homme caché!... Serait-ce un amant?

GENEVIÈVE, *en dehors, porte de gauche.*

Ma tante! ma tante!... où êtes-vous donc?

AUBRIOT, *élevant la voix.*

Par ici, Geneviève! (*A part, tandis que le prince ferme sa porte.*) Nous allons voir la figure de Cornélia! (*Il prend le flambeau des mains de Geneviève qui entre.*)

*(Il fait jour.)*GENEVIÈVE, *reconnaissant Olivier.*

Dieu! c'est lui!

AUBRIOT, *se retournant.*

Disparue! elle est rentrée chez elle!

(*Il pose la lumière sur la table; Aubriot s'approche timidement d'Olivier, puis recule d'un pas; il avance sa main, puis la retire, Olivier s'en empare et la secoue rudement.*)

## SCÈNE X.

GENEVIÈVE, AUBRIOT, OLIVIER,  
HERMINGILDE.

HERMINGILDE.

Quel est ce jeune homme?

\* Aubriot, Hermingilde.

OLIVIER.

Cher maître !...

AUBRIOT.

Cher commis... Il paraît très-bien constitué...  
il a une poigne d'enfer !

OLIVIER.

A votre service.

AUBRIOT.

Comme il remuera les étoffes et les meubles !

GENEVIÈVE.

Comment, Monsieur serait-il...

AUBRIOT.

Eh ! oui, c'est notre commis, qui nous est  
arrivé tout-à-l'heure.

GENEVIÈVE.

Ah !

AUBRIOT.

Il n'est pas mal, n'est-ce pas ?

GENEVIÈVE.

Je le trouve très-bien.

AUBRIOT, à part.

Elle est sous le charme.

HERMINGILDE, à part.

Voilà qui est bien extraordinaire !.. (Haut.)  
Mais d'où vient-il ?

AUBRIOT.

Tu me le demandes ? et c'est toi qui l'as fait  
venir !

HERMINGILDE.

Quels sont ses répondants ?

AUBRIOT.

Monsieur te le dira.

OLIVIER.

Oui, Madame. (A voix basse.) Je ne dirai pas  
que le prince est ici.

HERMINGILDE.

O ciel !

AUBRIOT.

Il te l'a dit ?

HERMINGILDE, tremblante.

Monsieur !...

AUBRIOT, à mi-voix

Il ne faut pas trembler pour ça... le tout est  
de ne pas le répéter... que ça reste entre  
nous.

HERMINGILDE, à part.

Quelle contrainte !

GENEVIÈVE.

Ainsi, vous le prenez en qualité de commis ?

AUBRIOT.

C'est entendu.

GENEVIÈVE, timidement.

Il demeurera ?..

AUBRIOT.

Ici... avec nous.

GENEVIÈVE.

Et ses appointements ?

OLIVIER.

Je n'en veux pas !

AUBRIOT, à sa femme.

Hein ?.. est-ce que ton oncle nous en aurait

envoyé un pareil ? On voit bien que ce commis  
arrive de l'autre monde !

OLIVIER.

Il ne me faut que le logement et la table.

AUBRIOT.

C'est trop juste ; et, à propos de ça, il ne sera  
peut-être pas fâché de souper ?

OLIVIER.

Non, maître.

AUBRIOT.

Ni moi non plus... Femme, donne-nous à  
souper ?

HERMINGILDE.

On ne vous attendait pas : il n'y a rien.

AUBRIOT.

N'est-ce que cela ?.. Tu as vu comment ça se  
faisait : entre dans cette pièce.

HERMINGILDE.

Moi, Monsieur ?

AUBRIOT.

Et dis à haute voix : je veux un souper !.. un bon  
souper !.. pendant qu'on y est, ça ne coûte pas plus !

HERMINGILDE.

Non, Monsieur !

AUBRIOT.

Comment ! quand je te l'ordonne !..

HERMINGILDE.

Je n'irai pas !

AUBRIOT.

Est-elle entêtée !.. Heureusement qu'il y a  
ici une autre femme... Geneviève !..

GENEVIÈVE.

Mon oncle \* ?

AUBRIOT.

Viens ici !

GENEVIÈVE.

Oui, mon oncle !

OLIVIER, à part.

Ah ! mon Dieu ! (Il fait des signes à Gene-  
viève)

GENEVIÈVE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

AUBRIOT.

N'aie pas peur !... et dis à haute voix : je  
veux un souper...

GENEVIÈVE, à part, après les avoir tous  
regardés.

Sont-ils drôles ! (Haut, s'approchant du la-  
boratoire.) Je veux un souper !.. (Olivier, qui  
s'est emparé de la sonnette qui est sur la table,  
l'agite vivement. La porte du fond s'ouvre, deux  
valets apportent une table servie, et se retirent.)

AUBRIOT, transporté de joie.

Act. : Fragment de la Part du Diable (Sorcellerie et Diablerie).

C'est admirable !

Presque incroyable !

Voici la table !

De mets nombreux

Elle est garnie !

Leur symétrie

Que j'apprécie

Charme les yeux !

\* Geneviève, Aubriot, Hermingilde, Olivier.

\* Hermingilde, Olivier, Aubriot, Geneviève.

GENEVÈVE, à Aubriot.

Mais que veut dire et que signifie ?  
Mon oncle...

AUBRIOT.

Pas de questions !

GENEVÈVE, à Hermingilde \*.

Le savez-vous ?

HERMINGILDE, à mi-voix.

Paix ! je t'en prie !...

GENEVÈVE, à Olivier.

Dites-moi ?...

OLIVIER.

Silence ! et soupçons !

(*Ils se mettent à table.\*\**)

AUBRIOT.

Votre figure à tous s'est rembrunie,  
Afin d'égayer le festin,  
Chantons à l'envie ce refrain.

AIR : Vive, vive l'Italie.

Vive, vive la magie !  
Vive la sorcellerie !  
De sa puissance infinie,  
Heureux qui connaît  
L'effet.

TOUS.

Vive, vive la magie, etc.  
(*L'air continue à l'orchestre.*)

HERMINGILDE, à part, parlé.

Quel tourment de songer qu'il est toujours là !

AUBRIOT.

Hein ?

OLIVIER, à Geneviève.

Il me semble que vous ne mangez pas !

GENEVÈVE.

Je ne puis... je suis si interdite, si troublée !...

AUBRIOT.

C'est étonnant !... je sens doubler mon appé-  
tit... j'en ai pour tout le monde.

TOUS.

*Reprise du chœur.*

Vive, vive la magie, etc.

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MAÎTRE JÉRÔME.

JÉRÔME, entrant par la porte du fond.

Eh ! mais, par saint Antoine ! il me semble  
que vous soupez ?

AUBRIOT.

Oui, compère ; nous buvons même d'excellent  
vin. Veuillez en accepter un verre.

JÉRÔME, se mettant à table\*\*\*.

J'en prendrai deux... je ne sais pas faire les  
choses à demi.

25

AUBRIOT, lui versant à boire.

A votre santé !

JÉRÔME.

A celle de ces dames ! (*Après avoir bu.*) En  
effet, c'est du Bourgogne le plus pur... Comme  
il est chaud !

AUBRIOT, à part.

Ce n'est pas étonnant, avec la cave d'où il  
vient !

JÉRÔME, tendant son verre.

Encore... je veux me monter la tête pour  
être aimable.

AUBRIOT.

Et la réception de ce soir ?

JÉRÔME.

Elle n'a pas eu lieu... au grand scandale de  
la cour... le prince n'était pas au palais.

HERMINGILDE.

Je ne vois rien là de bien extraordinaire.

JÉRÔME.

Comment ? lorsque toute la noblesse est con-  
voquée ?... mais c'est un affront... On a essayé  
de dire que le prince était à la chasse.

HERMINGILDE.

C'est très-probable.

JÉRÔME.

Allons donc !... à onze heures du soir !...  
(*D'un air qui veut être fin.*) Il n'y a qu'un gi-  
bier qu'on chasse la nuit... c'est la beauté.

AUBRIOT, riant de complaisance.

Eh ! eh ! eh !...

JÉRÔME.

Et je soupçonne qu'une galante aventure...

HERMINGILDE, avec prudence.

Monsieur !

AUBRIOT.

Je suis tout-à-fait de cet avis-là !

JÉRÔME.

D'autant plus qu'on prétend que notre jeune  
duc est amoureux fou d'une belle qui lui ré-  
siste... Mais, elle a beau faire, il triomphera.

HERMINGILDE.

Peut-être.

JÉRÔME.

J'en suis sûr... Le prince est fort aimable ; et,  
bien que la femme ait un mari...

AUBRIOT.

Oh ! ces maris sont quelquefois si bêtes !...

HERMINGILDE.

Est-ce que vous n'avez pas fini de souper ?

AUBRIOT.

Si fait ! (*Ils se lèvent de table. Jérôme et Au-  
briot viennent sur l'avant-scène, Olivier et Ge-  
neviève emportent la table au fond à gauche,  
Hermingilde disparaît un instant par la gau-  
che ; Olivier et Geneviève restent au fond.* \* A  
Jérôme.) Et nous pourrions maintenant étudier  
ensemble.

JÉRÔME.

Il faut d'abord que je vous prévienne d'une  
chose... je n'ai pas voulu vous le dire tout de  
suite, pour ne pas attrister le souper.

\* Hermingilde, Geneviève, Olivier, Aubriot.

\*\* Geneviève, Aubriot, Olivier, Hermingilde.

\*\*\* Geneviève, Jérôme, Aubriot, Olivier, Hermingilde.



AUBRIOT.

Qu'est-ce que c'est, compère?

JÉRÔME.

Tout-à-l'heure, comme j'ouvrais votre porte, des gens qui s'étaient embusqués dans la rue, se sont précipités à ma suite, et ont pénétré dans votre magasin.

AUBRIOT.

Des voleurs ?

JÉRÔME.

A peu près... des créanciers... le juif Isaac et ses commis... Ils se sont établis chez vous, malgré moi !

AUBRIOT.

Eh bien ?

JÉRÔME.

Ils ne veulent pas sortir qu'ils n'aient reçu les vingt écus d'or que vous leur devez.

AUBRIOT.

N'est-ce que cela ?

JÉRÔME, à part.

Il paraît que cela ne lui fait rien.

AUBRIOT.

Geneviève !

GENEVIÈVE.

Mon oncle \*.

AUBRIOT.

Descends deux bouteilles au magasin... prie Isaac et son monde de boire à ma santé... ça leur fera prendre patience.

GENEVIÈVE.

Oui, mon oncle.

(Elle sort en courant, après avoir pris les deux bouteilles ; Olivier sort avec elle.)

## SCÈNE XII.

JÉRÔME, AUBRIOT.

JÉRÔME.

Je ne reviens pas de votre tranquillité... lorsque les créanciers sont là !...

AUBRIOT.

Vous oubliez donc le grimoire que vous m'avez donné ?

JÉRÔME.

Ah ! oui.

AUBRIOT.

Ce livre qui contient...

JÉRÔME, à part.

Les œuvres de Virgile.

AUBRIOT, d'un ton pénétré.

Je l'ai ouvert !... j'en ai prononcé quelques mots au hasard, sans les comprendre... et elle est apparue.

JÉRÔME.

Qui ?

AUBRIOT, ôtant son bonnet.

Cornélia !.. ( Jérôme ôte son bonnet ) la sorcière, la diablesse.

JÉRÔME.

Allons donc !

\* Jérôme, Aubriot, Geneviève, Olivier au fond.

AUBRIOT.

C'est par la puissance du grimoire.

JÉRÔME.

Allons donc !

AUBRIOT.

Ah ! ça, est ce que vous n'y croyez pas ?

JÉRÔME.

Si ! j'y crois... aveuglément... comme quelqu'un qui n'a jamais vu...

(Hermingilde rentre apportant un rouet, et s'assied à droite.)

AUBRIOT.

Vous allez voir.

JÉRÔME, à part.

Parbleu ! je suis curieux de savoir lequel de nous deux est un imbécille !

## SCÈNE XIII.

OLIVIER, JÉRÔME, AUBRIOT, GENEVIÈVE, HERMINGILDE.

GENEVIÈVE.

Mon oncle, ces messieurs ont consenti à boire.

AUBRIOT.

Je m'en doutais bien.

GENEVIÈVE.

Mais ils ne veulent attendre que jusqu'à ce que les bouteilles soient finies, et ça ne tardera pas.

AUBRIOT.

Allons, ma femme, lève-toi... demande pour moi vingt écus d'or.

HERMINGILDE.

Quoi ! vous voulez ?..

AUBRIOT.

Si ça te contrarie, je vais y envoyer Geneviève.

HERMINGILDE.

Non, mais c'est qu'il me semble...

AUBRIOT.

Geneviève !

HERMINGILDE.

Non, je vais faire ce que vous désirez.

AUBRIOT.

Seulement, dépêche-toi.

JÉRÔME, regardant au plafond.

J'ouvre les yeux !

AUBRIOT.

Et moi, la main.

Aub : Lui faire accrouter... Ah ! c'est terrible (le acte, Part du Diable)

Notre protectrice invisible,  
Va pour nous ouvrir son trésor.

HERMINGILDE.

Allons !... puisqu'il le faut ! mon époux (à part) c'est  
Voudrait avoir vingt écus d'or. terrible !

(Une bourse lancée par l'œil-de-bœuf qui est au-dessus du laboratoire, tombe sur le théâtre.)

AUBRIOT, avec joie.

Les voilà ! (Jérôme ramasse la bourse, l'ouvre, et compte les pièces.)

O ciel!

HERMINGILDE.

ENSEMBLE.

Suite de l'Air ;

Je ne sais comment faire  
Pour cacher mon effroi,  
Car, hélas! le mystère  
N'en est pas un pour moi!

LES AUTRES.

O prodige! ô mystère!  
Cet or-là, sur ma foi,  
N'est point une chimère,  
Il est de bon aloi.

AUBRIOT, à Jérôme.

Le compte y est-il?

JÉRÔME.

Non... il y a cinq pièces de trop.

AUBRIOT.

C'est que le diable s'est trompé.

JÉRÔME.

Tant pis pour lui... comme on ne connaît pas  
son adresse, on ne peut lui renvoyer ce qu'il y a  
de trop... (*Il met les cinq pièces dans sa poche.*)  
Ça ble-serait peut-être sa délicatesse.

AUBRIOT, prenant la bourse des mains de Jérôme  
et la remettant à Geneviève.

Va payer maintenant mes créanciers.

GENEVIÈVE.

Oui, mon oncle! (*Fausse sortie.*) Ah!.. (*Re-  
venant.*) C'est qu'ils disent aussi qu'il y a des  
frais...

JÉRÔME, avec indignation.

Ils sont bien hardis!

AUBRIOT, à Geneviève.

Mets-les à la porte!

GENEVIÈVE, s'en allant.

Oui, mon oncle. (*Olivier la reconduit jus-  
qu'à la porte du fond.*)

AUBRIOT.

S'ils font les méchants, je les renvoie sur un  
dragon ailé.... ou bien à cheval sur un manche  
à balai!

JÉRÔME.

Ce serait gentil!

AUBRIOT.

N'est-ce pas?... J'ai bien envie de m'en pas-  
ser la fantaisie... Ma femme, si tu priais la sor-  
cière....

HERMINGILDE.

Y pensez-vous?... Quelle folie! ce serait abu-  
ser de sa complaisance.

AUBRIOT.

Tu as raison... il vaut mieux obtenir quelque  
chose qui nous profite... comme qui dirait une  
place à la cour...

HERMINGILDE, vivement.

Il n'y en a pas de vacante.

AUBRIOT.

Ou des lettres de noblesse.

HERMINGILDE.

Par exemple!

JÉRÔME.

C'est une idée... j'ai toujours eu envie d'en  
avoir.

AUBRIOT.

Vous, compère?

JÉRÔME.

Il ne me manque que ça, avec mon air distin-  
gué;... et puisque l'occasion se présente, je  
vais demander un titre pour moi.

AUBRIOT.

A qui?

JÉRÔME.

A la sorcière!

AUBRIOT.

Imprudent!

OLIVIER ET HERMINGILDE.

C'est impossible!

JÉRÔME.

Pourquoi donc?

AUBRIOT.

Il n'y a que les femmes qui puissent deman-  
der quelque chose à Cornélia.

JÉRÔME.

Bah! un joli garçon!

HERMINGILDE.

N'y allez pas!

OLIVIER.

Vous seriez perdu!

JÉRÔME.

Je n'ai pas peur.

AUBRIOT.

Elle vous tordrait le cou sans pitié! (*Il re-  
tient.*)

JÉRÔME, s'échappant.

C'est ce que nous allons voir! (*Il s'élance  
vivement dans le laboratoire, dont la porte se  
referme.*) — (*Tremolo à l'orchestre.*)

AUBRIOT, OLIVIER, ET HERMINGILDE.

O ciel!

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins Jérôme.

AUBRIOT.

C'est fait de lui!

HERMINGILDE.

C'est fait de nous!

OLIVIER, regardant Hermingilde.  
Comme elle tremble!

AUBRIOT.

Mon Dieu! protégez-le!

HERMINGILDE.

Mon Dieu! protégez-moi!

## SCÈNE XV.

OLIVIER, HERMINGILDE, AUBRIOT,  
JÉRÔME.

(*Jérôme sort précipitamment du cabinet, pâle,  
et donnant des signes de la plus grande  
frayeur; il s'appuie contre le fauteuil à droite  
et finit par s'y asseoir.*) — (*Le tremolo s'ar-  
rête.*)

AUBRIOT.

Il n'est pas mort!.. mais quelle figure!

OLIVIER.

Comme ses traits sont bouleversés !

HERMINGILDE, *à part.*

Je n'ose le regarder !

AUBRIOT, *à Jérôme.*

Eh ! bien ?... il paraît, compère, qu'elle ne vous a pas étranglé ?

JÉRÔME, *d'une voix étouffée.*

Je n'en vaud guère mieux ! Quelle rencontre !

AUBRIOT.

Je vous avais prévenu.

JÉRÔME, *poussant un gémissement.*

Hu !..

AUBRIOT.

Est-ce qu'il va se trouver mal ?.. Ma femme, si nous lui préparions un cordial pour le remettre ?

HERMINGILDE.

C'est que...., l'abandonner dans cet état-là....

OLIVIER, *à mi-voix.*

Soyez tranquille : je ne le perdrai pas de vue.

HERMINGILDE.

A la bonne heure... (*à Aubriot.*) Venez, mon ami, venez vite !AUBRIOT, *en s'en allant.*

Aussi, c'est sa faute !.. Voilà ce que c'est que d'être entêté !

(*Ils sortent tous deux par la gauche. Jérôme fait un mouvement pour se sauver. Olivier lui barre le passage, tandis que le prince s'élance de l'endroit où il était caché.*)

## SCÈNE XVI.

OLIVIER, JÉRÔME, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Ah ! maître Jérôme, vous êtes curieux.

JÉRÔME, *tombant aux genoux du prince.*  
Grâce ! grâce ! Monseigneur !

LE PRINCE.

Tu as vu ce que tu ne devais pas voir ; tu possèdes maintenant mon secret...

JÉRÔME.

C'est comme si je ne l'avais pas ; je vous promets de n'en rien dire. Je m'observerai si bien...

LE PRINCE.

Ça ne me suffit pas.... Pour être certain de ton silence, je te condamne à être muet.

JÉRÔME.

Muet !.. Monseigneur...

LE PRINCE.

Paix !.. Dès ce moment, tu as perdu la parole.

JÉRÔME.

Avec plaisir.

LE PRINCE.

Paix ! (*le menaçant.*) S'il t'échappe encore une syllabe ! (*Jérôme fait de la tête un signe négatif.*)A la bonne heure !... (*Invitant de la main Olivier à s'approcher.*) Et vous, jeune homme, qui vous trouvez mêlé à cette aventure, qui savez qui je suis, que je sache au moins qui vous êtes...

OLIVIER.

Marcel Olivier, clerc de la bazoche... (*Jérôme lève les épaules avec dédain.*)

LE PRINCE.

Et vous veniez en ces lieux ?..

OLIVIER.

Faire la cour à Geneviève. (*Jérôme fait entendre une espèce de grognement.*)LE PRINCE, *à Jérôme.*

Silence !

OLIVIER.

Car je l'aime et j'en suis aimé !... (*Jérôme fait entendre un nouveau grognement.*)

LE PRINCE.

Silence ! (*A Olivier, montrant Jérôme.*) A son dépit, j'ai lieu de croire que vous dites vrai.

OLIVIER.

Quelle preuve vous en faut-il encore ?

LE PRINCE.

Que vous épousiez Geneviève le plus tôt possible.

OLIVIER.

Dès que sa tante y consentira.

LE PRINCE.

Je me charge de la décider.... Faites que j'obtienne d'elle un moment d'entretien.

OLIVIER.

J'y tâcherai, Monseigneur.

LE PRINCE.

Ça vous regarde... elle va venir..... (*A Jérôme.*) N'oubliez pas que je suis là ! (*Jérôme s'incline respectueusement. Le prince va se cacher derrière le rideau de la croisée qui est au fond. Jérôme, resté sur le devant du théâtre, continue de faire des grimaces et de marronner entre ses dents.*)

## SCÈNE XVII.

OLIVIER, AUBRIOT, JÉRÔME, puis  
HERMINGILDE.AUBRIOT, *tenant un verre à la main.*Prenez cela, compère : c'est un calmant. (*Jérôme, qui s'est assis dans le fauteuil à droite, prend le verre et avale tout d'un trait.*) Et, maintenant, racontez-moi ce qui vous est arrivé... je vous écoute... hein ! (*Jérôme fait un signe négatif.*) Qu'est-ce encore qui vous arrête ? (*Nouveaux signes de Jérôme, qui regarde à plusieurs reprises du côté où le prince est caché.*)HERMINGILDE, *s'avançant avec précaution.*Je ne puis résister à mon inquiétude... (*A Jérôme.*) Comment vous trouvez-vous ? cela va-t-il mieux ? (*Jérôme se tait.*)AUBRIOT, *se retournant et apercevant sa femme.*  
Je comprends : c'est ma femme qui vous em-

\* Olivier, le Prince, Jérôme.

\*\* Olivier, Herminigilde, Aubriot, Jérôme.



pêche de parler. (*Le prenant par le bras et l'attirant à droite sur le coin du théâtre.*) Venez par ici... et répondez-moi... (*Nouveaux signes négatifs de Jérôme.* Aubriot lui secoue le bras.) Répondez-moi donc !

OLIVIER, à Aubriot \*.

Il ne le peut pas, l'infortuné!... il expie son imprudence.

AUBRIOT.

Comment ?

OLIVIER.

La fille d'enfer lui est apparue, dans une horrible colère !

AUBRIOT.

Ça ne m'étonne pas. (*Jérôme fait un signe de tête affirmatif.*)

OLIVIER.

Elle voulait lui tordre le cou... et si elle ne l'a pas fait, c'est par égard pour vous, pour qui elle a beaucoup d'estime.

AUBRIOT.

Bonne diablesse !

OLIVIER.

Mais pour le punir, elle l'a rendu muet \*\*.

AUBRIOT.

Ah bah!... (*A Jérôme.*) Vous seriez muet ?

JÉRÔME, faisant des signes affirmatifs.

Heu ! heu ! heu !

AUBRIOT.

Tout ce qu'il y a de plus muet?... lui qui avait une si belle voix quand il s'écriait : Monsieur le Duc!... Monsieur le Comte!... (*Se ravissant.*) Eh ! mais, voilà une place vacante... il faut la demander pour moi.

HERMINGILDE.

Monsieur!...

AUBRIOT.

Puisqu'il ne peut plus exercer...

OLIVIER.

Non, sans doute.

AUBRIOT.

Il est naturel que je me présente.

HERMINGILDE.

Vous, son ami ?

AUBRIOT.

Justement, il vaut mieux que ce soit un ami... (*A Jérôme.*) N'est-ce pas ? (*A sa femme.*) Il fait la grimace, il ne comprend pas sa position... il est mécontent !

HERMINGILDE.

Il a raison... Chercher à le supplanter, ce ne serait pas délicat.

AUBRIOT.

Ta ra ta ta... tu ne connais pas l'usage... il faut profiter de la circonstance.

OLIVIER.

Ce sera d'autant plus facile que la sorcière veut avoir ici un entretien avec madame.

HERMINGILDE, *(mue.*

Avec moi ?

OLIVIER.

Elle apparaîtra dès que vous serez seule.

\* Hermingilde, Olivier, Aubriot Jérôme.

\*\* Olivier, Hermingilde, Aubriot, Jérôme.

AUBRIOT.

Elle a dit ça ?

JÉRÔME, faisant un signe affirmatif.

Heu ! heu ! heu !

AUBRIOT.

Quel bonheur !

HERMINGILDE, à part.

Quelle audace !

AUBRIOT.

J'espère que tu ne te refuseras pas à cette entrevue.

HERMINGILDE.

Eh bien!... J'y consens !

AUBRIOT.

Merci, chère amie... Fais en sorte que je sois pourvu.

OLIVIER, à part.

Il mérite de l'être.

AUBRIOT, à sa femme.

Ar. de Chass., de Monpon.

Allons, pas de scrupules,

Ils seraient ridicules,

Fais un petit effort...

D'après ce qui se passe

(*Montrant Jérôme.*)

Je puis prendre sa place

Sans lui faire de tort...

Déployer sa façon de

Pour annoncer le monde,

N'est plus du tout son lot :

Car, jusqu'à l'évidence

Il est muet je pense...

Jérôme, impatient et en colère, lui donne un coup de poing. Aubriot se frotte l'épaule.

Mais il n'est pas manchot !

ENSEMBLE.

Allons, pas de scrupules, etc.

OLIVIER, à part.

La femme a des scrupules

Qui semblent ridicules...

A l'époux, esprit fort !

Mais qu'il craigne l'audace

D'un autre qui menace

De lui faire du tort !

HERMINGILDE.

Je vois que mes scrupules

Lui semblent ridicules...

Mais, en dépit du sort,

Du devoir, quoi qu'on fasse,

Je veux suivre la trace,

Et le prince aura tort.

Jérôme, pendant l'ensemble, témoigne son mécontentement. Il sort emmené par Aubriot et Olivier.

## SCÈNE XVIII.

HERMINGILDE, puis LE PRINCE.

HERMINGILDE, allant vivement vers la porte du laboratoire, dont elle se hâte de tourner la clef.

Ah!... maintenant je n'ai plus rien à craindre ! (*A travers la porte.*) Monseigneur, n'expo-

sez pas plus longtemps votre nom et le mien...<sup>26</sup>  
Partez par la petite porte qui donne sur le jardin... voici la clef... (*Elle la jette dans le cabinet par l'œil-de-bœuf.*) Adieu ! oubliez-moi, car je ne vous reverrai jamais, je vous le jure, et je tiendrai mon serment.

LE PRINCE, *qui a quitté sa cachette* \*.  
Je ne crois pas.

HERMINGILDE, *se retournant.*

Est-il possible !... Monseigneur, vous êtes donc sorcier ?

LE PRINCE.

Non... mais je vous aime... et suis si heureux de me trouver près de vous...

HERMINGILDE.

Je vous ai déjà dit que je ne pouvais vous écouter !

LE PRINCE.

C'est cependant ce que vous faites en ce moment.

HERMINGILDE.

Bien malgré moi, je vous le jure !

LE PRINCE.

Je le sais... mais je triompherai de votre cruauté... car je ne veux de vous, rien que votre amitié !

HERMINGILDE, *à part.*

Il a l'air de bonne foi... si j'étais sûre qu'il ne voulût pas autre chose...

LE PRINCE.

Vous hésitez?... Oh ! je ferai si bien que je parviendrai à vous convaincre.

HERMINGILDE.

Nous verrons !... Mais, si vous m'aimez, partez !... je vous en supplie !

LE PRINCE.

Ce ne sera pas du moins sans avoir accordé à votre mari ce que vous refusez de me demander : car, avec moi, vous craignez jusqu'à la reconnaissance.

HERMINGILDE, *à part.*

C'est vrai.

LE PRINCE.

*Air de M. Eugène Déjazet.*

Et maintenant, de mon obéissance.  
Quand je suis prêt à m'éloigner, hélas !  
Puis-je espérer la juste récompense ?...  
Vous vous taisez ?...

HERMINGILDE.

Je ne vous comprends pas.

LE PRINCE.

Sur cette main, ah ! daignez le permettre,  
(*Hermingilde recule.*)

Un seul baiser !... heureux, je vais partir !

HERMINGILDE, *à part.*

S'il reste encore, il va me compromettre ;  
Pour l'éloigner, il faut bien consentir.

(*Le prince l'embrasse.*)

HERMINGILDE.

C'est de la tyrannie ! Vous abusez de ma position !

LE PRINCE.

Je profite seulement de la mienne.

HERMINGILDE.

Mais vous m'aviez promis de partir ?

LE PRINCE, *lui baisant la main.*

Aussi, je pars !

HERMINGILDE.

Au nom du ciel !

LE PRINCE.

Que vous-je ! à votre bras le bijou que je vous avais donné !... ce bracelet que vous disiez avoir brisé !

HERMINGILDE.

C'était mon intention... je devais le briser ce soir.

LE PRINCE.

Non, vous m'avez trompé ! vous essayez de me tromper encore !... Ce gage d'un amour tendre et respectueux, vous avez voulu le garder par pitié, par un autre sentiment, peut-être !

HERMINGILDE.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Ne m'ôtez pas cet espoir... Vous le voudriez en vain... votre émotion... votre trouble, vos regards même, tout m'apprend que je suis le plus heureux des hommes !

HERMINGILDE, *à part.*

Comment l'éloigner maintenant ? (*On entend la voix d'Aubriot.*) O ciel ! mon mari !

LE PRINCE, *à mi-voix, en passant.*

Je réponds de tout, si vous feignez de ne pas me connaître \*.

## SCÈNE XIX.

HERMINGILDE, AUBRIOT, LE PRINCE.

AUBRIOT.

Qu'est-ce que ça signifie ? Quel est cet étranger ?

HERMINGILDE.

Je l'ignore.

AUBRIOT.

Comment ?

HERMINGILDE, *avec embarras.*

Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Tout-à-l'heure, j'étais entrée dans cette galerie, comme vous me l'avez ordonné ; j'avais demandé pour vous à la sorcière des lettres de noblesse, et une charge à la cour...

AUBRIOT.

Eh bien ?

HERMINGILDE.

Eh bien !... à peine rentrée dans cette pièce, je me retourne, et j'aperçois monsieur... que je ne connais pas.

AUBRIOT.

C'est singulier !... Qui êtes-vous, Monsieur ?

LE PRINCE.

Quelqu'un qui professe pour vous la plus haute estime, et qui a voulu vous en donner une preuve... (*Il lui remet un parchemin.*)

\* G. Prince, Hermingilde.

\* Hermingilde, le Prince.

AUBRIOT, *le prenant, et après avoir lu.*  
Que vois-je! des lettres de noblesse!... une charge à la cour!... la signature de notre duc!...  
(*Regardant le Prince.*) Le Prince, peut-être?...  
LE PRINCE.

Lui-même, qui depuis longtemps avait entendu parler de maître Aubriot le tapissier, et qui voulait demain lui faire une commande pour un de ses appartements royaux.

AUBRIOT.

Que de bonté!

LE PRINCE.

Mais, ce soir, en revenant de la chasse, et en passant près de votre maison, je me suis senti attiré par un pouvoir inconnu...

AUBRIOT, *à part.*

Que je connais très-bien, moi...

LE PRINCE.

Et je suis entré... sans trop savoir où je portais mes pas.

AUBRIOT.

Asseyez-vous, Monseigneur... (*A sa femme.*)  
Approche donc un siège.

LE PRINCE.

C'est inutile.

AUBRIOT.

Il faut que vous vous y reposiez quelques instants... (*Avec exaltation.*) Le Prince dans ma maison!... quel honneur! Merci, Cornélia! Cornélia, merci!

HERMINGILDE.

Modérez-vous, de grâce!

AUBRIOT.

Du tout!... comme tu prends froidement la chose!... Tu ne sais donc pas comme c'est flatteur pour moi... (*Remontant le théâtre et élevant la voix.*) Mes amis, le Prince!... le Prince est chez nous!

HERMINGILDE.

Mais, taisez-vous donc!

AUBRIOT.

Non... je veux proclamer mon bonheur... il me déborde... je veux qu'il soit connu de tous!

LE PRINCE, *à Hermingilde.*

Ne lui ôtez pas ce plaisir là!

AUBRIOT.

Merci, mon prince! (*A part.*) Qu'il est généreux! qu'il est aimable! (*Haut.*) Par ici, mes amis! par ici!

## SCÈNE XX.

JÉROME, OLIVIER, GENEVIÈVE,  
AUBRIOT, HERMINGILDE, LE PRINCE.

OLIVIER.

Qu'est-ce?... Qu'y a-t-il?... Que voulez-vous?

AUBRIOT.

Je veux que vous preniez part à ma joie, à mon avancement, à ma fortune!... Je suis comblé... comblé de toutes les manières. (*Jérôme hausse les épaules et murmure entre ses dents.*) Le Prince dans ma maison!... et il m'accorde

des lettres de noblesse... une charge de gentil-homme tapissier, et un appartement au palais, sous le même toit que son Altesse!

(*Jérôme hoche la tête.*)

HERMINGILDE.

Monsieur!...

AUBRIOT.

C'est plus que je n'osais espérer... c'est mille fois plus, et j'ai hâte d'entrer en fonctions...  
(*Jérôme sourit de pitié.*)

HERMINGILDE.

Mais votre commerce, votre magasin?...

AUBRIOT.

Que m'importe?

LE PRINCE.

Vous les laisserez à votre commis, maître Olivier, auquel nous accordons la main de Geneviève, une dot et notre pratique.

(*Geste de mécontentement de Jérôme.*)

GENEVIÈVE, sautant de joie.

Que de bonté!

AUBRIOT, *à mi-voix à sa femme.*

Tu avais donc parlé pour eux à Cornélia?

HERMINGILDE, avec hésitation.

Sans doute, mon ami.

AUBRIOT.

Excellente femme!... elle pense à tout!... Quel trésor j'ai là!

OLIVIER, regardant Geneviève.

Et moi, donc!

AUBRIOT, *à Olivier, lui frappant sur l'épaule.*  
Tapissier de la cour!

OLIVIER.

Oh! ce n'est pas ce qui me flatte le plus!

AUBRIOT, *à part.*

Oui, mais il faut au moins que je la prévienne... le futur ne me paraît pas très... il sent un peu le fagot... (*Il fait signe à Geneviève de s'approcher et lui parle à l'oreille.*)

GENEVIÈVE.

Ça ne me fait rien : je l'épouse tout de même.

AUBRIOT, *à part.*

Il faut qu'elle ait le diable au corps! Au surplus, ça la regarde... Il n'y a que ce pauvre compère... il doit faire en ce moment une laide grimace! (*Jérôme s'efforce de sourire.*) Mais, non! il sourit... autant que sa figure peut s'y prêter... Dis donc, ma femme, notre ami prend bien la chose, et pour le dédommager, tu devrais essayer de...

HERMINGILDE.

Je ne demande pas mieux... (*Elle passe du côté du laboratoire.*) Et je suis sûre (*Regardant le Prince.*) que le pouvoir qui règne ici ne refusera pas de lui rendre la parole.

LE PRINCE.

Vous croyez?... (*Il lance un regard sur Jérôme, qui, en plaçant son doigt sur ses lèvres, exprime qu'il sera discret.*)

HERMINGILDE, regardant le Prince.

Il me semble que j'ai entendu : oui!

LE PRINCE, se penchant comme pour écouter.

En effet... oui!



JÉRÔME.

Ah ! Monseigneur !

AUBRIOT.

Il parle !.. C'est admirable, un pouvoir comme celui-là... et dire que c'est moi, que c'est ma femme... que, tous deux, nous avons le diable à nos ordres !...

JÉRÔME.

Que de faveurs vont pleuvoir sur votre tête !

AUBRIOT.

Seulement, je vous demande à tous deux le secret ; il ne faut pas qu'on sache que Belzébuth...

JÉRÔME.

Soyez tranquille !

OLIVIER, *à mi-voix.*

Le pauvre homme !.. il se croit ensorcelé... et il n'est que...

JÉRÔME, *à voix basse.*

Veux-tu... te taire !

CHOEUR FINAL.

Ain : Des jours de la jeunesse (2<sup>e</sup> acte, *Part du Diable*).

Pour moi  
lui quel sort prospère !

Le diable est mon  
son ami ;

Il n'est rien qu'on n'espère  
Avec un tel appui.



FIN.



LA

# CHASSE AUX BELLES-FILLES,

OU

## GARÇON A MARIER,

VAUDEVILLE EN QUATRE ACTES,

PAR MM. LAURENÇIN ET B. LOPEZ,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 11 juillet 1843.

### DISTRIBUTION :

|                                           |                          |                                       |                                 |
|-------------------------------------------|--------------------------|---------------------------------------|---------------------------------|
| ONÉSIME BOMBARDA.....                     | M. HYACINTHE.            | OPHÉLIE, fille de Vausleu-<br>ry..... | M <sup>me</sup> BOISGONTHIER.   |
| M. CHARENÇON.....                         | M. DUMESNIL.             | IDALIE, ouvrière.....                 | M <sup>lle</sup> SAINT-HILAIRE. |
| VAUFLEURY.....                            | M. NEUVILLE.             | MALVINA, }.....                       | M <sup>lle</sup> D'HARVILLE.    |
| LE COMTE OLGAR.....                       | M. LYONNEL.              | VALENTINE, }.....                     | M <sup>lle</sup> LAMBERT.       |
| ANATOLE, commis marchand                  | M. HAMEL.                | MATHURINE, blanchisseuse.             | M <sup>lle</sup> LEBEVRE.       |
| ROUSSELOT.....                            | M. MANUEL.               | ROSE, idem.....                       | M <sup>lle</sup> COURTUIS.      |
| JEAN - PIERRE, filleul de<br>Rousset..... | M. DUSSERT.              | ANNETTE, }.....                       | M <sup>lle</sup> LÉONTINE.      |
| M <sup>me</sup> BOMBARDA.....             | M <sup>lle</sup> FLORE.  | CONSTANCE, }.....                     | M <sup>lle</sup> BERTHAUD.      |
| LOUISON.....                              | M <sup>lle</sup> MESNIÉ. | AGATHE, }.....                        |                                 |
| GENEVIEVE, nièce de Rous-<br>set.....     | M <sup>lle</sup> GRAY.   | CATHERINE, }.....                     |                                 |
| LAURE, fille de Charençon..               | M <sup>lle</sup> LUCILE. | MODESTE, }.....                       |                                 |
|                                           |                          | BRIGITTE.....                         |                                 |

OUVRIÈRES, PAYSANS, PENSIONNAIRES, ÉLÈVES DE DANSE, INVITÉS.

La scène, au premier et au quatrième acte, est à Paris; au second, à Arcueil; au troisième, à Gisors.

### ACTE I.

Une arrière-boutique de bijouterie en faux. A droite, un comptoir. — A gauche, une cheminée avec glace. — Une table. — Porte au fond et portes latérales.

#### SCÈNE I.

ROUSSELOT, écrivant à une table; ANATOLE, IDALIE, MATHURINE; puis, M<sup>me</sup> BOMBARDA; ensuite, LOUISON, FANNY et OUVRIÈRES.

CHOEUR.

Ain du Brasseur.

Sans retard, il faut en finir,  
Accourez tout de suite.  
Dépêchons, où je vais partir,  
Si l'on ne vient plus vite.

(M<sup>me</sup> Bombarda entre.)

TOUS.

Ah! enfin.

ANATOLE.

Eh! vite, M<sup>me</sup> Bombarda, mon épingle.

MATHURINE.

Mes bouques d'oreilles, M<sup>me</sup> Bombarda.

IDALIE.

Et moi, mon cœur, M<sup>me</sup> Bombarda.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

M<sup>me</sup> Bombarda! M<sup>me</sup> Bombarda!.. Attendez donc, saperlotte! quand vous me bombarderez tous de mon nom, je suis votre servante, mais je ne puis pas vous servir... trente-six à la fois! Laissez-moi appeler mes jeunesse, j'en ai plusieurs à mes ordres... (Elle sonne une cloche.) Allone, dépêchons-nous.



LOUISON, accourant.

Voilà, Madame.

ANNETTE, FANNY et MALVINA, de même.

Voilà! voilà!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Allons, bon!.. elles vont descendre toutes, à présent.

MALVINA.

Qu'est-ce qu'il y a?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Il y a, mes petites chantes, qu'on me réclame diverses objets en raccommodage ici.

FANNY, à Anatole qui s'avance.

Ah! oui, je sais, Monsieur, une épingle...

ANNETTE.

Avec une perle... et une manière de couleur qui se mord la queue.

ANATOLE.

C'est ça.

IDALIE.

Et moi, mon cœur, vous savez, Louison.

ANATOLE.

Votre cœur est en raccommodage, Mademoiselle.

IDALIE, fièrement.

Pourquoi pas?

LOUISON.

Un cœur en faux, n'est-ce pas?

IDALIE, se récriant.

En faux! moi! par exemple! jamais!.. Et vite, n'est-ce pas? ma chère... car je pars à trois heures pour la province... je vais à Gisors.

LOUISON.

Ah!

ANATOLE, s'approchant d'elle.

Quoi! Mademoiselle, vous allez...

IDALIE.

A Gisors... certainement... (A part.) Tiens, ce Monsieur, qu'est-ce que ça lui fait?... (A Louison.) C'est ma cousine, la première modiste de la ville, qui me demande pour une quinzaine.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Mathurine.

Et vous, la jolie banlieue, voilà-t-il vos boucles d'oreilles?

MATHURINE.

Oui, Madame.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Attendez que je vous les attache.

(Elle lui aide.)

ANATOLE, qui pendant ce temps a pris rapidement une lettre dans sa poche, s'approchant d'Idalie.)

Mademoiselle, puisque vous allez à Gisors, oserais-je vous prier de remettre ceci?

IDALIE.

Ah! du mystère! voyons... (Elle prend la lettre.) A M<sup>lle</sup> Laure... Un poulet!

ANATOLE.

Chut!

IDALIE, se redressant.

Et c'est à moi? Sachez, jeune gent... (Elle regarde ses mains.) à ving-neuf sous, qu'une demoiselle ne remet de ces choses-là aux autres que

lorsqu'elle n'est plus susceptible d'en recevoir pour son compte.

(Elle lui rend la lettre.)

ANATOLE, insistant.

Mais...

IDALIE, avec fierté.

Adressez-vous au gouvernement... il est payé pour ça... (A M<sup>me</sup> Bombarda.) M<sup>me</sup> Bombarda, au plaisir de vous voir... Quant à la petite note pour la réparation de ce cœur... (Elle montre le cœur en or.) trop sensible... (Elle rit.) vous savez?... c'est M. Alcindor, mon cousin.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Connu, connu.

(Idalie sort en lançant un regard fier sur Anatole, à qui Annette remet une grande épingle.)

ANATOLE, donnant de l'argent.

Tenez, Madame, voilà ce que je vous dois. (A part.) Suivons cette modiste, que je soupçonne d'être moins bégueule qu'elle ne le dit, et décidons-la.

(Il montre la lettre, et sort en courant.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, aux ouvrières.

Puisque vous voilà, mes enfants, avant de rentrer à l'atelier, partagez-vous la besogne d'aujourd'hui. (Leur donnant une caisse.) Tenez, vous trouverez là dedans un assortiment de bijoux à polir.

LES JEUNES FILLES.

Oui, oui, M<sup>me</sup> Bombarda.

(Elles prennent leur ouvrage pendant ce qui suit.)

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, LOUISON, FANNY, MALVINA, OUVRIÈRES, ROUSSELOT et JEAN-PIERRE.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, voyant entrer Jean-Pierre.  
Vous demandez?

JEAN-PIERRE.

Excusez, Madame... c'est à mon parrain Rousselot... (A Rousselot.) Je venais vous dire que Cadet a mangé son avoine.

ROUSSELOT.

Ah! bien... Et toi?

JEAN-PIERRE.

Et moi aussi. (Se reprenant.) C'est-à-dire, pardon... (Les jeunes filles rient.) Tiens, ça vous fait rigoler, vous autres.

(Il prend la taille de Malvina.)

MALVINA, effrayée.

Ah!

M<sup>me</sup> BOMBARDA, le repoussant.

Eh! dites donc, si vous voulez bien tenir vos mains dans vos poches.

JEAN-PIERRE.

Pourquoi qu'elles rigolent de moi? Toutefois et quantes qu'une Parisienne m'asticote, je l'asticote; si elle me rasticote, je la rasticote aussi. (Les jeunes filles rient, il va à elles.) Plait-il?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, l'arrêtant.

Minute!.. A-t-il l'air mauvais sujet donc, ce gros banlieue-là!

JEAN-PIERRE, à Rousselot.

Fin finale, Cadet et moi nous vous attendons là, en dehors, avec la carriole.

ROUSSELOT.

Suffit, je suis à toi... Tenez, M<sup>me</sup> Bombarda, voyez... c'est-il ça?.. (Il lui montre ce qu'il vient d'écrire.) Je vous cède quatre arpens de mon terrain entre Paris et Arcueil.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Et j'y ferai bâtir une maison pour y abriter mes cheveux blancs, quand j'aurai quitté mon commerce.

ROUSSELOT.

Mais, nous signerons cet acte de vente en même temps que le contrat de mariage de votre fils, M. Onésime, avec ma nièce Geneviève.

LOUISON, à part.

Que dit-il?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

C'est ça.

(Elle lit l'acte.)

JEAN-PIERRE.

Hein?.. M<sup>lle</sup> Geneviève se marierait!.. elle me ferait cette niche!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Je tope à ces arrangements, père Rousselot. (A part.) C'est toujours une femme de plus pour mon grand bêta de garçon... et une belle-fille comme j'en veux une.

ROUSSELOT.

Allons, Jean-Pierre. (Poussant un léger cri.) Aïe!.. crrrr!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Hein?

ROUSSELOT.

Encore ma maudite goutte qui me taquine!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

La goutte!.. moi qui allais vous l'offrir.

ROUSSELOT.

Merci, pas aujourd'hui... je crains une attaque... (A Jean-Pierre.) Allons, Jean-Pierre.

JEAN-PIERRE, à part, réfléchissant.

Marier Geneviève à un faraud de Parisien qui en a là tant d'autres.

(Il regarde les ouvrières.)

ROUSSELOT.

Eh bien! Jean-Pierre, auras-tu bientôt fini de relaquar ces innocentes?

JEAN-PIERRE.

Eh! eh! dame!

M<sup>me</sup> BOMBARDA, le repoussant.

Oui-dà! on t'en commandera, pataud! (A part.) En voilà un que je ne voudrais pas rencontrer dans une promenade peu fréquentée *extrà muros*, et passé minuit... Je ne serais pas sans vettette.

ROUSSELOT, à qui Jean-Pierre donne sa canne et son chapeau.

Bien!

JEAN-PIERRE, lui offrant le bras.

Aprésent, prenez mon anse, père Rousselot.

(A part.) Oh! je suis d'une humeur!.. Si c'est moi qui conduis, je plains ce pauvre Cadet.

ROUSSELOT.

Au revoir, M<sup>me</sup> Bombarda.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Au plaisir... Et vous, jeunes filles, à l'atelier. L'oisiveté est la mère de tous les vices... c'est même l'aïeule de pas mal d'enfants.

ENSEMBLE.

Aria de la Retraite.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Jeunes filles, par vos travaux,  
Faites prospérer la boutique,  
Et faites croire à la pratique  
Que l'or vrai vaut moins que le faux.

LES OUVRIÈRES.

Allons gaiement, par nos travaux,  
Faire prospérer la boutique,  
Et faisons croire à la pratique  
Que l'or vrai vaut moins que le faux.

ROUSSELOT et JEAN-PIERRE.

Nous vous laissons à vos travaux;  
Faites prospérer la boutique,  
Et faites croire à la pratique  
Que l'or vrai vaut moins que le faux.

(Les ouvrières montent à l'atelier, Rousselot et Jean-Pierre sortent par le fond.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Louison.

Ah! Louison! fais-nous servir le café, ma petite, et dis à Onésime que nous allons déjeuner.

LOUISON.

Oui, Madame.

(Elle sort.)

### SCÈNE III.

M<sup>me</sup> BOMBARDA; puis, LOUISON.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Oui, décidément... plus j'y pense... de toutes les belles-filles que je couche en joue... la jeune Geneviève est peut-être celle qui ferait le mieux mon affaire... vu que hors barrière... en fait de vertu, on est moins exposé à trouver du frelaté que dedans l'enceinte... Et dame, avec Onésime, il me faut du solide... il est si Nicaise...

LOUISON, entrant, tenant une cafetière et des tasses.  
Voilà, Madame.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Merci, ma petite, mets ça là... (A elle-même.) Je tremble toujours qu'il ne se laisse piper par quelqu'une de mes jeunesse... C'est vrai, ce grand Blaizot-là... c'est venu au monde un 21 décembre, le même jour que l'hiver, et ça vous a des passions fougueuses qu'on le dirait né à la mi-août!.. (Bruit au fond. Ecoutant.) Mais, c'est lui que j'entends, je crois... (Grand bruit, et un cri dans l'escalier.) Ah! seigneur Dieu! encore ce



grand Jérusalem qui se laisse débouler dans l'escalier.

(La porte s'ouvre brusquement. Onésime paraît, assis par terre.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, ONÉSIME.

Bonjour, Maman... Ce n'est rien... c'est moi, N'ayez pas peur, ne vous dérangez pas.

LOUISON, qui a couru à lui.

O mon Dieu!

ONÉSIME, se relevant.

C'est moins que rien... mais j'ai eu une fièvre peur... j'ai cru que j'allais m'enfoncer le crâne.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Le crâne!

ONÉSIME.

Le revers du crâne.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Maladroit!.. Allons, assieds-toi vite.

(Louison va chercher une chaise.)

ONÉSIME, à Louison.

Merci, ô Louison!.. je vous ai aperçue en songé toute la nuit... Dites-moi, n'auriez-vous pas perdu une de vos jarrettières?

LOUISON.

Moi? Non, Monsieur.

ONÉSIME, tendrement.

C'est singulier, j'ai pourtant rêvé que j'en trouvais une à vous... rose!

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Allons, à table!.. ton café va refroidir... (A Louison.) L'avez-vous sucré, petite?

LOUISON.

Oui, Madame.

ONÉSIME, assis.

Je le trouve d'une douceur veloutée... (Bas.) comme vos yeux de perruche, ô Louison!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA, faisant une tartine.

Dorons-lui la pilule... (Haut.) Tu vois, je te fais moi-même une tartine, mon petit chéri.

ONÉSIME.

Hum! maman Bombarda me câline bien, ce matin... Qu'est-ce donc qu'elle me mijote dans son for intérieur?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, lui donnant la tartine.

Tiens... Et maintenant je veux te faire une proposition agréable... N'éprouves-tu pas le désir de te marier, mon Zizime?

ONÉSIME.

Moi! si je... (Il échange un regard avec Louison.) si j'éprouve... Dame! c'est selon... Comment entendez-vous ça?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Je l'entends avec une femme jeune et qui ait de quoi.

ONÉSIME.

Qui ait... il faut qu'elle en ait... de quoi? (A part.) Aie! pauvre Louison!.. (Haut.) Ça n'est pas facile à trouver.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ne t'inquiète pas, j'ai plusieurs belles-filles en vue.

ONÉSIME.

Ah! vous... plusieurs?..

(Il regarde Louison.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Oui, je me suis mise en chasse pour toi, et j'en ai dépisté quelques-unes très avantageuses dans diverses localités du royaume.

ONÉSIME.

(A ne peut pas s'arranger, Maman.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Parce que?

ONÉSIME.

Parce que... Je vais vous expliquer ça... laissez-moi seulement finir votre chicorée...

(Il boit; M<sup>me</sup> Bombarda le regarde et gesticule avec impatience. Il lui fait signe d'attendre.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Eh bien! voyons, pour quelle raison refuses-tu?..

ONÉSIME, se levant.

La raison, c'est que...

(Chantant.)

J'aime mieux ma mie, ô gué!

J'aime mieux ma...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Je te prie, montre, de brider ta langue et de ne pas alarmer nos pudeurs en nous parlant de ta maîtresse.

ONÉSIME.

Mais... ais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Crois-tu donc que je te permettrai un alliage à cent pieds au-dessous de ton niveau... toi, Onésime Bombarda?..

ONÉSIME.

Mais... ais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tu vas te taire un peu!..

ONÉSIME.

Mais... ais... ais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA, avec autorité.

Ne bèle pas davantage... et sois plus filial, ou je te laisse devenir tourlourou!

LOUISON.

O ciel... et je serais cause!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tu dis, petite?

LOUISON.

Rien, Madame.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Va dans l'atelier me quérir un petit écrivain rouge avec un médalion dedans.

LOUISON.

Oui, Madame.

(Elle sort.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Et toi, tu réfléchiras à ce que je t'ai dit, en allant porter ce bijou à M<sup>lle</sup> Félicité, tu sais?

ONÉSIME.

Oui, m'man.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Et dépêche... elle part tantôt pour son pays!



Encore une qui a eu de la chance ! Au bout de quinze ans de service chez M. Béchamel, ce vieux célibataire décédé au moment où il y pensait le moins.

ONÉSIME.

Quelle distraction !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Et il laisse six mille livres de rente à M<sup>lle</sup> Félicité ! et la voilà qui voyage, qui va à Marseille chercher une jeune nièce.

LOUISON, rentrant.

Est-ce ça, Madame ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Oui, mon enfant.. (A Onésime.) Allons, toi, en route... et pense bien à ce que je t'ai dit, choisis... marié ou tourlourou chez les *zajoutes*.

LOUISON, à part.

Je le vois peut-être pour la dernière fois !..

ONÉSIME, à Louison.

Comptez sur moi, ô Louison !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Allons !..

ONÉSIME.

Maman, voulez-vous que je vous dise.. je vous vénère foncièrement, mais... vous êtes une grosse aristocrate !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ouais !.. je crois qu'il m'agonit ! Enfant ingrat ! moi qui ne me suis pas remariée pour lui ! O... , ayez donc des petits !

ENSEMBLE.

Air de la Dame blanche.

Ah ! combien en ce monde,  
Et combien en ce jour,  
Nous avons, à la ronde,  
De tourmens par l'amour.

(Onésime sort.)

## SCÈNE V.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, LOUISON.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Bêta !.. justement ce je craignais ! Ah ! si je connaissais la mijaurée... son compte serait bon.

LOUISON, à elle-même.

Allons, du courage... (Haut.) Madame...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

De quoi ?

LOUISON.

Pardon, Madame... c'est que je voudrais... vous allez trouver ma demande bien singulière, peut-être...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Va toujours.

LOUISON.

Vous qui m'avez reçue ici en apprentissage.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Je sais ça... Après ?

LOUISON.

Eh bien ! voyez-vous... cet état-là... j'en préférerais un autre. Une de mes amies m'a dit qu'on demande une ouvrière dans son magasin de modes, en province.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Modiste, toi !.. Après ça.. dame ! ma petite...

Air du Matelot.

Mais n'allez pas m'accuser de caprice,  
En vous quittant, je veux vous embrasser !  
Peut-être un jour me rendrez-vous justice,  
Lorsqu'en ingrante, il me faut vous laisser.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, l'embrassant.

Adieu, ma biche ! et que ton cœur résiste  
Aux amoureux qui viendront te presser !  
Chère Louison ! prends l'état de modiste,  
Mais garde-toi pourtant de l'exercer,  
Mais garde-toi pourtant de l'exercer.

VAUFLEURY, au fond, à la cantonnade.

Allons, allons donc, Ophélie !..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tiens ! M. Veaufleury ! sa fille et ses pi-  
rouettes...

(Louison sort par l'escalier.)

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, VAUFLEURY, OPHÉLIE.

VAUFLEURY, faisant une pirouette.

Je vous présente mes civilités, M<sup>me</sup> Bombarda.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Toujours fringant, M. Vaufleury !.. après ça,  
un maître de danse !.. Et votre chère demoiselle ?

VAUFLEURY.

Vous allez la voir... (Retournant au fond.) Eh bien ! Lilie ; mais viens donc , ma chère petite.

OPHÉLIE, accourant d'un air de jeune pensionnaire.

Me voici, mon petit papa...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Comment que ça vous en va, ma belle ?

OPHÉLIE, faisant une révérence modeste.

Très bien, Madame... je vous remercie, Madame.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Dites donc... il me semble qu'elle a encore gagné depuis la dernière fois.

VAUFLEURY.

C'est vrai... dame... ça pousse si vite, la jeunesse... et puis l'exercice, la danse, ça développe.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, riant.

Trop, des fois...

VAUFLEURY.

Pas elle... Oh ! toujours la même candeur... (Riant.) Ah ! ah ! croiriez-vous que ce matin encore, Lilie me demandait... (Riant.) Ah ! ah ! si c'était sous un chou que je l'avais trouvée... ah ! ah !..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah ! ah ! ah !.. chère petite... Ah bien ! à son

age, moi... j'étais plus éduquée que ça en botanique... (Regardant Ophélie.) N'importe, c'est un fameux brin de fille... un morceau de roi.

VAUFLEURY, pirouettant.

Je dirai même un morceau d'opéra... sous certains rapports!.. Elle est parfaitement susceptible d'incendier et de me donner pour gendre un milord, un ambassadeur!.. Tout à l'heure, encore, elle était pourchassée par un Moscovite très opulent.

OPHÉLIE, très vivement.

Ce n'est pas ma faute, papa... c'est un de vos élèves, M. Olgar, qui vient à votre classe de danse pour apprendre les pas français.

VAUFLEURY.

Je ne t'en fais pas un crime, mon enfant... j'ai bien vu que tu lui as décoché un regard... oh! mais, un regard à mettre en déroute un régent de Cosaques.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

D'un seul regard! c'est fort... c'est fort beau, jeune fille!.. Ah! si l'on avait eu de ces regards là à sa disposition en 1814!.. mais tirons le rideau sur ce passé qui n'est plus... Vous avez bien fait de rembarquer ce suborneur... Continuez...

OPHÉLIE.

C'est bien mon intention, Madame...

VAUFLEURY.

Elle est si chaste... si pudique... c'est même là ce qui m'a fait désespérer de son avenir chorégraphique... Croiriez-vous qu'elle ne peut pas se décider à lever le pied plus haut que la rotule... tandis qu'il faudrait...

(Il fait une pirouette.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

C'est malheureux pour les amateurs de *Terpischcore*!

VAUFLEURY.

Au reste... j'y renonce, et je viens vous dire un mot de nos projets de mariage... tout en vous faisant une commande d'ornemens asiatiques.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tiens!

VAUFLEURY.

Oui, je me propose de donner incessamment, chez moi, une fête orientale... j'y ferai danser mes jeunes élèves dans un ballet de ma composition... Il me manque bien encore plusieurs sujets... mais je vais faire une tournée extérieure... pour trouver des recrues... On m'a parlé d'Arcueil comme d'un endroit fertile... Mais, pardon, voulez-vous m'accompagner à votre atelier?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tout de suite, M. Vaufléury.

VAUFLEURY, bas.

Et nous causerons de nos jeunes gens. (A Ophélie.) Lillie... attends-moi un moment... Venez, belle dame.

ENSEMBLE.

Air de Marguerite.

Nous saurons réunir,  
Au gré de nos coquettes,  
Et le faux des aigrettes  
Et le vrai du plaisir.

(M<sup>me</sup> Bombarda et Vaufléury sortent.)

## SCÈNE VII.

OPHÉLIE, seule.

(Après la sortie de Vaufléury et de M<sup>me</sup> Bombarda, Ophélie a fait une superbe pirouette.)

Voilà comment j'épouserai, leur grand colichet!.. Moi, un mariage de maillechor, lorsque j'ai là sous ma serre d'aiglonne parisienne un tendre tourterneau de l'ukraine... qui fait le pied de grue là-bas... (Elle court regarder au fond.) Non... parti... envolé... Ah! faut-il que ce jeune boyard soit naïf donc! s'effaroucher d'une œillade... Le fait est qu'il doit me trouver d'une sagesse bien... Clarisse Harlowe... car voilà deux mois que je joue avec lui la pensionnaire... (Riant.) pas de l'académie royale... Mais il faut ça, quand on veut arriver... devenir la moitié d'un boyard... et j'y tiens... Oh boyard, quel honneur!

Air: Air qu'un sylphe léger.

Oui, le cœur enivré,  
Comme une souveraine,  
Dans le fond de l'Ukraine,  
Boyarde je vivrai

A la cour,  
En comtesse,  
En princesse,

J'irai même un beau jour  
Au palais de Saint-Pétersbourg.  
A moi donc, pour compatriotes,  
Des Tartares et des charlottes;  
Déjà je rêve un sort charmant,  
Comme la Belle au Bois dormant.  
Traîneaux légers, coursiers rapides,  
Humbles vassaux, châteaux splendides,  
Enfin, pour couronner tout ça,

(D'un air modeste.)

La couronne d'oranger là.

Ah! ah! ah!

Oui, le cœur enivré, etc.

Et ce projet de mariage avec le bijoutier stimulera M. Olgar, j'espère... (Olgar paraît au fond.) Ah! tiens, c'est lui! (Elle compose son maintien.) Attention!

SCÈNE VIII.

OLGAR, OPHÉLIE.

OLGAR.

Enfin, je vous trouve seule!

OPHÉLIE, jouant la surprise et l'effroi.

Ah!.. ah! Monsieur...

OLGAR.

Rassurez-vous... écoutez-moi, belle Ophélie!

OPHÉLIE.

O ciel! ô ciel! laissez-moi... n'approchez pas, Monsieur... ou je vais appeler mon papa.

OLGAR, la retenant.

De grace, n'appellez pas... Que craignez-vous donc?

OPHÉLIE.

Je ne sais... mais... Milord... une demoiselle seule, avec un jeune homme fort bien...

OLGAR, vivement.

Vous trouvez?

OPHÉLIE.

Ah! Senor, n'abusez pas d'un aveu...

OLGAR.

Moi, abuser... jamais... je vous aime trop pour cela... charmante Ophélie!..

OPHÉLIE, soupirant.

Ah! les hommes sont si frauduleux!

OLGAR.

En France, c'est possible... mais dans ma patrie, où je vous offre de me suivre...

OPHÉLIE.

Comment!

OLGAR.

Comment? mais dans une bonne calèche à plusieurs chevaux qui vous conduiront à une de mes terres.

OPHÉLIE.

Une terre! (A part.) Attention; baissions les yeux.

OLGAR.

Avec un château.

OPHÉLIE.

Un château! (A part.) La bouche en cœur.

OLGAR.

J'en ai quatre.

OPHÉLIE.

Quatre! (A part.) Rougissons d'indignation.

OLGAR.

Eh bien?

OPHÉLIE, se redressant.

Boyard! vous me prenez pour tout autre... retirez-vous.

OLGAR.

Ophélie, écoutez!..

Air : Jeune fille aux yeux noirs.

Consentez à me suivre...

OPHÉLIE.

Encore! c'est infâme!

Me parler d'un château!..

OLGAR.

Pourquoi donc refuser

L'amant qui peut un jour vous appeler sa femme?

OPHÉLIE, le regardant.

Quel gage en donnez-vous?

OLGAR, embarrassé.

Quel gage? ce baiser...

OPHÉLIE, résistant.

Quelle audace!

Ah! de grace,

Respectez...

OLGAR.

Écoutez

Ma tendresse.

OPHÉLIE.

La sagesse

A mes yeux,

Vaut bien mieux.

(Parlé.) Laissez-moi, laissez-moi... ou j'appelle mon papa!..

ENSEMBLE.

OPHÉLIE.

Quelle audace!

Ah! de grace

Écoutez!

Respectez

Ma jeunesse,

Ma sagesse...

A mes yeux,

Rien de mieux.

OLGAR.

Ah! de grace,

Sans menace,

Permettez...

Écoutez

Ma tendresse,

Mon ivresse!

A vos yeux,

Quoi de mieux?

OPHÉLIE, le repoussant vigoureusement.

Laissez-moi donc!.. (Elle sort en appelant.)  
Mon papa! mon papa!

SCÈNE IX.

OLGAR; puis, LOUISON; et ensuite ONÉSIME:

OLGAR, se rajustant.

Peste soit de l'ingénue et de sa vertu!.. Je dois convenir que je n'en ai pas encore trouvé de cette force-là... Aurait-elle pris des leçons de pugilat chez M. Charles Lecour, le fameux professeur?.. Ma foi, j'ai bien envie de laisser là cette Lucrèce et de chercher des distractions ailleurs...

(Il va prendre son chapeau.)

LOUISON, entrant, à la cantonnade.

Merci, Mesdemoiselles... je vais prendre un commissionnaire pour porter ma malle, et si M<sup>lle</sup> Idalie consent à m'emmener avec elle en province...



(Elle soupire et arrange un peu son chapeau devant la glace.)

OLGAR, qui s'est arrêté en lorgnant.

Quel minois charmant! Moi qui parlais de distractions, en voici une délicieuse... Ma foi, un baiser n'a jamais tué personne... et l'on a vu le contraire.

(Il s'approche doucement de Louison l'embrasse.)

LOUISON, poussant un cri.

Ah!

ONÉSIME, qui vient d'entrer.

Ah bien!.. ne vous gênez pas... (A Louison qui passe près de lui en fuyant.) Fi! Mademoiselle! (Il veut la retenir.)

LOUISON.

Laissez-moi...

(Elle sort.)

ONÉSIME.

Hein?... ah! c'est comme ça?... Oui, je vous laisse... (A Olgar qui rit et veut sortir aussi.) Minute... jeune bottes vernies... vous allez me donner une explication.

(Il prend une pose de boxeur.)

OLGAR.

Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, mon très cher... (Le lorgnant.) Ah! qu'est-ce que c'est que ça?... méthode de carrefour... garde de cocher de fiacre... fi donc! c'est détestable!.. c'est Courtille en diable.

ONÉSIME.

Venez-y toujours à la Courtille... Oh! quelle danse... Je suis fâché que Louison ne soit pas là pour l'humilier devant elle!... Allons donc...

OLGAR.

Vous l'exigez... soit...

(Il s'avance, lui donne rapidement plusieurs coups de poing, l'envoie tomber, et sort en riant.)

## SCÈNE X.

ONÉSIME, seul.

Il s'en va, le lâche! (Se relevant.) Il fait bien, le lâche!... Et elle, Louison!... encore une petite lâche, aussi!... me planter là... (Il montre la place où il est tombé.) Pour un boulevard italien, un orchestre des Variétés, moi qui refusais pour elle des femmes d'une volée... Oh! oui, bien supérieure à celle que je viens de recevoir... comptant. (Se reprenant.) Que dis-je! du tout... Ah! la douleur m'égare!... Je mériterais des douches, mais je lui apprendrai... je me vengerai... et pour commencer... attends un peu... (Il sonne la cloche.) nous allons voir!... Ah! Louison... vous ne me connaissez pas... On ne connaît pas encore le jeune Onésime...

(Il sonne plus fort, les jeunes filles accourent.)

## SCÈNE XI.

ONÉSIME, ANNETTE, FANNY, MALVINA, OUVRIÈRES; puis, M<sup>me</sup> ROMBARDA.

ONÉSIME, sonnant toujours.

Arrivez... arrivez...

FANNY.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MALVINA.

Est-ce que le feu est quelque part.

ONÉSIME.

Oui...

TOUTES.

O ciel! Où donc?... où donc?

ONÉSIME.

Ici dedans... à mon individu... dans mon cœur!... Je brûle d'épouser quelqu'une... Qui est-ce qui veut être ma femme? Vous, Fanny?... toi, Malvina?... vous, Sophie?... toi, Lilia?... vous?... toi?...

(Il court après les ouvrières pour les embrasser.)

LES OUVRIÈRES.

Voulez-vous finir...

ENSEMBLE.

Air :

ONÉSIME.

Ecoutez donc,  
Ne dis pas non.  
A vous, je m'adresse;  
Vois mon émoi;  
Épousez-moi,  
Je suis fou de toi.

LES JEUNES FILLES.

Non, Monsieur, non.  
D'où lui vient donc  
Tant de hardiesse?  
Ah! laissez-moi.  
Mais, sur ma foi,  
Il est fou, je croi!

M<sup>me</sup> ROMBARDA, accourant.

Eh bien! quoi? Que signifient ces cascades?

MALVINA.

C'est M. Onésime que voilà déchaîné après nous.

FANNY.

Comme un tigre amoureux!

M<sup>me</sup> ROMBARDA.

Hein? Onésime!... Qu'est-ce que vous leur voulez, à ces jeunesse?

FANNY.

Dame! il veut...

M<sup>me</sup> ROMBARDA.

Silence! je m'en doute... Mais (A Onésime.) répondez-vous? grand vaurien... Est-il véridique que...

ONÉSIME.

Oui... Eh bien!... oui, là... je veux une moitié... (Vivement.) Tout entière... Unissez-moi à n'importe laquelle... à une brune... à une châtaigne... mais bien vite... Je voudrais déjà être

a la mairie.. au repas de noce... et même, oui...  
à la lune de miel.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, avec joie.

Il serait possible?... tu consens?... (A part.)  
Il aura eu peur des Zajoutes. (Haut.) A la bonne  
heure ! mon garçon... Dès demain j'irai te pré-  
senter à une future.

ONÉSIME.

Demain ! que demain ? Ah !

M<sup>me</sup> BOMBARDA, riant.

Est-il pressé donc ! Patience ! demain, tu ver-  
ras M<sup>lle</sup> Geneviève, une banlieue très soignée.

ENSEMBLE.

Air de Cocorico.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Pour trouver un' sage compagne,  
Mon fils prend le meilleur chemin :  
Une vertu de la campagne  
Rendra son bonheur plus certain.

ONÉSIME.

Pour mieux choisir une compagne

Moi je prends le meilleur chemin ;  
Une vertu de la campagne  
Rendra mon bonheur plus certain.

LES JEUNES FILLES.

Quoi, pour trouver une compagne,  
Il quitte Paris dès demain ?  
Mais croit-il donc à la campagne,  
Pouvoir éviter son destin ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Tu verras Geneviève,  
Vertu sans prix,  
Comm' hors Paris  
On les élève.

ONÉSIME.

Partons, maman : d'avance j'en suis fou,  
Partons ; déjà je voudrais être en coucou !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Onésime lutine les jeunes filles. — Sa mère cherche  
à l'arrêter.)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

Un vaste hangar de blanchisserie aux environs d'Arcueil. — Ce hangar, situé au milieu d'une cour entou-  
rée d'une petite haie, est ouvert de tous côtés. — Au fond de la cour, un intervalle pratiqué dans la  
haie laisse voir un petit chemin bordant la rivière, qu'on aperçoit également, ainsi que le lavoir. —  
A droite, la campagne ; à gauche, le pignon d'une maison jaune. — (À et là, des cuves, des ba-  
quets, etc., etc.)

### SCÈNE I.

JEAN-PIERRE ; puis, MATHURINE, ROSE,  
VICTOIRE et AUTRES BLANCHISSEUSES.

(Au lever du rideau, les jeunes filles sont au bord  
de la rivière, d'où elles retirent leur linge. —  
Jean-Pierre écoute à gauche ce qui se dit dans la  
maison. — Cessant d'écouter.)

JEAN-PIERRE.

Allons, bon... voilà mon parrain Rousselot qui  
parle tout bas à sa nièce ; actuellement je ne  
pourrai pas savoir si Geneviève accepte le Pa-  
risien...

(Il s'assied avec colère sur un baquet.)

### SCÈNE II.

JEAN-PIERRE, ROSE, MATHURINE, VIC-  
TOIRE, CONSTANCE, BLANCHISSEUSES.

MATHURINE, à ses camarades.

Allons donc, vous autres.

ENSEMBLE,

Air de la Normande.

LES BLANCHISSEUSES.

Pour nous, quel plaisir,  
En voyant finir  
L'ouvrage !

Au rivage,  
Après nos travaux,  
On trouve à propos  
Un brin de repos.

MATHURINE, regardant Jean-Pierre.  
Qu'est-ce qu'il fait comm' ça ?

CONSTANCE.

A quoi donc qu'il rêve ?

MATHURINE, lui frappant sur l'épaule.  
C'est-il point, oui-dà,  
A mamzelle Gen'viève ?

JEAN-PIERRE.

Je n'vous dis pas non.

MATHURINE.

Ah ben ! mon garçon,  
Cette poulette-là  
Vous échappera.

(Elles rient toutes.)

## REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Pour nous, quel plaisir, etc.

MATHURINE à Jean-Pierre.

Comme ça, c'est votre amour pour Geneviève qui vous met martel en tête ?

JEAN-PIERRE.

Peut-être ben.

ROSE.

Ah ben !... si vous ne battez pas mieux le briquet, l'amadou ne prendra pas !...

JEAN-PIERRE.

Possible !... ça me regarde.

MATHURINE.

Eh ! dites donc, n'allez toujours pas vous périr dans de l'eau de javelle avant ce soir ! C'est aujourd'hui dimanche, et vous me devez une contredanse.

ROSE.

Et à moi aussi.

LES AUTRES.

Pauvre Jean-Pierre.

JEAN-PIERRE, les regardant.

Hein ? dire que si je voulais... je n'aurais qu'à étendre la main... pour en... (Se levant avec colère.) Et Geneviève me préférerait... Ah !...

MATHURINE.

Ah bah ! elle vous préfère quelqu'un !... Tiens, tiens.... (Aux autres.) Entendez-vous, vous autres?... (A Jean-Pierre.) Et qui donc?... Sans vous flatter... il n'y en a pas beaucoup dans l'endroit qui vous dégotent...

JEAN-PIERRE, avec fatuité.

On s'en flatte et reflatte... Envisagez-moi un peu cette façade.

(Il se pose.)

ROSE.

Le fait est qu'on se contenterait à moins.

JEAN-PIERRE.

Je crois bien... mais ça ne lui suffit pas, à elle, il lui faut un muscadin à présent... un capitaliste.

MATHURINE.

Comment que vous dites ça ?.. capi...

JEAN-PIERRE.

Eh ! oui, un habitant de la capitale... un Parisien, quoi... un bijoutier que sa mère est dans la maison.

MATHURINE.

Et le futur ?

JEAN-PIERRE.

Ah ! lui, pas encore... Je l'attendais ici pour le voir.

ROSE.

Un bijoutier !.. Ah ben ! mon pauvre Jean-Pierre, je vous plains.

MATHURINE.

Heureusement, il n'y a pas que M<sup>lle</sup> Geneviève de jolie fille dans le pays.

ROSE.

On en trouve qui la valent bien, sous le rapport du physique et des mœurs.

JEAN-PIERRE.

Je dis pas, mais...

(Il soupire.)

Ara de Manon Gicoux.

Ma belle a si fine taille

Comme individu.

Elle a, comme une volaille

Chaque bras dodu.

Moi qui sans peine soulève

Cinq cents livr's, ma foi !

L'amour qu' j'ai pour Geneviève

Est plus fort que moi.

(Il se laisse retomber sur le baquet.)

ROSE.

En v'là-t-il un amour renversant !

MATHURINE.

Voulez-vous que je vous dise, moi ? Si j'étais que de vous...

JEAN-PIERRE.

Oui, dites... (A part.) Je te vois venir, toi... (Haut.) Si vous étiez que de moi...

MATHURINE.

Eh bien ! je ferais un autre choix.

JEAN-PIERRE.

On y pensera, la grosse.

(Il lui prend la taille et cherche à l'embrasser.)

MATHURINE.

Ah ben ! non... pas de ça, Jean-Pierre (Riant.) Ah ! ah ! vous me chatouillez.

ROSE, le tirant par sa blouse.)

Laissez-la donc !

JEAN-PIERRE, prenant Rose.

Je veux bien.

MATHURINE, même jeu.

Finissez donc !

JEAN-PIERRE, les prenant toutes deux.

Pour finir, faut commencer.

MATHURINE, s'échappant.

Ah ben ! non... je n'aime pas qu'on me chatouille quand il fait si chaud, euf !

JEAN-PIERRE.

Pourquoi que vous m'asticotez... Vous savez, moi, dès qu'on m'asticote...

MATHURINE.

Ah ! Dieu ! que j'ai chaud !.. Pour un rien, je me plongerai dans la rivière... Voulez-vous ?

ROSE.

A présent ?.. Oh ! non... il fait trop grand jour... ce soir, à la bonne heure !

JEAN-PIERRE.

Ce soir... ça va... j'en suis.

ROSE.

Vous ! non pas. D'ailleurs, M. Rousselot a défendu aux garçons de venir se baigner dans son enclos.

MATHURINE.

Mais, si vous êtes bon enfant... vous allez venir nous donner un coup de main pour finir d'étendre notre linge.

JEAN-PIERRE.

C'est que j'aurais voulu voir le Parisien.

ROSE, le prenant par un bras.

Eh ! vous ne le verrez que trop.

MATHURINE, même jeu.

Eh ! oui, venez donc.

JEAN-PIERRE, se décidant.

Ah bah ! ça y est ! faut s'étourdir... (S'arrê-



tant.) Ecoutez... (Il va vers la maison.) Geneviève, je crois.

ROSE.

Eh ! tant pis... venez donc !

ENSEMBLE.

Aux : Parle-moi, j'en prie.

Oui, dans les amourettes  
En me plaisant toujours,  
En vous  
Au milieu des fillettes,  
Oubliez les amours.  
Oublions

(Mathurine, Rose et les autres blanchisseuses entraînent Jean-Pierre ; M<sup>me</sup> Bombarda sort de la maison avec Geneviève.)

### SCÈNE III.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, regardant autour d'elle.

Je croyais avoir vu Jean-Pierre... (L'apercevant.) Ah ! tiens... où va-t-il donc comme ça ?.. (Avec jalousie.) Mais, oui, il donne le bras à cette petite coquette de Rose... Ah ! oui-dà... c'est bon !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Eh bien ! jeune fille, apercevez-vous mon Onésime ?

GENEVIÈVE, un peu troublée.

Non... non, Madame... je... regardais... Est-ce que vous êtes inquiète sur lui ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Du tout, mais il me tarde de le présenter à ce brave père Rousselot, qui a la goutte dans sa maison jaune... Ce cher homme ! je le plains, cloué sur un fauteuil... Heureusement la tête est bonne, et il vous a très bien déroulé les avantages de notre union... Vous allez nager dans les boucles d'oreilles, les chaînes, les bracelets et les croix d'or... ées... Mon fils Onésime vous parsemera de bijoux.

GENEVIÈVE, à part.

Au fait, ça apprendra à Jean-Pierre...

(Elle regarde encore à droite.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à part.

Mais, où ce nigaud-là est-il fourré ?.. Comprend-on ça... me planter au coin d'une rue comme une borne-fontaine, en quittant la voiture !

GENEVIÈVE, à part.

Ah !.. avec Mathurine, à présent... Ah ! l'indigne !..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ne vous faites pas de mauvais sang, ma petite... il va venir... (A part.) Amadouons-la... (Haut.) Maman, qu'il m'a dit, puisque je vais épouser M<sup>lle</sup> Geneviève, je veux lui cueillir quelques fleurs.

GENEVIÈVE.

C'est bien aimable à lui.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Il est si galant, si spirituel... vous verrez... (A part.) Grand jocrisse, va !.. il se sera perdu. Faudra que je le fasse tambouriner.

### SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, ONÉSIME, GENEVIÈVE.

ONÉSIME, accourant et s'arrêtant en voyant la maison.

Ah ! une maison jaune... ça doit être ici.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah ! enfin, te voilà donc !

ONÉSIME.

Oui... Ah ! tiens, c'est vous, Maman... Oui, me voilà.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Et d'où viens-tu ?

ONÉSIME.

Je viens... Mais, pardon, j'ai les jambes qui me rentrent... (Il s'assied. A part.) Une course de vingt-sept minutes après une diligence où j'avais cru reconnaître Louison.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, qui parlait à Geneviève.

Laissons-le souffler un peu... nous saurons plus tard...

GENEVIÈVE.

Et les fleurs ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, embarrassée.

Ah ! les... Il n'en aura pas trouvés.

ONÉSIME, à part.

Dire que je la vois partout, cette Louison, et que je ne la trouve nulle part... (Il se lève.) Oh ! si je connaissais son numéro... je me vengerais en ports de lettres.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah ça ! as-tu bientôt fini ?.. Est-ce que tu ne vois pas que je suis là avec M<sup>lle</sup> Geneviève ?

ONÉSIME.

Hein ?.. (Regardant Geneviève.) Ah ! Made-moiselle...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Qu'est-ce que tu en dis ?

ONÉSIME, se donnant un genre.

Rien... mais je pense beaucoup... Elle est gentille... Vous êtes très gentille, Mademoiselle...

(Il la lorgne.)

GENEVIÈVE, avec embarras.

Monsieur...

ONÉSIME.

Si... si...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Vous regardez vos pointes, votre fichu palpite, il suffit... Mes enfants, suivez-moi auprès de M. Rousselot.

ONÉSIME.

Où est-il donc ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Dans sa maison jaune, où il a la goutte pour le quart d'heure... Mais il lui reste assez de moyens pour vous donner sa bénédiction... après dîner... (Elle étourne ; Onésime retire son

chapeau. A Geneviève.) Voyez comme c'est éduqué! quel respect filial!..

ONÉSIME.

Mademoiselle, acceptez mon bras comme un à-compte sur ma main... (Riant bêtement.) Hi! hi!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA, étonnée.

Tiens, c'est pas si bête, ça... Ah! c'est l'air de la banlieue.

ENSEMBLE.

Air du Chevreuil.

Allons nous mettre à table,  
Et croyons qu'en un jour,  
D'un repas délectable  
Peut bien naître l'amour.

(Au moment de leur sortie, Vaufleury entre.)

## SCÈNE V.

VAUFLEURY, seul, accourant par le fond, à gauche.

Ouf! je n'en puis plus... Maudit village d'Arcueil... je me suis laissé induire par sa réputation... On m'avait tant parlé de la légèreté de ses jolies blanchisseuses... J'espérais trouver parmi elles quelques recrues pour ma classe de danse... mais depuis ce matin je m'exténue en chassez-croisez tout le long... le long de la rivière... ça me donnait un air de pêcheur à la ligne... un air fort bête... (Eclats de rire à droite; il se lève vivement.) Hein? qu'entends-je? (S'approchant de la haie.) et que vois-je? un groupe charmant de jeunes paysannes... O bonheur! je vais peut-être rencontrer les pieds dont j'ai besoin... pour marcher à la fortune!.. (Il fait une pirouette.) Vite une ritournelle pour attirer ces villageoises.

(Il tire sa pochette et joue une contredanse. Rose, Mathurine, Victoire et les blanchisseuses accourent.)

## SCÈNE VI.

VAUFLEURY, ROSE, MATHURINE, BLANCHISSEUSES.

MATHURINE, regardant Vaufleury.

Tiens, ça n'est pas lui!

ROSE.

Excusez, Monsieur, nous croyions que c'était le père Bagnolet, le ménétrier.

VAUFLEURY.

Et vous accouriez pour danser?

MATHURINE.

Dame! oui...

VAUFLEURY.

Eh bien! jeunes filles, cela se trouve à merveille... car je me fais un vrai plaisir de vous le procurer... ce plaisir charmant... et gratis.

LES JEUNES FILLES, sautant de joie.

Ah! quel bonheur!

VAUFLEURY.

Et, qui plus est... je puis... voyons... laquelle de vous aimerait à avoir des rentes?.. Qui veut avoir beaucoup de rentes?

TOUTES.

Moi! moi! moi!..

(Elles se poussent.)

VAUFLEURY.

Un instant... ne parlons pas toutes à la fois. (Les regardant.) Le fait est que je vois ici plus d'une sylphide peut-être... une Ondine, une Willis, une Péri...

ROSE et VICTOIRE.

Connais pas... connais pas...

VAUFLEURY.

Une bayadère, enfin.

MATHURINE.

Connais pas... Ça va-t-il sur l'eau.

VAUFLEURY, riant.

Ah! ah! écoutez, je vais vous daguerréotyper cette existence.

Air : Rondeau Sûal de Scaramouche.

La bayadère est déesse  
A l'Opéra, bien des fois!  
Puis en ville, elle est princesse  
Ou bien marquise, à son choix.  
Comme danse, elle sait faire  
Mieux que tout... danser les louis!  
Et voilà la bayadère,  
La bayadère à Paris.

ENSEMBLE.

Comme danse, etc. "

DEUXIÈME COUPLET.

Dans le quartier des coquettes  
Ses foyers sont établis,  
Elle porte pour toilettes  
Les roses et les rubis;

ENSEMBLE.

Comme danse, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Elle est toujours femme aimable  
Et puis femme comme il faut,  
Car son art indispensable  
Est de s'élever... très haut!

(Il fait un entrechat.)

ENSEMBLE.

Comme danse, etc.

MATHURINE.

C'est un joli état!..

ROSE.

Il me chausserait comme un gant.

VAUFLEURY.

Eh bien! alors je propose un quadrille... pour juger de vos dispositions...



LES BLANCHISSEUSES.

Ça y est, attendez...

(Elles courent faire des signes à droite. Jean-Pierre accourt avec d'autres paysans.)

VAUFLEURY, à part, regardant les jeunes filles.

Je crois que cette fois j'ai mis la main sur mes pieds chorégraphiques.

JEAN-PIERRE, aux jeunes filles qui lui parlent.

Ça y est... je vais danser avec Rose, pour vexer Geneviève!

(Vaufleury, monté sur le baquet, joue la ritournelle d'un quadrille... les couples se mettent en place; il en manque un pour compléter la contredanse.)

JEAN-PIERRE, criant.

Un vis-à-vis!.. un vis-à-vis!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ONÉSIME, GENEVIÈVE.

ONÉSIME, sortant de la maison avec Geneviève.

Voilà!.. voilà!.. (A la cantonnade.) Plait-il?.. Eh oui! maman.. prenez votre gloria. (A Geneviève.) Venez, Mademoiselle.

JEAN-PIERRE.

C'est mon parisien!

GENEVIÈVE, à part.

Quel ennui! faire vis-à-vis à Jean-Pierre!..

VAUFLEURY.

En avant deux.

(Jean-Pierre et Geneviève dansent.)

JEAN-PIERRE, en dansant, à part.

V'là donc mon rival! Quel faquin! il a des bottes!..

ONÉSIME, à lui-même, mettant ses gants.

Honorons ce bal champêtre par ma présence fashionable...

JEAN-PIERRE, à part, regardant Onésime.

Ah! il met des gants pour toucher la main de Geneviève! faut-il être bête!

GENEVIÈVE.

Voulez-vous bien ne pas me toucher la main, M. Jean-Pierre!..

JEAN-PIERRE, ricanant.

Vous n'avez pas toujours dit ça.

ONÉSIME, à part, pendant que Geneviève revient balancer avec lui.

Il me semble que ce gros joufflu lui a parlé... Vais-je m'unir à une vertu qui balance?..

(Il va en avant-deux avec Rose.)

JEAN-PIERRE, à part.

Oh! ce genre de danse! il traîne ses guiboles comme mon parrain Rousselot, qui a la goutte dans sa maison.... Attends, mon petit, nous allons t'enfoncer aux yeux de Geneviève.

(Le tour de Jean-Pierre venu, il se livre aux entrechats, aux pas de basque les plus exaltés.)

MATHURINE, et les jeunes filles applaudissant.

Très bien! bravo! Jean-Pierre!

ONÉSIME, à part.

On dirait que le banlieue voudrait m'humili-

lier avec ses sauts de mouton... Faisons briller les grâces de ma catchucha.

(Il danse d'une manière parisienne extrêmement soignée et prend des attitudes gracieuses.)

GENEVIÈVE.

Ah! très bien... c'est charmant!

JEAN-PIERRE, haussant les épaules.

Ah! ouiche!

(Onésime et Jean-Pierre font assaut jusqu'à la fin du quadrille; chacun d'eux cherche à sauter plus haut que l'autre.)

VAUFLEURY.

La pastourelle!

GENEVIÈVE, à Onésime.

A nous, M. Onésime!

ONÉSIME.

Voici, Mademoiselle.

(Il la conduit en face pour la pastourelle.)

JEAN-PIERRE, allant en avant trois avec Geneviève et Rose.

O Geneviève! vous l'aimez donc bien, ce parisien?..

GENEVIÈVE.

Eh bien!.. après?..

JEAN-PIERRE.

Ah! Geneviève... je voudrais vous dire un mot seul à seul.

GENEVIÈVE.

Et moi, je ne veux pas.

ONÉSIME, allant en avant seul, à part.

Décidément, il y a du mic-mac!.. et j'ai beau faire le cavalier sevil... j'ai bien peur d'aller en avant-deux.

(La contredanse finit; Onésime et Jean-Pierre tombent épuisés de fatigue sur des bancs.)

VAUFLEURY.

Bravo! jeunes filles! bravo! je suis fort content de vous toutes en général, et de plusieurs en particulier. (A Mathurine.) Comment vous appelez-vous?

MATHURINE.

Mathurine.

VAUFLEURY.

Ah! fichtre! nous changerons ce nom-là pour l'Opéra... (A une autre.) Et vous?

LA BLANCHISSEUSE.

Constance.

VAUFLEURY, pirouettant.

Ah bigre! nous changerons aussi ce nom pour l'Opéra... (A Rose.) Et vous?

ROSE.

Rose, Monsieur.

VAUFLEURY, pirouettant.

Ah! joli... et bien porté...

CATHERINE.

Et moi, Catherine, Monsieur.

VAUFLEURY.

Nous en ferons Catarina ou Catinka, toujours est-il que vous avez des rentes sur le grand-livre... dans vos petits pieds.

JEAN-PIERRE, à part dans un coin, regardant Geneviève qui parle à Onésime.

Oh! le Parisien! c'est qu'elle ne regarde plus que lui à cette heure!



VAUFLEURY, tirant des cartes.

Mes amies, celles qui voudraient se présenter à ma classe... voici mon adresse : Vaufléury, professeur.

(Il distribue les cartes.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> BOMBARDA.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, entrant, à part.

M. Vaufléury ici!.. Diantre!.. moi qui aurais voulu qu'il ignorasse... C'est vrai... un mariage peut trébucher... et je gardais sa fille à Onésime comme une poire pour... Bigre!.. bigre!..

VAUFLEURY, en s'approchant de Geneviève qui parle à Onésime, reconnaît celui-ci.

Ah! ah! par exemple! quelle surprise agréable! Au milieu de ma figure, je n'avais pas discerné la vôtre, jeune homme... Avec ça que je n'envisageais que les pieds de ces jeunes filles. (Lui offrant la main.) Et comment va?

ONÉSIME, cherchant à ôter son gant.

Mais... ais... ais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Si je ne m'imisce pas, il va faire quelque boulette... (Elle s'avance, saisit la main de Vaufléury et la secoue avec force.) comme vous voyez. VAUFLEURY, tournant deux fois sur lui-même par l'effet de la secousse.

Sacristi! pas si fort, Monsieur. (La reconnaissant.) Ah! tiens, M<sup>me</sup> Bombarda!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Nous avons voulu profiter d'un beau dimanche de la Quasimodo pour visiter les environs... Mais voilà le soleil qui se retire chez lui, et nous allons en faire autant... Ça vous va-t-il que nous voyageassions ensemble?

VAUFLEURY.

Comment donc! belle dame, volontiers... et nous causerons de...

M<sup>me</sup> BOMBARDA, l'interrompant.

Oui, oui... nous causerons... Onésime va aller avec vous retenir nos places pendant que j'irai faire quelque salemalek d'adieux à des amis... Entends-tu, Onésime?

ONÉSIME, s'approchant.

Maman?..

M<sup>me</sup> BOMBARDA, bas.

Mutus sur Geneviève avec M. Vaufléury... On ne sait pas encore ce qui peut ne pas arriver.

ONÉSIME.

Je crois bien... d'autant plus que je commence à soupçonner ma future d'avoir un autre vis-à-vis.

JEAN-PIERRE, à Geneviève.

Geneviève, un petit mot d'explication.

GENEVIÈVE.

Non, Monsieur.

VAUFLEURY.

M. Onésime... venez-vous?

MATHURINE, à Vaufléury qui serre sa pochette. Comme ça... c'est fini; vous partez, Monsieur? nous ne dansons plus?

VAUFLEURY.

Il est trop tard, ma belle. (A Onésime.) Allons, jeune homme...

(Ils sortent.)

MATHURINE.

Ah ben! alors, puisqu'on s'en va, et que le bal est fini, c'est le tour des rafraîchissements... Mesdemoiselles, je vous propose celui de la rivière.

LES JEUNES FILLES, avec jole.

Oui... oui...

MATHURINE, aux garçons.

Filez d'ici, vous autres... ça ne vous regarde pas.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Mais les gaillards voudraient bien regarder ça.

MATHURINE, poussant Jean-Pierre.

Allons! allons!.. Mamzelle Geneviève, n'est-ce pas qu'il faut qu'ils s'en aillent?

GENEVIÈVE.

Certainement.

JEAN-PIERRE.

Eh! c'est bon... (A part.) Ah! Geneviève ne veut pas m'écouter... Eh bien!.. nom d'un petit bonhomme... comme dit cet autre, la rivière coule pour tout un chacun... y compris les bateaux... Je cours prendre le mien... et nous verrons. (Haut.) Eh! les amis, qui est-ce qui me suit chez ma tante Verduret? Je paie chopine.

TOUS.

Moi! moi! Vive Jean-Pierre!

JEAN-PIERRE.

Oui... quand Jean-Pierre régale, pas vrai?... (A part.) C'est ça... je me débarrasse d'eux... Et allez donc... (Haut.) En route...

CHOEUR.

Ain final du Hussard de Felsheim.

Chacun à son poste fidèle,  
Sans en gémir, séparons-nous!  
Partout le plaisir nous appelle;  
Ne manquons pas au rendez-vous.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IX.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, GENEVIÈVE, ROSE, MATHURINE, VICTOIRE, BLANCHISSEUSES.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, réfléchissant.

Comment! cette petite Geneviève aurait une inclination souterraine!

MATHURINE, qui regardait à droite.

Là, enfin, les voilà tous partis... Dépêchons-nous.

GENEVIÈVE.

Vous devriez bien aller nous chercher nos peignoirs, Mathurine,

MATHURINE.

Nos peignoirs?.. Ah! oui... ceux de nos pratiques... Tout de suite, Mamzelle.

(Elle va dans la maison.)

GENEVIÈVE, à M<sup>me</sup> Bombarda, en lui montrant la rivière.

Si le cœur vous en dit... Madame, ne vous gênez pas... il y a de la place.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Merci de l'offre... aimable jeunesse... Je ne me livre aux délices du bain qu'au cachet et à domicile... avec du son...

LES BLANCHISSEUSES, riant.

Ah ben!.. du son?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à part.

En attendant, je ne perds pas Geneviève de vue.

(A Geneviève qui commence à se déshabiller.) Attendez, ma petite, je vais vous aider... (Les jeunes filles ôtent leurs cornettes, leurs tabliers.) Eh! eh! le sexe est tout de même bien établi à Arcueil...

ROSE, à Mathurine qui rentre avec les peignoirs.

Mathurine, veux-tu m'ôter mon épingle?... Je te déferai tes agrafes. (Mathurine l'aide.) Dis donc, je danse presque de joie à l'idée d'être bayadère. Et toi?

MATHURINE.

Moi aussi... (Regardant sa jambe.) Mais regarde donc, Rose... Ce monsieur qui disait que j'avais un beau bas de jambe... C'est vrai, tout de même.

ROSE.

Et moi donc, que j'avais un joli torse... Qu'est-ce que ça veut dire?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

C'est un terme d'architecture, ma petite, qui signifie que vous êtes bien bâtie... On me l'a dit bien souvent.

VICTOIRE, à ses camarades.

Vous, des bras, des épaules comme ça?

LES BLANCHISSEUSES.

Mais, oui, certainement.

(Elles montrent leurs bras.)

VICTOIRE.

Allons donc, ça vous est défendu.

LES BLANCHISSEUSES.

Ah!

GENEVIÈVE.

Allons, Mesdemoiselles, pas de querelles...

Aria : Venez à ma fontaine.

Gentilles blanchisseuses,  
Pourquoi tous ces débats?  
Soyez moins curieuses  
De montrer vos appas!  
Prenez-moi pour modèle,  
Moi, qui me dis tout bas :  
Je suis peut-être belle,  
Mais je n'en parle pas.

A l'eau!

Venez plutôt, gentil troupeau,

A l'eau!

Courons gaiement à l'eau!

ENSEMBLE.

A l'eau, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

On peut, tout comme une autre,  
Avoir le pied joli,  
Un' taill' comme la vôtre,  
Et vot' bras arrondi;  
Mais, en fille discrète,  
On sait se dir' tout bas :  
Je suis aussi bien faite,  
Mais je n'en parle pas.

ENSEMBLE.

A l'eau!

Allez vite, gentil troupeau,  
Allons

A l'eau!

Courez gaiement à l'eau!  
Courons

(Les blanchisseuses se distribuent les peignoirs, et vont en courant derrière les roseaux du fond, où elles achèvent de se déshabiller. M<sup>me</sup> Bombarda les suit.)

## SCENE X.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, LES BLANCHISSEUSES, derrière les roseaux, au fond; JEAN-PIERRE.

JEAN-PIERRE, arrivant avec précaution par la droite.

Tiens! elles sont déjà parties!.. Je me suis pourtant fièrement dépêché... Ah! Geneviève veut du Parisien... Eh bien! nous verrons, sacrédié!.. Je l'enlèverai plutôt dans mon bateau de l'autre côté de la rivière... Allons... (Il se dirige vers le fond, et s'arrête en voyant les jeunes filles.) Ah! diantre! ah! bigre! elles ne sont pas encore *susmergées*... (Apercevant M<sup>me</sup> Bombarda qui reparait.) Oh! la *clincalière*.

(Il se met à l'écart.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, reparaissant.

Ah! les voilà qui vont se plonger dans leur élément de l'eau.

GENEVIÈVE, aux autres, en dehors.

Allons! Mesdemoiselles.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ce que m'a dit Onésime sur le grand vis-à-vis de Geneviève me chiffonne.

(On aperçoit les blanchisseuses passer au fond dans la rivière.)

ENSEMBLE.

Aria des Ecossais.

Ne nous montrons pas peureuses,  
Glissons au milieu des flots;  
Toujours dans l'eau, les blanchisseuses  
Sont de la terr' les matelots.



(Elles disparaissent. Jean-Pierre se glisse au fond et s'éloigne du même côté.)

## SCÈNE XI.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, qui l'a aperçu ; puis,  
ONÉSIME.

Ah ! bon Dieu... si je ne me trompe pas, c'est lui... ce Jean-Pierre, qui se glisse derrière les roseaux comme un *cocodrille* ! Est-ce qu'il irait la rejoindre ? (Avec consternation.) Quelle *ogno-minie* ! Venez donc à la banlieue, à Arcueil, pour trouver des vertus sans tache ! Et ce père Rous-selot... vouloir m'en repasser une en chryso-cale... à moi, une bijoutière en faux !.. Après ça... la banlieue, c'est bien près de Paris... J'aurais mieux fait de pousser jusqu'à Gisors, chez mon amie, M<sup>me</sup> Charençon, qui élève un joli choix d'innocentes... des vertus de province... tout ce qu'il y a de plus solide... à 600 francs par an... et nourries....

ONÉSIME, accourant.

Maman ! maman !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Quoi ? qu'est-ce ?

ONÉSIME.

Il y a des places... M. Vaufléury nous les garde dans le coucou, là-bas...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Là-bas ! le coucou !.. J'ai bien peur qu'il ne soit ici, si tu y restes...

ONÉSIME.

Plaît-il ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

C'est bon... Tiens... place-toi là en observa-tion.

ONÉSIME.

Pourquoi faire ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Pour me dire si tu vois... ou plutôt, non... ne me dis rien... Tiens... partons... car je se-rai capable d'avoir une attaque de *nerfes*, et il me faudra huit hommes pour me retenir.

(Bruit dans la rivière.)

ONÉSIME.

Écoutez.

## SCÈNE XII.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, ONÉSIME, GENEVIÈVE ;  
puis, JEAN-PIERRE.

GENEVIÈVE, paraissant au fond dans la rivière et fuyant.

Si vous m'approchez encore, Jean-Pierre... je vais crier au feu.

JEAN-PIERRE, dans son bateau, et la poursuivant.  
Ça m'est bien égal...

GENEVIÈVE.

Jean-Pierre ! mon cher Jean-Pierre... je vous en prie...

JEAN-PIERRE.

Jurez-moi de ne pas épouser votre imbécille de bijoutier.

ONÉSIME.

Hein ? Il est question de moi. (Les jeunes filles accourent pour dégager Geneviève en poussant des cris. Jean-Pierre disparaît.) Sapristi ! on veut en-lever ma future. (Il court vers le fond comme pour se précipiter, et s'arrête.) Ah ! mon chapeau ! (Il court de nouveau et s'arrête.) Ah ! ma canne !.. (Même jeu.) Ah ! mon habit !..

M<sup>me</sup> BOMBARDA, le retenant.

Veux-tu bien... Je te défends...

## SCÈNE XIII.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, ONÉSIME, GENEVIÈVE,  
ROSE, MATHURINE, VICTOIRE, en peignoir ;  
BLANCHISSEUSES, entrant en scène.

CHOEUR.

Air : Je suis mamzelle Pagode.

Quel scandale abominable !

Maudit soit cet enjôleur,

Qui nous fait peur !

Vraiment, c'est une horreur !

Jean-Pierre seul est capable ;

C'est un tour par trop méchant,

Et ce galant

Est trop entreprenant.

Parc' que nous sommes rieuses,

A ce point-là nous ternir !

Comment donc les blanchisseuses

Feront ell's pour s'en blanchir ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Geneviève.

Je vous fais mon compliment, Mamzelle...

GENEVIÈVE.

Mais, Madame !

ONÉSIME.

C'est affreux !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ici... mon fils... suivez votre mère... Et sois tranquille, va ! une de perdue... cent de retrou-vées.

REPRISE DU CHOEUR.

LES BLANCHISSEUSES.

Quel scandale abominable ! etc.

ONÉSIME et M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Quel scandale abominable !

Mais je connais, par bonheur,

Le baigneur

Qui, dans l'eau, fait l'enjôleur.

Ce Jean-Pierre est un vrai diable,

Et, jour de Dieu ! ce manant,

Si vert-galant,

Est par trop entreprenant.

Parce qu'elles sont rieuses,

Jusque dans l'eau les ternir !

Ah ! d'Arcueil les blanchisseuses

N' pourront jamais s'en blanchir.

(M<sup>me</sup> Bombarda et Onésime sortent par le fond.)



## ACTE III.

Jardin, d'un pensionnat à Gisors. — Au fond, un mur de clôture avec une porte donnant sur la grande route. — A droite de l'acteur, une grille avec une porte au milieu. — Ça et là des chaises de jardin.

### SCÈNE I.

(Au lever du rideau, le théâtre offre le tableau animé d'un pensionnat de demoiselles à l'heure de la création. Des jeunes filles remplissent le théâtre.)

VALENTINE, saute avec une corde; NATHALIE, s'amuse avec un cerceau; MODESTE, BRIGITTE, AGATHE, et quelques autres, chantent et dansent en rond; LOUISON et IDALIE, sont assises à gauche et travaillent à une robe.

CHOEUR.

Aia de la Favorite.

Lorsque la classe est finie,  
Combien la joie est unie,  
Dans une douce harmonie,  
Aux jeux les plus amusants !

IDALIE.

Sans peine je veux le croire,  
Après l'anglais et l'histoire.

AGATHE.

Le volant, la balançoire,  
Semblent de doux passe-temps.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Cris au dehors à gauche.)

CHARENÇON, en dehors.

Mesdemoiselles!.. Mesdemoiselles! vous allez choir!.. descendez tout de suite!..

### SCÈNE II.

IDALIE, LOUISON.

IDALIE, se levant et regardant.

Ce pauvre M. Charençon... a-t-il du mal avec ses pensionnaires!.. On voit bien que sa femme n'est pas à Gisors. (A Louison qui a laissé tomber son ouvrage et reste pensive.) Eh bien!.. Louison... Louison!..

LOUISON.

Plait-il?..

IDALIE.

Votre ouvrage!

LOUISON, le ramassant.

Ah!.. tiens...

IDALIE.

Dépêchez-vous donc, ma petite, vous savez bien qu'en nous envoyant ici, ma cousine nous a dit que la robe de M<sup>lle</sup> Charençon pressait beaucoup. (La voyant retombé dans sa rêverie.) Hein?... encore?... et vous soutiendrez que ça ne signifie rien, ces distractions-là!..

LOUISON.

Mademoiselle...

IDALIE.

Laissez donc, quand vous êtes venue me trouver, il y a huit jours, au moment où je quittais Paris... et que vous m'avez priée de vous emmener... avec des soupirs... à faire tourner des... machines de Montmartre... je me suis dit... Elle est piquée au cœur... Voyons, par qui?... Hein!.. est-il joli?

LOUISON.

Heu?

IDALIE.

Pas trop. Je vois ça... alors c'est qu'il est bon enfant?

LOUISON.

Ah! oui... de ce côté-là.

IDALIE.

C'est ça, de ce côté, il est très bien. (A part.) Mais de l'autre, il paraît...

LOUISON.

Et puis, quand quelqu'un vous aime... à moins d'être une ingrate.

IDALIE.

C'est juste... Mais alors, pourquoi ne faites-vous pas une *noce* ensemble... oh! légitime.

LOUISON.

Dame... je ne suis qu'une ouvrière, je n'ai rien.

IDALIE.

Rien!.. Et votre jeunesse donc?... et votre sagesse... deux trésors superbes que vous n'avez pas encore ébréchés d'une *centine*!

LOUISON.

Ah bien!.. oui... m<sup>s</sup> ces trésors-là... ça ne suffit pas... il faut encore.

IDALIE.

Les finances?... et dans la couture, nous sommes assez mal avec ce monument de la rue de Rivoli.

LOUISON, riant.

C'est vrai.

IDALIE.

Mais lui... le jeune homme... c'est donc un Roquechild, un employé à la caisse d'épargne... ou un marchand de plaqué.

LOUISON, tressaillant, à part.

Ah!.. soupçonnerait-elle!

IDALIE, à part.

Je crois qu'elle a palpité. (Haut.) Vous avez palpité?

LOUISON.

Non... Mademoiselle.

IDALIE.

Si... si...

LOUISON.

Je vous assure que non...

IDALIE, à part.

Serait-ce le fils Bombarda ?

LOUISON.

D'ailleurs, je ne dois plus penser à lui... Sa mère le pressait tant d'en épouser une autre plus fortunée...

IDALIE.

Elle l'aurait marié ! Oh ! les pères et mères, quels égoïstes... Je les reconnais bien là, moi, qu'ils n'ont jamais reconnue !..

(Bruit à gauche.)

### SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARENÇON, et les PENSIONNAIRES.

LES PENSIONNAIRES.

Ah ! M. Charençon, encore un peu !..

CHARENÇON.

Non... cent fois... mille fois... non... Mesdemoiselles, je ferai plutôt démonter la balançoire, c'est trop scabreux !.. Ah ! la promenade, le cerceau, la danse... la danse noble, surtout... comme l'enseignait ici mon ami M. Vaufléury.

(Il prend des poses.)

IDALIE.

M. Vaufléury, qui est professeur à Paris, rue du Pas-de-la-Mule ?

CHARENÇON, en attitude.

Lui-même... (Aux jeunes filles qui rient de ses poses.) Chut ! (Écoulant vers le fond.) Mesdemoiselles... un peu de silence... J'avais cru entendre la diligence de Paris.

IDALIE.

Bah ! déjà ?

CHARENÇON, qui regardait à sa montre.

Trois heures, bientôt... elle ne peut tarder à passer... Je vais voir si ma fille Laure a fini sa toilette. (A lui-même.) Je veux que le premier coup-d'œil de M<sup>me</sup> Bombarda et de M. Onésime lui soit favorable... Moi-même... j'ai bien envie d'endosser mon habit neuf. (Aux jeunes filles.) Mesdemoiselles, il vous reste encore un quart d'heure de récréation...

LES JEUNES FILLES.

Que ça ?.. ah !

CHARENÇON.

Et soyons bien sages, mes petites poules.

IDALIE, à part.

Oh ! ses petites poules... vieux cocorico.

BRIGITTE, un arrosoir à la main.

M. Charençon... est-ce que je puis arroser les pieds d'alouette ?

CHARENÇON.

Sarpejeu !.. Mademoiselle... arrosez tous les pieds qu'il vous plaira, mais pas les miens ! (A Valentine.) Mademoiselle Valentine, tenez-vous droite !.. (Aux autres.) Ma fille viendra vous dire quand il faudra retourner à la classe...

ENSEMBLE.

Ata Que faut-il faire, de grace ?

CHARENÇON.

A rentrer je me hasarde ;  
Mais je le puis sans danger ;  
Ici le troupeau se garde  
Sans le secours du berger.

LES JEUNES FILLES.

A rentrer il se hasarde ;  
Mais pour nous point de danger :  
Très bien le troupeau se garde  
Sans le secours du berger.

(Charençon sort par la grille en faisant des recommandations aux pensionnaires qui l'accompagnent.)

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté CHARENÇON.

IDALIE, à Louison.

Il part... M<sup>lle</sup> Laure va venir. Elle prend une lettre dans son corsage. ) Je pourrai enfin lui remettre cette épître de M. Anatole...

LOUISON.

Comment, Mademoiselle ? vous avez consenti...

IDALIE.

Je ne voulais pas... mais il m'a tant priée... il paraissait si amoureux... et moi, d'abord, un homme bien amoureux qui me prie... c'est plus fort que moi... je ne veux pas résister.

LOUISON.

Oh ! oui... ça doit être bien difficile.

IDALIE.

Ah ! ma chère !..

VALENTINE, redescendant avec ses amies.

Là... il est parti.

TOUTES.

Quel bonheur !

IDALIE, se levant.

Parti tout-à-fait... (Elle regarde.) C'est vrai. (Chantant.) Hélas ! il a fui comme une ombre...

MODESTE.

Oh ! une ombre !

IDALIE.

C'est une romance qui se chante à Paris.

VALENTINE.

Vous en arrivez, Mademoiselle ?

IDALIE.

Je fais mieux, mes chères petites... je vais y retourner.

URSULE.

Ah ! que vous êtes heureuse !

MODESTE.

On dit que c'est si beau !

VALENTINE.

Que les jeunes gens y sont spirituels... si aimables,

NATHALIE,

Tous ?



IDALIE.

Tous... généralement... quelconques... Te-  
nez... il y a Alcin... (Se reprenant.) M. Alcindor,  
un cousin à moi... quand nous dansons ensem-  
ble.

MODESTE.

Vous allez donc au bal avec lui ?

IDALIE.

Puisque c'est mon cousin... A Paris, c'est  
reçu...

URSULE.

Ainsi je pourrais y aller avec Jules ?

IDALIE.

Très bien.

VALENTINE.

Et moi, avec Oscar ?

AGATHE.

Moi, avec Alfred ?..

NATHALIE.

Moi, avec Ernest ?

IDALIE, les regardant.

Oh !.. certainement ! (A part.) Il paraît que le  
cousin foisonne aussi en province.

VALENTINE.

Un bal... à Paris... Mesdemoiselles... ça doit  
être charmant !..

MODESTE, regardant à droite.

Ah ! Mesdemoiselles, voici M<sup>lle</sup> Laure, je  
crois.... Voyez-vous, au milieu de la grande  
allée ?..

IDALIE.

Est-ce elle ?

MODESTE.

Oui... elle vient ici.

VALENTINE.

Est-elle fagotée !

MODESTE.

Et attifée !

(Laure entre.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, LAURE.

MODESTE, allant à Laure.

Ah ! Mademoiselle, quelle jolie toilette !

NATHALIE.

M<sup>lle</sup> Laure a si bon goût !

LAURE.

Vous trouvez ?

LOUISON, à Idalie.

Peut-on mentir comme ça !

IDALIE.

Oui, pas mal... pour des provinciales.

LAURE, s'approchant d'elle.

Et vous, Mesdemoiselles, qu'en pensez-vous ?

LOUISON.

Mais, Mademoiselle, à vous dire vrai, je  
trouve ça un peu court de jupe...

IDALIE.

Et trop échancré du corsage.

LAURE.

Vous croyez ?

IDALIE, bas.

Au surplus, je connais quelqu'un à Paris qui  
ne s'en plaindrait pas.

LAURE, étonnée.

Ah ! qui donc ?

IDALIE, lui montrant la lettre d'Anatole.  
Le rédacteur de cette écriture.

LAURE.

O ciel ! d'Anatole !

IDALIE, la voyant hésiter.

Oui... Ah ! c'est franc de port... j'ai fraudé  
le gouvernement... Prenez donc.

LAURE.

Mais...

CHARENÇON, en dehors.

Allons, Mesdemoiselles.

LAURE.

Mon père ! donnez vite.

(Elle prend la lettre.)

IDALIE, à part.

Sans lui, elle ne la prenait pas... Qu'on dise  
encore que les pères ne sont bons à rien !

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARENÇON.

CHARENÇON.

Allons, Mesdemoiselles, vous n'entendez  
donc pas la cloche ?.. (A Laure.) Reste, Laure,  
j'ai à te parler.

CHARENÇON.

Mesdemoiselles, le second coup de cloche va  
sonner... vite en classe... ou je vous mets tou-  
tes en retenue.

LES JEUNES FILLES.

Ah !

(La cloche se fait entendre.)

CHARENÇON.

Tenez...

ENSEMBLE.

AIR : Quel doux espoir.

CHARENÇON.

Entendez-vous ?

Du rendez-vous

La cloche sonne,

Et moi j'ordonne.

Jusqu'à ce soir

Je veux vous voir

Travailler à votre devoir.

LES PENSIONNAIRES.

Entendez-vous ?

Retirons-nous ;

La cloche sonne

Et nous l'ordonne.

Ah ! plus d'espoir !

Jusqu'à ce soir

Travaillons, c'est notre devoir.

(Idalie, Louison et les pensionnaires sortent par la  
grille.)



CHARENÇON, les suivant.

M<sup>lle</sup> Valentine, tenez-vous donc plus droite.

## SCÈNE VII.

CHARENÇON, LAURE.

LAURE, qui a parcouru la lettre.

Ce pauvre Anatole... il m'aime toujours, mais s'il reste à Paris...

CHARENÇON, venant à elle.

Hum!

LAURE, cachant la lettre dans son mouchoir.

Mon père!.. Quel air singulier il a aujourd'hui!

CHARENÇON.

A nous deux, mon enfant... Tu te demandes sans doute, en me voyant, pourquoi ta mère, n'étant pas ici, et ce jour n'étant point férié, j'ai endossé mon habit neuf et t'ai engagée à passer ta robe azur.

LAURE.

En effet, mon père.

CHARENÇON.

C'est qu'il s'agit pour toi d'une affaire extrêmement... (S'arrêtant et écoutant.) Ah! mon Dieu! oui, cette fois... plus de doute... je l'entends.

LAURE.

Qui?

CHARENÇON.

La chaîne de ton hymen qui approche en diligence!

LAURE.

Comment, mon père?

CHARENÇON.

Oui, ma fille... celle de Laffitte et Gaillard. Voilà pourquoi j'ai endossé mon habit neuf. J'attends ton futur, M. Onésime.

LAURE.

Onésime!.. Je ne connais pas.

CHARENÇON.

C'est toujours comme ça, ma fille, lorsqu'on ne s'est pas encore vu... Au reste, vous ne pouvez rien désirer de mieux, c'est le fils unique d'une des plus grosses bijoutières de la rue St-Martin... M<sup>me</sup> Bombarda, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

LAURE.

Une bijoutière!..

CHARENÇON.

Vous souriez... je vois que je puis tabler sur votre adhésion unanime... (On entend le bruit d'une voiture, avec claquemens de fouet et grelots.) Ah! tiens... que disais-je?... les voici.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, en dehors.

Conducteur! arrêtez... Conducteur! c'est ici.

ONÉSIME, de même.

Arrêtez donc, conducteur!

(La diligence s'arrête.)

CHARENÇON.

C'est bien cela... Je vais ouvrir la porte; toi,

cours dire au jardinier de venir pour les paquets; vite, mon enfant.

(Il va ouvrir la porte du fond.)

LAURE.

Oui, mon père... (A part.) Au fait, bijoutière à Paris... J'aimerais mieux M. Anatole, mais puisqu'il ne peut pas venir m'épouser...

(Elle sort.—On entend M<sup>me</sup> Bombarda pousser des cris au dehors.)

CHARENÇON, qui a ouvert la porte.

Ah! mon Dieu! baissez donc, baissez donc... Là, voilà ce que c'est!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> BOMBARDA; puis,  
ONÉSIME.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, en toilette de voyage, tenant une marquette d'une main, et rajustant sa robe de l'autre.

Imbécille, va!.. Votre servante, M. Charençon... (Se retournant.) Canaille! manant! Ça voit une femme accrochée... et ça rit.

CHARENÇON, saluant toujours.

Belle dame!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ça va bien... (Au fond.) Rustre! animal! postillon! maquignon!..

CHARENÇON.

Ah ça! mais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA, se retournant.

Est-ce que je suis bien déchirée?

CHARENÇON.

Pas trop.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Après ça, je me plains, moi... lorsque cette chère demoiselle Félicité me mentionne par écrit qu'en allant quérir sa nièce à Marseille, elle a culbuté deux fois avec ses six mille livres de rente... et un brigadier de gendarmerie dans la rotonde.

CHARENÇON.

Veuillez vous seoir.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Merci, j'ai besoin de me dégourdir... les jambes me fourmillent... Jugez donc... huit heures en voiture... par cette chaleur-là, à trois dans le coupé.

CHARENÇON, à part.

C'était deux de trop. (Regardant autour de lui.) Ah ça! mais... j'ai beau écarquiller les yeux, je n'aperçois pas votre...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Mon jeune homme!.. Il est en train de se faire donner ma malle, mes paquets et mes cartons.

CHARENÇON.

Ah! bien.

(Il va regarder au fond pendant ce qui suit, et disparaît un instant.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Réussirai-je ici?... Dire que depuis ma chasse

à Arcueil, j'ai encore fait long feu deux fois... A Nanterre, où j'avais été chercher... quelle brioche! et à Versailles, cette petite Dutilleul qui vivant au sein de la plus brillante garnison, se fait enlever par... un maître d'orthographe! quelle faute!.. Mais où est-elle donc fourrée cette scélérate de vertu?... Ah! si je ne la dénichais pas au fin fond de cet honnête pensionnat de province.... je jette ma langue aux caniches!

CHARENÇON, reparaissant.

Par ici, jeune homme... (Regardant à droite.) Ah ça! mais... Laure tarde bien.

ONÉSIME, chargé de paquets.

Maman, maman, regardez donc... est-ce ça? Le porte-manteau, le sac de nuit, le parapluie, la cage de l'écureuil, les restes du pâté... votre nécessaire avec le cabas et votre chauffe-fer... Est-ce tout?

CHARENÇON.

Quel bataclan!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tout?... Et mon chapeau à plumes d'autruche! malheureux!.. La diligence se remet en route... cours donc!.. (Appelant.) Conducteur!

ONÉSIME, courant à la porte du fond.

Ohé! conducteur! le carton à chapeau! à plumes d'autruche!

(Au même moment, un carton est lancé par dessus le mur. On entend le bruit d'une diligence qui s'éloigne.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, criant.

Ah! bien.

CHARENÇON, apportant le carton écrasé.

Voilà, Madame.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, tirant le chapeau qui est tout déformé.

Ah! s'il est possible!.. Voyagez donc en province... Enfin, n'en parlons plus... c'est un chapeau à plumes d'autruche que je sacrifie à l'avvenir de mon fils.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LAURE.

CHARENÇON.

Ah! viens vite, mon enfant... Eh bien! Jacques?

LAURE.

Il m'esuit, mon père.

CHARENÇON.

Très bien. (La présentant.) Madame, je vous présente ma fille... (Bas, à Laure.) Saluez et tenez-vous droite.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Mademoiselle, enchanté de faire votre connaissance. (A Onésime.) Onésime?..

ONÉSIME.

Maman...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Laisse donc tout ça... et viens dire quelque chose à Mademoiselle.

CHARENÇON.

Attendez, jeune homme... je vais... (Appelant.)

Holà, Jacques! (Un jardinier paraît.) Prenez ces paquets.

(Jacques prend les paquets et les emporte.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Allons donc!..

ONÉSIME.

Oui, m'man!.. (Saluant Laure.) Mademoiselle...

LAURE, faisant la révérence.

Monsieur!.. (A part, en le regardant en dessous.) Il y a pire, pour un mari.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Sois aimable!.. voyons... mais observe ta langue...

ONÉSIME, bas, à sa mère.

Oui, m'man... (Haut.) Mademoiselle... (A part, l'admirant.) Ah! ah!

(Il fait claquer sa langue.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Eh bien?

ONÉSIME.

Oui, m'man... (A Laure.) Mademoiselle... je...

LAURE.

Laure, Monsieur.

ONÉSIME.

Laure?... Quoi! Mademoiselle répond au nom de... Ah! que j'en suis bien aise.

LAURE.

Pourquoi cela, Monsieur?

(Onésime veut répondre, sa mère le tire par son habit.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, inquiète.

Prends garde!

ONÉSIME.

Laissez donc, m'man, j'improvise. (A Laure.) C'est que Mademoiselle, si nous nous unissons, vous serez ma Laure et je serai votre *Plutarque*. (Mouvement de Laure; il se reprend.) Non, non, Pétraque...

LAURE, riant.

Ah! ah! ah!

M<sup>me</sup> BOMBARDA, bas.

Hein! qu'est-ce qu'il a dit? qu'est-ce que tu parles de patraque à Mademoiselle, imbécille?

ONÉSIME.

Mais... ais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Tais-toi. Ah! si feu Bombarda n'avait pas été plus dégourdi!.. mais il l'était... en voilà un qui l'était!.. dégourdi... Mâtin! (A Charençon.) Excusez son trouble, M. Charençon... et vous aussi, Mademoiselle... il est si ému à votre aspect...

CHARENÇON.

Je comprends cela... la première entrevue... mais... je vais lui donner du courage... avec une légère collation... assaisonnée de quelques verres de tisane de Champagne!.. si vous voulez prendre mon bras, belle dame... nous irons à la maison...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! déjà nous claquemurer comme à Paris... j'aimerais mieux rester au vert.

CHARENÇON.

Je suis tout-à-fait de votre avis.... Il m'arrive



souvent de dîner ici, et puisque cela vous convient, je vais donner l'ordre de dresser la table sous ces bosquets.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Oh! oui... (Avec sentiment.) Oh! la campagne, les fleurs, les bosquets... (Soupirant.) Ah!..

Aria : Petite fleur des bois.

Doux aspect des bosquets,  
Tu retrace à mon âme,  
De mon aurore de femme,  
Les soirs remplis d'attraits.  
Gentils soupers au frais,  
Avec le brun qu'on aime!  
De l'amour de la crème,  
Et des mots guillerets!  
Oh! je t'aime, je t'aime,  
Doux bonheur des bosquets!

(Charençon sonne très fort à la grille.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! quel tintamarre! -Assez!.. (Charençon sonne plus fort.) Assez donc!..

CHARENÇON.

Mille excuses! chère dame!.. c'est pour avertir ma domestique et appeler les jeunes élèves qui doivent partager notre léger festin... elles connaissent ce signal.

(Au même moment, Ursule, Modeste, Agathe et d'autres pensionnaires entrent.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, URSULE, MODESTE, AGATHE, VALENTINE, quelques autres grandes Pensionnaires.

CHOEUR DES PENSIONNAIRES.

Aria : Ah! quel plaisir.

Lorsque la cloche a retenti,  
Nous accourons soudain ici!  
Ce signal est, pour nous,  
L'appel du rendez-vous!

CHARENÇON.

D'abord ici je veux vous présenter ce gendre,  
Le mien!.. de mon enfant il fera le destin.  
Maintenant disposez la table sans attendre!

(Frappant sur son ventre.)

Je ne puis me flatter d'avoir l'estomac plein.

(Les jeunes filles ont apporté ce qu'il faut pour une collation et vont mettre la table dans la coulisse.)

LES DEMOISELLES.

Oui, vous serez vite obéis!  
Chacun ici  
Sera servi!  
Nous aurons, en ce jour,  
Maint plaisir tour-à-tour!

CHARENÇON.

Oui, je serai vite obéi, etc.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Laure.

Ah! jeune départementale, quel destin je vous pronostique!

CHARENÇON.

Allons, tout est prêt; à table... belle dame... M. Onésime, la main à votre future.

(Le jour s'obscurcit.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

La petite le guigne en-dessous... je crois que, cette fois, j'ai casé mon jeune homme.

CHARENÇON, s'arrêtant.

Ah! mon Dieu... il me semble que le jour s'obscurcit. (Tonnerre.) Un orage! (Pluie.) Ah! diantre!.. il pleut! et moi qui ai eu l'imprudence d'endosser mon habit neuf.

ONÉSIME.

Ce n'est rien, ça va passer...

CHARENÇON.

Passer... passer... sur nous... oui... et la maison est trop loin! abritons-nous vite sous les marronniers.

(Tout le monde court çà et là pour se cacher sous les arbres.)

CHOEUR.

Aria du Philée.

C'est un orage.

Ah! quel dommage!

Quitter ainsi ce doux repas.

(Éclairs et tonnerre lointain.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Dieu, le tonnerre!

CHARENÇON.

Mais comment faire  
Pour mon habit, quel embarras!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! j'oubliais! ma marquise!

(Elle tire sa marquise de sa poche et s'abrite dessous.)

ONÉSIME, qui se trouve sous l'ombrage à côté de Laure, sur le devant du théâtre, avec sentiment.

Mademoiselle, laissez-moi profiter de ce moment favorable pour vous dire...

LAURE, riant.

Oui, il est bien choisi, le moment!..

CHARENÇON.

Mesdemoiselles... de grâce, appelez pour qu'on m'envoie un parapluie, ou mon habit est perdu.

MODESTE.

Ah! j'aperçois quelqu'un qui sort de la maison.

CHARENÇON.

Avec un parapluie?

MODESTE.

Oui.

CHARENÇON.

Ah! très bien... (A Onésime.) Jeune homme,



faites-moi l'amitié, vous qui n'avez pas un habit neuf...

ONÉSIME.

Oui... oui... je vole...

(Il court à la grille, au même moment Louison y paraît avec un parapluie.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUISON.

LOUISON, le parapluie ouvert, et sans voir Onésime.  
Voilà, Monsieur!..

ONÉSIME, en prenant le parapluie, la reconnaît.  
Oh!

LOUISON.

Ah!

(Elle s'enfuit et referme la grille.)

ONÉSIME, tenant le parapluie.

Mais, oui... c'est elle!.. c'est Louison!

(Il veut s'élancer vers la grille.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté LOUISON.

CHARENÇON, le retenant.

Donnez donc, jeune homme!..

ONÉSIME.

Lâchez-moi!..

CHARENÇON.

Ce parapluie est pour moi.

ONÉSIME.

Lâchez donc, sapristi!.. vous allez me déchirer... Ah! par l'autre porte, en faisant le tour.

(Il sort par la porte du fond et disparaît avec le parapluie.)

CHARENÇON, furieux.

Jeune homme!.. Monsieur!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Onésime!..

(La pluie redouble.)

CHARENÇON.

Ah! dieu, ah! dieu.

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! quel orage,

Ah! quel dommage!

Quitter ainsi ce doux repas.

Dieu, le tonnerre!

Mais, comment faire,

Hélas! pour nous, quel embarras!

Mais quel temps affreux,

Vraiment, c'est odieux;

Plus fort,

Sonnons encor!

(Elles sonnent à la grille, puis courent çà et là, en mettant leurs mouchoirs ou relevant leurs robes sur leurs têtes. — Pendant l'ensemble, Laure, en tirant son mouchoir de sa poche, a laissé tomber la lettre d'Anatole; Modeste, l'ayant trouvée, l'a remise à M<sup>me</sup> Bombarda, qui, après l'avoir lue avec indignation, la montre à Charençon; tous deux paraissent accabler Laure de reproches. — L'orage redoublant au baisser du rideau, Charençon et M<sup>me</sup> Bombarda se disputent l'ombrelle.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV.

Un salon chez Vaufléury. — Deux portes au fond et portes latérales.

### SCÈNE I.

(Au lever du rideau, les jeunes filles achèvent un pas, et Vaufléury joue de la pochette.)

VAUFLEURY, MATHURINE, ROSE, IDALIE,  
MALVINA, ELÈVES DE DANSE.

CHOEUR.

Ain de la Reine de Chypre.

Essayez encor ces groupes gracieux,  
Essayons

Que chacune, enfin, par <sup>mes</sup> leçons formée,

Puisse ici bientôt, de la foule charmée,  
Séduire le cœur et fasciner les yeux.

VAUFLEURY.

Là, de la grace, du moelleux... Rappelez-

vous que vous êtes censé des sylphides, des péris et des ondines.

IDALIE.

Ah ça! et votre demoiselle?

VAUFLEURY.

Ma fille Ophélie?... Elle viendra tout à l'heure; elle fait les honneurs de mes salons... elle offre des chaises.

IDALIE, regardant à gauche.

Y en a-t-il de ce monde à votre soirée nocturne.

VAUFLEURY.

Ah! dame! j'ai invité tous mes élèves passés et présents, afin de m'en attirer de futurs... Al-lons, continuons... en place... Posons-nous, et faisons bien ressortir ces hanches.

IDALIE, se posant.

Comme ça?

VAUFLEURY.

Encore.

IDALIE, se redressant.

Ah! sapristi!

VAUFLEURY, à Mathurine.

Allez toujours.

MATHURINE.

Ah! dame! écoutez donc... comme dit cet autre : La plus belle fille du monde ne peut donner...

(Elles rient.)

VAUFLEURY.

Allons, allons, ne rions pas.

(Il joue de la pochette; les jeunes filles forment des groupes.

Air : A vous notre amour se confie.

Voilà bien, en simple parure,  
Les bergères du mont Cora;  
Pour l'art comme pour la nature,  
C'est un tableau de l'Opéra.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISON.

LOUISON, entrant avec un carton.  
M. Vaufléury?

VAUFLEURY.

C'est moi... (La regardant.) Eh! mais, si je ne me trompe... j'ai déjà vu Mademoiselle...

LOUISON.

Oui, Monsieur... chez M<sup>me</sup> Bombarda.

IDALIE, se retournant.

Tiens, c'est Louison.

LOUISON.

Ah! bonsoir, Idalie... (A Vaufléury.) Je suis à présent chez M<sup>me</sup> Mirabelle, la fleuriste, qui m'envoie pour la toilette de ces demoiselles.

VAUFLEURY, qui l'examine.

Bien, bien... Ah! quel coude - pied! ah! ma petite, quel coude - pied vous avez reçu de vos parens... Si vous vouliez être danseuse!

LOUISON.

Danseuse! moi!..

IDALIE.

Ce mot l'effraie, mais elle a tort.

VAUFLEURY, qui parlait bas à Louison.

Eh bien! n'en parlons plus... Et, tenez, entrez là... vous trouverez le costume de ma fille; préparez vos guirlandes et vos couronnes, en l'attendant.

LOUISON.

Oui, Monsieur.

(Vaufléury va aux danseuses.)

IDALIE, à Louison, bas.

Ah ça! qu'est-ce que vous devenez, ma chère? Vous vous calfeutrez donc toujours avec votre passion concentrée.

LOUISON.

Moi?

IDALIE.

Je vous croyais retournée à Marseille, notre beau climat... Et cette parente, votre tante Félicité, l'avez-vous trouvée?

LOUISON.

Mon Dieu! non, pas encore... Paris est si grand... et lorsqu'on ne sait pas.

IDALIE, la conduisant.

Rassurez-vous. Alcindor est homme de lettres, je lui ferai rédiger un article dans les Petites-Affiches, promettant une récompense honnête pour une tante perdue.

(Louison entre à gauche.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, OPHÉLIE.

OPHÉLIE, entrant vivement.

Papa! papa!

VAUFLEURY.

Eh bien?

OPHÉLIE.

Mais, papa, tout le monde se plaint par là, papa!.. Comment ne faites-vous pas donner des rafraîchissemens? on étouffe dans le salon, papa.

VAUFLEURY.

Eh! les rafraîchissemens sont sur le feu... plus tard, après la signature du contrat.

OPHÉLIE, avec humeur.

Ah! oui, le contrat.

VAUFLEURY.

Allons, allons, tu pleurniches toujours, même quand tu te maries. Songe donc, Lilié, que M. Onésime aura un jour douze bonnes mille livres de rente.

OPHÉLIE.

Oui, les rentes, c'est gentil, mais le futur...

VAUFLEURY.

Allons, tu vas recommencer.

OPHÉLIE.

Ecoutez donc, papa.

VAUFLEURY.

Mon Dieu! que cette enfant-là est donc terrible!.. Voyons, Lilié, sois raisonnable, ne pleure pas devant ces jeunes filles. Mesdemoiselles, allez essayer vos pas dans cette chambre, et prenez garde à vos toilettes; vous êtes charmantes!

IDALIE, faisant une pirouette.

Je crois bien.

Air de la Reine de Chypre.

Allons répéter tous nos pas gracieux.  
Allez chacune, enfin, par ses leçons formée,  
Reviens bientôt, de la foule charmée,  
Séduire le cœur et fasciner les yeux.

(Elles sortent par la gauche.)



## SCÈNE IV.

VAUFLEURY, OPHÉLIE.

OPHÉLIE, qui a regardé du côté du bal.

C'est étrange, je n'aperçois pas mon Moscovite... J'espérais que ma missive achèverait d'enflammer ce cœur du Nord, et qu'il viendrait enfin m'enlever à son rival.

VAUFLEURY, allant à elle.

Quoi? ma chère! (Poussant un cri et portant la main à ses yeux.) Oh!

OPHÉLIE.

Qu'avez-vous?

VAUFLEURY.

Je ne sais... on dirait d'un éclair... un rayon de soleil qui m'a passé... Qui est-ce donc qui reluit comme ça, en valsant?

OPHÉLIE.

C'est M<sup>me</sup> Bombarda... avec ses bijoux... Est-ce qu'elle ne porte pas tout son fonds de magasin sur elle, ce soir.

VAUFLEURY.

C'est, ma foi! vrai... elle valse avec M. Anatole... Vois, ma fille, vois, ma Lillie, tu pourrais briller comme ça, un jour... Dis donc, pendant que nous sommes seuls, si tu répétais ce pas charmant qui doit achever la conquête de M. Onésime.

OPHÉLIE, boudant.

Ah bien! non, ça m'ennuie.

VAUFLEURY.

Ah ça! Mademoiselle, vous ne voulez donc me seconder en rien pour ce mariage?... Alors, décidez-vous à travailler... pour débiter à l'Opéra.

(Il prend sa pochette.)

OPHÉLIE.

Du tout, ça me fatigue trop.

VAUFLEURY.

Et moi, je vous ordonne!..

OPHÉLIE.

Eh bien! non, là!

VAUFLEURY.

Vous avez dit non!

OPHÉLIE, fièrement.

Oui!

VAUFLEURY, stupéfait.

Cet air de reine de Chypre! vous si timide! Je ne reviens pas de ce changement à vue!.. (Avec autorité, en prenant sa pochette.) Allons, en place, Mademoiselle.

OPHÉLIE.

Jamais!.. (Il se prépare à jouer de la pochette, elle la lui prend.) Et laissez ça... cet instrument m'agace les nerfs, je l'abomine!

VAUFLEURY, abasourdi.

Hein?... Allons, il faut lui céder... (Haut.) Tiens, j'aime mieux te céder... (Elle lui aban-

donne la pochette.) Mais, promets-moi seulement d'être agaçante avec M. Onésime.

OPHÉLIE.

Eh! mon Dieu! n'ayez donc pas peur... Si je ne prends pas celui-là, c'est que j'ai mieux que ça en vue.

VAUFLEURY.

Ah bah! qui donc?

OPHÉLIE.

C'est mon mystère... et si je ne réussis pas, alors...

VAUFLEURY.

Hum! prends garde, tu t'exposes...

OPHÉLIE.

Allons donc!

VAUFLEURY.

Hum!

OPHÉLIE.

Je réponds de tout.

VAUFLEURY.

Ta, ta, ta... tout ça est superbe, mais je préfère un bon tiens... et, pour la dernière fois, je vous... (A lui-même.) C'est ça, maintenant que je suis rentré dans mon instrument... (Haut.) Oui, je vous notifie, Mademoiselle, mon ultimatum final.

OPHÉLIE.

Voudriez-vous me violenter?

(Elle marche sur lui.)

VAUFLEURY, reculant.

Opédie!.. Ah! on vient!.. (Opédie s'arrête. A part.) Est-ce qu'elle allait me battre?... (Regardant au fond, et voyant entrer Calouga.) C'est le groom de M. Olgar.

OPHÉLIE, avec émotion.

Viendrait-il pour m'enlever?

## SCÈNE V.

LES MÊMES, CALOUGA, petit garçon de sept à huit ans.

CALOUGA, présentant une lettre.

De la part de mon maître.

VAUFLEURY.

Une lettre!.. Est-ce que nous ne le verrions pas à ma soirée?

OPHÉLIE, à part.

Si je le croyais!.. (A Vaufléury.) Eh bien?

VAUFLEURY.

Justement... il s'excuse, il craint de ne pouvoir venir... un bal à l'ambassade de Gérolzostein!.. Quelle contrariété!.. (A Calouga.) Dites à votre maître, jeune...

CALOUGA.

Calouga!

VAUFLEURY.

Calouga!.. Ce n'est pas un groom, c'est un Cosaque!



OPHÉLIE, effrayée.

Un Cosaque!

VAUFLEURY.

Dites à M. le Comte que je suis désolé!

(Il relit le billet.)

OPHÉLIE, prenant Calouga par la main.

Dis-lui que je le considère comme un glaçon de la Bérésina... Dis-lui ça, Calouga.

CALOUGA.

Ya.

OPHÉLIE.

Va !.. (Elle le pousse dehors. Marchant avec agitation.) Et maintenant, puisqu'il m'y force, après un tel affront...

VAUFLEURY.

Quelle agitation !.. Où vas-tu?

OPHÉLIE, avec force.

Mettre ma couronne.

(Elle sort majestueusement.)

VAUFLEURY.

Quoi, tu consens?.. Encore un changement. Quelle tête féérique!.. (Regardant au fond, à gauche.) Ah! M<sup>me</sup> Bombarda et M. Anatole... (Ils entrent.) Quelle pochade pittoresque!

## SCÈNE VI.

VAUFLEURY, M<sup>me</sup> BOMBARDA, ANATOLE.

(M<sup>me</sup> Bombarda est toute resplendissante de pierres et de bijoux.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ouf! merci bien, jeune homme.

(Elle s'évente.)

ANATOLE, à part.

Il paraît que M. Charençon et M<sup>lle</sup> Laure ne sont pas encore arrivés... Veillons bien.

(Il rentre dans les salons.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, jouant avec son éventail, à Vaufleury.

Ah! mon cher, quel étouffoir que votre salon... Avec ça que je viens de valser avec ce jeune homme... Ah! Jésus mon Dieu! quel petit char-à-banc!.. J'avais beau lui dire: «Eh! allez, tournez douc, mon cher...» Pas moyen... il m'a fallu que je l'enlevasse et que je valsasse en le tenant d'ici... alors ça a été... mais j'ai la saignée... vous jugez!

VAUFLEURY.

Je conçois.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah ça! et votre charmante Ophélie, où est-elle donc?.. Mon fils en tient ferme!

VAUFLEURY.

Elle va bientôt reparaitre... elle est là... (Il montre la chambre.) qui achève sa toilette... (Écoulant à droite.) Mais, pardon, une voiture... des invités... peut-être un de mes amis et sa

filles arrivés tantôt de province, et que j'ai engagés... Vous permettez.

(Il sort par le fond.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Comment donc! faites comme chez vous... Il serait assez cocasse que je m'y opposasse!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, ONÉSIME, en pantalon collant, bas à jours, etc.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Eh bien! qu'as-tu?.. Te voilà encore replongé dans tes rêveries!..

ONÉSIME, à lui-même.

Pas la moindre nouvelle!.. Et cependant cette nuit j'ai encore eu des songes couleur de jarretière rose... O Louise!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Décidément il est toqué!.. Mais que ce garçon me donne de tintouin!.. (L'appelant.) Onésime!

ONÉSIME.

Hein?.. Ah! c'est vous, maman... Vous ne posséderiez pas sur vous une clé des songes?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Une clé des... Y songes-tu?.. Il s'agit bien... Voyons, est-ce que M<sup>lle</sup> Ophélie ne te plairait pas?.. cependant elle a tout pour elle. C'est pourtant vrai, c'est ici, à Paris, chez un maître es-danse que je t'ai trouvé enfin cette blanche colombe que je pourchassais par monts et par vaux!

ONÉSIME, rêveur.

Une jarretière rose!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Hein?.. vas-tu me la faire manquer avec tes bêtes de visions... Allons, M<sup>lle</sup> Ophélie va venir, montre-toi galant et même un peu entrepreneur... Nous ne détestons pas ça, nous autres beau sexe!.. Attends, je vais voir... (Frapant à la porte.) M<sup>lle</sup> Offrelie!

OPHÉLIE, en dehors.

Oui, Madame, me voici.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! très bien... (A Onésime.) Onésime, tiens, une prise, ça te réveillera.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, OPHÉLIE; puis, VAUFLEURY.

OPHÉLIE, entrant et allant vers la droite.

Me voici, Madame. (Apercevant Olgar qui paraît à la porte de droite.) Ah!

OLGAR.

Chut! ma calèche est en bas.

(Il disparaît.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Mais regarde donc Mademoiselle.

ONÉSIME.

Oh! sapr... quelle belle femme!

(Bruit de voix au fond.)

VAUFLEURY, entrant et parlant à la cantonnade, avec colère.

Un moment, Messieurs, un moment... je vais m'assurer... Ah! par exemple!

TOUS.

Quoi donc?

VAUFLEURY, à Onésime.

Quoi, Monsieur, vous vous présentez ici pour épouser ma fille, et vous avez des engagements ailleurs?

ONÉSIME.

Du tout.

VAUFLEURY.

Ne niez pas... j'en ai là des preuves vivantes. (Appelant au fond.) Mesdemoiselles!

(Geneviève et Laure paraissent.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, LAURE.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Geneviève!

ONÉSIME.

Laure!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! bon! brelan de belles-filles!

VAUFLEURY.

Vous voyez, ces demoiselles réclament.

LAURE.

Pas moi, Monsieur... c'est mon papa.

GENEVIÈVE.

C'est mon oncle... (A part.) S'il savait que Jean-Pierre nous a suivis, et qu'il est en bas.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Vaufléury, qui lui parle.

Eh! après tout, que voulez-vous que j'y fasse?

ONÉSIME.

C'est vrai, à moins de me tirer à la courtepaille.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! quelle hypothèse! Mais attendez, je vais parler à ces messieurs.

VAUFLEURY, l'arrêtant.

Oh! non, pas de bruit, pas d'esclandre dans mon raout... Mais, que Monsieur choisisse lui-même... à l'instant, tout de suite!

OPHÉLIE, à part.

Ah! quelle idée!..

VAUFLEURY, frappant du pied.

Allons, Monsieur.

OPHÉLIE.

Mais papa, vous voyez bien que vous le troublez.

ONÉSIME.

C'est vrai... vous me troublez avec vos lazzis.

OPHÉLIE.

Je suis sûr que si M. Onésime restait seul un moment avec nous.

TOUS.

Comment?

OPHÉLIE, bas, à son père.

Consentez, j'ai une idée.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

C'est que... laisser mon petit en tête-à-tête avec trois jeunesses de cet acabit!

OPHÉLIE.

Ah! par exemple! n'a-t-elle pas peur qu'on le lui mange?

ONÉSIME.

Ne craignez rien, maman, j'ai de la défense.

VAUFLEURY.

Allons, après tout, si c'est le moyen de nous tirer d'embarras...

Air : Qu'a-t-elle de la Reine d'un jour.

Qu'enfin il se décide,  
Seul il jugera mieux.  
Oui, son cœur en ces lieux  
Sera son meilleur guide.  
A ses désirs cédon,  
Et pour quelques instans sortons.

ONÉSIME.

Pour qu'ici je décide,  
J'en conviens, j'aime mieux  
Dans ce choix hasardeux  
Que mon cœur seul me guide.  
Passez dans ces salons,  
Ensemble ici nous resterons.

(M<sup>me</sup> Bombarda sort avec Vaufléury par le fond à droite. Pendant qu'ils sortent, et qu'Onésime les reconduit au fond, Ophélie a parlé bas aux deux autres jeunes filles; celles-ci ont à leur tour fait signe à Anatole et à Jean-Pierre, qui ont paru aux portes latérales.)

SCÈNE X.

ONÉSIME, OPHÉLIE, LAURE, GENEVIÈVE, OLGAR.

OLGAR, reparaissant à droite, à Ophélie.  
Vous viendrez?

OPHÉLIE, lui montrant Onésime.

Dès que nous aurons pu nous débarrasser de lui.

ONÉSIME, à la cantonnade.

Eh! oui, maman, soyez tranquille.

OPHÉLIE, courant aux jeunes filles.  
Vous n'en voulez pas non plus... alors, faites  
et dites comme moi.

ONÉSIME, qui a fermé la porte.

Là... Mesdemoiselles, maintenant...

OPHÉLIE, l'interrompant.

Oui, maintenant qu'il n'y a plus d'étrangers  
ici, je vous déclare, Mesdemoiselles, que j'aime  
trop Monsieur pour le céder à qui que ce soit.

LAURE.

Et moi aussi, Mademoiselle.

GENEVÈVE.

Et moi aussi.

ONÉSIME.

Ah! ah! voici un autre genre de grabuge à  
présent.

OPHÉLIE.

J'ai des droits... et des ongles pour les dé-  
fendre.

LAURE, avançant sur elle.

Moi aussi, Mademoiselle.

GENEVÈVE, même jeu.

Moi aussi

ONÉSIME, les séparant.

Mesdemoiselles! Mesdemoiselles!.. Les mal-  
heureuses! elles vont s'abîmer le physique!..  
Le mien commet des ravages effrayans chez les  
femmes!

OPHÉLIE, avec force.

Non, non!

ONÉSIME.

Mademoiselle!

OPHÉLIE, avec énergie.

C'est moi que vous épousez!

GENEVÈVE.

C'est moi!

LAURE.

C'est moi!

ONÉSIME.

Mon Dieu! s'il ne s'agissait pour vous mettre  
toutes d'accord... ah! parbleu!.. Mais nous  
avons les lois du code Napoléon.

TOUTES TROIS.

Ah!

ONÉSIME.

Un moment.

Ain du Paradis de Mahomet.

Grand Dieu! quel embarras extrême!

LAURE.

C'est mon trésor, mon bien.

GENEVÈVE.

Non, c'est le mien.

OPHÉLIE.

Non, c'est le mien.

LAURE.

C'est moi qu'il aime.

OPHÉLIE.

C'est moi, je le soutien.

ONÉSIME.

Je n'en sais rien.

LAURE.

Pour l'épouser, moi je trahis  
Un aimable et jeune commis.

GENEVÈVE.

Et moi, Jean-Pierre, un garçon d' mon pays.

OPHÉLIE.

Et moi, pour lui,

Dès aujourd'hui

Je laisse un boyard d'Astracan,

Un descendant

Du fameux Gengiskan!

ENSEMBLE.

Pour lui mon amour est extrême!

C'est mon trésor, mon bien,

Sachez-le bien.

C'est moi seule, c'est moi qu'il aime!

Dans le plus doux lien,

Oui je le tien.

ONÉSIME.

Grand Dieu! quel embarras extrême!

Et quel trouble est le mien.

J'hésite bien.

Comment savoir celle que j'aime?

J'ai beau regarder bien,

Je n'en sais rien.

OPHÉLIE.

Eh bien! alors, que le hasard, que le sort en  
décide.

ONÉSIME.

Là, vous en revenez à mon idée, vous, la  
grande: la courte-paille.

OPHÉLIE.

Fi donc!.. c'est trop trivial... non, que l'a-  
mour seul soit son guide... oui, bel Onésime...

ONÉSIME.

Mademoiselle. (A part.) C'est fini, je l'ai fas-  
cinée à mort, la grande!

OPHÉLIE.

Onésime! cher amour, ayez encore ce trait  
de ressemblance avec le Dieu de Cythère....  
mettez ce tissu (Elle montre un foulard.) sur vos  
beaux yeux.

ONÉSIME.

Plaît-il?

OPHÉLIE.

Et, alors, celle de nous vers laquelle Cupidon  
guidera votre jolie main.

ONÉSIME.

Ma jolie main!

OPHÉLIE.

Celle-là... sera votre épouse fortunée.

ONÉSIME.

Ah! bien, j'y suis... je comprends... si vous  
m'aviez dit tout de suite: Jouez-vous à colin-  
maillard... (A lui-même.) Au fait.. ça me va... je  
crois que je verrai mieux celle que je veux,  
quand je ne les verrai plus.



LES JEUNES FILLES, qui pendant cet à parte faisaient signe à leurs amans qui ont entr'ouvert les portes.

Vous consentez?

ONÉSIME.

Oui, mais vous direz : *Casse-cou.*

LAURE, lui mettant le foulard sur les yeux.

Attendez...

OPHÉLIE, à Olgar, qui vient à elle, bas, vivement.

Vous m'épouserez!...

OLGAR.

Vous êtes déjà ma femme.. (Mouvement de surprise d'Ophélie.) sur mon passeport...

ONÉSIME, à Laure.

Ah! cristi! ne serrez pas tant.

OPHÉLIE, à Olgar.)

Je le serai autrement?

OLGAR.

Certainement.

OPHÉLIE.

Quand?

OLGAR.

En arrivant à Astracan.

OPHÉLIE.

Souvenez-vous-en.

ONÉSIME.

Y êtes-vous, Mesdemoiselles?

ENSEMBLE.

Air: Le bonheur, il est là.

LES TROIS AMANS.

Sans frayer, sans éclats,  
D'un amant qui t'adore,  
Allons, viens, suis les pas :  
Le bonheur est là-bas!

LES JEUNES FILLES.

Sans frayer, sans éclats,  
De celui qui m'adore  
Je puis suivre les pas :  
Le bonheur est là-bas!

ONÉSIME, cherchant.

Je n'y vois goutte, hélas !  
Et ne tiens rien encore ;  
Je n'ose faire un pas,  
Et ma femme est là-bas.

(Olgar, Ophélie, Anatole et Laure sortent par la porte de droite.)

JEAN-PIERRE, à Geneviève.

Oh! venez.. la carriole est en bas.. Montons, et je vous conduis chez ma tante et au bonheur à grands coups de fouet. (Elevant la voix.) Gare! gare!

(Il entraîne Geneviève.)

ONÉSIME, effrayé.

Oh! qu'est-ce qu'il y a.. j'allais me cogner?.. Merci, Mademoiselle.

## SCÈNE XI.

ONÉSIME, seul; puis, LOUISON; ensuite, M<sup>me</sup> BOMBARDA.

ONÉSIME, cherchant.

Personne! Parbleu! il est assez étonnant que sur trois femmes qui sont ici je n'attrape jamais (Il se cogne sur un fauteuil.) Oh!... jamais que moi.. Ah ça! mais... dites-donc : *Casse-cou*, au moins!...

(Bruit de voix au dehors. — On entend Vaufléury, Rousselot et Charançon passer au fond en criant : Par ici!)

LOUISON, entrant par la gauche.

Ah! mon Dieu! Qu'est-ce que c'est donc?

ONÉSIME, la saisissant.

Ah! enfin!... j'en tiens une!

LOUISON.

O ciel! M. Onésime!

ONÉSIME, tressaillant.

Sapristi! la voix de ma jarrettière rose!

LOUISON.

Ah! laissez-moi, laissez-moi, je vous en prie. (Le bruit recommence, la porte du fond s'ouvre.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, entrant.

Quelle horreur! Décampées toutes trois! Et mon jeune homme?...

ONÉSIME.

Maman, qu'est-ce que je tiens là?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, lui ôtant le foulard.

Regarde, imbécille!

ONÉSIME, stupéfait.

Louison! quoi, Louison!.. Et cette fois, c'est réel!... Ce n'est pas un nuage, une fumée que je touche.

LOUISON.

Beaucoup trop, Monsieur, finissez!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah ça... qu'est-ce que tu chantes?

ONÉSIME.

Mes amours.. maman!.. Oh! oui, ma vision.. Vous savez, ma vision... c'est elle... Louison, sans quoi je ne puis respirer ni de jour, ni de nuit...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Voulez-vous bien vous taire, grand croustilloux!

ONÉSIME.

Mais puisque le destin a prononcé... Car, voilà où paraît le doigt du destin... je cours après une banlieue, une Gisoraise et une Parisienne... et j'attrape...

LOUISON.

Une Marseillaise!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Hein!..

ONÉSIME,

Département des Bouches-du-Rhône.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Comment, petite, tu serais du pays à M<sup>lle</sup> Félicité Bouillabaisse?

LOUISON.

Tiens... mais... c'est ma tante.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Comment, comment, tu es une petite Bouillabaisse !... l'héritière de M<sup>lle</sup> Félicité ? Ah !... si j'avais su... Mais cette jeune fille parlait si peu, en général.

ONÉSIME.

Je la ferai parler davantage en...

M<sup>me</sup> BOMBARDA, d'un air prude.

Onésime !

ONÉSIME.

Maman !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Je voudrais pourtant bien que vous bridassiez votre langue... devant les dames...

ONÉSIME.

Oui, maman... O Louison.

(Il l'embrasse.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, scandalisée.

Onésime !...

ONÉSIME.

C'est plus fort que moi, maman !... Elle est si jolie !... regardez donc... Je ne connais pas toutes les bouches du Rhône... mais je trouve celle de ma Louison...

(Cris au dehors : Les voici... les voilà... Au même moment, les trois couples fugitifs sont ramenés par Vaufleury.)

~~~~~

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, VAUFLEURY, JEAN-PIERRE, OLGAR, OPHÉLIE, LAURE, GENEVIÈVE.

CHOEUR.

Aria : La guerre, la guerre.

Beautés fugitives,  
Tendres chevaliers,  
Nous sommes captives !  
Elles sont  
Ils sont prisonniers !  
Et nous

VAUFLEURY.

Oui, jeunes gens, j'arrangerai cela tout à l'heure avec vos parents.

JEAN-PIERRE, enlevant Geneviève dans ses bras.

Eh ! hop !

(Il l'embrasse.)

VAUFLEURY, à Olgar.

Quant à vous, Monsieur, du moment que votre intention est d'épouser mon Ophélie ! (Avec orgueil.) Ma fille... la fille d'un maître de danse, Boyarde ! Quel pas brillant.

OPHÉLIE, baissant les yeux.

Mon papa, la vertu n'est-elle pas toujours ?...

VAUFLEURY, vivement.

Toujours !.. Ah ça ! et ce jeune homme que s'arrachaient ces trois charmantes vierges ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Il se fiance à la quatrième. (Mouvement d'Onésime et de Louison.) Hein ! ça vous surprend, mes enfans... vous ne pensiez pas que j'y obtempérasse ? (Avec solennité, en les bénissant.) J'y obtempère ! et maintenant que j'ai marié mon garçon, ma chasse aux belles-filles est finie... Qui est-ce qui m'invite pour une pastourelle ?

CHOEUR.

Aria :

Leur bonheur est certain,  
Car dans l'hymen, je pense,  
Ils vont, comme à la danse,  
Se donner tous la main.

LOUISON.

Mais à notre bonheur,

GENEVIÈVE.

Il manque quelque chose.

LAURE, à Ophélie.

Parlez !

OPHÉLIE.

Du tout !

LAURA.

Pourquoi ?

OPHÉLIE.

Du parler je l'ai peur !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

A quatre, c'est possible, oui, mais à cinq... on ose.

ENSEMBLE TOUTES LES CINQ.

Que celui qui la cause

Calme notre frayeur.

REPRISE DU CHOEUR.

Leur bonheur, etc.

FIN,



# GLOIRE ET PERRUQUE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Laurent et Labie.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN,  
LE 17 JUILLET 1843.

## PERSONNAGES.

BIGARO..... M. GABRIEL.

EUPHRASIE..... M<sup>lle</sup> THÉODORE.

## ACTEURS.

M. GABRIEL.

M<sup>lle</sup> THÉODORE.

Le théâtre représente une pièce mansardée. A gauche la chambre d'Euphrasie, à droite celle de Bigaro. Porte au fond. Une table, deux chaises, un buffet, un réchaud, un panier à charbon, deux têtes à perruque sur des piquets.

## BIGARO, EUPHRASIE.

Au lever du rideau Bigaro est auprès de la porte d'Euphrasie, qu'il cherche à ouvrir en la tirant à lui ; Euphrasie la retient en dedans.

BIGARO. Mademoiselle Euphrasie, ouvrez cette porte.

EUPHRASIE. Monsieur Bigaro, je suis chez moi, restez chez vous.

BIGARO. Prenez-y garde, ma tête se monte.

EUPHRASIE. Finissez, mon bras se démonte.

BIGARO. Rendez-vous !

EUPHRASIE. La garde meurt, elle ne se rend pas, cric !

Elle tire la porte et pousse le verrou.

BIGARO. Ça me va, crac !

Il donne un tour de clef.

AIR :

Quel remue-ménage !

Ah ! quel tapage ! (bis)

Non, vraiment,

C'est charmant !

Je suis tout en nage !...

Quel remue-ménage !

S'adresser, pour la musique, à M. PILATI, chef d'orchestre du théâtre de la Porte-Saint-Martin.



Ah ! quel tapage ! (bis)  
Nos amours ont vraiment  
Un beau dénouement.

En voilà une brouille monstre, une brouille à mort ! Et dire que c'est avec une femme qui a juré de m'aimer toute la vie ! C'était à la fête de Saint-Cloud, où les plaisirs sont doux, à ce que dit la chanson ; les grandes eaux jouaient, ma conquête s'était égarée, elle avait perdu ses parents, elle était loin de sa tante ; j'offris de l'y ramener, elle accepta, et nous voici, bras dessus, bras dessous, suivant la plus belle promenade, celle de Saint-Cloud à Paris. Chemin faisant je lui décochai pas mal de... doux propos ; des doux propos à la déclaration, il n'y a qu'un saut, et je le fis... le saut ; ma naïfada en fut effrayée. « Monsieur, je ne vous connais pas, fit-elle, rouge comme une cerise. — On me nomme Bigaro, m'exclamai-je ; Bigaro, élève de Coutant. Je me suis élancé de la rue Neuve-Vivienne pour me mettre à mon compte. Je suis architecte capillaire, ou per-ruquier-coiffeur, pour vous servir ; mes intentions et mes mœurs sont pures, mon fonds est bien achalandé ; enfin, je vous recherche pour le bon motif. » Ma profession de foi la séduisit. « On me nomme Euphrasie, reprit-elle d'une voix d'Elleviou ou de serinette ; je suis libre de mes actions, de mon cœur, et j'exerce la couture : » L'aveu naît de cette fille perdue, perdue.... itinérairement parlant, bien entendu, me combla d'aise. Dès lors ma future vint s'établir dans un petit logement séparé du mien par cette porte de communication, seule barrière limitrophe et internationale. Mais il ne faut pas croire des choses... si donc ! les mœurs sont à couvert... le droit de visite a été rejeté. Nous nous adorions d'une manière platoniquissime, en attendant la fortunée Saint-Boniface, mon glorieux patron, pour prononcer le oui à perpétuité, lorsqu'un beau matin, en m'éveillant, le hasard me fit découvrir... une perle dans le creux de mon larynx ; et voilà la guerre allumée. Phrasie veut que je jette ma perle aux.... compagnons de Saint-Antoine ; moi j'ai été l'offrir au grand Opéra. Phrasie exige que je reste dans les perruques, que je caserne mon ambition dans la boutique d'un coiffeur avec deux sentinelles de cire à ma porte. (*Indiquant une des têtes à perruque qui sont dans la chambre.*) Faut-il donc escroquer un ténor à mon pays, quand j'ai obtenu une audition de l'Académie royale de Musique ? quand j'ai enlevé mes juges à la force de mes points.... (*Il toussé.*) De ces fameux points d'orgue que je manie si bien ? quand j'attends mon engagement, qui, par parenthèse, devrait déjà m'être parvenu ? Il

me faudrait ravalier un cygne à la condition de merlan ! (*Se rapprochant de la porte de communication.*) Ah ! vous raillez, marquise ; palsambleu ! je préfère renoncer à vous plutôt qu'à la mine d'or ou tout au moins de platine qui me tient à la gorge. Ventre saint-gris ! pâques Dieu ! foi de gentilhomme ! moi, per-ruquier ? allons donc, vous me prenez pour un autre. (*Il regarde par le trou de la serrure.*) Que fait-elle maintenant?... elle prend son châle, elle va sortir.... Bigre, la jalousie me talonne. (*A Euphrasie.*) Où allez-vous donc comme ça, mademoiselle ?

EUPHRASIE. Où bon me semble, monsieur.

BIGARO. A un rendez-vous, sans doute ?

EUPHRASIE. C'est possible.

BIGARO. Chez votre cousin, ce grand rouget qui vous courtise avec des bouquets de violette ?...

EUPHRASIE. Je ne dis pas non.

BIGARO. Prenez-y garde, Phrasie, je lui briserai quelque chose dans les reins.... au rouget.

EUPHRASIE. Vous n'en avez plus le droit.

BIGARO, *furieux*. Je n'en ai plus le... (*Se calmant.*) Au fait, elle a raison, nous n'avons plus rien à démêler ensemble. Arrière mon cœur, il retourne pique... Mademoiselle Euphrasie, il n'existe aucun revenez-y ?

EUPHRASIE. Non.

BIGARO. C'est bien vu, bien entendu ?

EUPHRASIE. Oui.

BIGARO. Personne n'en veut plus, pas de regrets ?

EUPHRASIE. Non.

BIGARO. Adjugé, enlevez, c'est frisé ; mais sachez bien que je ne reviendrai pas le premier. Tenez, à preuve... (*il jette sa clef par dessous la porte*) je vous donne la clef de la porte et celle des champs.

EUPHRASIE. Merci. Adieu.

BIGARO. Bonsoir, et allez donc ! La porte est fermée, la colombe est sortie de l'arche. (*Revenant à l'avant-scène.*) Ah ! tu fais ta tête, toi ! eh bien, je vais monter la mienne... Audiable la boutique et le métier. A moi la toque d'Arnold, la résille de Figaro, l'épée de Coucy, et le filet de Mazaniello. Je humerai tous les airs des maestri eni, *Bellini, Rossini, Chérubini*, et cæteri. Je serai distingué. Il me semble déjà voir le parterre de l'Opéra bondir de joie comme un seul homme doué de quelques milliers de têtes et enrichi de bras à l'avenant. Un murmure flatteur annonce mon entrée.

Au du Barbier de Séville.

Place

Au brillant, au nouveau phénomène !...

Bravo !

Preste !

Apollon en ce jour nous l'amène.

Presto !

C'est l'allouette,  
C'est le hautbois,  
La clarinette.

Il peut chanter Robin des Bois.

Ah ! que sa voix, si limpide et si pure,  
Séduit !

C'est comme un petit ruisseau qui murmure  
Et fuit.

Ce filet d'or à jamais coulera  
Parmi les chants si purs de l'Opéra.

Tra, la, la.

D'où peut venir cette merveille ?  
Dit chacun en applaudissant ;  
Il est timbré. Dieu ! que d'oreille !  
C'est un chanteur étourdissant !

Tra, la, la, la, la.

Est-ce un ange ? est-ce un lunatique ?

Est-il de Vienne, ou de Moscou ?

Comme il file une chromatique !...

Il chante à se rompre le cou.

Et chaque jour faveurs nouvelles

Avec le public, avec les belles ;

Avec le public,

Pan, pan, pan, pan !

*Il frappe dans ses mains.*

Avec les belles,

Tra, la, la, la.

*Il envoie des baisers*

La belle vie, le beau métier,

Pour un ténor ancien barbier !

Le bon public, que mon organe enchante,

Me crie encor : Bigaro, chante, chante ;

Cher Bigaro, dépêchez-vous ;

Vous modulez des chants si doux !...

Avec aisance

On perle une cadence ;

On peut sans morgue

Parfiler un point d'orgue.

Ma renommée au divin Opéra

Bientôt s'établira...

Eh ! Bigaro ! (Bis.) De grâce !

Comment voulez-vous que je fasse ?

Ah ! laissez-moi respirer... (ter.)

Eh ! Bigaro, chantez en si.

Eh ! Bigaro, restez en la.

Chantez en si, (ter.)

Restez en la.

A vos désirs mon larynx est fidèle ;

Pourtant ma voix ne bat plus que d'une aile ;

Votre ténor peut expirer !

Ah ! bravo !

Bigaro !

Bravo ! bravissimo !

A la fortune (bis) en peu de jours tu vas voler..

Académie,

O mon amie,

Je t'ai séduite, je le crois,

Grâce à ma voix ! (ter.)

Maintenant déjeunons : j'ai tout ceci creux et criard comme un mirliton ; mon estomac est au rez-de-chaussée, c'est-à-dire qu'il est très-bas. Quant à mon appétit, il est au moins sur les toits, s'il n'est pas sur les cheminées. Faisons l'inventaire du garde-manger. (*Il remonte la scène et cherche dans son buffet.*) Que pourrai-je bien m'offrir ? quatre noix, un reste de fromage. Non, ces comestibles

cassent la voix... Une croûte de pâté?... c'est bien lourd... et puis elle est âgée de six semaines, et elle a de la barbe. Un fragment de radis noir?... fi ! je ne me mettrai pas en rapports avec ce légume. (*Chanté.*) *Caché sous les habits d'un esclave africain.* Ah ! bon ! la vaisselle est dans la chambre de Phrasie. Tiens, à la guerre comme à la guerre. Je n'ai pas d'assiette... je mangerai un morceau sur le pouce... C'est égal, quand on est seul à seul avec soi, et personne avec, il est une chose que l'on peut se dire à huis clos : la femme est parfois un être de première nécessité... à l'heure des boutons arrachés et à l'heure des repas... par exemple. Si je n'étais pas à couteau tiré avec ma princesse, Phrasie serait, à l'heure qu'il est, en train de me fricoter un ragoût de quoi que ce soit... ou d'autre chose, avec une sauce n'importe ; ça vous aurait un goût... quelconque ; mais les œufs sont brouillés et la marmite est renversée ; ce qui ne prouve pas que je doive faire un couac d'inanition. Non, non, Bigaro, tu dois vivre et très bien vivre, dans l'intérêt du public d'abord, ensuite pour ta propre satisfaction. Tu vas me faire le plaisir de te mijoter une petite frigousse d'œufs sur le plat, que tu poseras en si bémol sur le ré de poitrine. (*Il va prendre le réchaud près du buffet.*) Justement le réchaud est chaud, ça fait que tu auras le ré chaud. Oh ! c'est un calembour d'Odry.... heureusement que je suis seul, ce qui me dispense de rougir. A l'œuvre ! voici cinq cents grammes de charbon, du beurre à discrétion ; à la fricassee !... Vive la gloire, et à bas les femmes ! (*Pendant ce qui précède, il a été prendre le panier au charbon, le beurre et les œufs.*) Mais, j'y pense, dans quel fait-on des œufs sur le plat ? Dans la poêle ? Non, ils friserait. Que je suis bête ! j'ai ma bouillotte, ils seront là-dedans comme chez eux, ces œufs. (*Il s'assied, prend les œufs et les mire.*) Voyons un peu, fils de coq, qu'on vous reluque. Toc, toc ! mon timbre ! toc, toc ! Tiens, il y en a un en fa. (*Il laisse tomber le second.*) Et l'autre en sol. (*Il chante*) : Sol, fa, si, la, si, ré ! Mon déjeuner sera borgne, n'importe ! Décidément la femme n'est qu'un objet de luxe et de pure fantaisie. Tailions nos mouillettes. (*Il cherche à tremper ses mouillettes, qui ne sont pas assez longues pour atteindre au fond de la bouilloire.*) Voilà qui me rappelle la fable du renard et de la cigogne. Seulement je suis plus fin qu'un renard. (*Il prend une mouillette avec son fer à papillotes et l'introduit dans la bouilloire.*) O ché gusto ! c'est délicat, mais pas commode. C'est égal, la nécessité est mère de l'industrie ; voilà que ça vient. Nourrissons-nous de la gloire future dont je hume déjà le bouquet.



Bientôt je serai à l'Opéra, où chaque soir j'essuierai une averse d'appointments monstrueux et de pluies de fleurs. Le théâtre des Italiens fait des bassesses pour m'avoir ; mais je lui tiens la dragée haute. (*Se levant.*) Ah ça ! j'y pense, pour chanter de l'italien il faut le connaître. Oh ! ce n'est pas de première nécessité... ensuite cet idiome est très-simple ; c'est une langue que je puis fort bien introduire dans mon palais.

*AIR du Baiser au porteur.*

Tout mot finit par des voyelles,  
Dans ce langage... bambini.  
A, e, i, o, u, avec elles  
Je puis chanter mon Rossini,  
Et tous les grands compositeurs en i.  
Dans ce patois j'irai tout à mon aise,  
En employant ce simple procédé :  
L'italien et la langue française  
Se trouvent dans l'a, b, c, d.

Mon italien au moyen de l'a, b, c, d, c'est très-joli ; mais si j'allais me couler à l'endroit du jeu ! Bah ! le jeu n'est qu'un accessoire ; tous ces gaillards-là jouent les mains dans les poches. Ensuite, avec mon intelligence naturelle, je pourrai, tout comme un autre... Voyons ! Phrasie est absente, personne ne peut se moquer de moi, rien ne me gênera, essayons mes moyens. Supposons une histoire, un roman, un feuilleton, une pièce enfin ; m'y voilà ! Je suis en Espagne, à Séville, terre classique des Andalouses pur sang. L'amour m'a mis de faction sous la jalousie d'une Rosine qui m'a donné dans l'œil... Parbleu, voilà mon affaire. (*Il va prendre une des têtes à perruque.*) Je roucoule la barcarole indigène avec accompagnement de mandoline. (*Il prend un soufflet.*) Voici la mandoline réclamée ; je prélude.

*AIR nouveau de M. Pilati.*

Divina jeune fille-a,  
Étoila qui scintille-a,  
Escoute ce bon drille-a,

Qu'a le cor  
Plein d'amor.  
Andalous-dzi,  
Si jalous-dzi,  
Seule épous-dzi  
De mon choix ;  
Dans mon aimé,  
Ché s'enflammé,  
Suis la gammé  
De ma voix.

L'éclat de ma voix séduit et attire ma belle... une porte secrète s'entre-bâille, ma Rosine est près de moi... Je suis près d'elle, nous sommes près l'un de l'autre, et la lune nous inonde des flots de sa lumière argentée...

Chantant en voix d'homme et en voix de femme :

— lo suis contento.  
— Al est chouetto !  
— Moment béni.  
— Chicardini !

Tout marche amoroso. Tout à coup ! impromptu !  
Il Bombardo s'avance... ô destin, qu'en dis-tu ?  
Son tournure est bas beau, mais son figure est laide.  
Il a sa dague au poing ; sa dague est de Tolède.

Voyez-vous là-bas ce manteau couleur de muraille ?... C'est lui ! c'est le farouche Bombardo, le tuteur, de mon objet... Voici qui devient dramatique... gare la bombe !

Figurant le tuteur au moyen de la seconde tête à per-  
ruque armée d'un fer à papillotes.

Caroto  
Dimonio,  
Dimonio.

*Faisant les deux voix.*

— Dolce plaisir de la vendetta !  
— Tu vas te taire, grosse bette-a.  
— Je veux occ retia personnière-o ;  
Ainsi que toi, beau cavalier-o.  
— Va donc ! capon qui s'en dédit.

*Faisant trois pas.*

Uno, deuzo, troizo. (*Il pique son fer à papillotes dans le pied qui soutient la tête représentant la princesse. — De sa voix naturelle.*) Sois maudit ! (*Il lutte avec le piquet représentant Bombardo.*) Je l'aurai ; tu ne l'auras pas ! je l'aurai ; tu ne l'auras pas ! Vlan ! Il poignarde sa nièce, je saisis le Bombardo, je l'étrangle, le foule aux pieds, et Rosine me chante d'une voix mourante :

*Faisant les trois voix.*

— A toi mon âme !  
— Ché Dio me damne...  
— Al est chouetto...  
— Jo vais smorzendo.

Mon Andalouse veut partir pour l'autre monde... Retiens ton dernier souffle, lui dis-je, nous en avons besoin pour le duo final... Je ne puis... Je t'en prie... Impossible... je m'en vais sous moi... Ciel ! enfer ! Démonio !...

Au ciel, où tout s'arrange,  
Viens avec moi, mon ange ;  
D'un bonheur sans mélange  
Nous sucérons le miel ;  
Au ciel, où l'on achève  
Un terrestre et bas rêve,  
Remontons, fille d'Ève,  
Portés sur l'arc-en-ciel.

*On entend Euphrasie rire aux éclats.*

Ah ! sac à papillotes !... Elle est rentrée... (*On frappe à coups redoublés par dessous le plafond.*) Quel tintamarre ! Ah ! c'est le voisin, que j'enchanterai et qui m'applaudira à coups de manche à balai. (*A Euphrasie, qui continue de rire.*) Mademoiselle, vos rires sont de la dernière indécence ; vous m'importunez.



EUPHRASIE. Bien malgré moi, mais la portière m'a chargée de vous remettre. .

BIGARO. Qu'est-ce ?

EUPHRASIE, *passant une lettre par-dessous la porte*. Voilà...

Bigaro ramasse la lettre, et n'aperçoit pas une seconde lettre qu'Euphrasie lui passe également par dessous la porte.

BIGARO. Ah ! c'est du propriétaire... Que peut me vouloir cet homme ? Je ne lui dois aucun terme... Voyons un peu ceux dont il se sert à mon égard. (*Lisant.*) « Monsieur, » tous mes locataires se plaignent de vous ; » vous les étourdissez, vous chantez faux... » C'est faux ! « du matin au soir ; veuillez donc » agréer le congé que je vous adresse franco... » Tout à vous. » Eh bien, elle est bonne !... En voilà un qui a du nez et de l'oreille ! Le plus souvent que je resterai dans ta baraque... moi ! un futur pensionnaire de l'Opéra... n'importe, ceci est un autographe précieux que je réserve au foyer des artistes ; nous en ferons des gorges chaudes. (*Il met la lettre dans la poche de son gilet.*) Maintenant endossons mon frac noir... mes gants paille, et allons moi-même chercher la réponse que j'attends... O Académie, ô ma royale ! je suis sans feu ni lieu, tu me donneras l'un et l'autre. (*Il passe son habit.*) Ainsi donc, ma voisine, nous avons été voir ce cher cousin ?

EUPHRASIE. Un peu.

BIGARO. Il nous adore toujours ?

EUPHRASIE. Beaucoup.

BIGARO. Vous l'aimez aussi ?

EUPHRASIE. Passionnément.

BIGARO. Et moi ? pas du tout, n'est-ce pas ?

EUPHRASIE. Pas du tout.

BIGARO, *avec un dépit concentré*. Nous jouons aux jeux innocents, c'est drôle. Et vous allez l'épouser le rouget ?

EUPHRASIE. Dans huit jours.

BIGARO. Bigre ! vous ne perdez pas de temps.

EUPHRASIE. Je suis pressée.

BIGARO. J'en suis fort aise. (*A part.*) Je rage ; mais n'ayons pas l'air... (*Haut.*) Je vous souhaite toutes sortes de postérités, et vous prie de m'oublier comme je vous oublie.

Il brosse son chapeau avec une vergette trempée dans l'eau.

EUPHRASIE. C'est fait.

BIGARO. A votre place, je ne resterais pas plus longtemps près d'un homme que je déteste.

EUPHRASIE. C'est fait.

BIGARO. Vous allez donc faire transporter vos effets chez votre tante ?

EUPHRASIE. Oui.

BIGARO. Ou plutôt chez votre futur ?

EUPHRASIE. Peut-être.

BIGARO. Quand ?

EUPHRASIE. Ce soir.

BIGARO. Tant mieux.

Il cire ses bottes avec un vieux toupet.

EUPHRASIE. Merci.

BIGARO. Bon voyage.

EUPHRASIE. Au diable !

BIGARO. Vous me regretterez.

EUPHRASIE. Jamais !...

BIGARO. Si.

EUPHRASIE. Non.

BIGARO. Si ; vous vous en mordez les doigts.

EUPHRASIE. As-tu fini !

Elle se met à rire

BIGARO, *se rapprochant de la porte d'Euphrasie*. Euphrasie ! vous êtes une insolente, une manante, une arrogante et une impertinente. Laissez-moi en repos, taisez-vous, chut, silence, paix ! (*Il est près de la porte et frappe du pied. Il aperçoit la seconde lettre qui est restée à terre.*) Bon ! voici mon autographe que je foule aux pieds ; je croyais l'avoir déposé dans mon sein. (*Cherchant dans la poche de son gilet.*) Il y est ! (*Ramassant la deuxième lettre.*) Serait-ce, par hasard... Oui, oh ! oui, je le reconnais aux battements de mon cœur et à l'adresse... Hum ! ça sent le laurier. (*Lisant.*) « Mon cher » Bigaro... » Oui, je te serai cher, le plus cher possible... « Nous ne saurions vous » rendre le plaisir que nous avons eu à vous » entendre... » Tu me le rendras en monarques monnoyés... « Le comité en masse rend » hommage au grand talent qui a fait de vous » l'un de nos meilleurs artistes... » Assez, assez !... « Votre voie est large et bien tracée, » suivez-la. » Tiens, ils ont écrit voix avec un e ; c'est une faute d'orthographe ; après ça, l'Académie de Musique ne travaille pas au dictionnaire. « Mais nous ne pouvons que vous » engager... » Voilà le grand mot lâché... Je m'y attendais ; c'est égal, ça me rend tout chose... « Nous ne pouvons que vous engager » à suivre le conseil que Voltaire donna » jadis à l'un de vos confrères : Faites des » perruques ! » Faites des perruques !... (*Il retourne la page.*) Une page de... *Faites des perruques !* Je suis flambé ! je tombe en défaillance ! je m'évanouis ! je... Oh ! Et ces gens reçoivent une subvention pour encourager les arts ! merci, ils les encouragent joliment... Avec tout cela, je retombe plus perruquier que jamais... Si du moins ma mésaventure pouvait me rapatrier avec Phrasie ; mais je l'ai dédaignée, méprisée... Elle est haute comme le temps, et ne me pardonnera jamais... Bah ! qui sait ? la femme a un cœur, lequel possède une corde sensible... Si je pouvais la pincer, m'y pendre à cette corde ? Faisons du sentiment, de la passion, du délire !

O amour, amour ! inspire-moi quelque chose d'étrange, de fantastique, d'effroyable... un dénouement imprévu qui force celle que j'idole à se rendre... Entrons en pourparler. (*Allant à la porte du cabinet.*) Phrasie ! ô Phrasie !... Elle ne répond pas, serait-elle envolée ? (*Regardant par le trou de la serrure.*) Non... ciel ! Dieu ! que vois-je !... Ses malles sont fermées et ficelées, elle confectionne son dernier paquet ; il n'y pas une seconde à perdre... empaumons-la par les nerfs. (*Soupirant.*) Ah ! (*A part.*) Elle n'en dit rien... Ah !... Toujours même réponse ? Ahhh ! ! !...

EUPHRASIE. Qu'avez-vous donc à soupirer... comme un soufflet de forge ?

BIGARO. Je me trouve mal.

EUPHRASIE. Vous en avez le droit ; prenez du vinaigre.

BIGARO. Celui des quatre voleurs ne me guérirait pas. (*A part.*) Soyons pathétique. (*Haut.*) Phrasie ! au moment de te dire un éternel adieu, je sens qu'il m'est impossible de vivre sans toi.

EUPHRASIE. Eh bien ! monsieur, ne vivez pas.

BIGARO. Phrasie ! l'Opéra me fait des propositions magnifiques ! je les dédaigne ; l'Opéra m'engage (*à part*) à faire des perruques. (*Haut.*) Je méprise cet engagement ; j'abomine la gloire, j'exècre la fortune, je dis zut aux honneurs. Je ne veux plus rien, rien qu'une boutique de perruquier, et ton cœur.

EUPHRASIE. Tiens ! tiens ! tiens !

BIGARO, *à part*. Elle a dit tiens ! tiens ! tiens ! ça mord ; devenons entraînant. (*Haut.*) Je m'engage à toi. Je me donne... Un mot, un signe de pardon ! Rends-moi cette clef dont je n'ai jamais abusé, ô Phrasie ! C'est demain la Saint-Boniface ; c'est demain que tu peux me rendre le plus fortuné coiffeur, et le plus heureux coiffé des douze arrondissements. Demain, tu seras mon honneur, ma gloire, ma fortune ; est-ce assez ?

EUPHRASIE. C'est trop...

BIGARO. Trop ?...

EUPHRASIE. C'est trop tard. Je suis engagée.

BIGARO, *à part*. Voyez-vous ? elle est entêtée comme un lézard. Devenons effrayant. (*Haut.*) Ah ! vous êtes engagée ! Vous êtes-vous engagée à me désespérer ?

EUPHRASIE. Oui.

BIGARO. A amener la décomposition physique et morale de mon être ?

EUPHRASIE. Pourquoi pas ?

BIGARO. Soit ! mademoiselle. Passez-moi l'un de ces pistolets que nous essayâmes dimanche dernier chez le petit bossu de Rommainville... Je veux me brûler quelque chose

dans la cervelle. (*Euphrasie paraît à l'ail de bœuf, et au moyen d'un ruban elle lui donne le pistolet, puis fait mine de se retirer.*) Non, restez ! voici la chose. Je veux la bourrer devant vous.

EUPHRASIE. Sans charge ?

BIGARO. Sans charge ; voyez plutôt. (*Chargeant.*) Ceci est la poire... le dé est plein... voici la prune mortifère, la capsule est à son poste. Je vais lâcher le chien... une... deux...

EUPHRASIE. Et trois.

BIGARO. Vous dites ?

EUPHRASIE. Je dis... et trois.

BIGARO. Eh bien ! non ! Je ne veux pas me dévisager. Je préfère l'asphisie. L'asphisie est dans mes mœurs et coutumes.

EUPHRASIE. Allons donc !...

BIGARO. Il ne faudrait pas m'en défier !

EUPHRASIE. Je vous en défie.

BIGARO. Vous dites ?

EUPHRASIE. Je vous en défie.

BIGARO. Oui ?...

EUPHRASIE. Oui...

BIGARO. Eh bien ! qu'il en soit fait ainsi que vous le désirez. Je clos la fenêtre, j'intercepte les courants d'air, je tamponne les trous de serrure ; fermez votre œil, sans vous commander. (*Euphrasie se retire et ferme l'œil de bœuf. A part.*) Elle s'éclipse. J'aime autant ça, c'est fatigant en diable. Je prendrais bien quelque chose ; mon gosier est sec comme un coucou. (*Haut.*) J'isole mon corps que je vais enfumer ; il me reste un boisseau de charbon... c'est assez ! Battons le briquet.

EUPHRASIE. Tenez, voici un Fumade, ne vous abîmez pas les doigts.

Elle jette un briquet phosphorique par la lucarne.

BIGARO. Merci... Le réchaud est au milieu de ma chambre mortuaire ; ça flambe. Ecoutez le chant du cygne.

Il prend un verre dans lequel il met du sucre et de l'eau.

AUX : *Je n'ai pas vu ces bosquets.*

Adieu plaisirs, adieu tous ces beaux jours

Qu'avec bonheur le souvenir aborde ;

Je vais partir pour longtemps, pour toujours.

Le vase est plein, oui, si plein, qu'il déborde.

*Il remplit le verre par dessus les bords.*

Par trop de maux je me sens lacéré ;

De ce bas monde, il le faut, je détale...

L'amour le veut, dans mon cœur ulcéré

Je dois laisser éteindre un feu sacré,

Et mourir comme une vestale. (*bis.*)

*Remuant son verre d'eau*

Le gaz se dégage, mon œil s'obscurcit, ma raison s'altère ; avalons le bouillon d'onze heures.

Il boit le verre d'eau.

EUPHRASIE. Est-ce assez sucré ?

BIGARO. Bigre ! elle me voit...

EUPHRASIE. Vous y avez mis de la fleur d'orange?

BIGARO. Elle me reluque par le trou de la serrure; le tour est manqué.

EUPHRASIE. En voilà une mort bien douce!

BIGARO. Que faire?

EUPHRASIE. Ha! ha! ha!

Elle continue de rire.

LE PORTIER, *en dehors*. Monsieur Bigaro! monsieur Bigaro!

BIGARO. C'est le timbre de mon concierge; que peut me vouloir cet homme de bas étage? (*Ouvrant la fenêtre.*) Qu'est-ce?

LE PORTIER. Un paquet de lettres qui arrive à votre adresse; il y en a pour un franc cinquante.

BIGARO. Trente sous de port! C'est salé; mais si les nouvelles sont bonnes, ça ne sera pas trop cher... courons... Un instant! Mademoiselle Phrasie, je vous octroie cinq minutes de réflexion... si à mon retour cette porte n'est pas ouverte...

EUPHRASIE. Ta, ta, ta, des menaces! vous voulez rire.

BIGARO. Je veux me suicider à l'aide de ce pistolet dont vous connaissez le contenu.

AIR :

Après un moment de répit,  
Je n'écoute que mon dépit,  
Et roide mort, sur le carreau,  
J'étends votre ami Bigaro.

*Pendant la ritournelle Euphrasie ouvre la porte de communication, entre avec précaution, s'approche de la table sur laquelle Bigaro a déposé son arme; elle prend le pistolet chargé et remet à sa place celui qu'elle apporte; puis elle se dirige vers la porte d'entrée, regarde, écoute; on entend en dehors la voix de Bigaro.*

EUPHRASIE. Avec les fous on ne saurait avoir trop de prudence. Maintenant, mon garçon, brûle-toi la cervelle si tu veux, et je réponds des suites!... Le voilà. Sauve qui peut!

Elle rentre, referme la porte et tire le verrou.

BIGARO, *entrant, un paquet de lettres à la main*. Une chaise, un fauteuil, du vinaigre!... Je suis perdu, ruiné; on n'a jamais vu un guignon pareil; c'est à la lettre. Celle-ci est de monsieur Durand, un homme que je rasais trois fois par jour, un disciple du système Patin, se faisant tondre peu et toujours; ma meilleure pratique. Et celle-là, et l'autre encore, toutes enfin; ils se sont entendus pour me lâcher. L'Académie me repousse, mon propriétaire me lance sur le pavé, Euphrasie me donne mon sac; et je survivrais à tant de déboires? Je boirais le calice d'amertume jusqu'à la lie? Non... non... non... sacristie! cette fois je vais y aller bon jeu, bon argent. (*Il prend le pistolet et s'approche du public.*) Vous en connaissez la charge... Je vais faire un carambolage de balles... (*Allant au cabinet.*) Euphrasie, voici l'instant suprême, c'est la vie ou la mort que je te demande... Son silence seul me répond; prenez garde, jeune fille; qui ne dit rien consent. Je vais lâcher le chien. Une, deux... (*il se met à genoux*) et trois!... (*Il lâche la détente du pistolet, la capsule seule prend feu. Euphrasie pousse un cri de frayeur, et jette la clef, qui tombe au milieu du théâtre. Bigaro la ramasse avec joie, en s'écriant : « La clef!... » On entend Euphrasie tirer le verrou de sa porte. Bigaro s'écrie : « Le verrou!... ô bonheur!... »*)

AIR de Lucie.

L'orage a fui, le ciel est beau!  
O fortune bizarre!  
Je sors vivant de mon tombeau,  
Comme un nouveau Lazarre.

AU PUBLIC.

Et maintenant j'ai bien l'honneur,  
Messieurs, d'être le vôtre;  
Quand je tiens la clef du bonheur,  
N'en cherchez pas une autre.

*Bigaro se dirige du côté de la chambre d'Euphrasie. Le rideau tombe au moment où il arrive à la porte.*

FIN





# FRANCESCA

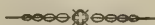
OU

## LE CONSEIL DE GUERRE,

COMÉDIE MÊLÉE DE VAUDEVILLES EN TROIS ACTES,

PAR M. HUARD.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE, LE 19 JUILLET 1843.



### PERSONNAGES.

### ACTEURS.

### PERSONNAGES.

### ACTEURS.

LE BARON DE FAVOLI, colonel  
de cavalerie sarde..... M. KLEIN.  
ODOARD D'ALBIGNY, capitaine .. M. DESCHAMPS.  
LUDOVIC DE SUZA, capitaine . . M. LUGUET.  
LA BARONNE, femme du colonel. Mlle BALTHAZAR.

FRANCESCA, cousine du baron... Mlle ROSE CHÉRI.  
LA CHANOINESSE D'AIGUE-  
BELLE, sa tante..... Mme USANAZ.  
MATÉO, domestique du colonel.... M. BORDIER.  
OFFICIERS.

*La scène est à Montmélian, chez le Colonel.*

## ACTE PREMIER.

Un grand salon. Porte au fond, portes latérales. Au fond, à gauche, une table garnie de ce qu'il faut pour écrire.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Odoard est d'un côté, pensif; Ludovic, de l'autre, cause avec les officiers.

ODOARD, LUDOVIC, DEUX OU TROIS OFFICIERS.

LUDOVIC, *montrant Odoard.*

Ah! ah! ah! voyez donc, messieurs, dans quelle rêverie profonde et sentimentale est plongé ce cher Odoard!...

ODOARD, *se remettant.*

Que me demandes-tu, Ludovic?...

LUDOVIC, *aux autres.*

Hein! quand je vous le disais... perdu dans les espaces imaginaires.... Je parie qu'il pensait à ce disgracieux changement de couleur de notre uniforme que nous impose la tyrannie ministérielle!

ODOARD.

Serait-ce encore pour ce motif que le colonel nous a fait dire de nous rendre auprès de lui?...

LUDOVIC.

Assurément. L'affaire devient sérieuse. Les officiers du 3<sup>e</sup> escadron de notre régiment, qui venaient presque tous de s'équiper à neuf, ont fait des représentations au général, qui les a mal reçus... ils ont pris le parti d'écrire collectivement

à mon respectable oncle, le ministre de la guerre du roi de Sardaigne, notre bien aimé souverain, pour demander le rappel du trop rigoureux général; mais le ministre, irrité de cette démarche, a donné l'ordre de les punir... et le général s'est trop empressé peut-être de les mettre aux arrêts forcés.... Enfin, les choses se sont envenimées.... les têtes se sont montées... on parle de réunions clandestines.... et dans notre glorieux état militaire.... la sévérité de la discipline donne de la gravité aux moindres événements..... vous le savez!...

ODOARD.

Nos camarades du 3<sup>e</sup> escadron ont eu grand tort... ils ont été trop loin.

LUDOVIC.

Sans doute... et pourtant, dans le principe... Enfin, notre uniforme est charmant! la couleur très-flatteuse... moi, d'abord, j'adore le bleu! c'est la couleur des amoureux.... et quelle idée de la remplacer par une couleur sombre... la couleur nationale de la Savoie... je le sais... mais qui n'en est pas moins disgracieuse, et qui peut prêter à certaines plaisanteries vexantes.... pour des jeunes gens aimables qui cherchent tous les moyens de plaire... N'êtes-vous pas de mon avis?...

LES OFFICIERS.

Certainement !...

ODOARD.

Oh ! moi, il est des choses auxquelles j'attache bien plus d'importance.

LUDOVIC.

Tes amours, par exemple... et c'est à cela, sans doute, que tu pensais tout à l'heure ?

ODOARD.

Tu pourrais croire...

LUDOVIC.

Sournois ! je ne sais pas pourquoi je soupçonne que nous chassons tous les deux sur les mêmes terres !

ODOARD.

Que veux-tu dire ?...

LUDOVIC.

Oh ! ce n'est qu'un soupçon.... mais je m'entends... Dans tous les cas, il faut que tu sois plus heureux que moi, qui, contre mon habitude dans cette occasion, ne le suis guère !

ODOARD, *souriant*.

Vraiment ?...

LUDOVIC.

Figurez-vous, mes amis, que depuis que nous sommes en garnison à Montmélian... j'ai employé une tactique qui m'a toujours réussi dans mes entreprises amoureuses...

ODOARD.

Toujours ?...

LUDOVIC.

Jusqu'ici ! C'est aussi ingénieux que galant !... vous allez voir... Je fais remettre à la beauté qui a captivé mon cœur un tendre billet accompagné d'un bouquet de douces violettes de Parme, que je la supplie de placer à son côté si elle accepte mes hommages.

ODOARD.

Ainsi nous devons penser que toutes les dames que l'on a vues parées de ces fleurs...

LUDOVIC, *avec fatuité*.

Toutes.... c'est-à-dire.... celles qui bravant la mode impérieuse, dont la tyrannie exige que les dames placent leurs bouquets.... à gauche, le mettent au côté droit... car c'est la prière spéciale que j'en fais, afin de pouvoir dire comme César : Je viens... et je vois que je suis vainqueur !

ODOARD et LES OFFICIERS.

Ah ! ah ! ah !...

LUDOVIC.

Eh bien.... depuis plus d'un mois je fais une consommation incroyable de ces délicieuses violettes... et de billets parfumés que je trouve moyen de faire tenir mystérieusement chaque matin... et c'est inexplicable !...

AIR : *Dans un Castel*.

Je ne vois pas au sein de la cruelle  
L'heureux signal, l'emblème ingénieux,  
Qui me transmettra la nouvelle  
Du doux accueil qu'elle octroie à mes vœux ;  
Pourquoi faut-il qu'en vain je le convoie ?  
Serait-ce... eh mais, à présent j'en ai peur...  
(*Riant*.)  
Porce qu'à tort, je veux qu'il soit à droite,  
Que mon bouquet ne peut toucher son cœur ?

Sans doute, à tort je veux qu'il soit à droite,  
Là mon bouquet ne peut toucher son cœur.

ODOARD.

Je te plains, mon cher Ludovic, si, contre ton habitude en effet.... tu n'es pas heureux ; mais qui te fait croire que je le sois davantage ?...

LUDOVIC.

D'abord tu en es bien capable.... Le capitaine Odoard.... jeune, bien fait, brave.... un peu plus sérieux que les autres peut-être... mais les dames ne détestent pas ce geure d'originalité... et puis une observation que j'ai faite récemment !

ODOARD.

Une observation ?

LUDOVIC.

Oui, il y a quelques jours j'avais passé la nuit à faire avec ces messieurs un wisth somptueux, un louis la fiche !... et, par parenthèse, la fortune ne m'avait pas bien traité.... En les quittant il était à peine six heures du matin. parbleu... je passe devant ta demeure.... je monte dans l'intention de te demander à déjeuner... sans façon... pour me consoler... Monsieur était absent... et tout ce que je vis chez lui.... l'ordre parfait qui régnait dans l'appartement, me prouvèrent qu'il avait trouvé pour la nuit quelque oasis infiniment plus doux ! Mais en me retirant j'aperçois ce jeune homme si rangé qui rentrait enveloppé dans son manteau... et je devinai, avec ma sagacité ordinaire, que, malgré sa prud'homie, monsieur venait de mettre fin à quelque aventure galante, d'autant plus qu'un accroc indiscret, que je remarquai au collet du manteau, me révéla que s'il avait triomphé, ce n'était que par escalade !...

ODOARD, *un peu embarrassé*.

Quelle plaisanterie ! Quand cela serait, au reste, rien ne t'indiquerait que nous fussions rivaux !...

LUDOVIC.

Dans tous les cas, je saurai, pas plus tard que demain...

ODOARD.

Demain ?...

LUDOVIC.

Ne sommes-nous pas tous invités au bal du mariage de la marquise de Saint-Héry ? mon inhumaine y sera, j'en suis sûr...

ODOARD.

Et alors... tu te déclareras... verbalement...

LUDOVIC.

Eh oui !... Mais parbleu ! nous sommes bien heureux que l'ordonnance de notre malencontreux uniforme ne doive avoir d'exécution que dans trois jours.... nous pourrions encore paraître à ce bal dans tout notre éclat... et les plus jolies femmes de Montmélian et des environs s'y trouveront réunies.... La jolie petite baronne Francesca, et cette autre délicate baronne de Favoli... charmante femme de notre sévère et parfois assez risible colonel... et bien d'autres.

ODOARD.

Silence, Ludovic ! Voici le colonel lui-même.

LUDOVIC.

Ah ! diable !...



## SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COLONEL.

ODOARD.

Colonel!... nous nous rendons à vos ordres.

LE COLONEL.

Fort bien! Messieurs les officiers du 1<sup>er</sup> escadron, je vous ai fait venir pour vous communiquer les nouveaux ordres que le général a reçus du ministre de la guerre, et qu'il m'a expédiés hier de la citadelle de Montmélan.

LUDOVIC.

Nous écoutons, colonel.

LE COLONEL.

L'insubordination des officiers du 3<sup>e</sup> n'est pas calmée... ces messieurs se sont mis en révolte manifeste contre l'ordonnance concernant le nouvel uniforme dont tout le régiment doit être revêtu dans trois jours... Il paraît que par des manœuvres de captation secrète.... on aurait séduit quelques officiers des autres escadrons.... on parle même du 1<sup>er</sup>... du vôtre, messieurs!... J'aime à croire qu'il n'en est rien, et qu'aucun de vous n'a fait partie de ces réunions mystérieuses et coupables qui, à tout prix, ne doivent plus se renouveler.

LUDOVIC.

Oh! colonel!...

LE COLONEL.

Vous surtout, monsieur Ludovic de Suza, vous connaissez votre oncle, son excellence le ministre de la guerre!

LUDOVIC.

Assurément!... Ce cher oncle!

LE COLONEL.

Vous savez qu'il veut que ses ordres soient exécutés à la lettre.... Songez-y bien, messieurs, d'après les nouvelles instructions reçues par le général, un sévère exemple doit être fait; les choses ont été si loin, qu'aujourd'hui le plus petit complot, la moindre réunion secrète des officiers, au sujet de l'ordonnance du général, seront traités comme révolte au premier chef, et punis avec toute la rigueur des lois militaires..... Vous entendez?...

LUDOVIC.

Parfaitement, colonel; la perspective n'est pas joyeuse!...

LE COLONEL.

Maintenant... d'après mon caractère, j'aime à passer du grave au doux.... Il s'agit d'un bal où j'ai été chargé de vous inviter tous pour demain, par madame la marquise de Saint-Héry.... Plusieurs personnages de distinction de la nation vont y assisteront; tâchez de les faire convenir que, quoique Savoyards.... nous possédons ainsi qu'eux toute la politesse française.

ODOARD.

Vos officiers vous feront honneur, soyez-en sûr colonel!...

LUDOVIC.

Aux yeux des dames, surtout.

LE COLONEL.

C'est bien. Capitaine Odoard, revenez dans une heure, j'aurai sans doute des dépêches à vous confier.

Oui, colonel.

ODOARD.

LE COLONEL.

AIR : *Walse de Giselle.*

Allez, messieurs, et qu'à l'honneur fidèle,  
Chacun de vous, comme j'en ai l'espoir,  
Que le devoir ou le plaisir l'appelle,  
Sache répondre au plaisir, au devoir.

LUDOVIC.

Vienne demain pour le jeu, pour la danse,  
Je sens déjà le plus joyeux élan!

LE COLONEL.

Forçons d'abord la révolte au silence;  
Il ne faut pas danser sur un volcan!

ENSEMBLE.

LE COLONEL.

Allez, messieurs, etc.

LES OFFICIERS.

Oui, nous partons, mais à l'honneur fidèle,  
Chacun de nous, conservez-en l'espoir,  
Que le devoir ou le plaisir l'appelle,  
Saura répondre au plaisir, au devoir.

*Les Officiers saluent et sortent.*

## SCÈNE III.

LE COLONEL, puis MATÉO.

LE COLONEL.

Oh non! le jeune Odoard ne doit me donner aucune inquiétude.... Jeune, galant, aimable, l'officier le plus instruit, le plus brave... le plus réellement spirituel du régiment... il convient tout à fait à ma jeune cousine. Je ne sais vraiment pourquoi la baronne de Favoli, ma femme, semble s'opposer à mon projet!... serait-ce que sa vertu se formalise de quelques succès qu'il aurait, dit-on, obtenus du beau sexe?... Oh! n'importe, je me suis mis en tête de faire ce mariage... et j'y tiendrai... comme à la discipline!... (*A Matéo, qui paraît.*) Ma cousine Francesca est-elle chez la baronne, ma femme?

MATÉO.

Non, colonel, elle est avec sa tante, madame la chanoinesse d'Aiguebelle.

LE COLONEL.

La chanoinesse est ici?...

MATÉO.

Elle est arrivée ce matin et a déjà demandé si monsieur le colonel était visible.

LE COLONEL, à lui-même.

Diable! voilà encore une ennemie acharnée de mon projet!... La vénérable chanoinesse... elle devrait bien se cloîtrer tout à fait... au lieu de rester toute sa vie simple pensionnaire au couvent de Sainte-Marguerite... tenant ainsi moitié au cloître, moitié au monde... où elle emploie un art incroyable pour dégôûter les autres du mariage! Si elle était ridicule au moins!... mais non! elle a trouvé le moyen d'être vieille fille chanoinesse, et d'avoir de l'esprit...

¶ MATÉO, annonçant.

Madame la chanoinesse!

## SCÈNE IV.

LA CHANOINESSE, LE COLONEL.

LE COLONEL, *allant à elle.*

Quoi, madame la chanoinesse, vous vous donnez la peine...

LA CHANOINESSE.

Je n'ai pas voulu retarder d'un instant le plaisir de vous voir...

LE COLONEL.

Et quel air radieux, chère tante!

LA CHANOINESSE.

C'est que j'ai décidé enfin ma nièce Francesca à me suivre au couvent de Sainte-Marguerite!

LE COLONEL.

Quel zèle en faveur du célibat!...

LA CHANOINESSE, *riant.*

Eh! eh! eh! c'est que hors du célibat, je crois, point de repos ni de bonheur... ce n'est pas chez moi égoïsme ni misanthropie... non... j'ai vu le monde... beaucoup... et je me suis confirmée dans mon opinion que le mariage... je puis me servir de cette expression avec vous qui êtes un homme de l'art... Le mariage représente l'état de guerre, tandis que la vie religieuse est l'image de la paix. Voilà pourquoi je professe le célibat... et je veux faire école.

LE COLONEL.

Je le sais, mais vous échouez fort souvent, témoin mademoiselle Laura d'Ormano, qui fut élevée aussi au couvent de Sainte-Marguerite; vous auriez bien voulu lui persuader d'y rester... mais elle a préféré devenir la baronne de Favoli.

LA CHANOINESSE.

Votre femme!... oh! celle-là, je la connaissais trop pour compter sur elle; mais Francesca!...

LE COLONEL.

Vous aurez de la peine.

LA CHANOINESSE.

Vous croyez... cela tient un peu à la bonne opinion que vous avez de vous-mêmes, messieurs, vous vous imaginez qu'on ne peut pas se passer de vous!

LE COLONEL.

Jusqu'à présent, la grande majorité des dames ont été de cet avis-là.

LA CHANOINESSE.

Eh bien, je n'y comprends rien, vraiment; j'ai été jeune, pas plus mal qu'une autre... peut-être mieux, même, à ce que l'on disait... et les prétendants ne manquaient pas autour de moi... d'autant plus que j'avais une grande fortune... et rien ne vous attire plus, messieurs, que les beaux yeux d'une cassette!... Eh bien, je n'ai jamais pu avoir la plus petite passion!... Est-ce parce que je n'y voyais pas... ou, peut-être, parce que j'y voyais trop? Mais d'abord, convenez-en, vous êtes tous fort laids, et si par hasard un de vous échappe à la règle, c'est un fat!

LE COLONEL.

Dans quelle catégorie madame la chanoinesse me fait-elle l'honneur de me ranger?

LA CHANOINESSE, *gaiement.*

Vous, monsieur le baron?... peut-être tenez-vous un peu des deux.

LE COLONEL.

Grand merci!...

LA CHANOINESSE.

Mais revenons à ma nièce, à ma chère Francesca, qui est votre cousine par alliance... Savez-vous que vous avez tort de ne pas vouloir que je fasse une sainte de votre nom!...

LE COLONEL.

Vous voulez que tant de grâces soient perdues!...

LA CHANOINESSE.

Je les aime mieux perdues que profanées!

AIR: *d'Aristippe.*

Pour elle tout serait blessure  
Au milieu d'un monde trompeur!

LE COLONEL.

Oh! sans doute, une âme aussi pure,  
De mille attraits, l'ensemble séducteur...  
Joint à l'esprit, la candeur...  
Pour un mortel c'est un trop beau partage...

LA CHANOINESSE.

Alors, vous devez convenir  
Que de vertus un si rare assemblage  
À Dieu seul peut appartenir. (*Bis.*)

LE COLONEL, *riant.*

À Dieu seul!...

LA CHANOINESSE.

Oui... elle est baronne comme votre femme.

LE COLONEL.

Il est vrai que... certainement j'honore infiniment la mémoire de feu le baron de Favoli, mon cousin, mais il était bien vieux... soixante-quinze ans... quand il a épousé Francesca, et alors...

LA CHANOINESSE.

Monsieur!...

LE COLONEL.

Oh! pardon! dans ma franchise naturelle... j'oublie quelquefois... je vous parle toujours comme si vous aviez le droit de me comprendre.

LA CHANOINESSE.

Mais enfin... quel besoin de remarier Francesca?

LE COLONEL.

Feu le baron de Favoli, en me nommant son exécuteur testamentaire, me confia sa jeune veuve... qui depuis lors est restée près de ma femme; j'en ai été assez bien placé pour l'étudier, savoir ce qui lui convient le mieux, et j'ai cru m'apercevoir qu'un penchant mutuel... d'ailleurs, nous autres militaires, nous sommes, par état, ennemis nés du cloître, et je prêche le mariage par esprit de propagande, comme vous!

LA CHANOINESSE.

C'est singulier! quand les maris prônent le mariage, il me semble toujours les entendre prêcher l'oubli des injures.

LE COLONEL.

Ah! grâce pour ma femme, madame la chanoinesse, vous y mettez trop d'acharnement; je conviens que la baronne est un peu capricieuse, un peu mordante... un peu volontaire... mais sa vertu est...

LA CHANOINESSE.

Un peu despotique, et vous fait peur quelque-fois.

LE COLONEL.

Peur d'une femme?... moi!... quand nul homme jamais...

LA CHANOINESSE.

Oh! je sais que vous passez pour très-poin-tilleux sur le chapitre de l'honneur!

LE COLONEL.

C'est vrai, quand il s'agit de ma femme sur-tout... si je soupçonnais seulement qu'un témé-raire... je le tuerais sans pitié!... non par jalousie; grâce au ciel, je n'ai pas sujet d'être jaloux... mais pour éviter le ridicule; je choiserais les armes... je prendrais tous les avantages possi-bles, et je serais sûr de mon affaire... car je ne connais rien d'absurde comme un mari tué par l'amant de sa femme... heureusement la mienne est une vertu trop universellement reconnue.

LA CHANOINESSE.

Le tuer! le moyen serait sans réplique... pour-tant, il paraît que madame la baronne n'est pas aussi pressée que vous de marier Francesca?

LE COLONEL.

C'est vrai, et je ne comprends pas pourquoi. N'importe, elle se rendra, j'espère, à mes raisons plutôt qu'aux vôtres.

LA CHANOINESSE.

C'est ce que nous verrons; dans tous les cas, ce ne serait pas un obstacle.

LE COLONEL.

C'est ce que nous verrons aussi... madame la chanoinesse... Mais je l'entends, je crois, avec votre nièce.

LA CHANOINESSE.

Justement, les deux baronnes!...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANCESCA, LA BARONNE.

LE COLONEL, *allant à elles, et leur baisant la main.*

Chère baronne! ma jolie cousine! Ces dames viennent sans doute de s'entendre sur leurs pré-paratifs pour le mariage de la marquise de Saint-Héry?

LA BARONNE.

En effet! et vous nous excuserez de vous inter-rompre, monsieur; mais vous nous privez si long-temps de madame la chanoinesse!

LA CHANOINESSE.

Les apprêts d'un bal ne sont guère de mon ressort!

LE COLONEL.

Oh! madame la chanoinesse ne s'occupe pas de choses aussi mondaines! tout entière à ses sublimes devoirs, elle ne pense qu'à faire des prosélytes!

LA CHANOINESSE.

Et elle se flatte de réussir, n'est-il pas vrai, Francesca?

FRANCESCA.

Ma tante!...

LA BARONNE, *étonnée.*

Francesca!...

LA CHANOINESSE.

Madame la baronne approuvera sans doute les projets de ma nièce!

LA BARONNE.

Assurément... madame la chanoinesse n'a tou-jours que des intentions si pures... si bienveil-lantes...

LE COLONEL.

Dans tous les cas, si une vocation certaine appelait ma charmante cousine à prendre un jour le voile, qui lui séierait bien moins que cette jolie toilette, et ce qui ne sera pas... je m'en flatte aussi... elle donnera bien encore quelques ins-tants au monde et à ses pompes. Je connais plus d'un de nos jeunes officiers qui ambitionne pour demain l'honneur d'être son cavalier, et qui pourrait bien la détourner de ses pensées de retraite...

LA BARONNE, *vivement.*

Ah! vous croyez...

LE COLONEL.

Mais oui, monsieur Ludovic de Suza... le jeune Odoard, surtout!...

LA BARONNE.

Le capitaine Odoard?...

FRANCESCA, *à part.*

Lui!...

La Chanoinesse les examine toutes les deux.

LE COLONEL.

Lui-même!...

LA CHANOINESSE.

Je l'ai vu plusieurs fois ici, ce me semble.... C'est un jeune homme fort distingué... char-mant... et si, dans mes idées, j'avais une excep-tion à faire, ce serait en sa faveur... car le bien que partout j'en entends dire...

LE COLONEL.

Est au-dessous de celui que l'on doit en pen-ser.

LA BARONNE.

Oh! (*Regardant le Colonel.*) Je sais qu'on veut lui faire une réputation... Il est fort aimable sans doute, mais sa jeunesse et quelques avan-tages lui donnent peut-être un peu trop d'amour-propre.

LE COLONEL.

Que dites-vous, chère baronne?

FRANCESCA, *à part.*

Comme elle le juge sévèrement!...

LA CHANOINESSE.

Madame la baronne connaît les hommes!

LA BARONNE.

Je plaindrais fort une femme qui s'attacherait à lui!

LA CHANOINESSE.

Il serait peut-être plus sage en effet de se l'at-tacher... sans réciprocité.

LA BARONNE.

AIR : *Il m'en souvient longtemps ce jour.*

Où, son air sage est emprunté...  
Plus qu'on ne pense il cherche à plaire;  
Sous un masque de gravité,  
Il déguise une âme légère.



Je ne crois pas qu'il mérite jamais  
Le don d'un cœur tendre et sincère!...  
Moi, voilà ce que j'en dirais!

LA CHANOINESSE, *à part.*

Penserait-elle le contraire!...

LA BARONNE.

Oui, voilà ce que j'en dirais...

LA CHANOINESSE.

Elle pense tout le contraire.

LE COLONEL.

En vérité, baronne, je suis surpris que vous  
ayez d'Odoard une pareille opinion... quand  
vous le voyez presque tous les jours...

LA BARONNE.

C'est peut-être pour cela.

FRANCESCA.

Et il est auprès de ma cousine si rempli d'é-  
gards, d'attentions, de soins empressés...

LA BARONNE.

Ah!... vous avez remarqué?...

LE COLONEL, *apercevant Ludovic.*

Qu'est-ce?

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Colonel!...

LE COLONEL.

C'est vous, monsieur de Suza...

LA BARONNE, *à part, se détournant, contrariée.*  
Toujours ce jeune homme!

LUDOVIC, *à part.*

Dieu! la voici! j'ai bien fait de me charger...

LE COLONEL

Eh bien?...

LUDOVIC.

Colonel, c'est une ordonnance qui vient d'ap-  
porter cette lettre... et je m'empresse...

LE COLONEL, *la prenant.*

Donnez... (*Décachetant et lisant.*) Pardon,  
mesdames.

LUDOVIC, *à part.*

Elle me tourne le dos... impossible de voir...

LE COLONEL, *à part.*

Diable! encore ce soir... dans le petit bois  
d'Entremont... justement auprès de mon château.  
Encore une réunion... ces officiers du troisième  
escadron sont incorrigibles!... Allons.. des or-  
dres sévères... Il est temps d'en finir... mais agis-  
sons avec prudence pour que les coupables soient  
arrêtés!

LA CHANOINESSE.

Mais qu'avez-vous donc, monsieur le baron?  
votre figure a pris tout à coup un air sinistre...

LE COLONEL.

Rien, rien, mesdames... je comptais passer la  
soirée chez vous... mais vous savez qu'un soldat  
doit être esclave de ses devoirs... Il faut que je  
monte à cheval...

LA BARONNE, *se retournant.*

Comment?...

LE COLONEL.

Soyez sans inquiétude, chère baronne.

LUDOVIC, *à part.*

Allons... mes pauvres fleurs ne brillent pas

encore, et ma lettre de ce matin a été rejoindre  
les autres.

LE COLONEL.

Je pourrai même être forcé à passer la nuit  
hors de la ville.

FRANCESCA.

Pourquoi donc?

LE COLONEL.

Une affaire assez grave... et qui exige ma pré-  
sence. (*A Ludovic.*) Vous, monsieur de Suza,  
vous direz à messieurs les officiers que je partirai  
à sept heures, et que je serais bien aise de les  
revoir avant mon départ... Ah! vous direz au  
capitaine Odoard que je l'attends ici.

LUDOVIC.

Oui, colonel.

LA BARONNE, *indifféremment.*

Est-ce que vous emmenez le capitaine?

LUDOVIC, *à part.*

Hein? hein?

LE COLONEL.

Non, non. (*A mi-voix, à Francesca.*) Je ne  
suis pas assez mauvais cousin pour ça...

FRANCESCA, *troublée.*

Je ne sais ce que vous voulez dire, mon cousin.  
LA CHANOINESSE, *à part, observant la baronne.*

Quel air d'indifférence?... Aurais-je deviné?...

LUDOVIC, *à part.*

Ce diable d'Odoard!... serait-ce donc lui en  
effet?...

LA CHANOINESSE, *bas, au Colonel, pendant que  
la Baronne parle bas à Francesca.*

Monsieur le baron... je veux vous prouver que  
je ne vous redoute pas... restez seul avec Fran-  
cesca... travaillez... persuadez., et dites-lui bien  
que le capitaine Odoard est charmant!

LE COLONEL.

Grand merci! Recevez donc tous mes regrets,  
mesdames.

Air : *Suivons, suivons cette jeunesse.* (Malheurs d'un  
amant heureux.)

Combien je regrette en mon âme  
De ne pouvoir suivre vos pas!  
Mais quand le devoir le réclame,  
Un soldat ne recule pas.

LUDOVIC, *à part, regardant la Baronne.*

En vain je la vois, je l'admire,  
N'aurais-je donc aucun espoir?

LA CHANOINESSE, *à part.*

Pauvre Baron! il me fait rire...

A-t-il des yeux pour ne point voir?

ENSEMBLE.

LE COLONEL et LUDOVIC.

Ah! combien je déplore, hélas!

De ne pouvoir suivre vos pas!

Mais quelque attrait qu'ait le plaisir,  
Au devoir il faut obéir.

LA CHANOINESSE et LA BARONNE.

Ah! je regrette, sur mon âme,  
Que vous ne suiviez point nos pas,  
Mais quand le devoir le réclame;  
Non, un soldat n'hésite pas.

*La Baronne et la Chanoinesse sortent par le côté, Lu-  
dovic par le fond.*

## SCÈNE VII.

LE COLONEL, FRANCESCA.

LE COLONEL, à part.

Nous verrons qui l'emportera de la chanoinesse ou de moi!... (*S'approchant de Francesca, qui est restée pensive et la tête baissée.*) Eh bien! à quoi pensez-vous, rêveuse?

FRANCESCA.

Moi?... à rien... je vous assure.

LE COLONEL.

A rien... pas à autre chose?...

FRANCESCA.

Quoi donc?

LE COLONEL.

Voyons, chère petite cousine... ne dissimulez pas.... dites-moi pourquoi, depuis quelque temps... vous êtes triste... mélancolique?...

FRANCESCA.

Je... ne sais... mon cousin!

LE COLONEL.

Moi... je suis mieux instruit que vous... et je crois que certain jeune capitaine de mon régiment pourrait seul vous consoler.

FRANCESCA, malgré elle, et lui prenant la main.

Ah! mon cousin! il ne m'aime pas!

LE COLONEL.

C'est impossible! Vous êtes faits l'un pour l'autre... le sort d'Odoard est de vous aimer... il ne peut pas plus y manquer qu'à sa consigne! Il vous aime!...

FRANCESCA.

Malgré les bons avis de ma tante la chanoinesse, je le désirais peut-être, et je l'avais d'abord pensé comme vous... Il était si aimable.... si empressé!... je cédaï à cette douce apparence, je l'aimai, alors je devins triste... Mais lui, il resta gai, spirituel... On n'est pas si aimable quand on aime!

LE COLONEL.

Bon! c'est qu'il a la tendresse joyeuse... Ne vient-il pas tous les jours ici?

FRANCESCA.

Mais y vient-il pour moi?

LE COLONEL.

Pour qui pourrait-il venir?...

FRANCESCA.

C'est ce que je me suis dit; mais il recherche toutes les femmes plus que moi; même ma cousine!

LE COLONEL.

N'allez-vous pas croire qu'il fait la cour à ma femme?... Ah! parbleu! il s'adresserait bien! Mais non... vous devez savoir que les soupirants commencent toujours par faire la cour à la famille.

FRANCESCA.

Mais... mon cousin... s'il doit toujours m'aimer dans la personne de mes grands parents!...

LE COLONEL.

Cela dépend de vous... Voyons! faut-il tout vous dire?... Eh bien! je sais pourquoi il n'ose pas se déclarer.

FRANCESCA.

Oh! parlez!... dites-moi bien vite!

LE COLONEL.

C'est que vous avez à ses yeux un défaut... énorme!

FRANCESCA.

Un défaut! S'il ne tenait qu'à cela!... je m'en corrigerais.

LE COLONEL.

Je connais beaucoup de gens qui vous prendraient ce défaut-là si vous vouliez vous en débarrasser... En un mot... vous êtes très-riche... et Odoard n'a que son nom et son épée!...

FRANCESCA.

Je n'y avais jamais songé!

LE COLONEL.

La délicatesse seule arrête sur ses lèvres l'aveu d'un amour qui ressemblerait à un calcul.

FRANCESCA.

Ah! quel trait de lumière! mon cousin... parlez encore... Oui, tout s'explique maintenant... Quoi de plus naturel que son silence... et de plus noble! Oh! malgré ce que disait madame la baronne, j'étais bien sûre... n'est-ce pas que c'est beau! je suis folle!... Une seule pensée m'avait mise au désespoir... un seul mot de vous me comble de joie!... mon cousin! je ne croirai plus que vous, je m'abandonne à vous... il faut le déromper, n'est-ce pas?... tout de suite... Voyons, que dois-je faire?... donnez-moi un bon conseil!

LE COLONEL.

Mais dam!... moi, vieux militaire... nourri dans les camps... je ne suis pas très-habile... Cependant, il me semble d'abord /que, lorsqu'il s'approche de vous, vous ne devriez pas garder un air aussi froidement réservé...

FRANCESCA.

J'ai l'air froid avec lui?... Oh! non!... mon cousin... je ne crois pas...

LE COLONEL.

Ensuite, il faudrait l'enhardir...

FRANCESCA.

Je l'enhardirai...

LE COLONEL.

Le prier de chanter avec vous...

FRANCESCA.

Oui, mon cousin.

LE COLONEL.

Y mettre un peu du vôtre, enfin...

FRANCESCA.

J'essayerai, mon cousin... Oh! quelle joie! quelle joie!... tout change d'aspect à mes yeux... Quand je suis entrée... le salon me semblait triste, sombre... maintenant il est gai, riant... Je voudrais qu'il vint, il me semble que rien qu'en me regardant...

AIR : D'abord chaque fois que c'est fête.

Dans mes yeux ses yeux pourront lire,  
Oh! oui... que les doux sentiments  
Qu'à son cœur, selon vous, j'inspire,  
Dans le mien sont depuis longtemps.  
Et de plus, il saura comprendre

Que pour moi, cet amour si tendre  
Hier c'était de la douleur...  
Et qu'aujourd'hui c'est du bonheur...  
Hier c'était de la douleur...  
Mais aujourd'hui c'est du bonheur.

MATÉO, *annonçant.*

Monsieur le capitaine Odoard.

FRANCESCA, *voulant s'enfuir.*

Ah !...

LE COLONEL, *la retenant.*

Eh bien ! voilà donc ce grand courage ! Oh ! je ne vous laisse point prendre la fuite !

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ODOARD.

ODOARD.

Me voici, colonel. (*Saluant Francesca.*) Madame !...

LE COLONEL.

Très-bien, capitaine... J'aime l'exactitude en tout, et je vous sais bon gré de la vôtre... Vous en serez récompensé, j'espère, car en dépit des affaires sérieuses qui doivent nous occuper aujourd'hui... (*Regardant Francesca.*) Je ne sais pourquoi j'ai d'heureux pressentiments pour vous...

FRANCESCA, *bas.*

Mon cousin !...

ODOARD.

Comment cela, colonel ?

LE COLONEL.

Je ne m'explique pas... Attendez-moi ici... Je vais chercher mes dépêches.

ODOARD.

Est-ce pour un point éloigné ?

LE COLONEL.

Non... vous craigniez d'être absent jusqu'à demain... de manquer le mariage de la marquise de Saint-Héry ?...

ODOARD.

Je ne m'en cache pas.

LE COLONEL.

Rassurez-vous... Je reviens, attendez-moi ici... (*A Francesca.*) Allons ! vous voilà devant l'ennemi !...

Il sort.

### SCÈNE IX.

FRANCESCA, ODOARD.

FRANCESCA, *à part.*

Je tremble ! quand je songe qu'il faut que je commence ! quel embarras !..

ODOARD.

Le colonel avait raison, madame, ses pressentiments commencent à se réaliser... Madame la baronne me permet-elle de lui demander la première valse pour demain ?

FRANCESCA, *souriant timidement.*

La baronne permet et accorde... (*A part.*) Al-lons, s'il m'aide un peu... (*Haut.*) Vous auriez

donc été bien fâché de ne pas assister au mariage de la marquise de Saint-Héry ?

ODOARD.

Oh ! sans doute... qui ne s'y intéresserait pas ?.. Cette jeune femme d'un haut rang, d'une grande fortune, qui aime un jeune homme obscur, et qui, à force de l'aimer, triomphe de tous les obstacles pour l'élever jusqu'à elle !

FRANCESCA.

Cela vous étonne ?...

ODOARD.

Non ! non ! car le désintéressement est dans le cœur de toutes les femmes... qu'elles soient riches, qu'elles soient de haute naissance... que leur importe ! Elles ne regardent ni à l'opulence ni au titre, elles aiment, et cela suffit !

FRANCESCA, *à part.*

Vous admirez la marquise... et moi, c'est le jeune homme qui me touche... l'avoir assez aimée pour accepter !

ODOARD.

Que je l'envie ! après le plaisir de tout donner à la femme qu'on aime, le plus grand bonheur est de lui tout devoir ! Je n'ai jamais compris les fausses délicatesses qui s'alarment des bienfaits d'une main si chère... S'aimer !... s'aimer !... cela sanctifie tout !... on n'est plus deux !... on est seul !... aucun ne reçoit et chacun donne !...

FRANCESCA, *émue.*

Quelle chaleur !... vous parlez comme si vous étiez amoureux... (*A part.*) Par exemple, s'il ne comprend pas... c'est qu'il y met de la mauvaise volonté !

ODOARD, *souriant.*

AIR : *J'en guette un petit, etc.*

Amoureux, je le suis peut-être !

FRANCESCA.

Oh ! oui... je le lis dans vos yeux... Mais... vous l'avez déjà dû reconnaître... Notre sexe est très-curieux !

ODOARD.

Presqu'autant, hélas ! que le nôtre  
Est indiscret, car c'est là notre lot !

FRANCESCA.

Je vous ai dit notre défaut...

Voulez-vous me prouver le vôtre ?

ODOARD.

C'est que... on prétend que les femmes ne pardonnent jamais une indiscrétion, même quand elles l'ont provoquée...

FRANCESCA.

Il y aurait peut-être moins d'indiscrétion de votre part que vous ne croyez... (*A part.*) Je ne peux pourtant pas m'avancer davantage !..

ODOARD, *à part.*

Est-ce qu'elle se douterait... donnons-lui le change !

FRANCESCA, *s'approchant.*

Je suis peut-être aussi bien indiscrète... Quel âge a-t-elle ?...

ODOARD.

Vingt ans, à peu près.

FRANCESCA, *à part.*

Mon âge ! (*Haut.*) Sera-t-elle au bal, demain ?



ODOARD.

Vous m'en demandez beaucoup!..

FRANCESCA.

Vous ne niez pas... Elle y sera... me la montrerez-vous?..

ODOARD.

Oh! je ne le peux pas!..

FRANCESCA, *à part.*Je le crois bien!.. (*Haut.*) Elle est jolie, sans doute?..

ODOARD.

Oh! pour ça... mieux que jolie!.. mieux que belle!.. charmante!..

FRANCESCA, *émue.*

L'amour voit tout en beau!

ODOARD.

Oh! je ne m'abuse pas! des yeux qui ne peuvent être que le miroir d'une belle âme!..

FRANCESCA, *à part.*Que c'est bon, d'avoir eu du chagrin, quand on en est dédommagé par de si douces paroles!.. (*Haut.*) Vous l'aimez donc bien?

ODOARD.

Si je l'aime! je suis bien jeune, et la vie s'ouvre devant moi belle et riante!.. Eh bien! mon plus beau jour serait celui où je pourrais la lui sacrifier!.. Quand, assis à ses côtés, je la regarde, je n'éprouve qu'un regret, c'est de penser que jamais elle ne connaîtra tout ce que mon cœur contient de tendresse... car toutes les paroles sont glacées... tous les serments sont vains quand je les compare à ce que j'éprouve!... Oh! ne viendra-t-il jamais un jour... un instant... où une preuve, un fait, témoigneront ce que je ne sais pas lui dire?..

AIR: *Au temps heureux de la chevalerie.*

Que ce moment désiré se présente,  
Ma conduite alors parlera,  
Bien mieux que moi... car ma bouche impuissante  
N'exprime point tout ce que je sens là!  
Oui, qu'on impose à mon amour fidèle  
Un sacrifice... un péril... et j'y cours...  
En me disant : je vais mourir pour elle!...  
Mais dans son cœur, ah! je vivrai toujours!  
Je me dirai, etc.

FRANCESCA, *qui l'a écouté avec une émotion croissante.*

Eh bien!.. si je savais tout!... si... je savais votre amour!.. si je savais son nom!..

ODOARD.

Son nom! malheureux! je suis perdu!..

FRANCESCA.

Perdu!.. vous ne me regardez donc pas!..

ODOARD.

Madame!.. au nom du ciel... oubliez ce que je vous ai dit! en parlant d'elle, ma tête s'est égarée... ne nous trahissez pas!

FRANCESCA.

Que dites-vous, mon Dieu!..

ODOARD.

Vous êtes femme... vous êtes bonne... S'il ne s'agissait que de moi... je ne vous prierais pas... mais elle! elle!.. vous comprenez... si son mari savait...

FRANCESCA.

Son mari!.. (*À part.*) Je me meurs!..MATHÉO, *entrant.*

Monsieur le colonel attend monsieur le capitaine Odoard pour lui remettre ses dépêches.

ODOARD.

Je vous suis!.. (*À Francesca.*) Au nom du ciel, madame, n'ayez rien vu, rien entendu... prenez pitié du trouble où je suis... ou vous nous perdez tous deux!

Il sort.

## SCÈNE X.

FRANCESCA, *seule.*

Son mari!.. O ciel!.. c'en'est pas moi!.. il en aime une autre... et je me croyais malheureuse hier... ô mon Dieu!.. avoir espéré... avoir cru que c'était pour moi qu'il tremblait, qu'il s'animait ainsi... et je lui ai montré ma tendresse... et j'ai semblé solliciter la sienne!... oh!... j'en mourrai de honte... de chagrin!

## SCÈNE XI.

FRANCESCA, LA CHANOINESSE, puis LE COLONEL.

LA CHANOINESSE, *voyant Francesca essuyer ses larmes.*

Eh bien... qu'avez-vous donc, mon enfant?

FRANCESCA, *se jetant dans ses bras.*

Ah!... ma tante!..

LE COLONEL, *entrant d'un autre côté.*

J'espère qu'à présent... Que vois-je! petite cousine... vous pleurez!..

FRANCESCA.

Laissez-moi, mon cousin... Quel mal vous m'avez fait!..

LA CHANOINESSE.

Que dites-vous?

FRANCESCA.

Emmenez-moi, ma tante... car je suis au désespoir!..

LA CHANOINESSE.

Oui, ma fille!.. au couvent, du moins... ces désespoirs-là... on ne les connaît pas!

LE COLONEL.

Encore quelque illusion de votre modestie.... Vous avez autant de peine à croire qu'on vous aime que les autres femmes à croire qu'on ne les aime pas!.. Voyons, contez-nous vos douleurs!..

FRANCESCA.

Ah! mon cousin!.. que votre gaieté est cruelle!

LE COLONEL.

Je suis gai... parce que je suis sûr que vous avez tort d'être triste!.. Voyons... parlez!..

FRANCESCA, *avec douleur.*

Il aime une autre femme!.. une femme... mariée!..

LA CHANOINESSE.

Mariée!...

LE COLONEL.

Ce n'est que cela!... donc, il ne l'épousera pas... c'est déjà une assurance consolante!

FRANCESCA.

Mais, il ne m'aime pas, moi!

LE COLONEL.

Qu'en savez-vous, chère petite cousine?... Nous autres militaires, nous n'aimons pas comme les autres hommes... qui, en général, sont loin d'atteindre la perfection.

LA CHANOINESSE.

Oh! que cela est vrai!

LE COLONEL.

Il paraît que, pour cette fois, madame la chanoinesse est de mon avis. Or, on aime souvent une femme... et on adore une jeune fille... ces deux amours-là ne sont pas incompatibles... ainsi...

FRANCESCA, *vivement*.

Je ne veux pas en entendre davantage... par-ton, ma tante!

LE COLONEL.

Eh bien... si je vous donnais ici... à l'instant... la preuve que s'il est coupable... il est repentant, la preuve écrite!

FRANCESCA.

C'est impossible!...

LE COLONEL, *tirant un papier de sa poche*.

Tenez!...

FRANCESCA.

Qu'est-ce donc?...

LE COLONEL.

Une lettre d'Odoard pour vous.

FRANCESCA.

Pour moi?... que peut-il m'écrire?...

LE COLONEL.

Ce qu'il n'a pas osé vous dire, enfant!... Je sortais de mon cabinet quand je l'ai vu donner une lettre à Matéo, en lui disant : « Pour la baronne. » Je m'étais approché. « A quelle baronne écrivez-vous, beau capitaine? » lui ai-je dit en saisissant la lettre. « A la baronne... me répondit-il, tout troublé d'avoir été surpris; à la baronne Francesca... — Eh bien... je me charge de la remettre... Et... la voici... allons.. ouvrez et lisez!...

FRANCESCA, *ouvrant*.Que signifie...  
Elle jette les yeux sur la lettre et la reforme vivement.

LA CHANOINESSE.

Ah! mon Dieu!... elle va se trouver mal!...

LE COLONEL.

Eh bien... est-ce que cette lettre n'est pas pour vous?...

FRANCESCA, *vivement et très-troublée*.

Si... si fait... elle est pour moi!...

LA CHANOINESSE.

Mais... mon enfant... cette agitation...

FRANCESCA.

Rien... le trouble... le saisissement...

LE COLONEL, *à part*.Comme son pauvre petit cœur bat!... (*Haut à*

*la Chanoinesse*.) Au couvent... ces émotions-là... on ne les connaît pas non plus, madame!...

LA CHANOINESSE, *à part, regardant Francesca*.

Cette lettre n'est pas pour elle!... et d'après tout ce que je sais de l'autre baronne!...

## SCENE XII.

LES MÊMES, ODOARD, LUDOVIC, OFFICIERS.

ODOARD.

Colonel, vos dépêches sont parties.

LE COLONEL.

Bien, mon ami!

FRANCESCA, *à part*.

O ciel! c'était elle!... elle, qu'il aime!...

LE COLONEL, *bas à Odoard*.

J'ai remis votre lettre! (*Allant à Ludovic et aux autres Officiers*.) Quant à vous, messieurs...

Il leur parle bas.

ODOARD, *s'approchant, bas à Francesca*.

Ah! madame... silence, par grâce!...

FRANCESCA, *bas*.

Ne craignez rien, monsieur!...

LA CHANOINESSE, *les observant*.

Quel mystère!...

LUDOVIC, *à part*.

Que vois-je! Quoi!... c'est à la petite baronne qu'il fait la cour!... Oh! alors, je ne lui en veux plus, nous serons cousins!...

LE COLONEL, *aux Officiers*.

Vous entendez, messieurs, une réunion doit encore avoir lieu cette nuit... et je ne veux pas au moins, qu'aucun des quatre officiers du premier escadron soit soupçonné d'y avoir pris part... Ainsi, je vous recommande de ne pas quitter vos logements.

LUDOVIC.

Ça suffit, colonel... nous en serons plus dispos pour le bal de demain.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA BARONNE, puis MATÉO.

LA BARONNE.

Chère Francesca! je viens vous chercher pour arrêter décidément nos costumes de bal... on me les apporte... ils sont là,, et il faut bien nous entendre.

LUDOVIC, *qui l'a regardée, à part*.

Allons... rien encore... elle y met de l'obstination... et mes fleurs ne prendront jamais dans ce terrain trop ingrat... mais j'y mettrai de la persévérance... et tôt ou tard...

MATÉO, *entrant*.

Le cheval de monsieur le colonel est prêt.

LE COLONEL.

C'est bon! je me rends auprès du général... Vous, messieurs, n'oubliez pas mes instructions. Et vous, mesdames, à vos grandes affaires, votre toilette!...

## FINAL.

AIR : *De ces lieux par prudence.* (Pilati. Marquis de Lansac.)

## ENSEMBLE.

LE COLONEL, LUDOVIC, LE CHOEUR.

Il faut veiller sans cesse ;  
Partons, voici le soir.  
Qu'ici chacun s'empresse  
De remplir son devoir.

FRANCESCA.

De calmer ma tristesse  
Nul n'aura le pouvoir.  
Le tourment qui m'opresse  
Hélas ! est sans espoir.

LA CHANOINESSE.

Du tourment qui l'opresse,  
Quel motif ? dès ce soir,  
En surveillant sans cesse,  
J'espère le savoir.

ODOARD.

Trop coupable faiblesse !  
Il faut, c'est mon devoir,  
Du danger qui nous presse  
La prévenir ce soir !

LA BARONNE.

Du trouble qui l'opresse

Quel motif ? mais ce soir,  
Comptant sur sa tendresse,  
J'espère le savoir.

LA CHANOINESSE, à *Francesca*, pendant que le Colonel parle aux Officiers.

Viens, enfant !... de ta peine extrême,  
Au couvent, je te guérirai...

LUDOVIC, à part.

Je le vois, c'est l'autre qu'il aime !  
A présent je suis rassuré !

ODOARD, bas à la Baronne dont il s'est rapproché.

Il faut absolument que je vous parle... cette nuit... au château d'Entremont.

LUDOVIC, à part, les voyant.

Hein !...

LA BARONNE, bas.

J'y serai !...

FRANCESCA, à part.

Qu'ai-je entendu ?...

LUDOVIC, à part.

Que vois je ! Elle aussi !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Il faut veiller sans cesse, etc.

## ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL, LUDOVIC.

LE COLONEL.

Eh bien, monsieur, le conseil de guerre est-il rassemblé ?...

LUDOVIC.

Je venais vous en prévenir, colonel, tous les membres sont réunis, là, dans votre grand salon.

LE COLONEL.

Et c'est vous sans doute qui, en qualité de neveu du ministre de la guerre, et comme le plus jeune officier du régiment après l'accusé, avez l'honneur d'être secrétaire ?...

LUDOVIC.

Un honneur dont je me passerais bien !...

LE COLONEL.

Eh ! pourquoi ?...

LUDOVIC.

Participer au jugement d'un camarade... d'un ami... qui, j'en suis sûr, n'est pas coupable !...

LE COLONEL.

Le conseil prononcera, monsieur ; jusque là, toute prévention, favorable ou non, doit être interdite... et moi-même, malgré l'intérêt que je porte au prévenu...

LUDOVIC.

Excusez-moi, colonel, mais je ne puis croire qu'Odoard, un garçon si sage, la veille d'un bal délicieux où nous nous promettons tant de plaisir... vrai, ça me tourne la cervelle !... et c'est désagréable !... moi qu'on accuse déjà de ne pas en avoir beaucoup !... enfin ce matin, je ne sais ce que je fais... j'oublie tout, je n'ai seulement pas pensé à....

LE COLONEL.

A quoi ?...

LUDOVIC, à part.

Diable !... (*Haut.*) A... à déjeuner, colonel. (*A part.*) Moi qui allais lui dire que j'avais oublié de faire parvenir mon bouquet quotidien !

LE COLONEL.

Songez que les fonctions que vous allez remplir... sont sérieuses !

LUDOVIC.

Que trop !

LE COLONEL.

A-t-on amené le capitaine ?

Francesca paraît au fond.

LUDOVIC.

On va l'interroger tout à l'heure, colonel.

FRANCESCA, à part.

L'interroger ?

LE COLONEL.

Avertisse le conseil que je vais m'y rendre. J'ai ordonné que les portes fussent sévèrement fermées, comme de coutume, et que la garde fût doublée !

LUDOVIC.

Oui, colonel. (*A part en sortant.*) Il a beau faire le terrible, il aime Odoard ! j'espère que l'affaire sera bientôt décidée.

Il sort.

## SCÈNE II.

LE COLONEL, FRANCESCA.

FRANCESCA, descendant vivement la scène.

O ciel ! mon cousin, il est donc vrai... votre agitation, votre voix menaçante... ces ordres plus menaçants encore !

LE COLONEL.

Ah ! c'est que, dès qu'il s'agit de mes devoirs,



la discipline est inflexible, voyez-vous! (*Changeant de ton après avoir jeté un coup d'œil autour de lui.*) Pauvre petite cousine! je vous ai donc fait bien peur avec ma voix sévère, mon air inflexible? c'est mon air de colonel, je ne le prends que pour mes officiers.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Pour les dames c'est différent,  
Je cesse alors de me contraindre,  
Ce n'est pas d'un sexe charmant  
Que je voudrais me faire craindre...  
Un son flatteur et délicat  
Succède au tonnerre qui gronde...  
Oui... c'était la voix du soldat...  
Et c'est ma voix d'homme du monde.

Ne craignez rien d'ailleurs, tout ce que j'ai dit n'est pas aussi effrayant en réalité qu'en apparence.

FRANCESCA.

Pourtant... cette arrestation?

LE COLONEL.

Elle cessera ce soir.

FRANCESCA.

Et ce conseil de guerre?

LE COLONEL.

Il ne condamnera personne.

FRANCESCA.

Pourquoi donc alors le capitaine Odoard...

LE COLONEL.

Vous connaissez le petit bois d'Entremont?

FRANCESCA.

Qui est auprès de votre château?

LE COLONEL.

Précisément. Vous avez entendu parler de la rébellion qui a éclaté dans un des escadrons de mon régiment... l'affaire est devenue très-grave, et hier j'appris que plusieurs des officiers révoltés, et d'autres, entraînés par leur exemple, devaient se réunir la nuit dernière dans le bois d'Entremont. D'après les instructions formelles du ministre, j'ai donné des ordres pour que le bois fût cerné... Mais les séditieux, avertis à temps, se sont dissipés.

FRANCESCA.

Mais comment le capitaine...

LE COLONEL.

On allait se retirer, quand l'officier chargé de cette expédition aperçoit à l'entrée du bois un homme enveloppé d'un manteau, et qui cherchait à se cacher... on court... on se saisit de lui... il lutte, il se défend, et après de longs efforts, parvient à s'échapper!

FRANCESCA.

Eh bien?

LE COLONEL.

Mais en fuyant il laisse aux mains des soldats un manteau d'officier du premier escadron, et le commandant, malgré l'obscurité, soutient obstinément qu'il a reconnu Odoard.

FRANCESCA.

Ciel! (*A part.*) Près du château d'Entremont!

LE COLONEL.

Rentré à Montmélan, le commandant court à

l'hôtel du capitaine, il n'y avait point passé la nuit... au quartier, personne ne l'avait vu, nouvelle circonstance qui l'accuse. Enfin, il y a une heure, il rentre, il est arrêté, il va passer devant le conseil de guerre... et tout va bien!

FRANCESCA.

Que dites-vous?

LE COLONEL.

Vous ne comprenez pas? vous voilà vengée d'elle!

FRANCESCA.

D'elle?

LE COLONEL.

Sans doute. (*A part.*) Pauvre petite! (*Haut.*) Odoard n'était pas au bois d'Entremont, le commandant se sera trompé en prêtant ses traits à l'homme au manteau!

FRANCESCA.

Mais si c'était lui, pourtant?

LE COLONEL.

Lui? Allons donc! il est trop bon militaire, et mes ordres étaient trop formels... Non, il prouvera son alibi devant le conseil de guerre, et pour le prouver il sera bien obligé de dire...

FRANCESCA.

Il ne le dira jamais!

LE COLONEL.

Oh! se faire fusiller par discrétion!

FRANCESCA.

Fusiller!

LE COLONEL.

Mais dam! l'insubordination en est venue à un tel point, que le conseil est dans l'obligation d'infliger la peine capitale... et si Odoard se taisait... mais il ne se taira pas.

FRANCESCA.

S'il était forcé de se taire?

LE COLONEL.

On n'est jamais forcé à une discrétion...

FRANCESCA.

Sublime!

LE COLONEL.

Absurde, vous voulez dire!

FRANCESCA.

Mais s'il devait se taire, enfin?

LE COLONEL.

Oh! alors, il faut un exemple! mon cœur en saignerait sans doute... Mais encore une fois, non, il ne court aucun danger... Quand même il n'avouerait rien... la vérité ne se saurait pas moins... On fera une visite chez lui, sur lui... on trouvera des lettres, un portrait, il y en a tous-jours, tout se découvrira... et grâce à un coup d'épée avec le mari...

FRANCESCA.

Ciel!

LE COLONEL.

Rassurez-vous... Odoard ne connaît qu'un maître l'épée à la main... c'est moi!

MATÉO, entrant.

Monsieur le colonel, le conseil de guerre va entrer en séance.

LE COLONEL.

C'est bien... J'y vais. (*A Francesca.*) Odoard

a demandé à vous parler... sans doute, il faut l'espérer, c'est pour quelque révélation que nous saurons bien lui rendre utile... malgré lui s'il le faut; je vais vous l'envoyer après l'interrogatoire. Allons, consolez-vous... tout ira bien, je vous en réponds... il ne sera pas assez discret pour s'exposer à des conséquences funestes! Et s'il se disculpe, un simple coup d'épée tout au plus, je vous le répète, et qui le rendra peut-être plus intéressant à vos yeux.

Il sort.

## SCÈNE III.

FRANCESCA, seule.

Mais il est perdu! un arrêt terrible ou un duel sans espoir!

AIR : *Peut-on nommer Sully sans Henri IV.*

Cette pensée, hélas! me désespère,  
De tous côtés la mort plane sur lui...  
Pour le sauver... mon Dieu! que faut-il faire?  
Car c'est à moi d'être ici son appui.  
Ce noble but, oui, je saurai l'atteindre...  
Il fut pour moi bien cruel... mais je veux  
L'aimer encor alors qu'il est à plaindre;  
Pour le hair, j'attends qu'il soit heureux,  
Oui, pour le fuir, j'attends qu'il soit heureux.

Allons! encore ce jour donné au monde... et puis, ô ma bonne tante, je m'abandonne à vous. Ciel! c'est lui!

## SCÈNE IV.

FRANCESCA, ODOARD.

ODOARD, à part.

Ce pénible interrogatoire est enfin terminé! on m'a permis... (*Apercevant Francesca.*) Ah!...

FRANCESCA.

Vous me cherchiez, monsieur?

ODOARD.

Oui... j'avais un service à demander... j'ai pensé à vous.

FRANCESCA.

Parlez.

ODOARD.

Un hasard, que je bénis à présent, vous a livré notre secret, et à défaut du hasard, dans cette circonstance, c'est moi qui vous l'aurais confié... car quelque chose me dit que j'ai en vous une amie.

FRANCESCA, tremblante.

Oh! vous avez raison!

ODOARD.

Je sors du conseil de guerre...

FRANCESCA, vivement.

Où vous avez dit?...

ODOARD.

Ce que vous étiez bien sûre que je dirais, n'est-ce pas? Son honneur est sauf... mais j'ai encore une crainte... et vous seule pouvez la dissiper.

FRANCESCA.

Moi?

ODOARD.

Je ne dois rien vous taire... Un portefeuille

caché chez moi renferme des lettres qui pourraient la perdre... Jusqu'à présent elles ont échappé aux recherches... mais un instant pourrait tout découvrir, et dans la cruelle position où nous nous trouvons, j'ose vous dire : Sauvez-la, sauvez-nous!... (*Lui montrant un papier.*) Voici quelques mots qui vous donneront tous les indices. De grâce, faites sans retard enlever ces lettres, et remettez-les-lui... avec les adieux de celui qui sans doute ne la reverra jamais.

FRANCESCA, qui pendant qu'il parlait a paru en proie à une vive agitation.

Jamais... Oh! non... vous la reverrez!

ODOARD.

Serait-elle revenue du château?

FRANCESCA.

Pas encore.

ODOARD.

Ah! puisse-t-elle y rester!

FRANCESCA.

Et quand elle saura votre danger?

ODOARD.

Elle l'ignorera. Qui l'en avertirait?

FRANCESCA.

Moi, monsieur.

ODOARD.

Vous?

FRANCESCA.

Croyez-vous donc que celle que vous appelez votre amie ne tentera rien pour vous défendre?...

ODOARD.

Que pourriez-vous faire?

FRANCESCA.

Ce que je voudrais qu'on fit pour moi, quelque embarrassante que soit une pareille démarche. Aller trouver ma cousine, d'abord.

ODOARD.

L'infortunée? quel moyen sans se compromettre?

FRANCESCA.

Qu'importe! quand vous allez mourir... il faut qu'elle cherche un moyen quelconque pour vous sauver!

ODOARD.

Non, non, je mourrai... mais pour la femme qui vous a donné son cœur, pour épargner une tache à son nom... Quelle plus belle mort pourrais-je rêver!

FRANCESCA.

Mais elle, monsieur, elle, vous n'y pensez donc pas? elle, que va-t-elle devenir? Quoi! vous l'aimez, et vous voulez que votre sang retombe sur elle, et qu'elle dise chaque jour avec désespoir : C'est moi qui l'ai tué!... (*Faisant un pas.*) Non, non, elle saura...

ODOARD, lui prenant la main.

Arrêtez! vous ne la connaissez pas! rien ne l'épouvantera! éperdue... elle accourrait ici... j'en suis sûr... et bravant la honte, dédaignant la crainte, devant le conseil, devant son mari... elle dirait...

FRANCESCA.

Sans doute! si vous avez tant de joie à vous

immoler pour elle, il est bien juste qu'au besoin elle puisse se sacrifier pour vous !

ODOARD, *la retenant encore.*

Je vous en supplie... il faut qu'il y ait une victime... ne m'enviez pas...

### SCÈNE V.

LES MÊMES, LA CHANOINESSE, puis MATÉO.

LA CHANOINESSE.

Je vous trouve enfin, ma bonne Francesca, la baronne vous cherche partout.

FRANCESCA, *avec un cri de joie.*

La baronne est ici!... (*A part.*) Je savais bien.

ODOARD, *à part, un peu à l'écart.*

Il est trop tard!

LA CHANOINESSE.

Elle arrive à l'instant!...

FRANCESCA.

Vous l'avez vue ?

LA CHANOINESSE.

Sans doute... mais comme vous êtes émue... agitée, mon enfant.

MATÉO, *entrant, et présentant des papiers à Odoard.*

Pendant la suspension de la séance, si monsieur le capitaine veut lire ce procès-verbal et signer toutes ses déclarations...

ODOARD, *à la table.*

Donnez!

Il se place à une table au fond du théâtre, ayant près de lui Matéo, qui lui présente les pièces à signer et le cache aux autres interlocuteurs.

LA CHANOINESSE.

Ah! je comprends!... pauvre jeune homme... il est donc compromis bien sérieusement.

FRANCESCA, *agitée.*

Oh! oui!... il l'était du moins... mais la baronne revient...

LA CHANOINESSE.

On parlait de...

FRANCESCA.

Oui, mais il ne mourra pas.... Oh! non!... La baronne me cherche...

LA CHANOINESSE.

La baronne... quel rapport...

FRANCESCA.

Rien... pardon... je suis si malheureuse!... si contente!...

LA CHANOINESSE.

Votre tête s'égaré, mon enfant! qu'avez-vous?

FRANCESCA.

Où est-elle? où est-elle?

LA CHANOINESSE, *à part.*

Oh! il faut que je trouve enfin la clef de tout cela!

FRANCESCA, *apercevant la Baronne qui entre d'un air indifférent, et sans voir Odoard qui écrit toujours au fond.*

Ah!... (*Courant à elle.*) Vous me demandez, ma cousine?

### SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Oui, pour nous décider enfin sur cette garni-

ture de camélias pour nos robes de bal... Elle a excité hier entre nous une si longue discussion...

FRANCESCA.

Et... pour ces tristes événements... peut-être?

LA BARONNE.

Quels événements?...

FRANCESCA.

Ignorez-vous ce qui se passe ici?..

LA BARONNE.

Que se passe-t-il donc?... (*Avec indifférence.*) Ah! oui.... cette espèce de conspiration d'officiers... pour un changement d'uniforme!

FRANCESCA.

Et quelqu'un que nous connaissons... arrêté!

LA BARONNE.

Qui donc?...

FRANCESCA.

Le capitaine Odoard!

LA BARONNE, *légèrement.*

Lui! c'est impossible! un jeune homme dont le colonel ne cesse de vanter l'exactitude, se mêler à de pareilles intrigues!... je ne saurais le croire... et vous vous inquiétez à tort, ma chère!

FRANCESCA, *avec un accent plus marqué.*

Cela est trop réel pourtant!

LA BARONNE.

Ce serait de bien mauvais goût... et certainement, si je m'intéressais à lui... je ne lui pardonnerais jamais!

FRANCESCA.

Oh! l'on assure qu'il n'est pas coupable.

LA BARONNE, *embarrassée.*

Alors, s'il est innocent... il n'a rien à craindre, ce me semble...

FRANCESCA, *avec crainte.*

Mais si son innocence ne suffisait pas pour le sauver!

LA CHANOINESSE, *observant à l'écart.*

Cette insistance d'un côté... et cet air embarrassé de l'autre...

LA BARONNE.

Eh bien?

FRANCESCA.

Eh bien! on viendrait à son aide, n'est-ce pas? on ne le laisserait pas condamner?...

LA BARONNE, *très-embarrassée.*

Mais... je ne sais vraiment... comment voulez-vous? qui oserait prendre sa défense?...

FRANCESCA, *s'oubliant.*

AIR : *Soldat français.*

Qui le défendrait, dites-vous?

Grands dieux! quelle froideur extrême!

Lorsqu'en parlant, je soupçonne, entre nous,

Qu'il pourrait se sauver lui-même.

Oui, d'un seul mot, il le pourrait, je crois,

Et ne veut pas le faire entendre!

On s'abuse bien quelquefois;

Moi, je pensais qu'alors une autre voix,

S'élèverait pour le défendre!

LA BARONNE, *interdite.*

Comment?...

LA CHANOINESSE, *à part.*

Je ne me trompais pas! c'est bien à cette vertueuse baronne qu'était adressée la lettre du capitaine, que le colonel a remise hier à Francesca.



ODOARD, *quittant Matéo, qui sort avec ses papiers.*

Ciel! la baronne!...

LA BARONNE, *qui s'est retournée au bruit.*

Odoard!...

Odoard est au fond, très-agité; la Baronne le regarde, lui fait signe de l'œil qu'elle veut lui parler.

LA CHANOINESSE, *à part.*

Elle a tressailli... oh! je n'ai plus le moindre doute!

FRANCESCA, *qui a saisi ce regard.*

Elle veut lui parler... mais sans doute devant la chanoinesse elle n'ose pas... comment l'écarte-t-elle?... Ah! le portefeuille! (*S'approchant de la Chanoinesse, et vivement.*) Ma tante, voulez-vous me rendre un service?...

LA CHANOINESSE.

A vous, ma bonne amie?...

FRANCESCA.

Un service... oh! bien important!... Le voulez-vous?...

LA CHANOINESSE.

Si je le veux, chère enfant!

FRANCESCA.

Vous me le promettez... sans retard... à l'instant...

LA CHANOINESSE.

Sans doute... mais... j'aurais pourtant bien voulu savoir au juste!...

FRANCESCA, *l'emmenant vivement.*

Venez, venez, je vais tout vous dire!

Elles sortent.

ODOARD, *s'approchant vivement de la Baronne, à demi-voix.*

Éloignez-vous!...

LA BARONNE, *sans le regarder, suivant de l'œil les deux femmes qui sortent, et glissant un billet dans la main d'Odoard.*

Tenez!... prenez!...

Elle sort de côté au moment où Ludovic paraît sur la porte de la chambre du conseil.

## SCÈNE VII.

ODOARD, LUDOVIC.

LUDOVIC, *à part, apercevant la robe de la Baronne qui disparaît.*

Ah! c'est bien une robe de femme! la petite baronne sans doute... il a déjà des consolations, tant mieux!

ODOARD, *à part, vogant Ludovic.*

Ludovic! (*Serrant le billet.*) J'en étais sûr... elle accourt... mais je n'accepterai pas son sacrifice... je ne veux pas...

LUDOVIC, *s'approchant.*

J'espérais avec raison te trouver ici, mon bon Odoard!

ODOARD.

Et tu viens m'annoncer, sans doute, que le conseil...

LUDOVIC.

Rien encore... mais ça va très-bien.

ODOARD.

Comment? après ma déclaration!

LUDOVIC.

C'est égal... ça prend une bonne tournure... tout ce que j'ai entendu dire pendant la suspension de la séance, qui va reprendre pour la délibération... m'a rassuré... je suis certain que tu en seras quitte pour la peur... L'affaire ne tient plus qu'à quelques formalités... et j'espère que ce soir rien ne sera changé pour le bal... tu verras... j'en suis sûr, le cœur de mon inhumaine palpitait sous mes fleurs!

ODOARD, *tristement.*

Je le verrai... moi... tu t'abuses, mon ami!

LUDOVIC.

Eh! non, sois donc tranquille... D'abord, nos camarades du premier escadron tentent maintenant une démarche qui réussira, je l'espère... Ensuite, tu as au conseil un appui bien...

ODOARD.

Qui donc?

LUDOVIC.

Ce brave colonel... lui, ordinairement si sévère... toujours à cheval sur la consigne... il prend tes intérêts avec une chaleur... Ah! ah! ah! j'avais presque regret d'avoir envoyé tout à l'heure mon irrésistible bouquet.

ODOARD.

Que dis-tu?

LUDOVIC.

Rien!... c'est que... ce digne colonel... il soutient que tu n'étais pas au bois d'Entremont cette nuit, que tu en étais même très-loin... il est certain de te faire convenir du lieu où tes instants se sont passés, assure-t-il, d'une manière beaucoup plus agréable!

ODOARD.

Je n'ai rien à avouer.

LUDOVIC.

Oh! je le sais... toi qui es d'une discrétion... héroïque... mais il parle de certain portefeuille orné de ton chiffre...

ODOARD.

O ciel!

LUDOVIC.

Tu te rappelles... qu'il y a quelques jours tu l'as laissé tomber devant lui... et qu'en voyant ton empressement à le ramasser...

Air de *Marianne.*

Et surtout ton inquiétude,  
Tu t'en souviens, j'ai beaucoup ri,  
En ajoutant que d'habitude  
Par personne un pareil souci  
Ne se prenait  
Que d'un objet  
Ou précieux,  
Ou du moins curieux!  
C'est évident!  
Soit de l'argent,  
Soit, entre nous,  
De tendres billets doux!  
Et ceux-là, nul de nous n'en manque;  
On sait qu'un officier toujours  
A bien plus de billets d'amours...  
Que de billets de banque!

Bref! tu as rougi... et notre vieux renard de colonel l'a remarqué...

ODOARD.

Oui... oui... en effet...

LUDOVIC.

Et alors, il vient d'envoyer chez toi faire les perquisitions les plus exactes, les plus minutieuses, sûr, dit-il, que dans ce portefeuille est la preuve authentique et olographe de ton innocence.

ODOARD, *à part*.

Ah! Francesca... cet ange!... aura devancé... Oh! oui... rassurons-nous!

LUDOVIC.

Tu ne crains rien?...

ODOARD.

Non, non, je l'espère... je te remercie toujours.

LUDOVIC.

Il est peut-être maintenant déjà entre les mains de la personne que le contenu intéresse...

ODOARD.

De la personne...

LUDOVIC, *souriant*.

Oui, oui, sournois... on ne t'abandonne pas à ton malheureux sort... Tout à l'heure, en entrant... j'ai entendu le frôlement d'une robe... j'ai même entrevue... la robe... qui sortait légèrement par là... La petite baronne Francesca... hein... n'est-ce pas?... Lovelace! la petite baronne...

ODOARD.

Ludovic! une pareille idée!...

LUDOVIC.

Allons, calme-toi!... Je t'ai prévenu de ce que notre digne colonel venait de faire; maintenant le conseil va rentrer en séance... il faut que j'y retourne... mais j'espère que dans quelques instants... (*A part*.) Il a beau dire... la robe blanche que j'ai vue... c'est la petite baronne qui vient de sortir par là... et parbleu!... la voilà encore!... (*Haut, lui serrant la main*.) Du courage, Odoard; dans tous les cas, tu as raison de compter sur tes amis!...

Il sort.

## SCÈNE VIII.

FRANCESCA, ODOARD.

FRANCESCA, *au fond*.

Elle l'a déjà quitté!...

ODOARD, *apercevant Francesca et allant vivement à elle*.

Ah! madame... vous qui avez daigné prendre quelque intérêt... pardonnez à mon impatience... ce portefeuille?...

FRANCESCA.

Il est en sûreté, monsieur Odoard... Ma tante, la chanoinesse elle-même, a bien voulu s'acquitter de cette mission... mais ma cousine?...

ODOARD.

Je vous l'avais bien dit... elle est venue... et à l'aspect de Ludovic, qui me quitte à l'instant, elle m'a remis ce billet dont je n'ai pu prendre connaissance encore... Elle veut sans doute se sacrifier pour moi... mais je ne le souffrirai pas!...

Tout en parlant il ouvre le billet et y jette les yeux.

FRANCESCA.

Voyons vite!...

ODOARD.

C'est étrange... une écriture déguisée!

FRANCESCA.

Quel trouble... lisez donc!...

ODOARD, *ému*.

« J'apprends votre danger... Et mes lettres!... » je tremble!... J'envoie à votre hôtel un homme » sûr pour prendre le cher portefeuille!...

FRANCESCA.

Quoi?...

ODOARD.

N'était-elle pas bien certaine que je m'empresserais de mettre à l'abri... « Il est inutile de vous » dire : ne me nommez pas... si notre secret était » révélé... je ne pourrais plus rien pour vous... » *mais n'étant pas compromise*... je serai encore » à même de vous être utile, j'espère!...

FRANCESCA.

J'espère?...

ODOARD.

O ciel!

FRANCESCA, *presque indignée*.

Et c'est là tout? Oh! mais, il me semble qu'à sa place... « Je tremble!... » je n'aurais pas tremblé... pour moi du moins!... je n'aurais pas pensé d'abord... à ces lettres!...

ODOARD.

Comment?...

FRANCESCA.

C'est montrer bien du soin... bien de la prudence... dans un pareil moment!

ODOARD, *commençant à se désillusionner*.

Ne doit-elle pas songer avant tout... à sa réputation?...

FRANCESCA.

Sa réputation!... mais la vie de l'homme qu'on aime?...

ODOARD.

Oh! laissez-moi mon illusion!...

FRANCESCA.

Une pareille froideur! c'est affreux!...

ODOARD.

Oh! oui, ce serait affreux! vous savez si je l'adorais!... Ah! si le monde est ainsi, il vaut mieux le quitter... et, s'il le faut, je mourrai sans regret!

FRANCESCA, *essuyant ses yeux*.

Sans regret! vous êtes bien cruel!

ODOARD.

Vous pleurez!... oh! pardon! je suis un ingrat; et quand on vous connaît... quand on recueille de si précieuses larmes, on ne devrait pas maudire la vie!

Air du *Cid*.

Que dis-je, hélas! et quelle erreur étrange!  
Non! quand je vois des larmes dans vos yeux!  
Je ne suis plus sur terre!... auprès d'un ange,  
Je dois déjà me croire dans les cieux!

Ah! voilà une pensée qui même en ce moment est du bonheur... et si je dois être condamné!...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Condamné!... pas encore... tout n'est pas perdu... ou plutôt... tout est sauvé!...

FRANCESCA.

O ciel! mon cousin!...

ODOARD.

Que dites-vous?...

LE COLONEL.

A la reprise des délibérations... toutes les voix ont été contre vous, mon cher Odoard. J'ai bien été obligé de joindre la mienne et de signer l'arrêt... qui du reste... a besoin d'être entériné par le général; et nous allions le lui porter, quand j'ai fait une demande au conseil. Si je n'avais pas la certitude de votre innocence, je ne me serais pas avancé; mais je vous connais, je comprends la délicatesse de votre position... la générosité de votre silence... J'ai demandé dix minutes pour venir vous trouver seul, persuadé qu'un mot de vous fera tomber cet arrêt, qui m'inquiète peu dès lors... pour vous interroger seul, pour recevoir seul vos déclarations, que j'ai l'autorisation de garder secrètes, pourvu que je donne ma parole que vous n'êtes point coupable... Ainsi, parlez!

FRANCESCA, qui d'abord avait écouté avec espoir, se détourne avec douleur. A part.

Qu'exige-t-il?...

ODOARD, avec effort.

Je n'ai qu'à répéter ce que j'ai dit, colonel.

LE COLONEL.

Et moi, je soutiens que vous n'êtes pas coupable, que diable! J'ai été jeune comme vous... je sais qu'il s'agit d'une femme!...

ODOARD.

Quoi qu'il en soit, colonel, je ne puis parler!

LE COLONEL.

Devant tous les officiers qui composent le conseil... je le concevrais. (Souriant.) Il y en a peut-être un d'intéressé dans la question!... Ah! ah! ah! mais devant moi seul, vous ne risquez rien... parlez... le conseil s'en rapporte à moi... que diable!... (Odoard se tait.) Ah!... c'est de la folie qu'une telle générosité!... Qu'on se batte pour une femme, qu'on se ruine pour une femme, soit!... mais se faire fusiller par une obstination fatale... car je ne dois pas vous le cacher... la loi est formelle, et il serait par trop stupide de changer une comédie en tragédie.

ODOARD, ému.

Je suis touché jusqu'au fond de l'âme, colonel; mais, de grâce...

LE COLONEL.

Eh! il ne s'agit pas d'être ému... mais de vivre. Je ne veux pas que vous vous fassiez tuer pour quelque coquette qui rira de vous avec un autre... le lendemain peut-être!... Vous gardez le silence?... eh bien, je vous sauverai malgré vous! (Se tournant vivement.) Voyons, Francesca, vous venez d'avoir un entretien avec le capitaine... qui ne pouvait avoir d'autre but que de vous confier la vérité; ainsi vous devez connaître le nom...

FRANCESCA, à part.

Dieu!

ODOARD, vivement.

Madame, au nom du ciel!... silence!...

LE COLONEL.

Vous savez tout, puisqu'il vous prie de vous taire... Parlez... je vous en supplie comme ami; comme juge, je vous l'ordonne!

FRANCESCA.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE COLONEL.

Si vous ne parlez pas... c'est vous qui le condamnez!

FRANCESCA.

Grâce!...

LE COLONEL, bas.

Laissez-vous périr... celui que vous aimez!...

ODOARD, bas aussi à Francesca.

Vous ne me sauverez pas... un combat à mort...

LE COLONEL.

Eh bien?... (Francesca sans répondre cache sa tête dans ses mains.) Alors donc, ce dernier moyen... Capitaine Odoard... on vient de saisir chez vous ce portefeuille...

Air: Final du 4<sup>e</sup> acte de la Favorite: O ciel de son dme.

FRANCESCA.

Ciel!

ODOARD.

Malheur!

LE COLONEL.

Sans l'ouvrir je voulais vous le rendre, Car il est bien à vous; répondez?

ODOARD.

C'est le mien!

Oh! mais ne lisez pas!...

LE COLONEL.

Vous pouvez le reprendre

Si vous voulez vous disculper... Eh bien?...

ODOARD, hors de lui.

Je ne le puis!

FRANCESCA.

Que faire!

LE COLONEL.

Il n'est que ce moyen!

ODOARD.

Jamais!...

LE COLONEL, ouvrant le portefeuille.

Alors!...

ODOARD ET FRANCESCA.

Dieu!...

LE COLONEL.

Rien!...

Stupéfaction générale en voyant le portefeuille vide.

ENSEMBLE.

LE COLONEL.

L'étrange mystère!

Comment! il aurait

Déjà pu soustraire

Ce qui le sauvait!

Non, plus d'espérance;

Il doit, cruel sort!

Subir la sentence;

Leur fatal silence

Va causer sa mort!

FRANCESCA.

Étrange mystère!

Quoi! ma tante aurait

Déjà pu soustraire

Ce qui le sauvait!

Non, plus d'espérance;

Il va, cruel sort!

Subir la sentence;

Un fatal silence

Va causer sa mort!

ODOARD.

Étrange mystère!

La baronne aurait



Déjà pu soustraire  
Ce qui la perdait !  
Avec assurance  
Subissons mon sort,  
Et sans espérance,  
Gardons un silence  
Qui donne la mort.

LE COLONEL, à Odoard.

Puisque cette ressource est vaine... pour la dernière fois... voulez-vous parler?

ODOARD.

Je n'ai rien à dire.

LE COLONEL.

Soit donc ! (*Appelant.*) Holà ! (*Matéo et deux soldats entrent.*) Qu'on conduise l'accusé dans la chambre voisine jusqu'à nouvel ordre !

FRANCESCA.

Mon cousin !

LE COLONEL.

C'est vous qui l'avez voulu !... je ne puis plus rien !...

Odoard sort avec les deux soldats. Le Colonel va vivement à la table du fond chercher des papiers.

FRANCESCA, sur le devant de la scène.

Perdu !... Parler... il ne le peut pas... ce serait se déshonorer !... se taire... il est condamné ! Oh ! ma cousine ! ma cousine ! qui nous abandonne... Et je ne puis rien, moi !... Ah !...

LE COLONEL.

O ciel !... les dix minutes sont écoulées... voici les membres du conseil qui viennent me prendre pour porter la sentence au général... Ce diable d'Odoard avec son absurde discrétion !...

## SCÈNE X.

FRANCESCA, LE COLONEL, LUDOVIC, OFFICIERS.  
LUDOVIC.

Eh bien, colonel ?

LE COLONEL.

Le capitaine Odoard s'obstine à ne rien changer à sa déclaration, messieurs ! et en dépit de tout mon désir de le sauver, nous allons porter la sentence à l'approbation du général.

LUDOVIC.

Quoi, colonel...

LE COLONEL.

Partons !

FRANCESCA.

Arrêtez !... j'ai une révélation à faire.

Les Officiers s'arrêtent ; musique jusqu'à la fin.

LE COLONEL.

Baronne Francesca, qu'avez-vous à nous dire ?

FRANCESCA.

Le capitaine Odoard n'est point coupable.... je puis le prouver...

LUDOVIC, à part.

Ah ça ! décidément... est-ce que ce serait...

LE COLONEL.

Parlez donc !...

FRANCESCA.

Il ne se trouvait pas cette nuit au bois d'Entremont.

LE COLONEL.

Achevez, de grâce... où donc était-il ?

FRANCESCA.

Chez moi !...

Étonnement général ; Francesca, prête à s'évanouir, tombe sur un fauteuil.

## ACTE TROISIÈME.

Même décor.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL, MATÉO.

LE COLONEL, marchant avec agitation.

Ces messieurs rentrent au conseil... pétrifiés ainsi que moi de l'aveu que vient de nous faire Francesca... ils rédigent le nouveau verdict... que nous devons soumettre au général... mais Francesca !... elle, si modeste, si candide !... elle nous quitte à l'instant sans ajouter un mot... et moi, je suis resté là... dans ma stupefaction !... Enfin, elle l'a bien déclaré... c'est chez elle qu'Odoard... et, au fait... je devrais en être moins étonné qu'un autre... d'après la sympathie qu'avec mon tact ordinaire j'avais cru reconnaître entre eux... Pourtant, j'étais loin de croire que cette sympathie eût agi au point... Ah ! il n'y a que moi qui sois assez heureux pour posséder une femme... A propos ! (*A Matéo.*) Comment se trouve ma femme, madame la baronne ?

MATÉO.

Mieux, monsieur le colonel.

LE COLONEL.

En apprenant la conduite de Francesca... une attaque de nerfs horrible !... il est certain qu'elle...

une pareille faute a dû la scandaliser !... cependant, quand j'y pense... cet événement n'est pas sans quelque avantage... il assure mon triomphe sur la chanoinesse... désormais, je l'espère, plus de couvent pour Francesca... son mariage avec Odoard devient indispensable. (*A Matéo.*) Qu'on amène le prévenu.

MATÉO.

Oui, colonel.

Il sort.

LE COLONEL.

Ce pauvre Odoard !... sauvé par un tel dévouement !... et il l'ignore encore... car Francesca a gardé le silence jusqu'au dernier moment... et je le conçois... timide et réservée comme elle paraissait l'être... comment a-t-elle pu en arriver là ?... je brûle de le savoir !... Observons et tâchons d'apprendre...

### SCÈNE II.

LE COLONEL, ODOARD, MATÉO, SOLDATS.

LE COLONEL, à Odoard.

Veuillez attendre ici un instant, capitaine.

Le Colonel sort avec Matéo. Les Soldats restent au fond.

ODOARD, *sur le devant de la scène.*

Allons ! encore cette dernière épreuve ! j'ai un supplice de moins que les accusés ordinaires.... l'incertitude !... Après tout, dois-je me plaindre de celle... qu'a-t-elle fait ? ce qu'auraient fait toutes les femmes à sa place !... une excepté, peut-être !... Oui ! je crois que sa jeune cousine Francesca... Quelle âme vive ! et tendre ! je ne la connaissais pas encore !... quel intérêt pour moi !... qui ne suis rien pour elle !...

*Air : de Téniers.*

Destin bizarre ! il m'étonne moi-même !  
Lorsque bientôt je vais périr...  
Deux femmes... à l'heure suprême,  
A ma pensée encor viennent s'offrir...  
Et pour mon cœur, réflexion cruelle !  
Hélas ! celle pour qui je meurs,  
Je le vois, ne sera pas celle  
Qui sur moi versera des pleurs,  
Qui sur mon sort doit répandre des pleurs.

*Voyant entrer le Colonel et les Officiers.*

Ah ! voici le colonel... et mes juges... on a beau dire !... le cœur bat plus vite !... n'importe, il n'en paraîtra rien !

### SCÈNE III.

ODOARD, LE COLONEL, LUDOVIC, OFFICIERS.

LE COLONEL, *d'une voix sévère.*

Monsieur de Suza... lisez au capitaine Odoard le jugement du conseil.

LUDOVIC, *lisant.*

« Le conseil de guerre, appelé à statuer sur le » sort du capitaine Odoard, après les informations, interrogatoires et audition des témoins, » déclare que le capitaine Odoard... »

ODOARD, *l'interrompant et souriant.*

Est condamné à mort !... ne prends pas le soin d'achever, mon ami !

LUDOVIC, *continuant.*

« Déclare que le capitaine est acquitté à l'unanimité... »

ODOARD, *stupéfait.*

Acquitté ?

LUDOVIC, *continuant.*

« Un alibi ayant été prouvé en sa faveur. »

ODOARD.

Un alibi !

LUDOVIC, *gaiment.*

Eh ! oui.... oui.... mon bon, mon excellent Odoard, je te l'avais bien dit... tu es libre, et nous danserons ce soir !...

LE COLONEL, *sévèrement.*

Monsieur de Suza !...

LUDOVIC, *à part.*

Oh ! s'il reprend sa grosse voix !...

LE COLONEL, *à Odoard.*

Oui, monsieur, vous êtes libre ! une femme a déclaré que cette nuit vous étiez chez elle !...

ODOARD.

Une femme ! qu'entends-je !... ce n'est pas possible !...

LE COLONEL, *avec intention.*

Nous avons reçu ses aveux !

ODOARD.

Grands dieux ! la baronne ! et moi qui l'accusais... oh ! je l'ai calomniée !...

LE COLONEL, *aux Officiers.*

Maintenant, messieurs, veuillez me laisser seul avec le capitaine.

ODOARD, *à part.*

Je comprends !... le revers de la médaille... le duel de rigueur !...

### SCÈNE IV.

LE COLONEL, ODOARD.

LE COLONEL, *après un silence.*

Capitaine, vous sentez qu'à présent un entretien est nécessaire entre nous.

ODOARD.

Je suis à vos ordres, monsieur.

LE COLONEL.

Cette affaire ne peut se terminer ainsi... vous avez trop d'honneur pour ne pas rendre à chacun ce que vous devez... et vous comprenez, sans doute, que vous ne pouvez refuser une réparation.

ODOARD.

Je suis prêt, monsieur, désignez le lieu... les armes !...

LE COLONEL.

Comment, les armes ?... avec qui voulez-vous donc vous battre ?...

ODOARD.

Mais, colonel... puisque vous venez...

LE COLONEL.

Vous refusez donc de l'épouser ?

ODOARD.

L'épouser !...

LE COLONEL.

Auriez-vous la moindre objection contre ce mariage ?... par exemple ! ce serait curieux !

ODOARD, *au comble de l'embarras.*

C'est qu'il me semble... que... peut-être... (A part.) Quel mystère !...

LE COLONEL.

Laquelle ?... n'est-elle pas libre ?...

ODOARD, *malgré lui.*

Elle est libre ?... (A part.) Ah ! mon Dieu ! ce n'est pas la baronne !

LE COLONEL.

D'où vient son étonnement ?

ODOARD, *à part.*

Qui ce peut-il être ?...

LE COLONEL.

On dirait vraiment que vous ne connaissez pas celle à qui vous avez une pareille obligation !...

ODOARD.

Moi, ne pas la connaître.... moi !... oh ! colonel... la discrétion !...

LE COLONEL.

De la discrétion !... c'était à elle d'être discrète ! et après ce qu'elle a eu le courage d'avouer

devant le conseil.... D'ailleurs, cette discrétion ne m'explique pas pourquoi vous vouliez vous battre tout à l'heure ?

ODOARD.

Parce que... colonel... rien de plus simple...

LE COLONEL.

Voyons donc ?

ODOARD.

Je vous croyais chargé des pouvoirs de celui qui...

LE COLONEL.

De celui qui ?...

ODOARD.

Comme c'est devant le conseil de guerre que... elle est venue... je pensais que c'était... le mari...

LE COLONEL, *fortement.*

Un mari !

ODOARD, *à part.*

Oh ! qu'ai-je dit ?... Je ne sais plus... s'il allait soupçonner !...

LE COLONEL, *riant sous cape.*

Est-ce que, comme j'en avais d'abord eu l'idée, ce serait un membre du conseil... ce brave major Ribeaupierre... peut-être?... qui délibérerait si gravement !... Sa femme est encore très-bien...

ODOARD.

Colonel !...

LE COLONEL.

Laissez donc ! C'est très-possible... toutes les femmes ne sont pas, comme la mienne, d'une rigidité de principes !...

ODOARD.

Non... je vous assure... Pardonnez-moi si je vous ai induit en erreur... mais la joie... le saisissement... vous comprenez. n'est-ce pas ? Quand je m'étais vu aux portes du trépas... être sauvé par elle !

LE COLONEL.

Elle ! elle !... Mais ce n'est pas elle qui est venue !...

ODOARD, *vivement.*

Ce n'est pas elle !

LE COLONEL.

AIR : *Du Charlatanisme.*

Eh ! non ! celle qui devant nous  
A fait l'aveu qui vous libère  
N'est point en puissance d'époux ;  
Or avec moi pourquoi vous taire ?  
D'autres devraient vous engager  
Plutôt à garder le silence...  
Mais moi, je suis, j'oserais le gager,  
Le seul mari, qui puisse sans danger  
Entendre votre confidence !

ODOARD, *troublé.*

Ce n'est pas elle !...

LE COLONEL.

Allons, parlez, voyons ! (*À part, (voyant entrer Francesca au fond.)* Francesca ! je ne saurai rien !

ODOARD.

Mais qui donc ? que je la voie ! que je...

LE COLONEL, *lui montrant Francesca qui s'avance.*

Tenez !...

## SCENE V.

LES MÊMES, FRANCESCA.

ODOARD, *se retournant et la voyant.*

Ciel ! vous, madame !... (*À part.*) Ah !...

LE COLONEL.

Quoi ! vous ne l'aviez pas deviné !

ODOARD, *comme égaré.*

Vous... qui êtes venue dire... Ah !... tant de générosité... de dévouement !... Si pure !... vous perdre ainsi pour moi !... je ne puis pas, je ne dois pas... Oh ! trop de sentiments se pressent dans mon cœur... Pardonnez... il est de mon honneur de dire hautement...

FRANCESCA, *l'interrompant, d'une voix troublée.*

Monsieur !...

LE COLONEL, *s'avançant entre eux.*

Eh bien ! comme vous voilà troublés tous les deux ! (*À Francesca.*) Vous, immobile et n'osant pas le regarder... lui, muet de stupefaction... et repoussant même le sacrifice généreux que vous n'avez pas craint de lui faire... Vous êtes bien les deux amants les plus dissimulés !... (*À Odoard.*) Quand je pense qu'hier la petite hypocrite osait se plaindre que vous ne l'eussiez jamais remarquée ! et qu'à moi... un soldat !... elle me demandait des conseils pour vous plaire !...

ODOARD.

Qu'entends-je !...

FRANCESCA, *vivement.*

Mon cousin !...

LE COLONEL.

Parbleu !... ne craignez-vous pas que je ne vous compromette... à présent ! quand vous-même... (*À Odoard.*) C'est qu'elle feignait d'être jalouse !...

ODOARD.

Jalouse !... je serais assez heureux ?...

LE COLONEL.

Bon !... il le demande maintenant !... Décidément, mon ami, vous êtes fou !

ODOARD.

Oui, vous avez raison... Colonel, je suis fou... fou de bonheur ! c'est que... vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans mon âme... un monde nouveau !... (*À Francesca.*) Ah ! madame !... madame !... un mot de votre bouche... qui me confirme...

LE COLONEL.

Il nese croira aimé qu'après dix ans de mariage !

ODOARD, *avec un cri de joie.*

Le mariage !... quoi !... elle consentirait ?...

LE COLONEL.

Mais dam ! il me semble que ça ne peut pas finir autrement !...

FRANCESCA, *avec effort.*

Ce mariage est impossible !

ODOARD.

Que dites-vous ?

LE COLONEL.

Impossible ! comment ? Et sans cela... le dés-honneur !...

FRANCESCA.

Je le sais ; mais ce mariage nese fera jamais !...

LE COLONEL.

Et... quels sont vos motifs ?...

FRANCESCA.

Une seule personne peut les comprendre, monsieur...



LE COLONEL.

Parbleu ! voilà qui est étrange !... Enfin... je vous laisse. (*À part.*) Il saura bien la décider, j'espère... Allons toujours prévenir la baronne... de ce refus inexplicable... Pourvu que ça ne lui donne pas encore une attaque de nerfs !...

Il sort.

## SCÈNE VI.

FRANCESCA, ODOARD.

ODOARD, *tombant à ses pieds après un silence.*

Oh !... avant toute parole, laissez mon cœur se répandre... laissez-moi vous contempler... vous adorer à genoux !

FRANCESCA.

Relevez-vous, relevez-vous, monsieur !

ODOARD.

Non... non... laissez-moi à cette place... Oh ! daignez me dire... comment, après m'avoir conservé la vie, refusez-vous d'achever votre ouvrage ?..

FRANCESCA.

J'ai juré que si je vous sauvais, jamais je n'accepterais votre main.

ODOARD.

Et pourquoi, grands dieux ! pourquoi ?

FRANCESCA.

Parce que... vous aimez... une autre femme.

ODOARD, *avec mépris.*

Oh ! la baronne !

FRANCESCA.

Oubliez-vous donc ce que vous m'avez dit ?

ODOARD.

Oubliez-vous donc ce qu'elle a fait ?

FRANCESCA.

Je ne l'imiterai pas en vous sacrifiant à moi.

ODOARD.

Mais... vous l'avez entendu... pour vous... c'est le déshonneur !...

FRANCESCA.

Eh bien ! alors, vous apporterai-je un nom flétri ? vous ferai-je acheter mon dévouement ? Moi !... faire de l'abnégation un calcul !... si j'ai pu vous sauver... ce serait gâter mon bienfait... Non, monsieur, non... ce n'est pas ainsi que mon cœur entend le sacrifice... je l'ai fait sans arrière-pensée... sans hésitation... acceptez-le de même...  
ODOARD, *avec tendresse.*

Si ce n'était pas assez pour moi ? si j'osais... Malheureux !... je ne puis parler... je vous offenserai sans doute ! Ah ! si je pouvais vous faire comprendre toute la grandeur de ce que vous avez fait !... Imaginez-vous que la mort vous menace... et que tout à coup un être pur comme les anges... accourt et sacrifie pour vous plus que sa vie... Dites... dites... qu'éprouveriez-vous ? Ah ! madame, ah ! Francesca !... quand j'arrivai tout à l'heure, le cœur déchiré par un lâche abandon... que soudain vous m'apparûtes, et que le colonel me dit : « C'est elle ! » ce qui se passa en moi... je ne puis vous le rendre !... tant de dévouement à côté de tant d'égoïsme, cet amour que j'avais tant rêvé chez une autre, ne se montrait réel que chez vous... Une révolution tout entière se fit dans mon cœur !

AIR : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pour un vieillard.*

Une triste déception  
Me retenait sous son empire ;  
Mais ici de l'illusion  
Enfin le voile se déchire !...  
Mon cœur, dans mon trouble confus,  
Croyait, par une erreur extrême,  
Aimer d'abord, puis n'aimer plus...  
Je n'aimais pas... à présent j'aime !  
Je crus aimer... puis n'aimer plus...  
Je n'aimais pas, et je vous aime !

FRANCESCA, *sourire triste.*

Bien, monsieur Odoard, bien ; vous vous dévouez à votre tour... je n'attendais pas moins de vous...

ODOARD.

Que voulez-vous dire ?

FRANCESCA.

Je vous remercie de chercher à me tromper.

ODOARD.

Vous tromper !

FRANCESCA.

Vous voulez me relever aux yeux du monde... Mais si vous saviez... après ce qui s'est passé... que le monde n'est plus rien pour moi !... Cessez donc de feindre de m'aimer par générosité !

ODOARD.

De la générosité !... oh ! non !...

FRANCESCA.

Vous devez parler ainsi ; mais moi je dois vous refuser... et de ce que vous m'offrez, je n'accepte que votre amitié... celle-là, du moins, je crois y avoir quelques droits ?...

ODOARD.

Mon amitié ! Ne comptez pas sur un sentiment si froid !... il faut que je vous adore !... et si vous me repoussez... si vous refusez ma main... c'est que je vous suis odieux !...

FRANCESCA, *sourire mélancolique.*

Vous croyez ?...

ODOARD.

Oh ! pardon ! je m'égare... Vous m'aimez... je le sais... le colonel me l'a dit... vous ne pouvez vous en défendre !

FRANCESCA, *avec entraînement.*

Eh bien... oui !

Même air.

D'une trop douce illusion  
J'avais aussi bercé ma vie,  
Et par une déception  
Ma jeunesse aussi fut flétrie...  
Mais, formant des vœux superflus,  
Moi, quand votre cœur, qui s'ignore,  
Croyait aimer, puis n'aimer plus,  
Déjà j'aimais... et j'aime encore !  
Peut-être, hélas ! vous n'aimiez plus...  
Mais moi, j'aimais, et j'aime encore !

Oui ! aux termes où nous en sommes, et après la résolution irrévocable que j'ai prise, je puis vous le dire... le seul espoir de ma jeunesse avait été de vous voir devant moi... comme je vous vois à cette heure... et me disant... ce que vous me dites, hélas ! et qui me fait tant de mal, car aujourd'hui, quand je vous ai vu si généreux, si dévoué, vous ressembliez au portrait idéal que je m'étais tracé de vous.

ODOARD.

Oh ! qu'on est heureux de vivre !

FRANCESCA.

Voilà ce qui élève entre nous une barrière insurmontable... ce cœur qui se serait donné avec bonheur en échange du vôtre, s'indignerait de recevoir votre main comme une réparation; j'aime mieux vous avoir tout donné et ne vous coûter rien... prendre pour moi tout le malheur et vous laisser libre, heureux; je trouve dans cette pensée une force invisible... même contre vos prières; enfin, la nouvelle carrière que je vais embrasser m'autorise à vous le dire aussi, c'est parce que je vous aime que je vous ai sauvé, et c'est parce que je vous aime que je vous quitte... adieu!

ODOARD, *voulant la retenir.*

Non!... vous ne partirez pas...

FRANCESCA.

Vous déchireriez mon âme sans ébranler ma volonté... aujourd'hui vous ne croyez plus aimer... ma cousine... mais demain, peut-être!... je sais trop qu'on ne peut rien contre un amour profond... Adieu encore, adieu... et cette fois, pour toujours!.

Elle s'échappe.

## SCÈNE VII.

ODOARD, *seul.*

Pour toujours! elle me fuit! et je me laisserais arracher un pareil trésor, au moment où mes yeux le découvrent enfin!... Il est là, devant moi, je le tiens, rien ne nous sépare... et c'est elle seule... Eh bien! puisqu'elle est sans pitié, je serai sans reconnaissance; elle repousse ma main, je repousse la vie!... je ne veux pas de son sacrifice! Il faut que l'honneur lui soit rendu... Je cours trouver le colonel... et, n'écouter que mon désespoir, dénoncer toute la vérité!

## SCÈNE VIII.

ODOARD, LUDOVIC.

LUDOVIC, *l'arrêtant.*

Où cours-tu donc ainsi?

ODOARD.

Ludovic!

LUDOVIC, *vivement.*

Désolé de te retenir un instant, mon ami, mais si tu savais! une aventure unique... et il faut absolument que je sache par toi...

ODOARD.

Qu'est-ce donc?

LUDOVIC.

Une énigme, mon cher, un logogriphe!

ODOARD.

Enfin!

LUDOVIC.

Figure-toi que j'étais tout à l'heure sur la place d'armes avec quelques-uns de nos camarades du 3<sup>e</sup> escadron, qui me rendaient compte de la démarche dont je te parlais ce matin... leur soumission qu'ils venaient de porter au général, lorsque j'aperçois à l'extrémité de la place... un grison... une espèce de page bourgeois... qui me faisait un signe mystérieux... je m'approche... et il me met dans la main un billet... après quoi, il disparaît.

ODOARD.

Un billet!... et tu ne connais pas...

LUDOVIC.

Le page? pas le moins du monde! heim? c'est romanesque, n'est-ce pas?...

ODOARD.

En effet... et ce billet?

LUDOVIC, *le tirant de sa poche.*

C'est plus encore! ma foi! écoute: « Si monsieur de Suza est capable d'un beau dévouement, qui, dans sa position de neveu du ministre de la guerre, ne peut avoir pour lui des conséquences bien graves... il trouvera peut-être aujourd'hui même l'occasion de prouver ce dévouement, et l'amour pourra lui tenir compte un jour de ce qu'il aura fait pour l'amitié. » Voilà!

ODOARD.

Je ne saurais comprendre.

LUDOVIC.

Ni moi non plus, parbleu! Mais examine donc un peu, toi-même... si tu connaîtrais par hasard...

ODOARD, *le regardant.*

Voyons. (*A part.*) Ciel! l'écriture déguisée du billet que m'a remis la baronne!

LUDOVIC.

Hein?

ODOARD.

Non, non, je ne connais pas...

LUDOVIC, *voyant entrer.*

Le colonel!...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COLONEL, OFFICIERS.

LE COLONEL, *aux officiers.*

Très-bien, messieurs; je vous suis gré pour mon compte d'avoir persuadé aux officiers du troisième escadron de rentrer dans l'ordre. (*A Odoard.*) Eh bien, capitaine, vous avez sans doute décidé Francesca! et nous n'avons plus qu'à nous livrer à la joie!

ODOARD.

Colonel, vous me voyez au désespoir!

LE COLONEL.

Comment?

ODOARD.

Elle refuse, elle refuse obstinément! Elle me quitte pour toujours! a-t-elle dit. Et sans doute le couvent...

LUDOVIC.

Quoi! mon pauvre Odoard!

LE COLONEL.

Ainsi, malgré tous mes efforts, la chanoinesse l'emporterait!

ODOARD.

Mais ma résolution est prise, si elle est partie, si je ne dois plus la revoir...

LE COLONEL.

C'est impossible! et je saurai bien empêcher...

Il va pour sortir.



## SCÈNE X.

LES MÊMES, FRANCESCA, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE, *fort exaltée.*

Non, non, ma nièce! Je ne vous emmènerai pas en laissant peser sur vous une accusation qui n'est qu'une calomnie... une affreuse calomnie!...

LE COLONEL.

Ce langage!

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce que j'apprends? Francesca! un rendez-vous! on a pu croire... Ah! c'est indigne!... Francesca, ma nièce, une sainte jeune femme!... Calomnie! Qui a dit cela?

LE COLONEL.

Elle-même devant ces messieurs.

LA CHANOINESSE.

N'importe! quand elle l'aurait dit... devant le conclave! cela n'est pas, cela ne peut pas être.

FRANCESCA.

De grâce! taisez-vous!

LA CHANOINESSE.

Me taire!... Oh! jamais je ne permettrai à personne de vous accuser! pas même à vous!

LE COLONEL.

Parlez donc, madame la chanoinesse!

LA CHANOINESSE.

Francesca n'a reçu personne cette nuit; elle l'a passée tout entière chez moi, auprès de moi; c'est moi qui le dis! et quand la chanoinesse d'Aiguebelle affirme une chose, j'espère que personne n'a le droit d'en douter!

ODOARD.

Ah! madame! vous me rendez la vie!

LE COLONEL, *sévèrement.*

Elle vous l'ôte, au contraire, monsieur!

FRANCESCA.

Ah! mon Dieu!

LE COLONEL.

Le général n'approuvera pas le verdict d'acquiescement, s'il est prouvé que la baronne Francesca n'ait fait qu'un généreux mensonge; si le capitaine n'était pas chez elle, il était à la réunion coupable du bois d'Entremont, Odoard redevient accusé, et nous redevons ses juges!

LUDOVIC, *à part.*

Hein! si c'était là le mot de l'énigme du billet, le dévouement qu'on réclame de moi... ra donc en sa faveur?

LA CHANOINESSE.

Attendez donc! J'ai dit que le capitaine Odoard n'était point chez Francesca.

AIR: *Du Fleuve de la vie.*

D'elle, je réponds sur mon âme,  
Mais, pour monsieur, je n'ai pas dit  
Qu'un instant chez quelque autre dame  
Il n'ait point paru cette nuit!

LUDOVIC.

Et sans doute, ainsi, pour aucune  
Vous ne répondriez!

LA CHANOINESSE.

Hélas!

C'est bien assez en pareil cas  
De répondre pour une!

LE COLONEL.

Reste à savoir si le général se contentera d'une vaine défaite qui ne peut justifier le capitaine... il ne s'agit pas d'accuser quelqu'un sans preuves! des preuves!

LA CHANOINESSE.

Eh bien, s'il faut le dire, des preuves, j'en aurais... j'en ai... d'infailibles, d'incontestables! et plutôt que de souffrir, je serais capable...

La porte s'entr'ouvre lentement; au moment où la Chanoinesse cherche à tirer les lettres de sa poche, la porte se referme vivement.

LUDOVIC, *à part, indiquant la gauche.*

Ah! diable! j'ai quelques soupçons!... Cette porte qu'on vient de fermer si vivement...

FRANCESCA, *à part.*

Les lettres du portefeuille!

ODOARD, *à part.*

O ciel!

FRANCESCA, *bas, vivement.*

Ma tante, trahirez-vous un dépôt sacré?

LA CHANOINESSE, *bas.*

J'en ferais pénitence après! il faut qu'on connaisse la coupable!

Anxiété générale. La Baronne entre vivement de la gauche.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA BARONNE, *pâle, un bouquet de violette de Parme au côté droit.*

TOUS.

La baronne!

LUDOVIC, *à part.*

Mon bouquet! je comprends tout!... Odoard... Décidément il était mon rival!

LE COLONEL, *allant à sa femme.*

Comment, chère baronne, souffrante comme vous l'êtes, vous venez...

LA BARONNE.

Je cherchais Francesca.

LE COLONEL.

La voici... mais tout est bien changé. Ah! c'est très-curieux! et vous arrivez justement pour connaître enfin le nom de la personne.

LA BARONNE, *effrayée.*

Qui donc va le révéler?

Elle jette un coup d'œil à Ludovic.

LE COLONEL.

Madame la chanoinesse a entre les mains des lettres qui prouvent que l'officier dont on a surpris le manteau n'était point chez Francesca, mais bien chez une autre dame!... Ha! ha! ha!... (A la Chanoinesse.) Parlez donc!

LUDOVIC, *s'avançant.*

Un instant. Pardon, colonel...

ODOARD, *à part.*

Que va-t-il dire?

LUDOVIC, *à part.*

Au fait! qu'est-ce que je risque? mon oncle, le ministre de la guerre... un mois d'arrêts tout au plus. (Regardant la Baronne.) Il faut bien acheter mon bonheur!



LE COLONEL.

Expliquez-vous, monsieur de Suza!

LUDOVIC.

Le jugement a été si vite, et j'étais tellement convaincu qu'Odoard serait acquitté!... Mais puisqu'on l'accuse de nouveau, d'un seul mot je puis, je dois le disculper!...

Attention générale.

LE COLONEL.

Eh bien?

LUDOVIC.

Odoard n'est pas coupable, car l'officier arrêté au bois d'Entremont, et qu'on n'a pu reconnaître avec certitude...

TOUS.

Parlez!.....

LUDOVIC.

C'était moi!

TOUS.

Vous!

ODOARD.

Toi!

LE COLONEL.

Et qu'alliez-vous faire là, monsieur?

LUDOVIC.

Si je vous disais que je n'avais d'autre intention que de prêcher les malheureux révoltés, de leur démontrer l'imprudence, l'illégalité de leur réunion, vous ne me croiriez pas?

LE COLONEL.

Non, sans doute.

LUDOVIC.

C'est pourtant la vérité; mais je n'ai pas de preuves à l'appui, pas plus que si je vous disais que j'allais herboriser. (*Avec intention.*) J'aime beaucoup les fleurs!

LE COLONEL.

Allons! c'est impossible!

LUDOVIC.

Enfin, c'est moi dont le manteau est resté entre les mains des soldats. Il est facile, colonel, de s'assurer que je n'ai passé la nuit ni au quartier ni chez moi. (*Appuyant.*) D'ailleurs, mon manteau est aisé à reconnaître, à une longue blessure auprès du collet!

LES OFFICIERS.

En effet!

LE COLONEL.

Alors, monsieur, je suis désolé. (*Matéo entre et remet un paquet au Colonel.*) Qu'est-ce? (*Il ouvre.*) Ah! une dépêche du général.

ODOARD, s'approchant de Ludovic.

Mon ami, je ne souffrirai pas.

LUDOVIC.

Laisse donc... Tu n'as pas vu mon bouquet? regarde.

ODOARD, avec amertume.

Ah!

LA CHANOINESSE, *bas, à Francesca.*

Il y a encore là-dessous quelque mystère!...

LE COLONEL, *qui a lu.*

Ah! messieurs... victoire!... Touché de la soumission des officiers du troisième, le général accorde amnistie pleine et entière!... Monsieur de Suza, je vous félicite!

TOUS LES OFFICIERS.

Et nous aussi!

LA CHANOINESSE, *bas à la Baronne, dont elle s'approche.*

Vous êtes arrivée bien à propos, Baronne... De méchants esprits croiraient vraiment que vous écoutiez... Mais, tenez... recevez aussi vos lettres de grâce!

Elle lui remet le paquet de lettres.

LA BARONNE, *à part.*

Faut-il les tenir de sa main!

ODOARD, *à Francesca.*

Ah! madame! maintenant que votre honneur est sans tache, que je n'ai plus de réparation à vous offrir, me croirez-vous si je vous dis devant tous les témoins qui nous entourent, et assez hautement pour que tous, oui, tous, puissent bien m'entendre... Francesca, c'est vous seule que j'aime et que j'aimerai toujours! et cette vie que je retrouve me serait odieuse si vous ne la partagiez pas...

LA CHANOINESSE.

Dites oui, ma nièce, ou je le dis pour vous.

LE COLONEL.

Bravo! madame la chanoinesse, nous sommes enfin d'accord!

ODOARD, *à Francesca.*

J'attends mon arrêt!

FRANCESCA.

Votre arrêt! Monsieur Odoard, si dans un an vous venez au couvent de Sainte-Marguerite le solliciter encore, vous y trouverez la baronne Francesca de Favoli, heureuse alors de le rendre en votre faveur!

ODOARD.

Chère Francesca!

LE COLONEL, *bas.*

Allez-y dans un mois. (*Riant à la dérobée.*) Mais auparavant vous me direz le nom de la belle dame...

ODOARD.

Colonel!

LE COLONEL, *un doigt sur la bouche.*

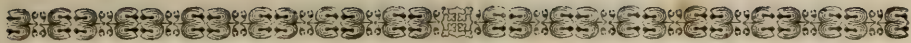
Silence!

CHOEUR FINAL.

AIR: du chœur final de la Marquise de Rantzau.

Grâce au sort propice,  
Célébrons tous en ce jour  
Un beau sacrifice  
Payé par l'amour!

FIN.



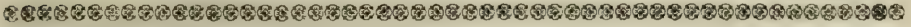
# MADAME BARBE-BLEUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,  
PAR MM. LOCKROY ET CHOQUART,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,  
le 20 juillet 1843.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DE PÉZENAC.....	MM. ARNAL.
JACQUES, duc de MONTMOUTH, sous les noms de l'INCENDIE, flibustier et de GANT-DE-CUIR, boucanier.....	DESBIRONS.
ANDRÉ, ancien précepteur de Montmouth, établi à la Martinique.....	LECLÈRE.
THIBAULT, capitaine du navire le <i>Dauphin</i> .....	HIPPOLYTE.
MORTON, colonel anglais.....	CAMIADÉ.
UN MAJOR français.....	LUDOVIC.
UN PASSAGER.....	BALLARD.
UN DOMESTIQUE.....	BERTHAULD.
UN MATELOT.....	ROGER.
AGNÈS, duchesse de Montmouth.....	Mmes DOCHE.
JULIETTE, nièce d'André.....	SAINT-MARC.
GENTILSHOMMES. — PATRONS DE NAVIRES. — PASSAGERS. — MATELOTS.	



## ACTE PREMIER.

La salle à manger du trois mâts le *Dauphin*. Le couvert est mis. A gauche la chambre du capitaine. Au fond celles des passagers. A droite, l'escalier qui conduit au pout. Du côté de cet escalier sont des caisses, des ballots, quelques tonneaux, etc.

### SCÈNE I.

UN PASSAGER, descendant l'escalier, UN DOMESTIQUE, achevant de placer le couvert, ANDRÉ, sortant de sa chambre, puis LE COLONEL MORTON, sortant de la sienne et vêtu comme les autres passagers.

LE PASSAGER, se heurtant contre une caisse.  
Ce navire est tellement encombré de marchandises, que l'on ne sait où poser le pied ; enfin, il y en a jusqu'ici, dans le salon des passagers... (Il regarde sa montre.) Quatre heures ! Ah ça ! on ne dine donc pas, aujourd'hui, à bord du trois-mâts le *Dauphin* ?



### LE DOMESTIQUE.

On va diner, monsieur. Vous voyez que le couvert est mis, et la cloche ne tardera pas à sonner.

### LE PASSAGER.

A la bonne heure... Ce diable de mal de mer, entre autres inconvéniens, a celui de laisser à sa suite un appétit insatiable. (A André qui vient d'entrer.) N'est-il pas vrai, mon cher monsieur ?

### ANDRÉ.

On le dit.

### LE PASSAGER.

Est-ce que vous n'avez jamais été en position d'en juger par vous-même ? Je vous en félicite.

### ANDRÉ.

J'ai passé tant de fois d'Amérique en Europe,



je suis revenu si souvent aux Antilles, que le souvenir de ma première traversée est déjà loin de moi.

LE PASSAGER.

D'où je conclus qu'une fois ce premier tribut payé à l'humide élément, on en est quitte pour sa vie... Je suis ravi de le savoir ; car je vous déclare que si, à mon retour, ça devait recommencer sur de nouveaux frais, je dirais adieu à ma patrie, et je finirais mes jours à la Martinique... La traversée, d'ailleurs, est assez coûteuse pour ne pas être tenté de la faire souvent... neuf cents livres !... Peste !...

LE DOMESTIQUE.

La nourriture comprise.

LE PASSAGER.

Je n'ai encore rien mangé.

LE DOMESTIQUE.

Pardon : il me semble que vous avez pris place à table le premier jour.

LE PASSAGER.

Ah ! oui ! parlons-en. Vous n'avez donc pas vu qu'à peine sur le pont, je me suis mis... à être horriblement indisposé... mais affreusement, mon garçon... Et vous conviendrez que c'est payer cher un dîner dont on profite aussi peu de temps.

ANDRÉ.

Vous vous dédommaginez de votre abstinence forcée pendant la traversée qui nous reste à faire.

LE PASSAGER.

Je l'espère, je me le propose, j'y compte ; je ne sais pas, monsieur, ce que je ne dévorerais pas. (Au domestique.) Où en sommes-nous de notre route, mon garçon ?

LE DOMESTIQUE.

Par le trentième degré environ, à la hauteur de l'Archipel des Açores. (Designant Morton qui vient d'entrer et de lui parler bas.) C'est ce que je disais à l'instant à monsieur.

LE PASSAGER.

Diable ! les Açores ! je me figure que ça doit être loin. (Bas à André, en désignant Morton.) Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

ANDRÉ, bas.

Mon voisin de chambre, je crois.

LE PASSAGER, bas.

Il ne sort pas souvent de chez lui ?

ANDRÉ, bas.

Non ; je l'ai à peine aperçu une ou deux fois depuis six jours que nous sommes en mer.

LE PASSAGER, bas.

Écoutez : s'il était dans le même état que moi, il n'est pas surprenant...

LE DOMESTIQUE, répondant à Morton, qui s'est rapproché de lui et lui a parlé.

Je vous demande pardon, monsieur : on signalait tout à l'heure une voile dans l'ouest.

LE PASSAGER.

Ah ! vraiment ? il y a un bâtiment qui... Ah ça ! on ne dine donc pas aujourd'hui ? (On entend sonner la cloche du dîner.) Enfin, voici le signal ! (A Morton.) Vous me croirez si vous voulez, monsieur, j'allais m'évanouir.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LES PASSAGERS, puis LE CAPITAINE THIBAUT.

CHŒUR.

AIR de table. (Roi d'Yvetot.)

Moment charmant !

Je vois vraiment

Sur cette table

Vins excellents,

Mets succulents :

C'est confortable !

(Morton, pendant le chœur, gagne l'escalier et monte sur le pont.)

THIBAUT, à la cantonade.

Le cap au nord-est, les pièces chargées, tout le monde à son poste... Tu viendras m'avertir s'il y a du nouveau.

ANDRÉ.

Que se passe-t-il, capitaine ?

LE PASSAGER.

Oui, que se passe-t-il ?

THIBAUT.

Rien qui doive vous alarmer, messieurs ; mais, en temps de guerre, j'ai pour principe qu'il faut être sur ses gardes : ce n'est pas le capitaine Thibault qui se laissera jamais prendre au dépourvu.

LE PASSAGER.

Vous êtes un homme prudent, monsieur... et je vous approuve beaucoup... Mais qu'est-ce qui motive ces précautions ?

THIBAUT.

La manœuvre assez suspecte d'un brick qui court sur nous, et qui, au moment où il a été aperçu, avait l'air d'être en panne, comme s'il attendait quelqu'un.

LE PASSAGER.

Diable ! mais si c'est nous qu'il attendait, c'est très inquiétant... Est-ce qu'on ne pourrait pas filer d'un autre côté ?

THIBAUT.

Avant une heure, nous saurons à quoi nous en tenir sur ses intentions.

LE PASSAGER.

Oui. Sans chercher à les approfondir, ne serait-ce pas le cas de nous rapprocher considérablement de cette frégate française que l'on aperçoit comme



un point à l'horizon, et que, depuis notre départ de La Rochelle, nous n'avons pas cessé d'avoir en vue?

La *Calypso*?

THIBAUT.

LE PASSAGER.

Oui, la *Calypso*, de quarante-quatre canons, qui était, il y a quelques jours, en rade de Rochefort, d'après ce que vous m'avez raconté ce matin, que l'on dit chargée d'une mission secrète et qui se rend comme nous aux Antilles, à ce qu'il paraît...

THIBAUT, riant.

Pardieu! monsieur, votre conseil est excellent; mais le corsaire, si c'en est un, aurait bien le temps de nous couler dix fois avant que le canon de sa majesté ait pu venir à notre secours.

LE PASSAGER.

C'est rassurant!

THIBAUT.

Heureusement pour le *Dauphin*, qu'il est habitué à faire ses affaires tout seul... Ce ne serait pas la première fois, depuis le début de la guerre, que ses caronades auraient hardiment répondu au feu des corsaires anglais; n'est-ce pas monsieur André? Vous en avez été témoin à votre dernière traversée.

LE PASSAGER.

Ah! monsieur a déjà pu juger par lui-même des prouesses du *Dauphin*? Cela a dû être très désobligeant pour lui.

ANDRÉ.

Nous autres colons, que nos affaires appellent souvent en Europe, nous sommes faits à ces sortes d'accidens. (A mi-voix.) Est-ce que vous croyez réellement, maître Thibault, que cette frégate suive la même route que nous?

THIBAUT.

J'en suis certain, maintenant. (Aux passagers.) Ah ça! tout ceci, messieurs, ne doit pas nous empêcher de dîner.

LE PASSAGER.

Non.

ANDRÉ, à part.

Une mission secrète pour la Martinique! je tremble!

LE PASSAGER.

Je vous demanderai la permission de me mettre à cette place. (Il se met à un des bouts de la table.) Eh bien! est-ce que ce monsieur qui était là tout à l'heure ne dine pas avec nous?

LE DOMESTIQUE.

Je l'ai laissé là haut, les yeux fixés sur le brick qui est en vue.

THIBAUT.

Préviens-le. Est-ce qu'il va nous faire attendre?

LE DOMESTIQUE.

Non, capitaine, j'ôte son couvert; il aime mieux prendre l'air sur le pont.

THIBAUT.

A son aise.

LE DOMESTIQUE.

Ça me fait l'effet d'être un original: il ne parle à personne à bord.

ANDRÉ, s'adressant un peu à part au capitaine.

Vous savez son nom, maître Thibault?

THIBAUT.

Ma foi, je l'ai oublié... Quant à sa figure, je l'ai à peine vue... il était nuit quand il est arrivé à bord.

ANDRÉ, à part.

C'est singulier.

THIBAUT.

Est-ce que vous le connaissez?

ANDRÉ.

Non, mais je crois l'avoir rencontré plusieurs fois en France; ses traits avaient fini par me frapper et j'ai été fort surpris de le retrouver ici.

THIBAUT.

Ah! c'est possible... A table! messieurs.

CHOEUR.

Même air que le précédent.

Moment charmant!

Je vois vraiment

Sur cette table

Vins excellents,

Mets succulents,

C'est confortable!

PREMIER PASSAGER.

Pour moi, la faim m'accable,

Et j'étais intraitable;

Oui, mais on vit à table,

Et je vais être aimable.

REPRISE.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, PÉZENAC.

PÉZENAC, s'élançant d'un tonneau et se précipitant vers la table.

Ne vous dérangez pas, heureux convives, restez exactement comme vous êtes.

TOUS, se levant.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PÉZENAC, prenant vivement la place du capitaine.

J'éprouve le besoin de me mêler à vos occupations. Je m'y mêle fraternellement, comme on le fait entre compatriotes.

THIBAUT.

Je ne connais pas cet homme-là. D'où diable vient-il?

(Tout le monde se regarde avec étonnement.)

PÉZENAC.

J'avoue même que j'y apporte l'empressement

d'un voyageur qui depuis quelques jours n'a pas eu l'occasion... (Il a cherché des yeux autour de lui; prenant une serviette.) Ah! voilà.

THIBAUT.

Pardon, monsieur...

PÉZENAC.

J'ai ce qu'il me faut.

THIBAUT.

Pardon; puis-je vous demander qui vous êtes?

PÉZENAC, se servant.

Comment donc? si vous le pouvez! mais certainement. Je vous reconnais tout à fait le droit de m'adresser cette question. J'aurais même été fort surpris que l'idée ne vous en vint pas.

THIBAUT.

Eh bien! monsieur?

PÉZENAC.

Eh bien!... je vous demanderai du vin.

PREMIER PASSAGER.

Il s'installe!

THIBAUT, le saisissant par le bras et le faisant pirouetter.

Ah! ça, monsieur, que venez-vous faire ici?

(Il se replace sur sa chaise.)

PÉZENAC, retombant sur celle du voisin.

Ce que je viens?... En effet, vous devez vous demander avec quelque curiosité, mais que diable ce gentilhomme... Vous permettez? (Il plante sa fourchette dans un poulet qu'il transporte sur son assiette et dont il se met à découper une aile.) Peut-il à cette heure-ci... Certainement si j'étais à votre place...

DEUXIÈME PASSAGER, le saisissant par le bras et le faisant pirouetter.

Oui, mais dites donc, vous vous êtes mis à la mienne, monsieur.

(Il reprend vivement sa chaise et se rassied.)

PÉZENAC, retombant sur celle du voisin et se servant.

Si j'étais... (Au deuxième passager.) Vous savez que vous avez l'aile? (Cherchant à la rattraper avec sa fourchette.) Vous ne l'aimez peut être pas?

(Il se sert.)

TROISIÈME PASSAGER, même jeu.

Mais vous êtes à la mienne, monsieur.

PREMIER PASSAGER, enlevant son couvert au moment où Pézenac s'assied à sa place.

Dites donc! dites donc!

(Tous les passagers qui se trouvaient encore debout, se sont précipités à leur place de crainte de la perdre; tout le monde se trouve assis, excepté le premier passager.)

PÉZENAC.

Je n'ai pas d'assiette.

THIBAUT.

Ah! ça, répondez-vous à ma question? Nous sommes à deux cents lieues de toutes côtes, et c'est la première fois que je vous vois, moi, le capitaine de ce navire.

PÉZENAC.

Mais ce ne sera pas la dernière; rassurez-vous. illustre capitaine... je jure que tous les jours, à la même heure... Je ne sais pas si vous avez remarqué que je n'ai pas d'assiette. (Cherchant à prendre celle de son voisin qui la retire.) Pardon... Ma foi, à la guerre comme...

(Il plonge une cuiller dans un ragoût et fait le mouvement de poser ce qu'elle contient sur la table devant lui.)

PREMIER PASSAGER, voyant le mouvement de Pézenac et glissant devant lui l'assiette qu'il tient à la main.

Qu'est-ce que vous faites?

PÉZENAC, mangeant.

Merci!

PREMIER PASSAGER.

Mais ce n'est pas à vous, ce n'est pas pour vous... Est-ce que j'ai l'air d'un domestique?

PÉZENAC.

Ah! monsieur... il ne faut que vous avoir vu une fois... Je vous avoue que j'y ai été pris.

LE PASSAGER, le forçant à se lever et essayant de reprendre sa place.

Monsieur... sachez que je suis un passager.

PÉZENAC.

Monsieur... je suis prêt à le reconnaître publiquement... Je le déclare à l'honorable compagnie; je suis d'autant plus sensible au service que monsieur vient de me rendre, que sa naissance ne l'y a pas condamné... (Se débarrassant du passager et reprenant sa place.) Êtes-vous content?

PREMIER PASSAGER, furieux.

Mais pas du tout... vous êtes à ma place... Apprenez que je n'ai pas payé neuf cents livres pour rester derrière.

PÉZENAC.

Ce serait beaucoup trop cher; aussi, je suis certain que ces bonnêtes gentilshommes que je vois là-bas vont vous faire une place au milieu d'eux.

PREMIER PASSAGER.

Mais c'est la mienne que je veux, la mienne dont vous vous êtes emparé. (A Thibault.) Ah ça! faites-moi donc rendre ma place, vous.

TOUS.

Oui, oui.

THIBAUT, à Pézenac.

Monsieur, je ne souffrirai pas que vous restiez plus long-temps où vous êtes, si vous ne nous expliquez...

PÉZENAC.

C'est trop naturel, illustre capitaine: quand on voyage on est bien aise de savoir avec qui l'on se trouve. D'ailleurs, vous avez le droit d'ordonner ici... vous êtes souverain absolu à votre bord... Permettez-moi, à cette occasion, de porter la santé d'une personne que vous me rappelez, et à

laquelle vous devez ressembler beaucoup, lorsqu'au milieu des tempêtes... A la santé de Louis XIV!

THIBAUT.

Que diable venez-vous nous conter, monsieur?

PÉZÉNAC.

Est-ce que vous n'aimeriez pas votre roi, capitaine?

THIBAUT.

Ah ça!... vous figurez-vous que ça va se passer ainsi jusqu'à la Martinique?

PÉZÉNAC.

C'est donc bien décidément à la Martinique que nous allons?

THIBAUT.

Il n'en sait rien seulement! Pour la dernière fois, monsieur, voulez-vous nous dire comment il se fait que vous êtes ici?

PÉZÉNAC.

Je ne demanderais pas mieux que de satisfaire votre curiosité, illustre capitaine, mais je me vois forcé de garder là dessus le silence le plus complet.

THIBAUT, se levant, avec fureur.

Cordieu!... monsieur, vous allez sauter par dessus les bastingages. (Les passagers se lèvent.)

PÉZÉNAC.

Permettez, illustre capitaine... vous me faites là une proposition au dessert!...

THIBAUT.

Ah! vous ne pouvez pas dire comment vous êtes entré ici? Je vais vous apprendre comment on en sort, moi! A la mer!

TOUS, excepté André, se précipitant vers Pézénac.

Oui, oui! à la mer!

PÉZÉNAC, s'élançant sur une caisse dans un coin du théâtre.

Comme ils y vont! je suis forcé de vous dire, mes gentilshommes, que je passe mon épée au travers du corps du premier d'entre vous qui essaie de me transporter... à commencer par l'illustre capitaine.

THIBAUT, s'élançant vers lui.

Par exemple!

ANDRÉ, se plaçant entre les passagers et Pézénac.

Maitre Thibault! messieurs!

PÉZÉNAC.

Vous pouvez vous tenir pour avertis; je n'en parlerai plus.

THIBAUT.

Comment? il refusera de dire...

PÉZÉNAC.

Un moment! je ne refuse rien du tout, et la preuve, c'est que si cet honnête passager, qui paraît s'intéresser à moi, est, comme vous, curieux de savoir pourquoi je me trouve ici, je veux bien le lui apprendre.

THIBAUT.

Ah! enfin!

PÉZÉNAC.

Oui; mais à la condition que l'illustre capitaine n'en saura pas un mot. Je désire que, pour le moment, ce vaillant homme de mer n'y comprenne rien du tout.

PREMIER PASSAGER, au capitaine.

Dites donc, si vous vous en alliez?

THIBAUT, furieux.

Monsieur!

ANDRÉ.

Maitre Thibault, calmez-vous; vous avez confiance en moi, et je vous promets de savoir...

# SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN MATELOT.

LE MATELOT.

Capitaine, le brick que nous avons en vue n'est plus guère qu'à une portée de canon du *Dauphin*: il court sous ses basses voiles en faisant des signaux de détresse, et vient de mettre son canot à la mer.

THIBAUT.

Donne l'ordre de diminuer de voile, mais que personne ne bouge avant que nous ne sachions au juste ce que l'on nous veut... J'y cours... (A Pézénac.) Vous êtes bien heureux, monsieur... Sans cette circonstance, nous aurions vu...

PÉZÉNAC.

Que je ne vous retienne pas, illustre capitaine: vous êtes plus nécessaire là haut qu'ici.

THIBAUT.

Je reviendrai.

PÉZÉNAC.

Ne vous gênez pas.

CHOEUR.

AIR de la Jolie fille de Gand.

Puisqu'on nous dit que ce brick étranger

Fait des signaux et qu'il est en danger,

Allons, allons le secourir:

C'est un plaisir.

PÉZÉNAC.

Moi, je ne monte pas:

L'illustre capitaine

De me jeter en bas

Pourrait prendre la peine.

REPRISE.

(Tout le monde sort.)



## SCÈNE V.

ANDRÉ, PÉZENAC.

ANDRÉ, à part.

L'apparition inattendue de cet homme, qui coïncide avec la présence de cet autre passager, qui semble me suivre partout... l'espèce d'affection avec laquelle celui-ci m'a choisi pour recevoir sa confidence... serais-je épié? (Haut.) Nous sommes seuls, monsieur.

PÉZENAC.

Ravi de cette circonstance.

ANDRÉ.

Vous avez déclaré tout à l'heure que vous étiez prêt à m'apprendre en particulier ce que vous refusiez d'expliquer tout haut : me voici à vos ordres, monsieur; et, d'abord, afin que vous sachiez à qui vous accordez cette marque d'estime, je dois vous dire qui je suis.

PÉZENAC.

Cela me fera plaisir... Vous jouissez de toute ma confiance, mais je ne vous connais pas.

ANDRÉ.

Je me nomme André. Je suis né à la Martinique : je possède, à quelques lieues de Fort-Royal, une petite plantation sur laquelle je demeure avec quelques domestiques noirs... des esclaves qui la cultivent, et je viens, une ou deux fois par an, vendre moi-même mon café à Bordeaux ou à La Rochelle.

PÉZENAC.

Ce récit m'a vivement intéressé. Je me nomme César-Eustache-Hercule de Pézenac : je suis né en France ; je ne possède exactement rien dans un rayon de plusieurs lieues autour de l'endroit que j'habite : je n'ai aucun domestique, d'aucune nuance, et je me contenterais très bien d'une demi-tasse de ce café que vous apportez à Bordeaux où partout ailleurs.

ANDRÉ.

Ce que vous venez de me dire ne m'explique pas encore...

PÉZENAC.

Comment je suis ici? cela devrait pourtant vous en donner la clé... Un caprice, le goût des voyages, l'envie... de me jeter à l'eau m'avaient conduit à La Rochelle. Des matelots du *Dauphin* venaient boire assez régulièrement à l'auberge du *Plat-d'Argent*... où je mangeais dans de l'étain. Certains détails de leur conversation m'avaient vivement frappé : je brûlais d'en apprendre davantage, et, à cet effet, pendant plusieurs jours de suite, je m'astreignis à ne pas perdre une syllabe des propos qui leur échappaient. Enfin, je parvins à réunir les renseignements précieux après lesquels je soupirais. A dater de ce moment, je

cessai de goûter les douceurs du repos ; ma tête s'enflamma... Pour franchir ces mers qui me séparaient du sol de l'Amérique, j'aurais donné... tout ce que je possédais.

ANDRÉ.

Il me semblait que vous disiez tout à l'heure que vous n'aviez rien?

PÉZENAC.

Raison de plus. Je pris la ferme résolution de me faire transporter aux Antilles, dût-il m'en coûter... mille pistoles. Comme je n'avais pas le premier sou, je cherchai à intéresser à mon dessein un brave homme, un cœur d'or... de ceux... que l'on ne paie pas avec de l'argent. Je l'intéressai assez vivement pour que de lui-même il se chargeât de ma traversée... Et ici vous allez comprendre pourquoi j'ai gardé un silence obstiné devant l'illustre capitaine : l'homme aussi ingénieux que sensible auquel, après Christophe Colomb, je dois une éternelle reconnaissance, est précisément le tonnelier du navire le *Dauphin*. C'est lui qui m'a infusé à bord dans un tonneau vide pour m'éviter les frais de transport.

ANDRÉ, à part.

Ne serait-ce, en effet, qu'un aventurier?

PÉZENAC.

Cette résidence gratuite me convenait assez : je n'étais distrait par rien; je n'avais qu'une crainte...

AIR du Verre.

Car je m'embarquai sans savoir  
Quels nouveaux lieux j'allais connaître,  
Ni quelle terre j'allais voir :  
Ces marins, où m'allaient-ils mettre ?  
En y songeant dans mon tonneau,  
J'avais l'esprit à la traverse :  
Ils pouvaient me mettre au Congo,  
En Suède, en Chine et... même en Perse !

Tout alla bien les premiers jours : pour tromper la vigilance du contre-maitre, on avait eu la prévoyance de garnir de sardines les ouvertures de mon tonneau... Je n'étais pas seul comme vous voyez : j'avalais des sardines, ça me nourrissait et ça me faisait de la place ; malheureusement ce genre de poisson a l'inconvénient d'occasionner, à ceux qui s'en nourrissent exclusivement, une soif dévorante... et le tonnelier m'avait oublié.

ANDRÉ.

Je me souviens maintenant qu'il n'est pas parti : un accident l'a retenu à La Rochelle.

PÉZENAC.

Il aurait bien dû m'en prévenir par un mot à mon adresse.

ANDRÉ.

Et c'est bien à la Martinique que vous aviez dessein de vous rendre?

PÉZENAC.

La précisément : je n'ai pas la moindre envie

de visiter d'autre point du globe. C'est pour la Martinique que je me suis fait expédier dans ce baril.

ANDRÉ.

Et quel motif a pu vous déterminer à entreprendre un aussi long voyage, dans une position aussi incommode que celle-là ?

PÉZÉNAC, jetant un coup d'œil sur son costume.

Le désir de sortir d'une autre non moins gênée... l'ambition, l'amour !

ANDRÉ.

L'amour ?

PÉZÉNAC.

Oui, mon cher monsieur, vous avez devant vous un gentilhomme que ce dieu pousse invinciblement au delà de la ligne.

ANDRÉ.

C'est l'amour qui vous conduit à la Martinique ?

PÉZÉNAC.

Lui-même... Puisque vous habitez cette île fortunée, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'une gaillarde qui y fait assez de bruit ?

ANDRÉ, à part.

Où veut-il en venir ?

PÉZÉNAC.

Est-ce qu'il n'a jamais tinté à votre oreille qu'il existât, dans le coin de terre que vous habitez, une femme, une veuve également remarquable par ses richesses et ses consommations ?... Je dis une veuve, parce que cet état est celui dans lequel on la trouve le plus généralement... Cette beauté, dont on ne connaît pas l'âge, a la singulière habitude d'entamer un mari à Pâques et de le finir à la Trinité... Il paraît que c'est réglé comme un papier de musique... Est-ce que ces mœurs, qui ne manquent pas d'une certaine originalité, n'ont jamais fait parvenir jusqu'à vous le nom...

ANDRÉ.

De M<sup>me</sup> Barbe-Bleue ?

PÉZÉNAC, avec enthousiasme.

Elle existe ! Je n'ai pas été le jouet d'une affreuse mystification ! Elle existe ! vous la connaissez ! Je disais aussi... Eh bien ! monsieur, c'est pour cette femme, tout à fait excentrique, pour cette veuve... qui, je l'espère, cessera de l'être à l'avenir... pour cette beauté... dont la figure m'inquiète un peu, que je me sens épris de l'amour le plus passionné.

ANDRÉ.

Vous ?

PÉZÉNAC.

Je viens mettre à ses pieds mon cœur et ma fort... et ma main... Quand elle saura qu'un Européen, un gentilhomme a traversé les mers dans le dessein de lui plaire, il est impossible qu'elle ne soit pas touchée... D'ailleurs, au train dont elle y va, elle ne peut pas me faire attendre longtemps.

ANDRÉ, à part.

C'est un original qui n'est pas à craindre... Cependant, comment le détourner ?... (Haut.) Mais, monsieur, avez-vous réfléchi...

PÉZÉNAC.

Aux difficultés ? il n'y en a pas... Aux périls ? je les brave.

ANDRÉ.

Mais l'exemple...

PÉZÉNAC.

Monsieur, je suis d'une famille de centenaires : mon aïeul est mort à cent huit ans ; mon père en avait quatre-vingt-quinze lorsqu'il m'a laissé... ce que je possède. Je me sens disposé à pousser ma carrière aussi loin qu'eux. Je me garderai, sans doute, de donner à l'aimable veuve ces renseignements... qui pourraient l'effrayer ; mais si l'un de nous doit avoir le malheur de survivre à l'autre, j'espère bien enterrer cette adorable beauté.

ANDRÉ.

Encore une fois, songez...

PÉZÉNAC.

Elle existe !

AIR : Restez, troupe jolie.

Elle existe ! Ah ! j'aurai l'audace

De m'élancer à ses genoux :

Bravant le sort qui me menace,

Oui, je deviendrai son époux. (Bis.)

Mais il faudra voir son visage

Et l'embrasser... et puis... grands dieux !...

Bah ! pour me donner du courage,

La peur me fermera les yeux !

(On entend un grand bruit au dehors et plusieurs voix crier : Un homme à la mer !)

PÉZÉNAC.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ANDRÉ.

N'avez-vous pas entendu ? on vient de crier : un homme à la mer !

PÉZÉNAC.

C'est l'illustre capitaine qui aura fait des siennes... Il avait absolument envie d'y jeter quelqu'un.

ANDRÉ.

Courons, monsieur.

PÉZÉNAC.

Ah ! pardon, je vous demanderai la permission de rester... Après ce qui s'est passé, je crois inutile...

## SCÈNE VI.

PÉZENAC, LE PASSAGER, ANDRÉ.

LE PASSAGER.

Nous sommes attaqués ! nous sommes trahis !

ANDRÉ.

Que dites-vous ?

PÉZENAC.

Attaqués ? Sur le pont, messieurs !

LE PASSAGER.

Quand je dis attaqués... non !... il se sauve au contraire.

ANDRÉ.

Qui ?

LE PASSAGER.

Ce damné brick qui nous a mis dedans avec ses signaux... Il faut que le capitaine soit bien bête aussi... On avait bien raison de dire qu'il attendait quelqu'un.

PÉZENAC.

Qui ? l'illustre capitaine ?

LE PASSAGER.

Eh non !... le brick... (Coup de canon.) Vous entendez ?

PÉZENAC.

Monsieur, je ne sais si cela tient à votre émotion... ou à un gâchis habituel dans vos idées, mais on ne comprend absolument rien à ce que vous dites.

LE PASSAGER.

Eh bien ! j'étais là, comme tout le monde, à regarder le canot de ce navire étranger, qui navigait vers le *Dauphin*... (Coup de canon.) Ça me fait un effet !

PÉZENAC.

On s'en aperçoit !

LE PASSAGER.

Lorsque, tout à coup, je vois sauter à l'eau un monsieur qui était à côté de moi, et le canot, après l'avoir recueilli, s'éloigner à force de rames. Dans le premier moment, je vous avoue que nous sommes restés là, à nous regarder d'un air assez bête... (Coup de canon.) Personne ne comprenait où diable ce monsieur s'en allait comme ça... mais en le voyant s'élancer à bord du brick, et ce même brick se couvrir de voiles en hissant pavillon anglais...

ANDRÉ.

O ciel !

LE PASSAGER.

Tout le monde a poussé l'exclamation qui vient d'échapper à monsieur... en ajoutant que nous étions trahis, que le passager qui était ici...

ANDRÉ.

Quel passager ?

LE PASSAGER.

Celui de tantôt, qui ne parlait à personne... votre voisin.

ANDRÉ.

C'est lui !

LE PASSAGER, courant à la cabine de Morton et l'ouvrant.

Voyez plutôt... il n'est plus là... sa chambre est vacante.

PÉZENAC, s'y élançant.

Une chambre vacante ! où ça ? Par Dieu ! ce monsieur a bien fait de s'en aller !

LE PASSAGER, à Pézenac en voulant refermer la porte.

Qu'est-ce que vous faites ?

PÉZENAC.

C'est payé : je lui rendrai ça à la première occasion. (Coup de canon.)

ANDRÉ, à part.

Plus de doute ! cet homme m'avait suivi.

LE PASSAGER.

Le capitaine a la prétention de les rattraper... la nuit, je vous demande un peu...

PÉZENAC, sur le seuil de la cabine.

Je m'aperçois que ce monsieur a oublié son portefeuille... S'il croit que je vais le lui rapporter ! (Il l'ouvre.)

## SCÈNE VII.

THIBAUT, LE PASSAGER, ANDRÉ, PÉZENAC, LES PASSAGERS.

THIBAUT, à la cantonade.

Force de voiles ! le vent au plus près ! Feu ! des armes à tout le monde !

(On distribue des armes.)

CHOEUR.

AIR : Où donc est l'offense (de A. Doche).

Soyons sans alarmes,  
Ah ! nous les rattrapons,  
Donnez-nous des armes  
Nous nous vengerons.

ANDRÉ, à part.

A-t-on découvert le mystère

Qui les cachait ? Ah ! leur bonheur serait détruit !

PÉZENAC, parcourant à part le portefeuille.

Le Morne-au-Diable, Basse-Terre...

La Barbe-bleue... avant minuit !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Soyons sans alarmes, etc.



ACTE DEUXIÈME.

Le rez-de-chaussée d'un pavillon élégant, ouvrant par des croisées sur des jardins. Des montagnes et la mer à l'horizon. Porte au fond, portes latérales, riche ameublement.

SCÈNE I.

JULIETTE, AGNÈS.

(Agnès est assise auprès d'un guéridon; son costume, très élégant, est mi-créole, mi-européen. Elle tient à la main un miroir, à l'aide duquel elle achève de placer une fleur dans ses cheveux. Juliette est assise sur un carreau et tient un livre à la main. Elle est mise comme l'étaient à cette époque les jeunes créoles de famille aisée.)

AGNÈS.

L'orage est dissipé?

JULIETTE.

Complètement : le soleil va éclairer de nouveau le Morne-au-Diable, et la mer paraît calme et tranquille à l'horizon ; on dirait que la tempête s'est concentrée autour de nous. Quoi qu'il en soit, j'aime mieux savoir le trois-mâts le *Dauphin* en rade de Saint-Pierre que dans le voisinage des côtes... Voyez donc, madame, comme l'eau qui vient de tomber se précipite en torrens vers la mer ; il faut convenir que, ruisselant de pluie ou ébranlé par la foudre, le Morne-au-Diable a quelque chose de sinistre qui justifie son nom : il peut aisément passer pour être le séjour de génies malfaisans, et je ne m'étonne pas que l'on nous ait fait une si mauvaise réputation, à nous qui l'habitons.

AGNÈS.

Je me sens triste, aujourd'hui... Quelle heure, Juliette?

JULIETTE.

Onze heures, madame.

AGNÈS.

Quel jour?

JULIETTE.

Vendredi, 25 juin 1689. (Agnès soupire.) Est-ce que cette date rappelle à madame quelque sombre événement?

AGNÈS, sortant de sa rêverie.

Non... Que lisais-tu là?

JULIETTE.

Le conte de Barbe-Bleue. J'en étais à sa quatrième femme, comme madame en est à son quatrième mari. (Agnès sourit.)

AGNÈS.

Le capitaine l'Incendie tarde bien à venir.

MADAME BARBE-BLEUE.

JULIETTE.

Il doit cependant être de retour de Saint-Pierre ; car, des croisées du salon, on aperçoit sa goëlette à l'ancre sous le Morne-Rouge, dans l'anse des Caimans.

AGNÈS.

Qui peut le retenir? Dès qu'il tarde à se montrer, je suis d'une inquiétude!...

JULIETTE.

Est-ce que, par hasard, madame lui accorderait sur ses rivaux une secrète préférence? Il me semble qu'elle s'intéresse à lui plus qu'à Gant-de-Cuir, le boucanier, ou au Caraïbe O-Maï-Touté.

AGNÈS, avec un profond sentiment de tendresse.

Non... oh! non! je les aime tous trois également.

JULIETTE, en riant.

A la bonne heure! cela est bien plus dans le caractère de madame.

AGNÈS, de même, se levant.

Mais, j'y songe : je ne devrais pas dire cela devant toi... Sais-tu que M. André, ton excellent oncle, a été bien imprudent de l'attacher à ma personne? Je te donne de bien mauvais exemples!...

JULIETTE.

Mais j'en profite si peu! Hélas! il n'y a rien à dire sur mon compte. Depuis que vous m'avez appelée auprès de vous dans ce château, au milieu des bois et des précipices, je n'ai pas vu une figure humaine, excepté celle de... ces messieurs, dont je vous parlais tout à l'heure : toutes mes journées se ressemblent ; je suis toujours seule et je trouve quelquefois cela d'une monotonie...

AGNÈS.

Eh bien ! fais comme moi : marie-toi, mon enfant.

JULIETTE.

Si j'étais sûre d'avoir la main aussi heureuse que madame...

AGNÈS.

Comment l'entends-tu? (Elle rit.) Donne-moi ma guitare.

JULIETTE, courant gaîment la chercher.

Volontiers... Aussi bien notre conversation pourrait nous amener des souvenirs pénibles... Y a-t-il long-temps que madame n'a pensé aux défunts?

AGNÈS, accordant sa guitare.

Auquel ?

JULIETTE.

Mais à tous trois sans préférence... Madame a trop peur de faire des jaloux dans ce monde pour que je suppose qu'elle veuille en créer dans l'autre.

AGNÈS, riant.

Folle que tu es !

AIR nouveau de M. A. Doche.

Trois maris qui prétendent

Pleure à Mariquita,

Soupirent et demandent

Qui son cœur choisira :

Allons, allons, choisis Mariquita.

Allons, allons,

Choisis Mariquita !...

Elle dit : l'un est beau, mais il est sans fortune ;

Les autres comme lui sont dignes de mon choix ;

Trois promesses sont trop ; on n'en doit tenir qu'une...

Tous trois sont bons à prendre... et qui prendre des

Trois amans qui prétendent, etc. [trois ?]

N'as-tu pas entendu ? il m'a semblé que l'on venait de fermer violemment la grande porte du château ?

JULIETTE.

Je vais savoir ce que c'est, madame. (Elle sort.)

AGNÈS.

DEUXIÈME COUPLET.

Ah ! loin de la blâmer, plaignons la pauvre fille ;

Elle hésite, elle tremble, et ne peut faire un choix :

L'amour dit à son cœur, qui bat sous sa mantille,  
Tous trois sont bons à prendre !... elle les prend tous

Trois amans qui prétendent [trois.

Pleure à Mariquita,

Soupirent et demandent

Qui son cœur choisira.

Allons, allons, aime Mariquita !

Allons, allons, aime Mariquita !

JULIETTE, rentrant en riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

AGNÈS.

Qu'y a-t-il ?

JULIETTE.

C'est, en effet, le vieux nègre Domingo qui, par excès de précaution, vient de fermer la seconde porte du château. Je l'ai rencontré ; il accourait d'un air si comiquement effrayé, que, malgré moi... (Elle rit.) Pardon, je suis très inquiète cependant... Domingo passait le long du grand mur du jardin, dont vous connaissez la hauteur, lorsque, tout à coup, quelque chose, qui a dû être lancé avec une grande force, est tombé devant lui... une épée... mais si près... si près... que le pauvre homme en tremble encore de tous ses membres... Il a poussé un cri ; un autre cri lui a répondu du dehors,

Comme la frayeur l'avait rendu immobile à sa place, ses yeux se sont portés sur cette épée qui était à ses pieds, et il a aperçu, attaché à sa garde, par un ruban en assez mauvais état, ce billet dont l'adresse ne m'a pas moins étonnée que tout le reste.

AGNÈS, prenant le billet.

Un billet au crayon ! (Elle lit.) « A madame, madame Barbe-Bleue ! »

JULIETTE, riant.

Ah ! ah ! ah !

AGNÈS, lisant.

« Madame, un gentilhomme qu'un navire marchand vient de transporter avec une quantité d'autres choses à la Martinique, rôde depuis quatre heures autour de votre château... dont il lui est impossible de trouver la porte. Comme la nature l'a condamné à ne pouvoir guère passer que par là, il a recours, pour vous informer de son existence, au seul moyen qui soit en son pouvoir. A défaut de projectiles maniables, il confie à son épée le soin de franchir les hautes murailles de votre donjon : c'est vous dire assez qu'il a l'intention de s'offrir sans défense à vos coups. Si vous aviez la bonté de jeter un coup d'œil du côté du nord-est, vous pourriez le voir assis sur des rochers, dont, pour le moment, il lui est impossible de descendre autrement qu'à la nage... Cette particularité, à laquelle il ne s'attendait pas, est due à l'abondance des dernières pluies.

» Il a trente ans... c'est le bel âge d'un homme en Europe... des manières appropriées à sa naissance ; un caractère... qui s'accommoderait d'une vie aisée... une figure... à laquelle l'éloignement n'est pas défavorable, et un amour... qui ne lui permettrait pas de vivre long-temps. » (A Juliette en s'interrompant.) Souligné. (Continuant.) « Après l'averse à laquelle il n'a pas dérobé un fil, le plus grand malheur qui pourrait lui arriver, ce serait de savoir son messenger accroché à un cocotier ou à tout autre arbre fruitier de vos jardins ; mais il espère que quelqu'un de vos gens le recevra, et, confiant dans son étoile, il attend avec une égale impatience un rayon de soleil qui le mette en état de paraître à vos yeux, et un mot de vous qui l'y autorise.

« CÉSAR DE PÉZENAC. »

P. S. « En ayant l'extrême obligeance de me faire savoir de quel côté se trouve la porte, je vous prierai, par la même occasion, de m'en voyer un bateau. »

JULIETTE, riant.

Ah ! ah ! ah ! par ma foi, madame, voilà un singulier original.

AGNÈS.

Oui... Je ne sais que penser...

JULIETTE.

Faut-il dire à Domingo de l'introduire ?

AGNÈS.

Garde-t-en bien ! je suis seule... j'ignore...

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'INCENDIE, en costume élégant et sévère de capitaine de flibustiers.

L'INCENDIE, qui est entré depuis quelques instans, en riant.

Ah ! pour le coup, ma chère Barbe-Bleue, voilà un scrupule...

AGNÈS, courant l'embrasser.

C'est toi, enfin !

L'INCENDIE.

J'avais meilleure opinion de vous, et vous allez me gronder peut-être... Il est ici.

AGNÈS.

Qui ?

L'INCENDIE.

L'homme qui vous a écrit, et qui paraît bien résolu, quoi qu'il arrive, à vous épouser en quatrièmes noces.

AGNÈS.

Ici ? On l'a fait entrer ?

L'INCENDIE.

Ma foi, son intrépidité m'a touché.

AGNÈS.

Tu plaisantes, mon ami ! Mais cet homme, le connais-tu ?

L'INCENDIE.

André, qui a fait la traversée avec lui, croit que ce n'est qu'un aventurier.

AGNÈS.

Mais s'il se trompait ! si cet homme avait des soupçons et ne cherchait à s'introduire dans le château que pour nous observer...

L'INCENDIE.

Ne vaudrait-il pas mieux, même alors, l'y recevoir, que de lui en refuser obstinément l'entrée ?

JULIETTE.

M. l'Incendie a raison, madame, c'est le seul moyen de le tromper, et cela sera-t-il donc si difficile ?

AGNÈS.

Mon ami, pour que vous croyiez nécessaire de confirmer, par un nouveau témoignage, la terrible réputation du Morne-au-Diable, il faut qu'un danger vous menace... Vous ne répondez pas ?...

L'INCENDIE.

Allons ! rassure-toi ; je n'ai rien à craindre. Juliette, veille à ce que les ordres que j'ai donnés soient ponctuellement suivis. L'orage a singulièrement altéré la parure de ce gentilhomme, et

j'ai chargé Domingo de le mettre à même de la réparer.

JULIETTE.

Soyez tranquille, monsei... monsieur l'Incendie. (A part, en sortant.) A la bonne heure ! voilà au moins une distraction.

SCÈNE III.

L'INCENDIE, AGNÈS.

L'INCENDIE, s'approchant doucement d'Agnes et lui prenant la main.

Eh bien ? mon Agnès ! ma femme !...

AGNÈS.

Vous m'avez effrayée.

L'INCENDIE.

Voilà ce qui te rend rêveuse ? Ne serait-ce pas plutôt, parce qu'à ma place, tu attendais Gant-de-Cuir ou le Caraïbe ?

AGNÈS, en souriant.

N'est-ce pas toujours vous ? pourquoi l'un de ces déguisemens, sous lesquels vous vous cachez, aurait-il le privilège de vous rendre plus cher à mes yeux ? Le flibustier, le boucanier, le caraïbe, c'est vous, monseigneur, vous que j'aime et pour qui je tremble. D'où vient que votre vieux précepteur André ne vous a pas accompagné ? qu'il ne m'apporte pas des nouvelles d'Europe.

L'INCENDIE.

Tu sais qu'établi à la Martinique en même temps que nous, il passe pour un planteur de la colonie, et que, dans notre intérêt même, il doit éviter de se montrer ici.

AGNÈS.

C'est vrai : il nous sert mieux en ne paraissant pas nous connaître ; mais je lui aurais demandé la vérité... et vous me la cachez. Le canon de Fort-Royal a salué ce matin un bâtiment de guerre français, et vous ne m'en avez encore rien dit.

L'INCENDIE, réprimant un mouvement d'inquiétude.

Pourquoi t'en aurais-je parlé ? qu'ai-je à craindre de la part de la France ?

AGNÈS.

Que sais-je ? ne pourrait-elle vouloir se servir de vous, de votre nom, et, dans l'intérêt de sa politique, vous jeter comme un brandon de discorde sur la côte d'Angleterre ?

L'INCENDIE, à part.

Ah ! cachons-lui que c'est là ce que je redoute. Quelle peut être la mission secrète de la frégate de *Calypso* ?

AGNÈS.

Vous devenez rêveur... Oui, vous le sentez aussi bien que moi... La France même qui vous a recueilli est à craindre pour vous. Et qui me répond, d'un autre côté, que Guillaume n'ait pas





SCÈNE V.

PEZÉNAC, puis JULIETTE.

PÉZÉNAC, ôtant son bandeau.

AIR du Pré aux Clercs.

Enfin, me voilà donc au terme de ma route !

Salut ! mystérieux séjour !

Dans ce manoir que l'on redoute,

Je viens chercher la fortune et l'amour.

J'ai risqué ma vie,

J'ai franchi les mers :

Pour te voir, ma mie,

J'irais aux enfers.

Sois brune ou garance,

Va, mon cœur épris

Aime ta nuance...

Je m'attends au gris.

J'ai risqué ma vie, etc.

Mais, on peut venir... (Il replace le bandeau sur ses yeux. Juliette, qui vient d'entrer sur la pointe du pied, le rattache vivement.) Ah ! ah ! je me doutais bien que cela n'était pas encore permis... (Saisissant la main de Juliette.) Qui êtes-vous, vous qui venez si obligeamment?... (Tâtant la main.) Ah ! je vous reconnais... vieux nègre, que maîtresse à vous a envoyé tantôt vers moi... et qu'elle a probablement coutume de charger de ces missions délicates... Est-ce que ce riche habit dont elle a fait choix pour moi viendrait de la garde-robe de ses défunts ? Ne craignez pas de me répondre.... Aurait-il appartenu à l'un d'entre eux ?

JULIETTE.

A tous trois.

PÉZÉNAC.

Peste ! elle les a donc expédiés sous la même enveloppe ? Il paraîtrait, bon nègre, que c'est l'habit de cérémonie dans ces sortes d'occasions ?

JULIETTE.

Est-ce que cela vous inspire des pressentimens sinistres ?

PÉZÉNAC, à part.

C'est une chose unique ! je n'avais pas remarqué comme ce noir a la voix douce pour un homme de sa couleur. Est-ce qu'il appartiendrait à cette classe privilégiée... si commune en Orient?... Je ne m'explique pas trop pourquoi elle aurait... (A Juliette en essayant de lever son bandeau.) Une seule question...

JULIETTE, essayant de l'en empêcher,

Monsieur !

PÉZÉNAC, les yeux découverts,

Un blanc ! une blanche ! une femme ! (Se trouvant en face d'Agès qui vient d'entrer.) Ah !

(Juliette sort, sur un signe d'Agès.)

SCÈNE VI.

PEZÉNAC, AGNÈS.

PÉZÉNAC.

AIR : Dites, dites-lui. (Roi d'Yvetot.)

Grands dieux !

En ces lieux

Quel objet charmant, délicieux !

AGNÈS.

Ah ! déjà je croi

Que mon époux n'a plus d'effroi,

PÉZÉNAC.

Barbe-Bleue, hélas !

Ne possède pas

Autant d'appas !

AGNÈS.

Il paraît surpris

De la quantité de mes maris.

ENSEMBLE.

PÉZÉNAC.

Mes amours n'auront pas,

N'auront pas tant d'appas !

AGNÈS.

Ah ! qu'il a d'embarras ! (Bis.)

On vous a fait attendre, monsieur ?

PÉZÉNAC.

Moi ? comment donc ?.. (A part.) Ça doit être sa fille.

AGNÈS.

Plait-il ?

PÉZÉNAC, à part.

Evidemment c'est sa fille... de quel lit ?

AGNÈS.

Monsieur ?

PÉZÉNAC.

Je me demande... Est-ce que je n'aurai pas l'avantage de saluer madame votre mère ?

AGNÈS.

Ma mère?... Hélas ! je l'ai perdue, monsieur.

PÉZÉNAC.

Elle est morte ? depuis que je suis ici donc ? Vous me surprenez beaucoup... je la croyais bien d'un certain âge, mais je ne me doutais pas qu'elle allât s'éteindre juste au moment... Elle aurait bien pu attendre quelques jours... C'est fait pour moi ces choses-là !... mademoiselle...

AGNÈS, riant.

Ah ! ah ! ah !

PÉZÉNAC.

Vous voyez devant vous un gentilhomme...

AGNÈS, riant.

Ah ! ah ! ah !

PÉZÉNAC, à part.

Elle ne paraît pas excessivement affectée de la perte qu'elle vient de faire. (Il rit.) Ah ! ah ! ah !

AGNÈS, riant.

Mademoiselle ! ah ! ah !

PÉZÉNAC.

Pardon... il paraît que j'aurais pu en toute confiance vous appeler madame.

AGNÈS.

Oh ! oui.

PÉZÉNAC.

Vous êtes mariée ? vous aussi ? déjà !

AGNÈS.

Je l'ai été, monsieur.

PÉZÉNAC.

Déjà ?

AGNÈS, avec un soupir.

Oui.

PÉZÉNAC.

Une fois ?

AGNÈS.

Trois.

PÉZÉNAC.

Diable ! mais c'est comme maman. Trois maris ! à votre âge !... Il faut qu'ils ne vous aient pas duré long-temps.

AGNÈS.

Hélas ! j'ai eu le malheur de perdre les deux derniers en moins de six mois.

PÉZÉNAC.

Vous les aviez donc pris infirmes ?

AGNÈS.

Quelle idée ! l'un avait vingt-huit ans, et l'autre trente... votre âge environ.

PÉZÉNAC.

Et ils sont morts comme ça coup sur coup ? (A part.) C'est une famille très extraordinaire. (Haut.) Avez-vous des sœurs ?

AGNÈS.

Non... Pourquoi ?

PÉZÉNAC.

C'est que, pour peu qu'elles eussent eu comme vous un peu de la chance de madame votre mère...

AGNÈS.

De ma mère?...

PÉZÉNAC.

Oui... vous auriez fait une consommation... Cette respectable M<sup>me</sup> Barbe-Bleue n'y allait pas de main morte, non plus, de son vivant.

AGNÈS, riant.

Mais à qui croyez-vous donc parler, monsieur ?

PÉZÉNAC.

A la fille de madame...

AGNÈS.

Je n'ai pas de fille... Mais c'est moi, monsieur.

PÉZÉNAC.

Vous ? qui ? vous, madame ?

AGNÈS.

Moi, que l'on appelle...

PÉZÉNAC.

M<sup>me</sup> Barb... Ah bah ! allons donc ! vous, ma-

朵

dame ? vous ? vous seriez ?... c'est vous qu'on appelle madame Barbe... Je déclare que jamais sobriquet n'a été plus mal appliqué. (Lui regardant le menton.) Oh ! mais vous n'en avez pas vestige seulement.

AGNÈS, riant.

Ah ! ah ! vraiment ? Je l'espère bien.

PÉZÉNAC, avec transport.

Madame, j'ignore si c'est de surprise, de joie ou d'amour, mais je me sens transporté... La ravissante figure qui m'apparaît trouble mes idées à un point...

AGNÈS.

Je connais vos sentiments, monsieur : votre lettre m'en a instruite... Vous avez une singulière manière de faire parvenir votre correspondance.

PÉZÉNAC.

Oui, je l'ai lancée à toute volée. Madame...

AGNÈS.

Mais vous auriez pu blesser...

PÉZÉNAC.

Quelque esclave ? J'y ai pensé sur le moment ; mais je me suis dit : Elle en a tant !... Madame ! souffrez qu'un gentilhomme vous supplie d'accepter avec son nom, un cœur... Pardon, vous trouverez peut-être ce début un peu pressant ; mais, vous comprenez ? j'aurais peur si je tardais de...

AGNÈS.

Vous venez m'offrir votre main, monsieur ?

PÉZÉNAC.

Je viens exprès pour ça... Oh ! oui ! ma main... et ma fort... et ma main, à vous qui... Est-ce que j'arriverais trop tard ? Nous avons perdu inutilement quelques heures à la poursuite d'un diable de brick...

AGNÈS.

Non, monsieur ; je suis libre.

PÉZÉNAC.

Je disais aussi... C'eût été avoir du malheur que de vous trouver au pouvoir d'un autre. Ah ! si cela était arrivé !...

AGNÈS.

Vous m'eussiez, peut-être, aimée assez pour attendre.

PÉZÉNAC.

Comment donc ?... Avec ça que ce n'est jamais bien long... Enfin, je vous trouve libre... et je suis heureux...

AGNÈS.

Arrêtez, monsieur ! Heureux ! qui peut le savoir ? D'autres, aussi, avant vous, comme vous, dans des circonstances pareilles, m'ont dit qu'ils étaient heureux... (Le regardant.) On me le dira peut-être encore !

PÉZÉNAC, un peu déconcerté.

Vous croyez ? Je ne vois pas trop à quelle occasion...

AGNÈS, très naïvement.

Mais si j'accepte la main que vous m'offrez ?...



PÉZÉNAC.

Eh bien ? (A part.) Voilà une drôle de réflexion.

AGNÈS.

Le passé n'a-t-il pas le droit de m'effrayer pour l'avenir ?

PÉZÉNAC.

Ah ! mais non... il ne faut pas comme ça d'avance... Vous vous représentez tout en noir...

AGNÈS.

J'ai été si malheureuse jusqu'ici !

PÉZÉNAC.

Permettez...

AGNÈS.

Non, non... je me connais, il est impossible...

PÉZÉNAC, à part.

Ah ça ! mais.... elle me voit déjà avec les autres.

AGNÈS.

C'est, je crois, ce vilain nom que l'on m'a donné, qui m'a porté malheur... Il m'affligeait fort à entendre autrefois...

PÉZÉNAC.

Et j'ai pu le prononcer ? Oh ! pardon !...

AGNÈS.

Rassurez-vous ; j'ai fini par en rire. Croiriez-vous que j'ai eu beaucoup de peine, à cause de lui, à trouver un troisième mari ?

PÉZÉNAC.

A cause de lui ? Écoutez donc !... (Se reprenant.) Vous m'étonnez.

AGNÈS.

Sans doute... cela ne vous fait rien, à vous.... mais les gens qui habitent le pays depuis longtemps... ce nom, rapproché de certaines circonstances... Vous comprenez ?

PÉZÉNAC.

Oui... Il paraît que le numéro trois faisait des difficultés pour se ranger sous le joug de l'hyménée ?

AGNÈS.

Beaucoup... Mais, enfin, il y a passé comme les autres.

PÉZÉNAC.

Ah ! il y a passé ? (A part.) Elle a quelquefois des expressions...

AGNÈS.

Monsieur, je suis sensible, comme je le dois, à l'offre que vous venez de me faire. J'apprécie ce qu'il vous a fallu de résolution et de courage pour vous exposer de vous-même à des chances... que beaucoup d'autres ne braveraient peut-être pas avec la même intrépidité. Je vous salue gré d'avoir eu de moi une meilleure opinion que le monde, et, si la manière dont vous avez été accueilli ici, le langage même que je vous ai tenu, vous paraissent étranges, j'espère vous les faire oublier et vous mettre à même de me juger plus favorablement à l'avenir.

PÉZÉNAC, à part.

Elle est charmante.

AGNÈS.

Vous verrez que je ne mérite pas...

PÉZÉNAC.

Comment ? mais je n'en ai jamais douté... Ainsi, vous acceptez ma main ?

AGNÈS, baissant les yeux.

Monsieur...

PÉZÉNAC.

Et nous serons unis?...

AGNÈS, avec la plus grande timidité.

Puisque vous le voulez...

PÉZÉNAC, très pressant.

Quand ?

AGNÈS, vivement.

Demain matin.

PÉZÉNAC, surpris.

Ah ! (A part.) Eh bien ! ça ne languit pas.

AGNÈS.

Au point où nous en sommes, il me reste un aveu à vous faire : je suis veuve, monsieur, maîtresse de mes actions... je n'en devais compte à personne, et, par ennui, par désœuvrement, j'avais distingué...

PÉZÉNAC.

Ah ! diable !

AGNÈS.

Vous trouvez, peut-être, singulier que je vous dise... Mais c'est le moment...

PÉZÉNAC.

Tout à fait. Achevez, de grâce... vous aviez distingué...

AGNÈS.

Un flibustier... le capitaine l'Incendie... que vous avez peut-être rencontré en venant...

PÉZÉNAC.

Un grand gaillard ? En effet... je me souviens... il paraissait connaître parfaitement les êtres. Est-ce qu'il avait, de son côté, la prétention de vous épouser ?

AGNÈS.

Lui ? Oh ! non !... Vous voyez, je vous dis tout, monsieur...

PÉZÉNAC.

Merci !

AGNÈS.

Est-ce là cette femme si terrible, dont on vous avait fait peur ?

PÉZÉNAC.

A moi, belle dame ? Mais jamais...

AGNÈS.

Un peu, convenez-en... mais je vous ferai changer d'opinion sur mon compte.

PÉZÉNAC.

J'en ai changé.

AGNÈS.

Pas suffisamment encore.

PÉZENAC.

Ah ! pardon ! pardon !...

AGNÈS.

Je veux que vous me défendiez à l'avenir.

PÉZENAC.

C'est mon devoir.

AGNÈS.

Que vous m'aimiez.

PÉZENAC.

C'est déjà fait ; c'est-à-dire que...

AGNÈS.

Je vous quitte ; mais je reviens.

PÉZENAC.

Avant peu ?

AGNÈS, très tendrement.

Faut-il vous le dire ?

PÉZENAC.

Je suis subjugué.

ENSEMBLE.

AIR du Concert à la Cour.

PÉZENAC.

O doux instant ! bonheur suprême !

Malgré le sort et ses rigueurs,

Je suis aimé de ce que j'aime !

Je puis braver tous les malheurs.

AGNÈS.

O doux instant ! bonheur suprême !

Malgré le sort et ses rigueurs,

Pour être aimé de ce qu'on aime,

On peut braver tous les malheurs.

(Agnes sort.)

## SCÈNE VII.

PÉZENAC.

Je me sens complètement captivé,... et sans la petite anecdote du flibustier.... Il y a dans cette femme un mélange d'originalité et de naïveté touchante... il n'est pas jusqu'à ces petits mots... lugubres, qu'elle vous lance au moment où on s'y attend le moins, qui ne donnent à son langage un piquant... (Entre Gant-de-Cuir.) Quest-ce que c'est que ce monsieur ?

## SCÈNE VIII.

PÉZENAC, GANT-DE-CUIR, costume sévère et élégant de boucanier.

(Gant-de-Cuir, après avoir déposé dans un coin du salon la longue carabine qu'il tient à la main, place son chapeau sur une table, puis il jette négligemment son manteau sur une chaise et va s'asseoir.)

PÉZENAC.

Si je n'avais vu le flibustier, je croirais, au lais-

sez-aller de celui-ci, que... il a l'air d'être chez lui aussi. (Gant-de-Cuir prend un livre sur la table et l'ouvre machinalement. Pézenac, en le voyant s'installer avec si peu de cérémonie, est allé s'asseoir de son côté. Moment de silence.) Vous n'auriez pas une gazette à me prêter ?

GANT-DE-CUIR, poliment.

Je ne vous avais pas vu.

PÉZENAC.

C'est aussi afin d'attirer votre attention que je me suis permis de vous demander... (A part.) Le sans-gêne de ce monsieur m'intrigue beaucoup. (Gant-de-Cuir reprend son livre.) Pardon !... est-ce que vous n'auriez pas envie de causer un peu ?

GANT-DE-CUIR.

Quand deux hommes n'ont rien à se dire, ils ne doivent pas échanger entre eux des paroles inutiles.

PÉZENAC.

Mais, mon cher monsieur, avec cette maxime, il n'y a plus de conversation possible... Vous concevez que si, dans un salon, on se borne à se dire les choses absolument indispensables...

GANT-DE-CUIR.

Dans un salon ? je n'ai pas l'habitude d'y vivre.

PÉZENAC.

C'est donc ça ! Puis-je vous demander où vous vivez ordinairement ? (A part.) Ça a l'air d'être ici...

GANT-DE-CUIR.

A quoi bon ?

PÉZENAC.

Mais à le savoir... Je suis dans une position qui peut-être m'autorise... Je ne fais aucune difficulté de vous la faire connaître, monsieur.

GANT-DE-CUIR.

Ça ne me regarde pas.

PÉZENAC.

Je vous demande pardon : vous voyez en moi le futur époux de madame... de la maîtresse de ces lieux.

GANT-DE-CUIR.

Ah !

(Il lui serre la main gravement et à deux reprises.)

PÉZENAC.

Et à ce titre, je suis bien aise de connaître les personnes qu'elle reçoit dans son intimité. Je vous demandais donc...

GANT-DE-CUIR.

Où je vis ? dans les bois.

PÉZENAC.

Par goût ?

GANT-DE-CUIR.

Oui.

PÉZENAC.

Vous ne voyez personne ?

GANT-DE-CUIR.

Non.





AGNÈS, avec un embarras affecté.

Vous causiez?... (A part.) Je suis sûre qu'il vous aura conté des folies. (Haut à Gant-de-Cuir.) C'est vilain de le décourager !... (A Pézénac.) J'ai donné mes ordres, j'ai tout disposé, tout sera prêt pour demain matin... (A Gant-de-Cuir.) Tu me quittes ?

GANT-DE-CUIR.

Il le faut.

AGNÈS.

Déjà ?

GANT-DE-CUIR.

A ce soir !

(Il sort.)

## SCÈNE X.

PÉZÉNAC, AGNÈS.

PÉZÉNAC, à part.

Hein ? comment ? en voilà une position ! A ce soir ! (S'élançant vers la porte.) Monsieur ! (Revenant.) Madame..... permettez..... il me semble..... voulez-vous me dire... (A part.) A ce soir !...

AGNÈS.

Est-ce que quelque chose vous contrarie ?

PÉZÉNAC.

Si cela me contrarie ! nous nous marions demain et vous me demandez... Vous n'avez donc pas entendu ? (A part.) A ce soir ! (Haut.) Je ne suis pas curieux, mais je voudrais savoir jusqu'à quel point ce monsieur, ce boucanier est autorisé. .

AGNÈS.

Vous m'effrayez.

PÉZÉNAC, à part.

Hein ? elle se trouble... (Haut.) Oui, madame : je serais parfaitement en droit de penser que lui aussi...

AGNÈS, avec une timidité affectée.

J'étais veuve, monsieur...

PÉZÉNAC.

Ah bien ! oui ! mais... peste ! comme vous y allez ! (A part.) Me voilà reculé au n. 6. (Haut.) Vous ne m'aviez pas dit cela, belle dame. Ah ! j'en suis sûr : je ne l'aurais pas oublié.

AGNÈS.

En effet... j'aurais dû peut-être...

PÉZÉNAC.

Oui... pendant que vous y étiez.... (A part.) Deux ! je m'attendais bien à lui trouver une certaine liberté dans les manières... mais deux !... et à la fois... merci !... (Haut avec colère.) C'est qu'il se promet de revenir, cet homme-là !... madame, je compte sur vous pour l'en empêcher, car, si je le retrouve ici, je l'expédie sans miséricorde.

AGNÈS.

O mon Dieu !

PÉZÉNAC.

C'est à prendre ou à laisser... voilà mes condi-

tions... Vous comprenez que je ne peux pas accepter... (A part.) A ce soir ! (On entend un son de trompe dans l'éloignement.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

AGNÈS, feignant l'embarras.

Rien ! oh ! rien...

PÉZÉNAC.

Je vous demande pardon... j'ai entendu...

(Second son de trompe.)

AGNÈS.

Vous me permettez de vous quitter ?

PÉZÉNAC.

Si brusquement ? au milieu d'une conversation à laquelle ce qui vient de se passer, donne, j'ose le dire, un certain intérêt ?

AGNÈS.

Oui : excusez-moi... je vous reverrai bientôt... je reviendrai.

PÉZÉNAC.

Mais qui vous oblige ?...

AGNÈS.

Rien... (Montrant Juliette qui vient d'entrer.) Juliette vous tiendra compagnie un instant... je reviendrai...

## ENSEMBLE.

AIR de la Jolie fille de Gand.

AGNÈS.

Je vous quitte déjà :

Juliette est là,

Je reviendrai vite.

(A part.)

Le pauvre original !

Comme ce signal

Le trouble et l'agite.

PÉZÉNAC.

Vous me quittez déjà !

Juliette est là,

Mais revenez vite.

(A part.)

C'est bien original,

Comme ce signal

La trouble et l'agite !

(Agnès sort.)

## SCÈNE XI.

PÉZÉNAC, JULIETTE, qui a posé une lumière sur la table.

PÉZÉNAC.

Voilà encore quelque chose de nouveau.

JULIETTE.

La nuit va bientôt venir...

PÉZÉNAC.

Mademoiselle, pourriez-vous me dire ce qui force madame à me quitter ainsi ?



sans doute, pour s'être ainsi joué de la candeur d'un galant homme ; mais vous serez assez généreux pour l'oublier, et pour ne pas abuser d'un secret...

PÉZENAC.

Sur ce dernier point, madame, vous pouvez être parfaitement tranquille... attendu que je ne sais rien... Quant au reste...

AGNÈS.

Je suis sans inquiétude, aussi... Oui, monsieur, vous vous éloignerez... vous partirez...

PÉZENAC.

Ah ! vous voulez que je m'en aille à présent?... permettez... ça ne serait guère la peine d'être venu...

AGNÈS.

Je ne peux pas vous épouser, monsieur.

PÉZENAC.

Ah ! ça vous n'êtes donc pas...

AGNÈS.

Si ! oh ! que je le sois pour tout le monde ! que tout le monde ignore qu'au lieu de la femme qu'on vous avait décrite, vous en avez trouvé une timide, tremblante devant vous... De quel prix pouvait être à vos yeux ce mariage que, sur la foi de contes ridicules, vous aviez rêvé ?

PÉZENAC.

Ce changement... ce langage...

AGNÈS.

Que cherchiez-vous ici ? la fortune ?... Ah ! s'il ne faut que cela pour vous dédommager...

PÉZENAC.

Ah ! madame...

AIR : Tendres Échos.

Si vous croyez que posséder de l'or  
Fut mon seul but, ma seule envie,  
Dérompez-vous, car pour vous plaire encor,  
Avec bonheur je donnerais ma vie,  
Si mon trépas devait dans l'avenir  
Me rapporter le moindre souvenir.

AGNÈS.

Ah ! je vous avais bien jugé, monsieur.

PÉZENAC.

Oui... je n'y comprends plus exactement rien... mais je me sens entraîné... Je vous jure, madame, par cette main que j'embrasse...

(Il lui baise la main.)

#### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MORTON, UN MATELOT, paraissant à la fenêtre du fond.

MORTON, au matelot.

Il lui baise la main... C'est lui ! (Haut.) Milord-duc, au nom du roi d'Angleterre, Guillaume III, vous êtes mon prisonnier.

PÉZENAC.

Hein ?

AGNÈS.

Grand Dieu !

MORTON.

Pas un mouvement, ou vous êtes mort !

PÉZENAC, sans oser se retourner.

Madame, voulez-vous me faire l'amitié de me dire qui est-ce qui me parle comme ça ?

AGNÈS, à part.

Que faire ? (Sautant au col de Pézenac.) Ah ! mon mari !

PÉZENAC.

Comment ? depuis quand ?

AGNÈS, bas.

Ne me démentez pas... Il y va de sa vie.

PÉZENAC.

A votre mari ? (A part) Ah ça ! elle en a donc un ?  
AGNÈS, à Morton, qui a fait le tour et est entré par la porte du fond.

Qui êtes-vous, monsieur ?

MORTON.

Le colonel Morton. C'est moi, milord, qui, en France, où j'avais été chargé de suivre votre émissaire, ai découvert le lieu de votre retraite. J'ai quitté l'Europe à bord d'un navire français dont je me suis élancé à la nage pour rejoindre le brick de Sa Majesté le *Swallow*, qui m'attendait aux Açores.

PÉZENAC, à part.

C'est ce monsieur qui m'a cédé sa chambre.

MORTON.

Mes gens se sont introduits inaperçus dans l'île et mes mesures sont bien prises pour en sortir sans être vus.

PÉZENAC, à part.

Ce n'est pas le moment de lui rendre son portefeuille... (Haut.) Autant que j'en puis juger, ceci, monsieur, ne m'a pas l'air d'une plaisanterie.

MORTON.

Non, milord-duc. Cet homme a l'ordre de tirer sur vous à la moindre résistance.

(Il indique le matelot qui est resté appuyé sur la croisée.)

AGNÈS.

Monseigneur n'en fera pas, monsieur.

PÉZENAC.

C'est-à-dire...

AGNÈS, suppliant.

Par pitié ! !...

PÉZENAC.

Je comprends... Oui... je ne m'attendais pas à cette nouvelle position.

Même air que le précédent.

J'ai du courage, ainsi, rassurez-vous.

Plus de terreur, ma noble amie :

Croyez ici que votre époux

N'a rien à craindre pour sa vie.

(Bas à Agnès.)

Je me dévoue. Ah ! puisse l'avenir

Me rapporter au moins un souvenir.







AGNÈS.

Mais c'est la guerre civile !

L'INCENDIE.

Et je fuis devant elle ; je repousse une couronne que l'on m'offre à ce prix.

AGNÈS.

Où, vous êtes noble et grand, monseigneur !

L'INCENDIE.

André, par un mot écrit à la hâte, m'a instruit de tout : il a donné l'ordre à ma goëlette de venir mouiller aux pieds des rochers qui bordent la côte ; dans quelques heures, nous serons loin de ce rivage.

AGNÈS.

Oui... partons... partons.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Encore ici, monseigneur !... ils sont sur mes pas... on veut vous enlever de gré ou de force... Ah ! vous avez tardé trop long-temps ! les bois sont remplis de soldats qu'a débarqués à la nuit la *Calypso*... Leurs détachemens s'avancent par tous les sentiers... J'ignore comment vous pourrez leur échapper à présent.

AGNÈS.

Oh ! cela même fera notre salut peut-être.

L'INCENDIE.

Comment ?

AGNÈS.

S'ils le rencontraient au bras du colonel Morton !

L'INCENDIE.

Qui donc ?

AGNÈS.

L'homme généreux qui a pris ta place, ici, tout à l'heure... qui ne t'ahira pas ; car loin de tromper l'émissaire de Guillaume, il a consenti à le suivre et s'est dévoué pour nous.

L'INCENDIE.

Ici ?

AGNÈS.

Oui... et j'espère... ( On entend un coup de pistolet au loin. ) Ah ! j'ai entendu...

ANDRÉ.

Un coup de feu, en effet, non loin du château.

AGNÈS.

Ciel ! ( Moment de silence. ) Que signifie ?

ANDRÉ.

Le colonel était armé, madame ?

AGNÈS.

Oui.

ANDRÉ.

Et c'est milord-duc qu'il croyait emmener prisonnier ?

AGNÈS.

Vous me faites trembler.

L'INCENDIE.

Et vous ne m'aviez rien dit... Ils se sont éloignés, et peut-être cet homme...

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, PÉZÉNAC.

PÉZÉNAC.

Manqué !... il m'a manqué !... Si celui-là me rattrape à lui donner le bras ! Ah !... ah !... voilà un gaillard qui tenait à ne pas me lâcher.

AGNÈS.

Quoi ? monsieur, c'est sur vous...

PÉZÉNAC.

C'est sur moi... ( A part. ) Elle comprendra que j'en aie assez.

L'INCENDIE, lui serrant la main.

Ah ! monsieur !

PÉZÉNAC.

Monsieur... j'en ai assez.

ANDRÉ.

N'avez-vous pas rencontré des soldats ?

PÉZÉNAC.

Nous avons donné en plein dedans... C'est précisément pour m'empêcher de tomber entre leurs mains que ce gentilhomme a eu l'attention de me...

ANDRÉ.

Où sont-ils ?

PÉZÉNAC.

A mes troussees... ceux-là, je ne leur ai pas demandé ce qu'ils me voulaient. Quand j'ai entendu l'officier me dire : Ah ! monseigneur, c'est vous que nous cherchons !... je me suis contenté de lui répondre : Monsieur, ça se trouve bien... Et j'ai pris ma course... un cerf !...

AGNÈS.

Vous les avez ramenés ?

PÉZÉNAC.

Du tout... s'ils veulent prendre un autre chemin, je ne m'y oppose pas.

ANDRÉ, à l'Incendie.

Ils vont venir !... La petite porte qui donne sur les rochers est peut-être encore libre... Ah ! fuyez, monseigneur...

PÉZÉNAC.

Je ne demande pas mieux... Pardon... c'est à monsieur que vous offrez... Je voudrais bien m'en aller aussi.



## SCÈNE XX.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE.

Ah! madame! la cour est pleine de soldats.

PÉZENAC.

Votre serviteur!

JULIETTE.

On va entourer le château.

L'INCENDIE.

C'en est fait.

AGNÈS, à Pézénac.

Ah! monsieur! en revenant ici vous nous avez perdus.

L'INCENDIE.

Agnès!

PÉZENAC.

En vérité?... je ne savais pas... Je vous ai perdus?...

JULIETTE.

L'officier qui a donné ces ordres traverse le jardin.

PÉZENAC, à Agnès.

Il s'agit donc...

ANDRÉ.

Monsieur... vous pouvez peut-être les sauver encore.

PÉZENAC.

Vous croyez?

ANDRÉ.

C'est vous que l'on veut empêcher de sortir...

PÉZENAC.

Oh! c'est moi.

ANDRÉ.

Eh bien! en attirant l'attention de ce côté...

PÉZENAC.

Je m'en soucie médiocrement... mais enfin....

ANDRÉ.

En vous montrant.

PÉZENAC.

Bien!

ANDRÉ.

En appelant.

PÉZENAC.

Bon.

ANDRÉ.

Appelez.

PÉZENAC.

Oui... (Appelant.) Monsieur!... Il m'a vu... Vous pouvez partir tranquille... quand une fois ils me tiennent...

ANDRÉ, indiquant la petite porte de gauche.

Par là! (A Pézénac.) Un coup de canon de la goëlette vous avertira si elle a pu mettre à la voile.

PÉZENAC.

Oui... Allez...

AGNÈS.

Ah! monsieur... que ne vous dois-je pas?

PÉZENAC.

Comment donc!... duchesse... je suis trop heureux... (A part.) Me voilà bien!

L'INCENDIE.

Croyez que jamais...

PÉZENAC.

Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

ENSEMBLE.

AIR : Fragment de l'Ouverture de la Perruche.

PÉZENAC, ANDRÉ, JULIETTE.

Partez,

Fuyez,

Que la Providence

Loin de ces lieux

Vous guide tous deux.

Ils vont venir, courage et prudence...

Ils vont venir,

Vite, il faut s'enfuir.

L'INCENDIE, AGNÈS.

Partons,

Fuyons,

Que la Providence

Loin de ces lieux

Nous guide tous deux.

Ils vont venir, courage et prudence...

Ils vont venir,

Vite, il faut s'en fuir.

## SCÈNE XXI.

PÉZENAC, JULIETTE.

JULIETTE, lui prenant la main.

Ah! monsieur... tant de générosité!... A la place de mon oncle, je vous aimerais bien...

PÉZENAC.

De votre oncle?

JULIETTE.

André.

PÉZENAC.

Ah! le planteur... Mais moi aussi je vous... (A part.) Elle est charmante!... (Haut.) Malheureusement on n'a pas le temps... et... les voilà!

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES, UN MAJOR, OFFICIERS, PATRONS DE NAVIRES, puis THIBAUT, ANDRÉ.

CHOEUR.

AIR : Que le plaisir nous entraîne (Henri V).

Vive Montmouth! l'espoir de l'Angleterre!

D'obscurs félons... qu'il affronte les coups.

Il trouvera des compagnons de guerre  
Dignes de lui, ce chef digne de nous !

PÉZENAC.

Messieurs, je suis charmé... Qu'est-ce que vous me voulez ?

LE MAJOR.

Monsieur le comte de Morancourt, envoyé de France, vous l'expliquera mieux que moi, monseigneur... J'ai ordre de prendre avec votre altesse la route de Fort-Royal ou l'attendent et le vaisseau qui doit la transporter en Europe et les officiers qui l'aideront à monter sur le trône.

PÉZENAC.

Ah ! il s'agit de conquérir... (A part.) J'aime mieux cette proposition là que l'autre.

LE MAJOR.

Quelques uns de ces braves gentilshommes ont voulu m'accompagner : avec eux les patrons des navires marchands fretés pour le transport des troupes, et qui...

PÉZENAC, se trouvant nez à nez avec Thibault.

Bon ! l'illustre capitaine !

THIBAUT, très surpris.

Ah ça ! qu'est-ce que vous faites là, vous ?

PÉZENAC.

Ne faites pas attention.

THIBAUT.

Qu'est-ce que vous faites ?

PÉZENAC.

Je vous le demanderai.

THIBAUT.

Mais ce n'est pas le duc...

PÉZENAC.

Je suis Pézenac, moi.

LE MAJOR.

Pézenac ! mais le duc, où est-il ?

TOUS.

Où est-il ?

PÉZENAC.

Le duc ? (On entend un coup de canon.)

JULIETTE, à part.

Parti !

PÉZENAC.

Ah ! le duc... il est parti.

LE MAJOR.

Comment ?

PÉZENAC.

Oui, mes gentilshommes ; mais ça n'empêche pas ;

si vous tenez à me mettre sur le trône d'Angleterre, je ne serais pas fâché de profiter d'une occasion... qui ne se représentera peut-être pas.

LE MAJOR.

Parti ! Il faut s'assurer...

(Il sort à droite, d'autres officiers disparaissent à gauche.)

PÉZENAC.

Je me contenterais même de beaucoup moins, attendu que, de madame Barbe-Bleue, il ne me restera guère que ce souvenir. (Il montre le ruban.)

ANDRÉ, qui est entré, lui remettant un papier.

Et celui-ci.

PÉZENAC, après avoir lu.

Hein ?... ce château ?... à moi ?... ce domaine ?...

THIBAUT.

Comment ?... à lui ?

JULIETTE.

Et ma reconnaissance.

ANDRÉ.

Et mon amitié.

PÉZENAC, montrant Juliette.

Et sa main ?

JULIETTE.

Oh ! de grand cœur.

PÉZENAC.

Mais je prends tout.

THIBAUT.

Je crois bien... Il prend toujours tout, lui...

LE MAJOR, rentrant ainsi que les officiers.

Il paraît que nous sommes arrivés trop tard, messieurs.

PÉZENAC, relisant le billet.

A moi ! à moi !... (Se retournant vers les officiers.) Mes gentilshommes, je vous retiens à souper... nous ferons grande chère, pardieu... Ces terres, ce domaine, ce château de la Barbe-Bleue... tout est à moi... elle m'a tout laissé... (A André.) Je vous avais bien dit que j'en hériterais.

CHOEUR.

Même air.

Dans ce château, puisqu'on fait bonne chère,

Nous y restons,

Et nous y chanterons

Refrains d'amour et nobles chants de guerre,

Et nous boirons

Aux refrains des chansons.

FIN DE MADAME BARBE-BLEUE.

NOTA. S'adresser pour la musique à M. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.





LA

# PERRUQUIÈRE DE MEUDON,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS ET D'ENNERY,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 22 juillet 1843.

## PERSONNAGES.

GASTON DE JUVÉCOURT.....  
DARDARD , ex-procureur.....  
BERLINGUET.....  
ATHALIE , femme de Dardard.....  
MARIETTE.....  
UN SERGENT.....

## ACTEURS.

M. LIONEL,  
M. DUMÉNIL.  
M. PEREY.  
M<sup>me</sup> MARTIN.  
M<sup>me</sup> BRESSAN.  
M. EMMANUEL.

La scène est à Meudon , en 1760.

Le théâtre représente la boutique de Mariette. Portes vitrées au fond. A droite, une porte ; à gauche, une fenêtre. Une petite toilette à droite ; plusieurs chaises ; une table à gauche avec tout ce qu'il faut pour écrire.

## SCÈNE I.

MARIETTE.

Ah ! voilà ma boutique bien rangée... les serviettes sont à leur place... les rasoirs sont repassés : mes pratiques peuvent arriver quand elles voudront... Perruquière de village, n'avoir à faire qu'à des hommes, c'est un état bien scabreux... Souvent, ces messieurs veulent me donner l'étreinte de la barbe que je viens de faire ; mais on les repousse tous... tous sans exception, parce qu'on a des principes.... parce qu'on est sage, et que celui qu'on aime ne se fait pas raser.

## SCÈNE II.

MARIETTE, BERLINGUET.

BERLINGUET.

A la boutique, s'il vous plaît !

MARIETTE.

Tiens, c'est déjà vous, M. Berlinguet ?

BERLINGUET.

Oui, c'est déjà moi, M. Berlinguet... Quand

je ne vous vois pas, mamselle Mariette, ma moustache me démange, ma barbe me picotte, j'ai des envies d'éternuer, je suis l'homme le plus malheureux de la commune de Meudon.

MARIETTE.

Vous êtes donc toujours aussi amoureux de moi ?

BERLINGUET.

Aussi !.. non, pas aussi...

MARIETTE.

Ah ! tant mieux !..

BERLINGUET.

Je vous aime sept fois plus ce matin qu'hier soir, et ça augmente comme ça d'heure en heure.

MARIETTE.

Voilà pourquoi vous êtes si souvent dans ma boutique...

BERLINGUET.

Oui ; j'y viens jusqu'à des neuf fois par jour, dans l'espoir de me faire raser... je suis si heureux quand je sens votre jolie main de lys se promener sur mon menton de rose... Elle me bichonne, elle me tâtonne, elle me pince le nez, et tout ça pour six liards... six liards !

MARIETTE.

Que vous ne me donniez pas.

BERLINGUET.

Ça dégraderait mon amour...

MARIETTE, riant.

Votre amour...

BERLINGUET.

Oui, Mariette, mon martyre ne peut pas durer plus long-temps! vous me connaissez; au physique, je m'appelle Berlinguet; et au moral, j'ai 400 écus de rente.

MARIETTE.

Et vous voulez m'épouser... moi, la petite perruquière... moi, qui suis sans fortune?... car mon père ne m'a laissé en mourant que ma sagesse et une paire de rasoirs.

BERLINGUET.

Et vous n'avez utilisé que ce dernier article... jusqu'ici, il n'y a que les rasoirs d'ébréchés, je sais parfaitement ça... quoique dans le pays on tienne bien quelques propos sur votre compte.

MARIETTE.

Par exemple!

BERLINGUET.

Oui, à cause de votre locataire, vous savez, ce jeune royal-cravate, qui occupe la petite chambre qui est là-bas, au fond de votre cour.

MARIETTE.

Est-ce que je n'ai pas toujours loué cette chambre?

BERLINGUET.

Certainement; aussi je m'importe peu des cancans; et pour terminer, je vous dis : ô Mariette, que c'est justement parce que vous êtes pauvre que je vous épouse... sans ça, je vous refuserais...

MARIETTE.

Vraiment!

BERLINGUET.

Je vous refuserais net, j'ai mes idées là-dessus; d'ailleurs, comme a dit un vieux sage, la fortune ne fait pas le bonheur.

MARIETTE.

Eh! bien, M. Berlinguet, rassurez-vous; je suis pauvre, c'est vrai, mais, grâce à cette bague, dès que je le voudrai, je serai riche.

BERLINGUET.

Ah! bah!

MARIETTE.

Et voici comment : il y a trois semaines environ, je venais de fermer ma boutique, quand j'entendis un grand bruit à ma porte; je courus : c'était une voiture qui venait de verser.

BERLINGUET.

Elle vous avait cassé quelque chose?

MARIETTE.

Non; mais dans la voiture se trouvait un seigneur, un grand seigneur!

BERLINGUET.

Un grand seigneur!

MARIETTE.

Il se désolait... Le Roi m'attend, disait-il! c'est ce soir qu'il recompose son ministère, mais je ne puis me présenter dans cet état... Le pauvre gentilhomme était affreusement défait. Retourner à Paris, continuait-il, c'est perdre plus d'une heure, et impossible de trouver ici un

coiffeur assez habile. Alors, je me présente, je lui offre mes services; il ne les accepte d'abord qu'avec défiance; enfin, il me donne sa tête, je saisis mes peignes, ma boîte à poudre, et au bout d'un quart d'heure le gentilhomme sortait d'ici recoiffé, transporté, et j'ai su qu'il était arrivé à temps.

BERLINGUET.

A quoi tiennent les ministres!.. un simple coup de peigne.

MARIETTE.

Le lendemain, il fit arrêter sa voiture devant ma porte, et me remit cette bague en me disant: Mon enfant, je vous dois beaucoup, et je veux m'acquitter. Jolie comme vous êtes (il me trouvait jolie)...

BERLINGUET.

Lui pas bête!

MARIETTE.

Vous ne pouvez tarder à vous marier; quand vous aurez fait un choix, renvoyez-moi cet anneau en me désignant l'emploi que vous désirez pour votre mari, ou la dot que vous voulez pour vous-même, vous l'obtiendrez. Je me nomme M. de Vergennes.

BERLINGUET.

Vergennes! M. de Vergennes!.. mais il est on ne peut plus ministre en ce moment, et il l'aura été, grâce à votre coup de peigne, Mariette!.. Il faut lui demander quelque chose, il n'y a pas une minute à perdre; dans ce métier-là, ma chère, on dégringole si vite.

MARIETTE.

Vous croyez?

BERLINGUET.

Si je crois... je connais les grands seigneurs.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Votre état vous a, je suppose,  
Fourni cent fois l'occasion  
D' faire éclor, sous vos doigts de rose,  
Des petit's bulles de savon.  
Or, ces bulles, charmante fille,  
Aux grands seigneurs, ressembl'nt souvent;  
Ça s'enfle, ça monte et ça brille,  
Mais ça s'éclipse au moindre vent.  
Ça disparaît au moindre vent.

MARIETTE.

Mais, si je demande, je serai riche, et vous qui ne m'épousez que parce que je suis pauvre.

BERLINGUET.

Oh! je vous sacrifie mes préjugés.... D'ailleurs, comme a dit un autre vieux sage, la fortune n'empêche pas le bonheur.

MARIETTE.

C'est possible, mais je ne veux pas me marier... On vient... c'est mon locataire; il était bien triste, bien souffrant, hier; il n'aura pas fermé l'œil de la nuit!

BERLINGUET.

Eh bien! et moi donc, est-ce que vous croyez que je l'ai fermé l'œil de la nuit?



## SCÈNE III.

LES MÊMES, GASTON.

MARIETTE.

Votre servante, M. Gaston.

GASTON.

Ah ! bonjour, bonjour, ma petite Mariette.

BERLINGUET.

J'ai bien l'honneur, monsieur le lieutenant...

GASTON.

Ah ! c'est cet imbécille de Berlinguet.

BERLINGUET.

Imbé.... il a dit imbé.... Ah ! la souffrance égaré sa raison, il ne sait pas ce qu'il dit... respectons sa douleur.

GASTON, bas.

Mariette, je désire te parler seul.

MARIETTE, à part.

Ah ! me parler !... (Haut.) Adieu, M. Berlinguet !

BERLINGUET.

Hein ! plaît-il ?

GASTON.

Mademoiselle vous dit adieu.

BERLINGUET.

Ah ! bon ! bon ! je comprends, vous me dites adieu.

GASTON.

C'est cela !

BERLINGUET.

Vous allez faire une course.

MARIETTE.

Moi !

GASTON.

Non, c'est vous qui allez vous promener.

BERLINGUET.

Moi, mais du tout, je suis très bien ici, je vous assure.

(Il veut s'asseoir ; Gaston lui donne un coup de pied dans le derrière.)

BERLINGUET, se retournant.

Plait-il ?

GASTON.

Adieu, M. Berlinguet !

BERLINGUET, comprenant.

Ah ! bon ! bon ! Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (Se frottant la cuisse.) La souffrance a égaré sa raison, il ne sait pas ce qu'il fait ; respectons sa douleur.

ENSEMBLE.

Ain de la Méduse.

MARIETTE et GASTON.

Hâtez-vous de partir.

Allons, un peu de complaisance,

Et pour vous, je le pense,

La promenade est un plaisir.

BERLINGUET.

Allons, je vais partir,

Il faut un peu de complaisance !

Mais en ces lieux, je pense,

Malgré lui, bientôt revenir.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

MARIETTE, GASTON.

MARIETTE.

Eh bien ! nous voilà seuls, qu'avez-vous à me dire ?

GASTON.

Je veux, ma chère Mariette, reconnaître enfin tes bons soins, ton amitié, en te faisant la confidence de mes chagrins.

MARIETTE.

Je vous écoute, M. Gaston ; je tâcherai de vous consoler.

GASTON.

Chère Mariette ! (Il l'embrasse et soupire.) Ah ! figure-toi qu'une jeune fille que j'aimais éperdument, à qui j'avais voué une tendresse à toute épreuve, une fidélité éternelle, s'est jouée de mon amour.

MARIETTE.

Ah ! c'est mal, c'est très mal.

GASTON.

Bonne Mariette ! (Il l'embrasse et soupire.) Ah ! c'est à Brives, lieu de sa naissance, que je la connus ; j'y étais depuis trois mois avec mon régiment, et après vingt lettres des plus tendres demeurées sans réponse, elle consentit enfin à m'écrire ; son cœur me comprenait disait-elle, et pourtant elle m'a trahi ; cet amour brûlant qui répondait au mien n'a pas tenu contre un changement de garnison !

MARIETTE.

Ah ! mais c'est affreux ! c'est épouvantable ! pauvre jeune homme.

GASTON.

Excellente Mariette ! (Il l'embrasse et soupire.) Ah !.. je revins après deux mois d'absence... elle m'écrivit que sa famille avait disposé de sa main... qu'on avait contraint son inclination, et que depuis trois semaines elle s'appelait M<sup>me</sup> Dardard, elle était la femme d'un procureur.

MARIETTE.

Sa femme !.. Est-ce qu'on n'a pas toujours le droit de refuser un procureur, de mourir même, plutôt que de dire oui.

GASTON.

Mariette... ce mot est sublime !.. Veux-tu me permettre de t'embrasser !

MARIETTE.

Mais voilà trois fois que vous le faites sans permission.

GASTON.

Vraiment ?.. C'est égal, la quatrième rachertera les trois autres.

(Il veut l'embrasser.)



MARIETTE.

Dutout! dutout! Monsieur! Achevez votre récit.

GASTON.

En recevant cette lettre maudite, je résolu de me venger de mon rival... je me promis de lui brûler la cervelle.

MARIETTE.

Grand Dieu!

GASTON.

Il l'aura su, car, à peine étais-je arrivé qu'il se hâta de quitter le pays, pour aller habiter Angoulême... Justement, on nous envoya en garnison dans cette ville... mais mon espoir y fut encore trompé : mon homme, à cette nouvelle, s'élança dans la patache... Je l'ai vu fuir à mon arrivée, je l'ai reconnu à son habit tabac d'Espagne. Bref, j'ai voulu en finir, j'ai demandé un congé de huit jours pour suivre mon fuyard, et c'est ici, à Meudon, que j'ai perdu sa trace.

MARIETTE.

Un congé de huit jours! mais voilà plus d'un mois que vous êtes ici.

GASTON.

Que veux-tu? le désespoir m'a fait oublier les lois de la discipline... et si mes chefs ne se montrent pas indulgens... ma foi...

MARIETTE.

Qu'est-ce qu'il peut donc vous arriver.

GASTON.

Nous le saurons bientôt, car il doit y avoir aujourd'hui, à la poste, une lettre d'un de mes amis qui m'informe de ce qui se passe au régiment.

MARIETTE.

Et vous restez ici... mais allez-y donc? Monsieur, courez-y donc bien vite; je brûle d'impatience et d'inquiétude.

GASTON.

Ah! oui, tu es bonne, toi, tu es sensible, toi!

MARIETTE.

Allons, c'est bon, partez.

GASTON, revenant.

Tu ne m'aurais pas trahi, toi...

MARIETTE.

Non, certainement, mais partez!

GASTON, revenant.

Et si, un jour, je venais te dire : Mariette, chère Mariette, je t'ai...

MARIETTE, le ramenant.

Hein? plaît-il? vous dites!..

GASTON.

Rien!

MARIETTE.

Vous disiez... si un jour...

GASTON.

Ne me gronde pas!.. je pars...

ENSEMBLE.

AIR : Allons, volige en d'autre lieux.

A la poste, je vais courir,  
Tu m'en pries, il faut t'obéir.  
Mais, vois-tu; vivre sans amour?  
C'est, hélas! mourir tous les jours.

MARIETTE.

Vite à la poste il faut courir,  
Fait's-le Monsieur, pour m'obéir,  
Si vous n' pouvez vivr' sans amours,  
Aimez, alors, aimez toujours.

## SCÈNE V.

MARIETTE, puis, UN SERGENT.

MARIETTE.

Il s'en va.. c'est dommage, j'aurais bien voulu savoir la fin de cette phrase qu'il a commencée. Oh! je la devine bien à peu près... je la devine même tout-à-fait... mais c'est égal, ces choses-là... on aime toujours mieux les entendre.

LE SERGENT.

Dites-moi, la belle enfant, n'est-ce pas dans cette maison que demeure M. Gaston de Juvécourt?

MARIETTE.

Oui, Monsieur, mais il est sorti.

LE SERGENT.

En ce cas, veuillez lui remettre ceci de la part du capitaine.

MARIETTE.

Je n'y manquerai pas.

LE SERGENT.

Adieu, la belle enfant.

(Il sort.)

MARIETTE.

Votre servante. (Retournant le papier.) Ce n'est qu'un billet, et un billet tout ouvert... Lisons vite! (Elle lit.) « Ton absence sans permission » t'a été fatale, tu as été destitué de ton grade; » si tu as des protecteurs, hâte-toi de les faire » agir, sans cela, ton avenir est perdu... » Destitué; lui!.. Oh! non, non, cela ne sera pas... la pauvre perruquière à du crédit à la cour... Ecrivons tout de suite à M. de Vergennes.

(Elle prend des feuilles de papier.)

AIR : Voyons, parlez vite, petit.

Parmi ces feuilles choisissons

Bien la plus grande...

La voilà... vite, commençons

Notre demande.

Monsieur d'Vergenn' rira sûr'ment

D' mon ignorance;

Mais d'un autre mon cœur attend

Sa récompense.

Ecrivons sans perdre un instant.

La perruquière,

Ce soir, sera bien fière.

Si l' lieutenant  
Est fait commandant :  
C'est qu'elle a su r'friser l' gouvernement.  
(Elle va se mettre à écrire.)

## SCÈNE VI.

MARIETTE, DARDARD, ATHALIE.

DARDARD.

Est-ce bien ici le domicile de demoiselle Mariette Champin, s'il vous plaît ?

MARIETTE, se retournant.

Hein ? que me veut-on ?.. Que vois-je ? Athalie !

ATHALIE.

Mariette ! ma petite Mariette ! c'est bien elle.

DARDARD.

L'identité est reconnue.

MARIETTE.

Comment, te voilà à Meudon ?

ATHALIE.

Avec mon mari, que je te présente.

DARDARD.

Mademoiselle...

MARIETTE.

Et tu es mariée...

ATHALIE.

Comme tu vois...

DARDARD.

Comme vous voyez... C'est-à-dire, très bien... ma femme a trouvé un fort joli parti.

MARIETTE.

Et, comment ne m'as-tu pas prévenue, moi, ton amie d'enfance, ta sœur de lait.

ATHALIE.

Je n'en ai pas eu le temps ; depuis mon mariage nous n'avons pas cessé de voyager.

MARIETTE.

Vraiment !

ATHALIE.

C'est un goût subit qui a pris à M. Dardard.

MARIETTE.

M. Dardard !

ATHALIE.

C'est le nom de mon mari.

MARIETTE.

Ah ! Monsieur s'appelle...

DARDARD.

Dardard, ex procureur.

MARIETTE.

Procureur... (A part.) C'est bien lui... le rival de Gaston !

ATHALIE.

Mais enfin, nous allons demeurer quelque temps près de toi ; j'espère que nous allons nous fixer ici.

DARDARD.

Ta, ta, ta, ça dépend, chère amie ?

ATHALIE.

Comment ?

DARDARD.

Je ne sais pas encore si l'air de ce pays convient à votre santé... je vais m'en informer. (Prenant Mariette à part.) Y a-t-il beaucoup de militaires à Meudon.

MARIETTE.

Des militaires !.. (A part.) Je devine...

DARDARD.

Oui, comme par exemple des... des...

MARIETTE.

Des royal-cravates peut-être ?

DARDARD.

Justement, des royal-cravates.

MARIETTE.

Est-ce que Monsieur en chercherait un ?

DARDARD.

Oui, oui, j'en cherche précisément un !

MARIETTE.

Un officier ?

DARDARD.

Un officier, c'est étonnant comme cette jeune fille devine juste.

MARIETTE.

Tout ce que je puis vous dire, Monsieur, c'est que les royal-cravates sont à Angoulême.

DARDARD.

Ah ! ils y sont restés. (A part.) Que le ciel et Sa Majesté les y maintiennent long-temps.

MARIETTE.

Mais, je ne sais si celui que Monsieur cherche est à son poste.

DARDARD.

Oh ! je le trouverai toujours assez tôt... pour lui, le malheureux.

ATHALIE.

Mais, Monsieur, tout cela ne regarde pas Mariette.

DARDARD.

C'est que je me connais, quand la colère m'emporte... elle m'emporte très loin.

MARIETTE, à part.

Oui, de Brives à Angoulême, et d'Angoulême à Meudon.

DARDARD.

Hein ? plaît-il ?

ATHALIE.

AIR :

Votre poursuite est vraiment singulière,  
Pour vous, Monsieur, la course est un plaisir,  
Mais pourquoi donc laissez-vous en arrière  
Cet ennemi que vous voulez saisir ?

DARDARD.

C'est qu'aussitôt que je flaire sa trace,  
Comme un limier je me lance, et souvent,  
Je suis si bien lancé que je l' dépasse,  
Voilà pourquoi je suis toujours devant.

ATHALIE, bas.

Mariette, est-ce qu'on n'a pas apporté ici un paquet de ma part ?







(Pendant ce temps, Berlinguet a tout préparé pour être rasé.)

BERLINGUET.

Ah ! voilà tous ces intrus éloignés, à présent. M<sup>lle</sup> Mariette... (Il s'assied et tient le plat à barbe sous son menton.) J'attends !

MARIETTE.

Vous attendez... quoi ?

BERLINGUET.

Mon bonheur... le prix de ma course, enfin.

MARIETTE.

Il ne s'agit pas de cela, M. Berlinguet, j'ai besoin de vous..

BERLINGUET.

Besoin de moi... je vous permets de vous en servir tant que... et comme que vous le voudrez.

MARIETTE.

Alors, vous allez me faire une commission.

BERLINGUET.

Encore ? (S'essuyant.) Permettez !

MARIETTE.

Il faut porter une lettre à deux pas, au château, chez M. de Vergennes.

BERLINGUET.

Chez le ministre ?

MARIETTE.

Auquel je renvoie cette bague en lui demandant...

BERLINGUET.

Une faveur pour votre époux.

MARIETTE.

Une faveur pour celui que j'aime.

BERLINGUET.

Vous vous décidez donc, ô Mariette !.. Mais avant, il faudrait bien nous entendre. Qu'est-ce que vous allez lui demander pour moi ?

MARIETTE.

Oh ! ce qu'il voudra.

BERLINGUET.

Mariette, naïve enfant, tu n'as pas l'habitude des cours : je vas vous dicter le placet, placez-vous là.

MARIETTE, écrivant.

Monseigneur...

BERLINGUET.

Monseigneur... j'adopte !..

MARIETTE.

Votre prédiction s'est accomplie...

BERLINGUET.

Comment dites-vous ça ?

MARIETTE.

Votre prédiction s'est accomplie.

BERLINGUET.

Ah ! mais, non... *accomplite*, c'est du féminin. Petit, petite ; accompli, *accomplite*.

MARIETTE.

C'est possible... Mon cœur a fait un choix !

BERLINGUET.

Bon encore... je ratifie.

MARIETTE.

Celui que j'aime est...

(Elle écrit sans parler.)

BERLINGUET, dictant.

Celui que j'aime est pétri de jolies qualités,

il sait écrire en ronde et en bâtarde, il possède à fond la lecture, le calcul, et les différentes orthographes. Ça n'est pas trop mal, ça.

MARIETTE, lisant, à part.

L'amour lui a fait oublier son devoir, et depuis plus de quinze jours son congé est expiré ; je vous implore pour lui, Monseigneur, son sort et le mien sont entre vos mains.

BERLINGUET, cherchant.

Et les différentes orthographes... je crois que sans trop d'amour-propre, je peux vous demander pour lui une place dans la bouche du roi... Ça m'irait d'être attaché au palais de Sa Majesté !... avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

MARIETTE, signant.

Votre très humble servante, Mariette Champin, perruquière à Meudon.

BERLINGUET, cherchant.

Bravo ! voilà un petit placet proprement rédigé. Et la bague ?

MARIETTE.

Elle est dans la lettre.

BERLINGUET.

Voyons, que je relise...

MARIETTE.

C'est cacheté !..

BERLINGUET.

Oh ! ce n'était que pour l'orthographe ; après ça, nous n'avons peut-être pas la même.

MARIETTE.

Ne perdez pas de temps, et courez au château.

BERLINGUET.

Soyez tranquille, je vole au triple galop. O amour, prête-moi tes ailes.

MARIETTE.

Air du tourbillon.

Allez, volez,

Pour remettre

Cette lettre ;

Allez, volez,

Et nos vœux seront comblés.

BERLINGUET.

Vous le voulez ?

J'vais remettre

Cette lettre ;

Vous le voulez ?

Et vos vœux seront comblés.

## SCÈNE IX.

MARIETTE ; puis, ATHALIE, en homme, costume de page.

MARIETTE.

Non, non, M. de Vergennes ne sera pas ingrat ; il se rappellera la promesse qu'il m'a faite... Gaston sera sauvé, Athalie aussi. Est-ce bien par intérêt pour elle que j'agis ?

Air : Le seigneur et les hirondelles.

Ce qu'ici je ressens, hélas !

Je le dis tout bas,  
 Cette tendre flamme,  
 Qui pour lui consume mon âme  
 La nuit et le jour,  
 Oui, c'est de l'amour.  
 Je le sens la nuit et le jour;  
 Oui, c'est de l'amour,  
 C'est bien de l'amour.  
 S'il me quitte,  
 S'il m'évite,  
 Avec lui suit mon bonheur:  
 Sa présence,  
 D'espérance,  
 Fait bientôt battre mon cœur.  
 Ce qu'ici je ressens, hélas! etc.

ATHALIE, paraissant en homme.  
 Mariette!

MARIETTE.

Un jeune homme qui sort de ma chambre!  
 Que vois-je! Athalie sous ces habits...

ATHALIE.

Ces habits appartiennent à mon frère, il me les a prêtés.

MARIETTE.

Pourquoi ce déguisement?

ATHALIE.

Tu sais déjà que je suis mariée, mais ce que je ne t'ai pas dit, c'est qu'avant mon mari...

MARIETTE.

Un autre t'avait fait la cour?

ATHALIE.

Je l'avoue; cet autre était un jeune...

MARIETTE.

Militaire, un lieutenant, n'est-ce pas?

ATHALIE.

Quoi? tu sais...

MARIETTE.

Continue.

ATHALIE.

Ma famille disposa de ma main et me fit épouser M. Dardard... L'officier devint furieux... Il prétendait que je l'aimais.

MARIETTE.

Ah! il prétendait...

ATHALIE.

Cette persuasion lui venait de son amour-propre, d'abord, d'un peu de fatuité, et...

MARIETTE.

Et d'une douzaine de lettres où tu lui jurais...

ATHALIE.

Moi? Mais du tout, c'est un mensonge; je n'en ai jamais écrit que trois.

MARIETTE.

C'est bien différent.

ATHALIE.

Et c'est pour reprendre ces lettres que je suis ici et que je veux voir M. Gaston; je me présenterai à lui sous le nom de mon frère; je lui redemanderai ces lettres, auxquelles il ne doit plus tenir.

MARIETTE.

Tu crois qu'il ne te reconnaîtra pas, et, s'il te reconnaît, es-tu bien sûre de toi-même.

ATHALIE.

Mariette, je sais ce que je dois à mon mari.

MARIETTE.

Eh! ma chère, tous les débiteurs savent très bien ce qu'ils doivent, et ça n'empêche pas les banqueroutes.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, DARDARD.

DARDARD, en dehors.

Lui! encore lui!

ATHALIE, avec effroi.

Mon mari!

MARIETTE.

M. Dardard!

ATHALIE, à part.

Je suis perdue! (A Mariette.) Où me mettre?

MARIETTE.

Là!

(Elle la force à s'asseoir sur une chaise devant une petite toilette. Mariette a pris une serviette et l'a mise autour du cou d'Athalie, qui tourne le dos à son mari.)

ATHALIE, bas.

Que vas-tu faire?

MARIETTE.

Te raser.

ATHALIE, se reculant.

Comment, me raser!

MARIETTE.

Ne bouge pas! (Elle a pris un blaireau et couvre de savon la figure d'Athalie, dont on ne voit plus que les yeux.) Te voilà méconnaissable.

DARDARD, entrant.

C'était bien mon rival-cravate. Je n'ai pas trois gouttes de sang dans les veines.

MARIETTE, à Dardard.

Qu'avez-vous donc, M. Dardard? vous paraissez tout bouleversé.

DARDARD.

Ce que j'ai?... C'est la course, l'émotion... et puis, une rencontre que j'ai faite.

MARIETTE.

Et qui donc?... Serait-ce le royal-cravate que vous cherchez?

DARDARD.

Justement! A son aspect, la colère m'a emporté... et je l'ai perdu de vue.

MARIETTE.

Alors, soyez sans inquiétude, vous le verrez.

DARDARD.

Vous... vous croyez?

MARIETTE.

Sans doute; il n'y a qu'un seul royal-cravate à Meudon, et il loge chez moi.

DARDARD.

Chez vous? Mais alors il va venir?

ATHALIE, à part.

Il va venir!

DARDARD.

Je suis un homme perdu... Une idée, mon



Dieu ! une idée ! (S'élançant entre Mariette et sa femme.) Ah ! je la tiens !

ATHALIE, effrayée.

Ah !

MARIETTE, passant entre eux.

A qui en avez-vous donc, M. Dardard ?

DARDARD.

Petite, un louis pour vous si vous voulez me laisser raser ce gentilhomme.

ATHALIE.

Me raser !..

DARDARD.

Tiens, j'ai vu ce petit jeune homme-là quelque part.

MARIETTE.

Vous disiez...

DARDARD.

J'ai besoin, pour le moment, du plus complet incognito. Vous avez pris un garçon depuis ce matin, depuis une heure... ce garçon, c'est moi.

MARIETTE.

Mais, encore une fois...

DARDARD, ôtant son habit ; lui prenant la serviette qu'elle tenait à la main et s'en faisant un tablier.

Donnez-moi un rasoir.

MARIETTE.

Désolée de vous refuser, Monsieur. Si j'avais une autre pratique sous la main... je ne dis pas... mais vous confier celle-ci, c'est impossible.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, BERLINGUET, entrant en courant.

BERLINGUET.

Me voilà !

DARDARD, qui a fait un mouvement d'effroi.

Ah ! (Se rassurant.) Ce n'est pas lui !

BERLINGUET, à Mariette.

Vous avez du monde, c'est égal !.. (A mi-voix.)

J'ai fait ma commission, votre lettre a été remise ; on aura la réponse dans une heure, le ministre me la donnera à moi-même. Une tenue décente sera donc de rigueur. (Ôtant son habit.) Vous comprenez, ô Mariette ! vous comprenez !

MARIETTE.

Très bien. Asseyez-vous.

DARDARD, remontant au fond.

Est-ce que je me serais trompé ?

BERLINGUET.

Elle consent ! O bonheur ! bonheur inespéré !

DARDARD, revenant.

Oh ! cette fois, c'est bien lui ! (A Mariette.) Un rasoir, perruquière, ma fortune pour un rasoir.

BERLINGUET, s'asseyant.

J'ai le numéro 3.

MARIETTE, mettant la serviette à Berlinguet, et à demi-voix.

Là, sur cette planche, vous en trouverez un.

DARDARD, le prenant.

Enfin !

BERLINGUET.

Je vais donc sentir sous mon menton sa jolie main blanchette ! Ah ! je frissonne d'amour et de volupté.

DARDARD, s'avançant vers sa femme,

Maintenant...

MARIETTE, l'arrêtant, lui montrant Berlinguet, et lui donnant la savonnnette.

Rasez Monsieur.

DARDARD.

Monsieur ?.. Ça m'est égal...

(Il savonne Berlinguet avec la main en se tenant derrière sa chaise.)

BERLINGUET.

Ah ! que c'est doux... ah ! que c'est doux, mon Dieu !

MARIETTE, à Athalie.

Il ne t'a pas reconnue... rentre vite.

BERLINGUET, levant les yeux, et apercevant Dardard.

Mariette ! Hein ? qu'est-ce que c'est que ça ! un homme ! un vilain homme !

(Gaston paraît, Dardard s'élance sur Berlinguet et lui pince le nez.)

DARDARD.

Chut ! chut donc, malheureux !

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, GASTON.

(Berlinguet, assis à droite du spectateur, est tenu par Dardard, debout à côté de lui. Athalie, assise à gauche, et à moitié cachée par Mariette. Gaston s'arrête au fond.)

GASTON.

Je suis sûr de mon fait.

ATHALIE.

Gaston !

MARIETTE.

Entre deux feux !

GASTON.

Il a dû entrer ici... Mariette...

(Il s'arrête en apercevant Dardard.)

MARIETTE.

Ne te trouble pas.

BERLINGUET.

Tiens ! je vous connais, vous êtes monsieur...

DARDARD, le serrant plus fort.

Chut !

BERLINGUET.

Mais lâchez-moi donc le nez.

GASTON, s'avançant.

Tu as pris un aide, à ce que je vois ?

(Dardard savonne Berlinguet.)

MARIETTE, cachant Athalie.

Oui, je ne pouvais suffire à tout.

BERLINGUET.

Bon ! il me met du savon dans les yeux.

GASTON, examinant Dardard.

Cette tournure...



DARDARD, à part.

Il m'examine !

(Il savonne Berlinguet à tour de bras.)

BERLINGUET.

Mais j'en ai assez... j'en avale beaucoup. Pouah ! que c'est mauvais.

GASTON.

Bas de soie, souliers à boucles d'or, c'est mon homme. Athalie doit être à Meudon.

BERLINGUET, à lui-même.

Ah ! ce Dardard était un perruquier.

GASTON, frappant sur l'épaule de Dardard.  
L'ami !

DARDARD, avec effroi.

Oh !

BERLINGUET, éternuant.

Attchim !

GASTON, cherchant à voir la figure de Dardard.  
Quand tu auras fini avec ce garçon, tu m'accommoderas.

MARIETTE.

Ciel !

DARDARD.

Je suis mort !

BERLINGUET, se levant à moitié.

Ça me va... je cède la place au lieutenant.

MARIETTE.

Du tout, du tout.

DARDARD, faisant retomber Berlinguet sur la chaise.  
Restez donc !

MARIETTE.

S'il reconnaît le mari, il aura bientôt découvert la femme.

GASTON.

Dépêche-toi.

MARIETTE.

Voilà !.. Je suis à vous, M. Gaston.

GASTON.

Non, non, je ne veux pas que pour moi tu quittes ce jeune cavalier.

BERLINGUET.

Alors...

DARDARD.

Je vous en conjure, mon jeune ami.

GASTON, apercevant dans la glace la figure d'Athalie.

Qu'ai-je vu !

MARIETTE, prenant le petit miroir qu'elle met dans sa poche.

Maladroite.

GASTON.

C'est elle.

MARIETTE.

Je suis arrivée trop tard.

GASTON.

C'est bien elle.

ATHALIE.

Il m'a reconnue.

MARIETTE.

Maudit miroir !

(Elle se met à coiffer vivement Athalie.)

GASTON.

Athalie sous ce déguisement !

BERLINGUET.

Mais, Monsieur !..

DARDARD.

Pour Dieu ! restez là. Je ne puis raser que vous ici.

BERLINGUET.

Que moi z'ici ? Et pourquoi ?

DARDARD.

Parce que je n'ai jamais rasé de ma vie.

BERLINGUET.

Jamais !.. Il n'a jamais rasé ! Ah ! mon Dieu ! lâchez-moi, Monsieur, lâchez-moi. Savez-vous à quoi vous m'exposez ?

DARDARD.

Oui, mais je suis décidé à tout ; si vous bougez, je vous coupe.

BERLINGUET.

Ah ! quelle affreuse position !.. Du moins, Monsieur, rasez avec le dos...

MARIETTE, bas, à Athalie.

A tout prix il faut t'éloigner.

GASTON, à part.

Ah ! mon infidèle, cette fois, je vous tiens à ma merci.

MARIETTE, présentant le chapeau à Athalie.

C'est fini, mon gentilhomme, vous pouvez partir.

GASTON, à part.

Oh ! non pas ! (Haut, en retenant Athalie.) Eh ! je ne me trompe pas, c'est bien lui.

MARIETTE.

Comment ?

ATHALIE.

Monsieur...

GASTON.

Henri de Bréville.

MARIETTE, vivement.

Vous vous trompez.

GASTON.

Allons donc ! c'est mon cousin.

ATHALIE et MARIETTE.

Son cousin !..

BERLINGUET.

Allons, bon ! v'là qu'il me rase le nez. Mais on ne rase pas le nez, mon bon ami.

GASTON.

Ta main, morbleu ! et embrassons-nous, cousin.

ATHALIE, ne pouvant se défendre.

Ah ! Monsieur, vous abusez indigemment de ma position.

GASTON, bas, et l'embrassant.

Je prends ma revanche !

DARDARD, avec joie.

Il reconnaît le petit jeune homme. Voilà une diversion bien heureuse.

ATHALIE, bas, à Gaston.

Par pitié, Monsieur, que mon mari ne soupçonne pas...

GASTON.

A une condition... il me faut une entrevue ici, tout à l'heure.

MARIETTE, bas.

Refuse !

Impossible !

ATHALIE, bas.

(Elles parlent avec animation.)

DARDARD, à Berlinguet.

Dites donc ? est-ce heureux que ce page se soit trouvé là !

(Il le rase sous la gorge.)

BERLINGUET.

Oh ! n'allez pas là-dessous, malheureux, c'est très dangereux ; c'est là qu'est le gésier.

GASTON.

Eh bien ?

ATHALIE.

Eh bien !.. ici, dans un instant.

(Fausse sortie.)

ENSEMBLE.

Air : J'ai du caractère.

ATHALIE.

Chut ! il faut nous taire  
Et bientôt, j'espère,  
Grâce à toi, ma chère,  
Sortir de danger.  
Ah ! quelle aventure !  
De son imposture  
Bientôt, je le jure,  
Je vais me venger.

GASTON.

Elle a dû se taire,  
Malgré sa colère ;  
Moi je vais, j'espère,  
La voir sans danger.  
Ah ! quelle aventure !  
De son imposture  
Bientôt, je le jure,  
Je vais me venger.

MARIETTE.

Chut ! il faut nous taire,  
Et bientôt, j'espère,  
Malgré lui te faire  
Sortir de danger.  
Ah ! quelle aventure !  
De son imposture  
Bientôt je le jure  
Tu vas te venger.

DARDARD.

Chut ! il faut vous taire,  
Et vous laissant faire,  
Vous m'allez, j'espère,  
Sortir de danger.  
Ah ! quelle aventure !  
Mais mon imposture,  
Ici, je le jure,  
Va me protéger.

BERLINGUET.

Mais pourquoi me taire ?  
Quel est ce mystère ?  
Moi, je n'ai que faire  
De vous protéger.  
Ah ! quelle aventure !  
Mais votre imposture

A mis ma figure  
Dans un grand danger.

## SCÈNE XIII.

BERLINGUET, DARDARD, GASTON.

GASTON, à part.

A nous deux, procureur maudit !.. (Lui frappant sur l'épaule. Haut.) As-tu fini ?

DARDARD.

Aie ! il est resté !

(Il se met à raser avec fureur.)

BERLINGUET.

Pas si vite ! pas si vite ! pas si vite, Monsieur.

GASTON.

Mariette assure que tu es un habile homme ; voyons un peu comment tu rases.

BERLINGUET.

Ce n'est pas de première force, mais c'est gentil.

DARDARD, à part.

Je tremble comme la feuille.

BERLINGUET, bas.

Du dos, toujours du dos ! Ne l'oubliez pas, mon Dieu ! ne l'oubliez pas.

GASTON.

Ah ! ça mais... à quoi penses-tu ? retourne donc ton rasoir.

DARDARD.

C'est juste.

BERLINGUET.

Non, non, je m'y oppose, ne retournez pas.

DARDARD.

Laissez-vous faire.

BERLINGUET.

Ah ! il va me couper, le massacre ! il va m'écharper. (Il se lève.) A l'assassin !

GASTON.

Mais laisse-toi donc achever, que diable !

BERLINGUET.

Avec le coupant, jamais.

GASTON, allant à Dardard.

Ah ! ah ! ah !.. tu n'as donc pas la main sûre.

DARDARD.

Si fait, Monsieur, si fait. Maintenant, un œil de poudre.

GASTON.

Mais il est venu pour se faire raser.

BERLINGUET.

Je suis venu pour me faire raser... c'est vrai... mais par un perruquier, et pas du tout par un procureur.

GASTON.

Un procureur !

DARDARD, le poudrant.

Tais-toi, malheureux !

BERLINGUET.

Je voulais confier mon physique à M<sup>lle</sup> Mariette.

DARDARD.

Mais tais-toi donc !

BERLINGUET.

Et non à un M. Dardard.

GASTON.

A M. Dardard.

DARDARD.

Ah ! il m'a nommé, sauve qui peut !..

(Il jette la boîte à poudre au nez de Berlinguet et se sauve à toutes jambes.)

## SCÈNE XIV.

BERLINGUET, GASTON; puis, MARIETTE.

(Gaston tombe sur une chaise en riant. Berlinguet reste aveuglé par la poudre.)

BERLINGUET.

Scélérat ! il m'a aveuglé ! Où est-il ? où est-il ?

(Il prend une chaise et tape au hasard.)

MARIETTE, qui rentre et qu'il a failli atteindre jette un cri.

Ah !

(Gaston prend Berlinguet à bras le corps et le retient.)

BERLINGUET.

L'ai-je tué ? est-il mort ?

MARIETTE.

Ah ! le pauvre garçon !

(Elle prend de l'eau et lui en met à la figure.)

BERLINGUET.

Ah ! mon sang coule, et il est glacé, je suis bien malade ! Tiens, c'est de l'eau ! Oh ! Mariette, vous pensez à moi, enfin, vous pansez mes blessures.

MARIETTE.

Allons, allons, vous n'avez rien.

BERLINGUET.

Comment avez-vous pu me mettre dans des mains pareilles ? Risquer de me faire couper quelque chose d'essentiel ! Imprudente, on ne gaspille pas son bien comme ça, car je suis votre bien, et aussitôt que le ministre nous aura... Tiens, j'y pense... et sa réponse.

MARIETTE.

Il faut l'aller chercher... et bien vite !

GASTON.

Diable, tu es en correspondance avec le ministre.

BERLINGUET.

Oui, nous lui avons écrit, et il m'a prié de venir causer avec lui ce matin ! (Mettant son habit.) Je ne me gêne pas avec M. de Vergennes, pourtant je ne veux pas faire attendre son suisse. Mariette, serai-je présentable ?.. Ne suis-je pas trop abîmé.

MARIETTE.

Non, vous êtes superbe, mais partez donc ?

ENSEMBLE.

Air : Sans plus tarder.

Allons, hâtez-vous de partir,  
Mon impatience

Commence,

Chez le ministre il faut courir;  
Je voudrais vous voir revenir.

BERLINGUET.

Empressons-nous de partir.

Mon impatience

Commence.

Chez le ministre il faut courir,  
Car j'ai hâte de revenir.

GASTON.

Allons, hâte-toi de partir,

Son impatience

Commence.

Chez le ministre, il faut courir;  
Sa faveur, il faut la saisir.

## SCÈNE XV.

MARIETTE, GASTON.

GASTON.

Maintenant, ma petite Mariette, songeons à mon rendez-vous ; il faut que je paraisse devant elle avec tous mes avantages, vite, un coup d'œil à ma coiffure !

MARIETTE, avec dépit.

Par exemple !

GASTON.

Fais-moi bien gentil, bien séduisant.

MARIETTE, à part.

Jamais !

GASTON.

Je me livre à toi. (S'asseyant.) Le destin de mon amour est dans tes doigts.

MARIETTE, à part.

Ah ! quelle idée.

GASTON.

Hâte-toi !

MARIETTE, à part.

Il l'aime toujours, je n'ai que ce moyen-là.

GASTON.

J'attends.

MARIETTE, prenant son peigne et les ciseaux.

Me voilà ! (Elle coiffe Gaston tout de travers.)  
Savez-vous, M. Gaston, que vous pourriez bien échouer.

GASTON.

Tu plaisantes, l'emporter sur M. Dardard est une victoire trop facile ; quand j'aurai dit à sa femme tout ce que j'ai souffert.

MARIETTE.

Et si, au lieu de se laisser attendre, M<sup>me</sup> Dardard vous répondait par un éclat de rire.

GASTON.

Allons donc !

MARIETTE.

Si cela arrivait, douteriez-vous encore de son indifférence pour vous.

GASTON.

C'est impossible, te dis-je.



MARIETTE, profitant de l'irritation de Gaston, lui coupe une seule de ses moustaches, à part.

Ah! c'est impossible! Eh! bien, ne remuez donc pas, j'ai failli vous couper.

GASTON.

Tu as fini!

MARIETTE, à part, en le regardant.  
Pauvre garçon!

GASTON.

Tu as dû faire de ton mieux!

MARIETTE.

Certes!

GASTON.

Et cela vaut bien un baiser.

MARIETTE, s'échappant.  
Non pas, Monsieur.

GASTON.

Tu refuses?

MARIETTE.

Vous n'avez plus besoin de consolations. On vient!..

GASTON.

C'est Athalie! laisse-nous!

MARIETTE, à part.

Je crois que le tête-à-tête est sans danger.  
(Bas, à Athalie qui paraît.) Songe à ton mari.

ATHALIE, à part.

Ne me quitte pas?

MARIETTE.

Je suis là, tout près! (A part.) Je reviendrai pour empêcher toute explication. (Regardant Gaston en s'en allant.) Il est encore trop bien.

MORCEAU DE SORTIE.

Air de Strauss.

ATHALIE, à Mariette.

Oui, reste là,  
Car le voilà.  
Je sens mon cœur  
Battre de peur  
Surveille bien  
Un entretien  
Trop dangereux  
Quand on est deux.

MARIETTE.

Je serai là,  
Car te voilà;  
Pourtant mon cœur  
Bat de frayeur.  
Surveillons bien  
Un entretien  
Si dangereux  
Quand on est deux.

GASTON.

Laisse-nous là,  
Car la voilà.  
Ah! tout mon cœur  
Bat de bonheur.  
Enfin, je tiens  
Cet entretien  
Selon mes vœux.  
Soyons heureux.

## SCÈNE XVI.

ATHALIE, GASTON.

ATHALIE, à part.

Mariette avait-elle raison? ne serais-je donc pas sûre de moi?

GASTON, à part.

Elle est encore plus jolie qu'à Brives.

ATHALIE, à part.

Je n'ose le regarder.

GASTON, s'approchant.

Athalie!

ATHALIE, vivement, sans lever les yeux.

Monsieur, si j'ai consenti à vous accorder cette entrevue qui doit être la dernière, c'est que j'ai compté sur votre loyauté, sur votre honneur... Il y a un an, je vous ai écrit; c'est une légèreté bien condamnable, sans doute, mais dont vous n'abuserez pas. Ces lettres, qui me compromettraient aujourd'hui, vous allez me les rendre, n'est-ce pas?

GASTON.

Vous me demandez ces lettres, mais c'est tout ce qui me restait de mes illusions perdues. Oh! elles sont là, sur mon cœur.

ATHALIE.

Par grace, Monsieur...

GASTON, à part.

Elle est émue! (Haut.) Mon amour, à moi, n'a fait que s'accroître dans l'absence.

ATHALIE, à part.

Et Mariette qui ne revient pas.

GASTON.

Si vous saviez ce que j'ai souffert!

ATHALIE.

Il serait vrai!

GASTON, à part.

Que nos yeux se rencontrent comme autrefois, et elle est à moi. (Haut.) Oui, Athalie la souffrance m'a cruellement frappé... Voyez comme mes traits sont amaigris. Mon visage porte l'empreinte d'une longue douleur!

ATHALIE.

Pauvre jeune homme!.. (Elle lève les yeux.) Ah! mon Dieu!

MARIETTE, rentrant.

Assurons-nous du succès de ma ruse.

GASTON.

Vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas?

ATHALIE, riant.

En effet... quelle singulière figure!

MARIETTE, à Gaston.

Eh bien?

GASTON.

Elle est attendrie.

ATHALIE, riant.

Mais, Monsieur, vous avez...

GASTON.

Ne me cachez pas votre émotion, Athalie... ne détournez pas les yeux.

ATHALIE, riant.

Mon émotion... mais Monsieur...

GASTON

Comment, elle rit!

# LA PERRUQUIÈRE DE MEUDON.

ATHALIE.

Pardon... mille pardons!.. Mais, vois donc ,  
Mariette.

MARIETTE.

En effet... je n'avais pas remarqué... Ah!  
ah! ah!..

GASTON.

Et toi aussi!.. Elles rient toutes les deux!

MARIETTE.

Moi, du tout... C'est Madame qui est cause...  
Ah! ah! ah!

ATHALIE.

Moi?... mais non.... c'est Monsieur... Ah!  
ah! ah!..

GASTON.

C'est moi!..

MARIETTE.

Eh bien! au fait, c'est tous les deux... ah! ah!  
ah! Et puis, des amoureux qui se revoient après  
une séparation... ah! ah! ah! et qui se rient au  
nez... ah! ah! ah!.. c'est très drôle! ah! ah! ah!

GASTON, avec colère.

Me direz-vous à la fin...

ATHALIE, riant.

C'est que vous avez... ah! ah! ah!

GASTON.

Mais quoi?..

MARIETTE.

On vient!.. Ton mari, sans doute.

ATHALIE.

Mon mari!..

GASTON.

Le procureur!

ATHALIE.

Mais, mes lettres, Monsieur...

GASTON.

Les voici... Maintenant, Madame, je vous les  
rends sans regret, et l'accueil que vous venez  
de me faire m'a rendu la raison.

ATHALIE.

Merci, merci, Monsieur... mais, regardez-  
vous, et vous excuserez cet accès de gaieté.

GASTON.

Que signifie?

MARIETTE.

Voilà, M. Dardard!

ATHALIE.

Adieu, Monsieur.

MARIETTE.

Sauve-toi vite.

## SCÈNE XVII.

MARIETTE, GASTON; puis, BERLINGUET.  
GASTON.

Ah! procureur maudit, maintenant, c'est ta  
vie qu'il me faut!

(Il court au fond, s'élance sur Berlinguet, qu'il ne  
reconnait pas d'abord, et qu'il saisit à la gorge.)

BERLINGUET, entrant.

Me voilà... Ah! au secours!

GASTON.

Berlinguet!

BERLINGUET, qu'on a lâché.

Ils en veulent donc tous à ma vie!.. Ah! lieu-

tenant, regardez-moi en face... Ah! quelle  
drôle de figure vous avez... Ah! vous avez le  
nez de travers... ah! mais, vous êtes très laid...  
(Riant.) Ah! ah! vous êtes très cocasse!

GASTON.

Lui aussi... Oh! c'est le dépit, la colère qui  
bouleversent mon visage. Elle me trahit, elle a  
ri de mon amour, de ma douleur; elle s'est mo-  
quée de moi.

BERLINGUET, à part.

Ca ne m'étonne pas... Ah! ah! ah! la drôle de  
tête! Qu'est-ce qu'il a donc qui le change  
comme ça.

GASTON.

Hein?

BERLINGUET.

Je n'ai rien dit... Il y a quelque chose de  
trop dans la figure.

GASTON.

L'ingrate!

MARIETTE.

Elle ne sent pas tout ce que vous lui avez sa-  
crifié. Vous-même, M. Gaston, vous ignorez ce  
que vous avez perdu pour cette infidèle. Tenez,  
voici un billet qu'on a laissé en votre absence.

GASTON, lisant.

Que vois-je?... Destitué, cassé de mon grade!

MARIETTE, bas, à Berlinguet.

As-tu vu le ministre?

BERLINGUET.

Oui, il m'a très bien reçu dans la personne  
de son suisse, et voilà ce qu'il m'a donné.

MARIETTE.

Une lettre pour moi!.. Oh! comme le cœur  
me bat!

(Elle lit.)

BERLINGUET, à part.

Et le mien! il fait tictac, il imite les accens  
d'un moulin.

GASTON.

Ainsi, plus d'espérance. Et c'est pour elle que  
j'ai tout sacrifié... tout perdu, Mariette!

MARIETTE.

Peut-être... Tenez, lisez, M. Gaston.

BERLINGUET.

La réponse du ministre! c'est l'emploi qu'il  
m'accorde.

GASTON.

Que vois-je? un brevet de capitaine!

BERLINGUET, passant entre eux.

Hein?... capitaine! Je serais capitaine!.. Lieu-  
tenant, ne soyez pas jaloux de cet avancement  
rapide. Mariette, aurai-je quelque charme sous  
l'uniforme?

MARIETTE.

Est-ce qu'il est question de vous?

BERLINGUET.

Plaît-il?

GASTON, reprenant le milieu.

Ce n'est pas tout, mon absence justifiée par  
un congé... et c'est à toi que je devrais...

BERLINGUET.

A elle!.. (Regardant la lettre.) Dieu, c'est lui  
qui a mon grade!.. le ministre se sera trompé  
de nom!









LA

# JEUNESSE DE CHARLES XII,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES ,

PAR M. MOLÉRI,

Représentée pour la première fois , à Paris , sur le théâtre des Folies-Dramatiques ,  
le 25 juillet 1843.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

CHARLES XII , roi de Suède (16 ans).....	M <sup>lle</sup> ANGÉLINA LEGROS.
LE COMTE SPARRE , premier ministre.....	M. FLEURY.
LE GÉNÉRAL PIPER , gouverneur du roi.....	M. DORLANGES.
LE BARON DE STRALHEIM.....	M. BELMONT.
L'AMBASSADEUR DE DANEMARCK.....	M. FERDINAND.
ROZEN , jeune soldat.....	M. COUTARD.
CHRISTINE , sa fiancée.....	M <sup>me</sup> CH. POTIER.
UN HUISSIER DU PALAIS.....	M. DESQUÉLS.
UNE SENTINELLE.....	M. CHARLES.

SEIGNEURS. — OFFICIERS. — PAGES. — DOMESTIQUES.

La scène se passe, au premier acte , à Stockholm ; au deuxième acte , dans la maison royale de Jacobdal.



## ACTE I.

Une salle du palais. Porte au fond et portes latérales. Fenêtre à droite, sur le second plan. A gauche, sur le devant , une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

### SCÈNE I.

LE COMTE , OFFICIERS, UN SECRÉTAIRE , UN COURRIER.

LE COMTE , assis devant la table sur laquelle sont plusieurs papiers, au courrier.

Cette dépêche au commandant des forces militaires de Stockholm. Cet ordre dans les bureaux de mon ministère; vous le remettrez secrètement au chef de mon cabinet... (Au secrétaire.) Vous, Monsieur, prenez ces proclamations, et qu'avant une heure elles soient répandues parmi le peuple, dans tous les quartiers de la ville. (Le secrétaire et le courrier sortent par le fond. Aux officiers.) Quant à vous, Messieurs, rendez-vous exactement à votre poste; tenez-vous prêts à donner le signal au moment où les troupes défilent devant le prince, et soyez assurés du succès, comme je le suis moi-même. (Les officiers se retirent par le fond. — Se levant.)

L'absence de la régente, les bonnes dispositions de l'armée, l'esprit qui anime la population, tout favorise notre plan... Il faut décidément en finir aujourd'hui...



### SCÈNE II.

LE COMTE, LE GÉNÉRAL.

LE COMTE.

Ah! vous voilà, général!

LE GÉNÉRAL.

Vous ici, M. le Comte! je croyais qu'en qualité de premier ministre vous aviez accompagné la régente à Upsal.

LE COMTE.

J'y étais en effet, M. le Général; des raisons graves m'ont ramené à Stockholm.

LE GÉNÉRAL.

L'affaire du duché de Holstein, peut-être?

LE COMTE.

J'avouerai qu'elle n'est pas étrangère à mon retour... Ah ! Général, c'est une question bien embrouillée !

LE GÉNÉRAL.

Il suffira, pour la débrouiller, de quelques régimens.

LE COMTE.

Y songez-vous ?

Ain de Partie et Revanche.

La guerre ! à quoi bon, je vous prie ?  
Réservons-la pour d'autres cas ;  
Ici c'est la diplomatie  
Qui doit nous tirer d'embarras.  
Dans cette affaire délicate  
Elle triomphera...

LE GÉNÉRAL.

Pardon :

Moi, vieux soldat, en fait de diplomate ,  
Je ne connais que le canon.

LE COMTE.

Nous n'en viendrons pas là , et j'ai l'espoir  
qu'une paix durable...

LE GÉNÉRAL.

La paix !.. Le roi de Danemark cèdera  
donc ?

LE COMTE.

Il y paraît peu disposé... mais si nous con-  
sentons à faire quelques concessions...

LE GÉNÉRAL.

Des concessions, dans une cause aussi juste !  
Comment ! le Danemarck élève les prétentions les  
plus absurdes sur le duché de Holstein ; le duc,  
qui est beau-frère de Charles XII, vient se jeter  
entre les bras de la régente et implorer l'appui  
de la Suède... et vous parlez de concessions...  
de paix durable ! Savez-vous, M. le comte, qu'il  
y a là pour le pays une question d'honneur ?

LE COMTE, à part.

Cet homme peut nous servir , mais il ne sera  
jamais complètement des nôtres.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! si nous avions un homme sur le trône !

LE COMTE, souriant.

Ce désir est peu flatteur pour la régente.

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous ? je ne suis ni courtisan, ni  
diplomate ; j'ai la franchise d'un soldat.

LE COMTE, avec intention :

Et puis, il est naturel , comme gouverneur de  
Charles XII, que vous souhaitiez le prompt avè-  
nement de votre élève.

LE GÉNÉRAL.

Ma foi, M. le comte, j'aime à me flatter que  
les choses n'en iraient pas plus mal.

LE COMTE, appuyant.

Encore deux années, général, pour arri-  
ver là.

LE GÉNÉRAL.

Nous y serions depuis un an, M. le Comte ,  
si le feu roi n'avait pas reculé de trois années

la majorité de son successeur ; mais Charles XI  
voulait servir l'ambition de sa mère, en la fai-  
sant régente.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas seul de cette opinion.

LE GÉNÉRAL.

Quel autre motif pouvait justifier ce change-  
ment aux lois du royaume ? La crainte de lais-  
ser le poids des affaires à des mains inhabiles ;  
mais j'affirme, moi, que notre jeune souverain  
possède autant de savoir, de caractère et de  
courage qu'aucun autre monarque de l'Europe.

## SCÈNE III.

LE COMTE, ROZEN, LE GÉNÉRAL.

ROZEN, qui est entré sur les derniers mots du gé-  
néral.

Et s'il se trouvait quelqu'un qui voulût pré-  
tendre le contraire, je dirais qu'il en a menti,  
mon général.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est ?

LE GÉNÉRAL.

Un jeune soldat qu'il faut excuser, M. le mi-  
nistre... c'est Rozen.

LE COMTE.

Le frère de lait du roi !

LE GÉNÉRAL.

A qui nous accordons parfois son franc-par-  
ler, en considération de ce titre.

LE COMTE.

Et qui en use assez largement, à ce qu'il me  
paraît... Vous trouvez donc, M. Rozen, que  
Charles XII serait parfaitement en état de gou-  
verner ?

ROZEN.

S'il avait l'âge, certainement... et j'ai dans l'i-  
dée que ce pourrait bien être aussi son avis.

LE COMTE.

Vraiment ?

ROZEN.

A la revue d'hier, par exemple, il était som-  
bre, rêveur... Ça faisait peine à voir... En pas-  
sant près de moi, il me fit son signe de tête or-  
dinaire, mais avec une tristesse !.. Je m'appro-  
chai et je lui dis : Puis-je prendre la liberté de  
demander à Votre Majesté à quoi elle songe si  
sérieusement ? — « Je songe, Rozen... ce sont  
ses propres paroles... Je songe que je me sens  
digne de commander à ces braves gens ; et je  
voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'or-  
dre d'une femme... »

(Mouvement de joie du comte.)

LE GÉNÉRAL.

Le roi t'a dit cela, Rozen ?

ROZEN.

Oui, mais vous comprenez qu'avec mes idées  
de subordination, je ne pouvais pas encourager  
ces paroles-là, aussi ai-je répondu : Sire, votre  
devoir est de prendre patience ; la régente est  
encore notre souveraine pour deux ans ; votre



père l'a voulu ainsi, et la volonté d'un père doit être sacrée pour vous...

ATA : Vaudeville de l'Apothicaire.

Lorsque de mon chef je reçois  
Un ordre touchant le service,  
Ne faut-il donc pas à sa voix  
Que sans murmurer j'obéisse ?  
Qu'on soit soldat, ou qu'on soit roi,  
Une consigne est respectable ;  
Et vous n'avez pas plus que moi  
Le droit de l'envoyer au diable ;  
Nous n'avons droit, soldat ni roi ,  
D'envoyer la consigne au diable.

Partant de là, Sire, obéissance, soumission ,  
et silence à des pensées qui, aujourd'hui, pour-  
raient bien être un crime.

LE COMTE.

Eh ! mais, voilà une sévérité de principes !..

ROZEN.

C'est comme ça que je suis , Monseigneur...  
J'ai de la langue, mais le devoir avant tout... A  
ce sujet-là, mon général, voilà une dépêche que  
je vous apporte. \*

( Il remet un papier au général, et va regarder par  
la fenêtre ce qui se passe sur la place. )

LE GÉNÉRAL.

Donne donc... Q'œ vois-je ? ( Lisant à demi-  
voix. ) « Une sourde fermentation règne parmi  
les troupes... L'affluence du peuple pour assis-  
ter à la revue est plus grande que d'ordinaire...  
On craint un mouvement. » ( S'approchant du comte  
et lui présentant le papier. ) Veuillez prendre la  
peine de lire, M. le Comte.

LE COMTE, à part, après avoir parcouru la dé-  
pêche.

A merveille !

LE GÉNÉRAL, bas, au Comte.

Qu'en dites-vous ?

LE COMTE, de même.

Les mêmes renseignemens me sont déjà par-  
venus, Général ; je ne vois jusqu'ici rien de bien  
alarmant... Cependant je vous invite à ne pas  
vous éloigner du roi pendant la revue.

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que vous penseriez ?.. mille bombes ! On  
ne l'atteindrait qu'en me passant sur le corps !

LE COMTE.

Entourez Sa Majesté des gens qui lui sont le  
plus dévoués.

LE GÉNÉRAL.

C'est juste. ( Haut, à Rozen. ) Rozen, tu vas me  
suivre.

ROZEN.

Pardon, mon Général, ma compagnie n'est  
pas commandée pour ce matin.

LE GÉNÉRAL.

Qu'importe ?

ROZEN.

Il importe beaucoup, Général... Il y a là, sur  
la place, ma jolie cousine Christine, ma fiancée,

\* Le Comte, le Général, Rozen.

à qui j'ai promis de faire voir la revue, aujourd'hui, et qui m'attend.

LE GÉNÉRAL, brusquement.

Ta fiancée reviendra demain ; suis-moi, te dis-  
je.

ROZEN, à part.

Oh ! si ce n'était la discipline !.. Pauvre Chris-  
tine !.. elle qui est venue de Jacobdal tout  
exprès ! ( Le Général le regarde sévèrement. ) Me  
voilà, Général, j'obéis.

( Le Général sort par le fond, suivi de Rozen. )

## SCÈNE IV.

LE COMTE, seul.

Enfin le moment approche !.. Je n'ai rien à  
craindre du côté du général... j'aurais même  
pu me confier à lui... mais avec ses idées de  
loyauté, il n'eût rien fait pour seconder mes  
projets... il me suffit que son amour pour  
Charles XII l'empêche de s'y opposer lorsqu'ils  
éclateront... Non, désormais le succès ne sau-  
rait me manquer..... et pourtant je suis d'une  
inquiétude, d'une impatience ! ( On bat aux champs  
au dehors ; il va à la fenêtre. ) C'est la revue qui  
commence... Le temps me semble marcher avec  
une lenteur désespérante !

## SCÈNE V.

L'AMBASSADEUR, LE COMTE, UN DOMES-  
TIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

L'Ambassadeur de Danemarck.

L'AMBASSADEUR, en entrant.

M. le Comte...

LE COMTE, au domestique.

Laissez-nous. ( A l'Ambassadeur. ) Eh bien !  
Monsieur ?

L'AMBASSADEUR.

Nous perdons la partie, M. le Comte, j'arrive  
d'Upsal, où j'ai vu la régente ; elle refuse posi-  
tivement.

LE COMTE.

Je le savais, M. l'Ambassadeur : ce refus avait  
été décidé hier, en conseil.

L'AMBASSADEUR.

N'étions-nous pas convenus que vous feriez  
valoir les droits du roi de Danemarck sur le du-  
ché de Holstein, et l'imminence d'une guerre  
désastreuse pour la Suède, si elle se refusait à  
les reconnaître ?

LE COMTE.

Je l'ai fait, Monsieur, et avec autant de cha-  
leur que vous l'eussiez pu faire vous-même...  
Mes efforts n'ont pu triompher de la sympathie  
de la régente pour le duc de Holstein son parent.  
« Ce serait, a-t-elle dit, une lâcheté de l'aban-  
donner ; la Suède est dans une situation à ne  
pas craindre la guerre, de quelque côté qu'elle  
lui vienne, et le trône de Charles XI est un dé-

pôt, qu'elle saura remettre, pur de toute souillure, entre les mains de Charles XII.

L'AMBASSADEUR.

Ce sont de belles paroles et de nobles sentiments, M. le Comte, mais ils nous coûteront, à vous, le comté de Delmenhorst, à moi, celui de Pinnenberg.

LE COMTE.

Nous les aurons, M. l'Ambassadeur, nous les aurons, si le roi, votre maître, est fidèle à sa parole; car ce ne sera pas moi qui manquerai à la mienne : j'ai promis de livrer le Holstein, le Holstein sera livré.

L'AMBASSADEUR.

Malgré la volonté de la reine ?

LE COMTE.

Par la volonté du roi.

L'AMBASSADEUR.

Je ne vous comprends pas.

LE COMTE.

Supposons que le moment soit arrivé où Charles XII prendra en main les rênes du gouvernement...

L'AMBASSADEUR.

Qu'y gagnerions-nous ? Un jeune homme est, plus encore qu'une femme, enclin aux idées chevaleresques...

LE COMTE.

Un jeune homme, lorsqu'il a été sévèrement élevé comme Charles XII et qu'il se voit libre, n'a des yeux et des oreilles que pour les attraits et la voix du plaisir; et ces attraits, nous les ferons briller si vifs, cette voix, nous la ferons parler si haut, que de long-temps, je vous jure, il ne lui viendra la fantaisie d'ouvrir son esprit à l'étude des affaires sérieuses.

L'AMBASSADEUR.

J'entends : à lui la royauté de nom, à vous la royauté de fait... Pourquoi tout ceci n'est-il qu'une supposition ?

(Une sourde rumeur commence à se faire entendre sur la place.)

LE COMTE.

Eh ! ne voyez-vous donc pas, M. l'Ambassadeur, que ce que j'attends ici, c'est que cette supposition devienne une réalité ?

(Le bruit augmente; le Comte entraîne l'Ambassadeur vers la fenêtre.)

L'AMBASSADEUR.

Que signifie ce bruit, ce mouvement ?

(On entend crier de toutes parts : Vive Charles XII.)

LE COMTE, avec exaltation.

Cela signifie que le pouvoir de la régente a cessé.... A nous la victoire ! le lionceau suédois s'est éveillé... il ne s'agira plus que de le rendre dormir.

L'AMBASSADEUR, s'inclinant.

M. le Comte, je vous reconnais pour un grand maître.

LE COMTE.

Et maintenant, M. l'Ambassadeur, tenez-vous prêt... il ne dépendra pas de moi que Sa Majesté vous reçoive aujourd'hui même.

ENSEMBLE.

Aria de Milla

Pour avoir votre confiance,  
Je vous ai dit tous mes projets;  
Ayez en moi bonne espérance !  
Je vous garantis le succès.

L'AMBASSADEUR.

Je mets en vous ma confiance.  
Maintenant, je sais vos projets !  
Et j'espère en votre prudence  
Pour en assurer le succès.

(L'ambassadeur sort par le fond.)

## SCÈNE VI.

LE COMTE, seul.

Le ciel soit loué ! il n'y a pas eu d'opposition. (Il regarde par la fenêtre.) Le roi rentre dans le palais au milieu de son état-major... Bien, suivant mes ordres, des gardes, sont placés à toutes les portes. (On vient placer une sentinelle à la porte du fond.) Qu'entends-je ? du bruit encore !

ROZEN, au dehors.

Respect à la volonté de Charles XI... Vive la régente !

LE COMTE.

On crie : Respect à la volonté de Charles XI ! vive la régente !.. Si la chance allait tourner !.. Non, un seul homme a crié ; je ne me trompe pas, c'est ce Rozen qui était ici tout à l'heure... On l'arrête, on l'entraîne, et personne ne s'y oppose... J'ai eu tort de m'alarmer... Charles XII est bien roi ; c'est maintenant un fait accompli.

## SCÈNE VII.

LE COMTE, LA SENTINELLE, CHRISTINE, au fond.

LA SENTINELLE, barrant le passage à Christine.  
On ne passe pas.

CHRISTINE.

Monsieur le garde, je vous en conjure !

LE COMTE.

Quelle est cette jeune fille ?

LA SENTINELLE, à Christine qui insiste.  
Je vous dis qu'on ne passe pas.

CHRISTINE, pleurant.

Mon Dieu, que je suis malheureuse !

LE COMTE.

Elle pleure !.. Au fait, la consigne que j'ai donnée ne saurait regarder les femmes... surtout quand elles sont jeunes et jolies comme celle-là. (A la sentinelle.) Laissez entrer; je prends Mademoiselle sous ma protection.\*

CHRISTINE, entrant.

Ah ! Monseigneur, que je vous remercie !

\* Le Comte, Christine.



LE COMTE.

Qui êtes-vous, ma belle enfant, et que désirez-vous?

CHRISTINE.

Je me nomme Christine, et je veux voir le roi.

LE COMTE.

Christine!.. attendez donc... je crois me rappeler... N'êtes-vous pas la cousine d'un certain Rozen?

CHRISTINE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Et, par conséquent, la nièce du vieux Stanislas Rozen, un des gardiens de la maison royale de Jacobdal?

CHRISTINE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Et vous voulez voir le roi?

CHRISTINE.

Tout de suite, Monseigneur... si c'est possible.

LE COMTE.

Je ne doute pas, Christine, que vous ne soyez parfaitement accueillie. Sa Majesté m'a plus d'une fois parlé du plaisir qu'elle prenait à se reposer chez vous, lorsqu'elle allait à la chasse, et elle y allait souvent...

CHRISTINE.

Le roi se souvient de moi!.. Oh! merci, Monseigneur, merci pour cette bonne nouvelle... vous m'avez rendu le courage et l'espoir.

LE COMTE.

Vous avez donc à dire à Charles XII quelque chose de bien important?

CHRISTINE.

J'ai une grâce à lui demander...

LE COMTE.

Qu'il ne vous refusera pas, j'en suis sûr.

CHRISTINE.

Puissiez-vous dire vrai!.. Oh! je l'aimerais, je l'aimerais! bien plus encore qu'à présent... et je l'aime déjà beaucoup, Monseigneur.

LE COMTE, à part.

Aussi naïve que jolie!.. Voilà une tête que je gouvernerais à mon gré; rien ne manquerait au succès de mon plan, si je pouvais trouver à la cour une seule femme qui lui ressemblât.

CHRISTINE.

Monseigneur, puisque vous m'avez prise sous votre protection, vous aurez donc la bonté de me faire parler au roi?

LE COMTE, à part.

Qu'importe, après tout, que ce soit une simple villageoise? (Haut.) Oui, Christine, oui, je vous présenterai moi-même. Sa Majesté vient de rentrer; mon devoir m'appelle au-devant d'elle. Attendez-moi dans ce salon.\* (A part, en sortant.) Ma foi, puisque ma bonne étoile m'envoie cette occasion, je ne la laisserai pas échapper.

(Il sort par la droite.)

\* Christine, le Comte.

## SCÈNE VIII.

CHRISTINE, seule.

Le roi a parlé de moi... souvent! Il m'a donc conservé de l'affection... Oh! j'ai de l'espoir... Je le prierai tant, qu'il ne pourra me refuser... et cependant, mon cousin, M. Rozen, ne mérite guère la peine que je me donne pour lui. Faire le séditieux quand tout le monde est d'accord!.. et dans quel moment!.. lorsque je lui apprendis que son père consent à nous marier le jour où il aura obtenu son premier grade!.. Si c'est comme cela qu'il s'y prend pour avoir de l'avancement, nous courons grand risque de ne jamais voir ce jour-là sur le calendrier... J'entends du bruit... on vient... c'est le roi!.. Comme il a l'air sérieux!.. Je ne me sens plus du tout rassurée.

(Elle se retire à droite, au-premier plan.)

## SCÈNE IX.

LE ROI, LE COMTE, CHRISTINE.

LE ROI, entrant par la droite, suivi du Comte et de quatre pages, et vêtu d'un uniforme sans broderies.)

Oui, M. le Comte, je veux que le courrier chargé d'annoncer à la reine l'événement qui vient d'avoir lieu, lui porte en même temps l'assurance qu'en obéissant aux vœux des Suédois, je n'en conserve pas moins pour elle les sentiments d'un fils respectueux et soumis.

LE COMTE.

Votre Majesté me permettra-t-elle de lui demander quand elle daignera recevoir les grands et les dignitaires du royaume?

LE ROI.

Ce matin, M. le Comte, ici, sans faste. J'y recevrai également l'envoyé de Danemarck; je vous prie de le lui faire savoir, en réponse à sa demande d'audience.

(Il s'assied à gauche près de la table. Christine fait des signes au Comte, qui la regarde.)

LE COMTE.

Sire, il y a ici une jeune fille qui sollicite avec instance la faveur de vous être présentée.

LE ROI.

Une jeune fille!.. Que peut-elle me vouloir?

LE COMTE.

Si Votre Majesté permet...

LE ROI.

Je me dois à tous mes sujets; qu'elle vienne.

LE COMTE.

Approchez, Christine.

LE ROI, tournant vivement la tête du côté de Christine.

Christine!

CHRISTINE.

Oui, Sire, c'est moi... Est-ce que Votre Majesté ne me reconnait pas?

LE ROI, se levant.

Si vraiment... tu es ma jolie Christine de Ja



cobdal... on n'oublie pas si vite ses anciens amis... M. le Comte, je vous prie de vouloir bien veiller à l'exécution de mes ordres.

LE COMTE s'incline et dit en se retirant.  
On me congédie... c'est bon signe.

(Il sort par le fond, les pages se retirent par la gauche.)

## SCENE X.

LE ROI, CHRISTINE.

LE ROI.

Pourquoi cette timidité, Christine? On dirait que tu n'oses approcher de moi.

CHRISTINE.

Sire...

LE ROI.

Allons, un peu d'assurance. Je me souviens très bien que, lorsque j'allais te voir après une partie de chasse, tu venais au-devant de moi sans façon, et tu mettais à me parler beaucoup moins de cérémonie.

CHRISTINE, après s'être rapprochée lentement du roi.

Je ne sais comment cela se fait, Sire; avant d'arriver ici, j'avais une foule de choses à vous dire, et voilà qu'à présent je ne puis trouver une parole!

LE ROI.

Enfant, regarde-moi, suis-je donc un homme bien redoutable? Est-ce que j'ai l'air plus sévère depuis que je règne? car je règne, Christine.

CHRISTINE.

Je le sais bien... c'est pour cela que je suis venue vous trouver.

LE ROI.

Ah! ah!

CHRISTINE.

Au fait, pourquoi n'aurais-je pas la hardiesse de vous parler comme auparavant?

Abs : Rien n'est si beau que mon village.

Rien qu'à votre aspect je croyais,  
En venant ici, quelle idée!  
Que j'allais être intimidée...  
Je vois bien que je me trompais.  
Non, plus de crainte, une couronne,  
Quand déjà vous aviez bon cœur,  
En vous élevant, ne vous donne  
Que le droit d'être encor meilleur.

LE ROI.

Tu crois?

CHRISTINE.

Certainement.

LE ROI.

Eh bien! fais-en l'épreuve.

CHRISTINE.

Puisque vous m'encouragez, Sire... je viens vous demander la grâce d'un coupable... du fils

d'un de vos vieux serviteurs... de mon pauvre cousin Rozen.

LE ROI.

Que dis-tu? Rozen! mon frère de lait! Que lui est-il donc arrivé?

CHRISTINE, surprise.

Vous ne le savez pas?

LE ROI.

Non.

CHRISTINE.

Par exemple! Moi qui croyais qu'un roi devait tout savoir!

LE ROI.

Tout ce qu'on lui dit, Christine... et on lui en dit le moins qu'on peut.

CHRISTINE, tristement.

Eh bien! Sire, Rozen est en prison.

LE ROI.

En prison! qu'a-t-il fait?

CHRISTINE.

Une grande faute qui vous mettra peut-être bien fort en colère...

LE ROI.

Dis toujours.

CHRISTINE.

Dame... parce qu'il a une obéissance aveugle aux moindres desirs de son père, il s'est imaginé que le titre de roi ne vous dispensait pas de respecter les volontés du vôtre...

LE ROI.

Vraiment?

CHRISTINE.

Et ce matin, après la revue, il s'est permis de dire un peu trop haut ce qu'il en pensait.

LE ROI.

Ecoute donc, Christine, il paraîtrait d'après cela que M. Rozen a une assez mauvaise tête.

CHRISTINE.

Mais quel cœur! Soyez persuadé, Sire, que ce qu'il en a fait c'est par amour pour vous... Combien de fois je l'ai entendu dire que votre gloire lui était plus chère que sa vie... que si vous étiez capable de commettre une faute, il voudrait la racheter au prix de tout son sang!.. Croyez-moi, vous n'aurez jamais un serviteur plus zélé, plus dévoué...

LE ROI.

Du moment que tu me le garantis.. (Il s'assied à la table) et puis, un frère de lait!... on peut bien lui passer quelques boutades...

(Il écrit.)

CHRISTINE, à part.

Tiens! mais il paraît que ça va tout seul... moi qui croyais que ce serait si difficile!

(Le roi sonne après avoir écrit; un page se présente.)

LE ROI, lui remettant un papier.

Cet ordre au gouverneur de la prison militaire.

(Le page sort, le Roi se lève.)

CHRISTINE.

Oh! Sire, que vous êtes bon! A présent, je vous reconnais tout-à-fait... il me semble être

encore aux jours où vous veniez me demander sans façon une collation improvisée, où vous m'engagiez, comme nièce de votre nourrice, à vous appeler mon cousin Charles.

LE ROI.

Mais je veux que tu sois toujours ma jolie petite cousine Christine, et j'irai plus d'une fois encore mettre en réquisition ta crème et tes gâteaux.

CHRISTINE.

Bien vrai ?

LE ROI.

Je te le promets.

CHRISTINE.

Que vous me rendez heureuse !

LE ROI.

Et ces jours-là nous causerons...

CHRISTINE.

Comme autrefois...

LE ROI.

Sans gêne...

CHRISTINE.

En amis.

LE ROI.

Tu me conteras tes désirs, tes espérances, tu me confieras tes peines...

CHRISTINE.

Je ne vous cacherai rien.

LE ROI.

Je te consolerais, je te donnerai des conseils...

CHRISTINE.

A charge de revanche.

LE ROI.

Sans doute.

CHRISTINE.

Car, si j'en crois mon oncle, le métier de roi n'est pas tout roses.

LE ROI.

Ton oncle pourrait bien avoir raison.

CHRISTINE.

Et pourtant, quand on a le pouvoir en main...

LE ROI.

Il est si difficile de contenter le peuple !

CHRISTINE.

Le peuple ? ah ! mon Dieu, il n'est pas bien exigeant... qu'est-ce qu'il demande ? qu'on le rende heureux, voilà tout.

LE ROI.

C'est juste ; et toi, tu me diras ce qu'il pense de moi, s'il m'approuve, s'il m'aime...

CHRISTINE.

Oh ! je vous préviens que là-dessus je serai d'une franchise !... à vous faire trembler, peut-être.

LE ROI.

Oh ! non, j'aime la vérité.

CHRISTINE.

Une fois en passant, ça change.

LE ROI.

Allons, je vois que nous nous entendons à merveille.

CHRISTINE.

Certainement, (Sautant de joie.) Oh ! que ce sera donc gentil !

LE ROI.

Oui, mais il ne faut pas que le plaisir me fasse oublier les affaires de l'état.

CHRISTINE, gravement.

Pour ce qui est de cela, Sire, c'est sacré... les affaires de l'état avant tout.

LE ROI.

Tu as raison... Ainsi, Christine, nous allons nous séparer.

CHRISTINE.

Déjà ?

LE ROI.

Les grands du royaume vont venir ici m'adresser leurs félicitations...

CHRISTINE.

Ici ! tous les seigneurs de la cour !.. Oh, Sire, que ce doit être un beau spectacle ! si j'osais vous prier !..

LE ROI.

Y songes-tu ?

CHRISTINE.

Je me cacherais dans un coin et je me ferais si petite, si petite, qu'on ne me remarquerait pas.

UN HUISSIER, entrant.

Sire, les ministres et les officiers de votre maison sollicitent la faveur de venir déposer leurs hommages à vos pieds.

LE ROI.

Faites entrer.

(L'huissier sort.)

CHRISTINE, au Roi.

Vous me permettez donc de rester ?

LE ROI, riant.

Folle ! cache-toi là.

(La porte du fond s'ouvre ; des ministres, des seigneurs, des officiers sont introduits ; Christine, toute honteuse, va se blottir dans un coin à gauche, au premier plan.)

\*\*\*\*\*

## SCÈNE XI.

CHRISTINE, cachée ; LE ROI, LE COMTE, LE BARON, LE GÉNÉRAL, SEIGNEURS, OFFICIERS, PAGES.

CHOEUR.

Air : Nous accourons, suivant l'antique usage.

Le cœur rempli de joie et d'espérance,  
Nous accourons avec empressement  
Offrir nos vœux au règne qui commence,  
Et protester de notre dévouement.

LE GÉNÉRAL, à demi-voix, à un groupe d'officiers qui l'entourent.

Bon espoir, Messieurs : Charles XII est brave, vous ne languirez plus dans une humiliante inactivité ; et l'avancement est rapide quand on peut le conquérir à la pointe de l'épée.

LE BARON, au Comte.

A son âge, on ne saurait être l'ennemi des plaisirs ; le ciel soit loué ! nous allons pouvoir



jeter par-dessus les murs ce maussade manteau d'austérité, qui pesait tant sur nos épaules.

LE COMTE, au roi, qui s'est assis à gauche.

Sire, vos sujets, heureux de l'événement qui a remis le sceptre entre vos mains, attendaient avec impatience cette occasion de venir apporter à Votre Majesté le tribut de leurs hommages; daignez agréer l'expression de leur joie, et l'assurance de leur fidélité.

LE ROI, se levant. \*

Messieurs, je vous remercie. C'est aujourd'hui mon premier acte public dans l'administration du pays; j'ai voulu qu'il se fit sans cet appareil de pompe et de vaine étiquette qui n'appartient qu'aux gouvernements mous et oisifs. Vous avez confié à mes mains l'honneur et la gloire de la Suède; avec l'aide de Dieu, j'espère que je justifierai votre confiance. Si les circonstances exigent des paroles de paix, je les prononcerai, Messieurs; mais, sous l'habit de soldat, et la main sur le pommeau de mon épée, mais entouré de braves et non de courtisans, afin qu'on sache bien que la force et le courage sont ici, et que malheur arriverait à ceux qui en pourraient douter... Qu'on introduise M. l'ambassadeur de Danemarck.\*\*

(Il se rassied.)

CHRISTINE.

C'est que c'est très bien ce que le Roi vient de dire... ça m'a tout émue... Je vois pourtant là-bas des habits brodés qui font la grimace.

## SCÈNE XII.

CHRISTINE, cachée; LE ROI, LE COMTE, L'AMBASSADEUR, LE BARON, LE GÉNÉRAL.

L'AMBASSADEUR.

Sire, le Roi mon maître, informé des sollicitations adressées à votre Majesté, au sujet d'un état qui n'a jamais pu cesser de faire partie intégrante du Danemarck, n'a point voulu cependant que cet incident interrompît les liaisons amicales qui unissent le Danemarck à la Suède; fort de son droit, il désire qu'une conférence termine toute contestation à l'égard du Holstein; et à cette occasion, je suis chargé de proposer à votre Majesté un traité durable d'alliance offensive et défensive qui resserre encore, si c'est possible, l'union de deux peuples faits pour s'estimer et pour s'aimer.

LE ROI.

M. l'Ambassadeur, nous sommes flatté du désir que vous nous manifestez au nom de notre cousin le roi de Danemarck; mais l'honneur et l'équité veulent que, d'abord, nous examinions gravement et avec impartialité les prétentions de notre beau-frère le duc de Holstein. Quoique nous souhaitions sincèrement, en notre particu-

lier, le maintien de la bonne harmonie entre le Danemarck et la Suède, c'est alors seulement que nous pourrions vous faire savoir s'il nous est permis d'accepter l'alliance que vous nous proposez.

LE GÉNÉRAL, d'une voix forte.

Vous la repousserez, Sire, afin que la Suède célèbre votre justice autant qu'elle applaudit à votre courage.

(Surprise générale.)

LE ROI, avec dignité.

M. le Général, là où l'élève se fait roi, il n'y a plus de précepteur... Ne l'oubliez pas à l'avenir.

CHRISTINE.

Cela me paraît assez juste.

LE ROI.

Avant trois jours, M. l'ambassadeur, vous recevrez notre réponse.

(L'Ambassadeur se retire; les officiers, les seigneurs se mêlent, et forment des groupes au fond du théâtre.)

## SCÈNE XIII.

CHRISTINE, LE ROI, LE COMTE, LE BARON, LE GÉNÉRAL, OFFICIERS, SEIGNEURS et PAGES, dans le fond.

CHRISTINE.

Tout de même, il ne faut pas qu'un roi soit honteux, pour parler de ce ton-là à tant de grand monde.

LE ROI.

Eh bien! Christine?

CHRISTINE, s'approchant.

Ah! Sire, que vous avez été beau!

LE ROI, au Comte, en présentant Christine.

Connaissez-vous, M. le Comte, beaucoup de dames de la cour qui soient en état de soutenir la comparaison avec ma petite cousine de Jacobdal?

LE COMTE.

Je n'en connais pas, Sire; elle est charmante. (A part.) Décidément, j'ai eu là une heureuse inspiration.

## SCÈNE XIV.

CHRISTINE, LE ROI, ROZEN, LE GÉNÉRAL, LE COMTE, LE BARON, SEIGNEURS et PAGES, dans le fond.

CHRISTINE.

Rozen!

ROZEN, la main au chapeau.

Vous m'avez fait demander, Sire?

LE ROI.

Ah! c'est vous, M. Rozen... Il paraît que ce matin je n'ai pas eu le bonheur d'obtenir votre approbation?

\* Christine, cachée; le Comte, le Roi, etc.

\*\* Christine, cachée; le Roi, le Comte, etc.



ROZEN.

Ce matin, je croyais avoir raison...

LE GÉNÉRAL, à Rozen.

Prends garde à ce que tu vas dire.

LE ROI.

Laissez-le parler, Général.. Et maintenant, M. Rozen?..

ROZEN.

Maintenant que le peuple s'est déclaré unanimement pour Votre Majesté...

LE ROI.

Fort bien ! Vous êtes, je le vois, du nombre de ceux pour qui la voix du peuple est la voix de Dieu.

ROZEN.

C'est mon opinion, Sire.

LE ROI.

Il m'est donc permis de compter à présent sur votre dévouement et votre fidélité ?

ROZEN.

Du moment que c'est d'accord avec ma conscience, mon affection personnelle vous en répond.

LE ROI.

Rozen, je te fais sergent dans mes gardes ; es-tu satisfait ?

ROZEN.

Moins encore, Sire, que je ne le serai le jour où j'aurai le bonheur de me faire tuer pour votre Majesté.

CHRISTINE, à Rozen. \*

Non seulement tu as ta grace, mais encore on te donne de l'avancement ! (Au Roi.) Ah ! Sire, comment pourrai-je reconnaître toutes les bontés dont vous nous comblez ?

LE COMTE, galement.

Je vous en indiquerai le moyen, Mademoiselle... si toutefois Sa Majesté le permet ?

LE ROI.

Voyons, M. le Comte, parlez.

LE COMTE.

On pourrait diriger sur le parc de Jacobdal les équipages de chasse qui sont commandés pour demain, et Mademoiselle préparerait au château une de ces collations dont votre Majesté prend si souvent plaisir à nous entretenir.

LE ROI.

Bien pensé, M. le Comte. \*\*

CHRISTINE.

Quoi ! Sire, vous me feriez l'honneur?..

LE ROI.

C'est entendu, Christine.. à demain, je compte sur toi.

ENSEMBLE.

Ara final des Impressions de voyage.

LE ROI.

Tout au soucis de ma couronne,  
Quand le devoir commandera,

Chez toi, des fatigues du trône,  
Le Roi souvent se distraira.

CHRISTINE.

Tout aux soucis de la couronne,  
Quand le devoir commandera,  
Aux champs, des fatigues du trône  
Le plaisir vous reposera.

LE COMTE.

A l'espoir mon cœur s'abandonne,  
Tout ici me secondera ;  
Car avec Charles, sur le trône,  
C'est le plaisir qui siègera.  
LE GÉNÉRAL, ROZEN et LES OFFICIERS.  
Du jeune roi qu'elle couronne,  
La Suède s'enorgueillira,  
Car avec Charles, sur le trône,  
C'est la gloire qui siègera.

LE BARON, LES JEUNES SEIGNEURS.

Au jeune roi qu'elle couronne,  
La Suède entière applaudira,  
Car avec Charles, sur le trône,  
C'est le plaisir qui siègera.

(Le Roi sort par le fond, suivi du Général.)

## SCÈNE XV.

ROZEN, CHRISTINE, LE COMTE, LE BARON, PAGES, à gauche, OFFICIERS, SEIGNEURS, à droite.

ROZEN.

Le plaisir fait battre mon cœur...  
Sergent aux gardes... quel bonheur !

CHRISTINE.

A ton père, viens avec moi  
Annoncer ce bienfait du Roi.

LE BARON, désignant, en riant, Christine aux autres seigneurs.

Que pouvait-il avoir à dire  
A la petite que voici ?

LE COMTE, à demi-voix, au Baron et aux officiers.

Ne vous pressez pas tant de rire ;  
La paysanne d'aujourd'hui,  
Demain, si Charles le désire  
Messieurs, peut commander ici.

LE BARON.

Se pourrait-il ? qu'ai-je entendu ?

LE COMTE.

Cela s'est vu.

LE BARON.

C'est bien différent ; auprès d'elle,  
Eh ! vite il nous faut, il nous faut à l'envi  
Messieurs, faire preuve de zèle.

CHRISTINE, à Rozen.

Eh bien ! qu'attends-tu ?

ROZEN.

Me voici.

\* Le Roi, Christine, Rozen, etc.  
\*\* Rozen, Christine, le Roi, le Général, le Comte, le Baron.

(Trémolo à l'orchestre pendant le dialogue suivant.)

— Rozen donne le bras à Christine ; au moment où ils vont se retirer, tous les seigneurs se rangent et s'inclinent profondément.)

ROZEN, qui les a regardés avec étonnement.

Ah ça ! dis donc, Christine, est-ce à toi ou à moi que s'adressent toutes ces salutations-là ?

CHRISTINE.

Imbécille, c'est à moi.

ROZEN.

Pourquoi donc ?

CHRISTINE.

Parce que j'ai eu l'honneur de causer avec le Roi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Pendant la reprise de l'ensemble, Christine répond par des révérences aux salutations des seigneurs, et sort avec Rozen.)

## FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

Grand salon richement décoré, mais d'un style moins sévère que celui du premier acte. Porte au fond, ouverte sur le parc ; portes latérales. Fauteuils à droite. Au premier plan, à gauche, un guéridon chargé de tout ce qu'il faut pour écrire.

### SCÈNE I.

CHRISTINE, ROZEN.

(Rozen est en scène, Christine entre par la gauche, portant un plat qu'elle pose sur un guéridon à gauche.)

CHRISTINE.

Voilà un beau fromage à la crème... Dieu ! quelle mine cela vous a !

ROZEN, regardant ce qu'il y a dans le plat.

Encore un cœur ?

CHRISTINE.

Comment, encore ?

ROZEN.

Dame, voilà le quatrième que tu confectionnes : un rose, un bleu, un jaune, et celui-ci, qui est blanc.

CHRISTINE.

Tu trouves donc que c'est trop ?

ROZEN.

Certainement, c'est trop... c'est beaucoup trop...

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Car franchement tu l'avoûras,  
Qu'il soit en sucre ou bien en crème,  
Un cœur est toujours un emblème  
Auquel on ne se trompe pas,  
Vraiment, on ne s'y trompe pas !  
Le Roi, sans être téméraire,  
Pourra bien, au milieu des cœurs  
Représentés par ces douceurs,  
Se vanter d'avoir eu, ma chère,  
Le tien sous toutes les couleurs.  
Il pourra dire avoir, ma chère,  
Ton cœur sous toutes les couleurs.

CHRISTINE.

Que viens-tu me conter-là ? est-ce que je pouvais faire autre chose avec de la crème ?

ROZEN.

Comment donc ! mais mille autres choses...

par exemple... un pompon... un canon... une botte à l'écuyère.

CHRISTINE, riant.

Une botte ! voilà qui aurait été joli !

ROZEN.

Joli... comme un cœur... et bien plus analogue à la circonstance... Voilà ce que j'appelle des emblèmes agréables et incapables de faire jaser.

CHRISTINE, piquée.

Jaser !

ROZEN.

Tiens, veux-tu que je te dise, Christine, eh ! bien, hier déjà j'ai trouvé...

CHRISTINE.

Tu as trouvé ?

ROZEN.

Que tu étais très sensible aux salutations des seigneurs de la cour.

CHRISTINE.

Moi !

ROZEN.

Tu ne voulais pas en avoir l'air... mais tu t'en glorifiais.

CHRISTINE.

Par exemple !

ROZEN.

Tu t'en glorifiais... et, entre nous, je crains bien... (Hésitant.) que tu ne sois un peu...

CHRISTINE, élevant la voix.

Un peu quoi ?

ROZEN.

Un peu coquette... (Christine lui donne un soufflet.) V'lan ! j'ai mon affaire.

CHRISTINE, riant.

C'est comme ça... d'autres pleureraient, moi je tape.

ROZEN, se frottant la joue.

Oui... je vois que tu as la main leste.

CHRISTINE.

Mais je n'ai pas de rancune... et pourvu qu'on me dise après, d'un petit air bien doux, bien soumis : j'ai tort...



ROZEN.

J'ai tort!

CHRISTINE.

Je te demande pardon...

ROZEN.

Pardon!

CHRISTINE.

Alors je permets... (Elle lui tend la joue.)

ROZEN.

De t'embrasser? (Il l'embrasse.) Christine, tu me rendras fou!

CHRISTINE\*.

A présent, va porter ce cœur sur la table.

ROZEN.

J'y cours. (Il prend le plat sur le guéridon.) C'est le dernier, au moins?

(Il sort par la gauche.)

## SCÈNE II.

LE COMTE, CHRISTINE.

CHRISTINE.

Ah! Monseigneur, que je suis aise de vous voir!.. hier, vous ne m'avez pas laissé le temps de vous remercier... souffrez qu'aujourd'hui je vous témoigne ma reconnaissance.

LE COMTE.

Ne parlons plus, Christine, du léger service que le hasard m'a procuré le bonheur de vous rendre. Il s'agit d'une affaire bien autrement importante, et dans laquelle les rôles seront changés... car c'est moi qui serai le protégé, et c'est vous qui serez la protectrice... si vous voulez m'accorder cette faveur.

CHRISTINE.

Si je le veux!.. mais c'est une plaisanterie, monsieur le Comte... Pour être utile à un grand seigneur comme vous, quel est donc le pouvoir de la pauvre Christine?

LE COMTE.

Le pouvoir de Christine n'aura d'autres limites que celles qui lui seront imposées par sa volonté.

CHRISTINE.

Vous voulez vous jouer de ma simplicité; franchement, Monseigneur, ce n'est pas bien.

LE COMTE.

Le ciel me préserve d'avoir une telle pensée!.. mais réfléchissez un peu, Christine, et rappelez vos souvenirs. Lorsque Charles XII, avant de prendre en main les rênes du gouvernement, venait à Jacobdal chercher quelques distractions, était-ce bien toujours le plaisir de la chasse qui l'attirait de préférence vers cette résidence?.. ne se faisait-il pas plutôt une joie d'y retrouver celle qui avait partagé ses premiers jeux?

CHRISTINE.

Oh! pour cela, je ne saurais nier qu'il me l'ait dit lui-même plus d'une fois.

LE COMTE.

N'étiez-vous pas souvent alors la confidente de ses contrariétés, de ses ennuis?

\* Rozen, Christine.

CHRISTINE.

C'est encore vrai.

LE COMTE.

Et lorsque vous fûtes admise, hier, auprès de lui, avez-vous remarqué qu'il y eût, à votre égard, quelque changement dans ses manières?

CHRISTINE.

Mais non... car la pensée que j'étais en présence du roi m'avait rendue toute tremblante... et il m'a rassurée avec tant de bonté que je me suis sentie tout de suite à l'aise comme autrefois... il a même ajouté qu'il recommencerait avec plaisir ses visites à Jacobdal, et que ces jours-là nous causerions comme deux amis.

LE COMTE.

Vous voyez donc bien, Christine, que je ne raillais pas... Charles vous a dit qu'il vous regardait comme son amie, et l'amie d'un roi n'est-elle pas toute-puissante?

CHRISTINE.

Au fait... cela me revient... je n'ai eu qu'un mot à dire pour obtenir la grâce de Rozen.

LE COMTE.

Vous obtiendrez de même toutes les faveurs qu'il vous plaira de solliciter.

CHRISTINE, joyeuse.

Vous croyez?.. Oh! si cela était, que je serais heureuse! je saurais trouver tant de choses à demander!.. pour mon père, d'abord... et puis pour mon cousin... pour moi...

LE COMTE.

Sans oublier vos amis.

CHRISTINE, vivement.

Et vous êtes le premier en tête, monsieur le Comte... Mais, que je suis folle!.. ce que vous me dites est impossible.

LE COMTE.

Voulez-vous une preuve?.. faites aujourd'hui même l'essai de votre pouvoir, vous me rendrez en même temps un service qui vous assurera des droits éternels à ma reconnaissance.

CHRISTINE.

S'il en est ainsi, j'oserai tout ce que vous voudrez, monsieur le Comte... De quoi s'agit-il?

LE COMTE, tirant de sa poche un parchemin.

Cet acte, s'il était revêtu de la signature royale, réaliserait tous mes rêves de bonheur et de fortune.

CHRISTINE.

Et vous pensez que ma demande suffira pour que le roi consente à le signer?

LE COMTE.

J'en ai la certitude.

CHRISTINE.

Mais, encore, il faudrait une occasion favorable...

LE COMTE.

Il ne peut manquer de s'en offrir une quand vous serez à table près de Sa Majesté.

CHRISTINE.

A table! moi!

LE COMTE.

Le roi désire que vous fassiez vous-même les honneurs de son goûter.



CHRISTINE, prenant le parchemin.

Alors, donnez, M. le Comte; vous avez trop de droits à mon dévouement pour qu'il me soit permis d'hésiter. (Elle met le parchemin dans son corset.) Qu'est-ce que j'entends donc là ?

(Une fanfare se fait entendre.)

LE COMTE.

C'est le roi qui revient de la chasse.

CHRISTINE.

Le roi !.. ah ! mon Dieu !.. et moi qui ne suis pas prête... Et mes gâteaux que j'oubliais en causant avec vous... je suis sûre que je vais les trouver tout brûlés.

(Elle sort en courant par la gauche.)

### SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Premier succès... Allons, je vois avec plaisir que son cœur est susceptible de reconnaissance... C'est d'un heureux augure pour l'avenir.

### SCÈNE IV.

LE BARON, LE ROI, LE COMTE, SEIGNEURS, PAGES.

(Ils sont tous en habit de chasse.)

CHOEUR.

Air : Heureuse nuit, agréable soirée,

Heureuse chasse, agréable partie,  
De la journée est-il emploi plus doux ?  
Tout ce qui fait le charme de la vie,  
A Jacobdal s'est donné rendez-vous.

LE ROI, au comte.

Vous avez eu tort, M. le Comte, de nous quitter sitôt; nous n'étions encore qu'au prélude de notre chasse... c'est là la fin qu'il eût fallu voir... Nous avons fait des coups magnifiques.

LE COMTE.

Je ne doute pas, Sire, que votre adresse et votre courage...

LE ROI.

Eh ! mon Dieu ! M. le Comte, j'ai trouvé parmi ces Messieurs de dignes rivaux, et plus d'une fois des maîtres... M. le baron de Stralheim surtout...

LE BARON.

Ah ! Sire, je suis loin d'oser me comparer...

LE ROI.

De la flatterie !.. passe à Stockholm... et encore vous inviterai-je, Messieurs, à en user discrètement tant que je règnerai... Mais que l'entrée de ce château de plaisance lui soit, je vous prie, complètement interdite. N'oubliez pas que nous sommes venus ici pour chercher le plaisir, et non pour y faire de la royauté.

LE BARON.

Et le plaisir est chose si précieuse !.. on a tant de joie à le voir ressusciter, lorsque depuis si longtemps on en porte le deuil.

LE ROI.

J'avouerai franchement que c'est un hôte qu'on eût difficilement rencontré dans le palais de notre respectable aïeule.

LE COMTE.

Aussi, quel enthousiasme, quand ces Messieurs ont vu la royauté se débarrasser de son vieux et sombre manteau pour leur offrir un jeune visage, tout riant d'un gracieux avenir.

LE BARON.

Et combien nos espérances se sont accrues encore, lorsque, à côté de cette royauté rajeunie, nous avons vu se lever la plus brillante étoile.

LE ROI.

La plus brillante étoile... Ah ! pour le coup, M. de Stralheim, vous me permettez de vous dire que je ne comprends pas.

LE BARON, avec une discrétion affectée.

Pardon, Sire... Si votre désir est que nous gardions le silence sur ce sujet... j'ai eu tort.

LE ROI, naïvement.

J'y suis moins que jamais... et vous, M. le Comte ?

LE COMTE.

Pas davantage. (D'un ton hypocrite.) A moins que ces Messieurs ne veuillent parler de la jeune personne qu'ils vous ont vu accueillir hier avec tant de bonté ?

LE ROI.

Comment ! de Christine ?

LE BARON.

Ah ! s'il y a indiscretion, nous n'en sommes pas coupables... c'est vous, Sire, qui l'avez nommée.

LE ROI, étonné.

Mais... que pensez-vous donc, Messieurs ?

LE BARON.

D'abord, qu'il serait difficile de trouver une femme qui, sous le rapport de la beauté, fût plus digne de notre admiration et de nos hommages.

LE ROI, avec entraînement.

C'est vrai, qu'elle est charmante !

LE BARON.

Et, ensuite, que l'austère et triste cour de Suède pourra bientôt lui devoir l'avantage de ne rien envier aux cours les plus polies et les plus aimables de l'Europe.

LE ROI, sévèrement.

M. de Stralheim !

LE COMTE.

Messieurs... je crains.... Sa Majesté trouve peut-être que vos idées vont bien loin...

LE ROI.

En effet, Messieurs...\* (A part, avec agitation.) Et pourtant ces idées-là m'en font venir aux-quelles je n'avais jamais songé... moi, à qui mon gouverneur répétait sans cesse : « L'amour est une maladie qui amollit le cœur et énerve le courage... » Je me serais bien gardé !.. Mais, avait-il raison, mon gouverneur, et l'histoire n'est-elle pas là pour le démentir ?

\* Le Roi, le Baron, le Comte.

LE COMTE, s'approchant du roi\*.

Votre Majesté paraît vivement préoccupée.

LE ROI.

Je réfléchissais, M. le Comte, que l'amour n'a pas empêché Henri IV de gagner des batailles, ni Louis XIV de conquérir les Pays-Bas.

LE COMTE, à part, avec joie.

Il est à nous.

(Des valets apportent une table servie, qu'ils placent au milieu du théâtre.)

SCÈNE V.

CHRISTINE, LE ROI, LE COMTE, LE BARON.

CHRISTINE, s'avançant timidement vers le roi, et lui faisant une révérence.

Sire, vous êtes servi.

LE ROI.

Excellente nouvelle pour des chasseurs!.. Alons, à table, Messieurs, à table!

(En se retournant, il porte un regard sur Christine, et s'arrête à la considérer.)

CHRISTINE, à part.

Tiens, comme le roi m'examine!.. Est-ce que j'aurais quelque chose de dérangé dans ma toilette?.. Non.

LE ROI, ayant toujours les yeux sur Christine.

Je ne l'avais jamais si bien remarquée qu'aujourd'hui... Je ne sais ce que j'éprouve, mais depuis les paroles de Stralheim, sa vue produit sur moi un effet tout singulier.

CHRISTINE.

Sire... vous avez dit : à table ! et vous ne paraissez pas songer à vous y mettre.

LE ROI.

Si... si, vraiment. Donne-moi ta main, Christine.

CHRISTINE.

Ma main!..

LE ROI, à part, en lui prenant la main.

Comme elle est douce et jolie!..

CHRISTINE.

Eh! bien, Sire?

LE ROI.

Eh bien! tu vas te placer à côté de moi, et c'est toi qui nous serviras.\*\*

CHOEUR.

Ain des Diamans.

Où l'amitié nous convie  
Doit régner l'égalité;  
Au plaisir, à la folie,  
Appartient la royauté.

LE ROI.

Voilà une crème délicieuse.

\* Le Roi, le Comte, le Baron.

\*\* Le comte au bout de gauche; Christine, le roi, au milieu; Stralheim, au bout de droite. Pendant le chœur suivant, les seigneurs, les officiers et les pages sortent par le fond.

LE BARON.

J'en'ai mangé, de ma vie, des gâteaux aussi appétissants.

LE COMTE, versant à boire au roi.

Et que vous semble, Sire, de ce vin de Tokai.

LE ROI, après avoir bu.

Exquis!

LE COMTE.

Vraiment, nous devons au ciel une vive reconnaissance pour un bienfait aussi inappréciable.

Ain de la Treille de sincérité.

Le ciel, à l'enfant de la terre,  
De son amour tout bienveillant  
Donna la preuve la plus claire  
Quand du vin il lui fit présent.  
Du vin tout ressent l'influence;  
C'est lui qui réchauffe le cœur;  
Il console dans la souffrance,  
Il double le prix du bonheur...

LE ROI.

Et comme avec le vin l'existence devient légère et riante!.. Le vin fait naître la pensée et lui donne des ailes dorées; il grandit, il chauffe notre imagination; c'est un feu qui circule dans nos veines, qui embrase notre cerveau; c'est une fièvre, c'est un délire, c'est le génie!

(Le Comte a rempli de nouveau les verres.)

ENSEMBLE.

Le sage

Au vin rend son hommage,  
Répétons ce joyeux refrain :  
Vive le vin! vive le vin!

LE BARON.

Ah! M. le Comte, vous oubliez que ce ciel à qui nous devons le vin, nous fit un autre don bien plus précieux!

LE COMTE.

Plus précieux!

LE BARON, désignant Christine.

La présence de Mademoiselle eût dû vous le rappeler.

(Même air.)

Plus que le vin, la femme encore  
Du ciel nous atteste l'amour;  
La vie, à son aspect, se dore  
De tous les reflets d'un beau jour.  
Sa tendresse adoucit notre âme,  
Sa pitié sait charmer nos maux,  
Et par son regard plein de flamme,  
C'est elle qui fait les héros...

LE ROI.

Ma foi, Comte, je me rangerais presque du côté du baron... mais pour qu'il n'y ait pas de discussion, nous boirons à tous deux... Verse, Christine... (Levant son verre.) Aux femmes et au vin!

ENSEMBLE.

Le sage



A tous deux rend hommage;  
Répétons ce joyeux refrain:  
Vivent les femmes et le vin!

LE ROI, s'échauffant de plus en plus.

Non, je n'aurais jamais pensé qu'il existât un bonheur pareil à celui que je goûte en cet instant... Et c'est à toi, Christine, que je dois de le connaître! Oh! que puis-je t'offrir en retour?

CHRISTINE.

A moi, Sire?... mais je suis moi-même trop contente... et je ne demande rien... (Le Comte lui fait des signes.) Ah! c'est-à-dire... si; j'ai bien quelque chose à vous demander.

LE ROI.

Parle, je t'accorderai tout ce que tu voudras.

CHRISTINE, tirant de son corset le parchemin que lui a remis le Comte et le présentant au roi.

Signez, Sire; c'est la seule faveur que je réclame de Votre Majesté.

LE ROI, prenant le parchemin.

Qu'est-ce que cela?... une pétition?... Ma foi, Christine, tu me fais passer une journée si agréable que je te donnerais tous les blancs-seings qu'il te plairait de me demander... (Le Comte se lève et va prendre sur le guéridon une plume qu'il présente au roi.) Je signe, et sans lire.

LE COMTE, en se rasseyant, à Christine, après avoir pris le parchemin.

Que vous ai-je dit, Christine?

CHRISTINE.

C'est pourtant vrai!.. Ah! sire, que je vous remercie!... mais en échange, je veux aussi, moi, vous donner quelque chose.

LE ROI.

Qu'est-ce donc?

(Les officiers, les seigneurs et les pages rentrent en ce moment.)

CHRISTINE.

Une liqueur encore inconnue chez nous, et dont un Arménien a donné la recette à mon oncle... c'est du café.

TOUS.

Du café!

CHRISTINE.

Que nous prendrons, si vous y consentez, dans le petit salon du tapis vert, où je l'ai fait préparer.

LE ROI, se levant, (le Comte et le Baron l'imitent.)

C'est à nous de l'obéir, Christine, car tu es notre fée, et, grâce à toi, Jacobdal est devenu un séjour de délices.

(Deux domestiques emportent la table et rangent les sièges de manière à ce qu'il s'en trouve deux à côté l'un de l'autre au premier plan à gauche, en face du public.)

CHOEUR.

(Même air que le précédent.)

Fée à la douce magie,  
Chacun de nous s'humilie

Devant ton autorité,

Et c'est à la plus jolle  
Qu'appartient la royauté!

(Tous sortent par la droite à l'exception du Comte.)

## SCÈNE VI.

LE COMTE, DES DOMESTIQUES.

LE COMTE, à un des valets.

Dites à Lunden qu'il fasse à l'instant seller son cheval et qu'il vienne me rejoindre dans ce salon. (Le Comte reste seul.) Enfin, je triomphe, et grâce à mon habileté, je puis dire que le véritable roi de Suède, c'est moi.

(Il se promène d'un air satisfait.)

## SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, ROZEN, LE COMTE.

LE GÉNÉRAL, dans le fond.

Le roi n'est pas ici... Que me disais-tu donc, Rozen?

ROZEN.

Il y était tout à l'heure, général.

LE GÉNÉRAL.

Où le trouver? Il faut absolument que je le voie.

ROZEN.

Et moi, que je parle à Christine... Il se tient dans l'antichambre des propos...

LE GÉNÉRAL, apercevant le Comte. \*

Ah! le Comte!

ROZEN, à la vue du Comte.

Bon! celui qui a tout manigancé, à ce qu'on dit!

(Le Général et Rozen descendent la scène; le Comte se trouve entre eux.)

LE COMTE.

Le général!

LE GÉNÉRAL.

C'est peut-être un heureux hasard, M. le Comte, qui nous met en présence avant que j'aille plus loin.

LE COMTE.

Excusez-moi, Général, je m'occupe en ce moment d'affaires extrêmement pressées.

LE GÉNÉRAL.

Quoique le sujet dont j'ai à vous parler soit d'un haut intérêt...

ROZEN.

Quoique l'explication que j'ai à vous demander soit très grave...

LE GÉNÉRAL.

Je ne vous retiendrai qu'un instant.

ROZEN.

Ça ne sera pas long.

LE COMTE.

De quoi s'agit-il?

LE GÉNÉRAL.

De votre honneur, M. le Comte.

(Mouvement du Comte.)

\* Le Général, le Comte, Rozen,



ROZEN.

De mon honneur, M. le Comte.

LE GÉNÉRAL.

Pardonnez à ma brusque franchise... je vais droit au but.

ROZEN.

Comme moi... je ne vais pas par trente-six chemins.

LE COMTE.

Je vous écoute, Général.

LE GÉNÉRAL.

M. le Comte, vous avez avec les ennemis de la Suède des intelligences secrètes...

LE COMTE, avec hauteur.

Monsieur!

LE GÉNÉRAL.

Je le sais,

ROZEN.

Vous avez suggéré au roi d'odieux projets sur ma fiancée Christine...

LE COMTE, d'un ton ironique.

Ah! ah!

ROZEN.

On le dit.

LE GÉNÉRAL.

Vous circonvenez l'esprit de Charles XII pour le déterminer à la paix, et, pour prix de cette... complaisance, le roi de Danemarck vous promet...

LE COMTE.

Assez, Général... Je veux bien vous répondre, sans emportement, que si je travaille à obtenir ce résultat, c'est pour obéir à ma conviction personnelle, et que je ne me crois obligé à rendre compte de mon opinion à personne.

LE GÉNÉRAL.

Réfléchissez, M. le Comte; il en est temps encore. Pour la dernière fois, je vous propose de vous unir franchement à moi, dans l'intérêt de notre pays... (Signe négatif du Comte.) Oh! prenez garde, avant de me refuser! n'oubliez pas qu'il suffit d'un jour pour renverser les projets les mieux combinés et les fortunes les plus solides.

LE COMTE, dépliant le parchemin et le tenant ouvert devant le Général.

M. le Général, voici ma réponse.

LE GÉNÉRAL.

Qu'ai-je vu? un traité avec le Danemarck!

LE COMTE.

Signé du roi.

LE GÉNÉRAL.

Oh!.. malédiction!

(Il tombe accablé sur un fauteuil à gauche.)

LE COMTE, au courrier qui entre.

Lunden, à Stockholm, et que ces dépêches soient remises, avant une heure, à l'ambassadeur de Danemarck. (Le domestique sort; le Comte salue le Général avec un sourire ironique, et, se retournant vers Rozen, lui dit en se retirant :) Quant à vous, M. Rozen, vous me permettrez d'être surpris de votre mauvaise humeur... Il y a bien des ducs qui, à votre place, s'estimeraient heureux d'être les fiancés d'une jeune personne que le roi daigne honorer de ses bontés, (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

LE GÉNÉRAL, ROZEN.

ROZEN, stupéfait.

J'espère que c'est clair!

LE GÉNÉRAL, avec douleur.

Ah! Charles! Charles!

ROZEN.

Ah! Christine! Christine!

LE GÉNÉRAL.

Ce misérable aura surpris sa bonne foi!

ROZEN.

On lui aura promis des bijoux, des dentelles!

LE GÉNÉRAL.

La Suède est vendue, déshonorée!

ROZEN.

Je ne veux plus lui parler ni la voir, et pour qu'elle le sache bien, je le lui répèterai tous les jours, à toutes les heures, à toutes les minutes.

LE GÉNÉRAL, se levant.

Mais quelle pensée! Tout n'est pas perdu, peut-être... Rozen?

ROZEN.

Mon Général?

LE GÉNÉRAL.

Je puis compter sur toi?

ROZEN.

A la vie, à la mort.

LE GÉNÉRAL.

Tu vas me suivre.

ROZEN.

C'est cela... Parions, quittons ces lieux infâmes!

SCÈNE IX.

LE GÉNÉRAL, ROZEN, CHRISTINE.

CHRISTINE, venant de la droite.

Rozen?

ROZEN.

La voilà, la perfide!

CHRISTINE,

Je te cherchais...

ROZEN.

Et, moi, je vous fuyais... et, comme je n'ai pas l'intention de changer de route, je vous conseille de ne pas continuer la vôtre... Quand vous voudrez, mon Général.

LE GÉNÉRAL.

Hâtons nous... il n'y a pas un moment à perdre.

(Le Général et Rozen sortent par le fond.)

SCÈNE X.

CHRISTINE, seule.

Eh bien! à qui en a-t-il? moi qui venais à lui si joyeuse!... car il me tardait de lui annoncer tout le bonheur qui nous arrive... Oh! vous pouvez aller, Monsieur, ce n'est pas moi qui vous retiendrai... allez passer votre humeur dont je ne puis même soupçonner le motif... et dans

une heure vous croirez en être quitte pour venir me demander pardon.. mais, à mon tour, je vous repousserai, je vous fuirai... c'est-à-dire, non; je suis trop bonne et trop contente pour cela... seulement, comme il vous faut une punition, ce ne sera qu'après vous avoir bien tourmenté que je vous dirai: Mon petit Rozen, veux-tu être lieutenant?... tu n'as qu'un mot à dire... veux-tu être capitaine?... j'ai des épaulettes à ton service... Je te ferais même général, si c'était ma fantaisie... Le Roi !... Ah ! mon Dieu ! dans quelle agitation !..

## SCÈNE XI.

CHRISTINE, LE ROI.

LE ROI, entrant par la droite.

Que se passe-t-il en moi... il me semble que je ne suis plus le même... qui peut me troubler et m'agiter ainsi? Sont-ce les discours du Baron et du Comte?... est-ce le vin?... est-ce Christine?... Christine! que je voudrais ne jamais quitter... Mais, où est-elle?... Ah ! la voici!.. Christine!..

CHRISTINE.

Sire, vous m'appellez?

LE ROI.

Pourquoi m'as-tu quitté?

CHRISTINE.

Pourquoi?... parce que j'ai vu que tous ces Messieurs, après le café, s'éloignaient doucement, doucement, pour disparaître dans le jardin, comme si vous aviez eu besoin de repos... alors, Sire, moi qui aurais été bien fâchée de manquer aux usages de la cour, j'ai cru qu'il fallait que j'en fisse autant, et je me suis retirée.

LE ROI.

En me laissant tout seul!.. Tu crains donc un tête-à-tête avec moi?

CHRISTINE.

Oh ! non, Sire... ce ne serait pas le premier, d'ailleurs... et puis je me rappelle... vous m'avez dit hier que, lorsque vous viendriez ici, nous causerions d'amitié... dans le fait, avec tout ce monde là, ce n'était guère possible.

LE ROI, lui prenant la main.

Mais à présent, plus d'importuns qui nous entendent.

CHRISTINE.

Nous pouvons causer à notre aise.

LE ROI, l'attirant doucement vers les fauteuils à gauche, et la faisant asseoir auprès de lui.  
C'est cela... causons... Christine!

CHRISTINE.

Sire?

LE ROI.

D'abord, laisse là mes titres, et parle-moi comme une cousine parlerait à son cousin.

CHRISTINE.

Je n'oserais jamais.

LE ROI.

Oublions que je suis roi... ou plutôt je veux

me le rappeler pour te combler de biens, pour que tu ne puisses former un désir sans qu'il soit aussitôt satisfait, pour te faire grande et riche, et t'élever au-dessus des plus nobles dames de Stockholm.

CHRISTINE.

Que dites-vous donc? mais je n'en demande pas tant. Oh ! je ne suis pas ambitieuse... Par exemple, je pourrai bien, de temps en temps, vous faire quelque demande...

AIR du Carnaval.

De son bonheur, jouir seule est bien triste,  
Le partager, est un plaisir si grand;  
Mais point d'abus, et, sans être égoïste  
Je saurai bien agir discrètement.  
Ne craignez point que, par mes exigences  
Je vous fatigue, et quand Christine aura  
Placé parens, amis et connaissances,  
Elle promet, Sire, d'en rester là.

LE ROI.

Mais toi, Christine?

CHRISTINE.

Moi, je serai toujours la petite Christine... je ne demande rien, je ne veux rien autre chose que votre amitié.

LE ROI.

Mon amitié!

CHRISTINE.

Certainement; vous me l'avez promise, vous n'êtes plus maître de me la refuser.

LE ROI.

Mon amitié! Tiens Christine, écoute-moi, je veux t'ouvrir mon cœur.

CHRISTINE.

Vous le devez, c'est convenu.

LE ROI.

Mais ce que j'éprouve est si étrange, si nouveau pour moi, que je ne sais comment te l'exprimer!..

CHRISTINE.

Qu'est-ce que c'est donc?

LE ROI, s'animant de plus en plus.

Il y a sur ma poitrine, vois-tu? comme un poids qui m'opprime, qui m'étouffe...

CHRISTINE.

Ah ! mon Dieu!..

LE ROI.

Et dans ma tête comme un feu qui me brûle!

CHRISTINE.

Prenez-y garde, c'est peut-être une maladie qui commence...

LE ROI.

Près de toi pourtant je me sens bien, et je serais mieux encore si je pouvais, si j'osais te dire...

CHRISTINE.

Osez, Sire, osez... et si c'est quelque chagrin qui vous tourmente... ne cachez rien à Christine, dont l'amitié vous consolera.

LE ROI, se levant.

L'amitié! toujours l'amitié!..



CHRISTINE, se levant effrayée.  
Mon Dieu qu'avez-vous?... comme vous me regardez! vous m'effrayez.

LE ROI.

L'amitié!.. tu ne me comprends donc pas?

Air : d'Alfred.

Mais, près de toi, vois comme avec ivresse  
De t'admirer je goûte le bonheur!  
Mes yeux charmés voudraient te voir sans cesse;  
Un mot de toi fait palpiter mon cœur!  
De ces transports que ta beauté m'inspire,  
Ne sens-tu pas l'influence à ton tour?  
Et tu pourrais nommer un tel délire  
De l'amitié?... non, non, c'est de l'amour.  
Oui, l'amour seul peut causer ce délire,  
Pour y répondre, il me faut ton amour.

(Trémolo à l'orchestre se terminant par un forté au moment du soufflet.)

CHRISTINE\*, se sauvant.

Oh! qu'avez-vous dit?..

LE ROI, allant à elle et lui prenant la main.  
Christine!

CHRISTINE.

Je ne puis en entendre davantage.

LE ROI.

Tu veux me fuir?

CHRISTINE.

Oh! je comprends tout, à présent... vous m'avez indignement trompée!

LE ROI.

Je t'en conjure!

CHRISTINE.

Laissez-moi!

LE ROI.

Non, tu ne m'échapperas pas.

CHRISTINE.

Laissez-moi, vous dis-je!

LE ROI.

Non... et puisque tu es sans pitié... eh! bien, je le serai aussi, moi!

CHRISTINE.

Qu'osez-vous dire?

LE ROI.

Après avoir prié, Christine, n'oublie pas que j'ai le droit de commander.

CHRISTINE, indignée.

Ah! si vous faites un pas de plus, Sire, j'appelle.

LE ROI.

Eh! que m'importe à moi?... je ne connais plus rien!

(Il s'avance vers elle.)

CHRISTINE.

C'en est trop!

(Elle lui donne un soufflet; dans le même instant le général paraît au fond, et reste frappé d'étonnement à la vue de l'action de Christine.)

\* Le Roi, Christine.

## SCÈNE XI.

LE ROI, LE GÉNÉRAL, CHRISTINE.

LE ROI, furieux.

Christine!.. Christine!.. (Apercevant le Général et s'arrêtant tout-à-coup, frappé de stupeur.)  
Ciel! le Général.

CHRISTINE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE ROI.

Où cacher ma confusion et ma honte?

LE GÉNÉRAL, froidement.

Je vous demande pardon; je croyais trouver ici le roi de Suède. (Il va pour sortir.)

LE ROI, vivement.

Arrêtez, monsieur le Général!.. je vous l'ordonne... je vous en prie...

LE GÉNÉRAL.

Ah! Sire, pourquoi me rappeler?

Air : Aux braves hussards du cinquième.

Révant pour vous une gloire immortelle,  
Et pour la Suède un superbe avenir,  
A vos côtés, en serviteur fidèle,  
J'avais juré de vivre et de mourir.  
Mais de l'honneur si la voix doit se taire.  
Si les plaisirs ont endormi vos sens,  
Du vieux soldat que prétendez-vous faire?  
Ce qu'il vous faut, ce sont des courtisans!  
Je dois céder la place aux courtisans.

LE ROI.

M. le Général, votre élève n'a pas encore perdu l'habitude de vos leçons... il vous remercie de celle que vous venez de lui donner... (Christine fait un mouvement pour sortir.) Oh! vous pouvez rester, Christine... (Au Général.) Et, maintenant, que voulez-vous? parlez, c'est le Roi qui vous écoute.

LE GÉNÉRAL, s'avancant et présentant au Roi une lettre ouverte.

Lisez, Sire.

LE ROI, prenant la lettre et lisant.

« A son excellence... premier ministre du roi de Danemarck... note confidentielle... » (Au Général.) C'est de la main de l'ambassadeur, comment êtes-vous possesseur de ce papier?

LE GÉNÉRAL.

Mes soupçons étaient éveillés, et il n'est pas très difficile d'acheter un courrier.

LE ROI, continuant de lire.

« Excellence, nos affaires commencent à prendre une tournure plus favorable, tout me porte à croire que nous réussirons à endormir le jeune lion suédois. » (Parlé.) Qu'est-ce à dire?... (Lisant.) « Déjà le Comte, impatient de gagner son comté de Delmenhorst, a réussi à faire entrer des idées d'amour dans la tête de Charles XII, et grâce à ce puissant auxiliaire je vous ferai parvenir avant peu, je l'espère, l'expédition officielle d'un traité qui, en mettant des bornes à l'élévation de la Suède, consolidera la gloire et la prospérité du Danemarck... » (Il froisse violemment la lettre entre ses mains.) Trahison!..



CHRISTINE, à part.

Qu'ai-je entendu ? et c'est le Comte !.. J'étais donc l'instrument d'un complot !..

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! Sire ?

LE ROI.

Rassurez-vous, monsieur le Général, si j'ai pu me laisser tromper par de fausses apparences de zèle et de dévouement, grâce au ciel, la gloire de la Suède et mon honneur sont intacts.

LE GÉNÉRAL.

Mais ce traité, Sire, il est déjà parti.

LE ROI.

Que dites-vous ?

CHRISTINE.

La vérité, et c'est moi qui suis coupable.

LE GÉNÉRAL.

Vous, Christine !..

CHRISTINE.

Par reconnaissance pour monsieur le Comte, j'ai présenté au Roi un papier... Je vous jure que j'ignorais ce qu'il contenait.

LE ROI.

Grand Dieu ! je me rappelle... et moi, dans un moment d'oubli, sans même regarder ce qu'on mettait sous mes yeux, j'ai signé mon abaissement et ma honte !

LE GÉNÉRAL.

Ah ! je savais bien qu'un pareil acte ne pouvait être que le résultat d'une surprise !

LE ROI, avec abattement.

Mais que faire, Général, que faire ?

## SCENE XII.

LE ROI, ROZEN, les vêtements en désordre, la main droite enveloppée d'un mouchoir, tenant dans sa gauche une dépêche ; il a entendu les derniers mots du Roi ; LE GÉNÉRAL, CHRISTINE.

ROZEN.

Prendre votre signature, Sire, vous en êtes le maître... la voici.

LE ROI.

Serait-il vrai ? (Saisissant la dépêche et l'examinant.) Oui, c'est bien cela... le voilà, cet infâme traité... et mon nom figure au bas de cette œuvre de lâcheté et d'injustice !.. Oh ! quelle leçon ! quelle leçon !

LE GÉNÉRAL, à Rozen.

Mais comment se fait-il que tu aies cette pièce entre les mains ?

ROZEN.

Rien de plus simple, mon Général. Suivant vos instructions, j'ai rejoint le messager du Comte, et je lui ai ordonné, au nom du Roi, de revenir sur ses pas ; il s'y est refusé, sous prétexte qu'il n'avait d'ordres à recevoir que du Comte son maître... j'ai insisté, comme vous pouvez croire... il s'est mis en fureur et a dégainé... j'ai riposté avec quelque bonheur, et voilà.

LE GÉNÉRAL\*.

Bien... tu es un brave.

Le Général, le Roi, Rozen, Christine.

CHRISTINE.

Rozen ! tu es blessé !

ROZEN, sèchement.

Cela ne peut pas vous intéresser, Mademoiselle.

LE ROI.

Rozen, ton action est belle, je veux qu'elle soit récompensée d'une manière éclatante.

ROZEN.

C'est inutile... vous ne me devez rien, Sire.

LE ROI.

Que dis-tu ?

ROZEN.

J'ai acquitté ma dette envers mon pays, je n'ai rien fait pour le roi.

LE ROI.

Qui sert la Suède me sert ; je veux savoir quelle récompense tu désires.

ROZEN.

Une seule ; permettez-moi de quitter le service.

LE GÉNÉRAL.

Tu n'y songes pas !

ROZEN.

Deux choses m'avaient fait soldat : mon dévouement pour le roi, et l'espoir d'apporter en dot une épée à ma fiancée.

Air : Epoux imprudent, fils rebelle.

De moi je voulais rendre fière,  
Celle qui m'offrit son amour ;  
Au roi, qui m'appela son frère,  
J'étais heureux de pouvoir, en retour,  
Sacrifier jusqu'à mon dernier jour.  
Mais à présent, de ma pensée,  
Tous ces projets, tous ces rêves déçus,  
Il faut les bannir... je n'ai plus  
De frère ni de fiancée !  
Non, je n'ai plus de fiancée !

CHRISTINE.

Rozen !

LE GÉNÉRAL.

Ceux qui t'ont dit cela en ont menti, mon brave, Christine n'a pas un instant cessé d'être digne de toi.

ROZEN.

Oh ! si cela était !.. Mais, non, n'espérez pas m'abuser.

CHRISTINE.

Mais, ma parole, à moi, la croiras-tu ?

ROZEN.

Ta parole !.. et pourtant, jusqu'à ce jour, j'aurais cru commettre un sacrilège, si je n'y avais pas ajouté foi... ta parole, Christine ? regarde le roi... vois-le rougir et baisser les yeux... et dis-moi si je puis te croire ?

LE ROI, faisant un pas vers Rozen.

Oui, frère, tu le peux ; je te le jure sur l'honneur... Il n'y a eu ici qu'un coupable, c'est moi. Dans un fatal moment d'ivresse, j'ai pu à la fois compromettre mon pays, offenser la vertu et trahir l'amitié. Mais je veux entourer la Suède de tant de gloire, et Christine de tant de respect, que je saurai bien les forcer toutes deux à l'oubli de ma faute. (Tendant la main à Rozen.) Quant à toi, Rozen... voudras-tu ?

ROZEN, ému.

N'achevez pas, Sire... (A Christine.) Christine, pardonne-moi d'avoir pu te soupçonner.

CHRISTINE. \*

Il le faut bien... vilain jaloux !.. (Au roi.) Et vous, Sire, aurez-vous aussi la bonté d'oublier?..

LE ROI.

Comme affront, c'est déjà fait, Christine, comme service, jamais.

### SCÈNE XIII.

LE GÉNÉRAL, LE ROI, LE COMTE, CHRISTINE, ROZEN, LE BARON, SEIGNEURS, OFFICIERS, PAGES.

LE COMTE.

Sire, les équipages sont prêts.

LE ROI.

Ah ! vous voilà M. le Comte!.. vous nous suivez à Stockholm...

LE COMTE.

Sans doute, Sire.

LE ROI, sévèrement.

Vous nous suivrez pour remettre à M. le Général votre portefeuille de ministre...

LE GÉNÉRAL.

Sire !

LE ROI.

Dans les circonstances présentes, nous avons plus besoin d'un général que d'un diplomate. (Au Comte.) Vous serez libre ensuite, Monsieur, d'aller, si le roi de Danemarck vous le permet,

\* Le Général, le roi, Christine, Rozen.

prendre possession de votre comté de Delmenhorst.

LE COMTE, à part.

Il sait tout, je suis perdu !

(Il sort par le fond.)

LE ROI.

Messieurs, nous allons retourner à Stockholm, d'où nous partirons bientôt pour ouvrir notre première campagne. J'espère que vous vous y distinguerez tous, et, vive Dieu ! je compte bien vous donner l'exemple. Mais, avant d'entrer dans la nouvelle carrière que je veux parcourir, et pour y débiter dignement, je déclare que je renonce à jamais aux femmes, qui nous gouvernent, et au vin, qui nous fait perdre la raison. Ma maîtresse, désormais, ce sera la gloire, et je ne veux connaître d'autre ivresse que celle que produit la fumée du canon.

ENSEMBLE.

Air du chœur final du premier acte.

LE ROI et LES SEIGNEURS.

Plus de faiblesse, et que la gloire  
Maîtrise nos cœurs sans retour,  
Que les combats, que la victoire,  
Soient nos plaisirs, soient notre amour.

ROZEN.

Entre ma Christine et la gloire,  
Mon cœur se partage, en ce jour ;  
S'il est sensible à la victoire,  
Il ne l'est pas moins à l'amour.

CHRISTINE.

Loin de Christine, si la gloire  
Aux combats t'appelle en ce jour,  
Souviens-toi qu'après la victoire,  
L'amour réclame aussi son tour.

(On fait un mouvement pour sortir. Le rideau tombe.)

FIN.

S'adresser ; pour la musique, à M. COUDER, chef d'orchestre au théâtre des Folies-Dramatiques.

NOTA : Les personnages sont placés en tête des scènes comme sur le théâtre, en commençant toujours par la droite de l'acteur.





# LA SALLE D'ARMES,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,

PAR MM. BAYARD ET J. GABRIEL,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le  
4 août 1843.

## DISTRIBUTION :

CÉSAR, maître d'armes.....	MM. LEMÉNIL.
RONFLAT, clarinète.....	ALCIDE-TOUSEZ.
HAHURY, jeune Péruvien.....	GRASSOT.
HABRIKA, sa femme.....	Mmes DEBEER.
VALÉRINE, jeune actrice.....	ALINE.
MADAME CRÉPIN, servante du maître d'armes.....	MOUTIN.
Élèves.	

Le théâtre représente une salle d'armes. Des fleurets et des masques pendus à la muraille. Des banquettes autour de la salle. Porte au fond. Portes des deux côtés.

## SCÈNE I.

MADAME CRÉPIN, CÉSAR, PLUSIEURS ÉLÈVES.

*(Au lever du rideau six élèves masqués, gantés, portant la veste blanche, prennent une leçon d'escrime. César les dirige, tandis que madame Crépin parle sur le devant de la scène.)*

### CHOEUR.

AIR : de *Ramponneau*.

Qu'ici, merbleu !

Tout pleins de feu,

L'escrime

Nous anime !

Du professeur qui nous forma

L'honneur exige mieux que ça !

Ah !..

Ah ! ah ! ah !.. Touché !

CÉSAR.

Ce n'est pas ça !.. La poitrine effacée, le ventre en dedans, le jarret plié... Dessinez-vous ! L'escrime, Messieurs, augmente l'élasticité du corps, développe les formes, relève le maintien. Je ne dirai pas précisément qu'elle donne du

courage... mais elle donne de la confiance... et la confiance, c'est déjà le succès pour l'homme qui va sur le terrain.

MADAME CRÉPIN, à part.

Oh ! ça, c'est sa chanson ordinaire !

CÉSAR.

Recommencez ! *(Criant.)* Baissez votre paratonnerre, vous, là bas...

MADAME CRÉPIN, riant.

On dirait que celui-là veut embrocher un dindon !

TOUS.

Ah !.. ah !.. touché. *(En ce moment, Ronflat entre vivement par le fond, et se trouve au milieu des fleurets, qui viennent tous donner sur lui.)*

## SCÈNE II.

MADAME CRÉPIN, RONFLAT, CÉSAR.

RONFLAT, criant.

Ah !... je suis mort !... Ils m'ont percé de part en part !

MADAME CRÉPIN.

Quand je disais !.. Voilà le dindon !

CÉSAR.

Mille pardons, Monsieur !..

RONFLAT.

Excusez... c'est que je m'attendais si peu... Ah ! ah !.. Je ne suis pas blessé ?

CÉSAR.

Eh ! non !.. Je donnais une leçon à ces messieurs.

RONFLAT.

Ils sont très-adroits !.. ah !.. je leur en fais mon compliment... Les six coups ont porté !.. J'ai six noirs, bien sûr... (*A madame Crépin.*) Je ne suis pas blessé ?.. (*On rit.*)

CÉSAR.

Messieurs ! vous pouvez passer dans le vestiaire... c'est assez pour aujourd'hui... Ah !.. vous savez que dimanche prochain je donne un grand assaut d'armes... Dix francs le billet... (*A madame Crépin.*) Il en reste encore, madame Crépin ?

MADAME CRÉPIN.

Très-peu, très-peu... Tout le monde veut en avoir... pour entendre le concert qui sera donné avant.

CÉSAR, *bas.*Chut !.. (*Haut.*) Le programme est superbe... (*Bas.*) Vous êtes bête, ma chère ! (*Haut.*) J'aurai des maîtres de première force.

MADAME CRÉPIN.

Et de bons musiciens !

CÉSAR.

A dimanche.

CHOEUR, *reprise.*

Demain, morbleu !

Que plein de feu, etc.

(*Ils sortent par la droite.*)

## SCÈNE III.

RONFLAT, CÉSAR, MADAME CRÉPIN.

RONFLAT, *s'adressant à madame Crépin.*C'est à M. César, le maître d'armes... (*Madame Crépin le lui indiquant, il s'adresse à César.*) C'est à M. César, le maître d'armes, que j'ai l'honneur...

CÉSAR.

A lui-même, Monsieur... Qu'y a-t-il pour votre service ?

RONFLAT.

Monsieur, vous voyez en moi une clarinette. (*Bas.*) Nous ne sommes pas seuls... Renvoyez les femmes.

CÉSAR.

Madame Crépin, occupez-vous de mon déjeuner.

MADAME CRÉPIN.

Il est prêt, Monsieur... (*En sortant.*) V'là une bonne tête !

RONFLAT.

Quand je vois un homme, l'épée à la main,

\* Ronflat, César.

Es'occuper du déjeuner, je me dis : c'est bon signe, l'affaire est arrangée.

CÉSAR, *à part.*

C'est un original, ce monsieur !

RONFLAT.

Monsieur, vous voyez en moi une malheureuse clarinette, qui a le plus grand besoin des conseils et des leçons d'une forte lame comme vous. (*Soupirant.*) Ah !..

CÉSAR.

J'entends... Monsieur est un musicien qui a une affaire d'honneur.

RONFLAT.

Vous y êtes !.. Tout ce qu'il y a de plus d'honneur !.. Il faut que lui ou moi restions sur la place... V'là !.. Et j'aimerais que ce fût lui !

CÉSAR.

C'est naturel.

RONFLAT.

N'est-ce pas ? Vous m'avez compris.

CÉSAR.

Parfaitement... Monsieur est fort sur la clarinette ?

RONFLAT.

Très-fort.

CÉSAR.

Par conséquent, vous pourriez me faire l'honneur de jouer à mon concert de dimanche ?

RONFLAT.

Avec plaisir !.. Ce serait signe que je ne serais pas mort samedi.

CÉSAR.

Et vous tenez à la vie !

RONFLAT.

Si j'y tiens !.. J'y tiens horriblement, Monsieur... Ce n'est pas qu'elle soit couleur de rose... en ce moment surtout !.. Mais, vous concevez, on tient à ses petites habitudes !

CÉSAR.

En ce cas, Monsieur, ne vous battez pas.

RONFLAT.

Ne pas me battre !.. mais est-ce que cela se peut !.. quand un homme infâme a juré mon déshonneur !..

CÉSAR.

Je vous devine, Monsieur, vous êtes marié !

RONFLAT, *consterné.*

Comment voyez-vous ça, Monsieur ?.. Est-ce que ça paraît ?

CÉSAR.

L'habitude... Hier encore, j'ai donné une leçon de deux heures à un maître des requêtes en service extraordinaire... à qui il était arrivé une chose... très-ordinaire... mais l'affaire s'est arrangée.

RONFLAT.

L'affaire s'est arrangée !.. Il est bien heureux !.. Moi, Monsieur, j'ai des soupçons, et je ne dors plus, je ne mange plus !.. moi, qui dévorais !.. Ma clarinette ne rend plus que des couacs affreux !.. Oh ! la vengeance !.. j'en veux !

CÉSAR.

En ce cas, Monsieur, battez-vous.

RONFLAT.

Oui, je me battrai !... Je me battrai à mort !... C'est lui qui mourra !... Il faut que ce soit lui... Je ne sors pas de là !... Car, vous concevez, si c'était moi... ce ne serait plus une vengeance !

CÉSAR.

Parbleu !

RONFLAT.

Et puis, quand on a une jolie petite aisance, une parfaite santé... quand on croyait au bonheur sans mélange...

CÉSAR.

Ah ! pour être heureux, il faut prendre les choses du beau côté !

RONFLAT.

Ah ! Monsieur, pour un mari, il y a des choses qui n'ont pas de beau côté ! (*À part.*) Scélérate de Valérine !... (*Haut.*) Et puis, lorsqu'on est père !..

CÉSAR.

Vous êtes père ?..

RONFLAT.

D'un petit être de cinq ans... d'un premier fils... qui pétille d'intelligence... et qui est déjà musicien jusqu'au bout des ongles, Monsieur.

AIR : de Julie.

A quatre mois il battait la mesure,  
De la musique il était amateur.  
Il me rendait déjà fier, je vous jure.  
Je me disais : voilà mon successeur !  
Pauvre petit... ma joie était complète...  
Chez sa nourrice on restait confondu...  
En le voyant têter, on aurait cru  
Qu'il jouait de la clarinette.

CÉSAR.

Vous me direz que rien ne ressemble à un biberon comme un bout de clarinette...

RONFLAT.

Oh ! mes pauvres clarinettes !.. il me les casse toutes !.. c'est un ange !

CÉSAR.

Vous avez un fils !.. ne vous battez pas !

RONFLAT.

Mais, au contraire, c'est lui qui me décide... c'est un exemple que je veux lui donner !.. Et puis, ce que vous ignorez encore, je me suis posé en provocateur, dès que j'ai su l'adresse du Lovelace... que je ne connaissais pas... N'importe... Je lui ai envoyé ma carte...

CÉSAR.

Et il a accepté ?

RONFLAT.

Deux heures après, la sienne m'est arrivée avec des vignettes dorées tout autour... Je lui ai détaché un haut-bois de ma connaissance... un confrère à moi... (*soupirant.*) qui comprend ma position... pauvre ami !

CÉSAR.

Ah ! bah ! lui aussi ?... (*Ronflat fait signe que oui.*) Il paraît que les instruments à vent sont très-exposés.

RONFLAT.

Oui... enfin, tout est convenu.

CÉSAR.

Ah ! diable ! il n'y a pas à balancer... battez-vous !.. Le jour ?

RONFLAT.

Demain,

CÉSAR.

Le lieu ?

RONFLAT.

Avenue de Saint-Mandé... Il n'est plus possible de se cacher au bois de Boulogne, depuis que les arbres sont démenagés !

CÉSAR.

L'arme ?

RONFLAT.

L'épée.

CÉSAR.

Vous savez tirer ?

RONFLAT.

Je ne sais rien tirer du tout !.. mais le pistolet, je l'ai tiré une fois... il y a deux ans, à Tivoli... un samedi... j'ai été au tir aux pigeons... et voyez un peu mon adresse !.. en tirant sur un de ces volatiles, j'ai mis le feu à un palais en artifice qui était préparé pour la fête du dimanche... ce coup-là m'a coûté 75 francs. Ça m'a dégoûté des armes à feu.

CÉSAR, riant.

Et c'est pour ça que vous avez choisi l'épée ?

RONFLAT.

Dame ! il me semble que c'est moins méchant... et qu'on peut en revenir... j'aime assez ça... Et puis, j'ai pensé que vous pourriez me donner une bonne leçon... Oh ! j'irai bien, voyez-vous ! j'irai crânement ! (*À mi-voix.*) Est-ce que vous n'auriez pas une petite botte secrète à me montrer... pour embrocher mon homme seulement ?

CÉSAR.

Monsieur !..

RONFLAT.

Un petit fion... pour le... (*il fait signe de le percer et de le jeter par terre.*) Et allez donc !..

CÉSAR.

Monsieur !.. je vois que vous n'avez pas de temps à perdre... revenez dans deux heures... je ne ferai pas de vous un *Grisier*, mais je vous poserai du moins en homme de cœur ! (*D'un ton solennel.*) L'escrime, Monsieur, augmente l'élasticité du corps, développe les formes, relève le maintien... Je ne dirai pas précisément qu'elle donne du courage... mais elle donne de la confiance... et la confiance, c'est déjà le succès pour l'homme qui va sur le terrain.

RONFLAT.

Oui, Monsieur... oui, Monsieur... vous me montez la tête, vous me donnez du cœur au...

MADAME CRÉPIN, accourant.

Monsieur César ! Monsieur César ! ah !..\*

RONFLAT, effrayé.

Ah !..

CÉSAR.

Ah !..

RONFLAT.

Cette femme m'a fait peur !

\* Ronflat, Madame César, César.



MADAME CRÉPIN.

C'est qu'il y a là, dans la salle à manger, une petite dame qui demande à vous voir.

CÉSAR.

Une dame!..

MADAME CRÉPIN.

AIR : Vaudeville du petit courrier.

C'est un petit minois charmant,  
A la tournure cavalière.

RONFLAT.

Serait-ce donc une écolière?  
Je vous en fait mon compliment...

(A Madame Crépin.)

Sexe enchanteur! aimables femmes!  
Pourquoi vous seryir de fleuret?  
Pour toucher notre cœur, mesdames,  
Vos yeux nous font le même effet.

(Madame Crépin fait la révérence. A César.)  
Comment trouvez-vous cette pensée-là?..

CÉSAR.

C'est la devise d'un bonbon du jour de l'an.

RONFLAT.

Juste... je les aime beaucoup.

CÉSAR.

Les devises?

RONFLAT.

Non, les bonbons... Dans une heure, n'est-ce pas?... Je serai exact: adieu, mon sauveur!..

CÉSAR, accompagnant Ronflat.

Monsieur, j'ai bien l'honneur... (Ronflat sort par le fond.)

## SCENE IV.

VALÉRIINE, CÉSAR, HABRIKA, MADAME CRÉPIN (au deuxième plan.)

CÉSAR, revenant.

Une dame!.. A-t-elle donné son nom?

MADAME CRÉPIN.

Elle m'a dit de vous nommer Valérine, que ça suffisait... Valérine de Saint-Petersbourg.

CÉSAR.

Valérine!.. Il se pourrait!.. mon élève, mon enfant!.. Fais-la venir!.. (Madame Crépin sort par la gauche.) Ma petite Valérine!.. Oh! comme je vais l'embrasser de bon cœur!.. (Habrika entre par le fond.) Comme... Ah! te voilà donc!.. (Il la prend vivement dans ses bras et l'embrasse.) Ma bonne petite!..

HABRIKA.

Monsieur!..

VALÉRIINE, entrant par la gauche.

Il est ici!..

CÉSAR, tenant toujours Habrika.

Hein?... Ah!... Oh!.. (Regardant Habrika.) Ce n'est pas elle!... (La laissant aller.) Madame!..

VALÉRIINE.

Excusez!.. je te dérange!

5

CÉSAR.

Eh! non!.. un quiproquo... je croyais que c'était toi... viens donc!..

VALÉRIINE, lui sautant au cou.

Mon cher maître!..

HABRIKA, à part.

Ce Monsieur embrasse d'une force!..

CÉSAR.

Cette chère petite Valérine!.. il y avait si longtemps!.. (A Habrika.) Ah! Madame!.. (A lui-même.) Cré coquin! voilà que je pleure!..

VALÉRIINE.

Et moi, je ris, ça revient au même.

CÉSAR, à Habrika.

Pardon, Madame!.. j'étais si ému...

HABRIKA.

Mon Dieu! Monsieur, je n'ai pas fait attention.

CÉSAR.

J'ai cependant appuyé pas mal!

VALÉRIINE, à part.

Tiens! ça en valait la peine!

HABRIKA.

Je venais, Monsieur, bien inquiète, bien tremblante... pour un duel...

CÉSAR.

Vous avez un duel?

HABRIKA.

Moi!

VALÉRIINE, riant.

Ah! ah! ah!..

CÉSAR.

Il ne faut pas rire.. l'autre jour, au quartier latin... j'ai accommodé deux demoiselles qui s'étaient donné rendez-vous derrière le Luxembourg.

VALÉRIINE.

Elles voulaient se battre!..

CÉSAR.

Pour un élève de l'école Polytechnique à qui elles avaient donné des leçons..... de géométrie.

HABRIKA.

Et elles avaient raison!.. un cœur partagé... mieux vaut mourir!

VALÉRIINE, à part.

Ah! diable! quelle gaillarde!

CÉSAR.

Vous dites, Madame...

HABRIKA.

Oh! moi, Monsieur, c'est pour mon mari que je viens... il doit vous voir aujourd'hui, je le sais... pour un duel qu'il a...

CÉSAR.

Votre mari!.. j'y suis!.. il sort d'ici.

HABRIKA.

Oh! voilà ce que je craignais!.. J'ai découvert qu'il avait une querelle... qu'il devait venir vous voir... et n'écoutant que mon inquiétude, je suis accourue.... Ah! Monsieur, est-ce grave?

CÉSAR.

Eh! mais... il est furieux!.. il a sur vous... des idées... des soupçons...

HABRIKA.

Sur moi !

VALÉRINE, *bas à César.*

Ah ! bah !... est-ce que...

CÉSAR, *de même.*Oui... (*Haut.*) Il a tort ! je le crois...

HABRIKA.

Des soupçons !... et de quelle nature, Monsieur ?

VALÉRINE, *à part.*

Oh ! c'te bêtise !

CÉSAR.

Eh ! mais... Madame... de la nature ordinaire... aux maris (*bas*) vexés.

HABRIKA.

O ciel ! Monsieur... mon mari pourrait croire !... Mais c'est indigne ! c'est affreux !... c'est moi qui ai le droit d'en avoir des soupçons !... mais lui !... oh ! je le verrai !... j'aurai une explication avec lui !

CÉSAR.

Oui, vous ferez bien... il doit revenir dans une heure.

HABRIKA.

Ici ?... oh ! j'y serai !... Mais d'abord, je rentre à la maison... il y est sans doute... et je saurai tout !

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*Mon mari soupçonner sa femme,  
Lorsqu'il me trahit !

VALÉRINE.

Quelle horreur !

HABRIKA, *timidement.*

Aurait-il des preuves ?..

CÉSAR.

Madame,

J'ignore les noms...

VALÉRINE, *à part.*

Elle a peur !

HABRIKA.

Perdre un bonheur comme le nôtre !

CÉSAR, *bas.*Je crains quelque accident fâcheux  
Pour la tête de l'un ou de l'autre.VALÉRINE, *à part.*

Peut-être pour toutes les deux.

HABRIKA.

Et cela peut s'arranger, n'est-ce pas ?

CÉSAR.

Eh ! mais, je ne sais pas trop... il y a jour pris... rendez-vous... témoins....

HABRIKA.

Oh ! non, ce duel n'aura pas lieu... ou j'en mourrais !... Adieu, Monsieur !... (*Elle va pour sortir, César l'accompagne ; elle s'arrête au fond, et, revenant sur ses pas en prenant le milieu.*) Oh ! c'est que ce n'est pas de l'eau rougie qui coule dans mes veines, Monsieur !... et s'il me trahit... ou s'il me soupçonne... malheur à lui !... (*Elle sort par le fond.*)

## SCÈNE V.

VALÉRINE, CÉSAR.

VALÉRINE.

Eh ! mais, c'est une petite tigresse très-dangereuse !

CÉSAR.

Ma foi !... Pourtant, son mari a l'air d'être sûr de son affaire... Cette pauvre clarinette !..

VALÉRINE.

Hein ? qu'est-ce que tu dis ?..

CÉSAR.

Pauvre clarinette !... c'est l'état de son mari.

VALÉRINE

Vraiment ?.. Les clarinettes ont du malheur cette année !

CÉSAR.

Pourquoi cela ?

VALÉRINE.

Ah ! c'est que... Mais, voilà tout ce que tu as à me dire... mon maître, mon compagnon, mon ami !... tu ne m'offres rien... pas même un fauteuil... à moi qui arrive de Saint-Petersbourg !

CÉSAR.

Enfin, te voilà donc en France !

VALÉRINE, *déclamant.*

« A tous les cœurs bien nés que la patrie... »

Il y a trois mois que j'ai dit bonsoir à la ville des czars.

CÉSAR.

Et comment vont tous les artistes que j'ai connus avec toi, là-bas ?

VALÉRINE.

Ils gagnent de l'argent... mais ils gèlent !... Les comiques de la troupe font rire les niais de la cour... et pendant ce temps-là, on engraisse... Ça allait me gagner... l'ennui me tenait déjà... car, vois-tu, j'avais fait une folie !..

CÉSAR.

Parbleu !... ce n'est pas la première...

VALÉRINE.

Oh ! oui, mais celle-là, elle est soignée !... et pas gaie du tout !

CÉSAR.

Ah ! mon Dieu ! tu me fais peur !

VALÉRINE, *s'attendrissant.*

Tiens ! n'en parlons pas... tu me gronderais trop fort !... Toi qui m'avais donné de si bons conseils... je te conterai ça, plus tard... un jour que tu me donneras à déjeuner... entre la poire et le fromage ; ça nous fera rire.

CÉSAR.

Oh ! alors...

VALÉRINE, *élevant la voix et gaiement.*

Après avoir planté là les Russes... et lui aussi...

CÉSAR.

Lui, qui ?

VALÉRINE.

Tu le sauras !... Je revins en France, et je m'enrôlai bravement au théâtre de Bordeaux.

CÉSAR.

C'est à Paris qu'il fallait venir !



VALÉRIINE.

Et m'y voilà!.. Mais ces imbécilles de directeurs... (*Bas.*) Il n'y en pas un qui puisse m'entendre, par ici?... (*César lui fait signe que non.*) Ces imbécilles de directeurs veulent me connaître avant de m'engager, et c'est pour cela que je viens d'entrer provisoirement dans un théâtre de boulevard, où je t'invite à venir me voir débiter incessamment dans une Jeanne-d'Arc!

CÉSAR.

Ah! bah! la Jeanne-d'Arc...

VALÉRIINE.

C'est moi!.. Un rôle qui me va comme un gant... L'auteur est un malin qui m'a chauffé ça de première main... Il a fourré là un combat au sabre, dans lequel je me défends contre les Anglais, avec le beau Dunois...

CÉSAR.

Eh bien! toi à qui j'ai donné tant de leçons... à Saint-Petersbourg!..

VALÉRIINE.

Oui... quand je t'écrivais le matin : venez, mon cher César, apportez vos épées... (*Figurant une leçon d'escrime.*) Ah!.. ah!.. touché!

CÉSAR.

Bravo.

VALÉRIINE.

Ah! bien, oui, mais le combat au sabre, c'est autre chose... Il faut que tu me donnes encore une leçon... Tu seras mon beau Dunois!

CÉSAR.

Quand tu voudras... Jeanne-d'Arc!

VALÉRIINE.

Tout de suite!

## SCÈNE VI.

VALÉRIINE, CÉSAR, MADAME CRÉPIN.

MADAME CRÉPIN, à la cantonnade.

Voilà Monsieur... Si vous voulez attendre...

CÉSAR.

Qu'est-ce que c'est, Madame Crépin?

MADAME CRÉPIN.

Monsieur, c'est un grand nez, avec des yeux cramoisis, qui demande le professeur.

CÉSAR.

Encore un élève qui m'arrive!.. Ah! la vieille! vous allez aider mademoiselle à mettre la cuirasse du combat au sabre...

MADAME CRÉPIN.

Mademoiselle!

VALÉRIINE.

Ça l'étonne... je crois bien! (*Elles entrent à droite.*)

## SCÈNE VII.

CÉSAR, HAHURY.

HAHURY, au fond, le nez en l'air.

Le professeur!.. M. César!..

CÉSAR.

C'est moi-même, Monsieur.

HAHURY.

Hahury... Anselme Hahury... homme gaillard, spirituel et horriblement aimable... natif du Pérou.

CÉSAR.

Du Pérou! (*Vivement.*) Monsieur, donnez-vous donc la peine de vous asseoir!.. (*A part.*) Il est dit que je dois donner des leçons aux quatre parties du monde... Voilà le Pérou qui m'arrive!

HAHURY.

M. César...

CÉSAR.

Monsieur...

HAHURY.

Enchanté!.. j'aime votre nom... Il m'a dédicé tout de suite... Un maître d'armes qui se nomme César, c'est clair... ça remue le cœur... Vous pourriez vous appeler aussi bien Bernard, Badoulard, Chicard... Eh! bien, non, vous vous nommez César!.. vous avez raison... on sait tout de suite à qui on parle.... Bonjour, César!

CÉSAR.

C'est comme vous, Monsieur; vous pourriez vous appeler Henri, Barbari, Carabi... eh! bien, non, vous vous nommez Hahury... Vous avez raison... on sait tout de suite à qui on parle.

HAHURY.

N'est-ce pas?

CÉSAR, le regardant.

Ah! M. Hahury est né au Pérou... (*A part.*) On le croirait plutôt né à Chaillot.

HAHURY.

Nous nous entendons... et je suis bien aise de m'être adressé à vous pour... (*Il fait signe de tirer l'épée.*)

CÉSAR.

Plait-il?

HAHURY.

Oui... pour... (*Même geste.*)

CÉSAR.

Oh! Monsieur voudrait...

HAHURY.

Apprendre à pousser une botte... une, deux!

CÉSAR.

Vous ne sauriez mieux faire, Monsieur.... (*D'un ton solennel.*) L'escrime augmente l'élasticité du corps, développe les formes, relève le maintien... Je ne dirai pas précisément qu'elle donne du courage... mais elle donne de la confiance; et la confiance, c'est déjà le succès pour l'homme qui va sur le terrain.

HAHURY.

Voilà!.. c'est tout juste ce qu'il me faut... (*Bas*) Est-ce que vous n'auriez pas une petite botte secrète à me montrer pour larder mon homme?

CÉSAR.

Monsieur!.. (*A part.*) Juste ce que me demandait l'autre... la clarinette... (*Haut.*) Vous avez un duel?



HAHURY.

Un duel à mort!... il faut que je le... ou qu'il me... vlan!

CÉSAR.

Quoi! Monsieur... c'est un duel à mort! vous voulez...

HAHURY.

Eh! non, ce n'est pas moi qui veux... c'est lui... mon adversaire. C'est tout simple, un mari... entêté!

CÉSAR.

Ah! c'est un mari!

HAHURY.

Que voulez-vous!... c'est un de ces malheurs auxquels on est exposé quand on est galant, spirituel et horriblement aimable!... près des femmes!... Eh! eh! eh!

CÉSAR.

Eh! eh! eh!... vous les aimez!

HAHURY.

Je les adore... toutes... c'est dans le sang!... Nés sous un soleil brûlant, les Péruviens ont les passions brûlantes comme lui!... A treize ans, elles bouillonnaient déjà dans mon sein!

CÉSAR.

Vous étiez mineur?

HAHURY.

Mineur... non... mais j'en emploie beaucoup!

CÉSAR.

Plait-il?

HAHURY.

Regardez... plus bas... je ne vous parle pas de mon visage, qui a bien son charme... le drôle... mais, mon épingle... ce diamant... Voilà le produit de mes terres... ça vaut bien vos carottes et vos betteraves!

CÉSAR.

Ah! oui... je comprends!... vos mines...

HAHURY.

J'en répands les produits sur ma route... et j'ose dire que je vois tous les cœurs voler sur mon passage!... Ce qui fait que j'ai souvent des affaires avec les époux de ces dames... C'est bête!

CÉSAR.

Vous n'êtes pas marié, Monsieur?

HAHURY.

Si fait!... j'ai pris une femme légitime... au Chili... en passant... une tête de feu... comme moi... et d'une jalousie!... (*Bas.*) Je lui joue des tours horribles, infâme que je suis!... Par exemple, à Calcutta, en passant, j'ai adoré deux tibias de sylphide... et en ce moment encore, je suis dans le paroxysme d'une passion... que j'ai faite à Bordeaux... toujours en passant... une petite femme charmante... une actrice ravissante!...

CÉSAR.

Une actrice!... à Bordeaux!... diable!

HAHURY.

Mais voilà qu'il lui arrive de je ne sais où, un protecteur, un mari, qui me tombe sur les bras!...

CÉSAR.

Un mari... ce n'est plus ça!... elle n'est pas mariée.

HAHURY.

Ajoutez que ne le connais pas... mais si j'en juge par sa carte qu'il m'a envoyée, et par l'écriture de ce billet, ce doit être un homme brutal et sans élégance... et comme par le nombre illimité de mes passions et de mes bonnes fortunes, je suis exposé à des rencontres désobligeantes, je viens vous trouver pour me mettre à même de tuer tous mes rivaux... et allons donc!

CÉSAR.

Comment, tous!

HAHURY.

Oui, tous!... Ne dirait-on pas que je vous propose le massacre des innocents?... et, en attendant, il faudrait m'enseigner quelques petites feintes inconnues... pour traverser l'individa en question... une espèce de tourne-broche.

CÉSAR.

Mais si votre actrice est à Bordeaux...

HAHURY.

Mais non!... elle est à Paris... et son époux... ce tigre qui veut me... mais que je... y est aussi!... ce que j'ignorais.

CÉSAR, à part.

C'est singulier!... Si Valérine était mariée, je jurerais...

HAHURY.

Vous dites?...

CÉSAR.

Rien... Vous vous battez?...

HAHURY.

Demain matin... à sept heures... Chut! c'est un secret!... si ma femme avait des soupçons!...

CÉSAR.

Votre femme est à Paris!

HAHURY.

Oui... (*Soupirant.*) Ma légitime!... Voyons, mon cher maître... je veux une leçon de six ou huit heures consécutives!

CÉSAR.

Quand vous voudrez... Justement j'attends une personne qui a aussi un duel... et qui a peur d'être tuée!

HAHURY.

Oh! lui, ça m'est égal... c'est son affaire... ça le regarde... mais moi...

CÉSAR.

Je suis à vous dans une demi-heure.

HAHURY.

Bravo! le temps d'aller m'assurer d'un témoin... un Américain de mes amis... Dans une demi-heure!... (*Revenant.*) Ah! M. César, si les femmes sont les œuvres les plus belles de la création, les maris sont bien mal inventés!

CÉSAR.

Permettez... Votre rival, votre adversaire de demain, c'est?...

HAHURY.

Un instrument à vent!... une clarinette! (*Il va pour sortir.*)

CÉSAR.

Une clarinette!

## SCÈNE VIII.

HAHURY, CÉSAR, VALÉRINE. (*Elle a une cuirasse et un casque, la visière baissée, et tient un sabre à la main.*)

VALÉRINE, *accourant.*

Voilà ! voilà !

HAHURY, *revenant.*

Tiens !

VALÉRINE.

Ah ! (*A part.*) Mon adorateur de Bordeaux !

CÉSAR.

Pardon ! c'est une demoiselle... de mes élèves.

HAHURY.

Tiens ! tiens ! tiens !... vous éduquez des demoiselles... dans l'escrime !... Je serais enchanté d'une rencontre...

VALÉRINE, *bas à César.*

Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

HAHURY.

Adieu, mon maître... Mademoiselle... (*Il sort, en riant, par le fond ; César le reconduit.*)

## SCÈNE IX.

CÉSAR, VALÉRINE.

CÉSAR, *revenant.*

A nous deux, maintenant... (*Prenant un sabre.*) Mon sabre.

VALÉRINE, *levant sa visière.*

Tout-à-l'heure... Mais, d'abord, que vient faire chez toi ce Péruvien ?

CÉSAR.

Tu le connais ?

VALÉRINE.

Beaucoup

CÉSAR.

Ah ! mon Dieu !... cela date peut-être de... de Bordeaux ?

VALÉRINE.

Eh ! mais... D'où sais-tu ?..

CÉSAR.

C'est lui qui m'a tout conté.

VALÉRINE.

Ah ! mon Dieu ! (*Baissant sa visière.*) Vite, mon ami, à notre combat...

CÉSAR.

Tout de suite... (*A part.*) Ah ! bah ! bah !... (*Haut.*) Place-toi là... c'est bien... pour te défendre...

VALÉRINE.

Oh ! me défendre... voilà le difficile !

CÉSAR.

Eh bien ! attaque moi !... (*Se posant et l'observant.*) Eh ! mais, j'y pense, puisque ce M. Hahury est marié...

VALÉRINE, *vivement et levant sa visière.*

Marié ! cela ne se peut pas !..

CÉSAR.

Si fait !.. et la dame de ce matin doit être sa femme !..

VALÉRINE, *avec colère.*

Sa femme !... mais c'est indigne !... Il ne m'avait pas dit... Le monstre !..

CÉSAR.

Ah ! diable !.. le monstre !.. Est-ce que ?...

VALÉRINE, *baissant sa visière.*

A notre combat !.. Tu m'attaques... C'est-à-dire non... je vais t'attaquer... En garde !..

CÉSAR.

Bien !.. dessine-toi... c'est cela !.. Va donc... (*Combat de mélodrame.*) Bravo !.. fais-moi reculer...

CÉSAR, *s'arrêtant tout-à-coup.*

Ah ! ça ! ah ! ça ! ma pauvre Valérine... tu l'aimes donc ?..

VALÉRINE, *levant sa visière.*

Moi ! je le déteste à présent ! Mais, à Bordeaux, il me faisait la cour avec une obstination !.. Tous les matins, un bouquet sur ma toilette... Tous les soirs, des marrons glacés dans ma loge... Et puis, un Péruvien !.. Le moyen de refuser le Pérou, quand on le rencontre sur sa route !..

CÉSAR.

Alors, je conçois, toujours faible...

VALÉRINE.

Je l'ai retrouvé à Paris... Le plus grand et le plus chaud de mes adorateurs... et le plus niais !.. ça m'allait assez !..

CÉSAR.

J'entends... tu pensais peut-être à en faire ton mari ?..

VALÉRINE.

Mon mari !.. et l'autre ?..

CÉSAR.

Comment ! l'autre...

VALÉRINE, *baissant sa visière.*

Ah !.. à notre combat !.. (*Elle se pose.*)

CÉSAR.

Je veux bien !..

VALÉRINE.

Je cours sauver Dunois, qui va succomber ! (*A part.*) Marié !

CÉSAR.

Tu le couvres de ton corps... Tiens, comme ça...

VALÉRINE.

Oui !.. je redouble d'efforts... (*Elle tourne avec César, et finit par le faire reculer.*) Tu recules... à merveille !

CÉSAR, *mettant un genou à terre.*

Je suis vaincu !.. Frappe !

VALÉRINE, *posant d'un air de triomphe le pied gauche sur le genou de César.*

Je suis vainqueur !.. et je ne frappe pas. (1)

CÉSAR, *sans se relever, appuyant familièrement ses deux bras sur le genou de Valérine.*

Ah ! ça ! tu disais... l'autre... Est-ce que... un autre amant ?..

(1) Ce petit combat au sabre a été réglé par M. Grisiér.

VALÉRIINE, *levant sa visière, et gardant la même position.*

Pis que ça !

CÉSAR, *id.*

Ah ! mon Dieu !

VALÉRIINE, *id.*

Oui, mon pauvre César... si tu savais... Quand à Saint-Petersbourg, tu me disais toujours : Valérine ! retiens bien mes conseils... sois toujours libre... ne te marie pas... c'est une bêtise !.. Ah ! tu avais bien raison !

CÉSAR.

Est-ce que tu aurais fait la bêtise... Les bras m'en tombent !..

VALÉRIINE, *ôtant son pied de dessus le genou de César.*

Lève-toi ! (*Il se lève.*) Que veux-tu !.. Il y avait à notre orchestre de Saint-Petersbourg un nez monstre qui jouait de la clarinette... comme Paganini...

CÉSAR.

Une clarinette !

VALÉRIINE.

Il m'adorait... mais, moi, insensible !.. Et le malheureux, dans son désespoir d'amour, déchirait souvent le tympan de sa majesté impériale, qui adore les instruments à vent... Aussi, un soir, le chambellan me dit, en entrant dans ma loge... il y venait souvent... c'est un plaisir qu'il se donne comme un simple particulier... il me dit : Valérine, notre première clarinette perd son son... Sa majesté vous rend responsable de tous les couacs qui chagrinent son oreille !.. Je ne savais que répondre... on a beau dire... un chambellan, ça vous intimide un peu plus que le fils d'un commissaire prisonnier... Il continua : On aime beaucoup notre première clarinette ; et je lui fais une dot à votre intention...

CÉSAR.

C'était un ordre !

VALÉRIINE.

Et quinze jours après, j'étais la femme légitime de l'instrument en question !

CÉSAR.

Qui était guéri de ses couacs ?

VALÉRIINE.

Radicalement.

CÉSAR.

Et ta clarinette t'a suivie à Paris ?

VALÉRIINE.

Non, je l'ai laissée là-bas.

CÉSAR, *à part.*

Alors... ce n'est plus ça !

## SCÈNE X.

VALÉRIINE, CÉSAR, RONFLAT.

RONFLAT, *en dehors.*

Eh ! oui !.. puisqu'il m'attend !

VALÉRIINE.

Ciel ! qu'est-ce que c'est que ça ?

CÉSAR.

Eh ! c'est mon duelliste de ce matin... une clarinette aussi !

RONFLAT, *entrant.*

Eh ! le voilà, ce cher...

VALÉRIINE, *à part.*

Mon mari ! (*Elle baisse vivement sa visière.*)

CÉSAR, *surpris.*

Son... ton... ah !

RONFLAT.

Hein ?.. une dame qui fait des armes !.. Vous lui donniez une leçon ?

CÉSAR.

Comme vous voyez... une de mes élèves... (*Bas.*) C'est donc là ta bêtise ?.. Elle est pommée !

VALÉRIINE, *bas.*

N'est-ce pas ?

RONFLAT.

Pardon !.. si vous êtes occupé...

VALÉRIINE, *bas.*

Retiens-le !

CÉSAR.

Eh ! non !.. madame finissait.

RONFLAT.

Ah ! il y a des dames qui se battent !..

CÉSAR.

Certainement... il y en a même qui sont... et voilà une jeune héroïne qui se mesurerait avec vous !..

VALÉRIINE, *grossissant sa voix.*

Parbleu !

RONFLAT.

Eh ! ce ne serait pas la première fois que je prendrais une leçon de ce sexe enchanteur... ma scélérate de femme !

CÉSAR.

Votre femme !.. elle connaissait l'escrime...

RONFLAT, *soupirant.*

Ah ! oui ! elle me battait comme un ange !.. Tous les talents, Monsieur... j'en étais fou !.. je le suis encore !

CÉSAR.

Et c'est pour vous battre que vous êtes revenu de Saint-Petersbourg ?

RONFLAT.

Plait-il, Monsieur ? qui vous a dit que j'étais à Saint-Petersbourg ?

VALÉRIINE, *bas.*

Aïe ! maladroite !

CÉSAR.

Qui ?.. Mais vous... ce matin... vous m'avez dit que des malheurs vous étaient arrivés...

RONFLAT.

Oui, Monsieur... ma femme était une coquette... une folle... que je voudrais tenir en ce moment !

VALÉRIINE, *remuant son sabre.*

Et moi, je voudrais bien lui donner un coup quelque part !..

RONFLAT.

Madame a dit...

VALÉRIINE, *grossissant sa voix.*

Rien !

CÉSAR.

Vous êtes jaloux ?



RONFLAT.

Comme une perruche, Monsieur!.. et il y avait de quoi!.. La cour de Russie était à ses pieds... Ils aiment beaucoup les artistes français, les Tartares!.. Un jour, on jouait Lodoïska, et, pendant qu'on chantait sur le théâtre :

« Sachez, sachez que les Tartares

Ne sont barbares

« Qu'envers leurs ennemis...

« Et des belles *(bis)* ils sont les amis!.. »

je m'aperçus qu'un habit brodé regardait ma femme, et qu'il donnait à sa prune une expression fascinatrice. Je cassai ma clarinette de colère... je lui déclarai... à ma femme... que je ne pouvais plus vivre avec elle... C'était une menace... une simple menace... elle me prit au mot, Monsieur!.. et le lendemain, quand je m'éveillai... je dormais toujours quand elle rentrait du théâtre, et je ne m'apercevais guère de son retour que le lendemain.

CÉSAR.

Monsieur dort bien!

VALÉRINE, *même jeu.*

Ah! oui!

RONFLAT.

Madame a dit...

CÉSAR.

Allez toujours!

RONFLAT.

Quand je m'éveillai, je sentis qu'elle n'était pas auprès de moi... elle m'avait planté là... en Russie... au milieu des neiges et des glaçons... J'étais furieux!.. je voulais me tuer... je ne me tuai pas.

CÉSAR.

Je m'en doute!

RONFLAT.

Je partis pour la France, le visage brûlant et le nez gelé... Mais je ne la reverrai que lorsque j'aurai tué l'autre... ou quand il m'aura tué!

CÉSAR.

Diable! ce serait un peu tard!

RONFLAT.

C'est pour ça que je viens chercher la botte que vous m'avez promise.

CÉSAR.

Certainement... et, pour commencer, Madame pourrait vous donner une petite leçon,

RONFLAT.

Madame aurait la bonté!..

VALÉRINE, *grossissant sa voix.*

Oui!..

CÉSAR.

Parbleu! ça ne peut pas vous faire de mal... Prenez ce masque, ce fleuret...

RONFLAT.

Ah! Madame!.. combien je vous remercie \*... *(bas.)* Des leçons d'une jolie femme!.. *(Soupirant.)* c'est une consolation... *(Lui prenant la main.)* Ah!

CÉSAR.

Hein?

\* Valérine, Ronflat, César, au deuxième plan.

RONFLAT

Rien!

VALÉRINE, *à part.*

Ah! le scélérat!.. Attends, attends! je vais te descendre comme un Anglais, pour te payer tes confidences!..

CÉSAR *à part.*

Le mari et la femme! c'est drôle!

VALÉRINE.

Allons! allons! *(Elle lui porte des coups de fleuret et le fait tourner.)*

RONFLAT.

Aïe! vous me faites mal!.. écoutez donc!.. je ne suis pas fort!.. *(Elle recommence.)* Aïe! aïe!.. Ah! ça, mais, elle me mène comme mon épouse!

CÉSAR.

Fendez-vous donc! une! deux!.. ah! ah! ah!.. vous lâchez!..

RONFLAT.

Je crois bien!.. elle me noircit tout le corps... Ah! ah! ah!..

CÉSAR.

C'est un petit lutin! *(A Ronflat.)* Mettez-vous mieux en garde!

VALÉRINE, *lui poussant des bottes.*

Ah! ah! ah!..

RONFLAT.

Aïe! que c'est bête!..

## SCÈNE XI.

HABRIKA, CÉSAR, VALÉRINE,  
RONFLAT.

HABRIKA.

C'est moi, Monsieur.

CÉSAR.

Ah! Madame!.. *(Bas à Valérine.)* J'y suis! la femme de l'autre... madame Hahury!

VALÉRINE, *à part.*

Ciel! il était marié!.. le traître!.. Voyez pourtant, si j'avais voulu l'écouter!..

HABRIKA.

Vous ne l'avez pas revu, lui, le perfide!.. Je sais tout!.. il se bat pour une...

VALÉRINE.

Plait-il?

CÉSAR.

Madame!

RONFLAT.

Qu'est-ce qu'il y a? \*

CÉSAR.

Rien!.. mais il faut que vous ôtiez votre habit et que je vous donne les premiers conseils... venez dans le vestiaire... là...

RONFLAT.

Très-volontiers... *(Saluant Habrika.)* Madame... *(A Valérine.)* Je prendrais bien encore une leçon... *(Bas à César.)* Elle va mieux que mon épouse... *(Valérine lui donne des coups de fleuret.)* Aïe!.. ah! ah!.. Elle est très-forte!

\* Habrika, César, Ronflat, Valérine.

HABRIKA, à César.

Mais, Monsieur...

CÉSAR.

Je suis à vous. (*Il sort avec Ronflat par la droite.*)

## SCÈNE XII.

HABRIKA, VALÉRINE.

VALÉRINE, à part, posant son casque au fond.  
Comment! c'est là madame Hahury!.. elle m'a l'air comme son époux!

HABRIKA.

Quelle est cette dame... (*Elles se font la révérence.*) Madame apprend à faire des armes?

VALÉRINE.

Mon Dieu... un peu.

HABRIKA.

Vous avez bien raison!.. ça peut servir.

VALÉRINE.

Vous croyez?

HABRIKA.

Oh! oui! et telle que vous me voyez, je voudrais pouvoir me mesurer...

VALÉRINE.

Avec l'infortunée qui vous a enlevé votre époux.

HABRIKA.

Vous la connaissez?

VALÉRINE.

César m'a dit...

HABRIKA.

C'est donc pour cela que mon Hahury ne m'aimait plus!.. Non, Madame, depuis quel temps il était froid, muet; jamais un mot d'amitié! et moi qui ai dans les veines le sang...

VALÉRINE.

Du Chili!

HABRIKA.

Vous me connaissez?

VALÉRINE.

Non... mais vous avez dit... M. Hahury...

HABRIKA.

C'est mon monstre!

VALÉRINE.

Et il aimait la petite... Valérine... une de mes amies...

HABRIKA.

Où est-elle?... dites-moi où elle est?... Oh! n'ayez pas peur!.. j'aurai une explication tranquille avec elle!.. je lui arracherai les yeux!

VALÉRINE.

Diable! ça la gênerait beaucoup pour son état... Mais si elle ne savait pas que votre mari fût marié!

HABRIKA.

Vous croyez?

VALÉRINE.

J'en suis sûre!.. (*Elle se reprend.*) Elle me l'a dit!..

HABRIKA.

Elle a menti!.. elle m'a enlevé!..

VALÉRINE.

Mais, si elle ne vous avait rien enlevé du tout?..

HABRIKA.

Et la preuve?..

VALÉRINE.

Ah! la preuve... la preuve...

## SCÈNE XIII.

HABRIKA, CÉSAR, VALÉRINE.

CÉSAR, accourant par le fond.

Eh! vite! vite! mesdames... (*Bas à Valérine.*) Voilà son mari!

VALÉRINE, bas.

Son Hahury!

HABRIKA.

Hein?

VALÉRINE.

Rien!..\* Vous demandez la preuve que Valérine ne vous a rien enlevé...

CÉSAR.

Valérine!

VALÉRINE.

Eh bien! Valérine vous la donnera elle-même.

CÉSAR.

Hein?

VALÉRINE, bas à César.

Chut!.. Pauvre femme! elle est jalouse... il faut la guérir!

CÉSAR, bas à Valérine.

Ton mari est furieux... il veut se faire tuer!

VALÉRINE, bas.

Pauvre garçon!.. Eh bien! du même coup, je le guérirai aussi celui-là!

CÉSAR.

Les voici!

HABRIKA.

Mais, permettez...

VALÉRINE.

Rien, rien... venez, Madame, en attendant que Valérine vous rassure tout-à-fait!.. (*Bas à César.*) Retiens-les tous!..

HABRIKA.

Mais...

ENSEMBLE.

AIR : Final du loup dans la bergerie.

Allons profitons  
tez ensemble

Du hasard qui vous rassemble;

Et, ce soir,

Vendons  
ez ensemblePour tout savoir  
(De vous revoir)Et tout voir  
(J'ai l'espoir.)(*Elles sortent à gauche.*)

\* Habrika, Valérine, César.

SCÈNE XIV.

HAHURY, CÉSAR, RONFLAT.

CÉSAR.

Il faut les retenir... retenons-les... Que veut-elle faire?... Je n'en sais rien... mais elle est toujours gentille... Son mari est bête... c'est heureux!..

HAHURY, *entrant par le fond.*

Eh! M. César, c'est moi... j'ai mon témoin... Il ne me manque plus que le moyen d'embrocher l'autre.

RONFLAT, *entrant par la droite, en veste, un fleuret à la main.*

Me voilà tout prêt à...

CÉSAR.

Parbleu! il serait piquant!..

RONFLAT.

Tiens! elle n'est plus là!

CÉSAR *à Hahury.*

Je suis enchanté de vous voir en même temps que Monsieur, qui vient ici, comme vous, pour se faire la main.

HAHURY.

Monsieur a aussi quelqu'un à embrocher?

RONFLAT.

D'outre en outre, Monsieur!

CÉSAR.

Et c'est pour cela que je vous donnerai à tous les deux la même botte.

HAHURY.

Ce qui fera deux bottes.

RONFLAT.

Nous pourrions marcher avec ça.

CÉSAR.

Très-bien!.. Nous autres, maîtres d'armes, nous bénissons la Providence quand nous voyons arriver à nous des gens de votre caractère... des gens qui ne peuvent garder un soufflet.

HAHURY.

Fichtre! fichtre!

RONFLAT.

Ah! si ce n'était que ça!..

HAHURY.

Monsieur a reçu autre chose?.. (*Il fait le signe d'un coup de pied.*)

RONFLAT.

J'en ai peur... j'en ai peur!

CÉSAR.

A ces hommes de cœur comme vous... nous apprenons les finesse de notre art... tout le suprême de notre méthode... et malheur à celui qui ose s'attaquer à ces cœurs généreux qui viennent puiser ici des sentiments de... (*Changement de ton.*) Vous savez, Messieurs, que c'est cent sous par leçon... ou cent francs par mois... pour les abonnés... tout compris... plus, vingt francs pour l'entretien de la salle... trente francs pour les vestes, masques et fleurets... tout compris... plus, vingt francs pour le garçon de service...

RONFLAT.

Toujours tout compris.

CÉSAR.

Mon Dieu, oui... c'est une si belle chose que le courage!.. L'escrime, Messieurs, augmente l'élasticité du corps, développe...

RONFLAT ET HAHURY.

Ah!.. connu! connu!

CÉSAR.

C'est vrai, je leur ai déjà dit... Plus un abonnement aux assauts et concerts... j'en donne un dimanche prochain...

RONFLAT.

C'est plus cher que je ne croyais!

HAHURY.

Eh! qu'importe! quand il y va de la vie!

RONFLAT.

Oui, oui, quand il y va de la vie!.. Commentons!

HAHURY.

Une veste! une épée!

CÉSAR.

Ah! les gaillards! (*Haut.*) Permettez, Messieurs... à la première leçon, pour se mettre en verve, et comme entrée de salle, on arrose le cachet de deux bouteilles de Champagne!..... (*Appelant.*) Madame Crépin!

HAHURY.

Volontiers, s'il est bon!

CÉSAR.

Il est excellent!.. Six francs la bouteille... c'est du vin que vous n'auriez pas autre part à moins de cent sous.

RONFLAT.

Tout compris!

CÉSAR, *criant à la porte de droite.*

Madame Crépin!... du vin de Champagne à ces messieurs!... Eh! vite! des fleurets, une veste, M. Hahury... (*Il va détacher des fleurets. Madame Crépin apporte des verres et deux bouteilles de Champagne qu'elle pose sur un guéridon à gauche, et sort.*\*)

HAHURY, *qui a ôté son habit, endossé une veste et pris un fleuret.*

Voilà un professeur habile!... Il n'a jamais perdu un élève. (*César débouche les bouteilles et boit.*)

RONFLAT.

C'est pourquoi j'ai voulu être le sien.

HAHURY.

L'affaire de Monsieur est grave?

RONFLAT.

Très-grave!.. Il est de ces insultes qu'il faut laver dans le sang... de son adversaire... Ah!

HAHURY.

Il est de ces provocateurs qu'il faut envoyer au diable!.. s'il en veut... Ah! mon cœur bat, mes mains se crispent!..

RONFLAT.

Et moi donc!.. ma paupière se dilate, tous mes nerfs sont en mouvement!

\* Hahury, Ronflat, César à gauche, au 2<sup>e</sup> plan,



HAHURY.

Allons, M. César, allons!

RONFLAT.

Nous y voilà!

CÉSAR, *revenant du milieu* \*.

Nous n'avons pas de temps à perdre, si c'est pour demain matin.

HAHURY.

A sept heures!.. Je ne dormirai pas de la nuit!

RONFLAT.

A sept heures!.. et moi aussi!... je vais faire des rêves gigantesques! La nuit dernière, je me suis battu jusqu'au jour avec mon oreiller!

CÉSAR.

Qui ne vous a pas blessé?

HAHURY.

Et moi donc!.. j'ai donné un coup de poing à ma femme... qui s'est réveillée en criant à la garde!

CÉSAR.

Les femmes ne sont jamais contentes!

RONFLAT, *soupirant*.

Ah! Monsieur est marié?... je comprends.

AIR : *Chaque soir au boulevard du Temple.*

Et pour une femme... la vôtre...

Vous vous battez... c'est convenu ..

HAHURY.

Non .. c'est pour la femme d'un autre;

Le malheureux est...

RONFLAT.

Ah! connu!

HAHURY.

Et vous, quel courroux vous enflamme?

Vous êtes?

RONFLAT.

Je suis... permettez...

Ce qu'est le mari de la femme

Pour laquelle vous vous battez.

CÉSAR, *les plaçant*.Allons, Messieurs, plaçons-nous... comme ça, tenez... le corps en arrière... la jambe rentrée... Soyez maîtres de vos mouvements.. Fendez-vous... Ah!... (*Il se pose, les autres cherchent à l'imiter.*)

RONFLAT.

Voilà!.. Ah!..

CÉSAR.

Eh! non! vous avez l'air d'un serin qui s'envole! (*Hahury se met à rire.*)

RONFLAT.

Merci!

CÉSAR.

Les épaules effacées... la main à la hauteur de l'œil... Fendez-vous, ah!

RONFLAT.

Ah!..

HAHURY, *l'imitant*.

Ah!

CÉSAR, *à Hahury*.Bien!... celui-là a l'air d'attraper des mouches! (*Ronflat rit à son tour.*) Rentrez-moi donc ce ventre! (*Il frappe dessus.*)

HAHURY.

Oh!

CÉSAR.

La tête fixe! le jarret plié... Fendez-vous!..

\* Hahury, César, Ronflat,

Ah!.. Allez donc!.. Exercez-vous ensemble... Ah! ah! (*Hahury et Ronflat se mesurent.*) Avancez... parez... (*A Ronflat.*) Rompez! rompez donc!..

RONFLAT.

Que je rompe, quoi?... Vous me dites que je rompe... je dis: quoi?

CÉSAR.

Eh! oui, reculez en parant!... (*A Hahury.*) Avancez, vous. (*Combat.*)

HAHURY.

Ah!... touché!..

RONFLAT.

Ah!... j'ai mon affaire!..

CÉSAR.

Je crois bien!... vous seriez embroché comme un volatile truffé!... (*A Ronflat.*) A votre tour, allez. (*Ronflat poursuit Hahury.*)

RONFLAT.

Ah!... ah!... attendez donc... (*A César.*) Il ne m'attend pas!... Attendez donc, si vous voulez que je vous tue.

HAHURY.

Ah! mais! ah! mais!... c'est bête!... (*Ronflat le frappe.*)

CÉSAR.

Vous êtes mort!... bravo!... vous pourriez vous tuer comme ça toute la journée.

MADAME CRÉPIN, *entrant, bas à César*.

Cette demoiselle vous attend... vous savez, la Jeanne-d'Arc.

CÉSAR, *bas*.Chut! j'y vais! (*Haut.*) Messieurs, je vous laisse vous escrimer avec ces deux bouteilles!... (*A part.*) Dans un instant, ils seront les meilleurs amis du monde.

RONFLAT.

Trouvez-vous, M. César, que je tire...

CÉSAR.

Parfaitement!... votre adversaire n'a qu'à se tenir ferme!

HAHURY.

Et le mien?

CÉSAR.

Oh! son compte est fait! (*Il sort à gauche.*)MADAME CRÉPIN, *le suivant*.

Dieu! sont-ils pâles!... ils ont peur, bien sûr!

## SCÈNE XV.

HAHURY, RONFLAT.

HAHURY, *versant à boire*.

A notre heureuse rencontre, Monsieur!

RONFLAT.

Au plaisir qu'elle me procure, Monsieur!

HAHURY.

A votre succès de demain, Monsieur!... vous tuerez votre adversaire, c'est évident!

RONFLAT.

Vous percerez le vôtre d'outre en outre, Monsieur!... c'est clair. (*Ils trinquent.*)

HAHURY.

Je vous en félicite d'avance!

RONFLAT.

Je vous en fais mon compliment! (*Ils boivent.*)

HAHURY.

Voilà un vin qui donnerait du courage à ceux qui en manquent, mais ce n'est pas moi, fichtre!

RONFLAT.

Oui, il réchauffe, il monte la tête!... et dans ce moment, si je tenais mon drôle!... (*S'escrimant.*) Ah! ah! encore un verre! fichtre!

HAHURY.

Buvons à notre amitié!

RONFLAT.

Au plaisir de nous revoir!

HAHURY.

Demain!

RONFLAT.

Comme deux vainqueurs!...

HAHURY.

Quand nous aurons expédié...

RONFLAT.

Nos deux polissons! (*Ils boivent.*)

HAHURY, posant son verre.

Et une idée!...

RONFLAT, de même.

Vous avez une idée... je veux bien!

HAHURY.

Nous dînerons ensemble... ça vous va-t-il?

RONFLAT.

Ça me va!... j'aime beaucoup les dîners en ville!

HAHURY.

C'est ça, mon ami... je compte sur vous... vous n'y manquerez pas!

RONFLAT.

Je m'en garderai bien!... Où mange-t-on?

HAHURY.

Chez moi!... Mais vous ne direz rien à ma femme!... Dieu! si elle savait!...

RONFLAT.

Vous en avez peur?

HAHURY.

Un peu... et j'irai vous voir... voilà ma carte.

RONFLAT.

Et voici la mienne. (*Ils échangent leurs cartes.*)

TOUS DEUX, ensemble.

Je serai enchanté de cultiver votre connaissance, mon cher!... (*Ils regardent les cartes.*) Que vois-je! mon adversaire!

ENSEMBLE.

AIR : Va-t-en, maudit, etc.

RONFLAT.

O ciel! c'est toi, l'amant de mon épouse!

C'est toi qui seul a causé mon tourment!

Ah! je voudrais, dans ma fureur jalouse,

Pour le tuer profiter du moment.

HAHURY.

Eh! quoi! c'est vous dont j'adorais l'épouse!

Dont j'ai reçu ce cartel insolent!

Pour châtier votre fureur jalouse,

Je ne crains rien, venez, on vous attend!

RONFLAT, allant à lui, le fleuret en avant. Hahury recule.

L'auteur de ma cruelle histoire!..

HAHURY, même jeu. Ronflat recule.

Lui! qui veut me tuer, je crois!

RONFLAT, même jeu.

C'est avec lui que j'ai pu boire!

HAHURY, même jeu.

C'est à sa santé que je bois!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

RONFLAT.

O ciel!.. etc.

HAHURY.

Eh! quoi! etc.

## SCÈNE XVI.

HAHURY, CÉSAR, RONFLAT.

CÉSAR, accourant.

Ah! mon Dieu!... qu'arrive-t-il, Messieurs!... Messieurs!...

RONFLAT.

C'est mon homme!

HAHURY.

C'est mon drôle!

RONFLAT.

Celui qui voulait me... la...

HAHURY.

Celui qui a osé...

RONFLAT.

Laissez-moi!... que je le tue!...

CÉSAR.

Monsieur!...

HAHURY.

Lâchez-le! que je l'assomme!

CÉSAR.

Monsieur!...

HAHURY ET RONFLAT, ensemble.

Viens donc!... au sabre! à l'épée! à coups de poing, ça m'est égal... je ne te crains pas!

CÉSAR.

Messieurs! faut-il que je prenne mon épée pour vous mettre à la raison tous les deux, morbleu!... Vous vous battez demain!...

HAHURY ET RONFLAT.

Oui, oui!

CÉSAR.

Eh! bien! attendez à demain!... allez quitter vos vestes... vous là!... vous ici!...

RONFLAT, allant à droite.

A la bonne heure!... mais ne crois pas m'échapper!... faquin!... (*Il met son chapeau, pose son fleuret, sans quitter sa veste.*)

HAHURY, de même.

Tu me retrouveras toujours!... drôle!

RONFLAT.

Je ne demande que deux épées et deux témoins de la même longueur!...

## SCÈNE XVII.

HABRIKA, CÉSAR, HAHURY, RONFLAT.

HABRIKA, entrant par la gauche.

Quel bruit! que se passe-t-il donc?

CÉSAR, bas, rabattant le voile de Habrika.

Chut! c'est lui!.. votre mari!.. n'ayez pas l'air...

HAHURY, descendant la scène.

Mon cher César... Ah! une dame!...

CÉSAR, bas.

Chut! c'est votre femme!.. elle est jalouse... à vous arracher les yeux!

Ah ! bah !

RONFLAT, *descendant la scène.*

Adieu ! je sors, je m'en vais... à demain !

CÉSAR, *allant à lui.*

Restez !

RONFLAT.

Non ! laissez-moi !

HABURY.

Je sors avec monsieur !

HABRIKA.

Ah ! ciel ! *(Ils font tous un mouvement pour sortir. Valérine paraît en jeune élégant, avec de petites moustaches, une barbe et une cravache à la main. Tenue de jeune lion.)*

## SCÈNE XVIII.

RONFLAT, CÉSAR, VALÉRINE, HABRIKA, HAHURY.

VALÉRINE, *au fond.*

Arrêtez, Messieurs !.. j'ai à vous parler.

HAHURY.

Hein ?

RONFLAT.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CÉSAR, *à part.*

Valérine !

VALÉRINE.

Eh ! ce cher M. César !.. *(Lui tendant la main.)* Bonjour, maître, comment va ?

CÉSAR.

Bien, merci !

HABRIKA.

Eh ! mais, ce jeune homme...

VALÉRINE.

Je viens me rafraîchir la main avec toi, César... Je vais en avoir besoin... j'ai une affaire... c'est-à-dire deux affaires... avec un fat à qui je veux couper les oreilles !

HAHURY, *l'examinant.*

Eh ! mais \*...

VALÉRINE.

Et un mari à qui je percerai le flanc !

RONFLAT, *de même.*

Eh ! mais...

VALÉRINE, *riant.*

Tu as sans doute entendu parler de ces deux braves qui veulent se couper la gorge pour une actrice... hein ?.. tu leur as donné des leçons à ces deux originaux.

CÉSAR.

J'ignore... je vois tant d'originaux !

VALÉRINE.

Il y a un nommé Ronflat, une clarinette...

RONFLAT.

C'est moi !

VALÉRINE.

Ah ! bah ! le mari !.. au fait, c'est possible... il en a l'air.

RONFLAT.

Eh ! mais, c'est...

CÉSAR, *bas.*

Chut ! ne dites rien !

\* Ronflat, César, Valérine, Hahury, Habrika.

VALÉRINE.

Un mari est toujours respectable... touchez là, mon cher !.. *(Elle lui serre la main.)* Aussi, je vous respecte... Mais vous êtes un imbécille ! *(Elle lui tourne le dos.)*

RONFLAT, *bas.*

Il me connaît !.. c'est ma...

CÉSAR, *bas.*

Chut ! donc !

RONFLAT, *à part.*

Ma femme qui a des moustaches !.. Comment ça lui est-il venu ?

VALÉRINE.

L'autre porte un nom qui lui ressemble assez... toujours le nez en l'air !.. M. Hahury...

HAHURY.

Ah ! bah !

CÉSAR, *le montrant.*

Le voici.

VALÉRINE.

Hahury ! ça !.. Ah ! c'est vous qui faites le Joconde, le Lovelace, et qui vous donnez des bonnes fortunes que vous n'avez pas eues !..

HAHURY.

Moi ! permettez !.. *(A part.)* Que c'est bête... devant ma femme !

VALÉRINE.

Oui, vous... et je viens, au nom d'une petite femme qui a des bontés pour moi... *(A César.)* la petite Valérine, tu sais...

CÉSAR.

Oui, parbleu !

RONFLAT.

Tiens ! tiens ! tiens !

VALÉRINE.

Nous sommes du dernier bien ensemble, mon cher.

HABRIKA.

Comment, vous connaissiez...

VALÉRINE.

Valérine !.. parbleu !.. *(A Hahury, brusquement.)* Et c'est pour cela que je vous cherche, Monsieur, vous qui vous vantez d'un bonheur que vous n'avez pas eu... comme si votre amour était le Pérou ! Vous en avez menti !..

HABRIKA.

Ciel !

HAHURY.

Permettez, je... *(A part.)* Et ma femme qui est là !..

VALÉRINE.

Je ne permets rien, morbleu !.. vous avez compromis une petite femme auprès de son mari... de son honnête homme de mari... qui est assez bête pour avaler tout ce qu'on lui a dit... une foule de couleuvres !.. comme à Saint-Petersbourg... où il était jaloux d'une ambassade !.. Ah ! ah ! ah !

RONFLAT.

Mais, c'est que...

VALÉRINE.

On ne vous parle pas, là-bas !..

CÉSAR, *lui poussant une botte avec la main.*

On ne vous parle pas, là-bas !..

VALÉRINE, *à Hahury.*

Et votre épouse, dont vous ne parliez pas ! une petite femme charmante, qui est ornée de toutes les qualités... *(A part.)* Il faut la flatter.



HABRIKA, *à part.*

C'est bien, ça !

VALÉRIINE.

Vous la trompiez ! vous la condamnâtes aux larmes... vous la négligiez !.. (*S'attendrissant.*)  
Pauvre colombe !

CÉSAR, *s'essuyant les yeux.*

Ah ! ça fend le cœur !

HABRIKA.

Mais...

HAHURY.

Ma femme, je ne dis pas... je l'aime, je...

VALÉRIINE.

Vous l'aimez, et vous vous vantez d'un amour  
que vous n'avez pas, qu'on n'a pas pour vous !..  
et dont je vous demande raison, morbleu !

CÉSAR et RONFLAT.

Ah ! bah !

HABRIKA, *à part.*

Que veut-elle dire ?

HAHURY.

Vous ! mais qui êtes-vous ?

VALÉRIINE.

Comment, qui je suis ?.. vous ne me connais-  
sez pas ?

HAHURY.

Moi !.. non !

CÉSAR, *bas à Ronflat.*

Attention ! (*Habrika remonte un peu et tourne  
derrière Valérine en l'examinant.*)

VALÉRIINE, *ôtant ses moustaches.*

Ce sont peut-être mes moustaches qui empê-  
chent... Me reconnaissez-vous ?

HAHURY, *même jeu.*Moi, non !.. (*à part.*) Compris !RONFLAT, *à part*

Je savais bien qu'elle n'en avait pas !

CÉSAR, *bas à Ronflat.*

Hein ? jaloux !

VALÉRIINE.

C'est peut-être la barbe !.. (*l'ôtant.*) Vous  
ne me reconnaissez pas ?..

HAHURY.

Non ! non !.. pour la dernière fois, non !

HABRIKA, *à part.*

Il a dit... \*

CÉSAR, *qui est passé près d'elle.*

Hein ? jalouse ! (*Habrika reprend l'extrême  
droite.*)

VALÉRIINE.

Ah ! vous en êtes tous témoins ! il ne me con-  
naît pas !.. le fat ! le fanfaron !..

CÉSAR et RONFLAT, *en riant.*

Il ne la reconnaît pas !

VALÉRIINE, *allant à Ronflat.*

Le crois-tu encore ton rival, toi ?

RONFLAT.

Moi, non ! non !.. et je jure à tes pieds...

\* Ronflat, César, Habrika, Valérine, Hahury.

25

HABRIKA.

Hein ?.. (*César rit à part.*)

VALÉRIINE.

Nigaud !.. (*Allant à Habrika.*) Le croyez-  
vous encore heureux près de la petite Valérine,  
vous ?

HABRIKA.

Eh ! quoi ! Valérine, c'est...

VALÉRIINE.

C'est moi, Péruvienne !

HABRIKA.

Vous !

HAHURY.

Elle !..

CÉSAR.

Eh ! oui !

RONFLAT.

Certainement !.. elle, ma femme !.. ma Va-  
lérine, que je retrouve innocente !..

VALÉRIINE, *revenant à sa place.*

Veux-tu encore couper la gorge à ce...

RONFLAT.

Eh ! non ! je suis trop heureux !

HAHURY, *passant près de César.*

Et moi donc !..

CÉSAR.

C'est ça, embrassez-vous... (*Il pousse Ha-  
hury près de Ronflat, tous deux se donnent la  
main.*) Et moi, avec la permission de ces da-  
mes... (*Il passe entre Valérine et Habrika, qui  
a levé son voile, et les embrasse.*)

HAHURY, *feignant l'étonnement.*

Que vois-je ?.. ma femme !..

VALÉRIINE.

Pardonnez-lui... (*Elle fait passer Hahury  
près de sa femme, et s'approche de Ronflat en  
lui donnant la main.*) comme je lui pardonne...  
(*Bas à César qui est à sa gauche.*) Ils sont de-  
dans tous les deux !

CÉSAR, *au milieu.*

C'est bien !.. la paix !.. mais n'en parlez  
pas... Dans une salle d'armes !.. ça ferait du  
tort à mes leçons d'escrime !.. Ah ! et mon  
concert... vous prenez tous des billets... vous  
êtes quatre à dix francs, ça fait cinquante francs.

HAHURY.

Tout compris !

RONFLAT.

Je comprends !

CHOEUR FINAL.

AIR : *Des diamants de la couronne.*

Plus de jaloux !..

Heureux époux !..

Les armes

Ont leurs charmes !

Signons ici sur deux fleurets,

Signons un bon traité de paix !

FIN.



SCÈNE XIV.

# QUAND L'AMOUR S'EN VA...

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Par M. M. Laurencin et Marc-Michel.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 5 AOÛT 1843.

PERSONNAGES.	ACTEURS	PERSONNAGES.	ACTEURS.
JULES DE MÉRIGNY, capitaine de corvette.....	M. FÉLIX.	EMMA, femme de Jules.....	Mlle PAGE.
DOMINIQUE PENMARCK, matelot..	M. LUPOVIC.	Mlle DE KOATODON, tante d'Emma.	Mme LECOMTE.
		YVONNE, servante.....	Mlle VICTORINE.

*La scène se passe dans un château de Basse-Bretagne.*

Le théâtre représente un salon de campagne élégamment meublé. Au fond, une porte ouvrant sur un vestibule qui conduit d'un côté dans les appartements, de l'autre dans un jardin. A droite, au premier plan, une fenêtre; au-dessous, un piano. A gauche, une cheminée avec glace. Portes latérales. Un guéridon, fauteuils. Au fond, le portrait en pied d'un jeune homme mince, délicat, à la figure efféminée.

## SCÈNE PREMIÈRE.

YVONNE, seule, devant la glace, arrangeant son fichu et son bonnet.

Mais que c'est donc coumode ces grandes glaces ! comme on s'y voit bien ! (*S'aspirant.*) Après ça, à quoi sert-il de se faire jolie au fond d'un château où l'on ne voit personne... et où personne ne vous voit, depuis que monsieur est parti sur mer avec mon gros joufflu de Dominique ? (*Se mirant.*) Soyez donc gentille !

## SCÈNE II.

YVONNE, Mlle DE KOATODON.

Mlle DE KOATODON, entrant par le fond. Eh bien ! eh bien ! que fais-tu donc là ? (*Élevant la voix.*) Yvonne !

YVONNE, à part. Dieu ! (*Haut.*) Moi... rien... je... je rangeais...

Mlle DE KOATODON. Ma nièce est-elle levée ? YVONNE. Oh ! oui, ma marraine... madame est dans le petit pavillon au bout du jardin.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *avec sentiment*. Elle s'y sera renfermée pour pleurer... pour relire les lettres de son mari.

YVONNE. Je vous demande pardon, ma marraine; madame arrosait ses pots de fleurs, et puis elle donnait du grain à ses tourterelles...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON\*. C'est bien cela... s'occupant sans cesse de tout ce qui peut lui rappeler son cher Jules. Pauvres enfants! une séparation de cinq années! Je ne comprends pas qu'ils vivent encore! Cinq années! Eux qui s'adoraient!... Mais, hélas! un jour, mon frère l'amiral, qui n'entend rien au sentiment, profitant d'un moment de brouille entre les jeunes époux, décida Jules à quitter ce château!

YVONNE, *soupirant*. Oui! avec Dominique, mon futur!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Il l'emmena à Brest sur son vaisseau qui mettait à la voile le lendemain pour la mer du Sud!... Pauvre Jules!... combien je craignais qu'il ne succombât au chagrin et aux fatigues! (*Regardant le portrait.*) Je vous demande un peu! marin, avec une complexion si délicate!

YVONNE. C'est que c'est frappant... on dirait qu'il va parler. (*Faisant la révérence.*) Bonjour, monsieur!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Voilà bien cette taille svelte... ces yeux pleins de langueur, de timidité! Gentil comme une jeune fille, dont il avait tous les talents. Il brodait comme un ange; tiens! ces pantoufles en tapisserie.... c'est lui qui les avait commencées pour moi. (*Regardant le portrait.*) Cher enfant!

YVONNE. Oui, c'est bien gentil... un mari comme celui-là.... (*à part*) encadré... mais moi, j'aime mieux mon gros Dominique; en v'là un fort homme! six pieds de haut... et de bonnes grosses joues qu'on tapotait si bien!...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *soupirant*. Mais ce silence qu'il garde depuis quatre mois... Comment l'expliquer!... à moins que sa santé déjà si faible....

YVONNE, *à elle-même*. Ce n'est pas Dominique qui...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Ou... un naufrage peut être...

YVONNE, *alarmée*. Un naufrage.... ah! ma marraine... Comment! nous aurions attendu si longtemps pour...

### SCENE III.

LES MÊMES, JULES, DOMINIQUE.

JULES, *en dehors, d'une voix forte*. Eh! avance don!!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Hein?

JULES. Par ici... suis-moi!... allons donc, mordieu! (*Il paraît au fond. A la cantonade.*) Eh bien! allons donc, animal...

Il frappe du pied.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Ah ça, mais à qui ce gros monsieur en a-t-il\*?

JULES, *l'apercevant*. Ah! quelqu'un enfin!... madame... (*La reconnaissant.*) Eh! mais Dieu me confonde! c'est cette chère demoiselle de Koatodon. (*Voulant l'embrasser.*) Souffrez...

DOMINIQUE, *à Yvonne*. Souffrez, Yvonne.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *reculant*. Monsieur!

YVONNE, *effrayée*. Ah! mademoiselle! ce grand maigre qui veut m'embrasser!

DOMINIQUE, *offensé*. Grand maigre!

JULES, *à mademoiselle de Koatodon*. Comment! tout de bon! vous ne me reconnaissez pas, chère tante?

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Il serait possible!... mon neveu!

YVONNE. Dominique!

JULES et DOMINIQUE. Eh! allons donc!

Jules embrasse sa Tante, Dominique est embrassé par Yvonne et chancelle.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *examinant Jules*. Mais oui, c'est lui... c'est bien lui!

JULES. Eh! oui! de par tous les diables... Arrivé hier à Brest, je suis débarqué aussitôt, et me voilà.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Quel changement!

JULES. Que voulez-vous! c'est la mer, le grand air, les fatigues.

Il va déposer son manteau.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *qui le suit des yeux*. Je n'en reviens pas!

YVONNE, *à Dominique, qu'elle regarde avec compassion*. Eh! mon pauvre Dominique... vous qui étiez parti si bel homme!

DOMINIQUE. Que voulez-vous?... c'est la mer!

YVONNE. On dirait qu'il a grandi... Il n'en finit pas...

DOMINIQUE. Grandi! Non... voyez-vous, c'est qu'en diminuant par là... (*il montre l'épaisseur de son corps*) il semble que j'aie augmenté par là... (*Il montre sa hauteur.*) C'est un effet d'optique.

YVONNE, *pleurant\*\**. Comme ils me l'ont abîmé, ma marraine!... Je leur prête un homme superbe... voyez ce qu'ils me rendent.

JULES, *qui se débarrassait de son manteau*. Ah ça, mais, tante Koatodon, et ma femme, ma chère petite Emma, où donc est-elle? Mon Dieu! il me tarde de l'embrasser. (*Appelant.*) Emma! Em....

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *lui mettant la main sur la bouche*. Taisez-vous, taisez-vous!...

\* Mlle de Koatodon, Jules, Dominique, Yvonne.

\*\* Mlle de Koatodon, Jules, Yvonne, Dominique.

\* Mlle de Koatodon, Yvonne.



JULES. *vivement.* Est-ce qu'elle serait malade?

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Mon Dieu, non.

JULES, *rassuré.* Ah!...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Mais cette brusque arrivée...

JULES. Ah! parbleu! vos diligences mentent si effrontément à leur nom... pour moi surtout qui étais impatient de revoir ma femme! A moitié route, j'ai planté là la voiture, j'ai pris des chevaux de poste... et me voilà!... Quinze lieues en trois heures, et toujours au galop!...

DOMINIQUE. Toujours au galop.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Au galop! un capitaine de corvette au galop! Ah! ce mot me fait un bien!...

DOMINIQUE, à Yvonne. Elle ne sait pas ce que c'est!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Oui, je le vois, Jules, mon cher Jules... vous aimez toujours ma nièce!

JULES. Si je l'aime! chère Emma!... Conduisez-moi vers elle.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Oh! non.

JULES. Comment?

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Sans la prévenir? elle en mourrait de joie!

JULES, à part. Ah!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Je craindrais une crise; vous savez, elle est si impressionnable!

JULES. Mais alors hâtez-vous de la préparer... et si elle n'a pas encore déjeuné, dites-lui que je n'ai pas pris le temps...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Oh! je m'en doute bien... Tenez, Jules, si j'avais été mariée, et qu'après une longue absence j'eusse vu mon mari se mettre à table et manger une simple côtelette... j'en serais morte.

JULES. Ah! (*A part.*) Il paraît que c'est une habitude ici.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Et votre Emma pense absolument comme moi.

JULES, à part. Ah! mon Dieu! ça devient alarmant.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Mais je veux avoir de la raison pour vous, enfant; vous venez de faire un voyage fatigant, il faut réparer vos forces... Allons, Jules, je vous en prie, vous prendrez quelque chose!

JULES. Mais... (*A part.*) A la bonne heure donc!

M<sup>lle</sup> KOATODON. Je l'exige... pour me faire plaisir. Votre déjeuné d'autrefois... Yvonne, une tasse de lait chaud pour monsieur...

YVONNE. De sa chèvre blanche?

JULES. Comment?

YVONNE. Eh oui, votre petite chèvre...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Qu'Emma aimait tant!

JULES, *se souvenant.* Ah bien!... oui... très-bien! (*A part.*) Le diable emporte la petite

chèvre... si on m'en mettait un quartier à la broche, encore!...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, à Yvonne. Tu serviras aussi quelques meringues... (*A Jules, qui fait un mouvement.*) Eh bien, qu'une, là, rien qu'une... (*Cherchant autour d'elle.*) Où est mon ombrelle?

JULES, à part. Elles vont me réduire à l'état de Dominique.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Quant à vous, Dominique...

YVONNE. Je sais ce qu'il lui faut... un bon gros bifteck.

DOMINIQUE. Un bifteck?...

JULES, *bas.* Accepte!

DOMINIQUE, *bas.* Mais ma gastrite... mon régime...

JULES, *bas.* Accepte toujours...

DOMINIQUE. Ah! bon!... (*A Yvonne.*) Je ne refuse pas.

YVONNE. A la bonne heure!

JULES, *bas, à Dominique.* Avec des pommes de terre...

DOMINIQUE. Ah! avec des pommes de terre.

YVONNE. C'est bon, c'est bon, mon gros... c'est-à-dire mon pauvre Dominique, suivez-moi à l'office...

JULES, *vivement.* Hein?... Non, du tout, il ne me quitte pas... (*A Yvonne.*) Tu le serviras ici, auprès de moi... Je ne déjeune jamais sans mon matelot. (*Bas à Dominique.*) Ne bouge pas d'ici!... (*A part.*) Le malheureux allait me voler mon bifteck.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Adieu!... Vous me promettez de le prendre, n'est-ce pas?

JULES. Mon bifteck?

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Eh non, votre lait.

JULES. Ah! (*Hypocritement.*) Je tâcherai... je ferai mon possible.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Vous êtes charmant! et ma nièce est la plus heureuse des femmes.

AIR :

Un peu de patience!

Il faut...

JULES.

Il faut?

M<sup>lle</sup> DE KOATODON.

Agir avec prudence.

Bientôt...

JULES.

Bientôt?

M<sup>lle</sup> DE KOATODON.

Grâce à mon tendre zèle,

Emma...

JULES.

Emma...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON.

Près d'un mari fidèle

Viendra.

JULES.

Viendra.

M<sup>lle</sup> de Koatodon sort avec Yvonne.

## SCÈNE IV.

JULES, DOMINIQUE.

JULES. Cette chère tante de Koatodon, est-elle folle avec son régime sentimental... Je veux bien pour aujourd'hui feindre de m'y soumettre... mais une fois entré dans mon ménage... car c'est fini... au diable les voyages et la mer...

DOMINIQUE, *prenant le guéridon au fond et le plaçant à droite devant le piano*. Ah ! capitaine, que le bon Dieu vous entende !... Si j'avais su ce que c'était cinq ans de mal de mer, cinq fois trois cent soixante-cinq jours, sauf les courts instants que nous avons passés à terre...

JULES, *riant*. Et pendant lesquels tu te dédommageais.

DOMINIQUE, *qui apporte un guéridon*. Hein ! heu !...

JULES. J'ai entendu parler, à Calcutta, d'une certaine...

DOMINIQUE. Deux, capitaine ; elles étaient deux.

JULES. Ah !... Et plus tard à Pondichéry ?

DOMINIQUE. Ah ! là, commandant, c'est différent, elles étaient trois... des bayadères, des prêtresses de Brama... Ah ! mon Dieu, oui, j'ai été le rival heureux de ce dieu...

JULES. Sais-tu, mauvais sujet, que si ta fiancée venait à apprendre...

DOMINIQUE. Oh ! il n'y a pas de danger... elle n'ira pas à Calcutta ni à Pondichéry pour s'informer... (*Avec intention*.) De même que madame n'ira pas à Rio-Janeiro pour...

JULES, *l'interrompant*. Hein ? à Rio-Janeiro ! Veux-tu bien te taire !

DOMINIQUE. Suffit ! Muet, capitaine, muet comme un poisson !

JULES. Si ta langue commet quelque indiscretion, si tu dis un seul mot, je te casse... (*A lui-même*.) Je n'ai aucun tort réel, grave surtout ; mais je connais Emma, et d'après ce que vient de me dire sa vieille folle de tante, elle est toujours la même.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, YVONNE.

YVONNE, *apportant le déjeuner*. Monsieur, voici votre lait.

Elle place le tout sur la table à gauche.

JULES. Bien obligé. (*A part*.) Comme c'est réconfortant !

YVONNE, *qui a placé le bifteck et le déjeuner de Dominique sur une petite table à ouvrage qui est devant la cheminée*. Et

vous, mon pauvre maigrillot... \*ici, sur cette table, voire bon gros bifteck. (*Le considérant*.) Quelles jambes, mon Dieu ! Dirait-on pas deux mâts de perroquet ? Venez vous restaurer, venez.

Dominique regarde Jules.

JULES, *à Yvonne*. Du tout. Ne t'ai-je pas dit que je déjeunerais avec mon matelot ?

Il le fait passer à droite du guéridon\*.

DOMINIQUE. Sans doute.

YVONNE. Eh bien ?

JULES. Eh bien, tu sers le lait à bâbord et le bifteck à tribord.

YVONNE. C'est donc à la même table ?

JULES, *s'asseyant à gauche*. Eh ! allons donc !

YVONNE. Ah ! dam, je n'ai jamais servi dans la marine, moi ! (*Elle porte le bifteck sur le guéridon*.) Là ! le sabord... à côté du tribord. Est-ce cela ?

JULES. A la bonne heure ! (*A Dominique*.) Est-ce que tu ne prendras pas un petit verre de rhum ?

DOMINIQUE, *bas*. Avec du lait !

JULES, *bas*. Je te dis que tu en prendras.

DOMINIQUE, *bas*. Mais, capitaine, le major de la corvette m'a défendu...

JULES. Ça m'est bien égal. (*Bas, à Dominique*.) Demande du rhum.

DOMINIQUE, *à Yvonne qui est allée prendre la bouteille de vin*. Du rhum !

YVONNE. Du rhum, dans l'état où vous êtes !

Elle apporte le vin.

JULES. Allons ! (*Lui pinçant le menton*.) Cette petite fille, parce que monsieur est son prétendu, elle voudrait déjà le gouverner comme un mari.

YVONNE, *à part, scandalisée*. Oh ! monsieur qui m'a pincé le menton ! Il n'aurait jamais osé autrefois. (*Elle prend le rhum dans une petite cave portative et met le flacon sur la table*.) Voilà le rhum ! (*Jules et Dominique s'asseyent. Ils sont placés : Jules devant le lait, Dominique devant le bifteck. Ils n'osent toucher à leur déjeuner voyant qu'Yvonne est là. A part*.) Ma marraine a dit qu'on ne mangeait pas quand on aimait bien... Nous allons voir si Dominique m'aime toujours.

Elle croise les bras et s'apprête à les regarder manger.

JULES, *se retournant, à Yvonne*. Eh bien ! que fais-tu là ?

YVONNE. Moi ? j'attends pour vous servir.

JULES. C'est inutile. Tu peux...

DOMINIQUE. Tu peux filer ton nœud...

YVONNE. Mais...

JULES. Mon matelot me servira...

DOMINIQUE. C'est moi qui servirai le capitaine.

\* Yvonne, Dominique, Jules.

\*\* Yvonne, Jules, Dominique.

YVONNE. Ah!

JULES. Oui, c'est l'ordonnance dans la marine.

YVONNE. Bon... je m'en vas.

Elle s'arrête à la porte comme pour y prendre son plumeau et les regarde.

JULES, *la croyant partie, et se versant du rhum*. Voici pour préparer le chemin à ton magnifique bifteck. *(Il va boire. Dominique tousse pour l'avertir qu'Yvonne est encore là. Jules se hâte de lui présenter le verre. A Yvonne.)* Va donc!

YVONNE. Oui, monsieur.

## SCÈNE VI.

JULES, DOMINIQUE.

A peine Yvonne sortie, Jules boit le rhum et Dominique fait tourner le guéridon, les deux déjeuners changent ainsi de place.

DOMINIQUE. Virens de bord. Ah! comme ça, j'adore le rhum!

JULES, *découpant le bifteck*. Comment trouves-tu mon lait?

DOMINIQUE. Je le trouve bien insipide. Dire, capitaine, que je ne peux plus me nourrir que de lait!... Je suis à trente-deux ans dans la position humiliante d'un nourrisson de six mois.

JULES, *qui s'apprête à manger le bifteck*. Pauvre garçon, va!

Bruit extérieur. Il s'arrête.

DOMINIQUE. Hein? quoi?

JULES *retourne vivement la table*. Chut!

DOMINIQUE, *à lui-même*. Oh! je suis bien bas, bien bas. *(Il bâille.)* A... ah!

Il s'assoupit.

JULES. Rien... j'ai cru que mon bifteck allait m'échapper. Dépêchons, car si ma femme... *(Voyant Dominique.)* Eh bien? *(S'apprêtant à tourner la table, et du ton de commandement pour la manœuvre du bord. Avec force.)* Pare à virer!

DOMINIQUE, *sautant effrayé*. Ah! la corvette a touché! Ah! pardon!

JULES, *tournant la table*. Adieu-vat! *(Il se retrouve en face du bifteck.)* Ah! cette fois... *(Voix au dehors.)* Ah! du monde!

Ils retournent encore vivement la table.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> DE KOATODON, EMMA.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *ouvrant la porte à Emma qui la suit*. Eh! oui, te dis-je!... *(Montrant Jules.)* Tiens, le voici!

Jules, Emma, M<sup>lle</sup> de Koatodon, Dominique

AIR : *Valse des Farfadets.*

JULES et EMMA.

C'est bien toi! quel bonheur!

Que je tiens sur mon cœur.

Doux instant pour l'amour,

Que l'instant, que l'instant du retour!

JULES.

Je te retrouve, ô mon Emma chérie!

EMMA.

Mon cher mari...

A part.

Grand Dieu! quel changement!

JULES.

Mais qu'as-tu donc?

M<sup>lle</sup> DE KOATODON.

Elle est toute saisie...

On peut mourir dans un pareil moment.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

JULES, à Emma.

Quoi! le bonheur...

EMMA.

Oui, mon âme est ravie!

Après cinq ans enfin je te revois.

JULES.

Je te revois, et toujours plus jolie!

EMMA.

Et toi, toujours tendre comme autrefois!

ENSEMBLE.

JULES et EMMA.

C'est bien toi, etc.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON.

Leur plaisir... leur bonheur

Font palpiter mon cœur.

Quel beau jour

Pour l'amour,

Que le jour *(bis.)*

Du retour!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Pauvre petite, elle croit rêver!

JULES, *riant*. Rêver! Ha! ha! pardieu!... *(Mouvement d'Emma. Reprenant d'un ton plus doux.)* Ai-je l'air d'un ombre? d'une vapeur légère?

EMMA, *avec un peu de contrainte*. Oui, cela est vrai; ma tante m'avait prévenue que ta santé s'était raffermie... je m'en réjouis.

JULES. Merci. Le fait est que je me porte à merveille.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *vivement*. Ce qui n'empêche pas ton Jules de t'aimer comme autrefois... si ce n'est davantage encore. *(A Jules.)* N'est-ce pas?

JULES, à Emma. En douterais-tu?

EMMA. Si j'en avais douté, je ne vivrais plus, Jules.

JULES, *à lui-même*. C'est bien cela! observons-nous. *(Haut, avec passion.)* Chère Emma!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Quinze lieues au galop, pour t'embrasser quelques heures plus tôt.

JULES, *se reprenant*. Oui, certes! et pour ne plus nous séparer; c'est fini, je reste avec toi, et j'envoie le service à tous les diables!

EMMA, *à part*. Quel ton! quel langage!

Elle regarde le portrait.

JULES. Mais encore une fois, qu'as-tu donc? tu parais triste, inquiète!

EMMA, *avec contrainte*. Moi!... non...



c'est la joie, le plaisir... mais tu déjeunais, je crois, quand je suis entrée, il faut continuer, mon ami!...

JULES, *avec empressement*. Tu permettrais!\*

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *vivement*. Déjeuner, lui!... dans un pareil moment! Le cher enfant!... j'ai eu toutes les peines du monde à le décider à prendre un peu de lait... eh! mais, regarde donc, il n'y a même pas touché.

JULES, *déconcerté*. Oh! mon Dieu, non...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *dans l'extase*. Oh! que c'est bien! que c'est bien!

Dominique reporte le guéridon au fond.

EMMA, *se laissant gagner à l'émotion de sa tante*. Est-il vrai, Jules, mon ami, le bonheur de me revoir...

JULES, *embarrassé*. Assurément... c'est le...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Oh! oui, te dis-je!... et tu ne l'embrasses pas pour ce trait-là!... embrasse-le, vois-tu... sinon, je vais lui sauter au cou!

JULES, *effrayé, attirant vivement Emma à lui*. Cette chère Emma!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Quel mari! quel neveu! comment n'en serais-je pas glorieuse?... Ah! Jules, avec quel orgueil je vais vous présenter à tous nos voisins!...

EMMA. Ah!... plus tard... tantôt, ma tante! Jules doit être si fatigué!...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Fatigué! quand il te revoit!...

JULES, *avec une véhémence simulée*. Fatigué! quand il... quand je te revois! (*A part.*) La diète et pas de sommeil... Elle veut me faire remaigrir! c'est sûr!... (*Haut.*) Je vous demanderai seulement la permission de faire un peu de toilette.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Oh! à la campagne...

JULES. C'est possible... mais je désire...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Allons, soit... Dominique va porter vos effets dans votre appartement... Dominique... Dieu me pardonne, il dort! (*L'appelant.*) Hé! Dominique!

DOMINIQUE, *révant*. Oui, bayadère!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *scandalisée, reculant*. Bayadère!...

JULES. Butor!... t'éveilleras-tu?... \*\*

DOMINIQUE, *s'éveillant*. Oh! pardon, pardon... je...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Prenez la valise de votre maître et portez-la dans sa chambre...

JULES, *bas*. Avec mon bifteck?

DOMINIQUE, *bas*. Oui, capitaine...

Il prend les objets et se rendort près de la porte.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Ah! j'oubliais... Il vous est arrivé ici plusieurs lettres de l'étranger... une entre autres de Rio-Janeiro...

EMMA, *qui a été les prendre dans un vase sur la cheminée*. Tiens\*.

JULES, *la prenant et l'ouvrant*. De Rio-Janeiro. (*Il regarde la signature. A part.*) De Sylvia!...

Il referme vivement la lettre.

EMMA. Tu ne lis pas.

JULES, *un peu troublé*. Non... plus tard... une lettre indifférente... je sais ce que c'est.

EMMA, *avec un peu de méfiance*. Une écriture bien fine!

JULES. Oui, les pattes de mouche d'un ami... (*Il met la lettre dans sa poche.*) Je cours bien vite à ma toilette, pour ne pas te faire attendre. (*A part.*) Et à mon déjeuner... cette folle de Sylvia avait bien besoin de m'écrire! (*A Dominique, qui s'est endormi.*) Encore là... vas-tu t'éveiller, animal!

DOMINIQUE. Voilà, voilà... toutes voiles dehors...

Ils entrent dans la chambre de Jules, à gauche.

## SCÈNE VIII.

EMMA, M<sup>lle</sup> KOATODON, puis YVONNE.

Emma, rêveuse, reste les yeux fixés sur la porte de Jules.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *avec enthousiasme*. Charmant! charmant! charmant!.. Allons, vite, à nos toilettes aussi... (*Elle sonne en appelant.*) Yvonne... (*Se ravisant.*) Mais non, je veux t'habiller moi-même. Comment t'aimait-il mieux? en robe blanche, je crois! Oui! je m'en souviens...

EMMA, *à part*. S'en souviendra-t-il, lui?

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *à Yvonne*. Allez préparer ma toilette... ma robe cerise et mon chapeau vert... Je veux me faire belle... superbe... magnifique... Viens, mon Emma.

AIR : Valse de Giselle (Adam).

### ENSEMBLE.

EMMA.

Il faut donc par l'adresse,  
Au moment du retour,  
Réveiller sa tendresse,  
Ranimer son amour!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON.

Viens te parer, ma nièce;  
Oui, tu dois, en ce jour,  
Payer par ta tendresse  
Un si constant amour.

EMMA, seule.

Jadis, je savais le séduire  
Sans tous ces apprêts fastueux!  
Et je n'avais qu'à lui sourire  
Pour paraître belle à yeux!

### REPRISE.

Mais il faut par l'adresse, etc.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON.

Viens te parer, etc.

Elle sort avec Emma, par la droite.

\* Emma, Jules, M<sup>lle</sup> de Koatodon, Dominique.

\*\* Emma, M<sup>lle</sup> de Koatodon, Jules, Dominique.

\* M<sup>lle</sup> de Koatodon, Emma, Jules, Dominique au fond

## SCÈNE IX.

YVONNE, puis DOMINIQUE.

YVONNE. Préparer la toilette de mademoiselle, puis l'habiller... on ne me laissera pas un pauvre petit moment pour parler à Dominique... Ah! le voici!

Dominique sort de la chambre de Jules; il porte sur son bras les habits du Capitaine.

DOMINIQUE, à part. Je fléchis... je ne me tiens plus sur mes mollets\*.

YVONNE, à part. Voyons s'il va me dire quelque chose d'aimable!

DOMINIQUE, l'apercevant. Ah! vous voilà? Et ce lit?

YVONNE. Comme c'est galant! Il est prêt votre lit... et baigné... Vilain dormeur... vous êtes gentil, allez... ah! Dominique!... quelle différence entre vous et monsieur!... Voilà un amoureux empressé, galant... il n'est pas froid... comme vous... il n'a pas voulu manger un bifteck, lui!

DOMINIQUE, bas. Non, mais il le dévore dans ce moment-ci.

YVONNE. Lui!...

DOMINIQUE. Et de plus, il l'arrose d'une bouteille de Bordeaux.

YVONNE. Pas possible!... mais au moins il ne demande pas à dormir.

DOMINIQUE. Et pour se tenir éveillé, il boit des petits verres de rhum!...

YVONNE. Monsieur boit du rhum!

DOMINIQUE. Oh! oh! les voyages forment les hommes...

YVONNE, le regardant. Oui... quand ils ne les déforment pas... Ah! si madame savait tout cela...

DOMINIQUE. Chut! pas un mot... le capitaine est brutal... Il serait capable de me casser les os...

YVONNE. Je ne dirai rien... cela ne me regarde pas, après tout... pourvu que vous m'aimiez...

DOMINIQUE. Si je vous aime... Oh! Dieu! mais pour vous, Yvonne, j'ai résisté à des comtesses indiennes et à des baronnes des îles Marquises...

YVONNE. Bien vrai?...

DOMINIQUE. Parole d'honneur sacrée!

YVONNE. Il suffit... et puisque vous m'aimez toujours...

DOMINIQUE. La preuve... c'est que je vais rêver à vous... endormant... sitôt que j'aurai battu ces habits!

YVONNE. Donnez-les au jardinier... Il fera votre besogne aujourd'hui... Donnez aussi votre capote... elle est couverte de poussière!

DOMINIQUE. C'est un des effets de notre cavalcade...

Il ôte sa capote et la met sur son bras avec les autres habits, une lettre tombe à terre; Yvonne met vivement le pied dessus pour la cacher.

YVONNE, à part. Une lettre!... elle est tombée de sa poche\*!

DOMINIQUE. Où vais-je trouver ce coquin de jardinier... Faut-il courir bien loin?

YVONNE. Non... là, sur la terrasse... allez vite...

DOMINIQUE. Au revoir, ma petite Yvonne, au revoir... (*Se retournant à la porte.*) Toi seule as toujours régné sur mon cœur.

Il sort.

YVONNE. Il ment... j'en ai la preuve sous mon pied.

## SCÈNE X.

YVONNE, puis MADEMOISELLE DE KOATODON.

YVONNE, ramassant la lettre. La voilà, la preuve! elle est décachetée... je pourrais lire... si je savais... (*Elle cherche à déchiffrer la lettre.*) Oh! et dire que je n'y comprends rien...

M<sup>l</sup><sup>e</sup> DE KOATODON, entrant. Eh bien!... cette toilette?...

YVONNE. Ah! ma marraine... si vous vouliez me dire ce qu'il y a là dedans?...

M<sup>l</sup><sup>e</sup> DE KOATODON. Une lettre!

YVONNE. C'est Dominique... pendant que je l'attendais, le monstre s'amusait à se faire écrire des déclarations d'amour... par des baronnes indiennes.

M<sup>l</sup><sup>e</sup> DE KOATODON, regardant la lettre. Rio-Janeiro...

YVONNE. De Rio-Jan... comment?...

M<sup>l</sup><sup>e</sup> DE KOATODON. Des reproches parce qu'elle ne l'a pas revu depuis le soir où il l'accompagna jusqu'au théâtre... (*Regardant la signature.*) Sylvia... (*A elle-même.*) Et c'est à Dominique... (*Elle regarde l'adresse.*) Jules! Ah! l'indigne! l'indigne!...

YVONNE. Qu'est-ce qu'il y a, ma marraine?

M<sup>l</sup><sup>e</sup> DE KOATODON. Rien... cette lettre est bien pour Dominique?

YVONNE. Oui, ma marraine...

M<sup>l</sup><sup>e</sup> DE KOATODON. C'est lui qui t'a trompée?

YVONNE. Oui, ma marraine...

M<sup>l</sup><sup>e</sup> DE KOATODON. Lui qui a été infidèle, lui seul?...

YVONNE. Eh bien! voulez-vous que je vous dise! Dominique n'était pas capable de se perdre comme ça tout seul...

M<sup>l</sup><sup>e</sup> DE KOATODON. Chut, petite imprudente!

YVONNE. Oui, oui... ce sont les mauvais

\* Dominique, Yvonne.

\* Yvonne, Dominique.



exemples... comme dit monsieur le curé... c'est quelqu'un qui l'a dérangé.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Te tairas-tu !...

YVONNE. Quelqu'un qui m'a pincé le menton.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Yvonne !...

YVONNE. Quelqu'un qui a déjeuné, qui a bu du rhum... et qui meurt de sommeil...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *entendant venir Jules*. Mon neveu ! (*A Yvonne.*) Va-t'en... sors... laisse-nous.

YVONNE. Je ne nomme personne... c'est égal... j'en mettrais ma main au feu ! (*Pleurant.*) Je vais vous préparer votre robe ce-  
rise... et votre chapeau vert.

Elle sort à droite.

## SCÈNE XI.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, puis JULES.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Pauvre nièce ! trahie pour une... pour une sauteuse ! Et Emma qui à l'instant même semblait pressentir... Le voici !... qu'il a bien les airs d'un love-lace... d'un don Juan !... Je... je me contien-drai, il le faut !...

JULES, *entrant*. Diables de sous-pieds... cela vous tient les jambes roides comme des bâtons... que l'enfer confonde...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Monsieur...

JULES. Ah ! pardon, chère tante... je ne vous savais pas là... c'est que, voyez-vous... quand on a perdu l'habitude, et puis ces maudites cravates qui vous labourent le men-ton... Enfin, me voilà prêt... et vous ? com-ment ! Pas encore habillée ?

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Une affaire imprévue, d'ailleurs rien ne presse et j'ai à vous parler... à vous seul, en l'absence de ma nièce.

JULES. Du mystère ! eh ! mon Dieu quel air solennel !

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Connaissez-vous... ?

Elle porte la main à son corsage pour en tirer la lettre, et s'arrête en voyant paraître Emma.

JULES. Dans Barcelone...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Silence !

JULES. Qu'est-ce qu'elle allait me faire voir ?

Il fait un geste comme pour interroger M<sup>lle</sup> de Koatodon.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA. Pardon, mon ami... je t'ai fait at-tendre... \*

JULES. Non, ma chère, non... j'avais avec ta tante une conversation si intéressante...

\* M<sup>lle</sup> de Koatodon, Emma, Jules.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *l'interrompant*. Nous parlions de toi !

EMMA, *bas, à sa tante, avec joie*. De moi !...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Oui, mon enfant... de ton bonheur... tu as le mari le plus pas-sionné... et surtout le plus fidèle... le plus constant.

EMMA. Cher Jules !

JULES. Tu vois comme elle fait mon éloge.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Éloge mérité... bien mérité...

JULES, *à part*. Elle m'agace les nerfs... c'est une deuxième cravate.

Il va au fond et redescend à gauche.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Combien de maris ne voit-on pas, après quelques mois de soins empressés, négliger leurs malheureuses femmes... oublier leurs serments, leurs promesses... nous trahir, nous tromper, nous vouer aux larmes, au désespoir, à la tombe !

JULES, *à part*. Elle prêche très-bien\*.

EMMA. Ah ! ma tante ! quel tableau !

JULES. Vous dites : *Nous* !... dans votre sainte fureur contre les marins infidèles, vous oubliez que vous êtes demoiselle... ne faites pas attention.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *avec fierté*. Je parle au nom du beau sexe...

JULES, *avec une galanterie ironique*. Vous en avez le droit.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *à Emma*. Mais ton Jules n'est pas de ceux-là... entends-tu bien ? ton Jules... c'est la vertu, la candeur, l'amour, la passion, la fidélité même... (*A part.*) Oh ! je sors... car je n'y tiens plus... j'éclate-rais...

Elle sort.

## SCÈNE XIII.

JULES, EMMA.

JULES, *la suivant*. C'est une troisième cravate.

EMMA, *à elle-même*. Allons... Suivons les conseils de ma tante, puisqu'elle est sûre qu'il est toujours le même...

JULES, *venant à elle*. Comprends-tu quel-que chose à cette sortie ? est-ce que par ha-sard la tête de notre chère tante serait tout à fait...

EMMA. Comment cela ?

JULES. C'est que tout à l'heure elle m'ac-cablait de suppositions si étranges... Si j'ai bien deviné, tu douterais de mon amour...

EMMA, *à part*. O ciel !

JULES, *d'un ton qu'il s'efforce de rendre bien sentimental*. Tu pourrais me soupçon-ner, moi ! ton cher petit Jules !...

\* Jules, M<sup>lle</sup> de Koatodon, Emma.



EMMA. Nullement... Nous qui avons fait un mariage d'inclination, est-ce qu'il est possible que nous cessions jamais de nous aimer?...

JULES. Est-ce que c'est possible?... au fait, c'est impossible !

EMMA. Je me suis rappelé ce que tu me disais si souvent autrefois... dans nos longues causeries... sous le petit berceau... tu sais...

JULES, *avec aplomb*. Le petit berceau... parbleu !... là-bas...

EMMA. Au bout de l'allée d'acacias où nous nous promenions... le soir... aux étoiles, mon bras posé sur le tien, ma tête appuyée sur ton épaule, (*elle lui prend le bras, et appuie sa tête sur l'épaule de Jules*) ainsi...

JULES. Il me semble que j'y suis encore...

EMMA. Eh bien ! ces paroles, ces paroles terribles !

JULES, *à part*. Il paraît que je disais des paroles terribles...

EMMA. Qui revenaient sans cesse sur tes lèvres, ne doivent-elles pas me rassurer ?

JULES, *embarrassé*. Sans doute. Elles le doivent... c'est leur devoir. (*A part.*) Le chapitre des souvenirs... ce que je craignais...

EMMA. Tu ne les as pas oubliées !...

JULES. Par exemple !... les oublier !... Si tu m'aidais un peu...

EMMA. Tu me disais :

AIR : *J'avais quitté mon Amélie* (Visite à Bedlam).

« Emma, mon bonheur et ma vie !

JULES, *cherchant à se rappeler*.

» Mon seul amour !

EMMA.

» Ah ! si jamais ton cœur m'oublie...

JULES.

» M'oublie un jour...

EMMA.

» Hélas ! pour moi, plus d'espérance !

JULES.

» Plus d'avenir !

EMMA.

» Et je voudrai dans ma souffrance...

JULES.

» Mourir ! mourir ! »

JULES. « Mourir. » Voilà la phrase... c'est bien cela... (*A part.*) Est-il possible que j'aie jamais débité de pareilles fadaïses... (*Haut avec force.*) Mourir... oui, plutôt, la mort que...

EMMA, *s'animant et cherchant à s'exalter*. Ainsi rien n'est changé... ces cinq années d'absence il faut les retrancher de nos souvenirs ; c'est une nuit, une seule nuit qui nous a séparés... c'est hier que tu m'as quittée... c'est aujourd'hui que je te retrouve.

JULES, *haut, avec une feinte chaleur*. Cer-

tainement... il n'y a pas de doute. (*A part.*) Si elle continue, je ne pourrai jamais soutenir la conversation sur ce ton là...

EMMA. Non, non, rien n'est changé, tu verras... J'ai cultivé nos fleurs, j'ai soigné notre chèvre blanche.

JULES. Blanche ! (*Avec une compassion comique.*) Au fait... elle doit être si âgée ! pauvre bête !

EMMA. J'ai fait respecter les vieux arbres sur lesquels nous avions gravé nos chiffres et nos serments d'amour éternel...

JULES. Ces bons vieux arbres, je les reverrai avec plaisir. (*A part.*) Cet hiver... dans le feu...

EMMA. Veux-tu venir ?

JULES, *interdit*. A présent !... tout de suite ?

EMMA. Tu as raison... ce soir... cela vaudra mieux au clair de lune... quand tout le monde reposera.

JULES, *à part*. Excepté moi. Je suis voué à l'insomnie... comme un héros de roman...

EMMA. D'ailleurs, ma tante va descendre. Elle sait que nous l'attendons ici... Voyons, Jules... (*A part.*) Ah ! quelle idée ! (*Haut.*) Dis-moi, te rappelles-tu quels étaient nos passe-temps de prédilection, hier ?

JULES, *qui ne comprend pas*. Hier ?

EMMA. Oui... hier... autrefois... puisque...

JULES, *comprenant*. Ah ! oui... c'est juste ; pardon... c'est convenu... le hier d'il y a trois ans !

EMMA. Oui... quelle était notre occupation favorite ?... ici... dans ce salon ?...

Elle prend une broderie sur le piano et s'assied.

JULES. Ici dans ce salon ? (*A part.*) Encore l'interrogatoire... pourquoi a-t-elle cette manie de me questionner... au lieu de me dire tout bonnement... (*Haut.*) Ah ! le dessin, la lecture...

EMMA. Non, mieux que cela... qu'est-ce que je fais en ce moment ?

JULES, *à part*. Nous jouons des charades. (*Haut.*) Ce que tu fais ? (*D'un ton sentimental.*) Tu m'aimes... (*A part.*) Ce doit être ça...

EMMA. Sans doute ; mais cela va sans dire... à quoi suis-je occupée ?

JULES, *étourdi*. A m'aimer ! (*Se reprenant.*) Oh ! pardon ! à broder de la tapisserie...

EMMA, *lui désignant un tabouret de pied placé sous le piano*. Allons ! monsieur... ce tabouret...

JULES. Ah ! c'est juste... (*Il va chercher le tabouret et le place sous les pieds d'Emma.*) Là !...

EMMA. Eh bien ! il ne te dit rien ?

JULES, *regardant le tabouret*. Ce tabouret ? que diable veux-tu...

EMMA. Qui donc venait s'y placer ?

JULES. Ah ! pardon !...

Il met un genou sur le tabouret.

EMMA. Mais non... pas ainsi.

JULES. Ah ! autrement ?

EMMA. Eh ! sans doute. (*Il met l'autre genou.*) Mais non, monsieur.

JULES, à part, se levant. Comment se met-on sur un tabouret ?

EMMA, à part. Il a tout oublié... (*Haut.*) Allons ! monsieur, prenez le métier qui est sur la cheminée.

JULES, le prend. Tiens ! mais c'est le mien ! (*A part.*) C'est pourtant vrai... Je me suis livré dans le temps à cette récréation peu masculine...

EMMA. Tu venais là... tu t'asseyais, et tu brodais des pantoufles. Vois donc... elles ne sont que commencées... et on les attend.

JULES. On les attend?... qui donc ?..

EMMA. Ma tante, monsieur...

JULES. Ta tante ! (*A part.*) Elle les attendra longtemps.

Il met son métier sous le bras et va pour le quitter.

EMMA, sans le regarder et s'occupant de sa broderie. Allons, asseyez-vous... et travaillez, monsieur...

JULES, revenant. Comment ! tu veux...

EMMA. Et appliquez-vous bien... vous savez que je gronde quand on fait mal, mais aussi je récompense quand on fait bien !

JULES, à part. Si je suis bien sage... j'aurai une image. Il faut faire quelque chose pour la contenter. (*Il s'assoit sur le tabouret avec beaucoup de difficulté.*) Diables de sous-pieds ! (*S'asseyant.*) Ouf !.. je suis parfaitement ridicule... (*Haut.*) C'est que je ne sais plus...

EMMA. Vous étiez pourtant très-habile... hier...

JULES. Hier !.. Ah ! oui, très-bien !.. une bonne idée... ça rajeunit.

EMMA, lui montrant. Tenez, monsieur, on prend l'aiguille comme ceci... on passe d'abord ainsi, puis on croise le point.

JULES. Ah ! on croise le point ? c'est prodigieux...

EMMA.

AIR : Belle et douce Marie.

Vous voyez, c'est facile,  
Courage, mon ami !  
Pour devenir habile,  
Continuez ainsi  
Variez votre laine,  
Et passez au milieu.

JULES, à part.

Ah ! pour un capitaine,  
Le beau plaisir, mordieu !

ENSEMBLE.

EMMA.

Vous voyez, etc.

JULES.

Allons, soyons docile,  
Continuons ainsi  
Pour devenir habile ;  
Mais, mordieu ! quel ennui !

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, YVONNE.

YVONNE, entrant. Madame !

JULES, se levant vivement, et cachant le métier. Hein ? quelqu'un !

EMMA, avec humeur. Qu'est-ce ? que voulez-vous ?

YVONNE. C'est ma marraine qui dit comme ça que vous ne l'attendiez pas, qu'elle a sa migraine.

JULES. Elle aurait pu l'avoir un peu plus tôt.

EMMA. C'est bien ! sortez.

JULES. Sortez donc !

YVONNE, à part. Et nous comptons sur leur retour pour nous égayer !

Elle sort.

## SCÈNE XV.

JULES, EMMA.

EMMA. Pourquoi te déranger pour cette petite fille ?

JULES, qui a caché le métier dans la cheminée. Riant. Eh ! mais, je ne suis pas bien aise d'être surpris l'aiguille à la main par des domestiques.

EMMA. Est-ce un déshonneur de broder des pantoufles ?

JULES. Non pas précisément... mais cela prise de si près le ridicule...

EMMA. Étais-tu donc ridicule autrefois ?

JULES. Autrefois, autrefois ; je commence à croire que je l'étais un peu.

EMMA, se levant. Ah ! c'est différent !

JULES. Il ne faut pas te fâcher, chère amie.

EMMA. Moi ! mon Dieu, non !

JULES, remontant au fond. Dis-moi... ta tante ne viendra pas, et il est bien tard pour commencer nos visites. Tiens-tu beaucoup à les faire aujourd'hui ?

EMMA, allant mettre sa broderie sur la petite table. Nullement.

JULES. Ni mon non plus. (*A part.*) Je suis brisé de fatigue.

EMMA, à part. J'avais raison. Il n'est plus le même.

Elle va au piano.

JULES, à part. Mes yeux se ferment malgré moi ; si j'osais fumer ma pipe, mais ce serait un scandale. (*Avec dépit.*) C'est inouï,



être chez soi, et ne pouvoir faire ce qu'on voudrait...

EMMA, *à part*. Il ne sait même pas dissimuler sa contrainte, son ennui !

Elle frappe machinalement et avec dépit sur le piano.

JULES. Ah ! c'est ça, un peu de musique. (*À part.*) Ça me réveillera.

EMMA. Quel morceau ?

JULES. Le premier venu, le plus bruyant ! le plus ronflant !

EMMA, *à part*. Pour s'étourdir. (*Haut.*) Tu ne voudrais pas cette chansonnette de Masini que nous chantions ensemble ?

JULES. Pourquoi donc ?

EMMA, *avec un peu d'ironie*. C'est qu'elle n'est peut-être pas assez... (*appuyant*) bruyante.

JULES. N'importe ; elle me rappellera de si doux souvenirs.

EMMA, *à part*. *S'asseyant*. C'est tout ce qui nous reste.

Ils chantent la chansonnette. Jules l'accompagne avec une grosse voix.

Petite fleur des bois,  
Toujours, toujours cachée,  
Longtemps je t'ai cherchée  
Dans les prés, dans les bois,  
Pour te dire une fois  
Ce mot, ce mot suprême :  
Oh ! je t'aime ! je t'aime !  
Petite fleur des bois !

*Vers la fin du couplet, il s'endort. Emma, en l'entendant plus, se retourne et le voit endormi.*

EMMA. Il dort ! ah ! c'est indigne ! c'est affreux ! (*Elle ferme le livre de musique avec dépit.*) Dès son arrivée, ne pouvoir rester dix minutes auprès de moi sans céder au sommeil ! cela promet ! Monsieur ! monsieur...

JULES, *s'éveillant*. Hein ? ah ! pardon... m'y voilà ! j'y suis...

Il chante.

Petite fleur des bois,  
Je t'aime ! je t'aime !

EMMA. Il est inutile de continuer ; pour faire de la musique comme vous en faites, vous seriez bien mieux dans votre lit.

JULES. Est-ce que j'ai dormi ?

EMMA, *avec dépit*. Il paraît que vous vous plaisez beaucoup avec moi ?

JULES. Sans doute ! chère amie, mais...

EMMA. Des excuses ? Pourquoi donc ? Ne vous gênez pas, monsieur.

JULES, *se levant*. Ah ! vous vous fâchez... Eh bien ! au fait, je préfère cela à la contrainte que je m'impose depuis ce matin.

EMMA. De la contrainte ! A quoi bon ? Est-ce que votre femme est en droit d'exiger de vous, à défaut d'un amour qui n'existe plus, les simples égards de la politesse, de la convenance ?

\* Emma, Jules.

JULES. Bien ! fort bien ! c'est une impolitesse, une inconvenance que de céder un moment à la fatigue, quand on a passé la nuit en voiture et fait quinze lieues à cheval...

EMMA, *avec ironie*. Je vous avoue que je ne comprends pas cet empressement, lorsqu'on a comme vous supporté l'absence avec tant de philosophie.

JULES. Et sur quoi jugez-vous cela, s'il vous plaît ?

EMMA. Sur quoi ? Eh ! mon Dieu ! l'on n'a qu'à vous regarder, monsieur... Il est sûr, du moins, que les regrets ne vous ont pas affaibli... et ce teint vermeil... ce brillant embonpoint...

JULES. Je suis vraiment désolé de n'être pas revenu poitrinaire pour vous faire plaisir...

EMMA. Voilà de l'ironie fort spirituelle !

JULES. Du tout !... je suis convaincu que cela aurait singulièrement flatté vos idées romanesques, ainsi que les lubies sentimentales de votre vieille folle de tante !...

EMMA. Monsieur, ma tante a droit à vos respects.

JULES. Eh ! morbleu ! je dis ce que je pense... Croit-elle donc qu'après avoir passé cinq ans sur un tillac et fait dix campagnes sur mer, je reviens ici pour gazouiller des romances, *petites fleurs des bois, qu'on trouve une fois dans les bois...* broder des pantoufles, cultiver des fleurs, et traire une chèvre blanche comme un berger d'idylle ? Je vous déclare que non... et je ne suis ni un berger ni un marquis à l'eau de rose...

EMMA. Oh ! non... bien certainement...

JULES. Non, madame... cela vous contraire peut-être, mais j'en suis fâché... Je suis un homme...

Air : *Fils d'un Soldat.*

Je suis un homme et je suis un marin !  
Et comme tel, je prétends, quoi qu'on dise,  
Pouvoir chez moi manger dormir, enfin,  
Fumer ma pipe et parler à ma guise.  
S'il faut ici se contraindre toujours,  
Eh bien ! morbleu !...

*Voyant qu'Emma s'éloigne.*

Vous partez ?

EMMA.

Je vous laisse...

Je ne saurais soutenir ce discours ;  
Sur un tillac je n'ai pas fait un cours  
De langage et de politesse.

JULES. Veuillez m'entendre jusqu'au bout...

EMMA. J'ai compris, monsieur... Eh bien ! voulez-vous dire, vous retournerez sur votre corvette au milieu de vos aimables marins ; n'ai-je pas deviné ?

JULES. A merveille ! Et je vous assure que je le ferai.



EMMA. Mais qui vous retient, monsieur ?

JULES. Vous me défiez ?

EMMA. Au contraire...

JULES; *hors de lui*. Oui?... Je profiterai donc de votre permission, et, dès ce moment, ma détermination est arrêtée.... Et je défie qui que ce soit.... fût-ce le diable en personne...

Mlle de Koatodon entre.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> DE KOATODON\*.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Me voilà ! quel bruit ! quels éclats ! on se croirait dans une taverne de port de mer.

EMMA. Ah ! ma tante !

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Je devine... c'est monsieur le marin... il a osé... monsieur !...

JULES. Je n'ai pas le temps de vous écouter... Je vous laisse avec votre élève. (*Allant à sa chambre.*) Dominique ! des chevaux de poste... sur-le-champ... Dominique ! Dominique !...

Il sort par la gauche.

## SCÈNE XVII.

EMMA, M<sup>lle</sup> DE KOATODON.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Qu'est-il donc arrivé, ma pauvre enfant ?

EMMA. Je n'en sais rien... ma tête se perd... mais je ne puis plus vivre avec cet homme-là... il m'est odieux... insupportable... je ne veux plus le voir...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Bien... très-bien... je t'approuve... et si tu redoutes ta faiblesse, si tu crains de manquer de résolution, voici la preuve de son infidélité... lis cette lettre !

EMMA, *prenant la lettre sans la lire*. Eh ! que m'importe?... je ne veux rien savoir... qu'il s'éloigne, qu'il parte et ne revienne plus... je veux une séparation... une séparation définitive.... Le voici... dites-le lui...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Sauve-toi vite. Elle en mourra !... Le monstre tuera ma nièce !

Emma va dans sa chambre à droite.

## SCÈNE XVIII.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, JULES, DOMINIQUE.

JULES, *poussant Dominique*. Eh ! tu dormiras demain, butor...

\* Emma, M<sup>lle</sup> de Koatodon, Jules.

DOMINIQUE. Miséricorde ! encore la mer ! et une cavalcade !

JULES. Pas un mot !... tu appartiens à la marine royale, ton congé n'est pas signé... Si tu bronches... je te fais arrêter et exécuter comme déserteur.... File ton nœud... matelot !

DOMINIQUE, *effrayé*. Je le file, capitaine, je le file...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. C'est un Turc ! un antropophage !

Dominique sort par le fond.

## SCÈNE XIX.

JULES, M<sup>lle</sup> DE KOATODON.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *dignement*. Monsieur, je viens, au nom de madame Emma de Méridy...

JULES, *l'interrompant*. Avant d'aller plus loin, je vous déclare, mademoiselle, que toute tentative de rapprochement...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. De rapprochement !... monsieur du rapprochement ! Et vous avez pensé que moi, Cézarine-Hippolyte de Koatodon, je me serais chargée...

JULES. Non ? alors quel est le but de votre démarche diplomatique...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Le but !... vous devriez le comprendre s'il vous restait dans le cœur...

JULES. Ah ! il me reste fort peu de patience... passez les phrases... et venez au fait sans préambule.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Monsieur... vous me manquez.

JULES. Que demandez-vous ?... et que demandez-vous de Méridy ?

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *à part*. Matelot ! (*Haut.*) Une séparation !

JULES. A la bonne heure ! sur ce point-là, du moins, il y a sympathie entre nous...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Mais une séparation éternelle.

JULES. A merveille ; et pour vous prouver qu'à cet égard nous sommes tout à fait d'accord, je vais procéder à l'instant même avec elle... au partage de nos biens

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Partage auquel j'entends présider.

JULES. Vous ne prendrez pas cette peine...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. C'est ce que nous verrons... je veux veiller à ce que les intérêts de ma nièce soient respectés.

JULES. Ils le seront sans que vous vous en mêliez... soyez tranquille.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Non, monsieur, non... je ne suis pas tranquille.

JULES, *avec colère*. J'espère bien que vous ne me faites pas l'injure de suspecter ma probité ni ma délicatesse?...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, *avec force*. Je suspecte tout de la part d'un homme déformalisé... d'un époux qui a trahi ses serments... oui, je me défie de vous et j'assisterai à ce partage!

JULES. Je vous répète que vous n'y assisterez pas... J'ai une volonté.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Moi aussi, j'en ai une, et je suis femme!

JULES. Alors, c'est de l'entêtement.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Et je m'en servirai pour vous faire enrager; je serai là, ou bien je rendrai le partage impossible... Je défendrai à Emma d'écouter vos propositions... et d'abord vous ne la verrez pas...

JULES. Ah! triple million de... si vous croyez cela!

Il sonne.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Que faites-vous?

JULES. Yvonne, Yvonne, arrivez donc! (*Yvonne entre.*) Priez madame de Mériigny de se rendre ici.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Je vous le défends...

JULES. Je vous l'ordonne.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Si tu y vas, je te chasse.

JULES. Si tu n'y vas pas, je marie Dominiq.

YVONNE. Dam! ma marraine, je ne peux pas rester fille toute ma vie...

Elle entre chez Emma.

JULES. Vous voyez...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Vous n'avez pas encore triomphé. Il y a des lois... il y a des juges... il y a des tribunaux... nous plaiderons... je plaiderai jusqu'à mon dernier jour... jusqu'à mon dernier souffle! Et je cours de ce pas chez un avocat... vous verrez! vous verrez! vous verrez!... Adieu, gros sabord!...

JULES. Allez au....

M<sup>lle</sup> de Koatodon sort par le fond.

## SCÈNE XX.

JULES, puis EMMA.

JULES. M'en voilà débarrassé pour une heure au moins!... et je jure, mort Dieu! qu'elle ne me retrouvera pas ici... Ah! je me sens plus calme. (*Il va à la cheminée et y prend sa pipe et un petit briquet phosphorique avec allumettes de cire qu'il met sur la petite table à ouvrage.*) Dans quelques minutes, tout sera fini. Justement voici ma femme.

EMMA. Je me rends à vos ordres, monsieur; je vous croyais déjà bien loin...

JULES. Rassurez-vous, il faut le temps d'al-

ler chercher les chevaux... ça ne sera pas long... En attendant, faites-moi le plaisir de me tenir compagnie... (*Il lui présente une chaise placée entre la cheminée et la petite table.*) Asseyez-vous là... \*

EMMA. Je pensais que ma tante vous avait dit...

JULES. Elle m'a dit mille extravagances. Je suis persuadé que vous serez plus raisonnable. Prenez donc la peine de vous asseoir... (*La voyant regarder sa pipe avec inquiétude.*) Oh! n'ayez pas peur. (*Il met la pipe sur la table.*) Il s'agit seulement de régler nos affaires d'intérêt; mademoiselle de Koatodon est en ce moment chez un avocat; mais pour mon propre repos et pour le vôtre... le mieux est de nous entendre sans elle... cela sera moins difficile...

EMMA. Parlez, monsieur.

Elle prend son ouvrage pour se donner une contenance, ouvre le tiroir où sont ses laines et travaille.

JULES. En conséquence... (je parle en style de notaire) en conséquence, donc, de l'amour éternel que nous comptons éprouver, nous avons échangé entre nous une double donation de nos biens.

EMMA. Si vous voulez dresser l'acte de renonciation, je le signerai volontiers.

JULES, *la retenant*. Un moment, ce n'est pas tout... il reste encore à partager le legs de notre oncle de Mériigny. Ce legs se compose d'un hôtel à Paris, de ce château et de la petite terre de Messival en Normandie.

EMMA. Où nous avons passé le premier mois de notre mariage...

JULES. Oui, en effet. Voulez-vous l'hôtel et le château? je garderai Messival.

EMMA. Y pensez-vous? cette propriété ne vaut pas le quart.

JULES. C'est possible... mais la chasse y est fort belle, et un mari garçon...

EMMA. C'est que moi-même je désire garder cette petite propriété... j'ai... (*se reprenant*) ma tante a pris l'habitude de s'y rendre avec moi, chaque année, dans les premiers jours de septembre.

JULES. L'anniversaire de notre union!

EMMA. Oui, en effet... Vous voyez qu'il vous serait facile de trouver une retraite plus pittoresque, plus agréable... D'ailleurs, pour que vous n'ayez rien à regretter, si la chasse vous y plaît tant...

JULES. Vous souffririez... Mais si alors vous y étiez vous-même?

EMMA. L'hospitalité se doit à tout le monde...

JULES. Aux étrangers...

EMMA. Aux anciens amis.

JULES. Oui, aux anciens amis. Au fait, nous ne sommes pas ennemis. Nous nous

\* Emma, Jules.



séparons parce qu'il y a entre nous incompatibilité d'humeur, de penchants, de caractère, Vous, grâce à notre chère tante, vous êtes restée telle que je vous ai laissée... un peu romanesque... tandis que moi, les voyages, la mer... Bref, vous ne pourriez jamais vous faire à mes manières... et moi je sens que je ne pourrais jamais reprendre mes airs de damoiseau... et la preuve, c'est que je revenais près de vous avec des idées qui vous paraissent bien bizarres, bien ridicules, sans doute!

EMMA. Ah! monsieur!

JULES. Si, si... Je me disais... ces cinq années doivent avoir donné à Emma de la raison, du bon sens. (*Mouvement d'Emma.*) Oh! pardon... je voulais dire de... de l'expérience.

EMMA. A la bonne heure!

JULES. Que diable! me disais-je encore, nous ne sommes plus des enfants, et j'espère bien que nous n'allons pas nous replonger dans ces langoureuses fadaïses qui nous rendaient si tristement heureux jadis. (*Regardant la tapisserie.*) Moi, je mettrais un vert moins foncé là!

EMMA. Parce que?

JULES. Parce qu'avec le rose celui-ci jurerait en diable!

EMMA, *examinant son ouvrage.* Vous croyez? c'est possible!

JULES. Tenez.

Il avance la main pour prendre la pelote de laine qu'il désigne et fait tomber sa pipe.

EMMA, *prenant la laine.* Merci. (*Lui donnant la pipe qu'elle a ramassée.*) Monsieur...

JULES. Ah! bien obligé!

Il bourre sa pipe pendant ce qui suit.

EMMA. Eh bien! ces idées?

JULES. Ah! oui... Je comptais, disais-je, revenir auprès de ma femme, pour y vivre sans façon, sans étiquette... l'été, remplacer nos sentimentales promenades d'autrefois, au clair de la lune, par des excursions dans les environs...

EMMA. Avec votre femme?

JULES. Toujours. Et l'hiver, comme la campagne offre peu de charmes et beaucoup de monotonie et d'ennui...

EMMA, *soupirant.* Ah! mon Dieu! oui... Eh bien?

JULES. Nous allions à Paris..

EMMA. A Paris!

JULES. Oui, en passant par Naples, Venise et Florence.

EMMA. Vraiment? (*Regardant la pipe que tient Jules et sur laquelle on a gravé de petites figures.*) Tiens, c'est joli, cela!

JULES. Vous trouvez?

EMMA. Oui, c'est original!

JULES. Je l'ai achetée à Mexico; c'est parfait et commode... une demoiselle fumerait là dedans.

Il paraît chercher autour de lui. Emma ouvre le briquet machinalement et allume une des petites bougies pendant ce qui suit.

EMMA. Ainsi vous arriviez à Paris?

JULES. Pour l'époque des soirées, des concerts, des spectacles...

EMMA. Des bals...

JULES. Des bals aussi, parbleu! ma femme n'en aurait pas manqué un.

EMMA. Pas un?

JULES. Pas un seul, mort-dieu!... Ah! pardon!...

EMMA. Oh! allez... allez... dites toujours.

JULES. Les beaux jours nous ramènent enfin au château... et là, en retour de ma contrainte parisienne, j'aurais demandé à ma femme... (*Emma lui donne l'allumette.*) Merci.

Il allume sa pipe.

EMMA. Ah! des conditions... c'est trop juste.

Air de la Seconde année.

JULES.

Pour mes façons, indulgence...

Et pour mes amis enfin

Bon accueil et bienveillance.

EMMA.

On leur eût pressé la main...

JULES, *étonné.*

Mais une bonté si rare...

Maintenant...

EMMA.

On le peut bien

Au moment qu'on se sépare.

JULES.

Oui, cela n'engage à rien!

Il s'ient tous deux.

JULES. Et puis un peu de tolérance pour quelques goûts, quelques habitudes de bord... Par exemple, pour ma pipe... (*S'apercevant qu'il fume.*) Eh bien! (*Se levant et s'excusant.*) Ah! madame!

EMMA. Oh! continuez... Vous voyez que je ne tousse pas!

JULES. N'importe... si j'avais su... Mais comment! qui est-ce donc qui a...?

EMMA. Moi.

JULES. Vous! (*Riant.*) Ah! par exemple! Et moi qui n'ai pas vu, dans le feu de la conversation, en vous racontant mes projets, mes chimères...

EMMA. Et si je vous disais que de ces chimères j'en avais rêvé quelques-unes?

JULES, *se rasseyant.* Bah! vous rêviez... la fumée de...

EMMA, *souriant.* Non, pas précisément.

JULES. Ah! j'y suis.



*Même air.*

JULES.  
Oui, ce voyage en Italie...  
EMMA.  
Paris...  
JULES.  
Les bals, l'Opéra...  
EMMA.  
De les voir je meurs d'envie...  
JULES.  
La saison en vient déjà.  
EMMA.  
Ce doux rêve nous égare,  
Ces projets...  
JULES.  
Je le sais bien;  
Mais lorsque l'on se sépare...  
EMMA.  
Oui, cela n'engage à rien.

JULES. Ainsi la vie dont je vous ai fait le tableau ne vous aurait pas déplu?

EMMA. Pas trop.

JULES. Elle ne vous effrayerait pas?

EMMA. Pas du tout! J'ai du courage... ça doit être... la femme d'un capitaine de corvette!

JULES. Il serait possible! Comment! mille tonnerres! (*Se reprenant.*) Ah! pardon!

EMMA, le regardant en riant. Plaît-il? vous dites?

JULES. Je dis, je dis... (*Plus doucement.*) Comment! mille tonnerres! tu me laissais croire...

EMMA. On m'avait assuré que le moindre changement en moi te tuerait.

JULES. Comme à moi... Mais alors... mais alors...

Il rapproche sa chaise.

EMMA, même jeu. Nous nous entendons parfaitement...

JULES, même jeu. Et nous pourrions... Qui diable a été nous fourrer dans la tête...

EMMA, même jeu. Que nous nous détestions...

JULES. Et que nous ne pouvions plus vivre ensemble?...

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, en dehors. Ma nièce, ma nièce...

JULES, se levant ainsi qu'Emma. Eh! parbleu! qui?... Voilà!

Ils se lèvent.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> DE KOATODON, puis DOMINIQUE et YVONNE.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, agitant son mouchoir comme pour chasser la fumée. Pfu! pfu! quelle tabagie! Me voici, ma nièce... avec les titres, les minutes, les actes et les contrats.

EMMA\*. C'est inutile, ma tante... il n'y a rien à y changer.

Elle donne sa main à Jules, qui la presse avec joie.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Qu'est-ce à dire?... Grands dieux! tu lui pardonnerais!...

JULES. Et vous aussi, ma chère tante!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Jamais, jamais. (*A Emma.*) Tu n'as donc pas lu cette lettre? cette lettre!

EMMA. Je l'avais oubliée.

Elle la tire de son sein et s'apprête à la déchirer...

JULES, qui a regardé la lettre à la dérobée. *A part.* La lettre de Sylvia!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Que fais-tu?

EMMA, la déchirant. Vous voyez!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Mais tu ne sais donc pas?

EMMA. Je ne veux rien savoir.

DOMINIQUE, entrant par le fond. Commandant, les chevaux sont en bas.

JULES. Les chevaux!... Remonte dessus, et reconduis-les à leur maître.

DOMINIQUE. Hein? comment! nous resterions!

YVONNE, entrant, à M<sup>lle</sup> de Koatodon. Mademoiselle, le dîner est servi.

JULES, avec joie. Ah! très-bien!

DOMINIQUE. Commandant!

JULES. Oui, oui, nous restons, et nous dinons... (*A M<sup>lle</sup> de Koatodon\*\*.*) Si vous voulez bien le permettre, chère tante!

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, avec mépris. Dinez! Dinez donc, si vous en avez le courage.

JULES, d'un ton solennel. Nous l'aurons... (*riant*) et l'appétit aussi! A table.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. A table! Ah! pauvre Emma!

EMMA, la consolant. Rassurez-vous... il m'aime encore... moins peut-être... mais mieux qu'autrefois.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON. Lui?

JULES. Sans doute... mais vous n'entendez rien au sentiment.

M<sup>lle</sup> DE KOATODON, avec dignité. Voudriez-vous m'apprendre ce que c'est que l'amour?

JULES, vivement. Dieu me préserve d'avoir une prétention si téméraire... Mais permettez-nous de vous le rappeler, chère tante... c'est l'amour qui déjà une fois nous a séparés, l'amour, ce sentiment exalté, exigeant, susceptible... qu'un rien blesse, irrite, envenime... Entre nous désormais c'est une bonne et solide amitié, patiente, inaltérable, indulgente... cela vaut bien mieux, croyez-moi. Si l'amour s'en va...

EMMA, lui serrant la main avec effusion et tendresse. L'amitié reste!

JULES, l'embrassant. Voilà!...

\* M<sup>lle</sup> de Koatodon, Emma, Jules.

\*\* M<sup>lle</sup> de Koatodon, Jules, Emma, Dominique, Yvonne.

AIR : *Final de Don Pasquale.*

EMMA.

Une ardeur trop vive  
Un seul jour captive ;  
Flamme fugitive ,  
L'amour s'éteindra.  
Mais que, moins active,  
L'amitié survive,  
Le bonheur arrive  
Quand l'amour s'en va.

Aujourd'hui, plus sage,  
Pour notre ménage,  
D'un nouvel orage,  
Hélas ! j'ai grand peur !  
Ce serait dommage !  
Par votre suffrage,  
Donnez-nous le gage  
D'un constant bonheur !

ENSEMBLE.

Une ardeur trop vive, etc.

FIN.

LES

# NOUVELLES A LA MAIN,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. D'ENNERY ET CLAIRVILLE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 8 août 1843.

## DISTRIBUTION :

DE BOURGUEIL, fermier-général.....	M. DUSSERT.
LAURE DE TORCY, sa pupille.....	M <sup>lle</sup> PITRON.
D'AUBIGNÉ, amant de M <sup>me</sup> de Prie.....	M. HAMEL.
DE BRÉVANNES.....	M. CACHARDY.
M <sup>me</sup> DE PRIE.....	M <sup>me</sup> JOLIVET.
LE CHEVALIER DE GRAND-MAISON, premier secrétaire du régent.....	M. KOPP.
D'AGÉNOIS, jeune page.....	M <sup>me</sup> ST-HILAIRE.
DE GÉRONDIF, instituteur...	M. DUMESNIL.
M <sup>me</sup> D'EVREMONT.....	M <sup>me</sup> LEFÈVRE.

M <sup>me</sup> DE STAIN.....	M <sup>me</sup> BERTHAUD.
DE TORCY,	M <sup>lle</sup> MUNIÉ.
GASTON,	M <sup>lle</sup> DESPREZ.
H. DE BRÉVANNES	M <sup>lle</sup> GRAVE.
DE LAURAGAIS,	M <sup>lle</sup> LAMBERT.
D'ESTIGNY,	M <sup>lle</sup> COURTOIS.
D'ESPARVILLE,	M <sup>lle</sup> CHAVIGNI.
DE LANSAC,	M <sup>lle</sup> LUCILE.
DE SAINT-GÉRAN,	M <sup>lle</sup> JUDITH.
D'ANGENNES,	M <sup>lle</sup> DHARVILLE.
D'ESTRÉE,	M <sup>lle</sup> LÉONTINE.
UN EXEMPT.	
SEIGNEURS ET DAMES.	
GARDES DU PALAIS.	

La scène se passe au Palais-Royal, sous la régence.

Le théâtre représente un riche salon. Au fond, trois ouvertures qui laissent voir une longue galerie. Portes latérales; celle qui est à droite de l'acteur conduit dans les appartemens du régent. A gauche, une haute cheminée; à droite, une table chargée de papiers, de plumes, etc.; fauteuils, causeuses, etc. — Au lever du rideau, les dames sont assises; les hommes sont debout, appuyés sur leurs fauteuils. Dans le fond, les seigneurs forment différens groupes; quelques-uns se promènent dans la galerie.

## SCÈNE I.

M<sup>me</sup> D'EVREMONT, M<sup>me</sup> DE PRIE, UNE DAME DE LA COUR, assises à droite; D'AUBIGNÉ, appuyé au fauteuil de M<sup>me</sup> de Prie; BOURGUEIL, accoudé à la cheminée, causant avec deux seigneurs; M<sup>me</sup> DE STAIN et LAURE DE TORCY, assises à gauche; SEIGNEURS et DAMES, groupés diversement sur un plan plus élevé.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Concevez-vous, Mesdames, l'audace de ce misérable pamphlétaire?

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

C'est indigne!.. attaquer toute la cour!

M<sup>me</sup> DE STAIN.

Se jouer des plus grands noms!..

D'AUBIGNÉ.

Et ne pouvoir découvrir l'auteur de ces nouvelles à la main,

DE BOURGUEIL.

Ah! je donnerais 100 pistoles! pour qu'on pût s'emparer de lui, le claquemurer à la Bastille!

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Certes, cela ne peut lui manquer. Le régent ne laissera pas impunies des attaques aussi brutales... des injures aussi lâches!

LAURE.

Mais pour que ces *Nouvelles à la main* vous causent à tous une si grande indignation, vous les avez donc lues?

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Nous, lire de pareilles infamies!..

DE BOURGUEIL.

De semblables turpitudes!..

D'AUBIGNÉ.

Nous n'en parlons que par oui dire.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Et il y a des gens à la cour qui se respectent



assez peu pour recevoir, pour encourager, pour répandre de semblables libelles.

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

C'est affreux!

M<sup>me</sup> DE STAIN.

Epouvantable!

DE BOURGUEIL.

C'est un scandale!

D'AUBIGNÉ.

Une horreur!

DE BRÉVANNES, entrant.

Eh! de quoi parlez-vous donc?

## SCÈNE II.

LES MÊMES, DE BRÉVANNES, prenant le milieu de la scène.

DE BOURGUEIL.

Eh! parbleu! cher comte, de quoi voulez-vous que l'on parle, si ce n'est du scandale du jour.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

De ces infâmes *Nouvelles à la main*!

DE BRÉVANNES.

Comment! vous traitez ainsi nos charmantes petites satires.

TOUS.

Charmantes!

DE BRÉVANNES.

Je quitte monseigneur le régent, qui riait encore aux éclats de la dernière qu'il a lue.

TOUS, se rapprochant de Brévannes.

Monseigneur a ri?

(Les dames se lèvent.)

DE BRÉVANNES.

Il a fait mieux. Pour en connaître le spirituel auteur, il a promis de lui faire compter 500 pistoles sur sa cassette, dès qu'il se nommerait.

TOUS.

500 pistoles!

M<sup>me</sup> DE PRIE.

C'est qu'en effet c'est très méchant, mais infiniment spirituel.

DE BRÉVANNES.

Et puis, quel si grand mal y a-t-il à attaquer le ridicule.

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

A fronder les travers.

M<sup>me</sup> DE STAIN.

Mais c'est de l'équité.

D'AUBIGNÉ.

De la justice.

DE BOURGUEIL.

C'est très méritoire.

DE BRÉVANNES, tirant un papier de sa poche.

Et, tenez, celles de ce matin sont adorables, et pour ma part, j'en ai reçu une délicieuse.

M<sup>me</sup> DE PRIE, tirant un papier de son sein.

Et moi, une charmante.

M<sup>me</sup> D'EVREMONT, montrant un papier.

Celle-ci est pleine d'esprit et de verve.

M<sup>me</sup> DE STAIN, de même.

En voilà une d'une originalité!..

DE BOURGUEIL, de même.

Et celle-ci est d'une méchanceté fort piquante.

LAURE, à part.

Ah! mon Dieu!.. ils en ont tous!.. et ils condamnaient tout à l'heure ceux qui les reçoivent et les répandent.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Ecoutez, écoutez celle-ci. (Lisant.) « On assure que le conseiller Buratin, surprenant un galant dans la chambre de sa femme dont les charmes commencent à se passer, se contenta de lui dire: Ah! Monsieur!.. vous qui n'y êtes pas forcé! »

(On rit.)

DE BOURGUEIL.

C'est très joli!

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

Délicieux.

D'AUBIGNÉ.

Vivent les nouvelles à la main!..

DE BRÉVANNES.

Ecoutez encore celle-ci.

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

Encore une... Ah! bravo!.. Sur qui?

DE BRÉVANNES.

Sur M<sup>me</sup> de Soubise, vous savez, cette dame qui a des prétentions en peinture, en littérature...

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Allez, nous la connaissons tous.

DE BRÉVANNES, lisant.

« Cloé, ébelle et poète, a deux petits travers :

» Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers. »

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Ah! cette pauvre M<sup>me</sup> de Soubise, cette épi-gramme a dû la mettre d'une colère...

(Elle remonte près d'un autre groupe.)

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

Mais cet auteur que le régent veut pensionner, pourquoi tient-il à se cacher?

M<sup>me</sup> DE STAIN.

D'où vient qu'on ne le connaît pas encore?

DE BOURGUEIL.

Je le connais, moi.

M<sup>me</sup> DE PRIE, se rapprochant de de Bourgueil.

Vous, M. de Bourgueil?

DE BOURGUEIL.

Ou, du moins, je crois le connaître... et en confidence je vous avouerai que je soupçonne mon neveu, le chevalier Narcisse de Grand-Maison, le cousin et le futur époux de M<sup>lle</sup> de Torcy, ma pupille. Une autre, à sa place, me remercierait, serait heureuse... mais, non, M<sup>lle</sup> est d'une indifférence; on dirait qu'elle n'aime pas l'esprit.

M<sup>me</sup> DE PRIE, souriant.

Elle est cependant votre pupille.

DE BOURGUEIL.

Ah! marquise, voilà une méchanceté... mais en ma qualité de fermier-général, j'y suis fait. Il est convenu qu'on est bête quand on a de la fortune.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Et vous êtes si riche!

LAURE.

Mais qui vous fait croire que le Chevalier soit l'auteur de ces nouvelles?

DE BOURGUEIL.

Il a beau s'en défendre. Tout l'accuse.

LAURE.

Tout l'accuse... Excepté son esprit...

DE BOURGUEIL.

Bah! ce qu'on prend chez lui pour de l'embarras, pour de la gaucherie, n'est que de la gravité... Un homme chargé par le régent d'empêcher la licence... de surveiller les mœurs...

LAURE.

Et qui fait des nouvelles à la main.

DE BOURGUEIL.

Et voilà justement le motif qui l'oblige à se taire, à se cacher... Heureusement, de Brévannes l'a surpris, certain jour, *flagrante delicto*.

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

Vous, M. de Brévannes?

DE BRÉVANNES.

Il est vrai. J'étais entré dans son cabinet sans être attendu... et le voyant écrire, je m'étais approché de son bureau, sans que le bruit de mes pas eût attiré son attention... Jugez de ma surprise en voyant à côté de lui une copie de toutes les nouvelles à la main répandues jusqu'à ce jour.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Rien de plus naturel... le premier secrétaire du régent.

DE BRÉVANNES.

D'accord; mais ce qui vous paraîtra plus singulier, c'est qu'en m'apercevant il se précipita sur l'écrit qu'il traçait, et le déchira en mille morceaux.

DE BOURGUEIL, à Laure.

J'espère que c'est une preuve.

LAURE.

Pour Dieu! laissons un peu cet éternel sujet. Est-ce donc tout ce qu'il y a d'intéressant à la cour?

D'AUBIGNÉ.

Non pas, c'est aujourd'hui jour de grande présentation.

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

Vraiment...

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Quelque ambassadeur ou quelque nouvelle favorite.

D'AUBIGNÉ.

Oh! du tout, aujourd'hui, nous serons tout à la moralité... On attend au Palais-Royal les élèves de M. de Gérondif; ces cadets gentils-hommes doivent être présentés au régent.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Ah! ah! les futurs chevaliers de Malte... Eh! mais... je dois avoir un filleul parmi ces jeunes gens.

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

Moi, c'est un cousin.

DE BRÉVANNES.

Moi, c'est un neveu, le jeune Henri de Brévannes.

DE BOURGUEIL.

Les élèves de M. Gérondif... Attendez donc,

il me semble que je paie pension pour un de ces cadets.

LAURE.

Pour mon frère... oui, Monsieur.

DE BOURGUEIL.

C'est juste... Il y a eu procès... C'est singulier, il y a toujours procès quand je suis tuteur.

LAURE, gaiement.

Mon frère au Palais-Royal, quel bonheur! je vais le revoir, et revoir aussi mon cousin Gaston.

DE BOURGUEIL.

Gaston, et c'est parbleu vrai... tiens... je ne pensais plus du tout à lui.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Quel est ce jeune homme?

DE BOURGUEIL.

Mon autre neveu... le frère du Chevalier.

TOUS.

Son frère!

DE BOURGUEIL.

Et son frère jumeau...

LAURE.

Pauvre Gaston!

DE BOURGUEIL.

Je vous conseille de le plaindre... Figurez-vous, Messieurs, qu'à la mort de mon frère, j'étais resté seul chargé de ses deux fils encore en bas âge... Mon frère, anobli par le grand roi, devait transmettre la gloire de son blason à l'aîné de ses fils. Jugez de mon embarras, les deux enfans étaient jumeaux; et vous savez qu'en pareille circonstance le droit d'aînesse est toujours très contestable. Je résolus donc de laisser grandir les deux fils de mon frère, afin de pouvoir me décider un jour en faveur du plus digne.

D'AUBIGNÉ.

C'était agir sagement.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Et ce fut le Chevalier qui l'emporta sur son frère.

DE BOURGUEIL.

Pouvait-il en être autrement... rien que pour la taille, il l'emportait de trois pouces.

LAURE.

Et c'est sa taille qui a fait prévoir qu'il serait un grand homme.

LE CHEVALIER, en dehors.

Mais non, vous dis-je, ce n'est pas moi.

DE BRÉVANNES.

Et justement, c'est le chevalier de Grand-Maison.

(Tous les personnages remontent vers le fond.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE GRAND-MAISON.

LE CHEVALIER, à quelques Seigneurs qui entrent avec lui.

Mais non, je ne suis pas l'auteur des Nou-



velles à la main, ce pourrait être moi, je le sais bien, je n'aurais qu'à vouloir m'en donner la peine, j'aurais infiniment d'esprit... mais je ne le veux pas, parole d'honneur, je ne le veux pas.

DE BOURGUEIL.

Pourquoi toujours faire le discret?

LE CHEVALIER.

Pourquoi... il est charmant... Mais mon cher oncle, vous oubliez donc que je suis premier secrétaire du régent, que rien ne s'imprime, que rien ne doit se lire, si je ne mets à la fin : Avec approbation et privilège du Roi. C'est au point qu'un jour, à Carpentras, un acteur chargé du rôle de Beverley, dans la tragédie de ce nom, termina la pièce ainsi :

Donnez-moi votre main, ma femme, adieu, je meurs ! avec approbation et privilège du roi.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

DE BOURGUEIL.

Il est charmant !

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Chevalier, vos nouvelles de ce jour sont délicieuses.

D'AUBIGNÉ.

L'aventure du Président est impayable. « Vous » qui n'y êtes pas forcés... » Ah ! ah ! ah ! ah !

LE CHEVALIER, avec fatuité.

Décidément, vous voulez me compromettre.

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

Et l'épigramme sur M<sup>me</sup> de Soubise.

« Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers. »

LE CHEVALIER, très fat.

En effet, c'est assez drôle...

DE BOURGUEIL.

Allons, allons, ne vous en défendez plus ! C'est vous, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Mais non... mais non...

D'AUBIGNÉ.

Qui cela pourrait-il être ?

LE CHEVALIER.

Ah ! qui cela... qui cela... (A part.) Je veux être pendu si je le sais.

M<sup>me</sup> DE PRIE, minaudant.

De Brévannes vous a surpris...

LE CHEVALIER.

Ah ! l'indiscret !

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

Dissimuler avec nous, c'est mal.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Voyons, Chevalier, entre nous, c'est vous, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Marquise...

TOUTES LES DAMES, excepté Laure.

C'est vous... c'est vous...

Elles entourent le Chevalier en lui faisant des minauderies.)

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Oui... c'est vous ; nous le croyons fermement.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! eh bien ! croyez-le... (Mouvement.) Je ne peux pas vous empêcher de le croire.

DE BOURGUEIL.

Il avoue.

LE CHEVALIER.

Je n'avoue rien !

Ain du Fleuve de la vic.

Ai-je mérité cette gloire  
Que je me vois attribuer...  
Je veux bien vous le laisser croire,  
Mais je ne veux pas l'avouer.  
Bien fou celui qui se confesse  
L'auteur d'un dangereux écrit.  
Je veux bien être homme d'esprit,  
Mais sans que ça paraisse.

UN HUISSIER, entrant.

L'école des cadets gentilshommes.

LE CHEVALIER.

Les cadets gentilshommes. Eh ! c'est l'école où se trouve mon frère Gaston.

DE BOURGUEIL.

Précisément.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Devant eux, Chevalier, pas un mot de vos adorables satires... Songez... des innocens, des cadets de famille ne doivent pas savoir...

L'HUISSIER, entrant.

Les cadets gentilshommes.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE GÉRONDIF, les élèves marchant deux par deux, dans l'ordre suivant : DE LAURAGAIS, GASTON, HENRI DE BRÉVANNES, DE TORCY, DE LANSAC, D'ESTIGNY, D'ESPARVILLE, D'ESTRÉE, D'ANGENNES et DE SAINT-GÉRAN.

CHOEUR.

(Chanté seulement par les personnages de la scène précédente.)

Il faut, guidant à notre tour  
Cette troupe jeune et gentille,  
A tous ces cadets de famille  
Faire les honneurs de la cour.

(Après ces quatre vers, tous les seigneurs et toutes les dames de la cour se rangent aux ailes, afin de laisser le milieu de la scène entièrement libre. Ce n'est qu'à ce moment que l'on voit les cadets gentilshommes s'avancer dans la galerie, ayant M. de Gérondif à leur tête, et marchant dans l'ordre indiqué plus haut.)

SUITE DU CHOEUR.

Marche modeste,  
Regard céleste,  
Tout nous atteste  
Vertu, candeur.  
Tant de jeunesse,  
De gentillesse  
Nous intéresse  
En leur faveur.



REPRISE des quatre premiers vers.

Il faut, guidant, etc.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Ils ont l'air fort bien appris.

GÉRONDIF.

Saluez, Messieurs. (Tous les élèves saluent.)  
Plus bas, plus bas, vous êtes à la cour.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Ah ! si Monseigneur le régent n'est pas édifié !

GÉRONDIF.

Ce n'est pas parce que je suis leur professeur, mais ce sont bien les plus charmans élèves... une candeur, un jugement, une modestie et des voix de séraphins.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Eh bien ! Lauragais.

LAURAGAIS, s'avancant.

Ma marraine.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Sommes-nous bien fier d'être présenté à la cour.

LAURAGAIS.

Fier, ma marraine... oh ! non, car la fierté touche à l'orgueil.

LAURE.

Et vous, mon frère, et vous, mon cousin, pourquoi ne me parlez-vous pas ?

DE TORCY, baissant les yeux,

Bonjour, ma sœur.

GASTON, de même.

Bonjour, ma cousine.

LAURE.

Quel changement !

DE BRÉVANNES, à son neveu.

Mon cher Henri, il faut que je te fasse une confidence... Je devais, tu le sais, t'avoir un régiment, mais j'ai pensé qu'élevé dans la pratique des vertus austères, tu ne m'en voudrais pas si je disposais, en faveur de ton frère aîné, du brevet de colonel.

HENRI.

Vous avez bien fait, mon oncle.

DE BRÉVANNES.

Ainsi, tu ne regrettes pas ton régiment ?

HENRI.

Qui se sert de l'épée, périra par l'épée.

D'AUBIGNÉ.

Et toi, de Lansac... toi, si belliqueux jadis...

DE LANSAC.

C'est une erreur que je déplore chaque jour.

D'AUBIGNÉ.

Mais, en vérité, ce sont des petits saints.

DE BOURGUEIL.

Eh quoi ! Chevalier, vous ne dites rien à votre frère. Et toi, Gaston, est-ce que tu ne reconnais personne ?

GASTON.

Bonjour, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Embrassons-nous, mon frère.

GASTON.

Je le veux bien.

DE BOURGUEIL, à Gaston.

Ah ça ! mon ami... il faut que je t'annonce une bonne nouvelle : je marie ta cousine.

DE TORCY

Ma sœur !

DE BOURGUEIL.

Oui, ta sœur. Je lui fais épouser mon neveu, le chevalier de Grand-Maison.

DE TORCY.

Le Chevalier !

GASTON.

Mon frère !..

DE BOURGUEIL.

Vous êtes content, n'est-ce pas ?

DE TORCY et GASTON.

Oui, sans doute.

LAURE, à de Torcy.

Ainsi, mon frère, vous approuvez ce mariage ?

DE TORCY.

Mariage de raison, ma sœur, et la raison, c'est presque la sagesse.

LAURE, à Gaston.

Et vous aussi, M. Gaston ?

GASTON, s'inclinant.

Recevez mes compliments, ma cousine.

LAURE, à part.

Ah ! c'est trop fort, et je ne les reconnais plus !

M<sup>me</sup> DE PRIE.

M. de Gérardif, vos élèves ont une piété...

DE BOURGUEIL.

Un désintéressement...

D'AUBIGNÉ.

Un respect...

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

Une humilité...

DE GÉRONDIF.

Que cela ne vous étonne pas, effet naturel de mon excellente méthode.

Ara : Le lièvre à l'instant meurt de peur.

Je suis de Gérardif,

Mon esprit excessif

Est instructif

Et très expéditif,

Et l'élève le plus rétif,

Le plus lambin, le plus tardif,

Grace à mon système expressif,

Explicatif

Et progressif,

Devient actif

Et méditatif

Jusques au superlatif.

Chacun d'eux est craintif,

Naïf,

Et primitif.

Nul n'est oisif,

De peur d'être fautif ;

Dès le matin pensif,

Chaque élève attentif

Chante un plaintif

Récitatif

Dont le Seigneur est le motif.

Quant au système nutritif,

Pour que nul ne soit maladif,

Je veux qu'il soit apéritif,

Même tant soit peu purgatif.

J'aime assez le confortatif,

Mais au mets le plus tentatif

Je préfère un mets digestif.  
C'est justement pour ce motif  
Qu'il n'entre pâté ni rosbif  
Chez M. de Gérondif.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

Convenez, Mesdames, que le tableau de ces mœurs pures a bien quelques charmes, même après les épigrammes des *Nouvelles à la main*.

GASTON.

Des *Nouvelles à la main*!

DE BRÉVANNES.

Ah! Marquise, le mot vous est échappé.

DE TORCY.

Qu'est-ce que c'est des nouvelles à la main?

LE CHEVALIER.

Comment, ils ne savent pas?

DE GÉRONDIF.

Mes élèves, connaître ces pamphlets indignes!

DE BRÉVANNES.

M. de Gérondif!..

DE GÉRONDIF.

J'ai lu celles d'hier, il n'y a qu'un fat et un athée!..

DE BRÉVANNES.

Prenez garde, vous parlez devant l'auteur.

DE GÉRONDIF.

Eh quoi! M. de Grand-Maison!

LES ÉLÈVES.

Lui!..

LE CHEVALIER.

Mais non! mais non!

DE GÉRONDIF.

Ah! Monsieur, recevez mes compliments... c'est très joli, très joli, très joli... (A part.) Ah! c'est ce monsieur qui fait de pareilles turpitudes!

LE CHEVALIER.

Mais vous disiez tout à l'heure...

DE GÉRONDIF, bas.

Pour ces jeunes gens, vous comprenez...

LE CHEVALIER.

Très bien.

DE GÉRONDIF.

J'entre chez Monseigneur le régent lui demander la permission de lui présenter mes élèves.

D'AUBIGNÉ.

Nous allons vous accompagner... Ces messieurs resteront ici; nous voulons que nos éloges précèdent leur entrée.

DE GÉRONDIF.

Que de bontés! (Au Chevalier.) Monsieur, vos nouvelles sont ravissantes.

CHOEUR.

Ain du vaudeville des Deux Aïes.

LES SEIGNEURS ET LES DAMES.

Chez le régent, nous allons vous conduire,

C'est vous prédire

Les succès les plus grands.

Venez, venez, venez, il en est temps,

Recevoir ses remerciemens.

DE GÉRONDIF.

Chez le régent, vous allez m'introduire,  
Daignez l'instruire  
De mes enseignemens,  
Je veux, il en est temps,  
Lui présenter mes jeunes gens.

LES ÉLÈVES.

Chez le régent, vous allez le conduire,  
C'est lui prédire  
Les succès les plus grands.  
Daignez, il en est temps,  
Recevoir nos remerciemens.

(Tout le monde sort, excepté les élèves.)

## SCÈNE V.

DE TORCY, GASTON, HENRI DE BRÉVANNES, DE LAURAGAIS, D'ESTIGNY, D'ESPARVILLE, DE LANSAC, DE SAINT-GÉ-  
RAN, D'ANGENNES, D'ESTRÉE.

GASTON, à de Torcy, qui regardait les personnages entrer chez le régent.

Eh bien?

D'ESPARVILLE.

Ils sont partis!

HENRI.

Ah! l'on m'enlève mon régiment!

GASTON.

Ah! l'on me ravit celle que j'aime!

DE TORCY.

Ah! l'on marie ma sœur sans mon consentement!

DE LAURAGAIS.

Ah! les *Nouvelles à la main* sont des œuvres de l'enfer!

DE LANSAC.

Ah! M. le Chevalier, vous vous parez des plumes du paon!

GASTON.

Vengeance!

TOUS.

Vengeance!..

D'ESTIGNY.

Mais comment nous venger?

DE LANSAC.

Vous ne le devinez pas?

GASTON, désignant une table.

Sur cette table, regardez... de l'encre, des plumes, du papier, nos armes ordinaires, des nouvelles! Messieurs, des nouvelles!

DE TORCY, distribuant le papier et les plumes.

Des mains rapides comme la pensée... et de l'esprit jusqu'au bout des doigts.

HENRI.

Y pensez-vous? ici! dans le palais du régent!

GASTON.

De Saint-Géran fera sentinelle.

DE LANSAC.

Hâtons-nous!

GASTON.

Hâtons-nous! et surtout, mes amis, du mordant, de la verve, et n'oublions pas le régent.

TOUS.

Le régent! Y penses-tu?

DE LANSAC.

A tout seigneur, tout honneur!.. commençons par lui.

DE TORCY.

N'est-ce pas d'ailleurs le Chevalier qui répond de nos œuvres.

GASTON.

Délicieux! quelque chose de révoltant!

DE TORCY.

Quelque bonne épigramme qui le fasse mettre à la Bastille.

GASTON.

Nous verrons un peu s'il épouse ma cousine à la Bastille. A l'œuvre!

TOUS.

A l'œuvre!

CHOEUR.

Ecrivons,

Et disons

Tout ce que nous savons.

Médisons,

Noirçissons,

Et donnons

Des leçons.

GASTON.

Tous, la plume à la main,  
C'est l'ordre que je donne;  
Qu'on n'épargne personne,  
Tombons sur le prochain!

DE TORCY.

Que la cour,

En ce jour,

De frayeur, pâlisse!

HENRI.

Que malice

Et bons mots

Nous vengent des sots!

DE LAURAGAIS.

Mettous les vices en lumières!

HENRI.

Pour frapper chaque abus nouveau,  
Que n'ai-je l'esprit de Molière?

DE LANSAC.

Et moi, la verve de Boileau!

REPRISE DU CHOEUR.

Ecrivons, etc.

D'ESTIGNY.

Mais il faut, pour régler  
Nos vengeances intimes,  
Faire choix des victimes  
Que l'on doit immoler.

DE LAURAGAIS.

Pour la mienne,  
O bonheur!

Je prends ma marraine.

DE TORCY.

Moi, je prends mon tuteur.

HENRI.

Moi, notre instituteur.

D'ESTREE.

A moi, la probité douteuse!

D'ESTIGNY.

A moi, le vice triomphant!

D'ESPARVILLE.

A moi, Madame de Chevreuse!

GASTON.

A moi, Monseigneur le régent!

(Deux élèves écrivent sur la table à droite, d'autres écrivent sur leurs genoux, sur un fauteuil, sur la cheminée; enfin de Torcy est à genoux sur le devant de la scène et Gaston écrit sur son épaule.)

GASTON, écrivant en parlant.

Vous tous, écoutez. « Sa Majesté Louis XV  
est gouverné par Monseigneur le régent, qui  
lui-même est gouverné par M<sup>me</sup> de Parabère,  
qui se laisse gouverner par M. de Nocé, le-  
quel est gouverné par trois danseuses de l'O-  
péra... Comment se fait-il qu'avec tant de  
gouvernans l'état soit si mal gouverné? »

TOUS.

Bravo!

REPRISE DU CHOEUR.

C'est charmant,

Maintenant,

Il faut être méchant,

Et ce trait si piquant

Blessera le régent.

(Les élèves écrivent sur cette reprise.)

GASTON.

Eh bien! est-ce fait?

DE TORCY.

J'ai fini. (Lisant.) D'Aubigné, le bel esprit,  
pour prix de l'amitié de Prie, devint épris et  
prie M<sup>me</sup> de Prie.

TOUS.

Bravo! bravo!

HENRI.

Voilà qui est terminé.

DE LANSAC.

Finis coronat opus.

GASTON.

Ce que c'est que la méchanceté... cela s'im-  
provise. Il ne s'agit plus maintenant que de  
faire semer adroitement ces nouvelles.

DE TORCY.

Heureusement nous avons sous la main no-  
tre facteur ordinaire... ce cher d'Agénois.

LAURAGAIS.

Qui de nous va se rendre au palais?

HENRI.

Moi, si vous voulez...

D'ESTIGNY.

Mais si M. de Gérondif nous faisait appe-  
ler?..



HENRI, prenant toutes les nouvelles qu'on vient d'écrire.

Vous trouverez une excuse... d'ailleurs, je vais me hâter...

(Il sort avec toutes les nouvelles.)

TOUS LES ÉLÈVES, remontant avec Henri.

Dépêche-toi ! dépêche-toi !

GASTON, redescendant la scène.

Ce cher d'Agénois, notre ancien condisciple, comment, sachant qu'on nous amenait ici, ne s'est-il pas trouvé sur notre passage ?

DE TORCY.

Qu'il est heureux, lui, il a quitté notre affreux collège... Il est aujourd'hui page du régent. Quelle différence entre nous.

Air : Duo des Deux Maîtresses.

De ce collège

Où l'ennui siège

Pauvres captifs, nous ne pouvons sortir.

Prison funeste

Où l'on ne reste

Que pour pleurer, travailler et souffrir.

DE LAURAGAIS.

Un bon dîner est chose que je prise;

Jugez, alors, si je suis irrité.

Notre tyran a mis ma gourmandise

A la diète à perpétuité.

D'ESPARVILLE.

Quand la sottise

Nous moralise

En nous montrant le paradis ouvert ;

Par des supplices,

Des injustices,

De ce bas-monde on nous fait un enfer.

DE LANSAC.

Moi, que les dieux ont fait un peu poète

Je dois blanchir sur un vieux rudiment.

DE TORCY.

Moi, qui tressaille au bruit de la trompette,

Je suis réduit à jouer du serpent.

D'ESTIGNY.

J'aime la danse

Mais elle offense

Et scandalise un pédant inhumain.

D'ESTRÉE.

Moi qui veux rire,

Je ne puis lire

Que saint Thomas ou bien saint Augustin.

GASTON.

Lorsque je rêve un ange tutélaire...

J'en suis réduit, pour apaiser mes feux,

A courtiser notre vieille portière,

Qui n'a qu'un œil pour me faire des yeux.

REPRISE.

De ce collège, etc.

D'AGÉNOIS, en dehors.

Mais, où sont-ils, où sont-ils donc, ces chers amis ?

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, D'AGÉNOIS.

GASTON.

C'est lui, c'est d'Agénois.

D'AGÉNOIS.

Oui, d'Agénois qui vient d'apprendre l'arrivée des cadets de famille au Palais-Royal, et qui accourt bien vite serrer la main à d'anciens camarades.

DE TORCY.

Ce cher d'Agénois.

D'AGÉNOIS.

Ah ! ça, donnez-moi donc des nouvelles du collège... Y est-on toujours bien sage ?

D'ESTRÉE.

Comme des images.

D'AGÉNOIS.

Et notre vieux professeur... ce bon M. Gerondif, est-il toujours aussi gras, aussi bête ?

DE LAURAGAIS.

Oh ! il y a progressé.

D'AGÉNOIS.

C'est juste ! on acquiert avec l'âge, comme il disait...

DE LANSAC.

Et il a fièrement acquis.

D'AGÉNOIS.

Si vous saviez quel effet vous avez produit à la cour...

D'ESTRÉE.

Nous ?..

D'AGÉNOIS.

On s'arrache vos nouvelles à la main.

D'ESTIGNY.

Vraiment !

D'AGÉNOIS.

Le régent a voulu les connaître.

DE LAURAGAIS.

En vérité !

D'AGÉNOIS.

Et il en a tant ri, mais tant ri... qu'il a promis à l'auteur cinq cents pistoles sur sa cassette.

TOUS.

Cinq cents pistoles!..

D'AGÉNOIS.

Vous jugez que j'ai bien vite exploité la circonstance : à la cour il faut profiter des bons mouvemens, d'autant plus que j'avais appris que le chevalier de Grand-Maison, dont je suis l'ami intime, se laissait accuser de vos œuvres. Aussi, sans vous prévenir, j'ai tout de suite informé Monseigneur le régent que vous seuls méritiez ses éloges et la récompense.

GASTON.

Hein ? comment ?

DE TORCY.

Tu as fait savoir...

DE LANSAC.

Au régent ?

D'AGÉNOIS.

A lui-même.

DE LAURAGAIS.

Que nous étions les auteurs ? \*

D'AGÉNOIS.

Des *Nouvelles à la main*.

GASTON.

Ah ! malheureux, tu nous a perdus.

D'AGÉNOIS.

Perdus !

DE TORCY.

Apprends que tout à l'heure, ici même.

D'AGÉNOIS.

Eh bien ?

DE LAURAGAIS.

Nous avons repris la plume.

D'AGÉNOIS.

A merveille !

DE LANSAC.

Nous avons attaqué toute la cour.

D'AGÉNOIS.

Bravo !

D'ESTRÉE.

Le régent lui-même...

D'AGÉNOIS.

Le régent !.. Ah ! diable !

D'ESPARVILLE.

Oh ! cette fois, je t'assure qu'il ne rira pas.

D'AGÉNOIS.

Malheureux ! qu'avez-vous fait ?.. et moi-même... maudite précipitation !

GASTON.

La Bastille, mes amis.

TOUS, consternés.

La Bastille.

D'ESTRÉE.

Mais quelle preuve as-tu donnée contre nous ?

D'AGÉNOIS.

Une preuve irrécusable... les lettres que chacun de vous m'écrivait en m'envoyant sa part des nouvelles à la main.

DE LANSAC.

Alors plus d'espérance !

D'AGÉNOIS.

Mais celles que vous venez d'écrire, qui donc avez-vous chargé de les distribuer ?

DE TORCY.

Henri, qui vient de nous quitter pour les porter à ton hôtel.

D'AGÉNOIS.

Henri de Brévannes... je ne l'ai pas vu ; peut-être est-il temps encore...

D'ESPARVILLE.

Ah ! courons.

TOUS.

Courons !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, HENRI DE BRÉVANNES.

HENRI, entrant.

Me voici de retour.

DE LANSAC.

Enfin, c'est toi, nous étions d'une impatience.

DE TORCY.

Et d'une inquiétude.

HENRI.

Ah ! oui ! parce que je me suis croisé avec d'Agénois... Rassurez-vous, cela n'a rien changé à l'affaire.

TOUS.

Comment ?

HENRI.

J'ai trouvé chez ce cher ami son fidèle Jasmin.

D'AGÉNOIS.

Mon valet de chambre.

HENRI.

Juste. Ce bon Jasmin s'est chargé de notre commission avec un dévouement, une activité... il est sorti avec moi... La distribution marche, et je parie qu'à l'heure qu'il est...

DE LAURAGAIS.

A l'heure qu'il est, nous sommes sur le chemin de la Bastille.

HENRI.

Hein ! qu'est-ce que cela veut dire ?

DE TORCY.

Le régent sait de qui sont les *Nouvelles à la main*.

HENRI.

Il se pourrait !

D'AGÉNOIS.

Ah ! mes amis, combien vous devez m'en vouloir.

HENRI.

Et moi, qui ai précisément recommandé à Jasmin la lettre de Monseigneur.

DE LANSAC.

Il ne manquait plus que de mettre sur l'enveloppe : *Très pressé*.

DE TORCY.

Ah ! nous sommes perdus.

ENSEMBLE.

Aria de Fra Diavolo.

Oui, c'en est fait, plus d'espérance !

Que va dire le régent ?

Il voudra venger son offense,

Et la Bastille nous attend.

D'AGÉNOIS.

Je vais prier pour vous Madame Parabère.

GASTON.

Nous l'avons attaquée ainsi que le régent.

D'AGÉNOIS.

Mais Monsieur de Nocé ?

DE TORCY.

Lui-même.

D'AGÉNOIS.

Que faire ?

Ils ont donc attaqué tout le gouvernement.

REPRISE.

C'en est fait, etc.

DE LAURAGAIS, qui était au fond.

Chut ! voici le chevalier de Grand-Maison qui sort de chez le régent.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à part, un paquet de lettres à la main.

Heureux hasard ! C'est le ciel qui me protège !

DE LANSAC.

Quel air sérieux et préoccupé !

LE CHEVALIER.

Les voici... En vérité, plus je les regarde, moins je puis croire...

DE TORCY.

Comme il nous examine.

LE CHEVALIER, à part.

C'est égal... profitons de la découverte. (Haut.) Ah ! c'est vous, Messieurs...

HENRI.

Quel regard sévère !

LE CHEVALIER.

Je sors de chez monseigneur ; il sait tout.

TOUS.

Juste ciel !

LE CHEVALIER.

N'avez-vous pas de honte ?

DE TORCY.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Des collégiens ! des écoliers ! Voilà donc le fruit des leçons qu'on vous donne ?

DE LAURAGAIS.

Oh ! nous avons eu tort.

D'ESPARVILLE.

Nous ne le ferons plus.

DE LANSAC.

Jamais de la vie.

LE CHEVALIER.

Savez-vous bien, Messieurs, quel châtement vous avez mérité ?

TOUS, excepté Gaston.

Grace ! pitié !

LE CHEVALIER.

Écoutez, Messieurs... je quitte le régent, qui, profondément scandalisé de votre conduite, mais indulgent pour votre âge, consent à vous pardonner à deux conditions.

TOUS.

Parlez... parlez...

LE CHEVALIER.

La première, c'est que de votre vie vous ne recommencerez ce que vous avez fait.

TOUS, excepté Gaston.

Jamais !

LE CHEVALIER.

Vous le jurez !

TOUS, excepté Gaston.

Nous le jurons !

LE CHEVALIER.

C'est bien ! La seconde condition que Monseigneur met à sa clémence, c'est que vous ne direz à personne d'où sont sorties ces nouvelles à la main, et que, même en sa présence, vous feindrez la candeur la plus chaste, l'innocence la plus complète.

HENRI.

Eh ! quoi ! nous ne pourrions même le remercier de la grace qu'il nous accorde.

LE CHEVALIER.

Gardez-vous en bien... A la cour, les murs ont des oreilles. Promettez-vous enfin de ne plus écrire de *Nouvelles nouvelles*... et de nier constamment en avoir écrit ?

TOUS, excepté Gaston.

Nous le promettons.

LE CHEVALIER.

A ces deux conditions, le régent vous fait grace.

TOUS.

Quel bonheur !

GASTON, à part.

Moi, je n'ai rien promis... Cela n'est pas clair... et je veux savoir...

LE CHEVALIER.

Allez... M. de Géronif vous attend auprès de Son Altesse.

ENSEMBLE.

Air : Cocorico.

Je compte sur votre promesse.

Allons, faites votre devoir,

Mais songez bien que Son Altesse

Veut feindre de ne rien savoir.

LES ÉLÈVES.

Nous tiendrons tous notre promesse ;

Nous nous tairons, c'est un devoir,

Puisqu'il est vrai que Son Altesse

Veut feindre de ne rien savoir.

HENRI.

Quelque chose que l'on me dise,

Seigneur, je dissimulerai.

LE CHEVALIER, à part.

De la gloire qu'ils ont acquise,

C'est moi seul qui profiterai.

TOUS.

Je compte,

Nous tiendrons, etc.

(Les élèves sortent.)

## SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, D'AGÉNOIS.

LE CHEVALIER.

Ah ! maintenant, ma fortune est faite, mon cher d'Agénois... Je puis dormir sur les deux oreilles.

D'AGÉNOIS.

Comment cela ?

LE CHEVALIER.

Puisque tout le monde, à la cour, me fait honneur de ces charmantes petites satires.

D'AGÉNOIS.

Tu ne veux pas détruire cette flatteuse erreur.



LE CHEVALIER.

C'est toi qui l'as deviné. Tu viens d'entendre nos jeunes cadets... ils ont juré de garder le secret.

D'AGÉNOIS.

Et ils tiendront leur serment.

LE CHEVALIER.

J'y compte. Ainsi, j'aurai la gloire du passé, les 500 pistoles du présent, et la sécurité de l'avenir.

D'AGÉNOIS.

Mais si le régent vient à savoir...

LE CHEVALIER.

Impossible.

D'AGÉNOIS.

Il peut exister des preuves.

LE CHEVALIER, en confidence.

Il n'en existe plus.

D'AGÉNOIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Une idée que j'ai eue...

D'AGÉNOIS.

Tu as eu une idée ?

LE CHEVALIER.

Ça t'étonne ?

D'AGÉNOIS.

Oui.

LE CHEVALIER.

C'est pourtant bien simple. Comme premier secrétaire, je dois examiner toutes les brochures, tous les papiers qu'on envoie à Son Altesse.

D'AGÉNOIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Eh bien ! j'ai retenu ce paquet de lettres.

D'AGÉNOIS.

Celles que j'ai adressées au régent ?

LE CHEVALIER.

Oui ; et comme toi seul es dans la confidence, je me suis dit : Ce n'est pas d'Agénois, mon ami, mon confident, qui me trahira.

D'AGÉNOIS.

Ah ! fi donc !

LE CHEVALIER.

Juge de mon étonnement en trouvant là le nom de ces petits coupables.

D'AGÉNOIS.

Alors, le régent ignore tout ?

LE CHEVALIER.

Tout absolument... puisque c'est moi qui ai décachéteé...

D'AGÉNOIS.

Bravo !

Ainsi : Aux vacances, c'est l'ordinaire.

Ainsi, mon cher, de ces *Nouvelles*

Tu vas te proclamer l'auteur ?

LE CHEVALIER.

Ces adorables bagatelles

Doivent me faire ici beaucoup d'honneur.

En fait d'esprit, disons mieux, de génie,

Le prix se donne à qui l'attire à soi ;

Et j'en connais, de notre académie,  
Qui ne l'ont pas plus mérité que moi.

D'AGÉNOIS, à part.

A merveille... il ne se doute pas que d'autres nouvelles sont en circulation. (Au Chevalier.) Je t'approuve, mon ami, je t'approuve... il ne te reste plus qu'à déchirer ces billets.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?

D'AGÉNOIS.

Si tu les égarais... si on les trouvait chez toi ?

LE CHEVALIER.

C'est vrai ; mais les détruire, c'est peut-être imprudent... Si ces messieurs allaient...

D'AGÉNOIS.

Un moyen : donne-les-moi. (Il les lui arrache.) Si jamais tu en as besoin, tu sauras où les retrouver. (A part.) Mes amis sont sauvés !

LE CHEVALIER.

Mais, pourtant...

D'AGÉNOIS.

Désormais, tu as raison. Tu peux être sans inquiétudes... Quelqu'un... C'est M. de Brévannes... (A part.) Comme il a l'air furieux !.. c'est l'orage qui éclate.

LE CHEVALIER.

Mais je réfléchis !.. Dis donc, ces lettres...

D'AGÉNOIS, sortant en courant.

Au revoir, Chevalier ; tu peux compter sur moi.

## SCENE X.

LE CHEVALIER, d'abord seul ; puis, DE BRÉVANNES et DE BOURGUEIL ; ensuite, D'AUBIGNÉ.

LE CHEVALIER, courant après lui.

D'Agénois ! d'Agénois ! — Oh ! c'est un ami, je puis me fier à sa discrétion... Allons, allons, voilà une affaire excellente. (Il se laisse tomber dans un fauteuil.) Je vais passer, au Palais-Royal, pour un seigneur infiniment spirituel... chacun me fera sa cour, on me craindra, je serai la terreur des maris... l'enfant chéri des dames.

DE BRÉVANNES, qui est entré pendant ce temps et est allé s'appuyer sur un des côtés du fauteuil.

Chevalier, vos *Nouvelles* sont charmantes.

LE CHEVALIER, à part, haut.

Ça commence... ça commence... Ah ! vous trouvez, mon bon ?

DE BOURGUEIL, qui est entré presque en même temps et est allé s'appuyer de l'autre côté du fauteuil.

Mon neveu, vos petits pamphlets sont infiniment spirituels.

LE CHEVALIER.

Oui, j'en conviens... J'ai de l'esprit... j'ai beaucoup d'esprit.

DE BRÉVANNES.

Celle que vous avez faite sur moi et sur la comtesse fera long-temps rire à la cour.

LE CHEVALIER.

Oui, oui, je crois qu'elle fera long-temps rire.

DE BOURGUEIL.

Celle qui me concerne est une de vos plus mordantes épigrammes.

LE CHEVALIER.

Allons, allons, j'en conviens, elle est mordante.

DE BRÉVANNES, tirant un papier de sa poche et lisant.

« Après une querelle entre le comte et la comtesse de Brévannes, querelle dont le motif était un riche mantelet de dentelles, le pauvre mari, réduit à demander sa grace, mit lui-même le mantelet sur les épaules de la Comtesse en lui disant : Jetons un voile sur le passé. » Sur le passé est charmant.

LE CHEVALIER.

Oui, sur le passé est assez... charmant. (A part.) Je ne connaissais pas cette nouvelle-là...

DE BOURGUEIL, tirant également un papier de sa poche et lisant.

« On prétend que-certain soir où l'on jouait à pigeon-vole chez la marquise de Lansac, le duc de Richelieu s'étant écrié : Bourgueil vole!.. toute la société leva la main. »

LE CHEVALIER, à part, après avoir ri.

Je ne connaissais pas non plus celle-là.

DE BRÉVANNES.

Jetons un voile sur le passé est fort plaisant, M. le Chevalier.

DE BOURGUEIL.

De Bourgueil vole est délicieux, M. le bel esprit.

LE CHEVALIER.

Oui, c'est drôle, c'est très drôle.

DE BRÉVANNES.

Monsieur, vous m'en ferez raison.

LE CHEVALIER.

Hein?

DE BOURGUEIL.

Mon neveu, je vous attaque en calomnie.

LE CHEVALIER.

Plaît-il?

DE BRÉVANNES.

Ah! j'ai des querelles au sujet d'un mantelet.

DE BOURGUEIL.

Ah! de Bourgueil vole...

LE CHEVALIER, à part.

Est-ce que les petits scélérats écriraient encore?

DE BRÉVANNES.

C'est un duel à mort.

DE BOURGUEIL.

Je vous attaque en difamation.

LE CHEVALIER.

Ah! mais, un instant! Alors, ce n'est pas moi!

DE BRÉVANNES et DE BOURGUEIL.

Allons donc!

LE CHEVALIER.

J'ai des preuves! c'est-à-dire... non... je n'en ai plus. (Appelant.) D'Agénois!

D'AUBIGNÉ, entrant.

Ah! je vous trouve à propos, M. le Chevalier! Vous me rendrez raison de cette impertinente satire!

LE CHEVALIER.

Encore un duel!

DE BRÉVANNES, à d'Aubigné.

Eh! quoi!.. vous aussi, d'Aubigné?

D'AUBIGNÉ.

Et M<sup>me</sup> de Chevreuse... et M<sup>me</sup> de Prie... toute la cour.

HENRI.

C'est indigne!

DE BOURGUEIL.

Hier, le barreau; aujourd'hui, la finance et l'épée.

DE BRÉVANNES.

La noblesse!..

LE CHEVALIER.

Mais quand je vous dis que j'ai des preuves... non, je n'en ai plus. (Appelant.) D'Agénois!

(On a vu Gaston sortir de chez le régent, et, caché derrière une colonne, écouter la fin de cette scène.)

ENSEMBLE.

Air : Savonnette impériale.

Cette conduite étrange,  
Vraiment, n'a pas de nom;  
Il faut que je me venge  
De cette trahison.

D'AUBIGNÉ, au Chevalier.

Crains ma fureur, trop long-temps combattue.

DE BRÉVANNES.

Je veux le tuer le premier.

LE CHEVALIER.

Alors, si le premier me tue,  
Que me fera donc le dernier?

REPRISE.

Cette conduite, etc.

(De Bourgueil, de Brévannes et d'Aubigné sortent par le fond.)

## SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, GASTON.

GASTON, regardant son frère.

Allons, allons, ça a joliment marché... Ce pauvre frère!..

LE CHEVALIER.

Deux duels! un procès en calomnie, la colère des dames de la cour... Aussi moi, chevalier de Grand-Maison, vouloir passer pour un homme d'esprit... on n'est pas bête comme ça. (Apercevant Gaston.) Ah! c'est vous, M. mon frère!

GASTON.

Oui, Monsieur, votre cadet qui, témoin des outrages faits à notre nom, vient réclamer une part dans la vengeance... Vous avez deux duels... j'en veux un.

Rien qu'un ?  
LE CHEVALIER.

GASTON.

Ah ! mon frère...

LE CHEVALIER.

Écoutez donc ! Je ne suis pas un homme d'épée... je suis un homme de plume... et, d'ailleurs, vous savez mieux que personne que ces satanées *Nouvelles à la main* ne sont pas de moi.

GASTON.

Ce matin, pourtant, vous en conveniez... Mais ne perdons pas de temps... (Lui prenant son épée.) et, pour commencer, votre épée...

LE CHEVALIER.

Comment ! mon épée ?.. Voulez-vous bien me la rendre ? Vous allez vous blesser.

GASTON.

Soyez tranquille, M. de Grand-Maison.

AIR : Je puis la recevoir encor,

Je vais trouver vos adversaires.

LE CHEVALIER.

Mon Dieu ! pourquoi tant vous presser ?

GASTON.

Je prends sur moi les deux affaires.

LE CHEVALIER.

Prenez garde de vous blesser.

GASTON.

Si, pour flétrir mainte équipée,  
D'une plume j'arme mon bras,  
Croyez qu'en tenant une épée,  
Cette main ne tremblera pas ;  
Non, s'il faut tenir une épée,  
Cette main ne tremblera pas.

(Il sort.)

## SCÈNE XII.

DE GRAND-MAISON, seul ; puis, DE TORCY,  
HENRI DE BRÉVANNES, DE LANSAC, DE  
LAURAGAI, D'ESPARVILLE, D'ESTRÉE.

LE CHEVALIER, suivant Gaston.

Gaston !.. Gaston !.. c'est qu'il y va !.. Il est d'une intrépidité !.. (On entend des éclats de rire.) Allons, qui vient encore ?.. Ah ! ce sont les cadets qui sortent de chez le régent.

LES CADETS.

AIR :

A des  
Cadets  
Faire fête,  
Aussi complète,  
Régent  
Clément,  
Combien mon cœur se repent !  
A toi,  
Ma foi,  
Ma tendresse,

Ma jeunesse.

Tous les

Cadets

Sont tes fidèles sujets.

DE TORCY.

Et quels petits gâteaux exquis !

La main royale,

Qui nous régale,

Ne saurait, tel est mon avis,

Qu'illustrer son pays.

REPRISE.

A des

Cadets, etc.

DE LAURAGAI.

Et de nos *Nouvelles à la main*, pas un mot.

LE CHEVALIER.

J'en ai eu des mots, moi, Monsieur, et de très vilains, à cause de vous... Après ce que vous m'aviez promis... juré... inonder encore la cour de *Nouvelles* plus méchantes, plus perfides que les premières.

DE TORCY.

Nous avons tenu nos promesses.

LE CHEVALIER.

Mais ces nouvelles satires ?

DE LAURAGAI.

Ont été improvisées, ici même, un quart d'heure avant votre arrivée.

LE CHEVALIER.

*Bone Deus !..* dans le palais du régent ! sur la table du régent !... avec les plumes du régent !...

DE TORCY.

Et même contre le régent !

LE CHEVALIER.

Contre le régent !.. Il y en a une contre le régent ? mais c'est affreux !.. c'est abominable ! et je cours...

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, TOUTE LA COUR, UN EXEMPT.

(Sur la ritournelle du chœur et au dehors.)

M<sup>me</sup> D'EVREMONT.

C'est indigne !

M<sup>me</sup> DE PRIE.

C'est épouvantable !

DE BOURGUEIL.

Cela crie vengeance !

TOUS LES SEIGNEURS.

Vengeance !

CHOEUR.

AIR

Le régent, quand on l'offense,  
Ne peut toujours pardonner.  
Et l'heure de la vengeance  
Pour nous va bientôt sonner.



DE BOURGUEIL.

Monsieur l'exempt, faites votre devoir. (Montrant le Chevalier.) Voici le coupable.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce à dire ?

DE BOURGUEIL.

Que le régent vous envoie à la Bastille.

DE GÉRONDIF.

Et il le mérite bien... m'avoir attaqué aussi... moi, de Gêrondif..

LE CHEVALIER.

A la Bastille, moi?..

DE BOURGUEIL.

Comme auteur des *Nouvelles à la main*.

LE CHEVALIER.

Comme auteur des... en ce cas, arrêtez donc ces Messieurs.

(Il montre les cadets gentilshommes.)

TOUS.

Ces Messieurs ?

DE GÉRONDIF.

Mes élèves ?

LES ÉLÈVES.

Nous ?

LE CHEVALIER.

Ce sont les véritables auteurs des nouvelles.

LES ÉLÈVES.

Ah ! par exemple !

TOUS LES SEIGNEURS.

Allons donc !

DE BOURGUEIL.

Ces enfans !.. Vous êtes fou, mon cher.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

C'est une calomnie... eux si candides, si innocens ! On ne vous croira jamais.

LE CHEVALIER.

Mais avouez... avouez donc, Messieurs.

DE TORCY.

Nous le voulons bien...

LE CHEVALIER.

Ah ! il avoue... en voilà un qui avoue.

DE TORCY.

Le mensonge peut-être excusable, quand il a pour but de sauver un infortuné.

LE CHEVALIER.

Le mensonge !.. Mais c'est la vérité... la vérité qu'on vous demande.

DE LAURAGAIS.

Alors... nous avouons que ne connaissons même pas... les *Nouvelles à la main*...

TOUS.

C'est vrai... c'est bien vrai !..

TOUTE LA COUR.

A la bonne heure !

LE CHEVALIER.

Comment, vous osez soutenir...

D'ESTIGNY, bas.

Mais vous nous avez fait jurer de nous taire.

D'ESPARVILLE, bas.

Nous avons fait serment de tout nier...

DE LAURAGAIS, bas.

C'est vous-même qui l'avez exigé...

LE CHEVALIER.

Mais c'est que c'est vrai, je leur ai dit moi-même...

DE BOURGUEIL.

Allons, M. l'Exempt, faites votre devoir.

LE CHEVALIER.

Un instant !.. (Apercevant Gaston qui ne se montre point encore.) Ah ! la preuve que ces Messieurs sont les vrais coupables, c'est que l'un d'eux a tout pris sur son compte... les affaires, les procès et les duels.

(Gaston paraît au fond.)

TOUS.

Un de nous ?

LE CHEVALIER, aux élèves.

Oui... votre ami, Gaston... mon frère ! (Allant à Gaston et le ramenant sur le devant de la scène.) Tenez, l'infortuné s'est battu pour...

GASTON.

Pour défendre notre honneur, que vous laissez attaquer, mon frère.

LAURE.

Il est blessé !

GASTON.

Une égratignure. Et maintenant, direz-vous encore que je suis le cadet de la famille ?

AIS : Comme il m'aime !

Je suis l'aîné,

Bien que nous soyons du même âge,  
Ce titre doit m'être donné.

Je suis l'aîné,

Vous aviez supporté l'outrage,  
Je l'ai vengé par mon courage.

Je suis l'aîné.

LAURE.

A la bonne heure !.. je reconnais mon cousin.

DE BOURGUEIL.

Il a raison. Je le décrète l'aîné de la famille. Qu'il reprenne tous ses droits.

GASTON.

Je commence par reprendre ma cousine.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! j'y consens ; mais que mon innocence éclate à tous les yeux. D'Agénois, rends-moi mes lettres.

D'AGÉNOIS.

Quelles lettres ?

LE CHEVALIER.

Celles de ces Messieurs, qui prouvaient qu'ils sont seuls coupables.

D'AGÉNOIS.

Tu es fou. Je n'en ai pas.

LE CHEVALIER.

Tu n'en as pas ?

D'AGÉNOIS.

Mais non. (Bas.) Puisque je les ai brûlées.

LE CHEVALIER.

Il était leur complice.

DE BOURGUEIL.

Eh bien ! Monsieur, êtes-vous assez confondu ?

LE CHEVALIER.

Oui, confondu est le mot.

GASTON.

Vous irez à la Bastille, mon frère, (Bas.) pour

quinze jours seulement, a dit le régent. (Haut.)  
Mais à l'avenir, confessez bravement votre faute  
et n'en accusez plus des innocens comme nous.

LE CHEVALIER.

Des innocens!

DE LAURAGAIS.

Médire de ma marraine!

DE TORCY.

Attaquer mon tuteur!

HENRI.

Se moquer de notre digne professeur!..

TOUS.

C'est affreux! A la Bastille.

REPRISE DU CHOEUR.

Le régent, quand on l'offense, etc., etc.

(Le Chevalier sort avec l'exempt.)

GASTON, aux cadets.

Et vous, mes amis, retournez dans notre paisible retraite, oubliez la méchanceté de ce monde.

DE TORCY.

Et ces affreuses nouvelles dont on nous accusait d'être les auteurs.

TOUS.

Oh! oui.

GASTON, au milieu d'eux.

Adieu, mes amis. (Bas.) C'est à moi que vous les enverrez à l'avenir.

D'AGÉNOIS.

Nous serons deux pour les distribuer.

TOUS, bas.

C'est convenu.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : Dans Olivier Basselin.

D'AGÉNOIS.

Cependant on peut bien dire  
Une petite satire.

Pour moi tout ce qui fait rire

Ne me cause aucun chagrin.

Voulez-vous, pour nous distraire,

Attaquer la cour entière?

Ici nous allons tous faire

Une nouvelle à la main.

Dès demain

Ces nouvelles à la main,

Dès demain

Feront du chemin.

TOUS.

Dès demain, etc.

D'ESPARVILLE.

Certain homme de police;

S'écriait avec malice:

Rien n'échappe à ma justice,

J'arrête tous les filous.

Sa femme se mit à rire,

Car un cousin qu'elle attiré  
Était là qui semblait dire:  
Vous ne les prenez pas tous.

Dès demain, etc.

HENRI.

Marion portait sur elle

Un mantelet de dentelle;

Cette parure nouvelle

Est, dit-elle, d'un grand prix.

Mais Richelieu, qui l'écoute,

Lui répond: C'est cher, sans doute;

Mais pour ce que ça te coûte,

C'est presque donné gratis.

TOUS.

Dès demain, etc.

DE TORCY.

Du vieux marquis de Soubise,

La constance est la devise;

Il embrasse la marquise

Comme un amant fort épris.

Mais, las! pour lui quel mécompte!

D'après ce que l'on raconte,

La marquise à certain comte

Rend les baisers du marquis.

TOUS.

Dès demain, etc.

GASTON.

A son mari débonnaire

Madame de Parabère

Criaît: Avec mon notaire,

Monsieur, je consulte ici!

Or, sachez que ce notaire

Était un gai mousquetaire,

Et l'on prétend que l'affaire

Intéressait le mari.

TOUS.

Dès demain, etc.

M<sup>me</sup> DE PRIE.

De Lauzun, que rien n'étonne,

Courtisant une baronne,

Devant l'époux en personne

Lui disait je ne sais quoi.

Le baron s'écrie: Infame!

Pour qui prenez-vous ma femme?

De Lauzun répond: Mais, dame!

Mon cher, je la prends pour moi.

TOUS.

Dès demain, etc.

DE BOURGUEIL.

On dit qu'un grand capitaine,

Vrai Bayard, nouveau Turenne,

Au combat l'autre semaine

Mit à mort un ennemi.

Mais sa femme en son absence

Donnait un fils à la France.

C'était réparer, je pense,

Le mal fait par son mari.

Dès demain, etc.

DE GÉRONDIF.

Du bois on fait des banquettes,

Du bois on fait des cassettes

Du bois on fait des tablettes,

On fait tout avec du bois.  
Du bois l'usage est immense,  
Du bois on abuse en France,  
Car voilà que la régence  
Fait un cardinal Dubois.

TOUS.

Dès demain, etc.

LAURE, au public.

De nos petites malices  
Nos deux auteurs sont complices.  
Ils sont là dans les coulisses

Craignant un fâcheux destin.  
Calmez leurs frayeurs mortelles !  
Du succès de leurs nouvelles,  
Envoyez-nous des nouvelles,  
Des nouvelles à la main.  
Frappez fort, que soudain  
Nos nouvelles à la main  
Dans Paris, dès demain,  
Fassent du chemin.

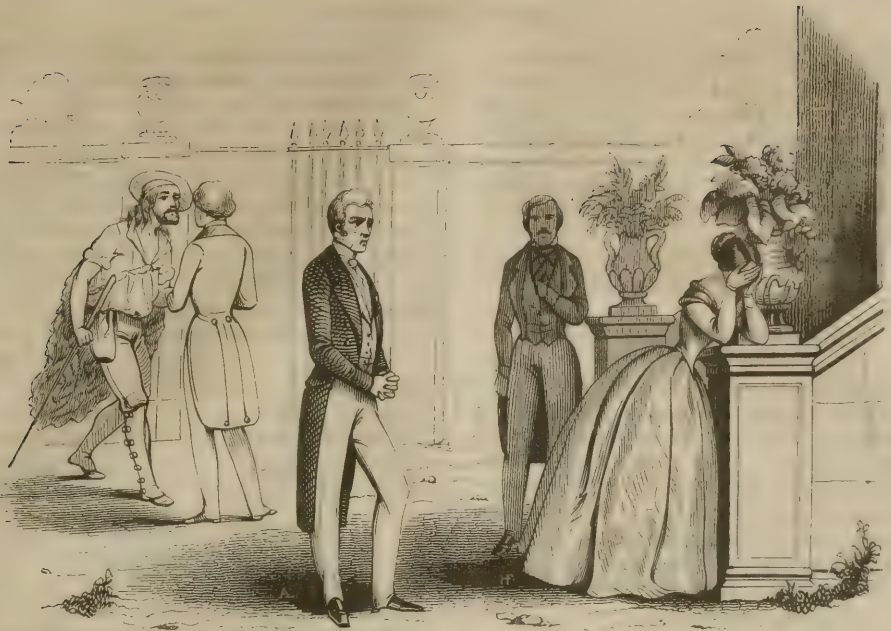
TOUS.

Frappez fort, etc., etc.

FIN.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. NARGEAUD, chef d'orchestre du théâtre des Variétés.





ACTE II, SCÈNE XII.

# UN SECRET DE FAMILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

Par MM. Michel-Masson, Alboise et L. Bourdereau,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 12 AOUT 1843.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
MONTDIDIER, maître de forges....	M. FLEURY.	JOSEPH, domestique de Bligny.....	M. FRANCE.
ADRIEN KERNOC, commis chez Montdidier.....	M. ALEXANDRE.	LUCILE, fille de Montdidier.....	Mlle JUDITH.
BLIGNY, jeune industriel.....	M. ANATOLE.	CATICHE, servante.....	Mlle FLORENTINE.
LE PARISIEN, ouvrier forgeron....	M. PALAISEAU.	UN OUVRIER.	M. DESQUELS.
CORMORAN, conducteur de taureaux.	M. DUMOULIN.	UN DOMESTIQUE.....	M. CHARLES.
		AMIS, OUVRIERS.	

*La scène se passe à Alais, dans les Cévennes.*

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une galerie rustique soutenue, au deuxième plan, par des piliers de bois. A droite, l'entrée des ateliers de la forge. A gauche, l'entrée d'un petit corps de logis, avec cette inscription : « *Bureau et Caisse.* » La galerie, qui n'occupe que la profondeur d'un plan, est ouverte sur une cour; plus loin, un mur de clôture. Un amas de charbon de terre, des barres de fer rangées en chantier, garnissent la cour. A droite, au premier plan, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, le théâtre présente l'aspect d'une forge en activité. A droite, on entend le bruit des marteaux. Dans la cour, des Ouvriers emplissent de charbon des brouettes que d'autres Ouvriers charrient à l'atelier. D'autres aussi sont occupés à placer des barres de fer sur celles qui sont en chantier.

#### OUVRIERS, puis LE PARISIEN.

##### CHOEUR D'OUVRIERS.

Air d'Introduction de Fra Diavolo.

Au bruit éclatant de la forge,

Aux sons mesurés des marteaux,

Nos refrains dits à pleine gorge

Doublent l'ardeur de nos travaux.

Quand la flamme pétille

Au fond du haut fourneau,

Le vrai forgeron brille.

C'est en vain que le feu le grille,

Il est intrépide, il est beau

Comme un soldat sous son drapeau

Au bruit de la forge, etc.

*Un Ouvrier sort de l'atelier, suivi du Parisien; ils portent à eux deux, une barre de fer sur l'épaule*

*Note.* — Les personnages sont placés en tête de chaque scène ainsi qu'ils doivent l'être au théâtre, à partir de gauche du spectateur. Les changements de position sont indiqués par des renvois.

LE PARISIEN. Eh ! dis donc, l'Enrhumé... part à deux, mon garçon.. tu me laisses tout porter... en voilà une charge!... attention au commandement... une, deux... porte ça à la cuisine.

A chaque mouvement, il avance la barre de fer sur l'épaule de l'Ouvrier, puis il se retire de dessous. Tous les Ouvriers rient.

L'OUVRIER, *chancelant sous le poids de la barre de fer*. Tu te fâches toujours, Parisien !

Deux autres Ouvriers portent la barre de fer sur celles qui sont déjà dans la cour.

LE PARISIEN. Moil au contraire... il est toujours content, le Parisien... quand il est satisfait... mais c'est un être éclairé, il connaît ses droits... aussi ce n'est pas pour me faire victimer, par vous autres sauvages des Cévennes, que je suis venu chez monsieur Montdidier, le plus riche maître de forges du département... et allez donc !...

Il renverse deux ouvriers avec un croc-en-jambe.

L'OUVRIER. Farceur !

LE PARISIEN. Des farces... toujours, à mort, c'est mon élément... à présent, je vas vous apprendre ce que c'est qu'un enfant de Paris.

AIR : *Dès le point du jour, se mettre à l'ouvrage.*  
(Micheline).

Ferré sur les droits du compagnonnage,  
Être bon enfant, mais sout'rir ses droits ;  
A son atelier n' pas fair' trop d'ouvrage,  
De peur d'enrichir trop vit' le bourgeois.  
Voir filer sans r'grets l'argent de ses poches ,

Parfois d'un ancien  
Être le soutien.

Faire gaiement du bien, des bamboches,  
Et n'amasser rien ,  
Voilà l' Parisien.

REPRISE EN CHOEUR.

Faire gaiement du bien, des bamboches, etc.

LE PARISIEN, *pendant la ritournelle*.  
Deuxième chapitre.

Même air.

Il faut l' voir surtout dans son tour de France,  
Bambocheur fini, joyeux camp volant ;  
Des départements c'est la providence,  
Il import' partout la blague et l' cancan.  
Bien vu d' la beauté, sitôt qu'il roucoule ,  
Satané vaurien,  
Partout il est bien.

Figurez-vous une boule qui roule  
Et n'amasse rien ,  
Voilà l' Parisien.

REPRISE EN CHOEUR.

Figurez-vous une boule qui roule  
Et n'amasse rien ,  
Voilà l' Parisien.

Bruit de cloche.

LE PARISIEN. Bon ! voilà la cloche du déjeuner...

L'OUVRIER. Viens-tu à l'auberge, parisien ?

LE PARISIEN. Merci, je préfère rester ici, j'ai mes raisons...

L'OUVRIER. On sait ce que tu attends... c'est Catiche, la servante de la maison.

LE PARISIEN. Eh bien, oui... elle me mijotte, cette fille... elle me comble d'aliments; pourquoi ? parce que je suis un enfant de Paris, c'est-à-dire un être fait pour l'amour et les comestibles.

Ici, Catiche paraît sur le seuil de la porte, à gauche; elle cache quelque chose sous son tablier.

L'OUVRIER. V'là ton ordinaire... bon appétit... à la soupe, vous autres.

L'orchestre reprend la fin de l'air précédent. Les Ouvriers sortent par la droite, en riant de Catiche et du Parisien.

## SCÈNE II.

CATICHE, LE PARISIEN.

CATICHE. Eh ben, qu'est-ce qu'ils ont donc à me regarder comme un événement ?

LE PARISIEN. Ne faites pas attention, délicieux coquelicot des Cévennes... il sont jaloux de voir que vous me prodiguez vos faveurs...

Il s'avance pour l'embrasser.

CATICHE, *lui donnant un soufflet*. Ne touchez pas.

LE PARISIEN, *se frottant la joue*. Elles sont gentilles, les faveurs.

CATICHE. Ah ! dame, je vous ai averti... pas de cajoleries avant la noce... quand on est trop bonne enfant, les garçons vous disent après : C'est comme ça... alors, bernique, plus de mariage.

LE PARISIEN. Ah ! Catiche, pouvez-vous croire..

CATICHE. Je sais ce qu'il en retourne... j'y ai déjà été prise trois fois.

LE PARISIEN. Bah !... et elle me conte ça, à moi, son amoureux... charmante ingénuité !

CATICHE. C'est égal, je vous aime tout de même; à preuve, c'est que je vous apporte une petite tartine. (*Elle montre une énorme tranche de pain qu'elle tenait cachée sous son tablier.*) Si je ne l'ai pas faite plus grosse, c'est pour qu'on ne s'aperçoive de rien.

LE PARISIEN, *mesurant la tartine*. Il est de fait que ça de moins sur un pain, ça ne doit pas paraître.

CATICHE, *tirant un paquet de sa poche*. De plus, voilà une cuisse d'oie que j'ai coupée de dessus un dinde.

Elle la donne au Parisien.

LE PARISIEN. Toujours sans que ça paraisse.

CATICHE, *même jeu*. Ensuite un morceau de fromage de chèvre... et enfin un restant



de raisiné avec de la salade dessus, et deux œufs durs au fond du pot.

LE PARISIEN, *embarrassé de ce que Catiche lui a donné*. Assez, assez... j'ai l'air d'un garde-manger ambulant... je ne pourrai jamais consommer tout ça.

CATICHE. Je ne sais pas pourquoi... mais je ne rêve qu'à l'engraisser ce gros amour d'homme-là... Ah ça, pas de bêtises... vous m'épouserez, n'est-ce pas?

LE PARISIEN. Aussi vrai que, dans ce moment, je suis peut-être colonel... ou simple pioupiau.

CATICHE. Vous? pas possible!

LE PARISIEN. Si fait... dans la personne de mon remplaçant, qui m'a été fourni par une fameuse société de Paris : la Conscience, quand je suis tombé au sort... numéro deux, plus que ça de bonheur dans la main.

CATICHE. Vous avez eu de la chance.

LE PARISIEN. Il n'y paraît plus; moyennant une somme de six cents francs, juste l'héritage de ma tante Galuchet, je n'ai eu à me mêler de rien; la susdite société de remplacement s'est chargée de mettre un héros à ma place.

CATICHE. Est-ce heureux pour moi que vous ayez eu le moyen de vous faire remplacer... attendu que si vous étiez là-bas, vous ne seriez pas ici.

Cormoran entre par la droite.

LE PARISIEN. Grosse futée, va! a-t-elle de l'intelligence, cette gaillard-là... voilà pourtant comme ils sont tous dans ce pays-ci.

Pendant ces derniers mots, Cormoran marche vers la gauche en examinant attentivement l'endroit où il se trouve; son costume est celui des conducteurs de taureaux de la Camargue; il porte une casaque de peau de mouton, garnie de sa toison, un chapeau à larges bords et des guêtres entourées de lanières de cuir. Ses longs cheveux pendent sur ses épaules. Il tient un bâton noueux à la main.

### SCENE III.

CATICHE, CORMORAN, LE PARISIEN,

CATICHE, *apercevant Cormoran et reculant effrayée*. Miséricorde! qu'est-ce que c'est que ça?

LE PARISIEN, *se retournant*. Ça? qui... quoi?...

CORMORAN, *marchant toujours*. N'ayez pas peur... c'est moi.

CATICHE. Tiens, c'est un homme!

LE PARISIEN. Dites donc, camarade... je ne vous connais pas, moi... où allez-vous, comme ça?

CORMORAN. Nulle part.

CATICHE. C'est qu'il ne faudrait pas prendre la forge de monsieur Montdidier pour un passage.

CORMORAN. Je sais bien.

LE PARISIEN. Alors, qu'est-ce que vous voulez?

CORMORAN. Rien.

CATICHE. Qui que vous demandez?

CORMORAN. Personne.

LE PARISIEN. Enfin, qu'est-ce que vous faites ici?

CORMORAN. Je garde mes bêtes.

LE PARISIEN *et Catiche, se regardant*. Hein?

CORMORAN. Ce n'est pas pour vous que je dis ça; il s'agit de mes taureaux, que j'ai amenés de la Camargue, pour le marché d'Alais, et qui sont là dans le pré. (*Donnant un coup d'œil à droite.*) Oh! là! oh! là! les amours!

LE PARISIEN. Vous ne les gardez pas mieux que ça?

CORMORAN. Puisque j'ai l'œil dessus.

*Il s'assied auprès d'un pilier.*

LE PARISIEN, *mangeant*. Eh bien! il s'installe!

CATICHE, *à Cormoran*. Dites donc, monsieur pas gêné... ce n'est pas ici votre place.

CORMORAN. Il pleut.

LE PARISIEN, *se rapprochant de Catiche*. Cette raison! avec ça qu'il me fait l'effet d'un gaillard qui a peur de quelques gouttes d'eau!

CORMORAN, *arrivant entre eux*. Vous dites donc que ça va bien les affaires de monsieur Montdidier?

LE PARISIEN. Plâit-il? qu'est-ce qui a parlé du bourgeois?

CATICHE. Ce n'est pas moi.

CORMORAN, *montrant le Parisien*. Pardieu non, puisque c'est lui.

LE PARISIEN. Moi! au fait, c'est possible; cependant je ne crois pas... c'est égal... elles vont à merveille; les commandes pleuvent de partout; des millions par an, quoi! Au fait, le bourgeois mérite bien ça, lui, le père des ouvriers; il est bien un peu grondeur, pas mal bourru même; mais c'est l'honneur et la probité en personne. Aussi dans le pays, quand on veut citer un homme juste et loyal, on ne dit pas franc comme l'or, mais franc comme Montdidier; v'là ce que c'est que le bourgeois.

CORMORAN, *au Parisien, en lui prenant la main*. Ça me fait plaisir de vous entendre dire ça.

LE PARISIEN, *étonné*. Ah! et pourquoi?

CORMORAN, *avec indifférence*. Je ne sais pas.

CATICHE. Est-il drôle!

CORMORAN. Comme ça, il aime bien sa fille?

CATICHE. S'il l'aime! Ah ça, mais qui est-ce donc qui a parlé de mademoiselle Lucile?



LE PARISIEN. Cette fois, on ne dira pas que c'est moi.

CORMORAN. Certainement, puisque c'est elle.

Il montre Catiche.

CATICHE. Bah! c'est donc sans m'en apercevoir? ça ne m'étonne pas, j'en parle à tout le monde. Dame! c'est qu'elle est si bonne, si bien élevée!... Aussi c'est le bijou de son père.

AIR de Céline.

Rien n'égale sa gentillesse,  
Et son caractère est charmant.  
Jamais d'humeur ni de tristesse.  
Vrai, l'bonheur, c'est son élément.  
Comme il est certain que mam'selle,  
Pour l'esprit et pour la raison,  
Est un démon, chacun l'appelle  
Le bon ange de la maison.  
C'est un démon que l'on appelle,  
Le bon ange de la maison.

CORMORAN, avec émotion. Eh bien, je ne suis pas encore fâché d'entendre ça.

CATICHE. A cause de quoi?

CORMORAN. Est-ce que je sais?

LE PARISIEN, à part. Quel singulier paroissien! il est toujours bien aise, et il ne sait jamais pourquoi.

CORMORAN, comme s'il continuait une conversation. De façon que monsieur Montdidier a, comme qui dirait, deux enfants, sa fille d'abord...

CATICHE. Ah! oui! celle-là passe avant tout.

CORMORAN. Et puis son commis... j'ai entendu dire qu'il l'aimait bien aussi celui-là.

LE PARISIEN. Monsieur Adrien Kernoc; et qu'est-ce qui ne l'aimerait pas? un si brave jeune homme!

CATICHE. Dame! c'est qu'il est dévoué à not' maître, faut voir... et comme il travaille donc! et comme il prend les intérêts de la maison! ni plus ni moins que si ça devait lui revenir un jour.

CORMORAN. Qui sait? un jeune homme... une jeune fille.

LE PARISIEN. Tiens! au fait, ça pourrait bien être.

CATICHE. Oui, mais je m'y connais, ça n'est pas.

CORMORAN. Hum! c'est dommage.

CATICHE. Et pourquoi donc dommage?

CORMORAN. Ah ben! j'sais pas non plus.

LE PARISIEN. Il paraît que c'est son refrain. (A Cormoran.) \* Tenez, mon brave homme, si vous n'avez rien de mieux à nous dire, je vous conseille d'aller retrouver vos bêtes, que vous privez inutilement du charme

de votre conversation.... d'autant plus que voilà monsieur de Bligny, un lion de Paris, notre pensionnaire depuis quinze jours, qui se dispose à sortir des ateliers.

CATICHE. Tiens! il est avec monsieur Adrien, le commis de la maison.

CORMORAN, allant vivement vers l'atelier, et à lui-même. Adrien... Adrien Kernoc! c'est lui! Oh! comme il ressemble à son père!

LE PARISIEN. Qu'est-ce qu'il vous prend donc?

CORMORAN. Moi! rien. D'ailleurs je m'en vas; je suis entré ici parce qu'il pleuvait. Je vous ai écouté parce que vous jasez bien; je regarde parce que je suis là; mais du reste, tout ça m'est bien égal... qu'est-ce que ça peut me faire?

Il va de nouveau vers l'atelier.

CATICHE. En ce cas, allez-vous-en.

LE PARISIEN, à Catiche. Je vas le reconduire; il m'est suspect. (A Cormoran.) Al-lons, voilà ces messieurs.. En route, camarade.

AIR : Quand vous serez transformée. (L'Orangerie de Versailles.)

De la forge il faut qu'on sorte,  
Et si vous n'êtes pas un sot,  
Quand je vous montre la porte,  
Vous d'vez m'entendre à d'mi-mot.

CATICHE, bas, au Parisien.

Malgré moi je l'appréhende.

LE PARISIEN, à Catiche.

N' craignez rien, je l' surveill'rai.  
Haut à Cormoran.

Partons.

CORMORAN.

C'est tout c' que j' demande.

A part.

Mais à tout prix je r'viendrai.

ENSEMBLE.

LE PARISIEN.

De la forge il faut qu'on sorte,  
Et si vous n'êtes, etc.

CATICHE.

D' la forge il est temps qu'il sorte,  
Et faudrait qu'il fût bien sot,  
Quand on lui montre la porte,  
De n' pas entendre à d'mi-mot

CORMORAN.

Il est bien temps que je sorte,  
J'en sais autant qu'il m'en faut;  
Mais le seuil de cette porte,  
Je le repass'rai bientôt.

A la fin de l'ensemble, Catiche rentre dans la maison. Cormoran, poussé par le Parisien, sort avec celui-ci, par le fond, à droite. Ils disparaissent au moment où Bligny et Adrien sortent de l'atelier.

## SCÈNE IV.

BLIGNY, ADRIEN.

ADRIEN, à *Bligny*, continuant de parler. Oui, monsieur de Bligny, voilà comment à force de sacrifices et de veilles, nous sommes parvenus à faire cette conquête sur l'industrie étrangère... conquête toute pacifique qui double les capitaux du fabricant, et diminue les fatigues de l'ouvrier.

BLIGNY. C'est vraiment admirable, et chaque fois que vous prenez la peine de me conduire dans vos ateliers, j'en sors toujours émerveillé... c'est dommage qu'on ne puisse toucher à rien sans se salir les doigts.

ADRIEN. Ah! dame! vous n'êtes pas ici dans un salon de Paris. Vous qui avez l'habitude du grand monde, vous devez être choqué de nos manières un peu rustiques.

BLIGNY. Rustiques? Je les trouve parfaites, vos manières; sur une simple lettre de recommandation, je reçois de monsieur Montdidier l'accueil le plus cordial; il me donne dans sa maison une habitation délicieuse; j'y rencontre un jeune homme charmant, vous, monsieur Adrien, dont l'obligance à toute épreuve m'inspire la plus vive sympathie. Aussi, je veux être votre ami, et pour commencer, je vais vous donner un bon conseil.

ADRIEN. Et lequel?

BLIGNY. Ce n'est pas de faire des choses qui ne sont plus de ce monde. Par exemple, ramasser furtivement une fleur qu'une jeune personne vient de laisser tomber de son bouquet, se détourner pour porter tendrement cette fleur à ses lèvres, et la cacher sur son cœur, ce n'est plus de mode, mon cher.

ADRIEN. Et qui vous a dit, monsieur?

BLIGNY. Mes yeux, auxquels rien n'échappe.

ADRIEN. Je l'avoue, hier au soir, quand cette fleur est tombée du bouquet de mademoiselle Lucile, je me suis baissé pour la ramasser. Mais d'abord, je voulais la lui rendre, puis je ne sais quelle audacieuse pensée a traversé mon esprit, et alors cédant à un instant d'égarément, de folie, je me suis emparé de ce qu'elle ne m'eût pas donné, croyez-le bien.

BLIGNY. Et la demoiselle qui avait l'air de ne s'apercevoir de rien! et le père qui était gravement occupé à vérifier ses livres de commerce! Mais s'il eût tout à coup relevé la tête, quel tableau!

ADRIEN. J'en serais mort de honte.

BLIGNY. Pourquoi donc cela? la jeune personne est jolie; elle est riche. Dernièrement

Desgranges, le notaire de monsieur Montdidier, me disait qu'elle devait avoir au moins cinq cent mille francs en mariage.

ADRIEN. On ne vous a pas trompé.

BLIGNY, à part. Cinq cent mille francs; c'est juste ce qu'il me manque pour posséder un demi-million. (*Haut.* C'est un parti très-convenable. (*Avec intention.*) De votre côté, la position de premier commis dans la maison... vos brillantes espérances de fortune...

ADRIEN. Des espérances? je n'en ai aucune, monsieur... je ne possède rien.

BLIGNY. En vérité!

ADRIEN. Jugez-en; je suis le fils d'un simple employé en Bretagne... Je ne vous dirai pas, monsieur, par quelle horrible catastrophe mon père me fut enlevé quand je n'étais encore qu'un enfant; ma mère, pauvre veuve, n'aurait pu trouver dans le modique produit de son travail le moyen de m'élever, si une personne inconnue n'était venue à son aide.

BLIGNY. Comment! vous ignorez le nom de votre bienfaiteur?

ADRIEN. Notre bienfaiteur? il eût cessé de l'être si j'avais pu le découvrir; mais, bien qu'il ait continué à envoyer jusqu'à ce jour ses secours importuns à ma mère, toutes mes tentatives pour percer le voile dont il s'enveloppe ont été inutiles... la main qui donne sans cesse reste toujours cachée.

BLIGNY, à part. Je la connais, moi, cette main mystérieuse.

ADRIEN. Vous le voyez, je n'étais destiné qu'à végéter dans la condition la plus humble, quand monsieur Montdidier, entendant parler de notre infortune, daigna me faire venir chez lui... je lui dois tout ce que je sais, tout ce que je suis, car depuis huit ans que j'habite cette maison, son affection pour moi ne s'est pas démentie un seul jour; il n'y a que l'inépuisable bonté de son âme qui puisse expliquer une telle générosité.

BLIGNY, à part. Cela pourrait bien s'expliquer autrement... et si je tenais la preuve que j'attends...

ADRIEN. Ce que je vous ai dit de mon passé vous prouve que je n'ai nulle espérance d'avenir... vous voyez donc bien qu'il ne m'est pas permis d'aspirer à la main de mademoiselle Montdidier.

BLIGNY. Sans doute... mais alors, mon cher Adrien... je m'effraye pour vous de cette passion... si votre patron apprend que vous, un simple commis, vous êtes amoureux de sa fille... il croira que tout ce qu'il a pris jusqu'à présent pour du dévouement, de la reconnaissance, n'était que votre part qu'un calcul.

ADRIEN. Un calcul!



BLIGNY. Dame, un demi-million, c'est bien tentant.

ADRIEN. Comment! monsieur Montdidier pourrait supposer...

BLIGNY. Je le crains... il n'y a pas deux manières de voir les choses.

ADRIEN, s'asseyant avec accablement. Ah! je n'avais pas pensé à cela... je sais maintenant ce qu'il me reste à faire.

BLIGNY, à part, en le regardant. Très-bien... le coup a porté.

Il sort par la gauche, après avoir jeté encore un coup d'œil sur Adrien, qui a pris une plume et se dispose à écrire.

## SCÈNE V.

ADRIEN, seul, après un moment de silence; laissant tomber sa plume.

Ainsi ce que je redoutais est arrivé... quelqu'un sait mon secret. (Il se lève.) C'est en vain que depuis si longtemps j'ai lutté contre cette passion insensée... un moment de folie a tout détruit, et si Lucile venait à soupçonner la vérité... Bonne et naïve jeune fille, l'orgueil, l'amour de son père!... Ce serait un crime que de jeter le trouble dans un cœur si pur... non, je ne serai pas ingrat envers mon bienfaiteur... non, je n'attendrai pas qu'une nouvelle imprudence révèle à cette enfant le sentiment qu'elle m'a inspiré.

AIR : *Mon pays.* (L. Puget.)

Si d'un coupable amour je n'ai pu me défendre,  
Quand mon cœur me trahit, pas de lâche regret;  
Que la voix de l'honneur à moi se fasse entendre!  
Loin de ces lieux chéris emportons mon secret.

Je serai seul victime.  
Non, tu ne sauras pas,  
Lucile, quel abîme  
S'est ouvert sous nos pas.  
Cachons bien cette flamme  
Que son cœur ne doit pas partager;  
Que je dise en mon âme :  
Contre moi j'ai pu la protéger.  
Oui, contre le danger  
Je dois la protéger.

(En se rasseyant à droite.) Il faut que je fasse connaître à monsieur Montdidier le motif de mon départ... écrivons-lui.

Il reprend la plume.

## SCÈNE VI.

LUCILE, ADRIEN.

Lucile entre par la gauche, portant un bouquet de fleurs des champs; elle aperçoit Adrien, vient tout doucement se poser derrière lui et lui place ses deux mains sur les yeux.

LUCILE, à part. Le voilà. (Haut, essayant de déguiser sa voix.) Devinez !

ADRIEN, après un mouvement d'émotion. Ah! c'est vous, Lucile. (Se levant.) Je suis occupé.

LUCILE, avec un air demi-boudeur. Par-don, monsieur... je suis désolée de vous avoir interrompu dans vos écritures... c'est une leçon dont je saurai profiter... à l'avenir je ne viendrai plus vous apporter mon bon-jour.

ADRIEN. Allons, je vous ai fâchée... ne m'en veuillez pas... si vous saviez... je suis absorbé par un calcul si compliqué...

LUCILE. Qu'il vous fait oublier même d'être aimable... alors, terminez-le bien vite, ce vilain compte, car je n'aime pas les visages soucieux... le sourire va si bien à tout le monde... Voyons, monsieur, quittez tout de suite votre air chagrin... ou je croirai que vous ne nous aimez plus.

ADRIEN, avec un triste sourire. Non, Lucile, non, malgré les sombres nuages qui obscurcissent mon front, vous ne croirez jamais cela, vous ne pouvez pas le croire.

LUCILE. Eh! sans doute... ce que j'en dis, c'est pour vous tourmenter un peu... mais voyons, c'est un calcul qui vous embarrasse... Eh bien! je sais calculer aussi, moi; pour que cela soit plus tôt fait, comptons ensemble. Où en étiez-vous quand j'ai eu l'audace de vous interrompre ?

Elle va pour prendre le papier qu'Adrien a laissé sur la table.

ADRIEN, l'en empêchant. {Merci, Lucile; il est inutile de vous préoccuper de cela... j'avais fait une erreur, mais je vois maintenant d'où elle vient; ce matin même le mal sera réparé.

LUCILE, avec intention. Après tout, je ne m'étonne pas si vous embrouillez vos comptes... quand la conscience d'un caissier n'est pas tranquille, ses livres finissent toujours par s'en ressentir.

ADRIEN. Je ne vous comprends pas.

LUCILE. Cependant j'ai à vous accuser d'une chose bien grave, monsieur... d'un abus de confiance...

ADRIEN, à part. Ah! je tremble de la deviner...

LUCILE. Il ne s'agit que d'une fleur, il est vrai; mais encore avant de la croire à vous, fallait-il me la demander.

ADRIEN, à lui-même. Elle aussi a tout vu! (Haut.) Ah! Lucile, qu'avez-vous dû penser de moi ?

LUCILE. Que vous aimiez les fleurs... surtout quand je les ai portées... il n'y a pas de mal à cela. Le crime, c'est de dérober.... aussi je viens vous en punir.

ADRIEN. L'émotion que j'éprouve ne vous dit-elle pas assez combien moi-même je me trouve coupable ?..



LUCILE. Ecoutez votre arrêt.

AIR de Renaud.

Voilà, monsieur, ma volonté, ma loi,  
Car au larcin je ne ferai point grâce;  
La fleur surprise ici, rendez-la-moi!

ADRIEN, montrant son cœur.

Mais elle est là...

LUCILE.

Qu'une autre la remplace.

Le bien qu'on prend, fût-ce même une fleur,  
Pèse toujours et jamais ne profite.

*Détachant une fleur de son bouquet.*

Pour celle-ci, changez l'autre bien vite,

Et qu'elle vous porte bonheur.

Elle vous portera bonheur.

ADRIEN. Ah! Lucile, comment ne pas vous aimer?

LUCILE. Mais j'entends bien que vous m'aimiez toujours... comme autrefois; ne suis-je pas votre amie... votre sœur?

ADRIEN. Oh! si... ma sœur... pour toujours.

LUCILE, à part. Toujours... J'espère bien que non.

ADRIEN, voyant paraître Montdidier. Monsieur Montdidier!

LUCILE, allant au-devant de Montdidier. Mon père...

ADRIEN, à lui-même. Non, je ne subirai pas deux fois une pareille épreuve.

## SCÈNE VII.

LUCILE, MONTDIDIER, ADRIEN.

MONTDIDIER entrant par la gauche; il tient plusieurs lettres; embrassant Lucile. Bonjour mon enfant. (A Adrien.) Le courrier vient d'arriver; il y a une lettre pour toi, c'est de ta mère.

ADRIEN. Merci, monsieur... (Faisant un mouvement pour sortir.) Je vais...

MONTDIDIER. Il est inutile de te déranger... je t'apporte cette lettre (Il donne la lettre à Adrien.) Voyons, lis... tu nous diras ce qu'il ya de nouveau chez toi. (A part.) Toutes les fois qu'il reçoit une lettre de la Bretagne, je ne puis m'empêcher de trembler... Et voilà huit ans que cela dure. \*

ADRIEN, tout en lisant la lettre, à lui-même. Comment... encore!... il faut que cela ait un terme, cependant.

MONTDIDIER, avec inquiétude. Qu'as-tu donc?

ADRIEN. Il s'agit toujours de ce bienfaiteur inconnu qui ne se lasse pas d'adresser des secours à ma mère... cette persévérante générosité finit par avoir quelque chose de blessant.

\* Montdidier, Lucile, Adrien.

MONTDIDIER. De blessant... et comment cela?

ADRIEN. Sans doute; il ne peut pas être dit que ma mère aura reçu l'aumône d'un étranger, quand moi, j'ai force et courage pour lui faire une vieillesse heureuse... Oh! mais je restituerai tout ce qui nous a été donné, il le faut, je le veux.

LUCILE. Restituer... et à qui, puisque vous ignorez le nom du bienfaiteur?

ADRIEN. Il est vrai, mais j'espère bien le découvrir un jour.

MONTDIDIER, à part. Et moi, j'espère bien le contraire... pauvre orphelin... il ne doit pas savoir que ce qu'il appelle une aumône n'est qu'une expiation... (A Lucile.) Laisse Adrien lire la lettre de sa mère, et écoute-moi; Lucile, j'ai à te parler.

Adrien se rassied à droite et continue sa lecture.

LUCILE. J'écoute, mon père.

MONTDIDIER. Parmi les lettres que j'ai reçues ce matin, il y en a une de mon correspondant de Rennes.

LUCILE. Je sais; celui qui avait une fille à marier, et de qui tu as même empêché le mariage par des renseignements sur la moralité du prétendu.

MONTDIDIER. Oui, un fripon que je ne connais pas, mais qu'on m'avait bien signalé. Le misérable, après avoir entrepris à Paris des spéculations honteuses était allé se réfugier dans les environs de Rennes. Il avait eu l'audace d'y traiter d'une charge de notaire qu'il comptait payer avec la dot que mon correspondant donnait à sa fille... Grâce à mon avis officieux, l'intrigant démasqué a été contraint de résilier sa charge et de quitter le pays.

LUCILE. Et la jeune personne s'est trouvée sans mari.

MONTDIDIER. Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit... c'est de toi.

LUCILE. De moi?

MONTDIDIER. Mon correspondant n'a pas qu'un enfant... il me propose pour toi la main de son fils.

ADRIEN, à part, en se levant. Mon Dieu! qu'aj-e entendu!

LUCILE, regardant Adrien. Ah! l'on me demande en mariage?

MONTDIDIER. C'est un parti très-honorable; j'en appelle à Adrien... il te dira comme moi.

LUCILE, à part. Il va peut-être parler enfin.

ADRIEN. Je vous dirai, mademoiselle, que s'il ne m'appartient pas de diriger votre cœur dans le choix d'un époux, il est de mon devoir au moins de vous rappeler le guide que vous devrez suivre.

LUCILE, à part. Que dit-il?

ADRIEN. Croyez-le bien, dans ce mariage...

qui satisfait l'amour paternel de monsieur Montdidier, il ne peut y avoir pour vous que du bonheur. (*A part.*) Mon supplice est trop cruel, partons.

Il sort par la gauche.

## SCENE VIII.

LUCILE, MONTDIDIER.

MONTDIDIER. Eh bien ! il nous laisse.

LUCILE, *à part.* Pauvre Adrien!... comme il souffrait... quel excès de délicatesse!... car j'en suis bien sûre... il m'aime!

MONTDIDIER, *à sa fille.* Tu te consultes... et tu souris, c'est bon signe.

LUCILE. Oh ! je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps sur l'offre de ton correspondant de Rennes... mon parti a été pris tout de suite.

MONTDIDIER. Je comprends, tu es raisonnable... et l'avantage d'une pareille alliance, les conseils d'Adrien, tout cela te décide...

LUCILE. A refuser le mari que tu me proposes.

MONTDIDIER. Plaît-il ? ce brillant parti ne vous convient pas ! Où croyez-vous donc trouver le bonheur ?

LUCILE. Auprès de toi, aussi je ne veux pas te quitter.

MONTDIDIER. Morbleu ! je l'avais bien entendu ainsi... tu ne me quitteras pas.

LUCILE, *d'un ton caressant.* Adrien non plus, ne veut pas te quitter.

MONTDIDIER. La belle nouvelle !... comme s'il avait à gagner au change!... En te mariant, j'ai pensé à lui assurer un sort... je lui donne un intérêt dans ma maison, car je ne veux pas que mon gendre regarde ce jeune homme comme un simple commis... c'est mon enfant aussi.

LUCILE, *malicieusement.* Pas tout à fait.

MONTDIDIER. Ça revient bien à peu près au même pour lui, puisque je l'aime comme s'il était mon fils.

LUCILE. Et puis, il peut si facilement le devenir... tu n'as qu'à le vouloir.

MONTDIDIER, *troublé.* Comment entends-tu cela, Lucile ?

LUCILE. Dame ! s'il m'épousait, nous serions tes enfants tous les deux.

MONTDIDIER. C'est possible !... mais ça n'entre pas du tout dans mes projets... j'ai une autre ambition pour toi... certainement je reconnais à Adrien d'excellentes qualités ; c'est un cœur parfait, un travailleur infatigable... mais ma fortune me donne le droit d'espérer beaucoup pour ma fille... et un commis...

LUCILE. Ah ! tout à l'heure ! tu ne voulais pas qu'on le regardât ainsi.

MONTDIDIER. Et depuis quand Adrien t'a-t-il parlé de son amour ?

LUCILE. Jamais il ne m'en a dit un mot... mais je l'ai deviné.

MONTDIDIER. Ainsi c'est toi qui le demandes en mariage ?

LUCILE. Il le faut bien, puisqu'il ne parle pas.

MONTDIDIER. Assez, Lucile, assez sur ce sujet ; tout ceci est de l'enfantillage... tu as pris une amitié sincère, un peu vive peut-être, pour un autre sentiment... n'en parlons plus!... Adrien Kernock n'est pas le gendre qu'il me faut.

LUCILE. Et pourquoi?... parce qu'il n'a pas un rang dans le monde, parce qu'il est sans fortune... est-ce de sa faute?... Que ne lui fait-on un crime aussi de la mort de son père!...

MONTDIDIER, *vivement, avec émotion.* Lucile!...

LUCILE, *continuant, avec émotion.* Oui, de ce pauvre monsieur de Kernock, qu'un mauvais sujet attirait dans un piège pour lui voler une somme considérable ; indignement dépouillé de l'argent qui ne lui appartenait pas, il supposa qu'on pouvait l'accuser de complicité avec le coupable, et dans cette fatale nuit du 27 juin il se tua de désespoir, laissant sa pauvre femme veuve et son fils orphelin... C'est une grande infortune cela, mon père ! mais on ne peut la reprocher à ce pauvre jeune homme, qui a commencé par le malheur l'apprentissage de la vie.

MONTDIDIER, *à part.* Chaque mot de cette enfant est un coup de poignard.

LUCILE. Et toi qui prenais tant d'intérêt à son sort, toi qui avais juré de lui faire oublier ses chagrins... tu ne veux donc plus tenir le serment que tu avais fait de le rendre heureux ?

MONTDIDIER, *à part\**. Je veux bien acquitter une dette, mais ma fille ne peut entrer dans le marché.

## SCENE IX.

MONTDIDIER, LE PARISIEN, LUCILE.

LE PARISIEN, *entrant avec une lettre à la main.* En voilà une de commission douloureuse... Il me semble que je porte un billet d'enterrement.

MONTDIDIER, *sortant de sa rêverie.* Qui est là ?

LE PARISIEN. C'est moi, bourgeois.

MONTDIDIER. Pourquoi n'es-tu pas à l'atelier, paresseux?...

\* Montdidier, Lucile.



LE PARISIEN, *tirant sa montre*. Il n'est pas l'heure de rentrer... il s'en manque d'une minute et demie... Je connais mes droits, et je les respecte.

MONTDIDIER. Va-t'en !

LE PARISIEN. Je peux pas, puisque je viens exprès pour vous apporter une lettre.

MONTDIDIER. Donne, donne donc !... D'Adrien ! qu'est-ce que cela veut dire ?

LUCILE, *allant à son père*. D'Adrien \* ?

LE PARISIEN, *à lui-même*. Oui, lisez... si ça ne vous fend pas le cœur, c'est que vous n'en avez pas.

MONTDIDIER, *lisant*. « Après huit ans de » bonheur auprès de vous, je vous quitte sans » oser vous adresser une parole d'adieu. »

LUCILE. O ciel ! (*Lisant la lettre qui tremble dans les mains de son père*.) « J'aime, et c'est » pour ne pas être ingrat que je pars... Puisse » mademoiselle Lucile être heureuse avec celui » que vous lui donnez pour époux !... Quant » à moi, si je ne puis supporter la douleur de » l'absence, si la force vient à me manquer » pour combattre mon amour, enfin, si le » désespoir me tue... je réclame de vous un » dernier bienfait : monsieur Montdidier, » n'abandonnez pas ma pauvre mère. »

MONTDIDIER. Il y a cela ?

LE PARISIEN. Oui, ça y est. (*A part*.) J'en suis sûr, j'ai lu la lettre en route.

LUCILE, *à son père*. Eh bien, que te disais-je ?

MONTDIDIER. Il nous quitte, et il appelle cela ne pas être ingrat... c'est affreux ! \*\* (*A Parisien*.) Mais qui t'a remis cette lettre ?

LE PARISIEN. Monsieur Adrien lui-même.

LUCILE. Il est donc encore ici ?

LE PARISIEN. Je ne suppose pas, vu que je l'ai accompagné tout à l'heure jusqu'au bout de la plaine.

LUCILE, *avec douleur*. Parti !

## SCENE X.

BLIGNY, LUCILE, MONTDIDIER, PARISIEN.

BLIGNY, *à part, venant de la gauche*. De la désolation... je m'y attendais bien ; Adrien est parti ; maintenant je pourrai agir.

En ce moment une clameur s'élève du dehors, mêlée de cris perçants.

MONTDIDIER, *s'arrêtant*. Qu'il y a-t-il ?

LE PARISIEN. Attendez, je vas le savoir.

Il s'élance vers la droite et se heurte contre Catiche qui entre.

CATICHÉ, *au Parisien*. Merci !

\* Montdidier, Lucile, Parisien.

\*\* Lucile, Montdidier, Parisien.

LE PARISIEN. Il n'y a pas de quoi.

Il sort par le fond. Pendant la scène suivante, la rumeur continue.

## SCENE XI.

BLIGNY, LUCILE, MONTDIDIER, CATICHÉ.

MONTDIDIER. Eh bien, que se passe-t-il donc ?

CATICHÉ. Je l'avais bien dit que ça finirait par causer quelque malheur.

LUCILE. Explique-toi.

CATICHÉ. Un taureau furieux qui s'est échappé tout à l'heure dans la plaine... Tenez, on peut le voir d'ici.

LUCILE. Mais est-il arrivé quelque accident ?

CATICHÉ. Je ne sais pas, tout le monde crie et se sauve ; on ne s'entend plus ; on perd la tête, on n'a plus que des jambes\*.

MONTDIDIER, *qui a remonté la scène*. En effet, c'est une affreuse rumeur... le désordre est effrayant, tout le monde revient en fuyant de ce côté.

CATICHÉ. Miséricorde ! et le Parisien qui est sorti... le taureau va me l'abimer.

MONTDIDIER, *regardant au troisième plan à droite*. Ah ! voilà un homme de cœur, enfin !

LUCILE, *se plaçant auprès de son père*. Où donc ?

MONTDIDIER. Là, au milieu de la plaine... Tout le monde s'est enfui ; mais lui, il s'avance bravement vers l'animal furieux.

LUCILE. Ciel ! c'est lui !...

BLIGNY. Lui ?... qui donc ?

MONTDIDIER. Adrien !... Ne regarde pas, ma fille, ne regarde pas.

LUCILE, *levant la tête avec courage*. Oh ! si, mon père... si, je veux regarder.

MONTDIDIER. Il s'est armé d'un fusil.

LUCILE. Le taureau s'élance.

Coup de feu au lointain.

CATICHÉ. Est-il tombé ?

MONTDIDIER, *avec accablement, et soutenant sa fille, qui s'est précipitée dans ses bras*. Non, manqué !... Malheureux Adrien !

LUCILE, *redescendant la scène, et à part*. Ah ! s'il meurt... je ne lui survivrai pas.

MONTDIDIER, *allant à Lucile*. Ma fille !

LUCILE. N'est-il donc plus d'espoir ?

LE PARISIEN, *accourant, et jetant son bonnet en l'air*. Sauvé !

TOUT LE MONDE, *poussant un cri*. Se peut-il ?

\* Catiché, Bligny, Lucile, Montdidier.



## SCÈNE XII.

CATICHE, PARISIEN, LUCILE, ADRIEN, MONTDIDIER, BLIGNY, CORMORAN, confondu dans le chœur, OUVRIERS et PAYSANNS.

CHOEUR.

AIR : *La fête sera belle.* (Les Chanteurs ambulants.)

Rendons-lui tous hommage,  
Il s'est ici montré sans peur.  
Honneur à son courage !  
Honneur, honneur  
À son sauveur !

ADRIEN. Pourquoi me ramener ici ?

LUCILE. Adrien, n'êtes-vous pas blessé ?

LE PARISIEN. Ah bien, oui ! pas la moindre égratignure.

MONTDIDIER, à Adrien. Ingrat ! tu nous quittais... Je devrais te faire des reproches ; mais non, ton père te pardonne.

ADRIEN. Que dites-vous ?

LUCILE. Comment, ne comprenez-vous pas ? c'est la réponse à votre lettre ?

ADRIEN. Moi, votre époux, Lucile ! (*À Montdidier.*) Ah ! monseigneur, comment mériter tant de bonheur ?...

BLIGNY, à part. Il lui donne sa fille ?... Et cette maudite preuve qui n'arrive pas !

MONTDIDIER. Mais qui donc est venu à ton secours ?... moi qui t'ai vu tomber devant l'animal furieux...

ADRIEN \*. Celui qui m'a défendu au péril de ses jours, mon sauveur, le voilà !

Il fait descendre Cormoran, qui se tenait au fond.

MONTDIDIER. Comment, brave homme, c'est à toi qu'Adrien doit la vie ?

CORMORAN, avec indifférence. Oh ! ce que j'ai fait, ça ne vaut pas la peine de m'en remercier... c'est si simple ! un taureau furieux s'acharne après quelqu'un... on se place entre eux... l'animal fond sur vous, on le saisit par les cornes, il tombe, et voilà un homme de sauvé... Ce n'est pas plus malin que ça.

MONTDIDIER. Tant de courage !... Et comment te nommes-tu, mon brave ?

CORMORAN. On m'appelle... Cormoran.

MONTDIDIER, lui tendant la main. Eh bien, Cormoran, ta main !

\* Catiche, Parisien, Lucile, Adrien, Cormoran, Montdidier, Bligny.

CORMORAN, hésitant. Ma main ? (*La donnant à Montdidier.*) La voilà. (*À part, avec émotion.* \*) Après vingt ans... oh ! que ça fait de bien !

LE PARISIEN. Tiens, il pleure... Pourquoi donc que vous pleurez ?

CORMORAN, avec beaucoup d'indifférence. Je ne sais pas.

MONTDIDIER, aux Ouvriers. Enfants, c'est fête ici... plus de travail pour aujourd'hui. À ce soir, la signature du contrat.

TOUS. Vivent les fiancés !

CHOEUR.

AIR du Roi d'Yvetot.

Jour de bonheur !  
Espoir flatteur !  
Allons à table  
Fêter galement  
L'hymen charmant  
De ce couple aimable.

Pendant le chœur, les Ouvriers et le Parisien s'éloignent par la gauche. Montdidier, Adrien et Lucile entrent dans la maison.

Après le chœur, Joseph entre par le premier plan, s'approche de Bligny et lui dit à voix basse :

JOSEPH. Monsieur, je viens de Nismes... le clerc du notaire de Rennes y était arrivé.

BLIGNY. Eh bien ! m'apportes-tu... ?

JOSEPH. Oui, monsieur, ce paquet qu'il m'a remis.

BLIGNY, le prenant. Enfin !

JOSEPH, tandis que Bligny décachète le paquet. Il vous prie de ne pas oublier ce que vous lui avez promis.

BLIGNY. Sa récompense?... il l'aura !

## SCÈNE XIII.

CORMORAN, BLIGNY.

BLIGNY, à lui-même, après avoir lu sa lettre. La preuve qui m'était nécessaire !... ce mariage n'est pas encore fait. (*Il se retourne et aperçoit Cormoran, qui est resté au milieu du théâtre, appuyé sur son bâton.* Eh bien, que fais-tu là ?

CORMORAN. Je regarde !

Bligny entre dans la maison.

\* Catiche, Parisien, Lucile, Adrien, Montdidier, Cormoran, Bligny.

## ACTE DEUXIÈME.

Un jardin. Au fond, une grille ouvrant sur la campagne; à droite, au premier plan, un pavillon; à gauche, une aile de la maison de Montdidier.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau; Cormoran, en dehors, est appuyé contre la grille et regarde dans le jardin.

JOSEPH, CATICHE, CORMORAN, puis  
LE PARISIEN.

CATICHE, *sortant de la maison*. Parisien! Parisien! où donc qu'il est passé?...

JOSEPH, *qui est sorti de la maison derrière Catiche, lui prenant la taille*. Je suis là, moi... belle Catiche.

CATICHE, *le repoussant* \*. Qu'est-ce que ça me fait? Allez donc servir votre maître monsieur de Bligny... Me v'là toute ahurie à présent, je ne trouve plus mon amoureux... tout à l'heure, il me demande un baiser, je lui accorde une taloche... et puis, crac, il me tourne le dos... plus personne, disparu... Est-ce que ma vertu m'aurait fait du tort?...

JOSEPH. Dame! il s'est peut-être fâché!...

CATICHE. Ah! ben oui, se fâcher! un jour comme celui-ci... ça n'est pas possible.

JOSEPH, *apercevant Cormoran*. Eh! mais, il y a un curieux à la grille.

CATICHE, *regardant*. Tiens!... l'homme aux bêtes à cornes. (*A Cormoran*.) Qu'est-ce que vous faites donc là-bas, tout seul, monsieur Cormoran?

CORMORAN. Je me promène.

JOSEPH. De ce train-là, il ne se fatiguera pas.

CATICHE. Est-ce que vous avez peur d'entrer?... vous êtes de la maison, vous, le sauveur de monsieur Adrien.

CORMORAN. Au fait, pourquoi donc que je resterais là?... vous avez raison. (*Il pousse la grille*.) J'ai le droit d'entrer, et j'entre... Salut, mamselle Catiche... et la compagnie... (*A part*.) C'est mon homme à la lettre.

CATICHE \*\*. Vous ne savez pas ce qui se passe ici... Y a de fameuses nouvelles, allez, depuis tantôt.

CORMORAN. Je m'en doute... les fiançailles de monsieur Adrien et de mademoiselle Lucile... il paraît que ça fait un fier bruit dans le pays... car tout à l'heure j'ai vu entrer ici des paroissiens très-bien mis... les gros bonnets de la ville, à ce qu'on m'a dit... et tout ça c'est pour la signature du contrat.

\* Catiche, Joseph.

\*\* Catiche, Cormoran, Joseph.

JOSEPH. Non pas... il s'agit de bien autre chose encore...

CORMORAN. Bah!...

CATICHE. Figurez-vous que pendant qu'on était à table... juste au beau milieu du dessert, v'là que monsieur le maire, ses deux adjoints, le conseil municipal, tout le bataclan de l'autorité tombe dans notre salle à manger...

CORMORAN. Pourquoi donc qu'ils sont venus tomber là?...

JOSEPH. Vous ne vous en douteriez jamais.

CATICHE. C'était pour apporter à monsieur Montdidier... de la part du gouvernement...

CORMORAN. Quoi donc?...

LE PARISIEN \*, *entrant par la gauche d'un air triomphant*. La croix d'honneur!...

CORMORAN, *ému*. Hein?... vous dites.... répétez donc un peu ça... j'ai peur d'avoir mal entendu.

LE PARISIEN. Eh bien, oui!... l'étoile et le ruban rouge... honneur et patrie... plus que ça de distinction! Bravo! Vive la France! v'là le bourgeois décoré... on ne dira pas qu'il l'a volé celui-là.

JOSEPH. Ça a fait un superbe tableau.... tout le monde était ému... et c'est mademoiselle Lucile elle-même qui a attaché la croix sur l'habit de son père.

CORMORAN, *avec beaucoup d'attendrissement*.

AIR D'Aristippe.

La croix d'honneur? Dien! que viens-je d'entendre?

CATICHE.  
Qu'avez-vous donc?

LE PARISIEN, *riant*.

Je gag' qu'il n'en sait rien.

CORMORAN.

Ah! j'aurais tort cet' fois de m'en défendre.

Ce que j'éprouv', je le sais bien;

*A part*.

Je sais qu' ça m' fait furieux'ment d' bien.

*Haut et changeant de ton*.

On n'honor' pas qu'une seule personne  
Par cette croix, car chaqu' fois, mes enfants,

Qu'à l'homme d'honneur on la donne,

Ça décor' tous les honnêt's gens. (*Bis*.)

LE PARISIEN. Il paraît que c'est le jour de la distribution des faveurs... Est-ce que je ne viens pas d'apprendre qu'on me demande à la mairie... où il y a quelque chose qui m'attend?...

\* Catiche, Parisien, Cormoran, Joseph.



CATICHE. On veut peut-être vous donner la croix aussi.

JOSEPH \*. Ça m'étonnerait.

LE PARISIEN. Et moi donc... attendu que m'étant fait remplacer, je ne crois pas l'avoir méritée pour ça...

CATICHE. C'est égal..... faut voir..... qui sait?... l'hasard est si grand... Allons, Parisien, trottez à la mairie.

LE PARISIEN. Un instant... après que les camarades et moi nous aurons félicité monsieur Montdidier sur sa décoration... Vous en êtes de la partie, monsieur Joseph.

JOSEPH. Moi, merci, j' ai affaire.

CORMORAN, *à part, regardant Joseph*. Et moi aussi, j'ai affaire.

JOSEPH, *à part*. Je vais à quelques pas d'ici dire deux mots à un petit vin de ma connaissance.

CORMORAN, *à part*. Je ne te perds pas de vue.

JOSEPH. Sans adieu, belle Catiche...

Il sort par le fond à droite.

Cormoran suit Joseph. Ritournelle du chœur suivant.

LE PARISIEN. Ah ! voilà le bourgeois... en avant le bouquet !

## SCÈNE I.

CATICHE, PARISIEN, MONTDIDIER, LUCILE, ADRIEN, BLIGNY, OUVRIERS ET LEURS FEMMES.

CHOEUR DES OUVRIERS.

Air : *Allons, enfants de la Basse-Bretagne*. (Micheline.)

Oui, ce beau jour comble notre espérance,

C'est pour nous tous un plaisir, un bonheur.

Le vrai mérite obtient sa récompense,

Car sur son cœur

Brille la croix d'honneur.

MONTDIDIER. Merci, mes amis, mes bons amis... je suis vivement touché de vos témoignages d'intérêt...

LUCILE, *à son père*. Leur joie est bien naturelle... tout le monde t'aime.

ADRIEN, *à Bligny*. Ah ! mon sieur de Bligny, quel beau jour !

BLIGNY. Superbe, mon ami. (*À part*.) Mais, j'en réponds, ce beau jour-là ne se passera pas sans orage.

LE PARISIEN, *présentant à Montdidier un énorme bouquet*. Bourgeois, je suis chargé, au nom de tous les forgerons, de vous offrir notre petit bouquet et de vous dire que nous sommes aussi fiers que vous de l'étoile qui brille là, sur votre poitrine.

MONTDIDIER. Et vous avez raison d'en être fiers, mes amis... c'est à vous que je la dois ; car si je suis la tête qui pense, vous êtes le bras qui exécute.

\* Catiche, Parisien, Joseph, Cormoran.

LE PARISIEN. Et des bras qui ne boudront pas au travail, à moins qu'ils ne deviennent manchots à votre service.

MONTDIDIER. Je compte sur eux... mais aujourd'hui, ce sera pour trinquer au bonheur de mes enfants ; car je veux que le contrat soit signé avant la nuit, ici, dans ce jardin, pour que vous soyez tous témoins du bonheur de ma fille... Parisien, cours rappeler à mon notaire que nous l'attendons.

ADRIEN. Oui, hâte-toi.

LE PARISIEN. C'est dit, monsieur Adrien... justement j'ai affaire de ce côté-là...

CATICHE. C'est vrai, à la mairie... allez-y tout de suite... je ne suis pas curieuse, mais je tiens à savoir ce qu'on vous veut.

MONTDIDIER, *aux Ouvriers*. Au revoir, mes amis... (*À Lucile et à Adrien*.) On nous attend dans la salon, allons rejoindre nos invités.

BLIGNY, *bas à Lucile*. Eh bien, mademoiselle Lucile ?

LUCILE, *bas*. Je reste, monsieur.

LES OUVRIERS. Vive le bourgeois !

REPRISE DU CHOEUR.

Oui, ce beau jour comble notre espérance,

C'est pour nous tous un plaisir, un bonheur.

Le vrai mérite obtient sa récompense,

Car sur son cœur

Brille la croix d'honneur.

Montdidier rentre chez lui avec Adrien. Les Ouvriers et Catiche s'éloignent par le fond, à droite.

## SCÈNE III.

BLIGNY, LUCILE.

LUCILE. Nous sommes seuls, monsieur... c'est de mon père que vous avez à me parler, m'avez-vous dit...

BLIGNY. Oui, mademoiselle, de votre père.

LUCILE. Ces paroles ont suffi pour me retenir ici... mais que signifie ce mystère et que pouvez-vous avoir à me dire ?

BLIGNY, *à part*. Le moment est venu... attaquons franchement la position. (*Haut*.) Apprenez, mademoiselle, que j'ai découvert un secret qui peut déshonorer monsieur Montdidier.

LUCILE. Le déshonorer ? vous n'avez pas réfléchi à la portée de ce mot ; ce n'est pas là ce que vous avez voulu dire.

BLIGNY. Si fait, l'expression est juste ; mais rassurez-vous, l'honneur de monsieur Montdidier n'est pas encore compromis, et si je vous ai demandé cet entretien, c'est pour aviser aux moyens de le sauver.

LUCILE. C'est en vain que je cherche à



m'expliquer celangage...je ne comprends pas.

BLIGNY. Mais c'est assez clair, ce me semble; et je ne pouvais faire connaître d'une manière plus positive mes bonnes intentions à l'égard de votre père.

LUCILE. Avant de vous remercier, monsieur, de ces bonnes intentions dont je doute encore, je l'avoue, il faudrait me prouver que mon père a besoin d'y avoir recours.

BLIGNY. Rien n'est plus facile; seulement, je crains de vous dire...

LUCILE. Oh! ne craignez rien; j'ai bien, moi, la patience et le courage de vous écouter.

BLIGNY. Puisqu'il en est ainsi, je vais parler, mademoiselle... Vous connaissez le vol qui a été commis au préjudice de monsieur Kernock et qui força celui-ci à se donner la mort?

LUCILE. Oui, monsieur; mais quel rapport cela peut-il avoir avec mon père?

BLIGNY. Vous savez encore qu'une main mystérieuse vient sans cesse au secours de monsieur Kernock?

LUCILE. Oui, monsieur...

BLIGNY. Qu'Adrien a été recueilli, élevé par monsieur Montdidier; et que votre père met le comble à ses bienfaits en vous le donnant aujourd'hui même pour époux.

LUCILE. Oui, monsieur... mais après... après... achevez, de grâce.

BLIGNY. Eh bien! ces bienfaits que reçoit monsieur Kernock, c'est votre père qui les lui donne; cette amitié envers monsieur Adrien, c'est un devoir, et votre mariage, c'est une expiation... votre père a causé la mort du père d'Adrien.

LUCILE. Vous mentez, monsieur, vous mentez.

BLIGNY. Je respecte votre emportement, mademoiselle, car je comprends la douleur que vous fait éprouver une telle révélation... mais la preuve de ce que j'avance, je la possède.

LUCILE. Vous?...

BLIGNY. Une lettre écrite par monsieur Montdidier lui-même.

LUCILE. Par mon père...

BLIGNY, lui montrant la lettre qu'il a tirée de sa poche. La voici.

LUCILE, lisant la suscription. A Bernard, un ancien serviteur de notre famille.

BLIGNY. Mort depuis quelques mois à Rennes... cette lettre a été trouvée dans ses papiers. Ecoutez. (Lisant.) « Bernard, toi, » le seul être au monde qui connaisse la vérité » rité sur la fatale nuit du vingt-sept juin; » toi, le seul qui pourrait dire quel est l'auteur de la mort de l'infortuné Kernock, » je te fais passer indirectement le montant

» de la petite rente dont nous sommes convenus. Songe bien que c'est le prix du » silence... compte sur mes bienfaits comme » je compte sur ta discrétion, et oublie toi-même un crime dont la révélation flétrirait » à jamais le nom d'un Montdidier... »

En achevant de lire, Bligny présente la lettre à Lucile et lui indique la signature.

LUCILE, qui a jeté les yeux sur la signature. C'est vrai!... sa signature!...

Air nouveau de M. Couder.

Je sens en moi tout mon sang se glacer;  
C'est bien son nom... cette preuve m'accable;  
Avec mes pleurs je voudrais l'effacer;

Mais en serait-il moins coupable? \*  
Quoi! son honneur qui fait tant de jaloux,  
Il le perdrait!... de lui j'étais si fier!...

A Bligny.

Pourquoi parler? ah! monsieur, deviez-vous  
M'apprendre à rougir de mon père?

(Vivement et essuyant ses larmes.) Mais cette lettre... c'est la seule preuve qui l'accuse, et elle n'est connue que de vous, n'est-ce pas?

BLIGNY. Oui, mademoiselle.

LUCILE. Oh! alors, que tout le monde, qu'Adrien surtout ignore que cette lettre a jamais existé!... monsieur, cette lettre... donnez-la moi, brûlons-la.

BLIGNY. C'est bien mon intention; mais avant, il est une condition.

LUCILE, étonnée. Une condition?

BLIGNY. Qui dépend de vous seule.

LUCILE. Oh! quelle qu'elle soit, j'y souscris d'avance... parlez, monsieur, que faut-il que je fasse?

BLIGNY. Il faut...

CORMORAN, paraissant au fond \*\*. V' à le notaire!

BLIGNY, à part. Encore cet homme!

LUCILE. Voici Adrien et tous nos amis; silence devant eux!

BLIGNY. Je me tairai.

LUCILE. Mais cette condition...

BLIGNY. Je vous la ferai connaître.

CORMORAN, à part. Il lui parle de bien près.

LUCILE, à elle-même. Mon Dieu, donne-moi la force de leur cacher mon émotion.

#### SCÈNE IV.

CORMORAN, ADRIEN, MONTDIDIER,  
LUCILE, BLIGNY, LE NOTAIRE,  
INVITÉS.

CHOEUR.

AIR : C'est la cloche du presbytère. (Le Secret du soldat.)

Que bientôt l'hymen les engage;  
A leur contrat nous signons tous.

\* Lucile, Bligny.

\*\* Cormoran, Lucile, Bligny.

De leur bonheur qu'il soit le gage.  
Tendres amants, ils deviendront époux.

*Pendant le cœur, un Domestique a disposé une table et une chaise au milieu de la scène, à la hauteur du troisième plan.*

MONTDIDIER, *au Notaire*. Placez-vous à cette table, monsieur le Notaire.

ADRIEN, *apercevant Cormoran*. Te voilà, mon brave... tu as voulu être témoin de mon bonheur... tu en as le droit, il est un peu ton ouvrage... aussi je veux que tu signes au contrat.

CORMORAN, *avec joie*. Signer?... moi... *(Changeant de ton.)* Je ne sais pas écrire.

MONTDIDIER, *au Notaire*. Ajoutez sur le contrat que, dès ce jour, Adrien Kernock devient mon associé.

BLIGNY, *bas, à Lucile*. Eh bien ! vous voyez...

LUCILE, *bas*. Si c'est une expiation, du moins elle est noble et grande.

CORMORAN, *à part, regardant Bligny*. Encore!... et toujours en secret!...

MONTDIDIER, *au Notaire*. C'est fait, maintenant, passons à la signature du contrat.

*Il s'assied et signe.*

BLIGNY, *bas, à Lucile, pendant que Montdidier signe*. Vous désirez connaître ma condition, c'est le moment de vous la dire.

LUCILE, *bas, et vivement*. Parlez.

MONTDIDIER, *se levant et présentant la plume à Adrien*. A ton tour, Adrien.

BLIGNY, *bas*. Ne signez pas ce contrat.

LUCILE, *de même*. Comment?...

BLIGNY, *de même*. Si vous signez, je dénonce votre père.

LUCILE, *de même*. Quoi ! vous oseriez!...

BLIGNY, *de même*. Tout !

CORMORAN, *voyant Adrien quitter la table*. C'est à votre tour, mademoiselle.

ADRIEN, *prenant Lucile par la main*. Venez, chère Lucile.

*Il conduit Lucile vers la table, elle le suit machinalement.*

LUCILE, *à part*. Grand Dieu ! que faire ?

MONTDIDIER, *avec étonnement*. Comme tu es troublée, Lucile ??

ADRIEN. Vous pâlissez!... qu'avez-vous donc ?

LUCILE, *se remettant avec effort*. Moi ! rien, je vous jure.

MONTDIDIER. Alors, mets ton nom là, à côté de celui d'Adrien.

LUCILE, *prend la plume, puis regardant Bligny qui a tiré la lettre de sa poche et la fait tourner dans ses doigts*. *À part*. Mais si je signe, mon père est déshonoré. *(Haut.)* Non, c'est impossible.

TOUS. Impossible...

CORMORAN, *à part*. Qu'est-ce que ça veut dire ?

MONTDIDIER. Mais, Lucile...

LUCILE, *sur un nouveau mouvement de Bligny, jette la plume avec terreur*. Non, je ne signerai pas\*.

ADRIEN.

*Air : Final du 1<sup>er</sup> acte de la Lune de miel.*

O douleur ! quel coup pour mon âme !

MONTDIDIER, *avec indignation, à Lucile*.

D'Adrien tu trahis l'espoir...

LUCILE.

Jamais je ne serai sa femme...

ADRIEN.

Qu'ai-je entendu ?

LUCILE.

Cruel devoir !

MONTDIDIER.

Vraiment, quel étrange caprice !

Mais ma fille s'expliquera.

ADRIEN\*\*.

Parlez, Lucile...

LUCILE.

Ah ! quel supplice !

BLIGNY, *à part*.

Fort bien, mon plan réussira.

MONTDIDIER, *avec confiance, à Adrien et aux Invités*.

Elle va tout dire à son père,

Mais vous voyez son embarras.

Eloignez-vous...

LUCILE.

Que dire, hélas ! \*\*\*

*Elle descend à l'extrême droite.*

LUCILE, *à part*.

Quel coup affreux ! douleur extrême !

Adrien doute de mon cœur.

Faut-il, hélas ! lorsque je l'aime,

Que je brise ainsi son bonheur !

ENSEMBLE.

CORMORAN, *à part*.

Qu'elle parle, ou ne parle pas,

Je découvrirai le mystère.

ADRIEN.

Quel coup affreux ! douleur extrême !

Quand j'avais cru toucher son cœur,

C'est elle, hélas ! c'est elle-même

Qui met le comble à mon malheur !

MONTDIDIER.

Quel coup affreux ! douleur extrême !

Je croyais faire son bonheur.

L'hymen voulu par elle-même

N'est donc pas le vœu de son cœur ?

BLIGNY, *à part*.

Heureux moment ! ô joie extrême !

Par l'audace et par la terreur,

J'en suis certain, aujourd'hui même

Je dois assurer mon bonheur.

CORMORAN et LES INVITÉS.

Pauvre Adrien ! douleur extrême !

Il avait cru toucher son cœur.

\* Cormoran, Lucile, Montdidier, Adrien, Bligny.

\*\* Cormoran, Lucile, Adrien, Montdidier, Bligny.

\*\*\* Cormoran, Adrien, Montdidier, Bligny, sur deuxième plan ; Lucile, sur le premier.

\* Cormoran, Montdidier, Adrien, etc.

\*\* Cormoran, Montdidier, Lucile, Adrien, Bligny.



C'est elle, hélas ! c'est elle-même  
Qui vient détruire son bonheur.

LUCILE.

Quel coup affreux, etc.

Adrien et les Invités rentrent dans la maison ; Cormoran s'éloigne par le fond. Bligny rentre dans le pavillon.

## SCENE V.

MONTDIDIER, LUCILE.

MONTDIDIER. Enfin, nous sommes seuls ; je me suis contenu devant tout le monde ; mais à présent vous allez me faire connaître le motif de cet éclat scandaleux... Parlez, je l'exige.

LUCILE. O mon père ! ne m'interrogez pas ainsi ; ne me regardez pas avec courroux. Je souffre tant ! je n'ai qu'un mot à vous dire : J'aurais été coupable en signant ce contrat.

MONTDIDIER. Coupable !

LUCILE. Oui, ce que j'ai fait, je le devais. Mon cœur me dit que c'est bien ; il ne peut pas me tromper.

MONTDIDIER. Mais encore faut-il que je sache...

LUCILE, avec effroi. Vous ?

MONTDIDIER. D'où vient cet effroi ? depuis quand ma fille craint-elle de se confier à moi ? Eh quoi ! lorsque je te supplie de parler, tu hésites. Ah ! je le vois bien, j'ai perdu le cœur de mon enfant.

LUCILE, à part. Ah ! c'en est trop. (Haut.) Eh bien ! sachez donc que si j'ai refusé d'épouser Adrien, c'est que j'ai fait une découverte si terrible !...

MONTDIDIER. Une découverte !

LUCILE, s'arrêtant tout à coup en s'éloignant de Montdidier. Mon Dieu ! qu'allais-je faire ? lui avouer que je le sais coupable ! Oh ! non, une fille ne peut pas dire cela à son père.

MONTDIDIER. Achève donc. Eh bien ! cette découverte ?

LUCILE, essayant de paraître calme. C'est que je ne puis être heureuse avec celui que vous me donnez pour époux.

MONTDIDIER. Toi, malheureuse avec Adrien ! et pourquoi ?

LUCILE. Vous-même me le disiez ce matin ; j'ai pris pour un sentiment plus vif ce qui n'était qu'une amitié de sœur. Vos paroles si sages m'ont fait réfléchir sur l'engagement que j'allais contracter. Je me suis interrogée, et j'ai vu que vous aviez mieux jugé que moi de l'état de mon cœur.

MONTDIDIER. Et tu attends jusqu'au moment de la signature du contrat pour rompre ton mariage !

LUCILE. Je croyais pouvoir triompher de

moi-même ; mais au moment où j'ai pris la plume pour tracer mon nom, tout à coup, comme un éclair, l'avenir s'est offert devant moi, et je suis restée sans force en face du malheur qui me menaçait.

MONTDIDIER. Ainsi, c'est une vision, c'est un caprice, qui ont arrêté votre main et troublé notre bonheur à tous. Supposez-vous, Lucile, que je serai aussi faible que vous, et que je céderai à vos folles terreurs ? Adrien est plein de tendresse pour vous, et puisque vous m'avez avoué que vous l'aimez...

LUCILE. Eh bien ! c'est possible ! mais je ne l'aime plus\*.

MONTDIDIER. Et moi, je te le répète, je ne céderai pas à ton inexplicable répugnance pour un hymen que tu as désiré. Lucile, songe que je vais de ce pas rassurer Adrien, et que je t'attends pour signer le contrat.

AIR : Nous serons tous bientôt d'accord. (Le Secret du Soldat.)

C'en est assez, je l'ai juré,  
D'Adrien je serai le père ;  
C'est ton bonheur que je veux faire,  
Je remplis un devoir sacré.

LUCILE.

Voyez mes pleurs ; que votre amour  
Cède, mon père, à leur puissance.

MONTDIDIER.

Mon enfant, de ma résistance  
Tu me remercieras un jour.

REPRISE ENSEMBLE.

MONTDIDIER.

C'en est assez, je l'ai juré,  
D'Adrien je serai le père, etc.

LUCILE, à part.

Non, plus d'hymen, je l'ai juré,  
Je saurai braver sa colère.  
Il s'agit de sauver mon père,  
Pour moi c'est un devoir sacré.

Montdidier rentre dans la maison,

## SCÈNE VI.

LUCILE, seule.

Oh ! oui, malgré ses menaces, j'aurai le courage de résister... Je ne consentirai pas à ce mariage qui devait faire mon bonheur. Qu'ils me croient tous insensée, ingrate, parjure à mes serments, que m'importe, pourvu que personne ne sache que mon père est coupable... mais la preuve qui l'accuse, j'ai bien le droit de l'exiger après un tel sacrifice... Monsieur de Bligny m'a promis de me la remettre... où est-il cet homme ? chez lui, peut-être... Eh bien ! j'irai chez lui, car cette lettre, il me la faut... je l'ai payée assez

\* Montdidier, Lucile.



cher. (*Elle se dirige vers le pavillon.*) Mais, je le sens, lui parler une seconde fois, ce serait au-dessus de mes forces... Je vais lui écrire, et m'enfermer dans ma chambre jusqu'à ce que j'aie reçu la réponse... Je ne veux revoir ni mon père ni Adrien avant d'avoir anéanti la lettre.

Elle rentre dans la maison.

## SCÈNE VII.

JOSEPH, CORMORAN.

Ils arrivent par le fond, à droite.

JOSEPH. Ce cher Cormoran... en voilà un véritable ami... Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

CORMORAN. Raison de plus pour l'arroser avec une troisième bouteille.

JOSEPH. C'est qu'il est un peu traître ce diable de petit vin de pays.

CORMORAN. Quoi ! il fait faire la causette, et entre amis c'est bon de jaser.

JOSEPH. Oui, mais il y a longtemps que nous jasons... on peut avoir besoin de moi là-dedans. Je vais voir à l'office si on ne m'a pas demandé.

CORMORAN. Et ensuite vous reviendrez ?

JOSEPH. Je vous le promets.

Il entre à gauche.

CORMORAN, *seul*. Il ne m'en a pas assez dit !... c'est égal, je suis sur la trace. Je le sais maintenant, si le mariage est rompu, ce n'est pas par la volonté de Lucile... c'est à cause de ce Bligny. Cette lettre qu'il a reçue ce matin de la part d'un ami qui est à Nismes ; elle contient, m'a dit Joseph, des choses qui peuvent détruire la réputation de Montdidier. Il s'agit d'une mauvaise action qu'il a commise. Une mauvaise action... lui ? non, ce n'est pas possible. (*Comme par une réflexion spontanée.*) O mon Dieu !... si c'était !...

AIR : *Vous avez aimé Tacconnet.*

Je le saurai, le terrible secret

Qui frappe au cœur une honnête famille.

De vivre encor je n'ai plus de regret.

Dans mon obscure nuit, c'est un éclair qui brille ;

Combien de fois, en proie à mon souci,

Je me suis dit : Que fais-je sur la terre ?

Dieu le savait, s'il m'a conduit ici,

C'est que j'avais un peu de bien à faire.

Merci, mon Dieu, si j'ai du bien à faire.

## SCÈNE VIII.

CORMORAN, CATICHE, et LE PARISIEN,  
*entrant par le fond à droite.*

CATICHE, *pleurant*. Hi ! hi ! hi ! Ce pauvre

Parisien, c'était bien la peine de trotter à la mairie pour savoir si c'est la croix qu'on voulait lui donner !

LE PARISIEN. Eh bien ! quoi, Catiche ? on m'a fourni les moyens de l'obtenir.

CATICHE. Ah ! monsieur Cormoran, en voilà encore un malheur !

CORMORAN. Eh ben ! qu'est-ce qu'il y a ?

LE PARISIEN. Il y a que je suis volé, dévalisé... et peut-être bien fusillé.

CORMORAN. Toi ?

CATICHE. Eh bien ! oui, puisqu'il faut qu'il rejoigne.

CORMORAN. Qui ?

LE PARISIEN. Mon drapeau... qui m'appelle en Alger, où je suis attendu pour rosser les Bédouins, cueillir des lauriers et moissonner des chameaux.

CATICHE, *pleurant*. Et dire qu'il a payé pour se faire ra... racheter.

CORMORAN. Eh ben ! alors ?

LE PARISIEN. Oui, mais je n'ai pas de remplaçant... La société de Paris, à qui je me suis adressé de confiance, a filé avec mon argent, et n'a pas envoyé de héros à ma place... voilà ce que je viens d'apprendre par le propre canal de monsieur le maire.

CORMORAN. Il paraît qu'il y a du chagrin pour tout le monde ici.

CATICHE. Pardine, c'est le jour aux accidents... il y a quelqu'un qui porte malheur à la maison, c'est sûr.

CORMORAN, *jetant un coup d'œil, à la dérobée, sur le pavillon*. Ça se pourrait bien.

CATICHE. C'était bien la peine, Parisien, d'hériter de votre tante Galuchet... autant vaudrait qu'elle ne soye pas morte.

LE PARISIEN. C'est vrai ; pauvre tante !... ses six cents francs ne m'ont servi à rien, puisqu'il faut que je parte demain !... Gueuse de compagnie de remplacement ! scélérats de Conscience !

## SCÈNE IX.

CORMORAN, PARISIEN, BLIGNY, *sortant du pavillon*, CATICHE.

BLIGNY, *qui est rentré sur les derniers mots du Parisien ; à part*. Que dit-il ?

LE PARISIEN. Oh ! si je pouvais avoir des renseignements sur le directeur en chef de la société ! (*Apercevant Bligny.*) Tiens, monsieur de Bligny ! (*Courant à lui.*) Vous qui venez de Paris, vous le connaissez, peut-être ?

BLIGNY. Qui ça ?

LE PARISIEN. Un gueusard, un scélérat,

\* Catiche, Cormoran, Parisien.

\*\* Cormoran, Catiche, Parisien.

un fripon... le directeur de la Conscience... Jacques Ferlou.

BLIGNY, *troubé\**. Plaît-il? (*Se remettant.*)  
Moi... du tout... je ne connais pas, je ne sais pas ce que tu veux dire.

CORMORAN, *à part*. Tiens, c'est drôle... il s'est troublé.

Il disparaît derrière la maison.

BLIGNY, *à part*. Où donc est ce Joseph?  
LE PARISIEN. C'est dommage; car il me doit un remplaçant. Aussi, je voudrais le tenir en face comme vous êtes là, monsieur de Bligny, lui parler comme je vous parle... je lui dirais : (*Levant le poing sur Bligny.*)  
Tiens...

BLIGNY, *reculant*. Eh bien ! imbécile, fais donc attention.

LE PARISIEN. C'est vrai... je peux pas cogner... vous n'êtes pas lui.

CATICHÉ, *emmenant Parisien vers la maison*. Allons, Parisien, venez à la cuisine... nous pleurerons ensemble, et je vous ferai des crêpes.

LE PARISIEN. J'en mangerai beaucoup, ça m'ôtera un poids de dessus l'estomac.

Joseph sort de la maison.

BLIGNY. Joseph... approche.

JOSEPH. Me voilà, monsieur.

CATICHÉ, *pleurant*. Hi ! hi ! hi ! Quel coquin de guignon !

LE PARISIEN. Mais ne geignez donc pas, Catiché, ne geignez donc pas.

Catiché et le Parisien rentrent dans la maison.

BLIGNY, *à Joseph*. Tu vas te rendre sur-le-champ à Nismes.

CORMORAN, *paraissant derrière la maison\*\**. A Nismes !

BLIGNY, *tirant un paquet cacheté de sa poche*. Tu remettras ceci à la personne qui t'a donné ce matin une lettre pour moi.

JOSEPH. Oui, monsieur... pour ce clerc de notaire qui vient de Rennes.

CORMORAN, *à part*. L'homme qui doit connaître le mystère...

BLIGNY, *à Joseph*. Hâte-toi.

JOSEPH. Monsieur... je prends mon chapeau et je pars.

BLIGNY. Tu sortiras par l'autre porte du pavillon... surtout ne t'avise pas de t'arrêter en route pour boire.

JOSEPH. Ah ! monsieur, j'en suis incapable.

Il entre dans le pavillon.

CORMORAN, *à part*. C'est ce que nous verrons.

Il disparaît par la droite.

\* Cormoran, Bligny, Parisien, Catiché.

\*\* Cormoran, Joseph, Bligny.

## SCÈNE X.

BLIGNY, puis LUCILE.

BLIGNY. Maintenant me voilà quitte avec celui qui m'a si bien servi... il m'en coûte un billet de mille francs... mais c'est encore moi qui fais le meilleur marché. (*Apercevant Lucile.*) Lucile !... j'étais bien sûr qu'elle reviendrait. (*A Lucile, qui hésite à s'approcher.*) Vous voici, mademoiselle, je vous attendais.

LUCILE. Et moi, monsieur, tout à l'heure encore j'hésitais à descendre ici... après la pénible condition que vous m'avez imposée, vous devez comprendre la répugnance que j'éprouve à me trouver devant vous.

BLIGNY. Ces paroles sont bien dures.

LUCILE. J'avais résolu de vous écrire... j'ai même commencé une lettre; mais réfléchissant que je ne pouvais la confier à personne, j'ai dû m'armer de courage pour venir réclamer votre promesse... ce papier qui peut compromettre mon père, il ne vous appartient plus... c'est le prix de mon sacrifice; rendez-le-moi, je l'attends.

BLIGNY. Vous le rendre !... oh non... pas encore, mademoiselle.

LUCILE. Comment ! lorsque j'ai obéi à votre cruelle volonté, quand j'ai tout souffert pour imposer silence à mon cœur... quand j'ai bravé les menaces de mon père, le désespoir de celui que j'aime, vous pouvez me dire que je n'ai pas assez fait pour racheter cette lettre !... mais à quel prix la mettez-vous donc, et que voulez-vous encore ?

BLIGNY. Je veux que vous me regardiez d'un œil moins sévère, et que vous écoutiez ce qu'il me reste à vous dire.

LUCILE. Hâtez-vous donc de parler, monsieur... vous devez bien voir ce qu'il me faut de courage pour subir cet entretien... par pitié, abrégez mon supplice.

BLIGNY. Vous le voulez... je vais droit au fait... Si je vous ai forcée à rompre votre mariage, Lucile... c'est qu'il n'y avait que ce moyen de vous mettre à même d'en contracter un autre.

LUCILE. Un autre ?

BLIGNY. Avec moi.

LUCILE. Avec vous... oh ! mes pressentiments ne m'avaient pas trompée... cependant mon cœur refusait de croire à un pareil calcul... c'est à ma dot que vous aspirez, et pour l'obtenir vous placez une pauvre fille entre le malheur de toute sa vie et le déshonneur de son père, parce que vous savez que le silence est mon devoir, que je ne puis implorer le

\* Lucile, Bligny.



secours de personne, que je suis sans défense, vous m'accablez... ah! monsieur, il n'y a qu'un mot pour qualifier une telle conduite.. c'est un lâcheté!

BLIGNY. Non, c'est une réparation du tort que m'a fait votre père.

LUCILE. A vous?

BLIGNY. Récemment une brillante carrière s'ouvrait devant moi; j'allais enfin m'assurer une position dans le monde, lorsque monsieur Montdidier, que je ne connaissais pas, qui n'avait aucun motif pour m'en vouloir, à, par une indiscretion, ruiné mon avenir et détruit toutes mes espérances de fortune.

LUCILE. Eh bien, puisque c'est de l'or que vous voulez, je vais aller trouver mon père, il saura tout... cachant sa rougeur sous mes baisers, je lui dirai : A mes yeux tu n'es pas coupable; mais il y a ici un homme qui possède la preuve de ta faute... pour l'annéantir il exige ma dot et ma main; donnez-lui toute ta fortune, mon père; mais ne lui donne pas ta fille.

BLIGNY. Mais cette fortune je ne puis l'accepter qu'à un seul titre... et celui que j'ambitionne est trop flatteur pour que je renonce à l'obtenir.

LUCILE. Il le faudra pourtant, monsieur... car, vaincue par vos menaces, si je pouvais consentir à ce mariage, soyez-en sûr... à genoux devant l'autel, sous le coup de la terreur, brisée par la souffrance, au moment de m'unir à vous, mon cœur se révolterait, et j'aurais encore la force de dire : Jamais! jamais!

BLIGNY. Puisqu'il en est ainsi, je n'essayerai pas plus longtemps de triompher de votre résistance... Je sais maintenant comment je dois agir. Quoi qu'il arrive, Lucile, souvenez-vous bien que c'est vous qui l'aurez voulu.

Il fait quelques pas vers le pavillon.

LUCILE, *le regardant s'éloigner. A part, avec effroi.* Mes paroles l'ont irritée... imprudente! (*Courant à Bligny.*) Ah! monsieur, de grâce, arrêtez.

BLIGNY. A quoi bon?

LUCILE. Arrêtez, vous dis-je, et écoutez-moi. Je me repens de la violence de mon langage; je me suis emportée contre vous, quand j'aurais dû vous supplier; ma bouche a proféré des insultes quand ce sont mes larmes qui devaient parler. Ayez pitié du désordre de mon esprit. Soyez généreux, je vous demande pardon.

Elle s'agenouille, Bligny la relève aussitôt.

AIR des HIRONDELLES (de Grisar).

C'est à genoux, ici, que pour mon père  
Je vous supplie... ah! ne dites pas non.  
Pitié, monsieur, vous avez une mère,  
Ma voix vous implore en son nom.

Que votre désir de vengeance  
Cède à la plus sainte puissance.

Votre mère, en elle ayez foi,  
Vous en fait une loi,  
Et vous prie avec moi.  
Elle vous en fait une loi,  
Et vous prie avec moi.

BLIGNY, *regardant vers la maison.* On vient!

LUCILE, *de même.* Mon père... Adrien... Oh! qu'ils ne nous voient pas ensemble!

BLIGNY, *à part.* Je n'ai plus qu'un moyen pour la décider, je l'emploierai.

LUCILE, *à Bligny.* Vous aurez pitié de mes larmes!

BLIGNY. Je ne vous promets rien.

LUCILE. Mais quel est donc votre projet?

BLIGNY. Si vous voulez le connaître, écoutez!

LUCILE, *à elle-même.* Eh bien! j'aurai le courage de tout entendre.

Elle se cache derrière le pavillon.

## SCENE XI.

BLIGNY, MONTDIDIER, ADRIEN,  
LUCILE, *cachée.*

ADRIEN. Non, monsieur Montdidier, n'insistez pas, je dois quitter cette maison à l'instant même.

MONTDIDIER. Tu resteras, te dis-je... j'ai fait appeler ma fille, et malgré sa résistance, je t'en réponds, elle obéira.

ADRIEN. Oh! ne la contraignez pas, il vaut mieux que je parte... Ce matin, ma résolution était prise, je m'éloignais... un événement m'a ramené malgré moi, et, vous le voyez, je ne suis revenu ici que pour y apporter le trouble et la désolation. Il est dans ma destinée d'être toujours malheureux!

BLIGNY, *affectant l'intérêt.* Oui, malheureux depuis votre enfance. Vous qu'un crime a rendu orphelin.

LUCILE, *à part.* O ciel! que lui dit-il?

ADRIEN. Que me rappelez-vous... Mon père, victime d'un misérable.... et je n'ai pu le venger comme Dieu m'en faisait un devoir!

MONTDIDIER, *avec trouble.* Un devoir?... Tu te trompes, Adrien... Dieu ne donne à personne la mission de se venger, et s'il a permis que le coupable échappât à la justice des hommes, sois-en certain, c'est qu'il s'est réservé le soin de le punir en enchaînant les remords à sa conscience. D'ailleurs, il y a vingt ans de ce crime. Si celui qui t'a privé de ton père a cessé aussi d'exister...

BLIGNY. Mais en est-on bien certain, monsieur Montdidier?



ADRIEN, à *Bligny*. Auriez-vous quelque indice?

MONTDIDIER. Mais monsieur ne peut pas savoir aujourd'hui ce que les juges ont vainement tenté autrefois de découvrir.

BLIGNY, à *part*. Lucile m'écoute, poursuivons. (*Haut*.) Des indices; jugez-en vous-même, monsieur Montdidier. Ne doit-on pas supposer que cette main cachée qui répand tant de bienfaits sur madame Kernock est justement celle qui a commis le crime?

MONTDIDIER. Cette supposition est horrible!

LUCILE, à *part*. Mon pauvre père!... comme il souffre!

BLIGNY. Je ne puis encore vous donner une certitude. Mais plus tard sans doute il me sera possible de désigner le coupable.

ADRIEN. Oh! si cela pouvait être! quelle joie j'éprouverais à lui dire: Quelque généreux que tu aies été envers ma mère, je ne te dois rien; car avec tous les trésors du monde tu ne peux me rendre tout ce que tu m'as ravi; c'est ton sang, c'est ton repos, c'est la réputation usurpée dont tu jouis qu'il me faut... tant que je ne t'aurai pas pris tout cela, tu ne seras pas quitte envers moi.

BLIGNY, à *part*, regardant du côté du pavillon \*. Rien encore (*Haut*); mais si le coupable occupe un rang élevé dans le monde...

LUCILE, à *part*. Mon Dieu... va-t-il donc tout dire?

ADRIEN. Raison de plus pour l'en faire descendre et le dénoncer à la société tout entière... si haut qu'il soit placé, ma vengeance saura l'atteindre.

MONTDIDIER. Adrien!

LUCILE, à *part*. C'en est fait; à tout prix j'accomplirai le sacrifice!

Elle disparaît.

## SCÈNE XII.

CATICHE, MONTDIDIER, ADRIEN, BLIGNY.

CATICHE, sortant de la maison, un papier à la main. Ah! monsieur, encore un accident... je viens de chez mams'elle, elle n'y est pas; je l'ai appelée dans toute la maison, elle n'a pas répondu.

MONTDIDIER. Se peut-il? ma fille a disparu?

\* Montdidier, Adrien, Bligny.

ADRIEN. Que signifie?...

CATICHE. Mais v'là un chiffon de papier que j'ai trouvé sur sa table... Je ne sais pas lire; mais peut-être ça vous dira-t-il...

Elle rentre dans la maison.

MONTDIDIER. Donne. (*Jetant les yeux sur le papier*.) Une lettre commencée... ces mots seulement: Monsieur de Bligny.

BLIGNY, à *part*. Diable!

ADRIEN. Une lettre, à lui?

MONTDIDIER, à *Bligny*. Qu'est-ce que cela signifie, monsieur\*? ma fille vous adresse une lettre dans un pareil moment, lorsqu'elle vient de me refuser sa confiance... (*Regardant Bligny*.) Oh! votre embarras éveille mes soupçons. Je comprends enfin que vous êtes pour quelque chose dans tout ce qui se passe ici. (*Avec autorité*.) Vous allez me dire pourquoi ma fille vous écrit; je l'exige.

BLIGNY. Mais, monsieur...

MONTDIDIER. Je le veux, vous dis-je!

BLIGNY, à *part*. De l'audace! (*Elevant la voix*.) Vous voulez le savoir... Eh bien! c'est...

LUCILE\*\*, sortant du pavillon et s'arrêtant sur le seuil. C'est parce que je l'aime, mon père.

BLIGNY, à *part*. Enfin!

MONTDIDIER. Toi! c'est impossible!

LUCILE. Vous en doutez.... J'étais chez lui...

MONTDIDIER, se couvrant le visage de ses mains. Malheureuse enfant!

ADRIEN, à lui-même. Elle l'aime. Ah! je n'ai plus qu'à partir.

Il fait un mouvement vers le fond.

CORMORAN\*\*\*, paraissant tout à coup et saisissant la main d'Adrien. Non, restez, et attendez mon retour.

ADRIEN. Où vas-tu donc?

CORMORAN, montrant au public la lettre qu'il tient à la main. A Nismes!

Montdidier est resté accablé par la douleur. Lucile toujours sur la porte du pavillon et près de s'évanouir. Bligny, sur le devant de la scène, témoigne sa joie. Adrien, retenu par les paroles de Cormoran, est resté au milieu du théâtre, tandis que le Conducteur de taureaux se dirige vers le fond.

\* Adrien, Montdidier, Bligny.

\*\* Adrien, Montdidier, Bligny, Lucile.

\*\*\* Montdidier, sur le premier plan; Adrien, Cormoran, sur le troisième plan; Bligny, Lucile, sur le premier plan.

## ACTE TROISIEME.

Une pièce de l'appartement de Montdidier. Portes latérales, porte au fond. A gauche, au premier plan, l'entrée de la chambre de Montdidier; à droite, au deuxième plan, une fenêtre; à gauche, sur le devant, une table-bureau.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MONTDIDIER, ADRIEN.

Au lever du rideau, Montdidier est occupé à écrire. Adrien se tient debout, près de la fenêtre.

ADRIEN, *après avoir jeté un coup d'œil vers la fenêtre.* Personne encore! il ne revient pas ce brave homme qui m'avait dit hier: « Espérez et attendez mon retour... » Après ce qui s'est passé, l'espoir serait une folie... Lucile compromise, monsieur Montdidier a exigé qu'elle épousât aujourd'hui celui qu'elle aime... je n'ai pas le droit de me plaindre de ce mariage... il faut qu'il s'accomplisse... c'est une réparation.

MONTDIDIER, *à lui-même.* Je deviens fou... je ne sais plus comment je vis... (*Haut.*) Adrien, quel est le quantième du mois aujourd'hui?

ADRIEN, *tristement.* Nous sommes au 27 juin, monsieur... date fatale.

MONTDIDIER, *à part.* Oui, fatale pour lui et pour moi... Malheureux Victor, voilà vingt ans que je m'efforce de réparer ton crime... Dieu t'aura-t-il pardonné? (*Pendant ce temps il a cacheté la lettre qu'il écrivait; il se lève; il sonne; un domestique paraît.*) Ce billet à monsieur de Bligny.

Le Domestique sort.

ADRIEN, *à Montdidier, qui se dispose à entrer chez lui.* Ne verrez-vous pas mademoiselle Lucile avant son mariage?

MONTDIDIER. La voir!... à quoi bon?... c'est bien assez de lui donner la main pour la conduire à l'autel.

ADRIEN. Vous serez donc sans pitié pour elle?

MONTDIDIER. N'a-t-elle pas été sans confiance pour moi? car, le premier moment de colère passé, je suis allé à cette malheureuse enfant, la douleur dans les yeux, le pardon sur les lèvres... Je lui ai dit: Si tu ne peux te justifier, donne-moi une excuse au moins, avoue-moi que tu es tombée dans un piège infâme, que c'est à la violence que tu as cédé; je ne te demande qu'une parole, une seule, dont je puisse me faire une arme pour punir le coupable... A ces mots, elle a frémi, elle est tombée à mes pieds, et n'a pas répondu.

ADRIEN. Mais son amour pour... un autre... cet amour qui vous offense et que je déplore, le mariage va le légitimer... l'union qu'un

père a maudite d'avance ne saurait être heureuse... Rappelez-la, monsieur, et que votre pardon la réconcilie avec elle-même.

MONTDIDIER. Non, je ne la verrai pas.

ADRIEN. Tant d'inflexibilité... mais en refusant votre indulgence à mademoiselle Lucile, en la bannissant de votre présence, quand je suis là, près de vous... ne songez-vous pas qu'elle peut me croire complice de votre sévérité, me soupçonner de vous irriter contre elle, m'accuser de son malheur, enfin...

MONTDIDIER. Eh bien, quand je te vendrais aussi!...

ADRIEN. Oh! si c'est là le motif qui vous fait agir, vous pouvez la rappeler à l'instant, lui pardonner et la bénir... je vous en remercierai, monsieur, je ne veux pas qu'on me vende.

MONTDIDIER. Tu l'aimes encore!

ADRIEN. Mais vous-même, vous avez beau vous en défendre, elle vous est toujours chère.

MONTDIDIER. Eh! mon Dieu, je le sais bien.

AIR : Un Page aimait la jeune Adèle.

Ce n'est pas en vain qu'on est père;

Pour celle qui nous doit le jour,

Dans notre regard de colère,

Brille encore un rayon d'amour.

Quand une enfant d'elle-même dispose,

Un père la maudit, vois-tu,

Moins pour le mal qu'elle lui cause

Que pour le bien qu'elle a perdu.

C'est pour le bien qu'elle a perdu.

## SCÈNE II.

MONTDIDIER, LE PARISIEN, ADRIEN.

LE PARISIEN, *entr'ouvrant la porte du fond.* Excusez... c'est moi, le Parisien... on peut entrer?... Oui! merci.

MONTDIDIER. Que veux-tu?

LE PARISIEN. Vous faire mes adieux, attendu que je viens de recevoir ma feuille de route... la patrie a besoin de beaux hommes... elle me réclame... il faut que j'aille apprendre à emboîter le pas au profit du gouvernement... Ça va lui faire une belle jambe...



ADRIEN. En effet, ce pauvre garçon est appelé sous les drapeaux.

LE PARISIEN. Et moi qui avais donné six cents francs à la Conscience pour être privé de ceth onneur-là ! Sapristi ! que c'est désagréable !

MONTDIDIER, *lui donnant de l'argent*. Tiens, voilà pour payer ta bienvenue en entrant au corps.

ADRIEN\*. Nous nous reverrons, je l'espère, mon ami.

LE PARISIEN. Oui, si je ne rencontre pas un boulet de canon en route... Dire que me voilà exposé à me voir rogné au-dessus des épaules par un scélérat de Bédouin ! c'est déplorable !... je n'ai pas été élevé à ça, moi ; ça dérange mes habitudes.

MONTDIDIER, *à Adrien*. Songe, Adrien, à faire préparer la chaise de poste que j'ai commandée hier au soir.

ADRIEN. Mais encore une fois, votre fille?...

MONTDIDIER. Assez... ne m'en reparle plus...

Il rentre chez lui.

ADRIEN, *à part*. Oh ! malgré lui, il la verra !

Il sort par le fond.

### SCÈNE III.

LE PARISIEN, *seul*.

Eh bien ! ils me laissent comme ça !... (*Allant à la porte de Montdidier*.) Bien obligé, bourgeois. (*Allant au fond*.) Au revoir, monsieur Adrien... portez-vous bien... et moi aussi, si c'est possible. (*À part*.) J'espère qu'il y en a eu ici de la désolation depuis vingt-quatre heures ! Ah ça, qu'est-ce qu'il m'avait donc conté, en partant hier pour Nismes, ce vieux farceur de Cormoran ? j'arrangerai les affaires, je tiens le bonheur de monsieur Adrien dans ma main et peut-être, le tien... et crac... disparu !... plus de nouvelles du conducteur de taureaux ! et moi qui ai donné dans ces balivernes ! Il faut que je sois aussi bête que sa marchandise ! (*Ritournelle du chœur suivant*.) Ah ! voilà les camarades qui viennent pour me faire la conduite.

### SCÈNE IV.

LE PARISIEN, OUVRIERS, puis CATICHE.

CHOEUR.

Air : *Final du 3<sup>me</sup> acte des Petits Mystères de Paris*.

Assez gémir,

\* Montdidier, Adrien, Parisien.

Il faut partir

Quand la gloire t'invite.

Pour te faire la conduite,

Nous sommes tous

Au rendez-vous.

UN OUVRIER. Allons, Parisien, il est l'heure à l'horloge de monsieur le maire.

LE PARISIEN. La patrie avance... d'ailleurs je n'ai pas fait mes adieux à tout le monde... Avant de partir, il faut que je possède Catiche dans mes bras et mon sac sur mon dos.

CATICHE\*, *en larmes, apportant un gros sac de toile*. Nous v'là.... l'un portant l'autre.

LE PARISIEN, *examinant le sac*. Cristi ! comme il est gros !

CATICHE. Pas tant que mon cœur.

LE PARISIEN. Qu'est-ce qu'il peut donc y avoir dedans ?

CATICHE. Un fourniment complet... deux fromages mous, autant de bonnets de coton, un jambon, des gants fourrés et trois pots de marmelade.

LE PARISIEN. De la marmelade ! bon ! je pourrai faire des tartines pendant mes heures de faction, ça me distraira.

CATICHE, *sanglottant*. Et moi, avec quoi que je vas me distraire à présent ?

LE PARISIEN. Je vous laisse mon souvenir et une paire de chaussettes à raccommoder... le souvenir... gardez-le le plus longtemps possible... quant à l'autre article, vous me l'enverrez en Afrique par la première occasion... franc de port.

CATICHE. Dieu du ciel ! quel malheur ! moi qui lui avais tout refusé à cet amour d'homme-là pour être sûre de le conserver, et il faut que je le perde tout de même... V'là donc ce qu'il en revient d'être sage ! ça ne m'arrivera plus !

LE PARISIEN. La douleur vous égare, Catiche... il faut se faire une raison... soyez forte.

CATICHE. Je peux pas ! j'suis faible...

LE PARISIEN. Pauvre chatte !

CATICHE, *avec résolution*. Au fait, tant pire ! je n'écoute plus que le désespoir.... Parisien, embrassez-moi tant que vous voudrez...

LE PARISIEN. Bah ! devant les camarades ?

CATICHE. Allez vot' train... je paye l'arrière.

Elle lui ouvre ses bras.

LE PARISIEN. Ah ! bien, j'vas en prendre une fière ration.

Il se précipite dans les bras de Catiche.

\* Parisien, Catiche.



## SCÈNE V.

LE PARISIEN, CATICHE, BLIGNY.

BLIGNY, *sortant du cabinet de Montdidier.*  
A merveille!... tableau touchant!... Ne vous dérangez donc pas.

Il passe entre le Parisien et Catiche.

LE PARISIEN. Et vous, ne m'interrompez donc pas, je règle des comptes de ménage\*.  
BLIGNY. Ah! oui, c'est le moment cruel des adieux... Que veux-tu, mon brave, il faut que chacun paye sa dette à la patrie.

CATICHE. Ça vous est bien facile à dire, vous qui allez épouser mamselle Lucile... et sans rien payer pour ça, encore...

BLIGNY. Mais ton tour viendra aussi, petite. Qui sait? le Parisien te rapportera peut-être le bâton de maréchal de France!

LE PARISIEN. Eh bien, ça me f'rait plaisir; je sais d'avance à quoi y me servirait.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Qu'il me tombe un jour sous la main  
L' bâton de maréchal de France,  
Et que je trouve sur mon ch'min  
Mon gueusard de la Conscience;  
De c' bâton-là j' prétends m' servir  
Comm' de la plus simple des gaules.  
Ah! sapristi! qu' j'aurai d' plaisir  
A le casser sur ses épaules!

BLIGNY, *à part.* Le drôle a toujours l'air de me menacer.

L'OUVRIER, *à Parisien.* Allons, camarade, il est temps.

LE PARISIEN. C'est juste, je ne peux pas faire attendre l'armée... Cependant comme le bourgeois m'a donné de quoi payer ma bienvenue, nous allons boire ça ensemble; ce sera le coup de l'étrier.

CATICHE. Faut donc nous quitter, Parisien!

AIR : *J' vas-t-êtr' marié (de l'Ouragan).*

Le v'là soldat, c'en est donc fait,  
Il va courir la pretontaine.  
Ah! que l' destin bientôt l' ramène.  
Surtout, mon Dieu! fait's, s'il vous plaît,  
Qu'il revienne au grand complet.  
Restez au feu... de la cuisine,  
Et n'allez pas tomber au moins  
Dans les filets de quelqu' Bédouine,  
En faisant la chasse aux Bédouins.

LE PARISIEN. Soyez tranquille, Catiche, je n'abuserai pas de mes avantages physiques... je serai féroce de vertu auprès des femmes, et vous pourrez avoir la satisfaction de vous dire quand je reviendrai ici, dans huit ans : Il a un œil de moins, une jambe de bois, un bras de carton et un nez de fer-blanc... mais du moins il n'a pas changé.

CATICHE. Comme c'est consolant!

LE PARISIEN, CATICHE et LE CHŒUR.

Le v'là  
Me v'là soldat, etc.

Ils sortent par le fond.

## SCÈNE VI.

BLIGNY, *seul*, puis LUCILE.

BLIGNY. Bon voyage, niais! en voilà un qui n'est plus à craindre pour moi... Au surplus, qu'ai-je à redouter maintenant?... Tout marche au gré de mes vœux. Le père croit le mariage indispensable; Lucile se gardera bien de le désabuser... son dévouement filial me fait faire une excellente affaire.

LUCILE, *entrant par le fond*\*. Se peut-il? mon père consent à me recevoir... il m'a fait demander! (*Apercevant Bligny.*) Vous ici, monsieur?

BLIGNY. Je viens d'annoncer à monsieur Montdidier que, suivant les intentions qu'il m'a fait transmettre tout à l'heure, le notaire va se rendre près de lui ce matin.

LUCILE. Le notaire, déjà!

BLIGNY. Il ne saurait venir trop tôt au gré de mes vœux... vous devez comprendre combien il me tarde d'en finir; depuis hier ma situation ici est embarrassante... il faut que je subisse sans me plaindre les regards courroucés d'Adrien, car je ne voudrais pas manquer d'égards envers le malheur... que j'entende les paroles de colère de monsieur Montdidier, à qui je dois maintenant le respect d'un fils; et si grande que soit ma prudence, j'avoue que si notre union ne devait pas être accomplie ce matin même, je finirais par me laisser emporter à quelque fâcheux éclat.

LUCILE, *avec amertume.* Non, monsieur, non, je ne crains pas cela... vous vous garderez bien de céder à un emportement qui pourrait compromettre votre spéculation... vous serez prudent... vous souffrirez comme moi les reproches, les humiliations, plutôt que de renoncer à la dot que vous êtes venu chercher ici!... Cinq cent mille francs, c'est un si beau joyau!... Il mérite bien, n'est-ce pas, monsieur, qu'on se courbe sous le mépris pour le ramasser?

BLIGNY. Vous êtes cruelle, Lucile!... Votre fortune m'a ébloui, il est vrai; mais je prétends payer par tant de soins et de prévenances le bonheur que je vais vous devoir, que vous finirez par oublier les chagrins que je vous ai causés... j'espère mieux encore.

LUCILE. Cessez de m'accabler... Depuis

\* Catiche, le Parisien, Bligny.

\* Bligny, Lucile.

hier mes forces sont épuisées... Vous m'avez dit : Épousez-moi, ou je déshonore publiquement votre père!... Lui ravir l'estime publique, c'était le tuer... j'ai dû donner mon existence pour sauver la sienne; mais le devoir est souvent bien pénible à remplir! et quand je vous vois, quand vous me parlez, je sens mon pauvre cœur qui faiblit. Plus un mot, monsieur, éloignez-vous, je vous en conjure... le sacrifice n'est pas encore accompli, et je ne voudrais pas manquer de courage.

BLIGNY. Soit, puisque vous l'exigez, je vous laisse... mais pour peu d'instant... bientôt nous nous reverrons.

Il sort par le fond.

## SCÈNE VII.

LUCILE, seule, s'asseyant à droite.

Oui, du courage, de la résignation, voilà ce que m'impose le devoir filial!... pour l'accomplir, que d'épreuves j'ai subies en un seul jour!... Et j'ai pu supporter tout cela sans que la vérité m'échappât malgré moi, sans qu'un cri parti involontairement de mon cœur allât leur révéler que je n'étais pas coupable... (*Elle se lève.*) Et maintenant que je vais encore paraître devant eux, mon Dieu! soutiens-moi; ils ne doivent pas savoir que je me sacrifie pour sauver l'honneur de mon père.

AIR : *O toi, qui m'apparus dans ce désert du monde.*  
(Auguste Morel.)

O toi qui m'apparus souvent dans un doux rêve,  
Pour me dicter les lois que je dois observer;  
Ma mère, entends ma voix! que ma tâche s'achève,

Et puis après j'irai te retrouver.  
Au devoir le plus saint je veux être fidèle,  
Mon courage faiblit... toi qui dois bien le voir,

Mets en mon cœur et la force et l'espoir,  
Et vers toi que Dieu me rappelle  
Quand j'aurai rempli mon devoir.  
Mais avant que Dieu me rappelle,  
Laisse-moi remplir mon devoir.

## SCÈNE VIII.

MONTDIDIER, LUCILE; puis ADRIEN.

MONTDIDIER, sortant de chez lui. Je ne me suis pas trompé, c'est bien sa voix!... Vous ici, mademoiselle; et qui vous a permis d'y venir?

LUCILE, étonnée. Mais vous-même... c'est par votre ordre, mon père.

MONTDIDIER. Mensonge!

ADRIEN, entrant vivement par le fond\*. Oui, mensonge... et voilà le coupable!

MONTDIDIER. Qu'entends-je? personne ne respecte donc plus ma volonté dans cette maison?... Toi aussi, tu me trompes!

LUCILE. Mon père ne voulait pas me voir! ah! monsieur Adrien, qu'avez-vous fait?

ADRIEN. Mon devoir; je ne veux pas que vous m'accusiez de vous séparer de votre père... Et vous, monsieur, il est impossible que vous n'ayez pas un mot de pardon à dire à votre enfant!...

MONTDIDIER. Mais ce mot l'a-t-elle demandé? l'implore-t-elle en ce moment? Tu vois son silence... pas une parole de repentir.

LUCILE, à part. Du repentir! puis-je en avoir, mon Dieu?

ADRIEN. Je ne vois que sa pâleur, moi, je ne vois que ses larmes... elles doivent plaider assez haut dans votre cœur. De la pitié!

MONTDIDIER. Elle n'en mérite pas.

ADRIEN. Mais moi, monsieur, moi, j'en mérite peut-être; car je souffre autant que vous... vous oubliez que c'est sur la foi de ma promesse que mademoiselle est venue ici; c'est parce qu'elle a cru vous trouver calme et indulgent que vous la voyez devant vous... ce matin encore, vous m'avez dit : Quoiqu'il arrive, Adrien, tu seras toujours mon fils... Eh bien, ce titre, je l'accepte, mais c'est pour vous dire à mon tour : mon père, rappelez-vous que vous avez deux enfants, faites grâce à ma sœur!

LUCILE, avec émotion. Monsieur Adrien, je vous conjure, ne me défendez pas.

MONTDIDIER. Elle a raison, mon fils; laisse-lui tout le poids de sa honte; comment pourrais-tu plaider pour elle, quand pour justification elle ne trouve rien à nous dire?

LUCILE. Je dis, mon père, que vos paroles me tuent. (*A part.*) Et pour le sauver, j'ai besoin de vivre encore.

MONTDIDIER sonne, un domestique paraît\*\*. La chaise de poste que j'ai commandée...

Le Domestique sort.

LUCILE. Vous voulez partir!

MONTDIDIER. Ce n'est pas moi qui partirai...

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ici, non, je n'ai plus de fille;  
Mais par des soins assidus et constants,  
Mon cœur a su se faire une famille,  
Mes ouvriers sont mes enfants.  
Voilà, voilà mes vrais enfants.  
Tout leur espoir réside en ma personne;  
Je ne veux pas, succombant aux chagrins,  
Quand une ingrate m'abandonne,  
Laisser les autres orphelins.  
Dois-je laisser les autres orphelins?

\* Montdidier, Adrien, Lucile.

\*\* Adrien, Montdidier, Lucile.



Après votre mariage, vous monterez en chaise de poste avec votre mari.

LUCILE. Vous quitter !...

MONTDIDIER. Pour toujours, je le veux !

LUCILE. J'obéirai.

MONTDIDIER. Je n'entendrai jamais parler de vous... vous ne m'écrirez sous aucun prétexte.

ADRIEN. Ah ! c'est trop de rigueur.

MONTDIDIER. Je le veux !

LUCILE. J'obéirai.

ENSEMBLE.

AIR des *Myosotis*.

LUCILE.

*A part.*

Prenez pitié, mon Dieu, de ma souffrance,

Je perds, quels regrets !

Son cœur pour jamais.

Il me bannit, hélas ! de sa présence.

Mon cœur

Succombe au malheur.

MONTDIDIER, *à part.*

Prenez pitié, mon Dieu, de ma souffrance,

Je perds pour jamais

L'enfant que j'aimais.

Hélas ! elle a trompé ma confiance ;

Mon cœur

Succombe au malheur.

ADRIEN, *à part.*

Prenez pitié, mon Dieu, de sa souffrance,

Il veut désormais

La fuir pour jamais.

Il la bannit, hélas ! de sa présence.

Son cœur

Succombe au malheur\*.

LUCILE, *à part.*

Quelle épreuve cruelle ;

Ah ! ma douleur va me trahir.

A mon devoir fidèle,

Il faut me taire... il faut partir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Montdidier rentre chez lui, après avoir fait un geste impérieux à Lucile, qui a voulu aller à lui.*

## SCÈNE IX.

LUCILE, ADRIEN.

ADRIEN, *regardant Lucile, qui tombe accablée sur un siège à gauche.* Comme elle souffre ! Combien vous devez m'en vouloir de vous avoir exposée à cette cruelle entrevue !

LUCILE. Vous en vouloir !... et pourquoi ? Il n'a pas dépendu de vous que mon père laissât tomber sur moi un regard d'indulgence, un mot de pardon... j'ai brisé votre bonheur, et cependant vous m'avez généreusement défendue... c'est bien... c'est noble et beau. Les paroles me manquent pour vous expri-

\* Montdidier, Adrien, Lucile.

mer ma reconnaissance ; mais mon cœur, Adrien, mon cœur vous remercie.

ADRIEN. Pas encore, Lucile... en perdant votre amour, je n'ai pas renoncé à rester votre ami... ce titre m'impose une tâche, et je la remplirai... oui, un jour... bientôt peut-être, grâce à mes soins constants, je vous rendrai votre père, et c'est alors seulement que vous pourrez me dire, merci !

LUCILE. Mes larmes ont été sans pouvoir, vos prières ne sauraient le fléchir... il me condamne à l'exil, je subirai mon sort... *(elle se lève)* mais avant de partir, j'attends de vous une promesse, Adrien.

ADRIEN. Et laquelle ?

LUCILE. Celle de me remplacer auprès de mon père dans mes soins et mon amour ; de veiller sur ses jours comme je l'aurais fait moi-même... ah ! qu'il ignore le malheur de vivre seul et loin de ceux qui nous sont chers. Oui, Adrien, si vous ne voulez pas que je meure d'inquiétude et de douleur, promettez-moi de ne jamais quitter mon père... qu'il ait au moins un fils, puisque je ne suis plus sa fille.

ADRIEN. Tant d'amour filial ! et vous avez pu vous exposer à la colère de monsieur Montdidier. *(Avec amertume.)* Vous l'aimez donc bien, ce Bligny ?

LUCILE. Moi l'aimer !... vous le croyez ?...

ADRIEN. Et comment pourrais-je en douter ?... c'est vous-même qui l'avez dit... ah ! Lucile, que vous nous avez fait de mal !

LUCILE. Je souffre plus que vous... vous n'êtes que malheureux... et moi, l'on me croit coupable.

ADRIEN. Que voulez-vous dire ?

LUCILE, *avec entraînement.* Que j'obéis à une destinée fatale à laquelle rien ne peut me soustraire. Mais au moment de nous séparer pour toujours, que je n'emporte pas votre mépris, Adrien, il serait au-dessus de mes forces.

ADRIEN. Et cependant après ce que vous avez fait...

LUCILE. J'ai fait mon devoir, je suis innocente, et je vous aime !

Elle fait un mouvement pour sortir. Bligny ouvre la porte du fond.

## SCÈNE X.

LUCILE, BLIGNY, ADRIEN.

BLIGNY. Mademoiselle, le Notaire vient d'entrer dans le cabinet de monsieur Montdidier.

ADRIEN, *allant à Bligny.* Un moment, monsieur... il se passe ici quelque chose



d'odieux, un mystère que je veux éclaircir, et vous allez me l'expliquer.

BLIGNY. Rien n'est plus clair cependant. Mademoiselle me choisit pour époux, et je deviens le gendre de monsieur Montdidier; voilà tout le mystère. (*A Adrien.*) Permettez.. (*Offrant la main à Lucile.*) Mademoiselle.

ADRIEN, *se plaçant entre eux.* Arrêtez... vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir répondu.

LUCILE. De grâce... Adrien!

ADRIEN\*. Non, il parlera; je veux savoir par quels moyens cet homme contraind votre volonté.

BLIGNY. Et de quel droit, monsieur, m'interrogez-vous?

ADRIEN. De quel droit?

*Air du Cabaret.*

Il est écrit là, dans mon âme :

C'est un devoir de secourir

Contre les pièges d'un infâme

L'être faible qu'on voit souffrir.

Devant l'innocence en alarmes

Mon cœur pourrait-il rester froid?

Je suis aimé, j'ai vu ses larmes, (*Bis.*)

Voilà mon droit, voilà mon droit.

BLIGNY. Eh bien ! que mademoiselle vous dise elle-même comment j'ai pu l'amener à consentir à ce mariage.

ADRIEN. Oh ! oui, Lucile, parlez. Il en est temps encore.

LUCILE, *à Bligny*\*\*. Je n'ai qu'un mot à dire, monsieur; le notaire nous attend... voici ma main.

SCENE XI.

ADRIEN, CORMORAN, LUCILE, BLIGNY.

CORMORAN, *entrant vivement.* Arrêtez, mam'selle, le sacrifice est inutile.... votre père est innocent.

LUCILE\*\*\*, *avec joie.* Il se pourrait!

ADRIEN. Explique-toi.

BLIGNY, *avec dédain.* Que signifie...

CORMORAN\*\*\*\*. Ça signifie que je sais tout. Cette pauvre enfant, victime de son dévouement filial, ne vous épousait que pour acheter votre silence, parce que vous lui avez dit : C'est votre père qui a causé la mort du malheureux Kernoc.

ADRIEN, *à Bligny.* Mais c'est une affreuse calomnie.

BLIGNY, *remettant la lettre à Adrien.*

\* Lucile, Adrien, Bligny.

\*\* Lucile, Adrien, Bligny.

\*\*\* Lucile, Adrien, Cormoran, Bligny.

\*\*\*\* Lucile, Cormoran, Adrien, Bligny.

Non, c'est la vérité.. car cette lettre signée Montdidier.

CORMORAN. Cette lettre ne prouve de sa part qu'une générosité de plus... j'ai le droit de l'affirmer, moi qui connais le coupable.

LUCILE et ADRIEN. Vous?

CORMORAN. Oui, mais ce n'est pas la cupidité qui lui fit commettre un vol. Il aimait votre mère, Adrien; fidèle à ses devoirs, elle repoussa son amour. Alors pour se venger, il jura la ruine de votre père; mais le jour où il lui déroba son portefeuille pour en brûler le contenu, il ne se doutait pas que le lendemain Kernoc se donnerait la mort.

ADRIEN. O mon pauvre père!

Montdidier sort de chez lui et s'arrête au fond.

CORMORAN.

*Air d'Arwed.*

Après sa faute aussitôt le coupable

Dans son exil emporta ses remords.

Pendant vingt ans, un frère charitable,

Secretement a réparé ses torts.

Qu'il soit béni cet ange tutélaire

Pour qui l'honneur fut toujours une loi!

L'homme généreux, mam'sell', c'était votr' père.

*A Adrien.*

Pardon, monsieur, le coupable c'est moi.

LUCILE\*\*. Merci, mon Dieu, mon père est innocent!

BLIGNY. Mais qu'est-ce qui prouve que cet homme a dit la vérité, et qu'il est un Montdidier?

MONTDIDIER\*\*\*, *s'avançant.* Moi, qui le reconnais pour mon frère... Ta main, Victor; tu as assez souffert; je te pardonne.

CORMORAN, *se précipitant sur la main de Montdidier.* Mon frère!

MONTDIDIER, *à Lucile.* Pauvre enfant! c'est pour moi que tu te sacrifies.

LUCILE. Je ne regrettais que ton amour, mon père.

CORMORAN, *à Adrien, avec repentir.* Ah ! monsieur Adrien, que je dois vous paraître odieux, maintenant que vous savez tout!

ADRIEN. Vous me rendez ma Lucile... je dois la vie à votre courage... malgré tout le mal que vous m'avez fait, devant votre généreuse conduite ma haine s'éteint, et je ne puis que pardonner aussi.

Il déchire la lettre.

MONTDIDIER, *à Bligny.* Quant à vous, monsieur.

BLIGNY. N'achevez pas, je vous comprends; je n'ai plus rien à faire ici, et je me retire. (*A part.*) C'est cinq cent mille francs que je perds.

Au moment de sortir il rencontre le Parisien, Catiche et les Ouvriers.

\* Lucile, Cormoran, sur le devant; Montdidier sur le troisième plan; Adrien, Bligny, sur le devant.

\*\* Cormoran, Lucile, Adrien, Bligny.

\*\*\* Cormoran, Montdidier, Lucile, Adrien, Bligny.

## SCÈNE XII.

CORMORAN, MONTDIDIER, LUCILE,  
ADRIEN, CATICHE, LE PARISIEN,  
BLIGNY, LES OUVRIERS.

LE PARISIEN, *se plaçant devant Bligny.*  
Halte-là ! Jacques Ferlou, car c'est Jacques  
Ferlou !

MONTDIDIER. Cet intrigant de Rennes que  
j'ai démasqué ?

LUCILE. Ah ! je comprends sa vengeance  
maintenant.

LE PARISIEN. J'ai le plaisir de vous annon-  
cer que je viens de trouver un remplaçant.

CATICHE. Et un bel homme ! c'est moi qui  
ai mis la main dessus.

LE PARISIEN. Il vaut six cents francs. Vous  
me les devez... soldez-moi, nous serons quit-  
tes, et pas bons amis.

BLIGNY, *lui jetant une bourse.* Tiens,  
rustre, voilà ton argent.

*Il se dirige vers le fond et sort.*

LE PARISIEN. Vivat ! v'là la Conscience  
qui file.

## CHOEUR FINAL.

Air : *Final des Chanteurs ambulants.*

Pour notre cœur plus de tristesse,  
Oui, le chagrin a disparu ;  
Enfin, ici, l'orage cesse,  
Et le bonheur nous est rendu.

FIN.

*S'adresser pour la musique, à M. Couder, chef d'orchestre au théâtre des Folies Dramatiques.*



ACTE II, SCÈNE X.

# LES DÉVORANTS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Par M. E. D. Biéville,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 31 AOUT 1843.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUILLOT, rouleur des Dévorants, (Achard.) 27 ans.....	M. DUMOULIN.	LECHAT, aubergiste, (Moëssard.) 40 ans.	M. FERDINAND.
GAUTHIER, gavot, (Paul.) 25 ans.....	M. ANATOLE.	LOLO, apprenti, 16 ans.....	Mlle ERNESTINE.
BIRON, dignitaire des Dévorants, (Sainville.) 60 ans.....	M. HEUSEY.	LA MÈRE ROBEC, aubergiste, (Julienne.) 60 ans. ....	Mme HODDRY.
MAFFRET, Dévorant, (A. Tousez.) 27 ans.	M. PALAISEAU.	SUZETTE, blanchisseuse de fin, première amoureuse gaie.....	Mlle LEGROS.
MICHON, adjoint de la banlieue, (Lepeintre aîné.) 60 ans.....	M. CHOL.	CATHERINE, sa sœur, blanchisseuse de fin, ingénue.....	Mlle DEBROU.
MARCASSIN, huissier, (Grassot.) 30 ans.	M. FRANZ.	DEUX CLERCS. DÉVORANTS.	

*La scène se passe en 1843, dans la banlieue d'Abbeville.*

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau des environs d'Abbeville. A droite du spectateur, une auberge ayant pour enseigne :  
*Au rang de vou dé dévorants vin à 4 et à 6 Bon lait chō.*

### SCENE PREMIERE \*.

GAUTHIER, LECHAT, *sortant tous deux de l'auberge.*

GAUTHIER, *le sac sur le dos, et une canne de compagnon à la main.* On m'avait pour-

tant assuré que je trouverais ici le dignitaire des dévorants.

LECHAT. On a eu raison, car c'est l'heure du déjeuner des compagnons; mais par rapport à c'qu'un ancien a parti à c'matin pour Arras, les dévorants lui ont fait une con-

\* Le premier acteur inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur.



duite; et pour lors si vous voulez prendre quelque chose, vous verrez le dignitaire à son retour.

GAUTHIER. Ah! il va revenir chez vous?

LECHAT. Avant une petite demi-heure...

Faut-il vous servir du vin à 4 ou à 6?

GAUTHIER. Je ne veux rien... merci!

LECHAT. Il n'y a pas de quoi!

GAUTHIER. Le trouverai-je encore dans une heure?

LECHAT. Dame, c'est à supposer!... vu que, allant avoir une réception...

GAUTHIER. En ce cas je reviendrai... Je vous remercie de vos renseignements.

LECHAT, *riant*. Oh! il n'y a pas de quoi! (*A part.*) En v'là un original; il ne prend jamais rien, et il remercie toujours.

GAUTHIER. Ah! indiquez-moi donc la rue aux Moineaux.

LECHAT. La rue aux Moineaux, c'est bien facile: vous allez gagner la place du Marché; bon!...

GAUTHIER. Excusez... je ne connais pas plus la place du Marché que la rue aux Moineaux.

LECHAT. Vous n'êtes donc pas d'Abbeville?

GAUTHIER. Non, je suis de Paris.

LECHAT. Ah! c'est donc ça! Eh bien, alors vous allez gagner la barrière que vous voyez là-bas... très-bien... et quand vous y serez, on vous indiquera la rue aux Moineaux.

GAUTHIER. Merci!

Il sort par la gauche.

LECHAT, *riant*. Il n'y a pas de quoi!... Il me fait mal avec ses mercis celui-là!... quel vrai badaud de Parisien qui ne connaît pas la place du Marché! A Abbeville, des moutards, pas plus haut que ça, vous y mèneraient les yeux fermés.

## SCÈNE II.

LECHAT, GUILLOT (*gants blancs, rubans verts, rouges et blancs, à son chapeau, à sa canne et à sa boutonnière*).

GUILLOT, *entre en faisant tourner sa canne*.

Air du Moutard de Paris.

Oui, je suis dévorant,

Ça m' flatte infiniment!

Car c'est le moyen vraiment

De vivre toujours content.

Et ra pata pan, pata pan!

Au nez du gavot qui soupire

La beauté se contente de rire;

Mais garde à vous! v'là l' dévorant!

Aussitôt la beauté se rend!

C'est son vainqueur, son conquérant!

Oui, son vainqueur, c'est l' dévorant!

Enfoncé le gavot! aplati: à la danse, au chantier, au cabaret, partout les honneurs, les triomphes et les voluptés sont le monopole du dévorant.

Car pour vivre content,

Pour filer l' sentiment

Pour être triomphant,

Faut être dévorant.

Oui, l' seul moyen vraiment,

C'est d'être dévorant!

Et ra pata pan, pata pan!

LECHAT. A la bonne heure!... je reconnais Guillot, dit le Cœur aimable!... voilà la gaieté revenue.

GUILLOT. Revenue!... Bonjour, la mère; vous croyez donc qu'elle s'était évaporée?

LECHAT. Dame!...

GUILLOT. Vous dites ça parce que depuis huit jours j'ai moins poussé à la consommation! alors consolez-vous, vieux malin, j'y pousserai de moins en moins.

LECHAT. Comment! est-ce que mon vin...

GUILLOT. Votre vin picote toujours de même; c'est pas lui qu'a changé, c'est moi.

LECHAT. J' disais bien.

GUILLOT. Oui, la mère! désormais plus de soirée au cabaret; plus de mystères voluptueux; je me livre aux plaisirs paisibles, je m'abonne à l'eau rougie, et je mets à la caisse d'épargne.

LECHAT. Vous! incapable.

GUILLOT. Il n'y a pas d'incapable! tenez, voilà déjà quatre pièces de cent sous, quatre pierrots épargnés seulement dans une semaine... hein... c'est beau!

LECHAT. Alors il faut que ce soit quelque sentiment...

GUILLOT. Juste! c'est un sentiment, la mère!

LECHAT. Ah! je connais ça! mais quand on est compagnon, il faut être compagnon et en remplir les devoirs.

GUILLOT. Eh bien! est-ce que je les abdique? jamais au plus grand jamais! fidèle au compagnonnage comme à Cupidon; seulement au lieu d'être le farceur de la société j'en serai le sage, le Salomon: je n'irai plus au cabaret que le jour de la Saint-Joseph, patron des charpentiers, ou les fois où il y aura cérémonie comme aujourd'hui; ça me fait penser que j'ai pris les devants sur les autres pour voir si vous aviez songé à la réception.

LECHAT. Les compagnons pourront arriver quand ils voudront; mais pour plus de sûreté je vas encore donner un coup d'œil.

GUILLOT. C'est ça! l'aspirant n'est pas encore arrivé?

LECHAT\*. Je n'ai vu personne qu'un Pari-

\* Guillot, Lechat.

sien, un gaillard qui ne connaît pas la place du Marché.

*Lechat entre dans l'auberge.*

GUILLLOT. S'il n'est pas du pays...

## SCÈNE III.

LOLO, GUILLLOT.

LOLO, *entrant par le fond à gauche.* Ah ! le v'là !

GUILLLOT. Tiens ! quand on parle du loup... C'est mon petit aspirant.

LOLO. Bonjour, monsieur Guillot ! ouf !... je suis essouffé !...

GUILLLOT. Il faut prendre un petit verre ; il n'y a rien de plus bienfaisant quand on a perdu son vent.

LOLO. Merci ! je n'ai pas le temps !... j'ai aperçu les dévorants au bout de la plaine, et j'ai couru, parce que je veux vous parler avant qu'ils arrivent.

GUILLLOT. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

LOLO. Il y a que si ça vous est indifférent, j'aimerais mieux être reçu un autre jour.

GUILLLOT. A cause ?

LOLO. A cause que vous m'avez dit qu'après mon embauchage j'aurais le droit de payer des rafraîchissements à la société.

GUILLLOT. Ça se fait.

LOLO. Voilà ; alors j'aimerais mieux être reçu plus tard.

GUILLLOT. Je comprends... nous sommes gênés.

LOLO. Oh ! non !... mais...

GUILLLOT. Il n'y a pas de honte, pardil ! le papa dans le lit, et souffrant d'une charrette qui lui a passé sur le pied ; et puis l'auberge de la grand'mère qui pourrait être plus fréquentée.

*LES COMPAGNONS, dans la coulisse.*

Toujours on s'aimera,  
On s'aidera,  
On rira,  
On s' soutiendra.

GUILLLOT, *remontant.* V'là les pays.

LOLO. Je me sauve.

GUILLLOT, *lui barrant le chemin et le forçant à redescendre en faisant tourner sa canne\**. Veux-tu bien !... est-il couane ce même-là ! mais tâche donc de filer ! tâche encore pour voir, file donc, file donc.

LOLO. C'est bête !... voyons, et s'il faut payer...

GUILLLOT. Est-ce que je ne suis pas là, moi, ton ancien, ton pays, ton parrain, petit serin !

\* Guillot, Lolo.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, BIRON et LES DÉVORANTS.

Ils entrent par le fond, à droite ; ils marchent deux à deux, et ont des cannes, des gants blancs et des rubans à leurs chapeaux et à leurs boutonniers, comme Guillot. Biron est à leur tête, et porte, comme insigne de sa dignité, une écharpe rouge mise en bandoulière, et une plaque de soie verte sur laquelle sont brodés un compas et une équerre entrelacés.

*LES DÉVORANTS.*

Toujours on s'aimera,  
On s'aidera,  
On rira,  
On s' soutiendra !

*BIRON.*

Le père Soubise<sup>2</sup> autrefois,  
Quand il fit l' compagnonnage,  
Pour être heureux comme des rois,  
Nous donna ce d'voir si sage !

Trinquiez !

Chantez !

Et dans vot' compagnie,

Bien unie,

Toujours on s'aimera, etc.

*LES DÉVORANTS et GUILLLOT.*

Trinquons !

Chantons !

Et dans notr' compagnie, etc.

MAFFRET. Quel bel air ! quel amour d'air ! quel joli air !

BIRON. Salut, rouleur ; as-tu ton jeune homme ?

GUILLLOT\*. Le voilà ; et si tu veux...

BIRON. Très-bien !... Et silence : auparavant d'avant que nous procédassions à la réception, j'ai à vous communiquer une chose touchante.

MAFFRET. Bah ! qu'est-ce que c'est ?

BIRON. A ton rang, la Rose d'amour ! (*Aux Dévorants.*) Mes pays, les fonds de la société n'étaient pas assez suffisants pour secourir les compagnons de la manufacture incendiée, vu le grand nombre de blessés et de sans ouvrage ; je jouissais donc d'un grand encouragement ! heureusement les dévorants de Paris et de Lyon viennent de nous envoyer des secours.

TOUS. Ah ! bravo !

BIRON. C'est pourquoi les incendiés seront soulagés, et je vous propose avec attendrissement un ban en l'honneur des compagnons de Paris et de Lyon.

TOUS. Oui, oui, bravo !

MAFFRET. Ah ! oui, bravo !

BIRON. Pour lors, méfiez-vous, et de l'ensemble !... Hu !

\* Maffret, Biron, Guillot, Lolo, les Dévorants un peu en arrière.



*tous, frappant en mesure dans leurs mains.*

*Air du Carillon de Dunkerque.*

Applaudissons nos frères  
Qui secourent nos misères.  
Honneur à nos pays  
De Lyon et de Paris !

BIRON.

Bons compagnons de France.  
Pour nous plus de souffrance,  
Nous bravons le destin  
En nous donnant la main.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MAFFRET. Ah ! voilà ce qui s'appelle soigneusement exécuté.

BIRON. La Rose d'amour, ton approbation est insolite.

MAFFRET. C'est l'enthousiasme !

BIRON. Silence et respect ! A présent , nous allons examiner le candidat ; approche, jeune homme.

GUILLOT. Avance, Lolo\*.

BIRON. C'est donc toi que tu désires être compagnon ?

LOLO. Oui, monsieur le dignitaire ; j'en grille ! j'en ai des frémissements !

BIRON. Tu n'es pas dégoûté !... Quand on est compagnon, vois-tu, on redoute peu l'adversité ! Une supposition : tu n'as pas d'ouvrage, on t'en aura ; tu n'as pas d'argent, on te fera avoir du crédit. Tu veux faire ton tour de France à l'effet de connaître toutes les méthodes relativement à ton état, tu te mets en route avec confiance, et dans toutes les villes tu trouveras des frères pour te fêter et une mère pour t'héberger.

LOLO. J'aurai une mère dans toutes les villes ?

BIRON. Les compagnons donnent ce nom vénéré à l'aubergiste chez lequel la société loge, mange, et tient ses assemblées ; ici, notre mère...

GUILLOT. C'est monsieur Lechat.

BIRON. Comme dit Guillot, puisque feu madame Lechat est défunte.

LOLO. C'est fini, je veux-t-être compagnon.

BIRON. Un instant ! si tu crois que pour être compagnon il suffit de dire : Je veux-t-être compagnon !... tu te flattes ! Pour le moment, si la société t'admet dans son sein, tu seras lapin, ou apprenti ; plus tard tu passeras renard, ou aspirant ; après ça tu deviendras chien, ou compagnon.

LOLO. Je croyais que j'aurais pu être chien tout de suite.

BIRON. Impossible.

GUILLOT. C'est comme un conscrit qui voudrait être maréchal de France d'emblée.

MAFFRET. Absolument !

BIRON. Pour lors, jeune homme, quels sont les nom, prénoms dont tu es intitulé ?

LOLO. Charles Robec, dit Lolo.

BIRON. As-tu eu l'attention de te munir d'un parrain ?

LOLO. Oui, monsieur le dignitaire.

BIRON. Quel est-il ?

GUILLOT. Moi, Guillot, dit Picard le Cœur aimable.

BIRON. Très-bien ! Tu peux nous garantir les mœurs du candidat ?

GUILLOT. Je les garantis.

BIRON. Et ses connaissances ?

GUILLOT. C'est mon apprenti !

BIRON. Agréable candidat, rien jusqu'à cette heure ne s'oppose à ta réception ; mais dis-moi, intéressant imberbe, est-ce bien dans la vertueuse société des dévorants que tu ambitionnes d'être incrusté ? ne préférerais-tu pas faire partie d'une autre société ? par exemple, aurais-tu le malheur de vouloir être plongé dans la secte impure des gavots ?

LOLO. Je les méprise.

TOUS, avec enthousiasme. Bien répondu.

MAFFRET. Oh ! fameusement répondu, le petit.

LOLO, avec plus de force. Je ne les connais pas, mais c'est égal, je les méprise.

TOUS. Bravo !

MAFFRET, après tous les autres. Ah ! bravo !

BIRON. Très-bien, très-bien, jeune homme ! Nonobstant, il importe que tu connaisses pourquoi que tu les méprises ; le Cœur aimable va te conter l'anecdote.

GUILLOT\*. Obéissance et soumission au dignitaire, voilà la chose.

BIRON, avec dignité. Ecoute-la avec de plus en plus de respect ; car il s'agit d'un mystère qui fait frémir la nature.

LOLO. Qu'est-ce que c'est donc ?

BIRON, aux Dévorants. Pays ! méfiez-vous, hurlons.

TOUS, hurlant sur des tons différents et très-sérieusement. Hou, hou, hou.

GUILLOT. Lolo, tu as entendu ?

LOLO. Oui ; qu'est-ce que ça veut dire ?

GUILLOT. Ça veut dire que nous hurlons comme ça en souvenir des fameux caniches qui ont trouvé sous de gravats le cadavre d'un nommé Hiram.

LOLO. Un cadavre !

GUILLOT. Celui du sieur Hiram, un architecte ficelé que le roi Salomon...

LOLO. Salomon ! celui qui faisait découper les petits garçons ?

GUILLOT. C'est ça ; celui enfin qui présidait la correctionnelle de ce temps-là ! Donc,

\* Maffret, Biron, Lolo, Guillot.

\* Maffret, Biron, Guillot, Lolo.



cet illustre monarque avait commandé à monsieur Hiram de lui bâtir un temple comme on n'en avait jamais vu ; ce bon monsieur Hiram embauche tous les dévorants et les gavots ; on fait un prix ; on se met à l'ouvrage, et v'là le temple parachevé. Bon ! sais-tu ce qui arrive alors?... voilà les gavots qui chicanent sur le prix convenu, et qui réclament une surpaye.

LOLO, *indigné*. Oh ! les gueux !

GUILLOT. Monsieur Hiram, qui était dans son droit, tient bon, n'est-ce pas ? Les gavots ne disent rien : mais quelques jours après, vers le soir, des caniches en furetant des gravats découvrent, quoi?... un corps percé de coups ; on regarde, on le dévisage, et on reconnaît, qui?... le corps de monsieur Hiram.

LOLO. Est-il possible !

BIRON, *avec force*. Hurlons !

TOUS, *poussant des hurlements plaintifs*. Hou ! hou ! hou !

GUILLOT. Les dévorants étaient très-bien avec l'architecte ; les gavots étaient mal avec lui ; de plus ils eurent la petitesse de ricaner de son décès ! on les suspecta, et voilà pourquoi les dévorants ont rompu avec eux.

MAFFRET\*. Même que depuis ce temps nous portons des gants de tricot blancs pour marquer que nous n'avons pas trempé nos mains dans le sang de ces malheureux architectes.

LOLO. Ah ! c'est pour ça ?

BIRON. Et maintenant, jeune homme, que tu connais les forfaits des gavots, et nos vertus, persistes-tu à être dévorant ?

LOLO. Je persiste.

TOUS. Bravo !

BIRON. Il ne nous reste donc plus qu'à te faire subir les épreuves ; après quoi de quoi tu seras reçu en qualité de lapin. (*A Lechat.*) La mère, la salle des mystère est-elle prête ?

LECHAT, *sur le seuil de son auberge*. Tout à fait.

BIRON. Alors, nous allons y pénétrer.

GUILLOT. Vous, la mère, faites monter des bouteilles, du bon ! Voici quatre pierrots avec lesquels le candidat veut rafraîchir la société.

LOLO, *étonné*. Moi ?

Guillot le fait taire.

TOUS. Vive le candidat !

GUILLOT. Lolo, la société accepte ta politesse, et se réjouit de redire avec toi le refrain du père Soubise.

REPRISE DU CHOEUR.

Trinquons !

Chantons ! etc.

*Les Dévorants entrent dans l'auberge.*

\* Biron, Guillot, Lolo, Maffret.

LECHAT, *qui a parlé à Biron pendant le chœur*. Comme ça, si le Parisien revient...

BIRON, *avec importance*. Vous lui direz d'attendre la fin des mystères.

LECHAT. Convenu.

## SCENE V.

LECHAT, puis SUZETTE et CATHERINE.

LECHAT. Ils ont beau dire, je n'ai pas idée que le Parisien de ce matin soit un dévorant ! d'abord il aurait bien vu que j'étais sa mère.

SUZETTE et CATHERINE, *entrant par la gauche et portant des grands paniers de blanchisseuse*.

ENSEMBLE.

AIR : Valse de Léocadie.

C'est là,

Voilà

La guinguett' modèle

Où nous verrons

Les bons compagnons.

CATHERINE.

Ce s'rait manquer d'zèle

D'oublier l'amour,

Quand d'not' clientèle

Nous d'vons fair' le tour.

ENSEMBLE.

C'est là,

Voilà, etc.

*A la fin de l'ensemble, elles posent leurs paniers contre l'auberge.*

SUZETTE\*. Monsieur, n'est-ce pas chez vous que se réunissent les compagnons du devoir ?

LECHAT. Oui, mademoiselle ; ils y sont même en ce moment.

SUZETTE. Ah ! bien, j'en étais sûre ! Et savez-vous si monsieur Guillot est avec eux ?

LECHAT. Guillot, dit Picard le Cœur aimable ? il ne pourrait pas ne pas y être puisqu'il sert de parrain à un lapin.

SUZETTE, *riant*. Comment, à un lapin ?

LECHAT. Oui, un nouveau qui se fait recevoir.

SUZETTE. Eh bien, voulez-vous lui dire que deux dames voudraient lui parler ?

LECHAT. Au lapin ?

SUZETTE, *riant*. Eh non, à monsieur Guillot.

LECHAT. Ah ! bon ! à monsieur Guillot ! ah ! bon... c'est impossible.

SUZETTE. Impossible !

CATHERINE. Pourquoi ça ?

\* Catherine, Suzette, Lechat.

LECHAT. C'est impossible jusqu'à la fin de la réception.

SUZETTE. Et ce sera-t-il long?

LECHAT. Le temps de boire un litre ou une tasse de lait chaud, si voulez que je vous en serve.

SUZETTE. Merci ; le lait chaud m'incommode.

LECHAT. Ah ! tant pis, car j'en ai du bien bon ! Ah ! que j'ai donc du bon lait chaud !

Il rentre.

## SCÈNE VI.

CATHERINE, SUZETTE.

SUZETTE. Ah ! monsieur Guillot ne s'attend guère à notre visite.

CATHERINE. Le pauvre garçon, il va être content ! mais il le serait bien plus si tu voulais suivre mon conseil.

SUZETTE. Quoi ? lui dire que je l'épouse instantanément.

CATHERINE. Pourquoi pas ? puisque vous vous convenez.

SUZETTE. Le fait est que ce serait fièrement heureux pour Guillot, parce qu'il aurait besoin d'être mené plus tôt que plus tard ; mais pour le moment ça ne se peut pas.

CATHERINE. Eh bien, ça n'est pas gentil ! c'est vrai, depuis six mois que tu le promènes...

SUZETTE. Et si c'était ta faute ?

CATHERINE. A moi ?

SUZETTE. Oui, à toi, à toi seule ! je ne voulais pas te l'avouer, mais puisque tu reviens toujours là-dessus, eh bien, je te dirai que moi, ta sœur aînée, je dois veiller sur toi ; te tenir lieu des parents que nous avons perdus ; et si je me mariais, si j'avais des enfants, je puis en avoir, c'est à eux que mes soins reviendraient d'abord, je te négligerais peut-être.

CATHERINE. Oh ! non, j'en suis sûre !

SUZETTE. Enfin j'ai signifié à Guillot que je ne me marierais qu'après ou qu'en même temps que toi.

CATHERINE. Bonne Suzette !

SUZETTE.

AIR de la Robe et les Bottes.

Je l'ai juré ! mais j'imagine  
Qu'en même temps tu promis d' ton côté  
De coiffer la patronne Catherine ;  
Oui, je le crains en vérité !  
Malgré l'ardeur qu'ils font paraître,  
Nul de nos garçons ne te plaît.  
Pourquoi cela ?

CATHERINE, baissant les yeux.

C'est que peut-être  
Ailleurs mon choix est déjà fait.

SUZETTE, avec joie. Plait-il ?

CATHERINE. A Paris, pendant mon apprentissage.

SUZETTE. Voyez-vous ça ! et moi qui ne me doutais de rien !

CATHERINE. J'attendais pour te le dire l'arrivée de Gauthier.

SUZETTE. Ah ! il s'appelle Gauthier ?

CATHERINE. Oui, c'est le neveu de madame Thomas, chez qui ma mère m'avait placée.

SUZETTE. Et il va venir ?

CATHERINE. Ah ! oui, bientôt ; car voilà bien près d'un an que je suis revenue, et peut-être bien un mois avant il avait lui-même quitté Paris pour faire son tour de France ! oui, il est ouvrier de son état et compagnon comme Guillot.

SUZETTE. Ah ! tant mieux.

CATHERINE. Au moment de se mettre en route : Mademoiselle Catherine, me dit-il, mon tour de France durera un an, dix-huit mois au plus ; quand il sera fini, j'irai à Abbeville, et si vous avez eu la bonté et la force de m'attendre, j'espère que vos parents ne refuseront pas votre main à un honnête garçon qui vous aime de tout son cœur.

SUZETTE. Ce langage me plaît ; mais tu crois que depuis un an...

CATHERINE. Oh ! il ne m'a pas oubliée.

AIR : Les bonnes langues du quartier.

Comme il ne doute pas de moi,  
De mêm' je compte sur sa foi !  
En vain pour me désenchanter  
Chacun viendrait me répéter :  
N'y compt' pas ! (Bis.)  
Les hommes sont des ingrats !  
N'y compt' pas ! (Bis.)  
Mon cœur me dirait tout bas :  
Il viendra ! (Bis.)  
Jamais il ne m'oubliera !  
Oui, ces vœux,  
En tous lieux,  
Sont pour ce moment heureux,  
Pour ce jour  
Du retour  
Qui doit me rendre à son amour !

SUZETTE, lui prenant les mains. Eh bien ! j'ai confiance comme toi ; nous l'attendrons, il viendra et nous ferons nos deux noces ensemble.

CATHERINE. Quel bonheur ! mais jusqu'à tu me garderas le secret ?

SUZETTE. Je te le promets ! même avec Guillot ! il continuera de pester contre toi ; mais ça m'amusera !

GUILLOT, *dans l'auberge. Comment ! des dames !*

CATHERINE. Chut ! c'est lui !

SUZETTE. Je reconnais sa belle voix.

## SCÈNE VII.

SUZETTE, GUILLOT, CATHERINE.

GUILLOT. Ah ben ! ah ben ! en v'là une de surprise... mademoiselle Suzette, mademoiselle Catherine au rendez-vous des dévorants !

SUZETTE. Ça vous fait plaisir ?

GUILLOT, *lui serrant les mains. Cette question !*

CATHERINE. Mais comme vous êtes beau !

GUILLOT. Moi ! c'est à cause des rubans que vous dites ça ? hein ! on vous a un petit air...

SUZETTE. Boutique de mercière.

GUILLOT. Méchante !... c'est que je suis rouleur.

CATHERINE. Rouleur !

SUZETTE, *riant. C'est quelqu'un chargé de faire peur aux oiseaux.*

GUILLOT. Ah ça, mais m'abîme-t-elle ! vous me conseillez de me venger, pas vrai ?

*Il va pour embrasser Suzette.*

CATHERINE, *le retenant. Du tout ! dites-nous plutôt ce que c'est qu'un rouleur.*

GUILLOT. Vous ignorez... et vous aussi ?

SUZETTE. Oui.

GUILLOT. Voilà pourtant des jeunes filles qui ont été trois ans à l'école mutuelle ! enfin je vas compléter votre éducation : un rouleur, mes colombes, voilà ce que c'est ; toutes les semaines les dévorants se réunissent à l'effet de choisir comme qui dirait un maître des cérémonies, excusez du peu, pour commander les assemblées, présenter les aspirants, recevoir les arrivants, et faire la conduite aux partants, rata plan !... Ce maître des cérémonies-là se nomme rouleur, et c'est moi qui le suis pour le quart d'heure, mes petits cœurs.

SUZETTE, *le saluant. Quel honneur !*

GUILLOT, *lui rendant son salut. Serviteur ! Ah ça, voyons ! venez-vous me dire que la petite sœur a trouvé un mari à son goût ?*

CATHERINE. Ah ! mon Dieu, non, pas encore.

GUILLOT. Faudra donc que je m'en mêle ! Eh bien, je m'en mêlerai ; et je finirai bien par trouver ce qu'il vous faut ; quand je devrais vous amener tout ce qu'il y a dans Abbeville de célibataires masculins, vaccinés et ayant satisfait à la conscription.

SUZETTE. Eh bien, essayez.

GUILLOT. C'est dit !

CATHERINE. Oh ! ce n'est pas la peine.

SUZETTE. Si fait ! mais en attendant reculez un peu.

*Elle le pousse.*

GUILLOT. Plaît-il ?

SUZETTE. Reculez un peu, et levez la tête.

GUILLOT, *étonné. A cause ?*

SUZETTE. Ça ne vous regarde pas.

GUILLOT. Eh bien, j'y suis.

SUZETTE. A toi, Catherine, à commencer.

GUILLOT. Qu'est-ce qu'elle va donc me faire ?

SUZETTE. Silence.

CATHERINE, *qui a pris un paquet de mouchoirs dans son panier.*

*Air : Du ciel pour nous la bonté favorable.*

Pour votre fête...

GUILLOT, *l'interrompant. Ma fête ! comment ! c'est aujourd'hui ?*

SUZETTE. Silence ! en place !

GUILLOT. Et c'est pour ça ?

SUZETTE et CATHERINE. En place !

GUILLOT, *immobile. J'y suis !*

CATHERINE.

Pour votre fêt' je viens vous faire hommage  
De six mouchoirs ourlés d' ma propre main !  
Lorsque je monte ainsi votre ménage,  
N' m'en veuillez plus si je r'tard' votre hymen.

GUILLOT, *chantant.*

Oh ! pour ça si !

ENSEMBLE.

CATHERINE.

N' m'en veuillez plus de r'tarder vot' hymen !

GUILLOT.

Je vous en veux de r'tarder mon hymen

SUZETTE.

Pardonnez-lui de r'tarder votre hymen.

GUILLOT. Oh ! si par exemple ; mais c'est égal ! merci pour vos foulards, et que je vous embrasse.

SUZETTE, *cachant derrière son dos un paquet qu'elle vient de prendre dans un panier. Allons ! allons ! en place !*

GUILLOT. Elle est jalouse !... j'y r'resuis.

SUZETTE, *lui présentant des bonnets de coton avec de grandes mèches.*

*Même air.*

Moi, ces bonnets sont mon cadeau de fête,  
J' n'ai rien trouvé de meilleur pour le s'rein !  
Et vous voyez que pour orner vot' tête,  
Je veux déjà m'y prendre avant l'hymen.

GUILLOT, *chantant.*

Que de bonté !

ENSEMBLE.

Je veux déjà s'y prendre avant l'hymen !  
Eil' veut



GUILLOT. Quelle moquerie de femme ! ça n'empêche pas que c'est bien gentil à vous d'avoir pensé à ma fête ! Et vous ne savez pas une idée qui me vient ?

SUZETTE. Voyons.

GUILLOT. J'ai économisé quatre pièces de cinq francs ; si nous nous repassions avec un diner un peu chouette !

SUZETTE. Un diner !

GUILLOT. Oui, un tête-à-tête à trois ! hein ! c'est décent, c'est moral ; j'ai déjà ma carte dans la tête ; une soupe à l'oignon, des côtelettes de mouton, un entre-côte de mouton, un haricot de mouton, un gigot de mouton, et une omelette sucrée. Ah ! vous souriez ; vous êtes pour l'omelette !

SUZETTE. Du tout ; il faut que Catherine reporte de l'ouvrage chez madame, et moi j'ai affaire chez nous, rue aux Moineaux.

GUILLOT. Justement, en revenant vous me prendrez ici, et nous irons ensuite chercher mademoiselle Catherine chez la blanchisseuse en chef ; n'est-ce pas, petite sœur ?

CATHERINE. Je veux bien.

SUZETTE. D'ailleurs, je ne veux pas venir ici, il y a trop de monde !

GUILLOT. Eh bien, nous irons chez madame Robec, la mère du lapin ; il n'y a jamais personne, et ça lui fera gagner quelque chose à cette femme ! Hein ! notre diner sera une bonne action ; vous voilà prises ! vous ne pouvez pas refuser, n'est-ce pas, petite sœur ?

CATHERINE. Je ne crois pas.

SUZETTE. Eh bien, c'est dit ; attendez-moi ici à trois heures !

GUILLOT, *sautant*. Ah ! vous êtes une bonne fille ! vivent la joie et les bons enfants ! nous nous amuserons, nous danserons, nous rirons, nous pincerons un petit rigodon.

ENSEMBLE.

AIR du Moulin de ma tante,

GUILLOT.

Ah ! pour moi quelle ivresse !  
Je compte sur vot' promesse.  
Vous verrez qu'ce festin  
F'ra v'nir celui de not' hymen.

SUZETTE et CATHERINE.

Ah ! pour nous quelle ivresse !  
Comptez sur notre promesse,  
Peut-être bien que c' festin  
F'ra v'nir celui d' notre hymen.

GUILLOT.

C'est charmant, not' bombance  
Oblig'ra de braves gens

SUZETTE.

C'est toujours une bonne chance  
De se montrer bienfaisants.

GUILLOT.

Et de s'amuser en mêm' temps.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Catherine et Suzette sortent par le fond, à droite.*

## SCÈNE VIII.

GUILLOT, puis MAFFRET.

GUILLOT. Adieu ! adieu !... oh ! adoration de femmes ! oh ! il n'y a pas à dire, il faut en finir, et si je découvre un bon garçon.... un bon enfant... eh bien, je veux profiter du diner d'aujourd'hui pour le lancer près de Catherine.

MAFFRET, *sortant de l'auberge*. Eh bien, dis donc, le Cœur aimable ?

GUILLOT, *à part*. Tiens, voilà mon affaire.

MAFFRET. Tu abandonnes ton lapin ?

GUILLOT. Ah ! c'est que je t'attendais.

MAFFRET. S'il vous plaît ?

GUILLOT. J'ai une explication à avoir avec toi, monsieur l'enjôleur.

MAFFRET. L'enjôleur, moi ?

GUILLOT. Oui, toi ! et en ma qualité de fiancé de mademoiselle Suzette, j'ai le droit de te demander quelles sont tes intentions à l'égard de sa sœur.

MAFFRET. De sa sœur, mademoiselle Catherine ?

GUILLOT. Elle-même !

MAFFRET. Je m'en vas.

*Il va pour rentrer dans l'auberge.*

GUILLOT, *le retenant*. Ah ! mais, non...

MAFFRET. Puisque je ne comprends pas, je m'en vas.

*Même jeu.*

GUILLOT. Comment ! tu ne rougis pas de nier ! quand j'ai remarqué moi-même vingt fois et surtout à la danse, le dimanche, et les jours de fête !...

MAFFRET. Voilà où je te colle !

GUILLOT. Tu ne me colles pas du tout !

MAFFRET. Je danse énormément moins de préférence avec mademoiselle Catherine qu'avec les autres.

GUILLOT. Bon ! tu ne la trouves pas jolie ?

MAFFRET. Je ne dis pas !... mais...

GUILLOT. Elle ne te plaît pas ?

MAFFRET. Je ne te dis pas... mais...

GUILLOT. Tu ne dis pas ! tu ne dis pas ! c'est-à-dire que tu avoues.

MAFFRET, *étourdi*. J'avoue, j'avoue...

GUILLOT. Et tu fais bien ! parce que quand une jeune fille s'amourache de vous...

MAFFRET, *étonné*. Comment !

GUILLOT. Quand elle parle de vous le jour, le soir, la nuit.

MAFFRET. Il se pourrait ? mademoiselle Catherine !

GUILLOT. Alors tu conçois qu'on a le droit de savoir si tes intentions sont honnêtes et pures.

MAFFRET, *radieux*. Mais, oui, on en a le droit ! et puisque mademoiselle Catherine... c'est qu'elle est bien mieux que ma Charlotte.

GUILLOT. Parbleu, ta Charlotte, une girafe, pour ne pas dire plus.

MAFFRET. Tandis que mademoiselle Catherine... une vraie gazelle !

GUILLOT. Un ange ! c'est-à-dire que si je pouvais me couper en deux, je l'épouserais avec sa sœur !

MAFFRET, *se posant*. Le Cœur aimable !

GUILLOT, *se posant*. La Rose d'amour.

MAFFRET. Voyons, sans bêtise ! tu dis donc que mademoiselle Catherine m'a remarqué.

GUILLOT. Je le crains !

MAFFRET. Enfin qu'elle trouve mon moral à son idée et mon physique à sa convenance !

GUILLOT. J'en ai peur.

MAFFRET. C'est fini, je m'enflamme ! je n'aime plus, je ne veux plus qu'elle ! je romps avec la grande Charlotte.

GUILLOT. Bravo !

MAFFRET. Je vais même lui écrire une drôle de lettre à ma Lolotte !

GUILLOT. Va vite, et après je t'emmène dîner tête à tête avec mademoiselle Suzette et sa sœur.

MAFFRET, *avec joie*. Ah ! Dieu !

ENSEMBLE, *et se tapant dans les mains*.

AIR : *Buvons donc !* (de l'Avoué et le Normand.)

Tope ! tope ! ça <sup>me</sup> lui va !

Et dans peu nous serons beaux-frères !

Topo ! tope ! ça <sup>me</sup> lui va !

J'voudrais en être déjà là.

MAFFRET.

Charlotte a des yeux

Froids comm' des glacières !

GUILLOT.

Cath'rine en a deux

Qui sont incendiaires !

ENSEMBLE.

Tope, tope, etc.

On entend dans le cabaret : A la porte !

GUILLOT \*. Hein ! qu'est-ce que c'est ?

MAFFRET. C'est l'effet des rafraîchissements.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LES DÉVORANTS.

LES DÉVORANTS, *poussant Lolo*. A la porte ! à la porte !

\* Maffret, Guillot.

LOLO, *pleurant*. Mais puisque c'est vrai !

GUILLOT, *se mettant devant lui* \*. Voyons donc ! vous autres, pourquoi mécaniser ce petit ?

TOUS. Il accuse ! il calomnie les dévorants !

LOLO. Mais je ne dis pas que ça soit ! je dis que je l'ai entendu moi-même, de mes deux oreilles !

TOUS. Non ! non !

GUILLOT. Mais quoi encore ? laissez-le s'expliquer.

LOLO, *pleurnichant*. Eh bien, monsieur Guillot, les compagnons viennent de me dire que chaque fois qu'un dévorant rencontre sur son chemin un autre ouvrier, il doit lui demander de quelle société il est.

GUILLOT. Oui, ça s'appelle toper.

LOLO. C'est ça ! et quand il se trouve que l'autre est un gavot, le devoir est de lui faire avouer que la société des dévorants est supérieure aux autres !

GUILLOT. Oui.

LOLO. Là-dessus je leur ai raconté que lundi dernier...

GUILLOT, *ému*. Lundi !

LOLO. Oui, lundi dernier, dans le cabaret de grand'mère, un jeune homme, le sac sur le dos... enfin comme un compagnon qui voyage... était entré pour se rafraîchir ; papa était là, sa jambe blessée étendue sur une chaise. — Camarade, qu'il s'en va, comment se fait-il que vous nous ayez favorisé, au lieu d'aller de l'autre côté de la ville au rendez-vous des dévorants ? C'est que je ne suis pas un dévorant, moi, que l'autre lui répondit ; je suis un compagnon du devoir de liberté, un gavot. En ce cas, dit mon père, méfiez-vous ! car dans ce pays il n'y a que des dévorants ! Bah ! reprit l'autre, ça m'est bien égal ; les dévorants ne dévorent que ceux qui veulent bien se laisser dévorer ; quand on les regarde en face, ils filent doux.

TOUS, *indignés*. C'est pas vrai... c'est pas vrai...

GUILLOT, *avec force*. Taisez-vous donc !

LOLO. Et la preuve, qu'il dit encore, c'est que je me suis trouvé tout à l'heure sur la grande route, vis-à-vis de leur rouleur... il portait sa canne, ses couleurs, enfin tous ses insignes !... D'abord, il s'est arrêté, il m'a regardé entre les deux yeux, et puis, quand il a vu que je ne tremblais pas, il a fait demi-tour à gauche et s'est éloigné sans me dire un mot.

GUILLOT, *ému*. Il a dit ça ?

BIRON. Hein ! et c'était lundi dernier ! c'est-à-dire que c'était toi qui étais le rouleur ; qu'est-ce que tu dis de ça ?

TOUS. Eh ? c'est pas vrai !

GUILLOT, *très-ému*. Si fait !

\* Maffret, Lolo, Guillot, Biron, le Dévorant.



BIRON, *étonné*. Comment ?  
 GUILLOT, *baissant la tête*. C'est vrai !

TOUS.

AIR : *A ma juste vengeance.*

O surprise inouïe !  
 Le récit du gavot,  
 C'est Guillot qui l'appuie !  
 Le traître, c'est Guillot !

GUILLOT. Je venais de me promener avec mademoiselle Suzette, et pour la première fois en me quittant, elle m'avait dit qu'elle m'aimait et que je serais son mari ; si bien qu'en m'en revenant tout seul, cette idée-là me trottait dans la tête. J'étais content, heureux, j'aimais tous les hommes, même les gavots ! vous savez, tout le monde a eu de ces moments-là ! Tout à coup je vois venir sur la route un compagnon, le sac sur le dos ; c'était un enfant presque, tout rose, tout guilleret ; je ne suis pas maladroit... et je suis sûr qu'en trois coups de canne... bah ! que je me dis, ne le topons pas !... si c'est un dévorant, il me topera lui-même et nous boirons ensemble ! si c'est un gavot, eh bien ! qu'il passe son chemin.

BIRON. Il ne fallait pas...

GUILLOT, *ému*. Non ! il ne fallait pas...

TOUS. Non, non, il ne fallait pas !

BIRON. Tu es un brave garçon, Guillot, tu es connu... ceci ne peut pas entacher ta réputation ; mais tu vois ce que ta clémence a valu à tous tes compagnons ! voilà un gavot qui ira répéter partout ce qu'il a dit chez la grand'mère de Lolo.

TOUS. Oui, oui.

BIRON. Guillot, je suis profondément affligé, mais il faut que le règlement s'exécute ; je dois faire ce qu'il commande en pareil cas.

GUILLOT. Oui, vous le devez.

BIRON. Guillot, dit Picard le Cœur aimable, au nom des compagnons du devoir, enfant du père Soubise ; moi, Biron, dit Limousin, l'estime des vertus, premier dignitaire des dévorants d'Abbeville, je te blâme d'avoir manqué au topage ; je te retire tes insignes de rouleur et déclare que tu seras incapable de jouer d'aucun grade dans la société jusqu'à ce que tu aies réparé ta faute.

Il lui retire les rubans qu'il a à sa boutonnière.

LOLO, *allant serrer la main de Guillot*. Monsieur Guillot, je ne savais pas que ça vous regardait, sans ça...

GUILLOT. C'est bon ! je ne t'en veux pas.

MAFFRET, *de même*. Guillot, tu possèdes toujours mon estime.

BIRON, *de même\**. Le Cœur aimable... je suis sûr que... Eh bien, tu pleures !

\* Guillot, Biron, Maffret, Lolo, Dévorants.

TOUS. Il pleure !

GUILLOT, *avec force*. Ah ! oui, je pleure... je pleure de rage ; mais que le bon Dieu me fasse rencontrer un gavot, il payera cher ces larmes-là ! je lui ferai demander pardon à deux genoux des fanfaronnades de l'autre !

TOUS. Très-bien ! Guillot, très-bien !

## SCÈNE X.

LES MÊMES, GAUTHIER, LECHAT.

GAUTHIER *dans la coulisse et chantant sans l'orchestre*.

AIR : *Je vais revoir ma Normandie.*

Dans le château, dans la chaumière,  
 Le charpentier porte son art ;  
 Partout cet art est nécessaire,  
 Partout il flatte le regard !

LES DÉVORANTS, *qui sont tous remontés dès qu'ils ont entendu chanter*. Un compagnon !

GAUTHIER, *paraissant*.

Quand les ordres d'architecture  
 Par lui sont bien exécutés,  
 Leur riche et superbe structure...

GUILLOT, *retenant les autres dévorants\**. Laissez ! laissez ! hohé ! tope pays ! quelle vocation ?

GAUTHIER. Privons-nous du topage, si vous voulez bien.

GUILLOT, *avec joie*. Il ne tope pas ! c'est un gavot, mes amis, mes pays ! c'est un gavot !

TOUS. Un gavot !

GUILLOT, *aux Dévorants*. Voyez ! je ne pleure plus ! je suis consolé ! je ris ! c'est un gavot !

Lechat paraît sur sa porte.

GAUTHIER, *avec calme*. Eh bien ! oui ! mais il est des circonstances...

GUILLOT. Il y a des circonstances où les uns doivent payer pour les autres ! Pose ton sac, gavot ! et en avant le bâton ! ou plutôt un des tiens a voulu nous faire passer pour des lâches, c'est un combat plus sérieux qu'il me faut, au compas !

TOUS, *avec enthousiasme*. Bravo !

LECHAT, *s'élançant pour retenir Guillot\**. Un instant, je m'oppose.

GAUTHIER. Dévorants, je vous conseille de m'écouter !

LECHAT. Oui, oui.

GUILLOT. Silence, la mère ! moi je te conseille de nous montrer que tous les gavots ne sont pas des cagnards et des lâches !

GAUTHIER. Des lâches ! aurai-je affaire à vous seul ou à toute la compagnie ?

Il s'apprête à ôter son sac.

\* Gauthier, Guillot, les Dévorants, Lolo.

" Gauthier, Guillot, Lechat, Biron, Lolo, Maffret.



LECHAT, *passant entre eux.* L'Estime des Vertus, je réclame votre autorité! Vous savez que depuis la dernière affaire où un gavat a été blessé ici, monsieur l'adjoint m'a déclaré qu'il ferait fermer mon auberge si un malheur arrivait encore! écoutez-moi, je vous en supplie, mes enfants! je suis votre mère, n'est-ce pas? ne faites pas fermer votre mère!

TOUS. La mère a raison.

GUILLOT. Comment! Eh bien, soit! allons plus loin.

Il remonte.

GAUTHIER \*. Comme vous voudrez, mais puisqu'il y a un retard!

LECHAT. Après tout, je ne me trompe pas; c'est vous qui ce matin êtes déjà venu demander le dignitaire.

BIRON \*\*. Lui! et pourquoi?

GAUTHIER. Vous le saurez plus tard, après notre affaire; à moins que cet autre ne retire son mot de lâche!

GUILLOT. Que je le retire, moi! Je le retire, et si ce n'est pas assez...

Il lève la main, Biron le retient.

GAUTHIER. Suffit! mais écoutez! je suis venu à Abbeville principalement pour retrouver une personne qui m'attend depuis bien longtemps. Il faut absolument que je lui parle. Je veux donc vous demander si ça vous est égal de remettre l'affaire à tantôt, à sept heures par exemple; de ce temps-ci il fait encore clair, et foi d'ouvrier, je serai exact au rendez-vous que vous me donnerez! Vous fiez-vous assez à moi pour ça?

GUILLOT. A vous?

\* Lechat, Gauthier, Guillot, Biron, Lolo, Maffret.

\* Lechat, Gauthier, Biron, Guillot, Lolo, Maffret.

TOUS. Oui! oui!

GUILLOT. Eh bien, je m'y fie; mais si vous ne venez pas!

GAUTHIER. Soyez tranquille!..

ENSEMBLE.

AIR : *Que la prudence* (Fra Diavolo).

GAUTHIER.

Ayez confiance!

Oui, je viendrai;

A votre offense

Je répondrai!

GUILLOT ET LES AUTRES.

J'ai

Il a confiance,

Mais vous viendrez!

A mon

A son offense

Vous répondrez!

*Musique jusqu'à la reprise de l'ensemble.*

GAUTHIER. Le rendez-vous?

GUILLOT. Dame!

BIRON. Chez la mère Robec! le lieu de l'affront!

GUILLOT. C'est ça!

LOLO. Aux Trois-Sapeurs, hameau de Bellevue, tout le monde vous indiquera!

GAUTHIER. C'est bien! à sept heures!

GUILLOT. Vous viendrez?

GAUTHIER. A sept heures!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GAUTHIER.

Ayez confiance!

Oui, je viendrai;

A votre offense

Je répondrai!

TOUS.

Il a confiance,

Mais vous viendrez;

A son offense

Vous répondrez.

*Gauthier sort par le fond à gauche.*

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la cour de l'auberge de la mère Robec. L'auberge est à gauche, sur le devant; au-dessus de la porte, on lit : *Aux 3 Sapeurs*. Au premier plan, devant l'auberge, un banc de pierre; de l'autre côté, une table et une chaise; derrière la table, un jeu de tonneau. Au fond de la cour, grande porte ouvrant sur la campagne.

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### LA MÈRE ROBEC, LOLO.

Au lever du rideau, la mère Robec est assise sur le banc de pierre, occupée à ratisser des carottes; Lolo essuie la table, à droite.

LOLO. Mais, grand'mère, puisque c'était pour me faire recevoir!

LA MÈRE ROBEC. Il fallait attendre à un autre jour! C'est vrai! me laisser toute seule quand ton père est au lit! et si on était venu saisir comme ce gueux d'huissier m'en a menacé!

LOLO. Ah! oniche, saisir! puisque le propriétaire veut bien s'arranger! Voyez-vous, grand'mère, vous criez toujours misère, ça chasse les gens.

LA MÈRE ROBEC. Il ne vient jamais personne que des huissiers!

LOLO. Eh bien, c'est toujours ça; le monde attire le monde! et quand on est traiteur et qu'il vient des huissiers, au lieu de crier, il faut s'en faire honneur; on les fait attendre tant qu'on peut; ça garnit, et on dit que ce sont des pratiques.

LA MÈRE ROBEC. De jolies pratiques!

LOLO. Du reste, aujourd'hui, vous en aurez d'autres, vous aurez tous le dévorants.

LA MÈRE ROBEC, *se levant*. Hein!

LOLO.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Oui, grand' maman, je les attends;

Vous voilà content, j'imagine?

LA MÈRE ROBEC.

C'est amusant, des dévorants!

Quand on n'a rien dans sa cuisine!

LOLO.

Oui, mais vous m'avez, et c'est tout;

Un lapin, ça vous ravigotte!

LA MÈRE ROBEC.

En v'là bien d'une autr' pour le coup:

Il veut que je l' mette en gib'lotte!

LOLO. Ça ne serait peut-être pas si mauvais! mais ce n'est pas ça! je veux dire qu'avec moi on ne manque jamais de rien, et que je vais vous chercher des provisions.

LA MÈRE ROBEC. Tâche d'en avoir sans argent.

LOLO. Oui, j'en aurai!... j'ai un chic pour ça.. Quand les marchands ne veulent pas m'écouter, je m'adresse aux marchandes, et elles me font toujours crédit! les malheureuses!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GAUTHIER, CATHERINE.

CATHERINE. C'est ici.

LOLO. Tiens, v'là du monde!

LA MÈRE ROBEC. Ils se trompent, c'est sûr!

Elle porte ses légumes dans l'auberge.

LOLO. Taisez-vous donc!

GAUTHIER. Vous n'avez pas ici un jeune homme et une demoiselle?

LOLO\*. Non, monsieur. (*A part.*) Mais je n'ai pas la berlue.

GAUTHIER, à Catherine. Il paraît qu'ils ne sont pas encore arrivés.

LOLO, à part. C'est notre gavot! Dieu, s'il n'était pas déjà topé!

LA MÈRE ROBEC, revenant\*. Faut-il servir quelque chose à monsieur et à madame?

GAUTHIER. Nous attendons deux autres personnes.

CATHERINE. Oui, monsieur Guillot; vous connaissez, je crois?

LA MÈRE ROBEC. Certainement.

LOLO, étonné. Monsieur Guillot.

LA MÈRE ROBEC. C'est un brave jeune homme qui apprend son état à mon petit-fils, et je dis, sans nous rien demander!

GAUTHIER. Ah! c'est bien!

\* Lolo, Gauthier, Catherine.

\*\* Lolo, Mère Robec, Gauthier, Catherine.

LOLO. Eh! c'est avec lui que vous allez dîner?

CATHERINE. Pourquoi pas? Est-ce que vous avez du mal à en dire?

LOLO. Ah! Dieu, non! (*A part.*) Mais en v'là une bonne!

LA MÈRE ROBEC. Monsieur et mademoiselle peuvent attendre autant qu'ils voudront! (*A Lolo.*) Qu'éque t'as, toi? avec ton air ahuri, au lieu d'aller chercher des provisions.

Elle rentre dans l'auberge.

LOLO. Oui, grand'mère; mais ils se trompent; monsieur Guillot ne peut pas dîner avec eux... C'est pas possible.

Il sort par le fond.

## SCÈNE III.

GAUTHIER, CATHERINE.

GAUTHIER. Savez-vous que je suis bien aise qu'ils ne soient pas encore venus! nous resterons plus longtemps seuls.

CATHERINE. Il y a tant de temps que nous étions loin l'un de l'autre! Mais j'espère bien maintenant que nous ne nous quitterons plus.

GAUTHIER. Oh! je l'espère aussi! j'ai fait des économies; mes papiers sont tout prêts, et si votre tuteur le veut, nous pourrions nous marier dans un mois; dans un mois, Catherine!.. (*Changeant de ton.*) C'est-à-dire pourtant ça dépendra d'une chose.

CATHERINE. De quoi donc?

GAUTHIER, embarrassé. Une affaire dont je me suis chargé, bien malgré moi!

CATHERINE, étonnée. Une affaire?

GAUTHIER. Qui m'obligera de vous quitter ce soir, à sept heures.

CATHERINE. Comment! vous ne passerez pas la soirée avec nous?

GAUTHIER. Mon Dieu, non! je ne pourrai pas! je serai peut-être même quelque temps absent.

CATHERINE. Ah! mon Dieu!

GAUTHIER. Et comme j'ai une commission qu'il faut faire demain au plus tard; ce petit paquet-là.

Il prend un paquet cacheté dans la poche de sa veste.

CATHERINE. Eh bien?

GAUTHIER. Je veux vous le remettre. Si l'affaire en question tourne bien, enfin si je peux, je vous le redemanderai demain, et je ferai ma commission moi-même; si je ne peux pas revenir, vous aurez la complaisance de le faire remettre à son adresse.

CATHERINE, regardant le paquet. Mais il n'y a pas d'adresse.

GAUTHIER. Si fait; en déchirant la pre-



mière enveloppe, vous aurez l'adresse sur une autre qui est dessous.

CATHERINE. Que de mystère!

GAUTHIER. C'est vrai! tout ça doit vous paraître singulier. Mais ne me questionnez pas, je vous en prie! ayez confiance en moi, comme autrefois; et quoi qu'il arrive, soyez sûr que Gauthier vous aime toujours, et qu'il s'est conduit en honnête homme!... Mais parlons d'autre chose... D'abord nous n'avons rien à craindre qu'un retard!.. et puis, rappelons-nous que nous sommes venus ici pour nous amuser.

CATHERINE. A la bonne heure, je le veux bien; vous me rendiez déjà toute triste! Tenez, racontez-moi comment vous avez rencontré ma sœur.

GAUTHIER. J'étais de l'autre côté de la ville, je cherchais à qui j'allais demander la rue aux Moineaux, où vous m'avez dit que vous demeuriez... quand je vois une jeune fille... je m'avance vers elle... connaissez-vous la rue aux Moineaux? — J'y demeure. — Alors vous connaissez peut-être mademoiselle Catherine? — C'est ma sœur. — Vous êtes donc mademoiselle Suzette? — Et vous monsieur Gauthier? qu'elle me dit? Là dessus, nous qui ne nous étions jamais vus, nous nous sommes embrassés comme un frère et une sœur, et puis elle a pensé que nous serions bien heureux d'être seuls dans les premiers moments où nous nous reverrions.

CATHERINE. Bonne Suzette!

GAUTHIER. Elle m'a laissé courir chez votre bourgeoise, en me disant que vous me conduiriez à une auberge où elle viendrait nous retrouver avec son fiancé.

CATHERINE.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

C'est un' parti' qu' nous avions arrangée,  
Où vous verrez le fiancé d' ma sœur !  
Un franc luron, à la min' dégagée :  
De nos garçons c'est le meilleur !  
Et c'est beaucoup ; car, je vous l' dis d'avance,  
Tous nos jeun's gens sont d' bons enfants.

GAUTHIER, à part.

Oui-dà !

Ce qu' c'est de croire à l'apparence :  
Ils ne m'ont pas fait c't effet-là.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUILLOT, SUZETTE.

SUZETTE, paraissant au fond. Ah ! les voilà ! Arrivez donc !

GUILLOT, dans la coulisse. Je cours après le melon.

SUZETTE, venant serrer la main de Gauthier. Bonjour, beau-frère; tu as été content, hein ?

GUILLOT, arrivant en riant, un melon sous le bras. \* Ce farceur de cantaloup qui me saute des bras en voyant...

GAUTHIER. Tiens !

GUILLOT, laissant tomber le melon. Oh !  
SUZETTE. Quoi ?

GUILLOT\*\*. Rien.... c'est encore le melon.

SUZETTE, riant. Ah ça, il ne fait donc que tomber ?

GUILLOT, à part. C'est mon gavot.

SUZETTE. Monsieur Gauthier, je vous présente mon fiancé.

GAUTHIER. Ça me fait bien plaisir... assurément.

GUILLOT. Et à moi de même réciproquement.

CATHERINE. Nous nous flattons bien que vous vous aimerez comme nous nous aimons ma sœur et moi !

GUILLOT, à part. Quel guignon !

SUZETTE. Oui, et il faut même vous dépêcher, car, voyez-vous, monsieur Michon, c'est notre tuteur et mon parrain; or, comme il n'a pu voir son frère à cause de leurs femmes, il a déclaré qu'il ne consentirait à notre mariage que si nos prétendus étaient amis depuis longtemps.

GAUTHIER. Ah ! il veut...

GUILLOT, à part. Pardi ! enfoncé jusqu'au cou.

SUZETTE. Aussi pour n'avoir pas d'épreuve à subir, nous avons déjà arrangé, monsieur Guillot et moi, que nous inviterions à notre dîner monsieur Michon, qui est l'ad-joint de cette commune.

CATHERINE. Ah ! voilà une bonne idée.

SUZETTE. Et monsieur Guillot présentera tout de suite monsieur Gauthier comme un ancien ami.

GUILLOT. Pardon, c'est que...

SUZETTE. N'est-ce pas ?

GUILLOT. Non, je dis... il me semble qu'avant il aurait peut-être été mieux... parce qu'on ne peut jamais savoir...

SUZETTE. Quoi ?

GAUTHIER. Mais, mademoiselle, si ça contrarie votre fiancé...

SUZETTE. Lui ! ah ! vous le connaissez peu ! N'est-ce pas que ça vous fait plaisir au contraire \*\*\* ?

GUILLOT. Oui.

CATHERINE. Ah ! que vous êtes gentil ! Remerciez donc monsieur Gauthier.

GAUTHIER, froidement. Je vous suis très-obligé.

SUZETTE. Ah ! bien, oui ! mais si vous voulez que tout ça réussisse... il ne faut pas de...

\* Gauthier, Suzette, Guillot, Catherine.

\*\* Gauthier, Suzette, Catherine, Guillot.

\*\*\* Gauthier, Catherine, Suzette, Guillot.



je vous suis très-obligé! qu'est-ce que c'est que ces manières-là entre jeunes gens, entre ouvriers?

GUILLOT. C'est que quand on ne se connaît pas....

CATHERINE. On fait connaissance.

SUZETTE. Et nous allons vous en laisser le temps, nous deux Catherine, en courant chercher notre bon tuteur.

GAUTHIER. Comment! je n'accompagnerai pas mademoiselle Catherine?

SUZETTE, *riant*. Non! non!

GUILLOT. Vous allez nous laisser seuls?

CATHERINE, *riant*. N'avez-vous pas peur?

GUILLOT. Oh! peur!

SUZETTE et CATHERINE.

AIR : *Galop de l'Homéopathie.*

Ici nous vous laissons;

Faites bien vite connaissance;

Et quand nous reviendrons,

Soyez de vieux amis d'enfance.

CATHERINE.

Mais pas de lenteurs,

L'un et l'autre ayez confiance;

Ouvrez-vous vos cœurs...

SUZETTE.

Et commandez l' dîner d'avance.

ENSEMBLE.

SUZETTE et CATHERINE.

Ici nous vous laissons;

Faites bien vite connaissance;

Et quand nous reviendrons,

Soyez de vieux amis d'enfance.

GUILLOT et GAUTHIER.

Nous vous obéirons;

Tous deux nous ferons connaissance;

Et puis nous tâcherons

De paraître des amis d'enfance!

*Suzette et Catherine sortent par le fond.*

## SCÈNE V.

GUILLOT, GAUTHIER.

GUILLOT, *à part*. En v'là de la chance! il faut justement que ce soit... car c'est lui, il n'y a pas à dire!

GAUTHIER, *à part, revenant de conduire jusqu'à la porte les deux sœurs*. Je ne sais pas; mais je ne suis jamais heureux, moi!

GUILLOT, *à part*. Il faudrait pourtant convenir. (*Haut.*) Je... hé!... j'ignore... si je me trompe... mais il me semble bien... pas vrai?

GAUTHIER. Oui.

GUILLOT. C'est ça! en ce cas vous ne vous attendiez pas que nous dînerions en partie fine aujourd'hui, hein?

GAUTHIER. Ma foi, non.

GUILLOT. S'il y avait moyen de s'en dis-

penser; mais... ce n'est pas possible, parce qu'un jour comme celui-ci, nous tenons à dîner avec nos fiancées.

GAUTHIER. C'est vrai.

GUILLOT. J'ai déjà prévenu mademoiselle Suzette qu'une affaire me forçait à la quitter à sept heures.

GAUTHIER. J'ai dit de même à Catherine.

GUILLOT. C'est ça.

AIR des Diamants de la couronne.

Nous ne pouvons plus être frères,

Ni même nous lier d'amitié;

Mais pour celles qui nous sont chères

Cachons bien notre inimitié.

Plus de querelle! plus d'outrage!

Oublions qu'il faut nous haïr,

Tâchons de nous faire bon visage;

Et jusqu'au moment de partir,

Soyons du même compagnonnage.

Du compagnonnage du plaisir.

ENSEMBLE.

Soyons du même compagnonnage,

Du compagnonnage du plaisir.

Il n' faut nous souv'nir

Ici qu' du plaisir!

GAUTHIER. Je vous le promets.

GUILLOT. Ainsi c'est convenu! nous nous piocherons à mort quand le moment sera venu! jusque-là il faut s'étourdir! et, pour commencer, nous allons commander le dîner. Ohé! ohé! la mère Robec, ohé!

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MÈRE ROBEC.

LA MÈRE ROBEC\*. On y va, on y va! Tiens, c'est monsieur Guillot.

GUILLOT, *très-vite*. Moi soi-même!... ça va bien? et moi de même. Ah ça, Lolo vous a dit... nous l'avons reçu lapin! c'est déjà une position! aussi il est fier! il ne pense qu'à taper tous les gavots... (*S'arrêtant.*) Oh!... qu'est-ce que vous allez nous donner à dîner?

LA MÈRE ROBEC. Dame! qu'est-ce qu'y vous faut?

GAUTHIER. Y nous faut... voyons... un gigot. (*À Gauthier.*) Ça vous va-t-y?

LA MÈRE ROBEC. Ah! mes pauvres enfants! je n'en ai pas.

GUILLOT. Bah!

LA MÈRE ROBEC. C'est que, voyez-vous, avec tous les tracassés et les tourments que j'ai!

GUILLOT. Oui, je sais. (*À Gauthier.*) Cette pauvre femme! elle est très-pannée. (*Haut.*) Eh bien! maman, si vous n'avez pas de gigot, vous avez du veau?

\* Mère Robec, Guillot, Gauthier.

LA MÈRE ROBEC. J'en avais il y a huit jours, et il m'est resté !

GUILLOT. Merci.

GAUTHIER, *riant*. Ah ça, vous n'avez donc rien ?

LA MÈRE ROBEC, *allant à lui\**. Ah ! si je vous disais, monsieur, qu'à cette heure mon propriétaire...

GUILLOT. Oui, maman Robec, vous êtes dans le pétrin, c'est connu.

LA MÈRE ROBEC. Ah ! cui, que j'y suis.

GUILLOT. C'est pourquoi nous voudrions bien vous faire gagner quelque chose.

LA MÈRE ROBEC. Je vous en remercie.

GUILLOT. Mais si vous n'avez rien...

LA MÈRE ROBEC. J'ai des œufs.

GUILLOT. Bon ! voilà pour l'omelette....

Après ?

LA MÈRE ROBEC. J'ai du lard.

GUILLOT. Encore pour l'omelette... Après ?

LA MÈRE ROBEC. Et puis Lolo va rentrer avec des provisions.

GUILLOT. Qu'est-ce que vous chantiez donc alors ! nous allons dîner comme des disciples de *Pédicure*, sans compter (*allant prendre le melon qu'il a posé sur la table à droite*) ce spirituel légume.. un convive de plus que j'ai invité en route !... Allez, la mère Robec, et dans vot' trouble ne le mettez pas dans le pot au feu.

LA MÈRE ROBEC. Lai-sez donc ! les melons ça me connaît ; si seulement je n'étais pas tracassée, ah ! quel bon dîner je vous ferais !

Elle rentre dans l'auberge.

## SCÈNE VII.

GUILLOT, GAUTHIER.

GAUTHIER, *regardant par la porte du fond*. Monsieur Michon et ces demoiselles tardent beaucoup.

GUILLOT. Oh bien ! nous ne sommes pas près de les revoir ! A cause de monsieur Michon, la crème des hommes, mais qui ne voudrait pas sortir sans faire des toilettes de petites-maîtresses, sous prétexte qu'il est adjoin ; quelle infirmité !... Tenez, si vous m'en croyez, nous ne risquons rien de faire une partie de tonneau en les attendant.

GAUTHIER. Vous voulez que nous jouions ?

GUILLOT. Pourquoi pas ?

GAUTHIER. Au fait...

GUILLOT. Ça fera passer le temps ! Voyons, demandez !...

Il jette un pièce en l'air.

GAUTHIER. Face.

\* Guillot, Mère Robec, Gauthier.

GUILLOT. C'est pile.

GAUTHIER. A vous.

GUILLOT. Tenez-vous bien, car vous avez affaire à quelqu'un qui comprend son tonneau.

Il prend les palets dans le tonneau.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARCASSIN, DEUX CLERCS.

MARCASSIN, *qui vient d'entrer par le fond, montre à ses Clercs l'auberge*. C'est ici. (*Guillot en reculant pour jouer, le pousse rudement ; il tombe sur le premier Clerc, qui en tombant sur le second le fait se cogner contre l'auberge*.) Aïe ! faites donc attention, manant !

GUILLOT. Est-ce que j'ai des yeux derrière la tête, manant !

MARCASSIN. Vous dites !

GUILLOT. Je dis manant.

MARCASSIN. Vous êtes bien heureux de ne pas appartenir à une classe plus éclairée ; vous payeriez cher cette impertinence.

GUILLOT. Vous en êtes un autre !

MARCASSIN *le regarde comme pour lui répondre, puis il dit brusquement à ses Clercs* : Suivez-moi, messieurs !

Ils entrent dans l'auberge.

## SCÈNE IX.

GAUTHIER, GUILLOT.

GUILLOT. A-t-on vu ce moderne !

GAUTHIER, *près du tonneau*. C'est à vous.

GUILLOT, *jouant*. Houp !

GAUTHIER, *regardant où le palet est tombé*. Vingt-cinq !

GUILLOT. Je parie que vous me croyez un querelleur fini.

Il joue.

GAUTHIER, *regardant*. Cinq et vingt-cinq, trente.

GUILLOT. Vous devez le croire à cause de ce matin.

Il joue.

GAUTHIER. Quarante et trente, soixante-dix ; à moi.

GUILLOT, *près du tonneau*. Ah ! c'est que, voyez-vous, il y a de fameuses canailles parmi les gavots !

GAUTHIER. Il y a des canailles partout.

Il joue.

GUILLOT, *regardant*. Cinq ! — C'est égal, s'il n'y avait pas eu de canaille parmi les gavots !...



GAUTHIER. Ne parlons pas de ça.  
 GUILLOT. C'est juste. (*Gauthier joue*).  
 Ah! raté!

## SCENE X.

LES MÊMES, LA MÈRE ROBEC, puis  
 MARCASSIN.

LA MÈRE ROBEC. Ah! monsieur Guillot,  
 venez donc les empêcher.

GUILLOT. Quoi?

LA MÈRE ROBEC, à *Gauthier* \*. Et vous,  
 monsieur, c'est une horreur! figurez-vous  
 mon pauvre fils sur la jambe duquel a passé  
 la charrette...

GAUTHIER. Est-il possible!

GUILLOT. Mais c'est remis, la mère Robec.

LA MÈRE ROBEC. Pas encore! ça ne sera re-  
 mis que dans trois semaines, et depuis le temps  
 que ça dure... d'ailleurs le propriétaire avait  
 promis de s'arranger... et pour 150 malheu-  
 reux francs que je reste devoir, ils veulent  
 me mettre dehors.

GUILLOT et GAUTHIER. Dehors?

LA MÈRE ROBEC. Oui! moi et mon pauvre fils,  
 que les médecins ont déclaré que s'il grouil-  
 lait tant seulement un doigt, sa jambe se cas-  
 serait encore.

GUILLOT. Mais qui donc veut vous mettre  
 dehors?

LA MÈRE ROBEC. Eh bien! ces huissiers  
 donc! ces bédouins d'huissiers qui ne veulent  
 rien entendre.

GUILLOT. Des huissiers! ah! ces fraudeurs  
 de tout à l'heure c'étaient des huissiers?

LA MÈRE ROBEC. Mon pauvre Étienne, il  
 ne me reste plus qu'à le charger sur mon dos  
 et aller nous flanquer dans la mare aux ca-  
 nards!

GAUTHIER. Pauvre femme!

GUILLOT. Quelle bêtise! si encore vous  
 saviez nager.

MARCASSIN, sortant de l'auberge. Ah ça,  
 la mère, voulez-vous obéir à mes somma-  
 tions, et engager votre fils à déguerpir?

LA MÈRE ROBEC \*\*. Mais puisqu'on vous  
 dit...

MARCASSIN. Mais je n'entre pas dans ces  
 détails-là!

GUILLOT, retroussant ses manches. At-  
 tends, je vais t'en donner des détails.

GAUTHIER \*\*\*. Laissez-nous, la mère, lais-  
 sez-nous! nous allons arranger ça.

GUILLOT, faisant rentrer la mère Robec.  
 Oui! allez, allez soigner le diner, maman  
 Robec; nous allons arranger monsieur.

\* Gauthier, mère Robec, Guillot.

\*\* Gauthier, un peu vers le fond; Marcassin, mère Robec,  
 Guillot.

\*\*\* Marcassin, mère Robec, Guillot, Gauthier.

MARCASSIN, entraîné à droite par Gau-  
 thier. Comment! vous allez m'arranger?

GAUTHIER. On vous doit...

MARCASSIN. 150 fr.; mais...

GAUTHIER. Si on vous offrait 50 fr., vou-  
 driez-vous donner du temps?

MARCASSIN. Non, monsieur, tout ou rien.

GAUTHIER. Eh bien! 50 francs et cette  
 montre?

MARCASSIN. Hein!

GUILLOT, qui a observé de loin. Sa  
 montre!

GAUTHIER. C'est assez, je pense?

MARCASSIN. Ça serait assez pour le corps  
 du billet, mais pour les frais...

GAUTHIER. Comment!

GUILLOT, saisissant Marcassin. Pour les  
 frais, à mon tour!

Il entraîne Marcassin à gauche.

MARCASSIN. Monsieur!

GUILLOT. J'avais d'abord eu l'idée de me  
 refaire la main sur vos épaules.

MARCASSIN, effrayé. Monsieur!

GUILLOT, posant sa main sur son épaule.  
 Ne bougeons pas! Gauthier m'a éclairé... Ça  
 ne saurait pas la mère Robec, au lieu qu'en  
 me privant comme lui... tenez!

Il lui offre sa montre.

MARCASSIN. Ah ça!

GUILLOT. Prenez donc!

MARCASSIN. Mais ce sera trop...

GUILLOT. Tant mieux! prenez! emportez!  
 et filez!

MARCASSIN. Je prends... mais si vous ap-  
 partenez à une classe plus éclairée, vous ne  
 donneriez pas aussi facilement...

GUILLOT, le poussant. Bonsoir! au plaisir,  
 adieu!

Marcassin fait signe à ses deux c'ercs qui sortent de  
 l'auberge et s'éloignent avec lui.

GUILLOT, réfléchissant. A part. Ce n'est  
 pas trop mal ce qu'il vient de faire là, le  
 gavot.

GAUTHIER, jouant. Quinze et cinq que  
 j'avais, vingt.

GUILLOT. S'il vous plaît?

GAUTHIER. Vingt à soixante-dix. A vous!

Il lui offre les palets.

GUILLOT, sans bouger. Oui! vingt à  
 soixante-dix! (*A part.*) Comment! il se re-  
 met... comme s'il ne s'était rien passé!

GAUTHIER. Vous ne jouez pas?

GUILLOT. Si fait! voilà! (*Il prend les pa-  
 lets, va pour jouer, puis s'arrêtant.*) C'est  
 égal! voyez-vous! Quoique vous soyez, et  
 que je soye... Oui! (*Il joue.*) Houp!

GAUTHIER, regardant. Quarante et  
 soixante-dix que vous aviez! vous avez  
 gagné.

GUILLOT. Comment!

Ils regardent ensemble le tonneau.



## SCENE XI.

LES MÊMES, LOLO, *un panier au bras.*

LOLO, *entrant par le fond.* Quand je disais que j'aurais des provisions ! Qu'est-ce que je vois ? monsieur Guillot avec le gavot, et ils jouent !

Il met son panier dans l'auberge.

GUILLOT. Vous ne voulez pas votre revanche ?

GAUTHIER. Je vous dis que je perdrais encore.

GUILLOT. Pourquoi ça ?

GAUTHIER. Parce que le sort et moi, il y a longtemps que nous sommes brouillés.

GUILLOT. Bah ! est-ce qu'il faut être fanatique ?

GAUTHIER. Je vais voir si ces demoiselles reviennent.

Il va regarder au fond.

GUILLOT, *à part.* Il me plaît cet oiseau-là !

LOLO. C'est donc vrai, monsieur Guillot, que vous allez dîner avec le gavot ?

GUILLOT. Eh bien ! après ?

LOLO. Dame ! il me semblait qu'un dévot ne devait pas...

GUILLOT. Et c'est toi qui as le cœur !... quand à l'instant... il vient de... Va-t'en, ou je te casse.

LOLO. Mais, monsieur Guillot !

GUILLOT, *le poussant.* A la cuisine, gamin ! marmiton ! gâte-sauce !

LOLO. Mais voulez-vous bien...

Guillot le pousse dans l'auberge.

GAUTHIER, *au fond.* Les voilà, les voilà !

## SCENE XII.

LES MÊMES, SUZETTE, CATHERINE, MICHON\*.

ENSEMBLE.

Air : *Enfin, le voici de retour.*

A la guinguette il faut venir ;  
Quand la tête devient blanche,  
Le vin piquant, la gaieté franche  
Sauront <sup>me</sup> vous rajeunir.

GUILLOT. Bonjour, papa Michon.

MICHON, *à Gauthier.* Ah ! c'est donc vous, jeune homme, qui prétendez m'enlever ma petite Catherine, à moi son cavalier ordinaire ! Savez-vous que la petite sournoise m'avait caché son secret de peur d'éveiller ma jalousie ? Mais toi, Guillot, mon intime,

\* Gauthier, Catherine, Michon, Suzette, Guillot.

comment ne m'as-tu jamais parlé de ton ami... Comment vous appelez-vous, s'il vous plaît ?

GAUTHIER. Gauthier.

MICHON. Gauthier, très-joli nom... un nom sonore et distingué... De ton ami Gauthier ?

GUILLOT. Moi ! parce que je ne savais pas si mademoiselle Catherine... Enfin, ce qui est positif, c'est que maintenant, papa Michon, je vous le présente comme un garçon qui a de l'âme, j'en suis sûr, et qui vous fait une bonne action comme un autre donne un coup de poing.

GAUTHIER. Monsieur Guillot me flatte.

MICHON. Comment, monsieur Guillot ! est-ce que vous ne vous tutoyez pas ?

Mouvement d'embarras.

SUZETTE. Mais si fait ! Ah ! bien, par exemple ! Il vous dit monsieur à vous... et puis Guillot me flatte... monsieur... Guillot me flatte.

GUILLOT, *à part.* A-t-elle de l'imaginative !...

MICHON. Tu te figures donc que je ne l'avais pas compris ! non... mais mademoiselle s' imagine en remontant à son adjoint !

GUILLOT. Oh ! non, elle ne s'est pas levée assez matin pour ça.

Il s'ient tous.

MICHON. Je sais aussi que vous êtes ouvrier et compagnon comme Guillot !

GAUTHIER. Oui, monsieur, je suis ouvrier.

MICHON. Ouvrier, c'est très-bien... mais compagnon, je vous avoue qu'en ma qualité d'adjoint...

GUILLOT. Faut pas dire du mal des compagnons, père Michon... sans eux les pays de la manufacture incendiée seraient sans secours à l'heure qu'il est, tandis que de tous les coins de la France...

MICHON. A la bonne heure ! vous avez du bon... mais depuis qu'un gavot a été tué...

GUILLOT. Père Michon !

MICHON. Ici, il y a deux ans...

GUILLOT. Ne parlons pas de ça, sapren-dienne ! nous sommes ici pour nous amuser ! amusons-nous.

CATHERINE et SUZETTE. Il a raison !

LOLO. La soupe est sur la table.

GUILLOT. Bonne nouvelle !

MICHON. Et qui arrive à propos ! Allons, mes enfants...

Air de *Va de bon cœur.*

Je veux, en sablant votre vin,

En tuteur charitable,

Arranger votre double hymen

Qui me rendra parrain !

Pour les actes, pour les contrats,

Si l'on ne veut pas de débats,

Il faut les faire à table !  
A table, à table !

TOUS.

Pour les actes, pour les contrats, etc.

*Ils entrent dans l'auberge.*

### SCENE XIII.

LOLO, puis MAFFRET.

LOLO, *seul*. Oh ! je bisque ! On m'aurait demandé tout ce que je possède... je ne possède rien... mais enfin, c'est égal... j'aurais tout donné pour parier que monsieur Guillot ferait son devoir, et là chaudement ! et voilà qu'il dîne avec le gavot !

MAFFRET, *arrivant par le fond*. Ils doivent être arrivés, et je vais savoir...

LA MÈRE ROBEQ, *en dehors*. Mais, Lolo, viens donc servir.

LOLO. On y va.

MAFFRET. Ah ! lapin !

LOLO. Tiens ! monsieur Maffret !

MAFFRET. Guillot est ici ?

LOLO. Oui, il dîne, et si vous saviez avec qui !

MAFFRET. Avec qui ?

LA MÈRE ROBEQ. Lolo, Lolo... allons donc !

LOLO. Voilà, voilà. Attendez-moi, je reviens tout de suite.

MAFFRET. Tu reviens tout de suite ! je l'espère, car il me faudra à dîner aussi ! je suis exaspéré !... Comment ! le Cœur aimable me monte la tête pour la petite Catherine à qui je ne pensais pas plus qu'à Abder-Cadet ; il m'invite à un festin dont elle doit faire partie, très-bien, ça me va ! ça me chausse ! ça m'arrange ! je mets du linge blanc, je fais une toilette effrayante ! je vais même jusqu'au coup de fer ! et quand j'arrive joyeux et frisé au rendez-vous, qu'est-ce que je trouve ? le Cœur aimable et la sœur de Catherine qui chuchotent : ils sont bien fâchés, bien désolés ; mais ce n'est pas moi, c'en est un autre que mademoiselle Catherine préfère, et c'est cet autre qui dinera à ma place !... Mais alors il ne fallait pas me passionner..... il ne fallait pas me faire écrire des énormités à ma Lolotte ! la seule conquête que j'aie jamais pu faire ! car c'est vrai ! ils m'ont fait rompre avec ma seule et unique ! et ils croient en être quittes pour me dire qu'ils se sont trompés ! Eh bien, non, puisqu'ils m'ont passionné pour la petite Catherine, je veux la séduire... et d'abord je suis curieux de le connaître, ce monsieur qu'elle me préfère.

LOLO, *sortant de l'auberge*. Oh ! ça me fait mal ! je ne peux pas voir ça !

MAFFRET. Ah ! c'est toi, lapin ?

LOLO. Oui, monsieur Maffret... Je reviens vous trouver, parce que vous qui êtes l'ami de monsieur Guillot...

MAFFRET. Oui, son ami.

LOLO. Vous pourrez peut-être lui rappeler ses devoirs de dévorant.

MAFFRET. Qu'est-ce que tu veux dire ?

LOLO. Je veux dire... Devinez avec qui qu'y tringue en ce moment.

MAFFRET. Avec mademoiselle Catherine, mademoiselle Suzette...

LOLO. Et monsieur Michon... tout ça c'est très-bien... mais il y a un autre individu.

MAFFRET. Voilà justement celui que je voudrais connaître.

LOLO. Je vous le donnerais en cent millions de milliasses.

MAFFRET. C'est monsieur le préfet.

LOLO. C'est le gavot d'à ce matin.

MAFFRET. Le gavot...

LOLO. D'à ce matin !

MAFFRET. Celui qu'il a topé ?

LOLO. Lui-même.

MAFFRET. Ah ! voyons ! ne disons pas de bêtises ! Répète-moi un peu ça, lapin ! Tu dis que Picard le Cœur aimable dîne présentement avec le gavot qu'il a topé ?

LOLO. Oui, monsieur Maffret... Et tout à l'heure encore, ils disaient qu'ils étaient amis depuis des infinités.

MAFFRET. Ah ! mais ceci est plus sérieux que tu ne penses, lapin.

LOLO. Je crois bien, et c'est ce que vous devriez lui dire.

MAFFRET. Oh ! mais...

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Ce Guillot, qui de notre estime  
Jouissait depuis si longtemps,  
Vient-il, par une indigne frime,  
Berner ici les dévorants ?  
Et ce combat, faut-il le croire,  
A-t-il eu soin de l'arranger,  
Afin de rétablir sa gloire,  
Et d'être brave sans danger ?

Ce ne serait pas si bête ! mais halte-là ! j'y flanquerais des bâtons dans les roues.

LOLO. Oh ! oui, je vous en prie, parce que je l'aime, monsieur Guillot ; c'est lui qui m'a servi de parrain, et je serais honteux si...

MAFFRET. C'est bon, sois tranquille ! Sers-moi toujours à dîner, et... Ah ! diable, le voilà ! Ah ! bien ! c'est égal ! Va-t'en, je vais lui parler !

*Lolo rentre dans l'auberge.*

### SCÈNE XIV.

GUILLOT, MAFFRET.

GUILLOT, *tout pensif*. Je me suis en allé ! je ne pouvais plus y tenir ! je sentais que



j'allais faire des bêtises, l'embrasser, lui dire que je ne pourrais pas me battre avec lui.

MAFFRET \*. Tope, pays.

GUILLOT. Hein ? Ah ! c'est toi, Maffret ?

MAFFRET, *d'un ton goguenard*. Oui, le Cœur aimable... oui, mon vieux... Je suis venu pour être tout porté pour ton combat.

GUILLOT. Ah ! oui.

MAFFRET. Car c'est ici qu'aura lieu ton combat ?

GUILLOT. C'est ici ! oui, si je ne peux pas faire autrement.

MAFFRET. Hein ! tu songerais...

GUILLOT. Écoute, Maffret. Je ne suis pas fâché de t'avoir trouvé, parce que tu peux me rendre un fameux service.

MAFFRET. Pourvu que mon devoir de dévorant ne s'y oppose aucunement.

GUILLOT. Sais-tu ce que c'est que le gavot de ce matin ?

MAFFRET. Ah ! oui, parlons-en !

GUILLOT. C'est l'amoureux de Catherine.

MAFFRET. Eh bien ! et moi ?

GUILLOT. Toi ! n'en parlons plus ! je me suis induit.

MAFFRET. Merci.

GUILLOT. Mais lui, elle l'attendait depuis un an, et quand je l'ai topé, il venait à Abbeville pour l'épouser ; elle l'aime, elle le chérit ; Suzette l'aime aussi, M. Michon, et moi-même... oui, moi !

MAFFRET. Comment ?

GUILLOT. Ah ! c'est que, vois-tu, y a je ne sais quoi dans son air, dans ce qu'il dit... et puis tantôt, ici, un trait que je lui ai vu faire... Bref... après les fanfaronnades de l'autre gavot, il faut qu'il y ait un duel, les pays y comptent... notre honneur le veut... Eh bien, rends-moi un grand service, bats-toi à ma place.

MAFFRET. S'il vous plaît ?

GUILLOT. Et une autre fois, quand tu auras affaire à un Alcide...

MAFFRET. Merci ! ce serait certainement avec plaisir, je te remercie même d'avoir pensé à moi ; mais, dans ce moment-ci, ayant l'estomac dérangé...

GUILLOT. Tu refuses ?

MAFFRET. D'autant plus volontiers qu'après tout, et si le gavot veut, il y aurait un moyen de tout arranger.

GUILLOT. Un moyen ? tu en vois un toi ?

MAFFRET. Un bien simple.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, GAUTHIER.

GAUTHIER. Monsieur Guillot, je viens vous chercher.

\* Maffret, Guillot.

GUILLOT. Eh ! venez donc, venez, saperlotte, sapredienne, sacrebleu, nom d'une pipe ! si nous ne nous battions pas ?

GAUTHIER \*. Ca m'irait !

GUILLOT. Eh bien, Maffret dit qu'il y a un moyen.

MAFFRET. Sans doute ; M. Gauthier n'a qu'à ne pas venir au rendez-vous.

GAUTHIER. Moi ! le gavot ne provoque pas... mais quand on insulte toute sa société, il faut qu'il réponde ; j'ai dit que j'irais au rendez-vous ; j'irai. Après ça, puisqu'on parle d'arrangement, il me semble qu'il y aurait autre chose à faire... Guillot m'a provoqué, moi qui passais tranquillement mon chemin.

GUILLOT. C'est que j'avais rencontré avant un autre gavot que j'avais laissé passer, et qui s'est vanté....

GAUTHIER. Suffit, vous aviez vos raisons... mais vous avez dit que les gavots étaient des lâches... retirez votre mot devant vos camarades... et tout sera dit.

GUILLOT. Au fait, je dois convenir.

MAFFRET. C'est ça ! il y en a bien quelques uns qui remarqueront que c'est la seconde affaire que tu évites.

GUILLOT \*\*. Mais quand on saura...

MAFFRET. Que vous étiez presque beaux-frères ? dame, il y en a d'autres qui disent encore que vous vous connaissiez depuis longtemps, et que votre topage n'était qu'une frime dans le but de...

GUILLOT. Maffret,

AIR : *Du luth galant*.

C' que tu viens d' dire, au moins, ça n'est pas bien !  
De s'arranger, Gauthier, n'y a plus moyen !  
Avant ces calomni's, j' l'espérais ; mais à c't heure,  
Il n'y faut plus songer ! et malgré moi, j'en pleure !

Mais si l' destin voulait  
Que l'un de nous deux meure,  
L'autre soignerait Maffret !

MAFFRET. Qui ça, moi ?

GAUTHIER. C'est convenu.

MAFFRET. Mais, j'aime beaucoup ça ! d'abord je ne vous crains pas... ensuite est-ce que c'est moi qui vous fais battre ?

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MICHON.

MICHON, *sortant de l'auberge*. Hein ?

GUILLOT. Tais-toi !

MICHON, *avançant* \*\*\*. Ah ça, vous nous abandonnez ! (*Bas, à Guillot*.) Se battre ! qu'est-ce qui doit se battre ?

\* Maffret, Gauthier, Guillot.

\*\* Maffret, Guillot, Gauthier.

\*\*\* Maffret, Michon, Guillot, Gauthier.



GUILLOT. Personne!

MICHON. Si fait : j'ai entendu... et...

GUILLOT, *bas*. Eh bien, oui; c'est Gauthier avec... avec Maffret!

MICHON. Gauthier?

GUILLOT. Chut! ne dites rien! j'arrangerai l'affaire.

MICHON. Comment?

GUILLOT, *bas*, à *Gauthier en remontant*. J'ai dit que c'était avec Maffret.

*Il va vers l'auberge*

MICHON, *allant à Gauthier*. Monsieur Gauthier!

GAUTHIER, *bas*, à *Michon*. Oui, monsieur Michon, c'est Maffret qui a cherché querelle à Guillot.

MICHON, *étonné*. A Guillot?

GAUTHIER. Oui; mais, silence! j'arrangerai l'affaire.

*Il rejoint Guillot et rentre avec lui.*

## SCÈNE XVII.

MICHON, MAFFRET.

MAFFRET, *à part*. Ah ça, je les trouve à croquer.

MICHON, *à part*. Qu'est-ce que ça veut dire? Guillot me confie que Gauthier doit se battre avec Maffret; et Gauthier m'affirme que c'est Guillot qui veut se mesurer avec le même Maffret.

MAFFRET, *à part*. Il faut pourtant que je dine.

*Il va vers l'auberge.*

MICHON. Monsieur Maffret!

MAFFRET. Monsieur l'adjoint!

MICHON. J'ai deux mots à vous dire.

MAFFRET, *un peu effrayé*. Qu'est-ce que c'est?

MICHON. Vous venez de vous quereller avec Gauthier ou avec Guillot?

MAFFRET. Moi?

MICHON. Il est inutile de le nier, puisqu'ils viennent de me l'avouer.

MAFFRET. Ils vous l'ont avoué?

MICHON. Je n'ai qu'une chose à vous dire : vous êtes d'une société beaucoup trop militante; et s'il arrive la moindre des choses à Gauthier ou à Guillot, je vous fais immédiatement coffrer.

MAFFRET. Comment! vous me faites coffrer! mais il est encore joli, celui-là!

MICHON. Je ne vous dis que ça!

MAFFRET. Ah mais!... expliquons-nous! c'est qu'il arrivera certainement quelque chose à Guillot ou à Gauthier; mais j'en serai innocent comme l'enfant qui vient de naître.

MICHON. A d'autres, monsieur, puisqu'ils me l'ont avoué.

MAFFRET. Oui, ils ont eu cette médiocrité;

et c'est pourquoi à mon tour je ne me ferai aucun *scrupule* de vous dire que ce n'est pas moi qui serais capable de me battre, entendez-vous! mais bien Guillot, Guillot avec Gauthier!.. c'est lâché!.. tant pis!.. ah! mais...

MICHON, *souriant d'un air incrédule*. Monsieur, Guillot et Gauthier sont deux amis d'enfance, deux frères, pour ainsi dire, puisqu'ils doivent épouser mes deux pupilles; je viens de diner, de trinquer, de chanter avec eux; je les ai vus se donner mutuellement des témoignages d'amitié.

MAFFRET. Qu'est-ce que ça fait?

MICHON. Ça fait que votre fable est mal inventée.

MAFFRET. Ma fable!

MICHON. Et je vous invite à vous souvenir de mon petit avertissement.

MAFFRET. Mais c'est inique; et quand je vous jure sur les têtes de toute ma famille!

MICHON. Voulez-vous que je vous croie?

MAFFRET. Certes, oui que je le veux.

MICHON. Rendez-vous à la mairie... faites-y constater l'heure de votre arrivée, n'en bougez pas de la soirée, et si après ça il arrive quelque malheur à l'un ou à l'autre de mes deux jeunes amis, je serai forcé de croire que vous en êtes innocent.

MAFFRET. Mais c'est fort assommant ce que vous me proposez là!

MICHON. Il est six heures et demie, il faut qu'à sept heures vous soyez à la mairie.

MAFFRET. A sept heures! (*A part.*) En effet, c'est justement l'heure où ils doivent...

MICHON. Voulez-vous?

MAFFRET. Mais je n'ai pas dîné.

MICHON. Songez que je vous fais coffrer.

MAFFRET. Au moins vous serez bien sûr...

MICHON. Oui... oui...

MAFFRET. Mais je meurs de faim, nom d'un gavot!

MICHON. Eh bien?

MAFFRET. Je vais à la mairie, monsieur l'adjoint.

*Il sort par le fond.*

MICHON. Je compte vous y retrouver bientôt! Voici ce qui s'appelle ne pas se laisser duper.

## SCÈNE XVIII.

MICHON, GAUTHIER, CATHERINE, SUZETTE, GUILLOT, *sortant de l'auberge*;  
LOLO *paraît sur le seuil*.

SUZETTE. Comment! tous les deux à sept heures?

GAUTHIER. Je l'ai déjà dit ce matin à mamselle Catherine.

GUILLOT. Et moi, à mademoiselle Suzette.

CATHERINE. C'est drôle tout de même.

MICHON\*. Quoi donc ?

SUZETTE. Il se trouve que tous les deux ont affaire aujourd'hui à la même heure.

MICHON. Bah ! bah ! bah ! (*A part.*) Je suis sûr que c'est leur affaire avec Maffret. Eh bien, s'ils ont affaire, il faut les laisser aller.

SUZETTE. Ah ! mon Dieu, oui, payez et partez.

Lolo s'avance.

GUILLLOT. Ah ! c'est vrai, il faut payer.

Il se fouille.

GAUTHIER, *se fouillant*. Diable, c'est que...

SUZETTE. Eh bien ! est-ce que vous avez oublié votre bourse ?

MICHON. Quoi donc ! tant mieux, morbleu ! j'aime mieux ça ; est-ce qu'un repas de fiançailles, ça ne regarde pas le tuteur ?

Il remonte un peu avec Lolo qu'il paye.

SUZETTE. C'est égal, je devine maintenant le motif du départ de ces messieurs.

CATHERINE. Et moi aussi.

GUILLLOT. Bah !

SUZETTE. C'est quelque surprise qu'ils nous ménagent.

GAUTHIER. Une surprise ?

Il échange un regard avec Guillot.

GUILLLOT. Oui, c'est quelque chose d'ap-  
prochant... Venez-vous, Gauthier ?

En disant cela, il remonte un peu et cause avec Suzette.

GAUTHIER. Je suis prêt... (*A part, à Catherine.*) Mademoiselle Catherine, vous savez ce que je vous ai dit.... Si vous ne me revoyez pas demain, vous penserez à ma commission.

CATHERINE. Oui, monsieur Gauthier.

GAUTHIER. Pardon ; comme je serai peut-être absent quelques jours... voulez-vous bien permettre que je vous embrasse ?

MICHON, *à part*\*\*. Je parie que c'est lui qui devait se battre !

GAUTHIER. Adieu !

Il se détourne pour essuyer une larme.

CATHERINE, *étonnée*. Qu'est-ce que vous avez donc ?

GAUTHIER. Une bêtise, vous retrouver après un an, et puis obligé peut-être de vous quitter pour...

GUILLLOT, *cassant une chaise*. Crénom !

SUZETTE, *effrayée*. Ah ! mon Dieu !

MICHON. Qu'est-ce qui te prend donc, à toi ?

GUILLLOT, *s'efforçant de rire*. Rien, une farce, une plaisanterie ; mais nous sommes pressés, mademoiselle Louise, mademoiselle Catherine, monsieur Michon.

ENSEMBLE.

Air de *Gustave*.

Que le destin que j'implore  
Nous fasse la grâce, mes amis,  
De nous retrouver encore,  
Comme aujourd'hui, réunis.

*Gauthier et Guillot s'éloignent par le fond.*

\* Catherine, Gauthier, Michon, Suzette, Guillot.

\*\* Michon, Catherine, Gauthier, Suzette, Guillot.

LOLO, *du seuil de la porte*. Eh bien ! ils s'en vont.

Il va au fond.

MICHON. Allez ! allez ! ils croient que je n'ai rien deviné.

CATHERINE. C'est singulier... leur départ me fait un effet...

SUZETTE. C'est vrai ! ils avaient un air si étonnant.

MICHON. Ah ! vous trouvez ? eh bien, c'est qu'en effet si je n'y avais pas mis bon ordre, le mariage de l'une de vous aurait pu être ajourné pour longtemps.

SUZETTE et CATHERINE. Ah ! mon Dieu !

MICHON, *leur donnant le bras*. N'ayez donc pas peur, et donnez-moi le bras... je vous conteraï ça tout en revenant ; mes gail-  
lards en seront quittes pour croquer le marmot une heure ou deux... ce sera toute leur punition ; je veillais, voyez-vous, mes poulettes ; et quand je veille...

Ils sortent tous trois par le fond, en causant.

## SCÈNE XIX.

LOLO, puis MARCASSIN et LA MÈRE ROBE.

LOLO, *redescendant*. Qu'est-ce que les compagnons vont dire, quand ils ne trouveront personne au rendez-vous ? Dieu ! si j'aurais cru ça de monsieur Guillot ! ça me fait un chagrin !

MARCASSIN, *entrant par le fond*. Ah ! petit.

LOLO. Ah ! bon, il ne manquait plus que celui-là.

MARCASSIN. Où est votre maman ?

LOLO. Grand'mère, c'est inutile de la déranger ; elle n'a pas d'argent.

MARCASSIN. Je ne lui en demande pas, je lui en apporte.

LOLO. Vous lui en apportez ! grand'mère, grand'mère !

LA MÈRE ROBE, *accourant*. Eh bien, quoi ?

MARCASSIN. C'est moi, mère Robec.... Voici votre billet \*.

LA MÈRE ROBE. Mais vous savez bien...

MARCASSIN. Voici ce qui vous revient : 11 francs 50 centimes.

LA MÈRE ROBE. Comment ?

MARCASSIN. Les deux montres m'ont fait trop, comme je l'avais prévu.

LA MÈRE ROBE. Les deux montres ?

MARCASSIN. Eh bien, oui, qui m'ont été remises par ces deux jeunes gens qui jouaient au tonneau.

LA MÈRE ROBE. Est-il possible ?

LOLO. Monsieur Guillot et le gavot.

LA MÈRE ROBE. C'est eux qui vous ont

\* Mère Robec, Marcassin, Lolo.



donné.... Ah! quels braves jeunes gens, quels amours de jeunes gens! Et moi qui les ai écorchés sur ma carte.

MARCASSIN, *qui vient de remonter comme pour s'en aller*. Eh mais! je ne me trompe pas, ce sont eux.

LOLO, *remontant*. Ils reviennent.

LA MÈRE ROBEC. Ah! quel bonheur!

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, GAUTHIER, GUILLOT.

LA MÈRE ROBEC, *courant à eux* \*. Ah! mes bons amis, que c'est bien à vous d'avoir...

GUILLOT. Une autre fois, maman Robec; nous voulons être seuls.

LA MÈRE ROBEC \*\*. Ah! c'est égal.

*Elle s'essuie les yeux.*

GAUTHIER. Monsieur Michon et ces demoiselles sont partis?

LOLO. Oui, monsieur: mais il faut que vous me pardonniez, moi qui en voulais à monsieur Guillot de...

GAUTHIER. Guillot vous a dit de nous laisser.

*Lolo et la mère Robec rentrent.*

MARCASSIN, *se plaçant entre eux*. Jeunes gens, quoiqu'en appartenant pas à une classe...

GUILLOT. Ah ça, nous laisserez-vous?

*Ils le poussent tous les deux dehors.*

## SCÈNE XXI.

GUILLOT, GAUTHIER.

GAUTHIER. Il ne doit pas être loin de sept heures.

GUILLOT. Non, les autres ne tarderont pas.

GAUTHIER. J'avais peur qu'elles ne soient pas parties.

GUILLOT. Pauvres filles qui croient que nous leur ménageons une surprise! c'est drôle.

GAUTHIER. Oui, mais il y aura une autre personne qui sera bien plus surprise.

GUILLOT. Une autre?

GAUTHIER. Oui; c'est ma mère.

GUILLOT. Votre...

GAUTHIER. Oui; elle doit venir ici pour mon mariage, et... si quelquefois elle ne me trouvait plus...

GUILLOT. Si elle ne vous trouvait plus?

GAUTHIER. On ne sait pas... sans le vouloir, avec nos grands diables de compas, c'est possible.

GUILLOT. J'avais bien besoin d'en parler! Savez-vous seulement comment ça se manie?

GAUTHIER. Oh! je m'en doute.

GUILLOT. Il s'en doute, et moi qui n'ai pas mon pareil! Voyons, vous le tenez?

\* Guillot, mère Robec, Gauthier, Lolo, Marcassin.

\*\* Mère Robec, Guillot, Gauthier, Lolo, Marcassin.

GAUTHIER. Par le milieu.

GUILLOT. Bon! et vous parez?...

GAUTHIER. Avec le bras gauche.

GUILLOT. Bon!... Eh bien, faites comme si vous me portiez un coup.

GAUTHIER. A quoi bon?

GUILLOT. Pour voir seulement.

GAUTHIER. Comme vous voudrez! Y êtes-vous?

GUILLOT. Oui, allez!... (*Gauthier lui porte un coup qu'il pare.*) Bon, bon, encore! Bien, à mon tour; méfiez-vous! (*il charge Gauthier*) parez, parez; mais parez donc. (*Recevant un coup et parlant avec peine.*) Ah! bon! en plein dans l'estomac!... C'est bien ça!

GAUTHIER. Oh! ça ne dit rien, voyez-vous; et quand ce sera pour tout de bon...

GUILLOT. Là, voilà encore votre diable de fanatisme.

GAUTHIER. C'est pourquoi si vous voulez je vais écrire à mademoiselle Catherine pour la prier d'avoir soin de ma mère.

GUILLOT. C'est encore une idée! et comme malgré ce que vous dites, c'est peut-être moi qui... même que maintenant je crois que j'aimerais mieux que ce soit moi!... Je vais aussi écrire à mademoiselle Suzette, mais il ne faut pas dire...

GAUTHIER. Non, non; je vous le promets.

GUILLOT. C'est convenu!... Lolo!

*Lolo paraît.*

GUILLOT. De l'encre et du papier.

LOLO. Oui, monsieur Guillot; mais vous ne vous battez pas, n'est-ce pas?

GUILLOT. Est-il sciant ce gamin-là!

GAUTHIER. Elle a si bon cœur, mademoiselle Catherine, je suis sûr qu'elle ne demandera pas mieux.

GUILLOT. Pardi! dans le cas où vous seriez blessé, vous me permettez de vous porter chez moi, de vous soigner, pas vrai?

GAUTHIER. Vous voulez?

GUILLOT. Oh! je vous soignerai bien, je vous mitonnerai!...

LOLO, *apportant de l'encre, du papier et deux plumes*. Voilà, monsieur Guillot.

*Il rentre.*

GAUTHIER. Et à moi.

Il prend l'encrier, et va s'asseoir près de la table, à droite.

GUILLOT, *assis de l'autre côté, sur le banc de pierre, et regardant son compas*. S'il est permis d'avoir des pointes comme ça! on croirait toucher et pas du tout!... Attends donc, je vais arranger ça! (*Il casse la pointe sur le banc*) Là!... maintenant il faut arrondir!...

GAUTHIER, *à Guillot*. Voudrez-vous bien vous en charger?

GUILLOT, *se retournant vivement en mettant son compas derrière lui*. De quoi?



GAUTHIER. Eh bien ! de ma lettre.

GUILLOT. Est-ce que ça se demande ?  
(*Gauthier se remet à écrire ; il tâte les pointes.*) Voyons un peu ; pristi ! ça pique encore !... Attends, attends !

Il les casse de nouveau.

GAUTHIER, *se levant*. Là, tenez, monsieur Guillot, vous la remettrez à mademoiselle Catherine.

GUILLOT, *qui s'est retourné vivement, et qui a remis son compas dans sa poche*. Vous pouvez y compter.

GAUTHIER. Et si vous voulez me donner votre mot pour Suzette...

GUILLOT. Mon mot ?... ah ! oui, mon mot !... C'est que je n'ai pas encore écrit.

GAUTHIER. Qu'est-ce que vous avez donc fait ?

GUILLOT. Moi... je... rien ; je songeais... et puis ces plumes sont si mauvaises... mais je vais vous écrire ça !

Il va pour se rasseoir ; au même moment, l'orchestre joue en sourdine le final du premier acte, jusqu'à l'entrée des Dévorants.

GAUTHIER. Écoutez : entendez-vous ?

LA MÈRE BOBEC, *sortant tout essarée*. Ah ! grand Dieu !

LOLO. Allez, grand'mère, allez !

Il la conduit jusqu'à la porte.

GUILLOT. Ce sont eux !

GAUTHIER. Il faut se préparer.

GUILLOT. Quoi qu'il arrive...

Il lui présente la main.

GAUTHIER, *la lui serrant*. Pas de rancune !

GUILLOT. Merci !...

LOLO, *redescendant*. Ah ! vous ne vous battez pas !

GUILLOT. Veux-tu nous flanquer la paix, toi !...

Lolo se sauve par le fond.

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LES DÉVORANTS, BIRON *en tête ; même costume qu'au premier acte.*

ENSEMBLE.

Final du 1<sup>er</sup> acte.

LES DÉVORANTS.

Quand la vengeance

Arme nos bras,

Que la prudence

Guide nos pas !

GAUTHIER et GUILLOT.

De la vengeance

C'est l'heure, hélas !

Mon cœur balance

Et r'tient mon bras !

Pendant cette entrée, Guillot et Gauthier ôtent leur veste.

GUILLOT, *repoussant les Dévorants qui viennent lui serrer la main*. Merci, merci ! c'est bon.

BIRON\*. A vos rangs, mes enfants ; atten-

\* Guillot, Biron, Gauthier, les Dévorants, au fond.

tion et silence ! Gavot, vous avez été exact au rendez-vous... c'est bien !... Êtes-vous résolu à vous battre pour votre société ?

GAUTHIER. Oui.

BIRON. Et toi, Guillot, dit Picard le Cœur aimable, veux-tu soutenir l'honneur de tes pays ?

GUILLOT. Oui ; je réclame seulement que si c'est moi qui... très-bien !... Gauthier, c'est le gavot, ne soit pas inquieté.

TOUS. Non, non !

BIRON. Ta demande est juste... elle est accueillie. Tu n'as rien à ajouter ?

GUILLOT, *très-agité*. Je voudrais... non ; je n'ai rien.

BIRON. Et vous, gavot ?

GAUTHIER. Rien non plus.

BIRON. Prenez donc vos armes, et disposez-vous ; je vais donner le signal, méliez-vous !... une...

GUILLOT, *très-agité*. Attendez ! excusez ! il faut que je vous dise... je me battrai avec lui ; c'est convenu ! vous le voulez ! vous m'appelleriez... bon ! mais je veux que vous sachiez que ce gavot que j'ai topé pour vous faire plaisir, pour obéir à vos bêtes de préjugés...

TOUS, *étonnés*. Hein ?

GUILLOT, *passant à Gauthier*. Je l'aime, je l'estime plus que vous.

TOUS LES DÉVORANTS, *passant à gauche, un peu vers le fond\**. Qu'est-ce qu'il dit ?

GUILLOT, *de plus en plus ému*. Oui ! plus que vous ! qui forcez deux braves garçons à se battre pour des couleurs, pour des chansons !

TOUS. Il a peur !

GUILLOT, *indigné*. De quoi ! j'ai peur ! je saigne du nez !.. (*Se posant en face de Gauthier.*) En place, Gauthier ! et ne bouillons pas ! mais s'il vous arrive malheur, je vous vengerai sur eux tous.

TOUS, *levant leurs cannes*. Tombons dessus.

GAUTHIER, *se jetant devant Guillot*. N'avancez pas.

GUILLOT, *radieux*. Laisse-les.... laisse-les, Gauthier ! tous sur nous deux ; j'aime mieux ça.

ENSEMBLE.

AIR : *Guerre aux Anglais* (de Charles VI).

GAUTHIER et GUILLOT.

Contre nous deux, vous tous, je le préfère !

Arrivez donc ! (*ter*) cela me va !

C'est mon ami, c'est mon pays, mon frère !

Malheur à qui le touchera ! (*ter.*)

LES DÉVORANTS.

Il faut donner un exempl' salutaire ;

Ton châiment (*ter*) en servira !

A bas Guillot ! c'est un traître, un faux frère !

Malheur à qui le soutiendra ! (*ter.*)

Les Dévorants s'élançant, la canne levée, sur Guillot et Gauthier.

\* Dévorants, Biron, Guillot, Gauthier.

## SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, MICHON, CATHERINE,  
SUZETTE, LOLO.

LOLO, *accourant*. Arrêtez, arrêtez ! monsieur l'adjoint !

TOUS. L'adjoint !

SUZETTE, *courant à Guillot*. Ah ! Guillot !

CATHERINE, *demême à Gauthier*. Gautier.

LA MÈRE ROBEQ, *montrant les Dévorants*, Tenez, monsieur l'adjoint.

MICHON\*, *accourant tout ému, puis après avoir jeté un coup d'œil sur Gauthier, Guillot et les Dévorants*. Ah ! le duel n'a pas eu lieu ! tant pis ! oui, tant pis ! morbleu ! Je m'attendais à voir Gauthier étendu là, sous vos coups ! je vous aurais dit en le montrant, ce jeune homme, ce gavot que vous avez frappé : Savez-vous ce qu'il venait faire quand vous l'avez provoqué ?

GAUTHIER. Monsieur Michon !

MICHON, *avec force*. Il venait vous apporter pour vos camarades incendiés cinq cents francs de la part des gavots de Paris.

TOUS. Comment ?

GAUTHIER, *d'un ton de reproche*. Ah ! Catherine !

MICHON, *à Gauthier*. Oui ; ce n'est que demain que Catherine devait me remettre cette somme ; mais quand cette brave femme est venue nous parler de votre duel...

LA MÈRE ROBEQ. Pardine, Lolo m'avait tout dit...

MICHON. Catherine s'est rappelé cette lettre que vous lui aviez remise... nous l'avons lue, (*se retournant vers les Dévorants*) et pour votre punition, vous méritiez de tuer celui qui venait de faire à pied trente lieues pour vous secourir.

BIRON, *ému*. C'est donc vrai, gavot ?

GAUTHIER. Oui, monsieur le dignitaire ; nous pensons que tous les ouvriers doivent se porter secours sans s'inquiéter s'ils sont ou non du même devoir.

Biron prend Gauthier par la main, et l'amène au milieu des Dévorants qui le remercient\*\*.

TOUS. Oui !.. oui !.. vivent les gavots !

GUILLOT. C'est égal ! c'est mal d'avoir gardé le silence, quand il aurait suffi d'un mot.

GAUTHIER. Il fallait bien prouver que les gavots n'étaient pas des lâches.

TOUS. Non ! non ! vivent les gavots !

MICHON. C'est ça, vivent les gavots, et vivent les dévorants ! ou plutôt qu'il n'y ait plus ni gavots ni dévorants ! qu'il n'y ait plus que des bons enfants, prêts à se tendre la main, au lieu de s'injurier et de se battre quand ils se rencontrent sur la même route.

\* Mère Robec, les Dévorants, Biron, Michon, Catherine, Gauthier, Suzette, Guillot, Lolo.

\*\* La mère Robec, Dévorants, Gauthier, Biron, Michon, Catherine, Suzette, Guillot, Lolo.

GUILLOT. Oui, monsieur Michon, c'est ce qui sera, j'en espère, car tous apprendront la conduite des gavots ! n'est-ce pas, dignitaire ?

BIRON. Je m'y engage.

TOUS. Bravo !

## SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, MAFFRET.

MAFFRET, *arrivant vers le fond*. Eh bien ! où en est-on ? (*Apercevant Michon*.) Oh !... monsieur l'adjoint !.. Pardon, voilà deux heures que j'attends à la mairerie, et j'ai pensé...

MICHON. Vous avez bien fait ; tout est fini MAFFRET, *d'un air sombre*. Oh !... Quelle est la victime ?

MICHON. Regardez.

MAFFRET, *voyant Guillot*. Ah ! c'est le gavot ! j'en suis flatté.

Il va serrer la main de Guillot.

GUILLOT. Regarde donc !

Il lui montre Gauthier.

MAFFRET. Ah !

GUILLOT, *le poussant\**. Faut retourner à ta Lototte, mon vieux ; car avant trois semaines, le gavot sera mon frère ; n'est-ce pas, mademoiselle Suzette ?

SUZETTE. Ah ! vous mériteriez bien...

GUILLOT. Rien, rien : si vous saviez ce que j'ai souffert aujourd'hui !

SUZETTE. Mais monsieur Michon qui veut que vous vous aimiez comme deux frères.

GUILLOT. Ah ! ça, c'est déjà fait, de mon côté du moins.

Il s'avance vers Gauthier.

GAUTHIER, *de même*. Et du mien aussi, je vous le jure !

MICHON. Embrassez-vous donc.

GAUTHIER. Ah ! bien volontiers !

GUILLOT, *l'embrassant*. Mon frère !

MICHON\*\*. Bravo ! dans un mois le mariage !

MAFFRET, *à part*. O ma Lototte ! je reviens-t-à toi ! reviendras-tu-z-à moi ?

## CHOEUR FINAL.

AIR : *Final des Enfants de troupe*.

GAUTHIER, GUILLOT et LES DÉVORANTS.

Ici, nous l'jurons :

Nous renonçons

A tout's nos guerres !

Nous serons amis,

Et comm' des frères,

Tous unis.

MAFFRET, CATHERINE, SUZETTE, MÈRE ROBEQ et LOLO.

Ils se soutiendront,

Ils renonc'ront

A tout's leurs guerres !

Ils seront amis,

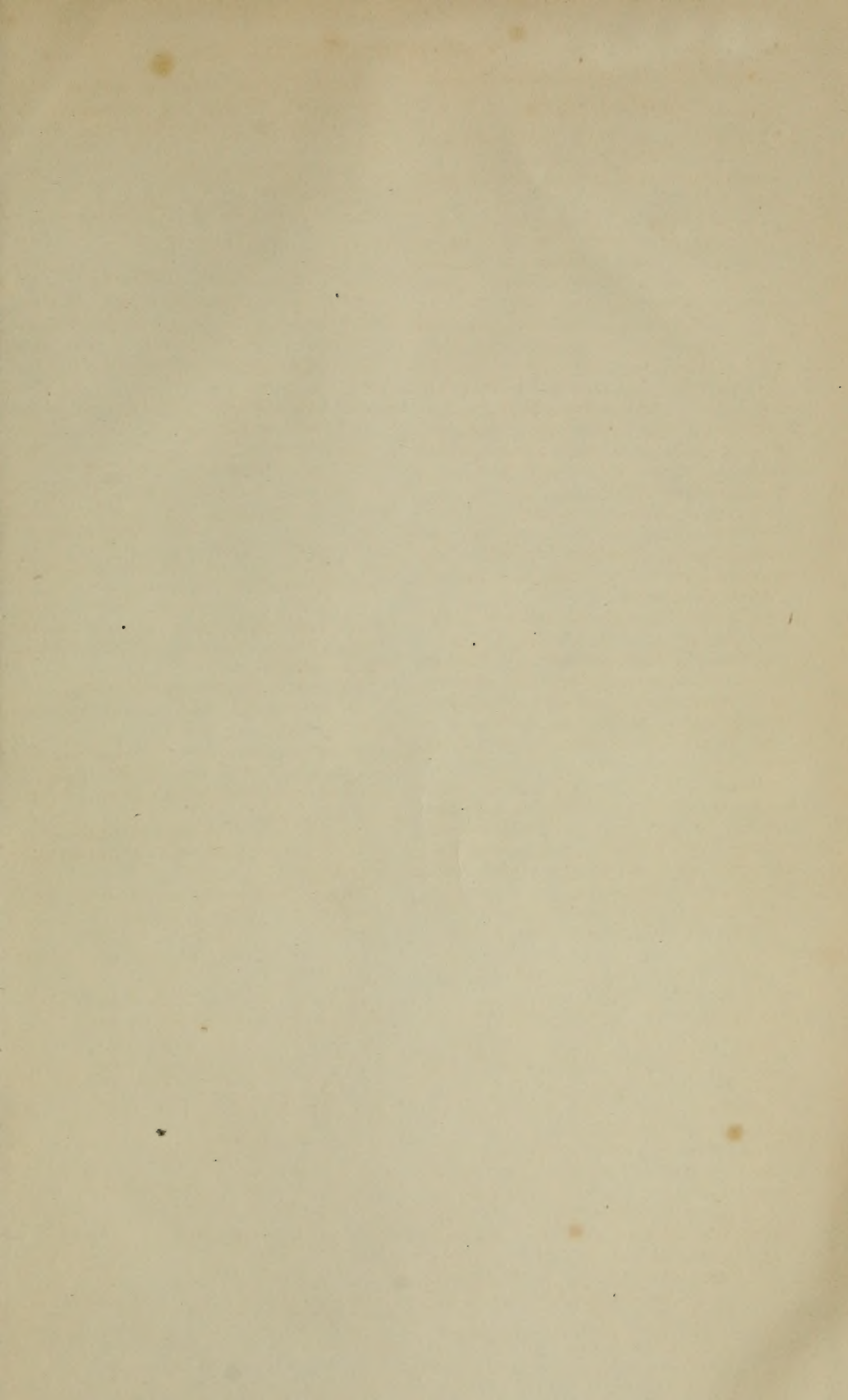
Et comm' des frères,

Tous unis.

\* Mère Robec, Dévorants, Gauthier, Michon, Catherine, Suzette, Guillot, Lolo, Maffret.

\*\* Mère Robec, Dévorants, Biron, Gauthier, Catherine, Michon, Suzette, Guillot, Lolo, Maffret.

S'adresser pour la musique, à M. Couder, chef d'orchestre au théâtre des Folies Dramatiques.





**UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY**

**Los Angeles**

**This book is DUE on the last date stamped below.**

Form L9-10m-6,'52 (A1855)444

1222  
V46  
v.5

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



D 000 620 516 5

\*PQ  
1222  
V46  
v.5



